



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>

se-jeune à Madrid pour y l'infante Marie-Amélie, fille roi d'Espagne; mais il conçut un sentiment de préférence pour la sœur cadette de celle-là, l'obtint par l'entremise du Godoy, devenu son ami. Le mariage fut célébré le 25 août 1795. Le résultat de l'arrangement qui était au prince fils du duc de Parme, le grand-duché de Toscane et le titre de roi d'Étrurie, fut donnée à l'infant Louis de Bavière et à sa jeune épouse, vers le commencement de 1801. Bientôt ils reçurent des ordres pour l'Espagne. Godoy ayant enlevé l'infant de Buonaparte, et de l'Espagne de se rendre un tel voyage, finit par lui dire qu'il n'était pas la route de Paris, par lequel le premier consul le désirait : voir (le mot lui échappa), et fut produit par la France la fille d'un Bourbon (1). » Les deux partirent de Madrid dans les premiers jours d'avril. Ils se dirigèrent vers la France; et ils eurent l'occasion de reconnaître, aux regards de respect qu'ils rendirent sur leur passage, que le

Bourbons n'avait pas cessé de braver aux Français. Ils reçurent à Paris, des fêtes brillantes que donna Buonaparte. Celui-ci, n'ayant eu fait auprès de lui une absence de vingt-jours, les fit partir par un général français justifié, où ils arrivèrent le 11 mai 1801. Le comte César Venturi, envoyé d'avance pour leur nom, possession du

royaume; mais il le trouva déjà occupé par une armée française sous le commandement de Murat. Leur entrée dans la capitale de la Toscane ne fut point marquée par la joie du peuple, qui voyait en eux des souverains imposés par la France. Quelque temps après, le prince de Parme se fit couronner, et prit le nom de Louis I^{er}. Le nonce du pape vint le reconnaître; la France et l'Autriche lui envoyèrent des ambassadeurs. Le premier soin du nouveau roi fut de chercher à faire partir les troupes françaises qui occupaient la Toscane : on s'y refusa, sous prétexte qu'elles étaient nécessaires à la sûreté du pays. La cour de Florence se forma par degrés; mais Buonaparte la tint toujours dans une telle dépendance, que la reine d'Étrurie ne put jamais avoir une seule dame espagnole à sa suite. Depuis son départ d'Espagne, le prince de Parme était attaqué d'une cruelle maladie au cerveau, qui l'empêchait de se livrer aux affaires; et c'était son ministre Salvatico qui gouvernait sous son nom. La mort de son père le duc de Parme, arrivée en 1802, et un voyage qu'il fit en Espagne, au printemps de cette année, avec son épouse, pour assister à la célébration des mariages du prince des Asturies avec la princesse Marie-Antoinette de Naples, et du prince héréditaire des Deux-Siciles avec l'infante dona Marie-Isabelle, augmentèrent tellement son mal, que les médecins jugèrent convenable qu'il repartît immédiatement pour Florence. De ce moment il ne traîna plus qu'une vie languissante; et il mourut le 27 mai 1803, à la fleur de son âge, après avoir institué par testament son épouse tutrice des ses enfants et régente du royaume d'Étrurie. L—F—R.

(1) Le roi d'Espagne dit dans ses *Œuvres* d'Espagne, que c'était l'usage de faire jouer un rôle à l'infant, et que ce fut pour cela qu'il fut envoyé à Paris le nouveau roi d'Étrurie; mais on peut dire qu'il tenait de-lors encore davantage à l'Espagne, comme supérieur à un roi, qu'à un Français celui qu'il venait de créer.

naparte ayant passé le Pô en 1796, le duc de Parme obtint une suspension d'armes, qui fut conclue le 9 mai entre le général en chef de l'armée d'Italie et deux commissaires parmesans, sous la médiation du ministre d'Espagne attaché à cette petite cour. Le duc s'engageait à payer dans un court délai deux millions de francs; à fournir dix-sept cents chevaux, deux mille bœufs, dix mille quintaux de blé, cinq mille d'avoine, et vingt des plus beaux tableaux, au choix de Buonaparte, parmi ceux qui se trouvaient dans le duché (1). Le traité de paix conclu fut ratifié le 19 novembre. Par celui de Lunéville (9 février 1801), il fut stipulé que le frère de l'empereur d'Autriche ayant renoncé pour lui et ses successeurs au grand-duché de Toscane, cet état serait désormais possédé en toute propriété par le duc de Parme. Dès la fin de 1800, une convention secrète, faite entre Buonaparte, premier consul, et le cabinet de Madrid, avait réglé les conditions de cette cession. En 1801, Moreau de Saint-Méry, nommé résident près de l'infant, reçut ordre de lui donner connaissance de la convention dont il s'agit, et d'une autre signée à Madrid le 21 mai de ladite année 1801, par lesquelles avait été décidé l'échange des duchés de Parme, Plaisance et Guastalla, contre la Toscane. La reine d'Espagne et le ministre Godoy avaient obtenu de Charles IV, chef de la famille des Bourbons d'Espagne et d'Italie, qu'il garantît la transmission de la souveraineté appartenant à son cousin, mais après la mort de celui-ci seu-

(1) Le duc de Parme offrit un million pour racheter le saint Jérôme du Corrège; Buonaparte écrivait au Directoire : « J'avoue que ce saint prend un mauvais temps pour arriver à Paris; j'espère que vous lui accorderez les honneurs du Musée. »

lement. Le duc régnant Ferdinand III ne voulait pas y consentir, son fils, don Louis, marié à un roi d'Espagne, et qui était aldrich, fut envoyé à sa place avec le titre de roi. Il paraît qu'une sorte de somme du cabinet de Madrid payait que la maison de Parme trouver à cette union. Le duc protestait, autant qu'il pouvait, contre l'arrangement de deux grandes puissances : dix-huit mois qu'il vécut en secret resta entre lui, son et le résident français, M. de Saint-Méry (N. cenom, X) qui maintenait tout par la fluence du pouvoir qu'il avait. Du reste il avait pour tous les égards qui dépendaient de lui, et faisait respecter l'autorité de ce prince, rendue trop souffrante par les troupes qui inondaient l'Italie, et par le voisinage de la république Cisalpine. Le duc, par ses qualités personnelles rendant d'un meilleur sort, mourut le 23 octobre 1802, d'une maladie chronique. Le 23, Moreau de Saint-Méry publia une proclamation annonçant que l'exercice de la souveraineté était transféré à la France, et qu'il avait nommé administrateur-général de l'infant duc de Parme le général de division de l'infanterie de la garde nationale des premiers soins de cet admetteur fut de faire traiter avec dignité convenable la princesse, tuncée qui survécut à son époux fut très-sensible à la délicatesse des procédés et aux efforts pour lui rendre moins pénible qu'elle éprouvait. La duchesse de Parme mourut en 1805.

PARME (LOUIS DE), fils de Ferdinand III, duc de Parme, né le 5 juillet 1773.

l'Hanovre. Bayen (*V. ci* chef de cette branche de ser-
arqua son activité, son intel-
son dévouement passionné
devoirs : il devint son ami,
sur lui l'intérêt de Cha-
intendant-général des hô-
V. CHAMOUSSET, VIII, 17).
er parvint au rang de phar-
n second, sous les auspices
ix hommes généreux. Dans
émie qui ravagea l'armée,
out le cours de la guerre, il
s preuves multipliées d'une
se humanité. Il tomba cinq
les mains de l'ennemi ; et
ces de la vie des camps
et encore au profit de son
on. La chimie était particu-
cultivée en Allemagne; Par-
y appliqua sous les yeux
r, pharmacien célèbre de
t-sur-le-Mein. Il eût pu de-
gendre et son successeur :
urait fallu renoncer à son
cette même condition lui fit
lus tard la recommanda-
l'Alembert, qui voulait le
m roi de Prusse, pour rem-
orgraff. En 1763, Parmen-
retour à Paris, suivit les
Sollet, de Rouelle et de Jus-
1765, il emporta au con-
place d'apothicaire-adjoint
des Invalides. Six ans après,
istrateurs, satisfaits de ses
obtinrent pour lui le brevet
aire en chef. Un incident,
uites furent heureuses, éloi-
entier de ses nouvelles fonc-
seurs de la Charité étaient
sion de diriger la pharma-
valides, dès l'origine de cet
ment. Elles avaient caressé
er, tant qu'il leur avait été
né ; mais elles s'élevèrent
cur contre une nomination

qui leur enlevait un droit acquis, et
plaçait leur protégé au-dessus d'el-
les. L'autorité royale recula devant
leur opposition. Parmentier fut con-
traint de leur laisser une domination
exclusive dans leur laboratoire, et
n'en conserva pas moins un traitement
et son logement à l'hôtel. Le repos d'u-
ne sinécure eût pesé à son âme. Si les
circonstances le rendirent étranger
aux progrès de la chimie, avec quel-
le persévérance ne poursuivit-il pas
la tâche bienfaisante d'augmenter
les commodités de la vie dans ses
besoins les plus immédiats ! L'acadé-
mie de Besançon ayant proposé, en
1771, pour sujet de son prix, l'in-
dication des substances alimentai-
res qui pourraient atténuer les cala-
mités d'une disette, il établit, dans
un Mémoire qui fut couronné, qu'il
était facile d'extraire, de l'amidon
d'un grand nombre de plantes, un
principe nutritif plus ou moins a-
bondant. Mais l'utilité bornée de ces
végétaux négligés l'occupa peu de
temps ; et il porta toute son atten-
tion sur la propagation des pommes
de terre. Cette production si écono-
mique, transplantée du Pérou en Eu-
rope dès le quinzième siècle, culti-
vée en grand dans l'Italie, dès le sei-
zième (*V. LÉCLUSE, XXIII, 521*),
et introduite en France par les An-
glais pendant nos longues guerres
de Flandre, avait été multipliée avec
succès dans nos provinces méridio-
nales ; et Turgot en avait étendu la
culture dans le Limousin et l'Anjou.
Mais une prévention aveugle arrêtait
ailleurs les effets heureux de cet
exemple. De vieux praticiens répân-
dirent, non plus que la pomme de
terre était susceptible d'engendrer la
lèpre, comme on l'avait dit dans le
seizième siècle, mais bien qu'elle
pouvait devenir une cause de fièvre

nombreuses. Le contrôleur-général des finances crut de son devoir d'opposer à cette erreur une réfutation émanée de la faculté de médecine. Parmentier entreprit à son tour d'éclairer, par les leçons de l'expérience, des adversaires qui ne l'avaient point consultée. En 1778, il publia un *Examen chimique de la pomme de terre*; et, reproduisant ses observations dans plusieurs autres écrits, il démontra que l'homme pouvait trouver un aliment délicat dans la fécule de cette racine, que l'ignorance abandonnait exclusivement aux animaux. Il établit, avec la même évidence, que l'accusation d'appauvrir le terrain, dirigée contre cette solanée, n'avait pas le moindre fondement; qu'au contraire, elle triomphait des terrains les plus ingrats, et promettait des résultats abondants et assurés, propres à déjouer les spéculations des accapareurs. Ces moyens ne lui semblèrent point assez directs pour vaincre la tiédeur que rencontrent toujours les améliorations agricoles. Toutes les passions sont ingénieuses, et celle du bien public animait Parmentier. Il obtint du gouvernement, pour une expérience en grand, qui ne peut manquer de frapper toute la capitale, cinquante-quatre arpents de la plaine des Sablons, jusque-là condamnés à une stérilité absolue. Il ensemence ce sol aride; sa confiance est traitée de folie. Enfin les fleurs commencent à paraître, et déconcertent les incrédules: Parmentier en compose un bouquet, et va solennellement en faire hommage au roi, qui a favorisé son entreprise. Louis XVI accepte les fleurs nouvelles avec empressement, et en pare sa boutonnière. L'éclatant suffrage du monarque conduit à la pom-

me de terre les suffrages des sans; et les habitants des provinces imitateurs des gens de cour demandent à Parmentier des semences pour leurs domaines. Ce qui fut répété dans la plaine de Grenelle, fournit au gouvernement les moyens de répandre dans les provinces les précieuses semences qu'il voulait multiplier. Parmentier, avant d'étonner les Parisiens par le spectacle d'une végétation inattendue, leur avait révélé les avantages que sa plante cherchée mettait à l'économie domestique. Il avait essayé aux Invalides, les yeux de Franklin, un procédé pour obtenir un pain savoureux de pulpe et de l'amidon de la pomme de terre, combinés à égale part sans aucun mélange de farine. Le premier il parvint à ce résultat, et communiqua gratuitement à tous les tissiers de la capitale le secret de fabriquer le *gâteau de Savoie*. La base est encore l'amidon de la pomme de terre. Nous n'omettrons pas un dîné dont tous les apprêts, qu'aux liqueurs, consistaient en pomme de terre déguisée sous des formes différentes, et où il avait réuni de nombreux convives: le succès ne fut point en défaut, et les éloges qu'ils donnèrent à l'amplement tournèrent à l'avantage de la humble et veillesse racine. Grâce aux efforts de la persévérance de Parmentier, la pomme de terre prit enfin le rang qui lui appartenait parmi nos productions agricoles. M. François de La Rochefoucauld, duc de La Rochefoucauld, à son château de La Rochefoucauld a proposé de substituer ce nom impropre de cette solanée à celui de *Parmentière*. En 1784, l'académie de Bordeaux engagea Parmentier à entreprendre un travail complet sur le blé de Turquie. Dans un M

ne pouvait manquer le prix, de la culture de cette céréale, emploi des tiges en fourrages, semences, de la manière de conserver intactes dans des sacs, et de faire du bon pain avec farine, enfin de diverses applications utiles, confirmées par l'expérience. Il épuisa, dans un autre ouvrage, toutes les notions qui concernaient la châtaigne. L'année 1785 fut désastreuse par la mortalité pestiférée, qu'occasionna la disette des fourrages, et par la mort des blés, le gouvernement parut du soin de réparer ces calamités, et fit rédiger des instructions, où étaient indiquées les ressources que comportent les calamités. Un grand nombre de ces instructions sortirent de la plume de Parmentier; et il fut encore chargé de l'approvisionnement des bâtiments de l'expédition de La Pérouse. Il rendit des services d'une toute première importance en perfectionnant la boulangerie. Dès 1774, il fit un voyage dans l'intérieur de la France, pour reconnaître les causes de la mauvaise qualité du pain; il propagea la mouture économique, dont l'emploi augmente considérablement le produit de la farine; encouragé par M. Cadet de Vaux, il recueillit les bonnes traditions dans la boulangerie, où une médaille fut frappée en mémoire de cette mission philantropique. De retour à Paris, il développa le gouvernement à ouvrir une école pratique de boulangerie, qui fut créée sous sa direction; et il répandit tous ses principes dans son ouvrage intitulé *Traité complet de boulangerie, ou Traité complet sur la fabrication et le commerce du pain*, 1778, in-8°. Le roi, par un décret de la cour, se méprenant sur l'activité désintéressée de Par-

mentier, crut qu'il en voulait à sa place, et fit des démarches pour se prémunir contre ce prétendu concurrent : on eut beaucoup de peine à dissiper ses craintes. Dans les premiers jours de la révolution, le souvenir des travaux de Parmentier l'exposa encore à une étrange défaveur. On parlait, dans une assemblée d'électeurs, de le nommer à des fonctions municipales : « Gardez-vous en bien, » s'écria une voix, il ne nous fera manger que des pommes de terre; c'est lui qui les a inventées. » Cependant la pomme de terre trouva grâce devant les niveleurs de 1793 : ils la préconisèrent avec une prédilection mesurée sur les dédains qu'elle avait éprouvés de la part des riches; et Chaumette annonça le projet de planter ce second tubercule sur toute la surface des jardins du Luxembourg et des Tuileries. Cette bienveillance ne s'étendit point d'abord à Parmentier. Ses rapports avec l'ancien gouvernement, lesquels pourtant n'avaient eu pour objet que des vues de prospérité générale, les places dont il jouissait, et l'accueil particulier qu'il avait reçu de Louis XVI, le rendirent quelque temps suspect. Il se tint à l'écart : mais le besoin que l'on eut des savants pour seconder un immense développement militaire, le fit bientôt rappeler à un service actif. Il fut chargé de surveiller les salaisons destinées à la marine; et il s'occupa en même temps de la préparation du biscuit de mer. Sous le règne de la terreur, il arracha à un désespoir dangereux M. Deyeux, son ancien collaborateur et son ami, en l'éloignant du théâtre de proscription où ce savant avait vu périr son frère. En 1796, il fut porté sur la liste de l'Institut, formé par le nouveau Di-

rectoire. Sous le gouvernement consulaire, il fut appelé à la présidence du conseil de salubrité du département de la Seine, et remplit avec son zèle accoutumé les fonctions d'inspecteur-général du service de santé et d'administrateur des hospices. Il améliora le pain du soldat, et rédigea un *Code pharmaceutique*, généralement adopté pour les hospices civils, les secours à domicile et les infirmeries des maisons d'arrêt. La société d'agriculture l'envoya en Angleterre, avec M. Huzard, après la paix d'Amiens, pour rouvrir les communications scientifiques entre les deux pays : il y fut honoré comme un digne représentant de l'agriculture française. Il ne demeura point étranger à la propagation de la vaccine ; et il indiqua les moyens de rendre les soupes économiques aussi saines qu'agréables au goût. Le prix élevé auquel était maintenu le sucre par le système du blocus continental, ayant suggéré des expériences dont le but était de suppléer en partie aux denrées coloniales par des produits indigènes, Parmentier reconnut les avantages d'un sucre liquide, extrait du moût de raisin. Il fut, à la vérité, le continuateur des procédés d'un médecin français, le docteur Proust, qui avait fait en Espagne les premiers essais sur cette matière ; mais il se les appropriés par de nombreuses applications aux détails de l'économie domestique et des hôpitaux. Le sirop de raisin, pour la composition des ratafiats, compotes, raisinés et autres conserves, soutint la concurrence avec le sucre fourni par la betterave. Dans les dernières années de sa vie, Parmentier fut douloureusement affecté par la perte de sa sœur, qui lui avait épargné les sou-

cis du célibat, et l'avait comment secondé dans ses travaux sort des soldats français bloqué Buonaparte, dans ses désabandonnait au désordre des bulances, fut pour Parmentier nouvelle source d'amertume. Il fut morose et frondeur : une tumeur chronique de poumons eût sans doute à l'aigreur enco passion pour le travail ne se relâchait pas, lors même que ses forces faiblissaient. Dans ses derniers jours, il disait aux deux neveux qui soignaient sa vieillesse : « Je voudrais du fer, qui ne coupe pas, mais l'acier dispose l'acier à couper. » Parmentier mourut le 17 décembre 1813. Il s'était montré sévère dans ses fonctions d'inspecteur du service de santé aux armées. Dans la vie privée, la brusquerie de ses manières contrastait souvent avec son caractère porté à la bienveillance. Il fut quelquefois autorisé à l'apothéose d'un *Bourru bienfaisant*. Juste appréciateur du mérite, il apprît aux habitants du Havre, à voir, dans le concitoyen l'abbé Dicquemare, une chose qu'un homme à manie et il repoussa, par un magistral éloge de Bayen, les offres d'un ministre qui lui proposait la place de savant. Les nombreux écrits de Parmentier, estimables par leur détail, manquent généralement de méthode : il se répète souvent, son style est diffus, et se ressent de la suffisance de ses premières con-

(1) Le quartier-général du corps d'armée appartenant à Parmentier, se trouvait à Paris. Il s'informe du savant Dicquemare : ou lui dit qu'il n'existe de ce nom qu'un original qui vit à satisfaire une curiosité extravagante. Parmentier, sans trop s'étonner que des marchands prennent rien à la passion d'un naturaliste, dit le général et son état-major chez lui, et dès lors obtint la considération qui lui fut due. (P. J. DICQUEMARE.)

et à la *Bibliographie agro-*
 . de M. Musset - Pathay ,
 n désireront une liste com-
 as indiquerons , comme ses
 les plus recommandables :
en chimique des pommes
 , Paris , Didot , 1773 ,
 II. *Manière de faire le*
ommes de terre sans mé-
farine , Paris , imprimerie
 799 , in 8°. III. *Recher-*
les végétaux nourrissants
les temps de disette peu-
placer les aliments ordi-
id. 1781 , in-8°. C'est une
 nportante du travail que
 avait adressé à l'académie
 ou. IV. *Traité sur la cul-*
s usages des pommes de
La patate et du topinam-
l. , 1789 , in-8°. Parmen-
 roduit cet ouvrage dans le
griculture de Rozier ; et il
 é un extrait dans le Dic-
 publié par Déterville. On
 huit vol. in-8° , ou in-12
 67 et suivantes) , les Mé-
 Parmentier , Mustel et au-
 rnant la pomme de terre.
ations physiques , écono-
chimiques de Model ,
 74 , 2 volumes in-8°. En
 de l'allemand ce recueil
 nier apothicaire de l'im-
 de Russie , Parmentier
 ses observations parti-
 entre lesquelles on distin-
 gualts de ses expériences
 ampignons. VI. *Avis aux*
énageres des villes et des
es. sur la manière de faire
 , 1777-1794 , in-8°. C'est
 é , ou , pour se servir d'une
 n d'Olivier de Serres , un
 m de l'ouvrage suivant.
 ' *parfait boulanger* , ou
 uplet sur la fabrication

et le commerce du pain , 1778 ,
 in - 8°. VIII. *Traité de la chât-*
aigne , 1780 , in-8°. IX. *Recueil*
de pièces concernant les exhuma-
tions faites dans l'enceinte de l'é-
glise Saint - Éloi , de Dunkerque ,
 en 1784. Cet exposé , auquel eut part
 M. Cadet de Vaux , fut traduit en pays
 étranger , réimprimé et répandu par
 ordre des États de Bourgogne. X. *Le*
maïs ou blé de Turquie apprécié
sous tous ses rapports , 1812 , im-
 primerie impériale. C'est la troisiè-
 me édition : la première est de Bor-
 deaux , 1785. XI. *Instruction sur*
les moyens de suppléer à la disette
des fourrages et d'augmenter la
subsistance des bestiaux , 1785.
 XII. *Chimie hydraulique de Laga-*
raye , nouvelle édition avec des no-
 tes , 1785 , in-12. Parmentier y a
 fait entrer ses vues sur celles de nos
 plantes indigènes qui peuvent four-
 nir une sécule bleue comparable à
 l'indigo. XIII. *Dissertation sur la*
nature des eaux de la Seine , avec
 quelques observations relatives aux
 propriétés physiques et économiques
 de l'eau en général à Paris , 1787.
 XIV. *Instruction sur la conserva-*
tion et les usages de la pomme
de terre , publiée par ordre du gou-
 vernement , 1789 , in - 12. XV.
Économie rurale et domestique
 (formant partie de la *Fibliothèque*
des dames) , 1790 , 8 vol. in-
 18. XVI. *Précis d'expériences et*
d'observations sur les différentes
espèces de lait , considérées dans
 leurs rapports avec la chimie , la
 médecine et l'économie rurale , Stras-
 bourg , 1799 , in 8°. C'est une re-
 production perfectionnée d'un Mé-
 moire composé en société avec M.
 Deyeux , et couronné par la société
 de médecine , en 1790. XVII. *Mé-*
moire sur le sang , rédigé aussi en

commun avec M. Deycux, et honoré de la même distinction que le précédent, Paris, 1791, in-4°. XVIII. *Rapports au ministre de l'intérieur*: 1°. sur les soupes de légumes dites à la Rumford; 2°. sur la substitution de l'orge mondé au riz, avec des observations sur les soupes aux légumes, 1804, in-8°. XIX. *Code pharmaceutique*, 1807, in-8°, troisième édition. XX. *Instructions sur les sirops et conserves de raisins destinés à remplacer le sucre*, 1808, 1809, 1811, in-8°. XXI. *Nouvel aperçu des résultats obtenus de la fabrication des sirops et conserves de raisins*, 1813, in-8°. Le *Cours d'agriculture* de l'abbé Rozier, la *Bibliothèque physico-économique*, le *Journal de physique*, l'*Encyclopédie par ordre de matières*, l'édition du *Théâtre d'agriculture* d'Olivier de Serres, par M. Huzard, la *Feuille du cultivateur*, les *Annales de chimie*, le *Journal* et le *Bulletin de pharmacie*, le *Nouveau cours complet d'agriculture théorique et pratique*, contiennent un grand nombre de morceaux de Parmentier. Il a contribué aussi au *Traité théorique et pratique sur la culture de la vigne*, suivi de l'art de faire le vin, les eaux-de-vie, l'esprit de vin et les vinaigres, Paris, 1801, 2 vol. in-8°. MM. Cuvier, Silvestre et Cadet-Gassicourt, ont publié les éloges de Parmentier prononcés par eux à l'Institut et dans le sein des sociétés d'agriculture et de pharmacie. F—T.

PARMESAN (LE). V. MAZZUOLI.

PARNELL (THOMAS), poète anglais, né à Dublin, en 1679, se distingua dès son enfance par une intelligence vive et précoce. Sa mémoire était si heureuse qu'il retenait par cœur quarante vers de

suite, après une seule lecture apprit ainsi, en une nuit, tout le sixième livre de l'Illiade. Après reçu les ordres sacrés, et s'être marié, il vint en Angleterre en 1700 n'étant encore connu par aucune production littéraire, sut mériter l'amitié de plusieurs littérateurs de premier ordre, dont la société lui donna beaucoup à développer ses nombreux talents qui ont fait sa réputation. Cette société eut aussi le projet de changer les opinions reçues dans lesquelles on l'avait élevé et le jeta dans le parti des déistes. Il fut alors admis dans le club sous le nom de *club de Scribblers* composé de Pope, Gay, Arbuthnot, Swift et Jervas. Le talent qu'il avait pour la prédication, et le crédit qu'il méritait, devaient lui procurer de l'avancement dans l'église; mais la mort de la reine Anne vint renverser ses espérances; et la mort d'une femme chérie, en 1711, le plongea dans un chagrin profond qu'il s'efforça de distraire en parcourant le monde, et en vivant avec excès au goût du jour. Ce qui le conduisit rapidement à la tombe. Il avait obtenu un bénéfice, en 1713, et la cure de Dromore, dans le diocèse de Down, en 1716; il était en outre archidiacre de Clogher. Ses revenus étaient considérables, et sa manière de vivre somptueuse. Il venait en Irlande, chaque année, la plus grande partie au milieu de ses nombreux beaux-esprits de Londres, et mourut ensuite vivre tristement dans son pays, qu'il paraissait aimer peu. Le charme de sa conversation et l'aménité de ses manières lui conciliaient tous les cœurs; son amitié était sincère et généreuse comme il le prouva en abandonnant

iait le produit de ses prodiges. « Parnell, dit Goldsmith l'homme le plus propre au bonheur de ceux à qui il vivait, et le moins fait pour le sien. Il lui manquait l'égalité de caractère qui se trouve sur les revers avec calme, et la vérité avec indifférence. Il passait ses jours dans l'enthousiasme et l'abattement; et toute sa vie passa dans le ravissement et le désespoir. Mais l'impétuosité de ses passions n'affectait ni lui, et jamais ceux qui l'entouraient. Il connaissait le sien, et son caractère, et profitait avec effet de la gaieté de ses amis et de ses chagrins comme sur des ressorts. » Mais ces efforts de sa vie furent pénibles : on rapporte qu'il pressentait le retour de mélancolie auxquels il était sujet, et qui duraient plusieurs semaines, il se retirait dans les parties escarpées de l'Irlande, pour ne pas attrister de sa mauvaise humeur. A d'autres temps, il était le plus divertissant par des tours ingénieux et plaisants. On en raconte beaucoup : Les membres du parlement s'amusaient quelquefois à faire ensemble de petites courses dans la campagne; et ordinairement à pied : Swift se mettait en butte à toutes leurs espiègeries. Ils formèrent un jour le projet d'aller visiter un lord de leurs amis à douze milles de la ville. Goldsmith, excellent piéton, eut bien l'intention de les suivre, mais les autres en arrière, bien avant qu'il serait arrivé, et se reposa sur le meilleur lit pour lui, selon la coutume. Parnell, de son côté, pour prévenir son intention; et louer un cheval, il arriva à

la maison du lord, par un chemin différent, et long-temps avant le doyen. Ayant informé sa seigneurie des desseins de Swift, on résolut de l'éloigner à quelque prix que ce fût; et voici l'expédient dont on se servit. Swift n'avait pas eu la petite-vérole, et il témoignait sans cesse la peur de l'attraper : dès qu'on le vit de loin s'avancer, un des domestiques du lord fut dépêché pour l'avertir que la petite-vérole faisait dans ce moment de grands ravages dans la famille, mais qu'il y avait au bout du jardin un pavillon, avec un lit de camp. C'est là que le pauvre doyen se vit réduit à se tapir, et à manger un souper froid qui lui fut envoyé du château, où le reste de la compagnie se divertissait et riait à ses dépens. A la fin, on eut pitié de sa situation, et on lui permit de rejoindre ses compagnons, après qu'on lui eut fait promettre de ne jamais choisir à l'avenir le meilleur lit. Le trait suivant peut faire juger à-la-fois, de la mémoire de Parnell, de sa facilité à versifier, et de son esprit piquant. Pope, avant d'avoir achevé la *Boucle de cheveux enlevée*, la lisait un jour à Swift, qui lui prêtait la plus grande attention, tandis que Parnell allait et venait sans paraître penser à rien. Cependant il écoutait alors de toutes ses oreilles; et il retint très-exactement toute la description de la toilette. Il la mit de suite en vers latins, dans le style monacal du moyen âge; ce qui n'était pas moins étonnant. Le jour suivant, Pope lisant son poème à quelques amis, Parnell assura qu'il avait dérobé cette partie de son poème d'un ancien manuscrit du moyen âge. Il se fit apporter aussitôt un vieux feuillet de papier où les vers latins se trouvaient co-

piés ; et ce ne fut que quelque temps plus tard , que Pope fut délivré de la confusion où l'avait jeté cette plaisanterie. Pope paraissait chérir tendrement Parnell : on peut douter toutefois que cette amitié fût sincère , lorsque l'on voit Pope lui prodiguer en face des éloges exagérés sur le style de sa *Vie d'Homère* , et se plaindre d'un autre côté de la roideur du style de cet écrit , et de la difficulté qu'il eut pour le rendre meilleur ; ce qui est très-vraisemblable , à en juger par les autres ouvrages de Parnell , en prose , où l'on trouve de l'esprit et de l'imagination , mais qui sont dénués de grâce et d'agrément. La profonde connaissance qu'il avait acquise de la langue grecque , avait été fort utile au traducteur d'Homère , qui croyait sans doute ne plus devoir la vérité à un homme à qui il avait tant d'obligations. Parnell mourut à Chester , en 1717 , âgé seulement de trente-neuf ans. Il avait publié lui-même quelques-unes de ses productions. Pope tira de ses manuscrits de quoi former un vol. in-8°, qu'il mit au jour en 1721 : un autre volume parut à Dublin , en 1758 ; et tous deux , avec des additions , ont été reimprimés plusieurs fois. Nous avons sous les yeux une édition de ses œuvres , Glasgow , 1755 , un vol. in-12. Ses poésies se font remarquer plutôt par l'imagination , la facilité et l'élégance , que par la force et l'étendue de l'esprit. Le docteur Johnson dit qu'il est impossible de déterminer si elles sont la production « d'un naturel assez pour fait pour n'avoir pas besoin du secours de l'art , ou d'un art assez perfectionné pour ressembler à la nature. » Nous citerons ici son poème de l'*Ermite* , le plus célèbre

de tous , le *Conte des Fées* , *l'Origine de la fable* , et l'*Eglogue sur la santé*. La *Vie d'Homère* , retouchée par lui , se trouve à la tête de la traduction anglaise de l'Iliade. On a de lui cinq Visions en prose , insérées dans le *Spectateur* et le *Tuteur* ; de Zoïle , et les Remarques critiques sur le poème de la *Taille des Rats* et des Grenouilles. Cette *Vie de Zoïle* est dirigée par Dennis et Théobald , espèce de Zoïles , que les succès de l'anglais avaient fait naître : ce morceau fort bien fait , mais où l'auteur paraît avoir suivi l'impulsion de son imagination plutôt que la vérité historique. On la trouve traduite en français , dans le premier volume des *Mélanges de littérature étrangère* (par Millin). L'œuvre de Parnell a passé aussi dans la langue , sous la plume de M. de la Harpe , Riom et Clermont , in-12 , à la suite de *Jacq. Maillard le Petit-Jean et leur chien* , traduit d'Elisab. Helme. C'est un conte d'invention arabe : on le trouve dans le recueil de *Contes arabes* ; et Voltaire l'a imité dans son roman de *Zadig*. Goldsmith a écrit une *Vie de Parnell* , que Johnson a jugée trop bien faite pour en donner une autre dans ses *Biographies* de quelques-uns des poètes anglais. C'est là que nous avons puisé les matériaux de cet article.

PARNY (ÉVARISTE-DESIRÉ-DE-FORGES , chevalier , puis vicomte) , l'un des poètes français les plus distingués qui fermèrent le XVIII^e siècle tout philosophique , naquit à l'île Bourbon , en 1753. A l'âge de neuf ans , que ses parents voyèrent en France ; et il fit , à Rennes , des études (

souvenir dédaigneux, se qu'elles n'eussent pu gêter ature. Son ame passionnée colique s'ouvrit à l'exaltation : il courut s'enfermer éminaire à Paris, et résolut ser la règle austère de la ion confesseur craignit sans il ne s'égarât dans ses transéthiques, et lui défendit la : la Bible. Au bout de quelques, Parny s'aperçut qu'il é à une vocation trompeuse proposa d'imiter Rancé, dans sa pénitence, mais première partie de sa vie, : au sein des plaisirs. Il en l'état militaire, adopta la le principes des jeunes officiers rapporta leurs maximes nes à l'Île-Bourbon, où il air au moyen d'un congé. u'il connut Éléonore, jeune ornée de ces grâces qui ne nt la beauté, mais qui la ut avec avantage. Elle avait s, il en avait vingt : quoit sincèrement, il eut be- langage de la séduction ; n, partagée par Éléonore, ntrariée par son propre it un caractère ardent, au- céla un abattement dange- étant pas libre de donner s sa maîtresse, il la vit pas- les bras d'un autre, et re- a France. Pour charmer ses, il retraça, en vers pleins ent, les diverses phases de us, et fit présent de l'élegie a notre littérature. La bril- moralité de la régence s'é- se dans toutes les classes, et verti le goût en même temps eséchait le cœur. Boucher, issant les beaux-arts, avait ne vogue contagieuse : la na-

ture paraissait fade dans sa simplicité ; on l'étouffait, en croyant la faire riche, parce qu'on ne savait plus la faire belle. La fatuité, et tous les genres d'affectation, dominaient dans les compositions littéraires. Crébillon fils avait donné ses romans ; Diderot voulait que, pour parler des femmes, *on trempât sa plume dans l'arc-en-ciel, et qu'on secouât sur ses lignes la poussière des ailes du papillon* ; et Desmahis écrivait sur ce ton l'article *Femme* de l'Encyclopédie. La comédie était maniérée, et parlait le jargon insipide et entortillé du peuple des salons. Un genre faux, qui n'est qu'une exagération des monologues longs et invraisemblables de la tragédie, l'héroïde, s'était propagée comme une heureuse acquisition poétique. Les poètes s'étaient imaginé que la recherche de l'esprit suppléait à toute autre inspiration. Les rimeurs de boudoirs traitaient l'amour comme une fiction, fatiguaient le lecteur de leur satiété au milieu des plaisirs, de leur jeunesse éternelle, de leurs cinq ou six maîtresses, des congés qu'ils recevaient gaîment ou qu'ils notifiaient plus gaîment encore. La langue des précieuses ridicules était reproduite par l'école des Dorat, des Pézay. Parny protesta contre leur pernicieuse influence, et fit entendre des accents purs et vrais comme la passion qui remplissait encore son ame. Son recueil élégiaque parut en 1775. Dans la première partie, où il peint l'amour heureux, il a rencontré des rivaux ; mais les tourments, les regrets, les craintes, les fluctuations d'un cœur épris, se succèdent dans ses vers faciles avec un naïf abandon, une fraîcheur, une grâce et une mesure parfaites, dont il paraît jusqu'ici avoir gardé le se-

cret. Boileau avait dit de l'élégie :

*Que, pour bien exprimer ses caprices heureux,
C'est peu d'être poète, il faut être amoureux.*

Un rival de gloire de Parny, né comme lui sous le ciel des tropiques, son camarade à la caserne, et son compagnon de plaisirs, le chevalier Bertin, prouva par son exemple la justesse de cette observation. Enivré du succès populaire de son ami, il voulut tenter aussi l'élégie. Mais il n'avait été qu'un homme à bonnes fortunes, il ne retrouva dans ses souvenirs que des sensations ; son imagination peignit avec feu les jouissances de l'amour physique, elle ne put se monter à d'autres tons : il s'approcha quelquefois de Properce, tandis que Parny garda seul le surnom de *Tibulle*. « Si le feu de » l'imagination (dit un critique habile, M. Dussault) pouvait, dans » l'élégie, remplacer d'autres flammes ; si la richesse et la fertilité » des idées y faisaient excuser l'arbitraire des sentiments ; si l'abondance des expressions, et la chaleur » des mouvements, suppléaient dans » ce poème à cette mesure, à cette justesse, à cette perfection de goût, qui » en sont les conditions principales, » et à cette précision du cœur, plus » sévère encore que celle de l'esprit, » la couronne resterait peut-être incertaine ; mais il y a long-temps » qu'elle est décernée à Parny. » Laharpe toutefois préférait la versification travaillée de Bertin, avec lequel il fut lié : il était peu sensible au naturel du chantre d'Eléonore, et il penchait à voir de la négligence dans ses vers où le poète se montrait moins peut-être que l'amant. C'était reprocher au poète élégiaque d'avoir touché à la perfection du genre. Les émotions que causait à Parny le souvenir d'Eléonore, ne s'affaiblirent

que lentement. Il s'attendait dans sa vieillesse, en recevant de celle qu'il avait aimée pourtant refusé sa main, lo fut redevenue libre ; mais veuve d'un grand nombre d'années n'était plus Eléonore. Un gressieux et inquiet, et le besoin de distractions lointaines, engagé ny dans des voyages de long Il longea les côtes de l'Afrique au Cap, à Buénos-Aires s'embarqua pour l'Inde, code-de-camp du gouverneur. Sa santé chancelante le forcé noncer au service. Son frère de réussir à faire ses preuves monter dans les carrosses notre poète songea peu à s'occuper d'une noblesse solennellement reconnue. Son *Épître aux habitants de Boston*, publiée en 1777, déplut aux oreilles ministérielles ; cette boutade avait paru le fruit d'une muse de l'opposition ; s'abstint de solliciter de l'emploi et dissipa ses heureux loisirs dans sa retraite de Feuillaucourt, situé entre Saint-Germain et Paris. La révolution le trouva favorable à toutes ses réformes. Il se plaça à prier qu'elle ne lui ôtât rien qu'il n'avait ni places, ni préjugés. Lorsque les jours succédèrent aux essais de l'essai il évita, par un noble sacrifice, le malheur de passer pour l'oppresseur de son pays. Sa feuille renfermait un poème en huit chants, sur les amoureaux et régentes de France qu'il citait comme le fruit de sa verve, et dont les détails étaient empreints des plus gracieux leurs. Mais une visite de cour pouvait faire tomber le poète dans les mains de la Cour

arme d'une publication
 il va confondre ses ma-
 nuscrits avec les écrits de
 un Prudhomme ou d'un
 rie (1), et il livre son ma-
 flammes. Parny, ruiné
 guats, fut contraint de
 p'à ses livres. Il obtint
 emploi dans les bureaux
 tion publique, et fut quel-
 dministrateur du théâtre
 pour lequel il substitua,
 ours opéras, le nom de
 de chef, au titre de
 le roi. La discrète bien-
 un ami, le général Mac-
 secourut dans sa détresse.
 s excès révolutionnaires
 violents furent passés, la
 rny rompit le silence. En
 1799), il composa *pour la*
jeunesse un hymne qui
 dans le *Moniteur*. Hen-
 ans la même année, il n'a-
 dans le public un poème
 ntre le culte du pays ! *La*
es Dieux, épopée qui ne
 r'à la *Pucelle* de Voltaire,
 encore plus de scandale ;
 ra contre l'auteur tous les
 honnêtes, et lui attira des
 s amers. On s'écria qu'il se
 milieu des proscriptions ;
 était au malheur avec une
 elle ; qu'à travers des temps
 il s'était endurci au point
 crer ses veilles à la tâche de
 ue croyance chère à la ma-
 la nation ; et qu'il mêlait
 œuvre impie ce cynisme de
 cachet irrécusable de l'épo-
 l'avait enfantée. Ses amis
 mêmes avoué que le poète
 ns fidèle aux convenances

morales qu'il ne l'avait été aux
 convenances littéraires. Nous dirons
 donc de cette parodie anti-chrétienne
 de Parny :

Si l'esprit lui sourit, la raison le condamne ;
 Et la chaste pudeur, alarmée en secret,
 Du coin de l'œil à peine en effleure un feuillet.

Nous ajouterons que le poète a sou-
 vent le tort de recourir à des plaisan-
 teries triviales : mais nous permet-
 tra-t-on de remarquer, avec Chénier,
 la souplesse d'un talent qui soutient,
 par l'action continue du merveilleux,
 une composition originale ; le dra-
 matique jeté sans cesse au milieu des
 récits ; l'art d'enchaîner les phrases
 poétiques ; le naturel et pourtant la
 variété des formes, dans une longue
 suite de vers, d'autant plus difficiles
 à bien tourner, qu'ils semblent aisés
 aux plumes vulgaires ? Entre plu-
 sieurs morceaux agréables, nous dési-
 gnerons l'épisode des deux ermites
 voyageurs, au septième chant. Bu-
 onaparte, qui se jouait des restes du
 parti philosophique, dont il était
 entouré, et qui voulait faire de l'au-
 tel une des bases de son pouvoir,
 traita Parny avec d'autant plus de
 rigueur, qu'il n'espérait pas lui ar-
 racher une de ces palinodies alors
 si multipliées. Il raya le nom du
 poète, que Lucien Buonaparte pro-
 posait pour la place de bibliothé-
 caire des Invalides. Parny, admis à
 l'Institut, en 1803 (1), mit au jour,
 contre le vœu de ses amis, le *Para-
 dis perdu*, et les *Galanteries de la*
Bible, productions analogues, mais
 inférieures, à la *Guerre des Dieux* :
 par cette publication, il voulait ré-
 pondre au reproche qu'on lui avait
 fait autrefois d'avoir attaqué un en-
 nemi abattu. Réunies dans un même
 volume, avec les *Dégisements de*

Crimes des rois de France, les Crimes des
 rois, les Crimes des papes, les Crimes
 des etc.

(1) Il y remplaça Devaines (Foy. XI, 258), et
 eut pour successeur M. de Jony.

Vénus, sous le titre de *Portefeuille volé*, elles furent prohibées par la police. L'auteur, en réduisant à des proportions légères le grandiose de Milton, excite encore le sourire du lecteur; mais ce n'est plus par la gaieté satirique qui lui a dicté la *Guerre des Dieux*. Dans les épisodes qu'il a empruntés à la Bible, son pinceau est voluptueux avec décence; la gravelure ne s'y mêle jamais. Oublié par le chef du gouvernement, Parny ne se rangea point parmi ceux qui chantèrent son accablante renommée. M. Français de Nantes, directeur-général des droits-réunis, devint son Mécène, et lui ménagea une *sinécure* dans les bureaux de sa vaste administration. Les vers de Parny étaient attendus avec impatience; mais, tout en prouvant la souplesse de son imagination, ses dernières compositions n'offrirent que de faibles reflets de son talent. *Isnel et Asléga* fut une malheureuse excursion dans la poésie scandinave, où brillent quelques tirades agréables, telles que l'épisode de *Rusla*. *Les Rose-Croix*, épopée équivoque, dont la fable est obscure, rappellent la pureté de trait du poète dans certains morceaux descriptifs. *God-lam*, parodie de la conquête de l'Angleterre par les Normands, doit être reléguée à côté de la *Guerre de Genève* de Voltaire, quoique Parny ne soit pas descendu, comme le vicillard de Ferney, jusqu'au grotesque de Callot. Parny est mort le 5 décembre 1814. Ses Œuvres ont été recueillies en 1808, 5 vol. in-18, de l'imprimerie de Didot l'aîné. Nous n'avons point mentionné dans le cours de cet article tout ce qu'elles renferment de remarquable : car nous n'avons point parlé des *Tableaux*, d'un morceau charmant sur

la culture des fleurs, des *Chansons madécasses* en prose, ni de la *Journée Champéire*, petit poème d'une élégance exquise, mais où l'on trouve des longueurs, tant il est difficile d'éviter entièrement la fadeur ou la satiété attachées aux images pastorales! La *Guerre des Dieux* fait partie de cette édition : elle n'entrait point dans celle des *Œuvres diverses*, exécutée sous les yeux de Parny lui-même, en 1803, 2 vol. in-12. F—T.

PARODI (FILIPPO), sculpteur, né à Gènes, vers l'an 1640, fut un des plus habiles artistes de son siècle. On lui doit la belle statue de la *Vierge* qui est un des ornements de l'église de Saint-Charles; et une statue de *Saint Jean-Baptiste*, en concurrence avec le célèbre Puget. Il fit, pour l'église de Lorette de la nation italienne, à Lisbonne, un grand nombre de statues qui effacent toutes celles qui se trouvent dans le même édifice. Parmi les rares travaux de son ciseau, on admire la *Porte du jardin du palais Brignole*, situé au fond de la rue Neuve à Gènes : on y voit deux Termes surmontés de jeunes enfants dont la beauté a tout le charme de l'antique. On voit aussi de ses ouvrages à Venise et à Padoue; il mourut à Gènes vers 1708. — DOMENICO PARODI, fils du précédent et peintre d'histoire, naquit à Gènes en 1668. La plupart de ses productions sont dans sa ville natale. Dans presque toutes, il a su s'approprier, tantôt le style des Carraches, tantôt celui de Paul Véronèse, tantôt celui du Tintoret. La grande salle du palais Negroni est ce qui lui a fait la réputation la plus solide. L'opinion générale est qu'il n'existe dans Gènes aucune peinture qui puisse lui être comparée; et l'on sait que Raphaël

Mings resta pendant deux heures en admiration devant cet ouvrage d'un peintre qu'il n'avait jamais entendu nommer. C'est une allégorie où l'artiste célèbre la gloire de cette illustre famille. On y admire particulièrement les deux tableaux qui représentent, *Hercule étouffant le lion de Némée*, et *Achille instruit par le centaure Chiron*. On y voit en plus les portraits de tous les membres de la famille Negroni, où brille une richesse de draperies et d'ornemens vraiment étonnante. Plusieurs autres galeries de nobles sont également enrichies de ses ouvrages. On cite celle du palais Durazzo. Parodi se distingua aussi comme sculpteur. On doit à son ciseau deux belles statues placées dans l'église de Saint-Philippe-Neri, à Gènes; les deux énormes *Lions* qui ornent l'escalier de l'ancien collège des jésuites; ainsi que la *Fontaine* du palais Brignole, qui représente *Romulus et Remus allaités par une louve*. Il fut chargé d'exécuter les statues des nobles patriciens *Ansaldo Grimaldi*, *Tommaso Raggi*, *Ottavio Saula*, et *Vincenzo Odone*, qui décorent la grande salle du palais royal. Il fit, pour le roi de Portugal Jean V, un groupe de la *Vierge* et de *saint Antoine de Padoue*. Les deux figures d'*Adonis* et d'*Ariane*, qu'il avait faites pour le célèbre prince Eugène, qui voulait en décorer son jardin de Vienne, ne sont pas moins remarquables. Parodi mourut en avril 1740. — Battista PARODI, frère du précédent, naquit en 1674, et se distingua également dans la peinture. Il embrassa la manière de l'école vénitienne, et déploya un style plein de franchise et de facilité, une grande fécondité d'invention et un coloris brillant; mais il n'a pas toujours

assez de choix; et l'on ne peut le classer au premier rang des peintres de cette école. Il mourut en 1730. — Pellegrino PARODI, fils de Domenico, se distingua surtout dans le portrait. Au mérite d'une ressemblance parfaite, il joignait une belle couleur et des poses faciles et gracieuses. Un grand nombre de ses ouvrages passèrent en Espagne, en Angleterre et en Allemagne. En 1741 il fit le portrait du *Doge de Gènes* Spinola, qui a été gravé au burin par le Grégori. Il se fixa ensuite à la cour de Lisbonne: on ignore la date de sa mort. P—s.

PARR (CATHERINE). V. HENRI VIII. tom. XX, pag. 166.

PARRADIN (JEAN). V. PARADIN.

PARRENIN (DOMINIQUE), missionnaire, né, en 1665, au Russey, bailliage de Pontarlier, d'une famille qui subsiste encore, embrassa la règle de saint Ignace, et, après avoir professé la rhétorique dans différents collèges, fut envoyé à la Chine où il arriva, en 1698, après six mois de navigation. Il eut l'honneur d'être présenté à l'empereur Khang hi, qui lui donna des maîtres pour achever de l'instruire dans la connaissance du chinois et du mandchou, et s'en fit accompagner dans les chasses qu'il faisait, chaque année, jusqu'en Tartarie. Parrenin eut ainsi de fréquentes occasions de parler à l'empereur des sciences et de arts de l'Europe; et, pour le mettre à même de juger de leurs progrès, il traduisit en mandchou quelque *Mémoires* de l'académie des sciences, les plus propres à piquer la curiosité du prince, et à augmenter son estime pour nos savants. Les *Recherches* du président Bouquet de Beaumour, sur le travail des araignées. F

RON, V, 76), frappèrent surtout Khang-hi : il ne pouvait se lasser d'admirer la patience et la sagacité qu'avaient exigées des observations si minutieuses; et il fit faire plusieurs copies de la traduction de ce Mémoire, qu'il adressa à ses fils, en les invitant à partager le plaisir que lui avait causé cette lecture. Dans une conversation avec l'empereur, Parrenin prit la liberté de lui faire observer qu'il se trompait sur la position géographique de quelques villes de la Chine; et cet excellent prince, loin de se fâcher qu'un étranger eût la prétention de connaître mieux que lui ses propres états, invita Parrenin à s'occuper de la levée des nouvelles cartes de toutes les provinces chinoises. Ce travail fut achevé assez promptement (Voy. REGIS); et le P. Duhalde en a enrichi sa *Description de la Chine* (Voy. DUHALDE). L'ascendant que Parrenin acquérait chaque jour sur l'esprit de Khang-hi, tourna à l'avantage des missions, qui s'étendirent bientôt dans des provinces où la lumière de l'Évangile n'avait pas encore pénétré. Il s'en servit aussi pour favoriser les négociants d'Europe, qui le trouvaient toujours en mesure d'appuyer leurs demandes, si elles étaient fondées, et d'aplanir les difficultés qui pouvaient s'élever dans leurs transactions. Le P. Parrenin contribua beaucoup à prévenir la guerre qui était sur le point d'éclater entre les Russes et les Chinois. Il rédigea en mandchou et en latin, un nouveau traité, dont les conditions, également avantageuses aux deux peuples, eurent l'approbation générale. Le tzar Pierre-le-Grand, informé des services qu'il avait rendus à ses sujets, chargea son ambassadeur à la Chine de lui en

témoigner sa reconnaissance, et lui adressa en présent des fourrures et d'autres objets précieux. La mort de Khang-hi (1722) devint le signal d'une persécution dirigée contre les Chinois qui avaient abjuré le culte de leurs ancêtres, pour embrasser le christianisme. Le nouvel empereur, Young-tching, aussi rigoureux que son père avait été tolérant, chassa de sa cour les missionnaires, en les reléguant à Macao. Le P. Parrenin fut cependant excepté de cette mesure, avec quelques-uns de ses confrères, à qui de grands talents avaient acquis l'estime des lettrés. La facilité avec laquelle il parlait l'italien et l'espagnol continua de le rendre l'interprète de presque tous les Européens; et il trouva encore l'occasion de leur être utile, entre autres à l'ambassadeur portugais (Alexandre de Souza), envoyé à la Chine en 1727. L'avènement de Khian-loung au trône (1735) adoucit la condition des chrétiens. Le P. Parrenin consacra ses dernières années à l'instruction des néophytes, qui accouraient se ranger sous sa direction, et s'édifier par ses exemples. Une maladie longue et douloureuse qu'il supporta avec résignation, termina ses jours à Peking, le 27 septembre 1741. L'empereur régla lui-même la cérémonie de ses funérailles, dont il fit les frais. Parrenin avait des connaissances aussi étendues que variées. La géométrie, l'histoire naturelle, l'astronomie, la médecine, etc., étaient de son ressort. Indépendamment de la traduction en mandchou, d'un choix de *Mémoires* de l'académie des sciences dont on a parlé plus haut, et de la quelle il adressa huit volumes à l'académie, en 1722, on a de lui : La traduction de l'*Anatomie* de Dioni-

nom) (1). — *Séze Lettres*, recueil des *Lettres édifiantes* : les plus curieuses sont les deux arrivées à Fontenelle : l'une sur différentes méthodes employées en Chine, pour la transcription des caractères qu'on ne veut pas lier à l'impression; et la seconde, sur les propriétés de plusieurs racines et autres de la rhubarbe, mal connus jusqu'alors en Europe. — Des *Lettres* à Mairan : le Recueil qu'on cite, n'en contient que trois; les autres sont abrégées, parce que P. Duhalde se proposait de donner, dans sa *Description de la Chine*, Mairan n'en a, pareillement, donné que des extraits, dans son Recueil, pag. 19 et suiv. *ALBAN*, XXVI, 291). — Une *relation* littéraire, en français, d'une *histoire de la Chine*, de Hou-li jusqu'à Yao; Mairan en a un fragment. Le P. Parrolo part à l'ouvrage intitulé : *relatio eorum quæ spectant ad glorificationem Sinarum imperatorum circa Cæli, Confucii cultum*, etc. Ce volume, imprimé, en 1701, à Peking, avec quelques lettres de bois, est rare en France; on en conserve, à la bibliothèque de Besançon, un exemplaire qui a été envoyé par le P. Parrolo même. Une conversation que le missionnaire avait eue avec le roi héréditaire de la Chine, et que Hautesrayes a rapportée dans sa *clopédie élémentaire* de Pékin, 573-580, d'après Duhalde, 573), offrait quelques détails piquants sur la langue mandchoue; mais ils méritent peu de confiance, et contiennent de graves

erreurs (Voy. le *Journ. des savants* de 1820, pag. 564). On peut consulter, pour des détails, la *Lettre* de P. Chaliier, sur la mort du P. Parrolo, dans le tome XXII des *Lettres édifiantes* (éd. de 1781), précédée du portrait de ce missionnaire, vêtu en mandarin, d'après un dessin de son compatriote, le frère Attiret (V. ce nom). Son nom chinois était *Pato-min*. Le Recueil de l'académie de Besançon, tome 1^{er}, contient son *Éloge*, par le P. Renaud. W—s.

PARRHASIUS, peintre grec, natif d'Ephèse, contemporain et rival de Zeuxis, vivait vers l'an 420 avant J.-C. Son père Evenor, peintre célèbre, l'initia dans tous les secrets de son art. Parrhasius parvint à exceller dans la science du dessin, et ne brilla pas moins par le génie et l'invention. C'est à l'école de Socrate qu'il étudia l'expression des passions humaines. Il saisissait avec la même habileté ces mouvements si divers et fugitifs, dont le génie seul peut suivre la trace. Ses figures brillaient par l'élégance et la correction; sa touche était raisonnée et spirituelle; son pinceau savait embellir la nature sans jamais la défigurer. Une de ses qualités distinctives, suivant le témoignage des anciens, était la manière dont il coiffait ses têtes, et la grâce qu'il savait donner aux contours de la bouche de ses figures. On doit en conclure qu'il n'excellait pas moins à rendre la délicatesse et la finesse de ceux des extrémités. C'est l'éloge que lui donne Plinie, qui le regarde comme supérieur en cette partie à tous les peintres anciens; et il est remarquable que ce sont par les mêmes qualités que se sont distingués Raphaël et le Corrège. Parrhasius avait écrit un *Traité sur la symétrie des corps*,

est à la bibliothèque du jardin du Roi, à Paris, et à celle de la bibliothèque de Besançon, et celle de plusieurs autres ouvrages du même genre.

qu'il avait puisé dans l'observation de la nature, et qui lui servait de guide dans tous ses ouvrages. Il ne travaillait jamais que lorsqu'il se sentait inspiré, et c'était en chantant à demi-voix qu'il nourrissait son enthousiasme. Son tableau allégorique représentant le *Peuple d'Athènes*, lui acquit une grande célébrité. Parrhasius ne put se garantir d'une faiblesse trop commune aux artistes. Il conçut une si haute idée de lui-même, qu'il avait sans cesse ses louanges à la bouche, et témoignait un profond mépris pour ses rivaux. Il poussait la vanité au point de se prétendre issu d'Apollon, et disait que l'*Hercule* qu'il avait peint à Lyndus, était tel que ce dieu lui-même lui était apparu. Il déployait le plus grand luxe dans tout ce qui tenait à sa personne, et ne paraissait jamais en public qu'habillé de pourpre et la tête ornée d'une couronne d'or, se considérant comme le roi de la peinture. Il sortait toujours appuyé sur une canne extrêmement riche; ses brodequins étaient de la plus grande magnificence, et attachés par des agrafes d'or. Malgré ce faste et cette vanité, il ne laissait pas de se regarder comme un véritable sage. Quelques auteurs rapportent qu'ayant à peindre un *Prométhée déchiré par le vautour*, il acheta un esclave, et le fit expirer dans les tourments pour étudier d'après nature les angoisses d'un homme qui meurt dans les douleurs; et l'on dit qu'il fut accusé à ce sujet et défendu devant l'aréopage. Ce trait, dont rien ne garantit l'authenticité, semble n'avoir été accrédité que pour fournir à un sophiste le sujet d'une déclamation. Une action semblable a été mise sur le compte de Michel-Ange, avec

aussi peu de fondement. Parrhasius, malgré la supériorité de ses talents, ne fut pas à l'abri des revers. Chargé de peindre, en concurrence avec le célèbre Timanthe, un tableau d'*Ajax disputant à Ulysse les armes d'Achille*, le travail de son rival fut préféré au sien. Comme un de ses amis tâchait de le consoler : « Ce n'est pas moi qu'il faut plaindre, » répondit l'artiste, toujours plein de son mérite; mais le fils de Télémaque, victime une seconde fois de la sottise de ses juges. » Plinie, au sujet de la perfection à laquelle ce peintre avait porté son art, fait le récit de la dispute qu'il eut avec Zeuxis, sur la prééminence de leur talent, du moins dans l'imitation de la nature, où Zeuxis s'avoua vaincu. On peut en voir le détail à l'article de ce dernier peintre. Parmi les ouvrages les plus remarquables de Parrhasius, on citait un tableau de *Méléagre, Hercule et Fersée*, qui existait à Rhodes, et qui, frappé trois fois de la foudre, n'en avait pas été détruit; ce qui ajoutait à l'admiration que sa vue faisait naître. On parle encore du *Portrait d'un Archigalle ou grand-prêtre de Cybèle*, dont l'exécution était tellement parfaite, que l'empereur Tibère l'avait fait placer dans sa propre chambre, afin de pouvoir l'admirer à toute heure. On regardait également comme un de ses chefs-d'œuvre un tableau où il avait représenté *Enée, Castor et Pollux, Telephe, Achille, Agamemnon et Ulysse*, et surtout deux figures, dont l'une représentait un *Homme courant que la sueur inondait*, et un *Soldat qui semblait haleter en détachant ses armes*. Carlo Dati a écrit sa Vie : la première édition a paru à Florence; elle a été reimprimée

les avec de savantes notes, trouve jointes les vies de 'Apelles et de Protogène. Voir aussi, dans le 35^e livre, l'énumération des ouvrages les plus importants de Par-

P—s.

PARRHASIUS (**AULUS-JANUS** (1), romain, né en 1470, à était fils d'un conseiller aux papes. Son père, qui soupouvoir lui transmettre la charge, le pressait d'étudier la jurisprudence; mais entraîné par son goût naturel, le jeune homme se livra à la culture des lettres; et, disant ses études par quelques années de la fameuse académie de Padoue, il fit des progrès qui au plus rapides encore, si on ne l'eût pas privé de tout secours de l'invasion du royaume de Naples par les Français, il se rendit à Rome, où ses talents lui méritèrent bientôt des protecteurs; mais, tombé hument pour deux cardinaux tombés dans la disgrâce du pape Alexandre VI, lui fit courir les persécutions auxquels il n'échappa qu'en se retirant à Milan. Il y épousa une fille du savant Démétrius Chalcondyle (ce nom); et peu après il fut nommé à une chaire d'éloquence qu'il remplit avec un tel succès qu'il fut nommé général J.-J. Trivulce, qui ne put pas d'assister à ses leçons. Il eut aussi l'honneur de faire partie du nombre de ses élèves, et de leur donner, lui-même, l'enseignement, qui, dans la suite, fut très-peu reconnaissant envers son maître. Parrhasius, dont

(1) Ce n'est pas Jean Paul Parrasio; mais, suite de la vie de ce dernier, il changea de nom et fut à la tête de cet ouvrage, sous lequel il est connu.

Il fut nommé cardinal Bernard Cajetan et

ne occupa cette chaire qu'en 1500.

les succès avaient éveillé l'envie, fut accusé d'un crime infame, et obligé de sortir de Milan, vers 1505, pour se soustraire aux poursuites qu'on commençait à diriger contre lui. Il fut accueilli à Vicence par Trissino, qui lui fit obtenir une chaire, avec un traitement de deux cents écus. La guerre qui suivit la ligue de Cambrai, força Parrhasius de quitter Vicence; et il retourna dans sa ville natale, où il jeta les fondements d'une école qui a joui d'une assez grande célébrité. Des chagrins domestiques le déterminèrent à accepter l'offre d'une chaire à Rome, où ses anciens amis le rappelaient. Il en prit possession en 1514; et l'on sait qu'il commença ses cours par l'explication des *Lettres* de Cicéron à Atticus. Bientôt de fréquentes attaques de goutte le forcèrent de renoncer à l'enseignement; il retourna encore une fois à Cosenza, où, après avoir languie plusieurs années, dans des douleurs presque continuelles, il termina ses jours, vers 1534, laissant à peine de quoi se faire enterrer. Valerianus lui a donné place dans la liste des savants malheureux (*De infelicit. litterator.*): sa vie n'offre en effet qu'une suite de chagrins, de persécutions et de misères. Il eut des ennemis violents, qui publièrent contre lui d'atroces libelles. Tiraboschi en a cité deux, dans une note, à la page 1506 de la *Storia della letteratura*, tome VII: on croit inutile d'en rapporter les titres. Outre des *Commentaires* sur l'enlèvement de *Proserpine*, poème de Claudien, Milan, 1500 ou 1501, in-fol.; *ibid.*, 1505 (1), on a de Parrhasius des

(1) Cette seconde édition est augmentée d'une réponse de Parrhasius à ses détracteurs; il eut devant lui la publication sous le nom d'un de ses élèves.

Notes sur les Héroïdes d'Ovide, sur l'Art poétique d'Horace, sur le Discours de Cicéron pour Milon, et un Abrégé de rhétorique (Bâle, 1539). Enfin il a publié un *Recueil* de fragments d'anciens grammairiens (Cornel. Probus, Fronton et Phocas), Vincence, 1509, in-fol.; et on lui doit la première édition des *Fragments* de Charisius Sosipater, Naples, 1532. Mais l'ouvrage qui a fait le plus d'honneur à Parrhasius, est celui qui est intitulé: *De Rebus per epistolam quæsitis* (1); il a été publié pour la première fois, par Henri Estienne (Paris, 1567, in-8°), avec une lettre à Louis Castelvetro, dans laquelle il donne l'histoire de ce manuscrit. Janus Gruter l'a inséré dans le tome 1 du *Lampas seu fax artium* (F. GRUTER); et Xavier Mattei en a publié une bonne édition, à Naples, en 1771. C'est un recueil de lettres dans lesquelles Parrhasius explique avec beaucoup d'érudition plusieurs passages des anciens auteurs, et éclaircit différents points d'histoire et d'antiquités. A la suite de ces lettres on trouve: *Dissertatio de septenario dierum numero*; petite pièce assez intéressante. — *Prolegomena in Plauti Amphitryonem*. — *Oratio ante prælectionem epistolar. Ciceronis ad Atticum*, etc.; Parrhasius y entre dans de grands détails sur ses chagrins domestiques. Dans l'édition d'Estienne, le volume est terminé par une dissertation de Campanus: *Quæstio Virgiliana* (Voy. CAMPANUS, VI, 630). Mattei a fait précéder la sienne d'une *Vie* de Parrhasius, et du catalogue de ses Ouvrages, imprimés, ou conser-

vés en manuscrit à Naples, dans la bibliothèque de Saint-Jean de *Carbonara*. — Le savant J. Leclerc s'est caché sous le nom de *Th. Parrhasius*, et a publié, sous le titre de *Parrhasiana*, un mélange de critique et d'érudition (F. LECLERC, XXIII, 514). W—s.

PARROCEL (BARTHELEMI), peintre, d'une famille distinguée du Forez, naquit à Montbrison, et fut destiné par ses parents à l'état ecclésiastique; mais son goût pour la peinture s'était manifesté de bonne heure, et l'emporta sur la volonté paternelle. L'amour qu'il avait pour son art, lui fit faire des progrès rapides, et il résolut de se rendre en Italie pour achever son éducation de peintre. Un grand d'Espagne qui le rencontra en route, fut charmé de son esprit et de ses dispositions, et lui proposa de l'emmener dans sa patrie. Le jeune artiste accepta cette proposition; et après un séjour de plusieurs années en Espagne, où de nombreux travaux furent également avantageux à son talent et à sa fortune, il résolut de mettre enfin à exécution son projet de voir l'Italie. Il s'embarqua à cet effet; mais, après quelques jours de navigation, il fut pris par des corsaires d'Alger. Heureusement le capitaine de son vaisseau connaissait le consul français; et un prompt échange lui procura sa liberté et celle de Parrocel. Ils allèrent tous deux à Rome, où le jeune artiste se remit avec une nouvelle ardeur à l'étude de la peinture. Après un séjour de quelques années dans cette ville, il revint en France, et se rendit à Brignoles, ville natale de son capitaine: il en devint bientôt le gendre, se fixa près de lui, et y mourut, en 1660, dans un âge peu avancé, laissant

(1) Alde le jeune fut accusé d'avoir fait de larges emprunts à cet ouvrage de Parrhasius, mais c'était une calomnie dont il n'eut pas le plaisir de justifier (F. BLANCHET, XXXI, 109).

fils qui cultivèrent également
 l'art. L'aîné mourut fort jeune;
 son frère, Louis, exerça son art avec
 une distinction, et se retira en
 Languedoc, après avoir séjourné
 un temps en Provence et à Pa-
 ris. - Joseph PARROCEL, le dernier
 fils de Barthélemy, n'avait que
 quinze ans lorsque son père mou-
 rut, lui léguant d'autre héritage
 que ces rares dispositions pour la
 peinture. Il alla trouver en Languedoc
 son frère Louis, et reçut de lui
 les premiers éléments de son art. Au-
 près de lui, pendant trois ans, il se
 rendit à Paris, où il se fit connaître par
 ses peintures qu'il exécuta dans
 l'intérieur de vaisseau. Il vint en-
 suite à Paris, où son économie et le
 fruit d'un travail assidu le mi-
 nèrent à l'état de faire le voyage de
 Hollande : il avait vingt ans lorsqu'il y
 alla. Il y fit connaissance avec
 Pierre Le Brun, célèbre peintre de batail-
 les, nommé le *Bourguignon*, et se
 mit sous sa direction. Aux leçons de
 ce maître, il joignit l'étude des beaux
 tableaux de Salvator Rosa. En quit-
 tant la France, il parvint en Italie, et
 séjourna à Venise, où il eut même
 l'idée de se fixer; mais, une nuit,
 surpris, en passant sur le pont
 Rialto, par huit assassins qu'a-
 vaient apostés des envieux de son
 talent, il ne dut qu'à son courage et
 à sa force le bonheur de sortir
 sain et sauf des mains de ces bri-
 gands; mais dégoûté, par cette aven-
 ture, du séjour de l'Italie, il revint
 en France, en 1675, et reparut à
 Paris, où il se maria six mois
 après son arrivée. Il désira faire
 partie de l'académie, et fut reçu sur
 un tableau représentant, *Une sortie
 de garnison de Maastricht, re-
 çue par les Français commandés
 par Louis XIV en personne.*

En 1703, il fut nommé conseiller de
 l'académie. Lebrun ne voulut point
 employer Parrocel dans les tableaux
 des campagnes de Louis XIV des-
 tinés à être exécutés en tapisserie des
 Gobelins. On prétend qu'il trouvait
 son coloris trop brillant, et qu'il
 préféra le ton plus sage de Vander-
 Meulen. Il est facile de disculper
 Parrocel sur ce point. Sans doute ce
 grand peintre a plus de verve que
 Vander-Meulen; mais c'est plutôt de
 l'exagération que de la chaleur : ses
 batailles sont des tableaux de conven-
 tion, au lieu que chez son rival, tout
 est exact, tout est vrai, et c'est du
 moins le *portrait* de l'action qu'il
 cherche à retracer. Quoi qu'il en
 soit, Louvois informé du mérite de
 Parrocel le chargea de peindre un des
 quatre réfectoires de l'hôtel des In-
 valides. Il y représenta les *Conquêtes
 de Louis XIV*. Le même ministre,
 satisfait de son ouvrage, lui donna
 de nouveaux ordres pour le château
 de Versailles. Malheureusement pour
 Parrocel, Louvois mourut; et Man-
 sard fut mis à la tête des bâtiments.
 L'artiste avait fait, pour le surinten-
 dant, plusieurs tableaux dont il n'a-
 vait point été payé : il obtint contre
 lui une prise de corps, et le fit arrêter
 dans son carrosse. Mansard, irrité de
 cette irrévérence, voulut s'en venger
 en faisant mettre à l'écart le tableau
 de Parrocel représentant le *Passage
 du Rhin*, qui lui avait été com-
 mandé : mais Louis XIV, ayant ap-
 pris que ce tableau était terminé, vou-
 lut le voir, et en fut tellement satis-
 fait qu'il donna l'ordre de le placer
 dans la chambre du conseil de Ver-
 sailles. Parrocel travaillait avec une
 extrême assiduité; ce qui, joint à
 son exécution facile, lui a permis de
 produire un grand nombre d'ouvra-
 ges. Son coloris est chaud et brillant,

sa touche heurtée et pleine de verve; ses effets de lumière sont vifs et piquants; ses compositions sont remarquables par le fracas, la fougue, et l'enthousiasme. Il disait, en parlant de son talent comme peintre de batailles, que *lui seul savait tuer son homme*. Enfin le plus grand éloge que l'on ait cru faire de lui est de n'avoir jamais rien tiré que de son propre génie. Mais cet éloge devrait plutôt être un reproche : ces mouvements exagérés, cette expression outrée, ne ressemblent en rien à la nature; et l'on voit trop dans ses compositions, qu'au contraire de Vander-Meulen, il n'a jamais suivi les armées. La plupart de ses tableaux ont noirci avec le temps, surtout dans les ombres. Le bleu dont il s'est servi pour peindre ses ciels à la manière des Vénitiens, a également poussé au noir; enfin l'usage trop fréquent des huiles siccatives pour le glacis de ses tableaux, a écaillé la peinture en plusieurs endroits, dans un grand nombre de ses ouvrages; et l'on n'en connaît que très-peu qui aient échappé à cette méthode funeste. Le musée du Louvre possède deux des compositions de ce maître. L'une est ce *Passage du Rhin* dont il a été question. On voit sur le devant Louis XIV à cheval, au milieu de ses généraux qui viennent recevoir ses ordres. L'autre est un *Tableau de bataille*. Au second plan, on aperçoit un corps de cavalerie mis en déroute; sur le devant, le général en chef donne ses ordres à un officier. Les dessins de Parrocel ne sont pas moins estimés que ses tableaux. Ils sont faits à la plume sur un simple trait de crayon, et assez ordinairement lavés à l'encre de la Chine. Il y en a quelques-uns de coloriés, où l'on retrou-

ve le même feu que dans ses tailles. Il s'était exercé aussi dans le genre de l'histoire, mais avec peu de succès; et il abandonna bientôt entièrement ce genre, parce qu'il tendait qu'on ne pouvait exécuter dans aucun, lorsqu'on en exécute plusieurs à-la-fois. Il a, avec esprit, à l'eau-forte, plus de sujets de sa composition : I. *Les tre heures du jour*; l'*Aurore*; le *Camp*; le *Midi* ou la *Halte*; le *Soleil* ou la *Bataille*; la *Nuit* ou le *Ciel* de *bataille*, 4 pièces in-4°. en vers. II. *Quatre sujets de bataille* in-4°. en travers. III. Une suite de 48 sujets tirés de la *Vie de Jésus-Christ*. Cette suite, qu'il présenta à l'académie. en 1696, est remarquable par le feu, la vivacité de l'imagination, l'effet des lumières, la verve de la composition. Parrocel mourut, en se mettant à table, d'une attaque d'apoplexie, en 1701. Ignace PARROCEL, neveu du précédent, et son élève, peignit, comme lui, les batailles, et fut celui qui approcha le plus de sa manière; il voyagea en Italie et en Autriche, où l'empereur et le prince Eugène le chargèrent d'un grand nombre de travaux : il avait peint, pour le duc de Bavière, les batailles les plus mémorables où il s'était trouvé. Ces tableaux, au nombre de sept, ont fait partie de la collection du Roi. Ils provenaient de la galerie de l'Autriche : les a repris en 1797. Ignace, s'étant rendu dans les Pays-Bas, où le duc d'Arenberg l'avait appelé, mourut à Mons, en 1798. — Pierre PARROCEL, frère cadet du précédent, naquit à Avignon en 1664, et fut élève de son oncle. Il se rendit à Rome, et fut sous la direction de Carlo Maratta, qui se plut à cultiver ses heu-

sitions. Revenu en France, il vint le Languedoc, la Provence, et le Comtat d'Avignon, lais- dans tous les endroits où il it, des preuves de son talent. i ses ouvrages les plus remar- es, on cite la *Pêche miracu-*, la *Résurrection* et l'*Ascen-* le J.-C., qu'il peignit pour la lle des Pénitents-Blancs, à Avi-

Sur la présentation qu'il fit quisses de ces tableaux, l'a- ne s'empressa de l'admettre mbre de ses agréés. Appelé à , il exécuta, pour la galerie de l de Noailles, à Saint-Germain- ie, seize tableaux représentant ière de Tobie. Cette suite pas- our un de ses plus beaux ou- : mais son chef-d'œuvre se it dans l'église de Sainte-Marie, eille; il représentait la *Vierge née par l'Enfant-Jésus*. Aux du dessin et du coloris, ce ta- joignait une exécution ferme et effet harmonieux. Ce peintre it à Paris, en 1739. — Charles RL, fils de Joseph, s'est éga- it distingué comme peintre de les. Il naquit à Paris, en 1688. jeune encore, lorsque son père it, pour avoir pu recevoir ses , il entra chez Lafosse, qui eigna d'abord le genre de l'his-

Il se rendit ensuite à Rome, ur un tableau de *Moïse sauvé aux*, qu'il envoya à Paris, admis à l'académie comme uaire du roi. Il continua, nt son séjour en Italie, à er le genre historique; mais our à Paris, la célébrité que ere avait acquise dans les ta- e de bataille, et surtout sa e inclination, le déterminèrent re le même genre; toutefois il ue manière différente, et

parvint au même but par une autre route. Voulant acquérir les connaissances que l'étude seule de la nature peut donner, il entra dans un régiment de cavalerie, et fit plusieurs campagnes, afin de pouvoir représenter, avec exactitude, les grandes manœuvres des armées, et les évolutions particulières de chaque corps et de chaque arme; il s'attacha surtout à rendre les mouvements du cheval. En conséquence, il s'engagea, quoique membre de l'académie, et quoique exerçant dans cette compagnie la charge de professeur depuis 1745. Aussi rien de ce qui tient à l'allure du cheval n'échappa à son crayon; et c'est par l'exactitude, le naturel, et la grâce qu'il sait donner à tous les mouvements de ce bel animal, qu'il a su s'élever au-dessus de son pere. Doné d'un coloris moins brillant que ce dernier, ses tableaux ont moins de fracas; mais ils charment l'œil par un ton de vérité bien préférable. En 1721, le duc d'Antin lui ordonna, de la part de Louis XV, de peindre deux tableaux de vingt-deux pieds de long, représentant l'*Entrée de l'Ambassadeur turc par le jardin des Tuileries*, et la *Sortie du même ambassadeur par le Pont-Tournant, après une audience*. Il en fit sur-le-champ les esquisses qui furent agréées par le roi; mais il ne les exécuta en grand que dans la suite, et lorsque ce prince lui eut accordé un logement aux Gobelins, avec une pension de 600 liv. Ces deux tableaux ont été depuis copiés plusieurs fois en tapisseries. Ils sont remplis d'un nombre immense de figures; et, malgré la variété des troupes et des personnages, rien n'y est confus, et tout au contraire présente la plus belle ordonnance. En

1744 et 1745, Parrocel fut chargé de suivre Louis XV dans ses campagnes de Flandre, et de peindre les *Conquêtes du roi*. Cet artiste peignant dans la pâte, ses ouvrages, quoique moins brillants que ceux de son père, n'ont point à craindre les ravages du temps, comme ces derniers. Ses tableaux de chevalet représentent ordinairement des escarmouches de cavalerie et d'infanterie. L'action générale se passe dans les fonds; et la fumée du canou et de la mousqueterie leur donne un vaporeux qui fait ressortir les devants avec plus de force. Ses dessins sont également très-estimés; ils sont touchés avec esprit et avec une rare facilité: ils sont exécutés tantôt à la plume, tantôt à la sanguine; et quelques-uns même sont légèrement lavés à l'encre de la Chine. Parrocel a gravé au trait, avec beaucoup d'esprit, une *Suite de cavaliers et de fantassins*, d'après ses propres dessins, in-4°. Desplaces, Preissler, Lebas, etc., ont gravé, d'après lui, plusieurs *Sujets de chasse* et des *Actions militaires*. Ce peintre, à son retour de Flandre, en 1749, eut une attaque d'apoplexie, qui se renouvela deux ans après avec plus de force, et l'empêcha de se livrer à l'exercice de son art. Enfin une nouvelle attaque l'enleva, en 1753, aux Gobelins, où il demeurait. — Etienne PARROCEL, peintre, et petit-neveu de Charles, naquit à Paris vers 1720, et cultiva le genre historique. Il ne fut jamais qu'un peintre assez médiocre; et le compte que rend Diderot, des tableaux de *Céphale qui se réconcilie avec Procris*, de *Procris tuée par Céphale*, de *Jésus sur la montagne des Oliviers*, de l'esquisse d'une *Gloire*, et de l'*Adoration des Magos*, qu'il exposa aux Salons de

1761, 1763 et 1765, prouve qu'il était loin de soutenir la gloire de son nom. Il a cultivé la gravure à l'eau-forte, et a gravé d'un assez bon style. I. Une *Bacchanale* de sa composition. II. Le *Triomphe de Ménéchée*, d'après de Troy. III. *Triomphe de Bacchus et d'Aria* d'après Subleyras. — Joseph-Ignace PARROCEL, fils de Pierre, naquit à Avignon, et fut le dernier peintre de cette famille. Membre de l'académie de peinture, il mourut à Paris vers la fin du règne de Louis XV, ne laissant que des filles, dont l'aînée (M^{me}. de Valranseaux), peinte nonagénaire aujourd'hui, et douée d'une partie des talents qui ont illustré ses ancêtres, cultive encore, avec des lunettes, le genre des fleurs et animaux. P—

PARSONS (ROBERT), en latin *Robertus Parsons*, célèbre jésuite anglais, né en 1547, à Neither-Stowey, près de Llangewater, dans le Shropshire, était fils d'un forgeron. Il fit ses études avec beaucoup de distinction, à Oxford, et passait pour le plus habile maître du collège de Baliol. Quoiqu'il n'eût pas son père eût péri sur l'échafaud, son attachement à la religion catholique, et qu'il eût été élevé même dans cette religion, le desir s'avancer dans l'université lui fit accepter le serment de suprématie qu'exigeait pour être admis au doctorat. Il l'abjura, en 1574, et alla d'abord en médecine et en droit à Padoue, d'où il se rendit, l'année suivante à Rome, pour entrer chez les Jésuites. Cinq ans après, le cardinal Allen l'envoya en Angleterre, comme missionnaire, avec son confrère Campian. Il était porteur d'une bulle de Grégoire XIV, qui modifia certains égards, la fameuse *Regnans in excelsis*, contre la

Elisabeth, mais qui n'en laissait pas moins subsister les clauses par lesquelles cette princesse était déclarée excommuniée, et ses sujets deliés de leur serment de fidélité. Il eut le bonheur, à la faveur de divers déguisements, de se soustraire aux mesures rigoureuses qui furent prises contre les prédicateurs et les exécuteurs de ce bref; et il se rendit à Rome, où il devint recteur du séminaire anglais, dont la direction avait été retirée aux prêtres séculiers pour être confiée aux Jésuites, ce qui fut le germe de la division qui éclata peu de temps après entre le clergé et la société. Dans deux voyages qu'il fit en Espagne, il se servit de son crédit à la cour pour faire ériger, en différentes villes de la domination espagnole, des collèges et des séminaires destinés à y recevoir les Anglais que la persécution forçait de quitter leur patrie. Il revint ensuite à Rome, et fut réélu recteur du collège anglais; place qu'il occupa jusqu'à sa mort, arrivée le 15 avril 1610. Les écrivains protestants et même ceux des catholiques avec lesquels il eut des contestations, ont porté des jugements plus ou moins sévères sur sa personne. Dodd, qui cherche à le justifier, le représente comme un homme d'un commerce agréable, doué d'un rare talent pour les affaires, nourri d'une grande lecture, écrivant dans sa langue avec élégance et pureté. En le louant pour son attachement aux devoirs de son état, Dodd convient que certaines circonstances de sa vie ont besoin d'apologie. Ainsi il excuse la vivacité de ses ouvrages polémiques par un grand zèle pour l'orthodoxie; sa conduite envers le clergé séculier, par une extrême prédilection pour son ordre. Il réduit le reproche que

lui adressaient les protestants, d'avoir été pensionné par la cour de Madrid pour susciter des entreprises contre la reine Elisabeth, à l'usage qu'il fit de son crédit pour procurer des moyens de subsistance à ses compatriotes exilés, et pour faire établir des collèges et des séminaires, destinés à l'éducation des catholiques anglais. Il est certain que ce fut principalement au P. Parsons et au cardinal Allen, qu'ont dû la conservation de la foi en Angleterre, par le grand nombre d'établissements dont ils obtinrent la fondation en diverses contrées, et d'où partaient de nombreuses colonies de missionnaires, qui perpétuèrent l'exercice du saint ministère dans leur pays. Parsons entreprit à cet effet beaucoup de voyages, et entretenit une immense correspondance, qui se conserve en manuscrit. Dodd assure que plusieurs des écrits qu'on lui attribue contre sa souveraine, ne sont pas de lui. Cependant Ch. Plowden, jésuite, possesseur d'un grand nombre de manuscrits de son confrère, avoue, dans ses *Remarques sur les Mémoires de Pensani*, qu'après la défaite de l'Armada, Parsons, Allen et leurs amis se donnèrent de grands mouvements pour faire exclure Jacques I^{er}. du trône, et pour faire passer la couronne sur la tête de l'infante d'Espagne, ou du duc de Parme, ou de tout autre prince catholique, sans égard pour le droit de succession légitime; qu'il est dans cette vue que fut composé en 1595, le fameux Dialogue, connu sous le titre de *Doleman*, destiné à prouver que, dans l'ordre de la succession, on doit avoir moins égard à la légitimité qu'aux intérêts de la religion. Dodd prétend, contre l'opinion commune, que Parsons n'en

aucune part à la composition de cet ouvrage; mais le P. Plowden soutient qu'il en fut un des principaux auteurs, avec le cardinal Allen et François Euglefield. Ce qu'il y a de certain, ajoute Plowden, c'est qu'il avait souvent approuvé les sentiments consignés dans ce livre. Ses autres ouvrages sont : I. *Le Directeur chrétien*, qui fut bien reçu, non-seulement des catholiques, mais encore des protestants. Il y en a eu un grand nombre d'éditions, dont la dernière est de 1782. On prétend que Louis de Grenade lui en avait donné le plan et les principales preuves. II. *De persecutione anglicana*, Bologne, 1581; Rome, 1582; traduit en anglais et imprimé à Douai. III. *Responsum ad edictum reginæ Elisabethæ*, Rome, 1593, in-8°.; traduit en anglais, sous le nom d'*André Philopater*. L'auteur y enseigne que le pape peut prononcer la déchéance d'un prince apostat, et délier ses sujets du serment de fidélité. Ses apologistes l'excusent, en disant que c'était alors la doctrine reçue dans les écoles. IV. *Raisons pour lesquelles il n'est pas permis aux Catholiques d'aller aux églises des Protestants*, Douai, 1580, in-8°.; quelques-uns attribuent cet ouvrage à Jean Howlet. V. *De sacris alienis non adeundis*, Saint-Omer, 1607, in-12; c'est vraisemblablement une traduction du précédent. VI. *Des trois conversions de l'Angleterre*, ibid., 1703. VII. *Examen du calendrier de Fox*, ibid., 1604. VIII. *Relation de la conférence de Fontainebleau*, en 1600, ibid., même année, in-8°. IX. *Relation de dix controverses publiques*, qui eurent lieu dans l'espace de quatre années, sous Edouard VI et la reine Marie, ibid., in-8°. X. *Exposition*

de la folie de ceux qui, terre, s'appellent eux-mêmes séculiers, 1602, in-4 logie de la hiérarchie ecclésiastique et catholique établie par Clément VIII, Saint-Omer, in-8°. XII. Divers écrits sur le serment d'*Allégeance*. (tribué la République de pamphlet plusieurs fois (V. DUDLEY, XII, 137.

PARSONS (JACQUES) et antiquaire anglais, né à Barnstable, reçut sa éducation à Dublin, et vint, suivre les leçons de professeurs des sciences. Ayant pris le doctorat à Oxford, 1736, il revint à Londres, employé par le docteur Douglas à ses travaux anatomiques à exercer l'art des accoucheurs. Plusieurs ouvrages qu'il publia, ouvrirent l'entrée de la science de celles des antiquaires et manufactures. Il mourut en avril 1770. Son éloge a été fait par le docteur Maty. On a de lui : I. *Recherche mécanique et crânienne des hermaphrodites*, in-8°. Ce n'est qu'une compilation. II. *Description anatomique de l'homme, parties qui en dépendent*, 1742, in-8°.; traduits en français et en allemand. L'objet de cet écrit était de donner le remède de mistress Steeple la pierre. III. *Leçons (Cures) sur le mouvement et les fibres musculaires*, imprimées dans les *Transactions philosophiques*, de 1745, où il considère les fibres musculaires des tubes remplis par l'esprit nerveux, aérien : c'est une leçon traitée de l'utérus dépendances. IV. La P

une expliquée ; dans l'appen-
 dix Transact. phil. pour 1746.
 Il y indique quels sont les
 que les affections de l'ame
 en mouvement. V. *Obser-
 philosophiques sur l'anal-
 y a entre la propagation
 eurs et celle des végétaux ;*
 génieux, dit le docteur Ai-
 après avoir examiné les
 systèmes sur la génération,
 en propose un nouveau. Il
 surtout à discuter les faits
 la reproduction des poly-
 réfuter les arguments qu'on
 par rapport à la *matéria-*
 la divisibilité de l'ame. VI.
 rits, dans les *Trans. phil.*,
 oints d'anatomie et de phy-
 notamment sur la *dissec-*
 a rhinocéros, avec des fi-
 exécutées. VII. *Vestiges*
 de Japhet, ou *Recherches*
 es sur l'affinité et l'origine

des européennes, 1767, in-
 sage savant et qui suppose
 de recherches, mais dont
 accordé trop de confiance
 citations fabuleuses et à des
 ats douteux. Il croit recon-
 dans les habitants des îles
 iures, les descendants en-
 recte de Gomer et Magog
 deux mille ans avant J.-C.),
 vestiges de leur langue pri-
 L.

MONS (ABRAHAM), voyageur
 fut nommé, en 1767, con-
 gant de la marine à Scaude-
 sur la côte de Syrie ; il y ré-
 sis aus. Des affaires de com-
 lui firent alors entreprendre
 age dans la partie du pays
 l'est d'Alep ; il alla jusqu'à
 l'embarqua pour Bombay,
 ruit en Egypte par la mer
 Enfin il alla s'établir à Li-

vourne, où il mourut en 1785. Il
 avait écrit la relation de toutes ses
 courses, qui ne fut publiée par sa
 famille que long-temps après sa
 mort ; elle est intitulée : *Voyages*
en Asie et en Afrique, Londres,
 1808, in-4°. On reconnaît aisément
 que ce livre a été écrit par un hom-
 me occupé principalement de com-
 merce. Il narre sans prétention ; ses
 observations sont exactes. On en
 trouve un extrait dans le tome xxii
 des Annales des voyages. E—s.

PARTHAMASIRIS, prince de la
 race des Arsacides, et fils de Pacorus,
 roi des Parthes, fut déclaré roi d'Ar-
 ménie par son oncle Chosroès, qui
 avait succédé à Pacorus sur le trône
 de Perse. Nous ignorons comment
 Parthamasiris avait été privé de la
 couronne paternelle, et quels furent
 les événements qui amenèrent son
 établissement en Arménie. Exeda-
 rès ou Axidarès (1) y régnait alors
 en prince indépendant des Parthes
 et des Romains (2). Il en fut chassé ;
 et Parthamasiris reconnut tenir sa
 couronne du roi des Parthes. Cette
 révolution attira vers l'Orient les re-
 gards de Trajan, qui avait terminé
 la guerre contre les Daces, et qui,
 depuis long-temps, avait à se plain-
 dre des insultes des Parthes. Déjà il
 était en marche pour aller pacifier
 la Syrie et les autres provinces de
 l'Asie qui avaient été ravagées par
 les invasions de Pacorus, lorsqu'en
 l'an 106, il reçut à Athènes les ambas-
 sadeurs de Chosroès, qui venaient
 lui demander, pour Parthamasiris et

(1) C'est sans autorité que Vaillant, et après lui
 M. Visconti (*Iconog. grecq.*, t. II, p. 369, et t. III,
 p. 117), supposent que ce prince était frère de Par-
 thamasiris.

(2) On a supposé encore fort gratuitement que le
 roi d'Arménie, chassé par Parthamasiris, était dépend-
 ant des Romains ; le contraire est formellement
 énoncé par Dion Cassius, l. LXVIII, § 17.

son fils, le royaume d'Arménie, assurant qu'Exedarès avait abdiqué la couronne. Cette demande était accompagnée de magnifiques présents et de pressantes supplications. Tout fut refusé; et Trajan se hâta de passer en Asie. Les Parthes furent chassés d'Antioche, et obligés de repasser l'Euphrate. Abgare, roi de l'Osroène, tous les rois et tous les dynastes de ces régions s'empressèrent de lui envoyer des présents, ou de venir se soumettre en personne. L'empereur tourna ensuite ses pas vers l'Arménie. Redoutant les événements, Parthamasiris s'empressa d'écrire à Trajan; il avait pris le titre de roi: aussi sa lettre resta sans réponse. Parthamasiris lui écrivit de nouveau, mais il ne prit aucun titre; il pria seulement l'empereur de lui envoyer M. Junius, gouverneur de la Cappadoce, pour qu'il put lui communiquer ses intentions. Trajan se contenta d'envoyer le fils de Junius; et, sans s'arrêter, il marcha vers Samosate, qui se rendit à la première sommation. Cette indication de Dion Cassius (1) nous apprend que le nouveau roi d'Arménie était entré à main armée sur le territoire romain; car, depuis Vespasien, la Commagène, dont Samosate était la capitale, faisait partie de l'empire. Trajan arriva bientôt après à Satala, ville frontière de l'Arménie sur l'Euphrate; il y reçut les présents d'Anchialus, roi des Hénioches et des Machelons, peuples qui habitaient le Caucase. Arrivé à ELEGIA, il attendit Parthamasiris, qui vint bientôt le trouver. L'empereur le reçut assis sur son tribunal; et Parthamasiris s'empressa de détacher son diadème, pour le mettre

à ses pieds, croyant qu'il le drait, comme autrefois Né avait fait à Tiridates. Une victoire facilement obtenue, et le succès d'un Arsacide prosterné captif, frappèrent d'étonnement l'armée romaine, qui manjoie par de bruyantes acclamations. Parthamasiris en fut irrité, et lut se retirer, mais voyant qu'il était entouré, il supplia l'empereur de lui dispenser de parler devant l'assemblée; on le conduisit dans la tente de Trajan, où il lui accorda ce qu'il demandait. Le refus irrita encore plus le prince. L'empereur le fit alors sortir devant son armée; et, pour ne se répandre pas de fausses nouvelles, les propositions faites par Parthamasiris, il l'obligea de publier publiquement ce qu'il voulait. Le prince de celui-ci ne connut point de bornes: il s'emporta en injures injurieuses contre l'empereur, et se vantait avec tant d'indignité qu'il n'était pas son captif, et qu'il n'avait pas même été vaincu. Trajan tenta de lui répondre que l'Arménie était aux Romains, et qu'il ne devait la laisser qu'à des rois Romains; qu'au reste il était libre de se retirer où bon lui semblerait. Il lui donna ensuite une escorte, et le renvoya, lui et tous les princes qui l'avaient accompagné. Ce fait, que M. Visconti et beaucoup d'autres terminent l'histoire de Parthamasiris. Il est cependant difficile de croire qu'une entrevue aussi facile n'ait pas eu d'autre résultat, que qu'un prince irrité sans avoir été vaincu, n'ait pas eu recours à des armes pour conserver une couronne qu'il possédait, et où son nom avait à peine mis le pied. Cette fin se n'est guère vraisemblable.

(1) L. LXVIII, § 19.

ge de Sextus Rufus : *Sublato diadematē, regi Armeniæ majoris regnum ademit*, indique quel que chose de plus. Aussi Eutrope (1) dit-il qu'à la suite des démêlés de Trajan avec Parthamasiris, ce dernier fut tué. L'arménienne (2) pensait qu'il fallait entendre par là que Parthamasiris avait été mis à mort par ordre de Trajan. Usaubon et beaucoup d'autres critiques ont combattu cette opinion, en à tort, à ce qu'il nous semble. Elle est encore confirmée par un passage de Dion Cassius, qui dit dans l'iphilin (3), que *Trajan punit le roi Arménie* : Παροχμασίριον δὲ τὸν Ἀρμενίου ἐπιμαρτύρητο. On ne doit pas tendre avec Reimarus (4), par ces paroles, une simple punition, comme il aurait été la privation de la couronne ; ἐπιμαρτύρητο dit plus, il indique une peine capitale. Au reste, s'il avait encore y avoir quelques doutes sur la fin tragique de Parthamasiris, nous allons rapporter un passage de Fronton, nouvellement découvert par l'abbé Mai, qui suffira pour les faire disparaître. Le philosophe s'exprime de manière à ne laisser aucune incertitude sur le supplice du roi d'Arménie, dont il fait même un reproche à la mémoire de Trajan, et qu'il regarde comme une faute pour le nom romain : *Trajanō, fili, cædes Parthamasiri regis implicis haud satis excusata. Tanti ultrò ille vim captans, tu ultu orto, meritò interfectus est, fiore tamen Romanorum famâ punè supplet abisset, quàm jure sollicitum. Iussit. Namque talium in re causa facti lutei, fue-*

tum spectatur : longaque præstat secundo gentium rumore injuriam negligere, quàm adverso vindicare (1).

S. M—N.

PARTHAMASPATES, prince assassin, fils d'Osdroès, roi d'Arménie, fut déclaré roi des Parthes, en l'an 115, devant une nombreuse assemblée de Romains et de Parthes, réunis, par ordre de Trajan, au milieu d'une vaste plaine, près de Ctesiphon, capitale du royaume. Depuis plusieurs années, Trajan faisait la guerre à un roi des Parthes dont le nom nous est inconnu. Ce ne pouvait être Chosroès, dont il n'est pas question une seule fois au milieu de tous ces événements, et dont la chronologie arménienne place la mort en l'an 111. Il est probable qu'à cette époque, plusieurs prétendants se disputaient l'empire; ce qui contribua sans doute à faciliter les progrès de Trajan. La Chronique de Malala parle d'un Meherdotès, qui régnait alors sur les Parthes, et qui périt en combattant les Romains dans l'Euphratèse. Son fils Sinatrocès continua la guerre; Osdroès, roi d'Arménie, son oncle, envoya son fils Parthamaspatès à son secours. Les deux princes ne tardèrent pas à se brouiller. Trajan engagea Parthamaspatès à se joindre à lui, promettant de le faire roi des Parthes; l'alliance fut bientôt conclue, et, après la prise de Ctesiphon, l'empereur s'acquitta de sa promesse. Le règne de Parthamaspatès fut de courte durée : un prince élevé sur le trône par les Romains ne pouvait plaire long-temps aux Parthes, qui le chassèrent peu après, sous le règne d'Hadrien. L'empereur, voyant que Parthamaspatès

(1) Eutropii, l. vi, c. 5.

(2) Eutropii, l. vi, c. 5, p. 3.

(3) Dion Cassii, l. lxxviii, § 18.

(4) Reimarus, l. ii, p. 1135.

(1) Frontonis, *Principia historie*, p. 329 et 350, ed. Mai.

ne jouissait pas d'une grande considération parmi eux, le rappela, et lui donna à gouverner un royaume que les anciens historiens ne nous font pas connaître. S. M—N.

PARTHENAY (JEAN LARCHEVÊQUE DE), seigneur de Soubise, dernier mâle de l'illustre maison de Parthenay, en Poitou, se signala parmi les capitaines calvinistes du seizième siècle. Après avoir embrassé la réforme à la cour de Ferrare, il l'introduisit dans sa terre de Soubise, se flatta même, dit-on, de gagner Catherine de Médicis, et montra constamment le plus grand zèle pour son parti. Le prince de Condé le choisit pour commander dans Lyon, à la place du baron des Adrets. Il sut conserver cette place, avec autant de prudence que de courage, contre les efforts du duc de Nemours, qui l'assiégeait, contre les négociations artificieuses de la reine-mère, et contre les intrigues du baron des Adrets, qui cherchait à se venger sur son parti de l'allront qu'il prétendait en avoir reçu par la mission de Soubise. On dit que les Catholiques ayant amené la femme et la fille de ce dernier à la vue de la place, en le menaçant de les égorger, s'il n'ouvrait les portes à l'armée royale, les deux héroïnes l'exhortèrent fortement à tenir ferme, quoi qu'il leur en pût arriver. Il mourut, en 1566, à cinquante-quatre ans, respecté des Calvinistes et redouté des Catholiques. Les dépositions de Poltrot, meurtrier du duc de Guise, le chargèrent considérablement. — ANNE DE PARTHENAY, sa sœur, femme du comte de Marennes, se rendit célèbre à la cour de Ferrare, par son esprit, ses grâces et ses talents. Elle avait une très-belle voix, et savait parfaitement la musique, le grec

et le latin. Elle aimait à s'entretenir avec les savants sur des matières de théologie. Sa curiosité lui devint funeste; elle embrassa les erreurs nouvelles que Renée de France avait introduites dans sa cour. T—N.

PARTHENAY (CATHERINE LARCHEVÊQUE DE), fille unique du précédent, épousa, en 1568, Charles de Quellénec, baron de Pont, dont elle se sépara, au bout de deux ans, pour cause d'impuissance. Elle se remaria, en 1575, à René, vicomte de Rohan, mort en 1586. Cette dame avait l'esprit très-orné, et cultivait les belles-lettres avec succès. Elle fit imprimer, en 1572, quelques poésies de sa composition, sans compter beaucoup d'autres qui n'ont pas vu le jour, parmi lesquelles on peut comprendre sa tragédie d'*Holopherne*, qui fut jouée pendant le fameux siège de la Rochelle, en 1573. On a encore d'elle une *Apologie pour le roi Henri IV, envers ceux qui le blâment de ce qu'il gratifie plus ses ennemis que ses serviteurs*. On trouve cette pièce dans le quatrième tome du *Journal de Henri III*, édit de 1744, in-8°. La duchesse de Rohan était piquée de ce que ce prince n'avait pas voulu épouser sa fille, et de ce qu'il n'avait pas pour la maison de Rohan toute la considération qu'il devait avoir. Aussi cette satire ingénieuse, mal-à-propos attribuée à Cayet, contient-elle une ironie perpétuelle des vertus du monarque M^{me}. de Rohan, zélée calviniste s'enferma à la Rochelle avec sa fille. Pendant le siège, elles vécurent trois mois de cheval et de quatre onces de pain par jour; et, n'ayant pas voulu être comprises dans la capitulation, elles furent transportées à Niort et renfermées dans une étroite prison; *rigueur sans exemple*, s'écri

le duc de Rohan, dans ses Mémoires, qu'une personne de cette qualité, à l'âge de soixante-dix ans, fût renfermée dans une dure prison, sans lui donner un seul domestique pour la servir, et sans lui permettre l'exercice de sa religion. La mère mourut au Parc en Poitou, en 1631, âgée d'environ soixante-dix-sept ans. L'éducation qu'elle avait donnée au célèbre Henri de Rohan, son fils aîné, ne contribua pas peu à faire germer les sentiments d'un courage indomptable qui brillèrent en lui. On en peut dire autant de sa fille Catherine, mariée au duc de Deux-Ponts, morte le 10 mai 1607, et si connue par sa belle réponse à Henri IV : *J'ai trop peu de bien pour être votre femme, et je suis de trop bonne maison pour être votre maîtresse.* T—D.

PARTHENIUS DE NICÉE, poète grec, était fils d'Héraclides et d'Endoras. Suidas nous apprend qu'il fut fait prisonnier dans la guerre contre Mithridate, et amené à Rome, où ses talents lui valurent la liberté. On croit que c'est le même Parthenius que Lucien a eu en vue, dans son traité de la *Manière d'écrire l'Histoire*, où il lui reproche la longueur de ses descriptions. Virgile n'a pas dédaigné de lui emprunter quelques vers : *V. Aulugelle*, xiii, 26, et *Macrobe*, v, 17. Tibère, qui, comme l'on sait, aimait les lettres, avait pris les ouvrages de Parthenius pour modèles, et fait placer son portrait dans les bibliothèques publiques (Voy. Suétone, *Vie de Tibère*, ch. 70); mais on a eu tort d'en conclure que l'auteur vivait encore sous le règne de ce prince. Parthenius avait composé des *Épigrammes amoureuses*, un *Éloge funèbre* de sa femme Arété, divisé en

trois livres, et des *Métamorphoses* qui peuvent avoir été utiles à Ovide. C'est probablement à ce poème qu'appartiennent les vers sur *Biblis*, que Parthenius rapporte dans le onzième chapitre du seul ouvrage qui nous reste de lui : *De amatoris affectionibus liber*. C'est un recueil de trente-sept anecdotes, d'autant plus précieuses, qu'elles sont tirées d'ouvrages dont aucun ne nous est parvenu : Parthenius l'adresse à Cornelius Gallus, qu'il invite à y choisir des sujets d'élégies (*V. Gallus*). Il a été publié, pour la première fois, d'après le seul manuscrit que l'on en connaisse, et avec la traduct. latine de Janus Cornarius, Bâle, 1531, in-8°. Cette édition est plus rare que recherchée. Il en existe une seconde, de 1555, dans la même ville; et cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois, avec les romans grecs d'Achilles Tatius, d'Eustathe, de Longus, etc. Th. Gale l'a inséré dans l'*Historia poetica scriptores* (Voy. Th. Gale). Mais la meilleure édition, sans contredit, est celle que Heyne a publiée, avec les corrections de Lucas Legrand, Göttingue, 1798, in-8°. Le recueil de Parthenius a été traduit en français (*V. Jehan Formier*, xv, 278). On croit que le *Moretus*, poème que certains critiques attribuent à Virgile, n'est qu'une imitation d'une pièce grecque de Parthenius. On peut consulter, pour plus de détails, le curieux article que Fabricius a consacré à ce poète, dans le tome II de sa *Bibliotheca græca*, p. 675 et suiv., et surtout la *Lettre critique* de Bast à M. Boissonnade, sur Antoninus Liberalis, etc. Paris, 1805, in-8°, qui contient depuis la page 168 jusqu'à la page 209, d'importantes corrections sur le texte de Parthenius. W—s.

PARTICIPATIO ou **PARTICIACIO** (ANGE), originaire d'Héraclée, fut élevé à la dignité ducal par les Vénitiens, dont il avait été le libérateur dans un moment de danger. Obelerio était doge, et avait mené l'appui de la France, contre son prédécesseur, lorsque simple particulier et conspirateur impuissant, il avait été contraint de chercher un asile dans ce royaume. Pepin, fils de Charlemagne, et roi des Lombards, venait de s'emparer de l'Istrie et du Frioul : il écrit à Obelerio de se joindre à ses troupes prêtes à envahir la Dalmatie, ne soupçonnant pas un refus de la part de son ancien protégé. Le doge ne put engager les Vénitiens à seconder un voisin déjà trop puissant, qui occupait presque toute la rive occidentale de leur golfe. Pepin, irrité, livre aux flammes Aquilée et Héraclée. Les Vénitiens, soutenus par une flotte grecque, ayant répondu à ces hostilités, il leur enleva la tour de Brondolo, les îles de Chiozza et de Palestrine, entra dans Albiola, et se présenta devant Malamocco, siège du gouvernement, qui n'avait pour défense que son étroit canal. Participatio, que la déposition du doge laissait pour chef à une population abattue, l'entraîna tout entière à Rialto, où un bras de mer plus étendu pouvait favoriser une vigoureuse résistance. Les vaisseaux de Pepin, attirés près de la terre par les bâtiments légers des Vénitiens, éprouvèrent, quand la marée vint à baisser, le désavantage d'une immobilité forcée, et ne purent se retirer qu'en grand désordre. Le roi lombard s'en vengea par la dévastation des îles qui étaient en son pouvoir. Participatio, élu doge en 806, et assisté de deux tribuns annuels, eut à réparer ces désastres.

L'année suivante, il conclut un traité qui plaçait la république sous la protection de l'empire de Constantinople, et satisfaisait à un double intérêt en facilitant son commerce au Levant, et en lui donnant un appui politique trop éloigné pour devenir oppresseur. Rialto demeura le centre du gouvernement. Soixante petites îles qui l'environnaient, furent jointes par des ponts, et comprises dans une enceinte : tels furent les commencements de Venise. Participatio fit construire à Olivolo, une église cathédrale et un palais ducal, sur le même emplacement que le palais d'aujourd'hui. Malamocco, Palestrine, Chiozza, se relevèrent de leurs ruines ; Héraclée reparut sous le nom de *Città-Nuova*. Participatio gouverna dix-huit ans, et maintint l'état dans une longue paix, que deux événements troublèrent à peine. Le patriarche d'Aquilée, suivi de la noblesse du Frioul, attaqua le patriarche de Grado, et fut battu par l'armée vénitienne, qui exerça de cruelles représailles sur les côtes du Frioul. Une conjuration, ourdie par trois chefs, fut étouffée par la punition de ses auteurs. Participatio associa successivement à son autorité Jean et Justinien, ses fils.—Celui-ci, faible de corps et de courage, succéda, en 827, à son père. C'est sous ce doge que fut transféré d'Égypte à Venise le corps de l'évangéliste saint Marc. Ces vénérables restes étaient gardés par deux prêtres grecs, dans une église d'Alexandrie. Dix vaisseaux vénitiens stationnaient dans la rade. Un de leurs capitaines engagea les deux prêtres à lui céder les reliques de l'apôtre : ils coupèrent avec précaution l'enveloppe qui les renfermait ; et pour que le zèle des fidèles ne se refroidit point, ils

substituèrent le corps de saint Clau-
n. Celui de saint Marc, arrivé à
lotte, fut caché dans des voiles,
attaché à une antenne. La vigi-
ce musulmane fut trompée : le
sseau chargé de ce dépôt fut en-
n assailli par une tempête, sui-
it le récit du vieil historien Sa-
licus ; le saint fut porté à la cha-
le ducale, au milieu d'un enthou-
sme universel, et son nom devint
cri de ralliement national. Le do-
Justinien légua une somme pour
construction d'une église de Saint-
re, et mourut peu de temps après.
URSO PARTICIPATIO, 7^e. doge de
la famille, en 912, est plus connu
sous le nom de Badoero (V. ce nom).

F—T.

PARTS (JACQUES DES). V. DES-
PARTS, XI, 221.

PARUTA (PAUL), historien ita-
lien, naquit à Venise, le 14 mai
1540, d'une ancienne famille de Luc-
ques, établie à Venise depuis plus de
six siècles. Barthélemi Paruta, l'un
des ancêtres, avait conquis le patri-
s, en armant à ses frais deux ga-
s, et en payant, de ses deniers,
les soldats dans la guerre de Chioz-
za en 1381. Envoyé à l'université
de Padoue, Paul étudia, sous des
maîtres habiles, la théologie, la
jurisprudence et l'art oratoire. De-
venu à Venise, il s'entoura de gens
de lettres, réunit dans son palais
une espèce d'académie, et contribua
autant que les Manuces à
élever sa patrie au rang des na-
tions savantes. Il se préparait dès-
lors à la vie publique par des études,
et ses ouvrages politiques attestent
l'endue. Ces études lui inspirèrent
l'idée d'écrire une histoire natio-
nale, celle de la guerre de Chioz-
za, et de l'écrire en italien. Nommé his-
torigraphe de la république, le sé-

nat lui fut ouvert en 1580. Deux ans
après, il fut appelé à la dignité de
sage de terre-ferme, c'est-à-dire,
à l'administration générale. Paruta
fut réélu huit fois à cette charge im-
portante ; et les années suivantes le
virent successivement membre du
conseil des soixante (1587), envoyé
près de l'archiduc d'Autriche (1589),
surintendant de l'artillerie, gouver-
neur de Brescia (1590), enfin am-
bassadeur à Rome (1592). Dès 1562,
il avait suivi, à Vienne, Michel Su-
rriano, homme consommé dans les
affaires, alors chargé d'une mission
près de l'empereur et du pape des
Romains. À leur retour, ils s'ar-
rêtèrent à Trente, où le concile
était assemblé ; et le jeune Paruta y
connut les hommes les plus remar-
quables du clergé d'Italie. On peut
voir comment il les peint, dans son
Traité de la *Vie politique*, dont ils
sont les interlocuteurs. Ce séjour ne
fut point perdu pour Paruta : ses né-
gociations avec Clément VIII, sou-
vent difficiles, furent toujours heu-
reuses ; et l'ambassadeur en fut ré-
compensé, en 1596, par la charge
de procureur de Saint-Marc, la se-
conde de la république. Nommé *sage*
de l'inquisition, et bientôt appelé,
pour la troisième fois, en qualité de
sage-grand, à préparer les résolu-
tions les plus importantes du collé-
ge, qui était le conseil d'état de Ve-
nise ; il fut encore élu réformateur
de l'université de Padoue, et chargé,
pour la seconde fois, du soin des
subsistances publiques, emploi du
premier ordre dans une aristocratie
dont on connaît la maxime, relati-
vement à la classe populaire : *Pane*
in piazza, giustizia in palazzo. Pa-
ruta avait été nommé surintendant
des fortresses ; et le sénat venait de
lui confier trois missions diploma-

tiques dans une même année, lorsque la mort le surprit, le 6 décembre 1508, et non le 15 février 1509, comme l'a cru De Thou, qui lui rend ce beau témoignage : *Vir rarâ in explicandis negotiis solertiâ et eloquentiâ, quas virtutes variis legationibus exercuit, et scriptis, quæ magnâ pretio inter civilis prudentiæ sectatores meritò habentur, consignavit*. On a de lui : I. *Della perfezione della vita politica, libri tre*, Venise, 1570, 1586, 1599, 1650, in-4°. Ce Traité est sous la forme d'un dialogue, à la manière des anciens; ce sont des lieux communs de philosophie, de morale et de politique, à travers lesquels on reconnaît quelquefois une vue pénétrante, et presque toujours un esprit judicieux : il a été traduit en anglais et en français. II. *Discorsi politici, divisi in due libri, nei quali si considerano diversi fatti illustri e memorabili di principi e de repubbliche antiche e moderne*, Venise, 1599; Gênes, 1600; Venise, 1609, 1650, in-4°. Le premier livre offre quinze Discours sur Rome et sur Athènes; le second, des Considérations sur la politique contemporaine et sur Venise. En développant les causes de la grandeur et de la décadence des Romains, la sagesse de l'auteur a prévenu plus d'une fois le génie de Montesquieu. En comparant leur histoire à celle de sa patrie, en approfondissant la constitution des républiques anciennes et modernes, ses jugemens décelent un esprit juste, étendu, quelquefois profond; et, lors même que les sujets de ces Discours sont d'un rhéteur, on y reconnaît les méditations d'un homme d'état. Ils ont été traduits en allemand. III. *Soliloquio, nel quale fa un breve esame di tutto il corso della sua*

vita, imprimé à la suite des Discours politiques. Ce morceau porte l'empreinte d'une piété sincère, et fait très-bien connaître le caractère de l'auteur. IV. *Orazione funebre in laude de' morti nella vittoriosa battaglia contra Turchi seguita a Curzolari l'anno 1571*, Venise, 1572, in-4°. V. *Storia Veneziana, divisa in due parti*, Venise, 1605, 1645, 1703 et 1718, in-4°. La première partie se compose de douze livres; elle fait suite à l'histoire du cardinal Bembo, et s'étend de l'an 1513 à l'an 1553. La seconde, écrite avant l'autre, n'a que trois livres; c'est le récit de la guerre des princes chrétiens contre Sélim II, à l'occasion du royaume de Chypre, enlevé par les Turcs aux Vénitiens en 1571. La vie politique de Paruta fut trop pleine pour lui permettre de remplir la lacune qui sépare ces deux histoires, lesquelles auraient embrassé toutes les affaires d'Italie, depuis le pontificat de Léon X jusqu'à la bataille de Lépante et aux premières années de Grégoire XIII. Sa première partie est un écrit officiel, et l'on s'en aperçoit quelquefois; mais c'est toujours à son insu qu'il cède aux inspirations de l'orgueil national. « Le premier, dit M. Daru, il a eu le mérite d'introduire dans sa narration les détails de l'histoire civile, ordinairement dédaignés par les écrivains vains, au milieu des récits des guerres et des révolutions. » Le style de Paruta est généralement clair, et d'une gravité soutenue. Il exprime sa pensée avec netteté, avec élégance; mais il ne la peint jamais. On sait qu'il avait d'abord écrit en latin les quatre premiers livres de son Histoire. Les biographes italiens louent beaucoup ce travail, qui n'a pas été publié. Cette Histoire a

traduite en anglais, par H. Ca-
 comte de Monmouth, tradue-
 des *Discours politiques*. Apos-
 Zeno a donné une nouvelle édi-
 de la *Storia veneziana*, de Pa-
 avec une Vie de l'auteur, que
 contemporains avaient surnom-
 le *Caton de Venise*. Cette Vie
 la seule exacte, et il faut se dé-
 de toutes les autres. F—T ja
 PARUTA (PHILIPPE), antiquaire,
 à Palerme, vers le milieu du sei-
 ne siècle, d'une famille noble,
 plaigna dès sa jeunesse avec ar-
 à l'étude. Après avoir achevé
 cours, il recut le laurier doctoral
 la double faculté de droit, et fut
 ré de différents emplois, qu'il
 ploit d'une manière très-honora-
 Ses talents et l'amabilité de son
 caractère le firent rechercher des
 grands seigneurs de la Sicile: le
 duc de Butura, qui ne pouvait
 se passer un jour sans le voir, ne
 mettait point à table que Paruta
 fût arrivé, s'il était retenu pour
 d'autres affaires. Il fut nommé, vers
 1628, à la place importante de secré-
 taire du sénat de Palerme, et mourut
 dans cette ville, le 15 octobre 1629,
 à un âge avancé. Paruta était l'un
 des membres les plus distingués des
 académies des *Accensi* et des *Reso-*
luti. Ant. Mongitore lui a donné des
 éloges qui paraissent exagérés, dans
 sa *Bibliotheca Sicula*, II, 173-76, où
 on trouvera la liste de tous les au-
 teurs qui l'ont cité, et le Catalogue
 de ses productions, tant im-
 primées que manuscrites. L'ouvrage
 le plus connu de Paruta, est intitulé :
Sicilia descritta con medaglie,
 Palerme, 1612, in-fol. Ce volume,
 est très-rare, ne contient que les
 médailles de la Sicile, sans les ex-
 positions : il a été réimprimé à Ro-
 me, en 1649, avec une suite, par

Lionardo Agostini, et plusieurs fois
 depuis, avec de nouvelles additions
 (V. AGOSTINI, I, 305). Les expli-
 cations de Paruta, long-temps atten-
 dues, n'ont pas été publiées : elles
 avaient été remises avec quelques au-
 tres de ses ouvrages, par son fils, à
 Marchesi, négociant palermitain, qui
 s'était chargé de les faire imprimer à
 Venise, où il se rendait pour ses af-
 faires. Mais il mourut dans ce voya-
 ge; et les manuscrits de Paruta pas-
 sèrent, dit-on, entre les mains d'un
 bénédictin de la congrégation du
 Mont-Cassin, qui les transporta en
 Allemagne. Mongitore, qui rapporte
 les détails qu'on vient de lire, ne pa-
 rait pas y ajouter lui-même trop de
 confiance. Parmi les autres ouvrages
 de Paruta, on cite des *Descriptions*
 de fêtes, des *Intermèdes*, et des
Chansons dans le dialecte sicilien,
 publiées dans un *Recueil* de pièces
 du même genre; enfin, les *Eloges*
 des poètes siciliens, en vers et en
 prose, que Mongitore se proposait de
 mettre au jour. Mais c'est par une
 grave erreur que Gerdès (*Florile-
 gium libror. rariorum*), et après lui
 Freytag (*Analecta litteraria*), et
 Bauer (*Biblioth. libror. rarior.*),
 lui attribuent : *Palermo antico, sa-
 cro et nobile*, ouvrage qui est incont-
 testablement d'Agost. Inveges (V.
 INVEGES), et les *Memorie istoriche*
 della città di Catania, dont l'au-
 teur est P. Carrera (V. CARRERA).

W—s.

PAS ou PAAS (CRISPIN DE), en
 latin *Passæus*, dessinateur et gra-
 veur, naquit à Armoyde, en Zélande,
 vers l'année 1536. Th. Coornhaert
 lui enseigna le dessin et la gravure.
 Il exerça son art à Amsterdam, à
 Cologne, à Londres et à Paris. Pen-
 dant son séjour dans cette dernière
 ville, il publia un *Traité de perspec-*

tive et de dessin, orné de figures de sa composition, et dans lequel il donne les proportions de plusieurs espèces d'animaux, tels que *chevaux, lions, ours, tigres, éléphants, moutons, chats*, etc., ainsi que de différentes sortes d'*oiseaux* et de *poissons*. Dans une Préface écrite en français, et placée en tête de ce Traité, il rapporte les particularités suivantes sur sa vie : « Dès ma jeunesse, je me » suis adonné à plusieurs et divers » exercices ; mais je me suis particulièrement attaché à estudier avec » les plus fameux maîtres, le sieur » Freminet, peintre de S. M. T. C., » le renommé peintre et architecte, » le sieur Petro Paulo Rubens, Abraham Bloemart, Paulo Morelson, » peintre et architecte d'Utrecht ; » mais plus particulièrement le très-noble seigneur Vander Burg, avec » lequel je visitai l'académie, où » étoient les plus illustres hommes » du siècle, et l'illustre prince Maurice, d'heureuse mémoire, pour » enseigner le desseing à l'académie » du sieur Pluvinel, premier écuyer » du roi. » C'est pour rendre témoignage de l'amitié qui le liait avec ce dernier, qu'il orna de ses gravures l'ouvrage qui parut sous ce titre : *Le Manège royal, ou Instruction du roi Louis XIII en l'exercice de monter à cheval, par messire Antoine de Pluvinel*, grand volume in-fol. Les planches représentent les différents exercices du manège, et les portraits de plusieurs personnages de la cour de France. Pas s'est exercé avec un égal succès dans l'histoire et le portrait. C'est pendant son séjour en Angleterre qu'il cultiva plus particulièrement ce dernier genre. Le portrait de *Thomas Percy* est un des plus beaux qu'il ait gravés : celui de la *Reine Elisabeth*

en habits de cérémonie, ne le de en rien. En général, tout ce qu'il possède de cet artiste, est d'une exécution et d'un fini extrême et précieux. Il était très-laborieux à la cour du *Manège royal*, son œuvre compose de plus de cent cinquante pièces, parmi lesquelles sont cent quatre portraits et plus de soixante autres de son invention. Parmi celles-ci, on en trouve de gravées d'après d'autres maîtres, qu'il regarde comme les plus belles. *Suite des quatre évangélistes*, gravée près Geldorp Gorcius, et une *Suite de quatre paysages montagnards*, d'après Breughel de velours. — *Pas*, dit le Jeune, fils du précédent, apprit de lui la gravure ; il naquit à Utrecht en 1570. On ne connaît de lui qu'un très-petit nombre de pièces, quoiqu'il fût mort jeune, soit qu'il eût abandonné de bonne heure l'étude des arts. On regrette qu'il n'ait pas produit un plus grand nombre de planches ; car celles que l'on a de lui annonçaient qu'il eût surpassé son père ; ce sont, un *Portrait de Jean - Ange Werdenhagen*, *Frédéric, électeur palatin*, et une *Pièce de l'Histoire de Lazarus*. La quatrième a été gravée par son père. — *Guillaume de Pas*, fils de Crispin le Vieux, reçut les leçons de son père, dont il vint à imiter avec succès la manière. Il passa fort jeune en France, où ses ouvrages eurent un grand succès. Le nombre de ses portraits qu'il a gravés pendant son séjour à Londres, est considérable ; presque tous sont d'après Van Dyck, et l'étude de ce grand maître lui donna un style brillant, quoiqu'il n'eût qu'une petite dimension, sont recherchés à cause de la finesse de l'exécution.

ite surtout ceux de *Robert*, de *Essex*, et de *George Vil-*, *duc de Buckingham*, tous à cheval, et celui de *Sir Henri*, *capitaine des gardes*, petit ovale, d'un beau fini. — **SIDÉ PAS**, troisième fils de *Cris-* *Vieux*, naquit à Utrecht, en ., et ne se distingua pas moins es frères dans l'art de la gravu- galement élève de son père, et t par les succès que son frère ome avait obtenus en Angle- , il se rendit dans ce royaume, icolas Hilleard, célèbre peintre iniature, l'employa pour gra- s portraits des différentes per- s de la famille royale. Simon t une assez grande réputa- qu'il soutint par différentes tions dans des genres divers, ie sujets de dévotion, frontis- et ornements de livres. Après jour de dix ans en Angleterre, sa au service du roi de Dane- . On croit qu'il mourut à Co- gne. Ses ouvrages se font re- uer par un burin délicat, conduit fermeté et une grande facilité. ravé à l'eau-forte les *Portraits* *de quatre ducs de Bourgogne*, qui rès-estimés; on les regarde com- e que l'eau-forte a produit de ibre et de plus piquant. Ses deux belles pièces sont celles qui re- ntent les *Pèlerins d'Emmaüs* e *Sainte-Famille*, demi-figures, es le Baroque. — **Madelène DE** *sœur des précédents*, née à ht en 1576, se distingua dans qui a illustré sa famille. Elle . comme ses frères, les leçons a père; mais elle suivit une au- ute, où elle ne s'est pas moins -timer : elle n'opérait qu'avec rin, dans un style fini et agréa- C'est surtout d'après *Elsheimer*

qu'elle s'est exercée avec succès. Elle a cherché à imiter la manière du com- te de Goudt; et, si elle n'est pas par- venue à rendre les effets de clair-obs- cur d'une manière aussi piquante que cet artiste, elle en dédommage par la douceur du burin et l'harmoni- des tons. La manière dont elle a gravé le paysage, la place au rang des plus habiles graveurs. On regarde comme ses chefs-d'œuvre les *Vier-* *ges sages* et les *Vierges folles*, d'a- près *Elsheimer*, estampe rare et belle, de format in-4°, en travers, et deux *Paysages*, d'après *Adrien Wil-* *leret*, format in-folio. P—s.

PAS (DE). V. FEUQUIÈRE.

PASCAL, anti-pape, était un archidiaque de Rome, qui, peu avant la mort du pape Conon, s'était assuré de la protection de l'exarque de Ravenne pour se faire élire au siège pontifical : mais il trouva un antagoniste dans la personne de Théodore, après le décès de Conon, en 688; et les suffrages se partagèrent entre les deux contendants. Théodore s'était emparé de l'intérieur du palais de Latran, et Pascal de l'extérieur. Les premiers magistrats, la plus grande partie du clergé et du peuple, se réunirent enfin pour faire cesser cette lutte scandaleuse; et la nomination de Sergius en fut le terme. Théodore se soumit assez promptement; et Pascal ne le fit qu'après quelque résistance. D—s.

PASCAL I^{er}. (SAINT), élu pape le 25 janvier 817, successeur d'Étienne IV, était Romain et fils de Bonose. Son éducation religieuse, son application aux saintes Écritures, au jeûne, à la prière; son attachement aux moines les plus recommandables de son temps, lui avaient fait donner, par Léon III, la direction du monastère de Saint-Étienne

près Saint-Pierre, où il faisait de grandes aumônes à tous les pèlerins qui affluaient à Rome. Aussitôt après sa consécration, il envoya, en France, des légats, qui portèrent des présents à l'empereur Louis le Debonnaire, et protestèrent, de la part du nouveau pape, qu'il n'avait accepté le pontificat que par force et à regret. Ces députés rapportèrent, dit-on, à Rome un acte important; ce fut la confirmation de la donation de Pepin et de Charlemagne, à laquelle Louis ajouta les îles de Corse, de Sardaigne et de Sicile. Fleury pense que ce dernier nom a été ajouté depuis, parce qu'alors la Sicile était sous la domination des Grecs; mais il convient que l'empereur pouvait bien y posséder quelques propriétés personnelles, quoique sous une domination étrangère. Il remarque cette clause importante : « sauf sur ces duchés » notre domination en tout et leur » sujétion »; ce qui doit s'entendre, ajoute-t-il, principalement de la duché de Rome, où Louis et ses successeurs conservèrent la souveraineté, ainsi qu'il est prouvé par la suite de l'histoire. Le même écrivain relève une clause de cet acte, où il est dit, « que les Romains éliront » librement le pape, et qu'après sa » consécration, il enverra des légats » au roi des Français, pour entrete- » nir la paix. » Cette convention lui paraît suspecte, attendu que l'usage contraire, d'approuver l'élection du pape, avant qu'il fût sacré, subsista même sous le règne de Louis. Quoi qu'il en soit, cette donation fut souscrite par l'empereur, ses trois fils, dix évêques, huit abbés, quinze comtes, et quelques officiers du palais. L'Orient était désolé par les fureurs des iconoclastes : quelques

Grecs, chassés par la persécution, se réfugièrent à Rome. Pascal, da pour eux un monastère trouvèrent un asile, et le lieu de la religion. En France, Lothaire venait d'être associé au trône, et couronné ensuite par le pape, en 823, après la mort de Bernard, l'autorité du nouveau souverain n'était néanmoins beaucoup d'ennemie, dans le palais de Lothaire, deux partisans de Lothaire dore, primicier de l'Église et Léon, nomenclateur, son Le pape fut soupçonné d'avoir donné ou conseillé ces meurtres. Louis voulut être exactement informé. Ses envoyés avaient été prévenus en France par le pape, qui venait protester son innocence. Les fils de Lothaire vinrent aussi à Rome, pour constater de la vérité du fait, et n'y réussirent point. Le pape se purgea publiquement en leur présence, devant le peuple romain, dans le palais de Latran, assisté de trente-quelques, avec des prêtres et des diacres. Telle était alors la forme des jugements criminels, lorsque le judiciaire n'avait pas lieu; l'origine de ces conjurations, le témoignage suffisait pour condamner un accusé. Pascal, au surplus, ne fusa de livrer les véritables auteurs, parce qu'ils étaient mille de saint Pierre, et sous le pontificat de Théodore et Paul, ils étaient coupables de lèse-majesté. L'histoire n'en fournit pas les preuves. Quoi qu'il en soit, Louis, après avoir entendu de nouveaux sermons du pape, ne donna pas d'autre suite à ses recherches, suivant son inclination naturelle, qui le portait à la piété. Pascal survécut p

st. Il mourut le 11 mai 824, pontificat de sept ans, trois ix-sept jours. Il avait réparé d'églises et de monuments, et ensuite magnifiquement l'Église romaine, qu'il a mis ore des saints, honore sa le 14 mai. Pascal eut pour r Eugène II. D—s.

AL II, successeur du pape I, se nommait Rainieri : né en Toscane, et d'abord e Cluni, il fut envoyé à l'âge de vingt ans, pour affaires de son monastère, onnaître de Grégoire VII, mé de son mérite, le retint lui, l'honora bientôt de la et le fit abbé de Saint-Paul ville. Elu au bout de quinze s la mort de son prédéces- enfuit et se cacha ; il fal- yer une espèce de violence cre ses refus. C'était alors i V, révolté contre son herchait l'appui de Rome onner ses desseins. Il trou- sitions les plus favorables ape ; car l'inimitié contre était presque héréditaire ccession pontificale. Pas- munia ce père plus mal- alors que coupable, l'obli- démettre de l'empire, et hautement son rival. Ce- Pascal ne trouva point dans la docilité qu'il semblait rendre de ses bienfaits. lui résista au sujet des in- aussi la division ne tar- éclater entre eux. Henri recevoir la couronne des pape, et ne lui rien céder. vait quitté Rome, pour al- ger, en Allemagne d'abord. France, des secours contre ni. Ses démarches n'eurent

pas des résultats très-heureux : il fut obligé de retourner en Italie, où Henri vint le trouver. Pascal résista ; Henri eut recours aux plus grandes violences. Il s'empara de la personne du pape : les Romains se révoltè- rent, firent main-basse sur les Alle- mands, et faillirent à prendre le roi lui-même. Alors Henri redoubla de rigueur : par ses ordres, le pape fut dépouillé de ses ornements, et ensuite lié de cordes. Pascal résistait encore ; mais il céda enfin, avec larmes, aux prières de ses amis. Il abandonna les investitures à Henri, auquel il donna la cou- ronne, et fut délivré, à ce prix, des mauvais traitements et de la pré- sence de son persécuteur. L'Église était partagée sur cette question des investitures, où il paraissait si dif- ficile alors de tracer les limites con- venables entre les deux puissances, dont l'une devait exercer le droit d'institution canonique, et l'autre celui de la mise en possession des biens temporels affectés au bénéfice, et qui toutes deux n'étaient que trop portées aux empiètements et aux usurpations. A Rome, le pape était blâmé par ceux qui avaient échappé à la persécution, et approuvé ou du moins excusé par ceux qui avaient été prisonniers avec lui. De Terraci- ne, où il s'était retiré, le pape écrivit à ses détracteurs, rejetant sur la nécessité des circonstances tout ce qu'il pouvait y avoir d'irrégulier dans ses concessions, et promettant de corriger ce qu'il n'avait fait que pour éviter la ruine de Rome et de toute la province. Cependant deux conciles assemblés, l'un à Vienne, et l'autre à Cologne, avaient excom- munié Henri, non-seulement comme hérétique, à cause de l'usurpation des investitures, mais même pour

avoir extorqué du pape, par trahison et par force, un décret aussi contraire aux saints canons, et aux usages du Saint-Siège apostolique. Pascal assembla lui-même un concile général dans l'église de Latran, en 1117, où il exposa de nouveau toute sa conduite; il reconnut ses fautes, si on voulait appeler ainsi ce que l'empire des circonstances avait exigé de lui, déclara nul le privilège qu'il avait accordé à Henri, et renouvela la défense faite par Grégoire VII de donner ou de recevoir les investitures : mais il ne prononça point d'excommunications, quoiqu'il approuvât celles qui avaient été lancées par d'autres conciles et d'autres évêques. Pascal était réservé à de nouveaux chagrins. Le préfet de Rome venait de mourir. Des séditeux, sans doute partisans secrets de Henri, élurent le fils à cette place, et voulurent forcer le pape d'approuver cette élection, pendant qu'il célébrait la messe le jeudi saint. Le pape s'y refusa. Les mouvements séditeux continuèrent. Le lundi de Pâques, le pape fut assailli à coups de pierres par le jeune homme à la tête de sa troupe. Le lendemain ils abattirent plusieurs maisons de ceux qui refusaient de le reconnaître; et Pascal s'enfuit à Albano, et ensuite à Bénévent. Henri, contre lequel des évêques se déclaraient de nouveau, entre autres l'archevêque de Maïence, revint à Rome, sous prétexte de négocier la paix avec le pape, mais en effet pour se faire couronner une seconde fois par l'archevêque de Brague (V. BOURDIN), que Pascal excommunia pour contact de déloyauté, dans un concile tenu à Bénévent. Cependant Henri quitta Rome à cause des chaleurs de l'été, avec promesse de revenir dans une saison plus favo-

nable. Le pape profita de cette absence pour y retourner lui-même. Sa présence intimida ses ennemis, et surtout le nouveau préfet, qui se cachèrent dans la ville. Le pape se préparait à les réduire par la force lorsqu'une maladie de fatigue l'emporta, le 11 janvier 1118. Il avait occupé le Saint-Siège pendant dix huit ans, cinq mois et cinq jours. On a de lui plusieurs Lettres, entre autres une, par laquelle il ordonne l'abbé de Cluni de communier sans les deux espèces séparées, et de ne plus tremper le pain dans le vin suivant l'usage de cette abbaye; une autre, adressée au clergé de Tournouane, qui prouve que certains prêtres avaient de la peine à se conformer aux décisions des conciles qu'ils défendaient le mariage (V. *Col des histor. de France*, tome XI, pag. 23). Pascal II eut pour successeur Gélase II. D—s.

PASCAL III (GUI de Crème anti-pape, sous le nom de). V. ALEXANDRE III.

PASCAL ou PASCHAL (PIERRE, littérateur sans talent, mais plein de vanité et d'impudence, était né, en 1522, à Sauveterre, dans le Bazadais, d'une famille noble. Avec un peu de latin, puisé dans Nizolius, trouva le secret, dit La Monnoie d'en imposer aux personnages les plus instruits, et de se faire passer pour un savant. Il s'insinua dans les bonnes grâces du cardinal d'Armagnac, qu'il accompagna à Rome; et après y avoir pris ses degrés en droit il visita les principales villes de l'Italie. Il se trouvait à Padoue, en 1547, lors de l'assassinat de Jean de Mauléon, neveu de l'évêque de Comminges; et, ayant été chargé par la famille de poursuivre la punition de ce crime, il le dénonça a

e Venise, par une harangue imprimer. La chaleur qu'il ise dans cette affaire, lui ennemis; et, craignant de de-ur victime, il se hâta de ren-France. Il se fixa à Paris, où entôt des protecteurs puis-annonçait le dessein de cons Eloges des savants, de Paul de travailler à l'Histoire de Les poètes les plus célèbres. , Olivier de Magny, Jacq. u, etc., le comblèrent à l'en-uanges, dans l'espoir d'ob-e place dans ses écrits; et rri II le gratifia d'une pen-douze cents livres, somme s-considérable (1). Le sa-: Turnèbe, qui n'était pas, à s près aussi bien payé, tour-l en ridicule, dans une épi-lée: *De novâ captandæ uti-litteris ratione*, que Joach. y traduisit en français. Le e Pascal avait employé pour ne réputation, ne suffisait la soutenir. Après la mort II, sa pension cessa de lui e: il contracta des dettes; échapper à ses créanciers, rusquement Paris, laissant es manuscrits (2). Il se re-alouse, où il vécut quelques ax dépens de ses admira-mourut dans cette ville, le

16 février 1565, à l'âge de quaran-te-trois ans, et fut inhumé dans le cloître Saint-Etienne, où ses amis lui dressèrent une épitaphe, rappor-tée dans le *Ducatianna* (1^{re} part. p. 67), et dans le *Dictionn. de Moré-ri*, éd. de 1759: elle ne contient de vrai que la date de son décès. On a de Pascal: I. *Adversus Joannis Mau-lîi parricidas actio in senatu Vene-to recitata*, etc., Venise et Lyon, 1548, in-8°. (1) A la suite du Dis-cours qu'il avait prononcé devant le sénat, on trouve la *Prosopopée* de la France demandant vengeance de l'assassinat de Mauléon, et sa *Ha-rangue* pour la réception du doctora-t à Rome; ces trois pièces, dit La Monnoie, sont des compositions d'é-colier. Le Recueil est terminé par les *Lettres* que Pascal avait écrites à ses amis pendant son voyage d'I-talie; elles contiennent des particu-larités sur les savants avec lesquels il s'était lié, et sur les ouvrages qu'il an-nonçait déjà comme terminés. Dans la dernière, adressée à D'Urban, le meilleur de ses amis, il l'autorise à envoyer à Detournes ses *Odes*, ses *Elégies*, ses *Epigrammes*, s'il les juge dignes de l'impression. II. *Hen-rici II elogium, effigies et tumulus*, Paris, 1560, in-8°.; réimprimé la même année, in-fol., avec des tra-ductions en français, en italien et en espagnol. Les nouveaux éditeurs de la *Bibl. de France* disent que Pas-cal tira cet Eloge des Mémoires sur le règne de Henri II, que le cardinal de Guise lui avait confiés pour les cor-riger; et c'est d'après eux qu'à l'ar-ticle GUISE (xix, 192), on lui a

is, dit Duverdier, qui a donné un ar-ticle sur P. Pascal, dans sa *Bibliothèque*, *sur abuser de monde, qui repaissait l'âme au lieu de rôt, et qui avec cela y repaigue douze cents livres de gages pour faire l'histoire de France; et pour nous espérance, semait de petits billets sous: P. Pascal: i. l'her quatre re-tes: gendarmes: juroit qu'il n'en eût pas tant en sa bibliothèque lorsqu'il mourut.*

'un alliant, dit encore Duverdier, il se qu'il avait fait en vie de l'histoire que ne passant pas dix ou douze feuil-les: qu'on hardit, à son hôte, nommé se gage de la somme de cinquante écus sur encore, de reste de déjeuner.

(1) L'*Oraison de Pierre Pascal au sénat de Ve-nise, contre les meurtriers de l'archidiacre de Mau-léon*, trad. du latin en français, par le protoco-taire d'Urban; *France par prosopopée à la républi-que de Venise*, ouvrage du même Pascal, Paris, Vascosan, 1549, in-8°.

reproché de s'être approprié l'ouvrage du cardinal : mais, en remontant à l'origine de cette accusation, on en a reconnu la fausseté. Aubery est évidemment l'auteur du soupçon de plagiat, dont la mémoire de Pascal est entachée : « Nous aurions, dit-il, » du cardinal de Lorraine, une très- » ample et très-curieuse histoire du » règne de Henri II, s'il avoit confié, » *en mourant*, les Mémoires qu'il » en avait dressés, à un écrivain plus » fidèle que Charles Pascal, de qui » le public n'a point eu d'autres œu- » vres qu'une traduction française » d'un *Eloge* de la reine Catherine » de Médicis (*Hist. des cardin.*) » Aubery ne connaissait pas l'écrivain dont il parlait si légèrement. Charles Paschal, traducteur de l'*Eloge* de la reine Catherine de Médicis, est auteur de plusieurs ouvrages très-estimés (V. Ch. PASCHAL), et n'était nullement capable de l'infidélité qu'on lui reproche. Le P. Le Long, trompé par la ressemblance des noms, et, après lui, l'abbé Joly (*Eloge du card. de Lorraine*), ont rejeté l'accusation de plagiat sur P. Pascal, avec d'autant plus de vraisemblance qu'il s'était occupé de l'histoire du règne de Henri II. Mais le cardinal de Lorraine n'a remis ses Mémoires qu'en *mourant*, suivant Aubery ; ainsi P. Pascal n'a pu s'en servir pour la rédaction d'un ouvrage imprimé quatorze ans auparavant. III. *Historiarum fragmenta tempore Henrici II.* Ce manuscrit, cité dans la *Bibl. de France*, n°. 17748, est le même que celui dont parle Duverdier. Il en existait une copie dans le cabinet de Dupuy, et une autre dans la bibliothèque des PP. de l'Oratoire, à Troyes.

W—s.

PASCAL (BLAISE), géomètre du premier ordre, l'un des plus illustres

écrivains que la France ait produits, philosophe sublime et le plus éminent apologiste moderne de la religion chrétienne, naquit dans la capitale de l'Auvergne, le 19 juin 1623. Étienne Pascal, son père, président à la cour des aides de Montauban, était lui-même un homme d'un grand mérite, qui, au commencement de son état et au accomplissement de ses devoirs, avait allié la culture des lettres avec les sciences. Ayant perdu sa femme en 1626, il comprit toute l'étendue des soins qu'exigeait dès-lors la partie de l'éducation de sa jeune fille. Blaise, son fils unique, objet de ses plus chères espérances, n'avait que trois ans. Le haut d'intelligence dont la nature favorisait cet enfant, excita toute la sollicitude paternelle. Aussi lorsque Blaise ne fut-il introduit dans le collège, et n'eut-il jamais un maître que son père. Étienne voulant cultiver pareillement les heureuses dispositions de ses filles, résolut de se démettre de son emploi, et de se livrer tout à l'éducation de ses enfants. Il prit sa charge, en 1631, quitta la ville de Clermont, et vint s'établir à Paris. Cette époque est remarquable dans les annales de l'esprit humain et dans l'histoire des sciences en particulier. Les ténèbres de la philosophie scolastique se dissipèrent peu-à-peu aux approches de la lumière que commençait à répandre l'étude des sciences naturelles. Une philosophie observatrice et métaphysique plus saine prépara la chute prochaine de ces systèmes et héréditaires, puis si long-temps régnaient dans les écoles. Les mathématiques, les sciences exactes, les physiciens et les astronomes,

4, enseignaient, par leurs exemples, la marche rigoureuse du raisonnement, et la véritable méthode d'étude, qui devait renouveler toutes les sciences. Des hommes d'un grand mérite, des savants du premier ordre, répandus dans les diverses parties de l'Europe, mettaient en mouvement leurs recherches et leurs travaux; une correspondance soutenue, des questions proposées, un échange réciproque de lumières, venaient de toutes parts de nouveaux efforts et accéléraient rapidement les progrès des sciences. Étienne Pascal, lié avec les hommes les plus instruits de la capitale, prit une part active aux conférences qu'ils tenaient entre eux, et au commerce scientifique qu'ils entretenaient avec les savants étrangers. Cette société, et l'amitié et le goût pour les sciences formaient le doux lien, se rapprochant de Mersenne, Roberval, Torricelli, Carracci, Le Pailleur, et de plusieurs autres savants distingués. Elle fut, comme on sait, le premier berceau de l'académie royale des sciences de Paris, dont l'existence n'a pu être affirmée fut sanctionnée par l'autorité souveraine, en 1666. Étienne Pascal avait fixé le plan d'éducation de sa famille, et le mettait en œuvre avec tous les soins affectueux d'un père tendre, et jaloux de remplir un si saint devoir. Il est assez naturel qu'un père, sans consulter les dispositions naturelles et l'inclination de ses enfants, ne soit disposé qu'à leur prescrire le genre d'étude ou de travaux le plus conforme à ses opinions et à ses goûts. Pascal n'eut point cette faiblesse à l'égard du jeune Blaise. Adonné lui-même à la culture des sciences mathématiques, il ne voulut point appeler d'abord son fils à l'étude de

la géométrie. Très-éclairé sur la marche ordinaire de la nature dans le développement des facultés morales et intellectuelles, il ne pouvait ignorer que la mémoire, cette providence de l'esprit, si l'on peut ainsi parler, chargée de recueillir et de conserver les matériaux, précède nécessairement le jugement, qui doit plus tard les choisir et les employer. Il savait qu'en attendant que la raison se forme et puisse marcher seule, rien n'est plus utile que d'occuper la mémoire à s'enrichir de trésors qui trouveront un jour leur usage, et d'aider à vaincre les difficultés des études purement matérielles, dans un âge où l'on n'en peut faire d'autres, et où l'on oublie bientôt des peines qui deviendraient trop relouées à l'époque où l'esprit commence à goûter le charme du raisonnement. Il sentait combien il importe de cultiver le cœur avant l'esprit; de ne pas négliger ce germe de sensibilité, cette fleur d'imagination, qui appartient au jeune âge, et d'où doivent naître par la suite le caractère moral, le sentiment et le goût. Il n'ignorait pas que la liaison et la rigueur du raisonnement dans l'étude sévère des sciences proprement dites, exigent une force et une maturité d'esprit qui ne sont pas l'apanage de l'enfance. Enfin il partageait l'opinion commune, qui peut avoir quelque fondement, mais qui, généralisée sans exception, deviendrait une erreur, que la culture des sciences exactes est incompatible avec celle des lettres, et que l'exactitude géométrique ne peut se concilier avec le sentiment et l'imagination dans les choses de goût. En conséquence de ces vues, au fond judicieuses, Étienne Pascal appliqua d'abord son fils à l'étude des langues. Cepen-

dant, afin que cette étude ne fût pas aveugle et seulement machinale, il voulut que son fils fût capable d'y apporter une intelligence convenable; et il ne lui fit commencer le latin qu'à l'âge de douze ans. Jusque-là, il l'y prépara par des instructions ménagées sur tout ce qu'il croyait à sa portée, il lui développait la nature et le mécanisme des langues, leurs principes communs, l'origine du langage et les sources de la grammaire générale, le génie propre à chaque langue, les préceptes fondés sur ce génie ou sur l'usage, les règles et les exceptions. Ces notions exposées avec ordre et proportionnement à l'intelligence de l'élève, rendirent au jeune Pascal l'étude des langues anciennes très-facile. En même temps son père saisissait toutes les occasions pour lui donner des idées justes de chaque chose, pour lui faire apercevoir la liaison des effets aux causes, l'enchaînement des phénomènes qui ont entre eux une mutuelle dépendance, et pour l'accoutumer à ne jamais se payer d'une raison vague ou d'une explication équivoque. Cette méthode d'instruction et ces soins journaliers produisirent leur effet: c'était une bonne semence confiée à un excellent terrain. La sagacité de l'enfant, la justesse naturelle de son esprit et son averse à la curiosité, lui faisaient trouver un attrait particulier dans les entretiens de son père, surtout lorsqu'il s'agissait de matières où la vérité peut se manifester avec évidence. Aussi, bientôt en vint-il à n'avoir plus de repos que lorsqu'il avait trouvé une solide raison dans tous les objets de ses recherches. Sa *Vie* a été écrite par M^{me}. Périer, sa sœur: cette dame rapporte qu'à cette époque Pascal ayant observé qu'un plat de faïence,

frappé avec un couteau, rendait un bruit sonore qui cessait brusquement lorsqu'on touchait le plat avec la main, ce fut pour lui un sujet de réflexions et d'expériences sur le son, et qu'il composa sur cet objet un traité qui fut jugé d'un mérite au-dessus de son âge. Né avec un instinct géométrique, et avec une ardeur de cette trempe, cultivé chaque jour par les soins assidus d'un père sage et pieux, placé d'ailleurs dans de bonnes constances journalières où il ne cessait sans cesse de parler de science et de découvertes, il était difficile que le jeune Pascal ne prît goût et passionnât pour les sciences exactes. Il assistait aux conférences de M. de Fermat, tenaient quelquefois chez son père, mais on ne se douta point d'abord du genre d'attention et d'intérêt qu'il pouvait y porter un enfant qui n'avait que douze ans. Cependant, par ses questions qu'il ne cessait de faire sur l'objet des mathématiques, on craignit qu'il ne prît précisément dans ses études la direction que son père éclairé avait voulu prévenir. Dès-lors il s'abstint de parler de mathématiques en sa présence; il lui défendit de s'en occuper pour le moment, et lui promit de lui enseigner les mathématiques, à titre de récompense, lorsqu'il aurait achevé l'étude du latin et du grec. Le père de Galilée avait agi à-peu-près de même envers son fils, pour l'engager à étudier la médecine; et la ressemblance de cette constance est remarquable dans les détails. Sur les instances de Blaise, qui voulut du moins savoir de quoi l'on s'occupait en géométrie, son père lui dit que cette science seigneuriale du moyen de tracer des courbes par une construction exacte, et de déterminer leur mesure, et de déterminer les rapports de leurs parties

renouela sa défense. Ces mots rent au jeune Pascal. Dès ce ent il employa ses récréations éditer sur ce qu'il avait appris cette définition et sur les consé- ces auxquelles elle pouvait con- e; et s'enfermant seul dans une mbre retirée, il traçait sur le et des figures avec du charbon. ssayait à décrire un cercle par- des triangles de toute espèce; à rver la situation des lignes en- lles, leur longueur et leurs pro- onnes. L'ouverture des angles, omme il faut des noms pour les idées et faciliter la marche aisonnement, et qu'il ignorait des lignes et des figures qu'il it, il se fit une nomenclature colière, et il créa des défini- à sa manière. Il appela les li- des *barres*, les cercles des *ronds*, oursuivant ses recherches avec ivérance, et dirigé à-la-fois par intelligence et par l'enchaîne- naturel des premières vérités étriques, il parvint jusqu'à la e-deuxième proposition d'Eu- , que la somme des trois angles triangle est égale à deux droits. ut, auteur d'un bon discours a vie et les ouvrages de Pascal, urs qui a mérité d'être placé à e des œuvres de cet homme de . rappelle que quelques person- nt elevé des doutes sur ce fait, is que d'autres, en l'admettant, pretendent qu'il n'offrirait rien de eilleux. Nous répéterons avec et et Montucla, qu'il n'y a au- motif fondé de douter d'une assistance attestée par des témoi- s irrécusables, et que le fait en me prouve un degré d'intel- et une force de génie peu or- ures à l'âge de douze ans qu'a Pascal. Nous croyons devoir

faire observer qu'il n'avait point démontré la proposition géométri- que dont il s'agit, mais qu'il en cherchait seulement la démonstra- tion : M^{me}. Périer, sa sœur, le dit expressément; et l'on ne peut suppo- ser qu'elle ait voulu diminuer la gloi- re de son frère. Cela montre du moins qu'il avait entrevu le théorème, et qu'il ne lui restait qu'à se le prouver à lui-même pour en être mieux assu- ré. Quoi qu'il en soit, son père le surprit en ce moment, et lui deman- da ce qu'il faisait. Le jeune homme lui désigna l'objet de sa recherche. Le père voulut savoir comment il se trouvait amené là : Blaise lui exposa ses recherches antérieures, et, rétro- gradant de l'une à l'autre, il revint en arrière jusqu'au point d'où il était parti. Étienne Pascal resta immobile et muet de surprise; il fut, dit M^{me}. Périer, si *épouanté* de la pénétra- tion de son fils et de la force d'une si jeune tête, que, sans dire un mot, il courut auprès de son ami Le Pailleur, raconter, les larmes aux yeux, cet étonnant phénomène d'ap- plication et d'intelligence. Le Pail- leur jugea qu'il ne fallait plus con- trarier le penchant de Blaise, et qu'il convenait de lui laisser une en- tère liberté de cultiver une science pour laquelle il annonçait une si grande capacité. Il fut convenu qu'on ne le gênerait plus à cet égard; et son père lui remit les *Éléments* d'Eu- clide, que le jeune homme parcour- rut seul et sans secours. Dès-lors il fit des progrès rapides; il composait des essais, et les apportait dans les assemblées qui se tenaient chez son père, où non-seulement on ne fit plus difficulté de l'admettre, mais où on le consultait à son tour sur les objets qui s'y traitaient. La pénétration de ce jeune esprit était telle, qu'il fai-

sait souvent, sur les ouvrages des autres, des observations critiques qui avaient échappé aux lumières des juges éclairés qui s'en occupaient. Et cependant, il est à remarquer qu'il ne consacrait que les moments de ses récréations à l'étude des sciences exactes ; tandis qu'il s'appliquait d'autre part avec soin à l'étude du latin et du grec, outre les leçons de logique et de physique que lui donnait son père. On rapporte qu'à l'âge de seize ans, il avait composé un traité des sections coniques, qui contenait tout ce que les anciens avaient écrit sur ces courbes. Doué de cet esprit philosophique qui sait se placer dans un point de vue élevé pour envisager toute l'étendue de son objet ; qui dans certaines propriétés particulières sait démêler les rapports qui les rattachent quelquefois à un même système ; le jeune Pascal avait considéré les sections coniques dans leurs analogies, et comme une seule courbe qui se modifie de diverses manières, selon le mode qui préside à leur génération (1). Il était parti d'un seul théorème fondamental, d'où il avait déduit avec élégance 400 corollaires qui embrassaient toute la théorie d'Apollonius de Perge. C'était beaucoup pour un géomètre de seize ans, privé du secours de cette analyse algébrique, dont le grand Descartes a mis le fécond instrument entre les mains des géomètres, lesquels, par son secours, sont conduits sans effort,

(1) C'est ainsi que l'on peut faire naître les sections coniques de l'intersection continue de deux droites mobiles sur un plan, assujéties à tourner autour de deux points fixes, en faisant sur la droite qui joint ces deux points, des angles soumis à certaines conditions déterminées : génération qui dévoile toutes les analogies et toutes les propriétés spéciales des trois courbes, en les faisant découler naturellement d'une source commune. L'auteur de cet article les a traitées de cette manière dans un petit Mémoire inséré aux *Annales de mathématiques*, tome II, page 360.

comme par enchantement, et vient à leur insu, à la découverte de la manifestation de toutes les propriétés d'une construction géométrique, que la méthode algébrique elle-même. Il faut bien que l'été du jeune Pascal fût d'un été réel, puisque Descartes peignait malgré les assurances les pressées, à regarder ce travail l'ouvrage de Pascal père ou de ses sœurs. En 1638, le gouvernement pour réparer les finances dévorées par l'effet des guerres et de quelques malversations, avait ordonné des retranchements sur les rentes de l'hôtel-de-ville de Paris. Les amis d'Etienne Pascal ayant battu cette opération comme injuste, Pascal voulut prendre la défense de son ami ; il osa le défendre, fut regardé, non-seulement comme le complice, mais comme l'un des principaux instigateurs des réformes qui s'étaient élevées parmi les tiers. Il fut dénoncé au chancelier Séguier, et le cardinal de Richelieu donna ordre de l'arrêter et de le conduire à la Bastille. Pascal, craignant des dispositions du ministre à l'égard, s'était enfui en Auvergne. Dans le même temps, la duchesse d'Aiguillon voulut faire représenter devant le cardinal une pièce comédies, intitulée, *l'Amour tyran*, et jeta les yeux, pour l'un des rôles, sur Jacqueline Pascal, sœur de Blaise. Gilberte, l'ainée, s'opposa d'abord, par un ressentiment naturel contre le puissant ministre de la disgrâce de son père, et ayant su que cette condescendance pourrait contribuer à faire révoquer l'ordre du cardinal, elle céda aux desirs de la duchesse : elle fut représentée le 3 avril 1639, et la jeune Jacqueline s'acquitta si

que la cardinal de Richelieu, armé de l'amabilité de cette l'embrassa à plusieurs reprises et lui accorda la grâce de son elle venait de lui demander supplique en vers. Étienne fut rappelé; le cardinal voulut, lui fit un accueil distingué, lui annonça qu'il avait résolu ployer honorablement. Il lui eut effet, quelque temps après, de Rouen. Dans l'exercice cet emploi, qu'il remplit sept ans, à la satisfaction, Pascal confiait les opérations de calcul à son fils. Ce fut on de l'invention de cette *Machine arithmétique*, dont Pascal s'occupa, dans l'indabréger ses calculs. La construction et la construction de cette e lui donnèrent des peines bles, qui, dans l'âge où le loit acquérir le complément organisation, empêchèrent d'achever son ouvrage, alt sa constitution, et furent la de ces maux qui remplirent de sa vie et en abrégèrent. Pascal aurait certainement employé de temps à exécuter ment ses calculs, qu'il n'en a l'invention, à la construction perfectionnement de sa machine, mais il avait en vue le soulagement des calculateurs qui viennent après lui; et il n'est pas le comme l'on sait, qui ait eu la d'abrégé, par quelque artificielles opérations ordinaires de l'arithmétique (F. GERSTEN). La machine de Pascal y réussit parfaitement. Les étonnantes combinaisons de la machine, et la manière dont recut les calculs qu'on lui donnait, au gré de celui qui la met en œuvre, attestent un effort prodigieux

d'génie et de patience de la part d'un jeune homme de dix-neuf ans. On en peut voir la description en tête du quatrième volume de l'édition complète des Œuvres de Pascal, in-8°, 1779 (1), et dans le premier volume de l'Encyclopédie, par ordre alphabétique : cette description est de Diderot (2). Pascal nous apprend qu'il avait fait de nombreux essais, et qu'il avait fait exécuter plus de cinquante modèles, en bois, en ivoire, en cuivre, etc. Lorsqu'enfin il se fut arrêté à celui qui remplissait ses vues, il obtint un privilège du roi, qui, au milieu des éloges les plus flatteurs, l'engageait à communiquer les fruits de ses recherches au public. Déjà il avait reçu du chancelier Séguier d'honorables encouragements pour ne pas en abandonner l'exécution, et pour combattre les difficultés qu'elle présentait. Pascal adressa dans la suite (1650) sa machine à la reine Christine de Suède. On est à-peu-près désabusé aujourd'hui sur les grands avantages qu'on avait pu se promettre de ces sortes d'inventions (3). —

(1) Cette édition en 5 volumes, publiée par Bossuet, est celle que nous citerons dans le cours de cet article.

(2) Ceux qui sont en état de comprendre cette description, et qui voudront prendre la peine de la lire, pourront juger du savoir ou de la bonne-foi de l'un des auteurs des Notes mises au bas de la fameuse édition des *Pensées de Pascal*, par Condorcet; lequel auteur, sous le titre de *second éditeur*, affirme, avec sa hardiesse ordinaire, que des jeunes gens sans éducation, de la Suisse, des Vosges et du Tyrol, construisaient des machines à-peu-près semblables. S'ils ne faisaient que les construire, la remarque est ridicule; Pascal avait bien fini par trouver aussi des ouvriers en état de construire la sienne; et il importe peu de savoir quelle éducation ils avaient reçue.

(3) Pour se convaincre du peu d'utilité réelle de tous ces moyens, il suffit de considérer, 1°. la nature même des machines, qui, trop simples, ne seraient que d'un usage trop limité, ou qui, plus compliquées, deviennent non-seulement difficiles à construire, avec la perfection nécessaire, mais susceptibles de se déranger trop aisément; 2°. les préliminaires qu'exige l'usage d'un moyen mécanique quelconque, lesquels consomment déjà un temps utile qui pourrait être employé à marcher directement au but; 3°. les bornes dans lesquelles la sphère de la

La vie des savants intéresse principalement sous le rapport de l'influence que leur génie et leurs découvertes ont exercée sur les progrès des sciences. Cette considération nous détermine à ne pas nous astreindre ici scrupuleusement à l'ordre chronologique des travaux de Pascal, dans lesquels nous aurons d'ailleurs peu de transpositions à faire, mais à suivre plutôt l'ordre des matières, afin de faire mieux saisir d'un coup-d'œil ce qu'il a fait dans chacune des branches dont il s'est occupé. Nous continuerons donc à indiquer ses travaux mathématiques, dont il aurait fallu interrompre l'histoire; et nous passerons ensuite aux découvertes que lui doit la physique. Ce fut en 1654 que Pascal trouva son *Triangle arithmétique*, invention remarquable, digne de bien plus d'attention qu'elle ne semble en mériter au premier aperçu, et qui, ne se montrant d'abord que comme un ingénieux arrangement de quelques nombres, cause bientôt la plus grande surprise, par la richesse des conséquences qui en découlent. Le Triangle arithmétique dut sa naissance à des recherches relatives aux combinaisons dans les jeux de hasard. Le chevalier de Méré avait proposé à Pascal deux problèmes sur des parties de jeu : Pascal les eut bientôt résolus; et, lorsqu'il eut découvert son Triangle, non-seulement ces sortes de recherches ne lui offrirent plus aucune difficulté, mais il trouva dans le Triangle les ressources

machine est nécessairement circonscrite, ce qui la rend inutile pour les cas qu'elle ne peut comprendre et qui sont précisément ceux où l'on aurait le plus besoin de secours, à moins que l'on n'ait recours à des méthodes auxiliaires et supplémentaires, qui font retomber dans les longueurs qu'il cherchait d'éviter, 4°. enfin, plusieurs autres inconvénients insurmontables, tels que les frais de construction, le volume, la difficulté du transport, etc.

les plus fécondes pour un de questions curieuses, dont le Triangle fournit la solution, et l'enchantement. « C'est » « étrange, dit Pascal lui-même, » combien il est fertile en propriétés. » Il nous serait difficile d'indiquer ici la construction du Triangle; mais dans une matière que celle de cet article nous oblige d'abréger, nous nous bornerons à dire qu'il est la somme de tous les nombres compris dans ce triangle, et celui que l'on choisit pour le premier, et qui peut être quelconque. Pascal avait énoncé; et de ce cas on déduit les résultats pour tous les autres. Il expose quelques-uns de ces résultats; il l'applique à la combinatoire, à la probabilité dans les jeux de hasard, aux puissances figurées, aux puissances binômes, dont le Triangle détermine immédiatement les coefficients pour une puissance quelconque dans le cas de l'exposant positif; ce qui est précisé par la formule de Newton, à laquelle il manquait que d'être généralisée comme elle l'a été par ce moyen, pour devenir applicable à tous les cas de l'exposant fractionnaire, positif ou négatif, par le moyen de l'ingénieuse notation introduite par Newton pour ramener les racines et les puissances négatives à la forme des puissances positives qui avaient conduit à la découverte de son triangle. Il gagna dans des recherches sur la théorie du hasard, et lui firent po-

celle branche d'analyse, être regardé comme l'un des fondateurs, et qui a fini le plus haut degré d'imprimer les mains des nombrables géomètres qui l'ont perfectionnée. La théorie lité a détrôné le hasard, le a fait voir que la puistriceuse, capricieuse et iniquée par ce mot, n'existe aucun événement ne peut ar une loi assez bizarre e-même l'absence de toute courbe décrite par une molécule d'air ou de vapeur. L'illustre auteur de la *celeste*, à qui le calcul des probabilités doit de si foyeux développements) cette courbe glée d'une manière aussi que les orbites planétaires : il n'y a de différence que celle qu'y met notre ciel. » Ce n'est pas ici le lieu de donner aucun détail sur la nature du calcul, ni sur les nombreuses applications qu'en ont indiquées les analystes, non-seulement à la nature, à celle des phénomènes physiques, et à la recherche de leurs conséquences, mais encore à une foule de questions qui touchent à l'ordre social, la fortune particulière des particuliers, et la cause des mœurs, telles que les épreuves de l'arithmétique combinatoire, les résultats des élections, les assurances, les spéculations viagères, etc. Pour rabaisser le mépris dans cette partie de ses études, on a d'abord observé que le calcul des probabilités a considéré qu'un seul cas, ceux joueurs qui veulent savoir quelle proportion ils doi-

vent partager l'enjeu, au moment où ils veulent cesser de jouer, et lorsqu'ils n'ont pas une chance égale de succès. Ensuite, on a dit que Huygens s'occupait du même objet dans le même temps, tandis que Huygens a fait lui-même cette déclaration : « Il faut qu'on sache, dit-il, que toutes ces questions ont déjà été agitées parmi les plus grands géomètres de France (il s'agit surtout ici de Pascal et de Fermat), afin qu'on ne m'attribue pas mal-à-propos la gloire de l'invention. » (Préface du *Traité De ratiociniis in ludo alex.*, publié en 1657.) Alléguant ensuite la différence qu'il y a entre un homme qui est sûr de gagner une somme, et celui qui n'a qu'une très-légère probabilité de gagner une somme plus considérable, on observe que cette différence ne tend à diminuer qu'à mesure qu'on multiplie le nombre des parties de jeu ; et qu'ainsi l'égalité de situation ne peut nullement être supposée entre eux, dans le cas où le jeu n'aurait lieu qu'une seule fois. De là on a conclu que Pascal a fait une chose presque ridicule en appliquant la théorie de la probabilité à la décision que doit prendre l'homme qui considère le sort des impies dans l'hypothèse des peines éternelles, et l'avantage infini attaché à la croyance de la vie future, pour peu que cette éternité de peines et de récompenses soit probable : d'où il paraît qu'on a voulu inférer que l'incrédule fait bien de ne pas échanger les choses terrestres, qui sont pour lui un bien certain, contre le peu de probabilité des biens infinis de l'éternité, attendu que sa situation envers l'un et l'autre de ces deux genres de biens, est le cas des deux joueurs qui ne jouent qu'une fois.

Cette objection, faite pour ruiner l'argument de Pascal, manque totalement de justesse. Le joueur qui se contente d'un gain modique et certain, n'a plus rien à craindre d'autre part; la jouissance de son bien ne peut entraîner aucune conséquence fâcheuse pour lui. Mais dans l'application de l'exemple des joueurs aux chances de la vie future, il y a une toute autre sorte de compensation que celle qui résulterait de la répétition multipliée des parties de jeu : c'est, d'un côté, l'inquiétude et le trouble attachés aux jouissances sensuelles, qu'ils empoisonnent chez celui qui hasarde son éternité; et de l'autre, la douce sécurité de celui qui espère et qui trouve dans son espérance un puissant allègement à ses privations, mais surtout qui se sent délivré du remords et de la terreur d'un redoutable avenir; car, comme l'a dit Pascal, le pire qui puisse arriver à ce dernier, n'est précisément que ce que l'autre desire le plus ardemment pour son compte. Ainsi, la conclusion de Pascal est d'autant plus légitime, qu'elle est ce qu'on appelle dans l'école, un argument *à fortiori*. Pascal éprouvait les vives atteintes des souffrances qui ont affligé la plus grande partie de sa vie et dont nous reparlerons plus bas, lorsqu'il s'occupa des fameux problèmes de la *Cycloïde*. La célébrité que le nom de Pascal a donnée à cette courbe, nous oblige d'entrer ici dans quelques détails. On a donné le nom de *Roulette*, de *Cycloïde* ou de *Trochoïde*, à la courbe décrite dans l'espace par le clou d'une roue qui roule sur une ligne donnée. Si le cercle roule sans autre sur une ligne droite immobile, le point générateur décrit la *cycloïde ordinaire*. Si la ligne sur laquelle roule le cercle est

elle-même circulaire, la courbe s'appelle le nom d'*épicycloïde* : qu'on donne aux dents des pignons, dans les systèmes de rouage. On conçoit que la ligne sur laquelle roule le cercle peut donner lieu à une cycloïde différentes. Si le cercle roule sur une ligne droite, un mouvement de translation dans le même sens, la cycloïde est *allongée*; et si la translation est en arrière, la cycloïde est *courcée*; ce qui revient à dire que le point générateur sera ou en dedans ou en dehors de la cycloïde ordinaire. La cycloïde est dite *tautochrone*, c'est-à-dire qu'elle détermine le même chronisme des vibrations d'un pendule assujéti à parcourir la cycloïde (V. HUYGENS). La cycloïde est en même temps *isochrone*, c'est-à-dire que le même temps est nécessaire pour parcourir la plus prompte descendant de la cycloïde développée de cette courbe. La cycloïde est égale et semblable à elle-même. Sa circonférence est égale à la fois le diamètre du cercle et son aire vaut trois fois l'aire du même cercle. On croit que Galilée avait remarqué cette propriété. Il proposa, trente ans après, de rechercher l'aire, à laquelle on n'y réussit pas. On dit qu'il résolut le problème plus tard, Viviani en détermina la valeur. Pascal, dans son *Histoire de la roulette*, dit que Beaupré, envoyé à Galilée, en 1631, rapporta les notions de Roberval, sans nommer l'auteur; qu'après la mort de Beaupré, les papiers de Galilée étaient tombés entre les mains de Torricelli, qui publia

tions de Roberval, en s'attribuant lui-même les découvertes de Galilée la première règle de la roulette, que Pascal voit attribuer exclusivement à Mersenne. Mais en portant une saine critique sur les circonstances relatives à ces deux monuments historiques, il restait, il paraît que Pascal, devenu en faveur de Roberval, n'était pas exempt de passion, et d'une croyance trop facile aux éloges intéressés de son oncle Galilée avait réellement la cycloïde avant les géomètres, et que Torricelli avait résolu les problèmes revenant à Roberval. Quoi qu'il en soit, P. Mersenne avait connu la roulette en 1615, et lui avait donné le nom de *Roulette* : il n'en découvrit aucune propriété. En 1634, Roberval en mesura l'aire; Descartes et Fermat en avaient aussi trouvé la mesure ainsi que les tangentes. Roberval avait ensuite déterminé les volumes de révolution engendrés par la cycloïde autour de l'aire et autour de la base; et il avait appliqué sa méthode aux cycloïdes allongées et raccourcies. Il en avait aussi déterminé les tangentes, les dimensions des arcs et de leurs parties, et leurs centres de gravité. Tel était, en 1644, l'état des connaissances acquises sur la roulette. Ce fut quatorze ans après que la théorie de la roulette fut découverte par la pensée de Pascal, qui, pour se distraire de ses douleurs, se mit à travailler pendant ses pénibles intervalles, sur les problèmes qui restaient à résoudre. Il entreprit de trouver l'aire et le centre de gravité d'un segment limité par une ordonnée quelconque parallèle à la base; et la mesure et le centre de gravité

des solides qu'il décrit en tournant soit autour de l'axe de la courbe, soit autour de l'ordonnée; et les centres de gravité des segments ou moitiés de ces solides, déterminés par un plan de section passant par l'axe. Il voulait encore trouver l'aire et le centre de gravité des surfaces de ces solides, et enfin la mesure et les centres de gravité de la courbe et de ses parties. Pascal s'était fait une méthode particulière pour trouver la mesure et les centres de gravité des lignes courbes, des surfaces planes et courbes, et des volumes de révolution; méthode à laquelle il lui semblait, dit-il lui-même, que peu de choses pourraient échapper. Il appliqua cette méthode aux problèmes ci-dessus, en commençant par les centres de gravité des volumes, qu'il trouva par cette voie, et qui lui parurent si difficiles, par tout autre moyen, qu'il forma le dessein de proposer les trois premiers problèmes indiqués ci-dessus, aux recherches des géomètres, par la voie d'un concours. Il y fut encore déterminé par les conseils du duc de Roannez, son ami, qui voyait dans ce travail un moyen de servir utilement la religion, par l'exemple et l'autorité d'un homme de génie du premier rang professant avec docilité la foi du chrétien. Pascal rédigea, en conséquence, un programme en latin, qui fut publié au mois de juin 1658. Il laissait aux géomètres le choix des méthodes des anciens ou de celle des *indivisibles*. Dans ce programme, il demandait qu'on fit l'application des procédés qu'on emploierait, à une construction entière et au calcul complet, pour le cas où l'ordonnée se confondrait avec la base de la courbe, et à celui où l'ordonnée tomberait au centre. Quatre mois après,

il proposa les autres problèmes, sans les comprendre dans le concours, mais seulement pour compléter la théorie de la Roulette; et il annonça que si, au mois de janvier suivant, personne ne les avait résolus, il en publierait lui-même les solutions. Un prix de quarante pistoles était réservé au premier géomètre qui aurait rempli les conditions du concours; et un second prix de vingt pistoles, au premier qui viendrait ensuite. Les pièces, signées par un notaire, devaient être remises à Paris, avant le 1^{er} octobre 1658, à M. de Carcavi, dépositaire des prix et l'un des juges du concours. Pascal se cacha sous le nom de *Amos Dettonville*, anagramme de celui de *Louis de Montalte*, sous lequel il avait publié les *Provinciales*. Plusieurs géomètres des plus distingués s'occupèrent des problèmes proposés; mais deux seulement se mirent expressément sur les rangs dans le concours: ce furent le P. La Loubère et Wallis. Le premier écrivit qu'il avait résolu tous les problèmes, et il envoya, pour exemple, le calcul de l'un des cas indiqués; mais il avait commis des erreurs graves, qu'il reconnut lui-même sans vouloir les rectifier, et il ne voulut pas faire connaître sa méthode, qui, si elle eût été trouvée bonne, aurait pu faire excuser des erreurs de calcul. Malgré tout ce qu'on a pu dire à ce sujet, il est évident, aux yeux des personnes de bonne-foi, que le P. La Loubère n'avait aucun droit aux prix. Wallis envoya un mémoire bien supérieur à celui de son concurrent, mais qui contenait des méprises et des erreurs de méthode. Après s'être corrigé lui-même par plusieurs lettres, il convint qu'il pouvait encore rester quelques erreurs dans son

travail; et il demanda si l'on contenterait pas d'une solution prochee. Les juges du concours minèrent pas moins son n avec le plus grand soin. Ils les erreurs de l'auteur en év et ils prouvèrent, entre autre s'était particulièrement trou l'article des centres de gra solides, objet principal d gramme. Il fut donc déc les conditions du concours n pas été remplies (Voyez le *Examen et du jugement d envoyés pour les prix*, etc v des Oeuvres de Pascal, pa Le P. La Loubère et Walli vivement affectés de ce ju La Loubère, qui avait reçu cal les défis les plus press n'y avait nullement répon sista à soutenir qu'il avai tous les problèmes, et ne néanmoins son grand trait Cycloïde qu'en 1660, ph année après l'apparition de Pascal. Quant à Wallis, à entendre que Pascal ava favoriser les Français par du concours, ainsi que par et la date de la remise des pi fit encore d'autres critiques à pour inculper l'auteur du c et la décision des juges. P pondit fort plaisamment à t chicanes dans un écrit intit *flexions sur les Prix attac solution des problèmes cor la Cycloïde* (tome 5, page suiv.). (1) Au mois de janvie Pascal publia la solution de

(1) Il y aurait ignorance des faits, ou une admission de l'assertion erronée dans le calcul, que le prix fut refusé au P. La Loubère, de simples fautes de copistes, et à Wallis, que son Mémoire étoit signé par un notaire, au lieu de l'être par un notaire; de l'assertion ne repose absolument sur rien.

problèmes dans une *Lettre de M. Dettonville à M. de Carcavi*, et dans son *Traité général de la Roulette*. Le travail de Pascal excita l'admiration des géomètres ; et Walhs même ne put s'empêcher de témoigner la sienne à Huygens. Celui-ci manifesta sa satisfaction à Pascal, en lui faisant connaître que, sans aspirer aux prix, il s'était essayé sur quelques-uns des problèmes de la Roulette, mais qu'il n'avait pas attaqué les plus difficiles, par la raison, dit-il lui-même, que d'autres plus habiles que lui y avaient échoué. Nous ne pouvons entrer ici dans le détail des solutions de Pascal : les géomètres n'en ont pas besoin, et ce détail serait inutile pour les autres lecteurs. Nous nous bornerons à dire que, pour les centres de gravité, Pascal emploie la considération d'une balance en équilibre, dont les deux bras seraient divisés en parties égales, portant à chaque division des poids arbitraires, mais tels toutefois que leurs sommes, du nombre de celles qu'il appelle *triangulaires* (1), faites à partir du point d'appui, sur chaque bras, soient égales de part et d'autre, ce qui est la condition de l'équilibre. C'est une application ingénieuse du principe des moments dans le cas de l'équilibre du levier. Pour apprécier convenablement la marche de Pascal, il faut tenir compte de la grande différence qu'il y a entre les métho-

des purement géométriques, et celle que fournissent aujourd'hui les nouveaux calculs. Les premières exigent une sagacité et une force de tête bien supérieures, dans cette attention soutenue qui doit promener sans relâche l'œil de l'esprit sur chaque détail, dans cette action continuelle de la pensée sur chaque fait, qui ne permet pas d'abandonner un instant la chaîne des transformations et des combinaisons qui s'opèrent dans les parties de l'écendue. Les méthodes nouvelles, dont l'invention est, il est vrai, l'un des plus beaux fruits du génie, deviennent, entre les mains du géomètre, un moyen de soulagement, qui le dispense d'une grande partie de cette fatigue, un instrument qui opère presque tout seul, un fil magique qui le conduit au but avec autant de facilité que de vitesse. Aussi le poète célèbre qui a dit qu'un certain géomètre *est autant au-dessus du géomètre Pascal, que la géométrie de nos jours est au-dessus de celle des Roberval et des Fermat*, ce singulier juge en géométrie n'a dit qu'une absurdité. L'application que fait Pascal de sa méthode aux parties d'une courbe quelconque, d'une surface ou d'un solide, repose sur des notions analytiques qui ne sont pas fort éloignées de celles qui conduisent au calcul différentiel. Mais, comme avant tout il faut être juste, nous croyons que Fermat, dans sa théorie des *maxima* et des *minima*, et dans celle des tangentes, a bien plus approché que Pascal de la découverte de l'analyse infinitésimale, et qu'il mérite une partie de la gloire de cette découverte, qu'il a réellement préparée, s'il n'en est pas plutôt le véritable inventeur, comme l'est pour l'illus-

(1) Il ne faut pas confondre les *colonnes triangulaires* de Pascal avec celles qui servent à la construction de la roulette. Les *colonnes triangulaires* ont, outre cela, l'avantage de servir de la progression arithmétique. La méthode est l'ouvrage de l'abbé de l'Épée, que Pascal employa pour l'éducation des sourds-muets. Il faut encore remarquer que Pascal ne compte ses triangles que par les sommets de la base, et non par les sommets de la hauteur, comme l'a fait Fermat. C'est pourquoi il a dit que la somme des *colonnes triangulaires* est égale à la somme des *colonnes triangulaires* de la roulette.

tre Lagrangé et le célèbre auteur de la *Mécanique céleste*. Pascal ne s'occupe pas seulement de la cycloïde ordinaire, mais il donne le moyen de mesurer les cycloïdes alongées ou raccourcies. Il démontre que la longueur de ces courbes dépend de la rectification de l'ellipse, dont les axes, dans leur rapport variable, donnent, comme un cas particulier, celui de la cycloïde ordinaire, lorsque l'un des axes devenant nul, l'ellipse dégénère en ligne droite. Après les problèmes de la Roulette, qui sont une belle œuvre de génie pour l'époque à laquelle ils appartiennent, nous avons peu de chose à ajouter sur les autres travaux géométriques de Pascal, où l'on voit toutefois éclater cette netteté de conception, cette aisance et cette clarté lumineuse d'exposition, qui distinguent éminemment ce grand homme dans tout ce qu'il nous a laissé. Nous indiquerons ces travaux plus bas, en donnant la nomenclature de ses ouvrages. Nous ne répéterons pas ici ce qui a été dit à l'article de Fermat, sur le peu de cas que Pascal et son illustre ami de Toulouse faisaient de la géométrie en elle-même, qu'ils considéraient comme le plus haut exercice de l'esprit, mais peu utile dans ses résultats, faute d'entrevoir, à cette époque, les services que devaient rendre plus tard la géométrie et l'analyse appliquées aux lois de la nature, ainsi qu'à des sciences et à des arts qui sont au nombre des besoins de la société. On peut croire que Pascal, avec plus d'estime pour une science dont il sondait la profondeur en se jouant, et surtout avec plus de santé et une plus longue vie, non-seulement aurait effacé les anciens, mais serait, peut être, devenu le plus grand des géomètres modernes. Lorsque Pascal

publia son *Traité de la roulette*, il y avait dix ans qu'il avait fait exécuter cette fameuse expérience du Puy-de-Dôme, qui mit le sceau de l'évidence à l'une des plus importantes découvertes de la physique, et qui opéra une de ces grandes et mémorables révolutions, dignes de faire époque dans les annales des sciences. Comme ce point historique est très-connu, et a été souvent rappelé, nous croyons pouvoir en abrégé le récit. Les philosophes de l'antiquité avaient ignoré les principales propriétés de l'air atmosphérique. Aristote en avait entrevu la pesanteur, sans en tirer aucune conséquence. Sénèque en avait reconnu l'élasticité, lorsque déjà Héron avait fait l'application de cette propriété à la fontaine qui porte son nom. Il faut franchir un intervalle de deux mille ans pour arriver aux premières connaissances positives d'un fluide qui ne cesse d'agir sous nos yeux. La philosophie de l'école, cherchant à rendre raison des phénomènes dus à la pression de l'air, avait trouvé un de ces mots qui répondent à tout, et qui dispensent de toute explication : c'était l'*horreur de la nature pour le vide*. On sait que des fontainiers de Florence ne pouvant élever l'eau à plus de trente-deux pieds, Galilée, consulté sur la cause de cette impossibilité, n'eut pas d'autre réponse à donner qu'une horreur de la nature pour le vide, limitée à une force égale au poids de trente-deux pieds d'eau ; cependant cet homme de génie avait constaté la pesanteur de l'air, par un procédé qui se répète encore tous les jours dans nos cabinets de physique. Torricelli soupçonna la véritable cause de l'ascension des liqueurs dans les pompes aspirantes. Il pensa qu'un fluide plus pesant que l'eau

rait pas à la même hauteur; obtenir à-la-fois plus de faciles expériences, il substitua une colonne de mercure, qu'il trouva à huit ponces, et le baromètre inventé. Alors Torricelli combla la colonne mercurielle, et l'eau, ne pouvant être soulevée par un même contre-poids; des répétitions le conduisirent à placer ce contre-poids dans la pression de l'atmosphère : mais la mort l'empêcha de consommer la découverte de nouveaux essais. Pascal eut la connaissance des expériences de Torricelli, communiquées en France par le P. Mersenne, en 1644, dont il ignora d'abord l'auteur, et il se fit de les répéter, et les varia de diverses manières avec des tubes de diverses dimensions, droits ou inclinés, employant des liquides de diverses densités. Il se prêta d'abord à l'hypothèse de l'horreur du vide, contre laquelle il avait déjà eu sans que préoccupation fondée la véritable cause de la résistance ne tarda pas à s'offrir à lui, comme nous le verrons. Il publia, en 1647, ses *Expériences touchant le vuide*, qui firent une grande sensation. Dans cet ouvrage, espèce de résumé d'un ouvrage plus étendu qu'il avait précédemment écrit sur cette matière, Pascal déclara que si la nature semble montrer d'abord une répugnance pour le vuide, elle ne s'oppose pas plus à un vuide qu'à un petit, dès que la résistance est une fois vaincue : il ajouta qu'il répondra à toutes les objections contre ses conclusions. Les esprits du *plein* se soulevèrent contre lui : la matière subtile, les esprits aériens et autres forces mystérieuses, accoururent de tous parts au secours de la doc-

trine reçue; et il fut facile de remplir avec ces dociles agents, le haut du tube de Torricelli, comme l'intérieur des pompes, des soufflets et des seringues, dont on avait bouché les ouvertures avant de les mettre en jeu. La physique du temps trouva un interprète digne d'elle dans le P. Noël, jésuite, qui écrivit successivement deux lettres à Pascal, et publia en outre un traité intitulé, le *Plein du Vuide*. Le lecteur nous dispense sans doute d'exposer ici les théories physiques du jésuite, qui y mêle une métaphysique non moins curieuse, et y fait entrer une discussion sur les espèces du pain et du vin du sacrement de l'Eucharistie. Pascal eut beau jeu dans ses réponses, qui sont des modèles de dialectique, et où l'on entrevoit déjà le style et le ton que devait prendre plus tard le spirituel auteur des *Provinciales*. Quant à la cause de la suspension du mercure dans le baromètre, le P. Noël admet d'abord la pression de l'air atmosphérique, qu'il remplace ensuite par la *légereté mouvante* du mercure, pour revenir de nouveau à la pesanteur de l'air. Lorsque Pascal publia ses expériences touchant le vuide, il voulait seulement prouver que le vuide n'était pas absolument impossible. Il envisageait déjà la pression de l'air comme cause de l'ascension des liqueurs; mais il n'osa la mettre en avant, faute d'expériences assez convaincantes. Au moyen d'un appareil de son invention, il avait soustrait le mercure à l'action de l'air dans les deux branches d'un tube recourbé; et il avait vu les deux colonnes se mettre de niveau. Il avait encore observé que la hauteur de l'une des colonnes variait en raison des différences ménagées dans la pression de l'air sur l'autre colonne. Cette expé-

rience était décisive aux yeux de tout homme non-prévenu ; mais Pascal voyant qu'elle pouvait encore offrir quelque prise aux objections faites jusque-là par les partisans du plein, chercha le moyen de lever tous les doutes par quelque expérience tranchante ; et c'est alors qu'il conçut le projet de porter le baromètre à différentes hauteurs, pour s'assurer si l'élévation et l'abaissement de la colonne mercurielle correspondraient à la hauteur et au raccourcissement de la colonne atmosphérique. Ce fut la même année de la publication de ses expériences sur le vide, qu'il écrivit à son beau-frère M. Périer (15 novembre 1647), pour lui proposer de porter le baromètre sur le Puy-de-Dôme. Pascal avait communiqué son projet à tous ses amis ; et le P. Mersenne le transmit à ses correspondants en Italie, en Pologne, en Suède, en Hollande et ailleurs : en sorte que tous les physiciens étaient dans l'attente du résultat de cette grande expérience, qui ne put être faite que le 19 septembre de l'année suivante. Elle eut lieu en présence de plusieurs personnes éclairées, avec toutes les précautions convenables. Le baromètre fut observé à diverses stations de la montagne ; et les hauteurs du mercure furent comparées à celles du baromètre qu'on observait en même temps au lieu le plus bas de la ville de Clermont. On trouva trois pouces une ligne et demie de différence dans la hauteur du mercure entre la station du sommet du Puy-de-Dôme, et celle du jardin des Minimes. La nature ne pouvait s'expliquer plus nettement, et sa réponse ne laissait rien à désirer. La pesanteur et le ressort de l'air furent encore confirmés par l'expérience d'un

ballon à demi plein d'air, qui, porté sur le Puy-de-Dôme, s'enfla par degrés, et s'arrondit à mesure qu'on l'élevait dans un air plus rare et chargé d'un moindre poids. Ainsi toutes les incertitudes furent levées ; l'illusion fut dissipée, et le principe de l'horreur du vide vit crouler en un instant toute l'autorité dont il avait si long-temps joui dans l'école. Pascal, qui n'avait pu faire lui-même l'expérience du Puy-de-Dôme, confiée à son beau-frère, voulut se procurer à Paris, le plaisir d'observer des résultats analogues : il répéta l'expérience en petit, sur la tour de Saint-Jacques-de-la-Boucherie, et sur plusieurs autres édifices élevés (1). Les partisans du plein supportèrent impatiemment leur défaite. Trois ans après l'expérience du Puy-de-Dôme, un jésuite de Mont-Ferrand fit soutenir, en 1651, des thèses publiques, où Pascal fut accusé de s'être approprié les expériences de Torricelli. C'était une injustice manifeste, puisque, dans son écrit sur les expériences touchant le vide, Pascal avait soigneusement distingué les expériences d'Italie (dont il ignorait alors le véritable auteur), de celles qu'il avait faites publiquement à Rouen, en 1646, et qui lui appartenaient en propre. Dans sa *Lettre à M. de Ribeyre* (tome IV, pag. 198 et suiv.), il se justifia complètement : il y rend un témoignage éclatant de son estime envers le savant

(1) Bossut et Condorcet se sont trompés, lorsqu'ils ont placé les expériences de Paris avant celle de Clermont, et qu'ils ont indiqué celle-ci comme une pensée postérieure ayant pour but de fournir des résultats plus assurés. Pascal dit expressément que l'expérience du Puy-de-Dôme lui suggéra l'idée de celles qu'il fit à Paris (*Récit de la grande expérience de l'équilibre des liqueurs*, etc., tome IV, pages 259 et 410). Bossut s'est rectifié sur ce point dans l'édition qu'il a donnée de son *Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal*, à la fin du 2^e vol. de son *Essai sur l'État présent des mathématiques*.

eur de Florence, qu'il ne nom-
 autrement que *le grand Tor-*
ce qui réfute pleinement cette
 accusation de ses ennemis,
 ans sa lettre à M. Périer, où
 pose l'expérience du Puy-de-
 , il avait évité avec soin de
 er Torricelli. La vérité est
 époque de cette lettre il igno-
 e les expériences d'Italie ens-
 é faites par Torricelli, et qu'il
 prit que long-temps après,
 ven des informations qu'il fit
 e en Italie à ce sujet. Descar-
 ulut s'attribuer la première
 e l'expérience de Clermont,
 rivit qu'il l'avait suggérée à
 . Mais cette prétention ne
 uère se soutenir : on ne peut
 ablement douter que ce der-
 ie soit véritablement l'au-
 e l'expérience dont il s'agit,
 e il l'affirme lui-même de la
 re la plus positive. Nous ne
 arrêtons pas à combattre
 légations gratuites contenues
 es Notes de l'édition des *Pen-*
e Pascal par Condorcet, où
 urs on attribue à l'académie
imento, établie seulement en
 . la gloire des découvertes de
 l. faites, au su de tout le mon-
 e 1647 à 1649. La première
 uséquences que tire Pascal de
 rience de Clermont, est digne
 marque : c'est l'usage du baro-
 comme instrument de nivelle-
 Cette heureuse idée n'a pas
 rlué; elle est devenue fécon-
 r les travaux postérieurs des
 ciers et des géomètres, qui,
 es sur la principale propriété
 r atmosphérique, en ont pu
 ors étendre et approfondir la
 es. Perfectionnant à-la-fois les
 eents et les moyens d'obser-
 , et réunissant toutes les cau-

ses qui peuvent influer, dans un ins-
 tant donné, sur la pesanteur et le
 ressort de l'air, ils ont pu établir
 ces savantes formules, traduction
 ingénieuse de tous les accidents four-
 nis par l'observation, et fidèle ex-
 pression d'un phénomène compli-
 qué, qui donnent à l'observateur le
 moyen prompt et facile de connaître
 le degré d'élevation où il se trouve,
 et de déterminer ainsi, pour chaque
 point accessible du globe terrestre, la
 troisième des coordonnées qui fixent
 rigoureusement sa position : résultat
 l'un des plus beaux de la science, et
 surtout d'une immense utilité pour
 la physique, l'histoire naturelle, le
 génie, et plusieurs branches impor-
 tantes du service public. Pascal en-
 trevit également l'utilité des obser-
 vations barométriques pour la mé-
 téorologie; et il en fit lui-même des
 essais dont nous trouvons les résul-
 tats dans quelques fragments qu'il a
 laissés sur cette matière. Ce furent
 les communications qu'il fit à ce su-
 jet à son beau-frère, M. Périer, qui
 déterminèrent celui-ci à entrepren-
 dre, à Clermont, des observations
 correspondantes à celles qu'il faisait
 faire en même temps à Paris et à
 Stockholm; observations qu'on doit
 regarder comme le premier type de
 ces remarques simultanées et com-
 binées que l'on a si fort multipliées
 dans la suite, pour contribuer à la
 connaissance des variations relatives
 de l'atmosphère. Pascal, dans son
Traité de la pesanteur de la masse
de l'air, passe en revue tous les prin-
 cipaux phénomènes attribués jus-
 qu'alors à l'horreur du vide; et il en
 donne l'explication par l'effet de la
 pression de l'air. Il est vrai qu'il
 s'est trompé en attribuant unique-
 ment à la même cause l'adhérence
 de deux corps polis : mais ce n'est

pas, comme on l'a dit, faute de connaître cette expérience dans le vide (*Hist. philosophique des progrès de la physique*, tome II, page 78); car il décrit lui-même cette expérience, dans l'écrit intitulé : *Nouvelles expériences faites en Angleterre*, etc. (tome IV, page 378), où il expose toutes les expériences faites par Boyle dans le récipient de la machine d'Otto de Guericke, qu'il avait perfectionnée. Pascal expliquait l'adhérence qui a lieu dans ce récipient, par le ressort de la portion d'air qu'on ne pouvait extraire. Au reste, son erreur était inévitable, à une époque où la grande loi de l'attraction physique et moléculaire était encore à découvrir. Ses recherches sur la pesanteur de l'air l'avaient déterminé à s'occuper des fondements de l'hydrostatique. Il écrivit à ce sujet son *Traité de l'équilibre des liqueurs*, qui précède celui de la pesanteur de l'air, dans lequel il renvoie fréquemment au premier. On croit que ces deux traités ont été achevés en 1653. Pascal commence par le principe déjà démontré par Stevin et Galilée, qu'une colonne de fluide pèse en raison composée de sa base et de sa hauteur. Il démontre de nouveau ce principe, le développe et le féconde avec autant de sagacité que de clarté. Il en déduit le moyen d'employer un vase plein d'eau comme une machine de mécanique propre à multiplier les forces; car de la pression que les fluides exercent en tout sens, il résulte que si, dans un vase plein et fermé de toute part, on pratique deux ouvertures inégales, et qu'on applique à ces ouvertures deux pistons poussés par des forces qui leur soient proportionnelles, le fluide sera en équilibre. Pascal parcourt les principaux faits

de l'hydrostatique, en s'occupant tour-à-tour des fluides de diverses densités et de l'immersion des corps solides. Nous laissons ces détails, qui sont assez connus dans l'histoire de la science. Mais nous ne quitterons pas cette branche des travaux de Pascal, sans dire un mot de la méthode qu'il s'était prescrite dans ses observations; méthode qui nous paraît éminemment philosophique, et digne d'être offerte comme un modèle de sagesse à tous ceux qui s'occupent de la recherche de la vérité dans un ordre de choses quelconque. Pascal n'a pas, comme Descartes, écrit un traité *ex professo* sur la Méthode: il s'est restreint à quelques préceptes généraux sur l'art d'exposer la vérité, qui font partie de son système de philosophie, duquel nous parlerons plus bas: mais, dans la manière dont il a successivement formé son opinion sur la cause de la suspension des liqueurs, il nous offre un exemple de sa méthode en action; et cet exemple suffit. L'examen approfondi et comparé des méthodes de ces deux illustres philosophes pourrait fournir la matière d'un parallèle aussi instructif que piquant: nous nous bornerons à quelques courtes remarques. Réfléchissant sur l'horreur pour le vide, attribuée à la nature, Pascal conçoit d'abord des doutes sur la vérité de ce principe; mais, n'osant abandonner brusquement une maxime généralement reçue, il interroge la nature et multiplie les expériences. Ses observations le portent à conclure que si la nature répugne au vide, cette résistance est limitée, et qu'étant une fois vaincue, la nature ne se refuse pas plus à un grand vide, au moins apparent, qu'à un petit; enfin il prononce affirmativement

e la nature peut réellement admettre un vide absolu. Dès-lors cette erreur du vide ne pouvant plus plier la suspension des liqueurs, saisit l'idée de la pesanteur de l'air, et, toutefois, il n'admet d'abord l'avec réserve, et qu'il n'assigne définitivement pour cause certaine un phénomène, que lorsqu'une existence sans réplique répand sur la vérité tout l'éclat de l'évidence. Pascal résume lui-même sa méthode dans ce peu de mots, qui valent une théorie complète : « Je n'estime pas qu'il nous soit permis de nous départir légèrement des maximes que nous tenons de l'antiquité, si nous n'y sommes obligés par des preuves indubitables et invincibles. Mais, en ce cas, jetions que ce serait une extrême faiblesse d'en faire le moindre scrupule, et qu'enfin nous devons avoir plus de vénération pour les vérités évidentes que pour ces opinions reçues, etc. » On voit que la méthode de Pascal appartient à la grande école de cette philosophie expérimentale et observatrice, qui a uné l'esprit de système, et allumé, dans le domaine des sciences, ce flambeau du raisonnement appuyé sur les faits, à la clarté duquel elles ont toutes marché avec tant d'assurance et de rapidité. Tandis que le doute de Descartes se dirige en arrière et s'exerce sur le passé, celui de Pascal porte sur l'avenir. L'un secoue les anciennes maximes avant de les admettre; l'autre tire de l'examen des faits nouveaux, le jugement qu'il doit porter sur les idées reçues. Pascal part des opinions admises, et s'élève pour vraies jusqu'à ce qu'un doute assez fort lui fasse un devoir de renoncer. Ce n'est point chez lui le aveugle obstination, mais une

simple préférence fondée sur une autorité de plus, celle de l'assentiment général; il suspend sa décision à l'égard des systèmes ou des hypothèses qui n'ont point encore subi l'épreuve du temps et de l'expérience. Pascal a inventé la brouette nommée *Vinai-grette*, ou chaise roulante traînée à bras d'homme, et le *Haquet*, ou charrette à longs brancards, qui est une heureuse combinaison du levier et du plan incliné. On a même voulu lui faire honneur de l'invention de la presse hydraulique. — Les divers écrits de Pascal que nous avons indiqués jusqu'ici, ne sont pas seulement remarquables par la justesse et la liaison des idées, par la force et la clarté du raisonnement, par le choix et la vigueur des arguments; ils le sont encore par la propriété des expressions, par les tournures heureuses, par la pureté de la diction, en un mot, par la couleur et les agréments du style. Le mérite de ces écrits est d'autant plus sensible dans la collection de ses Œuvres, que ce recueil présente, dans les lettres de quelques-uns des correspondants et des adversaires de Pascal, des termes de comparaison qui marquent la distance de leur style au sien. L'aimable facilité, et le rare bonheur avec lequel il manie la langue française, offrent un contraste frappant avec le ton ampoulé, le style précieux, guindé et surcharge de figures ridicules, que l'on trouve dans les écrivains les plus en vogue de son temps. Les grâces qu'il sait répandre sur des discussions arides de physique et de géométrie, annoncent un talent qu'il va déployer bientôt de la manière la plus éclatante, sur des matières non moins ingrates. Pour ne pas répéter ici ce qu'on peut trouver dans d'autres articles, nous

n'entrerons dans aucun détail sur l'histoire du jansénisme, ni sur le fond de ces questions qui ont tant fait de bruit, mais qui ont perdu aujourd'hui la plus grande partie de l'intérêt qu'elles avaient alors. (F. MOLINA, JANSÉNIUS, SAINT-CYRAN, ARNAULD, ANNAT, etc.) Pascal était en relation d'amitié avec les solitaires de Port - Royal ; il goûtait leurs graves entretiens et la sévérité de leurs principes. Sans être attaché à leur maison, il leur faisait de fréquentes visites, et séjournait de temps en temps parmi eux. Le plus célèbre de ces personnages, Antoine Arnauld, disciple de Duverger de Hauranne, qui avait été l'ami de Jansénius, publia, en 1655, une *Lettre à un duc et pair*, dans laquelle il avançait qu'il n'avait pas trouvé dans l'*Augustinus* de Jansénius les cinq propositions attribuées à l'auteur, et condamnées par la bulle d'Innocent X, mais que, les condamnant en quelque lieu qu'elles fussent, il les condamnait dans Jansénius, si elles y étaient. On lisait dans la même lettre cette proposition : que *Saint Pierre offrait dans sa chute l'exemple d'un juste à qui la grâce, sans laquelle on ne peut rien* (la grâce efficace), *avait manqué, dans une occasion où l'on ne peut pas dire qu'il n'ait point péché* : c'était absolument la première des cinq propositions de Jansénius. Cette lettre attira l'attention de la Sorbonne, qui convoqua des assemblées pour délibérer sur les propositions d'Arnauld. Celui-ci prétendit se justifier par de nombreux écrits ; mais comme les graves défenses du docteur étaient peu propres à exciter l'intérêt du public, il eut recours à la plume de Pascal, qui se saisit en maître de l'arme puissante

te du ridicule. Celui-ci fit paraître, le 23 janvier 1656, la première *Lettre de Louis de Montalte à un Provincial de ses amis*. Le succès prodigieux de cette Lettre ne put arrêter la censure de la Sorbonne, qui eut lieu sur la fin du même mois, et dans laquelle furent enveloppés, avec Arnauld, soixante-onze docteurs, qui avaient pris sa défense. Arnauld fut exclu pour toujours de la Sorbonne ; et ses propositions furent condamnées. Pascal terminait, le 29 janvier, sa seconde Lettre, où il traitait de la *grâce suffisante*, lorsqu'il apprit la nouvelle de la censure : il en fit le sujet d'une troisième Lettre, datée du 9 février suivant. Le plaisant et spirituel Montalte, qui avait trouvé le secret de divertir la France entière avec la *grâce suffisante* et le *pouvoir prochain*, publia successivement, jusqu'au 2 août de la même année, sept autres Lettres à un Provincial, dans lesquelles, après avoir traité de la *grâce actuelle* des Jésuites et des *péchés d'ignorance*, il commence à examiner les principes de morale de quelques-uns de leurs auteurs ; ce qui forme ensuite le sujet de huit *Lettres aux RR PP. Jésuites*, qui viennent après et dont la dernière est datée du 24 mars 1657. On croit que le docteur Arnauld eut part à quelques-unes de Provinciales, et notamment aux 3^e, 9^e, 11^e, 12^e, 13^e, 14^e, et 15^e. du moins c'est le sentiment de l'auteur du *Supplément au Nécrologe des défenseurs de la vérité* (Nécrologe de Port-Royal). Les différentes situations de l'homme, et les vicissitudes qu'éprouve la société, introduisent une foule de rapport compliqués, d'où naît une grande diversité dans les devoirs des individus. Outre cela, un même acte pe

inter sous une foule d'aspects ; il peut être déterminé par des variétés, environné d'une multitude d'accessoires divers, d'où son mérite, sa méchanceté, son indifférence. La singularité, sa nouveauté ou sa common, peuvent faire naître le doute sur l'incertitude l'application ordinaires de la morale. Des objections des casuistes, charpes les actions humaines à l'ace de la justice divine, et de cer sur la légitimité d'un fait t de la marche commune des

Mais le même esprit que la que avait porté dans l'étude etaphysique, devait exercer uence sur la théorie de la mo-umaine. On y porta le goût des subtilités : des distinctions, des questions oiseurent quelquefois la place du is, et ouvrirent une voie d'éut aux esprits peu judicieux. oralistes imprudents suborent les intérêts d'une jusdevait toujours être francheible, aux opinions en crédit, e réputation d'un homme fa-Tels furent quelques casuisu, dominés par l'esprit du se livrèrent, dans la solitudes spéculations inconsidérées écarts d'une imagination de-Pascal trouva dans leurs dé, souvent remplies d'incert d'équivoque, ainsi que dans rine des opinions probables, orité et des restrictions menne ample matière à la plaisanun fonds inépuisable de ri-Mais nous ne devons pas disqu'on lui a reproché le tort exhumé des écrits la pluscurs et entièrement oubliés, et encore plus grand d'avoir

attribué à une compagnie entière les opinions de quelques-uns de ses membres, et même des sentiments puisés dans des écrits qui ne leur appartenaient pas. On a observé de plus qu'il devait quelques égards à une corporation religieuse, qui comptait dans son sein des hommes distingués, non moins recommandables par leur piété que par leurs lumières ; enfin, que Pascal aurait dû prévoir qu'on ne pouvait répandre le ridicule sur une telle société, sans prêter aux ennemis de la religion des armes dont ils ne manqueraient pas d'abuser. Les Provinciales furent condamnées et plusieurs fois réfutées : mais malheureusement le talent inimitable de Pascal ne se retrouvait pas dans les réponses de ses adversaires, dont quelques-unes n'étaient pourtant pas dénuées de mérite (V. DANIEL, X, 511) ; et le coup était porté sans retour. Il paraît cependant que Pascal était de bonne foi dans l'usage qu'il a fait de matériaux fournis par des mains étrangères. Maintenant les Provinciales ne doivent plus être citées que sous le rapport littéraire. Or, comme elles sont incontestablement, dans l'ordre des temps, le premier chef-d'œuvre de la langue, et l'un des plus beaux monuments de la littérature française, nous croyons que, pour en apprécier le mérite, il est indispensable de se prêter à la situation de l'auteur ; ce qui peut se faire sans blesser en rien les règles de l'impartialité. Nous pardonnera-t-on de nous citer nous-mêmes à ce sujet ? Nous ne pouvons avoir deux manières d'envisager l'ouvrage dont il s'agit ; et nous ne voyons pas quelle utilité réelle il y aurait à chercher d'autres expressions pour exposer précisément les mêmes idées. Nous avons dit des Provinciales :

« Pascal adopte, comme par inspi-
 » ration, le plan le plus neuf et le
 » plus heureux : il donne à ses Let-
 » tres une forme dramatique et plei-
 » ne de vie ; il met ses personnages
 » en scène, et s'y place avec eux ;
 » là il les immole, avec un admira-
 » ble talent, à la gaité du public.
 » Le législateur du Parnasse fran-
 » çais, qui se connaissait en livres,
 » regardait les *Provinciales* comme
 » le premier de tous ; et il osait le
 » dire aux hommes mêmes qui s'y
 » trouvaient si fort maltraités. L'au-
 » teur de *Britannicus*, d'*Iphigénie*
 » et d'*Athalie*, lorsqu'il écrivait en-
 » core contre Port-Royal, voyait,
 » dans l'auteur des *Provinciales*, le
 » plus bel ornement de cette société ;
 » il mettait l'enjonnement de Pascal
 » au-dessus de toute la science et de
 » tout le sérieux d'Arnould. Un poë-
 » te du premier ordre, également
 » habile dans tous les genres d'écri-
 » re, et qui ne peut être suspect dans
 » les éloges qu'il donne à Pascal,
 » assure, en tenant la plume de l'his-
 » toire, que les meilleures pièces du
 » plus grand des comiques n'ont pas
 » plus de sel que les premières Let-
 » tres provinciales, et que Bossuet
 » n'a rien de plus sublime que les
 » dernières. Quels juges et quels suf-
 » frages (1) ! Et plus tard, le même
 » ouvrage, aux yeux du Quinilien
 » français, est le premier où la langue
 » ait paru fixée, et où elle ait pris
 » tous les tours de l'éloquence ; et ce
 » jugement, qui a été celui de tous

« les connaisseurs, n'a jamais es-
 » suvé la moindre contradiction, pas
 » même celle de l'envie, de l'igno-
 » rance ou de la singularité. L'ingé-
 » nieux paucyriste de Molière, re-
 » connaissant que ce grand peintre
 » de mœurs avait trouvé déjà créés
 » quelques traits épars de ses savants
 » tableaux, avoue qu'entre autres,
 » les *Provinciales* lui présentaient
 » un modèle parfait de la bonne co-
 » médie. . . . Si la langue française
 » s'est perfectionnée à l'aspect d'un
 » si beau modèle, elle s'est aussi en-
 » richie des emprunts qu'on n'ont cessé
 » de faire à ces Lettres, tous les
 » écrivains distingués qui ont paru
 » depuis lors : ils y ont trouvé une
 » mine abondante de formes, d'ex-
 » pressions et de tours que chacun
 » a convertis à son usage, selon les
 » circonstances ; et quand on lit cet
 » ouvrage, on retrouve à leur source
 » une infinité de locutions, de pen-
 » sées, de maximes devenues pro-
 » verbes, que l'on avait rencontrés
 » dans la circulation, et qu'on avait
 » prises plus d'une fois pour une
 » heureuse propriété des auteurs qui
 » les employaient. » On a reproché à
 » Pascal, dont ce chef-d'œuvre lui a si
 » justement acquis, comme écrivain,
 » une autorité universellement recon-
 » nue, d'avoir méprisé la poésie.
 » Mais la manière dont il s'explique à
 » ce sujet ferait penser qu'il a voulu
 » seulement tourner en ridicule certai-
 » nes expressions et images banales
 » ou ampoulées, dont se servaient
 » quelques poètes français, à une épo-
 » que où n'avaient point encore pa-
 » ru les plus admirables productions
 » du siècle de Louis XIV. On a de
 » la peine à croire que Pascal fût
 » resté insensible aux beautés qu'il
 » avait dû remarquer dans les poètes
 » de l'antiquité. Les *Provinciales* ont

(1) On peut ajouter ici ce que Voltaire a dit des *Provinciales* dans son *Siècle de Louis XIV*, chap. XXXIII : « Il est vrai que tout ce livre portait sur un fondement faux. On attribuait adroitement à toute la société, des opinions extravagantes de quelques jésuites espagnols et flamands. . . . Mais il ne s'agissait pas d'avoir raison, il s'agissait de divertir le public. » Voyez aussi la lettre de Voltaire au père Lamoignon, en date du 7 février 1736, dans la *Correspondance générale*.

l'objet de diverses critiques littéraires. Nous ne ferons aucune difficulté d'admettre que ces lettres peussent quelquefois par défaut d'élévation et d'harmonie ; mais nous ne sommes pas que la postérité a suffisamment reproché à Pascal du reproche d'absence de sens commun. On a souvent admiré que, dans le choix de ses expressions, il tellement pressenti le génie de la langue, que presque aucun mot n'a été employé dans les *Prologes* n'a vieilli depuis plus d'un siècle et demi. Seulement on y trouve comme dans tous les auteurs de ce temps, quelques mots qui dès lors ont changé d'acception. Mais il n'est pas de convenir qu'on y rencontre aussi plusieurs tours qui ont cessé d'être en usage, et qui portent évidemment le cachet du siècle au lequel ils appartiennent. Pascal avait l'habitude de parler aux hommes, de attirer leur attention, art qu'il n'a jamais mis en pratique. Il a laissé à ce point des réflexions d'une justesse, et les préceptes les plus sages, qui équivalent à un conseil. Ce qu'on ne saurait trop remarquer, c'est que cet homme, né, pour l'observation de Nicole, plutôt pour inventer que pour apprendre, avait dans son propre fonds ce que les autres sont obligés de chercher péniblement dans les livres. Il avait un sens exquis, d'une sagacité peu commune, d'un sentiment et des convenances, d'un goût et toujours sûr, il saisissait le vrai et le vrai avec une étonnante facilité : il trouvait de lui-même les secrets des arts, et son génie lui en dévoilait tous les secrets. Mais le plus grand titre de gloire de Pascal, celui qui lui donne une gloire vraiment immortelle et durable, est le livre des *Pensées* ;

fragments détachés, jetés comme au hasard sur le papier, sans liaison et sans ensemble ; matériaux épars, privés de l'ordonnance que la main seule de leur auteur pouvait y mettre, mais marqués du sceau du génie, qui partout y a laissé son empreinte, *disjecti membra poetæ*. Pascal ne s'est occupé des hautes méditations qui sont l'objet de ces *Pensées*, que durant quatre années de sa vie, au milieu des cruelles souffrances qui en ont si fort abrégé le cours. On a souvent déploré qu'il n'ait pu compléter ces magnifiques pierres d'attente, et surtout qu'il n'ait pu élever lui-même le grand édifice dont il avait conçu le plan. Divers éditeurs des *Pensées* ont essayé de les classer pour y introduire un certain ordre ; mais il est difficile de s'assurer quel était réellement l'enchaînement et le genre de liaison que l'auteur y aurait mis. Cependant, nous nous sommes persuadé que, par le moyen d'un examen approfondi, on pourrait apercevoir quelques traces de correspondance entre ces divers matériaux, quelques relations de ces fragments avec le plan auquel ils étaient, sans doute, assortis et subordonnés. Nous avons tenté cet examen ; et nous avons pu en entrevoir, au milieu de ces pièces diverses, un système complet de philosophie, le plus beau qui jamais soit sorti des conceptions humaines, un système qui efface toutes les méditations des philosophes anciens et modernes ; système parfaitement lié dans toutes ses parties, qui embrasse l'homme tout entier, qui dévoile toute sa nature, qui en trace la peinture la plus énergique avec une vigueur de pinceau peut-être inconnue jusque-là ; qui apprend à l'homme la juste mesure et les bornes de toutes ses puissances

physiques et morales ; qui met à nu toute sa faiblesse et sa misère, et lui découvre, en même temps, les restes de sa grandeur déchue, et celle à laquelle il peut s'élever encore ; qui démêle et combine ces étonnantes contrariétés de son état présent, lesquelles ont fait le désespoir de tous les philosophes, dogmatiques ou sceptiques, également incapables de les comprendre, de les expliquer, et de les concilier ; système qui fait jaillir de ces considérations frappantes de vérité et de profondeur, toutes les lumières nécessaires pour montrer à l'homme sa véritable situation sur la terre, ce qu'il y doit faire, quelle est sa destinée finale, et quelle voie il doit prendre pour l'accomplir. Ici se déroule le plus magnifique tableau de la religion chrétienne, considérée dans les archives de la révélation, dans son histoire, dans les preuves de sa divinité, dans la haute sagesse de ses lois et de ses maximes, dans son admirable convenance à l'état et à tous les besoins de l'homme, dans sa perfection, qui complète toutes les théories morales, qui apporte ce qui manque à toutes les doctrines imparfaites des hommes. Nous avons tâché d'esquisser ailleurs l'ensemble de ce système, qui ne peut trouver ici sa place (1). C'est de Pascal que

(1) Nous avons cru, en particulier, y démentir les principes fondamentaux d'une théorie complète des facultés de l'homme intellectuel, et de leur usage dans tout emploi du raisonnement, outre la base d'un système philosophique, déjà remarqué avant nous, sur la réalité et le principe des connaissances, reposant sur le sentiment primitif des vérités de fait. Pascal ne laisse peut-être rien à désirer sur l'art d'exprimer la vérité, et sur celui de persuader, sur les définitions et leur usage, sur l'autorité en matière de philosophie. Ses considérations sur ce dernier point ne conduisent au fameux système de la perfection de l'esprit humain, que quelques philosophes modernes parviennent lui avoir emprunté sans en rien dire, et qu'ils ont exagéré et défiguré, en refusant ou négligeant de reconnaître avec lui que si l'homme avance toujours, c'est dans une sphère

la plupart des orateurs chrétiens ont emprunté leurs plus beaux coups de pinceau, lorsqu'ils ont voulu peindre l'état actuel de l'homme. On en voit des exemples dans quelques passages de Bossuet, où il est facile de reconnaître le modèle que cet anti-grand peintre avait sous les yeux. Beaucoup des pensées de Pascal sont des traits de génie, qui réunissent encore le mérite d'une expression pleine d'énergie et de beauté. Les pensées sur la nature en général, et sur l'homme, sont les unes d'une magnificence, et les autres d'une profondeur, qui ne pourront jamais épuiser l'admiration. Pope en a de même emprunté une grande partie dans son *Essai sur l'homme*. Quelques unes de ces pensées sont enveloppées d'obscurité ; d'autres présentent de légères taches dans le style ; plusieurs sont d'une imperfection réelle, les unes et les autres se ressentent de l'état dans lequel Pascal se trouvait en les écrivant. Celles qui sont visiblement contraires aux sentiments de l'auteur, n'étaient, sous toute apparence, que des objections destinées à être combattues. Il y a des répétitions assez fréquentes, tantôt avec quelques variations seulement dans les termes d'autres fois à très peu près avec les mêmes expressions. Ce recueil incomplet de notes, de pièces simplement ébauchées, ne doit être jugé, ni dans ses détails, ni moins encore dans son ensemble, selon les règles ordinaires de la composition littéraire. Ces considérations n'ont pu prévenir certaines critiques, d'autant

dont il ne dépassera jamais les limites, laquelle n'a qu'un point en comparaison de l'immensité de la nature ; et qu'ainsi l'homme verra toujours le but à la même distance : comme une foule qui emploierait sa vie à gravir une montagne, et qui n'aurait pas plus prévu le soleil.

déplorables, qu'elles paraissent même dictées par la mauvaise humeur. Mais ce n'est pas aux *Pensées* seulement que se sont attaqués les ennemis de la gloire de Pascal ; ils ont essayé tour à tour de lui disputer ses titres à l'admiration de l'humanité : leurs vains efforts ont été vaincus par l'opinion universelle, qui ne peut cesser de voir dans Pascal un homme également grand par son génie, son savoir, comme écrivain et comme philosophe. Il nous reste maintenant à jeter un coup d'œil sur la vie privée de cet illustre homme et sur son caractère. Ses études soutenues auxquelles il se livra dès sa tendre jeunesse, et les peines que lui causèrent l'invention et le perfectionnement de sa Machine arithmétique, ont porté à sa santé, comme nous l'avons remarqué, une atteinte irréparable. Aussi a-t-il dit lui-même dès l'âge de dix-huit ans, qu'il ne lui restait plus qu'à mourir. C'est à vingt-trois ans qu'il eut la première connaissance des sciences de Torricelli ; et l'année même qu'il publia les siennes sur le même sujet. Ses *Traité de l'Équilibre des liqueurs* et de la *Pesanteur des corps* avaient été achevés en 1653, et du *Triangle arithmétique*, en 1654. C'est dans cette dernière année qu'il offrit, avec une modestie remarquable, quelques ouvrages sur la géométrie, à la société libre de Paris, dont nous avons parlé. Au même temps encore il s'occupait de ses recherches relatives aux jeux de hasard, qui furent l'occasion de l'invention de son *Triangle arithmétique*. Cependant ses maux allaient en augmentant, et l'épée d'attaque de paralysie avait eu en 1647, lui avait

presque ôté l'usage des jambes. Mais les soins de son père et de sa sœur Jacqueline lui procuraient quelque soulagement. On l'engagea à se distraire par des promenades et des voyages. Il perdit son père en 1651 ; et sa sœur, que des talents distingués et une réputation de grand mérite semblaient appeler à faire dans le monde le charme de la société, touchée de ses pieux discours et des vertus qu'il pratiquait avec tant de zèle, embrassa la vie religieuse dans la maison de Port-Royal-des-Champs. Les discours et l'exemple de Pascal exerçaient une grande influence sur tous ceux qui l'approchaient : son père même, dont la vie avait été une pratique continuelle des vertus les plus recommandables, prenait un tel goût à ses entretiens, qu'ils redoublèrent chez lui les sentiments de piété, et le rendirent plus attaché encore à ses devoirs religieux. Lorsque Pascal fut resté seul, son application au travail n'éprouvant plus d'obstacles, il en abusa de nouveau au détriment de sa santé, et les rapides progrès de ses maux le forcèrent bientôt d'y renoncer tout-à-fait. Il éprouvait de grands maux de tête, une inflammation dans les entrailles ; et, dans cet état, il ne pouvait avaler aucun liquide qui ne fût chaud, et seulement goutte à goutte. Les médecins lui ordonnèrent de se purger tous les deux jours pendant trois mois : il se condamna, sans se plaindre, au long supplice de prendre toutes ces médecines de la seule manière dont il pouvait le faire. Il recouvra un peu de santé. Les médecins lui conseillèrent alors de se livrer à quelques distractions : il ne le fit d'abord qu'avec répugnance ; et il se répandit, en effet, dans le monde, où il porta cette aménité,

ces lumières accompagnées de beaucoup de modestie et de réserve, qui rendaient sa société si agréable. Lui-même prit peu-à-peu plus de goût pour le commerce des hommes; et l'on prétend même qu'il forma le dessein de se marier. Mais un malheureux accident qui lui arriva au mois d'octobre 1654, opéra une révolution dans ses idées, et donna une direction nouvelle à ses vues et à sa conduite. Il allait se promener du côté du pont de Neuilli, dans un carrosse à quatre chevaux, selon l'usage du temps. Quand il fut près de ce pont, les deux premiers chevaux prirent le mors aux dents, vers un lieu où il n'y avait point de barrière au bord de la Seine; ils se précipitèrent dans la rivière: la secousse produite par leur chute, fit heureusement rompre les traits, et la voiture resta sur le bord. La commotion subite et violente que reçut Pascal, faillit lui faire perdre la vie, et aggrava toutes ses infirmités: elle ébranla son imagination; et l'on prétend que dès-lors il croyait voir quelquefois un précipice à ses côtés. Cet événement lui parut un avertissement que lui donnait la Providence sur la fragilité de la vie: il résolut d'en profiter. Sa sœur, la religieuse, contribua, par ses conseils, à lui faire embrasser le nouveau règlement de vie qu'il mit à exécution. Il renonça dès-lors à toute culture des sciences profanes. Il changea de quartier; et, après un court séjour à la campagne, il revint dans sa nouvelle demeure se consacrer à une retraite absolue, et à une pratique de plus en plus rigoureuse de ses exercices de piété. Tous les jours il retranchait quelque chose des commodités de la vie; et voulant se débarrasser de tout ce qu'il regardait

comme superflu, il ôta jusqu'aux tapisseries de son appartement. N'employant le secours des domestiques que dans les circonstances où il le était indispensable, il faisait lui-même son lit, et allait prendre ses aliments dans la cuisine, d'où il le portait dans sa chambre. Il consacrait la plus grande partie de son temps à la prière, et à la lecture de l'Écriture sainte, qu'il finit par retenir toute entière, au point de ne connaître sur-le-champ la vérité ou la fausseté ou l'inexactitude d'une citation. Il s'appliquait à mortifier ses sens de toutes manières. Sa sœur rapporte qu'il portait sur lui une ceinture garnie de pointes de fer, pour rappeler son attention sur lui-même, et réprimer un besoin les mouvements intérieurs d'amour propre, auxquels il se sentait exposé dans les conversations. C'est alors qu'il conçut le dessein et le plan du grand ouvrage dont il ne laissa que les premiers linéaments dans ces fragments isolés qui nous restent sous le titre de *Pensées*. C'est aussi pendant ce temps qu'il écrivit les *Provinciales*. A trente-cinq ans il sentit se renouveler tous ses maux. Il éprouva d'abord un violent mal de dents qui le plongea dans ces cruelles insomnies pendant lesquelles il médita les problèmes de la Cycloïde. Il écrivit les solutions de ces problèmes en huit jours, fournissant les feuilles à deux imprimeurs à-la-fois. Ses douleurs ne lui laissèrent plus aucun relâche. Sa dernière maladie, qui dura deux mois, commença par un dégoût complet. Il logeait dans sa maison un pauvre homme avec sa femme et six enfants; l'un de ceux-ci fut atteint de la petite vérole. Pascal craignait que sa sœur, M^{me}. Périer, n'eût

raison, à cause de ses projets, quelque répugnance à donner ses soins ordinaires, ce qui pouvait se passer, ne permit qu'on sortit de chez lui le 17 août, qui ne pouvait être déplacé : mais il décida que c'était même de sortir, attendu que ce n'était pas aussi grand pour lui ; et, malgré ses souffrances, il se fit transporter chez sa sœur, qui était sans fièvre ; mais son état fit venir les médecins : il en consulta tout le danger ; et, comme il n'y avait rien de mieux à faire, manda, avec instance, les médecins de la religion. Il éprouvait les maux de tête, des coliques douloureuses atroces, qui n'arrachaient aucune plainte. Au milieu de ces souffrances, il ne put avoir des œuvres de charité ; et l'objet des soins les plus importants, il desira que l'on plaçât dans sa maison, un malade auquel diguierait les mêmes attentions, disant-il, la gloire de savoir qu'il y eût quelqu'un aussi bien traité que lui. Comme il croyait point malade au moment où il l'était en effet, on le pria de recevoir les derniers sacrements, pour ne pas effrayer sa sœur. Le 17 août, il lui prit une crise qui semblait devoir l'emporter, et l'on eut regret de s'être résigné à ses prières. Lorsqu'il eut recouvré sa connaissance et un peu de repos, on se hâta de lui faire administrer l'eucharistie. *Voici*, dit le saint-Etienne-du-Mont, portant le viatique, *voici ce que vous avez tant désiré.* Il le reçut avec une ferveur et une émotion qui émurent les assistants jusqu'aux larmes. Quelques heures après, il retomba dans de violentes convulsions, qui durèrent

vingt-quatre heures, et dans lesquelles il mourut, le 19 août 1662, âgé de trente-neuf ans et deux mois. On ouvrit son corps, et l'on trouva les intestins gangrenés, l'estomac et le foie flétris. On fut frappé du volume considérable de la cervelle, qui avait une consistance presque solide. Ainsi périt cette frêle machine, qui servit pendant quelques instants de demeure à l'une des plus sublimes intelligences qui aient paru sur la terre. Qui pourrait dire ce qu'eût fait un tel homme, si, doué d'une meilleure constitution physique, il eût vécu la durée ordinaire de la vie humaine, et consacré tout ce temps à la culture des sciences, des lettres et de la philosophie ? Il est douteux qu'on eût vu deux fois briller une telle lumière parmi les hommes. Il paraît que Pascal avait épousé de bonne-foi la cause des Jansénistes ; il était persuadé que leur doctrine sur la grâce était celle de saint Augustin et de saint Thomas ; et dès lors il ne crut pas qu'il fût possible de s'écarter de cette doctrine sans tomber dans l'erreur. Ainsi, lorsque les Jansénistes montrèrent quelque condescendance à l'égard du formulaire de 1657, Pascal les désapprouva expressément ; ce qui apporta un peu de refroidissement dans ses relations avec Port-Royal ; d'où l'on avait conclu, par méprise, qu'il avait rétracté ses opinions. Il paraît, au contraire, qu'il est mort, comme on a dit, dans les sentiments du jansénisme le plus rigoureux. Mais laissons de côté le jansénisme de Pascal, pour admirer en lui, sans restriction, le rival d'Archimède et de Galilée, le précurseur de Moïse et de Boileau, l'égal de Démosthène et de Bossuet pour la hauteur de l'éloquence, le plus grand

peut-être des philosophes, en prenant pour philosophie l'art d'apprécier la juste valeur des choses, la science de l'homme, et la connaissance de ses destinées et de ses devoirs; et, sous ce dernier rapport, il est encore le plus grand apologiste de la religion chrétienne, et le plus redoutable adversaire de l'incrédulité. Il avait pour les vérités de la foi la docilité d'un enfant; docilité qui s'allie très-bien avec les plus hautes qualités de l'esprit. On ne peut pas dire que Pascal eût l'âme servile : quelques-unes de ses pensées les plus énergiques prouvent qu'il avait une indépendance d'esprit très-prononcée. Voyez avec quelle noble liberté il parle à un personnage d'un rang éminent, en lui traçant la distinction qu'il fait entre les grandeurs naturelles, et celles qui ne sont que de convention : « Il n'est pas nécessaire, parce que vous êtes duc, que je vous estime; mais il est nécessaire que je vous salue. Si vous êtes duc et honnête-homme, je rendrai ce que je dois à l'une et à l'autre de ces qualités.... Si étant duc et pair, vous ne vous contentiez pas que je me tinsse découvert devant vous, et que vous voulussiez encore que je vous estimasse, je vous prierais de me montrer les qualités qui méritent mon estime. Si vous le faisiez, elle vous est acquise, et je ne pourrais vous la refuser sans injustice; mais si vous ne le faisiez pas, vous seriez injuste de me la demander, et assurément vous n'y réussiriez pas, fussiez-vous le plus grand prince du monde. » Nous n'avons pas besoin de parler du sel piquant, et de la finesse de plaisanterie, dont l'auteur des *Provinciales* savait assaisonner ses entretiens; plaisanterie

d'autant plus aimable, qu'elle était toujours tempérée par la crainte de déplaire. Pascal vit les troubles de la Fronde; il résista avec une fermeté inébranlable à toutes les sollicitations qu'on lui fit pour le détacher de la cause du roi. Si c'était un crime à ses yeux de vouloir introduire, par la révolte, un roi dans une république établie, il n'en voyait pas un moins grand, au sein d'une monarchie, dans tout ce qui blessait la majesté royale, qui était, selon lui, une image de la puissance de Dieu. Non-seulement il détestait la guerre civile, à cause des maux affreux qu'elle entraîne, mais il envisageait principalement ces maux avec les yeux de la charité chrétienne. Cette charité était l'une de ses vertus dominantes : il la pratiquait avec un grand zèle; et sa tendresse pour les pauvres se manifestait dans toutes les occasions. Il s'imposait sur son nécessaire, des privations au profit des infortunés. Il se serait volontiers dépouillé de tout pour secourir les malheureux, sans rien craindre pour lui-même : *J'ai remarqué*, disait-il, *que, quelque pauvre que l'on soit, on laisse toujours quelque chose à sa mort.* Pascal souffrait avec humilité qu'on lui fit remarquer ses défauts : le principal était une disposition à l'impatience qui est ordinaire aux naturels vifs et surtout aux hommes de travail. Lorsqu'il craignait d'avoir fâché quelqu'un par ses vivacités, il mettait un si grand empressement et tant de douceur à réparer sa faute, qu'il en effaçait aussitôt jusqu'à la moindre impression. Il tâchait de tout son pouvoir, de se dégarer des choses terrestres, comme indignes de fixer une âme destinée à l'immortalité. Par suite du mê-

incipe, et malgré la tendre affection qu'il avait vouée à ses parents, fit un généreux effort sur lui-même pour combattre cette allégresse et pour inspirer aux autres l'exemple de se détacher de lui-même. *« Je ne suis, disait-il, la fin de moi-même; il est injuste qu'on s'attache à moi, et je tromperais ceux que je ferais naître de ce désir. Par un sacrifice douloureux sans doute à la nature, et que la religion seule adoucit, il immolait son amour à l'amour divin, qu'il regardait comme le seul sentiment qui pouvait remplir une âme chrétienne. s'il se vit obligé de renoncer à son travail, il se dédommageait de sa privation en fréquentant les églises, assistant à toutes les solennités, sa prière favorite était la récitation des petites Heures canonicales; le jeûne lui paraissait admirable, et il parlait avec une sorte de ravissement. Nous avons dit un mot des délicatesses qu'il aimait à s'imposer, sa sobriété surtout était remarquable. Il ne voulait permettre aucun excès même dans les mets qu'on lui servait; et il n'aimait point l'ostentation la délicatesse des plats. L'état de sa santé exigeait qu'il se servit des aliments choisis, et qu'il était beaucoup de soin à lui faire servir des choses saines et agréables. Cette dernière qualité était toute pure perte, car ils s'était exercé à ne point savourer sa nourriture; lorsqu'on lui demandait s'il n'aurait pas remarqué la bonté de tel ou tel mets, il répondait avec une aimable naïveté : *Vous deviez m'en parler auparavant; je vous avoue que je n'y ai pas pris garde.* Nous terminerons par le portrait suivant, qu'il se donne lui-même : « J'aime la pauvreté, parce que Jésus-Christ l'a ai-*

« mée; j'aime les biens, parce qu'ils
« donnent le moyen d'assister les misérables. Je garde la fidélité à tout
« le monde. Je ne rends pas le mal à
« ceux qui m'en font. J'essaie d'être
« toujours véritable, sincère et fidèle
« à tous les hommes. J'ai une tendresse
« dresse de cœur pour ceux que Dieu
« m'a unis plus étroitement. Soit
« que je sois seul, ou à la vue des
« hommes, j'ai en toutes mes actions
« la vue de Dieu, qui doit les juger,
« et à qui je les ai toujours consacrées.
« créées. Voilà quels sont mes sentiments. » Pascal fut enterré à Paris, dans l'église de Saint-Etienne-du-Mont, sa paroisse, derrière le maître-autel, au pied du pilier droit de la chapelle de Notre-Dame. Nicole a fait de ce grand homme un court Éloge en latin, que Bossuet a placé au commencement du premier volume de son édition. Perrault, parmi ses *Hommes illustres du dix-septième siècle*, avait compris Pascal et Arnauld, dont les Éloges furent supprimés, dit-on, par l'effet des démarches et du crédit des Jésuites; ce qui donna lieu, comme l'on sait, à l'application du fameux passage de Tacite, relatif aux images de Cassius et de Brutus (V. ARNAULD). Le *Discours sur la vie et les ouvrages de Pascal*, inséré, en 1779, dans la collection complète de ses Œuvres, 5 vol. in-8°, a été imprimé à part, en 1781, avec des corrections et des additions considérables, Paris, Nyon, in-8°, de 146 pag. Nous ne parlerons pas de l'Éloge étrange, dirons-nous dérisoire, que Condorcet a mis en tête de son édition des *Pensées*. Il est singulier que, pendant un siècle et demi, aucune société littéraire de France n'ait proposé l'éloge de Pascal aux efforts de l'éloquence. En 1811, l'Académie des Jeux-Flo-

raux de Toulouse repara enfin cet oubli. Après cinq ans d'épreuves et d'appels réitérés à de nouveaux efforts, le prix accoutumé qui avait été doublé (*l'églantine d'or*) fut décerné, le 3 mai 1816, au Discours envoyé par l'auteur de cet article (1). L'académie accorda un second prix à un autre Discours qui lui parut digne de récompense, et dont l'auteur était M. Belime (Paris, 1816, in-8°.) Un autre Eloge de Pascal, par Alexis Dumesnil, avait paru trois ans auparavant (Voyez-en l'extrait dans les *Annales littéraires* de M. Dussault, tome iv). M. J.-H. Monnier, avocat-général à la cour royale de Lyon, a aussi donné un *Essai sur Blaise Pascal*, Paris, 1822, in-8°. — Nous garderons, en indiquant les écrits de Pascal, le même ordre que nous avons suivi dans l'exposition de ses travaux. Son indifférence pour la renommée a causé la perte de plusieurs de ses écrits sur les mathématiques et la physique, que l'on doit regretter, sinon pour le fond des matières, qui n'auraient plus aujourd'hui le même intérêt, attendu les progrès que les sciences ont faits, et le changement total des méthodes; du moins sous le rapport historique des sciences, et comme monuments des travaux d'un homme de génie, qui ont toujours leur prix aux yeux des

observateurs. I. *Essai pour Coniques*, 1640. Leibnitz, à ses manuscrits avaient été coniques, annonçait, dans une lettre à M. Périer, neveu de Pascal, datée d'août 1676, qu'il avait trouvé des exemplaires imprimés de cet ouvrage. Il fait mention de quelques autres fragments de Pascal qu'il y avait mis : l'un *De restitutione Conicarum* servait à faire retrouver les sections coniques au moyen des diamètres et des paramètres donnés; un autre intitulé *Magnum problema*, fournissait le moyen de couper un cône par un point donné, de manière à obtenir une section conique semblable à une section donnée. On a mis l'*Essai pour les Coniques* le seul qui reste de ces fragments. C'est la tête du quatrième volume de son édition de 1779. II. La même lettre de Leibnitz fait mention de six autres *Traités*, tous relatifs aux sections coniques, lesquels formaient, à l'avis de Leibnitz, un ouvrage *achevé*, en état d'être imprimé. » ne faut pas demander, ajoute-t-il, » s'il le mérite; je crois même » est bon de ne pas tarder de l'im- » tage, parce que je vois paraître » des *Traités* qui y ont quelque » port : c'est pourquoi je crois » est bon de le donner au plutôt, » qu'il perde la grâce de la nouveauté. » Il paraît néanmoins que ces traités sont perdus. Il est inutile d'en donner les titres; car quelques-uns n'en avaient pas d'autres que ceux que Leibnitz lui-même avait mis. III. Parmi les écrits de Pascal annonçait l'hommage de 1654, à la société libre de savants, dont il a été plusieurs fois que dans cet article, il en est quelques-uns qui paraissent compris au nombre de ceux dont fait mention la lettre

(1) *Éloge de Blaise Pascal, accompagné de notes historiques et critiques, discours qui a remporté le prix de l'Académie de Louvange, etc.*, par M. G. M. Bagnon, in-8°, Toulouse, 1816; Lyon, 1816, seconde édition. Si l'on veut connaître le jugement porté par les journaux sur cet ouvrage, on peut consulter le *Journal de Toulouse*, mai 1816; la *Gazette de France* du 25 novembre 1817; l'*Ami de la religion et du roi*, du 2 juillet 1817; le *Journal des sciences, lettres et arts*, cahier de septembre 1817; la *Bibliothèque universelle de Genève*, cahier de janvier 1817; la *Annales encyclopédiques*, de juillet 1817; les *Annales politiques, littéraires, etc.*, du 21 mai 1818; le *Journal de Turin*, du 30 janvier 1817; le *Journal de Lyon*, du 15 février 1817; le *Journal de l'Ami*, du 21 mai 1817, etc. G. M. P.

nuitz. Ce recueil devait contenir écrits suivants : 1°. *De numerum potentatum ambitibus*. — 2°. traité sur les nombres multiples, les faisait trouver par la seule tion des caractères. — 3°. *De eris magico-magis*; c'était une bode de former un carré magique, tel que si l'on ôtait l'une quelque des bandes du contour, le formait toujours un carré magique, et ainsi de suite pour toutes les successives. — 4°. *Promopollonius Gallus*; Pascal avait du l'*Apollonius Gallus* de Viète es contacts des cercles, et l'avait sé bien au-delà du travail de l'ancien. — 5°. *Tactiones sphaeræ*, ouvrage sur les contacts des res, analogue au précédent, et é par la même méthode. — 6°. *tiones etiam conicæ*; c'est le en de résoudre ce problème : it donnés cinq points et cinq ldroites, faire passer une section que par ces cinq points, ou par re points en touchant une des res, etc. — 7°. *Loci solidi*; ces t solides embrassaient tous les — 8°. *Loci plani*; Pascal, par méthode nouvelle et courte, t compris les lieux plans des ans, avec les additions des géomres modernes, et y avait reni ieux choses nouvelles qui lui rtenaient. — 9°. *Conicorum t completum*; c'était le traité Coniques qu'il avait composé à ans, dont nous avons parlé on lieu, et qu'il avait ensuite e dans un autre ordre. — 10°. *spectivæ methodus*; Pascal ant que, par une méthode la courte que l'on pût imaginer, rouvait tous les points scénohiques par l'intersection seulee de deux lignes droites. — 11°.

Aleæ geometria, ou *De compositione aleæ in ludis ipsi subjectis*; il s'agit ici des méthodes de Pascal pour les partis des jeux de hasard. Il annonçait, en outre, qu'il avait un traité de *Gnomonique*, et un grand nombre de *Mélanges* qui n'étaient pas en ordre, ou qui lui paraissaient de trop peu d'importance. IV. *Avis nécessaire à tous ceux qui auront curiosité de voir la Machine arithmétique, et de s'en servir*, avec une dédicace au chancelier Séguier (1645); suivi de la *Lettre de Pascal à la reine Christine* (de Suède), en lui envoyant la *Machine arithmétique* (1650). V. *Traité du Triangle arithmétique*. VI. *Traité des ordres numériques*; la lecture de ce traité suppose la connaissance et l'usage du Triangle arithmétique. VII. *De numericis ordinibus Tractatus*; ce traité, qui est une suite du précédent, comprend, entre autres exercices sur les nombres, quelques-uns des usages du Triangle arithmétique déjà exposés en français dans le traité du Triangle. Ces trois Traités ont été réunis et publiés, in-4°, Paris, 1665. VIII. Deux *Lettres à Fermat*, des 29 juillet et 24 août 1654, qui contiennent les méthodes de Pascal pour résoudre les questions de jeux de hasard. IX. *Problemata de Cycloïde proposita mense junii 1658*. C'est le programme des Prix proposés touchant la Roulette. A la suite de ce programme de deux pages, est un éclaircissement sur ces problèmes, intitulé : *De eodem argumento additamentum*. X. *Réflexions sur les conditions des Prix attachés à la solution des problèmes de la Cycloïde*. Nous avons indiqué plus haut l'objet de cet écrit, qui comprend quatorze pages. XI. *Annotata*

inquasdam solutiones Problematum de Cycloïde. En attendant l'examen que les juges du concours devaient faire des solutions envoyées, Pascal examine ici la pièce transmise par le P. La Loubère; il fait voir qu'elle ne contient qu'un calcul faux, sans aucune démonstration ni méthode, et qu'elle ne remplit aucune des conditions proposées. XII. *Histoire de la Roulette appelée autrement Trochoïde ou Cycloïde.* C'est une courte notice sur les premières découvertes relatives à cette courbe, et sur le résultat du concours proposé. Nous avons indiqué plus haut les points de cette notice qui sont susceptibles de critique. Pascal exposa ensuite tout ce qui s'était passé entre lui et le P. La Loubère au sujet du concours, sous ce titre : *Suite de l'histoire de la Roulette.* Ces deux pièces existent aussi en latin, et sont intitulées : *Historia Trochoïdis, sive Cycloïdis, gallicè, la Roulette; et Historie Trochœidis, sive Cycloïdis, continuatio.* XIII. Les travaux de Pascal touchant la solution des problèmes proposés sur la Roulette, comprennent les écrits suivans : 1°. *Lettre de M. Dettonville à M. de Carcavi, ci-devant conseiller du roi en son grand-conseil;* cette lettre, qui est une espèce d'introduction, contient d'abord, à la suite de quelques propositions préliminaires, la Méthode générale de Pascal pour les centres de gravité de toutes sortes de lignes, de surfaces et de solides; — 2°. cinq *Traités préparatoires des propriétés des sommes simples, triangulaires et pyramidales, des trilogies rectangles, et de leurs onglets, des sinus du quart de cercle, des arcs de cercle et des solides circulaires;* — 3°. *Traité général de la Roulette, ou l'Problème pro-*

posé publiquement et résolu par A. Dettonville. Pascal donne ici les solutions de tous les problèmes, lesquelles, en vertu de sa méthode, se déduisent des traités qui précèdent. XIV. *Dimension des lignes courbes de toutes les Roulettes.* Pascal envoya ce travail à Huygens, pour accompagner les solutions des problèmes de la Cycloïde, que Carcavi devait lui adresser. XV. *De l'Escalier circulaire, des triangles cylindriques et de la spirale autour du cône.* Cet écrit fut envoyé par Pascal à Sluze, chanoine de Liège, à qui il l'avait promis, en même temps que les problèmes de la Roulette. L'auteur détermine la dimension et le centre de gravité de l'escalier circulaire, d'un triangle cylindrique quelconque, et d'un solide spiral-cylindracé, engendré par le mouvement spiral d'une droite qui croît uniformément en se mouvant perpendiculairement au plan d'un cercle, de la circonférence au centre. XVI. *Propriétés du Cercle de la Spirale et de la Parabole.* Dans ce petit écrit, traité à la manière des anciens, l'auteur démontre que la ligne parabolique, et la spirale d'Archimède correspondante, sont égales; ce que Roberval avait déjà avancé, mais sans démonstration. XVII. *Nouvelles Expériences touchant le vuide* (1647). XVIII. *Réponse de Pascal au P. Noël, jésuite* (1647). XIX. *Lettre de Pascal à M. Le Pailleur, au sujet du P. Noël.* Ces deux lettres sont un modèle de raisonnement, et ne sont pas moins remarquables par le mérite du style. XX. *Lettre de Pascal à M. de Fubeyre, premier président de la cour des aides de Clermont Ferrand, etc.; Réplique de Pascal à M. de Fubeyre.* C'est dans la pre-

e de ces lettres que Pascal se
 e de l'accusation qu'un jésuite
 ont-Ferrand avait élevée contre
 ans une thèse publique, tou-
 t les expériences de Torricelli.
 . *Traité de l'équilibre des li-
 rs*, suivi du *Traité de la pe-
 ur de la masse de l'air*. On a
 é dans les papiers de Pascal ,
 fragments d'un ouvrage plus
 u sur les mêmes matières, dans
 els il traite des variations du
 mètre relativement à la météo-
 ie. Faute d'un nombre de faits
 ant, il tire à ce sujet quel-
 conséquences prématurées et
 avaient besoin de reposer sur
 observations plus nombreuses,
 e l'expérience n'a pas justifiées.
 eux *Traités* ont été publiés en
 , Paris, in-12, en tête des
 ouvrages suivants. XXII. *Ré-
 le la grande expérience de
 ilibre des liqueurs*, projeté
 e sieur B. Pascal, etc. (1648).
 icit contient la Lettre de Pascal
 Périer, dans laquelle il propose à
 -ci l'expérience du Puy-de-Dô-
 en lui exposant les motifs qui la
 nt suggérée. XXIII. *Nouvelles
 riences faites en Angleterre*,
 quées par les principes établis
 les deux *Traités de l'équili-
 les liqueurs et de la pesanteur
 masse de l'air*. C'est une expli-
 a des expériences faites dans le
 ient de la machine pneumati-
 XXIV. *Lettre de MM. Pas-
 et Roberval à M. Fermat, sur
 rincipe de géostatique mis en
 et par ce dernier*. Cette lettre,
 et comprise dans le recueil des
 vres de Fermat, traite du centre
 gravité d'un système de deux
 s égaux, liés par une ligne droite
 uible et sans poids. On y exa-
 e comment se comporterait ce

centre de gravité au centre commun
 des corps pesants, dans chacune des
 trois hypothèses qui régnaient alors
 sur la cause de la pesanteur, savoir,
 que cette cause peut résider, ou dans
 le corps seul qui tombe, ou dans la
 terre seule, ou dans l'un et l'autre
 à-la-fois. XXV. *Lettres de Louis
 de Montalte à un Provincial de
 ses amis, et aux RR. PP. Jésuites*,
*sur la morale et la politique de ces
 Pères*. C'est le recueil des lettres
 connues sous le titre impropre de
Lettres Provinciales. Les premières
 sont au nombre de dix, et les autres
 au nombre de huit, outre le frag-
 ment d'une lettre au P. Annat. Ces
 lettres parurent d'abord l'une après
 l'autre, dans le format in-4°. Elles
 furent bientôt traduites dans plu-
 sieurs langues. XXVI. *Pensées de
 Pascal*. On les trouva écrites sans
 ordre sur des feuilles détachées. Les
 solitaires de Port-Royal en publièrent,
 en 1670, in-12, une édition dans la-
 quelle ils avaient supprimé quelques-
 unes de ces pensées, qui furent en-
 suite publiées en forme de supplé-
 ment par le P. Desmolets de l'Orato-
 ire. Il en parut, en 1687, à Paris,
 une édition en 2 vol. in-12, accom-
 pagnée de la Vie de Pascal, par ma-
 dame Périer, sa sœur; d'un Discours
 de Du Bois-de-la-Cour, sur les Pen-
 sées, et d'un Discours sur les preu-
 ves des livres de Moïse. Ce recueil,
 accompagné des mêmes Discours,
 fut réimprimé en 1765, 2 vol. in-
 12. Quelques éditeurs des *Pensées* en
 avaient retranché plusieurs, les unes
 à cause de l'état d'imperfection dans
 lequel Pascal les avait laissées, et
 d'autres comme évidemment con-
 traires aux sentiments de l'auteur.
 Mais on n'avait pas pris garde, rela-
 tivement à ces dernières, qu'on ne
 peut rien conclure de quelques maté-

riaux bruts dont la destination n'est pas indiquée; et qu'un écrivain qui se propose un système de défense ou d'apologie, doit naturellement recueillir les objections qu'il aura à combattre. Bossut a fait une chose très-utile, non seulement en rétablissant les *Pensées* de Pascal dans leur intégrité, mais en les distribuant dans un ordre qui leur donne quelque ensemble, et en rend la lecture plus facile, au moyen de l'espèce de classification à laquelle il les a soumises. Le même éditeur a encore rendu un très-grand service au public, en réunissant, en un seul corps d'ouvrage, tous les écrits qui restent de Pascal, outre plusieurs pièces relatives aux travaux de cet homme célèbre, qui forment des documents intéressants pour l'histoire de ces travaux. Condorcet avait publié en 1776, une édition des *Pensées*, précédée d'un *Éloge de Pascal*. Cette édition ne mérite aucune confiance: l'éloge contient des erreurs, et se ressent, sur beaucoup de détails, de l'esprit avec lequel il a été composé. L'auteur affecte de se contredire lui-même dans des notes, ce qui jette un louche continuel sur ce qu'il dit de son héros, toujours placé de cette manière entre la louange et le sarcasme; ce procédé est celui d'un écrivain qui ne respecte pas plus le public qu'il ne sait se respecter lui-même. Les *Pensées* de cette édition sont incomplètes; quelques-unes sont mutilées, et d'autres même falsifiées. Voltaire, faisant les fonctions de second éditeur, a renforcé le travail de Condorcet, de nouvelles notes, dans une édition qui parut en 1778; réimprimée en 2 vol. in-18, Londres (Cazin), 1785. A la lecture de ce recueil et du double commentaire qui l'accompagne, le livre

tombe des mains. La mauvaise et l'indécence y éclatent à chaque page, sans parler de la faiblesse du raisonnement dans les passages où les auteurs ont voulu être rieurs. Si ce travail est un déridable monument des efforts de la crédulité, il atteste du moins l'impuissance des auteurs dans une telle cause, par la perfidie des moyens qu'ils sont réduits à employer. On sait que Voltaire faisait à Condorcet cette loyale invitation: « Mon ami, ne vous laissez point de répéter depuis l'accident du pont de Nevers, le cerveau de Pascal était rangé. » Il est vrai que, selon la remarque de Bossut, il n'y a à cette œuvre qu'une petite difficulté: c'est que ce *cerveau dérangé* a produit de l'accident, les *Provinciales* et les *solutions des problèmes de la lettre*. XXVII. *Lettre touchant la possibilité d'accomplir les Commandements de Dieu*, et *Discussion sur le véritable sens des paroles du Concile de Trente, les commandements ne sont pas possibles aux justes*. XXVIII. Plusieurs écrits de peu d'étendue: *Discours sur la possibilité et le pouvoir de la Comparaison des anciens chrétiens avec ceux d'aujourd'hui*; *Questions sur les miracles*; *Écrit sur la signature du Formulaire*; *Fragment d'un écrit sur la Conversion du cheur*; etc. XXIX. Parmi d'autres écrits attribués à Pascal, ou du moins auxquels on croit qu'il a travaillé avec Arnauld, Nicole, Hermant etc., on cite des *Factum* pour des curés, touchant l'ouvrage intitulé *Apologie pour les casuistes*; des *projets de Mandements*; la *Réponse à l'écrit sur le sujet des miracles qui a plu à Dieu de faire à Port-Royal* etc.

GAL-VALLONGUE (Joa-
cuet), général de brigade
du génie, naquit à Sauve-
ment du Gard), le 14 avril
dans le cours de la révolu-
passa, du génie des ponts et
es, dans le génie militaire,
ntes les campagnes du Nord
lie. Le commandement des
la Grèce lui fut confié après
d'Udine. On l'en retira pour
tion d'Égypte. Fait prison-
combat d'Aboukir, il reve-
France sur sa parole, avec
e-cinq autres officiers; mais
eau qui les portait avant ro-
Syphante, ils furent livrés
res par le capitaine, chargés
envoyés à Constantinople, et
is dans les prisons du bagne.
ent pour la poésie, qu'il n'a-
liver que comme un amuse-
ni fut singulièrement utile en
casion. Une épître en vers,
ressa à l'ambassadrice d'An-
à la Porte, pour l'intéresser
ort et à celui de ses compa-
l'infortune, toucha cette fem-
ible, belle-sœur de sir Sid-
ith, qui était alors au grand
à la cour Ottomane, et qui
facilement leur liberté. Le
aptif avait trouvé au bagne
taine de Français, restes
de quatre cents braves qui
succombé sous l'effort de
ille Tures, au combat de Ni-
en Épire, le 23 octobre
il a publié la relation de cette
et des horribles traitements
uvèrent, de la part des vain-
ceux qui furent assez malheu-
sur conserver la vie. Quand
re se fut rallumée, après la
Amiens, Pascal-Vallongue,
ia recouvré, par ce traité, le
e reprendre les armes, servit

de nouveau, avec distinction, en
Allemagne et en Italie. A Ulm, il
eut l'honorable mission de recevoir
les drapeaux que l'armée vaincue
s'était soumise à déposer aux pieds
du vainqueur. Après la victoire
d'Austerlitz, il alla commander le
génie au siège de Gaète, où il fut
tué, le 17 juin 1806. Les troupes
consacrèrent un monument à sa mé-
moire, aussitôt qu'elles furent en-
trées dans la place, quatre jours
après sa mort; et le chef du gou-
vernement napolitain à cette épo-
que, lui en fit ériger un autre,
sculpté par Canova, et sur lequel
fut placée, par ses ordres, l'inscrip-
tion la plus honorable. Le général
Vallongue fut le principal rédac-
teur du *Mémorial topographique
et militaire*, dresse au dépôt de la
guerre; collection estimée et fort im-
portante. On regrette que ce travail
n'ait pas été continué depuis sa
mort. Il n'en a paru que cinq ca-
liers in-8°. V. S. L.

PASCH (GEORGE), savant philo-
logue, né en 1661 à Dantzig, était
fils d'un riche négociant de cette
ville. Après avoir achevé ses pre-
mières études, il alla à Graudentz
apprendre le polonais, dont la con-
naissance lui était indispensable pour
suivre les affaires de sa maison; et,
au bout de six mois, il parla cette
langue avec autant de facilité que les
habitants. De retour à Dantzig, il
obtint de son père la permission de
fréquenter les cours de l'université;
visita ensuite les académies de Ros-
tock et de Königsberg, et prit, en
1684, ses degrés à Wittemberg. Le
desir d'acquérir de nouvelles con-
naissances le détermina à voyager;
il parcourut l'Allemagne et les Pays-
Bas, la France et l'Angleterre, et
revint dans sa patrie solliciter un

emploi dans l'enseignement public. S'étant arrêté à Kiel, il épousa une fille du savant Chr. Kortholt, et obtint, en 1701, à l'université de cette ville, la chaire de morale, qu'il remplit avec beaucoup de distinction. Il venait d'être nommé professeur de théologie, lorsqu'il mourut, le 30 septembre 1707, à l'âge de cinquante-six ans. On a de lui des thèses sur des sujets intéressants : *De paradoxo morali : Et qui accipit, et qui nihil vel pauca dat, liberalis est*, Kiel, 1702; — *De Fabulis romanensibus antiquis et recentioribus*, ibid., 1704, in-4°; — *De fictis rebus publicis*, ibid., 1704, in-4°; c'est une dissertation sur les plans de gouvernement, imaginés par Platon, Th. More, Campauella, etc.; — *De Philosophiâ characteristica et parænetica*, ibid., 1705; — *De re litterariâ, pertinente ad doctrinam moralem Socratis*, ibid., 1706; — *Brevis introductio in rem litterariam pertinentem ad doctrinam moralem*, 1706; — *De re litterariâ potissimum morali Platonis*, 1707; — *De scepticorum præcipuis hypothesebus*, 1707; — *Programma de difficultate muneris theologici*, ib., 1707, in-4°; c'est le discours que Pasch prononça en prenant possession de sa chaire de théologie. Mais les deux principaux ouvrages de Pasch sont : I. *Tractatus de novis inventis quorum accuratiori cultui facem prætulit antiquitas*, deuxième édition, Leipzig, 1700, in-4°. Cet ouvrage savant, mais un peu indigeste, est recherché. L'auteur se propose de prouver que la plupart des opinions regardées comme nouvelles, étaient déjà connues des anciens; et qu'on retrouve dans leurs écrits le germe de toutes les idées de philosophie, de morale et de politi-

que des modernes; il s'attache à faire voir que toutes couvertes dans les arts et les sciences ne sont que le résultat et le développement des connaissances qui ont été transmises par l'antiquité, un peu de confusion dans ce langage; mais on y voit un grand nombre de faits curieux, et sa lecture peut être très-utile à Duten. Il a cherché à établir le même système (Voy. DUTENS, XII, 397.) *variis modis moralia tractata*, Kiel, 1707, in-4°. Il traite dans cet ouvrage, des différentes méthodes qui ont été employées pour l'enseignement de la morale, par les logiques, les fables, les satires, les caractères, les adages ou proverbes, etc., et donne ensuite l'exposé des six principales sectes de philosophie. La notice sur la philologie, que l'on trouve dans le tome VII des *Mémoires de Duten*, est inexacte et incomplète. Voy. l'*Hist. littér. de l'université de Hambourg*, par J. C. Thiess, 1800, in-8°, 234-247. — Jean PASCH, né à Hambourg, dans le comté de Lauenbourg, était, en 1687, professeur de philosophie à Rostock; il exerça ensuite le ministère pastoral, mais sa mauvaise conduite l'obligea de démettre, et mourut, en 1700, à l'hôpital de Hambourg. On a de lui vingt-sept opuscules ou dissertations académiques, sur divers points de philologie ou de théologie biblique : la plus remarquable est son *Gnæceum doctum, seu minimis eruditus*, Wittenberg, 1690, in-4°.

PASCH (JEAN), peintre : il naquit à Stockholm, en 1691, et pouvant se former en Suède, il fit plusieurs voyages en Hollande, France et en Italie, et se per-

à surtout dans le genre des décorations. Il réussissait aussi dans le paysage, dans les marines et dans la culture des fleurs. Son goût et ses connaissances furent très-utiles aux progrès de l'academie des beaux-arts fondée à Stockholm, en 1734. Le tableau le plus remarquable qu'on de lui est le plafond de la chapelle du roi au palais de Stockholm, dont le travail, peintre français, avait fait la partie, mais que Pasch recommença, et peignit tel qu'on le voit maintenant. Jean Pasch mourut en 1769, laissant une collection précieuse de tableaux et de dessins, qu'il avait rassemblés dans ses voyages. — Laurent PASCH, autre peintre suédois, s'est distingué dans le portrait, et a dirigé long-temps l'academie des beaux-arts de Stockholm. — Sa fille, Ulrique-Frédérique PASCH, née en 1735, montra dès un talent très-distingué, fut reçue, en 1773, membre de l'academie de peinture et de sculpture, et mourut le 13 avril 1796. C—AU.

PASCHAL (CHARLES PASQUALI, plus connu sous le nom de), en latin *PASCHALIUS*, négociateur et antiquaire, était né, en 1547, à Coni, dans le Piémont, d'une famille noble. Il vint faire ses études à Paris, eut l'avantage d'être admis chez le fameux Gui de Pibrac, président au parlement, qui, charmé de ses talents, se chargea de le produire dans le monde. Aubery rapporte que le cardinal de Guise lui remit ses mémoires sur le règne de Henri II, pour les publier; mais c'est sans aucune preuve que cet écrivain accuse Paschal d'une infidélité dont il était incapable (V. P. PASCAL). L'espérance de parcourir avec honneur la carrière des emplois l'ayant décidé à se rendre en France, il s'y fit naturaliser.

Il fut chargé, en 1576, par Henri III, d'aller en Pologne réclamer les meubles précieux que ce prince y avait laissés en quittant ce royaume; et il s'acquitta de cette commission avec tant de succès, que le roi le créa chevalier, et lui permit d'ajouter une fleur de lis à ses armoiries. Il épousa, quelque temps après, une riche veuve d'Abbeville, qui, n'ayant que des parents éloignés, lui fit donation de tous ses biens. Henri IV l'envoya, en 1589, en Angleterre, demander à la reine Elisabeth des secours, qu'il eut le bonheur d'obtenir. En 1592, il fut reçu avocat-général au parlement de Rouen; mais il n'en remplit pas long-temps les fonctions. On le jugea propre à travailler à la pacification des provinces qui refusaient encore de reconnaître l'autorité royale; il parcourut successivement à cet effet le Languedoc, la Provence et le Dauphiné, et il réussit à y apaiser les troubles. En récompense de ses services, Paschal fut nommé conseiller-d'état, et, en 1604, ambassadeur près les Lignes-Grises. Il y passa dix années; et, comme les devoirs de sa place lui laissaient du loisir, il l'employait à l'étude des anciens auteurs, qui avaient toujours fait ses délices. Rappelé à Paris, en 1614, il vint y prendre place au conseil-d'état. Mais une attaque de paralysie l'ayant privé d'une partie de ses facultés, il se fit transporter dans son château de la Quente, près d'Abbeville, où il mourut presque octogénaire, le 25 décembre 1625. Il fut enterré dans l'église de Saint-Wulfran d'Abbeville, où l'on voyait son tombeau dans le chœur, avec une épitaphe rapportée par différents auteurs. Paschal, n'ayant point eu d'enfants, adopta un jeune homme, qu'il institua l'hé-

ritier de ses grands biens, à condition de relever son nom et ses armes. On trouve la liste de ses ouvrages dans l'*Histoire ecclésiast. d'Abbeville*, par le P. Ignace-Joseph de Jesus - Maria, carme déchaussé (c'était un neveu du fameux géographe Sanson); dans les *Mémoires* de Nicéron, tome xvii, et dans les *Scriptori Piemontesi*, de Fr. Agost. della Chiesa. Les principaux sont : I. *Viti Fabricii Pibrachii vita*, Paris, 1584, in-12, et dans les *Vitæ selectæ*, Breslau, 1711, in-8°. Cette Vie de Pibrac est remplie de détails curieux et singuliers; elle a été traduite en français par un de ses descendants (Gui du Faur, seigneur d'Herinay), Paris, 1617, in-12. II. *Elogium Eliæ Vineti*, au devant du *Commentaire* sur Ausone, par Vinet (Voy. ce nom). III. *De optimo genere elocutionis tractatus*, Rouen, 1595, in-12; Paris, 1601, in-8°. IV. *Legatus*, Rouen, 1598, in-8°. Cet ouvrage, l'un des premiers qui ait traité des devoirs et des fonctions de l'ambassadeur, eut un succès qu'il ne méritait pas : il a été réimprimé plusieurs fois; mais on ne recherche que la petite édition de Leyde, 1645, in-12, parce qu'elle fait partie de la collection des Elseviers. Paschal prétendit que le *Traité de l'ambassadeur*, par Jean Hotman, n'était qu'un extrait de son ouvrage; et il en fit paraître la réfutation, sous ce titre : *Notes sur un petit livre premièrement intitulé : L'Ambassadeur*, et depuis : *De la charge et dignité de l'ambassadeur*, par de Colazon, gentilhomme breton, Paris, 1605, in-8°. Hotman lui répliqua par l'*Anti-Colazon* (V. HOTMAN, xx, 592.) Baillet avait pris Colazon pour un personnage réel; mais La Mounioie, dans

ses *Notes sur les Anti*, prouve jusqu'à l'évidence que c'est un masque dont s'est servi Paschal, qui ne voulait pas figurer en son nom dans une querelle littéraire (Voy. les *Anti* de Baillet). V. *Gnomæ seu axiomata politica ex Tacito*, Paris, 1600, in-12. VI. *Censura animi ingrati*, ibid., 1601, in-8°. VII. *Christianarum precum libri duo*, ibid., 1602 in-24; ibid., 1609, in-8°. Scaliger faisait beaucoup de cas de ce recueil de prières, qui n'est pas commun. Colomiez lui a donné place dans sa *Bibl. choisie*. VIII. *Coronæ, opus decem libris distinctum*, ibid., 1610 in-4°. Leyde, 1671 et 1681, in-8°. C'est un traité complet des couronnes et de leurs usages chez les anciens; on y reconnoît une érudition immense, mais un peu indigeste. IX. *Virtutum et vitiorum definitiones*, Paris, 1615, in-8°. Genève, 1620 même format. X. *Legatio Rhætica, sive Relatio eorum quæ intra decennium in Rhætiâ acciderunt*, ibid., 1620. C'est l'histoire de l'ambassade de Paschal dans le pays des Grisons. Wicquefort dit qu'on voit par cet ouvrage, qu'il savait parler grec et latin, mais qu'il n'était qu'un ministre fort médiocre. (Voy. le *traité de l'Ambassadeur*, livre 1^{er}. Haller (*Bibl. hist. Suiss.*) parle au contraire fort avantageusement de ce livre, dont on a une mauvaise traduction allemande, par J. Fischer, Coire, 1781, in-8°. W—s.

PASCHAL (FRANÇOISE), auteur dramatique du xviii^e siècle, n'est pas citée dans l'*Histoire littéraire de Lyon*, par Colonia. On a cependant lieu de croire qu'elle était de cette ville; car ses cinq pièces y ont été imprimées. Perneti a réparé l'omission de Colonia; mais il ne parle que des deux premières pièces de

Paschal. Voici les titres de ses ouvrages : I. *Agathonphile*, martyr, tragi-comédie, 1655, in-8°. II. *Endymion*, tragi-comédie, 1657, in-8°. Dans la préface de cette pièce, F. Paschal repousse le reproche qu'on lui avait fait de ne pas être seule l'auteur d'*Agathonphile*. III. *Sésostriis*, tragi-comédie, 1661, in-12. IV. *Le Vieillard amoureux* ou *l'heureuse Feinte*, pièce comique en un acte et en vers (de huit syllabes), 1664, in-12. V. *L'Amoureux extravagant*, pièce comique en un acte et en vers, 1657, in-8°. Le *Dictionnaire universel* lui attribue des *Noëls* français et bourguignons, publiés, dit-il, à Dijon, en 1723, in-12, mais qui ne sont pas venus à notre connaissance. A. B—r.

PASCHASE DE SAINT-JEAN, (Le P.), carme déchaussé, né en Fraconie, le 13 avril 1637, fit profession à Trèves en 1658, suivit quelque temps les armées en qualité d'aumônier et de chapelain du comte Roger de Stahremberg, donna quelques missions dans les campagnes, fut professeur de belles-lettres et de poésie latine à Ravensbourg en Bavière, et dans le Tyrol (*Leontine in Tyroli*) : il mourut à Bude, le 15 août 1692. On connaît de lui un ouvrage fort curieux, intitulé : *Poesis artificiosa*, Würtzbourg, 1668, in-12, fig. Indépendamment des règles générales de la versification latine, on y trouve les plus grands détails, accompagnés de nombreux exemples, sur les tours de force les plus singuliers que le démon de la poésie latine ait jamais pu inspirer à ses adeptes. Les vers léonins, les échos, les anagrammes, les vers arithmétiques ou chronogrammes, ne sont pour lui que des bagatelles. Il donne jusqu'à 67 sortes

différentes de ces futilités, dont le plus grand mérite, si c'en est un, est celui de la difficulté vaincue. Ses vers mnémoniques et stéganographiques présentent un certain objet d'utilité. La plupart des autres ne sont que des *difficiles nugæ* ; mais plusieurs peuvent passer pour des chefs-d'œuvre en leur genre. Après avoir donné les 1912 combinaisons de ce vers protégée :

Tu mea lux vita virgo spes maxima salve,

il cite, d'après Juste Lipse et H. Dupuy (*Erycius Puteanus*), le vers suivant :

Rex, dux, sol, lex, lux, fons, spes, pax, mors,
petra, Christus.

indique le nombre de combinaisons dont on le croyait susceptible, et ajoute avec bonhomie, *ego certe credere malim quàm experiri*. (Voy. DURY, XII, 323, not.) L'ouvrage est orné de figures, non moins curieuses que le texte. C. M. P.

PASCHASIUS. Voy. CALENTYN.

PASCOLI (LÉON), biographe et littérateur peu estimé, né à Pérouse le 3 mai 1674, vint s'établir à Rome où il mourut le 30 juillet 1744. On cite de lui : I. *Vite de' pittori, scultori ed architetti moderni*, Rome, 1730-36, 2 vol. in-4° ; le premier volume contient les vies de 40 peintres, le deuxième celles de 33 peintres, 8 sculpteurs et 6 architectes. II. *Vite de' pittori, scultori ed architetti Perugini*, ibid., 1732, in-4°. Ce volume qu'on réunit ordinairement aux deux précédents, est le seul qui soit recherché des curieux parce qu'il renferme quelques détails sur les artistes Pérousiens, qu'on ne trouve pas dans les autres biographies. Au reste, l'auteur ne s'est borné pas aux artistes ; mais il parle de tous les personnages plus ou moins

célebres qu'a produits sa patrie. Dans cet ouvrage il a poussé jusqu'à l'excès un défaut que les Grecs nommaient *acribia*, et qui consiste à entrer dans les détails les plus minutieux sur les figures et les vices corporels de ceux dont il décrit la vie. Ainsi l'on trouve chez lui que tel peintre avait le nez bien proportionné; que tel autre l'avait court ou long; que celui-ci l'avait aquilin ou quelque peu creusé; celui-là effilé, etc. Un autre défaut qu'on peut lui reprocher, c'est la manière dont il défigure les noms-propres des peintres étrangers. III. *Testamento politico in cui si fanno diversi progetti per istabilire un regolato commercio nello stato della Chiesa*, Cologne (Perouse), 1733, in-4°. IV. *Il Tevere navigato e navigabile*, etc., ibid., 1744, in-4°. Cet ouvrage renferme des vues utiles pour assurer la navigation du Tibre dans toutes les saisons, et en prévenir les inondations si fréquentes et si désastreuses. Pascoli se signala aussi par quelques pamphlets en faveur de Lagomarsini, contre Lami, dans la guerre littéraire de ces deux écrivains. — Son frère, Alexandre PASCOLI, médecin et anatomiste, né à Pérouse, le 10 janvier 1669, fut professeur à Rome, où il mourut, le 5 février 1757. Ses Œuvres ont été recueillies en 2 vol. in-4°. (Venise, 1741 et 1757.) Voyez le *Gymnasium romanum* du P. Carafa, tome II, p. 377. W—s.

PASINELLI (LORENZO), peintre d'histoire, naquit à Bologne, en 1629, et fut successivement élève de Cantarini et du Torre. Il sortit de cette dernière école dans toute la force de l'âge; et c'est à cette circonstance, peut-être, qu'il faut attribuer les défauts que son dessin

laisse trop souvent apercevoir. A l'époque où il naquit, la carrière ouverte et parcourue avec tant de gloire par les Carraches, avait été abandonnée par la plupart des artistes. Pasinelli résolut d'y rentrer; et non content d'imiter ces grands maîtres, il voulut y joindre la grâce de Raphaël et le brillant de Paul Véronèse. C'était beaucoup entreprendre; mais ses efforts ne furent pas sans succès: sous le rapport du dessin, il surpassa Paul Véronèse, qu'il regardait comme le prototype de l'art. Il n'a cependant pas pour lui un respect aveugle: il n'en prend que cet air de grandeur et de majesté qui le distingue; et c'est chez un autre maître qu'il va chercher ses airs de tête, et l'entente générale du coloris. Il était naturellement porté à étonner le spectateur par l'appareil d'une composition vaste, nombreuse, riche et spirituelle. C'est par ce mérite que se sont remarquer les deux tableaux de l'*Entrée de Jésus Christ à Jérusalem*, et de la *Descente du fils de Dieu dans les limbes*, que l'on voit à la Chartreuse de Bologne, ou l'*Histoire de Coriolan* qu'il peignit pour la famille Ranuzzi, avec tant de succès qu'on lui en demanda de toutes parts des copies: Personne ne peut voir ces peintures sans reconnaître dans leur auteur une manière pleine de feu, une grande nouveauté d'idées, et un talent pour les grandes machines. Malgré ces éminentes qualités, on reproche à ses figures des mouvements quelquefois forcés, et un peu d'affectation dans l'imitation de Paul Véronèse, en ce qui tient à la représentation des étoffes et au luxe des vêtements et des accessoires: telle est la *Prédication de saint Jean - Baptiste*, qu'il peignit en concurrence

avec Tarulli , et dont ce peintre disait en plaisantant, qu'il ne croyait point voir le Désert, mais bien la place Saint-Marc de Venise. Cependant , il a su souvent se maintenir dans de justes bornes ; et l'on en a pour preuve la *Sainte-Famille* que l'on voit aux Carmes-déchaux, et qui a tout le caractère d'un Albane. Il a beaucoup plus travaillé pour les particuliers que pour le public ; toutes ses productions sont remarquables par leur esprit et par la variété du coloris. On connaît de lui un grand nombre de tableaux d'appartement, entièrement peints dans la pâte, et d'un coloris si frais et si brillant, qu'on les prendrait pour des productions du meilleur temps de l'école lombarde ou vénitienne. Ces qualités font surtout le mérite de certains tableaux de *Vénus*, qui passent pour être le portrait d'une de ses trois femmes. Quelques-unes de ses peintures manquent de relief, les teintes ne s'y fondent point ; et sa couleur y ressemble à celle des productions antérieures aux Carraches : mais on doit reporter ces tableaux , ou à sa première jeunesse, ou à ses derniers temps. Pendant qu'il réformait l'école de Bologne, Carlo Cignani, de son côté, lui donnait aussi une nouvelle direction ; et, ce qui fait honneur à ces deux artistes rivaux, c'est qu'ils ne furent jamais jaloux l'un de l'autre, et qu'ils ne cessèrent pas de vivre en bonne intelligence. A la même époque, le Canuti florissait à Bologne. Cet artiste ayant quitté cette ville, Pasuelli hérita de ses élèves, parmi lesquels Giov. Antonio Burrini sut payer son amitié, et, par les soins de son nouveau maître, se fit un nom dans la peinture. Au nombre de ses élèves les plus distingués ;

on cite Gio. Gioseffo del Sole, Donato Creti, Aurelio Melani, etc. Ce habile artiste mourut à Parme, en 1700. Il a gravé à l'eau-forte, d'après ses propres compositions, quelques morceaux, parmi lesquels on estime surtout : I. *Le Martyre de plusieurs Saints*, grand in-folio en travers. II. *La Prédication de Saint Jean dans le Désert*, grande et belle eau-forte, en travers. III. *Les Noces de Jacob et de Rachel*, d'après le Perugin ; grand in-folio en travers P—s.

PASINI (Louis), professeur de philosophie et de médecine à l'université de Padoue, au seizième siècle était un grand praticien. Sa réputation dans tout l'état de Venise était telle, que de tous les côtés on l'appelait : mais il n'aimait pas à quitter Padoue ; et il fallut un ordre du doge pour le déterminer à se transporter auprès du duc d'Urbain, qui commandait l'armée de la république. Le médecin se prit d'amitié pour son malade, et ne le quitta qu'à sa mort. Pasini revint alors à Padoue reprendre sa chaire. Il était grand amateur d'antiquités et avait un fort beau cabinet. Il mourut le 22 août 1557. On a de lui I. *De Pestilentia Patavina* ann 1555, Padoue, 1556, in-8°. II. *Liber in quo de thermis Patavinis a quibusdam balneis Italie tractatur* (Dans la collection intitulée, *De balneis omnia que extant*, Venise 1553, in-fol.) — PASINI (Antoine) médecin à Vérone, à la fin du seizième siècle, est auteur des *Aut notazioni ed emendazioni nella traduzione d'Andrea Matthioli de cinque libri della materia medicinale di Dioscoride*, Bergame, 1591 et 1608, in-4°. Voy. la *Verona illustrata*, II, 395. A. B—r.

PASINI (JOSEPH), né à Turin, en 1696, embrassa l'état ecclésiastique, se livra de bonne heure à l'étude de la langue hébraïque, et fut nommé bibliothécaire de l'université de Turin. Il avait le titre de conseiller du roi de Sardaigne, et mourut à Turin, vers 1770. Parmi ses ouvrages, nous citerons : I. *De precipuis Bibliorum linguis et versionibus*, Padoue, 1716, in-8°. II. *Dissertationes selectæ in Pentateuchum*, 1722, in-4°. III. *Grammatices lingue sanctæ institutio*, Padoue, 1739; ibid., 1756. IV. *Vocabolario italiano-latino*, 1737, 2 vol., in-4°, dont il y a plusieurs éditions, et un abrégé, fait par l'auteur lui-même. V. *Storia del Nuovo-Testamento, con alcune riflessioni morali ed osservazioni*, Turin, 1749; Venise, 1751. VI. *Codices manuscripti bibliothecæ regie Taurinensis athenæi per linguas digesti*, Turin, 1749, 2 vol. in-fol., lig. Pasini eut pour collaborateurs de ce Catalogue Antoine Rivantella et Fr. Berta.

A. B—T.

PASTÈLES, qu'on a quelquefois confondu avec Praxitèle, fut un des artistes grecs qui vinrent s'établir à Rome après la guerre de Macédoine et les conquêtes faites en Asie. On le surnomait *autodidactus*, comme s'étant formé lui-même sans le secours d'aucun maître. Il perfectionna l'art de modeler. Il travaillait surtout en métal et en ivoire; et il fit dans cette matière la statue de Jupiter pour le premier temple élevé en marbre à Rome sous Métellus le Macédonique. Sculpteur et écrivain tout-à-la-fois, il est mentionné par Pline comme l'auteur d'une description, en 5 livres, des plus beaux monuments connus de son temps.

G—CE.

PASOLINI (D. SÉRAFIN), biographe, né, en 1649, à Ravenne, d'une famille noble, embrassa la vie religieuse dans la congrégation des chanoines de Saint-Jean-de-Latran, et professa la philosophie et la théologie dans sa ville natale, avec distinction. Les talents qu'il avait développés, lui méritèrent l'honneur d'être élevé à la dignité d'abbé perpétuel de sa congrégation. Il consacra le reste de sa vie à des recherches utiles sur l'histoire civile et littéraire du Ravennais, et mourut, le 24 décembre 1715, à l'âge de soixante-huit ans. Outre quelques *Thèses* de philosophie, peu intéressantes aujourd'hui, on a de lui : I. *Relazione della madona greca de' canonici portuensi di Ravenna*, ibid., 1676, in-12. II. *Lustri Ravennati dell' anno 600 dopo l'universale diluvio sino al 1713*, etc., Bologne, Forlì, 1678-1713, 7 part. in-4°. C'est un abrégé chronologique de l'histoire de la ville de Ravenne, dont on voit que l'auteur fait remonter la fondation à une époque bien éloignée : il est rare de trouver cet ouvrage complet, même dans les bibliothèques d'Italie. III. *Uomini illustri di Ravenna antica, et altri degni professori di lettere et armi, erudito trattenimento*, Bologne, 1703, in-fol. De cinq livres dont cet ouvrage se compose, le troisième et le quatrième comprennent les écrivains Ravennais, rangés d'après les sciences qu'ils ont cultivées, en commençant par les théologiens. Cette Biographie est devenue inutile par la publication des *Memorie degli scrittori Ravennati*, par Giannini Faenza, 1769, 2 vol. in-4°. W—s.

PASOR (GEORGE), savant philologue, né, en 1570, à Herborn, dans le comté de Nassau, fut pourvu, :

est-sept ans, de la chaire de théologie et d'hébreu de l'académie de sa ville natale, et remplit avec distinction double emploi. Appelé, en 1616, à Franeker pour y professer la langue grecque, il se rendit utile à ses élèves, par la publication de quelques ouvrages, qui sont, dit-on, d'un usage merveilleux aux maîtres et aux proposants. Il mourut dans cette ville, le 10 décembre 1627, et fut inhumé dans l'église principale, avec une épitaphe honorable, que Foppens a rapportée dans la *Bibl. Belgica*, p. 342. On trouve l'Oraison funebre de Jean Pison, Herborn, 1625, in-4°, ou de lui : *Manuale græcarum N. Testamenti, deque græcæ N. Testamenti accentibus*. — *De dialabus, sive idea omnium N. Testamenti dictionum seu dialecticis*. — *Grammatica græca N. Testamenti in tres libros distributa*. — *Lexicon gr.-latinum in N. Testamentum*. Tous ces ouvrages ont été revus et corrigés par Mathias Pason, fils de George, qui en a procuré de bonnes éditions. La meilleure de ces éditions est celle qu'a publiée à Leusden, Amsterdam, 1675, in-8°. — *Analysis difficilium vocum in operibus Hesiodi*; c'est un lexique fort utile, et qui a été réimprimé plusieurs fois à la suite des œuvres d'Hésiode. On peut consulter, pour plus de détails, les *Atthes Frisicæ*, de Vriemont, 237-45. — Mathias Pason, né, en 1599, à Herborn, après avoir achevé ses études avec succès à l'académie d'Heidelberg, y obtint, en 1620, une chaire de mathématiques; mais l'invasion du Palatinat l'ayant obligé de fuir l'Allemagne, il passa en Angleterre, et s'établit à Oxford, où, tout fait connaître avantageuse-

ment, il fut nommé professeur de langues orientales. Il quitta cet emploi, en 1629, pour se rendre à Groningue, et y professa successivement la philosophie, les mathématiques et la théologie, avec beaucoup de distinction. Il mourut le 28 janvier 1658, sans avoir été marié. On n'a de lui que quelques *Thèses*: il n'avait jamais rien voulu imprimer, par la raison qu'il craignait de détourner les jeunes gens de la lecture des bons livres qui existaient déjà, et d'exposer les libraires à perdre leurs avances. On trouva parmi ses papiers le *Journal de sa vie*, qui fut publié à Groningue, 1658, in-4°. Bayle, qui lui a consacré un article intéressant dans son *Dictionnaire*, pense qu'on a eu grand tort d'imprimer ce Journal, ou du moins qu'on devait en retrancher plusieurs minuties. W—s.

PASQUALI (CHARLES). V. PASCHAL.

PASQUALIS. Voy. MARTINEZ.

PASQUIER (ÉTIENNE), né à Paris en 1529, fut destiné dès l'enfance, par ses parents, à suivre la carrière du barreau. La profession d'avocat brillait alors de tout son éclat; elle participait à l'importance que la magistrature avait prise dans cette période de notre histoire, où l'autorité royale, le bon ordre et l'intérêt général, luttant contre les débris épars de la constitution féodale. Les études de droit étaient très-fortes et très-réelles. L'ardeur du seizième siècle pour l'étude et le savoir, se mêlait avec le besoin de la justice et du droit, qui tendaient à s'introduire dans les sociétés, où jusqu'alors le pouvoir et les garanties avaient cherché leur sanction dans la force seulement. « L'un des plus grands heurs que je pense

» avoir recueillis en ma jeunesse,
 » dit Pasquier, fut qu'en l'an 1546
 » Hotoman et Balduin commencè-
 » rent leurs premières lectures de
 » droit aux écoles de cette ville de
 » Paris, en un grand théâtre d'au-
 » diteurs; et, ce jour même, sous
 » ces deux doctes personnages, je
 » commencai d'étudier en droit; et,
 » l'an d'après, dans la ville de Tou-
 » louse, je fus à la première leçon
 » que Cujas fit en l'école des institu-
 » tes, et continuai mes leçons sous
 » lui, chacun le trouvant d'un es-
 » prit fort clair, et qui ne promet-
 » toit pas peu de choses. » De là
 Pasquier se rendit à la célèbre uni-
 versité de Bologne, où il étudia sous
 Marianus Socin, « qui avait acquis
 » tant de nom, que la plupart des
 » Italiens se venoient vouer à ses
 » pieds, l'espace de cinq à six mois
 » pour tirer de lui consultation. »
 Pasquier fut reçu avocat, en 1549.
 Le barreau était alors honoré par un
 grand nombre d'hommes célèbres.
 C'était le temps des Loisel, des
 Montholon, des Pithou, des Bru-
 lard. Il fallait du temps et du mérite
 avant de pouvoir se faire un nom au
 palais. Au bout de huit ans, lorsqu'il
 se maria, et qu'il épousa Mlle. de
 Montdomaine, d'une famille d'Am-
 boise, il était encore peu connu. Une
 maladie grave, et qui se prolongea
 beaucoup, le força d'interrompre,
 pendant près de deux ans, les devoirs
 de son état, et d'habiter les champs
 ou la province. « Puis retournant à
 » Paris, voulus reprendre mes an-
 » ciennes brisées du palais, et me
 » trouvai si éloigné de mes premiè-
 » res intentions, que nul procureur
 » presque ne me reconnoissoit. Ce
 » peu de racine que j'y avois aupa-
 » ravant, se trouva du tout amorti.
 » Je voyois cependant plusieurs avo-

» cats de ma volée, avancer
 » passois auparavant d'un l
 » Je me promène deux moi
 » la salle du palais, sans ri
 » et croyez que c'étoit un
 » cœur admirable : tellemen
 » dépit, il me prit opinion
 » bannir tout-à-fait. » Dans
 forcé, Pasquier s'adonna
 jamais aux lettres qu'il avait
 aimées et cultivées. Il se lia
 avec deux savants hommes
 versité de Paris, maître
 et maître Levasseur : « Ne
 » voyions diversement, e
 » naire allions nous prome
 » faubourgs en quelques jar
 » dant lequel temps, nos
 » étoient ores de la sainte É
 » ores de la philosophie, et
 » l'histoire, que nous a
 » gnions, de fois à autre, d
 » boule et de quilles. » Au
 quelque temps, Pasquier re
 core à ses anciens errement
 lais; et, à force de constance
 mença à reprendre pied au
 Ce fut aussi alors qu'il fit
 les premiers livres de ses
ches sur la France, son
 intitulé le *Pourparler du p*
 ses Dissertations sur l'amor
 le titre du *Monophile*. Les
ches sur la France eurent su
 grand succès. De la sorte,
 une réputation parini ceux
 ordre. Ce fut en 1564 se
 qu'advint la circonstance qu
 décider de la vie de Pasquier
 la source de sa fortune, et
 de sa renommée. « Les Jésuit
 » avoir pied à pied gagué t
 » dans Paris, se présentèren
 » versité, afin qu'il lui plût
 » matriculer en son corps
 » dont ils furent éconduits.
 Jésuites se pourvurent au pa

laire fut mise en instance. Pas-ne devait pas s'attendre à être ré d'une si grande cause. L'unifié avait ses avocats; et il était e bien nouveau au barreau. Béguin et Levasseur avaient ac-une si grande idée du talent de une ami, et s'opiniâtrèrent de àçon, qu'on arrêta qu'il serait é de la cause. Elle fut plaidée un éclat extraordinaire; et la é de Jésus fut dès-lors soumise examen aussi hardi que tous qu'elle a eus à subir depuis. er chercha à prouver que les es avaient d'autres intérêts que de la France, et s'efforça de voir que de leur institut il ne résulter que corruption de la re, et trouble chez les peuples. fut pas, comme on peut croi-ns exagération, ui sans l'*acresolastique* de ces temps-là, quo cause fut plaidée; mais certes t un grand spectacle et un bi-résultat de la constitution po-e de la France, que de voir des ts traitant, dans un procès pri-s plus hautes questions socia-t un tribunal appelé à pronou-l'après une plaidoirie, sur l'in-le plus vaste et le plus nation-Le parlement de Paris ne pro-point. Il appointa la cause, et les parties eu l'état. Pasquier n'a porté par cette plaidoirie m-ier rang des avocats. Son plai-ut fut répandu partout : on le tra-t dans les langues étrangères. ur dès-lors fut employé dans ocs les plus célèbres. En 1576, encore a plaider une cause de politique. Le roi avait concédé, de gage, la ville d'Angoulême, usieur, son frère. La ville re-de sortir ainsi des mains du raitu, pour passer dans celles

du prince. L'affaire fut envoyée au parlement, où Pasquier plaïda pour la villed'Angoulême. En 1579, il suivit la commission du parlement qui alla tenir les grands jours à Poitiers, et y fit un séjour assez long. En 1585, il fut pourvu, par Henri III, de la charge d'avocat-général à la chambre des comptes. En 1588, il fut nommé député aux états-généraux, et se rendit à Blois. Là, il fut témoin de l'assassinat du duc de Guise, et ses lettres en font le récit exact et impartial. Après la dissolution des états, il ne quitta point le roi, et le suivit à Tours. Il y vit la réconciliation avec le roi de Navarre : son cœur tout français, malgré sa répugnance contre les Huguenots, se sentit *ému d'un heureux augure*, et fut, sur-le-champ, *soumis au charme* du caractère et des manières de Henri IV. Peu après, le roi installa, à Tours, les cours souveraines de Paris, c'est-à-dire, le petit nombre de magistrats qui avaient, avec lui, abandonné Paris rebelle et ligueur. Pasquier porta la parole dans cette triste solennité. Il s'affligea des maux de la France, de cet exil du roi, et de la magistrature; mais loin de célébrer, dans un langage d'orgueil et de menace, la fidélité du petit nombre de magistrats qui n'avaient point quitté le roi : « Je ne voulus pas dire que nos » compagnons de Paris fussent en » leur cœur moins bons sujets et » serviteurs du roi, que nous qui » étions à Tours. . . . A cette parole, » les grosses larmes me tombèrent » des yeux; . . . comme bon citoyen, » ne pouvant plus dissimuler la dou- » leur que je portois de la misère de » ce temps; . . . la parole me mou- » rut en la bouche. . . . J'aurois vou- » lu que ceux de Paris en eussent été » spectateurs. » Pasquier ne tarda

point à avoir une triste part dans la calamité publique. Trois de ses fils étaient dans l'armée du roi. Rien de plus noble et de plus touchant que les enseignements qu'il leur avait donnés, en les plaçant dans cette carrière de péril et de désordre. « Combien que votre vie me soit » chère, toutefois c'est la moindre » partie dont je fais état; bien duise- » je que ne la mettiez au hazard sans » sujet.... Pour le service de Dieu et » du roi, votre vie et votre mort doi- » vent vous être indifférentes; mais » il faut ménager votre vie, non pour » fuir la mort, mais pour la résér- » ver à une entreprise dont il puisse » revenir fruit pour votre patrie.... » Surtout je crains en votre charge » la soule et oppression du peuple.... » Je vous prie et je vous commande, » en tant que j'ai commandement sur » vous, de penser que si vous voulez » que Dieu bénisse vos actions, il » faut, sur toutes choses, épargner » ce pauvre peuple, qui n'en peut » mais de la querelle, et néanmoins » en porte la principale charge. » Quand je vous recommande le peu- » ple, je vous recommande vous- » même. Les bénédictions qu'il vous » donne, sont autant de prières à » Dieu. » C'est en 1590, que le plus » jeune des fils de Pasquier fut tué, en » combattant contre les ligueurs au » siège de Melun. Pen de mois après, » sa femme, qui avait été long-temps » prisonnière à Paris, pour avoir » refusé de payer une taxe aux li- » gueurs, était parvenue à en sortir, et » vint le retrouver à Tours; mais elle » y mourut presque en arrivant. Lors- » qu'en 1593 le roi se vit près de ren- » trer dans Paris. Pasquier vint à Me- » lun. Ce fut à cette époque que Bar- » rière attenta à la vie de Henri IV (V. » BARRIÈRE, III, 410). Pasquier fut

chargé de rédiger un manifeste » récit de cet événement; et c » adversaire en titre des Jésui- » ne manqua pas d'y accuser la » té; mais cette pièce fut im- » sans nom d'auteur ni caracté- » thentique. Enfin, en 1594, P. » rendit. Les cours souveraines » rent sur leur siège. « Le roi » que chacun, sans discontin- » entrât en sa charge, tou- » comme si jamais nous n'en » été partialisés. La question » pas petite de savoir si cette » était la plus politique. Qu' » moi, je suis pour celle-ci to- » si que dès le premier abord » et le peuple se sont reconnu » un contentement réciproque » se ressentir des choses pa- » aussi étoit-il bien raisonnable » la justice y eût part, et qu'e- » dedans Paris, nous fussions » réconciliés les uns avec les » sans respit. Chacun de nous » diversement glorifier en tou- » milité, d'avoir fidèlement » son roi; celui qui étoit ré- » Tours, de l'avoir fait régner » dant les troubles, au milieu » justice, l'espace de cinq an- » tiers; l'autre, qui étoit deme- » dans Paris, d'avoir moyen » désormais il régnera, si Dieu » avec toute magnificence et » leur. Partant, quand nous » mençons de nous reconno- » nos compagnies, il faut que » absence de cinq ans soit ré- » du jour au lendemain, com- » présence, sans y apporter c » sement ou reproche. » A p » roi étoit-il rentré à Paris, qu' » versité trouva la circonstance » rable pour faire prononcer s » affaire avec les Jésuites. La » doyer de Pasquier fut réimp-

a partout. L'attentat de Pierrel trancha la question, et gagna cause à l'université et au clergé. Deux ans après, faisant suite à sa *Recherche de la France*, il y inséra son plaidoyer contre les Jésuites. Les persécutions ne restèrent pas muettes; et une plume de plume s'alluma. Les éditeurs publièrent d'abord la *Vérité rendue*, puis, *Réponse de Religion pour les religieux de la Compagnie de Jésus*; ce dernier avait d'une telle force, que les amis de Pasquier le lui firent pendant quelque temps. Par hasard, ce livre fut venu à la connaissance, il se mit à y répondre d'une façon tout aussi violente, et fit imprimer, sans y mettre fin, que cependant personne n'aurait pu, le *Catéchisme des Jésuites amené de leur doctrine*: il y ajouta par la *Chasse du renard* inconnu, découvert et pris en sa tanière, la *diffamatoire fautive*. Cette controverse se prolongea longtemps; car, après la mort de Pasquier, le jésuite Garasse, dont le nom est resté fameux dans les annales de la polémique, fit paraître en 1612, les *Recherches des Jésuites* (F. GARASSE), à quoi les amis de Pasquier répliquèrent par leurs écrits. En 1603, Pasquier fut nommé à sa charge d'avocat du roi en faveur de Théodore Pasquier, son fils aîné; et ne perdant pas de sa activité, il consacra les dernières années de sa vieillesse, aux lettres et aux amours de la science et de la patrie qu'il avait toujours aimées. Il passa son temps à Paris, soit à sa maison de campagne en Brie. Ce lui fut en-

core une perte douloureuse que celle de son fils Pierre de La Ferlandière, avec lequel il faisait état de passer désormais ses étés aux champs. Les Lettres de ses dernières années nous le représentent comme un aimable vieillard, d'humeur douce et gaie, repassant les souvenirs d'une vie qui avait vu tant de choses grandes et diverses; conversant et philosophant à la mode du temps sur toutes sortes de sujets; jouissant de tout le calme d'une bonne conscience et d'un heureux caractère. Une de ses dernières lettres est adressée à son fils Nicolas; il l'intercède en faveur d'une de ses petites-filles que Nicolas Pasquier voulait marier en province, et qui s'en désolait. Il est touchant de voir ce vieillard de quatre-vingt-cinq ans condescendre à mieux et compatir davantage aux chagrins d'une jeune fille qui craint de se voir exiler des habitudes d'une société élégante et choisie, et réclamer pour elle plus d'indulgence. Étienne Pasquier mourut à Paris, le 31 août 1615, et fut enseveli en l'église de Saint-Séverin. Ses *Recherches sur la France* forment son titre principal à la renommée littéraire: cependant c'est un livre sans plan ni méthode; son érudition n'a pas beaucoup de critique. Il est assez sujet à voir les temps antiques de notre monarchie, comme s'il y eût régné la même civilisation que de son temps: il raisonne sur les institutions et la cour de Clovis ou de Charlemagne, comme s'il s'agissait de François I^{er}. ou de Henri II; et en cela il a servi jusqu'ici de modèle à presque tous nos rédacteurs d'histoire: du moins, ils n'ont pas mieux pénétré dans le passé. Mais ce qui se fait remarquer dans Pasquier, c'est un amour filial pour

la France ; un attachement sincère pour toutes les institutions qui avaient contribué à mettre l'ordre dans le pays , et à y garantir la justice ; un penchant pour l'autorité royale , qui , pour parler son langage , fut le premier auteur de *nos grandes polices* et de nos libertés. L'origine et l'histoire de tous les établissements civils ou religieux , et des grands corps de l'état , y est curieusement tracée , et surtout à dater de la troisième race. Un mérite remarquable et rare dans un jurisconsulte français , c'est le goût presque exclusif du droit national et coutumier , par opposition au droit romain. Pasquier indique fort bien comment l'esprit d'une législation émanée d'un pouvoir absolu , et qui n'admettait ni contradiction , ni consultation , est contraire au caractère de la monarchie française. Il insiste beaucoup sur ce que le droit romain , tel qu'on l'enseignait , se composait bien plus des opinions des jurisconsultes romains , que des lois textuelles et authentiques. Bref , il y voit un guide qui doit être suivi avec méfiance , mais jamais une autorité positive. Les recherches touchant notre langage et nos mœurs ont aussi de l'intérêt. Tout cela est devenu vulgaire à force d'avoir été copié dans tous les livres qu'on a faits depuis , et répété dans la conversation habituelle ; mais il faut savoir gré au premier qui a rassemblé ces documents , tout incomplets qu'ils sont. Les Lettres de Pasquier sont une chronique intéressante de son temps. Presque toutes avaient été écrites pour être publiées de son vivant. Ainsi elles n'ont point l'abandon et la naïveté des mémoires et des correspondances familières ; elles doivent être jugées comme un livre : en ce sens , c'est l'ouvrage d'un bon citoyen ;

mais c'est aussi celui passionné , et qui se laisse entraîner par l'esprit. On voit qu'après tant d'intrigues , de variations , il avait dû se reprendre d'indifférence et de calme , qui avaient émoussé les goûts ; que Pasquier et plein d'honneur qu'il trouvait un peu atteinte , il montre pour l'agitation est un peu scintille du duc de Guise. Son goût pour la royauté de tout point , son amour pour le roi ; son amour de magistrat , son amour de courtisan. Il avait l'honneur de faire partie de la chambre des remontrances , des fameux édits de la chambre des comptes , vérifiés , il lui advint de puis la réduction de la chambre étoient près du feu , et étoient près du feu , et rétablir son état , et les voies que le roi avait prises , et s'en sient. » Zélé catholique , il regardait comme un crime de vouloir réprimer le crime par le glaive. Sa l'Église l'avait amené à tenir pour aussi hérétique que les autres. Pasquier a la plume de vers français ; il en dit des propos et facilement. On ne s'étonne pas qu'il n'ait pas de vers. Son imagination n'avait pas le tour poétique ; ses vers ont un caractère vulgaire , qui se retrouve dans les conceptions près , dans le temps , et dans l'esprit sard , dont Pasquier était un partisan. Malgré le caractère du langage d'alors , à

vers à citer dans Pasquier. et de renom dans son temps. , étant à Poitiers , il aperçut sur le sein de mademoiselle Desroches : ce lui fut un vers ; et le succès de cette tel. que tout ce qu'il y avait en France , se mit à faire français ou latins sur ce poce de mademoiselle Desroches même en Italie et en , et y fit naître des poésies. En ferait un volume (*Voy.* t. XI, 235) : mais il ne rien qui ne soit lourd et , pour parler plus juste , soit devenu depuis. On en eut tant des nombreuses et les mains de Pasquier. avait oublié de lui faire des et son portrait. La-dessus plaisanteries rimées sur les sur tout ce qu'on en peut le sorte que la *Puce* et les inrent des circonstances s de la vie de Pasquier , est question à tout pros et lettres. Pasquier a combeaucoup de vers latins. ve meilleurs que ses vers Il est aisé, a dit un cric en parlant , de faire en vers qui soient trouvés ; et il est difficile de con avec un plein discernement ceux qui sont véritablement mauvais. » Avec ce goût d'écriture , Pasquier dut se relation avec tous les importants de son temps ; en correspondance et en ts réciproques avec Ronlé, Ramus, Sainte-Marthe, : Serres, etc. : il est entendre parler de Montutés ensemble, à ce qu'on états de Blois , ils avaient

beaucoup conversé , « se promenant dedans la cour du château. » C'est chose plaisante que de lui entendre reprocher à Montaigne, ses locutions gasconnes , et lui remonter le beau français ; du reste , rendant grande justice à son esprit, « et n'ayant nul livre entre les mains tant caressé que les *Essais*. » Le *Monophile* et les *Colloques d'Amour* sont un peu diffus et pédantesques pour les sujets qu'ils traitent ; mais c'est ainsi que , dans la première ferveur d'un temps tout scolastique, écrivaient les hommes qu'un génie particulier ne préservait pas de l'affectation et de l'imitation dans les dialogues philosophiques. Le *Pourparler du prince* mérite d'être distingué ; c'est une des productions où Pasquier a le mieux exposé et résumé ses idées sur le gouvernement. Tout y respire le goût d'une liberté légale , et le respect des droits du monarque et des peuples. Les *Recherches* et les *Lettres* de Pasquier, après avoir été publiées successivement de son vivant ou peu après sa mort, et avoir eu diverses éditions séparées , furent réunies, en 1723 , dans une édition complète, imprimée à Trévoux , en 2 vol. in-fol. Cependant on n'y trouve ni ses *Ordonnances d'Amour* (le Mans , 1564 , in-8°.), œuvre de sa jeunesse, trop peu grave pour être conservée , ni le *Manifeste* après le procès de Barrière , ni le *Catéchisme des Jésuites* , qu'alors on n'aurait pas eu la permission de réimprimer : on le trouve dans un *Recueil de pièces historiques et curieuses* , 2 vol. in-12 , Delft , 1717. Étienne Pasquier laissa trois fils : Théodore , qui lui succéda dans sa charge d'avocat-général ; Nicolas , qui fut maître des requêtes ; et Gui , auditeur des comptes ; ce furent des hommes éclairés.

On a joint aux œuvres d'Étienne, les lettres de Nicolas, son fils. Elles ont quelque intérêt comme témoignage historique, mais, du reste, n'apprennent rien qui ne soit dans les mémoires du temps. Cette famille dont le nom avait été illustré par des vertus, des talents et par la faveur des rois Henri III et Henri IV; qui avait occupé de grandes charges; s'était tout-à-coup éclipsée de la scène du monde politique, et n'avait plus paru dans nos cours souveraines, jusqu'au moment où un de ses descendants, ayant reçu son éducation chez les Jésuites, entra dans la magistrature, et devint procureur du roi au Châtelet, puis conseiller au Parlement (1). — Nous avons vu, dans cet article, qu'un des fondateurs des Jésuites se nommait Pasquier Broüez. Il n'avait nulle relation de parenté avec l'adversaire de son ordre. Villeroy, dans ses Mémoires d'état, fait mention aussi

d'un autre PASQUIER, un de créaires, contemporain d'F mais qui ne semble pas ni appartenir à sa famille.

PASSAROTTI ou PASSE (BARTHELEMI), peintre, naquit à Vignola, dans les premières années du seizième siècle. Il fut élève de Raphaël, et sur tout de Vignola, peintre et surtout d'architecture renommé. Il apprit, sous son habile maître, l'art de dessiner, de peindre, pour lequel il avait des dispositions particulières, et qu'il perfectionna, par la suite, la pratique de la gravure. Il y réussit à un tel point qu'Augustin Carrache lui-même ne put apprendre de lui cette fermeté et cette fermeté dans le trait qui distinguent ses dessins. Au premier coup-d'œil, on pourrait facilement les confondre; et l'on est forcé de convenir que ceux d'Augustin ne peuvent apercevoir cette espèce d'incertitude qu'offrent toujours les imitations, même les plus parfaites; mais il y avait ce défaut par une prodigieuse invention qui décèle l'artiste. Passarotti suivit à Rome le maître Vignola; et il y fit une collection particulière des ouvrages de leurs artistes. De retour dans son pays, il exécuta une foule d'ouvrages; et il éleva une école de ses élèves, étant entré par dans celle des Carraches, sous un grand nom dans les arts. Il composa un *Traité*, dans lequel il enseignait les proportions et la construction du corps humain, et la science nécessaire au peintre. Ce fut lui qui, le premier, donna la preuve de sa science, introduisant des figures nues dans les tableaux saints qu'il a exécutés à Rome. Parmi ses ouvrages les plus remarquables de ce genre, on cite la *colation de saint Paul à*

(1) Ce fut lui qui fit le rapport dans le procès du comte de Lally, et qui lui fit mettre un bâillon lorsqu'on le mena au supplice, afin qu'il ne pût point parler au peuple; voici ce qu'on lit à l'occasion de ce procès dans l'ouvrage intitulé : *Le procès de Louis XVI*, Londres, 1781, par Dangeville, 4^e vol., pag. 83. « Le rapporteur était M. Pasquier, le même qui avait fait le rapport de l'affaire de Damiens et de celle de Labarre. Très-expert dans le labyrinthe de la chicane et des lois, très-sûr, très-subtil, c'était en même temps un vieillard sujet aux préventions, entêté, fongueux, colére, et d'un caractère bien opposé au caractère stigmatique et impassible du rapporteur des Canadiens. M. de Lally avait la plupart des mêmes défauts. De là, des scènes vives entre ces deux personnages dans les interrogatoires. Chez de pareils hommes, il en résulte souvent un levain qui fermentait sourdement, et qui les rend très-dangereux quand ils sont juges; à plus forte raison quand, chargés du développement d'une affaire aussi compliquée, leur rapport n'est pas dirigé par l'exacte impartialité. C'est ce qu'on reproche à M. Pasquier. Ce conseiller cependant ne put atténuer aucun crime assez de détail, surtout dans le fait de haute trahison, pour mériter à l'accusé la peine de mort, en s'en tenant à la lettre de l'ordonnance. Mais il fit envisager aux juges que dans un procès de cette nature, hors du cours ordinaire de la justice, il fallait élever au-dessus de la loi, entrer dans l'esprit du législateur, et prononcer d'après les grandes vues d'administration, faire un exemple éclatant sur un coupable illustre, etc. »

l'astronomie. Ce goût était tel, qu'après une maladie grave, qu'il eut vers l'âge de quatorze ans, le premier ouvrage qu'il lut, à sa convalescence, fut le livre de Nicolas Bion, sur *l'Usage des globes céleste et terrestre*. Passemant avait perdu son père de bonne heure; et sa mère, ayant à lui choisir un état, le destina au barreau. Il ne put rester long-temps dans l'étude d'un procureur, et entra chez un marchand de draps, pour y faire l'apprentissage du commerce; mais il n'avait cessé de se livrer à l'optique et à l'astronomie. Le besoin d'avoir un état le détermina cependant à se faire marchand mercier. Les détails de cette profession ne lui laissaient point le temps de continuer ses travaux scientifiques. Aussi, dès qu'il fut marié, en 1733, abandonna-t-il à sa femme la conduite de son négoce; et, cinq ans après, il donna son ouvrage sur les *télescopes*. Ce fut en 1749 qu'il offrit à Louis XV une pendule astronomique, couronnée d'une sphère mouvante, qui fut mise dans un des grands appartements de Versailles. Passemant eut pour récompense une pension de mille francs et un logement au Louvre. « Tout ce » que l'horlogerie a produit de curieux et d'intéressant, se trouve » renfermé dans cette pièce, » dit M. Antide Janvier. Beaucoup d'autres productions de Passemant sont énumérées dans *l'Éloge historique sur la vie et les ouvrages de M. Passemant, ingénieur du roi, par M. Sue le jeune* (son gendre), 1778, in-8°. Il était mort le 6 novembre 1769. Les écrits qu'il a composés sont : I. *Construction d'un télescope de réflexion, de seize pouces jusqu'à six pieds et demi, ce dernier faisant l'effet d'une lunette de cent*

cinquante pieds, avec la tation de la matière des miroirs, manière de les polir et de ter, 1738, in-4°. Lalande, sa *Bibliographie astronomique* 1738, parle d'une réimpression faite à Avignon, dont il ne donne pas la date, mentionne, en 1741, un ouvrage qui paraît d'*Amsterdam*, et qui pour n'être que l'édition d'*Avignon* : *Description et usage des télescopes, microscopes, ouvrages de Passemant*, 1742; réimprimé depuis par l'auteur, avec des augmentations par ses élèves, Olivier et qui continuaient son établissement.

PASSERANI (ALBERT I), comte DE, seigneur piémontais, attaché au service du roi VI II, prit une part active aux guerres que son maître eut avec le Siège, relativement à la nomination des bénéfices consistoriaux, et vit contre la cour de Rome pamphlets si virulents, que, lorsqu'ils furent apaisés, devant l'inquisition, et pour sauver en Angleterre. Soit fut instruit; il fut condamné à la mort, et vit ses biens confisqués. Il emporta en Angleterre sa haine ardente contre l'Église, et se signala par plusieurs écrits qu'il publia dans ce pays, lia avec Collins, Tyndal, esprits-forts. Ces écrits se trouvent dans le *Recueil de Pièces sur les matières les plus controversées*, etc., qu'il publia, à Rotterdam, en français un *Parallèle entre Moïse et Jésus-Christ* (anagramme de Moïse); — *Histoire abrégée de la profession sacerdotale an*

moderne, dédiciée à la très-illustre et très-célèbre secte des esprits-forts, par un Freethinker, chrétien nazaréen, et Lycurgos, mis en parallèle, par Lucius Sempromius, néophyte, où il soutient, entre autres choses, que Jésus-Christ et saint Jean se sont fait initier par les Égyptiens, dans les mystères des prêtres d'Osiris; — *Récit fidèle et comique de la religion des cannibales modernes*, par Zelim Moslem, dans lequel l'auteur déclare les motifs qu'il eut de quitter cette idolâtrie abominable, traduit de l'arabe, écrit dirigé en entier contre l'Église romaine; — enfin une *Dissertation sur la mort*, imprimée séparément à Rotterdam, en 1733. L'auteur, pour faire plaisir aux Anglais, voulut justifier le suicide: à cet effet, il met en avant le matérialisme, soutient que la mort n'est autre chose que la décomposition de la matière et son changement de forme; qu'ayant reçu la vie pour être heureux, nous sommes libres de la rendre lorsqu'elle n'atteint pas ce but; que les peines et les récompenses éternelles ne sont que des inventions de la crédulité; et que toutes les actions étant nécessaires, il n'y a point de bien et de mal moral. Cet écrit, ayant été traduit en anglais, comme les autres, lui attira une poursuite de la part de la justice: il fut arrêté avec le traducteur et l'imprimeur, et son écrit fut supprimé. Dégoûté alors de l'Angleterre, Passerani se rendit en France, et de là en Hollande, où il passa le reste de sa vie. Il publia encore une attaque contre la Bible, sous ce titre: *La Religion mahométane comparée à la païenne de l'Indostan*, par Aly-Ebn-Omar-Moslem; *Épître à Cinkain, Bramme à Visapour*, traduit de l'a-

rab; à quoi est joint un prétendu *Sermon, prêché dans la grande assemblée des quakers de Londres par le fameux frère Ellwell, dit l'inspiré*, Londres (Hollande), 1737 in-8°. de 56 et 47 pages. On prétend qu'il rétracta ensuite, devant les ministres du culte réformé, les opinions énoncées dans ses écrits contre la religion. Il légua ses biens aux pauvres. On a encore de lui un *Projet facile, équitable et modeste pour rendre utile à notre nation un très-grand nombre de pauvres enfans, qui lui sont maintenant forcé à charge*; écrit bizarre, dans lequel on ne sait si l'auteur a parlé sérieusement, ou s'il a voulu plaisanter sur les faiseurs de projets. Passerani rend lui-même compte de ses aventures, dans le *Factum* qu'il a mis à la tête du Recueil publié à Rotterdam en 1736.

D—G.

PASSERAT (JEAN), poète né à Troyes, en 1534, s'enfuit du collège, gagna Bourges, et mena quelques mois une vie vagabonde; mais cet écart de jeunesse ne nuisit point à ses progrès: il reprit avec goût ses études, et vint les achever à Paris. Une chaire d'humanités lui fut confiée au collège du Plessis; ce qui lui inspira le désir de recommencer et d'approfondir la lecture des auteurs de l'antiquité: il donna la préférence aux auteurs latins, fit un choix de leurs locutions, et pour compléter son instruction dans leur langue par la connaissance du style des jurisconsultes, il se rendit à Valence, où il entendit Cujas. Après avoir passé trois ans auprès de ce grand maître, il se retira, en 1569, dans la maison de Henri de Mesmes, maître des requêtes, et protecteur des savants, dont il demeura pendant vingt-neuf ans l

commensal et l'ami. Lorsque la mort tragique de Ramus laissa vacante une place de professeur d'éloquence au collège de France, on fit choix de Passerat pour la remplir; et ses leçons attirèrent l'élite de la capitale. Demeuré fidèle au roi légitime, il les interrompit pendant les excès de la Ligue, et se reunit aux beaux-esprits, qui composèrent la satire Ménippée: (V. LEROY, XXIV, 238,) les vers en furent faits par lui et Nic. Rapin, à l'exception de la *Lamentation de l'âneligueur*, qui est de Durand de Labergerie. Passerat reprit ses fonctions dès que Paris fut rentré sous l'obéissance d'Henri IV: son travail, prolongé sans proportion avec ses forces, le réduisit, en 1597, à un état de paralysie presque complète, et lui fit perdre l'œil qui lui restait: depuis long-temps, un accident l'avait privé de l'autre en jouant à la paume. Sa gaieté ne s'altéra point; mais on s'aperçut que ses facultés baissaient tous les jours. Il mourut le 12 septembre 1602. On a de lui : I. *Vers de chasse et d'amour*, Paris, 1597, in-4°. On y trouve son poème du *Chien courant*, entrepris par ordre d'Henri III: il est écrit, en vers de dix syllabes, avec plus de naturel que d'imagination; et quoique Ronsard, Baïf et Dubellay, en fissent le plus grand cas, il ne conserve d'importance que comme un des essais didactiques de notre poésie. Henri III, éprouvant le besoin de revenir sur l'éducation négligée à laquelle une mère artificieuse avait abandonné sa jeunesse, s'était mis à établir des conférences grammaticales dans son cabinet. Ces occupations, peu convenantes pour un roi, arrachèrent à Marillac, cet amer jeu de mots: *Declinare cupit, verè declinat*. Passerat, qui venait

de traduire en vers, par ordre de Henri, la fameuse tirade de Virgile: *Excudant alii spirantia mollius æra*, etc., eut la hardiesse d'envoyer au roi, avec ce morceau, les vers suivants, où il le rappelait à sa dignité compromise:

J'ai pris ces vers d'un grand et grand poète,
Dont je ne suis qu'un petit interprète.
Par un esprit ce propos fut tenu
Au saug d'Hector dont vous êtes venu.
Sans chercher donc la vertu endormie
Aux vains propos de quelque académie,
Lisez ces vers, et vous pourrez savoir
Quel est d'un roi la charge et le devoir.

Les lettrés courtisans s'écrièrent que la majesté royale était insultée; mais le monarque ne fit que rire de cette liberté poétique. II. *OEuvres poétiques*, Paris, 1602, in-12; ibid., 1606, in-8°, édition plus ample. Neuf poèmes et quatorze élégies composent la plus grande partie de ce volume. L'auteur s'y montre l'imitateur des tours heureux de Marot; et sa *Métamorphose d'un homme en oiseau* est narrée avec cette grâce naïve qui rappelle toujours Lafontaine. Comme lui, Passerat avait fait ses délices de Rabelais: cédant à des scrupules qu'on lui suscitait, il ordonna, de son lit de mort, qu'un commentaire complet, où il avait donné la clef des allégories du curé de Meudon, devînt la proie des flammes. III. *Kalenda januariæ et varia quædam poemata*, Paris, 1597, in-8°; réimprimés avec des mélanges, en 1603. Ce recueil renferme des *Etreennes* d'Henri de Mesmes, des épigrammes, des épitaphes, des badinages sur le *Rien*, sur le *Coq*, sur l'*Éléphant*. Tous ces petits morceaux sont les jeux d'une muse élégante et enjouée. IV. Un Commentaire sur Catulle, Tibulle et Propertius, qui a conservé quelque réputation; Paris, 1608, in-fol. Scioppius lui-même, à la fin de ses

Paradoxes littéraires, écrivit que c'était un ouvrage achevé. V. *Præfationes et Orationes*, ibid., 1606, in-8°, réimprimées en 1637, par les soins de Gui Patin. Ces discours roulent, la plupart, sur Tacite, Cicéron et Salluste. VI. *Conjecturarum liber*, ibid., 1612, in-8°. Ce sont des explications hasardées sur quelques passages difficiles des classiques; réunies aux *Apophoreta* d'Adrien Liebot. VII. *De litterarum inter se cognatione et permutatione*, ibid., 1606, in-8°. Cet important traité grammatical, auquel Passerat attachait le plus grand prix, fut publié, comme tous ses ouvrages posthumes, par les soins de Rougevalet, son neveu. Il offre, dit Grosley, un index alphabétique, où est marqué le changement des lettres les unes avec les autres, soit à cause de l'affinité du son, soit eu égard à l'analogie de la langue latine, qui, dans ses dérivés, ses composés et dans les divers temps de ses verbes, change les voyelles du mot primitif en d'autres. On y trouve de la profondeur unie à des connaissances étendues. VIII. Une mauvaise Traduction d'Apollodore, Paris, 1604, petit in-12. Sa réputation d'habile grammairien déterminait des libraires à mettre sous son nom une édition du Dictionnaire de Calepin, Genève, 1609, in-fol., à laquelle, néanmoins, il n'avait eu aucune part, mais dont la réimpression de 1654, en neuf langues, donnée par Abr. Commelin, sous la direction de Cornel. Schrevelius, est encore la plus commode que nous ayons de ce livre (V. CALEPINO, VI, 520). Girardon a sculpté pour la ville de Troyes, le buste de cet écrivain. Voy. Les *Ephémérides* de Grosley, les *Recherches* de Leclerc dans

la *Bibliothèque ancienne et mod.*, tome VII, 313-397, et le *Mémoire sur le collège royal*, par Goujet. — C'est à un François PASSERAT, qu'appartiennent les *OEuvres de M. Passerat, dédiées à S. A. E. de Bavière*, la Haye, 1695, in-12, annoncée dans le *Journal des sçavants* de 1695, p. 496. On y trouve une tragédie de *Sabinus*, deux comédies (la *Maison de campagne* et le *Feint campagnard*); une pastorale (*Amaryllis*), un ballet, une nouvelle galante en prose (que l'auteur donne pour véritable), de petites poésies, des stances, des rondeaux et des chansons. F—r.

PASSERI (JEAN-BAPTISTE), peintre et poète, plus connu comme biographie, était né à Rome, vers l'an 1610, d'une famille originaire de Sienne. Il cultiva d'abord les Belles-lettres; et ce n'est qu'à l'âge de 25 ans, qu'il connut le Dominiquin, dont les avis le décidèrent à s'appliquer à la peinture: mais quoiqu'il ne manquât ni d'esprit ni de goût, et qu'il possédât bien la théorie de cet art, il ne put jamais s'élever au-dessus de la médiocrité. Cependant il était prince de l'académie de Saint-Luc, lorsque le Dominiquin mourut, en 1641, et il y fit célébrer sa mémoire de la manière la plus pompeuse: il exécuta lui-même, pour cette circonstance, le portrait de ce grand artiste, avec lequel il s'était lié d'une tendre amitié depuis le jour où il l'avait trouvé à Frascati poursuivi par les menées de ses envieux. Passeri composa aussi l'oraison funèbre et plusieurs pièces de vers pour les obsèques de son ami; mais on n'en permit pas l'impression. Il cultivait la poésie par délassement, et écrivait un grand nombre de *sonnets*, dont

l'un, dit-on, servit à sa fortune plus que n'aurait fait un bon ouvrage. Passeri vécut au milieu de la société la plus brillante, recherché pour les agréments de son esprit et la douceur de ses mœurs, et mourut à Rome, le 22 avril 1679; il laissa en manuscrit : *Le Vite de' Pittori, Scultori ed Architetti che hanno lavorato in Roma, morti dal 1641 fino al 1673*. Cet ouvrage, supérieur, dit Tiraboschi, à tous ceux du même genre, pour l'exactitude et l'étendue des détails, n'a cependant été imprimé que près de cent ans après la mort de l'auteur, Rome, 1772, in-4°. Bottari, qui en fut l'éditeur, retoucha le style, et en élagua ou adoucit les endroits où perceait trop la haine de Passeri contre Lanfranc, le Bernin et d'autres artistes dont les amis avaient, par leur crédit, empêché jusqu'alors la publication de ce livre. On en avait pourtant déjà tiré la *Vie* de Salvator Rosa, qu'on trouve à la suite des *Vite de' Pittori*, etc., de Baglioni, Naples, 1733. — PASSERI (Joseph), neveu du précédent, né à Rome en 1654, fut l'élève de Carle Maratte qu'il égala dans quelques parties de l'art. C'est à ce peintre que l'on doit les belles fresques qui décorent les voûtes de Saint-Nicolas in *Arcione*, et de Sainte-Marie in *Campitelli*, et le salon de l'Aurore à la *Villa Corsini*. La plupart des églises de Rome possèdent quelques tableaux de ce maître, parmi lesquels on distingue surtout le *Moïse portant les tables de la loi*, qui forme le fond de la chaire de la *Chiesa Nuova*. Il peignit dans le Vatican, pour pendant au *Baptême* de Maratte, *Saint Pierre qui baptise le Centurion*. Ce tableau a depuis été remplacé par une copie en mosaïque, et l'original

a été envoyé chez les Conventuelles d'Urbain. Carle Maratte le dirigea dans l'exécution de ce tableau, qui se fait remarquer par sa couleur. Un de ses meilleurs ouvrages est le *Jugement dernier*, qu'il a peint à Pesaro. Passeri mourut à Rome, le 7 novembre 1715. W—s.

PASSERI (JEAN-BAPTISTE), l'un des plus laborieux antiquaires du dix-huitième siècle, était né, le 10 nov. 1694, à Farnèse, dans la Campagne de Rome, où son père, d'une famille patricienne originaire de Pesaro, exerçait la médecine. Ses parents, qui le destinaient à la magistrature, l'envoyèrent à Rome étudier la jurisprudence. A la vue des monuments que cette ville renferme, il sentit naître le désir d'en faire une étude particulière; et il régla si bien l'emploi de ses journées, qu'après avoir rempli ses devoirs, il put encore s'appliquer à l'archéologie et à la numismatique. Il passa quatre années à Rome, partageant son temps entre les antiquités et la jurisprudence; et après avoir terminé ses cours, il fut rappelé par son père, qui pratiquait alors avec succès la médecine à Todi. Là, comme à Rome, le jeune Passeri ne connut d'autre délassement à ses travaux que la recherche des anciens monuments; et il employait souvent les nuits à examiner et à décrire les objets que ses fouilles lui avaient procurés. Parvenu à l'âge de former un établissement, il se maria, et, s'étant fixé à Pesaro, continua d'y exercer la profession d'avocat, et de cultiver les sciences, dans lesquelles il avait fait de grands progrès. Devenu veuf en 1738, après douze ans d'une union constamment heureuse, Passeri embrassa l'état ecclésiastique, et fut revêtu peu après de la dignité de vi-

caire-général à Pesaro. Les devoirs de cette place, qu'il remplissait avec zèle, ne le détournèrent point de ses études favorites. La conformité des goûts l'avait lié d'une étroite amitié avec le chevalier Annibal degli Abbatini Olivieri, et avec le savant Gori : Passeri, moins occupé de sa gloire que de celle de ses amis, se chargea de terminer et de mettre au jour plusieurs des ouvrages de ce dernier (1). Malgré sa modestie, sa réputation avait franchi les bornes de l'Italie : la société royale de Londres, et l'académie d'Olmütz, lui expédièrent des diplômes d'associé : il reçut aussi le titre d'antiquaire du grand-duc de Toscane. Il exerça long-temps la charge d'*auditeur de rote*, magistrature importante ; et, à toutes les dignités dont il était revêtu, Clément XIV ajouta celle de protonotaire apostolique. Passeri parvint à un âge avancé, entouré de la considération publique, et sans éprouver aucune diminution dans cette ardeur de savoir qui l'avait dévoré toute sa vie. Il mourut des suites d'une chute qu'il fit en revenant de sa maison de campagne, et mourut à Pesaro, le 4 février 1780. La réputation dont a joui ce savant archéologue, ne s'est pas soutenue. On a reconnu qu'enluminé par son imagination, il s'est souvent égaré dans ses explications, repétant le sens le plus clair et le plus naturel pour établir des systèmes opposés à l'évidence. Son enthousiasme pour les Etrusques l'a jeté dans des erreurs insoutenables : il n'a pas tenu à lui, par exemple, de persuader que les philosophes de cette na-

tion ont connu la révolte des anges la chute de l'homme, la vie future etc., et qu'ils avaient deviné ainsi la plupart des dogmes qu'enseigne la révélation. Outre des *Dissertation* dans le troisième volume du *Museum Etruscum* de Gori (1), dans les *Symbola litteraria* du même auteur (2), dans le *Recueil* de la société Colonnaire de Florence (3) et dans le *Theaurus antiquit. Beneventanarum* (4), on a de Passeri : I. *Lucerna fictiles cum animadversionibus* ; Pesaro, 1739-43-51, 3 vol. in-fol., publiés aux frais de l'académie de Pesaro. C'est la description des lampes antiques que Passeri avait recueillies et dont il était parvenu à former une collection considérable : elles n'étaient pas toutes dignes d'être publiées ; c'est ce que lui fit observer, en relevant quelques-unes de ses erreurs, un critique qui s'est caché sous le nom de *Pietro Tommasini Mecchi*, bedeau de l'académie de Pesaro. Un quatrième volume, demeuré inédit, était consacré aux lampes trouvées dans les tombeaux chrétiens. II. *Lettere Roncagliesi nelle quali si dà la spiegazione di alcuni quanti monumenti italici antichi*. Ces Lettres, au nombre de dix-sept,

(1) Les dissertations que Passeri a insérées dans le 3^e vol. du *Museum Etruscum*, sont au nombre de cinq : elles traitent du genre funéraire des anciens de l'autel funéraire, des cérémonies observées par les Etrusques dans les funérailles, d'une ancreme fautive de Perouse, qui tire son origine des *Faleri*, et enfin de l'architecture étrusque.

(2) Il y en a cinq. Des médailles étrusques découvertes à Pratum. De l'ethnologue des Etrusques c'est-à-dire, Des rapports qu'il observe entre ce peuple et les Grecs. D'une prétendue de Jupiter avec une double couronne de fleurs. D'une médaille de Balles et enfin d'un vase que Passeri conjecture avoir servi dans les initiations.

(3) On y trouve une dissertation de Passeri, sur quelques monuments étrusques du Musée Corazzi et une autre sur l'Ethnologue des anciens, que Caylus cite avec éloge dans le tome IV du *Recueil* de l'Académie, p. 201.

(4) Cet ouvrage ne se termine qu'une dissertation de Passeri. De l'ethnologue Beneventanum elle est attribuée au savant Passeri.

(1) C'est Passeri qui a complété le savant ouvrage de Gori, *Lucerna fictiles cum animadversionibus*, et il a écrit les préfaces ; c'est encore de lui qu'on voit les annotations qui accompagnent les planches du *Theaurus antiquit. Beneventanarum*. Voy. tome I, p. 12.

ainsi nommées parce que l'auteur les a datées de sa campagne de Roncagli près de Pesaro, sont adressées à Olivieri degli Abbati, et ont été insérées dans la *Raccolta Calogerana* tom. 22, 23, 26 et 27 : elles traitent principalement des fameuses *Tables Eugubines*, le monument le plus important de la langue étrusque. III. *Osservazioni sopra l'avorio fossile e sopra alcuni monumenti greci e latini conservati nella famiglia Nani*, Venise, 1759, in-4°, fig. IV. *Paralipomena in libros de Etruria regali*, Lucques, 1767, in-fol. Cet ouvrage se joint à l'*Etruria regalis* de Dempster, dont il est le supplément nécessaire (V. DEMPSTER, XI, 69). V. *Picturæ Etruscorum in vasculis, nunc primum in unum collectæ, explicationibus et dissertationibus illustratæ*, Rome, 1767-75, 3 vol. in-fol. avec 300 pl. VI. *Conjecturæ de marmoreo sepulchrali cinerario Perusiæ effosso et P. Clementi XIV oblato*, 1773, in-4°. VII. *Novus Thesaurus gemmarum veterum ex insignioribus dactyliothecis selectarum cum explicatione*, Rome, 1781-83, 3 vol. in-fol. Cet ouvrage était sous presse lorsque Passeri mourut ; mais ses amis se chargèrent d'en surveiller la publication. Olivieri degli Abbati a donné une Vie de cet archéologue, sous ce titre : *Memorie dell'uditor Giambattista Passeri, trà gli arcadi Feralbo*, Pesaro, 1780, in-4°, avec une liste exacte de ses ouvrages inédits, formant 80 volumes. La ville de Gubbio, qui, dès 1750, avait reçu Passeri au nombre des ses patriciens, lui fit élever un monument en marbre. (Voy. DOMI, XI, 557.) W—s.

PASSERONI (L'abbé JEAN-CHARLES), poète italien dans le

genre burlesque et jovial même temps l'un des ecclésiastiques les plus modestes et les plus sobres. La ville de Milan le compta au nombre des siens, quoiqu'il ne vint le jour dans le comté de Milan qu'après qu'il était né, au village de Inverigo le 9 mars 1713 : mais son père le voya de bonne heure à Milan où il y apprit à lire, à écrire, même le latin, chez un oncle qu'il y était ce qu'on appelle au jourd'hui un instituteur, et qu'on appelait autrefois un maître. Le jeune Passeroni fit même à Milan cette ville, son cours de philosophie : il revint à Nice pour la théologie. Quand il eut été ordonné prêtre, le nonce Lucini le plaça dans son service, et l'emmena avec lui d'où il le conduisit à Cologne où le pape lui conférait la notice de Ces voyages, qui devaient mener Passeroni à la fortune, contre le desir qu'il avait de se fixer à Milan, où il ne pouvait avoir d'autre perspective qu'une médiocrité et une misère. Il y revint bientôt, n'y eut en effet pour subsister que l'honoraire de ses messes, et pas plus de besoins que d'argent, car il trouvait son bonheur à vivre dans une petite chambre basse, simple, modeste, et pauvrement meublée, lui-même faisait les apprêts de sa nourriture, qui ne consistait qu'en du pain bouilli, des fruits et du vin. Un coq, qu'il s'était donné pour commensal et pour compagnie, faisait jouir des douceurs de sa société. Aussi parlait-il souvent de cet animal, dans les vers qu'il composait. Ce fut en ce réduit, dans une modeste, qu'en pratiquant la simplicité gémme assurément bien antique, il fit, sous le titre de *Capitoli*, plusieurs espèces de satires pleines de

tiqne, et sous celui d'*Esopiani apologi*, des Fables où la poésie burlesque offrait tout ce qu'elle peut avoir de plus gracieux. Il se surpassa dans ce genre, par son poème *Il Cicerone*, en 34 chants. Quoique les poésies de Passeroni portassent éminemment le caractère original et capricieux de celles de l'Arioste sans en avoir l'indécence, il s'était abstenu de chercher à connaître ce grand poète, et n'avait pas lu un seul vers de l'*Orlando furioso*, parce que sa conscience fort timorée le tenait éloigné des choses licencieuses. Sa fidélité aux devoirs de son état, qui lui prescrivait cette réserve, était chez lui pour beaucoup dans cet amour de la pauvreté. qu'on serait tenté de taxer de bizarrerie. Il refusa plus d'une fois le logement et la table, que des patriciens milanais lui offraient dans leur hôtel. Le comte de Firmian, pléinipotentiaire de l'Autriche en Lombardie, et protecteur empressé des gens de lettres (F. FIRMIAN), ne put même le décider à accepter des emplois compatibles avec son état et ses goûts, qu'il avait imaginé de lui offrir pour lui procurer une existence moins misérable. Comme il aimait à le voir, et l'obligeait à venir souvent causer avec lui, Passeroni avait conçu pour ce Mécène, d'un naturel si aimable, un attachement non moins sincère que désintéressé; et le comte avait coutume de dire, en parlant de lui :
 « Je l'aime, et je l'aime beaucoup,
 » parce qu'il n'aime que moi dans
 » mon pouvoir et ma dignité. Il n'est
 » point comme ceux qui m'aiment à
 » cause de ma table qu'ils viennent
 » partager avec moi, ou à cause des
 » places que je peux leur donner. Ma
 » puissance lui est indifférente: il ne
 » porte son attention que sur ma

» personne. » Laurent Sterue, à qui plusieurs Italiens croient que le *Cicerone* de Passeroni avait suggéré l'idée de son *Tristram Shandy* (comme ils ont dit que l'*Adamo* du Milanais J. B. Andreini avait fourni à Milton celle de son *Paradis perdu*), étant venu à Milan, et ayant rencontré l'abbé Passeroni chez le comte de Firmian, lui exprima, de la manière la plus flatteuse, l'estime qu'il avait pour ses talents, et le plaisir qu'il éprouvait en faisant connaissance avec lui. Jugeant trop légèrement, d'après ce qui se passe en Angleterre, que l'édition du *Cicerone* avait dû enrichir son auteur, il lui demanda combien elle lui a rapporté; et Passeroni lui répond avec une paisible simplicité qu'il n'a pas encore donné grand cours à cette édition. Sterne, lui voyant l'extérieur d'une trop basse médiocrité et, s'indignant de ce que ce poème ne lui avait pas valu une sorte de fortune, lui fit des offres généreuses. Passeroni répondit, avec sa modestie ordinaire, qu'il n'avait besoin de rien. Cependant il ne put se dispenser d'accepter une pension de 500 livres milanaises (383 fr. 75 cent.) que le comte de Firmian lui assigna sur les fonds de l'impératrice Marie Thérèse, encore vivante. Mais, cette princesse étant morte peu de temps après, la rente échappa à Passeroni, qui ne s'en affligea point. Ses amis y suppléèrent, en lui faisant conférer deux petits bénéfices, dont la réunion lui procurait un revenu égal à celui qu'il venait de perdre. mais la révolution française, qui peupla bientôt en Italie, lui ravit ses bénéfices. Il serait retombé pour toujours dans la misère, si le gouvernement républicain, qui s'établit alors en Lombardie, ne lui eût assi-

gné, sur les fonds publics, un revenu proportionné à son mérite. L'abbé Passeroni le fit servir au soulagement des malheureux : content de peu, il ne cessa point de vivre pauvrement. Quoiqu'il eût une pension de 4000 livres milanaïses (3070 fr. 7 cent.), et en outre 100 sequins (1194 fr.) par an, comme membre d'un *Institut de sciences, lettres et arts*, que la république cisalpine s'était donné, à l'imitation de sa mère, la république française, Passeroni n'avait point changé ses anciennes habitudes. On le voyait toujours vêtu d'un drap commun, fort usé et même malpropre. Soutenu d'un bâton, il allait encore, à plus de quatre-vingts ans, acheter les objets nécessaires à sa très-frugale cuisine, qu'il continua de faire lui-même jusqu'à la fin de ses jours. Pendant la maladie qui précéda sa mort, un de ses amis qui vint le voir sur son grabat, et qui s'affligeait de ce qu'il n'avait personne pour le servir, voulut lui donner un domestique : « Non, non, » répliqua le vieux Passeroni, je ne » veux pas chez moi de trouble ni » d'intrigue. » Il mourut à Milan, âgé d'environ quatre-vingt-neuf ans, le 26 déc. 1802. Parmi les diverses éditions de ses ouvrages, nous indiquerons : I. *Il Cicerone*, poème *in ottava rima*, Venise, 1750, 2 vol. in-8°, Milan, 1768, 6 vol. in-8° ; Turin, 1774, 6 vol., in-12. II. *Traduzione di alcuni e i grammatici greci*, Milan, 1786-94, 9 part. in-8°. III. *Favole Esopiane*, ibid., 1786, 6 vol. in-12. G—N.

PASSEWAND OGLOU. F. PASSWAN.

PASSIGNANO (Le chevalier DOMENICO CRESTI, peintre, surnommé le), du lieu de sa naissance, vit le jour en 1560. Destiné d'abord par

son père à l'état de libraire, il fut envoyé à Florence : mais son goût pour le dessin s'était manifesté de bonne heure ; il se livra à la peinture, et il entra dans l'école de Machietti, puis dans celle de J. B. Naldini. Vers cette époque, Vasari, étant mort, laissa interrompue la peinture de la grande coupole de *Santa-Maria del Fiore*. Frédéric Zuccaro fut appelé pour terminer cette vaste composition. Passignano résolut de mettre à profit le séjour de cet habile peintre à Florence, et voulut suivre ses leçons. Zuccaro le chargea de dessiner en grand les cartons des sujets qu'il avait à peindre, particulièrement le tableau de *l'Enfer*, dont il s'était contenté de faire l'esquisse en petit. Il lui laissa peindre entièrement la belle figure du *Temps*, l'un des ouvrages les plus remarquables de ce riche édifice. Après avoir terminé ces travaux, il se rendit à Pise, où il fit une étude particulière de l'anatomie. Zuccaro l'engagea depuis à venir le rejoindre à Venise ; et Passignano y fut chargé, par la république, de quelques tableaux dont le sénat voulut faire présent au grand Turc. Rappelé à Florence, lors du mariage du grand-duc Ferdinand I^{er} avec la princesse Christine de Lorraine, on lui confia l'exécution de toutes les peintures destinées à décorer la cathédrale. On cite entre autres un tableau du *Martyre de Santa-Reparata*, vaste composition remplie de figures plus grandes que nature, qu'il termina en huit jours, et qui fut placée ensuite à l'entrée du palais Pitti, dans la salle des gardes Allemandes. Mais la preuve la plus extraordinaire de sa facilité est son tableau de *Saint-Jean Gualbert*. La veille de la cé-

soir, on s'aperçut qu'il des tableaux destinés à des piliers qui soutiennent Passignano fut prié de passer la nuit à l'ouvrage et terminé le lendemain toute ce tableau ne peut être comme un chef-d'œuvre prouve du moins la connaissance avec laquelle il savait manier le pinceau. Il se montra dans un talent tellement supérieur à ses contemporains, que le peuple, par ses éloges, le faisait tout passer à son nom et à son surnom, et appela plus que Passignano (surpasse tout le monde). Exécuté à Florence, une de ses œuvres, il se rendit tellement célèbre que le pape Urbain VIII le chargea de travaux considérables, et de la décoration de l'ordre de Saint-Etienne. Mais l'artiste ne trouva pas de faveur auprès d'Urbain et ne put obtenir de ce pontife l'ouvrage de la *Loge de la Vierge*, qui lui avaient été proposés par le pontificat précédent. Il revint à Florence, nommé premier maître de dessin, et fit, pour le pape, son *Portrait*, qui, placé parmi ceux des peintres dans la fameuse galerie Médicéenne. Pendant son séjour à Rome, il était marié; il mourut le 17 mai 1638. Admis à l'école vénitienne, il avait écrit que quiconque n'a pas été à Venise, ne pouvait se dire peintre. Ce mot suffit à donner du style de ses ouvrages. Il brilla, ni par un beau dessin, ni par la correction, ni par la grandeur, et est propre aux grands, et riche en architec-

ture : ses draperies, peintes à la manière de Paul Véronèse, s'éloignent du goût dont on les traite dans l'école florentine. Le mouvement de ses figures a souvent quelque chose du Titoret; mais il se servait à tort, comme ce dernier, d'huile trop grasse, ce qui est cause de la perte de plusieurs de ses tableaux. C'est ce qui est arrivé au *Cruifiement du prince des Apôtres*, que Passignano avait peint dans la basilique de Saint-Pierre, sous le pontificat de Paul V, et à la *Présentation de la Vierge au Temple*, qu'il peignit dans le même édifice sous Urbain VIII. Il existe dans plusieurs villes d'Italie un grand nombre de ses productions, qu'il faisait ébaucher par ses élèves, et qu'il terminait ensuite. Tels sont le *Christ mort*, dans la chapelle de Mondragone, à Frascati; une *Déposition de croix*, dans le palais Borghèse, à Rome; un *Christ portant la Croix*, dans le collège de San-Giovannino, et quelques-uns de ses ouvrages, à Florence. Passignano, sa ville natale, possède peut-être le morceau le plus parfait qu'il ait produit, chez les PP. de Vallombreuse. Il a peint dans leur église une *Gloire*, où il se montre artiste consommé, et digne de compter parmi ses élèves Louis Carrache, le fondateur de l'école de Bologne, et le Tiérini, peintre non moins illustre, et l'un de ses plus beaux ornements. Les élèves que lui doit la Toscane, ont moins de célébrité; le seul qui mérite d'être cité, est le Sorri, de Siennese.

P—s.

PASSIONEI (DOMINIQUE), savant cardinal, né, le 2 déc. 1682, à Fossombrone, dans le duché d'Urbain, d'une famille ancienne, fut élevé à Rome, sous les yeux de son oncle, secrétaire des chiffres, et

acheva ses études au collège Clémentin, d'une manière brillante. Il rechercha ensuite la société du P. Tommasi, savant théatin, et de Fontanini, alors professeur d'éloquence; et guidé par ces deux habiles maîtres, il fit de rapides progrès dans la connaissance des antiquités sacrées et profanes. En 1705, Fontanini lui dédia la *Défense* de la Diplomatique de Mabillon, ouvrage dans lequel il avait inséré une lettre inédite d'Alcuin, avec des Notes de Passionei, dignes d'un littérateur plus consommé. Celui-ci possédait déjà une bibliothèque composée des meilleurs auteurs, qu'il s'empressait de communiquer aux savants : souvent même il prévenait leur demande; et c'est ainsi qu'il envoya à D. Martianay le catalogue des éditions des *Œuvres* de saint Jérôme, accompagné de remarques critiques; à Groenovius, des notes et des variantes pour l'édition d'Aulugelle; et au P. Montfaucon, plusieurs manuscrits grecs d'une haute antiquité, dont celui-ci a fait usage dans sa *Paléographie grecque* (V. MONTFAUCON). Il regardait aussi comme un devoir, de prendre la défense des auteurs injustement attaqués. Il empêcha la congrégation de l'*Index* de censurer les *Mémoires* de Tillemont, qui lui avaient été déférés par des ecclésiastiques peu instruits; et il fit lever la défense d'imprimer les *Vies* des évêques de Ravenne, par Agnello, monument précieux, découvert par Bacchini, qui en a publié une excellente édition (V. AGNELLO, I, 295). Passionei fut chargé, en 1706, de porter la barette à Philippe Gualterio, nonce du pape à Paris. Il profita de cette occasion pour accroître ses richesses littéraires, et se lia avec les savants. Il demeura deux

ans en France, et passa où il s'acquitt une telle que le pape crut devoir prolonger son séjour. quoiqu'il ne fût revêtu d'un caractère public, les états lui accordèrent les mêmes honneurs qu'aux ministres étrangers. Il disposait cependant à son gré pour visiter l'Angleterre. Le pape Clément XI le nomma légat au congrès d'Utrecht, où Passionei se fit remarquer par sa fermeté et son zèle. En retournant à Rome, il fut nommé à l'administration de sa mission. Quelque temps à Paris, il se rendit à Louis XIV, qui donna son estime particulière. Il donna son portrait et ses manuscrits. A peine avait-il fini ses travaux littéraires, qu'il fut envoyé au congrès de Rastatt pour réclamer l'exécution des traités précédents, en ce qui concernait le Saint-Siège; et, n'ayant obtenu ce qu'il demandait, il fit une protestation, qu'il remit au pape et dont il déposa l'original aux archives de Lucerne. Le pape ne tint compte de sa protestation, qu'ils eussent été infructueuse. L'année suivante, il fut nommé légat à Soleure, pour assister au renouvellement du traité entre la France et les Suisses. Sur le bruit qu'ils voulaient d'équiper une flotte pour attaquer l'île de Malte, il proposa de s'y rendre en qualité de légat; mais il s'excusa sur une mission qui pouvait durer longtemps de ses occupations, et se renferma dans sa bibliothèque, où il passa le reste de sa vie, au milieu de ses livres, vaillant avec ardeur

anciens manuscrits. Peu après son avènement au pontificat, Innocent XIII nomma Passionei à la cure de la Suisse (1721), et le donna en même temps du titre d'archevêque d'Epheèse. Les *Actes* de sa légation, imprimés in-folio, nous offrent un tableau fidèle et détaillé de la conduite que Passionei tint pendant le temps qu'il résida en Suisse. Incapable de ménagements, il regardait comme des preuves de faiblesse, il rompit ouvertement le conseil de Lucerne, qui lui avait fait d'étendre trop loin les limites ecclésiastiques, et se retira à Aldorf, où il demeura plus d'un an, malgré les instances des évêques de Lucerne, qui finirent par désister de leurs prétentions. Il passa, en 1730, à la nonciature de Vienne, et s'acquitta, dans l'exercice de cette charge, de nouvelles gloires à l'estime du souverain, qui le rappela, en 1738, pour remplir la place importante de légataire des brefs. La même année fut décoré de la pourpre, et dans les congrégations des rites, Propagande, etc. Il remplissait avec zèle et exactitude, tous les devoirs qui lui étaient imposés, et ne trouva cependant le loisir de cultiver les lettres. Il entretenait une correspondance étendue avec les savants et les littérateurs les plus distingués (1), qui s'empres-

à les servir et les littérateurs dont on a parlé. Passionei, on citera Hudson, Gronovius, P. J. Eckard, D. Calmet, Schwartz, Brucker, Maupeituis, Formey, David etc. Voltaire lui écrivit une lettre en l'honneur de son pontificat et en français pour le remercier de la manière dont il écrivait dans sa langue.

rassembla à grands frais des inscriptions (2), des antiquités, et des tableaux et des statues des plus grands artistes modernes; il y transporta une partie de cette riche bibliothèque qu'il n'avait pas cessé d'accroître, et dont il faisait les honneurs avec une grâce charmante (3): aussi tous les étrangers s'empres- saient-ils de visiter cette délicieuse retraite (4), et l'on n'en sortait jamais sans éprouver le désir de la revoir encore. Le cardinal Passionei, indépendant de ses occupations, s'était chargé du soin de la bibliothèque du Vatican, en l'absence de Quirini, qui passait une partie de l'année dans son diocèse; et il lui succéda, en 1755, dans la place de conservateur en chef de ce dépôt littéraire, l'un des plus riches de l'Europe. C'était la seule place qu'il

(2) Il avait rassemblé à Frascati quatre cents beaux marbres ou inscriptions, que son neveu, Benoît Passionei, prêtait très-verse dans les antiquités, et publiés sous ce titre: *Inscriptioni antiche con annot.*, Lucques, 1765, in-fol. Ce recueil est estimé. Benoît PASSIONEI, connu aussi par un recueil de *Lettres inédites du cardinal Bona*, qu'il publia en 1750, et par une traduction, enrichie de notes, de la *Vie de dom Calmet*, Rome, 1770, in-4°, mourut à Terni, en 1787.

(3) Après la mort du cardinal, elle fut achetée 32 mille écus romains, et réunie à la bibliothèque *Angelique* ou des Augustins, l'une des premières de Rome. Quelque riche et complète qu'elle fût, Passionei tenait, dit-on, fortement à ce qu'il n'y entrât jamais des ouvrages d'aucun jésuite. Benoît XIV, qui l'aimait beaucoup, et dont un des plus grands plaisirs était de l'attaquer dans son fort, c'est-à-dire dans sa bibliothèque, lui joua une fois un tour bien cruel. Lorsque la nouvelle édition du *Medulla theologica* (V. BUSEMBAUM) parut, en 1757, le pape se fit secrètement mettre un exemplaire sur la table où chaque jour on déposait les nouveautés littéraires que les correspondants du cardinal lui envoyaient de tous côtés. Lorsque ce dernier vint à son ordinaire, d'abord après son lever, visiter ses nouvelles acquisitions pour les mettre en place, et qu'il aperçut le livre fatal, ... il sonne son valet de chambre, lui ordonne d'ouvrir la croisée, et lance de toutes ses forces l'ouvrage jésuitique au milieu de la place de Monte-Cavallo. Le saint Père, dont le palais était vis-à-vis, et qui s'attendait à cette scène, ouvre à l'instant sa fenêtre, et lui donne sa bénédiction.

(4) Winkelmann, que le cardinal admettait dans son intimité, y venait habituellement en bonnet et en robe de chambre (Voy. les *Lettres* de Winkelmann, I, 126).

eut désirée; et l'on imaginera facilement la manière dont il l'exerça. L'âge n'avait point ralenti son ardeur pour les lettres; et la santé dont il jouissait semblait lui promettre une plus longue carrière, lorsqu'il mourut d'une attaque d'apoplexie (1) à Frascati, le 5 juillet 1761, à l'âge de soixante-dix-neuf ans. Ses restes furent rapportés à Rome, et déposés dans l'église de Saint-Bernard, où l'on voit son épitaphe. Passionei était membre de la plupart des sociétés littéraires d'Italie; et il avait succédé à Maffei dans la place d'associé étranger de l'académie des inscriptions, où Lebeau prononça son *Éloge*; il est inséré dans le tome xxxi du *Recueil* de cette compagnie. Cet illustre prélat était d'un caractère très-inégal; et c'est ce qui l'empêcha, dit-on, d'être élu pape au conclave de 1758, dans lequel il réunit dix-huit voix. Son opiniâtreté allait au point que, dans ses fréquentes disputes avec Benoît XIV, le pontife était presque toujours obligé de finir par céder. Ses emportements lui avaient fait donner le surnom de Scanderbeg. C'est ainsi, dit Paciaudi, que nous appelons le cardinal Passionei, qui gronde, qui brave et qui menace toujours (*Lettr. à Caylus*, p. 94): mais la réflexion le ramenait bien vite à la modération dont il s'était écarté; et il cherchait à faire oublier ses torts, en redoublant d'attentions et de politesse à l'égard des personnes qu'il avait eu le malheur de brusquer. Outre la part qu'il eut, avec Fontanini, à la révision du *Liber diurnus pontificum*, et à des réimpres-

sions de plusieurs ouvrages on a de Passionei : Deux *latins*, prononcés, en 1722, édition de deux abbés du cantuarne, insérés par Pez dans le même volume de la *Bibliot.* — L' *Oraison funèbre du pape*, Padoue, 1737, in-8°. ; trad. en français par Dubocage. — Une *Lettre* Mezzabarba, publiée par dans son *Catalog.* v, 25 *Lettres*, deux *Pièces* et des *Essais de traductions*, et des *Essais de traductions* insérés par Galletti dans *morie per servire alla storia della vita del cardinale Dom. F.* Rome, 1762, in-4°. Ces ouvrages sont très-circumstanciés, mais de digressions qui interrompent le fil de la narration et en rendent la lecture fatigante. On peut à même reproche à l' *Eloge* du cardinal Passionei (par Goujet, la Haye, 1763, dans lequel l'auteur s'est avec une rare complaisance opposée à l'opposition du cardinal à la condamnation de Bellarmine (V.) dont Galletti n'avait pas dit dans la crainte de déplaire.

PASSWAN-OGLOU (c'est-à-dire, Osman fils de) naquit à Widdin, en 1758, et ses zettes ont fait divers changements sur son origine, comme sur quelques autres personnages, tels que Nadir - Chah, Aly - Bey en Egypte, Aly dans l'Inde, etc. On a dit qu'il était Grec renégat, fils d'un neveu; qu'il avait servi dans les armées de quelque puissance turque. Nous suivrons ici de près le récit qu'en a fait Olivier, son contemporain. Passwan

(1) Si l'on en croit l'abbé Goujet, la mort du cardinal fut hâtée par le chagrin qu'il éprouva d'être obligé d'apposer sa signature au bas du bref de condamnation de l'ouvrage de Mesenguy : *Exposition de la doctrine chrétienne* (V. MESENGUY).

de Passwan Oglou, était un notable de Widdin, très qui avait commandé un volontaires pendant la guerre les Russes et les Autrichiens terminée par la paix de 1792, et à qui le grand-duc fit trancher la tête, pour son crédit et de ses richesses. Passwan - Oglou, compris dans la proscription, fut arrêté, dans les montagnes, avec ses partisans, et ne songeant à la mort de son père, se défendit personnellement. Les innovations de la marine et dans l'armée, commencées sous Ibrahim III et Abdoul Hamid, et continuées vivement depuis le règne d'Ibrahim III, avaient indisposés : leur résistance à la guerre et dans les autres villes d'Allemagne, furent contre l'autorité; ils réussirent à Widdin. Passwan-Oglou se fit trancher la tête. Ses excursions dans les montagnes attirèrent sur lui l'attention de la Porte. Des ordres furent envoyés pour se saisir de sa personne, mais le bonheur d'échapper à la mort, par le dévouement de ses esclaves, qui, ayant pris ses habits, se sacrifièrent. Enfin il parvint à réunir ses forces pour être en état de résister. Le pacha de Widdin, qui fut tué : il le vainquit, et prit possession de cette ville, dont tous les habitants embrassèrent sa défense. Il devint alors le quartier-général de tous les hommes qui se plaignaient des réformes, et ceux qui refusaient d'acquiescer au nouvel impôt affecté aux nouvelles troupes. Comme les habitants de cette place ne suffisaient à Passwan-Oglou pour

solder son armée, qui grossissait chaque jour, il envoya des détachements lever des contributions dans les provinces voisines, et somma les princes de Valakie et de Moldavie de lui fournir des vivres, des munitions et de l'argent. Ils cédèrent à ses menaces, d'après les instructions secrètes de la Porte. Passwan sut attirer les Grecs dans son parti, en s'annonçant comme leur protecteur, en remettant en vigueur les ordonnances de Soliman I^{er}. qui leur étaient favorables, en leur promettant le libre exercice de leur culte, l'abolition de toutes les distinctions infamantes auxquelles ils étaient assujétis, et surtout en prenant pour devise : *Liberté et justice*. Le divan, après avoir temporisé long-temps sur le parti qu'il convenait de prendre contre ce rebelle, lui offrit son pardon, et la restitution des biens confisqués à son père, à condition qu'il mettrait bas les armes. Passwan, qui avait besoin de gagner du temps et d'amasser des richesses, pour assurer l'exécution de ses projets, se garda bien d'irriter la Porte par un refus. Il obtint cependant que les choses resteraient à Widdin sur l'ancien pied, que le nouvel impôt n'y serait pas établi, et que les janissaires seraient maintenus dans leurs droits : un pacha y arriva, muni d'un firman à cet effet. Passwan le reçut, et l'installa, suivant l'usage; mais il ne lui laissa aucune autorité. Il conserva son influence, et continua d'administrer la ville et la province, au nom de ce gouverneur. Trop habile cependant pour ne pas se défier de la politique astucieuse de la Porte, il prit des précautions pour échapper à ses moyens secrets de vengeance. Il ne se laissait approcher qu'à une certaine distance; et

sa mère seule lui préparait ses aliments. En même temps, il ne négligea rien pour se faire des amis et des protecteurs à Constantinople, et il osa enfin solliciter le gouvernement de Widdin, avec le titre de pacha à trois queues. N'ayant pu l'obtenir, il se révolta de nouveau, chassa le pacha, recommença ses incursions ; et, rejetant les conseils qu'on lui donna de s'emparer de la Valachie et de la Moldavie, entreprise qui pouvait indisposer les cours de Vienne et de Pétersbourg, il résolut d'attendre dans Widdin les forces qui seraient dirigées contre lui. Sa tête fut mise à prix ; et Alo-pacha, Begler-Beyg de Romelie, fut envoyé pour le combattre, à la tête de cinquante mille hommes. Passwan éprouva d'abord quelques échecs : un de ses généraux fut taillé en pièces, pris dans Varna, et sa tête envoyée à Constantinople, avec celles de ses principaux officiers. Mais il répara bientôt ces revers ; et, sans sortir de Widdin, il dirigea la marche de ses guerriers, qui lui soumirent Orsowa, Silistria, Kersowa, presque toutes les places sur le Danube, et menacèrent Belgrade. La Porte enfin s' alarma des progrès de ce rebelle, dont l'armée s'augmentait chaque jour, parce que les janissaires faisaient cause commune avec lui. Cent mille hommes se rassemblèrent à Andrinople, sous les ordres de Houssein, capitain-pacha, qui avait sous lui Alo-pacha et le fameux Aly, pacha de Janina, depuis révolté à son tour contre la Porte, et mis à mort en 1821, mais qui, dès ce temps-là, avait de secrètes intelligences avec Passwan-Oglou. Celui-ci pouvait arrêter et peut-être écraser l'armée ottomane dans les défilés du

mont Hæmus. Il préféra licier plus grande partie de ses troupes, abandonner ses conquêtes, et se fermer dans Widdin, avec mille hommes d'élite et des troupes de bouche et de guerre plus de deux ans. Sa flottille sur le Danube le rendait maître du commerce, dont l'artillerie était dirigée par quelques officiers polonais. Le pacha, arrivé devant Widdin au commencement de juin 1791, somma Passwan de se soumettre, et le menaça de l'accabler avec sa puissante armée. Le rebelle, Houssein, l'envoyé du pacha sur une tour de son palais, d'où il observait avec une lunette, les mouvements de l'ennemi. « Va dire à ton maître », répondit-il, que, pourvu qu'il lui oppose cent mille hommes, j'ai préféré le vaincre avec cent mille. » Houssein poussa l'attaque avec vigueur ; mais sa flotte échoua dans une tentative pour s'emparer d'une île sur le Danube, en face de Widdin : ses chaloupes canonnieres furent coulées à fond, ou mises hors de service. La place, entourée de marais, est inabordable ; elle se défendit en longueur. Repoussés par deux attaques générales, après une perte considérable, les Ottomans se retirent en tentant une troisième attaque sur des points différents ; mais l'issue fut plus malheureuse encore : ils perdirent trois corps, sans doute commandés par le pacha de Jaroslaw, sur l'autre, qu'il prendrait pour ennemi. Ce fut avec fureur, jusqu'à la fin, que le seraskier, qui sépare les combattants acharnés les uns des autres. Cet événement ne pouvait que mettre le découragement et la mésintelligence dans l'armée

que la désertion affaiblit cha-
 cun, et force enfin de lever le
 23 octobre. Alors Passwan-
 rappelle ses soldats licenciés;
 son attitude menaçante, ren-
 dant les places qu'il a évacuées,
 et le sulthau à lui accorder
 pardon, le gouvernement de
 ces trois queues. Le nou-
 veau borna là son ambition;
 il resta fidèlement la Porte,
 l'avant-dernière guerre avec
 elle, et conserva une autorité
 absolue, jusqu'à sa mort,
 le 27 janvier (ou, selon d'au-
 tres 5 février) 1807: il n'avait
 que quarante-huit ans. Pass-
 wan était de moyenne statu-
 re, faible complexion. Il avait
 le visage pâle, long, et le
 cou extrêmement maigre; il cra-
 quait le sang, et n'a-
 longé son existence que par
 le continuel du cheval. Le
 état de sa santé fut sans
 plus grand obstacle à l'exé-
 cution de ses projets. S'il avait pu
 aller sur Constantinople, à la
 mécontents, dont il s'était
 le chef, il y aurait peut-être
 eu une grande révolution. Doué
 d'un peu de courage, de présence
 d'esprit et de fermeté, il savait im-
 poser le respect à tout
 le monde. Il n'avait point
 peur, et rien ne se faisait sans
 lui, dans l'étendue de son gou-
 vernement. Il recevait tous ses su-
 bordonnés, écoutait leurs
 plaintes et redressait leurs griefs.
 Son administration, quoique
 simple, était rarement in-
/>
 puis le lever jusqu'au cou-
 ché, il donnait audience ou
 traitait des affaires publiques. Il
 consacrait peu d'heures à ses plaisirs
 et se reposait le reste du jour, dormait assis sur un

sopha, et dans un état d'agitation
 qui annonçait l'inquiétude et l'acti-
 vité de son esprit. Il payait régu-
 lièrement ses troupes, qui s'entre-
 tenaient à leurs frais. Pendant sa
 révolte, il ne prélevait que les con-
 tributions dues au grand-seigneur:
 il diminuait les impôts sur les pau-
 vres, surchargeait d'autant les ri-
 ches, et punissait de mort les moi-
 ndres vexations de ses agents. A—T.

PASTORIUS DE HIRTENBERG
 (JOACHIM), historien, né en 1610
 à Glogau, en Silésie, s'appliqua d'a-
 bord à l'étude de la médecine, et
 reçut ses degrés avec distinction;
 mais il renonça bientôt après à l'exer-
 cice de cet art pour suivre la car-
 rière de l'enseignement, et fut nom-
 mé professeur honoraire à Elbing,
 puis à Dantzic. La qualité de soci-
 étaire étant un obstacle à son avance-
 ment, il rentra dans le sein de l'é-
 glise romaine, et, dès ce moment,
 fut comblé d'honneurs et de pensions.
 Le roi Casimir V lui fit expédier
 des lettres de noblesse, et le nomma
 historiographe de Pologne. Pasto-
 rius mourut à Frauenberg en Prusse,
 le 26 décembre 1681. Outre une *Vie*
 de Jean Crellius (*Voy. ce nom*, X,
 219), et quelques *Discours* insérés
 dans la *Palæstra nobilium*, Franc-
 fort, 1678, in-12, on a de Pasto-
 rius: I. *Florus Polonicus sive Polo-
 nicæ historiæ epitome* (de 550 à
 1572), Leyde, 1641, in-12; avec
 des additions (jusqu'à 1586), Ams-
 terd., 1664; (jusqu'à 1660), Dau-
 tzig, 1679, in-12. Cet abrégé est
 très-estimé. II. *Peplum Sarmati-
 ticum*, Dantzic, 1645, in-4°. III.
*Character virtutum variis, aliorum
 etiam quæ veterum, quæ recentium
 auctorum, coloribus adumbratus*,
 ibid., 1650, in-4°; réimprimé en
 format in-8°, sans nom de ville et

sans date (Voy. Bauer, *Bibl. libror. rarior.*) IV. *Bellum Scythico-Cossaccicum*, ibid., 1652-1659, in-4°. C'est l'histoire de la guerre que le roi Casimir fut obligé de soutenir contre les Cosaques, à son avènement au trône de Pologne (V. CASIMIR, VII, 276) : elle est très-intéressante. V. *De juventutis institutionis ratione*, ibid., 1653, in-4°. VI. *Orationes duæ de præcipuis historiæ auctoribus*, ibid., 1656, in-4°. Ces harangues ont été réimprimées dans la *Palæstra nobilium*. VII. *Sylvarum pars prima*, ibid., 1656, in-12. C'est un recueil de vers dont l'auteur promettait une suite qui n'a point paru. VIII. *Theodosius magnus*, Iéna, 1664, in-8°; c'est un panégyrique de ce prince, que Pastorius présente comme un modèle à tous les souverains. IX. *Ministri status, seu Considerationes super vitâ Nicolai Neovilli*, ibid., 1664, in-8° : cet ouvrage, ordinairement réuni au précédent, est une traduction des *Remarques* de P. Matthieu sur la vie du duc de Villeroi (Voy. P. MATTHIEU). X. *Historia Polonica ab obitu Vladislai IV, usque ad ann. 1651*, Dantzic, 1680-85, 2 vol. in-8°, publiée par George-Adam Pastorius, fils de l'auteur : cette histoire, qui ne comprend qu'un espace de quatre années, est divisée en onze livres. On y lit des détails curieux sur la situation de la Pologne à la mort de Wladislas, sur les troubles qui précédèrent l'élection de Casimir, et sur la guerre contre les Cosaques. L'auteur y a réuni des pièces diplomatiques d'un grand intérêt; et l'ouvrage est terminé par une savante Dissertation *De Originibus Sarmaticis*. XI. *Acta pacis Olivensis inedita*, Breslau, 1763 et 66, 2 gros

vol. in-8°, publiés par J. Boehm; on y trouve quelques-uns qui avaient déjà paru, et dans la dernière édition du *Polonicus*, et une Notice : l'auteur. On a encore de Pastorius quelques écrits moins importants; on trouvera la liste dans *Anti-Trinitariorum*, de Cadius, p. 149 et suiv.

PASTRENGO (GUILLAUME) écrivain peu connu, n'en a moins une place distinguée parmi les savants de son siècle. Il avait donné le premier *Dictionnaire historique*, genre d'ouvrage qui s'est tant multiplié. Guillaume était né vers le commencement du xiv^e. siècle à Pavillane, village du Véronèse; il s'adonna à l'étude de la jurisprudence, eut un grand succès, et obtint la charge de notaire et celle de juge à Vérone. Il fut député en 1338 par les seigneurs *della Scala*, seigneurs de cette ville, vers le pape Benoît XII, qui tenait sa cour à Avignon, et il est probable que ce fut par son intermédiaire qu'il se lia avec Pétrarque, homme de son temps dont le temps resserra le lien. L'objet de sa mission était de prévaloir les droits des seigneurs de Parme. Il retourna en 1338 à Avignon, pour solliciter la solution du crime dont Maso della Scala s'était rendu coupable, faisant assassiner l'évêque de Parme, son parent. Pétrarque, informé de l'arrivée de Guillaume, pour l'embrasser; mais, craignant qu'il ne se fût engagé, eut-il mis les pieds dans la ville, qu'il se sentit tourmenté par le désir de se trouver si près de Pétrarque; et il se hâta d'en partir sans avoir vu son ami. Guillaume, après avoir rempli l'objet de son voyage, alla rejoindre Pétrarque

cluse; et ils y passèrent ensemble leurs jours à discourir sur les grecs et latins, et à embellir l'idiome que Pétrarque avait créé à cette retraite. Les deux amis se rent, en 1345, à Vérone, où Pétrarque séjourna quelque temps : à son départ, Guillaume l'accompagna jusqu'aux limites du Véronèse ; et ils se firent les plus tendres adieux. Guillaume reçut de Pétrarque une nouvelle preuve d'attachement ; et lui recommanda, en 1352, la conservation de son fils naturel : cet enfant mourut en 1361 ; et nous avons vu que Guillaume écrivit à son père pour le disposer à supporter la résignation le coup dont la Providence venait de l'affliger. On ignore l'époque de la mort de Guillaume ; mais il est certain qu'il ne vivait plus en 1370, puisque Pétrarque ne le nomme pas dans son testament, daté de cette année, où il s'est plu à appeler tous ses amis. Avant Guillaume, S. Jérôme, Gennade et quelques autres avaient recueilli des notices sur les auteurs ecclésiastiques ; Photius avait donné l'analyse des ouvrages qu'il avait lus : mais personne n'avait même osé entreprendre la *Bibliothèque de tous les auteurs anciens et modernes*. C'est ce que fit Guillaume ; et son ouvrage est conservé en deux vol. in-fol. à la Bibliothèque de S. Jean et S. Paul, à Venise. Les critiques qui ont été faites de l'examiner conviennent à ce livre, malgré les omissions et les erreurs inséparables d'un si vaste travail, cet ouvrage prouve une érudition prodigieuse. La première partie contient la *Bibliothèque alphabétique* des écrivains, classés d'après leur profession. La seconde forme une espèce de *Dictionnaire historique et géographique*, dans lequel

l'auteur s'est attaché surtout aux origines. Cette seconde partie a été publiée par Michel-Ange Biondo, sous le titre *De Originibus rerum* (1), Venise, 1547, in-8°. de 131 feuillets. Cette édition, d'ailleurs très-défectueuse, est de la plus grande rareté. Le P. Montfaucon, et Scip. Maffei, se proposaient, chacun de leur côté, d'en donner de nouvelles éditions, collationnées sur d'anciens manuscrits ; mais ni l'un ni l'autre, ni personne depuis, n'a exécuté ce projet qui ne serait pas sans utilité. On trouve trois *Lettres* de Guillaume, dans le Recueil de celles de Pétrarque, qui lui a adressé plusieurs de ses compositions poétiques. Outre la *Verona* de Maffei, II, 113, on peut consulter, pour plus de détails, la *Bibl. di storia letterar.* de Pasq. Amati, v, 1-9, et Tiraboschi, *Storia della letteratura.*, v, 409-14. W—s.

PASZKOWSKI (MARTIN), écrivain polonais du dix-septième siècle, est auteur d'un Poème de la guerre des Turcs, des Tartares et des Cosaques, imprimé à Cracovie en 1626, et qui est accompagné d'une relation générale sur les Cosaques, d'un dictionnaire turc, et d'une dissertation sur les superstitions des Othomans. Il a fait quelques autres poèmes, et une traduction polonaise de la *Chronique de la Sarmatie européenne*, par Alexandre Guagnini de Vérone. Cette traduction fut imprimée à Cracovie, en 1611. Quelques auteurs ont attribué cette chronique à Mathias Strykowski,

(1) On croit devoir donner ici le titre entier de cet ouvrage : *De originibus rerum libellus in quo agitur de scriptis virorum illustrium ; de fundatoribus urbium ; de primis rerum nominibus ; de inventoribus rerum ; de primis dignitatibus ; deque magnificis institutionibus.*

sur la réclamation qu'en fit celui-ci lorsqu'elle parut. C—AU.

PASUMOT (FRANÇOIS), ingénieur-géographe, naquit à Beaune, le 30 avril 1733 (1). Après avoir achevé des études distinguées sous les Oratoriens de cette ville, il vint à Paris, vers la fin de 1750, sans autres ressources que son goût décidé pour les sciences, et la recommandation de ses maîtres. Destiné par ses parents à l'état ecclésiastique, son respect pour l'éminence du sacerdoce lui fit préférer la carrière de l'enseignement. Il était chargé d'une éducation particulière, lorsqu'il recut un brevet d'ingénieur-géographe, et fut envoyé en Auvergne, en 1756, par la protection de Cassini, pour étudier les volcans éteints de cette province, mesurer les hauteurs et les distances, et en dresser des cartes. Celle de la partie septentrionale de cette contrée lui coûta trois années de travail. Il eut ensuite à vérifier les opérations des géographes chargés de mesurer la partie opposée. Le gouvernement l'indemnisait de ses dépenses, et s'en remit à Pasumot lui-même pour fixer la gratification qu'il avait méritée. Le jeune savant se restreignit à 300 francs, pour économiser, disait-il, les fonds que l'état consacrait à des travaux importants. Appelé à professer la physique et les mathématiques au collège d'Auxerre, il y introduisit l'heureuse innovation, étendue de nos jours à toute la France,

de, d'enseigner ces deux sciences en français. La société des sciences et belles-lettres d'Auxerre s'empressa de l'admettre dans son sein : il en devint le secrétaire, et c'est pour elle qu'il écrivit ses *Mémoires géographiques sur quelques antiquités de la Gaule*, publiés en 1765, avec des cartes excellentes. Cet ouvrage se recommande par le double mérite d'une érudition aussi solide que variée, et d'une scrupuleuse exactitude dans les détails ; on le rangea sur la même ligne que les *Eclaircissements géographiques* de l'abbé Belley (1), lesquels n'avaient point paru au-dessous de la réputation d'Anville, qui les avait fait imprimer sans nom d'auteur, à la suite de son *Traité des mesures itinéraires de Romains*, Paris, 1741, in-12. Pasumot était déjà connu par quelque morceaux archéologiques, insérés dans le *Mercure de France*, et dans le *Journal de Verdun*. On remarque entre ceux-ci, une Dissertation sur le retranchement gaulois situé près d'Avallon, et connu sous le nom de *Camp des Alleux* : l'auteur y combattait l'opinion du comte de Caylus qui reconnut son erreur avec noblesse, et fit insérer l'opinion de son adversaire dans le 6^e. volume de ses *Antiquités*. Des contrariétés imprévues forcèrent Pasumot de quitter sa chaire de physique ; et il ne lui resta qu'une rente de 300 francs, qui lui fut assurée par la ville d'Auxerre. Revenu à Paris, il se dévoua, pendant onze ans, à des leçons particulières. En 1784, il retrouva une place de précepteur dans une maison opulente ; et c'est alors qu'il visita, avec ses élèves, le Mont

(1) Le *Dictionnaire universel* écrit Pasumot ; cette erreur a été souvent répétée. C'est à tort aussi que ce Dictionnaire affirme que Pasumot ne fut nommé professeur à Auxerre, qu'en 1766. L'Académie d'Auxerre, selon Crivaud, accueillit Pasumot dès la première année de son installation. Or, les *Mémoires géographiques* de celui-ci (Paris, 1765) offrent la preuve qu'il était dès-lors membre de la société d'Auxerre, et que tout ce travail avait été fait pour elle.

(1) L'abbé Belley naquit en 1637, à Sainte-Foy de Montgommery, et mourut à Paris, le 26 novembre 1771. (Voy. son article au *Supplément*.)

et les Alpes-Suisses, puis, e temps après, les Pyrénées. olution vint le frapper dans ses affections, et le priva de ses ressources. Sa santé ne a long-temps contre l'impres- ofonde que les crimes de cette : laissèrent dans son ame. Ce rs qu'il parut s'occuper plus dièrement de religion ; mais lié avec MM. Grégoire, Agier, , il adopta leurs opinions, et tint même avec chaleur. Il se à eux lorsqu'ils formèrent, en la *Société libre et littéraire losophie chrétienne* ; et l'on que la société tenait ses séan- ez Pasumot. Le plan de cette d'académie est indiqué dans *nales de la religion* (par Des- tome iv , page 566 ; elle n'a bsisté. Les mêmes *Annales* uent quelques morceaux de ot ; un petit écrit sous ce titre , *en de cette question : Le pape nnait pas les évêques consti- nels de France* (cet écrit qui 34 pages in-8°, et qui est signé *Pasumeau*, est tout en faveur institutionnels) ; et un article ourt sur le zodiaque du grand l de Notre-Dame à Paris. Il pré- alors la publication de ses *ges physiques dans les Pyré-* n 1788 et 1789, Paris, Leclère, 1797), in-8° ; c'est le plus im- at de ses ouvrages. Tour-à-tour iliste, physicien et antiquaire, il fasse connaître l'organisa- t la composition de ces mon- . soit qu'il en décrive les prin- x sites, l'exactitude du savant irel l'imagination de l'écrivain ; st ce qui rend très-précieuses bservations géologiques. On y nait partout un esprit juste, et de rares connaissances. L'Ins-

titut distingua cet ouvrage, et le plaça au nombre de ceux qui furent proclamés au Champ-de-Mars, le premier vendémiaire an vii, par le président du Directoire (Treilhard). Pasumot avait été adjoint au jury chargé d'examiner les livres élémentaires envoyés au comité d'instruction publique ; et il eut part aux gratifications accordées par la Convention aux savants, gens-de-lettres et artistes , sur le rapport de Chénier. Dans les dernières années de sa vie, il fut attaché, en qualité de sous-chef, au bureau des plans et cartes de la marine. En 1803, un premier voyage en Bourgogne avait paru suspendre ses souffrances physiques ; il y retourna l'année suivante, et mourut à Beaune, le 10 octobre 1804. Ceux qui voudront apprécier la multiplicité de ses travaux, peuvent recourir à la liste qu'en a donnée Grivaud de La Vincelle, à la suite de sa notice sur Pasumot, placée à la tête d'un recueil de *Dissertations et Mémoires sur différents sujets d'antiquité et d'histoire*, par M. Pasumot, Paris, 1810 à 1813, in-8°. Cette collection offre : 1°. la réimpression des *Mémoires géographiques*, avec des additions préparées par l'auteur, et quelques notes de Grivaud, qui a oublié, l'on ne sait pourquoi, le Mémoire sur la voie romaine d'Autun à Besaçon, où Pasumot rectifie une erreur de l'abbé Belley, et jette un grand jour sur l'érection de la colonne de Cussy ; — 2°. un Éloge du comte de Caylus ; — 3°. une Dissertation sur les antiquités de Beaune, et, parmi d'autres morceaux curieux, la Description de la colonne de Cussy, encadrée dans l'Opinion de Grivaud sur le même sujet. Cette pièce, et les gravures que Pasumot y a jointes, sont, sans

contredit, ce qu'on a de plus exact sur ce monument, dont les antiquaires se sont tant occupés. Un académicien de Dijon, M. Girault, paraît avoir trouvé l'explication la plus satisfaisante, en attribuant l'érection de cette colonne à la défaite de Sacrovir (V. ce nom). L'explication proposée par Pasumot est conservée en manuscrit à la bibliothèque de Beaune. L'auteur voulait y joindre un état très-détaillé de toutes les voies antiques de Bourgogne, et la description, omise jusqu'alors, de quelques voies romaines : ces opuscules sont déposés dans les archives de l'académie de Dijon, qui s'était associé l'auteur en 1769. Pasumot a enrichi les Mémoires de cette académie (premier semestre de 1784) d'une description des grottes d'Arcy; ce recueil contient aussi de lui des *Observations d'histoire naturelle depuis l'Yonne jusqu'à la Saône, suivies d'Observations physiques sur la vue des Alpes en Bourgogne* (1^{er} sem. 1782, 1^{er} sem. 1783). Nous pourrions ajouter à cette énumération un grand nombre de Mémoires, la plupart sur l'histoire naturelle, insérés dans le Journal de physique de Rozier, auquel Pasumot prit une grande part. Il a contribué aussi à l'Histoire de Beaune, par Gandelot. Il a laissé encore un manuscrit sur les preuves de la Religion, et un autre sur la situation du Paradis Terrestre : ces deux productions existent dans la bibliothèque de Beaune. F—T J.

PATAUD (JEAN-JACQUES-FRANÇOIS), né à Orléans le 10 octobre 1752, fut d'abord destiné au commerce, qui était l'état de ses parents. Il l'exerça même quelque temps; mais son goût pour l'étude le porta à l'abandonner pour embrasser l'état ecclésiastique.

Il prêcha, avec quelque succès, dans les principales chaires des églises de l'Orléanais. Malgré les circonstances et les dangers qu'il avait à courir pendant la révolution, il remplit les devoirs de son ministère. Il fut victime de son zèle : arrêté et traduit à la conciergerie de Paris, il échappa cependant au tribunal révolutionnaire, et fut rendu à la société après le 9 thermidor. Tant que la persécution ne lui permit pas d'exercer les fonctions ecclésiastiques, Pataud dirigea l'éducation de quelques jeunes-gens. Il reprit son ministère en 1802, et le continua jusqu'à sa mort arrivée le 23 mai 1817. Il était doué de beaucoup de facilité pour le travail et d'une grande mémoire. On raconte qu'étant allé entendre le missionnaire Beauregard, sur le défi qui lui avait été fait de retenir le sermon tout entier, il le répéta le lendemain dans la chaire de la paroisse dont il était vicaire; et l'abbé de Beauregard, constitué juge dans cette affaire, déclara qu'il ne trouvait à peine trois expressions altérées. Pataud n'a publié aucun ouvrage important : ceux qu'on a de lui, ou plutôt ses opuscules sont : I. *Discours prononcés à différentes époques, en présence de tous les corps constitués de la ville d'Orléans*, in-8°, de 94 pages, plus les titres et faux titres, sans date, nom de lieu, ni d'imprimeur, mais imprimé vers 1813, et tiré à 20 exemplaires dont cinq seulement ont été distribués par l'auteur. Ces discours sont au nombre de quatre. On remarque celui qui contient l'*Éloge de Jean d'Arc*. II. Des morceaux dans le *Etrennes orléanaises*, et notamment dans les vol. des années 1811, 1812, 1813, 1814, 1815; quelques-uns d

orceaux ont été tirés séparément. II. Des articles dans les tomes VI de la *Biographie universelle* avait entrepris un grand ouvrage et avait même publié le prospect d'une *Histoire d'Orléans et des principales villes du Loiret, la mort de Jeanne d'Arc; suite d'un précis historique de la décadence d'Orléans, à dater de l'origine de la monarchie jusqu'en 1540, d'après les pièces justificatives tirées des archives de la ville, de la mairie, de l'évêché, etc., suivie de la topographie historique, par ordre alphabétique de toutes les communes du département du Loiret, des monuments qui les décorent, des faits historiques qui les distinguent, des cartes qui les ont illustrées, etc.*, in-8°. de 4 pages. L'auteur attribue son travail que jusqu'en 1818. Le manuscrit pourrait former plusieurs volumes in-8°. Il a été légué à la bibliothèque publique d'Orléans, avec les autres manuscrits ou gravures rassemblés par Pataud. III. La Place, président à la cour d'Orléans, a donné une Notice sur son compatriote dans les *Annales orléanaises* pour 1818, t. II, p. 226. A. B.—T.

IV. PATEL (PIERRE) le père, peintre, est connu communément sous le nom de *Bon Patel*, ou de *Patel*, parce qu'il périt dans un incendie en 1703, naquit en 1654. On ignore le lieu de sa naissance et son maître. Ses ouvrages sont estimés. Il passe pour le plus grand de la manière approche de celle de Claude Lorrain; et peut nier que, dans plusieurs-uns de ses ouvrages, il ne l'ait imité avec succès. La forme de ses compositions est élégante, ses scènes sont

riches; les fabriques et l'architecture qu'il y introduit sont dessinées avec goût. Ses ciels sont en harmonie avec le sujet; ils sont en général chauds et brillants, et sous ce rapport il rappelle quelquefois son modèle. Les mouvements des divers plans du terrain sont déterminés avec une rare habileté; les distances sont observées et rendues avec finesse; enfin les fragments d'architecture antique, les vases, les monuments, les restes d'aqueducs qu'il offre dans ses compositions, leur donnent un air de richesse et une variété qui charment l'œil. Sa touche est ferme et brillante, son coloris généralement clair et vrai, et ses sites sont bien distribués. Cependant on remarque dans ses meilleurs tableaux une certaine sécheresse, et une précision qui nuit au naturel, et ne permet pas de le placer au premier rang des peintres de paysages. Le Musée du Louvre possède de ce maître neuf tableaux dont un seul y est exposé. Il représente un *Paysage orné de figures d'animaux, et traversé par un fleuve dont le cours est interrompu par une chute d'eau*. Sur le devant s'élèvent les ruines d'un superbe édifice d'ordre corinthien. Ce tableau, de forme ovale, peut être regardé comme un des plus beaux qu'ait produits ce maître; il a toutes les qualités qui font son mérite, et n'a que très-peu de ses défauts. Deux autres tableaux de Patel sont dans les magasins du Musée; un est placé au château des Tuileries; deux sont au ministère de l'intérieur, et les trois derniers font partie de la galerie du grand Trianon. — PIERRE PATEL le jeune, fils du précédent, cultiva également le paysage. Ses tableaux ont le même

mérite et les mêmes défauts que ceux de son père, avec lesquels on les a souvent confondus. Le coloris en est brillant, et les sujets agréables ; mais ils sont trop finis, et en général manquent d'effet. P—s.

PATENIER (JOACHIM), peintre de paysages, naquit, vers 1487, à Dinant dans le pays de Liège. Il apprit les premiers éléments de son art à Anvers, et fut reçu à l'académie de peinture de cette ville, vers 1515. Son talent était pour le paysage : ses perspectives sont pleines de charme, ses figures touchées d'une manière exquise et dessinées avec correction. Le feuillage de ses arbres se fait admirer par la légèreté et la netteté de l'exécution ; et les troncs et les branches semblent avoir toute la liberté de la nature. Ses ouvrages, même de son vivant, jouissaient de la plus grande estime, et étaient payés extrêmement cher. Malheureusement sa conduite était loin d'être en harmonie avec ses talents : livré à tous les excès de l'ivrognerie, il passait la plus grande partie de son temps dans les cabarets, et il avait la coutume de ne prendre ses pinceaux que lorsque le besoin l'y contraignait. Il a peint aussi des batailles avec un esprit extraordinaire. Ses compositions en ce genre sont remplies d'une multitude inconcevable de figures ; et chacune d'elles cependant est dessinée avec exactitude, et finie avec le plus grand soin. Sandrart fait mention d'une admirable Bataille, que Patenier avait peinte, et qui appartenait à Melchior Wintgis, à Middelbourg. Lorsqu'Albert Dürer vint à Anvers, il fut tellement frappé de la beauté des ouvrages de cet artiste, que, pour lui témoigner l'estime qu'il en faisait, il voulut peindre son portrait. Il a eu pour

élève François Mostaert. voir dans Descamps (*Vies des flamands*, tome 1, page 165) le portrait de Patenier marqué : la bienséance ne permet pas de répéter ce qu'il est au coin du peintre. Le Musée de Vienne a possédé un tableau de représentant *Jésus-Christ dans le Jourdain* ; il provient de la galerie de Munich : il a été acquis en 1815.

PATER (PAUL), mathématicien, né, en 1656, à Menhardsdorf en Haute-Hongrie (1), de parents protestants, fut banni de son pays à cause de ses opinions religieuses, ses études avec beaucoup de succès à l'université de Breslau, joignit ensuite Michel Rithaller, son compatriote, à la bibliothèque du duc de Wolfenbüttel, mais c'est par erreur qu'on a dit que Pater avait rempli la même fonction. Ses talents le firent bientôt d'une manière avantageusement nommé, en 1688, recteur de l'école des évangéliques à Tübingen. En 1704, professeur de mathématiques à l'académie de Dantzig, il avait des connaissances très étendues en histoire et en littérature, et si laborieux qu'il ne dormait que quelques heures par jour, l'été, et l'hiver. Il mourut à Dantzig le 17 décembre 1724, à l'âge de cinquante-huit ans. L'épithèque qu'il avait composée, est celle d'un philosophe (2). On a de

(1) On a suivi l'opinion la plus commune, qui est que Pater est né à Tübingen en Basse-Hongrie. Voy. le *Specim. Hist. Nat.*

(2) La voici : *Hic situs est PAULUS PATER, mathematicus professor, qui nescivit in senectute morbis conficiari, irā moveri, uti Decessit vidē calēbi.*

du traité de Paléphate, *ilibus*, grec et latin, avec préface et des notes, 1686, in-8°, plusieurs : philosophie et de listé-
 ni lesquels on cite : I. *O-*
dem Mich. Rithalleri,
nae præfecti, Iéna, 1683,
signia Turcica ex variis
um tenebris orientalium
stratis, geminâ disqui-
demicâ in lucem pro-
 , 1687, in-4°. III. *Ar-*
litatis ex xli Pythago-
 , Francfort, 1687, in-8°. *tio de cruce in lunâ visâ*
 nbr. 1680, Iéna, 1688,
bor solis, sive de eclipsi
ente Hierosolymis visâ,
Germaniæ miraculo
xino, typis litterarum
differentiis, quâ simul
achicæ universam rati-
ficat, Leipzig, 1720,
 curieuse Dissertation a
 par Wolf dans le tome
umenta typographica,
 le est divisée en six cha-
 emier traite des inven-
 primerie; le second, de
 n des caractères, de l'en-
 pier et de la presse; le
 es différentes formes des
 le quatrième, des pre-
 ges imprimés, et spéci-
 premières éditions de la
 et du traité des Offices de
 cinquième, des plus cé-
 meurs d'Italie, de Fran-
 agne, etc.; et enfin le
 tient différentes questions
 penses sur les premiers
 dissement d'une impr-
 objets dont elle doit être
 c. VII. *De mari Caspio*,
 723, in-4°, avec une
 W—s.

PATERCULUS (VELLEIUS), né,
 vers l'an de Rome 735, d'une fa-
 mille distinguée dans l'ordre des che-
 valiers, et originaire de Naples,
 comptait, parmi ses ancêtres, Décim-
 us Magius, cet illustre citoyen de
 Capoue, qui opposa une si coura-
 geuse résistance à la faction d'An-
 nibal. D'abord, tribun des soldats,
 comme l'avait été son père Publius
 Velleius, dans la Thrace, la Macé-
 doine, l'Achaïe, l'Asie, etc., il com-
 manda la cavalerie sous les ordres
 de Tibère, qu'il suivit dans neuf
 campagnes consécutives; et le seul
 de ses exploits, que l'histoire nous
 ait conservé, prouve qu'il savait
 aussi bien manier l'épée que la plume.
 Questeur, tribun du peuple, et enfin
 préteur, l'année de la mort d'Auguste,
 il n'avait plus qu'un pas à faire pour
 arriver au consulat. Quelques-uns pré-
 tendent même qu'il y parvint: mais
 aucun historien n'en fait mention;
 et son nom ne se trouve point dans
 les Fastes consulaires. On conjecture
 qu'il fut enveloppé dans la disgrâce
 de Séjan, et qu'il périt avec lui. Les
 éloges outrés qu'il prodigue à l'o-
 dieux favori de Tibère, donnent à
 cette opinion une grande vraisem-
 blance. C'est peut-être cette mort
 prématurée qui l'empêcha d'écrire
 la grande histoire qu'il promet sou-
 vent. Il avait écrit un abrégé de
 l'histoire de la Grèce, de l'Orient,
 de Rome et de l'Occident, qui ne
 nous est pas parvenu tout entier.
 Nous n'avons qu'un fragment de
 l'ancienne histoire Grecque, avec
 l'histoire Romaine, depuis la dé-
 faite de Persée, jusqu'à la sixième
 année de Tibère. On s'accorde à
 louer l'attention de l'auteur à fixer
 l'époque des grands événements, à
 indiquer les révolutions des empi-
 res, à retracer les accroissements

de Rome, ses vices et ses vertus, l'origine des villes grecques et romaines. On ne donne pas de moindres éloges à l'élégance et à la précision de son style, au laconisme ingénieux de ses pensées, à la justesse de ses réflexions. Mais son talent brille surtout dans les caractères des hommes célèbres en tout genre, qu'il peint d'un seul trait. Des critiques sévères lui reprochent un peu de cette recherche qui commence à accuser la décadence du goût; et l'on observe que Quintilien n'a pas dit un seul mot de lui. Mais ce silence de la part d'un auteur qui n'a pas, dit l'abbé Gédoyen, même nommé Tacite, et qui n'est pas toujours exempt du mauvais goût de son siècle, ne prouve rien contre Velleïus. C'est avec bien plus de justice qu'on taxe celui-ci d'adulation et d'infidélité, du moins lorsqu'il parle de ce qui peut intéresser Auguste ou Tibère; et peut-être est-il bon de faire observer comme un sujet de réflexion pour ceux que leur talent appelle à écrire l'histoire, que cet écrivain si pur, si ingénieux dans le reste de sa narration, dont l'urbanité romaine a toute la grâce de la politesse française, devient guindé, entortillé, peu naturel, lorsqu'il prostitue sa plume pour flatter Tibère et Séjan. Mais, si l'on ne peut l'absoudre de ce reproche, il faut convenir, avec le président Hénault, qui l'appelle *le modèle inimitable des Abrégés*, que c'est un des auteurs dont la lecture est le plus agréable. On peut consulter, à son sujet, Vossius, Bodin, La Mothe Le Vayer, etc., et surtout une dissertation de Tilladet (*Mém. des inscr. et belles-lett.* t. II, p. 352.) La première édition de Velleïus a été donnée en 1520, par Bëatus Rhénanus, qui en avait trouvé le manuscrit dans l'abbaye

de Murbach (Haut-Rhin). Parmi les éditions qui ont suivi (au nombre plus de cinquante), on distingue celles d'*Erasmus*, 1536; d'*Estienne*, 1560; d'*Alde Manuce*, 1571; d'*Elzevir*, 1639; du *Lezègue*, *Ad usum Delphini*, 1674; *Cum notis variorum*, Lezègue, 1668, 1719, 1744, in-8°; de *Coulford*, 1711, in-8°; de *Barthelemy*, publiée par *Philippe*, 1746, in-8°; de *Deux-Ponts*, un vol., in-8°; Paris, faisant partie de la collection des classiques latins, publiée par *Lemaire*, 1822, in-8°, etc. (V. aux traductions françaises, la première ancienne est celle de *Jean Baudouin*, 1616. La deuxième dans l'ordre du temps, est celle de *Doujat*, publiée en 1672, avec des *Suppléments* qui n'ont pas défendu l'ouvrage de l'oubli. L'abbé *Paul* en a donné une troisième estimée, *Avignon*, 1784, in-8°; Paris, 1790, in-12. On en a vu une nouvelle par *M. Després*. P.)

PATERSON (**SAMUEL**), libraire, né à Londres le 17 mars 1741, mort le 29 octobre 1802, homme de commerce d'importation des marchandises étrangères en Angleterre, mais qui eut beaucoup moins de succès que *Vaillant*. Il se livra ensuite à un autre genre de travail dans lequel il ne put n'avoir pas été égal en Angleterre, la composition des catalogues bibliographiques. Ceux qu'il a laissés sont fort recherchés et commencent à devenir rares. I. *Catalogue d'une collection de manuscrits de sir J. Césaire*, daté de 1757. C'est à lui qu'on doit la conservation de ces manuscrits; il les découvrit par hasard un marchand de fromage, qui les avait achetés au poids (V. CÉSAIRE). II. *Bibliotheca anglicana curiosa*, recueil principalement pour la composition d'une histoire de la

ure anglaise, 1771, trois par-
 III. *Bibliotheca Fletwoodiana*,
 prenant l'ancienne bibliothèque
 ventuelle de l'abbaye de Messen-
 dans le comté de Buckingham,
 4. IV. *Bibliotheca Beauclerk*
 (de Topham Beauclerk)
 posée de trente mille volumes,
 1, un gros vol. in-8°. V. *Biblio-*
a Crostiana (de Th. Crost),
 3, un gros in-8°. VI. *Bibliotheca*
universalis selecta, avec un in-
 des auteurs, interprètes et édi-
 1, 1786, in-8°. VII. *Bibliotheca*
Pinelli (V. MORELLI, xxx,
), 1790, in-8°. VIII. *Biblio-*
a Strangeiana (de M. Strange),
 1. IX. *Bibliotheca Fageliana*
 M. Fagel, secrétaire des états-
 raux des Provinces-unies) : cette
 iothèque, transportée de la Haye
 angleterre, passa dans l'univer-
 de Dublin. Ces travaux arides
 aient point étouffé dans Pater-
 les dons de l'esprit et de l'ima-
 tion ; il en a donné des marques
 diverses productions littéraires,
 rimées sans nom d'auteur, et
 ni lesquelles nous citerons : I.
 ore un *Voyageur* (Another Tra-
 ver), ou *Remarques fugitives fai-*
pendant un voyage dans une
ue des Pays-Bas, en 1766, par
 iat junior, 3 vol. in-12, 1769 ;
 rage que l'on croirait être une
 ation du Voyage sentimental de
 ne, s'il n'avait pas été prouvé
 fut imprimé avant ce dernier.
Joineriana, ou le livre des *ru-*
res the book of scraps), com-
 e d'aphorismes moraux et litté-
 rs, 1772, 2 vol. in-8°. III.
lexions sur la jurisprudence et
gens de loi, où l'on démontre
 ustice des arrêts personnels pour
 e, avant une vérification, sur un
 ple *asfidavit* ; pratique inconnue

dans les autres pays, et dont les dan-
 gereuses conséquences sont démon-
 trées par des exemples de cruauté
 déplorables, in-8°, Londres, 1788.
 IV. *Le Templier*, feuille hebdoma-
 daire, publiée par Brown, 1773. V.
Description topographique de l'île
de la Grenade, Londres, 1780,
 in-4°. Paterson fut, pendant plu-
 sieurs années, gardien de la belle bi-
 bliothèque du marquis de Lansdown.

L.

PATICCHI (ANTONIO), peintre,
 naquit à Rome, en 1762. Son père,
 qui cultivait lui-même la peinture
 avec quelque succès, mais qui était
 surtout profondément versé dans la
 théorie de cet art, lui donna d'ex-
 cellentes leçons, que le jeune Patic-
 chi sut mettre à profit. Ses progrès
 furent extrêmement rapides, et, en
 peu de temps, il devint un très-ha-
 bile dessinateur. La nature l'avait
 doué d'une facilité d'invention vrai-
 ment extraordinaire. Il composait
 le même sujet de plusieurs manières
 différentes, et dans l'espace d'un
 moment. Cette facilité dans les pre-
 miers pas de sa carrière lui donna
 l'assurance de s'y avancer. A l'âge
 de vingt ans, après avoir copié
 les productions les plus remarqua-
 bles des galeries les plus célèbres
 de Rome, il commença à peindre
 d'après ses propres inventions. Il
 peignit tout le réfectoire des car-
 mes de Velletri, avec un véritable
 succès. Il représenta, dans la voûte,
Elie enlevé au ciel dans un char de
feu, et laissant son manteau à Éli-
sée. Sur l'un des murs de cette salle,
 il peignit la *Cène*; et en face, la *Vier-*
ge entourée des Saints de l'ordre ;
 enfin les vantaux de chaque fenêtre
 étaient ornés de beaux paysages. Cet
 ouvrage, déjà remarquable par son
 éclat, devenait plus étonnant en-

core par la jeunesse de l'auteur. Le comte de Torruzzi, gentilhomme distingué de Velletri, lui confia alors la peinture de la galerie de son palais. Il s'agissait d'y représenter dans le plafond le *Char de la Nuit*, et, tout autour, les histoires les plus connues de la fable. Le peintre se mit à l'ouvrage avec la plus grande ardeur, fit les dessins de tous les sujets, et en termina même toutes les esquisses peintes. Il acheva deux des tableaux retraçant des sujets de l'histoire amoureuse de Jupiter; commença la plus grande toile, où il voulait peindre la *Destruction de la famille de Niobé*, et ébaucha toutes les autres: mais il n'y eut que les deux premiers tableaux de terminés. Dans le temps qu'il y travaillait avec le plus d'activité, s'étant mis à réfléchir sur la route qu'il avait suivie jusqu'alors, il reconnut combien il était loin de posséder toutes les connaissances nécessaires à un habile coloriste; il s'aperçut que ses ombres, trop jaunes, manquaient de transparence, et que ses teintes locales étaient trop monotones. Il résolut d'étudier les meilleurs coloristes flamands et vénitiens, et tourna toute son ardeur vers ces nouvelles études; mais il était attaqué d'un mal de poitrine, que son assiduité au travail ne fit qu'augmenter, et qui le conduisit au tombeau, au mois de février 1788, à l'âge de vingt-six ans, quelques jours après la mort de son père. Outre ces travaux, Paticchi a peint avec succès plusieurs portraits au pastel, ainsi que différents tableaux à l'huile, qui lui avaient été commandés. Il possédait un talent vraiment unique pour imiter les dessins des grands maîtres. Son toucher était si heureux en ce genre, surtout pour les dessins à la plume et à l'a-

quarelle, que ce n'était plus li devenait réellement le maître voulait imiter, même lorsqu songeait qu'à le copier. Il a co sé une foule de dessins dans le de Polydore de Caravage, qu artistes les plus expérimentés fondaient avec ceux de ce ma et qui font l'ornement de plus beaux cabinets. Lorsque l'on co la grande intelligence avec la Polydore dessinait, on appr le degré de savoir que devait séder ce jeune artiste, pour être venu à imiter aussi parfaitement caractère et la touche décide maître. Paticchi avait de pl secret de donner au papier teinte de vétusté propre à surdre l'œil le plus exercé. Mai doit dire à sa louange que jam n'abusa de ce talent pour tro les amateurs. P—

PATIN (GUY) naquit, en 16 Houdan, à trois lieues de Beau Envoyé à Paris, il étudia la r cine, et se lia dès-lors avec G. Naudé, auquel il survécut dix ans. Leur amitié fut à l'épreu temps et de l'absence. Patin, docteur, fut d'abord réduit à ger des épreuves. Riolan, c médecin, vit quelques-unes d corrections, reconnut sa cap le rechercha, et le produisit le monde. Ce fut le commenc de sa fortune. En 1654, il fut mé professeur au Collège de Fr à la place de son ami Riolan avait donné sa démission. Ou aux leçons de Patin admirer sor latin et ses bons mots. Il n'es incroyable, dit Bayle, que qu grands lui aient offert un loui sous son assiette toutes les foi voudrait aller manger chez tant ils prenaient de plaisir à

re. Ce n'est cependant ni com-
professeur, ni comme médecin,
est célèbre aujourd'hui. Il était
man si entêté des anciens, qu'il
t qu'il se consolait de quitter
monde pourvu qu'il trouvât dans
re, Aristote, Cicéron, Galien,
et Virgile. Il n'avait aucune
iance dans les découvertes des
ernes, et se prononça fortement
re le kinkina et contre l'anti-
xe. Il avait dressé un gros re-
e de ceux qu'il prétendait avoir
nés par ce dernier remède; et il
maint ce registre le *Martyrologe*
l'antimoine. « Asclépiade, di-
il, pensait que le devoir de
cellent médecin était de guérir
malades, *tutò, celeriter et jucun-*
*dos antimonien*s nous envoient
l'autre monde tutò et celeriter. »
querelles avec Joseph Duchesne
urent tellement vives qu'il fallut
le parlement ordonnât à la fa-
é de se réunir pour prononcer
les vertus de l'antimoine. L'as-
blée eut lieu le 29 mars 1666;
22 docteurs furent d'avis de met-
le vin émétique au rang des re-
les purgatifs. Quoique Patin fit
session d'une philosophie qui
blait le mettre au-dessus de tous
accidents, il ne put, sans éprou-
un chagrin violent, voir sortir
royaume, pour avoir déplu à
prince, Charles Patin, son se-
nd fils; et cette douleur l'entraî-
au tombeau, le 30 août 1672.
Gai Patin, dit Vigneul-Marville,
était satirique depuis la tête jus-
qu'aux pieds. Son chapeau, son
collet, son manteau, son pour-
point, ses chausses, ses bottines,
tout cela faisait nargue à la mode
et le procès à la vanité. Il avait dans
le visage l'air de Cicéron, et dans
l'esprit le caractère de Rabelais.

» Sa grande mémoire lui fournissait
» toujours de quoi parler, et il par-
» lait beaucoup. Il était hardi, té-
» méraire, inconsideré, mais sim-
» ple et naïf dans ses expressions.
» Sa bibliothèque était nombreuse.
» Il avait promis plusieurs ouvrages
» au public, entre autres une *His-*
toire des medecins celebres; mais
» il n'a point exécuté sa promesse. »
Il reste de lui : I. Ses Lettres, en 7
volumes in-12, savoir : *Lettres*
choisies, nouvelle édition, augmen-
tée de plus de 300 lettres, 1692, 3
vol. in-12 : elles sont adressées,
pour la plupart, à André Falconet,
médecin de Lyon (V. FALCONET
(André), XIV, 122); — *Nouveau*
recueil de Lettres choisies, 1695
ou 1725, 2 vol., in-12; — *Nou-*
velles lettres de Guy Patin, tirées
du cabinet de M. Spon, publiées
par Mahudel, 1718, 2 vol. in-12.
Ces lettres sont le portrait au na-
turel de son cœur et de son esprit :
Bayle les garantit purgées d'hypo-
crisie. On y trouve, ajoute-t-il, plu-
sieurs particularités curieuses con-
cernant les récits de l'histoire des
savants, ainsi que sur la Fronde, et
les démêlés des Jésuites et des Jan-
sénistes. Il y a, en divers endroits,
des bons mots assez plaisants, des
saillies qui réjouissent : il est dom-
mage qu'elles contiennent tant d'a-
necdotes fausses, et des médisances
atroces. Patin recueillait tout ce
qu'il entendait dire, vrai ou faux.
Ce qu'il rapporte du cardinal Du
Perron est une horrible calomnie
sans nul fondement. On peut en
dire autant de ce qu'il raconte de
madame la Calprenède, qui, à l'en
croire, avait eu sept maris, et
aurait empoisonné le dernier, au-
teur de *Pharamond* (V. CALPRE-
NÈDE). Bayle, dans sa lettre à Mi-

nutoli, du 8 octobre 1691, parle de tables et de notes qu'on devait faire pour les Lettres de Gui Patin. Il est à regretter que ce projet n'ait pas eu de suite. Dans la bibliothèque de l'abbé de Tersan, il y avait une table manuscrite pour les Lettres de Gui Patin : cette table a été acquise par M. Villenave. M. Boucheseiche s'occupe, depuis longtemps, d'un choix de lettres de Gui Patin. II. *Traité de la conservation de la santé*, 1632, in-12; réimprimé dans le *Médecin charitable* de Guibert, avec deux écrits du même Patin, savoir : *Notes sur le livre de Galien, de la Saignée*, et *Observations sur le livre de Nicolas Ellain, de la Peste*. Il a été éditeur de l'*Apologie de Galien*, par Gaspar Hoffmann, Lyon, 1668, 2 vol. in-4°. latin. On le regarde comme l'auteur des *Éloges* (en latin) de Simon Pietre, médecin, et de François Myron, prévôt des marchands, imprimés parmi les éloges de Papire Masson. L'abbé Goujet, qui, dans son *Mémoire historique et littéraire sur le Collège de France*, III, 166, parle de quelques thèses de Gui Patin, regrette qu'on n'ait pas donné au public ses lettres toutes latines, qui sont en grand nombre, depuis le 7 juin 1639 jusqu'au 4 avril 1669. On trouve treize lettres latines de Gui Patin dans le recueil intitulé : *Clarorum virorum epistolæ*, 1702, in-8°. On en a aussi inséré dans d'autres recueils. Le *Patiniana*, ou les bons mots de Patin, sont imprimés avec le *Naudæana*. La meilleure édition de ce livre est celle qui a été augmentée par Lancelot, et publiée par Bayle, 1703, in-12. On a imprimé l'*Esprit de Gui Patin*, 1709, in-12; 1713, in-18. Le portrait de Gui Patin a été gravé

3 fois in-4°, 2 fois 1 fois in-12. La médaille la faculté de médecine frapper en son honneur était doyen (1652), d'une dissertation de J dansses *Recréations nouvelles*, 337. — PATIN (du précédent, né le 1 obtint la survivance de professeur au Collège eue son père, en prit 11 août 1667, et m meilles en Paris, au 1670.

PATIN (CHARLES, antiquaire, était le fils Patin, qui le préférait enfants. Il naquit à Paris, le 22 février 1633, et annonça dès l'enfance des talents qui lui firent obtenir une place parmi les érudits (Voy. la *Biblioth. de France*). À quatorze ans, il soutint une thèse en grec et en latin, sur les principes de la philosophie. Il fut professeur, lequel ne se contenta pas de grec, traita fort rudement les élèves qui osaient être plus savants que lui. Il acheta une charge de conseiller au parlement, et étudia le droit. Il eut pour avoir pris ses degrés à Paris, mais cet oncle ne se p tint sa promesse, et le entraîna vers l'étude de la médecine, il abandonna la philosophie, et suivit les leçons de médecine, et reçut de l'Académie. Aidé des conseils et de l'exemple de son père, il devint l'un des plus habiles médecins de Paris : il fut chargé de l'enseignement de l'anatomie, et fit des dissections anatomiques avec un

ars, que l'amphithéâtre n'en contenir que la moindre part. le Rec. de G. Patin, *Lett.* Malgré ses occupations, il eut encore le loisir de se livrer à l'étude pour les antiquités, et, en particulier, pour la numismatique. Un ouvrage qu'il publia en 1665, intitulé *Introductio à la science des médailles*, lui attira de fâcheux rapports avec le président de Sallo, rédacteur du Journal des Savants (F. SALLO), qui prétendit que qu'il y avait de bon dans l'ouvrage, était tiré de Savot, qui n'avait pas été cité. Patin lui répondit avec assez de modération, mais il avait fait une seconde édition beaucoup plus vive, qu'il avait pour ne pas irriter Colbert, directeur déclaré de Sallo, et son adversaire d'une part (cachet (Voy. le Rec. de G. Patin, *Lett.* 361). Cependant il se vit exposé à la haine du public pour un fait qu'on n'a pu

On conjecture que Patin fut chargé de supprimer un ouvrage injurieux à l'honneur d'une princesse (*Les Amours du roi*), et qu'au lieu de s'acquiescer à sa commission, il fit circuler à son insu cet écrit (Voy. Bayle, *remarq. L*). Ce qui est le moins, c'est que Patin fut innocent de l'accusation portée contre lui : il voulait en atténuer le résultat, et il fallut les insinuations de son vieux père pour le déshonorer à Paris. Il se retira en France, où l'accueil qu'il reçut des princes de Wurtemberg et de son père le consola un peu de son exil ; mais quand il fut parti, on procéda avec la dernière rigueur ; la bibliothèque, qui devait être conservée, et l'on y trouva

trois ouvrages (1), qui donnèrent lieu aux soupçons les plus mal fondés sur sa croyance, ainsi que sur ses opinions politiques (Voy. le Rec. de Patin, *Lett.* 468). On instruisit enfin son procès, et il fut condamné aux galères par contumace. Pendant ce temps-là, Ch. Patin parcourait les différentes parties de l'Allemagne, visitant les cabinets d'antiquités, et accueilli des savants, qui se faisaient un plaisir de lui communiquer les objets les plus rares de leurs collections. Il s'arrêta quelque temps à Strasbourg, pour y faire imprimer la *Description des médailles des Empereurs*, et le *Recueil* de ses voyages : il venait de se fixer avec sa famille à Bâle, quand la guerre le décida à chercher un asile en Italie. Il fut nommé, en 1677, professeur de médecine à l'acad. de Padoue, et chargé, en 1681, de l'enseignement de la chirurgie. Ses amis lui annoncèrent alors, que, s'il voulait faire quelques démarches, il obtiendrait la permission de rentrer en France ; et peut-être était-il disposé à suivre ce conseil : mais on le retint à Padoue, en le nommant, en 1683, premier professeur de chirurgie, avec un traitement considérable. Il partagea le reste de sa vie entre les devoirs de cette place, et l'étude de l'antiquité, et mourut le 10 octobre 1693. Ses restes furent déposés dans la principale église de Padoue, sous une tombe, décorée d'une épitaphe, rapportée par Papadopoli et d'autres

(1) Ces trois ouvrages étaient l'*Anatomie de la vessie* (F. P. DU MOUTIN) ; le *Bouclier d'état* (F. LISOLA), et l'*Histoire galante de la cour*, petit libelle plus digne de mépris que de colère ; mais Gui Patin, qui nous apprend ces particularités, dit qu'on trouva aussi, dans la bibliothèque de son père, quelques volumes du *Factum* de M. l'ouquet, et de l'*Histoire de l'entreprise de Gigeri*, etc., voulant sans doute faire entendre qu'il regardait Colbert comme l'auteur de cette persécution. (Voy. son *Recueil Litt.*, 438.)

auteurs (Voy. *Hist. Gymnas. Patavini*, 1, 380). Par son testament, fait en 1693, Ch. Patin demande pardon au roi sur tous les soupçons que sa conduite a pu donner, assurant S. M. qu'il n'a jamais eu part à aucun livre contre le bien de son service : il supplie Sa Majesté de vouloir accepter deux choses qu'il a cru dignes de sa curiosité : l'une consiste en cinq pièces anciennes de marbre, apportées de Smyrne (il en avait donné l'explication dans un livre imprimé en 1681) ; l'autre est un recueil de plusieurs dessins de médailles ramassées depuis l'impression de son livre des Médailles des empereurs romains. Ch. Patin avait été élu chevalier de Saint-Marc, par le sénat de Venise : il était membre de l'académie des Curieux de la nature, et de celle des Ricovrati, qu'il eut long-temps l'honneur de présider. Indépendamment de quelques *Thèses* ; d'une édit. des *Voyages de Loménie* (V. LOMÉNIE, xxiv, 152), des *Lettres de Pierre-Martyr d'Anghiera*, Amsterdam, 1670, in-fol. ; de l'*Eloge de la Folie*, d'Érasme, avec les fig. d'Holbein, Bâle, 1676, in-12 ; de *Suétone*, avec les médailles, ibid., 1675, 1707, in-4°. ; et de quelques *Opuscules*, dont on trouvera la liste dans les *Mémoires de Nicéron*, tome 2, on a de Ch. Patin : I. *Familiæ Romanæ ex antiquis numismatibus illustratæ à Fulvio Ursino* (Orsini), cum *accessionibus et commentariis*, Paris, 1663, in-fol. Vaillant a donné une nouvelle éd. de cet ouvrage ; mais les amateurs les recherchent l'une et l'autre (Voy. VAILLANT). II. *Traité des tourbes combustibles*, ibid., 1663, in-4°. III. *Introduction à l'Histoire, par la connaissance des médailles*, ibid., 1665, in-

12 ; souv. réimprimée sous d'*Histoire des médailles* : d'Amsterdam, 1695, in-12 plus jolie. Ce livre a été trad. par l'auteur, Amsterdam, 1712, et en italien, par *Costantini* sous ce titre : *Pratica della medaglie*, Venise, 1673, in-12. L'ouvrage, comme on l'a dit, fut l'occasion d'une vive querelle entre Ch. Patin, sur laquelle on trouve de curieux détails dans l'*Histoire des journaux de Camus* : 1, 39-44). IV. *Imperatorum numismata ex ære et minimæ formæ descripta*, Paulli, 1671, in-fol. un grand nombre de gravures de médailles, imprimées en tailleur dans le texte, on y voit des figures géographiques, contenant des villes dont on connaissait les médailles. La géographie numismatique a reçu depuis une extension ; mais Ch. Patin a toujours tenu à avoir, le premier, l'honneur de l'esquisser. V. *Thesaurum numismaticum* (Amsterdam), 1673, in-fol. fig. C'est la description des médailles que Patin avait rassemblées dans son cabinet. VI. *Quatre siècles d'histoire*, etc., Bâle, 1671, in-fol. fig., avec son portrait ; Amsterdam, 1699, in-12 ; trad. en italien par Ant. Bulifon, Venise, 1685. Ce volume contient quatre volumes de voyages de l'auteur, avec les deux premières aux provinces de Wurtemberg ; la troisième, aux provinces de Bade-Dourlach, et la quatrième aux provinces de Brunswick : on y trouve quelques particularités intéressantes pour l'histoire littéraire, la numismatique, et des Notes sur les principaux musées qui existaient à cette époque en Allemagne. La relation avait paru séparément

rg, 1671. VII. *De numis-
tico Augusti et Platonis*
Bâle, 1675, in-4°. et
ome 1x du *Thesaur. anti-
ianar.* de Gronovius. VIII.
*smate antiquo Horatii Co-
Trajanum restituto epis-
idoué*, 1678, in-4°. IX.
Paridis de tribus deabus
numismate Antonii Pii ex-
ibid., 1679, in-4°. Cette
iou a été insérée en fran-
r Spon, dans ses *Recher-
euses d'antiquités*, 221-31.
ilitia Jovis in numismate
Caracallæ expressa, *ibid.*,
n-4°. XI. *Lycæum Patavi-*
eicones et vitæ professorum
anno 1682, publicè docen-
d. in-4°. Patin y a inséré une
lotices sur sa vie et ses ouvra-
e Camusat a trad. en franç.,
Hist. critiq. des journaux,
p. XII. *De numismatibus*
an abstrusis imperatoris
disquisitio per epistolas,
1681, in-4°. C'est le Re-
la correspondance de Pa-
Eggeling, secrétaire du con-
brème, au sujet de quelques
s de Néron, que leur état
difficiles à expliquer. XIII.
rus numismatum antiquo-
recentium à Petro Mauro-
llector., Venise, 1684, in-
e. C'est la description du ca-
s sénateur Morosini. XIV.
ntarius in tres inscriptiones
Smyrnæ nuper allatas, Pa-
1685, in-4°. — *In antiquum*
entum Marcellinæ à Græciâ
illatum, *ibid.*, 1688, in-4°. *In antiquum Cœnotaphium*

Marci Astorii medici Cæsaris Au-
gusti, *ibid.*, 1689, in-4°. Ces trois
dissertations ont été insérées par Po-
leni, dans le recueil intitulé : *Utrius-*
que Thesauri supplementum. XV.
In stirpem regiam epigrammata
(Devises et emblèmes de la maison
royale), Paris, 1660; Amsterdam,
1695, in-4°. de 23 pag., lat. et
fr. XVI. *Lettre au Roi*, du 26
mars 1662; in-4°. de 8 pages
XVII. Une *Lettre* à J. Faber,
écrite de Padoue, le 20 décembre
1677 (dans les *Amœnit. liter.* de
Schelhorn, x, 1252). XVIII. Deux
Lettres au magistrat de Nuremberg
(dans le *Literarische Wochenblatt*,
1, 141-143). Le portrait de Ch. Pa-
tin a été gravé plusieurs fois, en
France, en Allemagne et en Italie; les
curieux recherchent avec empres-
sement son portrait, par Masson
(*V. Ant. Masson*, xxvii, 423).
Jouvenet l'a peint avec sa femme
(Marguerite Hommets), et ses deux
filles Charlotte et Gabrielle, toutes
trois membres de l'académie des
Ricovrati, et dignes de cet honneur
par leurs talents (*Voy. l'art. suiv.*):
ce tableau a été gravé in-fol. oblong,
par Desbois. W—s.

PATIN (MADELÈNE HOMMETS,
épouse de Charles), suivit son mari
en Italie, fut reçue, sous le nom de
Modeste, à l'académie des *Ricovrati*
de Padoue, et publia un recueil de
Réflexions morales et chrétiennes,
1680. — Les deux filles de Charles
Patin sont aussi connues dans la ré-
publique des lettres. CHARLOTTE-CA-
THERINE, reçue à l'académie des *Ri-*
covrati, sous le nom de *Rose*, a pu-
blié : I. *Relatio de literis apologeti-*
cis, etc. (*Voy. les Acta erudito-*
rum de 1691, p. 337.) II. *Oratio*
de liberatâ civitate Viennâ, Padoue,
1683; pièce relative à la défaite des

ploration qu'il donna de ce monument
réappara par les journalistes de Leipzig,
dans leur ouvrage, en réponse, une lettre
dans *Acta eruditor.*, ann. 1691, p. 237.

Turcs. III. *Tabellæ selectæ ac explicatæ*, Padoue, 1691, in-fol. C'est une explication de quarante-un tableaux des plus fameux peintres, qu'on voyait à Padoue. **IV. *Epistola ad L. Schroeckium, de patris sui morbo et morte***, dans les *Amœnit. liter.* de Schelhorn, XIII, 39-47. — **GABRIELLE - CHARLOTTE**, membre de l'académie des *Ricovrati*, sous le nom de *Diserte*, a fait imprimer : *De Phœnice in numismate imper. Antonini Caracallæ expressâ epistola*, Venise, 1683, in-4°. ; ouvrage dont Bayle a fait l'éloge : mais il a commis une singulière erreur (*Nouv. de la Rép. des lettres*, avril 1687), en faisant les trois dames dont on vient de parler, épouse et filles de Gui Patin, dont elles n'étaient que les bru et petites-filles. **M^{me}. Briquet** attribue à G. C. Patin un *Panégryque de Louis XIV*, prononcé, en 1685, dans l'académie de Padoue ; mais il n'en est pas fait mention dans la *Bibliothèque historique de la France*. A. B—T.

PATINHO (BALTHASAR), marquis de Castellar, diplomate au service d'Espagne, était né à Milan. Il fut d'abord intendant-général d'Aragon. En 1720, il remplaça le marquis de Tolosa, en qualité de secrétaire du conseil de guerre ; et, quoiqu'il s'accordât peu avec le directeur des finances, marquis de Campo-Florido, il continua d'exercer ses fonctions jusqu'en 1725, lorsque le duc de Ripperda fut fait premier ministre. Sa place lui fut rendue en 1726. Quatre ans après, il fut envoyé en France, comme ambassadeur extraordinaire, pour insister sur l'exécution du traité d'alliance de Séville. A Paris, il se montra très-zélé pour les affaires de son gouvernement, et eut même recours

aux menaces, sans avancer dans ses négociations : il parvint ensuite plus de succès. occupé son poste pendant trois ans, il mourut à Paris, le 19 mai 1733, revêtu de l'habit de marquis, et fut enseveli dans l'église de Saint-Roch, d'après cet ordre ; mais il laissait de grandes richesses considérables. — Son frère **Joseph PATINHO**, ministre de la guerre, né en 1667, fut d'abord professeur, au collège de Rome. Il fut nommé à cet ordre pour se rendre en Espagne, où il ne tarda pas à occuper les premiers postes du gouvernement. Nommé, en 1711, intendant de l'armée en Catalogne, l'année suivante, la mort de son père le fit gouverneur de cette province, puis celle de secrétaire des finances des Indes. En 1716, il eut le département de la marine : mais, à la chute du cardinal Alberoni, en 1720, il perdit son ministère. Le duc de Richelieu lui donna le gouvernement de la Catalogne, avec le commandement de la guerre ; ce qui lui permit de diriger l'embarquement de la flotte destinée pour l'Afrique. Il fut nommé, pour peu de temps, secrétaire des affaires de la marine et des Indes ; puis, à l'avènement du duc de Ripperda au ministère, il fut chargé de lui céder ces charges, et d'accepter celle de résident d'Espagne à Bruxelles : mais, avant qu'il fût mis en route pour cette espèce de mission, la disgrâce de Ripperda lui fut rendue. En 1726, le secrétariat des affaires de la marine et des Indes, joignit les finances et la direction des revenus du roi. Dès-lors, il eut plus que le marquis de Tolosa, plus puissant que lui. Soutenu par la faveur de la reine, dont il seignait l'ambition en habile courti-

ita du voyage de la cour aux
lières du Portugal et de son sé-
a Séville, pour diminuer l'in-
ce du marquis : celui-ci en effet
it son crédit, et mourut en 1734.

ne gêna plus l'ascendant de Pa-
o, en qui la reine, Italienne com-
mi, eut la plus grande confiance.
çant un pouvoir très-étendu, il
dans la plus grande sujétion la
essed'Espagne, et travailla, d'ac-

avec sa souveraine, à soumet-
l'Italie au cabinet de Madrid.
maladie grave l'arrêta dans cette
ière brillante. Il venait de rece-

le collier de la Toison-d'or.
de jours avant sa mort, le roi
voya le diplôme de grand d'Es-
ie, avec la faculté de transmet-
ette dignité à l'un de ses pa-
s a son choix. Patinho expira,

novembre 1736, au château de
it-Ildefonse. Le roi lui ordonna
funérailles pareilles à celles des
ats, et enjoignit à tous les grands
ents à Madrid, d'y assister. Son
s fut enseveli dans l'église du
ciat des Jésuites. D—G.

ATISSON (MAMERT), né à Or-
s, dans le seizième siècle, fut
rimeur à Paris, et se distingua

ment dans son art, que, quoi-

n'ait rien écrit, Lacroix-du-
ne lui a donné place dans sa

bibliothèque française. « Il ne choi-
t que de bonnes copies, et com-

mencées par hommes doctes, lesquel-
s il imprime fort correctes, de

aux caractères, sur bon papier
de belles marges, qui sont tou-

sles perfections de l'imprimerie;
à quoi il ne dégénère de MM. les

stienne, en la maison desquels il
pris alliance, ayant épousé la

veuve d'un fils de Robert Estienne,
de Henri. » Régnier, dans sa

satire, adressée à Motin, sou-

haïte à son ami, que ses ouvrages

Soient imprimés des mains de Patisson.

Patisson était aussi savant qu'ha-
bile : il possédait le grec et le latin.
Il avait épousé, en 1580, la veuve
de Robert Estienne, second du nom
(V. ESTIENNE, XIII, 397). Quel-
ques biographes fixent sa mort à l'an-
née 1606; mais c'est une erreur : il
mourut en 1600; c'est du moins ce
qu'on a droit de conjecturer, d'a-
près une lettre de Casaubon, du 13
juillet 1602, où il est parlé de Pa-
tisson, qui *antè biennium transiit*.

A. B—T.

PATKUL (JEAN-RENAUD DE), Li-
vonien d'origine, naquit, à ce que
l'on croit, en 1660, dans une prison
de Stockholm, où sa mère tenait
compagnie à son père, enfermé pour
avoir laissé prendre la ville de Vol-
mar par les Polonais. Le jeune Pat-
kul entra au service de Suède, et ob-
tint le grade de capitaine : il n'en resta
pas moins fermement attaché aux in-
térêts de la Livonie sa patrie, où il
avait des possessions considérables;
et lorsque Charles XI eut excité le mé-
contentement des Livoniens par ses
atteintes aux droits et privilèges de
cette province, Patkul fit partie de
la députation de l'ordre équestre, qui
fut appelée, en 1689, à Stockholm,
pour être consultée. Il se distingua
dans cette mission par la chaleur et
la franchise avec lesquelles il défendit
seul les intérêts de ses compa-
triotes : le gouvernement parut dis-
posé à céder à ses propositions; mais
comme on continua d'enfreindre les
privilèges de la Livonie, Patkul,
ayant dirigé la diète à Wenden,
fut chargé par cette assemblée de
rédiger de nouvelles représentations
au roi, et fut député, en 1692,
auprès du gouverneur-général suc-

dois à Riga, afin de renouveler les représentations des Livoniens contre la conduite arbitraire de la Suède. La diète adressa au roi le mémoire dans lequel il avait peint l'oppression de sa patrie, d'une manière si peu mesurée, que le seul effet que produisit cette pièce fut de faire passer Patkul à la cour de Stockholm pour un séditieux : il fut mandé avec quelques autres nobles pour rendre compte de ses démarches. Ayant eu, à cette époque, une querelle avec le chef de son bataillon, il s'était réfugié en Courlande : cependant un sauf-conduit le protégea dans sa route jusqu'à la capitale de la Suède. Il trouva, à la cour, une telle exaspération contre lui, qu'il chercha de nouveau un asile en Courlande. On lui fit son procès, et par jugement du 2 décembre 1694, il fut condamné à avoir la main droite et la tête coupées : la même sentence prononça la confiscation de ses biens et l'anéantissement de ses écrits sur un bûcher par la main du bourreau. Patkul, ne jugeant pas prudent de rester à la merci de ceux qui le poursuivaient, se cacha d'abord en Suisse : il séjourna quelque temps au château de Prangin, chez le ministre prussien Dankelmann, et s'y occupa d'une traduction française de l'ouvrage de Puffendorf, *De Officio hominis et civis*. Il erra ensuite dans la haute Italie et la France; mais son humeur active et inquiète, qui ne pouvait s'accommoder du repos, et le mauvais succès des démarches faites pour obtenir sa grâce en Suède, lui firent accepter du service en Saxe, où il fut nommé en 1698, conseiller intime. Comme l'électeur de Saxe, roi de Pologne, méditait alors une guerre contre les Suédois, il est probable que ce fut la vengeance qui engagea Patkul à ser-

vir Auguste II; d'autant plus Charles XII, récemment parvenu au trône, venait de refuser de grâce à ce gentilhomme. Patkul dès-lors un ennemi redoutable au roi de Suède. Poussé par la vengeance et par le patriotisme, son énergie s'exerça dans les négociations diplomatiques qui devaient resserrer l'alliance de la Pologne et de la Suède contre la Suède. Envoyé, en 1701, à Petersbourg, il remplit son mandat avec succès; et son activité fut appréciée par Pierre I^{er}, qui le plaça dans son service, et le nomma conseiller-général des guerres, puis ministre plénipotentiaire auprès du roi de Pologne. Alors Patkul essaya de soulever la Livonie; mais il ne trouva pas les esprits disposés à une révolution. Trouvant le roi d'ambassadeur trop pacifique pour son ardeur habituelle, et s'accommodant peu, suivant Voltaire, des hauteurs du général Flemming favori du roi, qui était encore plus irascible et plus vif que lui, il demanda, en 1702, à commander le corps de troupes russes envoyé au secours du roi de Pologne; ce qui lui fut accordé, avec le grade de lieutenant-général. Dirigeant alors contre la Suède à-la-fois sa plume et son épée, il prit Varsovie, et écrivit le pamphlet de l'*Echo* (1); il avait auparavant les actes de son procès, après l'avoir fait reviser à Leipzig par un tribunal d'échevins qui reconnurent innocent : il avait travaillé au manifeste du roi de Pologne. Cet écrit fut brûlé à Stockholm par la main du bourreau. Une vengeance aussi facile ne put man-

(1) Du moins on lui attribue ce pamphlet en 1702, dont voici le titre : *Echo ou Réponse aux libelles impudens, répandus par James Sutilius contre S. M. le roi de Pologne, surtout contre le conseiller intime M. de Patkul*.

d'être imitée; et l'on en usa de même à Moscou, à l'égard du manifeste de la Suède. Charles XII n'en devint que plus animé contre Patkul, qui, travaillant sans relâche à augmenter le nombre des ennemis de la Suède, fit aussi quelques démarches pour entraîner le cabinet de Berlin dans la coalition. Il devait épouser la riche veuve du ministre danois près la cour de Saxe, Cay de Rumohr; et son bonheur semblait assuré, quand l'orage se forma sur sa tête. Le roi Auguste, ami des plaisirs, souverain peu scrupuleux et allié peu sûr, s'impacientait de voir son pays envahi par les ennemis; et, sans avoir égard à son alliance avec la Russie, il voulut se ménager une paix séparée avec la Suède. Ce projet, tenu secret, ne put échapper aux yeux pénétrants de Patkul, qui aussitôt en informa le czar, et en fut de vifs reproches au ministre de Saxe. Il paraît que depuis lors le sacrifice de sa personne fut résolu. On le rendit suspect à la cour de Saint-Petersbourg, comme un homme qui trahissait à-la-fois la Russie et la Pologne. Auguste le fit arrêter avec dix-huit personnes qui lui étaient attachées, pour l'enfermer dans la forteresse de Königsstein. On articula contre lui divers chefs d'accusation, qui prouvent moins sa culpabilité que l'envie qu'on avait de le condamner. On prétendait qu'il avait mal parlé du roi Auguste, qu'il avait voulu le brouiller avec le czar, et faire passer au service d'Autriche le corps d'armée russe envoyé en Saxe; qu'il avait correspondu avec la Suède, etc. Il est vraisemblable que Charles XII avait déjà dicté au roi de Pologne la condition de livrer Patkul, et qu'Auguste cherchait des prétextes pour rem-

plir cette condition, sans avoir à rougir de ce que l'Europe pourrait regarder comme une violation du droit des gens. Ce prince était d'ailleurs trop humilié par le roi de Suède, pour pouvoir être bien difficile sur le point d'honneur. Obligé de souscrire au traité d'Alt-Ranstadt, qui le dépouillait d'un trône, il s'engagea formellement à livrer Patkul. On prétend que, de peur d'offenser la Russie, et par un reste d'humanité, il facilita au malheureux prisonnier le moyen de s'évader; que le gouverneur de la forteresse voulut faire payer à Patkul son élargissement; que celui-ci, par avarice, ou manquant d'argent, refusa, étant persuadé qu'il ne tarderait pas à être mis en liberté; et que, sur ces entrefaites, les gardes arrivèrent pour le livrer aux troupes suédoises. Conduit d'abord au quartier-général d'Alt-Ranstadt, il fut traîné à la suite de l'armée, à Casimir, en Pologne. Un conseil de guerre, chargé par Charles XII de le juger avec la dernière rigueur, lui fit son procès, et le condamna, comme traître à la patrie à être roué, puis écartelé. Ce sort affreux, si différent de celui dont il venait de jouir, lui fit verser un torrent de larmes dans le sein du chapelain qui vint le préparer à la mort. Il chargea cet ecclésiastique de porter ses derniers adieux à la dame avec laquelle il était fiancé; et lorsque le 10 octobre 1707, il fut conduit au supplice, l'aspect des horribles apprêts de son exécution le fit reculer d'effroi. Ce supplice, prolongé encore par la maladresse du bourreau, fut des plus cruels. Après avoir été roué, et respirant encore Patkul fut décapité; et son corps coupé en quatre quartiers, demeura exposé sur la roue. Pierre I^{er}, avec

en vain réclamé son ancien ambassadeur. Il regarda apparemment le roi Auguste comme trop malheureux lui-même pour lui faire des reproches d'avoir ainsi livré un homme qui n'était plus à son service. Voltaire raconte qu'en 1713, Auguste, étant remonté sur le trône, fit recueillir les ossements de Patkul, et les montra dans une cassette à l'envoyé de France, Buzenval, en disant : « Voilà les membres de Patkul, » sans rien ajouter pour blâmer ou pour plaindre sa mémoire, et sans que personne de ceux qui étaient présents osât parler sur un sujet si délicat et si triste. Quelques historiens n'accusent du sort affreux de Patkul que le despotisme et la cruauté de Charles XII; mais comment justifierait-on le roi-électeur, sur qui pèse la honte de l'avoir livré! Le début de la carrière de ce personnage parut offrir un ami ardent et sincère de sa patrie; mais dans la suite il se montra plus empressé de se venger des rigueurs qu'il avait essuyées, que de travailler à délivrer la Livonie du joug suédois. Il ne fut jamais question, dans tous ses démêlés avec la Suède si agitée, de la nation Livonienne, mais seulement de quelques privilèges de l'ordre Équestre, dont Patkul faisait partie. Sa Vie a été publiée à Berlin, en 3 vol. in-8°, 1792-97; le premier contient ses rapports officiels faits au czar, pendant qu'il était ministre de Russie auprès d'Auguste II; les deux autres volumes sont consacrés au récit de ses aventures et de sa fin tragique. D—G.

PATON (RICHARD), peintre de matines, et graveur à l'eau-forte, naquit en Angleterre vers l'an 1720. C'est surtout par ses tableaux représentant des *Combats de mer*, qu'il

s'est acquis une réputation méritée. Le coloris, la perspective, la chaleur de l'action, la vérité et la vivacité de la scène, tout contribue à donner un grand prix à ses ouvrages, qui exercèrent le burin des plus habiles graveurs. Parmi ses tableaux, on cite quatre vues, représentant les opérations de la flotte russe contre les Turcs, dans la guerre de 1770; telles que, *les Russes s'avançant pour attaquer les Turcs dans la baie de Tchesmé*; *le Combat des deux flottes pendant la nuit*; *la Défaite des Turcs*; et *la Destruction et l'incendie de leur flotte*. Cette suite a été gravée d'une manière supérieure, par Canot, Mason et Watts, en 4 planches, grand in-fol. On cite encore la *Défense de Gibraltar contre les attaques combinées de la France et de l'Espagne, dans la nuit du 13 au 14 septembre 1782*; et la *Défaite du comte de Grasse, par l'amiral Rodney, le 12 avril 1784*. Enfin, on lui doit une suite des combats maritimes les plus mémorables de la guerre d'Amérique. Lui-même a gravé avec beaucoup de goût et d'intelligence plusieurs eaux-fortes d'après ses propres dessins, entre autres, les pièces suivantes : I. *Combat de mer livré le 21 septembre 1758, entre les Français et les Anglais*. II. *Combat de mer, livré le 28 février 1758, au clair de lune, entre le Montmouth, vaisseau anglais, et le Foudroyant, vaisseau français*. III. *Combat de mer entre le vaisseau anglais le Buckingham, et le vaisseau français le Florissant, soutenu de deux frégates, livré le 3 novembre 1758*. P—s.

PATRONAY (PHILIPPE), prédicateur, né en 1593, à Salins, d'une famille noble qui a produit plusieurs

mérite, entra, dès l'âge de 15 ans, dans l'ordre des Jésuites, où il contribua à propager la philosophie de Bourgoingne. Il professa la philosophie, il se consacra à la théologie avec tant de succès, qu'il fut nommé de Rye, archevêque de Besançon, le demanda au Saint-Siège, et fut élu l'un de ses suffragants, en 1632, évêque de Besançon, un modeste prélat contribua au peuple le pain, et mourut à Besançon, en 1639, pleuré des pauvres pour sa douceur et sa charité. Il était savant dans la théologie, les langues anciennes; il connaissait aussi l'hébreu. Il n'a laissé que quelques *Thèses*; mais on a en manuscrit un recueil de ses sermons, et un *Abrégé des conciles* de Bellarmin, qui était dans la bibliothèque des Jésuites de Rupt, bailliage de Grai.

PATONAY, jésuite, père de Nicopolis, mort en 1632, la même année, fut un bon prédicateur, et mérita l'estime de Richelieu, qui le nomma plusieurs fois de répondre aux ministres protestants, sous un nom supposé : *nes multorum deducto-ctesiae castra*. (Voy. la *Presse*, p. 554.) W—s.

PATOUILLET. Voy. LYROT. PATOUILLET (NICOLAS), jésuite, né à Salins, en 1622, fut un bon prédicateur, et, après avoir prêché dans les principales villes du diocèse, fut nommé supérieur de la mission française à Londres : il ne tarda pas à obtenir cet emploi disant obtenu la permission de déposer un fardeau que

l'âge lui rendait pénible, il se retira dans la maison de son ordre à Besançon, où il continua de se livrer à la direction des âmes jusqu'à sa mort, arrivée le premier novembre 1710. C'était un homme d'une austère probité : un de ses pénitents lui ayant déclaré qu'il avait légué aux Jésuites toute sa fortune qui était considérable, le P. Patouillet lui représenta qu'il avait des parents pauvres, ses héritiers naturels, et plaida leur cause avec tant de chaleur, qu'il parvint à faire annuler le testament qui les dépouillait. On a du père Patouillet : I. *Sentiments d'une âme pour se recueillir en Dieu*, Besançon, 1700, in-12. II. *Beato Francisco de Sales, episcopo Genevensi panegyricus, dictus Camberii, postr. idus novembr.*, 1662 : præmittitur epist. ad Franc. de Bertrand de Chamousset. (Catal. des Mss. de la bibliothèque du roi, iv, 404, n°. 858.) — PATOUILLET (Étienne), frère du précédent, né à Salins en 1634, se distingua également dans la carrière de la chaire. Les succès qu'il obtint lui méritèrent la bienveillance de l'archevêque A. P. de Grammont, qui, voulant le fixer dans son diocèse, le pourvut de plusieurs bénéfices. Il venait d'être nommé abbé d'Accey, lorsqu'il mourut à Salins, le 6 janvier 1696, à l'âge de 62 ans. On a de lui : *Oraison funèbre de Marie-Thérèse d'Autriche, reine de France*, Besançon, 1684, in 8°. W—s.

PATOUILLET (LOUIS), jésuite, né à Dijon, le 31 mars 1699, étudia dans cette ville, sous le père Oudin, et entra dans la Société, où, suivant l'usage, il fut d'abord employé dans l'enseignement. Il résida quelque temps à Laon, prêcha devant le roi Stanislas, à Nanci, et fut ap-

pelé ensuite à Paris où il demeurait dans la maison professe. Ses premiers essais furent des Poésies diverses sur le mariage du roi en 1725, et un Poème latin sur la convalescence du même prince, en 1729. Depuis il s'occupa de matières plus sérieuses ; il fut un des principaux rédacteurs du *Supplément aux Nouvelles ecclésiastiques*, que les Jésuites opposèrent à la *Gazette janséniste*, et qui parut de 1734 à 1748, dans le même format que les *Nouvelles*. On lui attribue plusieurs écrits anonymes sur les affaires du temps, tels, que l'*Apologie de Cartouche, ou le scélérat justifié par la grâce du père Quesnel*, 1733, in-12 ; les *Progrès du Jansénisme*, par frère Lacroix, Quilou, 1743, in-12 ; deux *Lettres à un évêque sur le livre du père Norbert* 1745 ; une *Lettre sur l'art de vérifier les dates*, 1730 ; l'*Histoire du Pelagianisme*, 1767, 2 vol. in-12 (1) ; les *Entretiens d'Anselme et d'Isidore sur les affaires du temps*, 1756, 2 parties in-12 ; une *Lettre d'un ecclésiastique à l'éditeur des Oeuvres d'Arnauld*, 1759, in-12, etc. Chargé de continuer le recueil des *Lettres édifiantes*, après la mort de Duhalde, en 1743, Patouillet publia le 27^e. recueil de ces lettres en 1749, et le 28^e. en 1758. Il avait préparé

le tome xxxi, qui fut mis au jour par un de ses confrères ; et il fit encore paraître, en 1776, les tome xxxiii et xxxiv. C'est de lui qu'est la deuxième édition de la *Bibliothèque janséniste*, imprimée en 1752 sous le titre de *Dictionnaire des livres jansénistes ou qui favorisent le Jansénisme*, Anvers, 4 vol. in-12 : on a lieu de croire qu'au lieu d'Anvers il faudrait lire Lyon ; et l'ouvrage doit y avoir été réimprimé en 1755. Il fut mis à l'Index à Rome, par décret du 11 mar 1754. Patouillet y étend effectivement à l'excès la note de jansénisme et l'applique à des théologiens catholiques, et à des écrivains étrangers à cette controverse, entre autres à M^{me}. de Sévigné. Feller dit qu'on a encore attribué à ce Jésuite la *Réalité du projet de Bourg Fontaine*, mais qu'il est plus vraisemblable que cet écrit est du père Sauvage, jésuite de Lorraine (F. FILLIAU). Patouillet a sans doute composé plusieurs des brochures qui parurent, soit sur les refus de sacrements, soit pour la défense de sa société, lors des arrêts du Parlement contre elle ; mais nous ne saurions déterminer, avec certitude, quels sont ceux de ces écrits qui lui appartiennent. Il fut employé par M. de Beaumont, archevêque de Paris, dans les querelles que ce prélat eut à soutenir avec les Parlements ; c'est, sans doute, ce qui lui attira l'ordre de quitter Paris en 1756. Il demeura quelque temps chez M. de La Motte, évêque d'Amiens, et depuis chez M. Baudry, évêque d'Uzès, l'un et l'autre très attachés aux Jésuites. Dans ses dernières années, il s'était retiré à Avignon ; et il y mourut, en 1778. On trouve un jugement très-honorable

(1) Ce livre est dédié au pape Clément XIII, qui adressa à l'auteur un bref honorable, inséré dans la traduction italienne, publiée par le P. Ambrogio, Rome, 1765, et Assise, 1783. La première partie avait déjà paru, sans nom d'auteur, sous le titre de *Vie de Pelage*, en 1751 : l'auteur du Dictionnaire des anonymes dit, sur la foi de l'abbé Goujet, que cette vie est un roman et une satire, et que l'auteur extravagant ne fait que des portraits d'imagination (t. II, pag. 421). J'avoue que je n'ai rien trouvé d'extravagant dans la *Vie de Pelage*, mais bien une histoire assez exacte des erreurs de ce chef de secte, et une assez juste appréciation de l'esprit de ses partisans. Goujet était trop attaché à un parti contre lequel Patouillet s'était déclaré, pour que son jugement sur ce jésuite ne soit pas un peu suspect.

dans le tome vi de l'édition des *lettres édifiantes*, donnée par Querbeuf, en 1780 et

lui a reproché de n'avoir conservé assez de critique; mais ses adversaires en avaient guère donné; ils parlent de lui avec de mépris dans leurs ouvrages; Voltaire a joint quel nom de Patouillet à ceux des auteurs qu'il voue au ridicule de correspondance et dans ses lettres. Il lui attribue un maublié en faveur des Jésuites et de Montillet, archevêque de Paris; cette attribution n'est pas exacte; elle est justifiée: mais on est en droit de dire, en général, que Patrat est chargé, par plusieurs de ses ouvrages, de rédiger des écrits sur les mœurs de ce temps-là; et cette confiance n'a rien qui ne lui fasse honneur. P—C—T.

T (JOSEPH), né à Arles le 10 mai 1750, et mort le 4 mai 1825, embrassa d'abord la profession de comédien, puis celle d'auteur dramatique. Le dernier titre, il l'a obtenu avec succès. La liste de ses comédies dramatiques s'élève à 57, et à sa famille. Nous sommes heureux d'avoir pu nous procurer tous ses ouvrages; et cela vient, sans doute, de ce que Patrat les a donnés dans son pays. Voici la liste des pièces imprimées que nous connaissons.

Deux Morts; *l'Anglais et le raisonneur*; les *Détails amoureux* ou *la résolution*; le *Présent ou l'heureux moment*; les *Deux Grenadiers* ou *les héros*; *l'Officier de fortune*; les *deux Militaires*; *l'heureux moment*; *l'Amour et la Raison* ou *les volontaires orléanais*; les *deux ressemblances*; *Isa-*

belle de Rosalvo; le *Complot inutile*; (avec Jauffret et Weiss le traducteur) les *deux Frères*, imités de l'allemand; la *Pension genevoise ou l'Education*, reproduite sous le titre de la *Pension des jeunes demoiselles*; *François et Rouffignac*; les *Amants Protégés*; *Mirza ou le préjugé de l'amitié*; *Prologue* (pour l'Odéon); (avec Weiss) *Honneur et indigence*; le *Sourd et l'Aveugle*; la *Petite Rusée*; *Toberne ou le pêcheur suédois*; la *Vengeance*; *l'Orpheline*; la *Fête du cœur*; *l'Heureuse Ressource* ou *le Pouvoir du zèle*; *Il ne faut pas condamner sans entendre*; *l'Espiègle*; le *Répertoire*, prologue; les *Contretemps* (de Lagrange) réduits en un acte; le *Déserteur* (de Mercier), retouché. Les pièces qui n'ont pas été imprimées sont: le *Valet mal servi*; *Henneval de Saint-Méry*; le *Karmesse* ou *la foire allemande*; *Toinette et Louis*; *Adélaïde de Mirval*; le *Point d'honneur*; les *Étrennes ou les débats des Muses*; le *Conciliateur à la mode* ou *les Étrennes du public*. A. B—T.

PATRIARCHI (GASPAR), littérateur, né en 1709, à Padoue, mais Florentin d'origine, fit ses études à l'université de cette ville, y prit ses degrés en droit, puis embrassa l'état ecclésiastique, et, ayant gagné l'affection de l'abbé Ant. Conti, fut, par sa protection, employé à Venise, à l'éducation de la jeune noblesse. Le comte Algarotti faisait grand cas de son jugement, et lui soumettait, dit-on, tous ses ouvrages. Après trente ans de séjour dans cette capitale, l'abbé Patriarchi revint dans sa ville natale, où il fut un des membres les plus distingués de l'académie que l'on y rétablit à cette époque, et nommé l'un des premiers

académiciens pensionnaires, dans la classe de philosophie rationnelle. Il y mourut peu après, en 1780, regretté de tous ceux qui avaient pu apprécier ses talents et son caractère. On a de lui, outre quelques *Opuscules* en vers et en prose, dans les journaux, une traduction italienne des *Saints devoirs de la mort*, par le père Lallemant, suivi du *Traité de Bossuet, sur l'agonie de Jês.-Chr.*, Vérone, 1763, in-12; un *Traité des tropes*, etc. : mais son principal ouvrage est le *Vocabolario veneziano e padovano co' termini e modi corrispondenti toscani*, Padoue, 1775, in-4°. de 388 pages; livre curieux et important pour la connaissance des divers dialectes de la Lombardie orientale, et pour la lecture des poètes assez nombreux qui ont fleuri dans cette contrée. L'auteur en préparait une édition augmentée du double; mais il ne put l'achever. On trouve l'Éloge de ce savant dans le *Saggi scientifici dell'accademia di Padova*, tome 2, page 8, Padoue, 1789. W—s.

PATRICE (SAINT), apôtre d'Irlande, naquit en 372, à *Bonaven Tabernæ*, qu'on croit être le bourg de Kill-Patrick en Écosse. Mais d'autres le font naître dans la Bretagne Armorique (*Voy. NIALL*, XXXI, 200). Il était d'une noble famille, Breton par sa mère, nièce, selon quelques-uns, de Saint-Martin de Tours, mais, par son père, citoyen d'une ville soumise à la domination romaine. A peine dans sa seizième année, il fut enlevé à ses parents par des barbares, mené en Irlande, et réduit à garder les troupeaux, non comme chef, mais avec les serviteurs de son père, devenus ses compagnons. La croyance chrétienne dans laquelle il avait été élevé, mais

que de son aveu il n'avait pas pratiquée, lui apprit à supporter malheur avec fermeté, et à s'en remettre à la Providence. Après de longues années, il eut quelque pressentiment que son esclavage allait finir, et voyage heureusement tenté de retourner à sa patrie. Dans cette vue, qu'il crut être un avis du ciel, il se mit en route, malgré l'opposition de la côte, et trouva un navire prêt à partir. Mais ce ne fut qu'après bien des instances que le paillasse fut reçu au nombre des passagers. Ayant abordé au nord de l'Écosse, et, à la suite de divers incidents, étant rentré dans la patrie paternelle, il y demeura quelques années, non sans essayer de nouvelles traverses. Cependant, il se consacrait toujours au temps de sa vie en Irlande; et plusieurs fois qu'il ent, et qu'il rapporte de sa *Confession*, lui montraient les fruits d'une terre étrangère, qui s'occupaient, en formant des sociétés pour leur conversion. Brûlant de compléter ce vœu, il n'alla point en Gaules, comme l'ont dit quelques biographes, voir saint Martin de Tours, qu'il eût néanmoins désiré visiter, ainsi qu'il le croyait. Il ne voyagea pas non plus en Écosse où les mêmes auteurs, le confondent avec Pallade (*Voy. ce Dictionnaire*). Lui font recevoir du pape Grégoire, en 431, sa mission pour l'Irlande, où il n'arriva que peu de temps après. Saint Patrice témoigna à son arrivée, que sa mission n'était que le commencement. Lui-même qu'il reçut l'ordination sacerdotale et à l'épiscopat, dans son propre pays, pour se préparer à remplir les fonctions auxquelles il se sentait appelé. Il éprouva beaucoup d'opposition dans sa famille, et de la part du clergé, qui voulait le voir par des offres avantageuses.

it par la prière dans sa résolution, comme il le dit, né d'un curion, il vendit sa noblesse à chair, pour se faire servir J.-C., chez les autres. Patrice en Irlande; et malgré les obstacles il y rencontra, ses prédications furent par sa patience, le fruit dans un pays où Pallade fait que séjourner. Il osa, dès sa première année de sa mission, aller à J.-C. dans l'assemblée des états d'Irlande, à Tarah, en présence du monarque, et le chef des Druides. Sa doctrine fut reçue par le fils d'O-Neil, mais rejetée par les autres rois ou princes; plusieurs se convertirent au christianisme (1). L'un d'entre eux donna l'hospitalité à saint Patrice, qui fit chez lui sa première demeure; il lui confia son fils Benen ou Benignus, associé depuis aux travaux de son père, et destiné à lui succéder. Pour accélérer les progrès de l'insinuation, il ordonna des ministres, fonda des églises, mais sans recevoir aucun don ni offrande, et en même temps libéralement tous les peuples pour s'attirer la protection des rois, et favoriser la propagation de l'Évangile. Cependant, dans les fêtes où il avait confirmé de nombreux catéchumènes, une invasion vint lui ravir soudain tout le fruit de ses travaux. Corotic, prince du pays de Galles, quoiqu'arien lui-même, vint en Irlande convertir les nouveaux catholiques, et par les uns, emmena les autres à vendre à ceux des Scots ou Pictes qui étaient encore idolâtres. Le sage et courageux prélat lui adressa une lettre, pleine de fermeté

non moins que d'humilité, en se déclarant, quoique indigne, établi de Dieu même, évêque d'Irlande, pour le salut de son peuple, et en excluant de la communion publique Corotic et les siens, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu la liberté aux fidèles serviteurs de J.-C. Cette lettre, qui nous a été conservée, exprime, dans un style franc et naïf, la vive tendresse du pasteur pour son troupeau, en même temps que le reproche de la mort des chrétiens immolés par le farouche Corotic, et qu'il lui montre parmi les ombres célestes avec J.-C. Corotic périt; et la religion acheva de s'affermir en Irlande, grâce aux soins que prit saint Patrice d'éclairer par l'instruction le peuple converti à la foi. Il établit des monastères où l'étude était jointe à la piété, et remplit l'Irlande d'écoles qui devinrent célèbres par l'enseignement des bonnes-lettres, formèrent une foule d'élèves attirés de l'étranger, et donnèrent d'habiles maîtres à la France et à l'Europe. Le saint prélat vit fleurir ces écoles durant la longue période d'une vie séculaire consommée dans l'exercice de son ministère. Il paraît qu'après avoir fixé son siège à Armagh, dont les autres évêques qu'il créa dépendaient, il résigna, dans sa vieillesse, ses fonctions archiépiscopales à son coadjuteur Bénigne, pour vaquer aux pratiques de la retraite. Là, comblé d'âge et de vertus, il écrivit sa *Confession*, où il fait, avec une piété sincère et une profonde humilité, l'aveu des fautes de sa vie, et des miséricordes dont Dieu l'avait gratifié. Cette *Confession*, quoique mêlée de quelques faits merveilleux attestant du moins la croyance simple du temps, offre des marques d'authenticité et de vérité, qui méritent plus

(1) Voyez l'article NIALLE (XXXI, 202), que convertit saint Patrice, en 432, fut le premier chrétien d'Irlande.

de confiance que les vies du saint chargées de fables, écrites par Probus, vivant dans le dixième siècle, et par Jocelin, moine de Cîteaux, dans le douzième. Livré aux méditations de la solitude, saint Patrice ne négligeait pas néanmoins l'établissement de son église. Avant de terminer sa carrière, il tint plusieurs synodes pour le consolider. Mais l'on n'a d'actes authentiques que du premier, qui a pour objet la discipline. Les autres canons, sous le nom de saint Patrice, paraissent être de son neveu, selon Wilkins. ou de quelqu'un de ses successeurs du même nom. Ces canons, et d'autres opuscules qui lui ont été attribués, mis à la suite de sa *Confession* et de sa *Lettre à Corotic*, font partie de ses œuvres, publiées, avec des remarques critiques, par Ware, Londres, 1656, in-8°. La chronologie d'Usher, archevêque d'Armagh, porte la mort de saint Patrice en 493. Mais, suivant l'*Histoire bretonne* de Nennius, abbé de Bangor en Irlande, donnée par Thomas Gale, saint Patrice serait mort cinquante-sept ans avant la naissance de saint Colomb, de la province de Leinster, qui ne peut être probablement que le saint Colomb ou Colomban, religieux de Bangor. Or, si la naissance de celui-ci (✓. ce nom) doit être placée en 540, la mort de saint Patrice tomberait en 483; et ce prélat, dont tous les anciens biographes attestent la longévité patriarcale, serait mort âgé de cent onze ans. Cette date s'éloigne moins de celle d'Usher, adoptée par Ware, que la date de 455 donnée par Tillemont, ou celle de 464, par Alban Butler; et elle cadre mieux avec l'époque des évêques contemporains, successeurs ou disciples du saint. On a pré-

tendu qu'il mourut au monastère Glastenbury en Écosse : mais un autre saint Patrice, qui fonda ce lieu une communauté de moines et Guillaume de Malmesbury même ne rapporte que comme tradition l'opinion accréditée par les moines, qui disputaient la possession des reliques de l'apôtre d'Irlande au monastère de Down en Irlande, où il fut inhumé, et dont l'église a conservé le nom et célèbre la mémoire, le 17 mars, d'après les anciens martyrologes. Une dévotion superstitieuse a fait débiter étonnamment mille merveilles au sujet de son pastoral de saint Patrice et des premiers archevêques d'Armagh qui était gardé à Dublin dans le quatorzième siècle. Le purgatoire de saint Patrice, dont Denis le Chartreux, et d'autres, ont raconté de fables, était une caverne d'Ultonie, où sans doute le saint se retirait, et qui, visitée d'abord par la piété de la multitude profanée ensuite par des excès, fut fermée à la fin du quinzième siècle, puis rouverte, et close définitivement par ordre de Henri VIII. Cependant la mémoire de saint Patrice continue d'être en grande vénération; et un ordre respectable, qui a pour objet la loyauté et l'émulation de la vertu, porte son nom. Le roi d'Angleterre, dans la visite qu'il fit en Irlande, en 1821, y décora d'un cordon de l'ordre de saint Patrice le comte de Fingal. Il semblait que l'hommage dû être d'un heureux augure pour l'admission des catholiques au parlement de la Grande-Bretagne, proposée l'année suivante par lord Canning, mais qui n'a été adoptée seulement par la chambre des communes.

RICK (SIMON), savant évêglais, né, en 1626, d'un merc : Gainsborough, comté de 1, et élevé à Cambridge, vobtenir la cure de Battersea, il commença de se faire conomme auteur, en 1658, par *ité sur la communion et sur éme*, qui fut suivi, en 1659, re intitulé : *La Paix de l'a* ; *Remède contre toutes les*, avec un *Discours de conso*, adressé particulièrement à ii ont perdu leurs parents et iis chers, volume in-12, souimprimé. Nommé recteur de Paul, dans Covent-Garden, à s, il obtint l'estime de ses pans, par le mérite de ses sert ses mœurs exemplaires, et eurs cœurs par le dévouement r témoignua, surtout pendant e de 1665. Il devint bientôt chapelains du roi. Lorsqu'en t 1670, s'agitait vivement la n de la tolérance des divers il s'attacha à tourner en ri, dans quelques écrits, le fae et la manière de prêcher des nformistes; et ce fut avec sucas il eut, en cette occasion, le u'il reconnut lui-même par la de généraliser un peu trop sa e. Sous le règne de Jacques-II, tra du courage à soutenir l'Énglicane, et la défendit, en dans une conférence, contre prêtres catholiques romains. oposa de tous ses moyens à la e de la déclaration royale pour rté de conscience. Aussi, au nt de la révolution, fut-il ap-prêcher devant le prince et la sse d'Orange. Bientôt après, artie de la commission char-revoir la liturgie; et il retoucha lectes pour tout le cours de l'an-

néc. Nommé, en 1689, évêque de Chichester, il fut transféré, en 1691, au siège d'Ely, où il mourut, en 1707, dans sa quatre-vingt-unième année. L'église d'Irlande, le diocèse d'Ely et l'université de Cambridge, furent tour-à-tour l'objet de sa sollicitude et de ses bienfaits. Il a écrit un grand nombre d'ouvrages, parmi lesquels on cite particulièrement des *Commentaires* sur les livres historiques de l'Ancien-Testament, et des *Paraphrases* sur le Livre de Job, les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclesiaste et le Cantique de Salomon, publiés successivement depuis 1679, souvent réimprimés, et en dernier lieu en 3 volumes in-fol. — Samuel **PATRICK**, savant et laborieux philologue, fut attaché au collège d'Eton, dans la première moitié du dix-huitième siècle; et, se bornant au simple rôle d'éditeur, il publia un grand nombre d'ouvrages utiles, dont la plupart ont été souvent reproduits; nous citerons : I. *Plauti comediarum quatuor, cum interpretatione et notis Jac. Operarii*, Londres, 1724, in-8°. (V. OEUVRE.) Les pièces que renferme cette édition sont : l'*Amphitruo*, les *Captifs*, l'*Epidicus* et le *Rudens*; l'éditeur y a joint des notes et une table. II. *Hederici Lexicon manuale græcum*, ibid., 1727, 1737, in-4°; édition prétendue augmentée de six cents mots, mais bien surpassée par celle de J. A. Ernesti (V. HEDERIC). III. *Clavis homerica, seu Lexicon vocabulorum omnium quæ continentur in Iliade et potissimâ parte Odysseæ, cum brevi de dialectis appendice, necnon Michaelis Apostolii proverbiis gr.-lat.*, etc., ibid., 1727, 1742, in-8°; 1758, 1771, 1784, in-4°. IV. *Cellarii geographia antiqua recognita, castigata et aucta*, ibid.,

1730, 1732, in-8°, avec cartes ; Amsterdam, 1792 ; Berlin, 1800, in-8° ; bon abrégé, commode à consulter, mais moins exact que celui de Nitsch. — Richard PATRICK, auteur anglais, fut vicaire de Sculcoates, à Hull, et chapelain de la marquise douairière Townshend ; il mourut à Hull, en février 1815, âgé de quarante-cinq ans. Il a publié : I. *A chart of the ten numerals*, etc. (*Tableau des dix premiers chiffres*), en deux cents langues, 1812, in-8°. II. *Etat des mœurs dans un port de mer*, sermon, 1809, in-8°. III. *La Mort du prince Bagration*, poème, 1813, in-8°. L.

PATRIN (EUGÈNE-LOUIS-MELCHIOR), célèbre minéralogiste, à qui l'on doit plusieurs découvertes intéressantes en géologie, était né à Lyon, en 1742. Ses parents le destinaient à la carrière du barreau ; mais il suivit le penchant qui l'entraînait vers l'étude des sciences naturelles. Après avoir terminé ses cours de physique et de chimie, avec un succès qui étonna ses maîtres, il résolut d'aller dans le nord de l'Europe vérifier quelques hypothèses admises alors sans examen, et recueillir des faits propres à éclaircir l'histoire du globe. Il parcourut en observateur la plus grande partie de l'Allemagne, l'Autriche, la Bohême et la Hongrie, et passa dans la Pologne, où il retrouva son compatriote Gilibert, professeur de botanique à Wilna (V. GILIBERT), qui lui remit des lettres pour quelques-uns des membres de l'académie de Petersbourg, et entre autres pour Pallas, dont il reçut un accueil amical. Son projet était de visiter la Sibérie : en ayant reçu l'autorisation, il partit en 1780, accompagné d'un sous-officier russe, qui devait lui servir

de guide, et pourvoir à ses besoins dans un pays où l'on ne se procure difficilement les objets les plus nécessaires à la vie. En échange de la protection spéciale accordée au naturaliste français, il s'engagea à faire passer à l'académie de Petersbourg, des échantillons de toutes les substances minérales qu'il découvrirait. Patrin employa huit mois à parcourir les immenses chaînes de montagnes de l'Asie boréale, des monts Oural, jusqu'au-delà du méridien de Pekin, bravant les rigueurs de toute espèce auxquelles son averse curiosité l'exposait sans cesse, supportant avec un admirable courage la fatigue, le froid, les privations, dans l'espoir que ces sacrifices tourneraient au profit de la science. Vers la fin de l'année 1787, il revint à Petersbourg, où il avait été précédé par une collection particulière de minéraux ; mais il s'aperçut avec chagrin que Pallas lui avait enlevé une partie de ses plus beaux échantillons ; quitta très-mécontent ce fameux naturaliste auquel il ne put jamais donner cet abus de confiance. Patrin, de retour en France, après une absence de dix ans, vint se fixer à Paris, où il devait trouver pour ses recherches les ressources que dans sa ville natale il n'avait pu trouver. En arrivant, il offrit de déposer son cabinet du jardin du Roi, sous la direction de la section des minéraux de la Société, consistant en vingt-neuf milliers d'échantillons étiquetés et classés avec soin, sous la condition qu'il en la point diviser : mais l'administration ne crut pas devoir l'accepter faute de place. Patrin ne prit donc pas part aux premiers événements de la révolution ; mais, quoiqu'il fût venu étranger à la ville de

patriotes l'éurent député à l'Assemblée nationale. Il se fit peu remarquer à cette assemblée, où il siégea avec un petit nombre d'hommes calmes au milieu du déchaînement des passions les plus fureuses. Il vota le bannissement de Louis XVI. Il fut proscriit quelques mois après, sous le prétexte qu'il avait excité les Lyonnais à se soulever, et n'échappa au sort qu'en se tenant caché tant qu'il put. La tourmente révolutionnaire l'ensuite attaché, par le motif du salut public, comme surintendant la manufacture de Saint-Etienne, et il put enfin reprendre les siens travaux, à la création de l'école des mines, à laquelle il appartenait. Il en fut nommé bibliothécaire, et eut une grande part à la rédaction du journal pour les professeurs de cet état (Voy. LESCHEVIN). La modestie, sa modeste, sa son indifférence pour la gloire en faisaient un homme qui n'avait mérité des amis, mais son constant attachement fut la source de sa consolation et de sa vieillesse. Le déclin de ses forces ne lui fit pressentir sa fin qu'un peu tard. Il les quitta pour leur éparpillage, spectacle de ses dernières années, et se retira près de Lyon (Vallier), où il mourut le 15 mai 1815. Il était correspondant de l'Institut, membre de l'académie de Pétersbourg, de la société royale de Paris, etc. Doué d'une imagination vive, Patrin s'est laissé entraîner au plaisir de proposer de nouvelles théories, et de proposer par de nouvelles hypothèses, la formation des montagnes, des minéraux, l'origine des eaux, la cause des volcans,

etc., en un mot la plupart des grands phénomènes de la nature; mais toutes ces idées présentées d'une manière ingénieuse, et appuyées de faits, n'ont pas été adoptées sans restriction par les naturalistes, qui attendent que le temps et l'expérience les aient confirmées. Outre un grand nombre de Mémoires dans le *Journal de physique*, les *Annales des mines*, la *Bibliothèque britannique*, et le *Nouveau dictionnaire d'histoire naturelle*, on a de Patrin : I. *Relation d'un voyage aux monts d'Altaïce en Sibérie*, fait en 1781, Pétersbourg, 1783, in-8°. de 40 pag., et inséré par Pallas dans les *Nouveaux essais sur le Nord* (V. l'art. PALLAS, n°. VIII). On y trouve plusieurs observations géologiques très-curieuses, et des détails pleins d'intérêt sur les dangers qu'il avait courus dans un pays qu'il nomme la désolation du Nord, comme les navigateurs ont nommé la désolation du Sud, les pays qui bordent le détroit de Magellan. II. *Histoire naturelle des minéraux*, Paris, 1801, 5 vol. in-18, avec 40 pl. Cet ouvrage fait suite à l'édition des *œuvres* de Buffon publiées par M. Castel (V. BUFFON); il offre beaucoup de faits entièrement neufs. III. *Des Notes sur les Lettres à Sophie* par M. Aimé Martin, Paris, 1810, 2 vol. in-8°. Ces notes contiennent de nouvelles explications de différents phénomènes, tels que la combustion, les étoiles qui filent, l'aurore boréale, les volcans, la rosée, et l'origine des sources. Patrin avait déjà publié ses idées à cet égard dans les journaux cités plus haut, et entre autres la théorie des volcans, phénomène qu'il attribue à la circulation continuelle de divers fluides, dont une partie devient concrète par la

fixation de l'oxygène (Voy. les *Recherches sur les volcans*, d'après les principes de la chimie pneumatique, Journ. de physiq., germinal an VIII). M. Breislak s'est approprié la théorie de Patrin, dans l'édition française de ses voyages dans la Campagne (Voy. BREISLAK, *Biographie des hommes vivants*, 1, 474). M. Villermé a publié une *Notice* sur Patrin, dans les *Annales encyclopédiques* (ann. 1818, IV, 58 - 71).

W—s.

PATRITIUS ou PATRIZI (LUDOVIC). V. VARTOMANNUS.

PATRIX (PIERRE), né à Caen, en 1583, était d'une famille originaire de Languedoc. Son père, conseiller au bailliage de Caen, l'instruisit dans l'étude des lois; mais le barreau ne lui inspirant que de l'ennui, il se livra à son goût pour la poésie, et passa une grande partie de sa vie dans les plaisirs et les amusements frivoles du monde. Ce ne fut qu'à l'âge de 40 ans qu'il vint à la cour pour tâcher de parvenir à la fortune. Gaston de France, duc d'Orléans, le fit son premier maréchal-des-logis. Patrix ne manqua pas d'occasions de faire briller son esprit dans la cour de ce prince, vraiment remarquable par la politesse, le bon goût et les manières nobles qui y régnaient. L'agrément de sa conversation, remplie de gaieté, le lia intimement avec Voiture et les autres beaux-esprits de ce temps. Scarron, l'ayant rencontré aux eaux de Bourbonne, ne manqua pas d'en parler dans la description de ceux qui y étaient :

Et Patrix,
Quoique Normand, homme de prix.

Il s'acquît l'estime de son maître, auquel il fut toujours fidèle. Après la mort de ce prince, il s'attacha, en

1660, à Marguerite de Lorraine, veuve, dont il fut le premier amant. Il eut aussi le gouvernement de Blois, et un logement dans la ville d'Orléans. L'esprit de patrice l'accompagna jusqu'à la mort. Étant revenu d'une grande maladie à l'âge de 80 ans, ses amis allèrent l'en féliciter; et lui ayant demandé de se lever : *Hélas ! Me le permettez-vous ?* dit-il, *ce n'est pas la peine de se lever : Hélas ! Me le permettez-vous ?* Il mourut à Paris, le 6 octobre 1660, avec de grands sentiments et après avoir supprimé tout ce qu'il avait pu, les pièces licites faites dans sa jeunesse. Il ne reste de lui : I. *La miséricorde de Dieu sur la conduite d'un pécheur repentant, avec quelques autres poésies chrétiennes*, Blois, 1660. Cet ouvrage, dont les vers sont négligés, sent le déclin de son talent; on y voit néanmoins briller en temps quelque étincelle de son génie. II. *La Plainte des consueurs de Neuf-Germain, qui n'ont pas l'honneur d'être nommés*, vers que l'on trouve dans le *Recueil de Voiture*, parce que ce poète y répondit. III. Des *Poésies* imprimées dans le *Recueil des belles pièces des poètes depuis Villon jusqu'à Boileau*, Paris, Claude Barbin, 1660, in-12. La plupart de ces poésies sont très-faibles, à quelque chose près, qui se font remarquer par leur tour facile et par leur naïveté. On trouve de plus, quelques jours avant sa mort, il fit un *sonnet* si connu, qui se trouve dans les *Poésies diverses*, sous le nom de madrigal :

Je songeais cette nuit que de malade
Côte à côte d'un pauvre on m'avait
Et que n'en pouvant pas souffrir le
En mort de qualité je lui ferois ce la

toi, coquin ! va pourrir loin d'ici ; appartient pas de m'approcher ainsi. » Ce me dit-il, d'une arrogance extrême ; rubes-tu coquins ailleurs, coquin toi-même ! tout egoïste ; je ne te dois plus rien ; sur mon fusier comme toi sur le tien.

R—RD.

FRIZI (AUGUSTIN), en PATRICIUS, littérateur estimé, né à Sienne dans le x^v^e. d'une très-ancienne famille. pliqua à l'étude du droit, et y grands progrès sous la direction de Fabiano Benci, célèbre canoniste. Ayant embrassé l'état ecclésiastique, il obtint un canonicat cathédral de Sienne (1), et éché, peu de temps après, à vie romaine. Ses talents lui valurent l'estime du pape Pie II, donna une preuve singulière d'affection en l'autorisant à prendre le nom de Piccolomini (2). Il fut élu à la charge de maître des cérémonies de la chapelle du pape ; et sait qu'il en remplissait les fonctions, en 1468, à l'entrée à Rome de l'empereur Frédéric III. Il accompagna, en 1471, à la diète de Bâle, le cardinal de Sienne, légat du Saint-Siège en Allemagne. Il fut nommé, en 1484, évêque de Pienza et de Montalcino ; continua de faire sa résidence à Pienza, où il était retenu par ses fonctions, et il y mourut en 1496. On a de ce prélat : I. *Descriptio ad Friderici III imperatoris ad*

Paulum papam II. Cette relation a été publiée par Mabillon, dans le *Museum Italicum*, p. 256, et par Muratori, dans le tome XXIII des *Scriptorum Italicarum*. II. *De Legatione germanica*. Patrizi avait adressé cette relation à Jacques Piccolomini, cardinal de Pavie ; et l'on en trouve un assez long fragment dans le recueil des Lettres de ce prélat, Milan, 1506. (Voy. Jacq. PICCOLOMINI.) Freher l'a reproduit dans le tome II des *Rerum Germanicarum scriptores*, sous ce titre : *De comitiis imperii apud Ratisponam celebratis, anno 1471, commentariolus*. L'ouvrage entier est conservé à la bibliothèque du Vatican. III. *Summa conciliorum Basiliensis et Florentini*, etc. Cet abrégé de l'histoire des conciles de Bâle et de Florence est très-intéressant ; le père Labbe l'a imprimé dans le tome XIII des *Acta conciliorum*, et il a reparu depuis dans toutes les collections du même genre. IV. *La Vie de Fabiano Benci*, son maître, dont il était l'exécuteur testamentaire ; elle a été insérée par Mabillon dans le *Museum Italicum*, p. 96. V. *De Senæ urbis antiquitate*. VI. *Une Histoire de la ville de Sienne*, de 1186 à 1388. Ces deux ouvrages restés inédits, sont conservés à la bibliothèque du Vatican, avec quelques autres opuscules de Patrizi, qui n'offrent pas le même intérêt. Patrizi fut chargé par le pape Innocent VIII de corriger le *Pontificale romanum*, et d'en publier une édition, qui sortit des presses d'Étienne Planck, 1485, in-fol. ; c'est la première de ce recueil, et elle est très-rare. On apprend par la souscription que Patrizi avait été aidé dans ce travail par Jean Burchard (V. BURCHARD, VI, 287) : ils se réunirent encore pour recueillir les pratiques

P Mabillon et quelques autres écrivains de Patrizi, chanoine de Sienne, de l'évêque de Sienne, mais il est bien démontré que c'est le même.

et le nom de famille de Pie II ; le pape le fit plusieurs gens de lettres, voulant, par son adoption, donner un témoignage d'affection pour tous les talents, et de la reconnaissance qu'il leur accordait. On voit un exemple de cette adoption à l'art. PICCOLOMINI de Pavie.

et l'Évêque de Piccolomini, neveu de Pie II, et son successeur pour les suivants (J.).

et cérémonies de l'église romaine, et en composèrent un ouvrage intitulé : *Rituum ecclesiasticorum sive sacramentorum caeremoniarum Romanæ ecclesiæ*, qui fut publié à Venise, en 1516, in-fol., par les soins de Christ. Marcello, archevêque de Corfou. Pâris de Grassi, maître des cérémonies en exercice, attaqua vivement cette publication; et il ne tint pas à lui de faire condamner par l'inquisition Marcello, auquel il reprochait d'avoir mis au jour des usages qui devaient rester secrets, et de n'avoir point nommé dans sa dédicace les auteurs de cet ouvrage (V. GRASSI, xviii, 328); ce qui n'empêcha pas l'ouvrage d'être réimprimé à Cologne et ailleurs : une des plus belles éditions est celle des Juntas, Venise, 1582, in-4°. On trouvera de longs et curieux détails sur cette querelle dans le tome II du *Museum Italicum* de Mabillon, et dans les *Dissertationes Vossianæ* d'Apost. Zéno, à la suite de son intéressante Notice sur Patrizi, tome II, p. 109-124. L'article que Tiraboschi a donné à Patrizi, dans la *Storia della letteratura*, vi, 326, quoique très-court, n'en doit pas moins être lu, parce qu'il sert à corriger quelques erreurs échappées à Zéno.

W—s.

PATRIZI (FRANÇOIS), savant italien, né en 1529, dans l'île de Cherso, sur les côtes d'Istrie et de Dalmatie, fut en même temps géomètre, historien, militaire, orateur et poète; mais il est principalement connu comme philosophe platonicien, et par l'acharnement incroyable qu'il montra toujours contre Aristote. Il voyagea beaucoup en Italie, en France, en Espagne, en Cypre et dans le Levant, cherchant partout d'anciens manuscrits, que les chances de la guerre lui firent

perdre plus d'une fois, principalement lorsque Cypre tomba, et au pouvoir des Turcs. Il passa que temps à la cour de Ferr. voulut y mettre à la mode un ce de vers, dont il se prétend venteur (1) : mais il ne put contre le goût général habit forme de la poésie de l'Ariost les vers étaient dans toutes les ches, et il ne réussit pas mieux ses déclamations contre le Da MAZZONI, XXVIII, 34). En il obtint à Padoue, la chaire philosophie platonicienne; et qu ans après, Clément VIII lui c même enseignement à Rome, a appointments plus consid Quoique la philosophie d'A protégée par le cardinal Bell dominât alors dans cette c Patrizi continua d'y expliquer de Platon, avec le plus grand jusqu'à sa mort, arrivée en 1 s'attacha principalement à que la philosophie de Platon tout conforme au christianisme que celle d'Aristote y était contraire. Ses principaux ou sont : I. *Della storia dieci ghi*, Venise, 1560, in-4°; en latin par Nic. Stupano, et primé avec le *Methodus hi* de Bodin, Bâle, 1576, in- *Della Rettorica*, Venise, 15 dialogues, entre autres choses gulières, offrent sur la forme la surface actuelle du globe ter le même système que Burnet a développé dans sa *Telluris i sacra*. III. *La Milizia romana Polilio, di Livio e di Dionis carnasseo*, Ferrare, 1583, i

(1) Ces vers, de 13 syllabes, assez semblables alexandrins, avaient déjà été essayés dès le siècle; ils sont ordinairement connus en le nom de *Martelliani* (V. MARTELLI).

trad en latin par Kuster (sous pseudonyme de *Ludolphus Neobonius*), et inséré dans le *Thesaur. Rom.* de Grævius, tom x, p. IV. *Paralleli militari*, Rome, 1695, 2 vol. in-fol. de 254 et 268 pag.; ouvrage savant et ingénieux, mais systématique, sur l'art de la guerre des anciens comparé à ceux des modernes : Jos. Scaliger en fit le plus grand cas, et les Italiens prétendent que ceux qui ont le plus écrit depuis sur cette matière ont fait que le copier. V. *Promenta theologica et physica*, à reddita, Ferrare, 1583, in-4°. VI. *Della poetica*, Ferrare, 1602, 2 vol. in-4°. La 1^{re}. partie (*ca istoriale*) offre une notice des principaux poètes grecs et latins : l'autre (*Deca disputata*), l'auteur néglige aucune occasion de chaîner contre les sectateurs et commentateurs d'Aristote. VII. *La nuova geometria libri xv*, 1587, in-4°. VIII. *Dissonum peripateticarum tomi iv*, 1581, in-fol., avec le portrait de l'auteur. Le tome 1^{er}., qui avait paru séparément à Venise, en 1577, offre une vie complète d'Aristote : ce que les ennemis les plus acharnés de ce philosophe ont écrit de ses mœurs, aussi bien que de ses opinions, s'y trouve réunis dans le tome 2^e.. Patrizi chercha à prouver qu'Aristote n'a été ni plagiaire, en prenant dans les autres philosophes tout ce qu'il dit bon et de juste, mais qu'il a le plus souvent combattu ou rejeté ce qu'ils avaient dit de meilleur. Il combat dans les deux autres à battre même le péripatétisme, avec audace et érudition que de sagacité. Sur le débris de cette philosophie, il se propose de rétablir le nouveau pla-

tonisme de l'école d'Alexandrie, et en adopte les vues avec tant de confiance qu'il va jusqu'à trouver dans Platon la prédiction de la naissance du Christ. Cette même crédulité lui fait adopter comme authentiques les écrits attribués à Hermès Trismégiste, à Orphée, à Zoroastre, etc.; et il en a donné l'édition la plus complète et la meilleure que nous ayons, dans l'ouvrage suivant : IX. *Nova de universis philosophia*, Ferrare, 1591, in-fol., à la suite duquel on trouve, avec une pagination particulière : *Zoroaster et ejus cccxx oracula.... latinè reddita; Hermetis Trismegisti libelli integri xx et fragmenta; Asclepii ejus discipuli libri iii*, grec et lat.; *Mystica Ægyptiorum et Chaldæorum à Platone voce tradita*, etc. Cette deuxième partie fut publiée de nouveau, mais sans le texte grec, et d'une manière très-incorrecte, sous le titre de *Magia philosophica*, Hambourg, 1593, in-16. Quant à l'édition originale de 1591, elle est si rare, que Brucker, n'ayant pu se la procurer, s'est borné à en copier le titre dans Sorel, lequel ajoute que ce livre est si cher qu'il coûte autant qu'une petite bibliothèque (1). On peut voir la liste des autres ouvrages de Patrizi, dans le Catalogue de la biblioth. Imperiale, Rome, 1711, in-fol. Voy. aussi Ginguené, *Hist. litt. d'Italie*, vii, 465-77. — François PATRIZI, évêque de Gaète, confondu avec le précédent par des bibliographes estimés (2), était de Sienne, et mourut

(1) On trouve une notice détaillée de ce curieux volume dans Sig. Jac. Baumgarten *Nachrichten von einer Hallischen Bibliothek*, 1748, in-8°, tom. 1, p. 107-111, et dans le *Nouveau système bibliographique* de M. Fortia d'Urban, 1821, in-12, p. 273-6. Au reste, cette édition de 1591 existe à la bibliothèque du roi, fonds de Falconet, n°. 273.

(2) Notamment Sax, *Onomasticon*, t. 3, p. 214, et l'éditeur du Catalogue de Falconet, t. 2, p. 725.

en 1494. On a de lui : I. *Oratio Ferdinandi Regis nomine ad Innocentium VIII habita*, in-4°, s. d. II. *De regno et regis institutione*, Paris, 1519, in-fol. III. *De institutione reipublicæ*, ibid. : Nicéron (*Mém.* t. 36, p. 17) indique les diverses éditions et traductions de ces deux ouvrages. IV. *Lettera a Gio. Albino*, dans le recueil des lettres de Bulifon, 1696, 4 vol. in-8°, t. II, p. 89. C. M. P.

PATRONA-KHALIL, chef de revolte, Albanais de nation, avait été soldat de marine ou *levanti*, et avait servi sur la galère la *Patrona*, d'où il prit son nom. Il était devenu ensuite janissaire ; et comme tous les soldats de cette milice dégénérée exerçaient alors un métier, Patrona vendait de vieux habits. Tel était l'homme obscur qui se trouva, en 1730, à la tête de la sédition dont la circonstance principale fut la déposition d'Achmet III, et le dénouement la mort de Patrona-Khalil et de ses complices. Le prétexte fut l'établissement d'un impôt, innovation toujours dangereuse chez les Turcs. Le mécontentement était général : l'aveuglement du sultan et de ses ministres l'augmentait au lieu de le calmer. Trois hommes de la lie du peuple lancèrent le premier brandon du plus terrible incendie. En peu d'heures, Patrona-Khalil, nouveau Masaniello, se vit en état de demander impunément les têtes du muphti, du grand-vézyr, du caïmacan et du kiaïa. Jusque-là, il n'adressait au sultan que des félicitations et des vœux pour sa prospérité. Mais Achmet ne savait ni résister ni composer à propos. Son indécision amena la défiance et accrut l'audace du rebelle. Patrona-Khalil demanda la déposition d'Achmet, qui,

n'ayant pas su punir, sut sage se résigner. Ce prince céda le sultanat à son neveu Mahmoud. Le nouveau sultan voulut voir celui à qui allait son élévation. Patrona parut devant lui en simple habit de janissaire, et les jambes nues. Si l'aml ne prenait pas tous les masque paroles qu'il adressa à Mahmoud donneraient une haute idée de caractère et de son amour pour le bien public, « Ne me parle plus de ta reconnaissance, dit-il au sultan Mahmoud I^{er}. ; je n'ignore pas que ceux qui, comme moi, les sultans, ne meurent pas pour leur lit. Si tu es juste et reconnaissant, abolis le nouvel impôt. Le *bedead* fut supprimé sur le champ : mais Patrona ne soutint pas cette modération. Soit qu'il ne voulait pas jouer le rôle de fourbe, ou qu'il ne voulait pas le maître d'arrêter les désordres de la multitude qu'il avait soulevée, les proscriptions, les meurtres et les dilapidations n'eurent plus de bornes. L'insolence et l'audace de Patrona ne laissèrent plus au sultan d'autre désir que d'être délivré de ce rebelle aussi étrange protecteur. Le sultan Mahmoud, sans daigner prendre aucun titre, était plus puissant que le souverain même, ne dura qu'un an et demi, et mourut sans avoir pu retourner du courageux Dgi. Coggia. Patrona-Khalil et ses complices, Muslu et Ali, furent sacrés au milieu du divan. Cet empereur janissaire, maître absolu de l'empire ottoman pendant quelques mois, ne mérite d'être distingué de ces rebelles que le même crime : les mêmes excès conduisent au même sort, que parce qu'on retrouva chez lui quelques mouvements de sentiments généreux. Patrona-Khalil ne fut point étranger à la révolution. Étant levanti, il s'

capable d'un assassinat, et la vie à la bienveillance du capitaine-pacha. Patrona, des rebelles, marchait contre lui : Abdi les combattait à la levantine, qu'une première avait écrasés ou fait fuir ; il ne se retirait pas : « Abdi, à Patrona, cesse de rassembler des lâches pour défendre des lâches. Je suis le maître de ta vie ; ne me souviens que tu as sauvé ta vie ! » S—Y.

PATRU (OLIVIER), avocat céleste, naquit à Paris, en 1604, procureur au parlement. Élevé par sa mère, il ne se livra qu'à son choix, passa légèrement avec dégoût sur la philosophie de l'école, et, dans sa prédilection pour les lettres, rechercha sur productions romanesques, dans ce genre frivole, la gloire ne comptait pas encore un grand œuvre. Sa mère, dont il avait hérité, avait développé en lui la passion, en substituant des roses aux cahiers de philosophie ; il avait soin de brûler, et en lui rendant compte de ses lectures devant un nombreux auditoire de dames, émerveillées de la grâce de l'adolescent. A dix-huit ans, Patru entreprit un voyage en Italie. En traversant le Piémont, il fit connaissance à Turin, bel-esprit de qualité, à la cour de Turin comme élève du bon ton et de l'académie. Encore plein de l'*Astrée*, après sa publication, jouissait d'une vogue extraordinaire, il parla au pasteur de d'Urfé avec un enthousiasme ; l'écrivain fut charmé à son tour de se voir admiré, le produisit devant ses sociétés, et exigea de

lui la promesse de passer, à son retour d'Italie, dans la terre qu'il possédait en Forez, s'engageant à lui donner d'une manière complète la clef des allusions de son roman, où, sous des noms et des accessoires d'invention, il avait retracé des personnages et des événements contemporains : mais Patru apprit à Lyon, que son ami n'existait plus. La modicité de son patrimoine lui fit embrasser la carrière du barreau, celle qui l'éloignait le moins du commerce des lettres. Ses succès comme orateur furent éclatants, mais ne contribuèrent point à sa fortune. L'ambition de ne rien laisser sortir de sa plume qui ne fût achevé, lui déroba un temps précieux ; et tandis qu'il se bornait à un très-petit nombre de causes, et s'occupait à polir son style avec une attention minutieuse, des avocats qui lui étaient bien inférieurs s'enrichissaient en exploitant la mine féconde du palais. Doué d'un extérieur peu avantageux, et d'un organe qui se faisait difficilement entendre, manquant de noblesse et d'abandon dans son débit, peu susceptible d'ailleurs de cette assiduité qui attire la confiance d'une clientèle nombreuse, il se retira insensiblement du barreau pour se consacrer exclusivement aux travaux littéraires. L'épître dédicatoire du *Nouveau-Monde* de Laët, où Patru exaltait sans mesure le cardinal de Richelieu, devint pour lui un titre à la bienveillance du tout-puissant ministre ; et dès-lors une place lui fut destinée à l'académie française. Il y fut admis, en 1640, et prononça un discours de remerciement, qui plut tellement à ses confrères, qu'on fit dans la suite un devoir aux récipiendaires de l'imiter. Cette règle, dont on dispensa quelques grands seigneurs, empêcha

Larochefoucauld, l'auteur des *Maximes*, de brigueur le fauteur. Patru passa pour l'homme le plus versé dans la connaissance du mécanisme de notre langue : deux grammairiens renommés, Vaugelas et Bouhours, le consultaient comme un oracle. Son goût difficile et sévère fit rechercher son suffrage par les écrivains les plus distingués du grand siècle ; il jouit presque de l'autorité de Quintilien, auquel on ne craignit point de le comparer. Cependant, son tact de critique fut souvent en défaut. Il voulut détourner La Fontaine de la pensée d'ajouter l'apologue au domaine de la poésie française, parce qu'il lui paraissait impossible de lutter avec avantage contre l'élégante précision de Phèdre. Il ne méconnut pas moins les ressources du talent, lorsqu'effrayant Boileau de la sécheresse des détails didactiques, il lui conseilla de renoncer à exécuter l'*Art poétique*, d'après le plan que celui-ci avait conçu. Et que dire des louanges pompeuses qu'obtint de lui le méchant roman de *Mucarise*, par l'abbé d'Aubignac ? Il paraît que Patru était dur et tranchant dans ses censures. Boileau, jouant sur son nom, écrivait à Racine : *Ne sis Patru* (pour *patruus*) *mihi*. Patru fut choisi pour haranguer, au nom de l'académie, la célèbre reine Christine, qui s'était empressée de visiter ce corps littéraire. Son discours, qui n'est qu'une amplification froidement ornée, et dont il était néanmoins très-content, ne mérite pas d'entrer en comparaison avec quelques lignes de Pascal, adressées à la même souveraine. Si Patru avait de la complaisance pour ses écrits, il était encore prévenu plus favorablement pour son siècle. Il prétendait que Le Maître et Gautier, ses rivaux dans la plai-

doirie, avaient eu de plus belles occasions pour l'éloquence que Cicéron, et que l'on chercherait en vain chez les anciens une cause plus solennelle que celle de la duchesse de Rohan (*Voy. MARTINET*, XXVII, 316). La cérémonie de la présentation des ducs et pairs, et des chanceliers, les discours de rentrée des cours souveraines, les débats du parlement de Paris à des époques de troubles, lui paraissaient une compensation suffisante des hauts intérêts qui s'agitaient dans la tribune antique. Il est remarquable qu'il passe sous silence les états-généraux. Patru, dans les mouvements de la Fronde, suivit la bannière du cardinal de Retz : il composa pour ce chef de parti la *Lettre du curé au marguillier, sur la conduite de M. le coadjuteur* (1651), en réponse à la *Lettre du marguillier à son curé* pamphlet du poète Sarrasin, secrétaire du prince de Conti. Le coadjuteur, devenu cardinal, mais abîmé de dettes, ne récompensa point les services qu'il devait à la plume de Patru. Cet académicien continua de vivre en philosophe pratique, insouciant sur ses affaires personnelles, et s'acheminant à l'indigence sans rien perdre de l'égalité de son humeur, et sans importuner ses amis. Les jouissances que lui procuraient l'étude et l'amitié, absorbaient tous ses desirs : cependant il allait être réduit à faire le sacrifice de sa bibliothèque, pour arrêter les poursuites d'un fermier-général, s'il n'eût trouvé dans Boileau un acquéreur généreux qui lui en laissa l'usage. On doit regretter que le célèbre satirique, gâtant la noblesse de son procédé, n'ait pu se refuser une épigramme contre celui qu'il avait obligé. Patru fut inutilement pro-

par le crédit de Montausier ; tint enfin de la cour , par le duc de Colbert , une gratification de cent cinquante écus , qui n'arriva que quelques jours avant sa mort. Il avait toujours gardé , avec la réputation d'un parfait honnête-homme , un caractère indépendant. Un grand seigneur sans lettres osait prétendre à la place de l'académicien Conrart. Pendant cette circonstance , envoya son avis sous la forme d'un dialogue. « Un ancien Grec, dit-il , jouait une lyre , à laquelle se rompit une corde : au lieu d'en ajouter une de boyau , il en voulut une d'argent , et la lyre perdit son harmonie. » Ce franc laconisme produisit l'effet qu'il en attendait ; l'honnête cour fut écarté. Patru passait pour sceptique : il lui répugnait d'admettre que , dans les matières religieuses , la raison dût fléchir devant la foi. On dit que Bossuet , l'ayant vu dans sa dernière maladie , lui représenta la nécessité de détruire , dans des discours religieux et sincères , les soupçons que le public avait mis sur sa croyance. Il fut écouté ; toujours assure que son ami mouvant des sentiments de soumission à l'Église , le 16 janvier 1681. La meilleure édition des Œuvres de Patru est celle de 1732 , Paris , 2 vol. in-4° : c'est la quatrième , en ne comptant point l'édition de Hollande qui est de 1691. Ses plaidoyers forment la plus grande partie. Ils sont chargés d'emphase et de digressions que ceux de Le Maître , et bien d'autres , appropriés à la simplicité des ordonnances du barreau , ils sont aussi moins animés , et surtout pas riches d'imagination : l'ornement en est sage , l'élocution correcte. La dialectique soutenue ; mais le travail s'y fait sentir , et ils fati-

guent par leur sécheresse. L'orateur , portant dans sa composition les défauts de son tempérament , ne s'élève jamais ; et son style manque souvent de la noblesse convenable. Ceux de ses plaidoyers qui conservent quelque intérêt , sont le sixième , le neuvième , le seizième , le vingtième , auxquels il faut joindre le factum sur la question de savoir si , les dernières donations étant épuisées , les premières sont réductibles. Le dernier quart du recueil comprend la Harangue à Christine , le Remerciement à l'académie , une Dissertation sur le travail , une traduction de l'Oraison pour Archias (1) , et de l'Homélie de saint Jean Chrysostome sur la prière , une Épître dédicatoire à Henri de Mesmes (pour la traduction de l'Imitation , imprimée par la veuve Camusat , en 1644) , un Eloge du président de Bellièvre , une Notice sur d'Ablancourt , une Explication partielle des allégories de l'*Astrée* , un Mémoire sur les assemblées du clergé , un Traité des décimes , quelques Lettres et des Remarques estimées , pour faire suite à celles de Vaugelas , sur la langue française. A peine un petit nombre d'intrépides lecteurs parcourent aujourd'hui ces écrits froids , faibles et décolorés , dont on vanta l'élégance , lorsque le matériel de la langue était la tâche principale des écrivains :

Scarron même aujourd'hui l'emporte sur Patru.

dit très-justement le Métromane de Piron. Patru avait encore composé un Traité des libertés de l'Église gallicane , par ordre de Colbert , qui ne jugea pas à propos de faire usage du

(1) Cette traduction diffère totalement d'une première version que Patru avait insérée dans un Recueil de huit oraisons de Cicéron , publié en 1635 , in-4° , et dont la plus grande partie est de Perru d'Ablancourt.

manuscrit. L'académie française paraissant absorbée par le travail de son Dictionnaire, plusieurs de ses membres se chargèrent de rédiger, en leur propre et privé nom, les ouvrages didactiques qu'elle avait promis. C'est ainsi que La Mesnardière publia un *Essai de poétique*; Régnier-Desmarais, une *Grammaire française*; Furetière osa plus; et son larcin, déshonorant pour lui, fut profitable au public. Quant à Patru, il annonça une *Rhétorique française*, où, rejetant les préliminaires rebattus par tous les rhéteurs, il voulait se borner à exposer les secrets de l'élocution; mais de cet écrit, impatientement attendu, et prôné d'avance, il ne laissa qu'une ébauche grossière.

F—T.

PATTE (PIERRE), architecte, naquit à Paris, le 3 janvier 1723. L'art qu'il avait choisi étant un de ceux où l'on n'arrive à une véritable distinction qu'après avoir recueilli les traditions et étudié un grand nombre de modèles, il ne se borna point aux leçons de ses maîtres et à l'instruction puisée dans les livres : il visita l'Italie, cette terre éternellement classique par ses monuments et ses artistes; il vit aussi l'Angleterre, où les travaux d'utilité publique, abandonnés par le gouvernement aux spéculations de l'industrie particulière, offrent à l'observateur de grands objets de comparaison. Patte fut associé aux collaborateurs de l'Encyclopédie, pour la direction des dessins et gravures. S'étant brouillé dans la suite avec les entrepreneurs de ce grand ouvrage, il publia, dans les feuilles de Fréron, que les éditeurs de l'Encyclopédie n'avaient d'autres planches que celles qu'ils avaient dérobées à Réaumur. Comme ce savant avait légué toutes ses

planches à l'académie des sciences, les libraires demandèrent à la compagnie des commissaires dans son sein, pour comparer les dessins inédits de l'Encyclopédie avec ceux de Réaumur. Il fut nu que ces premiers dessins originaux; et Patte se vit obliger de rétracter son assertion téméraire. Voilà l'origine de l'humeur mépris affecté, que Grimm, contre Patte, lorsque celui-ci entreprit de critiquer les plans de Soufflot pour la construction de l'église de Sainte-Genève. Un libulaire allemand essaya de passer pour un homme tracé, qui, n'ayant rien fait pour lui, constituait, sans titres et à temps, le censeur de tout ce qui se faisait de bon des artistes. Ce ne pouvait être le rival. Ce n'est pas ses yeux qu'une de ces guêpes sont importunés les hommes de génie. Le génie de Soufflot fut prouvé en défaut. Lorsque Patte dénonça l'insuffisance des plans, il devait porter le fardeau du projeté, Soufflot avait répondu sa confiance en s'écartant des usages ordinaires, était autorisé des secrets de construction étaient particuliers, et qui furent révélés par l'exécution. Les plans continuèrent, mais démentirent l'architecte novateur. En 1780, après la publication de son *1^{er} Mémoire* sur ce sujet, Patte écrivit, dans les *Annales politiques* de Linguet, une lettre, où, démentant par l'événement, que ses conceptions n'étaient ni mal fondées ni intuitives, il signala le grand nombre de lézardes et de pierres brisées qui manifestaient la faiblesse des élévés. Soufflot mourut quelque temps après. Ses conceptions furent

vies par le ministère. L'état de l'édifice, devenu le *Panthéon*, parut plus alarmant pen-
 années de la révolution. Di-
 missions furent successi-
 formées pour indiquer les
 d'y remédier. Patte, consul-
 tour par le ministre de l'in-
 rédigea, en l'an VII (1799),
 elles Observations. Comme
 la vie retirée et les livres,
 écrit sur son art plus qu'il
 exécuté. Il prenait le titre
 ecte du duc des Deux-Ponts.
 sa, pour ce prince, la cons-
 de deux corps du palais de
 ence, et celle du château de
 urg, dessiné sur le modèle de
 . L'hôtel Charost, à Paris,
 i son ouvrage. Patte s'éloi-
 a capitale, pendant la tour-
 évolutionnaire, et se parta-
 re les méditations philoso-
 et les soins minutieux qui
 adoucir les jours de la vieil-
 est mort à Mantes, le 19
 14. Editeur des Mémoires de
 rault, 1759, in-12, et des
 d'architecture de Bosfrand,
 10-fol., il a composé : I.
 e sur la construction de
 role projetée pour couron-
 glise de Sainte-Geneviève,
 1770, in-4°. II. *Monu-
 rigés en France, en l'hon-
 Louis XV*, précédés d'un
 du progrès des arts et des
 sous son règne, ibid., 1765,
 , avec figures. III. *Projet
 age pour une grande ville.
 émoires sur les objets les
 portants de l'architecture*,
 2e volume, orné de planches
 -douce, renferme des consi-
 s sur la distribution vicieu-
 elles, et des instructions à un
 architecte, sur la construction

des bâtiments. L'auteur y traite en
 outre, de la manière de fonder les
 édifices importants; de la construc-
 tion des quais; de la méthode de fon-
 der les ponts, sans batardeaux ni
 épuisements; des meilleurs moyens
 pour construire les platebandes et
 plafonds des colonnades. Il termine
 par une description historique de la
 colonnade du Louvre, et par un Mé-
 moire sur l'achèvement du portail
 de Saint-Sulpice. V. *Traité de la
 construction des bâtiments*, 3 vol.
 in-8°, faisant suite au *Cours d'ar-
 chitecture civile* de Blondel. VI. *De
 l'architecture théâtrale*, avec les
 principes d'optique et d'acoustique
 nécessaires à observer dans la distri-
 bution d'une salle de spectacle, 1 vol.
 in-8°. VII. *Description du théâtre
 olympique de Vicence*, chef-d'œu-
 vre de Palladio, in-4°. VIII. *Mé-
 moires qui intéressent particulière-
 ment Paris*, an IX, in-4°; ils sont
 au nombre de trois, et ont pour ob-
 jet l'état inquiétant du dôme du Pan-
 théon, la translation des cimetières
 hors de Paris, et le mauvais état du
 lit de la Seine. IX. *Etudes d'archi-
 tecture*, contenant les proportions
 générales, entrecolonnements, por-
 tes, niches, croisées, profils et dé-
 tails choisis des édifices modernes,
 1755, in-fol. Ce volume n'est qu'une
 première suite de vingt planches en
 taille-douce, gravée par lui-même;
 le texte est aussi gravé. X. *Discours
 sur l'importance de l'étude de l'ar-
 chitecture*, et *Manière de l'ensei-
 gner en peu de temps*, avec l'abrégé
 de la *Vie de Bosfrand*, 1754, in-
 8°. XI. *Véritables jouissances d'un
 être raisonnable vers son déclin*, in-
 12, 2e édition, an XI (1803); bavar-
 dage oiseux et souvent puéril d'un
 vieillard, qui, au reste, n'a pas eu la
 prétention d'être neuf, en rédigeant

ses conseils hygiéniques. Patte s'était occupé d'un grand ouvrage, où il espérait donner une solution satisfaisante du problème auquel avait rêvé l'abbé de Saint-Pierre, sur les moyens de perpétuer l'union entre les hommes. C'était s'engager au moins à remuer les plus hautes questions d'intérêt social ; et l'ancien architecte avait dépensé beaucoup de métaphysique à cet effet. Nous croyons qu'il est heureux que son livre soit demeuré inédit (1), et que nous étions exposés à connaître quelque chose d'aussi mauvais que l'œuvre philosophique mise en lumière par un autre enfant des arts, le célèbre Grétry. Patte s'était aussi essayé comme graveur. Outre plusieurs des planches qui accompagnent ses ouvrages, on connaît de lui une suite de six *Estampes* de perspective et d'architecture, d'après Piranesi (*Journ. de Verdun*, mars, 1754, p. 216), et un *Temple* (allégorique) de *Vénus*, sur les dessins de Le Lorrain (ibid., juin 1755, p. 428).

F—T.

PATTISON (GUILLAUME), poète anglais, né à Peasmarsh, dans le comté de Sussex, en 1706, était fils d'un pauvre fermier. Un ecclésiastique bienfaisant et éclairé se chargea de diriger les dispositions heureuses que Guillaume montrait pour la littérature. Les beautés romantiques des environs d'Appleby, dans le comté de Wetsmoreland, où il résidait, lui inspirèrent du penchant pour la vie solitaire et contemplative. Il affectionnait particulièrement un lieu sauvage, qu'il appelait la *promenade de Cowley*, par sa ressemblance avec plusieurs descriptions

qui se trouvent dans les ouvrages de ce poète. C'est là qu'il employait souvent des soirées, et même des nuits entières, à faire des vers, à pêcher à la ligne. Il passa de l'école d'Appleby à l'un des collèges de Cambridge, mais ne put s'accoutumer à la discipline de l'université, et finit par se quereller avec un de ses supérieurs. Pour prévenir la honte d'une expulsion dont il était menacé, même raya son nom du registre de son collège, fit une apologie de sa conduite, l'attacha avec une épingle à sa robe, qu'il envoya à ses supérieurs, et partit gaiement pour Londres. Jusque-là, Pattison avait paru chérir exclusivement la poésie, mais il en perdit le goût au milieu des séductions de la capitale. Ses succès qu'obtint la publication de ses poèmes, le mit en état de passer quelque temps à la dissipation de hauser les cafés, de fréquenter les beaux-esprits : mais cette existence fut de peu de durée, et ne put qu'à lui rendre plus sensible son extrême misère où il tomba. Cette misère fut telle, qu'il en vint à une personne qu'on n'a pas vue : « Epargnez ma sensibilité, » suis privé, depuis deux jours, de toutes choses les plus nécessaires à la vie, » et j'ai à peine la force de supporter mon nom. » Il passait alors ses nuits en plein air, non par goût, comme autrefois, mais par nécessité, une solitude chérie, mais assés un banc dans le parc Saint-James. Le libraire Curl, toujours à la recherche des auteurs faméliques, lui offrit un asile chez lui ; mais la peste vérolé, qui l'attaqua un mois après, et surtout le sentiment profond de ce qu'il avait souffert, l'enleva au monde à l'âge de 21 ans.

(1) Il n'en a paru qu'un échantillon, sous ce titre : *Fragment d'un ouvrage intitulé, L'homme tel qu'il devrait être*, 1804, in-80.

ant près d'expirer, exprima desir de se réconcilier avec re, qui, depuis sa sortie de rsité, lui avait retiré son af- : cet homme inexorable non- ent s'y refusa, mais, après la le son fils, ne voulut pas rendre les derniers devoirs à dre. On remarque, parmi les tions de ce jeune poète, la *translation du matin*; la *Vie lége*; des *Épîtres de Rosa- à Henri* et d'*Henri à Rosa-*; le *Sablier* (Hour-Glass); ductions de Strada, de Clau- de Virgile; un poème latin : *Festum lustrale*; et surtout e d'*Abailard à Héloïse*, en e à l'inimitable *Épître d'Hé- Abailard*, par Pope, son ami, a lit encore avec plaisir après i. Pendant sa vie, l'indigence alheur furent son partage; célébrité lorsqu'il ne pouvait n jouir. Les ouvrages qu'il és, et qui furent recueillis rimés en deux volumes in- 728, prouvent un talent na- t vrai, qui ne demandait qu'à ûri par les années. Ce talent quelque analogie avec celui filâtre; et leurs destinées ont ressemblance plus frappante

L.

PU (CLAUDE-PIERRE), né à au mois d'octobre 1729, se voir avocat, et cultiva les let- es langues latine, anglaise et ne, lui étaient très-familieres, parlait avec élégance et faci- our se perfectionner dans la ssance de l'anglais, il avait quelque temps à Londres. Au l'octobre 1755, il entreprit, alissot, son ami, un pèleri- uprès de Voltaire, qui venait tablir sur le lac de Genève;

et les deux voyageurs furent très- bien accueillis par l'auteur d'*Alzire*. Revenu à Paris, Patu forma le projet de visiter l'Italie, et partit au mois de juillet 1756. Il alla d'abord à Naples, puis à Rome et à Venise. Il sentit, dans cette dernière ville, sa santé s'altérer, et il se rendit à Florence pour y consulter le docteur Cocchi. La pulmonie était déclarée, et le médecin lui conseilla l'air natal. Patu revenait en France, lorsqu'il mourut à Saint-Jean de Morienne, le 20 août 1757. On a de lui : I. (Avec Portelance) *Les Adieux du goût*, comédien vers libres et en un acte, jouée sur le Théâtre-français, le 13 février 1754, imprimée la même année, in-12. Le sujet, le plan, la distribution, les petits vers, sont de Patu; les vers alexandrins sont de Portelance. III. *Choix de petites pièces du Théâtre anglais*, 1756, 2 vol. in-12, qui contiennent la *Boutique du bijoutier*; le *Roi et le Méunier de Mansfeld*; l'*Aveugle de Bethnal Green*; le *Diable à quatre*, ou les *Femmes métamorphosées*; l'*opéra du Gueux*, et *Comment l'appellez-vous*. Cette traduction est estimée.

A. B—T.

PATUZZI (JEAN-VINCENT), théologien, né, le 19 juillet 1700, à Conégliano dans le Veronèse, prit, en 1717, l'habit religieux de la congrégation du B. Salomoni, qui est une des branches de l'ordre de Saint-Dominique. Il professa la théologie, à Venise, et seconda le père Concina dans la guerre opiniâtre que celui-ci faisait à la morale relâchée. Patuzzi mourut à Vicence, le 26 juin 1769, dans la maison de campagne du marquis L. Sale, son ami; il avait publié un assez grand nombre d'écrits, entre autres : I. *La Vie de la vénérable*

Rose Fialetti, Venise, 1740, in-4°. II. *Défense de la doctrine de saint Thomas*, contre Benzi, Lucques, 1746, in-4°. III. *De l'état futur des impies*, Vérone, 1748, in-4°; l'auteur y joignit depuis une Dissertation *Sur la place des enfers sur la terre*. IV. *Lettres théologico-morales pour la défense de l'Histoire du probabilisme de Concina*, Venise, 1751, 2 vol. in-8°; avec deux suites, qui parurent en 1753 et en 1754, chacune en 2 vol.; dans la dernière, Patuzzi réfute un jésuite qui avait critiqué ses premières *Lettres*. V. *Observations sur quelques points d'histoire littéraire*, adressées à Zaccaria, Venise, 1756, 2 vol. in-8°. VI. *Sur la matière des sacrements, contre les hérétiques*, 2 vol. in-fol.; c'est une édition augmentée de l'ouvrage de Drouin. VII. *L'Encyclique de Benoît XIV, éclaircie et défendue contre l'auteur des Doutes*, Lugano, 1758, in-8°; cet écrit plut beaucoup à quelques appelants, qui le firent traduire en français, et imprimer à Utrecht. VIII. *Traité de la règle prochaine des actions humaines dans le choix des opinions*, Venise, 1758, 2 vol. in-4°; traduit depuis en latin. IX. *Courte instruction sur le même sujet*. X. *Des indulgences et des dispositions pour les recevoir*, Rome, 1760, in-16. XI. *Exposition de la doctrine chrétienne*. Venise, 1761; c'est l'ouvrage de Mesenguy, dont Patuzzi prétendait avoir retranché tout ce qui avait motivé la censure de Rome. XII. *Lettre à un ministre d'état sur la doctrine des casuistes modernes, en morale, et sur les grands maux qui en résultent pour la société*, Venise, 1761, 1 vol. in-8°. XIII. *Lettres apologétiques, ou Défense de saint Thomas sur le ty-*

rannicide, Venise, 1765, in-8°. XIV. *La cause du probabilisme, rappelée à l'examen par M. Liguori, et de nouveau convaincue de faux*, par Adolphe Dosithée, Venise, 1764, in-8°; c'est une réponse à la Dissertation publiée par le prélat, en 1763, *Sur l'usage modéré de l'opinion probable*. XV. *Observations théologiques sur l'apologie de M. Liguori*, contre l'écrit précédent, in-8°. XVI. *Théologie morale*, Bassano, 1790, 7 vol. in-4°; Patuzzi ayant laissé cet ouvrage imparfait, le père Fantini, son confrère, l'a terminé, et y a joint une Notice sur la vie et les écrits de Patuzzi. Tous ceux que nous avons cités ci-dessus, sont en italien, à l'exception des numéros III, VI et XVI, qui sont en latin. Plusieurs de ces écrits ont paru sous le nom d'Éusèbe Éraniste, qui était probablement le nom de Patuzzi, comme membre de l'académie des Arcadiens. On peut voir son *Eloge* latin, publié en 1770, par Sidenio et l'*Europe littéraire*, juin 1769. En applaudissant à son zèle contre le relâchement en général, on n'oserait décider s'il n'a pas lui-même donné dans quelque excès; et il semble que, dans cette dispute, le prélat napolitain avait, par sa longue expérience et ses travaux dans les missions, un grand avantage sur le père Patuzzi, qui ne paraît pas avoir joint à la méditation du cabinet l'exercice habituel du ministère. P—c—r.

PATZKE (JEAN-SAMUEL), pasteur protestant, né à Selow, au près de Francfort-sur-l'Oder, le 10 octobre 1727, eut à lutter contre la pauvreté, pendant ses premières études, et ne dut le moyen de les continuer qu'au talent poétique qu'il faisait connaître par des vers de circonstance. Il finit par obtenir le pr

, en quelque sorte, exclusif imposer des pièces de vers de ore. A l'université de Halle, où eudit, en 1751, cette occupation lui fut pas lucrative; et, en lant les épithalames, il con- une petite dette, dont il ne : comment s'acquitter, lors- passant, dans son désespoir, it la poste aux lettres, il apprit ami lui envoyait dix ducats, récompense de vers composés a honneur. Le pauvre Patzke, 'avait jamais possédé pareille ie, se jeta à genoux derrière te-cochère de la poste, pour crier le ciel d'une fortune aussi ée. Après ses études théolo- s, il se préparait, à Francfort, onctions de prédicateur, lors- fut recommandé au margrave chwedt pour une place de ar à Wormsfelde. Ayant tou- vécu dans l'indigence, il trem- e tous ses membres, lorsqu'il paraître devant le margrave;abilité du prince fut seule ca- de dissiper sa frayeur : mais revint lorsque le margrave, it installé dans son pastorat, monça qu'il irait dîner chez rec toute sa suite. Le nou- pasteur eut beau assurer qu'il it rien de ce qu'il fallait pour er une société aussi brillante; incer persista dans son dessein, rendit sur-le-champ avec sa au presbytère, pendant que se était hors de lui, de peur embarras. Arrivé dans la de- e du pasteur, le margrave vou- ir le cabinet d'études et la bi- hèque: Patzke protesta qu'il n'a- que quelques livres en désordre; dant il fallut les montrer. Il t pas médiocrement surpris en nt une belle bibliothèque à la

place des bouquins qu'il avait laissés en sortant. Le prince voulut voir le salon : Patzke dit qu'il n'avait qu'une chambre vide à montrer; cepend- ant en y entrant, il la trouva élé- gamment meublée : la surprise du pauvre pasteur allait en croissant. Il fut enfin question de dîner; pour le coup il déclara que le prince trouverait la réalité fort au-dessous de ce qu'on lui avait annoncé : point du tout; on trouva un repas splendide et une cave bien fournie. Après s'être amusé quelque temps de la surprise de Patzke, le prince s'avoua l'au- teur de ces métamorphoses. Patz- ke se maria, et rien ne parut plus manquer à son bonheur. Mais, en 1758, l'armée russe ayant fait une invasion dans le Brandebourg, pilla le presbytère, et réduisit de nouveau Patzke à l'indigence. Il se rendit au camp, et obtint qu'un dragon l'es- corterait pour faire cesser le désor- dre. Ce dragon, quand il fut hors de la vue du camp, mit l'épée sur la poitrine du pasteur, et le força de lui donner l'argent qui lui res- tait. La protection du margrave ti- ra encore Patzke de sa peine. Il fut nommé successivement pasteur à Liegen, et prédicateur à Magdebourg (en 1762). Ce fut dans cette ville qu'il fonda la réputation de son talent pour la prédication. Ses sermons furent très-suivis; et, ayant été imprimés, ils eurent un succès décidé. Cet ec- clésiastique travaillait encore à l'a- mélioration de ses paroissiens, par des feuilles périodiques, et par la composition de drames sacrés, qui furent mis en musique et qui eurent beaucoup de vogue. Tous ses écrits annonçaient un esprit éclairé, un pasteur zélé pour le bien de l'humani- té. Des infirmités douloureuses le conduisirent lentement au tombeau;

et il succomba, le 14 décemb. 1786. On a de lui : I. *Comédies de Ténence*, traduites avec des notes, Halle, 1753. II. *Chansons et contes*, ibid., 1754, 3 vol. in-8°. III. *OEuvres de Tacite*, trad. avec des notes, Magdebourg et Halle, 1765-77, 6 vol. in-8°. IV. *Entretiens hebdomadaires*, Magdebourg, 1777-79, 3 vol. in-8°. V. *Le Vieillard*, ouvrage hebdomadaire, ibid., 1763-67, 14 vol.; réimprimé en 4 vol., à Leipzig, 1781. VI. *La Mort d'Abel*, drame en musique, Leipzig, 1771, in-fol. VII. *Considérations sur les intérêts les plus importants des hommes*, Leipzig, 1779-83, 3 vol. in-8°; le premier volume eut six éditions. VIII. *Sermons sur les évangiles de toute l'année*, Magdebourg, 1774-75, 2 vol. in-4°. IX. *Sermons sur les épîtres de toute l'année*, ibid., 1776, 2 vol. in-4°. X. *Poésies musicales*, avec un supplément contenant des hymnes pour l'enfance. On trouve, dans ce Recueil, les drames que l'auteur avait fait paraître séparément, et que Rollevault mis en musique, tels que, les *Dieux et les Muses*, la *Victoire de David*, *Idamante* ou le *Vœu*, *Oreste et Pylade*, les *Travaux d'Hercule*, *Saül* ou le *Pouvoir de la musique*; la *Mort d'Hermann*, la *Passion de Jésus-Christ*. Patzke avait publié un *Choix de ses sermons*, Magdebourg, 1780: un autre *Choix de ses discours prononcés en chaire*, a paru, en 1794, à Dessau. D—G.

PAUCTON (ALEXIS-JEAN-PIERRE), mathématicien, naquit, en 1736 (1), à la Baroche-Gondoin, près de Lassai, dans le Maine. Comme il appartenait à des parents sans fortune, son éducation fut presque nulle jusqu'à l'âge de 18 ans : il mit

alors à profit les leçons d'un siastique auquel il avait inspiré l'intérêt, et le quitta au bout de six ans pour recevoir une instruction plus forte. Le goût des sciences exactes le dominait : il se livra, à Nancy, à l'étude des mathématiques, du pilotage; et, quelque temps après, se rendit à Paris, où, pour créer des ressources, il se châtia d'une éducation particulière. Il y se fit d'abord connaître par sa *Théorie de la vis d'Archimède* (Paris, 1768); théorie de laquelle il déduisit la conception de machines construites d'une nouvelle manière, et plusieurs autres applications : il y joignit une dissertation sur la force des bois. Cet ouvrage développa d'un Mémoire proposé, en 1765, pour l'académie de Berlin, dont il ne remporta que le second prix. Daniel Bernoulli, dans sa *Hydrodynamique*, Euler, dans son 5^e volume des *Mémoires de l'Académie de Pétersbourg*, et le comte de Belgrado, dans un traité *ex post facto*, imprimé à Parme, en 1770, avaient déjà porté leur attention sur la machine attribuée à Archimède. En 1780, Paucton publia un ouvrage plus considérable, sa *Méthode ou Traité des mesures, poids et monnaies des anciens peuples et modernes*, Paris, Desaint, in-4°, 972 pag.; ouvrage capital, qui servit de canevas à tous ceux qui ont paru depuis sur le même sujet, et qui grê le nombre prodigieux de *Arithmétiques* générales ou particulières qu'a fait naître l'introduction d'un nouveau système métrique, ce Paucton est loin d'avoir perdue son utilité : les logarithmes dont il accompagne chacune de ses éditions, donnent le moyen de facilement toutes les réductions d'

(1) Ou, selon M. Ersch, le 10 février 1732.

oir besoin , et de reconnaître es d'impression. L'année suivante sa *Théorie des lois de la , ou la science des causes et des effets*, Paris, Desaint, in-8°. de 1756. L'auteur reprenant les tracées par Leibnitz, dans un le contre les Cartésiens, en vint à un point de vue nouveau de la communication du mouvement. Cette science se présente à lui sous la forme d'un théorème qui comprend les lois de relation, le poids ou la pression, le mouvement ou la vitesse, le temps, l'espace, l'intensité, l'effet et le résultat. Dans sa *Dissertation sur les pyramides de la nature*, par laquelle se termine son ouvrage, il cherche à établir les proportions et les détails intérieurs de ces monuments offrent la base de sa théorie, qu'avaient dû connaître les prêtres égyptiens. Montucri, en sa qualité de censeur, rejeta l'ébauche de cette ambitionneuse production, n'y vit qu'un galimatias algébrique. Mauduit, examinateur moins sévère, ne donna néanmoins qu'une approbation insignifiante.

Tous ces travaux améliorèrent la situation de Pauton : bientôt il obtint une chaire de mathématiques à Strasbourg. Mais la place ayant été menacée d'un envahissement par les Autrichiens, et les traités ayant ordonné aux habitants de se pourvoir de vivres pour résister au siège, ou de quitter la ville. Pauton, qui n'avait pas de quoi acheter des provisions d'appoint, fut obligé de sortir avec sa femme et ses trois enfants. Retiré à Strasbourg chez un maître de pension, il enseignait les mathématiques pour 100 fr. par an, lorsque le ministre de l'instruction publique lui donna (le 2 frim. 1796), une place au bureau

du cadastre pour travailler en qualité de calculateur à la *Connaissance des temps*. Il revint donc à Paris, et fut nommé associé correspondant de l'Institut : il avait reçu, comme savant, un secours de trois mille francs de la Convention; et il commençait à se promettre un avenir plus heureux, lorsque la mort l'enleva, le 15 juin 1798. Il a laissé, parmi ses manuscrits, une traduction des hymnes d'Orphée, un traité de gnomonique, et une théorie du Ptérophore, et d'un char volant, dont les premières idées avaient été déjà exposées dans sa *Théorie de la vis d'Archimède*. F—T.

PAUDITZ (CHRISTOPHE), peintre, naquit dans la Basse-Saxe, vers 1618. Il fut l'un des élèves les plus distingués de Rembrandt. L'évêque de Ratisbonne, et Albert Sigismond, duc de Bavière, l'honorèrent de leur protection spéciale, et le chargèrent de l'exécution de plusieurs tableaux qu'il peignit d'une manière supérieure. Après avoir terminé ces grands travaux, il entreprit un tableau en concours avec Roster, peintre de Nuremberg. Le sujet était un *Loup qui dévore un agneau*. L'ouvrage de Pauditz se faisait remarquer par la force et la vérité de l'exécution : quelques juges frappés du fini plus recherché du tableau de son rival lui donnèrent la préférence. Pauditz, d'une susceptibilité trop grande, ne put supporter ce jugement qu'il regardait comme une injustice ; il fut attaqué d'une fièvre violente ; son sang se décomposa, et il mourut quelque temps après, au grand regret de tous les amis des arts. Ses ouvrages, remarquables par une heureuse imitation de Rembrandt, se distinguent en outre par la vigueur du coloris, et la vérité des tons. La

galerie de Dresde a son *Portrait, peint par lui-même*. Le Musée du Louvre a possédé deux tableaux de ce peintre ; l'un était une esquisse sur étain, représentant le *Réveil de Saint-Jérôme* ; l'autre, un *Vieillard avec un enfant*. Le premier provenait de la galerie de Munich, le second de celle de Vienne : ils ont été rendus en 1815. P—s.

PAUL (SAINT), l'Apôtre des Gentils, nommé d'abord Saul, naquit deux ans avant l'ère vulgaire (la 2^e. année de J.-C.), de parents juifs, à Tarse, ville municipale de Cilicie, dont le dévouement à l'empereur Auguste avait valu à ses habitants le titre de citoyens romains. Après que Saul eut appris les lettres grecques, qui, selon la remarque de Strabon, étaient florissantes chez les Ciliciens, son père, de la secte Pharisienne, l'envoya étudier à Jérusalem, où Saul fut instruit par le docteur Gamaliel dans la loi de Moïse, dont l'observance sévère l'attachait surtout à cette secte. Cependant, suivant la pratique des Juifs commerçants des villes maritimes, on lui fit exercer un art d'industrie, celui de faire des tentes pour les marins, comme on le voit dans les Actes des apôtres (Act. 18). Mais, zélé observateur de la loi judaïque, il ne fut que trop occupé à persécuter ceux qui embrassaient le christianisme naissant. Lors du martyre de saint Étienne, Saul, âgé de trente-deux ans, gardait les manteaux des lapidateurs Ciliciens, et devint leur complice : il eut néanmoins une part efficace aux prières du Saint en faveur de ses bourreaux. Cette mort était le prélude de la première persécution contre l'Église. Saul en fut d'abord l'instrument : il chargeait de chaînes, ou faisait battre de verges, ceux qui

croyaient en J.-C. Dans l'a son zèle, il se rendit l'exécuteur des chefs de sa syn pour aller en Syrie rechercher de nouveaux chrétiens, et les à Jérusalem. Jusqu'alors, n fanatisme aveugle, il n'avait fléchi sur les motifs dont étaient mêlées les malheureuses violences l'animadversion des pontifes lorsqu'il était en route pour et qu'il fut parvenu aux lieux qui avoisinent la ville, un soudain, le frappant d'un coup de lance, lui fit entendre ces paroles : *Saul, Saul, pourquoi me persécutes-tu ?* et lui montra en même temps Jésus-Christ, qui l'éclaira de sa lumière et l'appela à la foi et à l'espérance, on le conduisit à Damas où un disciple de Jésus, Ananias, imposa les mains, l'éclaira et le baptisa. Saul converti en un autre homme, sentit dès lors l'horreur de la guerre acharnée qu'il avait faite aux nouveaux chrétiens et on le vit tout-à-coup avec une ardeur aussi grande pour la foi chrétienne, qu'il en avait eu auparavant pour la combattre. Après être resté quelque temps avec des disciples de Damas, il ne rouvrit de professer Jésus-Christ aux Juifs, dans leur synagogue, annonçant que les prophéties accomplies, que Jésus était le Messie promis à leurs pères, et que le nouvel apôtre savait par les Écritures. Doué d'un esprit pénétrant, l'éloquence qui lui était venue de Dieu, et surtout sa connaissance de la religion des Juifs, donnèrent plus d'autorité à ses paroles. Il était assuré qu'il n'avait point de sentiment que par comparaison. La pratique de l

ses discours comme de la qu'il avait embrassée, acheva de gagner les cœurs de ceux qu'il prêchait. Ses prédications à Corinthe et dans les lieux environnants opérèrent un si grand nombre de conversions, que les principaux tentèrent de le faire arrêter. Les disciples le descendirent dans une corbeille hors de la ville. L'apôtre vint à Athènes, où il fut présenté par Crispus aux autres apôtres, qui avaient peine à croire à sa sagesse, mais qui, frappés de la sainteté de sa conversion et de l'efficacité de ses paroles, le reçurent avec joie. Un frère, et l'envoyèrent porter la parole à Tarse, dans son propre pays. Saint Barnabé vint l'y trouver, et le mena à Antioche, qui devint par l'église de ce nom, dont les membres furent appelés Chrétiens, Actes 13 de J.-C. Une sublime vision vint à l'apôtre à Antioche, où dit-il, ravi en esprit, et vit et entendit ce qu'aucun mortel ne peut exprimer, paraît dater de son époque de sa promotion à l'apostolat. Malgré cette exaltation de sens, il se plaint des affections terrestres qui le rabaissaient, et qui lui faisaient, suivant son expression, son corps en servitude (1 Cor. 9). Il travaillait des mains à gagner son amour-propre, et ne se laissait amollir par l'oisiveté, tant que pour exercer sa charité et sa patience. Mais la sage mesure qu'il recommandait et pratiquait au même temps, montre que sa sainteté n'était point celle d'un ascète cynique; et sa modestie ne fut pas un secours et à l'apôtre qui lui étaient offerts, à lui et ses disciples (Philipp. 4). C'est la suite des voyages

dont toute sa vie apostolique se compose, et que décrivent les *Actes des apôtres*, nous offrent une infinité de faits, parmi lesquels nous ne pouvons que nous borner aux plus marquants, comme à ceux des séjours principaux qui ont donné lieu à ses discours et à ses épîtres, dont les monuments nous sont restés. Sa première mission, en quittant Antioche, fut d'aller à Paphos, dans l'île de Chypre, dont Sergius Paulus était gouverneur pour les Romains. Un juif magicien, Elymas, ayant voulu détourner le proconsul d'entendre la prédication de celui que sa réputation avait précédé, fut foudroyé par les paroles de l'apôtre; et, frappé d'aveuglement, il ne put empêcher la conversion du proconsul. C'est à cette occasion que saint Luc donne à l'apôtre le nom de Paul, soit comme dénomination romaine, soit comme marque d'affection envers le gouverneur de ce nom. Saint Paul ne fit que passer dans sa mission en Chypre, et alla porter l'Évangile à Antioche de Pisidie, ville peuplée de Juifs et de Gentils, auxquels la foi n'avait pas encore été prêchée. Saint Paul, à qui Barnabé cédait partout la parole, annonça d'abord aux Juifs, le Christ ressuscité, comme le Messie promis par David, en rejetant sur ceux de Jérusalem, la mort de Jésus, préfigée par les prophètes. L'affluence des auditeurs pour recevoir sa parole, était telle, qu'un concours de Gentils venait l'entendre jusque dans la synagogue. Mais plusieurs des Juifs, zélateurs de leur loi, soulevèrent contre lui les principaux de leur secte; et les apôtres, forcés de se retirer, secouèrent la poussière de leurs pieds, et quittèrent cette cité inhospitalière. C'est de cette époque (en 45), que date la prédica-

tion de l'Évangile aux Gentils. Cependant Paul ne se rebuta point. A Icone, dans la Lycaonie, il se montra encore dans la synagogue, et il fit des prosélytes chez les Juifs comme chez les Gentils : on croit que saint Thecle fut du nombre, et le premier martyr de son sexe. Mais il s'y forma deux partis : les Juifs opposants, et les Gentils prévenus, suscitèrent les magistrats contre Paul et Barnabé, qui, après avoir été d'abord honorés comme des dieux par le peuple, témoin de la guérison d'un perclus d'après les prières des apôtres, faillirent ensuite être lapidés à la suggestion des Juifs, et périr du même supplice dont Étienne avait été victime. Accablé de maux qui passaient, comme il le dit, la mesure de ses forces, chargé de coups, traîné de prison en prison, exposé à mille dangers, essuyant toutes sortes de mauvais traitements, saint Paul déployait partout une égale constance de caractère, que soutenait le zèle de sa foi : et bien qu'il fût revenu d'Asie, après de nouvelles traverses, à Antioche de Syrie, il en repartit plusieurs fois, jusqu'au concile de Jérusalem, pour aller prêcher l'Évangile dans la Pamphlie, la Macédoine, et jusqu'en Illyrie : c'était avant qu'il eût écrit ses premières épîtres, où il détaille ses souffrances et ses travaux, c'est-à-dire, dans le temps dont saint Luc a tracé l'histoire, quoiqu'il n'énumère point tous les voyages que saint Paul paraît désigner dans ses Épîtres. A mesure que la loi évangélique s'étendait, un nouveau sujet de trouble naissait de ce que des Chrétiens qui avaient été Pharisiens, prétendaient soumettre préalablement les Gentils qui se convertissaient, à la circoncision et aux observances prescrites par la loi de

Moïse. L'autorité déjà puissante de saint Paul, se déclarant en faveur de l'affranchissement de cette loi, l'Évangile, n'empêcha point qu'ils ne crût devoir se rendre à Jérusalem pour en conférer avec les apôtres et les anciens disciples. Le concile de Jérusalem, en décrétant la loi évangélique, décida ce point tant, qui sépare l'ancienne loi de la nouvelle, sauf la faculté de continuer, suivant les convenances, quelques-unes des observations de la loi jusqu'à l'entier établissement du christianisme. C'est ce qui fit que saint Paul, comme n'étant pas nécessaire, la circoncision ne fut pas pour ne pas choquer les Gentils, mais au contraire l'accorder, comme tant pas mauvaise, à Timothée de gagner les Juifs. S'il repartit plus tard saint Pierre, à Antioche, c'est parce que cet apôtre, vivant d'abord avec les Gentils, en judaïsant ensuite devant eux, scandalisait en leur donnant à croire à la nécessité des observances judaïques ; ce qui était contraire à l'esprit comme à la décision du concile. Saint Paul exposa devant les apôtres, à Jérusalem, la loi qu'il avait prêchée. Ils reçurent et confirmèrent sa vocation à l'égard des nations ; et tous se levèrent la main pour marquer l'union et la communion entre eux. Après son retour à Antioche, saint Paul fit de nouveaux voyages, s'accompagnant Timothée, l'un de ses plus anciens disciples. Ayant porté l'Évangile chez les Galates, dont il fut très bien accueilli, il passa en Asie mineure, avec saint Luc, qui, comme entrant alors en société avec lui, et qui fut depuis son secrétaire intime. Arrivé

colonie romaine de la Macédoie, il logea chez une dame qui lui fit sa conversion, et il délivra l'esclave de l'obsession dans laquelle ses maîtres la retenaient. Ce fut le prétexte d'une émeute suscitée contre saint Paul et ses disciples, par l'ordre des magistrats, fustigés de verges et chargés de chaînes. Mais les portes de sa prison, forcées, il sortit librement de la ville, en déclarant sa qualité de citoyen romain; et il y laissa des amis, qui allèrent, à leur tour, de nouveaux convertis, et lui restèrent constamment attachés. Malgré ce qu'il avait fait chez les Philippiens, il se rendit dans la métropole de la Macédoine; et ses Lettres aux Thessaloniens, qu'il aimait paternellement, produisirent les fruits que ses prédications produisirent parmi eux. Aussi jaloux, indignés de ses succès, écrivirent-ils Jason et d'autres citoyens notables, qui l'avaient accueilli, et qui ne furent laissés libres, sous caution de le représenter. On le conduisit de nuit hors de la ville, mais poursuivi de ville en ville, il s'embarqua pour Athènes, et se rendit au rendez-vous des lumières, au même temps le foyer de la superstition. Livrée au polythéisme et à l'idolâtrie, elle avait néanmoins un temple avec un autel dédié au Dieu inconnu, par lequel Lucien semble ignorer le Dieu des Juifs adoré par les Chrétiens. Saint Paul, frappé de cette vue, et animé encore plus du zèle de la vérité, se mit à prêcher non-seulement au peuple Athénien, mais aux Epicuriens et aux Stoïciens, le Dieu inconnu, qui était nouveau pour les premiers, inconnu ou étranger aux seconds, imitateur pour les derniers. Bientôt il

fut conduit par eux à l'Aréopage, afin de rendre compte de sa doctrine, bien plus opposée au culte des dieux, que ne l'était celle des philosophes qui avaient été punis pour l'avoir combattu. Notre sage apôtre ne fut point ébranlé : sans choquer les juges, ni rabaisser les objets de la vénération publique, il profita de la circonstance de l'érection d'un autel au Dieu inconnu, pour leur manifester le Dieu qu'ils adoraient sans le savoir. Il établit ainsi l'existence d'un Dieu créateur du ciel et de la terre, qui n'habite pas matériellement les temples, qui a formé d'un seul toute la race des hommes, et leur a ordonné de le chercher pour le connaître. Il les nomme les enfants de la Divinité, d'après le Poète même, et conclut qu'il est indigne d'eux de faire Dieu semblable à l'or ou à l'argent, et inférieur aux hommes mêmes, dont il est l'auteur. Il les engage à se repentir de l'avoir méconnu, et à se le rendre agréable, en recevant le nouveau bienfait de sa grâce, par le mérite du Christ descendu sur la terre pour les réconcilier avec Dieu. Les Athéniens, avides de nouveautés, entendirent avec empressement, et plusieurs même, en dépit des philosophes, reçurent la doctrine du Christ mort et ressuscité. Un juge de l'Aréopage, entre autres, Denys, depuis premier évêque d'Athènes, se convertit. Mais saint Paul, pressentant l'inconstance de ce même peuple, après quelques mois, vint à Corinthe, la métropole de la Grèce. Il y remplit plus fructueusement l'œuvre de son ministère, mais en y joignant le travail des mains pour ne pas être à charge aux Corinthiens, et pour leur donner un exemple utile, ou du moins désintéressé. A

force de patience et de douceur, il les conquit à la religion, et y fonda (en 52) l'église de Corinthe, qui le retint assez long-temps. C'est de là qu'il écrivit ses premières *Épîtres*, celles dans lesquelles il témoigne aux Thessaloniens sa tendresse et son estime pour leur foi constante, et surtout pour la charité qu'ils exerçaient envers tous les chrétiens de la Macédoine. Il eut plus de peine, dans une ville de luxe, telle que Corinthe, à combattre par ses discours les mœurs cyniques, en y recommandant la modestie aux femmes, la décence aux hommes, et, à tous, les vertus évangéliques. Les progrès de ses prédications, plus encore que sa sévérité, tempérée par sa modération, lui suscitèrent de nouveaux ennemis, et principalement parmi les Juifs, quoiqu'il s'efforçât de les gagner eux-mêmes, en montrant qu'il honorait leur loi, dont il eût voulu faire les obsèques de concert avec eux. Toujours opiniâtres et jaloux, ils se saisirent de Paul, et le menèrent devant le proconsul Gallion. Mais le frère de Sérénus déclara qu'il ne se mêlait point de leurs contestations, et les renvoya. Plus sensible à leur dureté qu'aux mauvais traitements, saint Paul quitta Corinthe, et s'embarqua pour Jérusalem, où il remit les aumônes destinées aux chrétiens pauvres ou dépourvus de leurs biens. De là, il vint séjourner quelques années à Ephèse, où, par beaucoup de patience et de zèle, et en confirmant sa mission par des miracles de bienfaisance, à l'imitation de J.-C., il fonda (de 55 à 56) cette église que l'apôtre saint Jean devait dans la suite élever et affermir. Il prêcha de nouveau, mais vainement, aux Juifs, qui restèrent la plupart attachés à

leur loi. Les Gentils étaient plus dociles à la voix de Paul; il les eût arrachés facilement à l'idolâtrie, s'il n'eût eu à combattre, à Ephèse, une philosophie superstitieuse, qui, par ses illusions, en imposait au vulgaire. Philostrate, si on l'en croit, y place notamment, à cette époque, Apollonius de Tyane. Saint Paul, dévoré du zèle de la vérité, non-seulement prêchait en public chez les Ephésiens, mais il leur faisait des exhortations particulières, en joignant les supplications et les larmes à ses instructions. C'est par l'effet de cette prédication devenue célèbre, et qui a été l'objet du pinceau sublime du Raphaël français (V. LESUEUR), que les Ephésiens, adonnés à l'astrologie et à la magie, apportèrent publiquement leurs livres et les jetèrent dans les flammes. On vit aussi une foule de Chrétiens venir confesser publiquement leurs fautes aux pieds de l'Apôtre. Il paraît avoir écrit d'Ephèse (en 56) son *Épître aux Galates*, où, après s'être justifié du reproche d'avoir blâmé la trop grande condescendance envers les Juifs qui s'obstinaient à vouloir imposer aux Gentils le joug de leur loi, il défend l'esprit de l'Evangile, et son propre apostolat, contre ces mêmes Juifs, qui troublaient la Galatie, en cherchant à semer la division entre les nouveaux Chrétiens. Ce fut la même année, qu'il adressa d'Ephèse, et, un an après, de la Macédoine, ses *Lettres aux Corinthiens* dont l'église était troublée par les divisions des Chrétiens, les uns s'attachant de préférence à Pierre, les autres à Paul, et même à Apollon, son disciple. Il leur retrace et développe, en leur envoyant Tite, les règles de la charité chrétienne et de la concorde, dont les apôtres, pa

leur bonne union, malgré quelques dissentiments passagers, leur avaient donné l'exemple. Il y relève, avec une éloquence vive et forte, ce véritable esprit de la loi évangélique, qui la distingue des pratiques de la loi judaïque avec lesquelles la malveillance, auteur de ces troubles, affectait de confondre les préceptes du christianisme. Saint Paul ne quitta lui-même Éphèse que dans cet esprit de paix, lors d'une sédition excitée contre lui par la cupidité des artisans qui fabriquaient et vendaient des figures de la *Grande Diane* aux étrangers attirés à Éphèse par la célébrité de son temple. Craignant la ruine de ce genre d'industrie, les ouvriers s'étaient ameutés en foule, avant à leur tète l'orfèvre Démétrius. Mais les magistrats redoutaient bien davantage les suites d'un mouvement dirigé contre la multitude des chrétiens, encore plus nombreuse. La sédition s'apaisa par le départ de Paul. De la Macédoine, où il passa, il vint de nouveau à Corinthe, en l'an 58; et de là il écrivit sa *Lettre aux Romains*. Cette Épître, quoiqu'écrite après plusieurs autres, a été placée la première dans le canon, par son importance pour la doctrine. Il y traite la question, si les Juifs avaient été admis à recevoir l'Évangile en vertu des œuvres de la loi, ou s'ils avaient été justifiés ainsi que les Gentils, par la seule grâce de J.C. Son but était surtout de terminer les disputes qu'élevaient les Chrétiens circonscrits, à Rome comme ailleurs, contre les Gentils qui, pour s'affranchir de l'ancienne loi que les Juifs convertis prétendaient devoir précéder la nouvelle, leur opposaient les lumières de la philosophie dont ils avaient été éclairés. Saint Paul leur prouve que, ni la loi des Juifs, ni la

philosophie des Païens, n'opéraient la justification, qui vient de la foi animée par la charité. Le sujet élevé de sa Lettre, sous le rapport du mérite des œuvres, en exerçant la sagacité des commentateurs, a présenté d'autant plus d'obscurités, que s'appuyant de part et d'autre sur saint Augustin qui n'avait pas osé lui-même commenter cette Épître, on a tenté de l'expliquer à l'aide de ses écrits sur la grâce; mais l'on n'a point considéré que les motifs de l'Apôtre sont principalement circonscrits dans la question relative aux disputes des Juifs et des Gentils; et l'esprit d'union qu'il recommande comme étant l'effet de l'unité de sentiments et l'objet de la religion du Christ, eût dû prévenir toute dispute générale à ce sujet. Après avoir parcouru les provinces d'Orient pour y prêcher l'Évangile, saint Paul se proposa de retourner d'abord à Jérusalem pour y porter de nouveaux aumônes qu'il avait recueillies de passer ensuite à Rome pour visiter l'église que Pierre y avait établie, et enfin d'aller jusqu'en Espagne pour y annoncer la foi. Mais les divisions entre les fidèles de cette église lui avaient fait, en attendant, écrire à ses frères de Rome, dont il nomme et salue les plus notables. Hérodion son parent, Aristobule, et la famille de Narcisse (peut-être l'affranchi de l'empereur Claude); et il leur demande l'assistance morale de leurs prières contre les tribulations qu'il s'attend à essayer à Jérusalem de la part des Juifs, dont il n'avait cessé de déclarer la loi comme étant superflue depuis la publication de l'Évangile. Saint Paul célébra, en partant, la Pâque, avec ses chers Philippiens, rompit à Troade le pain eucharistique avec les fidèles, lit

Milet ses exhortations aux anciens d'Éphèse, et, à Tyr ainsi qu'à Césarée, ses adieux aux Chrétiens, qui le détournèrent en vain d'aller à Jérusalem. Rendu dans cette ville aux fêtes de la Pentecôte, et voulant, d'après le conseil de l'apôtre saint Jacques, détruire l'opinion, que lui et ses disciples traitaient de sacrilèges les cérémonies judaïques, il fit lui-même au temple les oblations prescrites par la loi. Mais, comme il était accompagné de quelques étrangers convertis qui l'avaient suivi, des Juifs d'Asie l'accusèrent de dogmatiser contre cette loi, et de profaner le lieu saint. A leurs clameurs, il fut traîné hors du temple et battu par la multitude qui voulait le mettre à mort. Mais le tribun Lysias l'arracha des mains des furieux, et, pour apaiser le peuple, le fit détenir à la forteresse Antonia, gardée par la cohorte romaine. Amené devant le tribun, saint Paul accusé par le grand-prêtre des Juifs, et même souffleté, ne répondit à cette violence qu'en faisant avec dignité et avec douceur l'apologie de sa conduite, et en même temps de sa croyance à la résurrection future, qui était celle de la secte à laquelle il avait appartenu, ainsi que son père. Les Pharisiens présents s'étant alors déclarés pour lui, et saint Paul invoquant la qualité de citoyen romain qui lui était acquise par son origine, Lysias, après avoir révoqué l'ordre de le torturer, et voulant le soustraire aux mains des Juifs, le fit conduire à Césarée, où résidait Félix, gouverneur de Judée. Le grand-prêtre renouvela devant Félix son accusation contre l'apôtre, qu'il signala comme profanateur séditieux et comme chef de la secte des Nazaréens, qualification que les Juifs donnaient aux Chrétiens. Saint Paul, sans désavouer ce titre, et

sans se plaindre des outrages du tife, se justifia noblement des qu'on lui imputait. Cependant retenu deux ans en prison, par mément pour les Juifs. Festus ayant cédé à Félix, en l'an 60, les po demandèrent la mise en jugement Paul; mais ne pouvant le faire damner pour contravention à loi, ils l'accusèrent de crime d'ainsi qu'ils en avaient agi à l'égard Christ. (V. JÉSUS.) L'apôtre fut traduit devant le tribunal du gouverneur. Là, saint Paul se défendit si ment contre ses accusateurs, que tus, n'osant le mettre en liberté l'opposition des Juifs, prétexta plus ample information, et pria de le renvoyer pour être jugé à salem. Mais saint Paul, qui se c à l'Eglise entière, afin de n'être livré entre les mains de ses ennemis, appela à l'empereur. Sur ces trefaites, le roi Agrippa, étant à Césarée, desira entendre l'ill prisonnier. Une nouvelle com tion eut lieu. Saint Paul en pr non-seulement pour sa défense, pour l'instruction d'Agrippa lui-même et de Festus. Lorsqu'il parla de Jésus Christ ressuscité d'entre les morts, le gouverneur s'écria : *Paul, avez perdu l'esprit.* Mais, sur cette interpellation, Paul ayant continué son éloquent discours, Agrippa finit par lui dire : *Je pense vous voudriez presque me persuader de me faire chrétien ; à quoi* Paul répondit d'un ton serein et mé : *Plût à Dieu que vous, Seigneur, et tous ceux qui m'écoutent, de siez tels que je suis, à la réserve ces liens !* Le prince ne put s'empêcher d'avouer à Festus que, sans l'avis du prisonnier à César, on eût pu donner la liberté. Saint Paul fut cédé à un centurion romain, et em

rd sur un vaisseau d'Adra-
 x saint Luc et ses autres
 Contrariés par les vents,
 rent l'île de Cypre, et tra-
 mer, arrivèrent en Lycie,
 rent un vaisseau d'Alexan-
 drait en Italie. Le vent con-
 leur être contraire, ils cher-
 gagner l'île de Crète, qu'ils
 pour atteindre le port de
 Mais un vent d'Orient, s'é-
 , les porta avec violence
 est de Candie. On abaissa
 et l'on jeta les marchan-
 mer. Après avoir erré 14
 ré de la tempête et dans la
 e vaisseau échoua sur la côte
 e la mer Adriatique, nom-
 a (Act. 28), et qu'on croit
 e Malte. Le nom d'Adriati-
 lait alors à toute la mer qui
 alie et la Sicile (*Adriæ cur-
 labros sinus*, dit Horace);
 ab de vent (*l'Eurus*) qui
 le vaisseau, ainsi que la
 ultérieure de la route à Sy-
 à Rhegium (Reggio), per-
 illicilement de croire, com-
 es critiques l'ont pensé (*V.
 r. XXIII, 101*), qu'il fail-
 re l'île de Mélite, sur la
 almatie, et moins encore,
 on lit dans une épître de
 jme, une île de Mitylène,
 e ville de l'île de Lesbos.
 d et les compagnons de son
 rent bien accueillis à Mal-
 s qu'il se séchait au feu,
 e, sortie des sarments, lui
 a main. Il se contenta de
 animal; et quoiqu'on sût
 nin de la piqure était mor-
 e lui en arriva aucun mal;
 emplit ses hôtes d'étonne-
 le vénération. Publius, l'un
 ripaux de l'île, offrit à saint
 ux siens l'hospitalité, que

les apôtres reconnurent par le bien-
 fait de la parole évangélique. Aussi,
 furent-ils pourvus par les Máltais de
 tout ce qui était nécessaire pour la
 suite de leur voyage; et ils s'embar-
 quèrent, après l'hiver, sur un autre
 vaisseau d'Alexandrie. Saint Paul fit
 route de Malte à Syracuse, puis à Reg-
 gio, d'où ayant abordé à Pouzzoles,
 il se rendit à Rome, où il fit son en-
 trée, chargé de chaînes, et joyeux, au
 milieu du cortège des Chrétiens qui
 étaient venus couragementement au-de-
 vant de lui. Remis au préfet du pré-
 toire par le centurion, il fut permis à
 Paul de prendre un logement, et on
 lui donna une garde, plutôt pour sa
 sûreté, que par précaution. Quoique
 traînant ses liens, et sous le poids
 d'une accusation, il ne laissa pas
 de prêcher hautement l'Évangile,
 soit en donnant chez lui ses instruc-
 tions, soit en allant les répandre jus-
 que dans la cour du prince, où, avec
 la réputation de l'apôtre, avait pé-
 nétré la foi. On a supposé qu'il avait
 eu des liaisons avec Sénèque; mais
 les lettres sur lesquelles on s'est ap-
 puyé, sont loin d'être authentiques.
 Les philosophes de la cour ne furent
 pas ceux qui prirent intérêt au gé-
 néreux prisonnier, quoiqu'à Rome
 et au loin on s'intéressât à son sort.
 Les Chrétiens de Macédoine, qui ne
 cessaient de lui être affligionnés, in-
 formés de sa captivité, lui envoyè-
 rent des secours et des consolations.
 Il remit à leur envoyé une *Lettre*
pour les Philippiens. En reconnais-
 sance de leurs soins, il demande que
 le fruit de ses liens soit l'affermisse-
 ment de leur foi contre toute doctri-
 ne qui tendrait à les diviser, et il les
 exhorte à continuer de vivre frater-
 nellement unis en J.-C. La fin de sa
 lettre où il leur dit : « Tous les saints
 vous saluent, et principalement ceux

qui appartiennent à la maison de César, » prouve qu'il y avait des chrétiens dans le palais même de Néron, qui régnait alors. Parmi les 14 Lettres qui nous restent de saint Paul, presque toutes sont adressées collectivement aux Chrétiens des différentes églises. Mais son zèle pour la charité lui fit écrire en particulier à l'un des principaux habitants de Colosses, qui avait fait de sa maison une église par sa piété et son hospitalité. Il sollicite de Philémon la grâce de son esclave Onésime, converti à la foi, et repentant de l'infidélité commise envers son maître. Onésime, rentré en grâce, fut chargé d'une lettre aux Colossiens de la part de l'apôtre, qui les engage à reconnaître, par leur bon esprit, la générosité de Philémon, en leur recommandant de conserver la pureté de leur foi sans y mêler les opinions des Gnostiques ou des disciples de Simon le Magicien, et en leur représentant J.-C. comme le seul médiateur et conciliateur des hommes avec Dieu. Une autre Lettre qui est adressée aux Ephésiens, paraît dater de la même époque. Elle a pour objet le même point de doctrine, et s'étend davantage sur les effets de la rédemption, et en particulier sur la vocation et la réunion des Gentils et des Juifs. Saint Paul n'oubliait point ceux de sa nation, dont il avait la conversion à cœur. On croit qu'il écrivit, vers l'an 63, sa Lettre aux Hébreux, c'est-à-dire, aux Juifs convertis de la Palestine, pour fortifier leur foi contre la persécution des autres Juifs. Cette longue épître, la dernière dans l'ordre des canons, ne porte ni le nom de saint Paul, ni son titre d'apôtre; et quoiqu'en grec, comme les autres lettres, elle ne paraît pas du même

style. Eusèbe pense qu'elle est dans la langue syriaque. Les Juifs parlaient alors, et tra l'un des disciples de l'apôtre ne donne à entendre qu'elle sur les instructions de sa originairement rédigée en saint Luc, vu la conformité avec celui des Actes, et les des passages suivant les. Quoi qu'il en soit, l'élév idées, et le caractère d'autor présente, confirment la ancienne de l'Eglise, soit soit grecque, qui la donn Paul. Les Ariens seuls des térieurs la rejetaient, contré de l'Eglise, à cause de avec laquelle la divinité est prouvée, soit par l'acc ment des prophéties, soit vation du sacerdoce de J. autant au-dessus de celui et des autres patriarches, Épître, que la loi nouvelle l parativement à la loi ancie l'Épître aux Romains. Elle faite aux Hébreux de la Timothée et de la visite de l'apôtre, qui les salue de ses frères d'Italie, m saint Paul, s'il était à Rome plus lui-même dans les l il parlait précédemment, s'était alors justifié. Les apôtres ne le suivent pas. Selon Théodoret et saint tome, il retourna en Orient (64); laissant Tite à Cand mothée à Éphèse. Son des ler en Espagne, d'après aux Romains, ne paraît accompli. Aucun vestige tradition ancienne ne s'y non plus que dans les Gau saint Crescent de Vienne, pas antérieur à saint Irén

a Christ.), ne saurait être ce Galatie, disciple de saint Paul. n d'affermir les églises de Grèce l'Asie l'occupait. Ce fut dans voyage qu'il fit en Macédoine, croit qu'il écrivit sa première : à *Timothée* et sa *Lettre à Timothée* pour régler leur conduite comme res. Il instruit, par ces lettres, es pasteurs, tant dans leurs ons que dans leur vie privée.

avoir rempli l'objet de ses es, mais non sans essuyer de lles persécutions, il ne craint de retourner à Rome, où l'att sa dernière captivité, suite le extraordinaire qu'il y dé- . Selon Denis de Corinthe, il ouva en même temps que saint , auquel il se joignit pour prê- morale évangélique. La cour on était alors livrée à tous les lres. Saint Chrysostome nous nd que saint Paul ayant voulu, s exhortations, détacher une e du commerce avec Néron, convoitait, ce prince irrité le éter. L'apôtre continua d'ins- de la prison, cette femme, onvertit ainsi qu'un officier de our; ce qui ne fit qu'aggraver rs. Dans la seconde *Lettre à thée*, qu'il écrivit, à ce que l'on ne, de sa nouvelle prison, il ce qu'il avait comparu devant ace, et que tous ses amis, hors Luc, l'avaient quitté. Saint ostome qui dépeint admirable- la comparution de l'Apôtre é de chaînes, devant Néron, e cette dernière Lettre le testa- de saint Paul. Dans la même : qui s'adresse, en la personne mothée, à toutes les églises : , après avoir donné, en quel- orte, le complément de la doc- qu'il avait annoncée, et fini

par tracer aux Chrétiens les règles à suivre pour s'y conformer, il semble pressentir son martyre; il dit à Timothée : « Je suis comme une victime à qui le prêtre a donné l'aspersion avant de l'immoler...J'en'ai plus qu'à attendre la couronne de justice qui m'est réservée. » La palme du martyre ne pouvait manquer à la gloire du plus courageux disciple de J.-C., sous le plus cruel persécuteur des Chrétiens et de l'humanité. Quelques-uns des Pères rapportent que Simon le Magicien, ayant prétendu s'élever dans les airs en présence de Néron, la chute de l'imposteur, attribuée aux prières de saint Pierre et de saint Paul, détermina le supplice des deux apôtres, qui, suivant l'autorité et la tradition anciennes, auraient été martyrisés en même temps, l'an 65, et le trois des calendes de juillet (29 juin), jour où l'Église célèbre leur mort. Tillemont la place en 66, lors de l'absence de Néron, et Pearson, en 68, qui est l'époque de la fin tragique de cet empereur. Selon plupart des anciens Pères et historiens, saint Paul, en sa qualité de citoyen romain, eut la tête tranchée. Il reçut la mort au lieu appelé *Eaux Salviennes*, et fut enterre sur le chemin d'Ostie, où Grégoire-le-Grand fit construire une église du nom du saint, qui conserve une partie des corps des deux apôtres; l'autre partie est à la basilique de Saint-Pierre. Leurs chefs se trouvent réunis à celle de Saint - Jean - de - Latran. Nicéphore, qui a tracé un portrait de saint Paul, le représente comme étant de petite stature, et ayant le nez aquilin et la tête chauve. L'ancienne tradition le dépeint ainsi. Il était digne de l'auteur déjà cité du tableau de la *Prédication de saint*

Paul, en nous montrant la **physiologie** animée de l'Apôtre, d'avoir donné à sa figure l'apparence de la stature héroïque, de même qu'il appartenait au grand peintre de l'idéal, le Poussin, d'exprimer cette joie rayonnante, sur ce front élevé, dans le *Ravissement de saint Paul*, désigné en particulier, d'après la tradition, par l'accessoire symbolique d'une épée, figurant l'ardeur militante de son zèle. Un témoin contemporain respectable, saint Clément pape, a signalé en quelques mots le caractère de saint Paul, qu'il nomme « le plus grand exemple de » patience, de vertu et d'éloquence, » donné aux différentes contrées du » monde, dans un intervalle de trentes années. » Saint Paul a aussi écrit plus éloquentement, plus long-temps et beaucoup plus qu'aucun autre apôtre pour l'édification des peuples qu'il a visités ou instruits par lui-même ou par ses nombreux disciples. C'est cette prééminence qui l'a fait nommer par excellence l'*Apôtre* en citant ses Épîtres, lesquelles précèdent, dans l'ordre canonique, celles de saint Pierre, de saint Jean et d'autres apôtres. Aucun monument, après l'Évangile, n'est plus cité, et n'a été plus commenté par toutes les communions chrétiennes, que ses Épîtres, qui sont elles-mêmes le plus riche et le plus éloquent commentaire de l'Écriture. Nous ne pourrions donner une idée plus caractéristique de l'esprit et de l'éloquence de leur auteur, qu'en rapportant ce qu'en témoigne saint Chrysostome, qui l'avait tant étudié, et qui le connaissait si bien : « Les discours de » saint Paul, dit ce Père, ne sont » point préparés avec art : il n'assu- » jétit point l'Évangile aux lois de » la grammaire ou de la dialectique;

» mais il raisonne avec justesse, en » employant une vérité connue, pour » conduire à des conséquences in- » connues. Il sait étendre ou resser- » rer son discours; adoucir, exciter » ses mouvements; presser, encon- » rager, captiver, étonner ses audi- » teurs, à son gré. On peut dire qu'il » possédait le fond, et en quelque » sorte la moelle de l'éloquence, et » qu'il ne lui manquait que l'écorce » ou la superficie du langage. Acca- » blé, comme il l'était, de travaux, » et fatigué par les voyages, com- » ment aurait-il trouvé le loisir de » choisir, de ranger, de polir ses » paroles? D'ailleurs, dans le lan- » gage humain, il ne trouvait point » de terme qui pût exprimer la hau- » teur de ses pensées. Son grec n'est » point pur; souvent la construction » est hébraïque, et la phrase n'est » point achevée: il faut chercher la » suite d'une période dans le mou- » vement de la pensée ou du senti- » ment. Ses paroles partent du cœur. » Saint Paul dictait rapidement, sui- » vant l'impétuosité de l'esprit di- » vin qui l'animait : la lumière dont » il était plein, ne cherchait qu'à » s'épancher, et à se répandre au- » dehors. » Ces traits, quoiqu'ils s'appliquent plus spécialement à ses Épîtres aux Corinthiens, où respire si vivement l'ardeur de la charité qui animait sa foi, conviennent généralement à toutes ses Épîtres, et se modifient selon le plus ou moins d'élévation et de profondeur dans les Épîtres aux Romains et aux Galates, etc., ou de tendresse et de bonté dans les Lettres particulières à Timothée, à Tite, etc. En général, les Épîtres de saint Paul, dans un style sans parure et sans art, mais simple et clair, fort et touchant, élevé et abstrait, selon le sujet, développent

serment toute la religion des îles, ses mystères et ses dogmes de la foi chrétienne s'y ont établis ou confirmés; et, ce surtout bien important dans l'Égypte, les devoirs communs à tous les Chrétiens y sont nettement établis, ainsi que les devoirs propres à chaque condition de chaque état, relativement au prince et à la société.

G—CE.

LE SAINT), premier ermite, 229), dans la Basse-Thébaïde, Égypte, alla, dès l'âge de seize ans, se cacher dans le désert, pour échapper à la persécution suscitée contre les chrétiens par l'empereur Julien. Ayant trouvé sous un rocher plusieurs cavernes qui, d'après la tradition du pays, avaient servi de retraite à de faux monnayeurs, dans le palais de la reine Cléopâtre, il choisit une pour sa demeure. Près de la caverne, il trouva une fontaine dont l'eau coulait de boisson, et un palmier dont les feuilles lui fournissaient son pain, et les fruits sa nourriture. Sa première pensée avait été de ne pas aller dans le désert que le temps ne lui eût ôté la persécution : ayant goûté les douceurs de la vie pénitente, il prit la résolution de ne plus retourner dans le monde, se contentant de vivre pour ceux qu'il y avait laissés, après avoir vécu jusqu'à l'âge de quatre-vingt ans, des fruits que lui donnait la Providence, il fut, le reste de sa vie, heureusement nourri, comme autrefois le prophète Élie, par un corbeau. Chaque jour, lui apportait la moitié d'un pain. Il avait vécu quarante ans dans le désert, lorsqu'il fut visité par un autre anachorète. Antoine, alors âgé de 90 ans, par une pensée de vaine gloire, vint à lui-même que personne

n'avait servi Dieu aussi long-temps dans une entière séparation du monde, fut averti en songe d'aller chercher, dans la profondeur du désert, un serviteur de Dieu plus parfait que lui. Il part aussitôt : après deux jours de marche, il aperçoit de loin une lumière qui lui découvre la demeure de celui qu'il cherchait. Paul ouvre la porte de sa caverne; les deux saints s'embrassent, et s'appellent mutuellement par leur nom. Paul ayant demandé à Antoine si les hommes étaient encore abandonnés aux superstitions du paganisme, une sainte conversation s'engagea sur les changements heureux qui s'étaient opérés, depuis que les empereurs romains avaient embrassé le christianisme. Pendant qu'ils s'entretenaient, un corbeau, qui vola vers eux, laissa tomber un pain; Paul dit : « Voilà ce que Dieu envoie pour notre nourriture. Depuis plusieurs années, sa bonté me fournit chaque jour la moitié d'un pain; comme vous êtes venu me visiter, Jésus-Christ a doublé la portion de son serviteur. » Ayant rendu grâces à Dieu, ils s'assirent sur le bord de la fontaine pour y prendre leur repas. La nuit suivante se passa en prières. Le lendemain matin, Paul dit à son hôte : « Mon heure approche; la Providence ne vous a amené ici qu'afin que vous me rendiez les derniers devoirs. Pour envelopper mon corps, allez chercher le manteau que l'évêque Athanase vous a donné. » S. Antoine fut surpris en entendant parler du manteau qu'il avait reçu de S. Athanase; il voyait bien que S. Paul n'avait pu découvrir ce fait par une voie naturelle. En entrant dans son monastère, il dit aux religieux : « Je ne suis qu'un misérable pécheur,

» indigne d'être appelé serviteur de
 » Dieu. J'ai vu Elie, j'ai vu Jean-
 » Baptiste dans le désert; j'ai vu
 » Paul dans un paradis. » Ayant
 pris le manteau dans sa cellule, il se
 hâta de retourner au désert. Arrivé
 à la caverne de Paul, et le trouvant
 à genoux, la tête et les mains élevées
 vers le ciel, il crut que le saint er-
 mite était en prières, et se mit aussi
 à genoux près de lui; mais voyant
 qu'il était mort, il ne pensa plus qu'à
 lui rendre les derniers devoirs. Il en-
 veloppa le corps dans le manteau de
 S. Athanase, et l'ayant tiré hors de
 la caverne, il le mit dans une fosse,
 qui, d'après les relations que nous
 suivons, avait été creusée par deux
 lions. Après avoir satisfait à ce
 que la piété chrétienne exigeait de
 lui, Antoine retourna dans son mo-
 nastère, où il raconta à ses disciples
 ce qui était arrivé. Il avait em-
 porté avec lui, comme une relique
 précieuse, la tunique que S. Paul s'é-
 tait tissée avec des feuilles de pal-
 mier; il s'en revêtait aux solennités
 de Pâques et de la Pentecôte. S. Paul
 mourut l'an 342, âgé de 113 ans.
 Peu après sa mort, S. Jérôme et S.
 Athanase écrivirent sa vie, dont les
 circonstances leur avaient été expo-
 sées par S. Antoine et par ses disci-
 ples. L'Église célèbre sa fête le 15
 de janvier.

G—Y.

PAUL (SAINT), patriarche
 de Constantinople et martyr, né à
 Thessalonique, était diacre dans l'é-
 glise de Constantinople, lorsqu'en
 340, le patriarche Alexandre, en
 mourant, le désigna pour son suc-
 cesseur. Son zèle pour la foi ne con-
 venait point aux Ariens, qui alors
 désolaient l'Église. Par leurs intri-
 gues, sur les ordres de l'empereur
 Constance, il fut dépossédé. S'étant
 réfugié en Occident, il fut reçu, à

Trèves, par l'empereur
 avec les marques du p
 respect. Il alla ensuite à
 il trouva S. Athanase qui
 également chassé par les
 pape Jules convoqua, et
 synode, dans lequel il
 qu'Athanase d'Alexandrie
 Constantinople et Marcel
 seraient rétablis sur leurs
 pape, en vertu de l'aut
 avait dans l'Église, renvo
 prélats, enjoignant aux év
 riant de les replacer aussit
 sièges. Après avoir désaj
 conduite des Ariens, le
 pontife écrivait aux évêqu
 » rez - vous que, selon l
 » usages, on doit nous
 » que c'est à nous qu'il
 » de décerner ce qui est j
 » vous faisons connaître c
 » avons reçu du bonheur
 » saint Pierre. » Saint Pa
 couvré son siège, en 342,
 nommèrent patriarche M
 un des leurs. Le peuple,
 point pour eux, se soule
 courut aux armes, et, da
 ble, plusieurs habitants
 la vie. Le faible Const
 se trouvait à Antioche
 lorsqu'il apprit cette noi
 joignit à Hermogène, un
 néraires, de passer de la
 Constantinople, et de cha
 patriarche de son siège. E
 voulant rétablir l'ordre
 capitale, fut tué dans un
 Constance y accourut lui
 sénat implora sa clém
 peuple. Saint Paul, ban
 veau, se retira, à ce qu'i
 Trèves, d'où il revint, a
 tres que l'empereur Const
 données pour l'empereur
 Paul, quoique continuell

ar les intrigues des Ariens, a le trône patriarcal depuis 44 jusqu'en 350. Alors, Constant mort, son frère se déclara pour les Ariens. D'Antioche, où il résidait, il envoya à Philippe, préfet du prétoire, de chasser Paul, et de mettre Ionius à sa place. Le préfet, craignant les mouvements du peuple, qui portait la plus vive affection à son légitime pasteur. Ayant fait secrètement Paul à un bain public, il lui montra les ordres du pape, auxquels le saint patriarche soumit sans résistance. Le préfet, qui soupçonnait quelque dessein, s'étant attroupé à l'issue du bain, Philippe fit passer le saint prélat par une porte dérobée : de là, on le conduisit, par la route de l'Asie, en Mésopotamie, en Perse, et jusqu'à Cucuse, dans les montagnes du mont Taurus, où il fut enchaîné dans un noir cachot, et tellement laissé, qu'il était défendu de lui donner aucune nourriture. Six ans, ses ennemis, voyant qu'il ne mourait, eurent la barbarie de le laisser mourir : c'était en 350 ou 351. A cette époque, les Ariens restèrent en possession de l'église de Constantinople, jusqu'à ce qu'en 380 Grégoire de Nazianze fut élu au siège patriarcal de cette ville. L'hérodose-le-Grand fit, en 380, transférer à Constantinople le corps de saint Paul dans la basilique, qui depuis porta le nom de saint Paul martyr. L'Eglise célèbre sa fête le 7 de juin. G—r.

PAUL I^{er}, élu pape, le 22 mai 858, succéda à Etienne II, son frère. Il avait été instruit au palais de Charlemagne et ordonné diacre par Zacharie. On aimait sa douceur, son

humanité, sa bienfaisance. Il visitait lui-même les pauvres, assistait les malades, et faisait aux églises de magnifiques présents. La conduite de ses prédécesseurs ayant préparé une révolution politique, Paul I^{er} embrassa ce système, en s'abandonnant totalement à la protection de Pepin, et en implorant ses secours soit contre les Grecs, qui voulaient reprendre Ravenne, soit contre les Lombards, qui ne rendaient point les villes promises par le traité fait sous Zacharie. Fleury blâme dans Paul ce soin des choses temporelles, qu'il confondait avec les travaux spirituels. Il fait observer que cette inimitié contre les Grecs était une désobéissance à l'empereur d'Orient, qui n'avait point abdiqué ses droits. Mais tel est le sort des princes parvenus à un certain degré de malheur, qu'on les quitte sans daigner même les prévenir, suffisamment avertis, ainsi qu'on le suppose, par la fortune qui les abandonne. Il n'y eut point d'autre événement remarquable sous le pontificat de Paul I^{er}, qui mourut, en 857, après avoir occupé le Saint-Siège pendant dix ans et un mois. Il eut pour successeur Etienne III, mais ce ne fut qu'après l'expulsion de l'intrus Constantin (V. CONSTANTIN, anti-pape). D—s.

PAUL II (PIERRE BARBO, pape, sous le nom de), Vénitien, successeur de Pie II, fut élu, le 31 août 1464, à l'âge de quarante-huit ans. Il était neveu d'Eugène IV, qui l'avait successivement fait archidiacre de Bologne, évêque de Cerrie, protonotaire apostolique, et enfin cardinal. Il y avait eu dans le conclave qui précéda son élection, deux réglemens pour la réforme, que Paul II avait fait serment d'exécuter, et qu'il parut négliger. Il ne songea

qu'au projet formé de combattre les Turcs. Il chargea trois cardinaux de conférer avec les princes d'Italie, à l'effet d'obtenir des subsides pour cette expédition contre les infidèles. Son dessein était de les engager à une contribution proportionnelle, dont le montant aurait été confié au roi de Hongrie, comme le premier exposé au danger. Les ambassadeurs répondirent qu'ils n'avaient point d'ordre. Ferdinand, roi de Naples, promit quelques secours, si on voulait lui remettre les cens qu'il devait au Saint-Siège. D'autres firent des offres semblables, à des conditions plus ou moins onéreuses; et les négociations restèrent ainsi sans résultat. Dans la même année 1465, Paul tint deux consistoires, où l'on traita la question des expectatives et des commandes. On déclama beaucoup contre les abus; mais ils ne furent point abolis. En 1467, Paul acheva le beau palais de Saint-Marc, et, se voyant libre et tranquille, fit célébrer à Rome des jeux magnifiques, contre lesquels le cardinal de Pavie se permit des remontrances assez vives, sans songer peut-être que le souverain temporel d'un grand peuple peut suivre son penchant à des actes de munificence envers ses sujets, sans blesser les devoirs imposés au caractère religieux du pontife. Paul II termina ensuite une affaire plus importante: ce fut la réunion de tous les princes d'Italie, à laquelle il travaillait depuis le commencement de son règne, avec un zèle qui n'avait point été rebuté par les obstacles. Ce pape reçut, vers le même temps, avec de grands honneurs, l'empereur Frédéric III, qui fit un voyage à Rome: l'empereur reçut de sa main une épée bénie, entendit la messe, où il lut l'é-

vangile, revêtu d'une aube et d'une tunique, et communia avec la hostie de l'hostie consacrée. Il mourut frappé d'apoplexie, du 25 au 26 juillet 1471, sans pû lui procurer aucun secours. Il avait tenu un consistoire où il avait parlé avec beaucoup de présence d'esprit. Son pontificat dura environ sept ans. Les auteurs l'ont peint comme un grand politique, magnifique dans son extérieur, et mettant dans ses actions beaucoup d'écriture de noblesse. Quelques-uns, et les plus sages surtout, ont ajouté qu'il avait avec une extrême facilité qu'il avait recours aux larmes pour persuader. Cette faiblesse paraît conciliable avec la dignité et la fermeté de son caractère. Ce fut Paul II qui donna la pourpre aux cardinaux. C'est à lui que finit l'ouvrage de Platine, et que commença l'ouvrage de Panvinio, son successeur. On a conservé de lui quelques Lettres et ordonnances, dont on lui attribue des règles de chancellerie. Sa Vie, par Mich. Canus, a été publiée par le cardinal de Tournon, Rome, 1740, in-4°. et il y a joint une apologie: *Pro adversus Platinam, aliosque detractores*. Paul II eut pour successeur Sixte IV.

PAUL III (ALEXANDRE FERRARESE), pape, sous le nom de), le 10 octobre 1534, à l'âge de sept ans. Il y en avait quatre ans qu'Alexandre VI l'avait fait cardinal. Lorsqu'il eut été promu pape, il eut sept évêchés, il fut élu doyen du sacré collège, et son pontificat eut lieu trente-trois jours après la mort de son prédécesseur.

un plus long retard, si l'on n'avait pas déterminé à rappeler les dispositions de la bulle de Boniface VIII, contre la durée excessive des claustrales; bulle qui assujettissait les religieux à une abstinence rigoureuse, lorsque leurs opérations n'étaient terminées dans les vingt jours. La famille Farnèse, les premiers auteurs croient sortie de la Toscane, et qui, plus vraisemblablement, était originaire de Toscane, connue avantagusement par la naissance, l'un de ses auteurs, le pape, en 1288, commandé avec ses troupes de l'Eglise. Alexandre VI, instruit, bienfaisant et habile dans les affaires. Depuis longtemps, il avait manifesté le désir de réunir un concile pour s'opposer aux progrès du luthéranisme : mais, comme il s'occupait de cela, ce fut le premier pontificat où il s'occupa. Il envoya des ambassadeurs à tous les princes, et négocia avec les Provinces pour l'exécution de cette reprise. La ville de Mantoue fut l'abord indiquée pour la réunion; le duc refusa, désigna Vicence. De nouvelles cultures s'élevèrent, et firent pendant plusieurs années de ce concile, qui eut lieu à Mantoue, le 15 décembre 1545. Les essentiels appelaient l'attache cette réunion si célèbre et si longtemps désirée, la réforme de la religion, c'est-à-dire, l'hérésie des sectes, et ensuite la réforme des abus de la cour de Rome, la discipline. Le pape eût voulu que ce dernier point fût réglé, et laissé à son arbitrage. Mais, comme il serait plus digne de la Rome de se réformer elle-même, il a jusqu'à faire des progrès de règlement à cet égard :

mais les Pères du concile jugèrent que ce serait blesser leur propre honneur, et refusèrent la division. Après la septième session, sur le bruit qui se répandit à Trente, qu'on y était menacé d'une maladie contagieuse, le pape voulut transférer le concile à Bologne. Cette résolution amena la suspension absolue du concile, par des motifs qui semblaient devoir être étrangers à la grande question qui devait se traiter. Paul III avait été marié avant d'embrasser l'état ecclésiastique. Il lui restait un fils nommé Louis, et un petit-fils appelé Octave. Il avait donné à Louis, en apanage, les villes de Parme et de Plaisance, et attaché au Saint-Siège, à titre d'échange, les principautés de Camérino et de Népi, qu'il avait précédemment concédées à Octave. Cet arrangement déplut à Charles-Quint, qui refusa aux Farnèse l'investiture de Parme et de Plaisance, lesquels dépendaient du duché de Milan, comme fief de l'empire. Louis Farnèse ayant été assassiné à Parme, à cause de la haine qu'il s'était attirée par ses crimes et ses débauches, les troupes de l'empereur s'emparèrent de la ville, et le pape ne put obtenir qu'elle lui fût rendue. On présume que, pour se venger, il voulut éloigner le concile de la ville de Trente, appartenant à l'empereur, pour l'établir à Bologne, qui lui était tout dévoué, depuis la conquête que Jules II en avait faite sur les Bentivoglio. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Espagnols et les Allemands ne se rendirent point à Bologne, et que Paul III fit donner ordre aux Pères de quitter cette ville, en annonçant que le concile était indéfiniment ajourné. Il paraît néanmoins que la mésintelligence n'empêcha point Charles-Quint d'accepter, à la solli-

citation de Paul III, une entrevue à Nice, avec François I^{er}, d'où résulta, en 1538, une cessation d'hostilités, appelée, dans l'histoire, la *trêve de Nice*. Par suite de son rapprochement avec l'empereur, Paul III obtint aussi, pour son petit-fils Octave, la main de Marguerite d'Autriche, fille naturelle de Charles-Quint, et veuve de Julien de Médicis, qui avait été assassiné à Florence. Ce fut ce pape qui confirma au parlement le droit d'*indult*, afin, dit Pasquier, *qu'il ne s'opposât plus si souvent au droit d'annates*. Paul III trouva dans le sein de sa famille, des chagrins qui empoisonnèrent la fin de ses jours. Il avait comblé de biens des parents qui le payèrent d'ingratitude. Il mourut, le 20 novembre 1549, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge, et dans la seizième de son pontificat. Sentant sa fin approcher, il fit appeler les cardinaux, et régla avec eux les affaires de l'Eglise. Les mauvais procédés de ses proches lui arrachèrent des regrets; et l'on prétend que, dans un mouvement de repentir, il répéta plusieurs fois avec douleur, ces paroles du psaume 18 : *Si mei non fuerint dominati*, etc. Paul III était naturellement doux et modéré; il aimait la poésie, et composait des vers avec facilité. On a de lui des Lettres, pleines d'érudition, à Erasme, à Sadolet et autres. Il établit l'inquisition à Naples, et approuva l'institut des Jésuites. Paul III eut pour successeur Jules III. D—s.

PAUL IV (JEAN-PIERRE CARAFFA, pape, connu sous le nom de), successeur de Marcel II, était d'une famille napolitaine illustre, et fut élu le 23 mai 1555. Il était alors doyen du sacré collège, et âgé de

soixante-dix-neuf ans. Il avait témoigné de goût pour l'état ecclésiastique, mais s'était jeté dans un complot avec les sollicitants : les sollicitants parents l'en tirèrent. Ses progrès dans les sciences dans la connaissance de l'application aux affaires rapidement sa fortune. Il reconnut son mépris de Chieti. Léon X Angleterre pour y recueillir de saint Pierre. Il y donna, et passa de là en Espagne. Ferdinand le reçut à Madrid et le mit dans ses conseils de chapelain. Adrien VI le fit de la congrégation de la réformation des mœurs; et sur ses avis, érigea, par les mêmes pouvoirs, le tribunal de l'inquisition, pour réprimer celle de Luther était d'un grand danger. Paul IV lui opposa une sévérité que le cardinal de dureté et d'orgueil. La réformation se fit avec plus de pureté que celle de ses prédécesseurs. Après avoir tenu l'assemblée des consistoires pour la réformation, il s'occupa des affaires ecclésiastiques, et déclara la guerre au roi d'Espagne; il s'y décida par le conseil du cardinal Alphonse dont l'humeur guerrière était éteinte par les devoirs de la dignité personnelle. Mais il conclut une trêve avec le roi d'Espagne, le cardinal de l'Espagne Paul IV envoya pour tâcher de la rompre, mais même qu'il voulait enlever Ferdinand et le roi d'Espagne Philippe II. Mais le duc de Savoie, à la tête d'une armée, et le pape se hâtèrent de s'accorder

que espagnol. Le roi de Castille de son côté aux instances du pape, quoique celui-ci était de la conquête du royaume de Naples ; et, dans cette lutte, les Guise virent échouer leurs efforts (Voy. le président de Birague). Les affaires d'Angleterre furent traitées par Paul IV d'une manière peu satisfaisante encore. La reine Elisabeth ne pouvait succéder au trône : elle fut traitée avec une bienveillance ; mais il lui fut imposé des conditions hautaines, et elle finit par renoncer (Voy. MARIE, d'Angleterre). La conduite de Paul IV vis-à-vis d'Élisabeth (V. ci-dessus) fut bien plus impolitique que celle de son prédécesseur. Le schisme fut établi sans que l'on n'eût pas été étonné que le pape de Rome, à l'exemple de ses prédécesseurs, vit d'un œil la fille légitime de Catherine de Médicis et la bâtarde adultérine de Boleyn ; mais la prudence exigeait d'autres mesures pour les décisions nationales, une puissance qui était d'un poids dans la balance de l'Europe et dans les intérêts de la France. Paul IV ne fut pas plus sage à l'égard de l'empereur Ferdinand II, dont il prétendait que l'autorité était nulle, parce qu'elle avait été déclinée par Francfort sans son consentement. Il ne réussit pas alors à ses vœux de Charles-Quint ; mais cette époque, les empereurs d'Allemagne cessèrent de demander au pape la confirmation de leur élection. Paul IV ne voulut point convoquer le concile de Trente ; son but était d'en tenir un à Rome, comme celui de 1215, sous In-

nocent III : les événements politiques l'en empêchèrent. Cependant les dangers et les maux croissaient de toutes parts. Indépendamment des désordres extérieurs, le trouble et le scandale étaient poussés au comble dans Rome même, où les neveux du pape abusaient de son autorité. Alors Paul IV changea de conduite : il sévit avec rigueur contre ses parents, dépouilla le cardinal Alphonse de sa dignité, et l'envoya en exil ; ôta le commandement militaire au duc de Palliano, qu'il relégua dans une forteresse, et destitua partout les magistrats établis par ses neveux. Depuis ce moment, Paul IV ne travailla plus qu'à réformer les abus. Il interdit les lieux de débauche, fit punir les blasphémateurs, et obligea les évêques à résider dans leurs diocèses. Il érigea des évêchés dans les Indes et dans les Pays-Bas. On assure qu'il disait lui-même que son pontificat ne devait commencer que du jour où il avait ôté l'administration à ses neveux. On croit assez communément qu'il fut le créateur de la congrégation de l'*Index*, qui est, à vrai dire, une branche de l'inquisition, sans qu'on puisse toutefois blâmer un tribunal de censure, établi pour l'orthodoxie, près du siège principal de la foi. Après une vieillesse exempte d'infirmités (1), Paul

(1) Ce pontife était passionné pour la science de la médecine ; et, quoiqu'à ses yeux les médecins fussent les premiers des savants, il se mit en état de se passer de leurs soins. Il avait lu les meilleurs auteurs sur cette science, et particulièrement tout Galien dans le texte grec. Caraccioli, dans sa vie manuscrite de Paul III, rapporte par Marini, dit que ce pape voulut se charger seul du soin de sa santé jusqu'à la fin de ses jours, et que, par ce moyen, il se maintint dans un état de vigueur qui ne se démentit jamais. Il ne prit aucun remède, et ne fut jamais saigné. Cependant il honorait et favorisait tellement les médecins, que tous ceux d'entre eux qui se distinguaient par leur savoir à Rome, ambitionnaient le titre d'*archiatre*, ou premier médecin du pontife, dans l'espérance de parvenir par le moyen de cet honneur, et de la faveur du pape,

IV mourut, le 19 août 1559, dans la quatre-vingt-quatrième année de son âge, et dans la cinquième de son pontificat. La fin de sa vie, qui remit en lumière ses talents et ses vertus personnelles, ne put pas effacer bien des fautes qu'on lui a justement reprochées. La sévérité du pontife avait exaspéré la multitude. On fut obligé de l'enterrer sans cérémonie (1). Le peuple fit éclater sa fureur contre la statue du pape, qui fut mise en pièces, et dont les débris furent jetés dans le Tibre. Il mit le feu à la prison de l'inquisition, après en avoir fait sortir les prisonniers. Il faillit aussi incendier le convent des Dominicains, chargés des fonctions d'inquisiteurs. Il fallut faire marcher des troupes pour arrêter le désordre. Paul IV eut pour successeur Pie IV.

D—s.

PAUL V (CAMILLE BORGHÈSE, pape, sous le nom de), succéda à Léon XI, et fut élu, le 16 mai 1605, après quelques intrigues de conclave, auxquelles mirent fin les efforts des cardinaux Aldobrandin et Montalte, aidés de l'influence du parti français. Le père du nouveau pontife avait été patricien de Sienne et avocat consistorial. Camille était âgé alors de cinquante-trois ans, d'un extérieur très-avantageux, digne, par ses talents, par son instruction et par ses vertus, des bons exemples qu'il avait trouvés dans sa famille, d'une sagacité parfaite dans les affaires, mais d'un caractère auquel on pouvait reprocher un peu de roideur et d'opi-

niâtreté. Ces qualités diffé-
les avait déployées dans les
emplois dont il avait été
tels que ceux d'abrégiateur
siasique, de référendaire
et de l'autre signature,
légal du cardinal Montalte
diteur des causes du palais
VIII l'avait fait son légat
en Espagne, puis cardinal
gouverneur de Rome. Élevé
Paul V y avait puisé ces
de domination, qui tendait
mettre, dans toutes les af-
distinctement, les puis-
lières à l'autorité du Saint-
pape ne tarda pas à vouloir
ce système contre la répu-
Venise. Le sénat avait fait
depuis peu, deux décrets.
défendait l'établissement d'
tères nouveaux sans sa per-
et l'autre prohibait les dons
bles aux ecclésiastiques,
consentement. En même t-
chanoine de Vicence, Scip-
zin, et le comte Brandolin
rino, abbé de Neveze, ven-
tre arrêtés pour des attent-
les mœurs et autres excès se-
Le pape vit dans ces diffé-
une double insulte à son au-
double empiètement sur sa
tion. Il expédia deux brefs
cer les Vénitiens de révo-
décrets, et de remettre entre
de son nonce les deux pr-
Gènes venait de plier dans
sion à-peu-près semblable
résista : elle fit représenter
d'un côté que les lois de l-
que, qui avaient toujours é-
tées, même par la cour de
permettaient point l'intro-
nouvelles communautés
états malgré elle, et qu'e-
disaient aussi l'aliénation y

à des dignités plus importantes. Le nombre s'en augmenta au point, qu'à la mort de Paul, il fallut, par économie, le réduire. Il n'en resta plus que 7; et il y en avait eu jusqu'alors 14, 15, et même 19. Ce pape les admit à sa conversation, et prenait grand plaisir à disputer avec eux sur divers points de leur science.

G—s.

(1) Pie V lui fit, dans la suite, élever un monument en marbre dans l'église de la Minerve.

Les laïcs en faveur des ecclésiastiques ; et de l'autre côté, que les prévenus, inculpés de crimes ordinaires, ne devaient pas être traités à leurs juges naturels : si, sous aucun rapport, les décisions n'étaient contraires aux canons de Paul V, ardent, impétueux, vainqueur de cette résistance ; il ne pouvait qu'à menacer la république se rendre absolu, si, dans vingt jours, on n'obéissait pas à ses ordres. Ce délai passé, l'effet de la menace. La plupart des religieux continuèrent leurs études : d'autres, et les Jésuites, déclarèrent qu'ils se soumettaient aux ordres du pape. Les protestants et les Théatins suivirent cet exemple. Les Jésuites furent exceptés. Cependant la division éclata entre les parts ; les écrits incensurés vinrent animer la querelle : les couronnes y prirent une importance plus ou moins grande. Le savant jurisconsulte Leschassier, comprit parti pour la république romaine, en s'appuyant sur les anciens canons (V. J. LESCHASSIER). Cet embarras extrême, Paul V adressa à M. d'Alincourt, ambassadeur de France ; et ce fut le bon Henri qui eut la gloire de faire cet accommodement : le cardinal de Joyeuse chargé d'y mettre la dernière main.

On convint que ce cardinal serait, en entrant dans le sénat, que les censures étaient levées ; que le doge remettrait la protestation contre la bulle ; et que la république enverrait un ambassadeur remercier le pontife de lui avoir fait ces bonnes grâces. On régla la manière dont les deux prisonniers seraient remis entre les mains de l'ambassadeur français ; on rappela les religieux exilés, excepté les

Jésuites, et tout rentra dans l'ordre. Les ennemis de la cour de Rome observent cependant que si le pape avait d'abord montré trop de chaleur et de vivacité, il aimait mieux ensuite céder quelques points que de risquer de tout perdre, et qu'il recula avec sagesse. Ce fut sous le pontificat de Paul V que finirent les congrégations de *Auxiliis*. Nous en parlons ailleurs (Voy. CLÉMENT VIII) avec assez d'étendue pour nous dispenser d'y revenir. Comme le pape ne publia point sa décision, chaque parti s'attribua la victoire. Ces disputes sont oubliées aujourd'hui, grâce à la sagesse de la cour de Rome, qui, suivant le mot de Turgot, qu'on ne saurait trop répéter, eut le bon esprit de ne rien prononcer sur une matière que Bossuet lui-même a laissée dans le nuage. Le livre du jésuite espagnol Suarez parut à cette époque, et troubla pendant quelque temps la bonne intelligence entre la France et le Saint-Siège. Le parlement crut y découvrir des maximes attentatoires à l'autorité et même à la sécurité des rois ; il le condamna par un arrêt. Paul V en demanda hautement la révocation. Cette affaire fut longtemps débattue. Louis XIII, à sa majorité, déclara qu'il entendait que l'exécution de cet arrêt ne nuisît en aucune manière aux relations amicales qu'il voulait entretenir avec le souverain pontife. Celui-ci ne fut point satisfait de ces modifications. Il fut enfin convenu que l'arrêt demeurerait suspendu ; et ce parti eut du moins l'avantage d'assoupir, pour le moment, des dissensions qui pouvaient devenir funestes. Paul V voulut profiter de l'assemblée des états-généraux, en 1614, pour faire recevoir en France le concile de

Trente ; mais il n'y réussit point. Il obtint plus de succès relativement au livre de Richer, docteur de Sorbonne, qui avait écrit d'une manière assez libre sur les droits respectifs des deux puissances, et sur les limites si difficiles à poser entre le sacerdoce et l'empire. Il y traitait aussi des libertés gallicanes ; et c'était surtout cet article qui portait ombre au pape. Le pontife s'apaisa néanmoins, en apprenant que l'ouvrage avait été censuré, et que l'auteur avait été destitué du syndicat. Paul V reçut des ambassadeurs de Perse, du Japon et de quelques autres pays éloignés ; et il nous reste peu de détails satisfaisants à cet égard. On sait seulement que les Nestoriens - Chaldéens firent une abjuration solennelle, et scellèrent le sceau d'une réunion complète avec l'Eglise romaine. Le pape s'occupa de fonder, parmi les religieux les plus zélés pour la propagation de la foi, l'étude des langues orientales, afin de travailler plus efficacement encore à la conversion des Juifs, des Sarrazins et de tous les autres infidèles. Il recommanda, dans tous les instituts religieux, l'étude des langues orientales, et le maintien de la doctrine de saint Thomas d'Aquin, pour lequel il témoignait le plus grand respect. Il favorisa et s'appliqua à étendre la pratique des prières de *quarante-heures*, qui se renouvelaient tous les mois dans les églises de Rome ; il confirma plusieurs ordres religieux et congrégations, tels que les Carmélites, les Carmes et les Augustins déchaussés, les Minimes, les Pères de la doctrine chrétienne, les Frères de la Charité, les Pères de l'Oratoire en France, les Ursulines, etc. Il prit à cœur la réforme des tribunaux dans Rome, et tout ce qui pou-

vait rassurer la tranquillité publique. Tant de choses louables et doivent faire excuser les soins donnés à l'agrandissement de mille, et la magnificence des qu'il fit construire, pour être l'héritage, tant à Rome qu'à l'étranger, et dans lesquels il rassembla plus beaux monuments de l'antiquité, avec ce que la sculpture et la peinture pouvaient, sous les yeux des artistes les plus habiles, et le plus distingué. Ce fut lui qui fit le frontispice de Saint-Pierre sur un plan différent de celui de Michel-Ange (V. MADERNO), palais Quirinal ou de Montecitorio, qui est devenu depuis la résidence ordinaire du pape. Enfin il fit bâtir à Rome de plusieurs fontaines, dont une (l'*Aqua Paola*) porte encore son nom. Paul V mourut à Rome le 27 janvier 1621, après avoir occupé le Saint-Siège seize ans et six mois, et eut pour successeur Grégoire XIV.

PAUL I^{er}. (PETROWITZ), empereur de Russie, fils de Pierre le Grand et de Catherine II, naquit le 1^{er} octobre 1754, et fut, dès son enfance, victime de la désunion dans laquelle vivaient ses parents. L'empereur Paul, par un ukase, qu'il ne regardait point comme son fils ; Catherine, qui ne lui témoignait plus d'affection, se montra seule disposée à le sacrifier à ses passions, dont l'existence du jeune empereur contrariait les vues ambitieuses. Cependant il fut élevé avec le célèbre physicien Lavoisier (Voy. ÉPICURUS, I, 264), et le comte Panin dont il n'oublia jamais les services. Ce jeune prince épousa, en 1774, une fille du grand-duc de Hesse-Darmstadt ; et son mariage, qui semblait parfaitement

t donner des héritiers à la grande-duchesse couches. Comme l'impératrice n'avait pas cette princesse, le prince Orloff était alors dans une faveur, cette mort souleva le sujet de beaucoup de conjectures pendant les funérailles achevées, que l'on songeait à donner une nouvelle épouse au

Profitant d'un voyage en Prusse Henri de Prusse fit à Catherine lui demander son fils, la main de sa nièce de Wurtemberg. Les deux partirent ensemble pour l'empereur reçut sa nouvelle épouse du grand Frédéric, ravi de plus en plus les nœuds de la Russie. Les deux frères de bonheur, se hâtèrent à Pétersbourg (1776); mais, qui devait donner de si nombreux et de si nombreux, commença sous les auspices. Catherine en fut satisfaite; et, ne semblant craindre de son fils, elle entra à l'Europe les héritiers du trône dans le plus grand due et la duchesse partirent pour Pétersbourg, en 1781, suivis d'un nombreux cortège, et ils eurent successivement la Pologne, l'Italie, la France et l'Angleterre. Partout les souverains se montrèrent également disposés à les recevoir. En tout, on leur fit l'accueil le plus affectueux; et ils eurent dans ce pays des souvenirs agréables. Quelques personnes leur firent encore les grâces et la comtesse du Nord, l'empereur et chevaleresque de son ordre leur donna des fêtes à Versailles; et le prince

de Condé, qui conçut pour le grand-duc une véritable amitié, le reçut avec beaucoup d'éclat, dans son palais de Chantilly. Ce voyage dura quatorze mois; et pendant tout ce temps, l'impératrice ne perdit pas un seul instant de vue les jeunes voyageurs. Elle avait exigé que des courriers vinssent lui apporter sans cesse de leurs nouvelles; et elle n'ignora rien de tout ce qui leur arriva. Après son retour, le grand-duc fut traité par sa mère avec beaucoup de tendresse; mais cette princesse soupçonneuse continua de ne lui laisser aucune part dans le gouvernement; et l'héritier du trône, confiné dans le palais de Gatschina, s'y montra très-prudent et très-moderé au milieu des suggestions ambitieuses qui l'entouraient. Ce prince était fort aimé du peuple et des soldats. On chercha plus d'une fois à se servir de son crédit et de son influence, contre l'impératrice; mais il refusa toujours de se prêter à de tels projets. Cependant, entraîné par son ardeur naturelle, il désirait vivement se signaler à la tête des armées. Lorsqu'il vit la guerre déclarée aux Turcs, en 1788, il sollicita avec beaucoup d'instance la permission de se rendre à l'armée: « Toute l'Europe, écrivait-il à sa mère, connaît le désir que j'ai de combattre les Ottomans; que dira-t-elle, en apprenant que je ne puis le faire? » L'impératrice répondit par cette seule phrase: « L'Europe dira que le grand-duc est un fils respectueux. » Elle lui permit néanmoins, peu de temps après, d'aller à l'armée de Finlande: mais elle ne lui donna aucun commandement; et l'héritier de l'empire, se voyant encore sans pouvoir et environné d'espions, revint malade à Gatschina, et continua de vivre dans la retraite jusqu'à la mort de

Catherine, qui termina, le 17 nov. 1796, sa longue et brillante carrière. Devenu maître de l'empire, Paul I^{er}. fit faire à sa mère des obsèques magnifiques; et, dans une autre cérémonie où se révéla complètement son caractère à-la-fois juste et bizarre, il fit décerner à la mémoire de son père, les honneurs dont ce prince avait été privé après sa mort (V. ORLOFF, XXXII, 143). Tout alors changea de face dans l'empire russe. Né avec des passions impétueuses et long-temps comprimées, le nouveau monarque voulut que, dans un instant, tout se conformât à sa volonté, que tout sentît le poids de sa puissance. La plupart des anciens favoris de Catherine furent exilés ou destitués de leurs emplois; et ceux que cette princesse avait disgraciés, jouirent de la plus haute faveur. La cour prit un aspect tout nouveau, et l'empereur voulut même que les usages et les costumes y fussent changés. On était sûr de mériter sa faveur si l'on paraissait devant lui avec un habit militaire exactement pareil à celui qu'il portait lui-même. L'ordre qu'il donna pour que personne dans son empire ne portât de chapeau rond, ne fut pas seulement fort ridicule, on doit encore le considérer comme un des actes les plus dangereux que le despotisme puisse se permettre, parce qu'ils frappent toutes les classes sans but apparent, et sans prétexte plausible. Il obligea ensuite toutes les personnes qui se trouvaient sur son passage à descendre de voiture et à se prosterner devant lui. Ce nouvel ordre, qui fut la cause d'un grand nombre de vexations, indisposa surtout la noblesse et le haut commerce de Pétersbourg. Paul I^{er}. faisait en même temps de nombreuses réformes dans toutes les

parties de l'administration, principalement dans l'armée, gagna jusqu'à l'habit et à la crosse des soldats. On prétend que Suwarow, à cette occasion : « De la queue d'un canon, et des queues de » des baionnettes. » Mais ces petites vexations, et même les grands abus de pouvoir auxquels livra Paul I^{er}., tenaient plus à l'orgueil qu'à l'inquiétude qu'il avait dans l'espèce de disgrâce qu'il avait passée les plus belles années de sa vie et surtout à la violence de son caractère qu'à un penchant décidé pour l'arbitraire et le despotisme : on ne peut que vent combler de faveurs et de distinctions, par erreur ou par partialité, il avait condamnées à l'oubli (V. KOTZEBUE, au Supplément). Paul allait lui-même au-devant de ses sujets; et tandis que, sous son règne, même sous Catherine II, que l'on s'adressait directement au monarque, il courait risque d'être dédaigné, il permit à tout le monde de l'aborder, et de lui présenter ses pétitions. Il fit plus; il établit de l'escalier de son palais destiné à recevoir toutes les personnes que l'on voudrait lui exposer, annonça qu'il n'en laisserait aucune sans réponse; mais bien de l'immensité des réclamations, il renonça à les lire. Comme il était attendu, le système de réformes et d'innovation de ce monarque ne tarda pas à se faire hors de son empire. On a vu Catherine II fort opposée aux principes de la révolution française; cette princesse s'était montrée, au commencement, très-déclarer les efforts des puissances qui combattaient cette révolution; elle s'était bornée à des p

nstrations : son fils em-
contraire, la cause des
e ardeur et une franchi-
s en pareil cas. Il entra
lition contre la France ,
ses états le roi Louis
lut que ce prince résidât
: Mittau avec la magni-
souverain , signa le ma-
c d'Angoulême avec la
s XVI. et ordonna qu'une
: déposée dans les archi-
it. Il ne traita pas avec
rds et de générosité, le
ondé, qui l'avait autre-
ecueilli lui-même : enfin
n Italie une armée de
gt mille hommes ; et
cette armée faisait la
ite campagne sous les
uwarow (*V. ce nom*),
ir une autre pour la Suis-
ordres de Korsakow. Il
le même temps un corps
ix Anglais pour les aider
la Hollande : mais ce
gé imprudemment, fut
pituler (*V. BRUNE*, au
), tandis que l'armée de
bandonnée par les Au-
suyait un échec considé-
: Zurich (*V. MASSENA*,
). Tous ces événements
dernier point la défian-
ntement de Paul I^{er}.
alliés ; et le cabinet de
ant semblé, vers la mê-
apporter quelques obs-
rojets sur l'île de Malte,
ait de se proclamer lui-
nd-maitre, il ne garda
ures, accusa hautement
le ministère de Vienne
Londres, et rappela ses
alliés se flattèrent encore
de le ramener ; mais
ous qu'ils donnèrent, ne

lut parurent ni franches ni catégo-
riques. Il avait réellement agi de
bonne-foi, et avec l'intention droi-
te et désintéressée de relever les trô-
nes, de rétablir la religion et le bon
ordre. Son indignation fut au com-
ble, quand il crut voir que l'Autriche
voulait s'approprier une partie des
états du pape et du roi de Sardai-
gne. Il donna ordre à son ambassa-
deur de quitter Vienne ; et M. de
Cobenzl fut obligé de s'éloigner de
Petersbourg. L'ambassadeur anglais
fut également contraint de partir ;
et toute espèce de relation se trouva
rompue entre les puissances alliées et
Paul I^{er}. Comme il arrive toujours
aux caractères violents et passion-
nés, ce prince se jeta aussitôt dans
des excès tout-à-fait contraires à ses
principes et à ses premiers plans.
C'était pour arrêter la révolution et
détruire le pouvoir des révolution-
naires ; c'était pour poursuivre les
régicides, qu'il avait pris les armes :
dès qu'il les eut déposées, il entra
en négociation avec les révolution-
naires de France, et avec le gouver-
nement que les régicides y avaient
créé. Il avait annoncé hautement
son projet de rétablir dans ce pays
le roi légitime ; et déjà il avait com-
blé ce prince de toutes sortes de
bienfaits : il l'accabla d'outrages,
et l'obligea de s'éloigner à la hâte de
ses états dans la saison la plus ri-
goureuse. Il alla plus loin encore ; il
se fit l'allié de Buonaparte, devint
l'admirateur de celui qu'il venait de
combattre, et plaça dans son palais
le buste de l'usurpateur du trône de
Saint-Louis (*V. BUONAPARTE*, au
supplément). Ses anciens alliés, ainsi
réduits à leurs propres forces, se vi-
rent contraints de traiter de la paix :
de là, les traités de Lunéville et d'A-
micus. Mais Paul I^{er}. avait froissé

tant d'intérêts, il avait irrité tant de passions par sa violence et son despotisme, il avait fait craindre à tant d'individus pour leur vie et leur liberté, que divers complots se formèrent contre sa personne. Malgré sa vigilance et la sévérité de ses précautions, un de ces complots éclata dans la nuit du 11 au 12 mars 1801. Les conjurés le surprirent dans son lit, et l'étranglèrent avec sa propre écharpe. On raconte que, quelques heures avant sa mort, ce prince avait paru de la meilleure humeur. Il était entré dans la chambre de l'impératrice, et lui avait parlé du ton le plus affectueux; il avait pressé son plus jeune enfant dans ses bras, et, après avoir ainsi passé en famille la plus grande partie de la soirée, selon sa coutume, il était allé tranquillement se coucher. Nous ne rapportons ces détails que pour faire voir que ce prince ne méritait pas le reproche qu'on lui a fait d'être mauvais époux et mauvais père. Simple dans ses goûts et dans ses plaisirs, il ne connaissait le luxe et la magnificence que dans la pompe des cérémonies. On ne lui connut point de maîtresse en titre; et il ne sacrifia jamais les intérêts de l'état à ses goûts personnels. Son valet de chambre Koutaïcoff eut seul quelque ascendant sur lui; et l'on obtint quelquefois des grâces importantes par la comédienne Chevalier, maîtresse de ce favori. Paul I^{er}. n'aimait ni les sciences spéculatives, ni les arts de pur agrément. Toute son attention se portait sur la science du gouvernement, et sur les moyens d'ajouter encore à la force et à la vigueur de son pouvoir. On découvre, même dans les écarts de sa politique versatile et bizarre, une intention évi-

dente d'élever la puissance au-dessus de toutes les autres, jusque dans sa résolution de grand-maitre de Malte, regardée par beaucoup d'hommes comme un acte de folie, ou d'écarter de reconnaître un but d'extension très-plausible, celui d'être à la marine et au commerce un boulevard au milieu du Méditerranée. On voit encore dans son plan, s'il eût pu être exécuté, assuré à cette puissance d'innombrables nombreux dans la noblesse les états de l'Europe, l'intention de conservation de l'ordre de l'Anglais ne s'y méprirent les obstacles qu'ils apportèrent au projet, furent une des premières du mécontentement de Ce prince fit ouvrir plusieurs et Petersbourg lui doit le boulevard de Michailow. C'est aussi qu'a été fondée dans cette maison des orphelins militaires huit cents enfants sont élevés ensuite convenablement la Russie lui doit une de fondamentales, et qui doit le plus efficacement contraindre la paix et à la durée de celle-ci c'est la succession au trône de primogéniture, et en mettant les femmes qu'à défaut d'un enfant mâle. La *Correspondant* de Labarpe fut adressé à l'auteur au grand-duc Paul faisait pour cela un traité annuel. Ce prince a laissé, de son second mariage, quatre garçons et filles. Son fils aîné lui a succédé le nom d'Alexandre. M. de Giron a publié une *Notice de Paul I^{er}. , empereur d'in-8°. de 24 pages.* N

PAUL (PAUL de SAUM) nu sous le nom de Chev-

le bateau, en décembre 1597, l'andière qui faisait le trajet de la seille au château d'If, eut pour marin le gouverneur de ce château, Paul de Fortia. Étant encore à bord, il voulut s'embarquer comme capitaine. Le capitaine, le trouvant jeune, le refusa ; Paul se glissa dans des ballots de marchandises et resta caché jusqu'à ce que le bateau fût en pleine mer. Forcé de rester capitaine de le garder. Après quelques jours, Paul passa, en qualité de capitaine, au service d'un commandant à Malte, et, quelques années plus tard, s'engagea comme simple soldat au fort Saint-Elme. Il s'y battit vaillamment contre son caporal, qu'il tua. La perte semblait inévitable ; mais les Français obtinrent sa grâce et le firent embarquer sur un navire armé en course. Paul s'y conduisit si bien, que le capitaine fut tué, il fut mis à sa place. Ses nombreux exploits ne tardèrent pas à signaler au grand-maître, qui était un vaillant serviteur d'armes, et lui donna le commandement d'un vaisseau de guerre. L'ayant amené au grand-maître, le fit commander un vaisseau de guerre. Le commandant Paul fut très-utile à la France pendant la guerre contre l'Espagne, et successivement chef d'escadre, lieutenant-général et vice-amiral du Levant. On raconte que son trait le plus remarquable fut celui du duc d'Antin. Louis XIV, étant allé à Toulon, en 1660, dit-on, confire sur les arêtes de la partie des oranges de son repas ce qui excita l'admiration des courtisans. La dépense que fit le chevalier Paul était très-élevée et telle que, s'il faut en croire l'abbé de Chapelle et Bachaumont, il était le premier et le plus

considérable du pays. Dans maintes rencontres, ce fut contre des forces supérieures, au-dessus des siennes que le chevalier Paul combattit, et toujours avec succès. On le chargea, en 1666, de conduire à Lisbonne Françoise de Savoie-Nemours, qui allait épouser Alphonse, roi de Portugal ; ce fut sa dernière campagne. La goutte et plusieurs autres infirmités ne lui permirent pas de servir plus longtemps. Il commanda cependant la marine à Toulon, jusqu'à sa mort, arrivée le 18 octobre 1667. Son Oraison funèbre fut prononcée dans la cathédrale, par le père de Villecroze, de l'Oratoire, mais n'a pas été imprimée. Esménard lui a consacré quelques vers dans le poème de la Navigation : et Chapelle et Bachaumont ont dit de lui :

C'est ce Paul dont l'expérience
Gourmande le mer et le vent ;
Dont le bonheur et la vaillance
Rendent formidable la France
À tous les peuples du Levant.

A. B—T.

PAUL, (L'abbé AMAND-LAURENT), ex-jésuite, de l'académie de Marseille, né, en 1740, d'une famille distinguée, à Saint-Chamas, en Provence, est mort à Lyon, le 29 octobre 1809. Son frère aîné, François PAUL, auteur de plusieurs volumes de la *Collection académique*, partie étrangère (1), mort en 1774, lui avait donné les premiers éléments. Après avoir achevé ses études au collège de Belzunce, à Marseille, l'abbé Paul entra chez les jésuites, et enseigna les belles-lettres dans leurs collèges jusqu'à la suppression de cette société. A cette époque, Arles lui confia la chaire de rhétorique,

(1) Il a fourni à cette compilation, les *Mémoires* des académies de Berlin, de Bologne et de Turin ; on lui doit aussi des traductions de quelques ouvrages de Heister et de Van-Swieten.

qu'il remplît d'une manière distinguée. La mort de son frère le fit renoncer à la carrière de l'enseignement public : il rentra dans le sein de sa famille, et s'y livra tout entier à son goût pour la traduction des classiques latins, goût que lui avait inspiré celle des Extraits de *Tacite* par d'Alembert. Les fruits de ses veilles furent : *Velléius Paternulus*, *Florus*, *Justin*, *Morceaux choisis de Tite-Live*, *Corn. Népos*, *Phèdre*, *Sulpice-Sévère* et *Eutrope*. Ces traductions ont eu du succès ; elles sont en général fidèles ; mais on a reproché au traducteur un peu de sécheresse. Velléius surtout, « ce » modèle inimitable des abrégés », est encore à traduire, s'il est possible de rendre l'élégante brièveté de l'auteur et le bonheur de ses expressions. Outre ces classiques latins, l'abbé Paul avait traduit un ouvrage italien (les *Heures de récréation* de Guicciardini), en espagnol, langue qu'il avait apprise à Tolède, où les orages de la révolution l'avaient forcé de chercher un asile. Il aurait pu enrichir notre littérature de la traduction de quelques classiques grecs ; car la langue de Démosthène ne lui était pas moins familière que celle de Cicéron. On lui doit encore un *Cours complet de latinité*, des *Fables et descriptions d'animaux*, en latin élémentaire ; des *Versions chrétiennes*, et des *Thèmes chrétiens*. Les muses latines avaient quelquefois égayé ses loisirs. On a publié de lui (Lyon, 1804, in-8°.) un *Recueil de Morceaux de nos meilleurs poètes*, traduits en vers latins, parmi lesquels on distingue une imitation de l'*Art poétique* de Boileau. Si dans ses dernières années l'abbé Paul ne jouit pas de toute l'aisance à laquelle une vie si utile-

ment employée lui donnait d'il paraît qu'il n'est pas mort de plus triste indigence, si l'on en par une réclamation que son tère adressa au journal de *Lyon* 1810. N—

PAUL (SAINT VINCENT DE VINCENT.

PAUL DE CASTRO. V. CA. XIII, 346.

PAUL D'ÉGINE ou *ÆGIN* célèbre médecin grec, naquit l'île d'Égine, aujourd'hui *Eng* vécut, non au quatrième siècle, me l'ont avancé René Moreau et niel Leclerc, mais bien dans les conquêtes du calife Omar. conséquent dans le septième : Nous avons peu de renseignements sur la vie de ce médecin. Nous seulement qu'il fit ses études médicales à Alexandrie, quelques temps avant la prise de cette ville par Amrou, et que, pour augmenter la somme de ses connaissances, il voyagea non-seulement dans la Grèce, mais encore dans d'autres régions, comme l'indiquent les vers grecs qui sont à la tête de ses œuvres, et dont voici la traduction latine :

*Pauli laborem nosce me, qui plurimum
Invisit orbis terras, Æginæ satus.*

Paul d'Égine ferme la liste de médecins grecs classiques ; car, lui, l'art de guérir tomba, ainsi que tous les autres arts, dans la barbarie, pour ne se relever qu'au douzième siècle. Comme s'était rendu fort habile dans la chirurgie, et particulièrement dans les accouchements, les Arabes moignèrent beaucoup d'estime et surnommèrent l'*accoucheur* ; d'autres parts les sages-femmes venaient réclamer ses conseils. Quoiqu'il puisse pas le considérer comme

et-à-fait original, puisqu'il est salien, et qu'il a puisé dans Oribase, on est cependant convenir qu'il émet souvent idées qui lui sont propres ; et pas toujours de l'avis de et dans plus d'une occasion rage de réfuter les opinions rate. Ses descriptions de sont courtes et succinctes, ctes et complètes. Il prend aient pour base de ses explia théorie galénique des hurdinales. C'est surtout dans gie que Paul d'Égine s'est supérieur, non - seulement il y avait acquis plus d'expé- aucun autre médecin grec, ore parce qu'il n'a point ilement ses prédécesseurs, usieurs méthodes curati- ppartiennent. Sous ce rap- lques auteurs le mettent à Celse, et le lui préfèrent ertains égards. Un des cha- s plus curieux et les plus de la chirurgie de Paul, est redit celui qui traite de l'ex- les traits ou flèches dont se les anciens. Il énumère tou- différences qui distinguaient iments meurtriers; il parle tière dont on les formait, gure, de leur grandeur, de été, de leur disposition, orce. Ainsi l'on voit que, apport de la matière, leur vulnérante était de fer ou e, d'étain, de plomb, de : verre, ou d'os, ou de ro- même de bois. Sous le rap- figure, ils étaient ronds, ou sillonnés, ou armés de parmi ces derniers, les uns s pointes dirigées en arriè- res les présentaient en op- l'ustar de la foudre, afin

d'augmenter la difficulté de leur ex- traction; d'autres enfin avaient leurs pointes mobiles, de telle sorte qu'elles ne se développaient que quand on voulait tirer le dard de la plaie. Pour la grandeur, les flèches n'avaient, dans leur partie vulnérante, qu'un, deux ou trois doigts. Les unes étaient simples; les autres, composées ou multiples, laissaient tomber au fond de la plaie de petits fragments de fer. Relativement à leur disposition, les unes étaient fixées au bois avec solidité; les autres faiblement, pour qu'elles pussent se séparer de leur tige et rester dans l'intérieur des or- ganes. Quant à leurs forces ou pro- priétés, elles différaient, suivant que leur extrémité était ou n'était pas enduite de poison. On voit qu'avant l'invention des armes à feu, les hom- mes avaient passablement perfec- tionné les moyens de se détruire. Outre ce chapitre de renseignements archéologiques, nous avons encore à Paul d'Égine l'obligation de nous avoir transmis plusieurs fragments des anciens médecins, et particuliè- rement la lettre de Dioclès de Ca- ryste au roi Antigone *Sur la conser- vation de la santé*. Les œuvres de Paul d'Égine ont eu un grand nom- bre d'éditions; voici les principales. *Editions grecques*: Venise, 1528, in-fol., chez Alde; Bâle, 1538, in-fol.; cette dernière édition est due aux soins de J. Gemusæus, qui, par ses corrections et ses notes savantes, l'a rendue bien supérieure à la pre- mière. *Editions latines*: Bâle, 1532, 1546, in-fol.; Cologne, 1534, 1548, in-fol.; Paris, 1532, in-fol.; Veni- se, 1553, 1554, in-8°; Lyon, 1562, 1567, in-8°. Cette dernière édition, qui a plus de mille pages, est la meil- leure, parce qu'elle contient les No- tes et les Commentaires de Gonthier

d'Andernach, de Cornarius, de J. Goupil et de Dalechamp. Une *Édition arabe* a été donnée par Honain, célèbre médecin syrien. Enfin Pierre Tolet, médecin de Lyon, a traduit en français la chirurgie de Paul-d'Égine, Lyon, 1539, in-12. On a imprimé souvent à part plusieurs livres des œuvres de Paul-d'Égine, et principalement le livre premier, sous le titre de *Præcepta salubria*, Paris, 1510, Henri Estienne, in-4°.; Strasbourg, 1511, in-4°.; Nuremberg, 1525, in-8°, etc. Rud. Aug. Vogel a publié : *De Pauli Aeginetæ meritis in medicinam, imprimisque chirurgiam prolusio*, Göttingue, 1768.

R—D—N.

PAUL DE LA CROIX, fondateur d'un ordre régulier, né, le 3 janvier 1694, à Ovada, petite ville de l'état de Gènes, enclavée dans le Montferrat, portait, avant d'entrer en religion, le nom de Paul-François Danei. Ayant pris de bonne heure le goût de la piété, il forma le dessein d'établir une congrégation de religieux, et se retira, en 1720, dans un ermitage avec un de ses frères. Le pape Benoît XIII leur donna lui-même la prêtrise, en 1727, et Benoît XIV approuva leur institut en 1741 et en 1746. Clément XIII et Clément XIV favorisèrent aussi cette congrégation, qui porte le nom de *Clercs déchaussés de la croix et passion de N. S. J.-C.* Paul établit un noviciat, donna des missions, et forma douze maisons de son ordre en divers lieux d'Italie, sans compter une maison de femmes à Corneto. L'habit des religieux est noir, en mémoire de la Passion. Le pieux fondateur mourut le 18 octobre 1775, ayant en la satisfaction, peu auparavant, de voir Pie VI confirmer son institut par une bulle qui commence par

ces mots : *Præclara vi* vie a été publiée à Ro P. V. M. de S. Paul, 1786 donne beaucoup de détails sur la vertu de Paul de la Croix et le 18 février 1821, F nonça qu'il avait pratiqué dans un degré héroïque; que dans le décret que connu personnellement Croix, et a été témoin de sa sainte.

PAUL DE SAMOSAT, hérétique du troisième siècle dans la capitale de la Cilicie de parents obscurs et sans fortune. Vers l'an 260, il était évêque de sa ville natale, quand il fut élu patriarche d'Antioche, après la mort de Demetrianus, personnage recommandable par la pureté de sa vie, que par l'orthodoxie de sa doctrine. Son successeur fut choisi pour lui ressembler. Il est difficile de dire comment il parvint à une si haute dignité: ce ne fut pas à ses mœurs qu'il en fut redevable, à peine établi sur son siège, il fit des extorsions, son faste, et ses vices de tout genre aux dépens de la ville d'Antioche. Des sectes hérétiques qu'il avait établies dans le palais l'accompagnaient par tout, et ce serait trop long d'énumérer toutes les mérites qu'on lui reproche: on lui reproche surtout d'avoir méprisé et d'horreur pour la doctrine de la croix; mais on lui reproche aussi d'avoir méprisé et d'horreur pour la doctrine de la croix, en reproduisant des erreurs de Sabellius, tant, comme il est assez connu. Suivant lui, le Père, le Fils et l'Esprit n'étaient qu'une seule et même substance; le Verbe et le Saint-Esprit n'étaient que des personnes dans le Père, sans aucune réalité et personnelle: ils

omme la raison dans l'homme tenait, parmi d'autres erreurs, Jésus-Christ n'était qu'un homme, qui n'avait rien de sa personne, mais que ses actions avaient rendu la divinité. Une doctrine si à celle de l'Église, animait contre lui les membres distingués du clergé : cependant il était fort puissant et considéré à la cour de Zénobie, maîtresse de la Syrie, per osait s'élever contre lui. La de ducenier ou de receveur vôts publics, qu'on lui avait, lui procurait un grand pouvoir. saint Denys d'Alexandrie fut le qui osa réfuter ses doctrines. Paul répondit ; et il s'encontra eux une querelle, qui se prolongea longtemps. Un concile fut enfin à Antioche, l'an pour y juger ses opinions : et les y présenter d'une manière captieuse et si adroite, qu'on ne prononça rien contre lui. Un concile, qui fut tenu dans la ville, en 267, et qui fut présidé par Firmilien, évêque de Césarée de Cappadoce, n'eut pas plus de succès : Paul resta toujours sur son pied. Cependant, comme il continuait à répandre ses fausses doctrines, on fut obligé de convoquer un nouveau concile, en 270. Hyménée, archevêque de Jérusalem, le présida : l'évêque d'Antioche, célèbre par sa séquence, nommé Malchion, tint Paul en face, et démontra complètement l'évidence de ses erreurs, que le patriarche fut contraint d'une voix unanime, et déchu de sa dignité. Aussitôt on le déposa, pour le remplacer, Domitius de Demetrius, son préteur. Cette sentence n'épouvau-

ta pas Paul, qui, sort de l'appui de Zénobie, se maintint, malgré les fidoles d'Antioche, dans la maison patriarcale. Comme la reine Zénobie professait, dit-on, la religion juive, ou du moins se montrait favorable aux Juifs, Paul, pour flatter cette princesse, paraissait disposé à adopter leurs opinions. Aussi plusieurs Pères de l'Église ont-ils dit qu'il fallait considérer les Paulianistes comme de véritables juifs. La résistance de l'hérétique ne dura pas plus long-temps que la puissance de la reine de Palmyre. Après la défaite et la prise de cette princesse, les évêques qui avaient déposé ce prélat, s'adressèrent à Aurélien, pour se plaindre de la conduite de Paul, et demander son entière expulsion. Ils n'eurent pas de peine à l'obtenir : Aurélien, qui sans doute ne prenait pas beaucoup d'intérêt au fond de la querelle, fut bien aise de mortifier un protégé de Zénobie ; et Paul se vit obligé d'abandonner le palais patriarcal. On ignore ce qui a pu lui arriver depuis cette époque ; l'histoire ne fait plus mention de lui. Sa secte dura plus d'un siècle après lui. On possède encore dix questions adressées par Paul de Samosate, à saint Denys, patriarche d'Alexandrie, avec la réponse de ce dernier : on les trouve dans le n°. volume de la Bibliothèque des Pères. On a cependant quelques doutes sur leur authenticité. S. M—N.

PAUL DIACRE, appelé aussi quelquefois Warnefrid du nom de son père, littérateur distingué, et le meilleur historien du moyen âge, était né, vers 740, à Cividale (*Forum Julii*), capitale du Frioul. Comme il existait alors une école fameuse dans sa ville natale, on peut conjecturer qu'il y fit ses premières études.

Il reçut aussi des leçons de Flavien, grammairien à Pavie, et il fut ensuite admis à la cour de Rachis, roi des Lombards, qui l'engagea à s'appliquer à l'étude des livres sacrés. Paul, cédant aux vœux de ses parents, revint dans le Frioul, et fut ordonné diacre de l'église d'Aquilée, au plus tard en 763, puisqu'un acte de cette année lui en donne le titre. Peu de temps après, Didier, à qui Rachis, son frère, avait cédé le trône en se retirant dans un monastère, rappela Paul à sa cour, et l'éleva à la dignité de notaire ou chancelier, dont celui-ci était revêtu lorsque Charlemagne anéantit le royaume des Lombards (Voy. DIDIER). Quelques historiens ont prétendu que Paul suivit Charlemagne en France, où ce prince chercha à le retenir par ses bienfaits, et qu'ayant conspiré contre l'empereur, celui-ci se contenta de l'exiler dans l'île de Tremiti. Mais il est démontré que, loin de s'attacher au vainqueur de Didier, Paul se réfugia dans un cloître, comme dans un port assuré contre les vicissitudes de la fortune. On ne sait pas l'époque où il embrassa la règle du Mont-Cassin; mais c'est de cet asile, qu'il adressa, en 781, à Charlemagne, alors à Rome, une Élégie, dans laquelle il réclama la liberté de son frère, fait prisonnier au sac de Pavie, et qui languissait, depuis sept ans, dans une forteresse de France. Ce fut alors que l'empereur détermina Paul à le suivre dans ses états héréditaires, et il le chargea d'enseigner la langue grecque aux clercs qui devaient accompagner en Orient sa fille Rotrude, promise au fils de l'impératrice Irène (Voy. ce nom). Paul passa plusieurs années à la cour de Charles. Il visita la France, et s'arrêta quelque temps à Metz, à la

demande d'Angelramo, cette ville, qui le pria d'offrir à son père, à l'occasion de sa mort, le poème de ses prédécesseurs. On ne sait que lui témoignait de la reconnaissance, ne l'empêchait pas de se livrer aux solitudes du Mont-Cassin, que l'empereur lui en eut donné la permission, il se hâta d'y retourner, et il y mourut vers l'année 785, le 15 avril, selon dom Calmet, qu'il fut enterré près de l'abbaye de Benoît. Si l'on en croyait les éloges de Pise, son contemporain, il aurait égalé les plus grands hommes de l'antiquité. Dans une pièce conservée, il le compare à Virgile, à Philon, à Paul, en lui répondant, réplique si exagérée, et dont on ne sait de grec et d'hébreu que quelques mots qu'il a appris en Italie. De toutes les poésies de Paul Diacre, on ne cite plus que celle pour la fête de saint Étienne, *queant laxis*, etc., devant dans l'histoire de la mesure de l'application qu'en a fait Guazzo à la mesure de l'œuvre de Guido, XIX, 88). C'est un historien que Paul continue sa grande réputation; et c'est I. *Historia miscella*. Ce livre, ainsi nommé, parce qu'il est une espèce de centon, formé de beaux de différents auteurs, a été repris à la demande d'Adrien de Bénévent. Il est composé de vingt-quatre livres. Les premiers contiennent l'histoire de l'empire, avec quelques additions de cinq suivants, les seuls que Paul, comprennent l'espèce de centon écoulé depuis le règne de Julien jusqu'à celui de Justinien, attribue les huit derniers livres à Sappho Sagax (V. LANDULF, 333). Cette compilation

mière fois, à Rome, en ce titre: *Eutropius historis, et post eum Paulus de historiis Italicæ pro Romanorum*, a été réimprimés plusieurs fois; la meilleure celle que Muratori a puté des *Rerum Italicar.* II. *De gestis Longobardi sex.* Cette histoire des commence à leur sortie linavie, et finit à la mort ad, en 744. Erchempert rée jusqu'à l'année 888 MPEAT, XIII, 239; et enonymes, l'un de Bénévent, Salerne, en ont donné la n, le premier jusqu'en econd en 996, époque de a des petites principautés mbards s'étaient faites à i de l'Italie. Paul manque e et d'exactitude, et son rossier; mais son Histoire moins très-précieuse, par ombre de faits importants iferme, et qu'on cherche-ment ailleurs. Elle a été ec l'ouvrage de Jornandès ths, etc., par Bonav. Vul-ensuite par Hug. Grotius; ri l'a insérée, avec une t les différentes continua- s les tomes I et II du *Re- a vient de citer.* III. *Ges- vorum Metensium.* Cette des évêques de Metz a été r Freher, dans le *Corpus rancicæ*, et par dom Cal-ès un manuscrit de l'ab-aint-Arnoul de Metz, dans du tome premier de son e *Lorraine*, 63-108. On ussi dans le tome XIII de *patrum*, édition de Lyon. e de saint Grégoire - le bliée par Mabillon, dans

le tome premier des *Acta sanctorum ord. S. Benedicti*, et à la tête de l'édition des *OEuvres* de ce père, donnée par les Benedictins. On citera encore de Paul Diacre, un *Abrégé* de la grammaire de Festus (V. ce nom), et un recueil d'*Homélies*, 1482, in-fol.; Bâle, 1493, même format, et réimprimé plusieurs fois dans le seizième siècle; enfin deux *Sermons*, que D. Martène a insérés dans le tome IX de l'*Amplissima collectio*. Les curieux peuvent consulter, pour des détails, la *Biblioth. medii ævi* de Fabricius, avec les notes de Mansi; les biographes ecclésiastiques, et en particulier Oudin; mais surtout l'ouvrage de Liruti sur les écrivains du Frioul (V. LIRUTI). On a de Guill. Moller une Dissertation: *De Paulo Diacono*, Altdorf, 1686, in-4°.; et Tiraboschi lui a consacré une excellente Notice, dans le tome III de la *Storia della letteratura Italiana.* W—s.

PAUL-ÉMILE (*LUCIUS-ÆMILIUS-PAULUS*), surnommé l'*Ancien*, général romain, appartenait à la famille *Æmilia*, l'une des plus illustres de la république, et qui donna son nom à l'une des tribus de l'ancienne Rome, d'où sortirent un grand nombre de personnages distingués. Maim-Æmilius Mamerminus fut deux fois dictateur (l'an 437 et 434 avant J.-C.); et ce fut lui qui porta la loi *Æmilia* par laquelle la durée de la censure, fixée d'abord à cinq ans, fut réduite à dix-huit mois. Marcus-Æmilius Lepidus, donna son nom à une autre loi *Æmilia*, destinée à modérer le luxe des festins. La voie *Æmilia*, le portique du même nom, sont autant de monuments des services rendus par cette famille. Paul-Emile, sujet de cet article, fut fait consul avec M. Livius Salinator, l'an

219 av. J.-C. (535 de Rome), et fut chargé, avec son collègue, de terminer la guerre contre Démétrius, roi d'Illyrie. Ce prince avait fait, de Dimala, sa place d'armes. Paul-Émile emporte cette ville après sept jours de siège, et va tout de suite attaquer Pharos, où Démétrius avait établi sa résidence. Cette capitale est prise et démolie; toutes les autres forteresses ouvrent leurs portes aux vainqueurs: Démétrius se retire auprès de Philippe, roi de Macédoine. Les Romains laissent le royaume d'Illyrie à Pinée, en lui imposant un tribut; et Paul-Émile, après cette campagne de quelques mois, reçoit à Rome les honneurs du triomphe. Mais, cité ensuite devant le peuple, et accusé d'avoir détourné une partie du butin, il n'obtint qu'avec peine son acquittement. La république ne tarda pas à se trouver dans les circonstances les plus critiques: Annibal, après avoir pris Sagonte, pénétra en Italie; et trois défaites consécutives apprirent aux Romains à trembler pour leur existence. La sage lenteur de Fabius Maximus mit pour quelque temps un terme aux succès des Carthaginois; et lorsque ce dictateur sortit de charge, vers la fin de l'an 217, on jugea nécessaire d'appeler au consulat des généraux qui jouissent de la confiance du peuple et de l'armée. Varron, qui ne parlait que de livrer bataille, était l'idole de la jeunesse; mais on sentait la nécessité de lui donner un collègue qui sût modérer son ardeur, et l'on jeta les yeux sur Paul-Émile, connu par sa circonspection. Une loi, portée après la mort de Flaminius, venait heureusement d'ordonner que l'on dérogerait, pendant toute la guerre d'Italie, à la loi qui défendait de déferer deux fois en dix

ans le consulat au même Paul-Émile et Varron furent élus (30 avril 216); et au moment où le premier partit pour le camp, Fabius crut devoir lui rappeler de nouveau la plus grande prudence (V. FABIVS, XIV, 16). Dans le camp, Paul-Émile eût bien voulu tenir le commandement de des troupes, pour ne pas compromettre le salut de l'armée entière, laissant dépendre d'une main de son bouillant collègue: mais il n'était pas homme à se laisser des droits de sa charge; qu'un consul ne pouvait déshonorer, céder à son égard. Le général de la cavalerie (qui n'avait pu refuser au dictateur le commandement de la légion) n'avait pu refuser au dictateur le commandement de la légion. Le commandement fut donc chaque jour entre les mains de Paul-Émile, suivant l'usage. Jamais il n'avait mis sur pied une armée si nombreuse: ces préparatifs si longs prouvaient bien qu'il n'était pas naturel de désirer que cette campagne finisse à la guerre: tous ces soins étaient inutiles; et la témérité de Paul-Émile (V. VARRON) et de son collègue, qui avaient fait la plus grande défaite la plus sanglante qu'ils eussent essuyée jusqu'à présent. On peut lire, à l'article (II, 215-217), les détails de la bataille de Cannes, livrée le 21 août 216. Paul-Émile, blessé, après y avoir fait de grands prodiges de valeur, voyant son armée en pleine déroute, aimait mieux mourir par le fer de l'ennemi que de s'exposer encore une fois à la haine de ses envieux. Un légionnaire trouvant le corps de Paul-Émile sur une pierre, et couvrant sa face, le pressa de monter sur son cheval et de se sauver pendant qu'il était encore quelque force. » dit Paul-Émile, mon

j'expirerai ici sur le corps de mes compagnons d'armes. Averti de ma part le sénat de former une loi avant que le vainqueur se sente ; et dites à Fabius que ce n'est que par la sagesse de ses conseils. En ce moment arriva une foule de fuyards, puis un gros d'ennemis les poursuivaient, et qui le consul sans le connaître. Il laissa un fils (Voy. l'arant), et une fille (*Æmilia*), mariée au grand Scipion sur l'Africain. C. M. P. **ÉMILE** (*LUCIUS - ÆMILIUS*), surnommé le *Magnifique*, l'un des plus grands cadets de l'ancienne Rome, était né à Ariminum, et naquit l'an 526, 228 av. J. C. Il se montra dès sa jeunesse, moins empressé de mériter les éloges que de mériter les succès si difficiles à obtenir sur la tribune, et l'on ne le vit jamais chercher la faveur populaire. Il se distingua par son zèle pour ses devoirs, et par sa bonne heure la réputation d'homme juste et droit. S'étant présenté pour la charge d'édile, il eut douze concurrents, de toutes les premières familles. Peu de temps fut admis dans le collège des édiles, et fit, dès-lors, une étude scrupuleuse des usages religieux, et se montra constamment le plus exact observateur. Il ne s'appliqua avec moins de zèle à faire respecter les anciens réglemens militaires, à bout de gagner l'amour des soldats, malgré la sévérité avec laquelle il les maintenait dans l'obéissance. Après avoir passé par toutes les charges, il fut envoyé

(l'an de Rome 566, av. J.-C. 188) avec le titre de proconsul, en Espagne. Surpris d'abord dans le pays des Vastetans par les Lusitaniens, il éprouva un échec considérable ; mais il remporta sur eux à son tour une victoire décisive (V. Tite-Live, xxxvii, 47). Toutes les villes qui avaient pris part à la révolte des Ibériens, s'empressèrent de se soumettre ; et il revint à Rome, dit Plutarque, sans s'être enrichi d'une seule drachme. Cette réflexion de l'historien prouve que la vertu des généraux romains n'était déjà plus le désintéressement. Paul-Émile fut élu consul (l'an 572-182). Au sortir du consulat, il vint, à la tête d'une armée de huit mille hommes, camper sur le territoire des Liguriens (les habitants de la rivière de Gènes), qui inquiétaient leurs voisins par des excursions continuelles. Aussitôt ils lui envoyèrent des députés sous prétexte de demander la paix, mais en effet pour reconnaître ses forces ; et ayant obtenu une trêve de dix jours, ils en profitèrent pour rassembler toutes leurs troupes et fondre sur les Romains, qui, surpris dans leur camp, soutinrent ce choc inattendu, sans toutefois pouvoir se dégager. Paul-Émile se hâta de faire connaître sa situation au sénat ; mais ne voyant point arriver les secours qu'il avait sollicités, il se décide à attaquer les Liguriens, et remporte sur eux une victoire complète. Il se contenta de raser leurs forteresses et de leur ôter les vaisseaux dont ils ne se servaient que pour la piraterie, et revint à Rome recevoir les honneurs du triomphe. Cette cérémonie fut embellie par la présence des ambassadeurs liguriens, qui jurèrent solennellement de ne jamais prendre les armes que par les ordres du peu-

ple romain (*Voy. Tite-Live, xl, 34*). Paul-Émile, ayant demandé plusieurs fois le consulat sans pouvoir l'obtenir, abandonna la carrière des emplois publics, pour se livrer tout entier à l'éducation de ses enfants, qu'il fit élever avec une recherche que le bon Plutarque ne semble pas approuver (1). Cependant les Romains étaient engagés depuis trois ans dans une guerre contre Persée, roi de Macédoine; et l'on commençait à sentir la nécessité de lui opposer un général assez habile pour terminer une lutte qui durait depuis trop long-temps. Tout-à-coup le bruit se répand que Persée, enflé de ses succès, s'est allié aux peuples des bords du Danube, et qu'il médite de porter lui-même la guerre en Italie. Tous les yeux se tournent alors sur Paul-Émile: mais ce guerrier, déjà sur le retour de l'âge (il était dans sa soixantième année), et habitué au calme de la vie domestique, ne se souciait plus de quitter ses foyers; et il fallut que ses amis et ses parents lui fissent en quelque sorte violence pour le déterminer à se rendre à l'assemblée. Les cris de joie et les battements de mains qui l'accueillirent de toutes parts, lui prouvèrent que Rome espérait qu'il ramènerait la victoire sous ses aigles. Il fut déclaré consul (l'an 586, avant J.-C. 168); et quelques jours après il prit congé du peuple romain par un discours plein de sages conseils. Trente jours lui suffirent pour battre et détruire la flotte de Gen-

tus, roi d'Illyrie, allié à l'assiéger dans sa capitale; et de se rendre avec toute sa flotte, qui fut envoyée à l'embouchure du Danube, à l'embouchure du golfe de Thermopyles, où il se rendit dans la Macédoine, et vint camper en face de Persée. Persée occupait, au pied du mont Pelion, une position inexpugnable; mais Paul-Émile s'occupa d'abord de rassurer la confiance des soldats, et de rétablir l'ancienne discipline; et il fit observer un silence à ceux qui préféraient donner des conseils, disant que le soldat était fait pour obéir, et non pour commander. De plus, il ne put jamais forcer Persée à quitter la Macédoine dans son camp; mais il fit marcher Scipion Nasica, et Flaminius, son propre fils, à la tête de cinq mille hommes, pour occuper la côte; mais, dès qu'ils furent hors de la vue des Macédoins, ils retournèrent sur leurs pas, dans la Perrhébie, s'emparant de l'isthme de Thermopyles, et se rendent maîtres de la ville, tandis que le consul Paul-Émile avait l'attention de l'ennemi par ses attaques. Persée, se voyant abandonné, se voyant en retraite en bon ordre sur le mont Pelion, il est suivi aussitôt par Paul-Émile. Le consul, malgré l'ardeur de ses soldats, ne voulut pas engager le combat avec des troupes épuisées, et moins nombreuses que celles de Persée. Il établit un camp sous les yeux de l'ennemi, et ne pas l'inquiéter. Ce fut dans cette occasion qu'il répondit à Scipion, qui le pressait de donner le combat: « A votre âge, vous ne pouvez pas » comme vous; à mon âge, je ne puis que » rez comme moi. » La nuit suivante, il arriva une éclipse de lune, et les Romains regardèrent comme un présage sage assuré de la chute de Persée, et de la chute de la Macédoine; et Paul-Émile

(1) « Il vaqua, dit Plutarque, à bien instruire ses enfants, non-seulement en la discipline romaine, mais comme lui avait été nourri, mais aussi un peu trop curieusement en la grecque; car il ne tenait pas seulement des maîtres de grammaire, de rhétorique et de dialectique, mais aussi des peintres, des sculpteurs, des piqueurs et dompteurs de chevaux, et des veneurs grecs à l'éducation de ses enfants. » Vie de Paul-Émile, ch. x.

mit dans cette idée, en ordonnant
sacrifices à la Lune et à Hercule.
Le matin il fit ranger ses troupes
bataille; mais il ne donna point
le signal du combat, quoique,
et d'autre, l'impatience fût égale
à venir aux mains. Ce fut seule-
ment vers le soir, que l'action com-
ença par quelques détachements
fourrageurs; les légions s'avan-
cèrent pour soutenir ou protéger la
retraite de leurs troupes légères, et
mêlée devint bientôt générale. Les
Romains, arrêtés par la phalange
macédonienne, qui présentait de tous
côtés un front inébranlable, étant
revenus à l'entamer, en exterminè-
rent jusqu'au dernier soldat; ce
fut plus dès-lors qu'un horrible
massacre, et la nuit seule protégea
la retraite des fuyards (1). Persée
avait enfui dès le commencement du
combat; mais, ne se croyant pas en
sécurité à Pella, il poussa sa marche
jusqu'à Amphipolis, et passa dans
le dé de Samothrace, où il chercha
asile dans le temple de Castor.
Pendant les villes de la Macédoine
ouvrirent leurs portes à Paul-Émile;
La générosité dont il usa envers
ceux qui recouraient à sa clémence,
ne put le faire oublier tout le pays.
Paul-Émile lui écrivit pour demander la

paix. Le consul, en voyant les députés de ce prince, naguère si puissant et alors si malheureux, ne put retenir ses larmes : mais l'attendrissement fit place à l'indignation, quand il vit que Persée gardait le titre de roi; il renvoya les ambassadeurs sans réponse. De nouvelles négociations qu'entama Persée, furent également inutiles, parce qu'il prétendait toujours traiter comme souverain de la Macédoine; trahi enfin par ses propres serviteurs, il fut conduit à Paul-Émile qui le reçut avec tous les égards dus au rang qu'il avait occupé : mais Persée s'étant jeté à ses genoux, il lui ordonna de se relever; et, après lui avoir reproché sa conduite envers le peuple romain, il le confia à la garde de Tubéron, son gendre, ne voulant pas supporter davantage la vue d'un prince qui se respectait si peu dans le malheur. Paul-Émile remit le commandement de l'armée à Sulpitius Gallus; et en attendant que le sénat lui eût fait connaître ses intentions, il visita les villes les plus célèbres de la Grèce (1), donnant partout des marques de sa grandeur d'âme, de sa générosité et de son amour pour les arts (Voy. MÉTRODORÉ, XXVIII, 473). Il régla ensuite, de concert avec les commissaires du sénat, le sort de la Macédoine, qui fut déclarée libre de se régir d'après ses anciennes lois, moyennant un tribut dix fois moindre que celui que Persée en exigeait pour la ty-

[illegible][illegible]

ranniser. Il fit aussi célébrer à Amphipolis, en mémoire de ce grand événement, des jeux et des fêtes auxquels assistèrent les rois de l'Asie, et les députés des villes de la Grèce. Comme on le louait de l'ordre qu'il avait su établir dans ces grandes réunions, composées de peuples si divers, Paul-Émile répondit, « que les apprêts d'un festin et l'ordonnance d'une fête ne sont pas étrangers au coup-d'œil qui décide le gain des batailles (V. Tite-Live, XLV, 32.) » Le sénat, pendant ce temps, avait rendu contre l'Épire un décret plus que rigoureux, pour punir ce pays d'avoir favorisé Persée. On assure que Paul-Émile ne le lut qu'en versant des larmes; mais il l'exécuta néanmoins avec la dernière rigueur. Cet acte cruel accordait à l'armée romaine le pillage de toutes les villes. Le consul, sous prétexte de leur rendre la liberté, y envoya des centurions chargés, en apparence, d'en retirer les garnisons romaines; mais après avoir ordonné que tout l'or et tout l'argent fussent apportés dans les camps pour le trésor public, il permit aux soldats de ravir le reste des propriétés des malheureux habitants, dont 150,000 furent faits esclaves, et vendus au profit de la république: action odieuse, qui doit souiller à jamais la gloire de Paul-Émile, et prouver que l'atrocité politique du sénat romain ne permettait pas même aux plus recommandables de ses généraux de ne se pas déshonorer au sein de la victoire. Paul-Émile revint ensuite en Italie, emmenant avec lui Persée et toute sa famille. Il remonta le Tibre sur la galère de ce roi, ornée des boucliers d'airain enlevés à la phalange macédonienne; et, à son arrivée à Rome, il déposa dans la caisse de l'état les

trésors du roi de Macédoine demanda le triomphe. Les s frustrés de la part qu'ils esp de cette riche proie, voulurent poser à ce qu'on décernât c neur à leur général; mais Servilius, personnage consula posa silence aux mécontents: le peuple se réunit à lui pour der au vieux général un h qu'il avait si bien mérité. C dont Plutarque nous a cons description, durèrent trois Rome n'en avait point enc d'aussi magnifiques: Persée famille en fit le principal or (V. PERSÉE). Mais la joie vait goûter Paul-Émile, ento témoignages de la reconnaiss ses concitoyens, fut troublé chagrin que lui causa la pert deux jeunes fils, qui moururent, cinq jours avant, et le cad jours après le triomphe de le Ce double événement causa grande affliction aux Romains. généreux Paul-Émile, ayant qué une assemblée du peupl mercia de la part qu'il pren douleur, et chercha un sujet solation, en rappelant que, cours de sa vie, la fortune li presque toujours été favorabl adoptant cette opinion des a « qu'au sein de la prospérité, l' toujours s'attendre à quelque infortune, » il parut se félicite que ce malheur ne frappait et non la république. « Main » dit-il, l'homme qui a tri » et celui qui a porté des fer » également malheureux; m

(1) On évalue les sommes que Paul-Émile au trésor à près de quarante-cinq millions; le peuple romain se trouva par-là dispensé de aux charges publiques pendant 125 ans, c'est jusqu'au commencement de la première guerre de Jules César et d'Antoine.

its de Perséc vivent, ceux de -Émile ne sont plus. » Paul fut élu censeur (l'an 593-4 pendant qu'il exerçait cette nature, il raya les noms de nateurs auxquels il ne trouva titres suffisants pour siéger les premiers de l'état. Étant malade quelque temps après, dit, par le conseil des médecins à Velia ou Élée, dont on l'air pur. Il recouvra en effet, et revint à Rome faire les s annuels. Le lendemain il fit office spécial pour remercier de son rétablissement, et, nt fatigué, il se coucha pour un peu de repos : mais il lans un sommeil léthargique, rut trois jours après (l'an 60 avant J.-C.), à l'âge de pleuré des Romains et des rs, qui assistèrent en foule à ques. Paul-Émile avait été eux fois : il répudia, sans a sache les motifs, sa pre- mme, qui était de la famille, et dont il avait deux fils nt adoptés, l'un par la fa- bria (Voyez *FABIUS-MAXI- MILIUS*, XIV, 17), et ar la famille Cornélia (Voy. *EMILIEN*). Il eut de sa se- emme deux filles, mariées 1 fils de Caton-le-Censeur, e a Q. Tubéron; et deux fils, rurent très-jeunes, comme lit. Plutarque a écrit la *Vie* Émile, qu'il a comparé avec on.

W—s.

L. LUCAS. *V.* LUCAS.L. VÉRONÈSE. *V.* CALIARI.LE LA BELLE. *V.* VIGUIER.

LE (SAINT FRANÇOIS DE). ANCOIS.

LET (LE CHEVALIER), d'o- rlandaise, a la réputation,

aux yeux des Anglais eux-mêmes, d'a- voir fait en Europe le premier essai de la méthode de l'enseignement mu- tuel. Avant lui, dès 1747, un Fran- çais, nommé Herbault, avait for- mé, dans l'hospice de la Pitié, près du jardin des Plantes, une école de trois cents enfants, soumis à ce mode d'instruction et de discipline, si rapide, et si économique. Cette tentative d'un particulier isolé fut accueillie par de nombreux éloges; mais le résultat en fut éphémère, et cet exemple fut perdu parce que l'approbation avait été stérile. Le chevalier Paulet, fixé en France, et ne s'attendant qu'à une protection mesquine, ne songea point à réfor- mer et à étendre l'éducation popu- laire. Il conçut, en 1772, le plan d'un établissement spécial, où les fils des militaires morts ou blessés au service de l'état, devaient être ad- mis sans distinction, et être préparés pour la profession de leur choix. Il eût été digne du gouvernement de s'emparer de cette idée, et d'ouvrir aux classes plébéiennes un second établissement comparable à l'hôtel des Invalides. Le plan de Paulet n'obtint pas cette faveur; il ne fut redevable qu'à lui-même des pre- miers succès de son institut mili- taire. Louis XVI prit enfin cette école sous sa protection, et accorda 36,000 francs au fondateur, pour augmenter les moyens de prospé- rité de l'établissement. Des familles distinguées briguaient l'avantage d'y faire élever leurs enfants. Les objets d'études étaient aussi variés que les inclinations et la destination particu- lière des différents élèves. On habi- tuait ceux-ci à professer en sous- ordre, et à mériter de devenir mai- tres à leur tour pour les langues, les mathématiques et les arts d'agré-

ment. La police et presque toute l'administration leur étaient confiées. Un jury prononçait sur les infractions : les peines étaient purement morales ; elles consistaient dans un changement d'habit , et dans une oisiveté forcée , distinguée en *petite* et en *grande oisiveté*. Nous ne pouvons toutefois passer sous silence le reproche que font à la mémoire du chevalier Paulet plusieurs de ses élèves ; s'il faut les en croire , il s'emportait jusqu'à les prendre par les cheveux et à les frapper avec un trousseau de clefs. Quoique l'on fût fondé à lui reprocher encore d'avoir donné à son établissement des formes trop militaires , et que l'instruction y fût trop chargée pour être forte , il conserva la confiance générale , et il forma des sujets recommandables , soit pour les diverses branches de services publics , soit pour les professions libérales , et même pour les arts et métiers. La révolution le contraignit d'abandonner son ouvrage. Nous en avons parlé d'après la Notice émanée du plus illustre de ses élèves , le maréchal duc de Tarente , et publiée dans le *Journal d'éducation*, juillet 1816 , p. 229. — Jean PAULET, fils d'un ouvrier en étoffes de soie de Nîmes , après avoir travaillé lui-même sur le métier , étudia la théorie de son art , et en publia , de 1773 à 1776 , in-fol. , une Description complète , dédiée à l'administration municipale de la ville où il avait reçu le jour , et qui obtint l'approbation de l'académie des sciences. Cet ouvrage fait partie de la Collection des arts et métiers , in-fol. F—t.

PAULIAN (AIME-HENRI), petit-fils d'un ministre protestant , converti sous Louis XIV , naquit à Nîmes le 23 juillet 1722 , et étudia chez

les Jésuites. Il entra dans leur société , et se livra principalement à l'étude de la physique. Ses premiers écrits en ce genre eurent assez de succès parce qu'ils étaient élémentaires , et que l'auteur profitait des nouvelles découvertes qui se faisaient successivement. Son *Dictionnaire de physique*, Avignon, 1761 , 3 vol. in-4°. , souvent réimprimé , fut suivi du *Traité de paix entre Descartes et Newton*, de *Conjectures sur l'électricité*, et de quelques autres ouvrages peu lus aujourd'hui , les progrès de la science ayant fait négliger les travaux des physiciens du siècle précédent. Le père Paulian a encore publié un *Système général de philosophie*, Avignon, 1769 , 4 vol. in-12 ; le *Dictionnaire philosophico-théologique*, 1774 , in-8°. ; et le *Véritable Système de la nature*, Avignon, 1771 , 2 vol. in-12. Le *Dictionnaire* est un des livres qui furent critiqués dans les *Lettres d'un théologien*, par Pelvert, 1776 , 2 vol. in-12 : mais cette critique ne paraît pas dictée par un esprit de justice et de modération , et Paulian donna une *Défense* de son Dictionnaire. En 1790 , il avait commencé à publier par cahiers hebdomadaires in-8°. , un recueil intitulé , la *Physique à la portée de tout le monde* : les circonstances empêchèrent que cette entreprise ne se soutint. L'auteur avait un frère avec lequel il prit part à quelques éditions données à Nîmes , chez Baume , et entre autres à la réimpression des *Mémoires chronologiques et dogmatiques*, du père d'Avrigny. Dans ses dernières années , Paulian faisait sa principale affaire des fonctions de son état ; il confessait beaucoup , et son zèle parut s'accroître encore pendant le temps

persecution. Il supporta ses
 ses avec courage, et prêcha
 mission dès que le retour de
 : commença. Cet homme labo-
 et estimable mourut octogé-
 vers 1802, dans le village de
 el, près Nîmes, où il s'était
 Z.

PAULIN (*PONTIUS-MEROPHIUS-
 INUS*, connu aujourd'hui sous
 le nom de SAINT), évêque de Nole
 en 353, à Bordeaux, était
 préfet du prétoire dans les
 , et comptait parmi ses aïeux
 une suite de sénateurs. Il fut
 par Ausone, dans les secrets de
 science et de la poésie, et sur-
 les espérances que ses heureu-
 positions avaient fait conce-
 l'habile instituteur. Il alla
 en Italie perfectionner ses
 sous les yeux des maîtres de
 et parut avec éclat au barreau
 ne. Aux dons brillants de l'es-
 Paulin joignait une prudence
 eure à son âge, et les qualités
 s aimables. Ausone le recom-
 comme un sujet du plus rare
 , à l'empereur Gratien ; et ce
 éleva Paulin, en 378, à la di-
 le consul. En sortant du con-
 il obtint le gouvernement de
 upanie, et il remplit ensuite
 emplois dans l'Italie, l'Es-
 et les Gaules. Possesseur d'u-
 tune immense, il avait épousé
 une espagnole nommée Théra-
 dont la dot avait encore accru
 thesses ; et il consacrait tous
 venus à soulager les malheu-
 ou à encourager les talents.
 ses entretiens avec saint Am-
 et d'autres personnages d'une

piété éminente, le détachèrent peu-à-
 peu des grandeurs. Son épouse l'affermi-
 mit encore dans la résolution de re-
 noncer au monde ; et, s'étant démis de
 ses emplois, il se retira avec elle,
 dans un de leurs domaines, près de
 Barcelone. Il y passa quatre ans,
 partageant son temps entre la lec-
 ture, la prière et la méditation.
 Ce fut alors qu'il composa le Pa-
 négyrique de l'empereur Théodose,
 dont il adressa une copie à saint
 Jérôme, qui en parle comme d'une
 pièce achevée (*Lett.* 49). Plus heu-
 reux dans cette solitude qu'il ne
 l'avait été au faite des honneurs, il
 vit combler tous ses vœux par la
 naissance d'un fils ; mais cet enfant
 étant mort au bout de quelques jours,
 il n'hésita plus d'exécuter le projet
 qu'il avait formé de se consacrer
 à Dieu d'une manière plus spéciale.
 En vain ses parents, ses amis et Aus-
 one lui-même, tentèrent de s'op-
 poser à une résolution qu'ils attri-
 buaient à un accès de mélancolie :
 il prit des habits plus conformes à
 l'état qu'il voulait embrasser, et ven-
 dit tous ses biens, dont il distribua
 le prix aux pauvres. S'étant rendu,
 suivant l'antique usage, à la cathé-
 drale de Barcelone, pour y célé-
 brer, avec les fidèles, la fête de Noël
 (393), il fut conduit devant l'évê-
 que, qui, désirant l'attacher à son
 église, voulut l'ordonner prêtre ;
 mais il ne consentit à recevoir les
 ordres sacrés qu'à condition qu'on
 le laisserait maître de se retirer où
 il voudrait. Peu de temps après, Thé-
 rasie prit le voile des religieuses ;
 et Paulin s'embarqua pour l'Italie.
 En passant à Milau, il visita saint
 Ambroise, qui lui donna des té-
 moignages de la plus vive affec-
 tion : il ne reçut pas le même accueil
 du pape Sirice, que l'on était par-

P. Papabrock distingue trois Paulin, évêques
 de Nole, sa dissertation intitulée : *Appendice
 de Paulinis, dans les Acta sanctorum*, au 22

venu à indisposer contre lui ; et il se hâta de quitter Rome pour se rendre à Nole, où il s'établit près de l'église de Saint-Félix, auquel il avait une dévotion particulière (1). Sa réputation y attira bientôt quelques personnes pieuses ; et, à leur prière, il rédigea un règlement de vie, qu'il fut chargé de faire observer. Il habitait depuis quinze ans cette sainte solitude, lorsqu'il en fut tiré, vers la fin de l'an 409, pour occuper le siège épiscopal de Nole. A peine en avait-il pris possession, qu'il en fut arraché par les Goths ; mais les barbares, touchés de sa douceur et de sa piété, lui permirent bientôt de rejoindre le troupeau que la Providence lui avait confié. Il continua d'instruire le peuple par ses discours, de l'édifier par ses exemples ; et après avoir supporté avec une patience admirable les infirmités dont furent accablés ses derniers jours, il reçut enfin la récompense de ses travaux l'an 431, le 22 juin, jour où sa mémoire est honorée d'un culte particulier. Son corps, déposé dans l'église qu'il avait élevée en l'honneur de saint Félix, fut transféré plus tard à Rome, où il est exposé à la vénération des fidèles dans l'église de Saint-Barthélemi. Paulin était en commerce de lettres avec les plus illustres personnages de son temps ; saint Jérôme ; saint Augustin, qui lui a adressé son livre, *De curâ pro mortuis gerendâ* ; Sulpice Sévère, Rufin, diacre d'Aquilée, etc. Il avait composé un grand nombre d'ouvrages ascétiques, des hymnes, etc. Mais il ne nous reste de lui que cinquante *Lettres*, un *Discours sur l'aumône*, l'*Histoire du martyre*

(1) Il composait chaque année une pièce de vers en l'honneur de saint Félix, et nous en avons conservé plusieurs.

de *St. Genès*, d'Arles (*V. GENÈS*), et des *Poésies* sur des objets pieux. On se tromperait fort si l'on jugeait du mérite de ses ouvrages par les éloges qu'il a reçus de ses contemporains ; son style est rarement élégant, ce qui ne surprendra pas si l'on réfléchit qu'il vivait à une époque où déjà la barbarie dominait à Rome. Les *Ouvrages* de l'évêque de Nole ont été publiés pour la première fois par Josse Badius, Paris, 1516, in-8°, d'après un manuscrit défectueux. Parmi les éditions qui ont suivi, on se contentera de citer celle du P. Rosweyde, Anvers, 1621, in-8°, avec la *Vie* de saint Paulin par le P. Sacchini. La meilleure édition est celle que Le Brun Desmarrettes a publiée à Paris, 1685, 2 tom. en 1 vol. in-4°. Le premier tome contient toutes les productions de saint Paulin ; le second, les *Notes* de l'éditeur, la *Vie* de saint Paulin, tirée de ses ouvrages, sept dissertations (1), et enfin les différentes leçons des manuscrits les plus estimés. Le Brun s'est beaucoup servi, dans ce travail, des éclaircissements recueillis par le P. Chifflet, sous le titre de, *Paulinus illustra-*

(1) Dans les deux premières, l'éditeur s'applique à justifier l'ordre d'après lequel il a distribué les ouvrages de saint Paulin. Les trois suivantes contiennent les vies de Sulpice Sévère, d'Aletre, de saint Victore et d'Aper, auxquels saint Paulin a adressé la plupart des lettres qui nous restent de lui. La sixième est relative aux écrits de saint Paulin qui sont perdus, à ceux qu'on lui attribue, dont l'authenticité n'est pas démontrée, et enfin à ceux qui sont évidemment supposés. Dans la septième, l'éditeur examine enfin l'époque et la durée de la captivité de cet illustre prélat. Saint Grégoire-le-Grand est le seul auteur ancien qui fasse mention de l'incertitude de l'endroit de l'exil, que de Nole, rachetant, au prix de sa propre liberté, le fils d'une pauvre veuve, réduit en esclavage. Ch. Perrault, qui a fait, de ce triomphe de la charité chrétienne, le sujet de son poème de *St. Paulin, s'illustre*, dans une préface pleine d'érudition, d'établir la date de ce fait pour le concilier avec les autres époques connues de la vie du saint qui fut le sujet de cet article ; mais il est plus vraisemblable qu'il appartient à un autre saint du même nom.

CAUFFLET, VIII, 383).
 i a donné une édition des
 de saint Paulin, revue d'a-
 manuscrits de la bibliothè-
 rosienne, et enrichie de
 leur *Dissertations* sur les
 ux traits de la vie du saint
 Vérone, 1736, in-fol.;
 te édition, quoique plus
 : que celle de Le Brun, est
 echerchée. Les *Lettres* de
 lin ont été traduites en fran-
 is, 1703-1724, in-8°. On
 généralement cette traduc-
 P. Frassen (V. ce nom);
 bbé Goujet prétend que le
 : traducteur est Claude de
 frère du poète (V. le *Dict.*
 ri, éd., de 1759, au mot
 e). La vie de saint Paulin,
 Sacchini, a été insérée dans
 s *sanctorum*, avec les re-
 de Papebrock. Un anonyme
 une *Vie* de ce saint, tirée en
 latin, Paris, 1686, in-8°;
 ervaie, une autre, ibid.,
 n-4°. On peut consulter en
 our plus de détails, l'*His-*
éraire de la France, par Ri-
 , et les *Additions* des tom. x
Histoire des auteurs ecclés-
 es par D. Ceillier, x, 543-
 enfin le tom. II de la *Storia*
li Nola, par le P. Remondi-
 renferme, outre la vie de
 ulin d'après les monuments
 authentiques, la *Traduction*
 e de ses ouvrages. W—s.

PAULIN (SAINT), compatriote,
 et successeur de Saint Maxi-
 ins le siège de Trèves, en
 it le premier confesseur qui
 en Occident pour la divinité
 . Ni la chute du légat de Li-
 n les menaces et les caresses
 stance, ne purent l'empêcher
 nir inébranlablement au con-

cile d'Arles, en 355, les décrets de
 Nicée et l'innocence de saint Atha-
 nase, quoique l'empereur se déclara-
 rât en personne l'accusateur de ce
 grand saint. Il fut déposé, exilé au
 milieu des barbares, sans qu'on lui
 permit d'y avoir une demeure fixe.
 Il mourut en Phrygie l'an 359, après
 avoir soutenu, pendant 5 ans, toutes
 les rigueurs de sa proscription, avec
 la plus grande fermeté. Ses écrits
 contre Arius ne sont pas venus jus-
 qu'à nous. L'Église célèbre sa fête le
 31 août. T—D.

PAULIN (SAINT), patriarche
 d'Aquilée, né dans le Frioul, vers
 l'an 730, enseignait les lettres, lors-
 que Charlemagne lui adressa, vers
 l'an 776, un rescrit, dans lequel il
 l'appelait *très-vénérable maître de*
grammaire. Le prince lui donna une
 terre en Lombardie; et, à cette épo-
 que, Paulin fut élevé sur le siège
 patriarcal d'Aquilée. Charlemagne,
 qui avait confiance dans la piété,
 le zèle et la science de Paulin, vou-
 lut qu'il assistât aux conciles que ce
 prince fit tenir pendant son règne.
 Paulin se trouva en particulier à
 ceux d'Aix-la-Chapelle, en 789, de
 Ratisbonne, en 792, et de Franc-
 fort, en 794. Le saint prélat en as-
 sembla deux lui-même, l'un dans le
 Frioul, en 791 ou 796, et l'autre en
 802, à Attino, sur les bords de la mer
 Adriatique. Dans le premier de ces
 conciles, furent condamnés les er-
 reurs que Félix, évêque d'Urgel, et
 Elipand, évêque de Tolède, cher-
 chaient à répandre sur l'incarna-
 tion de Jésus-Christ. Le saint évê-
 que et Alcuin furent spécialement
 chargés, par Charlemagne, de ré-
 futer les erreurs de ces deux hé-
 résiarques. Le zèle que saint Pau-
 lin avait pour la foi, le porta à aller
 prêcher lui-même l'Évangile dans la

Cariuthie et la Styrie, où il y avait encore un grand nombre d'idolâtres. Ses prédications eurent des effets salutaires. Après une vie pleine de mérites, il mourut l'an 804. *Voyez sa Vie* dans l'édition de ses Oeuvres que Madrisio a publiées à Venise, in-fol., 1737, et surtout celle qu'a donnée, en 1782, l'abbé J. - P. della Stua, suivie de l'Histoire du culte de ce saint patriarche. L'église célèbre sa fête le 28 janvier. G—Y.

PAULIN DE SAINT-BARTHÉLEMI (JEAN-PHILIPPE WERDIN (1), plus connu sous le nom de), carme déchaussé, et missionnaire aux Indes, naquit à Hof sur la Leitha, près de Mannersdorf dans la Basse-Autriche, le 25 avril 1748. Ses parents, simples cultivateurs, lui ayant permis de se livrer à son goût pour l'étude, il prit, à vingt ans, l'habit du Mont-Carmel, prononça ses vœux en 1769, étudia la philosophie et la théologie à Prague, entra au séminaire des missions de son ordre à Rome, et apprit les langues orientales au collège de Saint-Pancrace. Il s'embarqua, en 1774, pour la côte de Malabar. Le P. Paulin passa quatorze ans dans les missions de l'Inde, où il fut honoré du titre de vicaire-général, et ensuite de celui de visiteur apostolique. Au bout de ce temps, la congrégation de la Propagande le rappela en Europe, tant pour lui demander un tableau exact des missions de l'Indoustan, que pour lui confier la correction des catéchismes et d'autres livres élémentaires qu'elle faisait imprimer à l'usage des missionnaires qui se rendaient dans cette contrée. Il revint

à Rome en 1790, et partit pour Vienne, lorsque les Français envahirent l'Italie. Il fut bibliothécaire et secrétaire de la congrégation de la Propagande, pendant de cette compagnie. Il revint à Rome en 1800 : Pie VI le nomma *consultatore* de la congrégation de l'Index, et inspecteur du collège Urbain de la Propagande. P. Paulin mourut dantale, au couvent de *della Scala*, le 7 janvier 1806, six jours de maladie. C'était bon et simple d'âme, et peu enclin à la prévaloir des richesses qu'il avait acquises.

Il faut avouer qu'il y a peu de chose d'aimable caractère dans ses nombreux ouvrages, où l'on trouve que trop souvent des expressions pleines de dureté, et surtout une grande habitude de la polémique. Les titres de ses livres qu'il a publiés sont : *catalogue étendu*. On cite : 1. *Sidharubam, seu samscrdamica, cum historico-criticâ in lingua samscrdamica*, Rome, 1782. Dans cet ouvrage, comme dans les autres où le P. Paulin a donné les principes de la langue Samskrite, on voit qu'il en a cité des mots et qu'il a employé le caractère du devanagari. Cette notation, à laquelle il avait été par son séjour sur la côte de Malabar, ne nuit pas à la lecture du thographe, parce que les alphabets de l'Inde se ressemblent à signe à signe assez exactement. *Sy stema brahmanicum*

(1) M. Weiss l'appelle *Werdin*, au tome X du *Gesellschaftliche Teutschland* (Lamgo, 1803) ; mais il corrige cette faute au tome III du *Supplément* (ib., 1811), p. 4.

cum, civile, ex monu-
indici musei Borgiani
dissertationibus historico-
illustravit, ibid., 1791, in-
 30 planches. C'est surtout
 ivre que le P. Paulin s'est at-
 teler à développer le système qu'il
 rmé sur la religion de l'In-
 , et auquel il revient conti-
 nt dans ses autres écrits.
 pouvons en donner une idée
 e dans cet article : il suffira
 ue ce système consiste prin-
 nt à ramener les dogmes et
 iennes à n'être que des
 es opérations de la nature,
 présentations allégoriques
 qui la composent. On con-
 ce mode d'interprétation,
 eloigne pas beaucoup des
 depuis, ne devait satisfaire
 iorgi, qui cherchait par-
 ces du manichéisme et des
 es du christianisme orien-
 tuel Duperron, qui, dans
 ations, tendait toujours
 isme le plus raffiné. C'est
 a doit le dire, une manière
 usuffisante d'envisager l'en-
 s opinions indiennes, que
 ber l'intelligence au moyen
 et unique procédé, quel-
 ux qu'il puisse être, tan-
 s embrassent tout, s'éten-
 t, renferment, dans leur
 multiplicité, les diverses
 de toutes les écoles de
 ie, anciennes et modernes,
 par leur prodigieuse va-
 u difficile à délier qui ras-
 concilie les notions les
 adictaires, et qui rattache
 éisme le plus grossier à
 ysique la plus subtile.
um adagia malabarica,
u originali et versione
 . . in-4°. de 12 pages. IV.

Alphabeta indica, id est grantha-
micum seu samscrdamico-malaba-
ricum, indostanum seu vanarense,
nagaricum, vulgare et talengani-
cum, ibid. 1791, in-8°. Le P. Pau-
 lin a composé la préface de ce pe-
 tit volume; on y trouve reproduite
 une partie des notions qui avaient
 déjà paru dans l'*Alphabetum gran-*
donico-malabaricum (Rome, 1772),
 publié par le P. Clément, que Pau-
 lin de Saint-Barthélemy nomme
commissionarius meus. V. *Examen*
historico-criticum codicum indico-
rum bibliothecæ sacrae Congrega-
tienis de propagandâ fide, ibid.
 1792, in-4°. VI. *Musei Borgiani*
Velitris codices manuscripti Aven-
ses, Peguani, Siamici, Malaba-
rici, Indostani, animadversionibus
castigati et illustrati; accedunt mo-
numenta inedita et cosmogonia In-
dico-Thibetana, ibid., 1793, in-
 4°. VII. *Scitismo sviluppato, in ri-*
posta alla Lettera su i monumenti
indici del museo Borgiano di Vel-
lettri, 1793, in-4°. de 24 pages.
 La lettre à laquelle le P. Paulin ré-
 pond dans cet opuscule, et qui est
 du comte della Torre di Rezzo-
 nico, est probablement le même ou-
 vrage que Meusel cite sous ce titre:
Lettera su i monumenti indici del
museo Borgiano illustrati, Rome,
 1793, in-4°. VIII. *India orien-*
talis christiana, continens funda-
tionem ecclesiarum, seriem epis-
coporum, missiones, schismata,
persecutiones, viros illustres, ibid.,
 1794, in-4°. de 280 pag., avec le
 portrait de l'auteur. Aux divers ar-
 ticles indiqués par le titre du livre,
 le P. Paulin ajoute (p. 214-234) les
 listes des divers souverains qui ont ré-
 gné dans le Decan, depuis le xvi^e.
 siècle, et dont les noms, dit-il, sont
 défigurés d'une manière incroya-

ble par Anquetil - Duperron. L'auteur donne ensuite l'explication d'une carte géographique du Malabar, qu'il avait dressée (en français) en 1789, et qui fut depuis traduite en allemand, et gravée à Augsbourg. Ce travail conserve peu d'utilité après tout ce que le major Rennell et les autres géographes anglais ont publié en ce genre, depuis cette époque. IX. *Viaggio alle Indie Orientali*, ibid., 1796, in-4°, fig.; traduit en allemand, par Forster; en français (par Marchena), avec des observations de Forster, d'Anquetil-Duperron et de M. Silvestre de Sacy, Paris, 1808, 3 vol. in-8°, avec un atlas in-4°, contenant le portrait de l'auteur, et les figures d'un grand nombre d'idoles indiennes, d'après la collection du cardinal Borgia : le troisième volume est rempli tout entier par les observations de Forster, et d'Anquetil-Duperron, ainsi que par les notes que M. Silvestre de Sacy y a jointes, principalement dans la vue de rectifier certains endroits de la traduction française, où le sens de l'original ne paraissait pas exactement rendu. L'errata du tome 1^{er}. a onze pages; ceux des volumes suivants sont moins considérables. X. *Amarasinha seu Dictionarii samscrâmicæ sectio prima, de cœlo; ex tribus ineditis codicibus indicis manuscriptis, cum versione latine*, ibid., 1798, in-4°. Ce volume, qui a 50 pages, et qui contient des notes très-étendues, n'offre que la première section du chapitre premier du célèbre Dictionnaire d'Amarasinha. L'ouvrage entier, dans l'excellente édition due à M. Colebrooke, Serampore, 1808, grand in-4°, contient trois livres, dix-huit chapitres et quarante-une sections, comprises dans 393 pages. On peut

juger que le P. Paulin n'avait qu'un bien faible échantillon de ce précieux vocabulaire sanscrit. S'aurait-il vu contraint d'écrire les vers en caractères sanscrits faute d'avoir un corps de caractères devanagari pour les reproduire sous leur forme originale. XI. *quitate et affinitate linguarum samscrâmicæ germanicæ comparatio*, Rome, 1798, in-4°. XII. *Musa Vindobonensis numi zodiaci madversionibus illustrati*, 1799, in-4°. de 57 pages. Il relève les nombreuses erreurs commises à Tavernier sur les zodiacales de Djihan-Guy-NOUR-MAHAL; mais il omet même dans quelques inscriptions signalées par M. Silvestre dans une curieuse note qu'il ne s'agit que de quatre monnaies. XIII. *manuscriptis codicibus in J. Ernesti Hanxleden (1) collecta, edidit*, Vienne, 1799, in-4°. XIV. *Monumenti indicis Naniano illustrati*, Padoue, 1799, in-4°. de 28 pag. avec un plan. XV. *Mumiographia musei*, ibid., 1799, in-4°. de 28 pag. et deux planches. XVI. *Vindiciae de varâ Hunnorum linguis origine et cum orientalibus connexionem*, Romae, 1802, in-4°. de 21 pag. et une planche. C'est un des ouvrages dans lesquels on ne saurait de manière à ne laisser aucun doute au scepticisme, ce gran-

(1) Meusel lit Handerlen.

approchement qui sert de
 à travaux des étymologistes
 et qui reporte dans les
 centrales de l'Asie, l'origine
 des plus anciens de l'Eu-
 rentale. XVIII. *De basilicâ
 rati martyris disquisitio*,
 303, in-4°. de 48 pag. Après
 pition et l'histoire abrégée de
 se, qui, depuis 1662, sert de
 e, pour les missions orien-
 t Carmes déchaussés de la
 tion d'Italie, l'auteur ajoute
 euse notice de trente-six
 ou vicaires apostoliques,
 cette école. XIX. *Vyaca-
 locupletissima samscrda-
 que institutio*, Rome, Pro-
 1804, in-4°. de 357 pag.
 e synopsis *Stephani Bor-
 l. E. cardinalis*, ibid.,
 ind in-4°. de 36 et 75 pag.
 it quelque temps la sup-
 le cet ouvrage, parce qu'il
 divers traits contre les Jé-
 gas. encycl., déc. 1805,
 On ne peut contester au
 le mérite d'avoir, dans
 eux écrits, et particulie-
 ins son Voyage, répandu
 s plus justes que celles
 t avant lui, sur les mœurs,
 ns philosophiques et reli-
 a littérature et les langues
 es de l'Indoustan. Il est
 r qui, par des extraits ti-
 diatement des manuscrits
 it fait connaître le système
 cal de la langue samskrite.
 , on ne peut s'empêcher
 r que ce savant mission-
 t pas mis à profit le con-
 ui donnait Anquetil - Du-
 ec cette naïve sincérité qui
 z notre illustre académi-
 arque d'un caractère aussi
 ssiloyal qu'exempt de pré-

vention et de partialité : « Au lieu de
 » passer le temps, dit-il, à donner
 » des vingt-quatre pages, des trente,
 » des cent pages, qui ne prouvent
 » rien ou très-peu, de mettre en op-
 » position cent, deux cents mots de
 » différentes langues, le mission-
 » naire ferait mieux d'enrichir le
 » public d'une bonne et complète
 » traduction de l'Amarasinha, ou
 » bien de publier les Dictionnaires
 » de Hauxleden, et de Biscopling. »
 Ces deux religieux Danois, et le P. Bes-
 chi, avaient rédigé les Dictionnaires
 portugais-malabare, et latin-sams-
 krit, que le P. Paulin avait entre les
 mains; et c'était avec le secours de
 ces précieux ouvrages, qu'il avait
 traduit la première section de l'A-
 marasinha, et tous les mots sams-
 krits qu'il répandait dans les livres
 de sa composition. Les rapproche-
 ments étymologiques, et les expli-
 cations allégoriques des fables in-
 diennes qu'il y semait avec profu-
 sion, lui appartenaient à plus juste
 titre : mais ce n'est pas là le plus
 solide appui de la réputation du P.
 Paulin. Il y a déjà long-temps que
 ses étymologies sont discréditées;
 et la connaissance plus approfondie
 que l'on a acquise des dogmes et des
 opinions des Hindous a fort ébranlé
 la confiance qu'on pouvait avoir dans
 ses systèmes, en montrant qu'il n'a-
 vait envisagé la mythologie indienne
 que sous un point de vue beaucoup
 trop resserré. Les démêlés littérai-
 res que le P. Paulin eut avec le P.
 Giorgi, et dans lesquels les deux
 doctes adversaires ne se ménagè-
 rent ni pour le fond, ni pour la forme,
 contribuèrent sans doute à rabaisser
 l'idée qu'on avait pu se faire des tra-
 vaux du P. Paulin, en les jugeant
 d'après leur nombre, leur volume,
 et l'importance des sujets auxquels

ils s'appliquaient. Ces deux savants religieux se sont reproché tant de rêveries, d'idées systématiques et dépourvues de fondement, et même tant de marques d'ignorance (à la vérité sur des matières où les plus habiles peuvent broucher), qu'il n'est pas surprenant que le public ait fini par les prendre à-peu-près au mot. Une autre circonstance a nui au P. Paulin : les Anglais de Calcutta, venus immédiatement après lui, ont, pour ainsi dire, refait tous ses ouvrages. Dissertations sur la littérature, sur la mythologie, Comparaison des langues, Grammaires, Dictionnaires samskrits, et jusqu'à l'Amarasinha lui-même, tout a été repris et traité de nouveau, avec cette supériorité que la position des Anglais dans l'Inde, et la fondation de la société Asiatique de Calcutta, devaient naturellement assurer à leurs recherches. Les ouvrages de W. Jones, et de MM. Colebrooke, Wilkins, Leyden et Wilson, dispenseront dorénavant de recourir à la plupart de ceux du P. Paulin. Ce serait néanmoins une souveraine injustice que de refuser à ce missionnaire le très-grand mérite d'avoir, en quelque sorte, ouvert la carrière, d'y avoir précédé des rivaux plus heureux que lui, parce qu'ils sont venus après lui et qu'ils ont eu à leur disposition une foule de secours qui lui manquaient. Il avait d'ailleurs une érudition qu'on ne trouve pas toujours au même degré chez les hommes les plus versés dans la connaissance des langues orientales. Cette érudition était aussi étendue et moins confuse que celle du P. Giorgi : et de ces deux éloges, qu'on ne peut lui refuser, le premier l'emporte infiniment sur l'autre. Le P. Paulin de Saint-Barthélemy était de la so-

ciété royale des sciences de correspondant de l'institut d'et des académies de Velét Padoue. A. 1

PAULIN (Le capitaine GARDE (La)).

PAULLI (SIMON), médecin, né, en 1603, à F dans le Mecklenbourg, était Henri Paulli, médecin de douairière de Danemark. Il que sept ans lorsqu'il eut le de perdre son père, qui ne sait aucune fortune ; mais qu'il montrait pour l'étude tira la protection de la r cette princesse fournit généralement aux frais de son éducation. Après avoir fréquenté les plus universités d'Allemagne à Paris suivre les leçons de fameux anatomiste (*Voy.* et retourna à Wittemberg, eut ses grades, en 1630. L'après, il fut nommé à une médecine de l'académie de mais il n'en prit possession 1634, et il pronouça, en occasion, un discours qui fut plaud. Les talents qu'il dans l'exercice de cette pla rent appeler, en 1639, à C gue, pour professer l'anat collège de Finck ; et il y ou après, un cours de botanique, avec un tel succès, que lègues l'invitèrent à le c. Nommé premier médecin de Danemark, (Frédéric III) lui donna, en 1666, l'évêché rhusen, qu'il eut la pe de transmettre à son fils qui est resté long-temps famille. Paulli parvint à une honorable vieillesse, et mourut hague, le 23 avril 1680. Il marié deux fois. Il eut de s

e Elisabeth, fille de Jacq. s, médecin du roi, quinze cinq filles, et dix garçons, quelques-uns ont cultivé les naturelles avec succès. In- mment de plusieurs Thèses, trouvera les titres dans la *litterata* de Moller, et dans le *Chaufepié*, on a de Paul- Traductions allemandes de vie de Gasp. Bartholin; des anatomiques de Casserio, et é de Spigelius, de la forma- lœtus. II. *Quadripartitum m; de simplicium medica- m facultatibus*, Rostock, -4°. C'est un traité des pro- es plantes médicinales, avec rques sur l'époque de leur et sur les lieux où elles crois- tanément, etc. Cet ouvrage mprimé plusieurs fois, avec s opuscules de l'auteur. L'é- plus complète est celle que ick a publiée à Francfort, -4°. III. *Icones floræ Da- n explicationibus*, Copen- 1647, in-4°. Ce volume, s, est orné de 393 fig. dont 1 nouveau tirage, avec des ons en danois. IV. *Virida- s regia et academica*, ibid., 1712. C'est le Catalogue des cultivées alors dans les jar- roi et de l'académie de Co- e, et dans les jardins botani- ris, de Varsovie, d'Oxford, e, de Leyde et de Gronin- *Commentarius de abusu ta- herbæ theæ*, Strasbourg, 1740. Ce petit Traité, réim- lusieurs fois, et notamment e du *Quadripartitum bota-* éd. de Francfort, a été tran- anglais, par le docteur Ja- r. 1746, in-8°. Paulli des plus grands détracteurs

du café, du thé, du chocolat et du sucre; mais sa prévention n'était fondée, selon Moseley, que sur des anecdotes ramassées en courant par des voyageurs superficiels, lesquelles n'avaient d'autre base que des récits et des conjectures absurdes. Ces as- sertions ont été réfutées par Du- four. VI. *Digressio de verd, unica et proximâ causâ febrium; nec- non de accuratâ febres medendi methodo*, Francfort, 1660; nou- velle édit. augmentée, Strasbourg, 1678, in-4°. VII. *Modus dealban- di ossa pro sceletopœid*, Copenha- gne, 1668, in-fol.; 1673, in-4°, et inséré dans la *Biblioth. anatomique* de Manget. Outre les auteurs déjà ci- tés, on peut consulter, sur Simon Paulli, la *Biblioth. Danica* de Bar- tholin, et les *Mémoires* de Nicéron, tomes III et X. — PAULLI (Simon), l'un des fils du précédent, renonça à l'exercice de la médecine, et quit- ta son pays pour s'établir à Stras- bourg, où il avait une imprimerie, en 1661. Nicéron nous apprend qu'il a donné au public quelques *Ouvra- ges* de géographie de sa façon (*Mé- moires*, III, 25). Outre des éditions augmentées de plusieurs ouvrages de son père, on connaît de lui: I. *Miscella antiquæ lectionis*, etc., Strasbourg, 1664, in-8°. de 160 p. Ce recueil est très-rare; il renferme: *Excerpta auctoris ignoti de Con- stantino Chlora, Constantino Magno aliisque imperatoribus*; — *Capitu- latio Caroli M. de partibus Saxo- niæ*; — *Christ. Broweri dissertatio de Trevirorum lingua*; — *Constitu- tio Caroli III, Crassi dicti, de ex- peditione romanâ*. II. *Historia lit- teraria sive dispositio librorum om- nium facultatum ac artium secun- dùm materiam*, ibid., 1671, in-8°. Malgré ce titre fastueux, ce n'est que

le catalogue des ouvrages que Paulli avait dans son magasin. W—s.

PAULLI (OLIGER), fanatique plus ridicule que dangereux, né à Copenhague, en 1644, était l'un des fils de Simon, médecin distingué (V. l'article précédent). S'étant livré au commerce, et ayant été nommé secrétaire de la compagnie des Indes, il fit une fortune rapide, et devint un des plus riches négociants du Danemark. Mais, au milieu de ses spéculations brillantes, son cerveau se déranger, et lui fit faire les folies qui lui valent un article dans cet ouvrage. Il commença d'avoir des visions : la sibylle de Cumes lui apparut dans une rue de Copenhague. Ayant acheté la riche cargaison d'un vaisseau français, et ayant envoyé, en retour, une cargaison très-considérable de grains, qui lui promettait un bénéfice de cent mille livres, il fut averti, par une vision, de ne point pourvoir la France de grains : en conséquence, il se hâta de vendre le vaisseau. Plusieurs extravagances du même genre succédèrent à celle-là, et renversèrent sa fortune au point qu'il fit banqueroute, et abandonna sa femme et ses six enfants. En 1695, il se rendit à Paris ; et c'est là qu'une vision lui apprit qu'il était appelé à relever le temple de Jérusalem, en qualité de roi d'Israël. Il annonça qu'il descendait en ligne directe de David, et prétendit que son bisaïeul, en embrassant le christianisme, n'avait pu lui ôter ses droits à un trône dont il était le seul et légitime héritier. Oligier fit part de ses rêveries au public, dans plusieurs opuscules écrits en flamand et en allemand. Il poussa la folie jusqu'à inviter Louis XIV à abdiquer en faveur du Dauphin ; et il écrivit à ce prince, ainsi qu'à plu-

sieurs souverains de l'Allemagne pour les engager à l'aider et projet de reconquérir la Judée, promettant, quand il serait session de son royaume, d'accorder des fiefs à leurs favoris. Au même temps, il écrivit à ses parents qu'il abandonnait tout pour suivre sa sublime vocation. Le duc d'Orange, roi d'Angleterre, lui parut digne de commander la croisade. Paulli lui conseilla d'arborer le drapeau sur la tour de Londres, et d'équiper, à l'usage de la Hollande, une grande escadre, que la France devait secourir, faisant partir une escadre anglaise, pendant que l'Allemagne, la Moscovie, le Danemark, la Pologne, attaqueraient la France, et que le roi de Portugal, avec l'Abissinie, envahirait l'Espagne. Pour récompense et indemnité, il assignait les états en Orient à toutes les puissances qui prenaient part à l'expédition. Il annonça la prise de Jérusalem qu'en 1720, il administrerait la Judée, et qu'à cette époque il serait remplacé par le roi qui commencerait son règne. Au bout de quelques années. A force de se croire Juifs, Paulli devint ennemi du christianisme, et prodige de folie, jura au culte de cette religion pendant le roi de Pologne. À la mort, en 1697, il s'imaginait qu'il était parvenu au trône de ce pays, qu'il dut céder ensuite au ministre Griffenfeld. S'étant établi avec des Juifs d'Amsterdam, dont quelques-uns devinrent ses partisans, il fit afficher, à la porte de la synagogue, le projet de sa succession. Il y eut aussi un docteur juif, nommé Muller, qui lui fit hommage dans une brochure.

as méprisèrent long-temps les d'Oliger, persuadés qu'il n'aurait jamais assez de parti pour compromettre la tranquillité publique; mais, encouragé par sa punité, il publia, en 1701, et écrivit, dans lequel, après avoir en ridicule les mystères du jansénisme, et comparé la Trinité des poètes, il annonça le projet d'établir une religion sur les ruines de toutes les autres. Il fut alors mis en prison à Eisenach, et condamné à scier le bois de la prison; mais il fut dispensé de ce travail, moyennant une somme de trois cents livres pour venir à ses dépenses (V. Bayle, n°. 262). En 1705, il se rendit à Altdorf, où il fut chassé, en 1705, pour ses propos séditieux.

Il vint alors à Copenhague, où il fut obscur, en 1715, après avoir reçu l'affront de voir ses ouvrages démentis par l'événement. Il prit le titre seul d'une douzaine d'années qu'il a publiées, en 1715, et en allemand, attestation : *La Colombe de Noé*, ou *Nouvelle de Canaan*, Eisenach, 1696. — *Triomphe de la pierre abattue sans main*, Eisenach, 1697. On y trouve ses lettres à Guillaume et au Dauphin. — *du temple annonçant l'été d'Abraham*, ibid., 1700. — *Voix de l'époux à minuit*, Eisenach, 1700. — *L'Anneau nasal de David*, c'est-à-dire, la *Théologie mise aux pieds des rois*, ibid., 1701. — *Monarchie universelle qui va venir*, ibid., 1701. Ses savants, entre autres, Laitzsch, prit la peine de réfuter sévèrement ces extravagances. Heron der Hardt publia une

brochure intitulée : *Novus in Belgio Judæorum rex Oliger Paulli, multis editis monumentis litterariis clarus*, Helmstadt, 1701, in-4°. On trouve la Vie de Paulli dans le quatrième volume de l'Histoire de la folie humaine, par Adelung, Leipzig, 1787.

D—G et W—s.

PAULLINI (CHRISTIAN - FRANÇOIS), médecin et historien allemand, naquit, en 1643, à Eisenach, ville de Thuringe, de parents qui jouissaient d'une considération méritée, puisque la duchesse douairière de Saxe-Eisenach le tint sur les fonts de baptême. Son père, que les circonstances avaient forcé d'embrasser le commerce, prétendait descendre de saint Paulin, évêque de Nole, et se plaisait à faire l'énumération des savants et des hommes illustres en tout genre sortis de sa famille. Christian était en bas âge, quand il perdit ses parents, qui lui laissaient peu de fortune; mais la duchesse, sa marraine, se chargea de pourvoir aux frais de son éducation, et lui légua en mourant une somme suffisante pour qu'il pût continuer ses études. La mère de Paullini, pendant sa grossesse, avait fait vœu, si elle avait un fils, de le consacrer à Dieu dans l'état ecclésiastique : il connaissait la volonté de sa mère; mais il se sentait entraîné par un attrait invincible vers l'étude de la médecine et des sciences naturelles. Il fit part de son embarras à l'un de ses maîtres, qui lui conseilla d'étudier en même temps la théologie et la médecine, et de se remettre à Dieu du succès. Cet avis, qu'il se promit de suivre, le tranquillisa; et, après avoir fréquenté les plus célèbres académies de l'Allemagne, il passa en Danemark pour entendre le célèbre Bartholin. Il reçut de cet

habile maître, ainsi que de ses confrères, un accueil distingué, et obtint la permission de donner, à Copenhague, des leçons particulières de théologie, dont le produit ne laissa pas de lui être d'un grand secours. En quittant le Danemark, il vint s'établir à Hambourg, où il continua de donner des leçons. L'académie de Wittemberg lui fit expédier le diplôme de maître-ès-arts, en le dispensant de se rendre dans cette ville pour soutenir sa thèse. Peu après, on lui conféra le titre de poète lauréat, et celui de notaire impérial. Afin de perfectionner ses connaissances, il visita la Hollande et l'Angleterre, où les plus célèbres professeurs s'empressèrent de lui fournir les moyens d'exister honorablement, en le faisant charger de l'éducation de quelques jeunes seigneurs. A son retour par la Hollande, il prit ses degrés en médecine à Leyde; et, toujours poussé par le desir de s'instruire, il parcourut en observateur, la Norvège, l'Islande, la Suède et la Laponie, d'où il rapporta différents objets d'histoire naturelle. A peine était-il de retour à Hambourg, qu'il y reçut (1673) une lettre du grand-duc de Toscane, qui lui annonçait que, sur la demande du P. Kircher, de Stenon et de Ch. Patin, il venait de le nommer à une chaire de l'université de Pise : une maladie grave l'empêcha de partir sur-le-champ; et quand il fut rétabli, il crut devoir remercier le prince de l'honneur qu'il lui avait destiné. Il voulut cependant faire un voyage en Italie pour embrasser ses amis : mais la fièvre l'ayant pris à Hildesheim, il revint sur ses pas, résolu de s'appliquer sérieusement à la pratique de la médecine; ce qu'il fit à Ham-

bourg et dans les vill
avec beaucoup de succ
reux Léopold le créa
comte palatin; peu après
Munster (Van-Galen) le
premier médecin et son
pne, et il remplit ce de
avec beaucoup de zèle ju
de son protecteur. Il ac
les offres du duc de W
à la cour duquel il passa
s'occupant avec ardeur
ordre les matériaux qu
semblés sur l'histoire
Il revint enfin à Eisena
et ayant obtenu le titre
médecin de cette ville,
son temps entre la pra
art et le travail du cab
entretenait une correspo
vie avec la plupart de
l'Allemagne et d'Italie,
les académies s'étaient
de lui adresser des di
socié. Il avait pris le r
dans celle des Curieux.
Il conçut le projet de
nouvelles sociétés litté
pour le perfectionneme
rature allemande; la se
l'enseignement gratuit
aux jeunes gens dénués
et enfin la troisième, p
tion d'un corps d'histo
magne en latin. Ce dern
avait trouvé un grand r
probateurs, échoua pa
guerre survenue avec la
empêcha les augustes p
la société naissante d
fonds qu'ils avaient pro
Paullini éprouva une vic
d'apoplexie, qui le pri
du bras gauche : il n
pas moins ses occupat
res; mais une tumeur
avait négligée, l'enleva

Paullini avait une immense on; mais il manquait de goût, style, d'ailleurs manière, est rgé de longues digressions qui t fatigante la lecture de ses es. Le nombre en est très-irable : on en trouve la lis- l a publiée lui-même plu- ois, dans le *Monatliche Aus- ic.*, janvier 1701, p. 33-44. adamment de deux volumes ries allemandes et d'un recueil rammes latines, on se con- d'indiquer ceux des ouvrages llini qui peuvent offrir quel- rêt : I. *Dissertatio de Harcu- mosissimo gigante Boreali*, ce, 1677, in-4°. Ce fut Nicol. , auquel il dédia cette pièce, fit imprimer à ses frais. II. *Mirabili electione regis ve- Borealium Disquisitio*, va- antiquitatum plena, Stock- 1677, in-4°. III. *Cynogra- riosa, seu canis descriptio*, tissa curiosa ejusdem argu- etc., Nuremberg, 1685, , fig. Cette dissertation est recherchée, surtout de l'é- qu'on vient de citer. On a llini des *Descriptions spécia- 'aue*, du loup, du lièvre, de e, du crapaud, de l'anguille, ieurs petits *Traités de bo* r, imprimés séparément, et dans les *Actes de l'académie rieux de la nature*, qui sont ares en France. IV. *Thea- nrorum illustrium Corbeie cæ*, Iéna, 1686, in-4°. C'est eil des vies des prélats et des i sortis de l'abbaye de Corvey estphalie. Paullini entreprit rrage à la prière de l'évêque nster, dont on a parlé. V. *rationum medico - physica- leculades du.r*, Nuremberg,

1689, in-4°. VI. *Dissertationes historicae variorum monasteriorum Germaniæ origines, foundationes, etc., explicantes; adjectis litteris et bullis*, Giessen, 1693, in-4°. Cet ouvrage, dit Lenglet Dufresnoy, est plein de recherches curieuses. VII. *Antiquitatum germanicarum syntagma, varios annales, chronica et dissertationes comprehendens etc.*, Francfort, 1698, in-4°. On trouvera le détail des pièces que renferme ce volume dans le 7^e num. du *Journal des savants*, ann. 1701, et dans la *Méthode pour étudier l'histoire*, par Lenglet Dufresnoy, tom. xi, 195. VIII. *Geographia curiosa seu de pagis antiquæ præsertim Germaniæ commentarius*, etc., ib., 1699, in-4°. IX. *Schediasma de lumbrico terrestri, variis memorabilibus curiositatibus et observationibus illustratum*, Leipzig, 1703, in-8°. Cette dissertation est curieuse; elle renferme des observations neuves sur le lumbric ou ver de terre, et l'usage qu'on en fait en médecine. X. *Nucis moschatae curiosa descriptio*, ibid., 1704, in-8°. C'est une description de la muscade. L'éditeur, Isaïe Dahlborn, y a joint une Vie de l'auteur. XI. *Observationes medico-physicæ, raræ, selectæ et curiosæ, quatuor centuriis comprehensæ*, etc., ibid., 1706, in-8°. On peut consulter, pour plus de détails, la *Cimbria litterata* de Moller, où Paullini a un article très-étendu, et le *Dictionnaire de Chau- s.*

PAULMIER DE GRENTEMES- NIL (JULIEN LE), médecin, né en 1520, dans le Cotentin, d'une ancienne famille, acheva ses études à Paris, où il suivit dix ans les leçons de Fernel; et, après avoir reçu le doctorat, il commença à pratiquer

son art. Pendant les guerres civiles qui désolèrent la France, il se retira dans une campagne près de Rouen; et, comme il le dit lui-même, « afin de ne perdre temps, » il s'occupa de rédiger les observations médicales qu'il avait recueillies. Sa réputation toujours croissante le fit appeler près de Charles IX, que tourmentaient des insomnies continuelles; et il eut le bonheur de le guérir. Il fut attaché ensuite au duc d'Anjou, qu'il accompagna dans les Pays-Bas. L'entreprise de ce prince sur Anvers, ayant été suivie de l'expulsion des Français (Voy. ANJOU), Paulmier revint en Normandie; et, s'étant guéri, par l'usage du cidre, des palpitations de cœur et de l'hypochondrie dont il était affecté depuis la journée de la Saint-Barthelémi, où il avait vu périr un grand nombre de ses amis, il publia un traité dans lequel cette boisson est placée au-dessus du vin. Paulmier avait épousé Marguerite de Chaumont, femme de mérite, à qui Montaigne adressa un exemplaire de ses *Essais*, par une lettre qu'on a conservée. Il en eut plusieurs enfants dont le plus jeune s'est distingué par son érudition (V. l'art. suivant). Cet habile praticien mourut à Caen, en 1588. On a de lui : I. *Traité de la nature et curation des plaies de pistolle, arquebuse et autres bastons à feu*, Paris (1569), in-8°. Caen, même année, in-4°. Dans l'épître dédicatoire à J. de Matignon : « Cet œuvre est si petit, lui dit-il, » que je ne l'eusse séparé de autres » que j'ai fait sur toute la chirurgie, » ni mis en langue vulgaire contre » ma coustume et délibération, n'eût » été pour vous faire entendre com- » bien je me répète votre *attenu* » (obligé). » Cet opusculé est très-

rare. Éloy dit que l'auteur pinion de son siècle, et de la brûlure est le principal; qu'il faut combattre (*Dicti decine*, III, p. 501); mais sèment le contraire; car Paulmier ploie tout le premier chapitre qu'il n'y a point de brûles plaies des armes à feu; mande de s'attacher sur nettoyer, et indique plusieurs des dont il avait éprouvé effets. II. *De morbis c libri VII*, ibid., 1578, i deux premiers livres traitent maladie vénérienne; le troisième mercure; le quatrième de tiasis; le cinquième de l'ibie, et les deux derniers de On y trouve, dit Astruc, d'excellentes observations gine et la nature de la maladie vénérienne, et sur les différentes curatives employées de S'il ne donne pas la préférence sur tous les autres remède par attachement pour Ferrère, qui en proscrivait l'usage (*Morbis venereis*, p. 779) l'ouvrage a été traduit en français par Jac. de Cahagnes. III. *De maceo libri duo*, ibid., 1580. Ce traité copié par La sière, a été également traduit par Cahagnes, Caen, 1589, in-4°. le plus ancien ouvrage qui a été publié sur le cidre; et sauteur toutes les vertus mentionnées que Paulmier lui attribue par sa connaissance pour les lieux où il en avait ressenti, ou pour venir que ce curieux opusculé ferme des faits utiles (V. *thèque agronomique*, n°. 100). Il est cité dans le *Dictionnaire de médecine* et dans celui de Chaussepierre, et dans celui de Chaussepierre sur Julien le Paulmier.

pas cru devoir admettre dans l'article, parce qu'ils ne sont appuyés d'aucune preuve. W—s.

AULMIER DE GRENTEMES- (JACQUES LE), en latin *PAULMIUS*, fils du précédent, savant orlogue, naquit au mois de décembre 1587, dans le pays d'Auge, sa mère était allée visiter ses parents. Resté orphelin à l'âge de seize ans, son frère aîné l'envoya terminer ses études à Paris, où il fit les leçons de Pierre Dumoulin, du fameux Casaubon, qui expliquait alors *Hérodote*. Après avoir revêtu ses humanités, il fit son cours de philosophie à l'académie de Sedan, vint à Orléans étudier le droit.

frère, l'ayant jugé capable de s'adonner à l'administration de ses biens, le fit émanciper, et Paulmier revint à Paris achever son éducation. Il visita ensuite les principales villes de France, pour connaître ce qu'elles fermaient de plus curieux, et retourna dans une campagne près de Caen, où il se livra à la lecture des ouvrages grecs et latins, dont il goûtait ses délices. La considération qu'il s'était acquise, le fit choisir, par ses coreligionnaires, pour présenter à la cour leurs réclamations contre diverses infractions à l'édit de Nantes; et il eut le bonheur de voir ses démarches couronnées d'un plein succès. Paulmier n'aurait pu rester indifférent aux effets des protestants de Hollande qui se soustraient à la domination de l'Espagne: il alla, en 1620, offrir ses services à Maurice de Nassau; et, pendant huit ans qu'il combattit sous les drapeaux de l'indépendance, il trouva un grand nombre d'occasions de faire briller son courage. A peine était-il arrivé à Caen, l'ayant voulu réconcilier deux gen-

tilshommes divisés pour des affaires d'intérêt, il se fit un ennemi du plus riche et du plus puissant, dont il désapprouva la conduite. Ce gentilhomme l'ayant attaqué dans la rue, il eut le malheur de le tuer en se défendant, et fut obligé de se rendre à Paris pour se justifier devant le conseil du roi, qui le déclara innocent. La guerre éclata bientôt après; et il alla rejoindre en Lorraine le duc de Longueville, qui lui donna une compagnie de cavalerie, et lui confia plusieurs missions importantes. Après la paix, il revint à Caen, et s'appliqua dès-lors entièrement à la culture des lettres. Il se lia bientôt avec les hommes de mérite qui étaient en grand nombre dans cette ville, et contribua beaucoup, avec Moisant, à la fondation de l'académie de Caen, qu'il soutint malgré de violentes oppositions. L'âge n'avait point diminué cette ardeur chevaleresque qu'il avait rapportée des camps: à soixante-cinq ans, dit Huet, il se battit à l'épée et au poignard contre un jeune homme vigoureux, et le désarma (*Origines de Caen*). Il en avait soixante-treize quand il fut attaqué de la pierre; il se soumit deux fois à la douloureuse opération de la taille, et y survécut encore dix ans. Paulmier mourut le 1^{er}. octobre 1670. C'était un homme franc et ouvert, aussi modeste qu'obligeant. Personne, dit Moisant, ne le quittait, sans être meilleur et plus savant. Il n'eut point d'enfants de son mariage avec une Anglaise, qu'il avait épousée dans un âge déjà avancé. On a de lui: I. *Pro Lucano contra Virgilium apologia*. C'est son premier ouvrage. Il ne prétend pas, comme on le croirait sur le titre, décider que Lucain l'emporte sur Virgile; mais il

cherche à prouver que les deux poètes ont des beautés égales quoique différentes, et que pour relever le mérite de l'*Énéide*, il ne faut pas rabaisser la *Pharsale*, ainsi que l'ont fait Scaliger et quelques autres critiques. Berkelius a inséré cet opuscule dans les *Dissertationes selectæ criticæ*, Leyde, 1704. II. *Exercitationes in optimos auctores græcos*, Leyde, 1668, ou Utrecht, 1694, in-4°. C'est le docte Huet, son ami, qui lui conseilla de publier ces remarques, dans lesquelles il explique un grand nombre de passages dont le véritable sens avait échappé à la plupart des commentateurs. Maittaire en a tiré le *Supplément* à la chronique des marbres d'Oxford, par Selden; Gronovius, des *Notes* sur les anciens géographes; et les érudits des auteurs grecs, des *Notes* sur Diodore, Hesychius, Aristides, Lucien, etc. III. *Græciæ antiquæ descriptio*, Leyde, 1678, in-4°. Ce livre, qui lui avait coûté vingt années de travail, fut publié par Étienne Morin, son parent, qui l'a fait précéder d'une *Vie* très-ample de l'auteur, de laquelle on trouve l'extrait dans le tome VIII des *Mémoires* de Nicéron. Lenglet Dufresnoy regrettait que Gronovius n'eût pas inséré cet ouvrage exact et profond, dans le *Thesaur. antiquit. græcar.* IV. Un *Éloge* de Cl. Sarran, à la tête du recueil de ses *Lettres* (V. SARRAN). V. Des *Vers* grecs, latins, italiens et français, la plupart inédits. « Paulmier m'a lu au » trefois, dit Huet, une *Histoire*, » écrite en grec, de quelques amou- » rettes de sa jeunesse, et un *Poème* » grec de la chasse de la bécasse. A » la naissance de monseigneur le » Dauphin (fils de Louis XIV), il » fit imprimer un *Dialogue* en vers

» grecs, entre le dauphin du ciel et » le dauphin de la mer. » Cette dernière pièce ne peut qu'être d'une grande rareté, puisqu'elle n'est pas citée même dans le *Catalogue* de la bibliothèque du roi. — Son neveu, Jacques LE PAULMIER, né en 1624, suivit la profession des armes; il se trouva, dit-on, à 48 sièges ou batailles, dont il écrivit la relation, et mourut le 13 avril 1702. Il avait un talent remarquable pour l'impromptu; et, avant son abjuration, qu'il fit entre les mains d'Huet, en 1685, il avait aidé Conrart à retoucher la version surannée des *Psautiers* de Marot et Bèze. W—s.

PAULMIER. V. GONNEVILLE.

PAULMY (1) (ANTOINE - RENÉ DE VOYER-D'ARGENSON, marquis DE), ministre d'état, naquit à Valenciennes, le 22 nov. 1722, de René-Louis de Voyer, marquis d'Argenson, alors intendant du Hainaut. Sa famille le destinait à la magistrature, dans laquelle ses ancêtres s'étaient illustrés. Il y entra aussitôt après avoir fini ses études, et il en parcourut rapidement tous les degrés. Successivement avocat du roi au Châtelet, conseiller au parlement, maître des requêtes, conseiller-d'état, il se voyait, à l'âge de vingt ans, au terme où l'on ne parvient ordinairement qu'après avoir vieilli dans les fonctions judiciaires et administratives. Le jeune Paulmy justifiait, par ses talents, par son

(1) C'est le nom d'une terre située en Touraine, et qui appartenait de temps immémorial à la famille de Voyer. Un chevalier grec, nommé Basile, qui était de cette famille, vint en France sous le règne de Charles-le-Chauve, et mérita, par ses exploits, d'être investi du château de Paulmy, conservé par sa postérité (V. les *Annales* de Belleforest, tome 1, p. 200). La branche aînée s'étant éteinte à la fin du dix-septième siècle avec le dernier vicomte de Paulmy, tue à la bataille de Fleury, en 1704, la branche cadette prit le nom de Paulmy, et garda la terre de ses pères.

assiduité, les faveurs
 jet, lorsqu'une car-
 tint s'ouvrir devant
 e comte d'Argenson,
 marquis, ayant été
 e de la guerre, fit
 de commissaire-gé-
 pour M. de Paulmy.
 en cette qualité, les
 dre et d'Italie, et
 ses conseils, à plu-
 nts avantageux, tant
 s militaires que sous
 nance. Vers la même
 quis d'Argenson fut
 istère des affaires
 lors, Paulmy devint
 érataire de son père
 Il les secondait dans
 rations; et quelque-
 rgé par eux de cer-
 e certaines commis-
 remiers dépositaires
 e confient qu'à des
 peuvent avoir des
 its des leurs. Le 4
 my, qui cultivait les
 s loisirs, comme il
 ar son crédit, fut
 ie française, en mè-
 esset. La paix d'Aix-
 date de cette même
 er moins utile au dé-
 guerre. Il se trouvait
 oigné de celui des af-
 s, par la retraite de
 décembre, il fut nom-
 en Suisse. Il renou-
 traités conclus entre
 rps helvétique, ainsi
 ions particulières de
 its de ce pays. Enfin
 particulièrement les
 ient la nation suisse
 aise, en faisant abo-
 iennes, par les-
 fendu à quelques-uns

des cantons réformés de s'attacher
 au service de France. Il emporta
 l'estime générale et des regrets sin-
 cères, lorsqu'à la fin de 1751, il fut
 rappelé pour être associé à son on-
 cle, qui avait obtenu qu'il fût ad-
 joint à la charge de secrétaire-géné-
 ral du département de la guerre, avec
 survivance. Paulmy avait à peine
 passé quelques mois à la cour, qu'il
 partit pour visiter les places des pro-
 vinces méridionales du royaume, exa-
 miner les fortifications, les arsenaux,
 les magasins, voir surtout les trou-
 pes; enfin connaître les abus, et y re-
 médier. Il employa cinq ans à faire
 cette inspection générale, et à met-
 tre eu ordre les observations nom-
 breuses qu'il avait recueillies. Les
 avantages qu'on aurait pu tirer de
 ce travail important, devinrent nuls
 par la guerre qui se ralluma en 1756,
 et par l'exil du comte d'Argenson,
 qui eut lieu l'année suivante. A la
 vérité, Paulmy succéda, le 2 fé-
 vrier 1757, à son oncle; mais il pré-
 vit bien qu'il ne resterait au minis-
 tère que le temps nécessaire pour
 que l'on pût se fixer sur un autre
 choix. Sa retraite, à-la-fois volon-
 taire et forcée, qui eut lieu le 22
 mars 1758, fut accompagnée de
 tout ce qui pouvait en adoucir l'a-
 mertume. Le roi exigea qu'il conti-
 nuât d'assister au conseil, en quali-
 té de ministre d'état. Paulmy obéit
 à cet ordre; mais, en 1762, soit
 qu'il fût dégoûté de l'espèce de nulli-
 té d'un ministre hors de place, soit
 qu'il conservât l'espoir de ressaisir
 quelque jour le crédit et le pouvoir
 qui lui étaient échappés, il demanda
 et obtint l'ambassade de Pologne.
 Elle n'était pas sans embarras, en
 raison des troubles dont ce royaume
 électif était alors agité. L'ambassa-
 deur s'acquitta de sa mission avec

autant de discernement que de sagesse; et, si ses négociations relatives à l'élection ne réussirent pas comme on l'aurait désiré, il eut du moins à se rendre le témoignage qu'il avait annoncé les événements fâcheux qui se préparaient, et indiqué les moyens de les prévenir. Il fut nommé, en 1766, à l'ambassade de Venise, qu'il remplit jusqu'en 1770. Il aurait désiré celle de Rome: elle lui fut refusée; et dès-lors, abandonnant toute vue d'ambition, il prit le parti de se consacrer uniquement à sa famille et à ses goûts favoris. Il avait toujours aimé et cultivé les belles-lettres; mais son goût dominant le portait à l'histoire et à la bibliographie. Les pays étrangers, comme la France, avaient contribué à former sa bibliothèque, la plus complète, la mieux choisie et la plus nombreuse qui ait peut-être jamais été en la possession d'un particulier; elle était riche, surtout, en poètes, et en romanciers, à dater de ceux qui, dans le onzième siècle, ont écrit en langue romance. Libre de tous soins publics, il mit en ordre cette magnifique collection, et en dressa un Catalogue exact. D'environ cent mille volumes, appartenant au marquis de Paulmy, il n'y en a qu'un petit nombre, et des moins intéressants, à la tête desquels on ne lise pas une notice instructive, écrite ou dictée par lui. Aussi tous les gens de lettres profitaient-ils sans cesse d'un tel trésor. Son amour pour les livres lui fit naître le désir d'en augmenter personnellement le nombre; et en peu d'années il produisit plus de volumes que n'en ont enfanté pendant leur vie entière des écrivains renommés par leur fécondité. M. Maguin, de Salins, son bibliothécaire, eut beaucoup de part à la rédac-

tion de ses ouvrages. Commencement de 1775, il publia le plan de la *universelle des romans* paraître dans la même année. Il donna environ quarante volumes de cet ouvrage, jusqu'en fin de 1778, que des circonstances le déterminèrent à terminer l'entreprise. Ses amis ne firent pas oublier l'ouvrage qu'il avait dirigé, et dont beaucoup avaient été cor- touchés par lui. A peine achevé, il se consacra à la *Bibliothèque* qu'il s'occupa des *Mémoires de la grande bibliothèque*, sérieuse, plus importante. (V. CONTANT-D'ORVILLE). C'est, pour ainsi dire, l'immense Bibliothèque et le principal résultat de ses *Observations* qu'il avait fait de tous ses livres. Les gens de lettres y trouvent des notions nouvelles, aussi amusantes que utiles, sur bien des objets du domaine de l'instruction scientifique; et les savants y reconnaissent les fruits de leurs études: en moins de dix ans ce recueil s'éleva à soixante volumes, et les matériaux furent fournis pour ceux qui de loin voyaient sans cesse le succès dans les genres de littérature, il composa, en société avec quelques-uns, soit tout seul, des romans de circonstance, comiques en vaudeville que Paulmy eut pris plaisir à voir dans la retraite, et successivement de tous ceux qui pouvaient gêner sa santé, se réserva, outre le gou-

le Paris, que la charge de
de la reine, qui, à sa mort,
e perdue pour sa famille.
omme privé, il garda toute
n, ne voulant pas que son
ent d'état, qui n'avait point
alheur pour lui, en fût un
x qui s'étaient attachés à sa

Dans ses dernières années,
t du vrai bonheur au milieu
les siens, de ses amis et de ses
ne formait plus qu'un vœu :
ue sa précieuse et très-consi-
bibliothèque ne fût pas dé-
ée, quand il aurait cessé

r. MONSIEUR, le comte d'Ar-
acquit la propriété (1781),
tion que l'ancien possesseur
rait d'en disposer toute sa
lui-ci n'interrompt pas l'u-
il avait d'enrichir annuelle-
collection formée par lui ; et
orages et les spoliations de
tion, elle est encore entre les
frère de Louis XVIII. C'est
othèque dite de l'*Arsenal*.
avait donné au public un ou-
son père, *Considérations*
ouvernement de la France.

ordre, et fit paraître, en
les *Essais dans le goût de*
Montaigne, que le marquis
on avait aussi composés. Il
ple dans ses mœurs, dans
ères, dans ses habits, et jus-
ses livres. Probe jusqu'au
, noble et désintéressé, il
g, chaque année, une som-
dérable à soulager l'infor-
mourut, à la suite d'infir-
s-douloureuses, le 13 août
e son second mariage avec
elle Fyot de La Marche,
laissé une fille unique, la
de Luxembourg. Son éloge,
é tiré le fond de cet article,
as la séance publique de la

Saint-Martin, 1788, à l'académie
des inscriptions, par M. Dacier : il en
était membre honoraire ainsi que de
l'académie des sciences. L.—P.—E.

PAULUS (JULIUS), jurisconsulte
du premier ordre, florissait à Rome
dans le 2^e. siècle de l'ère chrétienne.
Lieu de sa naissance est un problè-
me dont les savants ont présenté des
solutions différentes. Un grand nom-
bre, entre lesquels il suffit de nom-
mer Cuias, ont placé son berceau
à Padoue, alléguant pour motif de
leur opinion, la statue élevée en son
honneur dans cette ville, et la te-
neur d'une inscription que réproûve
un scepticisme éclairé. Hottman lui
donne une origine grecque. Le pré-
sident Bertrand, biographe des prin-
cipaux jurisconsultes de l'antiquité,
accumule de son côté les inductions
qui tendent à faire regarder Paulus
comme Syrien. On le trouve, dit-il,
constamment associé à Ulpien ; il
est traité avec bienveillance par l'im-
pératrice Mammée, femme d'Alexan-
dre-Sévère ; son langage sent l'é-
tranger ; il emprunte souvent ses
comparaisons et ses termes d'art à
la Grèce, explique ou éclaircit vo-
lontiers les locutions latines par des
équivalents pris dans la langue grec-
que. Aucune de ces circonstances n'a
une relation nécessaire avec l'hypo-
thèse suivant laquelle Paulus eut Tyr
pour patrie. S'il fallait choisir entre
des probabilités, nous pencherions
pour l'opinion soutenue par Lau-
rent Pignoria, qui met Paulus au
nombre des hommes célèbres que
Rome a produits (*Symbol. epistol.*
41) : elle acquiert un grand poids par
ce qu'on lit dans les *Césars* d'Au-
rélius Victor (chapitre 24), qu'*A-*
lexandre-Sévère rendit le juriscon-
sulte Paulus à sa patrie. Plusieurs
auteurs veulent que Paulus ait profi-

té des leçons de Papinien : ils n'ont pas fait attention qu'il se porta le rival et le contradicteur habituel de ce dernier; et loin de supposer entre eux les rapports de maître et de disciple, il est vraisemblable qu'ils fréquentèrent en même temps l'école de Cervidius Scévola. Paulus exerça pendant plusieurs années le ministère d'avocat à Rome. Il fut appelé au conseil de Sévère et de Caracalla, où il déploya une grande liberté de discussion, et se livra quelquefois à une opposition brusque et opiniâtre. Héliogabale en fut sans doute offensé, puisqu'il l'exila. Cette disgrâce dura peu : Alexandre-Sévère s'empessa de le rappeler; il l'éleva de la préture à la dignité consulaire, et le nomma préfet du prétoire après la mort d'Ulpien. Paulus avait voué aux Chrétiens une haine violente. L'aigreur de son caractère est encore attestée par l'afflictation malveillante avec laquelle il s'attache à critiquer ses devanciers et ses contemporains. Ses expressions sont dures et tranchantes. Il ne gardait pas plus de ménagements à l'égard des décisions émanées des empereurs. La gloire de Papinien devait troubler son repos : il essaya de la flétrir en le commentant (V. PAPINIEN). Les *Réponses* de Paulus étaient entre les mains de tous ceux qui étudiaient le droit dans les écoles de l'empire. Théodose le Jeune et Valentinien III le comprirent dans leur ordonnance qui imprimait force de loi aux écrits d'un petit nombre de jurisconsultes éminents. Il penchait pour la doctrine des Sabiniens; mais son goût pour les subtilités et pour une interprétation stricte et littérale l'écarta fréquemment de leurs principes. On s'accorde à lui reprocher l'obscurité de son style.

Il y a environ 2000 ans qu'il fut lui dans le Digeste; et le jurisconsulte romain ne fut pas la fécondité. Indépendamment d'un grand nombre de traités mentionnés dans l'*Index* de la tête des Pandectes Florentines, plusieurs lois du même auteur composa 80 livres sur l'usufruit; 26 de Questions; 23 de Sommaires; 16 *ad Plautium*; 10 *Regularum*; 6 *Sententiarum Factorum*; 5 autres *Sententiarum*; 4 livres *ad Vitellium*; 3 sur les *Fideicommissa*; 3 *Decretorum*; 3 sur l'*Interdiction*; 2 *Instituta de Officio proconsulis*; 2 *de Eliam Sentiam*; 2 *de Censibus*; 2 *Sabinum de jure fisci et edilium curulium*; de sur Labéon, Javolenus, Papinien et Alfiérius. Ces ouvrages il ne nous restent que des fragments seuls dans les 5 livres *Receptarum*, que Paulus avait écrits pour ses fils. Ce résumé des éléments du droit romain a été conservé par une compilation exécutée par un jurisconsulte, mais tronquée, mais avec des additions étrangères (V. *Pauli*). Il jette un grand jour sur l'état du droit antérieur à Justinien, et sur le recueil de Van Leeuwen *de origine et progressu juris civilis auctores et fragmenta Jurisprudentia vetus aenea*, de Schulting. C'est Paulus le même travail de Papinien.

PAULUS (PIEBRE). Juriste hollandais, né en 1711 à la petite ville d'Axel (Flamande), entra, jeune et

lois. Son génie trouva dans tions de conseiller et avocat l'amirauté de la Meuse, en l'occasion de se développer manière la plus utile à son lorsque le département de la lui fut confié, la Hollande accédant d'une guerre avec l'An-. Le système soutenu par houlders, qui ne songeaient troupes de terre, avait ruiné e. Les circonstances étaient es; Paulus dirigea ce grand : il introduisit, dans les tra- lui étaient confiés, un or- activité, inconnus jusqu'à exemple ranima l'ami- Amsterdam; et l'on fut au bout de deux ans, de marine hollandaise sortir, i dire, de ses ruines, forte usseaux de ligne, presque nouvelle construction. Sa était si sage, que, qu'il légisât pas ses opinions, ouderiens osaient à peine le son intégrité leur imposait. pendant destitué en 1787, sans fonctions jusqu'à la stathoudérat. Il gémit pro- it de l'abandon de la Fran- abla de courageux repro- mistre chargé des intérêts. Il l'avait averti de la marche ée prussienne, en deman- ands cris les troupes pro- jamais envoyées au camp . Enfin, lorsque tout fut é, et que l'ambassadeur au- commandé son éloigne- vint à Versailles, où il fut avec distinction. Il y avait franchise, cet esprit de t d'indépendance qui dé- la vérité. Il fit des repro- n écouta sans lui répondre : manda des renseignements

et des conseils tardifs. Il alla visiter quelques-uns de nos ports, en jugea les travaux, et quitta la France en disant qu'il se faisait fort de créer une nouvelle marine à cette puissance avec ce que coûtaient les malversations. Paulus eut la douleur de voir arriver en conquérants; dans son pays, les Français qu'il y avait si ardemment appelés comme alliés; et, de même que tous les hommes de son parti, il fut bien cruellement abusé par les promesses de liberté et d'indépendance. En 1795, il présida le premier l'assemblée des représentants provisoires de la Hollande, fut membre du comité de marine, négociateur du traité de paix avec la France, et député de la province de Hollande aux délibérations qui avaient pour objet la convocation d'une assemblée constituante. En remplissant ces fonctions, il fut saisi d'un rhume violent, qui le conduisit en peu de jours au tombeau, le 17 mars 1796. On a de lui différents ouvrages : I. *Du droit qu'a la province de Zélande de posséder une université*, Leyde, 1775, in-8°. II. *Commentaire sur l'union d'Utrecht*, Utrecht, 1775, 3 vol. in-8°. III. *Du Stathoudérat*, 1773 et 1778, avec une apologie contre Paul Dortsma, nom supposé, sous lequel l'avait attaqué Jean Barueth, pasteur à Dordrecht. IV. *Disputatio de origine, progressu et solutione nexûs feudalîs Flandriam inter et Zelandiam*, Leyde, 1775, in-8°. C'est la thèse que soutint Paulus, lorsqu'il prit ses degrés à l'université de Leyde. VI. *Verhandeling over de vrage*, etc., Harlem, 1792, in-8°, et 1795, 4^e édition. Cet ouvrage est un exposé du principe de l'égalité politique.

PAUSANIAS, général lacédémonien, était fils de Cléombrote, roi de Sparte (V. ce nom, IX, 53). Il devint tuteur de Plistarque, fils de Léonidas (1), et eut, en cette qualité, le commandement des troupes de Lacédémone. Il se signala dans la guerre contre les Perses, et, de concert avec Aristide, remporta une victoire éclatante, à Platée, le 22 septembre de l'an 479 av. J.-C., sur Mardonius, l'un de leurs plus habiles généraux, qui perdit la vie dans le combat (V. MARDONIUS, XXVI, 629). Ayant vu les apprêts d'un festin que Mardonius se proposait d'offrir à ses amis, et comparant le luxe asiatique à la simplicité de Sparte: « Quelle folie, dit-il, à des gens qui peuvent se procurer des mets si délicats, de venir nous disputer notre pain noir! » Pausanias se réserva des dépouilles de l'ennemi un trépied d'or qu'il consacra, dans le temple de Delphes, par une inscription qui lui attribuait tout l'honneur de la victoire; mais les magistrats de Lacédémone la remplacèrent par une autre qui contenait les noms des villes de la Grèce dont les enfants avaient combattu dans cette glorieuse journée. Cependant il fut chargé du commandement de la flotte destinée à chasser les Perses des villes qu'ils possédaient encore dans l'île de Chypre et sur les bords de l'Hellespont. Il s'empara de Byzance (2); et le succès de cette expé-

(1) Pausanias était le neveu de Léonidas, et le cousin de Plistarque; ce ne fut pas le vainqueur de Platée, mais son petit-fils, dont l'article suit, qui rapporta à Sparte les restes de Léonidas. (V. ce nom, XXIV, 168, et la note au bas de la page.)

(2) Ce fut à la prise de cette ville que la belle Cléonice tomba entre ses mains : cette jeune personne, d'une des familles les plus distinguées de Byzance, ayant eu le malheur de plaire au général en chef des forces de la Grèce, il donna ordre qu'on la lui amenât, et ses parents n'osèrent pas la refuser. En entrant dans sa chambre, elle renversa la lampe allumée

dison ayant encore accueilli, il osa concevoir servir sa patrie, et chercher l'appui du roi de lui renvoyant sans rangs sonniers alliés à la famille. Peu après il écrivit à Xerxès lui demander sa fille en s'engageant, pour prix de sa fille, à le rendre maître de la Grèce. Le roi, enchanté de cette proposition, lui députa aussitôt Artaban, de ses principaux satrapes, pour l'assurer que s'il tenait sa promesse, il devait tout espérer de sa main. Mais la hauteur de Pausanias et sa dureté envers Xerxès, ayant excité des plaintes contre lui, le roi, par un décret, le dépouilla du commandement d'une amende. Il s'éloigna de Sparte; et renonçant à ses projets, aux mœurs et à l'habillement de son pays, il se retira dans la ville de Troade, où il mena une vie de luxe qui effaçait celui de l'Asie. Il attendait l'instant d'exécution lorsque les éphores, instruits de ses coupables manœuvres, le firent revenir à Sparte. Il était si pressant qu'il n'eut pas le temps de se sobéir. A son arrivée, il fut mis en prison; mais on ne put le convaincre d'avoir eu des intelligences avec le roi de Perse. Les plus graves soupçons furent toujours sur sa tête; et les éphores, en lui rendant la liberté, le firent devoir éclairer ses intentions. Quelque temps après, Pausanias vint à un jeune Argilien.

devant son lit, et l'éteignit; ce fut Pausanias, qui craignait sans cesse des menées avec le roi de Perse ne fut pas le seul à se faire arrêter, il se le fit poignarder Cléonice, qui mourut, et, depuis ce temps, la voir tout et cette image le tourmentait jusqu'à sa mort.

abaze, en lui recomman-
 dant une grande diligence. L'Ar-
 chischant qu'aucun de ceux
 ont été chargés de sembla-
 bles missions, n'était revenu,
 na que cette lettre renfer-
 mait quelque mystère qu'il lui im-
 possédait de pénétrer; il l'ouvrit donc,
 et vit que Pausanias recom-
 mandait de faire mourir le messa-
 ger. La porta sur-le-champ aux
 éphores, en les priant de le prendre
 sous leur protection. Cette lettre
 contenait des preuves certaines de
 la trahison de Pausanias; mais les
 éphores ne les jugèrent pas suffi-
 santes pour sévir contre un homme
 qui avait rendu de si grands servi-
 ces à la république. Ils ordonnèrent
 à l'Argilien de feindre qu'il
 était malade, et de se réfugier
 dans le temple de Neptune (situé sur
 le mont de Ténare), regardé
 des Grecs comme un asile in-
 violable. Pausanias, dès qu'il fut in-
 formé de la résolution qu'avait prise
 le conseil, vint le trouver tout trou-
 blé, et lui demanda le sujet de ses

Leur conversation fut en-
 tre eux éphores cachés derrière
 et les aveux du général
 laissèrent aucun doute sur
 ses mauvais desseins. Pausanias,
 après avoir tranquilisé l'Argi-
 lien sur le chemin de Sparte;
 et par quelques signes que
 lui firent les éphores, qu'il allait
 être tué, il entra dans le temple
 de Neptune. L'ordre fut aussitôt
 donné de murer les portes; et l'on
 bâtit une muraille, mère de Pausanias,
 du crâne de son fils, apporta
 sur la première pierre. On
 couvrit aussi la couverture du tem-
 ple, restant exposé aux in-
 firmités de l'air, il périt plus promp-
 tement en fut retiré demi-mort

et expira peu d'instants après, vers
 l'an 477 av. J.-C. Son corps fut, d'après
 l'ordre de l'oracle de Delphes,
 déposé au lieu même où il avait
 terminé une vie honorée par des
 exploits brillants, mais dont la fin
 avait été souillée par une trahison.
 Cornélius Népos a écrit la vie de ce
 personnage, qui a fourni à M. Trou-
 ver le sujet d'une *Tragédie*, imprimée
 en 1810; on en trouve l'analyse dans
 le *Magasin encyclop.*, première an-
 née, 1, 132.

W—s.

PAUSANIAS, roi de Sparte, pe-
 tit-fils du précédent, avec qui plu-
 sieurs auteurs l'ont confondu (1),
 succéda, l'an 408 avant J.-C., à
 Plistonax son père, et régna avec Agis
 II. Les Lacédémoniens ayant déclaré
 la guerre aux habitants de l'Elide,
 Pausanias pénétra dans cette pro-
 vince, s'empara de plusieurs villes,
 et vint mettre le siège devant la ca-
 pitale. Convaincus que les Elidiens
 n'oseraient pas même tenter une sor-
 tie, il négligea de prendre des précau-
 tions pour garantir son camp d'une
 surprise; mais les assiégés, profitant
 de sa sécurité, mirent en déroute
 une partie de ses gens, et le forcè-
 rent de s'éloigner. En se retirant,
 Pausanias détruisit les récoltes, en-
 leva les troupeaux, et laissa, sur
 différents points des garnisons, pour
 inquiéter les Elidiens, qui deman-
 dèrent la paix. Elle leur fut ac-
 cordée à condition qu'ils céderaient
 leur flotte aux Lacédémoniens, et
 qu'ils ne s'immisceraient plus dans
 les affaires de leurs voisins. Bientôt
 après, Pausanias fut envoyé à Athè-
 nes pour défendre les archontes que
 Lysandre avait établis en cette ville,
 et qui s'étaient rendus odieux en abu-

(1) Entre autres Courtin, dans ses Notes sur le
Cornélius Népos ad usum Delphum.

sant de leur autorité ; mais, touché du sort des Athéniens , il devint médiateur entre Thrasybule et les trente tyrans , et contribua ainsi à relever l'ancienne forme du gouvernement (*V. THRASYBULE*). La conduite de Pausanias fut désapprouvée , et , à son retour à Sparte , il fut appelé en jugement. Les quatorze premiers juges opinèrent contre lui ; mais les autres lui ayant été favorables , il fut renvoyé absous. Lors de la guerre contre les Thébains , Pausanias eut le commandement de l'armée avec Lysandre , qui entra le premier dans la Béotie , et qui , ayant été attaqué près d'Haliarte , perdit la bataille et la vie (*V. LYSANDRE*, XXV, 540). Il n'arriva que le lendemain du combat ; et craignant d'être trahi par la fortune s'il tentait un nouvel engagement , il fit une trêve avec les Thébains , pour rendre les honneurs de la sépulture à son collègue. La perte de la bataille d'Haliarte fut attribuée à la lenteur de Pausanias : mais , ne voulant pas s'exposer à un second jugement , il s'exila , et termina ses jours à Tégée , dans le temple de Minerve , regardé par les Grecs comme un asile inviolable. Il avait régné quatorze ans. Agésipolès , son fils , fit son successeur (*V. AGÉSIPOLÈS* , I , 290). Quoique banni injustement de son pays , il lui resta toujours attaché ; et il cherchait à donner aux étrangers une haute idée des mœurs et des vertus des Lacédémoniens. « Que ne restiez vous avec eux ? lui dit un jour un habitant de Tégée. » — « Les médecins , répondit Pausanias , ne restent pas chez les gens sains ; ils vont chez les malades. » W—s.

PAUSANIAS , historien grec du deuxième siècle , mais sur la vie duquel on n'a presque aucun détail , est

le plus ancien auteur qui se soit occupé d'une description de l'ouvrage , dont une partie sous les règnes d'Adrien le-Pieux , fut achevée. Marc-Aurèle ; et l'autre encore l'an 174 de J. ch. 1). Il avait vu beaucoup de pays , ayant parcouru , outre l'Italie , l'Espagne , la Grèce , l'Asie Mineure , la Palestine , l'Égypte jusqu'au temple d'Ammon. Constantien le suppose natif de Césarée en Cappadoce , mais l'opinion commune naquit à Césarée en Cilicie , qu'il est le même que Sophiste , dont parle Philostrate , qui , selon Philostrate , fut l'un des dix élèves favoris d'Hadrien , auxquels cet illustre empereur donna des leçons particulières à Rome dans un âge fort jeune. *Voyage en Grèce* (*Ελληνισμός*) , le seul ouvrage de lui , est un recueil de descriptions de lieux remarquables de l'antiquité ; et sans doute on est à croire que l'abbé de la Rivière n'eût pas fait voyager l'abbé de la Rivière en charris. Pausanias s'occupe particulièrement des édifices et des productions de la Grèce ; il fait quelquefois de la minutie : on le voit dans trois chapitres entiers à la description d'un temple , mais il passe avec rapidité sur les objets qui étaient généraux de son temps. Il décrit le temple de Thémis à Athènes , le temple

(1) Cette description du temple d'Ammon est au célèbre Heyne le sujet d'un ouvrage intitulé *Über den Kasten des Cypselus*, 1770 , in-8°. et M. Quatremère l'a publiée d'une manière fort heureuse dans son *Olympion*, pag. 124-32.

, sans doute parce que l'histoire des descriptions de ces monuments n'étaient ignorées de personne, mais il fait connaître avec quelque détail le temple de Minerve Alea, à Delphes, parce que l'Arcadie était la patrie des voyageurs, auxquels ce livre était destiné à servir de guide. La forme qu'il adopte, en effet, celle d'une notice, et moins encore celle d'un voyage où l'auteur décrirait ses impressions : on ne l'y voit point en action, son rôle est de conduire le lecteur, comme par la main. Il commence, sans préambule, par lui faire parcourir cette partie du continent de la Grèce qui regarde les Péloponnèse et la mer Égée, s'élève, par l'Attique, le promontoire du Péloponnèse. En le cotoyant, il nous mène à un port... En nous montrant un peu plus avant, vous voyez l'aurum, où étaient jadis les trésors d'argent des Athéniens. Mais à l'occasion des monuments qu'il décrit, il ne manque pas de citer les poètes et les historiens (2), de recueillir les traditions historiques et mythologiques, il se livre parfois à des conjectures qui jettent un grand jour sur les points obscurs de l'histoire du continent de la Grèce, les îles de l'Archipel n'en sont pas dans son plan; et ses excursions ne s'étendent pas au nord de la Grèce, vers les Thermopyles. Les monuments qui composent son ouvrage portent le nom de la contrée dans laquelle ils se trouvent : ce sont les *Laconiques*, les *Messéniques*, les *Éliques*, les *Corinthiaques*, les

Laconiques, les *Messéniques*, les *Éliques* (en deux livres, où se trouve le détail des jeux olympiques), les *Achaïques*, les *Arcadiques*, les *Béotiques* et les *Phociques*. Pausanias se montre habituellement bon observateur et historien judicieux : ses idées, sans doute, relativement aux souvenirs conservés dans chaque temple, sur les faits merveilleux qu'on en rapportait, sont celles de son siècle. On le voit quelquefois discuter sérieusement sur le choix à faire entre deux traditions qui nous semblent également absurdes ; rejeter l'une, et adopter l'autre qui se concilie mieux avec les opinions qui lui sont plus familières : mais on lui reproche avec plus de justice de rapporter, comme témoin oculaire, des faits qui nous paraissent excéder toute croyance ; lorsque, par exemple, il dit qu'il a vu, à Poroséléne, un dauphin venir à la voix d'un enfant, « et quand celui-ci le désirait, lui servir de monture pour le transporter où il voulait (1). » Pausanias était versé dans la connaissance des beaux-arts, surtout de la peinture et de la sculpture ; et les précieux détails qu'il nous a transmis, sur près de 200 artistes, et sur leurs diverses écoles, sont d'un grand intérêt pour l'histoire de l'art dans l'antiquité. Son style, mauvaise imitation de celui de Thucydide, est bien celui d'un sophiste : habituellement négligé, souvent affecté, il est si concis, et souvent si obscur, qu'il faut, pour bien l'entendre, en avoir fait une étude particulière ; aussi a-t-il souvent exercé les érudits et les commentateurs. Le texte grec de Pausanias a paru pour la première fois, chez les Aldes, par les soins

de M. de Clavier.

Les auteurs qu'il cite, et dont l'ouvrage est cité, sont plus de 100.

(1) *Laconiques*, tome II, p. 212, édit. de Clavier.

de Marc Musurus, Venise, 1516, in-fol.; édition fort incorrecte, et exécutée sur un mauvais manuscrit. Celle de Francfort, 1583, in-fol. (*Voyez* SYLBURG), réimprimée à Hauau, 1613; et celle de Leipzig, 1696, in-fol., donnée par Kuhn, sont accompagnées de la traduction latine d'Amaseo, qui avait paru séparément, Florence, 1551; Bâle, 1557; Lyon, 1558, 2 vol. in-16; Francfort, 1624, in-8°. Cette version, plus élégante, mais moins fidèle que celle de Loescher (publiée sans le texte grec, chez Oporin, Bâle, 1550, in-fol.), forme le 4^e. volume de la jolie édition donnée à Leipzig par J.-F. Facius, 1794-97, 4 vol. in-8°, la première où l'on ait essayé de rétablir le texte à l'aide des manuscrits. L'édition de M. Schæfer, Leipzig, 1818, 3 vol. in-18, est toute grecque. On préfère à l'une et à l'autre celle de Clavier, Paris, 1814-21, 6 vol. in-8°, malgré les nombreuses fautes d'impression qui la déparent. Le texte grec, revu sur quatre manuscrits de la bibliothèque du Roi, y est accompagné d'une nouvelle traduction française, qui a fait oublier celle de Gédoyen (*Voy.* ce nom, XXVII, 17). Quant à la version française de Blaise de Vigenère, que cite Fabricius, on peut assurer qu'elle n'a jamais existé (1). Nous ne ferons qu'indiquer la traduction italienne de Bonaccioli, Mantoue, 1597, in-4°, et celle qui a paru à Rome, 1792-93, 5 vol. in-4°; l'anglaise, de Th. Taylor, Londres, 1793 et

94, 5 vol. in-8°.; et l'Goldhagen, 2^e édit. au lin, 1798, 2 vol. in-8°.

PAÛSE (JEAN DE LA), abbé de Saint-Martin et évêque de Lodève, d'une famille originaire d'Italie. Il naquit en 1576, au château de cassargue, dans le Gévaudan, son aïeul maternel, et son nom, depuis si glorieux, fut sa mère, surprise pendant l'enfantement, dans le château, lui donna les marches mêmes de la constance qu'on ne regardait comme surannées. La Pause, élevé par sa famille dans la religion protestante, pour se réunir à l'église, Placé d'abord à l'académie, il y fit d'excellentes études, donna particulièrement l'hébreu; il embrassa le ministère évangélique, et les fonctions à Béziers, jusqu'au moment de son départ. En changeant de carrière, il changea pas d'état : d'homme d'études, et, aussitôt qu'il fut parvenu à la prêtrise, il alla étudier les langues orientales sous le rabbin converti de Jérusalem, et l'apôtre que sous le savant Mar Sionita. Il voyagea d'Allemagne, pour sa propre instruction. Lorsqu'il fut à Rome, le pape Paul III, dans les négociations avec la république de Venise, le digne de France, qui en fut la tige, conçut une grande confiance de La Pause, et lui donna le titre de aumônier. Il

(1) Trois autres traductions françaises sont devenues inédites : l'une commencée par Caumartin; une autre annoncée par Publicola Chausard; et celle de Bayeux, qui, selon le prospectus, devait former trois volumes in-folio (*Lettre de J.-B.-C. Grainville, dans le Magaz. encycl., 7^e. année, XI, 22, et 8^e. année, I, 251*).

sonier de la reine d'Espagne de France, il la suivit ; et c'est par la protection souveraine, qu'il fut, enlevé à l'épiscopat. Les devoirs de cette dignité lui imposa, il les remplit avec une régularité, et ses travaux scientifiques, n'absorbèrent pas tellement ses loisirs, qu'il ne trouvât encore le temps de se mêler, plus qu'il ne saluait les intrigues politiques. Croyant que contre le cardinal de Richelieu, et peut-être même servi, il prit une part très-active à la révolte de Gaston d'Orléans, maréchal de Montmorency. Il fut du nombre des prisonniers de la province de Languedoc, dans cette affaire, que le ministre, irrité, fit exécuter par la Bastille ; mais, à force de prières et d'envoyées du fond de la prison où il s'était caché, et par le moyen du cardinal, de sa grâce, intitulé : *Chronologia Lodovensis in Gallia*, Aramon, 1634, intinuit enfin sa grâce, et l'autorisa de retourner dans son pays. Le livre qui lui valut en grande partie cette faveur, contient la vie de cent de ses prédécesseurs et l'histoire de ses propres actions dans son diocèse. Dès qu'il fut libéré, il mit la dernière main

à son Dictionnaire de langue hébraïque, auquel il travaillait depuis longtemps. Il dit, dans l'Avis au lecteur, que c'est l'ouvrage de toute sa vie. L'édition en fut faite sous ses yeux par Colomyez, habile imprimeur de Toulouse, qu'il avait pour attirer à Lodève : les trois volumes in-folio dont se compose cette importante production, parurent successivement en 1644 et

45. La première partie, *Thesaurus synonymicus hebraïco-chaldaïco-rabbinicus*, offre sous chaque lettre, dans l'ordre alphabétique, et par colonnes, le mot hébreu et ses synonymes ; la traduction latine ; les citations justificatives prises dans la Bible ; la version en latin de ces passages ; les rapports ou les différences du chaldéen et du syriaque ; enfin les mots correspondants employés par les rabbins. Dans le cours de l'ouvrage on trouve l'étymologie d'un grand nombre de mots grecs, latins, français, espagnols, anglais, belges et polonais, dérivés de l'hébreu. A la fin du volume sont deux tables alphabétiques, dont la première est un vocabulaire hébreu, et la seconde un vocabulaire pour la traduction, en hébreu, des mots grecs, latins, français, espagnols, etc., qui ont des équivalents dans cette langue. La seconde partie a pour titre : *Florilegium biblicum*. C'est un recueil en hébreu et en grec, avec la traduction latine, de proverbes et de sentences, de paraboles et de préceptes, extraits, tant de l'ancien que du nouveau Testament. Un savant commentaire, tout-à-la-fois philologique, théologique et moral, accompagne cette compilation. L'objet de l'auteur était de fournir à la jeunesse, en même temps qu'elle apprendrait le grec et l'hébreu, les moyens d'acquiescer la connaissance de l'Écriture sainte. Le *Florilegium rabbinicum* forme la troisième partie, et comprend un choix de maximes tirées du Talmud et des livres des rabbins ; c'est tout ce qu'ils renferment de raisonnable. La Pause ne s'était livré à ce travail que pour épargner à la jeunesse studieuse la fatigue et le dégoût inséparables de la lecture de livres pleins de fables, de rêve-

ries et de puérilités ; et ce qu'il leur a emprunté suffit pour faire juger de la manière d'écrire de leurs auteurs. Son ouvrage est plus ample, aussi exact et non moins utile que ceux de Buxtorf et du P. Morin de l'Oratoire, sur le même sujet. Il y a joint la traduction hébraïque, qu'il avait faite dans sa jeunesse, de trois cents maximes extraites de plusieurs auteurs grecs et latins. Forcé par ses infirmités de quitter son évêché, La Pause se retira, en 1648, au sein de sa famille, dans le château de Margon, près de Béziers, et y mourut, trois ans après, le 21 mai 1651. *Voyez* la Notice publiée sur sa vie, par M. Poitevin-Peitavi, secrétaire de l'académie des jeux floraux, Béziers, 1817, in-8°. V. S. L.

PAUSIAS, peintre grec, de Siccyone, florissait vers la 705°. olympiade (l'an 360 avant J. - C.) : son père Briétés fut son premier maître : mais il prit aussi des leçons de Pamphile, maître d'Apelles ; et ce fut de lui qu'il apprit à peindre à l'encaustique, genre dans lequel il acquit une grande réputation. Toutefois, ayant entrepris de réparer des peintures que Polignote avait exécutées à Thespies, la comparaison ne fut pas à son avantage, par cela même qu'il était sorti du genre qui lui était propre. Pausias introduisit l'usage de décorer, de sujets peints, les lambris et les panneaux des chambres intérieures des maisons ; il s'adonnait surtout à la composition des petits tableaux, et il y peignait de préférence des enfants : il exécuta un de ces sujets en un jour, pour prouver que ce n'était pas par défaut de facilité qu'il avait adopté ce genre, comme ses rivaux le lui avaient reproché. La belle Glycère, une des plus célèbres courtisanes

de la Grèce, le compta au de ses amants : elle était alicyone, et commençait à briller seulement par ses charmes par l'art singulier avec lequel tressait des couronnes de d'une élégance et d'un goût quables. Pausias se plut à avec son pinceau, ces recherches dans la Grèce ; bleaux de fleurs parurent dignes de leurs modèles. I Glycère elle-même, le front ne de ces charmantes cour ce chef-d'œuvre acquit une putation, que, dans la suite, acheta deux talents d'or et copie de cet ouvrage. Au res nière dont Pline parle de ce mérite quelque attention, rait faire supposer un procululier par lequel on rep les peintures. Le même au porte aussi que Pausias fit grand tableau, qui fut depuis porté à Rome et exposé sous tiques de Pompée. Il repré sacrifice de taureaux ; et l'a saya, dans cet ouvrage, de vations qui lui réussirent beaucoup de peintres imit puis, mais avec moins de p Il paraît que l'une de ces p iusités avant lui, fut de en raccourci un bœuf, et sentir cependant la force e seur, et l'autre, de le faire par la vigueur du ton et sa sition de couleurs, sur les c vironnants : mais le passage explique ces deux procéd beaucoup de doute sur sa signification, et a donné li sieurs explications différen mi les chefs-d'œuvre de Pa remarquait encore, dans u circulaire décrit par Pausa

quel l'artiste avait donné
ut une lyre au lieu de l'arc
es, et une figure de l'*Ivresse*
ns une coupe de verre, à
uelle on distinguait une
isage. Pausias passa toute
cyone, et contribua sans
grande célébrité qu'acquit
e. Dans la suite, ses ta-
tous ceux que possédait
e, furent engagés pour
es dettes communales, et
s à Rome, par l'ordre de
urus. Pausias laissa plu-
ves, entre autres son fils
, cité comme l'un des pein-
s corrects, et dont les prin-
vres furent *Epaminon-*
sée, *Périclès*, *Médée*, la
e *Peuple athénien*: il ne
as d'être accusé de trop de
ion en peignant aussi un
de taureaux, quoique son
ait un chef-d'œuvre sur le
et. Pausias eut encore pour
Méchopanès, dont la ma-
tait estimée que des seuls
son coloris paraissait dur,
varié. L—s—E.

ON, peintre grec, a dû vi-
la 92^e. olympiade, puis-
te, en parlant de lui et de
iges, les met deux fois en
ison avec ceux de Polygno-
rissait vers le même temps.
ote, dit-il, embellissait ce
représentait; mais Pauson
au-dessous de ses modèles;
ius les rendait exactement;
rs il engage les jeunes gens
, des yeux et de la pensée,
ages de Polygnote de préfé-
ceux de Pauson. Il paraît au-
ue le talent de ce dernier ne
it pas, puisque sa pauvreté
sit à mendier, et passa même
verbe. Un amateur l'avait

chargé de peindre un cheval dans
l'action de se rouler; mais, en venant
prendre son tableau, il trouva que
l'artiste avait représenté un coursier
au galop: comme il s'irritait de cette
méprise, Pauson retourna en riant
le tableau, et fit voir que le cheval se
trouvait sur le dos, et tel qu'on le
lui avait demandé. Cette anecdote,
rapportée, à quelques variantes près,
par Plutarque, Elien et Lucien, prou-
ve qu'on n'ajoutait alors aucun ac-
cessoire au sujet principal d'un ta-
bleau, et qu'on n'était pas bien diffi-
cile sur l'exactitude et la vérité du
mouvement. L—s—E.

PAUTE (LE). V. LEPAUTE.

PAUTRE (LE). V. LEPAUTRE.

PAUW (PIERRE), en latin *Pa-
wius*, ou *Pauwius*, médecin, né
à Amsterdam, en 1564, voyagea
en France et en Italie, fut profes-
seur à Rostock, et ensuite, pen-
dant vingt-deux ans, surintendant
de l'amphithéâtre anatomique de
Leyde: il pratiqua en même temps
la médecine dans cette ville, où il
mourut le 1^{er}. août 1617. Everard
Vorstius prononça, dans la même
année, son *Oraison funèbre* en latin.
Pauw a publié, sur son art et sur la
botanique, divers ouvrages qui sont
oubliés aujourd'hui, et dont on
trouve la liste dans le tome XII des
Mém. de Nicéron. Les plus remar-
quables sont: I. Un *Commentaire*
sur Vesale, en latin, Leyde, 1616,
in-4^o. II. Un *Traité de la peste*,
en latin, Leyde, 1636, in-12. III.
Hortus Lugduno-Batavus, 1629,
in-8^o. M—on.

PAUW (RÉGNIER), également
distingué comme magistrat et com-
me diplomate hollandais, naquit à
Amsterdam, en 1564. Il concourut,
par ses services, au triomphe de la
réformation dans cette ville, et à

l'établissement de la Compagnie des Indes. Il fut employé dans des négociations importantes avec l'Angleterre, en 1613, avec le Danemark, en 1621, et avec la France, en 1622. Louis XIII l'anoblit, et le créa chevalier. Semblable honneur lui avait déjà été conféré par le roi d'Angleterre. Pauw était entièrement dévoué au stadhouder Maurice; et il joua, dans le procès d'Olden Barneveldt et de Grotius, un rôle que ne lui ont jamais pardonné les amis de la liberté. A la mort de Maurice, il perdit toute son influence. Il vécut encore dix ans dans la vie privée, harcelé par les épigrammes et les satires de l'archi-poète Vondel, et des partisans de la même cause. Il mourut en 1636. Ses fils, Adrien et Corneille, ont également joué un rôle dans les affaires du temps. — Adrien PAUW, grand-pensionnaire de Hollande en 1631, remplit successivement des missions et des ambassades en France, en Angleterre, en Danemark, et auprès des villes Anseatiques. Plénipotentiaire à la paix de Munster, il s'y distingua par son influence, mal vue des négociateurs français. Envoyé en Angleterre en 1649, il ne put, malgré ses efforts, sauver la vie à l'infortuné Charles I. Il mourut en 1653; et l'on peut voir le jugement qu'a porté de lui Wicquefort. — Son frère Corneille PAUW, né en 1593, se signala par les services qu'il rendit au commerce de sa patrie, dans les échelles du Levant. Il fut deux fois consul-général à Alep. En 1631, il fut envoyé en Suède auprès de Gustave-Adolphe, qui le créa chevalier de la Toison-d'or. Les stadhouders Frédéric-Henri et Guillaume II princes d'Orange, l'honorèrent également de leur confiance.

M—ON.

PAUW (JEAN-CORNEILLE philologue hollandais, né à vers la fin du dix-septième y fut chanoine de Saint-J tre absolument sans appli sans fonctions ecclésiasti jourd'hui), et il y cultiva av littérature ancienne. Il fut é l'*Enchiridion* d'Héphestion 1727, in-4°.; de Philé, *De libus*, ibid., 1730, in-4°. créon, ibid., 1732, in-8°. apollon, 1727, in-8°.; de Calaber, Leyde, 1733, in *Caractères* de Théophrast 1737, in-8°.; des *Lettres* nète, ibid., in-8°. , 1739; d cus, ibid., 1739, in-4°.; d' la Haye, 1745, 2 vol. in- donna, en 1748, des *Notes* dare. En 1711, il prit, sou de *Philargyrius Cantabrig* défense de Jean Leclerc (C dont Richard Bentley, sou de *Phileleutherus Lipsiens* attaquées les corrections sur ments de Méandre et de F On a encore de lui : *Dial* *aled veterum*, à l'ocasi épigramme d'Agathias le que. Jacques-Philippe d' fort mal traité Pauw dans s *Vannus in inanes Pavoni*. Amsterdam, 1737, volum 700 pages, in-4°. , deveni sion d'une polémique acha de part et d'autre on a oub honnête et juste. Les am partisans de d'Orville épou querelle. Le célèbre Toup i partagé le mépris que cert vains ont témoigné pour leur. Voyez ses *Emendat Suidam*, au mot *Nugari* Chardon de la Rochette obs qu'on a eu tort de trait d'homme médiocrement sav

il lui reproche son *peu de modestie et ses formes dures et tranchantes*. (Mél. de crit. et de philol., tom. in, p. 345.) Pauw est venu un peu trop tard pour trouver place dans le *Trajectum eruditum* de Caspar Burman; et nous n'avons pas mieux réussi à découvrir la date de sa mort que celle de sa naissance. — Guillaume PAUW, conseiller à la haute-cour de justice à la Haye, est auteur d'observations sur le droit romain (*Varia juris civilis capita*, 2^e édition, Halle, 1737, in-8°), citée, avec beaucoup d'éloge, par Pierre Burman le second, dans les notes sur l'Anthologie latine, tome II, p. 370. Nous ne connaissons pas autrement ni le livre ni l'auteur. M—ON.

PAUW (CORNEILLE DE), chanoine de Xanten, au duché de Clèves, savant écrivain et philosophe paradoxal du dix-huitième siècle, né à Amsterdam, en 1739, de la même famille que les précédents, était petit-neveu, par sa mère, du grand-pensionnaire de Witt. Issu de pareils ancêtres, il n'est pas étonnant qu'il en ait hérité le goût de l'indépendance, et qu'il ait montré des idées libérales, non pas celles qu'étaït dans Paris, son neveu le baron de Clootz, dit Anacharsis (Voy. Clootz, IX, 119), mais les idées fondées sur la raison et la bonne-foi, qui peuvent le mieux assurer aux peuples et aux souverains leur félicité réciproque, et qu'il serait fâcheux de ne pouvoir appeler du nom de libérales, parce que cette épithète est devenue synonyme de révolutionnaires. De bon heure orphelin, le jeune Pauw fut envoyé à Liège où il avait des parents. Un chanoine de la cathédrale prit soin de son éducation, et vit, avec un grand plaisir, ses pro-

grès dans les études. Il favorisa le penchant de ce jeune homme pour les sciences, en l'adressant à quelques membres distingués de l'académie de Göttingue, qui le prirent en amitié, et lui procurèrent tous les moyens de s'instruire. De retour à Liège, le bon chanoine, dans l'intention de lui laisser son bénéfice, engagea Pauw à embrasser l'état ecclésiastique. Celui-ci, par reconnaissance, ne s'y refusa point, et devint sous-diacre. Il s'en tint, toutefois, à ce degré de la hiérarchie. Sur ces entrefaites, le prince-évêque de Liège, ayant quelque contestation avec le roi de Prusse, chercha un bon négociateur pour la défense de ses droits à la cour de Berlin. On lui désigna Pauw; et celui-ci, arrivé à Berlin, plut en effet au grand-Frédéric, et le différend fut bientôt arrangé. Ce prince apprécia d'abord le mérite de l'envoyé de Liège. Charmé de son esprit, de son savoir et de sa philosophie, il ne négligea rien, pendant huit mois qu'il le retint à Potsdam, pour l'engager à se fixer près de lui. Il lui offrit une pension de trois mille francs, une des premières places dans son académie des bénéfices; enfin il le tenta même par l'expectative de l'évêché de Breslan. Mais rien ne put séduire le sous-diacre philosophe. *Au bout de quelques mois*, dit-il, dans une de ses lettres, *le son du tambour et le bruit continuel des armes et des bâtons, m'inspirèrent une telle mélancolie, qu'j'en perdis tout-à-fait le sommeil*. Il préférait aux honneurs et aux richesses, une retraite paisible, et l'*aurea mediocritas* d'Horace. Peut-être voyait-il, avec plus de sagacité que d'autres gens de lettres attirés à la même cour, ce qu'

avait à y craindre de la jalousie et des intrigues des courtisans et de la faveur inconstante du monarque. Il borna son ambition à jouir d'un canonicat dans la petite ville de Xanten, non loin de son beau-frère, le baron de Clootz, qui résidait dans les environs. C'est là qu'il put se livrer à sa passion pour les lettres et les sciences. Il y acheva ses *Recherches sur les Américains*, avant d'avoir atteint sa trentième année; ce qui parut étrange aux hommes instruits, eu raison de la variété et de l'étendue des connaissances que suppose un tel ouvrage. Il fut lu avidement dans toute l'Europe, et fut l'objet d'une foule de critiques. On traita de paradoxal un livre où l'on voyait un jeune homme combattre, avec tant de force, des idées assez généralement reçues d'après les relations des voyageurs. Diderot et d'Alembert, jugeant bien autrement de l'ouvrage et de l'auteur, engagèrent Pauw à les seconder dans le Supplément à l'Encyclopédie; et en effet il l'enrichit de plusieurs articles. En 1774, parurent ses *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois*: elles lui attirèrent de nouvelles critiques, surtout de la part des partisans des Jésuites, qui ne virent pas, sans indignation, le peu de cas qu'il faisait des *Lettres édifiantes*. Des Français résidant à Canton voulurent avoir cet ouvrage de Corneille de Pauw; et nous avons vu d'eux quelques Mémoires qui confirment presque en tout ses opinions sur les Chinois. Long-temps après, il donna les *Recherches sur les Grecs*, livre non moins savant et curieux que les précédents, où l'on apprend, entre autres choses, qu'il y a beaucoup à rabattre de la haute idée qu'on se forme ordinairement des

Lacédémoniens. Après la publication de ce livre, il entreprit des *Recherches sur les anciens Germains*. Elles furent, pendant dix ans, le principal objet de ses travaux; et il se disposait à les publier, lorsqu'il apprit que M. Smith, de Manheim, venait de mettre au jour les premiers volumes d'un traité sur le même sujet: il desira de le voir complet, pour juger si le sien n'en deviendrait pas tout-à-fait inutile; mais la révolution française vint l'obliger à renoncer à ses études et à tout ce qui avait fait jusqu'alors le charme de sa vie. La subversion d'un pays qu'il aimait, le consterna; elle rendit bien déplorable les dix dernières années de son existence, et causa sa fin prématurée. Il se vit pressé entre deux partis acharnés l'un contre l'autre et jaloux de mettre ce savant et laborieux écrivain de leur côté. Ennemi de tous les excès, il se flatta de pouvoir conserver quelque tranquillité en restant complètement neutre entre ces partis: les uns le revendiquaient comme leur compatriote, comme ecclésiastique, comme un auteur estimé, faisant honneur à sa patrie; les autres, qui se croyaient philosophes en bouleversant la France, comptaient sur lui comme philosophe, comme écrivain français et partisan des idées nouvelles. Mais il ne voulut jamais se départir de son plan de neutralité. Qu'en arriva-t-il? c'est qu'il se rendit suspect à tous, et dut craindre la vengeance des uns ou des autres. Le directoire de Paris, qui voulait en faire son commissaire dans le pays de Clèves, alors envahi par ses troupes, fut piqué du refus qu'il lui opposa. Il y avait, sans doute, du danger à résister à de telles volontés, et le philosophe de Xanten ne se le dissimulait pas: d'un autre

plusieurs de ses compatriotes et voisins, le supposant inouï pour les Français, se défiaient chaque jour de plus en plus. Ses chagrins domestiques vinrent joindre à tant d'autres décrets. Son neveu, le baron de Pauw, venait d'être égorgé à Paris par un pareil, et par ceux-mêmes s'était fait le complice. Pauw, en étant à la vue de tant de crimes et de tant de malheurs qu'alarmer son propre péril, tomba dans une folie profonde; il dépérit rapidement, et mourut à Xanten, le 11 juillet 1799, à l'âge de soixante ans, dans tout le cours de sa vie un modèle de simplicité, de modération, de régularité. Personne ne le connaissait intimement, n'eût pu en dire rien de lui tant de savoir et de profondeur d'esprit. Quelque temps avant sa mort, dans l'excès de sa tristesse, il avait brûlé tous ses papiers, entre lesquels on doit remarquer particulièrement les *Recherches sur les Germains*. C'est une œuvre réelle pour quiconque préfère les lectures le solide et l'utile à ce qui n'est qu'agréable. Pauw, dans ses discussions, est toujours occupé du fond que de la forme. Son style, quoiqu'énergique et souvent éloquent, n'a point le naturel et la pureté des bons écrivains français. On y rencontre assez souvent des erreurs qui ont quelque chose de bizarre, et qui, la première fois, embarrassent le lecteur, sans toutefois le faire ni l'arrêter; car, loin d'obscurcir le sens, elles tendent à l'expliquer plus qu'il n'est nécessaire, et ne causent aucune redondance de mots superflus. Au reste on est bientôt accoutumé à ce style; et l'attention, attirée par la pensée de l'auteur, se porte à peine la manière dont il

l'exprime. C'est l'importance et la variété des sujets qu'il a traités, la profondeur et la sagacité qu'il a su mettre dans leur discussion, qui assignent à cet auteur un rang distingué dans la république des lettres. On lui a fait des reproches auxquels l'intérêt de l'amour-propre et la jalousie nous paraissent avoir eu quelque part. On a dit que ses ouvrages, dont plusieurs savants ont réfuté les assertions (V. CLAVIGERO, GUIGNES, etc.), n'étaient que des systèmes ingénieux, remplis de brillants paradoxes; qu'en citant des passages d'anciens auteurs grecs ou latins, il en dénaturait le vrai sens pour les faire mieux cadrer avec ses vues; que ses décisions étaient trop souvent tranchantes, et sa critique outrée. Il n'y aurait guère moyen, sur ce dernier point, de le disculper entièrement; mais le premier reproche ne nous paraît pas également fondé, et ceux-mêmes qui n'adoptent pas les opinions de Pauw ne peuvent disconvenir qu'il a su les étayer d'un appareil de preuves qui leur donne un grand air de vraisemblance. Ses principaux ouvrages sont : I. *Les Recherches philosophiques sur les Américains*, Berlin, 1768-69, 2 vol. in-8°.; Clèves, 1772, 3 vol. in-8°. Cette dernière édition est fort augmentée, indépendamment de la réponse à Pernetty, qui forme le 3°. volume, bon morceau de critique qui avait paru en 1770. II. *Recherches sur les Égyptiens et les Chinois*, Berlin, 1774, 2 vol. in-8°. III. *Recherches sur les Grecs*, Berlin, 1788, 2 vol. in-8°. Quant aux *Recherches sur les anciens Germains*, nous avons dit qu'elles avaient péri avec ses papiers; il en fut de même d'un poème didactique sur la langue française en

trois chants, dont il avait envoyé un fragment d'environ cinquante vers, à l'auteur de cet article, qu'un bon poète français n'aurait pas désavoués. Ce morceau a été perdu avec d'autres manuscrits dans une des tourmentes de la révolution française. Plusieurs Dissertations de Corneille de Pauw se trouvent dans le *Recueil des antiquités* de Cassel, tome premier. On a donné à Paris, en 1785, une édition de ses trois grands ouvrages en 7 vol. in-8°. Il est important d'observer que l'éditeur a réimprimé les *Recherches sur les Américains* d'après la première édition de 1770, n'ayant pas connu apparemment celle de Clèves de 1772, revue et considérablement augmentée par l'auteur. Une espèce d'*Ana* extrait de ses divers ouvrages, a paru en anglais sous ce titre : *Selections from M. Paw, with additions by Daniel Webb*, Londres, 1795, in-8°. : voyez-en l'extrait dans le Mag. encycl. 1^{re}. année, vi, 196. D—x.

PAVIE. V. FOURQUEVAUX.

PAVILLON (NICOLAS), évêque d'Aleth, né à Paris, le 17 novembre 1597, d'un auditeur à la chambre des comptes, entra de bonne heure dans l'état ecclésiastique ; il fit ses humanités au collège de Navarre, et son cours de théologie en Sorbonne. Il mêlait l'exercice des bonnes œuvres à l'étude des connaissances de son état ; et sa piété le fit remarquer de saint Vincent-de-Paul, qui l'admit dans ses conférences du mardi à Saint-Lazare, et l'employa dans sa mission. L'abbé Pavillon ne voulut recevoir le sacerdoce qu'à trente ans ; il était cité comme un de ceux qui secondaient avec le plus de zèle les efforts de plusieurs hommes recommandables, pour établir une bonne discipline dans le clergé. Sans

être attaché à aucune paroisse, il était assidument le ministre ; allait à la prédication, visitait les malades, et dirigeait beaucoup de jeunes pieuses. Vincent-de-Paul l'estimait comme un sujet digne de l'épiscopat, et le cardinal de Richelieu le nomma en effet à l'évêché d'Alais en Languedoc. Pavillon n'accepta l'évêché qu'avec beaucoup de réticence ; il fut sacré en 1639, et rendit aussitôt dans son diocèse avec la ferme intention de ne plus venir à Paris. Le spirituel et le zèle du prélat de l'évêché avaient été quelque peu négligés, et offraient une matière à son zèle. Le prélat institua un séminaire dans sa propre ville, et institua des conférences ecclésiastiques, tint des synodes fréquents, visita exactement son diocèse, visita les écoles pour les deux sexes, donna des réglemens sages, auxquel les sa conduite et sa vertu donnaient une nouvelle autorité. Ennemi de tout relâchement, il alla souvent en pénitence publique pour les fautes et scandales de ses ouailles. Cette sévérité excita quelques plaintes, et donna lieu à quelques procès : mais l'évêque ne se découragea jamais du plan qu'il avait adopté, et l'estime qu'on avait pour lui, prévalut sur les réclamations de tous ceux dont il cherchait à primer les désordres. Il eut quelquefois des démêlés avec les religieux de son diocèse : il avait d'abord appelé, pour le seconder, des religieux de la congrégation de Saint-Vincent de Paul et des Jésuites, mais il les congédia ensuite. Sa mort parut avec éclat dans une épidémie qui affligea son diocèse en 1641, et allait de tous côtés visiter les pauvres et les malades, et ne mon-

deur pour secourir les la guerre, lors d'une invasion des Espagnols firent dans le diocèse. Deux affaires particulières concernèrent son épiscopat. Il fut en contact avec le docteur Arnauld et les jansénistes et les partisans de ces relations l'entraînèrent dans des démarches qui ne furent généralement approuvées ; Paul en écrivit à l'évêque, et ses observations auxquelles il ne se rendit pas entièrement. Ce ne fut qu'après la mort de l'évêque que l'accent que le prélat se défait. Il donna, le premier d'un mandement, dans lequel il indiquait le fait du droit de nature du formulaire. Ce prélat fut condamné à Rome et il s'ensuivit de longues souffrances, qui furent terminées en 1668 par une lettre que l'évêque adressa à ses trois collègues adressée à Rome, et dans laquelle ils qu'ils avaient souscrit et se conformer aux constitutions apostoliques. L'intention du Saint-Siège fut de déclarer que le pape Innocent X, arrêta les poursuites et mena ce qui fut appelé

Clément IX : on peut voir les détails dans l'*Histoire des Papes*, de l'abbé Du Roule. Au lieu de ces disputes, le pape avait publié un nou-veau formulaire pour son diocèse; les insinuations avaient été revues par le pape condamna ce livre et le 9 avril 1668. Par la suite, il fit imprimer de nouveau le formulaire et joignit les approbations de ses évêques et ses amis. On trouve dans cette impression : l'évêque envoya au pape

un mémoire où il semblait flatter entre la soumission et le désir de soutenir son ouvrage. Ce prélat, recommandable par son zèle, sa régularité, ses immenses charités et ses travaux, mourut dans sa ville épiscopale, le 8 décembre 1677. Le *Nécrologe de Port-Royal* entre dans quelques détails sur les vertus de cet évêque ; on peut voir aussi les *Mémoires pour servir à la vie de M. Pavillon*, 1733, in-12, et la *Vie de M. Pavillon*, 1739, in-12. M. Barbier dit que ce dernier ouvrage est de Lefèvre de Saint-Marc, et de La Chassagne, et qu'il a été composé sur les mémoires dressés ou revus par Vancel : l'abbé Goujet prétend, dans la dernière édition du *Moréri*, que ces derniers Mémoires n'ont jamais existé. P—C—T.

PAVILLON (ÉTIENNE), né à Paris, en 1632, d'une bonne et ancienne famille de cette ville, était neveu du précédent, auprès duquel, au sortir de ses classes, il alla faire quelques études théologiques. Il fut pourvu, jeune encore, de la charge d'avocat-général au parlement de Metz, et il l'exerça pendant dix ans avec beaucoup de distinction. Sa famille ayant essuyé des pertes qui ne lui permettaient plus d'espérer de l'avancement, il se défit de sa charge, et revint à Paris, où il mena une vie indépendante et agréable. Les douleurs de la goutte lui ayant ôté d'assez bonne heure la liberté de marcher, sa conversation instructive, ingénieuse et polie, rassemblait autour de lui un cercle de personnes aimables, sur l'esprit desquelles il exerçait une douce autorité, et qui recevaient de lui avec déférence des décisions toujours exprimées avec aménité. Une taille avantageuse, une figure noble et une belle prononcia-

tion, ajoutaient encore au poids de ses discours. Aux agréments extérieurs et à ceux de l'esprit, il réunissait toutes les qualités de l'honnête homme. Plusieurs personnes, entre autres Bossuet, voulurent lui procurer la place de gouverneur du duc du Maine; il les pria de cesser leurs démarches, attendu que la difficulté qu'il éprouvait de se transporter d'un lieu à l'autre, l'empêcherait de vaquer assez assidument à ses fonctions. Aussi modeste que désintéressé, il fut nommé, en 1691, à l'académie française, sans l'avoir espéré ni demandé. Celle des inscriptions et belles-lettres lui donna la place vacante par la mort de Racine. Le roi, voulant aussi lui témoigner son estime, lui accorda une pension de 2000 liv. Il mourut le 10 janvier 1705, âgé de 73 ans. Son éloge fut prononcé à l'académie française par Brûlart-Sillery, évêque de Soissons, qui le remplaça, et à l'académie des inscriptions par l'abbé Tallemant (tome 1, H, p. 337). Ses œuvres qui consistent en lettres mêlées de vers, en stances et en madrigaux, ont été recueillies en 2 vol. in-12, 1715, 1720, 1747. Il y a du naturel et de la délicatesse, dans ces opuscules, mais peu de force et de poésie. Ce sont, pour la plupart, des ouvrages de société dont l'intérêt s'est évanoui avec les circonstances qui les avaient fait naître. Le *doux, mais faible* Pavillon, comme l'appelle Voltaire dans le *Temple du goût*, semble avoir voulu imiter la manière de Voiture: il a moins d'affectation, mais aussi moins d'esprit que son modèle. A—G—R.

PAVILLON (JEAN-FRANÇOIS DU CHEYRON DU), né à Périgueux, le 29 septembre 1730, entra, à quinze ans, en qualité de sous-lieutenant, dans

le régiment de Normandie. Sa grande aptitude à sciences exactes, dans étant encore jeune et pre lui-même, il avait fait des surprises, donna l'occasion à son père de lui faire une carrière plus vaste. Ce fut c'est-à-dire, à l'âge de dix-huit ans, que le chevalier Du Pavillon se présenta au concours du port de la marine. Depuis ces services actifs n'ont jamais été interrompus. Il faut dire que, dans toutes les guerres où il prit part, son courage froid et raisonnable, les occasions les plus difficiles ont fait trouver des ressources qu'on ne voit naître ordinairement que pendant la paix, en qualité de la compagnie de la marine, de surveiller les jeunes gens destinés à la marine, il savait inspirer à ces gens le goût de l'étude par ses exemples, que par son d'un mérite général. Ce sont particulièrement ses travaux sur la tactique navale, ont fondé sa réputation et ont procuré le livre imprimé en 1778, pour lequel il fut nommé par d'Orville Pavillon était major, et a fait de nombreuses améliorations qu'il introduisit dans les signaux tant de jour que de nuit. lui ont acquis des droits à la célébrité; il a été véritable révolution dans l'art naval: mais c'est le grand service qu'il est indispensable de rendre à l'état dans lequel il vivait, l'ancien système de sig

ges de ceux qu'il nous a proposés diffèrent bien peu des x dont on fait actuellement dans la marine de France. anciens signaux ne se faisant avec un seul signe, comme un fan, un guidon ou une flamme nombre en était nécessairement borné, et ne pouvait suffire à celui des ordres que l'on était de transmettre. L'on avait tâché de remédier à cet inconvénient, en donnant à un même signe autant de significations qu'il était possible de donner de places distinctes. Les bâtons, et même le bâton d'enseigne, avaient fait monter le nombre de significations jusqu'à quatre. Il résultait qu'après avoir perdu le bâton, l'on ne pouvait plus faire un certain nombre de signaux, et après les avoir tous perdus, l'on était privé de tout moyen d'exprimer ses besoins. Un amiral, dans une position, ne pouvait plus commander ses ordres. Ce système complet, qui semble tenir à l'endurcissement de l'art, s'est maintenu sans subir de changements notables, jusqu'à l'année 1778, que l'on se servit pour la première fois du système français qui a fait tant d'honneur au chevalier Du Pavillon. Ses premières tentatives datent de l'année 1765 : le nouveau système qu'il présenta offrait bien encore quelques imperfections; mais le pas le plus difficile était franchi, et le problème avait, en quelque sorte, résolu. La solution tenait à une innovation qui, comme toutes les idées utiles en grands résultats, est bien simple; et celle-ci le paraîtra plus que toute autre. Il imagina d'employer dans un seul signal deux pavillons placés à une petite distance l'un de l'autre. D'abord il

n'avait adopté que dix pavillons différens, et avait attribué à chacun d'eux la valeur d'un des chiffres de la numération : le pavillon le plus élevé représentait les dixaines, et celui qui était au-dessous les unités; de sorte que l'on pouvait signaler ainsi 99 articles. Malheureusement il n'avait pas encore pu se détacher des anciennes idées; et en voulant donner à son nouveau système une étendue presque indéfinie, il avait employé d'autres signes avec des places fixes pour augmenter successivement les 99 premiers numéros d'une ou plusieurs centaines. Cet alliage des anciens usages avec les changements qu'il voulait introduire, fit perdre à son système ses principaux avantages : aussi ne tarda-t-il pas à s'en affranchir. Ce premier système, qui réellement ne doit être considéré que comme un essai, repose cependant sur les principes fondamentaux d'où dérivent les deux seuls systèmes de signaux entre lesquels les nations maritimes se trouvent actuellement partagées d'opinion. Le plus léger changement fait dans les signaux de 1773, menait tout naturellement à l'un ou à l'autre. En effet, si l'on avait représenté les centaines par un troisième pavillon placé au-dessus des deux autres, on arrivait au système de la numération adopté par les Anglais, tandis qu'en augmentant le nombre des pavillons l'on pouvait signaler un plus grand nombre d'articles, et l'on parvenait au système français. C'est ce dernier parti que prit le chevalier Du Pavillon : s'il perdait quelque chose du côté de la simplicité, il a obtenu des avantages qui nous ont fait préférer son dernier système à celui de la numération. Nous lui devons d'avoir

également perfectionné avec autant de succès les signaux de nuit; et, ce qui peut sembler assez étonnant, c'est que les améliorations qu'ils ont reçues dérivent immédiatement de celles des signaux de jour, quoique les signaux employés dans les uns et dans les autres soient très-différents; de sorte qu'il existe entre eux une analogie complète. Il s'agissait uniquement, comme l'a fait cet habile officier, de représenter les pavillons employés dans les signaux de jour, par la réunion d'un certain nombre de coups de canon tirés lentement et sans interruption, et de faire se succéder deux de ces réunions de coups, que l'on appelle temps, pour tenir lieu de deux pavillons que l'on montre à-la-fois; avec l'attention cependant de séparer ces temps par des intervalles assez grands pour qu'il soit impossible de les confondre. Telles sont les idées principales auxquelles nous devons les meilleurs systèmes de signaux connus jusqu'à ce jour. Du Pavillon, après en avoir fait la première application, n'eut plus qu'à en soigner les détails. M. de Buor, son rival de gloire, sans jamais avoir cessé d'être son ami, a introduit, de concert avec lui, quelques améliorations dans nos signaux. Enfin celui-ci y a mis la dernière main; mais l'on n'oubliera jamais ce qui est dû au premier inventeur. Le comte d'Orvilliers le mit à même de faire le premier essai de sa tactique et de ses signaux, en le faisant nommer major-général de l'armée navale qu'il conduisit, en 1778, contre les Anglais. On connaît le succès éclatant de ce premier essai; et, si les suites n'y ont pas répondu, on ne doit l'attribuer qu'à des causes étrangères. Du Pavillon commanda plusieurs vaisseaux avec gloire, dans

la guerre de 1778; enfin ba au champ d'honneur en 1782, commandant le *Triomphant*, sous les ordres de Vaudreuil. A une éducation d'ame, le chevalier joignait une rare modération extrême dans son caractère. Il eut le bonheur peu commun d'être en paix, pendant sa vie, par la réputation qu'il s'était acquise, et qui a été conservée après sa mort. Son seul ouvrage qui nous reste est sa *Tactique navale*, qui apprend à prendre ses signaux: cet ouvrage n'était pas de nature à être répandu dans le public, et ne se trouve que dans les bibliothèques de la marine.

PAYEN (DOM BASILE), religieux, né, vers 1680, à Courbaix, en Franche-Comté, entra dans un monastère, en 1697, à l'abbaye de Murbach, où il professa la philosophie, puis entra dans la congrégation de Murbach, où il concilia l'estime de ses supérieurs. Il mourut à Luxeuil, le 1756, dans un âge avancé. On a en manuscrit un grand nombre d'ouvrages qui ont été perdus par la révolution avec la bibliothèque de cette célèbre abbaye. Payen avait rédigé, pour ses jeunes confrères, des ouvrages de théologie, de philosophie, de canon, ainsi que des *Glosses* et des *Dictionnaires*, pour faciliter l'étude du latin, de l'hébreu, trois langues qu'il maîtrisait également bien. On trouve dans ses différents ouvrages, quelque chose de controversé, et divers passages latins aux disputes du jansénisme. On cite de lui : 1. *Apparatus auctores sacros tam ve*

lamenti, in-fol. II. *Apparitiones quatuor primorum*, in-fol. III. *Opus crioctores tam sacros quam ecclesiasticos*, in-fol. othèque *Sequanoise*, in-4°. récédée d'une Dissertation due et les limites de la Sémi comprenait une partie se et du Bugey, et toute la rgoigne ; et de Recherches ne des lettres et des arts province. Les auteurs sont rprès l'ordre chronologi-eux premiers dont il y soit on, sont *Terentius Varro*, que D. Payen croit né uanie, parce qu'il a com-ême, *De Bello Sequanico* on) ; et *Julius Titianus*, sait la rhétorique à Besan-ommencement du quatriè-

La bibliothèque de cette rde deux copies de l'ou-D. Payen ; l'une in-4°. , de : l'auteur, qui lui en a fait ; et l'autre en 2 vol. in-fol., orrections et des additions P. Laire. (V. LAIRE.) V. pour servir à l'histoire des llustres du comté de Bour-4°. ; recueil curieux, mais : D. Payen donne le ti-re à tous les Bourguignons mpli des fonctions publi-eu relevées. On ne connaît rage qu'une copie, qui est abinet de M. Bechet, se-le l'académie de Besan-Histoire de l'abbaye de t duprieuré de Fontaines, II. *Tractatus de origine linguarum et litterarum*, III. *Dissertatio de veteri-corum, Latinorum et Gal-tracteribus*, in-4°. IX. *Vo-minum celticorum*,

in-fol. X. *Traité du blason*, in-4°. XI. *Abrégé de la science des médailles*, in-4°. W—s.

PAYNE (JONN), dessinateur et graveur au burin, naquit à Londres, en 1608. On le regarde généralement comme le premier bon graveur que l'Angleterre ait produit. Son maître fut Simon de Pas. Doué du caractère le plus insouciant, il n'eut point l'art de se faire valoir ; et malgré les talens qu'il possédait, il mourut dans l'indigence. Sur le succès qu'obtinrent ses premiers ouvrages, il avait été vivement recommandé à Charles 1^{er}. Il négligea cette occasion que lui offrait la fortune, et sa réputation s'en ressentit. Les productions qui l'ont fait connaître consistent en *frontispices*, en *ornemens de livres*, et surtout dans un nombre assez considérable de *portraits*, qui passent pour ses meilleurs ouvrages. Ils sont exécutés au burin, dans un style libre et large, mais si bien ménagé qu'il produit l'effet le plus agréable. On connaît encore d'autres morceaux d'une dimension plus considérable, telles que des *paysages*, des *fleurs*, des *oiseaux*, des *animaux* ; et l'on cite surtout sa pièce du vaisseau le *Royal Souverain*, construit par Phineas Pitt, et qu'il a gravée en deux grandes planches, lesquelles jointes ensemble, portent trois pieds de large sur deux pieds trois pouces de haut. Parmi ses portraits dont la liste se trouve dans le Catalogue d'Horace Walpole, on cite ceux du *Cardinal Ferdinand d'Autriche*, *gouverneur des Pays-Bas*, d'après Van-Dyck ; de *Henri VII* et de *Henri VIII*, rois d'Angleterre ; celui de *Shakspeare*, ovale, in-4°. , etc. Cet artiste mourut à Londres, en 1648, âgé de 40 ans. P—s.

PAYNE (ROGER), relieur anglais, né à Windsor, en 1739, mort le 20 novembre 1797, s'est fait un nom par l'élégance et la beauté de ses reliures. Il avait tellement la conscience de son état, que, non content de bien relire, il appliquait, sur les couvertures des livres, des ornements analogues à leur sujet, ou à l'auteur; et pour rendre ce soin complet, il accompagnait sa reliure d'une description des ornements dont il l'avait décorée. On cite comme son chef-d'œuvre un Eschyle, qu'il avait relié pour la bibliothèque de lord Spencer, et qui lui avait été payé 15 guinées. Malgré son habileté, il ne fit pas fortune, parce qu'il n'était pas économe; ce fut Thomas PAYNE, libraire à Londres, qui vint à son secours dans les dernières années de sa vie : — Ce dernier, homme très-versé dans la bibliographie, et auteur d'un Catalogue estimé de livres rares, imprimé en 1740, est mort le 2 février 1799, à l'âge de 82 ans. Son magasin était le rendez-vous des savants et des gens de lettres. D—G.

PAYNE (THOMAS). V. PAINE.

PAYS (RENÉ LE). V. LE PAYS.

PAZZI; la maison florentine de ce nom était originaire du Val d'Arno Supérieur, où elle avait des fiefs considérables, et d'où elle a fait pendant plusieurs siècles la guerre à la république Florentine, de concert avec les autres nobles Gibelins. Vers la fin du quatorzième siècle, cette famille se voua au commerce; elle y acquit de grandes richesses, et parvint aux premiers honneurs de l'état : mais à la même époque, celle des Médicis s'élevait dans la république, au-dessus de toutes les autres, par ses richesses et par les talents de son chef. Elle avait mis le peuple en-

tier dans sa dépendance : les zélés pour la liberté de leur et jaloux d'une maison rivalemèrent, en 1478, le projet de à Florence son antique cation. Leur chef était alors Pazzi, homme qui se faisait par une grande bienfaisance et une rigoureuse probité auquel on reprochait la passion, et l'habitude des jurons des blasphèmes. Il n'avait de fils; mais il destinait ses dix-neuf neveux, nés de ses deux femmes. L'un de ces neveux, nommé Pierre, avait épousé Blanche, Laurent et de Julien de Médicis, nommé Jean, avait épousé, par ces deux chefs, d'un héritage auquel il avait droit; un troisième, nommé François, ne pouvant souffrir le joug de la tyrannie dans la patrie, s'était retiré à Rome où il était banquier du pape Sixte. Le pape nourrissait, ainsi que son neveu Jérôme Riario, une haine contre Laurent et Julien de Médicis : tous deux cherchèrent les Pazzi, des instruments de vengeance; ils engagèrent Pierre à retourner à Florence, pour entrer dans un complot contre le reste de sa famille. Jacques effrayé des difficultés de l'entreprise, n'y consentit qu'avec beaucoup de peine : les instances du pape, de son neveu, et de Salvaterra évêque de Pise, qui haïssait les Médicis; enfin l'assurance de la cour de Ferdinand, roi de Naples, le décidèrent à s'engager dans la conspiration : mais auparavant acquitta toutes les dettes de sa famille et de son commerce, et n'entraîna personne dans son entreprise, si son entreprise e-

Poggio, fils du célèbre historien Poggio Bracciolini, Bernard Bapliste de Montesicco, et d'autres, qui avait acquis une grande réputation militaire, et d'autres hommes déterminés, choisis pour seconder les conjurés. Il fut convenu de saisir le moment du serment, pour frapper à l'église pendant les deux Médicis. Ce fut trop difficile de les trouver dans toute autre circonstance, n'étant point sur leurs gardes. On fit venir de Pise le carlier, neveu du pape, trop jeune pour être initié dans le secret de la conjuration, mais qui devait servir à attirer plus sûrement les Médicis dans le temple; et François Pazzi se chargea de tuer Julien: Montesicco de Laurent; mais lorsqu'il fut le moment choisi pour porter le coup, c'était celui de l'élévation de l'eucharistie, il eut horreur de commettre un tel sacrilège dans la cathédrale. Deux prêtres, Stefano Baccio et Antoine Maffei, se chargèrent de l'acte impie auquel répugnait le soldat. Jacques Pazzi déclara le même temps appeler les conjurés aux armes et à la liberté, et l'archevêque Salviati s'empara de la seigneurie. Aucun d'eux de la conjuration ne transparaissant au dimanche, 26 avril, le jour fixé pour l'exécution; et toutes les mesures étaient si bien prises que le succès paraissait assuré. Mais rien ne réussit aux conjurés: Niccolò Machiavelli et François Pazzi furent pris, il est vrai, Julien, au lieu convenu; mais le dernier jeune Médicis avec tant de lui se blessa lui-même grièvement à la cuisse, et se mit hors

d'état d'agir ensuite. Maffei blessa légèrement Laurent à la gorge: celui-ci, tirant aussitôt l'épée, se mit en défense contre les deux assassins, et il eut le temps de s'enfermer dans la sacristie avec ses amis, avant que les autres conjurés parvinssent jusqu'à lui. L'archevêque Salviati s'était, pendant ce temps, rendu au palais public, avec trente conjurés, pour chercher à le surprendre: mais prévenu par le gonfalonier César Petrucci, il fut arrêté lui-même. Jacob Poggio, qui était avec lui, fut immédiatement pendu aux fenêtres pour intimider la populace. Jacques Pazzi était venu sur la place publique avec une centaine de gens armés, et il invitait les Florentins à prendre les armes au nom de la liberté; mais les amis des Médicis se trouvaient les plus forts, et Jacques fut réduit à s'enfuir: comme il traversait les montagnes pour gagner la Romagne, il fut arrêté par les paysans, ramené à Florence, et pendu immédiatement. Fr. Pazzi, épuisé par le sang qu'il avait perdu, et la blessure qu'il s'était faite, s'était retiré chez lui et jeté sur son lit; il y fut pris, et conduit au palais au milieu des outrages de la populace. Déjà l'archevêque Salviati avait été pendu aux fenêtres en habits pontificaux, à côté de Poggio. Presque tous les conjurés avaient été mis en pièces par le peuple, ou précipités du haut des fenêtres du palais. Aucune insulte faite à François Pazzi ne put l'engager à dire un seul mot ou à former aucune plainte: son regard était fixe, et il soupirait en silence. Il fut pendu aux fenêtres du palais, à côté de l'archevêque. Soixante-dix personnes périrent par la fureur de la populace, ou de la main du bourreau. René Pazzi,

qui n'avait point trempé dans la conjuration, fut exécuté avec les autres : Guillaume seul fut sauvé par l'intercession de Blanche de Médicis, son épouse. Bernard Bandini, après avoir tué Julien, voyant que la conjuration avait échoué, sortit de la ville, et se mit en sûreté. Le cardinal Riario fut aussi arrêté, et chargé d'outrages, puis remis en liberté pour apaiser le pape, qui ne laissa pas de mettre Florence sous l'interdit pour avoir fait mourir son archevêque (V. MÉDICIS). Ange Politien, dévoué aux Médicis, publia, la même année, l'histoire de cette catastrophe, dont il avait été témoin oculaire : *Pactianæ conjurationis commentariolum* (Florence), 1478, in-4°. J. Adimari l'a réimprimée avec de nombreux éclaircissements, Naples, 1769, in-4°, fig.; et on la retrouve dans l'Histoire de Laurent de Médicis par Roscoe. La conjuration des Pazzi a fourni au poète Alfieri le sujet de l'une de ses meilleures tragédies. S. S.—1.

PAZZI (SAINTÉ MADELENE DE).
K. MADELENE.

PAZZIS (MAXIME DE SEGUINS DE), né à Carpentras, d'une famille ancienne et distinguée, dont une branche avait hérité d'une terre qui l'obligeait à prendre le nom célèbre de Pazzi (cette illustre maison de Florence ayant fini, dans le comtat Venaissin, par une fille entrée dans la famille des Séguins), fut encore pourvu jeune d'un riche bénéfice dans le diocèse d'Amiens, dont un de ses oncles était évêque (Voy. DORLÉANS). La révolution l'obligea de se réfugier en Angleterre, d'où il revint en France à l'époque du traité de Lunéville. Il ne reprit point alors les fonctions ecclésiastiques, et sollicita des places dans l'adminis-

tration. Il fut membre sociétés littéraires d'abord de Vaucluse, de la Statistique. Nommé grand vicaire de Troy Boulogne, son compatriote prit alors le costume de son état, et se rendit à Troyes; mais M. ayant été arrêté à Paris l'époque du concile, l'abbé eut ordre de quitter le pays et de revenir à Paris. accompagné M. l'abbé nommé par Buonaparte de Gand, et qui n'était connu pour tel par le cardinal M. de Broglie vivant et de Pazzis passa pour que plusieurs mesures: alors contre des prélats leurs évêques; et il est resté dans quelques brochures à cette époque ou peu après. Il fut obligé de partir en 1814, et revint à mourir, le 24 août 1815, d'environ 52 ans. Auteur des ouvrages suivants : *en forme de notice de Malachie d'Inguigne de Carpentras*, an in-8°. II. *Memoire statistique du département de Vaucluse*, in-4°. de 354 pages. Ce livre est digé avec beaucoup de soin et me un grand nombre de faits intéressants. On n'y trouve pas de hommes illustres du département. Par une note mise au tome I, p. 65, l'auteur avertissait l'objet d'un ouvrage qu'il n'a pas eu le loisir de publier. III. *Vœu de Louis XI*, 1814, 38 p. in-8°. Il est cet opuscule, de l'abbé de ce prince déclare la

re spéciale de son royaume. attribue à cette protection ssement de la maison de sur le trône, en 1814. *rvations sur le Récit des du diocèse de Gand, in- l'Ami de la Religion et du nal ecclésiastique, politi- éraire, du 20 juillet 1816, 30. L'abbé de Pazzis essaie de aux reproches dirigés dans le Récit. L'auteur du n répondit dans les Nos. 11 de son Recueil. Là finit troverse désagréable pour Pazzis. Il s'occupait d'une des Psaumes, écrite avec et que sa mort l'a empêché r.*

F—A.

PE (ZACHARIE), savant glican, fils d'un distillateur, Londres en 1690. Nommé roi à l'école de Westmin- 1707, il y resta jusqu'à ngt-ans et s'y distingua par es. Etant entré au collège nité à Cambridge, en 1710, ata par quelques produc- rées dans le *Guardian* et *ectator*. En 1716, il donna on du traité de l'*Orateur* de avec des notes très-judi- e succès de cet ouvrage lui la part du docteur Beutley, eue sur tous ses concu- r l'*association*, et du lord chef de justice, depuis acclesfield, une bourse de : guinées. Ordonné prêtre par l'évêque d'Ely, il de- elain du lord Parker, alors r, qui le nomma, en 1719, rerie de Stapleford Abbots, 1720, à celle de Saint-Bar- eu 1723, son protecteur ita à la vicairie de Saint- Comme la famille royale

avait une résidence dans cette paroisse, il était d'usage que le vicaire fût docteur en théologie. Pearce ne l'étant pas, le chancelier offrit de lui faire accorder le bonnet par maudat royal : mais Pearce aima mieux profiter du bénéfice de Lambeth, et le recevoir de l'archevêque de Canterbury. En 1739, la reine Caroline, qui goûtait sa doctrine, le fit nommer au doyenné de Winchester. Pearce assista, en cette qualité, à l'assemblée de 1749, pour le comté de Kent : quatre ans après, il fut élevé sur le siège de Bangor, où il ne se rendit qu'à force de prières et de sollicitations. En 1756, le duc de Newcastle le força de recevoir en échange l'évêché de Rochester et le doyenné de Westminster. Lord Bath ne fut pas si heureux dans les tentatives qu'il fit, à plusieurs reprises, auprès du docteur Pearce, pour lui faire accepter l'archevêché de Canterbury ou l'évêché de Londres. Le prélat s'y refusa constamment : il répondit que loin de prétendre à des sièges plus considérables, il ne songeait qu'à quitter celui qu'il occupait, pour vivre dans la retraite. En effet, il obtint une audience du roi, et le pria instamment de le décharger du fardeau de l'épiscopat, et de le rendre à la vie privée et à ses travaux favoris ; mais le roi n'y voulut point consentir : il lui permit néanmoins, en 1768, de résigner le doyenné de Westminster. Son application à l'étude, et les fonctions de son ministère, qu'il remplissait avec zèle, altérèrent sa santé ; il mourut le 29 juin 1774. On l'enterra dans l'église de Bromley, province de Kent ; et l'on érigea en son honneur, dans l'abbaye de Westminster, un cénotaphe orné d'une inscription latine. Pearce est recommandable par quelques fonda-

tions de charité, et par sa profonde érudition. Nous avons de lui : I. Le traité de Cicéron *De Oratore*, Cambridge, 1716, in-8°. II. *De officiis*, Londres, 1745, in-8°. La réputation que les éditions de ces deux traités firent au docteur Pearce, engagea l'abbé d'Olivet à lui demander quelques renseignemens pour sa précieuse édition de l'orateur romain. On voit, dans cette correspondance, combien l'académicien français estimait la science et la critique du docteur anglais. III. *Longinus de Sublimitate cum versione latinâ et notis*, Londres, 1724, in-4°. et plusieurs fois depuis, in-8°; très recherchée. IV. *Review of the text of Paradise lost*, Londres, 1733, in-8° : c'est une critique de l'ouvrage de Bentley sur le *Paradis perdu*. L'évêque Newton a conservé quelques-unes de ses remarques dans l'édition qu'il a donnée de *Milton*. V. *An account of Trinity college*, Cambridge, 1720. VI. *A letter to the clergy of the church of England*, 1722. VII. Deux lettres contre le docteur Middleton. Dans cette controverse Pearce convainquit Middleton d'avoir souvent altéré ou falsifié ses citations. VIII. *A commentary with notes, on the four evangelists and the acts of the apostles, together with a new translation of St Paul's first epistle to the Corinthians, with a paraphrase and notes, to which are added other theological pieces*, Londres, 1777, in-4°, 2 vol. John Derby a recueilli tous les discours du prélat, dont il était chapelain, sous ce titre; on y trouve aussi des *Memoires* de Pearce sur les événemens de sa vie, et une notice de Derby. IX. *Sermons on various subjects*, ibid., 1777, in-8°. 4 vol. : l'auteur ne s'éloigne pas

beaucoup de la croyance sociale et il a cela de commun avec part des ecclésiastiques modernes. L—

PEARCE (NATHANIEL) geur anglais, né à East-Act de Londres, vers 1780, set comme matelot, sur le vais transporta lord Valentia dan lorsqu'arrivé sur les côtes c nie, il témoigna le desir d daus ce pays. Il s'y établit et obtint du *Ras* de Mass terrain : il bâtit ensuite à (dans le Tigré, à cinquante sud de Massouah), une pel son, et forma une plantatio ropéenne. Il apprit les dive gues d'Abissinie, et recuei coup de renseignemens mœurs et usages de ce pay M. Salt, dans la relation deuxième voyage en Abissin que Pearce lui fut très-util servit d'interprète. Le *Ras* a bord paru protéger Pearce; 1814, ayant fait venir d'Ég boua ou patriarche Copte, Pearce de sa propriété, et y ce moine, qui jouit d'une g nération auprès des Chréti mi-barbares de l'Abissinie. tait au pauvre Pearce qu'un défendit, le fusil à la mair les gens du patriarche. l cette résistance, le moine munia, suspendit le servic et demanda la punition e re du chrétien anglais. C cette querelle fut apaisée; et que Pearce reçut quelques s la société biblique de Lonc le chargea de distribuer d en copte aux églises d'Abiss plaint, dans une lettre, de ce distribution est regardée mauvais œil par les prêtres

l'Abouna, et que personne donne un grain de blé en de ses exemplaires. Il en ce temps, par l'entremise Forbes, résident anglais à une première Notice sur l'A- à la société littéraire de , qui la fit imprimer dans le e volume de ses Mémoires. é réimprimée dans le *New Magazine* de Londres, nos. 9 et 10. Dans les années s, M. Salt, consul-général aude-Bretagne en Égypte, lui a protection du pachia. Mais, t *Ras* étant venu à mourir, re civile désola l'Abissinie. t fut pris et saccagé par un torieux; et Pearce n'échap- mort que par l'humanité de s soldats chrétiens qu'il con- . Il résolut alors de quitter nie pour toujours, et revint le M. Salt, au Caire. Il fut en ployé à distribuer des Bibles Haute-Égypte, et à traduire es saints dans quelques-uns lectes de cette contrée: mais le temps de terminer que la des Évangiles de saint Marc saint Jean, dans le dialecte que du Tigre. Il fit à M. Belzo- le rencontra sur le Nil, un ré- ressant de ses aventures, et i en parle dans sa relation. t procura ensuite à Pearce les s de retourner en Europe. u moment de s'embarquer à drie, il fut saisi d'une fièvre e, et mourut le 12 août 1820. useveli par les matelots an- lans l'enceinte du couvent M. Salt, et le consul anglais andrie, assistèrent à son con- r son testament il avait légué uscrits à M. Salt, qui les e pour l'impression. A en

juger par la première notice mentionnée plus haut, les observations de Pearce jetteront beaucoup de jour sur l'histoire moderne de l'Abissinie, et sur l'état civil et moral des habitants de ce pays. D—c.

PEARSON (JEAN), savant évêque anglican, naquit à Snoring, dans le comté de Norfolk, en 1612. Il fit ses premières études à Eaton, et fut reçu, en 1632, dans le collège du Roi à Cambridge, où il prit le degré de maître-ès arts, en 1639. La même année, il entra dans les ordres, et obtint une prébende dans l'église de Salisbury. Il devint successivement chapelain de lord Goring, de sir Robert Cook, et prédicateur de Saint-Clement à Londres. En 1657, deux catholiques eurent avec lui et Gunning, depuis évêque d'Ely, une conférence, sur le schisme d'Angleterre. Les protestants prétendent qu'il avait été convenu que les actes de la conférence ne seraient point imprimés sans le consentement des deux parties, et que cependant il en parut une copie infidèle à Paris, en 1658, sous le titre de *Schisme démasqué*, et qu'il s'en fit une seconde édition à Oxford, sous le règne de Jacques II. Après la restauration, qu'il avait appelée de tous ses vœux, Pearson obtint la cure de Saint-Christophe, dans la Cité, le bonnet de docteur en théologie dans l'université de Cambridge, un canonicat dans la cathédrale d'Ely, l'archidiaconé de Surrey, la charge de chapelain du roi et la grande maîtrise du collège de Jésus. Nommé, en 1660, un des commissaires pour la révision de la liturgie anglicane, les non-conformistes n'eurent pas de plus habile antagoniste que lui. En 1662, on le mit à la tête du collège de la Trinité à

Cambridge; et cinq ans après, la Société royale l'admit parmi ses membres. L'évêché de Chester étant venu à vaquer, le roi Charles II y porta Pearson, au commencement de 1673. Ce prélat mourut dans sa ville épiscopale, en 1686. Il avait entièrement perdu la mémoire plusieurs années avant sa mort, et ne pouvait plus travailler. On le regarde comme un des plus savants hommes de son pays et de son siècle dans les langues anciennes, dans l'histoire, dans la critique et dans la théologie. Il avait autant de jugement que d'érudition, et ses ouvrages respirent la modération et le bon goût. Nous avons de lui: I. *Vindiciæ Epistolarum sancti Ignatii: accesserunt Isaaci Vossii epistolæ duæ adversus David Blondellum*, Cambridge, 1672, in-4°, et dans les *Pères apostoliques* de Cotelier, Anvers, 1698, et autres éditions. Cet ouvrage est principalement dirigé contre Daillé, Saumaise et Blouzel, ennemis déclarés de l'épiscopat, et par conséquent très-opposés à la vérité et à l'authenticité des lettres de saint Ignace, évêque d'Antioche, dans lesquelles est établie la distinction des évêques et des prêtres. II. *Annales Cyprianici, sive tredecim annorum quibus sanctus Cyprianus inter Christianos versatus est, Historia chronologica*, dans l'édition des Œuvres de saint Cyprien par Fell, Oxford, 1684; Amsterdam, 1700, in-fol. III. *Exposition of the Creed*, Londres, 1659, in-4°, et treize fois depuis; traduit en latin par Simon-Jean Arnold, inspecteur des églises du bailliage de Souneberg, sous ce titre: *Expositio symboli apostolici*, Francfort-sur-Oder, 1691, in-4°; réimprimé avec une préface de P. E. Jablonski, en 1741.

Cet ouvrage est très-bien formé un corps complet et très-estimé en Angleterre; il a été abrégé par Charles Londres, 1810. IV. *Deux sur la non-nécessité d'un dans l'église anglicane*; I en 1661, et le second en in-4°, publiés par ordre *Vetus Testamentum præfatione: accedit Novum mentum græcum*, Cambridge 3 vol. in-12; la préface de lui. VI. *Prolegomena* (1 clem) de édition, auteur en tête du second volume vres de ce philosophe, 1655, in-8°. VII. *The remains of the ever-m Mr. John Hales, of Etd* d'une préface écrite avec d'élégance, Londres, 16 son a beaucoup contribué intitulé: *Critici sacri, sive morum virorum in saci annotationes et tractatus*, 1660-1661, in-folio, 2 v Dodwell a donné ses Œuvres, comprenant des la Vie de saint Paul, et de tations sur la chronologie miers évêques de Rome (Londres, 1688, in-4°. Un a déclaré avoir en sa possession plusieurs ouvrages inédits de (*Gentleman's Magazine* p. 493); et Kuster, dans se de Suidas, a fait usage du prélat, déposées dans thèque du collège de la T Cambridge. L—

PECCI (JEAN-ANTOINE à Siennese, le 12 décembre 1 ne famille distinguée. Il fut 1710, chevalier de l'ordre Etienne, fit de bonnes études donna principalement à

des antiquités , appliquées surtout à la connaissance de sa patrie. Dès 1713, Pecci publia , à Lucques , une relation des combats de taureaux et des magnifiques jeux circulaires célèbres sur la grande place de Sienne dans diverses circonstances. Il alla, en 1715, à Rome, où il acquit beaucoup de connaissances, et contracta des liaisons avec plusieurs érudits. Nous voyons, depuis, cet auteur constamment occupé à fouiller dans les archives publiques et privées des villes et des familles considérables de toute la Toscane, et à éclaircir dans ses écrits les points historiques les plus obscurs. Ses productions les plus remarquables sont un *Essai* sur les factions des Guelphes et des Gibelins; — une Exposition des choses notables de Sienne; — un Tableau du gouvernement de Pandolfo Petrucci, et le caractère de ce grand homme d'état parvenu à l'autorité suprême dans sa patrie; le rôle joué par ses fils; l'oppression de la république par Mendoza, et sa délivrance par Henri II, roi de France. Tous ces objets sont discutés avec beaucoup d'intérêt. Nous passons sous silence un grand nombre de Dissertations académiques, et la correspondance de l'auteur avec Mazzuchelli, Lami et Bianchi de Rimini. Le chevalier Pecci mourut le 3 mars 1768. D—G—S.

PECHANTRÉ (NICOLAS DE), auteur dramatique, né à Toulouse, en 1638 ou 1639, était fils d'un chirurgien, et il étudia en médecine. On ajoute même qu'il en fut professeur; de plus il cultivait la poésie, et, ayant remporté trois prix aux jeux floraux, il se crut appelé à des succès plus éclatants, et vint à Paris, dans le dessein d'y travailler pour le théâtre. Il avait quarante-huit ans

quand il fit jouer sa première pièce au théâtre Français; il en donna deux autres, et venait d'achever un opéra, lorsqu'il mourut en décembre 1708. Pechantré n'est mentionné ni dans le *Siècle de Louis XIV*, par Voltaire, ni dans le *Lycée* ou *Cours de littérature*, par Laharpe. Voici la liste de ses ouvrages : I. *Geta*, tragédie en cinq actes et en vers, représentée avec succès, en 1687, et imprimée la même année, in-12. On raconte que l'auteur, ayant montré cette pièce à Baron, le comédien lui en dit beaucoup de mal, et finit par lui en offrir vingt pistoles. Pechantré accepta le marché. Champmeslé, instruit de cette convention, lui prêta les vingt pistoles nécessaires pour la rompre, et l'auteur s'en trouva bien. Il dédia sa pièce imprimée à Monseigneur (le grand Dauphin), qui lui donna des marques de sa libéralité. II. *Jugurtha, roi de Numidie*, tragédie représentée en 1692, non imprimée. III. *La Mort de Néron*, tragédie en cinq actes, représentée le 21 février 1703, imprimée in-12. Pechantré fut neuf ans à la composer. Un jour il oublia dans une petite auberge où il avait pris son repas, un papier sur lequel étaient plusieurs chiffres et ces mots *Ici le roi sera tué*. Le traître, frappé de la physionomie de son convive porta l'écrit au commissaire du quartier. Celui-ci recommanda de venir l'avertir si l'inconnu reparaisait. A quelque temps de là, Pechantré revint en effet; et bientôt il se vit assailli par une troupe d'archers, et le commissaire, armé du papier qu'il croyait être un plan de conspiration: *Ah! monsieur, s'écria Pechantré, que je suis charmé de retrouver ce papier que je cherche depuis plusieurs jours! c'est la scène où*

dois placer la mort de Néron, dans une tragédie à laquelle je travaille. Vraie ou fausse, cette anecdote a fourni à M. Sewrin le sujet d'une petite pièce de théâtre, intitulée : *Pechantré, ou une scène de comédie*.

IV. *Joseph vendu par ses frères*.

V. *Le Sacrifice d'Abraham*. Il ne paraît pas que ces deux tragédies, composées pour le collège d'Har-court, aient été imprimées. VI. *Amphion et Parthénopée*, opéra : l'ouvrage était achevé, il ne restait que le prologue à faire quand l'auteur mourut; aussi cet opéra n'a-t-il été ni représenté, ni imprimé. A. B—T.

PECHMÉJA (JEAN), né à Villefranche, dans le Rouergue, en 1741, professa l'éloquence à la Flèche, et vint dans la capitale, où il débuta par les fonctions de précepteur. Il concourut pour le prix de l'académie française, qui avait proposé, en 1773, l'Éloge de Colbert. Ce prix fut remporté par Necker, qui, versé dans les connaissances financières, semblait fait plus que tout autre pour apprécier un ministre dont la gloire dut quelques années après le tenter lui-même. Pechméja, qui n'avait pu que revêtir d'un style élégant des notions assez fraîches, puisées dans le commerce des économistes, obtint seulement un deuxième accessit. Cette circonstance le jeta dans la société du célèbre genevois, dont il adopta les idées, et pour lequel il composa depuis une brochure pleine de finesse et de raison, où il défendait contre leurs détracteurs les administrations provinciales. Une production d'une plus grande étendue augmenta sa réputation. La tendance générale des esprits vers les objets de réforme se montrait de mille manières dans la littérature. Les idées

nouvelles ne se glissaient pas ment dans les ouvrages d'im-tion; elles en formaient le principal. Pechméja crut devoir porter son tribut dans ce n-ment qui entraînait tous les vains. Il publia, en 1784, *Téléphé* poème en 12 livres, et en pre-sujet de ce roman moral éta-entier d'invention; il ne re-sur aucun nom, sur aucun-dition connue : cette premier-ce d'intérêt dont l'auteur-privé, a peut-être contribué-que toute autre cause, à-où son livre est tombé. Mais-tint, au moment de sa publi-une faveur éclatante; l'édition-épuisée en moins de trois seu-on exalta l'élégance du styl-proclama l'auteur le digne l-del'éloquence des écrivains d-siècle; on hasarda même un-lèle entre *Téléphé* et *Télé-* Tout ce bruit des prôneurs,-gouement si déplacé, aboutit-quelques mois, à une indif-complète. Laharpe a jugé :ment *Téléphé*, sans qu'on pu-taxer d'injustice. « L'auteur,-manque souvent son but f.-» mesure dans ses idées et da-» style. Il semble, comme Ro-» faire un crime de la proj-» sans laquelle cependant toi-» ciété est impossible. Il ne v-» que les enfants succèdent à-» tune de leurs pères, con-» cette succession n'était pas d-» naturel, et comme si les pèr-» mêmes ne travaillaient pa-» leurs enfants. Il y a quelque-» ceaux d'une éloquence vol-» des moments d'intérêt : m.-» art dans la composition et-» paration des événements; p-» nœud qui attache; on y trou-

sans vraisemblance, des taux gigantesques, une nature se, des principes outrés, une on abstraite. » On se demande pourquoi l'auteur se com-rassembler tant d'idées et tant es également tristes, sur la e de l'homme, sur l'injustice ppression, sur la nécessité vertueux, et le peu de bon- l'on peut espérer de la vertu la plus pure. Cette disposi- une imagination qui semble , s'explique par l'épigraphie choisie : *Et quorum pars fui*. Il s'est attaché en effet à e différentes situations de sa avait connu le malheur ; et lente passion dont il avait été e, avait empreint son caract- l'une profonde mélancolie. le sérieux de ses habitudes, éja se vit recherché par les , et fut répandu dans les cer- plus distingués, qu'il éton- uvent par les éclairs de sa con- on et la fécondité de ses sail- u lui connaissait en ce genre rivaux; de là, l'enthousiasme is du monde, qui valut à son e une réputation si rapide a *Correspondance* de Grimm). s épisodes les plus attachants *l'éphe* est un tableau de l'ami- auteur a peint ce sentiment il était dans son âme. Ses ti- téraires, déjà loin de la mé- des hommes, dureront moins tradition de l'attachement jusqu'à la plus vive tendres- si l'unissait au médecin Du- . C'est lui qui avait attiré Du- a Saint-Germain, et qui l'avait it dans la plus haute société. Du- , profond dans son art, éprou- l'abord de grandes difficul- xprimer ses idées : Pechméja,

par sa persévérance à instruire et à reprendre son ami, était parvenu à faire disparaître ce défaut, qui eût interdit des succès aux plus grands talents. Dubreuil devint bientôt l'un des médecins les plus accrédités de la capitale : le logement, les sociétés, les biens comme les maux, tout entre lui et Pechméja demeura commun; en un mot, rien ne fut oublié de ce que l'imagination peut concevoir pour confondre deux existences. Pechméja, dont l'insouciance approchait un peu de celle de La Fontaine, se reposait avec abandon sur la fortune de son ami. Quelqu'un lui demandant un jour comment avec un faible revenu de 1200 livres, il pouvait satisfaire son penchant pour la dépense : *Oh ! le docteur en a bien davantage*, répondit-il ! Dubreuil commença, en 1785, à ressentir les atteintes d'une affection de poitrine qui devait être mortelle. De nombreux amis se pressent autour de son lit; mais il craint que les émanations d'un air infect ne leur deviennent funestes. Il appelle le compagnon assidu de sa vie : « Mon » ami, lui dit-il, faites retirer tout le » monde; ma maladie est contagieuse : *vous seul devez rester ici*. » Mot sublime, qui honorait également celui qui le prononçait et celui qui le recueillait. Heureux de son dévouement pour son ami, Pechméja le fut encore de l'assurance de le suivre de près dans la tombe. Vingt jours après la perte sur laquelle il gémissait, il mourut à Saint-Germain en Laie, le 7 mai 1785, âgé de 45 ans, après avoir remis à la famille Dubreuil l'acte par lequel son ami l'avait institué son légataire universel. Voici les vers qu'il avait faits pour le portrait d'un autre lui-même :

Il oublie son art pour le crêver encore.
 Au sort de ses amis son bonheur fut lié,
 Et la Grèce l'eût pris pour le dieu d'Épidaure.
 Ou pour le dieu de l'Amitié.

Pechmeja fut aussi très-lié avec Raynal. L'auteur de *Téléphe* eut part à l'*Histoire philosophique du commerce des Européens dans les deux Indes* ; il en réclamait sans bruit plusieurs morceaux qui furent distingués par la lettre P dans la première édition ; celui de la traite des nègres , entre autres , lui appartenait. *Téléphe* a été réimprimé en 1795 ; il en existe une traduction en anglais , et une en allemand , par Huber , Leipzig , 1784 , in-8°.

M—s—T.

PECK (FRANÇOIS), membre de la société des antiquaires de Londres, né à Stamford, dans le comté de Lincoln, en 1692, reçut son éducation au collège de la Trinité de Cambridge. Il obtint quelques bénéfices ecclésiastiques de peu d'importance, entre autres celui de Goddeby Maureward, dont le droit de présentation lui coûta 400 liv. sterl. Ses nombreux écrits ont principalement rapport à l'histoire ainsi qu'aux antiquités de son pays, et lui ont acquis la réputation d'un savant antiquaire, mais un peu superstitieux. Il croyait à l'apparition des bons et des mauvais esprits, envoyés par la Providence, pour nous parler et se montrer à nous, sous la forme de nos amis ou de nos ennemis, après leur mort. Les principaux ouvrages de Peck, imprimés en anglais, sont : I. *Exercice sur la création, et hymne au créateur du monde*, 1716, in-8°. II. *Soupirs sur la mort de la reine Anne*, suivis de trois autres poèmes, et d'une annonce d'une histoire des deux derniers mois de la vie de Charles I^{er}, 1719. III. *Academia tertia anglicana*, ou *Anti-*

quêtes de Stamford, 1727, in-4° avec 41 planches. IV. *Desideriosa*, ou *Collection de diverses pièces rares et curieuses relatives à l'histoire d'Angleterre, en grande partie inédites*, 1732 et 1733, 2 vol. in-fol. tirés à 250 exemplaires. Le docteur Zacharie Grey a été chargé, pour quelques articles, du 2^e vol. La rareté et le prix élevés de l'ouvrage engagèrent le libraire mas Evans à en donner une nouvelle édition en 1779, 2 tom. en 1 vol. in-4°. V. *Catalogue complet des écrits pour ou contre les Catholiques, composés du temps de Charles II*, 1735, in-4°. VI. *Mémoires sur la vie et les actions de Oliver Cromwell*, contenus dans panégyriques écrits en latin par Milton, les deux premiers sous le nom du comte de Penaguiao, ambassadeur de Portugal, et d'unsuite chapelain de l'ambassadeur, avec une traduction anglaise et quelques autres pièces historiques, 1740. VII. *Nouveaux Mémoires sur la vie et les poésies de J. Milton*, avec des notes critiques sur divers passages de Milton et de Shakspeare. J. Nichols parle avec éloge de ces Notes, qui ont pu, dit-il, indiquer la manière si heureusement suivie par le docteur Farmer, Malens, Malone et Reed, d'éclaircir un passage par un autre. Peck a un assez grand nombre de manuscrits qui se trouvent actuellement en partie dans le Muséum britannique. I. Suite de l'*Histoire naturelle des antiquités du comté de Leicestershire*. II. *Monasticum anglicanum quædam*, en 4 vol. in-4°, tout prêts à être imprimés. Ce manuscrit contient principalement des documents pour une histoire de l'ordre des Prémontrés en Angl-

hols regarde les matériaux
eux manuscrits comme très-
s, et avoue qu'ils lui ont four-
nient plusieurs articles curieux pour
position de son Histoire du
de Leicester. III. *Vie de*
burton et de son frère Ro-
ante des Annales de Stam-
es deux manuscrits, de peu-
ie, sont entre les mains de
ols. IV. *Vie de Nic. Fer-*
docteur Peckard, qui a pu-
1791 des Mémoires sur la
l. Ferrar, paraît s'être servi
matériaux. V. *Nouveaux*
es sur la Restauration de

II. L'auteur regardait ces
es qui lui avaient été com-
és par Guill. Cowper, secré-
parlement, comme une suite
niers d'état de Thurloe. Peck-
le 13 août 1743. B—R j.

QUET (JEAN), célèbre ana-
nait à Dieppe, vers le
cement du XVII^e. siècle, et

dans sa patrie, en février
Après avoir achevé ses hu-
dans sa province, il alla
la médecine à Montpellier,
adonna, avec autant de pas-
de succès, aux recherches
iques. Ce fut pendant qu'il
core sur les bancs, qu'il fit
tante découverte qui l'a im-
sé, de la route que suit le
élaboré dans le mésentère,
on réservoir connu sous le
Réservoir de Pecquet. Voici
elle circonstance il fut con-
ce résultat si remarquable en
logie. En s'occupant de la dis-
d'un gros chien, le jeune
iste reconnut dans la veine
le poche ou sac lactescent ;
ord il prit la matière qui y
tenue, pour du pus. Mais
le sac veineux, de même que

les parties dont il était environné,
étaient dans l'état le plus sain, et
que d'ailleurs cette humeur ne se re-
marquait que dans la veine cave,
Pecquet pensa que c'était du chyle.
Un examen attentif lui fit reconnai-
tre, dans les vaisseaux capillaires,
des ouvertures très subtiles par où
suinte l'humeur lactée. Cette pre-
mière investigation ne le conduisit
pas plus loin ; et il ne put détermi-
ner la source d'où provenait ce li-
quide. Mais ayant eu l'occasion d'ou-
vrir un autre chien, Pecquet prit le
soin de lui donner de la nourriture
une heure avant l'opération : il eut
alors le bonheur et la gloire de dé-
couvrir le tronc commun des vais-
seaux lactés et lymphatiques, qu'il
vit monter le long d'un côté de la
colonne vertébrale, à côté de l'oso-
phage, jusqu'à la troisième vertèbre
cervicale, et se terminer enfin dans
la veine sous-clavière gauche. Pec-
quet, afin de constater quelle était
la véritable fonction et quels étaient
les rapports anatomiques de ce ca-
nal, y appliqua une ligature, et eut
la satisfaction de voir qu'au-dessous
de cette ligature, la liqueur étant re-
tenue, le canal se tuméfiait ; et qu'au
contraire, au-dessus, il se vidait
par la raison contraire. Pecquet
ayant ensuite étudié, avec un grand
soin, la marche des vaisseaux lym-
phatiques, constata, contre l'opi-
nion reçue, que nul d'entre eux ne se
vide dans le foie, ni ne le traverse,
mais qu'ils se rendent tous dans un
canal commun, rampant le long des
vertèbres lombaires, entre les cap-
sules surrénales ; et que de là, le chyle
se rend dans le canal thoracique, et
dans la veine sous-clavière gauche,
qui, à son tour, se vide dans le
cœur. Ces diverses découvertes ren-
versèrent complètement la théorie

d'après laquelle les physiologistes prétendaient, non sans quelque vraisemblance, vu la grosseur du foie, et son voisinage du mésentère, que le sang se préparait dans le premier de ces viscères. La découverte de Pecquet confirma, d'ailleurs, la grande loi de la circulation du sang démontrée par Harvey : celle-ci était niée, combattue avec opiniâtreté ; mais une connaissance aussi importante que celle de la marche que suit le chyle pour se verser dans le torrent de la circulation, et la preuve que les vaisseaux lymphatiques n'ont rien de commun avec le foie, rangèrent tous les physiologistes de l'avis de l'immortel Harvey, dont, sans les travaux de Pecquet, on eût long-temps encore contesté la découverte : dès-lors la nouvelle doctrine triompha de toutes les oppositions, malgré la puissance de l'autorité de Riolan, qui décria toujours les découvertes d'Harvey. Devenu docteur en médecine, Pecquet fut attiré à Dieppe par l'amour de la patrie ; mais son génie eut besoin d'un théâtre plus vaste : Paris fut ce théâtre. Là il se lia aux travaux des plus habiles anatomistes ; et profitant de leurs lumières, il se livra à des études approfondies, afin de compléter ses recherches, que l'envie attribuait plutôt au hasard qu'à une étude préméditée. Il composa des *Mémoires* dans lesquels il exposa ses découvertes de la manière la plus brillante et la plus lucide, et confondit ses détracteurs. Pecquet commit néanmoins une erreur grave : ce fut d'établir qu'une partie du fluide nutritif passe, immédiatement, dans les reins ; ce qui, selon lui, explique la promptitude avec laquelle les boissons s'évacuent par ces organes, dans la vessie. Cette hypothèse lui fut sug-

gérée par le peu de distance entre le réservoir du chyle et les surrénales. Ayant lu l'ouvrage de Pecquet, Boerhaave observa que le sang circule dans ces vaisseaux, mais que la progression de ce fluide est imprimée par la contraction des artères. Il s'opposa à l'anatomie des diverses parties du corps, mais avec moins d'insuccès que dans la controverse qui occupa les physiologistes français sur le siège de la faculté nutritive. L'opinion de Pecquet était que le sang est absolument nécessaire au développement de la vision, et le sentiment de Keppeler le contredisait. La théorie de la lumière et de la couleur, établie par Newton, vint terminer la question. L'étude de l'anatomie et de la physiologie n'éloigna point Pecquet de la pratique de la médecine. Il fut même très-recherché par le grand monde, où l'introduction de son nom fut le signal de sa gloire. Le ministre Fouquet, dont il était le cousin et l'ami. Le surintendant des finances, prenait plaisir à l'entendre expliquer par lui les plus difficiles lois de la physiologie et de la médecine. Pecquet fut nommé membre de l'académie de médecine lors de la fondation de cette compagnie. A cette époque, les médecins de Paris faisaient le cheval. Celui-ci ayant fait un faux pas dans cet exercice, se fracassa ; il guérit parfaitement, mais l'abus qu'il fit d'alcooliques, hâta sa fin. Sa confiance dans les effets des liqueurs fortes était si grande, que, dans ses dernières années de sa vie, il les conseillait à ses malades.

aidé assuré contre tous les Il est fait mention de Pecquet s lettres de Mme. de Sévigné, ppellait amicalement le petit t. On peut voir dans la lettre le dame du 19 déc. 1664, ce : dit de son dévouement au sur- lant Fouquet. Les principaux de Pecquet sont : I. *Experi- nova anatomica, quibus in- tum hactenus chyli recepta- i, et ab eo per thoracem in- usque subclavios vasa lactea untur*, in-12, Paris, 1651. II. *Circulatione sanguinis et chyli (Dissertatio)*. III. *De thora- lacteis* ; autre Dissertation di- contre Riolan qui avait criti- s expériences de Pecquet, par- elles confirmaient les lois éta- par Harvey sur la circulation g. Tous ces écrits ont été réu- un seul vol., in-4°, Paris, Ils sont aussi insérés dans la *thèque anatomique* de Mau- nsi que dans quelques éditions *anatomie réformée*, de Thomas olin. F—r.

QUET (ANTOINE), grand- : des eaux-et-forêts de Rouen, ndant de l'école militaire en- ance, naquit à Paris en 1704, ourut le 27 août 1762. Il paya but à la fécondité littéraire de- cle ; fécondité malheureuse, ita si souvent la mauvaise hu- de Voltaire. Il est convenable inguer parmi les productions quet son traité des *Lois fores- de France*, Paris, 1753, 2-4° : la législation n'ayant su- de très-légers changements sur- nature, l'ouvrage de Pecquet ervice son utilité, quoique les récents et plus courts de M. soient d'un usage plus géné- ous devons encore au grand-

maître des eaux-et-forêts : I. Une *Ana- lyse de l'Esprit des lois*, inutile com- me toutes celles qui ont été données du chef-d'œuvre de Montesquieu, ex- cepté celle de d'Alembert. II. *L'Es- prit des maximes politiques*, 1756, 3 vol. in-12. III. *L'Art de négocier*, in-12. IV. *Pensées sur l'homme*, la Haye, 1738, in-12. V. *Discours sur l'emploi du loisir*, Paris, 1759, in-8°. VI. *Parallèle du cœur, de l'esprit et du bon sens*, ibid. 1740, in-12. VII. Des traductions du *Pas- tor fido* de Guarini, de *l'Aminte* du Tasse, et de *l'Arcadie* de Sannazar.

F—r.

PEDIANUS. V. ASCONIUS.

PEDO. V. ALBINOVANUS.

PEDRUSI (PAUL) naquit à Man- toue en 1644 : il entra fort jeune chez les jésuites de Parme, pour y faire ses études ; et comme on lui trouva des dispositions, ces pères lui proposèrent de l'agréger à leur société : il y consentit. Dès ce mo- ment il se consacra tout entier aux travaux littéraires et d'instruction publique. Le duc de Parme le choi- sit, en 1680, pour faire le catalo- gue raisonné des médailles, en tous modules et métaux, de la riche col- lection Farnèse. Le père Pedrusi, que son mérite avait alors élevé à la place de directeur du collège de Parme, ne craignit pas d'ajouter aux fonctions pénibles du directorat la tâche honorable que lui avait imposée son souverain ; et il se livra aux travaux inséparables de cette noble entreprise avec une infatigable acti- vité. Il accompagna la description de chaque médaille d'un ample com- mentaire, où l'érudition n'est pas épargnée ; mais ce n'est pas toujours avec discernement. La mort le sur- prit, le 20 janvier 1720, comme il achevait le huitième tome in-folio

de ce grand ouvrage. Les personnes qui se livraient alors à l'étude de l'antiquité, et particulièrement de la numismatique, n'apportaient pas en général à cette étude un esprit de critique assez éclairé pour apprécier les ouvrages qui traitaient de cette science. On jugea d'après cela que l'ouvrage du P. Pedrusi était d'une trop haute importance, pour devoir rester incomplet ; et l'on s'occupa de lui chercher un continuateur. Le P. Piovene, autre jésuite de la même maison de Parme, se chargea de compléter l'œuvre de Pedrusi. Il donna successivement deux autres volumes ; ce qui porta l'ouvrage entier à dix volumes in-fol., dont le premier avait paru à Parme, en 1694, sous le titre de , *I Cesari in oro, argento, medaglioni, etc., raccolti nel Farnese Museo*, avec le portrait de l'auteur, et dont le dixième et dernier parut en 1727. On ne peut pas contester l'utilité dont fut cet ouvrage au moment où il parut ; mais les progrès que fit bientôt la science sous les hommes habiles qui s'y livraient à la même époque, tels que Noris, Vaillant, Spanheim et autres contemporains de Pedrusi, diminuèrent sensiblement la réputation de cet ouvrage, qui ne put soutenir la comparaison avec les leurs. Ceux qui, à cette époque, s'appliquaient à l'étude des médailles antiques, s'attachaient de préférence aux médailles latines des empereurs romains, non-seulement parce qu'elles sont plus communes, mais encore parce qu'elles ont rapport à des faits qui leur étaient plus familiers, et que tout ce qui réveillait l'idée du nom romain avait pour eux un attrait irrésistible. Aussi, dans toutes les collections, l'attention des curieux se dirigeait sur les médailles impé-

riales, comme sur l'objet principal. Aujourd'hui que la numismatique a de plus en plus étendu son domaine ; que tout a été dit ou à peu près sur les médailles latines, on n'offre que bien rarement maintenant à de nouvelles dissertations ; au d'hui que l'attention s'est portée principalement sur les médailles grecques, sur les médailles à époque qui sont si utiles à la chronologie à l'histoire, les volumineux recueils de Pedrusi sur le cabinet Farnèse (renfermant plutôt des conjectures sur les usages des antiquités qu'une saine doctrine sur l'antiquité et n'apprenant rien qui ne se trouve mieux élaboré dans des ouvrages plus modernes), sont devenus presque sans intérêt, et ne sont guère recherchés. A—

PEELE (GEORGE), poète anglais du seizième siècle, naquit dans le Devonshire, étudia à Oxford, vint à Londres, où il fut poète public, et directeur des solennités publiques. On a de lui plusieurs ouvrages de théâtre qui ont eu du succès, quoiqu'il eût son talent comme poète ; il en avait un autre qui ne pouvait lui manquer, c'est celui de poète des grands, que l'ennui pousse quelquefois ; c'est celui de poète de cour. On a formé, de ses bons mots, un recueil de ses tours facétieux, un recueil qui a été publié en 1627, in-4°. Ces ouvrages sont, à ce qu'il paraît, pour la plupart, des tours de filou ; et on ajoute que Peele, qui était marié, père de famille, menait une vie dissolue, et qu'il mourut d'une maladie honteuse vers 1597, ou d'une idée plus que suffisante de son caractère moral. Ses ouvrages numismatiques sont : I. *Le Jugement de Paris*, 1584. II. *Edouard le premier*, 1593. III. *Le roi David et la*

9, 1599. IV. *Le Turc Ma-*
la belle Grecque Irène. V.
de vieilles femmes, 1595.
i de lui un poème intitulé:
ir de la Jarrettière. L.

(MAGNUS), savant saxon,
izième siècle, avait des
uces très-étendues dans les
tactes, et imagina une foule
és utiles, dont il ne put
faire adopter aucun par
mblic, si souvent dupe des
siers imposteurs. Il ensei-
sivement les mathémati-
stock et à Helmstadt, et
connu vers 1610. Il est
n ouvrage intitulé : *The-*
um selectarum, magna-
arum, utilium, suavium,
is humani salute oblatum,
3°. Ce curieux volume est
grande rareté ; mais Pasch
é, dans la préface des *In-*
zuliqua (V. G. PASCH), des
qui suffisent pour donner
favorable des talents de

ouvrage contient la des-
es différents procédés dont
venteur ; et il indique aussi
des, au moyen desquelles
qu'on pourrait faire des
ès-rapides dans l'étude des
de l'histoire naturelle. Il
près un passage de son li-
egel a, bien avant le P. La-
lée des moyens employés
r et soutenir les aérostats ;
e pourrait cependant sans
avoir la gloire de cette dé-
Montgolfier, puisqu'il est
à qui l'on doit un pro-
table dans la pratique pour
un chemin dans les airs
(GOLFIER). W—s.

(SAMUEL), membre de
des antiquaires de Lon-
dit en 1704, à Chester-

field, dans le comté de Derby, et
lit ses études à Cambridge, au col-
lège de Saint-Jean, dont il fut nom-
mé trois fois associé. Il était mem-
bre d'une réunion formée parmi
les étudiants, sous le nom de so-
ciété du Zodiaque, et de la société
des Gentlemen de Spalding, à la-
quelle il envoya, entre autres, une
Dissertation sur l'amphithéâtre du
jardin des religieuses de la Fidéli-
té d'Angers. Pegge fut pourvu de plu-
sieurs bénéfices qui ne l'empêchèrent
point de se livrer à des travaux aussi
nombreux que variés sur les an-
tiquités de son pays. Voici la liste
de ses principaux ouvrages, compo-
sés en anglais : I. *Dissertations sur*
quelques antiquités anglo-saxonnes
très-précieuses, 1756, in-4°. II.
Mémoires de Roger de Weseham,
doyen de Lincoln, principal favori
de Rob. Grosse-tête, 1761, in-4°. Cette vie, qui a 60 pages, sert d'in-
troduction à celle de Rob. Grosse-tête,
et elles ont été réunies, en 1793, in-
4°. III. *Essais sur les monnaies de*
Cunobelin, 1766, in-4°. IV. *Col-*
lection des monnaies frappées par
les ordres des archevêques de Can-
terbury, 1772, in-4°. V. *Descrip-*
tion de la ville de Londres, sous le
nom de Fitz-Stephen, 1772, in-4°. VI. *L'Art de la cuisine* (The form
of cury), tiré d'un Mss. sur l'ancien-
ne cuisine anglaise, 1780, in-8°. Le
Mss. original se voit au Muséum
Britannique ; et le *Galignani's Litte-*
rary Gazette, tom. xii, pag. 174,
donne une idée de ce livre. VII.
Annales Eliæ de Trickenham mo-
nachi ordinis Benedictini, 1789,
in-4°, publié avec des notes nom-
breuses de l'éditeur. VIII. *Vie de*
Robert Grosse-tête, évêque de Lin-
coln, 1793, in-4°. Cette vie, qui
contient des recherches sur l'histoi-

toire littéraire d'une époque obscure, est l'ouvrage le plus estimé de Pegge. (Voy. N. II.) Il le composa sur des Mss. que lui communiqua J. Green, évêque de Lincoln, et l'un des auteurs des Lettres Athéniennes. Depuis la mort de cet auteur, arrivée en 1796, M. J. Nichols a publié de lui, en 1801, in-8°. : Un *Essai historique sur l'abbaye de Beauchief*. On a encore publié, en 1809, in-8°. , *Anonymiana*, ou dix centuries d'Observations sur divers auteurs ou sujets. C'est un recueil très-intéressant d'Anecdotes et de Remarques judicieuses. Outre ces écrits, Sam. Pegge a composé un très-grand nombre d'articles pour l'*Archæologia Britannica*, depuis 1746 jusqu'en 1795, sous les signatures *Paul Gemsege*, *T. Row*, et *L. E.* Il a aussi enrichi la *Bibliothèque topographique anglaise* de Gough, de sept Mémoires, dont M. Nichols donne les titres, ainsi que de ceux qui ont été insérés dans le précédent recueil. Voy. *Literary anecdotes of the 18th century*, tom. VI, pag. 252 et suivantes. Le même ouvrage indique encore les titres de différents Mss. laissés par Pegge, et qui ont passé à son petit-fils Christ. Pegge, membre de la société royale de Londres, et professeur de médecine à Oxford. — Son fils Samuel PEGGE, père de Christophe, avocat de Middle-Temple, né en 1731, et mort en 1800, a composé : I. *Curialia*, ou Essai historique sur quelques branches de la maison royale, 1782, 1784 et 1791, 3 part. in-4°. M. Nichols a publié une 4°. et une 5°. partie, en 1806, in-4°. II. *Anecdotes sur la langue anglaise*, Londres, 1803; nouvelle édition, ibid., 1814, in-8°. , publiée par le même éditeur.

B—R j.

PEGOLOTTI (FRANÇOIS DUCCI), voyageur italien du siècle, était né à Florence. Il merce l'attira, vers 1345, partie moyenne et orientale sie. Azof, Astrakhan, Saracatchiken Tatarie, Ourghen Kharizm, Otrar ville dans le ge de Bokhara, Almalekh (lik) dans la petite Roukhar mil, Kan-Tcheou près de la muraille de la Chine, Cassaêre Quin-Say, aujourd'hui Tcheou), furent les lieux qu'il ta avant d'arriver à Camba king). Il inséra son itinéraire un livre qu'il rédigea sur graphie commerçante, et qu'avant la judicieuse observation Forster, est très-important a égard au temps où il fut écrit. Il est en italien, et intitulé *des poids et des mesures marchandises, ainsi que choses que doivent savoir chands des différentes parties du monde*. Indépendamment de ce qu'il a tenu en allant à l'Inde, Pegolotti décrit aussi celles venues de l'Inde, sans doute, il suit venant des Indes, jusqu'à la Chine. Il donne de même des sur différentes marchandises la meilleure manière d'en tirer en fin sur le commerce de l'Europe. Les noms sont difficiles à reconnaître d'une manière défectueuse dont il les a écrits; mais ce défaut n'ôte l'intérêt de l'ouvrage, qui a des particularités curieuses. A. Torien n'avait profité de cet ouvrage. Ce fut M. Chr. Sprengel qui le fit en usage, en 1777, dans son *Histoire des plus importantes découvertes géographiques* qu'il avait tiré du troisième vol.

n ne penserait pas à le t qui a pour titre : *Della lle altre gravetze*, (Lis-pues), 1766, in-4°. Spreu-hi de notes. Un manus-é de Pegolotti, conservé liothèque *Riccardiana*, (S. iv, cod. chartac.,), est intitulé : *Divisa-zzi e misura e usanze di del Mundo*. E—s.
LON ou **PUIGUILHEM**.
IRE et **LAUZUN**.
AN MOHAMMED, se- de la dynastie des Ata-Adzerbaidjan, était fils , auquel il succéda sans l'an 568 de l'hég. (1172 *V. YLDEGNIZ*.) Deux ans npara de Tauryz. Ce fut juste et bon. Après la lthan seldjoukide Melik-571 (1175), il plaça sur Perse, le fils de ce prince, l, âgé de sept ans. Il lui s les prérogatives de la é; mais il se réserva une solue, comme les maires sous les rois de France ière race. Il envoya son -Arslan, gouverner l'Ad-, vainquit les competi-roulaient disputer le trô-e sulthan, et sut établir tion sur des fondements que les rois musulmans et de l'Occident le pre-r arbitre, et ne faisaient e consulter. Ayant eu à se u khalyfe Nasser Ledin- ce nom), il fit suppri-om de la khotbali pen-1, et se laissa toucher en- et les présents que lui chef de l'islamisme. Les ii régnaient à Khélath, for-portante dans la haute Ar-

ménie, lui inspirèrent le désir de s'en emparer. Il s'en approcha, en 581 (1185) : mais Saladin méditait la même conquête, et ces deux rivaux n'osèrent mesurer leurs armes; ils firent la paix, et retournèrent dans leurs états respectifs (*V. SALADIN*). Pehlevan-Mohammed, après avoir gouverné le sulthanat, et régné 14 ans à Reï, Hamadan, Ispahan, Tauryz, Arran et dans la plus grande partie de la Perse occiden-tale, mourut au commencement de l'année 582 (1186), laissant quatre fils, Koutlouk Ynanedj (*V. COT-LOGU*) et Mirmiran-Pehlevan, nés de Cotaïbah Khatoun, fille d'Ynanedj, Aboubekr et Ouzbek, qu'il avait eus d'une esclave. Le premier et les deux derniers régnerent après leur oncle, Kezil-Arslan, qui succéda à son frère Pehlevan. (*Voy. KEZIL ARSLAN.*)

A—T.

PEINS (**GRÉGOIRE**), et non **Geor-**ge Pentz, ainsi qu'on le nomme ordi-nairement, se distingua comme pein-tre et comme graveur au burin. Il était né à Nuremberg, en 1500. Après avoir appris les principes de la pein-ture sous Albert Durer, il se rendit en Italie, où il étudia les ouvrages de Raphaël. Les conseils de ce grand maître lui firent abandonner la ma-nière un peu sèche et roide qu'il tenait d'Albert Durer, et il se rap-procha du style de l'école romaine. La galerie de Vienne contient de ce maître quelques tableaux de che-valet, qui font l'admiration des con-naisseurs. La France en avait trois, provenant de la galerie de Munich : l'un représentant la *Mort de Lu-crèce*, faisait partie du Musée du Louvre; le second, dont le sujet était *Tarquin et Lucrèce*, avait été donné par le gouvernement au Mu-sée de Strasbourg; et le troisième

enfin, qui était le *Portrait de l'alchimiste Jamnizer*, se trouvait au Musée de Genève : ils ont été rendus tous trois en 1815. Comme graveur, Peius travailla conjointement avec Marc-Antoine Raimondi, et grava sous sa direction quelques tableaux d'après Raphaël. Plusieurs de ces gravures ne sont pas inférieures à celles de Marc-Antoine. Les petites estampes qu'il a exécutées d'après ses propres dessins sont de vrais chefs-d'œuvre, soit pour la correction, soit pour le maniement du burin. Son véritable nom résulte de son propre portrait, et de celui de sa femme, qu'il a gravés sur une même planche avec cette inscription : *Imago Gregori Peius. Imago d'uxore Gregori Peius*, avec son chiffre, in-8°. en travers. Ce qui a pu induire en erreur, c'est que Nicolas Van Elst, dans une planche gravée d'après Jules Romain, le nomme *Georgius Pentz*. Dans la collection de Mariette, son œuvre formait 250 pièces, dont on trouve en partie le détail dans le *Manuel des amateurs de l'art*, de Huber et Rost. Cet artiste mourut en 1550.

P—s.

PEIRERE (LA). V. PEYRÈRE.

PEIRESC (NICOLAS-CLAUDE FABRI DE), conseiller au Parlement d'Aix, et le Mécène ou l'ami de la plupart des savants et des gens de lettres ses contemporains, naquit à Beaugensier, en Provence, le 1^{er} décembre 1580. Sa famille tenait un des premiers rangs dans la contrée. L'un de ses aïeux, Hugues, noble Pisan, ayant pris part à la première croisade de St.-Louis, avait accompagné ce prince à son retour en France, et s'était fixé dans l'île d'Hières, où la flotte avait débarqué. Fouquet

peleà l'administration et son organe ordinaire Louis XII et de France, et dans sa famille la conseiller au parlement du dernier roi le força d'auvergne, père de Peiresc, qui désespérait de lui d'enfants, n'eut pas plutôt des symptômes d'une grande fièvre, qu'elle guérit sa pieuse reconquête un acte d'humilité et choisissant pour parrain qui naîtrait d'elle, le prêtre qu'on rencontrerait. C'est ainsi qu'il eut deux ans après un fils qui fut nommé Peiresc, l'aîné des deux frères, curieuse précoce, qu'elle celle de l'enfance; les frères étaient plus que ses hochets, et il savait ce que contenait tel volume, et il témoignait sa patience, si l'on éludait ses questions. La peste, qui devint à Avignon, obligea ses parents de le faire voyager chez les jésuites pour y continuer ses études à Brignole et à Saint-Remy. Infatigable au travail, et pour ne point fatiguer sa santé, il servait de secrétaire à son frère; et, sous son règne, les progrès de Palamède furent rapides. Peiresc revint en Provence pendant une année à la philosophie, et fit paraître un ouvrage dominant pour l'époque : ayant terminé son instruction au collège, il vint à la célébrité de l'Université de Padoue à ses parents, et leur demanda la permission d'y faire ses études sous la surveillance d'un maître, et se promit d'interroger les savants de

Padoue, il s'y lia étroitement avec les savants; et dans un court séjour, il eut plusieurs entretiens avec le fameux Fra-Paolo. Rome l'arrêta : il y examina lentement et y fit reproduire sous ses yeux le dessin, tout ce qui lui parut remarquable. Baronius fut frappé de son érudition; Fulvio Orsini, le père Sirmond, le regardèrent comme un jeune homme à peine près d'être leur égal; le cardinal de l'Ossat ne se lassait point de le voir. Peiresc visita ensuite les musées de Naples; mais rien ne dut lui paraître autant que le cabinet de curiosités de J. B. Porta (V. ce nom). Il présenta à Sirmond de 200 médailles grecques et d'une inscription en latin, presque aussi ancienne que la colonne rostrale, et retraçant l'histoire navale de Lucius Cornélius Scipion sur les Corses, et la dédicace d'un temple à la Tempête. Aldrovandus reçut de lui quantité de livres qui représentaient des animaux, et lui donna en échange communication de ses recherches. Après avoir de plus de trois ans en France, Peiresc envoya chez son père des boîtes pleines d'insectes, de médailles, d'instruments et d'objets d'art. Comme il ne pouvait se dissimuler qu'il avait trop négligé sa tâche principale, l'étude du droit, il alla prendre des leçons de Pace, célèbre professeur à Montpellier. Afin de mener plus vite sa correspondance et les affaires, il fit des éditions qui lui étaient déjà faites, il consacra dix heures par jour au travail. Peiresc, rendu à sa patrie, inspira un vif attachement pour lui, premier président du parlement d'Aix : ce magistrat voulait continuer continuellement avec lui. En 1622, Duval se rendit à Paris, accompagné de son jeune ami, et le

mit en relation avec la plupart des savants, tels que de Thou, Casaubon, Papire Masson, Nicolas Le Fèvre, Fronton-du-Duc, les frères Sainte-Marthe, Bongars et François Pithon. L'année suivante, Peiresc passa en Angleterre, à la suite de l'ambassadeur français La Boderie; il fut très-bien accueilli par un roi qui s'oubliait assez pour aspirer à prendre rang parmi les doctes, et connut Camden, Lobel, botaniste du roi, Albéric Gentilis, Henri Savile, Selden, et Barclay, l'imitateur de Pétrone. La Hollande offrait un exemple de la prospérité des lettres dans un état libre. Peiresc s'empressa de chercher à Leyde l'orgueilleux Scaliger; Baudius, poète et historien; Vulcanius, qui préparait une édition de Procope; et Lécluse, auquel il avait envoyé, du fond de la Provence, une ample collection de plantes rares. Ce dernier, plus qu'octogénaire, et tourmenté de la goutte, révisait péniblement ses ouvrages : Peiresc l'avertit des erreurs et des omissions qui lui étaient échappées dans sa description des plantes de l'Inde. A Delft, il rendit un service semblable à Gortlaeus, en corrigeant le travail de ce savant sur des médailles grecques amassées en grand nombre en Italie. Heinsius n'était point dans sa patrie : il ne restait plus à Peiresc qu'à voir Grotius à la Haye. Peiresc avait admiré les curiosités de l'Inde transportées à Amsterdam par le mouvement du commerce. Il fut frappé de la tolérance professée par le gouvernement hollandais, et de la modération avec laquelle un peuple insurgé avait épargné les ornements des églises, et jusqu'aux portraits et armoiries des chevaliers de la Toison-d'or. Forcé par l'impatience de sa famille de terminer ses voyages, il re-

fusa la main d'une riche héritière, et, repondant à l'affection d'un oncle qui se démettait en sa faveur, il se fit recevoir conseiller au parlement d'Aix. Il opina pour la peine de mort, dans le fameux procès de Gaufridi, en partageant le préjugé populaire qui s'élevait contre ce malheureux. Depuis, lorsqu'il eut reconnu qu'il pouvait bien n'y avoir rien de merveilleux dans les prestiges employés par un prêtre licencieux pour séduire une femme faible et crédule, il n'en soutint pas moins que le supplice du feu était une juste punition des sorciers, qui, s'ils n'ont pas avec le diable un commerce aussi direct qu'on l'imagine, consomment leur alliance avec lui par l'intention, et outragent la Divinité par leurs vœux et leurs tentatives. Peiresc était digne pourtant de penser à cet égard autrement que son siècle. En 1608, les murs extérieurs de la ville d'Aix, et ceux des maisons dans les campagnes environnantes, parurent teints de gouttes de sang, d'intervalles en intervalles. Il n'est bruit bientôt que d'une pluie de sang, qui aurait fait fuir jusqu'à Lambesc les paysans qui en auraient été témoins. Les physiiciens, auxquels les explications ne manquent jamais, voient dans ce phénomène des vapeurs émanées d'une terre rouge. Le peuple s'obstine à croire que c'est l'ouvrage de spectres et de démons qui tuent de jeunes enfants. Peiresc leur prouve à tous qu'ils ont pris pour des traces de sang la liqueur rouge que dépose le papillon, en sortant de l'état de chrysalide. L'on était au mois de juillet, et ces gouttes n'existaient que dans les trous où les insectes pouvaient nicher (1). — En 1612, Pei-

resc fit un nouveau voyage. A cette époque parut le célebre pllet intitulé : *Squittinibertà Veneta*. Comme cet ouvrage posait une grande connaissance de l'histoire du Bas-Empire, on l'attribua à Peiresc. Les conjectures se firent sur différents auteurs, et finirent par regarder le Squittinibert comme l'ouvrage de Velsar, l'ami, extrêmement dévoué à la maison d'Autriche. Duvain, nommé garde-des-sceaux, Peiresc le suivit dans sa fortune, et borna aux seules lettres l'usage de son crédit. Il siégea parmi les notables à Rouen, et fit des relations au sujet des honneurs de sa compagnie, qui l'avait de sa part un autre de ses collègues. Louis XIII lui donna la baye de Notre-Dame de Bordeaux, par lettres-patentes, et lui donna avec ce bénéfice ses lettres de conseiller. Peiresc venait de créer un titre à la bienvenue du roi. Un Belge, nommé ayant osé imprimer que l'empereur d'Autriche remontait jusqu'à Charlemagne, il produisit des actes du monastère de Muri, en Suisse, pour leur autorité, il établit que les empereurs d'Autriche descendaient de France par les mâles, et que la maison d'Autriche n'appartenait pas à des comtes que par les feintes recherches conduisirent Peiresc à entreprendre de nouvelles recherches pour exécuter sa grande pensée qu'il avait rassembler tous les écrivains

(1) La pluie de sang qui tomba sous le règne de Charlemagne, et sous celui du bon Robert, suivant les

révélés exagérés par la frayeur ou par l'orgueil des historiens, était, selon toute apparence, du même ordre que celui-ci.

ains et autres qui avaient trait à l'histoire nationale, il se dé-
tachait de ce projet sur André Du-

La possession des marbres ne lui manqua, non à son zèle, mais à sa gloire. Son chargé d'affaires à Myrne, Samson, les avait dérobés et achetés au prix de 500 livres, mais les vendeurs, au moment de l'embarquement, le firent passer sous quelque prétexte, et les marbres furent détournés. Ils tombèrent entre les mains du comte d'Artois, nom cher aux amis de l'antiquité, autant que le nom de lord Arundel est odieux (Voy. ARUNDEL). Peiresc, en correspondance avec tous les savants de l'Europe, avait sa solde en Asie, en Egypte, dans le Nouveau-Monde, des hommes littéraires occupés de satisfaire son besoin de connaître. Il correspondait avec les consuls de ces pays; et de tous côtés lui arrivaient des manuscrits et des livres de plantes et des animaux nouveaux. Le P. Th. Minuti, de l'ordre des Minimes, entreprit pour ses voyages, en Syrie et en Egypte. Malgré tous les revers, et le manque de discernement de ce religieux, Peiresc obtint, par son intermédiaire, un recueil assez précieux de livres orientaux. De ce nombre étaient des ouvrages en langue copte, en syriaque, et une Bible trilingue, c'est-à-dire, à trois colonnes, dans laquelle on voyait en regard les textes hébreu, arabe et samaritain. Il mit cette Bible à la disposition du père Morin, de l'Oratoire, principal collaborateur de Lejay, qui préparait sa postérité. Il tenait beaucoup à se procurer une copie du livre d'*Hénoc*, qu'il savait être conservé chez les Chrétiens; mais sa confiance fut trompée sur ce sujet (Voy. ENOC, XIII,

164). Un de ses correspondants le plus utile fut un renégat Provençal, nommé Thomas d'Arcos, qui lui transmit de Tunis, des monuments, des inscriptions et d'autres objets, avec des observations sur les mœurs et les usages des Barbaresques. Peiresc, d'abord mécontent de l'apostasie de son compatriote, fut bientôt réconcilié par la courtoisie de celui-ci, qui lui fit présent d'un alzaroum ou bœuf de Tartarie, et de quelques caméléons. La maison de Peiresc annonçait à tous les yeux que le magistrat était éclipsé par le savant. Elle était surmontée d'un observatoire, et encombrée de livres souvent entassés pêle-mêle. Il y tenait à ses gages un graveur, un sculpteur, un relieur et un copiste: de temps en temps, il leur adjoignait un peintre, pour retracer sur la toile différents monuments, ou la figure d'animaux rares. Rubens lui-même lui donna quelques moments. Dans l'intérêt de ses livres, Peiresc nourrissait un grand nombre de chats: c'est à lui que la France doit l'espèce d'Angora. Son jardin botanique de Beaumont pouvait être cité après le jardin du Roi et celui de Montpellier, pour ses richesses en plantes exotiques. Il acclimata le jasmin d'Inde (*barreleria*), celui d'Amérique (espèce de Gaïac), le jasmin (ou *lilas*) de Perse et celui d'Arabie; la liane, ou courge de la Mecque, plante soyeuse; le papyrus d'Egypte; le laurier-rose, le myrte à larges feuilles et à pleines fleurs; le gingembre, le stirax, le lentisque, la nêfle et la cerise aigre sans noyau; plusieurs vignes étrangères, et le *figuier d'Adam* (*musa parasidiaca*), dont le fruit (ou *régime*) lui semblait être cette espèce de raisin que les éclaircisseurs envoyés par Moïse rappor-

rent de la terre de promission. De sa retraite, Peiresc encourageait les lettrés plus qu'aucun prince, même plus que ce cardinal de Richelieu, qui fonda, quelques années après, l'académie française. Bien digne d'être appelé par Bayle le *procureur-général* de la littérature, il se tenait à la hauteur des progrès que les sciences faisaient autour de lui, publiait à ses frais des manuscrits, suivait le mouvement des travaux d'érudition dans toute l'Europe, et plus souvent encore leur donnait lui-même une active impulsion. Un savant préparait-il quelque édition ou un travail quelconque, Peiresc l'aidait de ses livres, de ses propres recherches, de ses observations, ou demandait pour lui des secours à la bibliothèque du Roi, à la bibliothèque Ambrosienne, à celles du Vatican et de l'Escurial. Il donne à Scaliger des livres hébreux et des médailles des princes *della Scala*, dont cet hypercritique prétendait être issu; à Holstenius, plusieurs anciens géographes, et vingt manuscrits grecs des interprètes d'Aristote et de Platon; à Saumaise, plusieurs manuscrits coptes et arabes; à Doni, toutes les inscriptions de la Provence; à Sickard, l'exemplaire unique de tables astronomiques en hébreu, dressées dans le treizième siècle. Sans lui, Kircher n'eût pas composé son ouvrage sur la langue copte (*Lingua ægyptiaca restituta*), et Bergier eût laissé fort imparfaite son *Histoire des grands chemins de l'empire romain*. L'édition des fragments de Polybe et de Nicolas de Damas, par François Valois, eut pour type le riche manuscrit des *Extraits* de Constantin Porphyrogénète, que Peiresc avait fait venir de l'île de Cypré. Mersenne, en dédiant au conseiller d'Aix son *Har-*

monie universelle, recommande qu'il lui avait; il déclara que c'était par son action et ses secours, qu'il avait repris l'ouvrage du *Du guerre et de la paix*. Peiresc avait formé le projet de venir à Aix les eaux de la source du Verdon; il se proposa de faire de la Flandre un ingénieur pour diriger les travaux de ce canal, mais la peste et les troubles qui se firent en La Provence n'avaient encore permis aux historiens que Nostradamus de proposer : il voulut les faire à son tour, un travail plus large, et plus exact; mais au milieu de tant de choses si diverses, pouvait-il rassembler les matériaux qu'il lui fallait? Il forma une collection de poids et mesures de l'empire romain, et notamment de pièces d'as romain, pour s'éclaircir la lecture des auteurs qui ont écrit sur cette matière, sur laquelle il avait même un ouvrage inédit. Procédé ingénieux, il appliqua à lire des inscriptions qui avaient disparu. C'est en la disposition des trous et des caractères, avec ces caractères et leurs lieux, qu'il parvint à restituer l'architecture d'un temple de Jupiter : il l'essaya, mais sans succès. Il tenta une opération sur celle de la source de Nîmes : le savant Salluste fut plus heureux (*Voy.* son voyage). Lorsque Galilée eut découvert les satellites de Jupiter, Peiresc fit des tables de leurs mouvements dans le but d'aider les astronomes à trouver les longitudes. Il employa l'un de ses agents (Pierre de la Hire) à ce genre d'observation, et le voyageur en Asie, muni

nécessaires, pour ces déterminations astronomico-géographiques, ayant appris dans la vie Galilée avait les mêmes sacrifices à son travail à celui de son oncle. Gassendi fut toujours de son avis ; placé avec lui au faîte de son des oratoriens d'Aix, il

la hauteur méridienne du soleil, et justifia Pythéas sur les roches de Strabon (1). Peiresc regarda les comètes comme de simples planètes, tandis que les philosophes d'Aristote persistaient à les regarder comme des feux passagers. Les observations physiques du globe, la détermination des chaînes de montagnes, l'origine des fleuves, la formation des pierres, l'effet des vents, exercèrent tour à tour sa pensée, ou, s'il nous est permis de le dire d'après l'état actuel de nos connaissances, fournirent à son imagination. Au reste, il n'était point opiniâtrement attaché à ses opinions. Après de nombreuses observations sur les yeux des oiseaux, les insectes et des quadrupèdes, il se fut cru fondé à conclure que les animaux peignent dans l'humeur vitrée de toutes parts naissent des facultés contre ce système ; il n'eut point à l'abandonner. Avant d'adopter, il soutint l'opinion de l'influence de l'imagination sur le fœtus ; il vérifia la circulation des veines lactées du fœtus, et fut le premier qui employa la thériaque contre les vers intestinaux. Dans les expériences faites sur les animaux, Peiresc fut sur la côte de Toulon le docteur dont les anciens se servaient pour donner la pourpre ; il s'attacha

aux dents comme au caractère le plus sûr pour distinguer l'espèce des animaux, et décréda cette crédulité superstitieuse, qui admirait comme des os de géants, des os prodigieux provenant de corps d'éléphants, etc. Il eut continuellement à lutter contre une complexion extrêmement faible. Cet homme valétudinaire possédait, si l'on en croit Gassendi, une telle sensibilité d'organes, qu'ayant la langue enchaînée par une paralysie, il recouvra tout-à-coup la parole et la liberté de ses mouvements, par le plaisir que lui causa une romance chantée devant lui. Peiresc fut exempt de l'exil infligé par Richelieu, en 1631 et 1632, aux conseillers du parlement d'Aix qui avaient repoussé le projet ministériel d'organiser la Provence en pays d'élection : il partageait les sentiments des opposants, mais il était demeuré étranger aux troubles populaires. Il écrivit à tous ses amis de Rome, en faveur de Galilée dans les fers. Peiresc mourut entre les bras de Gassendi, le 24 juin 1637. Le pape Urbain VIII, qui avait été en commerce de lettres avec lui, ordonna que son éloge fût prononcé dans la salle de l'académie des Humoristes, quoique cet honneur n'appartint, aux termes du règlement, qu'aux présidents de ce corps littéraire. L'orateur fut Jean-Jacques Bouchard, Parisien, établi à Rome, et il compta dix cardinaux dans son auditoire. Indépendamment de cet hommage solennel, la reconnaissance exprima en quarante langues les regrets de la république des lettres : le recueil de ces différentes pièces fut publié à Rome par les soins du même Bouchard (1). La réputation de Peiresc

(1) Mém. de l'Acad. des Sciences, t. II, p.

(1) Il est intitulé : *M. de Peiresc et son temps*. A Paris, chez C. F. Fabre, et chez les Libraires de la Cour.

supprimée comme toutes les autres en 1792, ayant été rétablie en 1807, La Peirouse en fut nommé secrétaire perpétuel; et il a rédigé en cette qualité différents éloges et autres discours qui sont encore inédits. Il était aussi l'un des quarante mainteneurs des jeux floraux : l'Institut et plusieurs académies étrangères se l'étaient associé. Outre les ouvrages mentionnés dans le courant de cet article, on trouve de lui plusieurs Mémoires dans les recueils des académies de Toulouse, de Stockholm, et dans le *Journal de physique*. Nous citerons encore sa *Statistique agricole du canton de Mont-Astruc*, qui a été couronnée par la société centrale d'agriculture de Paris. Il est mort, le 18 octobre 1818, âgé de 74 ans.

C—v—n.

PELAGE 1^{er}., pape, successeur de Vigile, était Romain de naissance, et fils de Jean, vicaire du préfet du prétoire. N'étant encore que diacre, il fut envoyé, comme légat du pape, à Constantinople, en 546. L'empereur Justinien lui donna la mission d'aller en Palestine déposer Paul, patriarche d'Alexandrie, et de sévir contre les Origénistes. Il le nomma apocrisiaire de l'église de Rome. De retour dans cette ville, il la trouva assiégée par Totila; il fit de grands sacrifices pour la sauver du pillage, mais ne put y réussir. Cette conduite lui mérita l'affection des Romains, qui l'élevèrent à la tiare, le 16 avril 555. Il avait soutenu fortement le parti du pape dans l'affaire des Trois Chapitres, et fut néanmoins soupçonné d'avoir été ensuite l'un de ses plus ardents persécuteurs (*Voy. VIGILE*). Protégé par le patrice Narsès, il jura solennellement sur l'Évangile, qu'il était innocent de toute espèce d'ini-mi-tié envers Vigile, et le peuple fut

satisfait de cette justification. Il se s'appliqua, de concert avec les évêques, à détruire les schismatiques en Italie, et lui conseilla fortement de les dénoncer à l'empereur, et de sévir contre eux. Il professa un grand respect pour la même saint Léon, et déclara hautement son adhésion aux conciles de Constantinople, d'Éphèse et de Chalcédoine. Cette profession répéta dans ses Lettres à Chilpéric, roi de France, avec lequel il entretenait des relations intimes. Il lui envoya des instructions très-amples, et des explications sur les mystères de la Trinité, de l'incarnation et de la résurrection des morts. Le pape reçut la réponse du roi, nommée la réponse de Pélagius, évêque d'Arles, son légat dans la Gaule, et lui accorda l'indulgence plénière. Pelage mourut le 3 mai 561, après quatre ans de pontificat. Il avait commencé à faire bâtir une basilique à saint Philippe et Jacques, qui fut achevée sous son successeur.

PELAGE II, élu pape en 579, était Romain de naissance, d'un nom nommé Vinigilde, dont le nom semble indiquer qu'il était d'origine. Il succéda à Benoît III, dont la consécration se fit sans attendre de l'empereur, parce que les Lombards tenaient Rome assiégée. Ils ravagèrent l'abbaye du Mont Cassin, dont les moines furent contraints de chercher un asile à Rome. Pelage envoya des députés pour arrêter les incursions des Lombards, et pour protéger les peuples, que Pelage envoyait à l'empereur, le diacre Grégoire commençait alors sa carrière ecclésiastique, et qui mérita depuis le surnom de grand et de saint. Il écrivit sur le même sujet à l'évêque d'Auxerre, dans lequel il rappela que les moines français devaient défendre, d

çait à l'usage de la langue
 ise, et il ne cessait d'exhorter
 incitoyens à suivre son exem-
 e seul de ses ouvrages qui ait
 jour, est une Dissertation sur
 pied aucien, découvert à Fré-
 roy. ANTELM, II, 245) : on
 uve dans le 1^{er} volume des
 ires de Desmolets. L'on peut
 idre un Mémoire sur l'arc
 omphe d'Orange, publié par
 aucon, dont les deux grands
 oires archæologiques contien-
 nent plusieurs gravures d'après Pei-
 resc. La liste de ses manuscrits a été
 e par le même auteur, dans
 e 2 de sa *Bibliothèque des Ma-*
ts. On regrette un catalogue
 né, dans lequel le laborieux
 trat avait pris soin d'expliquer
 éme ses médailles : ce travail
 primé par des mains infidèles.
 lus importantes des produc-
 tions inédites de Peiresc, sont une
re de la Gaule Narbonnaise,
moires sur l'origine des fa-
nobles de Provence, des ma-
 t pour l'histoire de son temps,
 cuments pour l'histoire géné-
 e la France, un *Traité des*
s bizarres de la nature, un
 l des auteurs grecs et latins
 s *poids et mesures*, des ins-
 ms anciennes et nouvelles, des
 et épitaphes. Un recueil *De*
is Grecorum, Romanorum et
rum; *Tractatus de monetis*,
 , des Remarques et un Index
 res *sur les langues orientales*.
 urs des manuscrits de Peiresc
 emeurés à Rome; la bibliothè-
 Roi en possède aussi quelques-

uns : mais celle de Carpentras ren-
 ferme la collection la plus complète.
 Cette collection se compose de 86
 volumes, dans chacun desquels sont
 réunis divers traités qui n'ont aucun
 rapport entre eux. La bibliothèque
 de Peiresc fut achetée par le collège
 de Navarre : un grand nombre des
 pièces antiques de son cabinet pas-
 sèrent dans celui de Sainte-Gene-
 viève, dont le P. Dumolinet donna,
 en 1692, une description estimée.
 Peiresc avait rassemblé dans une ga-
 lerie de sa maison d'Aix, les por-
 traits des doctes ses contemporains.
 Un M. de Valbelle, propriétaire de
 ces portraits à titre de succession,
 les transféra dans le château de
 Cadarache, sur les bords de la
 Durance, où ils furent détruits au
 commencement de la révolution. Un
 monument élevé en 1778, dans la
 ville d'Aix, à la mémoire de Pei-
 resc, par le président Fauris de
 Saint-Vincens, antiquaire distingué,
 éprouva le même sort, en 1794 :
 mais il a été rétabli dans l'église
 de Saint-Sauveur, par le fils de
 ce magistrat. Gasseudi, sur lequel
 s'était étendu le patronage de Pei-
 resc, écrivit sa Vie en latin avec une
 affectueuse prolixité. En donnant un
 abrégé de cet ouvrage en français,
 Requier l'a souvent mutilé. Dans le
 recueil de l'académie de Marseille,
 de 1785, on trouve un Eloge de Pei-
 resc, production de la jeunesse de
 M. Lemontey, et un autre par le P.
 Paris, oratorien. Le portrait de Pei-
 resc a été gravé, d'après Van Dyck,
 par L. Vosterman, par Mellan, par
 Lubin, etc., et dans la collection
 d'Odieuvre : son buste a été fait par
 les soins de Gaffarel, son secrétaire,
 d'après un creux moulé sur sa per-
 sonne, quand il eut rendu le dernier
 soupir.

F—r.

manuscrit, en 2 vol. in-fol., a passé successi-
 vement de Bore (n^o 2191) à celui de
 1722, et de la bibliothèque de Van
 1741, dans celle de M. le baron de
 de Toulon, où il est, en 1818.

PEIROUSE (PHILIPPE PICOT, baron DE LA), naturaliste, naquit, le 20 octobre 1744, à Toulouse, où son père, négociant considéré, avait été capitoul. Il était l'aîné de sept enfants; quatre de ses frères prirent parti dans l'état militaire, et l'un d'eux, mort en 1816, était parvenu au grade de lieutenant-général. Philippe Picot, destiné d'abord à suivre la même carrière, se tourna vers la magistrature, pour satisfaire au desir d'un oncle, le baron de La Peirouse, qui l'avait pris en affection particulière; et il fut pourvu, en 1768, de la charge d'avocat-général près de la chambre des eaux-et-forêts du parlement de Toulouse: mais un goût inné pour l'histoire naturelle l'entraînait; et la révolution opérée en 1771 dans la magistrature par le chancelier Maupeou, l'ayant rendu momentanément à la vie privée, il se retira dans les Pyrénées, et y commença ses recherches de botanique et de minéralogie. Son oncle mourut en 1775, en lui laissant son titre et sa fortune. Libre alors de toute contrainte, il se livra sans réserve à sa passion; et jusqu'à l'époque de la révolution, il employa la plus grande partie de son temps en observations et en voyages. Le premier ouvrage qu'il ait donné séparément, fut un écrit intitulé: *Description de plusieurs nouvelles espèces d'orthocératites et d'ostracites*, imprimé à Erlang, en 1781, in-folio, en latin et en français, avec treize planches enluminées. Sous le nom impropre d'orthocératites, il faisait connaître, pour la première fois, des espèces entièrement nouvelles et fort singulières, de coquilles fossiles, que l'on a nommées depuis *hippurites*, *batholites* et *cornucopiæ*. Mais La Peirouse avait dès-lors fait imprimer,

parmi les Mémoires de l'Académie de Toulouse, une histoire du lagopède, et diverses recherches sur les plantes et sur les minéraux des Pyrénées. Il continua d'ajouter à son recueil de cette compagnie plusieurs Mémoires sur les productions de ces montagnes; et l'on remarque, dans le nombre de ses écrits, des Recherches sur les organes du chant dans les oiseaux. Descriptions de la *barge rouge*, du *traquet mort*, &c. En même temps il donna le *Journal de physique*, plusieurs articles sur des sujets semblaient envoyait au docteur Maudslowi, matériaux importants pour l'histoire naturelle des oiseaux de l'Europe. L'article *Vautour*, entre autres, contient plusieurs faits intéressants qui lui sont dus. Il fit paraître à Toulouse, en 1780, in-8°, un *Traité des mines de fer du comté de Foix*, qui contient beaucoup de choses utiles. Cet ouvrage a été traduit en allemand, par le célèbre minéralogiste Werner. Les états-généraux ayant été convoqués en 1789, La Peirouse fut élu de la rédaction des cahiers de la noblesse de la sénéchaussée de Toulouse, et fit paraître un *Manuel de l'administration diocésaine de Comminges*, pour servir d'instruction aux députés de la province, et le souvenir de la révolution avec laquelle il avait exercé la magistrature, lui valurent d'être nommé l'un des administrateurs du district de Toulouse. En 1791, à la demande de ses collègues, il fit paraître, sur l'instruction publique, un petit écrit intitulé *flexions sur les lycées*. Mais la révolution ne put que priver bientôt les évêques de leur fonction, et fit renoncer à toute fonction

92. Il fut néanmoins arrêté 18 mois en prison, et ivré qu'après la mort de re. Il reprit alors ses occupations scientifiques, fut nommé inspecteur des mines et d'histoire naturelle à Toulouse, et donna d'un voyage au Mont- un Mémoire sur des silex trouvés sur cette montagne, et sur les débris de rochers ardait mal-à-propos comme s'ils étaient fossiles. En 1800, il fut nommé maire de Toulouse, et occupa une place importante jusqu'en 1803.

Pendant son administration, il fit de nombreux embellissements à Toulouse, et jetés et effectués. Des établissements importants, tels que le jardin botanique, l'observatoire, de physique et de chimie, les bibliothèques, le muséum et l'école de sculpture et d'architecture furent conservés à la ville, et confiés à la surveillance de l'autorité municipale. Après la suppression de la municipalité centrale en 1803, demeura comme professeur d'histoire naturelle, à l'école spéciale des sciences de Toulouse; et il conserva ses fonctions, lorsque cette école, à l'époque de l'établissement de l'université, fut érigée en faculté des sciences. C'est pour l'usage de la ville, qu'il fit imprimer, en 1803, les *Tables méthodiques des*

mammifères et des oiseaux observés dans le département de la Haute-Garonne, brochure extraite d'un ouvrage plus considérable, accompagné de 120 planches enluminées, qui est resté dans le portefeuille de l'auteur. Cependant le principal objet des travaux de La Peirouse était une histoire détaillée des plantes des Pyrénées: elle devait se composer de 200 planches in-folio, dont il a paru 43, en 1795. La Monographie des saxifrages, imprimée en 1801, devait aussi faire partie de ce grand ouvrage; mais les circonstances n'ayant pas permis à l'auteur d'exécuter son plan dans toute son étendue, il voulut au moins en laisser un sommaire, qui a paru à Toulouse en 1813, sous le titre d'*Histoire abrégée des plantes des Pyrénées, et Itinéraire des botanistes dans ces montagnes*. C'est une énumération, d'après le système de Linné, et jusqu'aux fougères seulement, de toutes les plantes observées dans les Pyrénées, avec leurs caractères distinctifs en latin, l'indication des principaux auteurs qui en ont parlé, et des observations en français sur celles qui n'avaient point été décrites ou qui l'avaient été d'une manière insuffisante. En tête du volume, est un précis historique des voyages faits dans les Pyrénées par les botanistes antérieurs à La Peirouse, et un extrait des Manuscrits laissés par Tournefort, sur les plantes de ces montagnes. Malgré les recherches de ses prédécesseurs, le nombre des plantes nouvelles que l'on doit à La Peirouse, monte à plus d'une centaine. Il a donné à ce livre, en 1818, un supplément, qui contient encore quelques espèces auparavant inconnues. L'académie des sciences de Toulouse, qui avait été

restitué sur la demande de la députée de la Haute-Garonne, dont M. de Puymaurou fut nommé le substitué, fut, dit-on, la cause d'un accord aux maisons de jeu qui dans Toulouse, des désordres intolérables n'en eurent pendant pas de rang. Le chef du gouvernement, après le 18, il s'empressa de se rendre à Paris, dont du collège électoral de son département, son siège par M. Dumège, extrait de la notice sur la Vie et les écrits de La Peirouse, etc., Toulouse, in-8°, de 19 pages. 7.

ainte Demétride, vierge romaine, qui était passée en Palestine avec sa famille, il lui explique sa doctrine et essaie de la séduire; mais sans succès. Un écrit composé pour la dame, saint Augustin lui a montré le danger: le saint en dévoila la perversité, avec l'étendue encore, dans un sermon prêché à Carthage, à la prière de l'évêque Aurelius, quoiqu'il s'abstint d'y nommer Pélagé. Cependant l'erreur continuait de faire des progrès, et la doctrine de l'Eglise sur le libre arbitre était compromise: un jeune espagnol, nommé Orose, vers l'an 415, à Jérusalem, pour le service de saint Jérôme, fut appelé à Carthage, qui en était évêque, à l'assemblée sur cette matière. Il y comparut: le résultat de l'assemblée fut qu'il en serait réfuté par le pape Innocent I^{er}, et qu'on lui apporterait à ce qu'il aurait à dire.

La même année, un concile fut tenu à Diospolis. Deux évêques de la Gaule, Eros, d'Arles, et Laurent, d'Aix, y dénoncèrent Pélagé. Il fut interrogé sur les erreurs qui lui étaient attribuées. Il répondit en disant qu'il ne pouvait justifier, et qu'il se remettait sur le reste des explications. On le laissa paraître orthodoxe. Au moyen de ce déguisement, il déclara qu'il était dans la communion ecclésiastique et catholique. Cette décision, au lieu d'être en faveur de sa doctrine, lui était contraire, puisque Pélagé n'était absous que par le désaveu qu'il en faisait. Toutefois de cette prétendue absolution, il écrivit une apologie, qu'il porta même à saint Augustin; mais son triomphe fut de courte durée. La question ayant été renouvelée à la suivante dans un concile de Carthage, il y fut décidé que Pélagé

et Célestins devaient être condamnés, à moins qu'ils n'anathématisassent clairement les erreurs dont ils étaient accusés. Les Pères du concile convinrent en même temps de prévenir le pape Innocent de cette décision. Ils lui envoyèrent les actes du concile, et ils y joignirent ceux du concile de 412. Ni Célestius, ni Pélagé, ne se présentèrent devant le pape, pour y défendre leur cause. Pélagé, néanmoins, avait composé une Apologie captieuse, qu'il adressa au souverain pontife, et qui ne lui parvint pas, ce dernier étant mort vers ce temps, et Zozime lui ayant succédé: mais avant de mourir, Innocent, qui avait pris connaissance de la doctrine de Pélagé, dans un de ses livres, l'avait condamnée, comme contraire à l'enseignement de l'Eglise sur la grâce. La mort d'Innocent parut aux deux accusés une occasion favorable pour échapper aux condamnations dont ils étaient frappés. Célestius se rendit à Rome; et au moyen de la profession de foi de Pélagé, et d'une Apologie que lui même avait préparée, et où il déclarait que Pélagé et lui étaient prêts à condamner tout ce que le Saint-Siège condamnait, il parvint à se rendre Zozime favorable. Cependant ce pape ne crut pas devoir les absoudre: il s'abstint seulement de prononcer, espérant que peut-être, par un peu d'indulgence, il les ramènerait à de meilleurs sentiments, et craignant d'ailleurs que les évêques d'Afrique n'eussent mis un peu de précipitation dans leur jugement. Il résolut donc de consulter ces évêques, et leur écrivit, en leur laissant entrevoir ses craintes. Cette lettre les surprit: ils avaient indiqué, pour la fin de l'année 417, un concile de toutes les églises d'A-

frique, à Carthage. Ils en prévirent Zozime, et le prièrent de ne rien décider jusqu'à de plus amples informations. Le concile s'ouvrit le 1^{er} mai 418. Il était composé de 214 évêques : on y dressa huit articles, dont on croit que saint Augustin fut le rédacteur, et dans lesquels le pélagianisme fut frappé d'anathème. Zozime n'avait pas attendu cette décision pour prendre un parti : un examen plus approfondi l'ayant convaincu de la mauvaise foi de Célestius, il avait voulu l'entendre encore, et l'avait fait citer à comparaître devant lui. Mais, au lieu de se présenter, ce novateur avait pris la fuite. Zozime alors le retrancha de sa communion lui et ses adhérents, à moins qu'ils n'abjurassent leurs erreurs. La lettre synodale qui contenait cette sentence, fut envoyée à tous les évêques. Pélagie alors, pour échapper à ce jugement, essaya de séparer sa cause de celle de Célestius ; il se plaignit d'être compris dans l'anathème, et dressa une nouvelle Apologie, qu'il transmit à Pinien, époux de sainte Mélanie, qui se trouvait alors en Palestine. Pinien envoya cet écrit à saint Augustin, qui y répondit par deux livres, l'un sur la *grâce*, l'autre sur le *péché*. Il y réfute complètement les arguties de Pélagie, et démontre que celui-ci n'a jamais condamné les erreurs qui lui étaient reprochées. Au mépris des décisions de sept conciles (1), du jugement de deux papes (2), et quoique l'autorité civile (3) se fût jointe à l'autorité

ecclésiastique pour proscrire hérésie, ses partisans refusèrent de se soumettre, et en appelèrent concile *plénier*. En vain saint Augustin leur répondait que l'affaire était finie (*causa finita est*) : ils persistèrent dans leur opiniâtreté. Voyant qu'ils ne gagnaient rien de côté des Latins, ils crurent plus de faveur en Orient. Ils s'enrôlèrent d'abord à Constantinople où l'on ne voulut pas les recevoir. Ils ne furent pas mieux accueillis à Ephèse : à Antioche, on les tint en 424, les condamna de nouveau, et Pélagie fut chassé de ces lieux. Depuis il n'est plus venu en Orient. On présume qu'il mourut de temps après. A toutes les damnations qu'il avait essuyées, se joignit le jugement du concile d'Ephèse, de 431 (troisième concile général) : les Pélagiens étaient condamnés, l'autorité même à laquelle ils s'appelaient. Cette hérésie, néanmoins, conserva encore de nombreux sectateurs, parmi lesquels on mentionne Julien d'Eclaire, qui devint comme le chef, et ce s'éleva le pape saint Léon. Des lettres du pape Gelase de novembre 493, prouvent qu'à cette époque, elle avait encore des partisans en Dalmatie. Elle s'étendit sensiblement. Mitigée, elle donna naissance au semi-pélagianisme. Parmi les contemporains qui étaient contre les Pélagiens, on distinguait particulièrement saint Augustin, Jérôme, saint Prosper et saint Gélase. Le cardinal Noris, Patouillet, jésuite, ont écrit l'histoire du pelagianisme.

(1) Quatre de Carthage, des années 412, 415, 416, 418; un de Jérusalem, en 415; celui de Diospolis, la même année; un de Milève, en 416; depuis, un d'Antioche, en 424, et le concile œcuménique d'Ephèse, en 431.

(2) Innocent I^{er}. et Zozime.

(3) Rescrit de l'empereur Honorius, contre les

Pélagiens, donné à Ravenne, le 30 av. de Constance et de Théodose le Jeune.

CINO. *V. PALLAVICINI.*
 DE VARENNES (MARIE-
 POLYTE), littérateur, né
 1741, exerça la profes-
 sion dans sa ville na-
 tive ensuite la charge de
 contrôleur des finances à
 Montargis. Il employait ses loisirs
 des lettres, et composait
 destinés uniquement aux
 de sa société. Mais Leorier
 fabricant de papiers à
 de Montargis, obtint
 quelques-unes de ses produc-
 tions publiées sous ce titre :
des bords du Loing, ou
pièces fugitives, 1784,
 volume dont l'édition a été
 imprimée sur papier
 livrée en trois parties.
 Le premier contient six Lettres sur
 le Gâtinais; le second en
Mémoire de Hureau de
Montargis, inséré
 dans le second des *Nouvelles*
sur la France (*V. Louis-*
LEBRASSANT); la seconde
 des poésies de Pelée et de
 autres amateurs de Mon-
 targis la troisième se com-
 pose de feuillets de papiers
 de Leorier, avec d'autres
 et celles qui sont en usa-
 ge papeteries (*V. LEORIER*,
 1). Ce volume est re-
 marquant. Quoique Pelée
 anonyme le plus sévère,
 échapper à la critique; et
 Varol ne manqua pas de
 les dépeindre dans le *Petit*
des grands hommes. Pe-
 lée des victimes de la ré-
 volution fut décapité, en 1794,
 53 ans (*V. le Dict. des*
le M. Barlier, tom. IV,
 V—s.

PELETIER (JACQUES), litté-
 rateur et mathématicien distingué pour
 son temps, naquit au Mans, en 1517,
 et vint faire ses études à Paris,
 sous la direction de son frère aîné,
 qui professait la philosophie au col-
 lège de Navarre. Indécis sur le choix
 d'un état, il s'appliqua d'abord à la
 jurisprudence; mais rebuté par les
 difficultés que présente cette science,
 et entraîné par son goût pour la
 littérature, il abandonna l'étude du
 droit pour cultiver les lettres et la
 philosophie, et devint principal de
 collège de Baieux. Il exerçait cet
 emploi en 1547; et il fut chargé de
 prononcer à l'église Notre-Dame,
 l'oraison funèbre de Henri VIII, roi
 d'Angleterre. Par suite de son incons-
 tance naturelle, Peletier ne tarda pas
 à se démettre d'une place qu'il rem-
 plissait avec distinction: il fut atta-
 ché quelque temps, comme secrétaire,
 à René du Bellay, évêque du Mans;
 il étudia ensuite la médecine, et, après
 avoir achevé ses cours, alla pratiquer
 son art à Bordeaux, à Poitiers et à
 Lyon, sans pouvoir se fixer nulle
 part. Il était à Lyon en 1554, et il
 se déclara l'un des admirateurs de la
 belle Louise Labé, dans une épître
 que le père Colonia a insérée dans
 l'*Histoire littéraire* de Lyon (*Voy.*
COLONIA). L'impression de ses ou-
 vrages le retint près de quatre ans
 dans cette ville. Il paraît qu'il visita
 l'Italie en 1557. Il revint l'année
 suivante à Paris, annonçant qu'il
 était fatigué de la vie errante, et
 qu'il renonçait pour toujours aux
 voyages. Il se fit recevoir licencié
 en médecine, et parut vouloir se
 livrer à la pratique de son art:
 mais il ne tarda pas à quitter Paris;
 et après avoir parcouru la Suisse,
 il s'arrêta en Savoie, où charmé de
 la beauté du pays et de la cordialité

de ses habitants (1), il passa deux années, partageant son temps entre l'étude de la philosophie et la culture des lettres. Il célébra, dans ses vers, tous les beaux-esprits de cette contrée, et il paraît que sa mémoire y demeura long-temps en honneur : car l'histoire de l'académie Florimontane d'Anneci, établie en 1606, (V. FAVRE, XIV, 227), nous apprend que le cours de mathématiques de cette société littéraire commença par l'*arithmétique* de Jacques Peletier du Maus. Ses amis parvinrent à l'arracher enfin à sa retraite; il fut nommé, en 1573, principal du collège du Maus à Paris, et mourut en cette ville, au mois de juillet 1582, à l'âge de 65 ans. Peletier avait beaucoup d'amis, parmi lesquels on cite le fameux Théod. de Beze, Saint-Gelais, Pontus de Thyard, Ronsard, Fernel, etc. On trouvera la liste assez exacte de ses ouvrages dans la Croix du Maine, Duverdier, et dans le tome XXI des *Mémoires* de Niceron, qui en indique vingt. On doit se borner à citer ceux qui méritent encore l'attention des curieux : I. *L'Art poétique d'Horace*, trad. en vers français, Paris, 1545, in-8°. II. *Œuvres poétiques*, ibid., 1547, in-8°; ce volume renferme la traduction des deux premiers livres de l'Odyssée et du premier livre des Géorgiques; de quelques odes d'Horace, d'une épigramme de Martial, de douze sonnets de Pétrarque, et différentes pièces de la composition de l'auteur. III. *Dialogue de l'ortograse et prononciation francoese*, Poitiers, 1550, in-8°; Lyon, 1555, in-8°. Peletier, à l'exemple de Louis Meigret, proposait de rendre l'orthogra-

phe conforme à la prononciation, mais celle qu'il avait adoptée autant de celle de Meigret, cent manceau diffère du sien aussi, quoiqu'il eût fait plusieurs dialogues d'une apologie de Meigret, celui-ci, loin de le reconnaître du zèle de l'orthographe, prit la plume que pour réformer vain qui prétendait partager lui l'honneur d'introduire dans la langue une réforme si importante (Voy. MEIGRET, XXVIII) qui dut contribuer à l'oubli de l'orthographe, est tombé, c'est la difficulté, provenant peut-être de la bizarrerie de l'orthographe (1), que de l'absence de certaines lettres; car, malgré sa forme, il n'y a dans tout l'ouvrage une pause que celle qui sépare le livre du premier. IV. *L'Art françois*, Lyon, 1555, écrit où l'on trouve des préceptes sur l'imitation de la traduction, etc., est suivi de quelques ouvrages. V. *Les amours de* contenant 96 sonnets, 1555, in-8°; rare. VI. *Poème de 2200 vers*, dix chants, Anneci, 1572, in-8°; ouvrage fort rare. VII. *Poétiques, intitulés les* savoir la parole, les traits, etc., Paris, 1581, in-8°. Goujet a donné l'analyse de Peletier dans la *Bibl. xii*, 307-14. Suivant l'

(1) L'auteur n'introduisit dans sa langue deux nouveaux caractères, destinés à deux espèces de lettres, que la plupart d'appellent *e muet*, et *e ouvert*, *subl* est remarquable que, dans la première édition, constamment les deux prennent son nom par cet *e muet*; ce qui a bien à tort que divers bibliographes ont conservé cet *e muet* que dans son nom.

(1) Ce séjour a fait supposer à quelques biographes que Peletier était né en Savoie (V. GILLET.)

Peletier a eu la plus grande recueils de *Contes*, publié sous le Bonav. Desperiers (Voy. . Il est inutile de citer ici ses s de médecine, qui ne peuvent avoir aucune espèce d'intérêt; doit faire mention de quelques-uns de ses ouvrages de mathématiques. VIII. *L'arithmétique*, en vers, Poitiers, 1551; Lyon, 1580. IX. *L'algèbre* en deux livres, Lyon, 1554, in-8°. X. *De la géométrie*, Paris, 1573, sous ces ouvrages, à peine aujourd'hui, furent utiles longtemps. XI. *Demonstratio Euclidis elementum geometriæ*, Lyon, 1557, in-8°.; cette édition des éléments d'Euclide, accompagnée de notes assez utiles fut réimprimée en 1620, avec des corrections et des additions. Elle prit naissance la fameuse de Peletier avec le P. Claude l'angle de contingence (du rectangle tangente). Peletier soutint que ce n'était pas un véritable angle; Wallis, ainsi que Montucla, qu'il avait complètement raison. *L'Histoire des mathématiques*, I, 575 et suiv. Outre les cités dans cet article, on peut consulter, pour plus de détails, *les des hommes illustres* par Bayle; et ceux de Scève de Sainte-Souffrère, Jean PELETIER, maître du collège de Navarre, à Saint-Jacques-de-la-Bouche, fut un des théologiens des IX envoya au concile de Trente. Il mourut à Paris le 28 septembre 1583. — Leur neveu, Jacques Julien Peletier, ligueur, aussi curé de Saint-Jacques, fut en effigie, par contumace, comme l'un des auteurs de la présidence Brissot. W-s.

PELETIER (CLAUDE LE), l'un des membres les plus distingués de l'ancienne magistrature, né en 1631, à Paris, était, par sa mère, arrière-petit-fils du fameux P. Pithou. Son père, parent du chancelier Letellier, jouissait d'une grande considération que lui avaient méritée sa probité et son expérience des affaires. Claude fut élevé au collège des Grassins, alors le plus célèbre de Paris, et fit de tels progrès dans les lettres et dans la vertu, qu'à l'âge de douze ans, il fut jugé digne d'être admis aux assemblées qui se tenaient chez Jérôme Bignon. C'était l'élite de la société, qui s'y réunissait: le jeune Peletier n'y parut point déplacé; et Bignon, ainsi que le premier président Matthieu Molé, se firent un plaisir de lui donner des soins, dont il conserva toute sa vie une tendre reconnaissance. Il fut pourvu, en 1652, d'une charge de conseiller au parlement; et il acquit bientôt une telle réputation de prudence et d'intégrité, qu'il fut désigné, en 1660, tuteur des enfants de Gaston, duc d'Orléans. Deux ans après, il fut nommé président de la quatrième chambre des enquêtes; et quoiqu'il remplît tous les devoirs de cette place avec une exactitude scrupuleuse, il trouva cependant le loisir d'aider le premier président Guillaume de Lamoignon, dans son travail pour coordonner et rectifier le recueil des arrêts qui régissaient alors une partie du royaume. Le Peletier, nommé, en 1668, prévôt des marchands, signala son administration par d'utiles réformes, embellit plusieurs quartiers de Paris, et fit continuer le quai qui porte son nom. Les services qu'il rendit furent récompensés, en 1673, par son admission au conseil-d'état; et en 1683, Louis XIV annonça le

projet de le faire succéder à Colbert, dans la charge de contrôleur-général. Letellier osa blâmer le choix du monarque, et lui représenta que le Peletier n'était pas propre à cet emploi. « Pourquoi, dit le roi ? — » Il n'a pas l'âme assez dure, répondit le chancelier. — Mais vraiment, reprit Louis, je ne veux pas qu'on traite durement mon peuple. » Le Peletier montra une extrême répugnance à accepter un poste si difficile; on ne vint à bout de le décider qu'en lui permettant d'associer à ses travaux son frère (V. l'art. suiv.) sous le titre d'intendant des finances (1). Le nouveau ministre, dit Voltaire, était bon et juste; mais lorsqu'en 1688, on fut replongé dans la guerre, et qu'il fallut se soutenir contre la ligue d'Augsbourg, c'est-à-dire, contre presque toute l'Europe, il se trouva fort embarrassé: il eut recours d'abord au facile et malheureux expédient d'emprunter et de créer des rentes; ensuite il voulut diminuer le luxe, ce qui dans un royaume rempli de manufactures, était diminuer l'industrie et la circulation: les embarras se multipliaient, et il déposa, en 1689, un fardeau que Colbert avait trouvé trop lourd. Il eut pour successeur Pontchartrain (Voy. ce nom). Le Peletier, pendant son ministère, avait favorisé l'étude de la jurisprudence; il fit adopter de nou-

veaux réglemens po droit, augmenter le professeurs, et créa droit français. Son à tait pas de renoncer affaires, comme il et ses talents pouvai utiles. Il accepta, e de surintendant de remplit avec beau qu'en 1697. Alors avec l'agrément du dans sa terre de Vi de partager ses der tre l'étude et les pr il ne sortit plus de pour venir passer le dans la maison des cl et mourut le 10 ao de 80 ans. Ses reste dans l'église Saint- voyait son tombea épitaphe. Le Peletie veuve d'un conseille qui lui donna dix en nu veuf en 1671, il consentir à se rema ses occupations, il teur de ses enfants, tamment l'ami le pl

(1) L'aîné de ses quatre t abbe de Jouy, évêque d'Au rut le 9 août 1706, peu de nommé évêque d'Orléans. (i Le deuxième, nommé Louis en 1697, puis premier presi le 31 janvier 1730. — Cha Saint-Aubin d'Angers, ref devouer à l'éducation du jé grégation de Saint-Sulpice, c general, le 7 septembre 17 jeune, connu sous le nom d 17 ans, le 25 juin 1686, ap ple de la plus héroïque piet Provart, sous ce titre : *Le Paris*, 1789, in-18. — Louis SAMBO, président à Mortici sident en 1736, mort octogé était fils du premier presi nous de nommer; il fut le ri-Guillaume) de Rosamb en 1736, mort le 9 août 17 de Rosambo, né le 2 déce mortier en 1765, perit su naire en 1793, avec l'ill beau-père.

(1) On rapporte dans le *Boleana*, que Despreaux était allé rendre visite à Peletier, à l'occasion de sa nouvelle charge, lui dit : « Monseigneur, je n'envie » de votre nouvelle dignité, que l'occasion que vous » allez avoir de faire plaisir à bien des gens. » Le journal manuscrit de Dangeau, 25 avril 1686, nous apprend que Louis XIV avait donné cinquante mille ecus, ou même deux cent mille francs, au contrôleur-général Peletier, pour payer la charge de président à mortier au parlement de Paris, vacante par la mort du président Le Coigneux, arrivée le 24 avril 1686. Corbucci rappelle ce bienfait dans une lettre qu'il écrivait, le 24 septembre 1687, au comte de Luxembourg.

possédait une bibliothèque qu'il avait enrichie d'une multitude d'ouvrages, et d'une par-ticulière de Pierre Pithou, qui faisait un honneur de des-servir d'après les manus-criptes juriconsultes, qu'il possédait, le *Corps de droit* de l'*Ancien code ecclésiasti-que* (1689), les *Observations* de l'Académie et les *Novelles*. Il donna de nouvelles éditions du *Comes* et du *Comes theologus*, et fit précéder ce der-nier d'une lettre à ses enfants, dans laquelle il expose ses sages avis. A l'imitation de ces ouvrages, Peletier com-para *rusticus ex optimis la-tinæ scriptoribus collectus*, p. 1, in-12; ibid. 1708, pet. le *Comes senectutis*, ibid., in-12. Ce sont deux excel-lentes de pensées tirées de dif-férents auteurs, et rangées sous dif-férentes têtes. Il a laissé en manuscrit des *Notes* pour la vie de Jérôme qui ont été fort utiles à l'abbé de Villefore, et à l'abbé des *Mémoires* pour la vie de M. de Molé, et de plusieurs personnages dans l'intimité desquels il avait vécu. J. Boivin a publié la *Vie* de Claude Le Peletier, Paris, 1716, in-40.; il y a plusieurs opuscules de cet illustre : La *Description* du châ-teau de Villeneuve; celle de Fleuri, de Fontainebleau, et la *Lettre* de l'Académie, dont on a déjà parlé, pressant le *Comes theolo-gus* de Pithou. La *Description* du château de Villeneuve, adressée au duc de Le Peletier, après avoir été ses premières études; resté l'ami, a été réimprimé le tome 1 des *Opuscules* de l'recteur de l'université de

Paris; elle a été traduite en français par le sénateur Vernier, qui habi-tait, en 1806, le château de Pele-tier, et publiée avec une nouvelle des-cription de cette habitation, l'une des plus agréables des environs de Paris (V. TH. VERNIER). W—s.

PELETIER DE SOUSI (MICHEL LE), frère du contrôleur-général, était né à Paris en 1640. Moins tou-ché des honneurs de la magistrature que de l'utilité des simples fonctions d'avocat, il avait résolu de n'en ja-mais exercer d'autres; et l'on fut ob-ligé d'employer le chancelier Letel-lier pour lui faire acheter la charge d'avocat du roi au Châtelet, qu'il remplit cinq ans à la satisfaction gé-nérale. Il fallut, en quelque sorte, un nouvel ordre du chancelier pour le forcer d'entrer au parlement, où il fut reçu conseiller, en 1665. Le roi le choisit, trois ans après, pour établir l'intendance de Franche-Comté; mais, cette province ayant été rendue à l'Espagne par le traité d'Aix-la-Chapelle, Le Peletier pas-sa à l'intendance de Lille, et fut dés-igné commissaire pour régler les limites, d'après les derniers traités. Ses services lui méritèrent d'être ap-pelé, en 1683, au conseil-d'état; et il fut presque aussitôt associé à son frère, nommé contrôleur-général, avec la qualité d'intendant des fi-nances. Après avoir rempli cette charge pendant près de douze ans, il obtint l'agrément du roi pour la transmettre à son fils; mais le mo-narque, qui appréciait ses qualités et son expérience, le retint au con-seil royal, et créa pour lui, après la mort de Louvois, la place de direc-teur-général des fortifications. Le roi exigea que Le Peletier lui rendit compte, une fois par semaine, de son travail. Ce fut, pour le nouveau

directeur, un moyen de mettre sous les yeux du monarque les services des officiers employés sous ses ordres; et il eut le plaisir de procurer au corps du génie des récompenses et des distinctions que Louvois lui-même n'avait pu lui faire accorder. Le duc d'Orléans, devenu régent du royaume, jugea convenable de charger un militaire du détail des fortifications; mais, en remerciant Le Peletier, il voulut lui conserver les appointements d'une place qu'il avait remplie avec tant de zèle et de fidélité: il fut impossible de lui rien faire accepter. Le Peletier, au milieu de tant d'occupations, avait trouvé le loisir de cultiver son goût pour les lettres; il possédait bien ses auteurs latins, mais surtout Tacite, qu'il savait par cœur, et qu'il avait traduit presque entièrement: il parlait aisément l'italien et l'espagnol, et sa mémoire était enrichie des plus beaux traits des meilleurs écrivains dans les deux langues. Admis, en 1701, à l'académie des belles-lettres, à titre d'honoraire, il communiqua fréquemment, à cette compagnie, des inscriptions et des médailles découvertes dans les fouilles qu'il faisait faire pour les fortifications (1); et il a enrichi le cabinet du roi d'un assez grand nombre de fragments d'antiquités. Le Peletier, parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, renonça entièrement aux occupations du siècle, et se retira à l'abbaye de St.-Victor, pour se livrer entièrement à

(1) C'est par erreur qu'on attribue à Michel Le Peletier une *Dissertation sur l'ancienne ville des Curiosolites*, insérée dans les *Mém. de l'acad.*, t. 1, 1704-08. Cette dissertation communiquée à l'académie par Le Peletier, avait été rédigée par l'ingénieur chargé de la direction des fortifications de Dinan. L'auteur conjecture, avec assez de vraisemblance, que les Curiosolites habitaient une contrée près de Dinan, où l'on trouve les ruines d'une ville considérable entourée d'une bourgade qui porte encore aujourd'hui le nom de *Corsoult*.

la méditation et à la lecture, qui lui perça l'ésophrase impossible de retirer dant les trois dernières années de sa vie, des douleurs auxquelles il mourut dans de grandes angoisses de piété, le 10 décembre 1729, âgé de 86 ans. Son *Eloge*, par M. de la Harpe, a été inséré dans le *Cueil* de l'académie. On a un beau portrait de Soussy, gravé par M. de la Harpe. Son fils, Michel-Rolande des Forts, comte de Soussy, né en 1675, fut intendant en 1701, comte de Soussy le 14 juin 1726, et le 30 décembre 1729. le 19 mars 1730, le 19 juillet 1740. Il avait une fille, Louise de Lamoignon, tendant de Lamoignon, avait été reçu comme honoraire à l'académie en septembre 1727, de Louis-Michel de Saint-Fargeau, comte de Saint-Fargeau, en 1735, et le 1739, dont le fils est Le PELETIER de Saint-Fargeau, reçu avocat-général à Paris, le 6 septembre 1739, les conclusions duquel ont été supprimées en France, devint procureur en 1764, et mourut le 10 septembre 1771 (V. Le PELETIER de Saint-Fargeau, XXIV, 217). Il fut au sein de la Convention nationale, magistrature, et qui a été entièrement effacée à la suite de l'assemblée constituante. Son fils, Michel-Etienne avait épousé Susanne-Louise, f.

LE PELETIER de Beaupré, in-
 de Caen en 1730, puis in-
 de Champagne, et conseil-
 état en 1749, qui appartenait
 autre branche de la même
 e, et dont le frère, Jacques-
 (ou Pierre) Peletier de Mont-
 , président de la deuxième
 ore des enquêtes, le 7 janvier
 fut le père de Peletier de Mor-
 re, conseiller en 1749. — C'est
 à une autre branche de cette
 qu'appartenait Félix LE PE-
 de la Houssaie, intendant
 ances, qui devint contrôleur-
 le 10 décembre 1720, don-
 Rémission le 10 avr. 1722, et
 le 10 septembre 1723. Il
 de Nicolas Le Peletier, mort
 eembre 1674; et son fils, Fé-
 ude LE PELETIER de la Hous-
 -conseiller-d'état, mourut le 6
 bre 1748. W—s.

LEUS (JULIEN), né à Angers
 le milieu du seizième siècle,
 it à Paris, et devint un des
 sde la jurisprudence. Il fut l'un
 eux avocats qui étaient tirés du
 du parlement pour suivre ex-
 ement, au conseil-d'état, toutes
 aires contentieuses. Après la
 d'Henri III, en 1589, Peleus
 nça son oraison funèbre à An-
 et la fit imprimer à Paris douze
 près. Henri IV lui témoigna son
 en le nommant conseiller-
 et l'un de ses historiographes.
 exprima, en vers et en prose,
 mour pour le bon roi. Il est
 de faire mention de ses vers;
 tres ouvrages sont: I. *Panegy-*
au peuple de France, 1600;
 une pièce de circonstance, que
 illisible la pesanteur du style.
Histoire de la vie et des faits
Henri-le-Grand, depuis sa nais-
sance jusqu'en 1595, Paris, 1613-

1616, 4 vol in-8°. III. *Le Cavalier*
françois, 1605, in-8°. IV. *Le pre-*
mier président du parlement de
France, 1614, in-4°. Nous attri-
 buons ces deux productions à Peleus
 sur la foi du P. Lelong. V. *Histoire*
de la dernière guerre entre les Sué-
dois et les Danois, en 1610, jus-
 qu'à la paix conclue en 1613, Paris,
 1622, in-8°, mentionnée par Len-
 glet-Dufresnoy. VI. *Actions forenses*
singulières et remarquables, conta-
nant la substance des plaidoyers
et moyens des parties avec les arrêts
des cours intervenus dans chaque
cause, ibid., 1604, en 8 livres, in-4°;
 édition plus ample que la première.
 Cet ouvrage a été réuni à 162 questions
 illustres, débattues contradictoire-
 ment, sous le titre d'*Œuvres de Ju-*
lien Peleus, avocat au parlement,
 1631, in-fol. C'est de la 104^e. ques-
 tion que Gayot de Pitaval a tiré
 la cause célèbre de Renée Corbeau.
 VII. *Commentarius verè analy-*
ticus in regulas cancellariæ roma-
næ. VIII. *De matrimonii dissolu-*
tione ob defectum testium non
apparentium, 1600, in-8°. (Voy.
 ROUILLARD.) F—t j.

PELHAM (Sir HENRI), frère ca-
 det du duc de Newcastle (V. ce nom,
 XXXI, 117), obtint le comman-
 dement d'une compagnie de dra-
 gons, lorsque la rébellion d'Écosse
 éclata en 1715; et il assista, en cette
 qualité, à la bataille de Preston, où
 les insurgés furent complètement dé-
 truits. En 1718, il fut nommé au
 parlement par le bourg de Seafort :
 réélu à l'unanimité, en 1722, par
 les chevaliers du comté de Sussex,
 il continua, jusqu'à sa mort, de les
 représenter dans la chambre des
 communes, et s'y fit distinguer. Tré-
 sorier de la chambre du roi, en
 1720, Pelham fut nommé l'année

Ce fut là que se borna son élévation ; et encore les personnes qui l'entouraient , abusant de son inexpérience des affaires, lui volaient la plus grande partie de son revenu, en sorte qu'il manqua plus d'une fois des choses les plus nécessaires à la vie, et qu'il passa quelque temps en prison comme débiteur insolvable. Il mourut en 1685. Parmi ses nombreux écrits, nous citerons : I. *Modus supputandi ephemerides astronomicas (quantum ad motum solis attinet) paradigmata ad ann. 1630 accommodato*, 1630. II. *Clef de la Stéganographie de Jean Tritheim*, 1630. III. *Lettre à Edouard Wingate sur les logarithmes*, 7 juin 1631. IV. *Histoire astronomique d'observations des mouvements et apparences célestes*, 1634. V. *Eclipticus prognostica ; ou l'art de prévoir les éclipses par le calcul*, 1634. VI. *Réfutation du discours de Longomontanus, De verâ Circuli mensurâ*, Amsterd., 1644. VII. *Idée des mathématiques*, Londres, 1651, in-12 : livre curieux , réimprimé dans les *Philosophical collections* de Hooke , et dont Chauffepié donne un extrait intéressant dans son Dictionnaire , article PELL, remarq. B. Entre autres projets singuliers, on y trouve celui d'un Manuel de mathématique improvisée, pour apprendre à résoudre, sans instruments, tous les problèmes d'arithmétique et de géométrie. VIII. *Table des carrés* de tous les nombres depuis 1 jusqu'à dix-mille, 1672, in-fol. On a aussi de lui, dans son édition de l'algèbre de Rhonius, une *Table des diviseurs* des nombres impairs, et une *Liste des nombres premiers* au-dessous de cent mille, 1668, in-4°. I.

PELLEGRIN (SIMON-JOSEPH), naquit à Marseille, en 1663. Son

père, conseiller au siège de le, le fit entrer fort jeune à dre des religieux servites, meura assez long-temps par Moutiers, au diocèse de Lunuyé de ce séjour, et d'une vie aussi uniforme, Pellegbarqua sur un vaisseau, et d'aumônier ; et, après deux courses, il revint, en concourut alors pour le prie proposé par l'académie se, et le remporta, en 17 son *Épître sur le glorieux des armes de sa Majesté*. A *Épître*, il avait envoyé une balança quelque temps les de sorte qu'il fut rival de la Cette singularité ayant fait bruit, M^{me}. de Maintenon vint peu après à Paris. L'abbé grin, en ayant reçu un accueil gracieux, profita de cette tance pour la supplier de lui une dispense du pape, et une translation dans l'ordre de qui lui fut accordé. Fixé sans aucune espèce de fortune bé Pellegrin, qui ne vivait qu'avec le produit de ses modestes obligations, pour subsister, de boutique ouverte d'épigrammes, de compliments, de madrigaux, de complimens vendait plus ou moins cher le nombre et la différence des vers, depuis deux jusqu'à sept syllabes. Il travailla beaucoup les différents théâtres ; et le qu'il composait, lui fournissait la peine de quoi subvenir à ses besoins. Remi, poète fort pauvre, a exprimé assez heureusement dans les deux vers suivants, l'usage bizarre d'occupations et profanes :

Le matin catholique et le soir idolâtre
Il dina de l'autel et soupa du théâtre

de vie si opposé à son caractère, le fit interdire par le cardinal de Noailles ; et cet interdit jamais levé. Il eût été alors dans un grand embarras, s'il n'eût eu une pension sur le Mercure, où il travaillait pour la partie satirique. On rapporte sur son compte beaucoup d'anecdotes assez curieuses ; nous n'en citerons que deux. Il est nommé Dumont, sortant d'un séminaire de la première représentation. *Méropé*, entra au café Provençal et s'écriait : « En vérité, le roi est le roi des poètes. » L'abbé Pellegrin, qui était là, se levant, et dit, d'un air piteux : « Eh ! qui suis-je donc, moi ? » « Vous en êtes le doyen, » répondit Dumont. » Deux choses beaucoup contribué à le rendre célèbre : la difficulté qu'il avait de parler, et son extérieur très-élégant. Un jour, dont la voiture était nue par divers embarras, le cardinal passa dans la rue avec un habit troué, trouva plaisant de lui demander par son laquais quelle bataille son manteau avait subi maltraité ? — A la bataille de Marston, répondit l'abbé, en frappant son bâton le laquais trop court. L'abbé Pellegrin eût certainement mérité d'être plus riche : tout l'argent qu'il retirait de ses ouvrages passait à sa famille, qui était dans une position très-gênée, et pour laquelle il se refusait souvent le secours. Toutes les personnes qui le voyaient, le représentent comme un homme dont la simplicité et la modestie étaient admirables. Forcé de cultiver sa verve à tout venant, il travaillait toujours à la hâte, il était si surprenant que la plupart de ses productions soient si faibles ; mais quelques-unes cependant ont du mé-

rite, et montrent ce dont il eût été capable s'il avait pu leur consacrer plus de temps. L'abbé Pellegrin mourut le 5 septembre 1745, à l'âge de quatre-vingt-deux ans, avec de profonds sentiments de piété. On fit ainsi son épitaphe :

Poète, prêtre et provençal,
Avec une plume féconde,
N'avoir ni dit ni fait de mal,
Tel fut l'auteur du NOUVEAU-MONDE.

Ses ouvrages sont : I. *Cantiques spirituels sur les points les plus importants de la religion, sur différents airs d'opéra, pour les dames de Saint-Cyr*, Paris, in-8°. II. *Cantiques sur les points principaux de la religion et de la morale*, Paris, 1725, in-12. III. *Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament, mise en cantiques, sur les airs de l'opéra et des vaudevilles*, Paris, 1705, 2 vol. in-8°. IV. *Les Psaumes de David, en vers français, sur les plus beaux airs de Lulli, Lambert et Campra*, Paris, 1705, in-8°. V. *L'Imitation de Jésus-Christ, mise en cantiques sur des airs d'opéras ou de vaudevilles, choisis et notés*, Paris, 1727, in-8°. Une paraphrase lâche et dénuée de poésie, quoiqu'il n'y manque pas de certains agréments qui peuvent avoir leur place dans des vers érotiques, n'a pas eu le succès qu'avaient d'abord obtenu les Cantiques spirituels de l'auteur ; et tout cet amas en cinq volumes, formant environ 500 mille vers, est aujourd'hui entièrement oublié. VI. *Les OEuvres d'Horace, traduites en vers français*, Paris, 1715, 2 vol. in-12. L'abbé Pellegrin a réuni à cette traduction, qui ne comprend que les cinq livres d'odes, plusieurs de ses poésies, dont quelques-unes sont bonnes. Cette traduction n'est guère connue que par la jolie épigramme que fit

La Monnole, en voyant le texte latin à côté :

On devoit, soit dit entre nous,
À deux divinités offrir ces deux HORACES;
Le latin à Venus, la déesse des grâces,
Et le françois à son époux.

Tous ces ouvrages ne font pas, comme on voit, beaucoup d'honneur à Pellegrin : ce qu'il a écrit de mieux, consiste dans trois pièces de théâtre : Le *Nouveau-Monde*, comédie en trois actes et en vers, Paris, 1723, in-12. Cette pièce, qui est écrite avec assez de facilité et d'agrément, fut bien reçue du public, et reprise avec succès, en juin 1746. L'auteur garda long-temps l'anonyme ; ce qui fit croire à quelques personnes que cet ouvrage ne lui appartenait pas : mais on est revenu de cette erreur. — *Jephté*, tragédie-opéra, Paris, 1732, in-4°. Pellegrin fut le premier qui produisit l'histoire sacrée sur le théâtre de l'opéra. Cette pièce jouissait d'un grand succès, lorsque le cardinal de Noailles en fit interrompre les représentations. — *Pélopée*, tragédie, Paris, 1733, in-8°. Cette tragédie, la meilleure de l'auteur, resta longtemps au théâtre : elle fut jouée sous le nom du chevalier Pellegrin, son frère. Ici se borne toute la gloire littéraire de l'abbé Pellegrin. On a encore de lui les pièces suivantes : *Polydore*, tragédie, Paris, 1706, in-12. — *La Mort d'Ulysse*, tragédie, Paris, 1707, in-12. — *Catilina*, tragédie, Paris, 1742, in-8°. — *Médée et Jason*, tragédie-opéra, Paris, 1713, in-4°. — *Télémaque*, tragédie en musique, Paris, 1714, in-4°. — *Renaud*, ou la *Suite d'Armide*, tragédie en musique, Paris, 1722, in-4°. — *Hippolyte et Aricie*, tragédie en musique, Paris, 1733, in-4°. — *Le Divorce de l'Amour et de la Raison*, suite du *Nouveau-*

Monde, comédie, Paris, 1712. — La *Fausse Inconstance*, comédie en trois actes et en vers, pièce avait déjà paru sous le titre de *Père intéressé*, comédie en trois actes et en vers : elles ne furent primées ni l'une ni l'autre. — *Le Viol de l'hymen*, comédie en trois actes et en vers, comédie. — *Arlequin à la guinguette*, en 3 actes, à la muette, par le comique : C'est par ce que ce jeu s'ouvrit, foire, S. 1711. — *Arlequin rival de son maître*, en 3 actes. Toutes ces pièces dont quelques-unes ont paru sous le nom du chevalier Pellegrin, toine de La Roque, auteur d'un roman de France, ont eu, par leur nouveauté, une vogue proportionnée à l'effet qu'elles produisaient ; maintenant tout-à-fait oublié, le seul souvenir que l'on ait de l'auteur, est celui de sa reuse fécondité, qui a fourni à Tourray et Andras, le sujet de leur pièce (l'*Abbé Pellegrin ou la facture de vers*), jouée au théâtre de la vaudeville, en 1801.

PELLEGRINI (PELLE TIBALDO DE'), ou plus simplement *Tibaldi*, peintre et architecte, né en 1527, à Valdesa, dans le Milanais. Il vint, dès sa jeunesse, s'établir avec sa famille à Bologne, où il se fixa et reçut une éducation. Il peignait déjà d'une manière très-remarquable, lorsqu'un sari lui fit copier quelques peintures qu'il avait exécutées dans le réfectoire de Saint-Bosco, ainsi que plusieurs autres beaux ouvrages que renferme la bibliothèque. En 1547, il l'emmena à Rome, où il lui fit étudier les nombreux chefs-d'œuvre que renfermait cette ville.

le trois ans , Pellegrini revint à Rome. Son style s'était formé de partie sur les ouvrages de Michel-Ange ; il est grandiose , étendu , le nu , plein de vigueur et d'ins heureux dans les raccourcis , méritant l'auteur joint une manière impérieuse et une touche d'une beauté belle , que les Carraches n'avaient jamais que le *Michel-Ange* formé. Le premier ouvrage exécuté après l'année 1550 , Vasari regarde comme son chef-d'œuvre , est la suite de tableau qu'il fit pour l'institut de Bonifazio qui représentent divers sujets de l'*Odyssée*. Il les composa d'abord avec Niccolini. Cette collection a été gravée avec précision à Venise , par les soins de Buratti ; et l'on y a joint les deux peintres , écrits par Botti. C'est dans ces ouvrages dans le tableau d'*Hercule tuant les monstres* , qu'il peint pour la salle des marchands de Rome , que Pellegrini a fait voir un art dont on doit imiter le style de Michel-Ange , et qui ne s'en approche qu'avec une timidité. Les Carraches est particulièrement les peintures que Pellegrini exécuta dans l'église de Saint-Jacques , et dont ils ont fait à leurs élèves une étude fondée , qui n'avait pas été offerte pour eux-mêmes. L'un des tableaux représente la *Prédication de saint Jean dans le désert* ; l'autre , le *Choix des élus et des réprouvés*. C'est dans la figure du Christ céleste qui prononce l'arrêt éternel , que l'artiste a déployé une véritablement digne de Michel-Ange. Il fit également à Lorette quelques villes voisines , des tableaux fort estimés , tels que l'*Ar-*

Avée de Trajan à Ancone , et quelques actions de la *Vie de Scipion* , que l'on conserve précieusement à Macerata. Ces dernières peintures sont d'un goût plus délicat et plus gracieux que ne le sont ordinairement les autres productions de son pinceau. Il a exécuté dans le même style des tableaux de chevalet qui ressemblent à des miniatures , et qui sont aussi rares et non moins précieux que ses autres peintures à l'huile. Il avait aussi cultivé l'architecture avec prédilection. Appelé à la cour d'Espagne par Philippe II , en qualité d'ingénieur , il reprit les pinceaux qu'il avait abandonnés depuis vingt ans , et se remit à la peinture. Il fut pour l'Espagne ce que le Primatice et Nicolo del Abate avaient été pour la France. Il y introduisit le grand goût de la peinture. Il fut chargé de peindre le cloître et la bibliothèque de l'Escorial , que Frédéric Zuccheri avait déjà peints ; mais le roi avait été mécontent de ces peintures. On les fit abattre , et Pellegrini fut chargé de les refaire. Le talent avec lequel il exécuta ce travail , rappelle la manière de Michel-Ange ; et l'on admire surtout les lunettes dans lesquelles il a représenté les six *Arts libéraux*. Philippe II fut tellement charmé de ces beaux ouvrages , qu'il le combla de dons qu'on évalue à plus de 50 mille ducats ; et il érigea en sa faveur , en marquisat , le bourg de Valdelsa , où le père et l'oncle de Pellegrini , avant d'aller s'établir à Bologne , avaient été de misérables maçons. Voici ce qui lui avait donné l'envie de cultiver l'architecture. Pendant qu'il étudiait la peinture à Rome , poursuivi par le besoin , on raconte que Mascherino le trouva , hors de la porte Portèse , dans l'attitude du désespoir. Il l'interrogea

sur les causes de son chagrin; et Pellegrini lui avoua que, mécontent des progrès qu'il faisait dans la peinture, il était résolu de se laisser mourir de faim. Mascherino s'efforça de le dissuader d'une semblable folie, et lui conseilla de se livrer à l'architecture. Pellegrini se mit à l'étude, et parvint en peu de temps à se faire une si grande réputation, qu'il fut nommé ingénieur en chef de l'état de Milan, et obtint le titre d'architecte de la grande fabrique du Dôme de cette ville. Ce vaste édifice, commencé en 1387, sous le règne du duc Jean Galeas Visconti, par Henri Gamodius, architecte allemand, était, chaque année, l'objet de quelques nouveaux travaux. Pellegrini fut chargé d'en exécuter le pavé; et cet ouvrage lui fait beaucoup d'honneur. Il fournit le dessin de la façade dans un style qui tient du grec et du gothique, et qui fut approuvé par saint Charles Borromée. Le Bossi, qui était en même temps que lui l'architecte de cette cathédrale, en commença l'exécution; mais ils eurent bientôt quelques difficultés à raison de quatre constructions que Pellegrini voulait faire élever dans l'église. Bossi, qui n'admettait pas les projets de son collègue auquel il trouvait de grands défauts, proposa de prendre l'avis de Palladio, de Vignola, de Vasari, et de Bertani. Ces quatre habiles artistes condamnèrent unanimement Pellegrini; mais tandis qu'il était occupé de ces disputes, le roi d'Espagne Philippe II l'appela près de lui pour lui confier la construction du *Vieux Palais-Royal*. Parmi les édifices qu'il éleva dans diverses parties de l'Italie, on cite à Milan, l'*Eglise de Saint-Laurent*, surmontée d'une coupole octogone; Ancone vante sa fameuse *Loge*, et

Bologne le *Palais* et la *C. Poggi*, aujourd'hui *de' Celesti* cite encore l'église et la maison des Jésuites, qu'il bâtit à et qui passe pour une des plus belles de cette ville. Pellegrini, né en Italie, s'établit à Modène mourut en 1592. J.-P. Zanotti a publié : *Lepitture di Pellegrino di e di Niccolo Abati esistenti nell'Istituto di Bologna*, Venise gr. in-fol., formant 41 pièces miniques de Tibaldi de' Pelli frère du précédent, et, comme peintre et architecte, né en 1541, et mourut en 1582 élève de son frère. On ne connaît aucun ouvrage de son pinceau comme architecte, ou lui donne des chapelles de la cathédrale de Bologne, dont la beauté frappant Clément VIII, à son retour de la conquête de Ferrare, qu'il que Rome ne possédait rien de si beau. Parmi les autres édifices qu'il éleva encore à Bologne, on cite le palais de la Gabelle, la petite église de la Vierge del Borgo, *extramuros*; la grande porte du palais municipal, sur laquelle fut élevée la statue de Grégoire XIII, et, au-dessus tout, le palais de M. Mais c'est principalement comme graveur que Dominique Pelli s'est signalé; et les amateurs d'antiquités recherchent les pièces sur lesquelles qu'il a gravées à l'eau-forte : *de la fontaine de Bologne*, gravée par Jean de Bologne, en 1470 in-fol. II. La *Vierge à la robe rouge* près le tableau du Parmesan existe dans la galerie de Dresde. La *Trinité*, vaste composition près Horace Samacchini, gr. in-folio. IV. La *Paix foulant aux pieds le dieu de la guerre*, par son frère Pellegrino. — Fé

1, peintre, né à Perouse, en et son frère, né en 1575, furent du Barroche. Le dernier fut d'une figure tellement dessinée, qu'il en reçut le surnom de *bello*. Il mourut à Pérouse, 12. — Lodovico ou Antonia PELLEGRINI, peintre à l'aiguille, naquit à Milan, et florissait en 1626. Il rendit célèbre en ce genre, et le sa main le *Pallium* et quelques autres ornements sacrés, qui se conservent avec soin dans la sacristie de la cathédrale. Son talent fut acquis une telle réputation, que son temps on ne la désignait plus que par le nom de la *Minerve lombarde*. — André PELLEGRINI, son frère, qui florissait en 1595, orna quelques tableaux l'église de S. Jérôme à Milan. — Pellegrino PELLEGRINI, frère du précédent, fut employé dans les travaux de l'Escorial, et obtint le titre d'architecte et de peintre de la cour d'Espagne, et mourut en 1634. — Antoine PELLEGRINI, peintre, originaire de Padoue, naquit à Venise, en 1675. On peut le regarder comme un peintre ingénu, plein de facilité et d'idées agréables; mais il pèche par le manque de principes de l'art. Sa peinture est si fois tellement indécise, qu'on ne sait si c'est une vapeur ou un objet qu'il a voulu peindre. Il fut un artiste très-superficiel; et dès lors, on disait que ses peintures ne dureraient pas un demi-siècle. Les seules qui existent à Venise et à Padoue ont déjà perdu leur éclat. Ce peintre parcourut une partie de l'Europe: après avoir terminé plusieurs grands ouvrages en France, il vint à Paris, où il avait été appelé pour peindre le plafond des principales galeries de la Bibliothèque royale, aujourd'hui Biblio-

thèque du roi. Cette vaste composition comprenait plus de cent figures heureusement groupées, mais où l'on désirait plus de correction dans le dessin, et un moins grand abus de la facilité. Lorsque l'hôtel de la Banque fut destiné à renfermer la Bibliothèque du roi, les nouvelles dispositions nécessitèrent la destruction de ce morceau. Après l'avoir terminé, Pellegrini vint se fixer à Venise, où il épousa Angélique Carrieri, sœur de la fameuse Rosalba. C'est alors qu'il fut chargé de peindre l'église de Saint-Moïse; et c'est là qu'il a laissé, dans son tableau du *Serpent d'airain*, le plus beau morceau peut-être qui soit sorti de son pinceau. Il mourut à Venise, en 1741. Pendant son séjour à Paris, il fut reçu membre de l'Académie, en 1733. Le Musée du Louvre possède son tableau de réception représentant une allégorie: La Modestie offre le tableau de Pellegrini à l'Académie personnifiée sous les attributs de la Peinture. Le génie de la France écrit le jugement favorable qu'elle en porte. — Jérôme PELLEGRINI, peintre, naquit à Rome, et florissait en 1674. Il imita la manière du Caravage, et il est nommé plus d'une fois avec éloge dans le *Guide de Rome*. Après avoir exécuté de grands tableaux dans cette ville, il peignit plusieurs vastes fresques à Venise. Ces peintures ne sont remarquables ni par le choix, ni par la variété, ni par l'esprit; mais elles ont un caractère de grandeur et de pompe qui frappe les yeux des moins connaisseurs. P — 3.

PELLEGRINI (CAMILLE), l'un des savants qui ont le plus contribué à éclaircir l'histoire de l'Italie au moyen âge, était né, en 1598, à Capoue, d'une famille patricienne. Il

fut envoyé fort jeune à Naples, où il s'appliqua avec un égal succès à l'étude des langues anciennes, de la philosophie, des mathématiques, de la théologie et du droit canonique. Il se rendit ensuite à Rome pour perfectionner ses connaissances par la fréquentation des savants et en acquérir de nouvelles. L'examen des monuments en tout genre que renferme cette ville, tourna ses idées vers l'étude de l'archéologie. Il conçut bientôt le projet de s'appliquer à l'histoire de l'Italie, et, sentant la nécessité de remonter aux sources, il visita avec le plus grand soin les bibliothèques et les archives publiques, dont il tira une foule de pièces intéressantes; il s'attacha en même temps à former un recueil des anciennes chroniques des différentes villes, et donna ainsi le premier l'idée de cette grande et importante collection publiées depuis par Muratori. (*Voy. ce nom.*) Pellegrini, après avoir satisfait sa curiosité sur tous les points, revint dans sa ville natale, où il mit en ordre les matériaux qu'il avait recueillis. Etant tombé malade, il donna l'ordre à sa servante de jeter au feu tous ses papiers, s'il ne devait pas en revenir: cette fille, ayant entendu les médecins dire qu'il n'avait pas vingt-quatre heures à vivre, se hâta de remplir les intentions de son maître. Cependant Pellegrini se rétablit; mais informé qu'il n'avait été que trop fidèlement obéi, et que tous ses manuscrits avaient été brûlés, il se fit transporter à Naples, et y mourut de chagrin le 9 novembre 1663. La riche bibliothèque qu'il avait formée à grands frais fut dispersée, et la mémoire d'un savant si distingué s'était à peine conservée parmi ses compatriotes; mais enfin les critiques italiens lui ont rendu une jus-

tice éclatante. Un de ses descendants a décoré en 1789, le front de la maison qu'il habitait à d'une inscription à sa gloire portée par Soria dans les *Napoletani*, où on lui a une Notice intéressante (t. 477, etc.), et par Tiraboschi dans la *Storia della Letteratura* 386. On a de Pellegrini : *Iria principum Longobardorum serie abbatum Cassinensium 720 ad ann. 1137*, Naples, 1740. Il y a inséré la chronique nyme de Salerne, et plusieurs pièces inédites, avec des explications qui répandent un grand jour sur l'histoire non-seulement du royaume de Naples, mais de toute l'Italie. Ouvrage important, inséré dans le tome ix du *Thesaur. ant. Italiae*, et dans les tom. II du *Corpus scriptor. Italiae* de Muratori. Il a été publié de nouveau par Mar. Pratilli, Naples, 1746 in-4°. Cette édition est augmentée de plusieurs savantes Dissertations sur la Vie de Pellegrini. II. *Appa antichità di Capua o vero de pania felice*, ibid. 1651, un ouvrage est composé de quelques dissertations qui contiennent l'histoire exacte de la *Campania* des recherches sur les peuples qui ont le plus anciennement habité le pays et sur les différentes révolutions qu'il a éprouvées. Elles ont été traduites en latin par Alex. Duranti et insérées dans le tome ix, du *Thesaur. ant. Italiae*. Fr. Duranti a laissé en manuscrit une Vie de Pellegrini (*V. DANIELE, X. 515*).

PELLEGRINO DI SAN LO (1) (JEAN - MARTIN DI SAN LO) plus connu sous le nom de

(1) Il prit ce nom de la petite ville de San Lo, près d'Udine où il étoit né.

un Bellini, et florissait au
 nent du seizième siècle. Il
 condisciple de Jean Mar-
 peintre d'Udine; et lorsque
 furent devenus maîtres, ils
 de peindre en concurren-
 eux furent employés à la
 de deux chapelles conti-
 ôme. Le tableau de Pelle-
 uté en 1502, représentant
 osephe, et que Vasari met-
 sus de tous les ouvrages
 currenient, a souffert, en
 ndroits, des ravages du
 is son tableau de *Saint*
t Saint Jérôme, que l'on
 a salle du conseil public
 e ville, est d'une excel-
 ur. Eu avançant en âge,
 acquirent un moëlleux
 ccé, et il se fit distinguer
 rs nouvelles qualités éga-
 cieuses. Le tableau qui
 vidale, dans l'église de
 ie de *Battuti*, et qui re-
 e *Madone assise entre*
vierges d'Aquilée, et en-
 le *saint Jean-Baptiste*,
Donato, et d'un ange,
 remier aspect un ouvrage
 u : cette belle peinture,
 1529, passe pour un des
 s plus précieux de tout
 Parmi ses productions les
 quables, on cite les divers
Vie de Jésus-Christ qu'il
 fresque dans l'église de
 ne au couvent de saint Da-
 il a enrichis des portraits
 res de cet oratoire. Ces
 eints avec un rare talent,
 spirer. Lorsque le duc de
 lphonse d'Este, eut conçu
 rojet de réunir autour de
 mes de génie les plus émi-
 talie, le Titien vint em-
 our que l'Arioste immor-

taisait par ses vers. Pellegrino ne
 parut pas indigne d'être associé à ces
 grands noms. Il fut appelé à Ferrare,
 et laissa dans cette ville plusieurs
 ouvrages malheureusement confon-
 dus parmi ceux de Dosso Dossi, dont
 la manière avait avec la sienne beau-
 coup d'analogie. Pellegrino avait
 établi, dans sa patrie, une école
 de peinture, d'où sont sortis des ar-
 tistes estimés. Il mourut l'an 1546.
 — PELLEGRINO da Modana, peintre,
 naquit à Modène, et florissait en
 1509. Son véritable nom était Mu-
 nari. Son père, nommé Jean, et regar-
 dé comme l'un des meilleurs artistes
 de l'école de Modène, l'instruisit lui-
 même dans son art, et l'envoya se
 perfectionner à Rome. Le jeune Pel-
 legrino entra dans l'école de Raphaël;
 et c'est peut-être de tous ses disciples
 celui qui lui ressemble le plus pour
 les airs de tête, et par une certaine
 grâce dans la pose et le mouvement
 des figures. Il termina d'une manière
 vraiment admirable, sous la direction
 de Raphaël, l'*Histoire de Job*, et qua-
 tre traits de la *Vie de Salomon*,
 dans la loge du Vatican. Après la
 mort de Raphaël, le séjour de Rome
 lui devint insupportable, et il revint
 dans sa patrie, où il ouvrit une
 école qui vit naître une longue suc-
 cession de peintures dans la manière
 de Raphaël. C'est là qu'il a donné
 des preuves irrécusables de son ta-
 lent. On admire surtout une *Na-
 tività de Jésus - Christ*, où tout
 respire les grâces et l'amabilité de
 son maître, et que l'on conserve pré-
 cieusement dans l'église de saint Paul.
 Un de ses fils avait tué un jeune
 homme de Modène; les parents du
 mort voulurent venger ce meurtre:
 n'ayant pu trouver le coupable, ils
 tournèrent leur fureur contre son
 père, et lui arrachèrent la vie, en

1523. — César di PELLEGRINO, surnommé *Arétusi*, fils du précédent, naquit probablement à Modène, mais passa presque toute sa vie à Bologne, où il reçut le droit de bourgeoisie. Il y forma son style, en copiant les tableaux du Bagnacavallo. L'ouvrage qui lui acquit la réputation de bon peintre, est la copie des peintures de la tribune de l'église de Saint-Jean à Parme, exécutée primitivement par le Corrège. Le duc Ranuccio avait le projet de faire agrandir le chœur de cette église; mais il fallait démolir la tribune que le Corrège avait peinte. On appela l'Arétusi à Parme, et on lui commanda une copie exacte de ces belles peintures. Il résulte d'un contrat passé avec le peintre en 1586, et que rapporte le P. Affò, qu'il s'engagea de copier la *Madone couronnée*, à condition qu'on nourrirait l'élève qui serait chargé de faire le carton. Ce document authentique contredit le récit de quelques historiens, qui prétendent que l'Arétusi refusa d'abord de peindre cette copie, comme indigne de son talent, et l'ouvrage d'un écolier plutôt que d'un maître, et qu'alors, Annibal Carrache, aidé d'Augustin, son frère, peignit les fragments de ce bel ouvrage, que l'on voit à Capo-di-Monte, et qui servirent de guide à l'Arétusi pour repeindre ce tableau, en 1587, dans la nouvelle fabrique. Ce trait ne peut convenir à Annibal, qui, à cette époque, était déjà un maître célèbre. Que penser d'un tel fait et de ces cartons que la voix publique attribue au Carrache, et que l'on dit être dignes de lui? L'auteur fut un habile coloriste, qui se rapproche beaucoup de l'école vénitienne; mais ses inventions sont pauvres et stériles. Il fut aidé dans ses ouvrages par J.-B. Fiorini, qui possédait les qualités opposées. L'amitié

qui les unit toute la tous leurs travaux ce deux peintres, qui, sent produit que des diocres, sont parven ensemble des tableaux supérieur; et l'on peut associer Fiorini à tou où l'Arétusi seul a Telle est, à sainte Afra *Nativité de la Vierge* par la vigueur avec la peinte, et qui est attril L'unique genre d'ouv su se faire un nom est le portrait, pour le ployé par un grand princes. Il eut de m particulier dans l'art grands maîtres. Il sa imiter la manière pr d'eux, que les plus ha trompés. C'est surte qu'il rendait avec le La copie du célèbre *Nuit*, qui lui fut con l'église de saint Jean si parfaite, que Raph même, affirme, que venait à se perdre, ce rait le remplacer sous ports. C'est à la perfe copie qu'il dut d'être dont il a été fait me on dit que, pour l'exa mitation, le goût de l'harmonie, et l'acco on les prendrait pour César de Pellegrino m

PELLEPRAT (Prieuré en 1606, à Bord mis dans la Société, sept ans, et, après avoir différents collèges, vi il se fit une réputation pour la chaire. Il s

la permission de se consacrer aux missions, et s'embarqua, en 1639, sur un bâtiment qui le rendait à la Martinique.

Les différentes missions auxquelles il se livra, le rendirent si habile, qu'il passa ensuite dans les îles, où il espérait trouver des occasions d'exercer son zèle pour la propagation de la foi. Il y trouva, au contraire, occupé à instruire les habitants du pays, dont il était chéri par sa douceur; mais, au milieu de ses travaux apostoliques, à Puebla de los Angeles, au Mexique, le 21 avril 1644, on lui présenta de lui : I. *Prolusiones* Paris, 1644, in-8°. C'est une suite de Discours qu'il avait composés dans des circonstances d'éclat. II. *Relation des missions des jésuites dans les îles et dans la partie méridionale de l'Amérique méridionale*, 1655, in-8°. III. *Relation à la langue des Galiléens de l'Amérique méridionale*, 1655, in-8°. Cet ouvrage est rare et recherché. Paul Boyer, quelques années après, en fit un *Dictionnaire* de la même langue. BOYER, V, 425). W-S. PELLERIN (JOSEPH), célèbre écrivain, né à Marli-le-Roi, près de Paris, le 27 avril 1684, fit ses études à Paris. Au sortir de ses études de philosophie, il apprit le grec, le syriaque et l'arabe, sous les soins de Henriot et Pétis de La Cour, sous les habiles professeurs du Collège royal. Indépendamment de ces langues savantes, qui, avec le latin, avaient fait la base de ses études, Pellerin avait appris l'italien, l'anglais et l'espagnol. Il fut même principalement l'usage de ces trois langues, qu'il dut son entrée, en

1706, dans les bureaux de la marine, où il fut aussitôt employé à faire les traductions et les extraits de toute la correspondance du ministère dans ces trois langues. Une frégate du roi, ayant, en 1709, enlevé de nuit à l'abordage, une frégate espagnole venant de Barcelone, et destinée pour Gènes, où elle devait débarquer l'archiduc d'Autriche, on saisit à bord plusieurs lettres chiffrées, qui contenaient des choses secrètes fort importantes. Quoiqu'il semblât au premier instant que ces lettres ne fussent pas déchiffrables sans la clef du chiffre, Pellerin parvint à les lire en peu de jours. Les unes, en français, étaient pour la cour de Turin; les autres en italien, pour la cour de Naples. Torcy, alors ministre des affaires étrangères, à qui l'on rendit compte de cet effort de pénétration du jeune employé, voulut le voir et l'entretenir en particulier, non-seulement pour lui témoigner sa satisfaction, mais encore pour savoir comment et par quel procédé il avait pu opérer ce déchiffrement, ainsi que pour avoir des éclaircissements sur quelques endroits un peu obscurs des lettres italiennes. Le jeune Pellerin satisfait pleinement le ministre sur tous ces points. Dès lors, Pont-Chartrain, secrétaire d'état de la marine, jeta les yeux sur lui pour en faire son secrétaire de cabinet; place qu'il occupait, lorsqu'à la mort de Louis XIV, la marine fut administrée par un conseil. Le comte de Toulouse, grand amiral de France, en étant devenu le chef, Pellerin, qui était resté attaché au secrétariat de ce conseil, eut, dans l'exercice de ses fonctions, le bonheur de plaire à ce prince, qui le fit commissaire de la marine, en 1718, l'envoya servir dans les grands ports, et le destina à en

taux métalliques. Margraff avait infructueusement essayé de l'unir à quelques métaux; Bergman et Guyton-Morveau avaient obtenu le phosphore de fer; mais la science était encore à faire: Pelletier entreprit cette tâche, et la remplit dans cinq Mémoires où il expose des procédés aussi ingénieusement imaginés qu'habilement dirigés, pour économiser l'acide sulfurique dans la préparation du phosphore avec les os; pour traiter les métaux avec le phosphore, et avec l'acide phosphorique, au moyen desquels il obtint des phosphures d'argent, de cuivre, de fer, de plomb, d'étain, de mercure, de zinc, de cobalt, de bismuth, d'antimoine, d'arsenic et de manganèse. On lui doit encore d'immenses et utiles travaux, dont les principaux sont relatifs à l'analyse du muriate de baryte, du carbonate de potasse; de la strontiane, du molybdène, de la plombarine; à la découverte de l'éther acétique, aux alcalis caustiques, aux huiles, à la préparation du savon, à l'affinage du métal des cloches, à l'or musif. Son talent pour l'investigation le conduisait à de fréquentes découvertes: souvent, dans son enthousiasme, il les communiquait dans la conversation avant de les avoir publiées dans ses écrits; et souvent aussi d'autres s'en emparaient: cette infidélité excitait en lui un sentiment de colère qu'il n'était pas toujours le maître de contenir, et qui altérait sa santé déjà fort affaiblie par la continuité de ses travaux. Pelletier devint membre de l'académie des sciences, en 1791, à peine âgé de trente ans; mais, depuis près de dix, son nom était célèbre dans tout le monde savant. Bientôt l'académie fut supprimée, et la révolution diri-

gea tous les esprits vers la politique. Naturellement généreux et bon, Pelletier ne vit point sans une vive douleur les malheurs qui désolèrent sa patrie: ne pouvant l'en préserver, il consacra, du moins, ses talents à la servir. Il devint tour-à-tour membre du bureau de consultation des arts, inspecteur des hôpitaux, commissaire des poudres et salpêtres, membre du conseil de santé des armées. A la formation de l'Institut, il fit partie de ce corps savant, et il professa la chimie à l'école polytechnique, pendant les deux dernières années de sa vie. On remarqua en lui, dans cette nouvelle carrière, des talents fort rares parmi les professeurs, une grande pureté de langage, sans ornement étranger, une méthode sévère, et une extrême clarté. Les vapeurs des métaux et des charbons qui étaient les objets de ses travaux continuels, agissant sur une constitution naturellement délicate, irritèrent ses poumons, et développèrent une phthisie pulmonaire, à laquelle il succomba le 21 juillet 1797, à peine âgé de 36 ans. Pelletier a beaucoup contribué aux progrès des diverses branches de la chimie pneumatique; mais c'est spécialement à la métallurgie et à la chimie appliquée aux arts, qu'il a rendu d'immenses services. Sa vie fut celle d'un philosophe chrétien, et sa conduite celle du plus sincère ami de sa patrie et d'une sage liberté. Il était d'un rare désintéressement, et ne voyait point, dans ses travaux chimiques, ni dans ses succès, un moyen d'augmenter sa fortune: il en refusa plusieurs occasions, entre autres celle-ci. Les cendres bleues, que les peintres emploient, et qui sont surtout d'un grand usage pour la coloration des papiers peints, se

Angleterre : ayant conçu franchir son pays d'un x, il entreprit, sur ces expériences multipliées l'état fut de reconnaître composent d'oxides de chaux, saturés d'acide. Il parvint alors à fabriquer de frais, cette sub-
 inufacturier de papiers-
 uit de sa découverte, lui
 ads avantages pour ob-
 ret. Pelletier, loin de
 enter, rédige un Mé-
 s cendres bleues, et le
 nie des sciences. « J'au-
 isait-il à cette compa-
 de ce travail un objet
 tion ; mais d'autres inté-
 nduisent. » La plupart
 ires ont été insérés dans
 e *physique*, et dans les
chimie, dont il était un

Son fils, qui suit la
 re, a recueilli, de con-
 1. Sédillot jeune, ses
 écrits qui ont été réu-
 volumes in-8°, sous ce
 ires et observations de
 is, 1798. M. Sédillot à
 de cette édition un éloge
 Outre cet *Eloge*, inséré
 uel de la société de mé-
 ris (tome III, pag. 185),
 outre, par Lassus, dans
 s de l'institut (Sciences
 t mathématiques, tome
 pag. 138); un troisiè-

M. Bouillon Lagrange,
 urnal de la société des
 s, 1, 107 ; et un qua-
 Lartigue, dans le Jour-
 iété de santé et d'histoi-
 de Bordeaux, tome II,
 F—s.

IEB (Lx). F. LEPELLE-
 ETIER.

PELLICAN (CONRAD), en alle-
 mand *Kürschner*, naquit à Ruffach,
 en Alsace, le 8 janvier 1478. A
 l'âge de six ans, il commença ses
 études, et fut attaqué de la peste
 dont il guérit heureusement. En 1491
 Josse Gall, son oncle maternel, rec-
 teur de l'université d'Heidelberg,
 l'appela dans cette ville pour l'y
 faire continuer ses études ; mais
 la modicité de sa fortune ne lui
 permettant pas de le retenir, il le
 renvoya l'année suivante à ses pa-
 rents. Le jeune Pellican aida quel-
 que temps le maître d'école de
 sa ville natale. En 1493, il entra
 chez les frères mineurs ; et, un an
 après, il y fit profession. Ses supé-
 rieurs l'envoyèrent à Bâle pour son
 cours de théologie, et ensuite à Tu-
 bingue, à la prière de son oncle, pour
 prendre les leçons d'un cordelier, cé-
 lèbre professeur de philosophie et
 de mathématiques, sous lequel il pro-
 fita beaucoup, et dont il se concilia
 l'estime et l'amitié. En 1499, ayant
 rencontré un de ses confrères né dans
 la religion judaïque, il lui témoigna
 le desir d'apprendre l'hébreu, en re-
 çut quelques avis et un volume de la
 Bible. Muni de ce double renfort, il
 se livra à l'étude avec tant d'ardeur,
 qu'il parvint à entendre le volume, et
 à se faire un dictionnaire, sans au-
 cun autre secours ; bientôt les con-
 versations de Reuchlin, et l'occasion
 qu'il eut d'avoir à sa disposition le
 reste de la Bible, le mirent en état de
 compléter son dictionnaire, et mé-
 me de composer une grammaire. En
 1501, il fut ordonné prêtre ; et, en
 1502, il enseigna, dans le couvent de
 Bâle, la théologie, la philosophie et
 l'astronomie. En 1504, le cardinal
 Raimond, légat du pape, passant
 par Bâle, vint conférer avec une hé-
 bréiste le cardinal de Bâle, et le théo-

logie, si le gardien, par jalousie, ne s'y fût opposé. Ravi de ses talents, le cardinal l'emmenait en Italie; mais une maladie obligea Pellican de retourner à Bâle, et d'y reprendre les fonctions de professeur. En 1508, il alla les continuer dans le couvent de Ruffach. En 1511, il fut nommé gardien de Pfortzheim, et, en 1514, secrétaire de Gaspar Sazger, provincial de son ordre. Cet emploi lui fournissait les moyens d'amasser des livres pour son instruction. En 1516, il assista au chapitre général des cordeliers, qui se tint à Rouen, et en 1517, à celui qui se tint à Rome. A son retour il fut nommé gardien de Ruffach, et, deux ans après, de Bâle. Vers cette époque, il lut les ouvrages de Luther, et en adopta les opinions, sans néanmoins se déclarer ouvertement. Le provincial des cordeliers voulut le déposer en 1523; mais le sénat, qui protégeait les réformateurs, prit la défense de Pellican, et le maintint dans son poste. En 1526, Zwingli l'appela à Zurich pour occuper la chaire de langue hébraïque. Pellican eut quelque peine à l'accepter, *ne se sentant pas capable*, disait-il, *de remplir cette place*; mais ses amis l'encouragèrent et il se décida. C'est alors qu'il jeta le froc, et se maria à l'âge de quarante-huit ans. Son mariage lui fit perdre l'amitié d'Érasme, avec lequel il était intimement lié. En 1534, on lui offrit la place de professeur d'hébreu à Stuttgart; mais il la refusa, ne voulant rien avoir à démêler avec des hommes qui osent, dit-il, *se donner l'autorité de dominer sur notre foi, pour nous presser de croire ce qu'ils ne croient point eux-mêmes, puisqu'ils ne peuvent ni le comprendre, ni le prouver par l'Écriture; et qui ramènent au monde toutes les*

opinions des théologastres l'Histoire de la réformation Suisse par Ruchat, tom. I. vint veuf en 1536, et se maria au commencement de janvier 1537. Il mourut à Zurich, le 5 avril 1537. Nous citerons de lui : I. La préface de l'édition des Œuvres de saint Augustin, commencée par Augustin Dodon et François de Sion avec des arguments en tête de chaque livre, Bâle, 1506, 9 v. II. *Psalterium Davidis cum cam veritatem interpretati scholiis brevissimis*, Stuttgart, 1527, in-8°.; Zurich, 1537, édition plus soignée et plus complète. III. *Commentarii Bibliæ vulgatæ editione, sed a cam lectionem accuratè emendatæ*, Zurich, depuis 1531 jusqu'en 1537, 5 vol., très-rare et presque inconnus aux protestants. Richard Simon a écrit à l'examen de ces commentaires de Pellican sur tout l'Ancien Testament un article fort long dans son *thèque critique*, tome III, où il lui, « Pellican est plus exact que les autres protestants, et bien fécond en digressions contre les catholiques. Il s'attache ordinairement au sens littéral sans perdre les paroles de son texte. Il a été fort versé dans la langue hébraïque, il n'a point rempli de commentaires d'une certaine rabbinique, qui se trouvent dans la plupart des docteurs allemands, mais plutôt cherché à être utile aux lecteurs, qu'à étaler son savoir. Il dit judicieusement qu'il est plus sûr, bien plus à propos et plus utile, de n'emprunter des justifications et observations grammaticales que l'égard du sens, qu'il le fait par les passages de l'Écriture cor-

tres, y joignant aussi commentateurs grecs ou restent présents : son dessein est de commentaire court et souvent beaucoup de le mots ; enfin, il est la critique des livres ressemble point à ces erstitieux, qui croient ice de Dieu n'a point ivât le moindre chan- s livres divins. » Quel- que soient ces éloges, ne manque pourtant les défauts de Pelli- ent communs avec la otestants. IV. *Com- mium Testamentum*, in-folio, 2 vol. Pel- tré moins habile dans ires que dans ceux r l'Ancien-Testament. *hebraïca, nec non philosophica*, Stras- in-8°. Le père le nd que Pellican a eu art dans les ouvrages il est bien certain Bible de Léon de Ju- ornée d'une préface. la liste des autres ou- ican et de ses traduc- es, dans sa *Vie* qu'il i-même, et que Mel- insérée dans ses *Vitæ rmanorum*. On peut Chauffepié, Rodriguez *critores rabinos espa-* tout Schnurrer (*No- biq. et littér. sur les e Tubingue*), p. 2 et L.—B.—E.

(JEAN - ANTOINE), espagnol, naquit vers bibliothécaire du roi t est mort à Madrid,

en 1806. On a de lui : I. *Ensayo de una bibliotheca de traductores españoles*, 1778, in-4°. L'auteur a eu raison de ne donner à son ouvrage que le titre d'*Essai* ; car il n'y parle que de trente-sept traducteurs. Les notices sur chacun d'eux, sont faites avec méthode, et les titres des ouvrages, exacts ; aussi ne sont-ils pris que sur les livres mêmes. L'*Es- sai* est précédé de notices littéraires sur la vie de trois auteurs espa- gnols. Ces auteurs sont, *Lupericio Leonardo y Argensola*, *Bartholomeo - Juan Leonardo y Argen- sola*, son frère, et *Miguel de Cer- vantes*. Avant Pellicer, on ignorait le lieu de la naissance de l'auteur du *Don Quixote* : Nicolas Antonio le disait *Hispalensis* (de Séville) *natu aut origine* ; Mayans le fai- sait naître à Madrid ; et ce n'était pas seulement entre ces deux villes, que les opinions étaient partagées. Pellicer établit qu'il est né à Alcalá de Hénarès, et qu'il a été baptisé le 9 octobre 1547. II. Des Disserta- tions sur des sujets d'histoire, d'anti- quité, de littérature, et entre autres : *Disertacion historico - geografica sobre el origen, nombre y pobla- cion de Madrid, asi en tempio des Moros como de Cristianos*, Madrid, 1806, in-4°. Il avait achevé, en 1789, une *Histoire de la bibliothè- que royale* (de Madrid), avec une Notice sur les bibliothécaires et au- tres écrivains : elle était sous presse en 1808, au moment de l'invasion des Français en Espagne. On ne peut dire, toutefois, si l'impression en a été terminée : mais on doit, à Pellicer, une excellente édition avec notes, du *Don Quixote* de Cervan- tes, 1797, 5 vol. petit in-8° ; réim- primée avec des corrections, 1798- 1800, neuf parties, petit in-8°. Les

Notes de Pellicer ont été reproduites dans l'édition de Paris, 1814, 7 vol. in-18, conforme, pour le texte, à l'édition de l'académie royale espagnole.

A. B—T.

PELLICIER (GUILLAUME), évêque et homme d'état, naquit vers la fin du quinzième siècle, à Melgueil ou Mauguio, en Languedoc, d'une famille distinguée. Il se fit connaître de bonne heure, par son érudition en théologie et en droit, qui lui a mérité l'honneur d'être cité par Cujas lui-même, comme l'un des hommes les plus habiles à résoudre les difficultés des lois. Il paraît que, dans sa jeunesse, il avait voyagé en France et en Italie, pour perfectionner ses connaissances. Son oncle, qui se nommait, comme lui, Guillaume PELLICIER, était évêque de Maguelone : il le nomma chanoine de sa cathédrale ; et, en 1527, son grand âge l'ayant porté à quitter son siège, son neveu fut nommé à sa place, quoique n'étant pas encore dans les ordres sacrés. Plein de respect pour son bienfaiteur, le nouvel évêque lui laissa l'entier exercice de l'autorité épiscopale, jusqu'à sa mort, arrivée en 1529. François 1^{er}, le père des lettres, connut Pellicier, et apprécia promptement son mérite. Il lui confia les missions les plus importantes, le fit entrer au conseil-d'état, et, plus tard, récompensa ses services en le nommant abbé de Lerins. La première ambassade de Pellicier fut à Cambrai, où il accompagna Louise de Savoie, qui allait traiter de la paix, au nom du roi son fils, avec l'empereur Charles-Quint : elle fut conclue en 1529, au moment même où Pellicier venait d'entrer en possession de son siège. En 1533, il fut envoyé à Marseille, pour régler, avec le pape Clément VII, les conditions

du mariage du duc d'Orléans, fils du roi, et de Catherine de Médicis, nièce du pontife. Il fut chargé, qu'il commença de s'occuper de faire transférer à Maguelone l'évêché de Maguelone. Charles-Martel avait de cette dernière ville, pour qu'elle eût plus de retraite aux environs de l'île où elle était située, s'était élevée : on n'y voyait plus d'autre édifice que la cathédrale et la collégiale. Montpellier, au contraire, s'accroissant des pertes de Maguelone, devenait, de jour en jour, plus florissant. Pellicier se rendit à Rome, pour y suivre cette négociation difficile, qui dura de 1533 à 1536. Le pape Paul III autorisa la translation, par bulle du 1536. Cependant la France avait besoin, à Venise, d'un ambassadeur expérimenté. La paix du traité de Charles-Quint et le traité de tous les états d'Italie étaient : les mêmes sujets existaient toujours entre rivaux puissants, prêts à se battre, leurs alliés dans leur querelle, fallait déjouer les intrigues de l'ennemi, si supérieur à l'ennemi dans ce genre de lutte, tenir Venise dans l'alliance avec la France. Pellicier y vint, et soutint, avec succès, la cause de son maître. Ce poste était sans péril. C'est pendant son séjour à Venise, qu'au mépris des lois les plus sacrées, deux amis français, César Fregose et Rincón, furent assassinés par le marquis de Guast, gouverneur de Milan. Dans une occasion, Pellicier fut exposé à une attaque personnelle. Le sénat avait des traitres qui avaient le secret de l'état au grand

aient venus chercher un palais de l'ambassadeur : donna ordre d'aller les y , les portes ayant été fermées d'avancer du canon. L'ambassadeur fut contraint de céder à la loi et obtint pour réparation que excuses. Mais de plus doutes délassaient le savant avait été chargé par le roi de des manuscrits d'auteurs apporta le plus grand zèle. On de cet ordre, et par-dessus, à grands frais, un insidérable d'ouvrages tant syriaques et hébreux ; faire ceux qu'il ne pouvait obtempérer les lacunes de ceux mutilés, employant à jusqu'à huit écrivains à l'insu qu'il le raconte dans curieuse, du 29 août 1540, le roi, et que Gariel a con- ces manuscrits enrichissent aujourd'hui la bibliothèque des actes de son ambassade recueillis dans un manuscrit, que possédait M. de un de ses successeurs dans e Montpellier (V. le Catal., t. 2, p. 448). La mort is I^{er}. priva Pellicier d'un éclaircissement. Il fut laissé sans et vit la fin de sa carrière plus cruelles disgrâces. dans son diocèse, il s'était fonctions ; il avait eu le l'apaiser quelques dissensions s'élevées dans son et dans sa ville épiscopale, doctrine des réformés es troubles bien plus dans le parlement de Toulouse, et leurs déclamations, sé- entre les ecclésiastiques peu Écoulant trop facilement des délations , il ordonna

l'emprisonnement de Pellicier, et la saisie de ses revenus. On avait soupçonné ses sentiments à cause de ses liaisons avec Ramus ; on avait inculpé ses mœurs. L'ordre du parlement fut exécuté avec rigueur par le comte de Villars, commandant du Languedoc. Pellicier fut renfermé au château de Beaucaire, et traité avec dureté. Mais bientôt le clergé de Narbonne prit sa défense. Son accusateur fut poursuivi, et, par un exemple bien rare, fut condamné à mort. Sa tête, exposée sur une des portes de la ville, y servit long-temps de monument de son crime et de l'innocence du prélat : ce qui l'atteste avec non moins d'éclat, c'est que Pellicier ne perdit rien de la considération dont il était environné ; et on le vit jusqu'à sa mort, siéger, dans l'assemblée des états de la province, soit en qualité de commissaire du roi, soit comme président. Cependant les Calvinistes se portaient aux derniers excès. Pellicier implora, pour y mettre un terme, le crédit du cardinal de Lorraine, et la puissance de Catherine de Médicis. Sa lettre à cette princesse, et la réponse du cardinal, démontrent son orthodoxie. Les périls qui menaçaient sa vie, le forçaient à changer souvent de demeure. Il résida, pendant quelque temps au château d'Aigues-Mortes ; à une autre époque, il fut obligé de se renfermer avec son chapitre dans son église, et de s'entourer de préparatifs de défense : il se retira plus tard à Maguelone, où il s'empressa de rétablir le culte catholique, ainsi qu'à Villeneuve, village voisin, dont il était seigneur. Il ne revint à Montpellier qu'à la fin de 1563. Lorsqu'après l'édit de pacification publié cette année, le duc de Montmorency y eut

fait son entrée, Pellicier le suivit, et se hâta de rendre au culte le petit nombre d'églises qui n'avaient pas été détruites. La paix se maintint pendant deux ans, après lesquels les troubles se renouvelèrent avec plus de fureur. Enfin, en 1567, il eut la douleur de voir sa cathédrale tomber, après cinquante jours de siège, au pouvoir des réformés, qui la pillèrent, la détruisirent en partie, et égorgèrent un grand nombre de ceux qui s'y étaient renfermés. Il s'était retiré avant ces désastres à son château de Montferrand; c'est là qu'il succomba, moins à l'âge qu'aux chagrins, le 15 janvier 1568. Il fut inhumé, sans pompe, à Maguelone. Ses vastes connaissances ont été louées par ses contemporains, par le président de Thou, Turnèbe, Sainte-Marthe, qui ne craint pas de l'appeler l'homme le plus savant de son siècle. L'histoire naturelle avait un attrait particulier pour lui. Il consacra ses loisirs à un Commentaire de Pline, qui fut cité avec éloges, du vivant même de l'auteur, mais qui n'a jamais vu le jour. Déjà, de son temps, de Thou en déplorait la perte. On assure, cependant, qu'il se trouvait dans la bibliothèque de Peiresc, et dans celle des Jésuites de Paris. Il semble qu'il n'était pas inconnu au P. Hardouin. Rondelet, qui fut son ami, reconnaît, dans son *Traité de Piscibus*, combien il doit aux encouragements et aux secours de Pellicier. Tournefort lui attribue la découverte de plusieurs plantes, du *Teucrium scordium*, d'une espèce d'*Antirrhinum* distinguée par le nom de *Pellicerianum*, monument solennel de son goût pour la botanique. Il étendit ses recherches à d'autres écrivains de l'antiquité. Brotier, dans son excellente

édition de Tacite, annonce fait usage des Notes de Pellicier cet historien, et il place entre ceux de Muret et de

PELLISSON-FONT (PAUL), de l'académie française, naquit à Béziers, en 1622, d'une famille qui professait les principes de la réforme, et se distinguait par la robe. Sa mère, très-attachée au protestantisme, et douée d'un esprit cultivé, lui donna une bonne heure, et ses sentimens religieux, et son goût pour l'étude. Pellisson, reconnaissant, prit le nom de cette tendre institutrice celui de son père. Nourri de belles productions de la littérature grecque, latine, espagnole, et d'un petit nombre d'ouvrages de son père, il tourna son ambition vers la magistrature. La route lui était tracée par les exemples de ses ancêtres. Son bisaïeul, Raimond, avait été ambassadeur en France l'an 1536, et était mort président du sénat de Castille. Pierre, son aïeul, initié dans la magie aux dogmes de la cabale, et attaché au conseil d'Espagne, fut encore simple roi de Navarre, et fut nommé, par ce prince, maître de la chambre de l'Épargne, où les protestants siégeaient en nombre égal à côté de juifs et de musulmans (1). Son père, Jean Pellisson, était conseiller au parlement de la même chambre de l'Épargne, et devait un estimable abrégé

(1) Il passait, suivant Borel, pour un joueur d'échecs de son temps. On le voit dans le *Mémoire et Recueil de l'origine, allusion de la royale famille de Bourbonnais*, 1587, in-8°, que d'autres auteurs de Belloy, avocat-général au parlement.

rd (1). Le jeune Paul, assés depuis quelques mois sur les bancs de l'école de droit de Toulouse, voulut écrire aussi sur la justice; il publia en 1645, une thèse latine du premier livre d'Aristote, laquelle ne se ressentait de la rapidité d'une étude qui avait croître nécessairement de l'effort. Il commençait à justifier au de Castres, les espérances qu'il avait fait concevoir, lorsque la peste le rendit méconnaissable à ses amis eux-mêmes, et le fit se retirer à la campagne, pour établir une constitution ébranlée. Pellisson avait pour compagnon de route, un rêveur Dauphinois, de Villebressieux: et il traduisit les chants de l'Odyssée, pour le plaisir de ce bonhomme, qui s'attendait à y trouver quelques dons de la pierre philosophale. Les amis qui étaient devenues plus rares, il prit la résolution de se fixer à Paris, où déjà quelques voyageurs étaient mis en liaison avec plusieurs de lettres, accoutumés à venir chez Conrart, secrétaire de la bibliothèque française, son co-religieux et son ami. Une relation s'établit sur l'établissement de la bibliothèque et sur ses premiers travaux, accueillie avec une faveur particulière par cette compagnie. Dans l'impossibilité où il était d'admettre son pané-

gyriste parmi ses membres dont le nombre était limité, ce corps savant le déclara surnuméraire, et, mettant à l'écart toute concurrence, le désigna pour la première place qui viendrait à vaquer. Pellisson ne fut pas moins heureux dans les sociétés particulières, où il acquit une foule d'amis. La plus intime de ces liaisons, fut celle qu'il contracta avec mademoiselle de Scudéri. Leur commerce n'excita point les soupçons de la médisance: l'amitié ne pouvait s'égarer auprès de mademoiselle de Scudéri, privée des agréments de son sexe; et de son côté, Pellisson, suivant l'expression de Guilleragues, répétée par madame de Sévigné, *abusait de la permission qu'ont les hommes d'être laids*. Il figura, sous les noms d'*Acante* et d'*Herminius*, dans les romans de son amie. Ses assiduités excitèrent la jalousie de Conrart; mademoiselle de Scudéri lui exprima par ces vers la préférence platonique qu'elle voulait bien lui accorder:

Enfin, Acante, il faut se rendre;
Votre esprit a charmé le mien.
Je vous fais citoyen de Tendre;
Mais, de grâce, n'en dites rien.

Cependant Pellisson ne négligeait point sa fortune; il avait acheté une charge de secrétaire du roi, et fait preuve d'une grande aptitude pour les affaires. Fouquet le choisit pour son premier commis, se reposa sur lui en grande partie du fardeau des finances, et lui fit délivrer, en 1660, des lettres de conseiller-d'état. L'année suivante, on fit le procès au surintendant; et Pellisson fut enveloppé dans sa disgrâce. Fidèle au ministre déchu, il ne trahit point sa confiance. Enfermé à la Bastille, il opposa une fermeté inébranlable à toutes les tentatives employées pour lui arracher

une d'amples détails sur cette famille, dans des recherches de P. Borel, au mot Pellisson. On dirait davantage, ajoute-t-il, si l'on n'avait fait un livre des louanges de Pellisson, et de la ville de Chamberi, Lyon, chez Grevin. » C'est par faute que, dans l'édition de Borel, donnée en 1711 (à la suite du Ménage, in-fol.), on a Jean Pellisson au lieu de Jean Porre de ce dernier, intitulé: *Oratio de illustribus ac urbis Chamberi laudibus*, reph., est cité par Draud, dans sa Bibl. universelle en 1725 (pag. 1292); mais il n'est pas la date ni le format.

les secrets dont on le croyait dépositaire; et il sortit de tous ses interrogatoires sans avoir donné prise à l'accusation. A l'une des séances où il fut confronté avec Fouquet, il lui communiqua la sécurité sans laquelle celui-ci risquait de se perdre : *Monsieur*, lui dit-il, *si vous ne saviez pas que les papiers qui attestent le fait dont on vous charge sont brûlés, vous ne le nieriez point avec tant d'assurance.* Fouquet averti par-là que des pièces redoutables pour lui avaient été soustraites, tint ferme et ne put être convaincu. Pellisson était encore pour le surintendant l'homme nécessaire. On surprit un de ses billets, par lequel il conseillait à Fouquet de ne se défaire jamais de sa charge de procureur-général. Louis XIV, en étant informé, s'écria, que *le commis en savait plus que le maître.* Dans l'espoir de profiter de quelques paroles échappées par imprudence, on mit Pellisson en présence d'un Allemand grossier, réputé prisonnier comme lui, mais destiné réellement à épier ses discours. Pellisson le devine, met dans ses intérêts ce méprisable agent: par son moyen, il correspond régulièrement avec mademoiselle de Scudéri, en même temps qu'il compose, pour la défense de Fouquet, trois Mémoires, qui sont restés son chef-d'œuvre. L'apparition de cette éloquente apologie irrita de plus en plus Louis XIV. L'ordre fut donné de traiter le prisonnier avec la dernière rigueur: on lui interdit l'encre et le papier; on ne laissa plus à sa disposition que les ouvrages des Pères de l'Eglise et quelques livres de controverse. L'idée lui vint d'écrire sur les marges des livres qu'on lui prêtait, avec le plomb des vitres, ou avec une encre formée de crouûtes de

pain brûlé, qu'il faisait délayer quelques gouttes du vin qu'on lui donnait. C'était le seul moyen de produire sa pensée. La vue d'un basque stupide, et les sons monotones d'une musette, lui fournirent une faible distraction contre de la solitude. Pellisson sut surmonter un nouvel hôte. Il aperçut une araignée qui tendait sa toile sur un soupirail par lequel sa prison recevait le jour, et résolut de s'en servir. Pendant que le basque cherchait de son instrument, il plaça des mouches sur le bord du soupirail, et l'insecte invité s'enhardit à venir chercher cette proie. Pellisson gagna insensiblement l'appât, et se débarrassa de l'araignée; et, au bout de quelques mois, elle se familiarisa tellement avec le son de la marte, qu'elle partait au signal, et venait saisir une mouche à l'extrémité de la chambre, et jusque sur le front du prisonnier (1). D'autres solations pénétrèrent dans sa prison, et le public donnait à sa cause. Les gens de lettres lui transmettaient les témoignages de leur estime, et Lefèvre lui dédia son livre et sa traduction du traité de la Superstition. De nombreux amis joignirent leurs efforts aux sollicitations de ceux auxquels

(1) Ce fait, embelli par Delille, forme un des vifs traits de l'Imagination.

long-temps, et leurs réserves lui obtinrent la liberté. Louis XIV, reprenant ses préventions, et ne se fiant plus que de la capacité connue dans l'ami de la Bastille, il lui fit pressentir, et compensa son retour par l'honneur d'être nommé Dauphin. Pellisson n'eut encore des doutes; il se résolut davantage, et ne qu'en 1670 à changer de créatures des ministres, ne pardonnèrent pas son généreux dévouement. Maintenant elle la quelle il s'était emparé une pension de cinquante ans un temps où, épouse d'un fameux cul-de-jatte, elle l'abrita de la misère; maintenant ne montra jamais de volonté pour lui: aussi ne le lettre qu'il lui adresse comme: *Votre très-oublié* Pellisson était demeuré à la Bastille, et y avait sa part de 3000 francs de sa fortune. Le souvenir de sa délinquance tous les ans, à Paris, les fers de quelques Louis XIV voulut qu'il fût dans sa première exil dans la Marche-Comté. Pellisson l'attente de cette rapide le roi en fut si content, l'auteur pour rédiger son règne, et lui assigna une pension de 6000 francs. En considération, l'attacha à l'œuvre historiographe à

la communion protestante, pouvait nuire à son crédit dans l'esprit du monarque: il la fit disparaître en abjurant entre les mains de Gilbert de Choiseul, évêque de Comminges, élevé depuis au siège épiscopal de Tournai. Ceux dont il abandonnait la cause, et les ennemis de sa prompte fortune, attribuèrent son changement à des vues ambitieuses; mais la candeur et le zèle du nouveau converti doivent faire pencher vers l'opinion de sa bonne foi. Lorsqu'il marchait encore sous la bannière de Calvin, il avait montré, en fondant à Pézenas un service annuel en mémoire du poète Sarrasin son ami, qu'il ne tenait plus que faiblement aux préjugés de son éducation. Peu de temps après, il fut ordonné sous-diacre, et pourvu de l'abbaye de Gimont et du prieuré de Saint-Orens, deux bénéfices situés dans le diocèse d'Auch et produisant ensemble 14000 livres de revenu. Pellisson devint successivement économiste du clergé de Saint-Germain-des-Prés et de Saint-Denis. Le roi ayant consacré le tiers du produit des économats à la conversion des hérétiques, lui confia l'administration de cette caisse. Organiser des bureaux de prosélytisme, inviter les évêques à faire leur cour au monarque en lui envoyant des listes nombreuses de convertis, faciliter ce résultat par des indemnités pécuniaires en faveur des nouveaux catholiques déshérités par leurs parents, et recevoir les actes des abjurations: telles étaient les fonctions de l'espèce de ministère dont Pellisson était chargé. Il paraît que, pour étendre les conquêtes de la croyance qu'il avait embrassée, il fournit les fonds à pleines mains, et reproduisit les traces de la comptabilité désordonnée de Fouquet: du moins la tradition conservée dans

les bureaux des économats ne lui est pas favorable. Il n'oublia point les intérêts des lettres, et fonda un prix de poésie de la valeur de 300 liv., à décerner par l'académie française. C'est à ses démarches auprès du roi, que l'académie de Soissons dut son établissement. Il continua de suivre Louis XIV dans ses campagnes, pour recueillir, par ses propres yeux, les faits qu'il devait transmettre à la postérité ; mais, desservi par M^{me}. de Montespan, à laquelle il avait fait perdre au conseil-d'état un procès dont il était rapporteur comme maître des requêtes, il vit passer entre les mains de Boileau et de Racine son privilège d'historiographe du roi. Cependant Louis, flatté de l'idée de laisser plus d'un monument historique élevé à sa gloire, lui ordonna de continuer séparément son travail. Si le dépit ralentit d'abord le zèle de l'écrivain, l'aiguillon d'une noble concurrence dut réveiller son talent. Son ouvrage resta néanmoins imparfait ; et le public ne connut du travail de ses rivaux que d'informes linéaments ou des fragments trop faibles pour exciter des regrets. Pellisson n'avait pas besoin de ce motif pour être indisposé contre Boileau. Ce poète, rappelant les succès galants de Fouquet, que les femmes ne pouvaient trouver beau, mais qu'elles trouvaient magnifique, avait encadré à la suite le nom de Pellisson. Il avait dit dans sa huitième satire :

Jamais surintendant ne trouva de cruelles ;
L'or même à Pellisson donne un teint de beauté ;
Mais tout devient affreux avec la pauvreté.

Pellisson se plaignit d'être représenté comme le type de la laideur. Le satirique changea son hémistiche, en substituant, *l'or même à la laideur* : l'offensé murmura encore, mais ne

put obtenir une correction. Dans son ressentiment, il puya de sa voix les susceptibles qui s'efforcèrent de crier Boileau dans l'esquisse, et redoubla d'effort près de ce personnage, que l'on refusait le privilège à l'impression de l'ouvrage. Des démarches plus hardies eurent bientôt : il eut avec Leibnitz sur la question de la tolérance religieuse. Bossuet dans la négociation avec le philosophe alla jusqu'à la réunion des églises. Les hors-d'œuvre de la plume derrière lesquels se retranchait Leibnitz, semblaient annoncer bien différemment du résultat en avant. En effet, il était d'obtenir, à la fin, des rapprochements, la libéralité ; et tandis qu'il avait en vue que d'amuser les logiciens, il comptait sur la puissance de Louis XIV pour le complissement de son projet, c'est ce qu'insinuent dans sa seconde lettre à madame de Duras (éd. de Dutens, v. 55) « un endroit où l'éloge » « imitable de M. Pellisson » « triompher, en persuadant » « qu'il est plus grand qu'un » « et par conséquent qu'un » « sus de certaines craintes » « bien de son état. Qu'il » « détourner de vues plus » « plus héroïques, dont » « bien du monde ? qu'il » « que peut-on se figurer » « si que et plus glorieux » « dont le succès serait » « tranquillité de l'Europe » « de la paix de l'Eglise » son mettait la dernière

l'Eucharistie , contre Aursqu'il fut emporté par lie précipitée, le 7 février promptitude de sa mort de recourir aux sacre-ais il avait communiqué peu auparavant, et, le jour même expira, il devait être en son confesseur. La mal-et l'esprit de secte ne man-as de répandre qu'il avait dans la tombe, des senti-indifférence pour le culte ait été un laborieux propa-chansonnier Linière,échoit calomnieux, composa me suivante :

agerai de ma vie
omme avant qu'il soit éteint:
est mort en impie,
Fontaine est mort en saint.

loignage de ceux qui envi-Pellisson dans ses der-nents, vengea sa mémoire ation dont on cherchait à et Bossuet, dans une let-que à mademoiselle de Scu-soin, lui-même, de justi-sentiments religieux (1). fut extrêmement regretté : de son commerce et ses solides inspiraient l'atta-à un plus haut degré que la tion. « Il est bien laid, adame de Sévigné; mais : dédouble, et l'on trouvera le âme. » Il n'eut rien des l'un écrivain remarquable : érita la haute estime que mporains accordèrent à l'é-le son style; estime qui soutenir et passer jusqu'à and les richesses de la lit-ont rendu nécessairement

le goût dédaigneux. Son style, à travers sa noblesse étudiée, n'est pas exempt de négligences et de constructions embarrassées; la continuité de ses longues périodes est fatigante, et messied surtout à l'histoire, genre auquel il s'est principalement appliqué. D'ailleurs, il n'a aucune force d'imagination: c'est toujours la manière uniforme et froide d'un rhéteur qui domine dans ses pages. Sa réputation était encore respectée, lorsque Voltaire lui donna une place dans le *Temple du goût*: les juges difficiles l'y maintiendront, au moins, en considération d'un de ses ouvrages; nous voulons parler des Discours au roi en faveur de Fouquet, tribut d'amitié au-dessus de toute comparaison avec les productions juridiques de cette époque. Dans cette discussion lumineuse, toujours directe et sans digression, le style est noble, abondant, animé par un pathétique naturel, et rarement mêlé de négligences. L'orateur, sans rien relâcher de la justice de sa cause, incline à la clémence l'amour-propre du monarque, par des tournures adroites; la clarté, l'agrément même qu'il répand sur des détails de finance, la force avec laquelle il s'élève contre les jugements par commissaires, constamment odieux à la nation, découvrent son intention d'être entendu, d'être appuyé par l'opinion publique, laquelle ne laisse point de plaider eloquemment, dans les temps où elle n'est pas encore une puissance. Ces discours ont été réimprimés en 1805, avec deux harangues académiques et quelques autres morceaux de faible prose, sous le titre d'*OEuvres choisies de Pellisson*, 2 vol. in-12, par les soins de Désesarts. Voici la liste des ouvrages de Pellisson: I. *Histoire de l'acadé-*

ir la mort de Pellisson, et sur un pas-tour de Louis XIV, par le sieur de tholique, correcteur des comptes, les ames vengés, par Desablons, tome II.

mie françoise jusqu'en 1652, Paris, 1653, in-8°. Trop de vétilles, peu de critique et de discernement dans la louange, une diction parfois triviale et incorrecte, et de nombreuses inexactitudes, déparent cet écrit. L'auteur ne prit pas même la peine de le retoucher dans les éditions subséquentes. Les meilleures sont celles de 1730 et de 1743, 2 vol. in-12, contenant la continuation par d'Olivet, et les notes où cet académicien relève les fautes ou les omissions de son prédécesseur. Dans plusieurs éditions, l'on a réuni à l'histoire de l'académie, le fameux panégyrique de Louis XIV, prononcé, en 1671, par Pellisson, et traduit en anglais, en italien, en espagnol, en latin et même en arabe (*Voy. PÉTIS DE LA CROIX*). II. *Abrégé de la Vie d'Anne d'Autriche*, en forme d'épitaphe, Paris, 1666, in-4°. III. *Histoire de Louis XIV*, publiée en 1749, par l'abbé Lemascrier, 3 vol. in-12. Les faits y sont groupés avec ordre; la narration a de l'agrément. L'auteur s'est attaché à éviter cette monotonie qui rend si fastidieuses tant d'histoires modernes; il traite avec soin la partie politique: mais il n'a pas toujours su donner du mouvement aux formes de son style; il n'a pas assez observé la différence qui existe entre le fond d'une histoire, et les détails des mémoires particuliers, et l'on desirerait qu'il eût sacrifié des particularités et des noms qui n'étaient pas faits pour passer des gazettes à la postérité. D'ailleurs on est en droit de se défier d'une histoire écrite sous l'influence d'une admiration sans bornes, et dont le héros lui-même entendit partiellement la lecture. Cet ouvrage, qui commence à la paix des Pyrénées, ne s'étend que jusqu'en

1672; car un dixième livre réunit les événements jusqu'à de Nimègue en 1678, a été propos ajouté par l'éditeur, appartenant à Pellisson, sous duquel il avait d'abord été publié en 1730. La différence du style du manuscrit, qui provient des papiers de Valincour, ne tient pas de douter que ce soit composé par Racine, sous duquel il parut pour la première fois en 1784. La relation de son sur la conquête de la Lorraine Comté se retrouve imprimée dans le 7^e volume des *Mémoires littéraires* de Desmolets. IV. *Letres historiques et opusculs*, 3 vol. in-12. Les premières sur les campagnes et voyage de 1670 à 1688; les secondes tent en petits morceaux de l'histoire, qui remplissent 24 volumes. Un choix de ces Lettres a été fait par M. Campenon, à la suite des *Lettres choisies de Voiture*, 1806, 2 volumes in-12. V. *Reflexions sur les différends de la religion*, 1686, et suivantes, 4 vol. in-12. Ce recueil recommandable par la netteté de la position, renferme les objections tant de fois présentées contre le principe de la réforme, des réponses de Jurieu, et la correspondance de Pellisson avec Leibnitz. VI. *7 Prières au Saint-Sacrement*, 1694, in-12. *7 Prières au Saint-Sacrement*, tel, pour chaque semaine de l'année, avec des méditations sur les psaumes, 1734, in-18. VII. *7 Prières sur les épîtres et évangiles*, 1734, in-18. VIII. *7 Prières pendant la messe*, qui eut un cours prodigieux. IX. *7 Prières* rapprocher ces livres ascétiques de Sanadon, et des

arpe, éclairé par la grâce. *Face des Oeuvres de Sarra-* trêmement vantée dans le e mademoiselle de Scudéri. n s'était élevé contre les lon- sfaces : pour se sauver de la iction où le mettait celle-ci, qu'il en était des préfaces our des amis, comme des funebres, qu'on devait né- our soi-même, et dont il fal- ndre soin pour autrui. XI. n figure dans la foule des teurs quedeux ou trois mor- ngénieux n'arrachent point obscurité. Il composa des morales et chrétiennes, et grand nombre de pièces ga- zes dernières mêlées aux OEu- n moins médiocres de la com- : La Suze, 1695, 4 volumes irent réimprimées à Trévoux, i. Pellisson y célèbre, sous le Olympe, cette demoiselle Des- ui subjuga Bossuet adoles- t fut, dit-on, sur le point de er à l'Église, par une union lesiraient tous deux. L'abbé y a recueilli, sous le titre *Œuvres diverses de Pellisson*, sies, les Discours et quelques pièces de cet académicien, 1739, 3 vol. in-12. On a en- tribué à Pellisson une relation l'état de la religion, en 1682. ortrait se trouve dans le Re- Éloges de Perrault. — Geor- lisson, frère aîné de Paul, n homme d'esprit, d'un ca- singulier et difficile. Il avait à Castres une académie mé- de catholiques et de protes- il vint ensuite à Paris, où il dans une solitude studieuse en 1677. Il est auteur d'un *age de divers problèmes sur urs choses de morale et au-*

tres sujets, 1647, in-12. Il y agit assez mal le pour et le contre. — Jean PELLISSON, principal du col- lège de Tournon, est auteur d'un Éloge latin du cardinal de Tournon, Lyon, 1534; et d'un Abrégé de la grammaire latine de Despautère, ibid., 1530, in-12. \ F—T.

PELLOUTIER (SIMON), histo- rien, né, en 1694, à Leipzig, de parents français, que la révocation de l'édit de Nantes avait obligés de sortir du royaume, ayant terminé à dix-huit ans ses cours académi- ques d'une manière brillante, fut jugé digne de remplir les fonc- tions de gouverneur des fils du duc de Wurtemberg. Il accompagna, en 1712, ces jeunes princes à Ge- nève, et profita de son séjour en cette ville pour commencer ses étu- des théologiques, qu'il alla conti- nuer à Berlin, sous Lenfant, l'un des théologiens les plus distingués de la communion réformée (V. LENFANT, XXIV, 82). Admis au saint minis- tère en 1715, il desservit succes- sivement les églises de Buchholtz et de Magdebourg, et fut nommé, en 1725, pasteur de l'église française à Berlin. Pelloutier remplit ses de- voirs avec beaucoup d'exactitude, et donna ses loisirs à l'étude de l'histoire, qu'il ne regardait d'a- bord que comme un délassement : il s'attacha surtout à la lecture des historiens de l'antiquité, et con- çut l'idée d'en extraire les passa- ges relatifs à la nation des Celtes, qui, après avoir dominé long-temps sur la plus grande partie de l'Europe, n'a pourtant laissé que des traces inaperçues de son existence. Tel fut le fondement de l'*Histoire des Cel- tes*, dont le premier volume parut en 1740. L'accueil que reçut cet es- sai, engagea Pelloutier à poursuivre

ses recherches avec une nouvelle ardeur ; mais la lenteur du libraire auquel il avait confié son manuscrit, retarda de dix ans la publication du second volume. Dans l'intervalle, Pelloutier remporta le prix proposé par l'académie des inscriptions (1742) sur cette question : Quelles étaient les nations gauloises qui s'établirent dans l'Asie mineure sous le nom de Galates ? Ce nouveau succès le ramena vers ses études favorites que les mauvais procédés de son libraire lui avaient fait abandonner. Il fut reçu bientôt après membre de l'académie de Berlin, et nommé bibliothécaire de cette savante compagnie ; emploi qui lui fournit de nombreuses occasions de montrer l'étendue des connaissances qu'il avait acquises par une sage distribution de son temps. Au milieu de ses travaux, Pelloutier ne s'apercevait pas que sa santé déclinaît chaque jour ; il avait perdu sa gaieté naturelle, et sa maigreur était effrayante : il se décida enfin, par le conseil de ses amis, à se soigner ; mais il ne voulut pas interrompre ses études : des-lors tous les remèdes furent inutiles ; les progrès de la maladie continuèrent et il y succomba, le 2 octobre 1757, à l'âge de soixante-trois ans. Le seul titre de Pelloutier à l'estime de la postérité, est son *Histoire des Celtes* (1) ; mais elle suffit pour lui assurer une réputation durable. Cet ouvrage, imprimé d'abord à la Haye, 1740-50, 2 vol. in-12, a été publié avec de nombreuses additions tirées des manuscrits de l'auteur, par Chiniac, sous ce titre : *Histoire des Celtes et particulièrement des Gaulois et des*

Germanis, depuis les temps jusqu'à la prise de les Gaulois, Paris, 1771, 4°, ou 8 vol. in-12. L'ouvrage est divisé en quatre livres. Le premier traite de l'origine des Celtes, des pays qu'ils ont habités, de leurs mœurs, coutumes et de leurs occupations ; le second, de leurs mœurs, coutumes et de leurs occupations ; le troisième, de leurs lois ; et enfin le quatrième, de leurs cérémonies religieuses. Les philosophes scythes et quatrième livre, plein de détails curieux, n'avait point encore été publié. Chiniac a fait précéder le premier volume, de l'*Eloge* de Pelloutier par Formey, tiré de son *Recueil* de l'académie de Berlin, et a réuni à la fin de ce même volume la *Dissertation* de Pelloutier sur l'expédition de Cyrus en Scythie, et l'autre sur les Romains, extraits du *Recueil* de l'académie de Berlin ; les *Commentaires* de Gibert sur l'*Histoire* de France avec la réponse de Pelloutier dans trois *Lettres* à Gibert, et enfin un extrait des *Vitæ* de Schoepflin avec de Pelloutier. L'habile éditeur a réuni à la fin du second volume les *Dissertations* de Pelloutier sur la *Nouvelle bibliothèque*, l'une sur les temps anciens Gaulois et des Germains, l'autre sur l'abolition de l'esclavage (Voy. CHINIAC, VIII), et une courte analyse suffit pour faire naître l'importance de l'ouvrage de Pelloutier, également

(1) L'école de charité de Berlin a publié deux volumes de *Sermons* de Pelloutier, précédés de la *Vie* de l'auteur ; mais ce recueil n'a rien ajouté à sa réputation.

tendue et l'exactitude de ses
ches, et par la méthode avec
il a su présenter et enchaîner
de manière à en former un
l'histoire. Chiniac, qui avait
les manuscrits historiques de
ier, distinguait ses *Notes* sur
ne géographie (V. tom. II,
s. VI), dont il promettait la
tion. On ignore le sort de ce
crit. Jac. Brucker a donné la
: Pelloutier avec son portrait
a *Pinacotheca*, *decad.* III,
x.

W—s.

OPIDAS, fils d'Hippoclus,
les plus anciennes et des plus
familles de Thèbes, fut lié
inviolable amitié avec Épa-
las, malgré la différence mar-
e leurs goûts et de leur ca-
e. Possesseur de biens immen-
s'empessa d'en faire part
ceux qui étaient dans le be-
aontrant ainsi, dit Plutarque,
ait le maître et non l'esclave
fortune. Mais il ne put rien
ccepter à Epaminondas, qui
it appris à mépriser le faste
richesses (1). Les deux amis
ttaient près l'un de l'autre à
ice; Pelopidas, atteint de sept
es, ne dut la vie qu'au dé-
nt d'Epaminondas, qui le
t de son bouclier jusqu'à ce
irs frères d'armes les eussent
is. Thèbes, comme les au-

lopidas, quoique marié à une femme de
aison, dont il avait des enfants, « ne fut
la de rien plus attentif à conserver ou aug-
son bien. Ses amis le blâmaient un jour,
contrast qu'il avait grand tort de ne tenir
ent compte d'une chose qui était si néces-
saire d'avoir des biens; et il leur répon-
dant : est-elle vraiment ; mais c'est à
par cetty Nicodemus, en leur montrant un
homme boiteux et aveugle. » (Voy. la *Vie*
idas, trad. d'Amyot, VII.) À Part. Épa-
as, on dit que cette réponse fut faite par
capitaine à Pelopidas lui-même, qui cher-
ait persuader que, pour faire le bien, les
sont nécessaires.

tres villes de la Grèce, était di-
visée en deux partis, qui se dispu-
taient le gouvernement. Ceux qui
voulait que la majorité des citoyens
participât à la souveraineté, étaient
appuyés par les Athéniens; et Lacé-
démone soutenait leurs adversaires.
Phebidas, général lacédémonien, tra-
versait le territoire de Thèbes avec
des troupes qu'il conduisait à Olyn-
the; on célébrait alors les fêtes des
Thesmophories, et la présence des
soldats alliés ne parut pas un motif
d'interrompre les cérémonies: mais
Phebidas, sur la demande de Léon-
tides, chef du parti oligarchique,
s'approcha de Thèbes pendant la
nuit, et s'empara de la Cadmée, où il
mit garnison. L'autorité passa alors
entre les mains des nobles; et Péro-
pidas, connu par son attachement
au parti populaire, fut banni avec
quatre cents citoyens. Réfugié dans
Athènes, il y attendit l'instant d'af-
franchir sa patrie d'un joug odieux.
Trois ou quatre ans après (l'an 379
ou 378 av. J.-C.), il sort enfin de
cette ville avec quelques-uns de ses
amis, tous vêtus en chasseurs, te-
nant des filets ou conduisant des
chiens. Ils arrivent à Thèbes, et
s'introduisent dans la ville par dif-
férentes portes, pour écarter les
soupçons: ils sont accueillis par
Charon, prévenu de leur arrivée,
et disposent leurs armes, attendant
avec inquiétude le moment d'en faire
usage. Peu s'en fallut que le complot
n'échouât. Un messenger, parti d'A-
thènes quelques heures après eux,
apportait à l'un des magistrats en
exercice, nommé Archias, une let-
tre qui découvrait tout le plan de
la conjuration: mais Archias, déjà
échauffé par le vin, refusa de lire
cette lettre, en disant ce mot de-
venu célèbre: *A demain les affaires.*

Enfin les conjurés sortent de leur retraite ; et tandis que Charon en conduit une partie au logis des polémarques, Pélopidas se rend avec les autres chez Léontides, qui est égorgé. Les conjurés parcourent ensuite les rues, appelant le peuple à la liberté. Dès que le jour paraît, les citoyens se réunissent sur la place, et déferent tout d'un avis le commandement à Pélopidas, qui, profitant de l'enthousiasme général, fait donner l'assaut à la Cadmée, et en chasse les Lacédémoniens avant qu'ils aient pu recevoir des secours. Thèbes était hors d'état de résister seule à toutes les forces de Lacédémone ; Pélopidas oblige les Spartiates à diviser leurs troupes en leur suscitant une guerre avec les Athéniens : cependant il exerçait ses soldats, et les menait chaque jour à l'ennemi qu'il leur apprenait à braver. Un jour qu'il avait cherché inutilement à surprendre Orchomène, il ramenait ses troupes vers Thèbes, quand, arrivé près de Tegyre, il vit paraître un corps de Lacédémoniens, beaucoup plus nombreux que le sien. Un cavalier thébain, qui les aperçut le premier, courut à Pélopidas, et lui dit : Nous sommes tombés entre les mains des Lacédémoniens. — Et pourquoi, répondit-il, plutôt qu'eux entre les nôtres ? Il fait aussitôt ses dispositions, et donne le signal du combat. La victoire, disputée avec un acharnement égal, fut long-temps indécise. Les Lacédémoniens, qui avaient perdu leurs chefs et leurs plus braves soldats, ouvrent enfin leurs rangs pour laisser passer les Thébains : mais Pélopidas fond de nouveau sur eux, les disperse dans la plaine, et apprend par cette victoire à Lacédémone que ses armées ne sont plus invincibles. Les Spar-

tiates offrent la paix aux autres villes de la Grèce pour réunir tous leurs efforts contre Thèbes. Pélopidas commandait à la bataille de Leuctres le bataillon sacré qui décida la victoire, en attaquant en flanc la phalange lacédémonienne ; mais l'honneur de cette immortelle journée est resté à Epaminondas (V. ce nom). Les deux amis furent nommés (l'an 370 av. J.-C.) polémarques ou chefs de la ligue Béotienne. Ils pénétrèrent ensemble dans le Péloponnèse, ravagèrent tout le pays jusque sous les murs de Sparte, et affranchirent de son joug l'Arcadie et la Messénie. Cependant, à leur retour à Thèbes, ils furent traduits en justice pour avoir gardé le commandement quatre mois au-delà du terme fixé. Pélopidas ne mit pas dans sa défense la même fermeté que son ami : il eut recours à la prière ; il s'humilia devant des juges qu'Epaminondas osa braver. Voyant que son ami suffisait pour conduire les affaires de Thèbes, Pélopidas, à l'exemple des héros fabuleux, va chercher les occasions d'exercer sa valeur. Il offre ses services aux Thessaliens, contre Alexandre, tyran de Phérès, est admis dans Larisse, et contraint le tyran d'ajourner ses projets. Il passe ensuite dans la Macédoine, réconcilie le roi Alexandre avec Ptolémée, son frère, et reçoit, comme otages, Philippe, frère d'Alexandre, et trente jeunes gens des plus nobles familles, qu'il ramène à Thèbes. Il retourne dans la Thessalie, que le tyran de Phérès cherchait à opprimer ; mais à peine y est-il arrivé, qu'il apprend que Ptolémée, après avoir égorgé son frère, s'est emparé du trône de Macédoine. Il marche aussitôt contre Ptolémée pour le punir de sa perfidie.

quelqu'abandon de ses soldats passent tous du côté du roi cédéine, il n'en dicte pas à ce prince les conditions illes il pourra conserver le qu'il a usurpé. Il s'avance ville de Pharsale, avec l'indé châtier de leur défection soldats qui l'ont si lâchement donné; mais le tyran de Phérès vient, et sans respect pour le roi d'ambassadeur dont Pélotaire revêtu, l'emmène à Phérès : retient prisonnier, jusqu'à Paminondas le force de lui la liberté. Pélolidas fut envoyé à Suse, où sa réputation devancé. Il déconcerta, franchise, les mesures des déAthènes et de Lacédémone, et d'Artaxercès un traité contraire aux intérêts de sa patrie : ne voulut recevoir aucun présent du roi de Perse; et l'histoire que ce noble désintéressé fut pas imité par les députés autres villes de la Grèce. Sa terminée, Pélolidas rentre en Thessalie pour punir Alexandre nouvelles infractions à la loi publique : avec des forces inférieures, il remporte plusieurs avantages sur le tyran de Phérès, et le fait dans la plaine de Cynocéphale. Alexandre occupait avec ses soldats les hauteurs voisines, d'où il pleuvait une grêle de traits sur les Thessaliens : Pélolidas, à la tête d'une petite troupe, parvient à passer de sa position; mais lorsqu'il met à sa poursuite est qu'il se trouva bientôt seul avec ses ennemis qui se réunirent contre lui, et il tomba percé de coups, l'an 364 av. J.-C. (*Voy. DIDEROT*, I, 464.) Le corps de Pélolidas fut rapporté à Thèbes

avec une pompe dont Plutarque nous a transmis les détails dans la Vie de ce grand capitaine, qu'il a comparé à Marcellus, tous deux, dit-il, grands personnages, et tous deux morts autrement qu'ils ne devaient (*V. MARCELLUS*). On trouve aussi la Vie de Pélolidas dans le Recueil de *Cornelius Nepos*. W—s.

PELS (ANDRÉ), poète hollandais, mort à Amsterdam, le 3 juillet 1681, fit jouer, en 1668, une tragédie et une comédie de sa composition, chacune en 3 actes; la première intitulée la *Mort de Didon*; l'autre, *Julfus*, nom du principal personnage. Il devint, quelque temps après, l'un des fondateurs et des coryphées d'une société poétique hollandaise, qui avait pris pour devise : *Nil volentibus arduum*. Cette société a enrichi le théâtre hollandais d'un grand nombre de pièces, la plupart traduites du français : elle était fort attachée aux principes de l'art dramatique professés en France. Elle avait aussi sur la grammaire et l'orthographe hollandaise une théorie très-exigeante; et M. de Vries, dans son *Hist. de la poésie holl.* (tome II, page 106), est loin de croire que celle-ci ait eu à se louer de tant de serviles entraves, que les restaurateurs de la poésie hollandaise ont bien fait, selon lui, de secouer de nos jours. Si Pels, dans sa coterie, régénait un peu magistralement les autres, il était également inexorable pour lui-même; et ses entrailles paternelles ne l'ont pas empêché de condamner sa *Didon* et son *Julfus*. Il publia, en 1667, une traduction en vers hollandais de l'*Art poétique* d'Horace, adaptée aux besoins de son pays et de son temps; et quatre ans après, un poème intitulé : *L'Usage et l'Abus du Théâtre*. Par-

mi les poètes contemporains, peu satisfaits du rigorisme de Pels, Antonidès Van der Goes s'est plu à le peindre dans son *Satyre Marsyas*.

M—ON.

PELVERT. V. RIVIÈRE.

PEMBERTON (HENRI), savant anglais, né à Londres, en 1694, étudia la médecine à Leyde, sous Boerhaave, sans négliger cependant les mathématiques, pour lesquelles il avait une sorte de prédilection. Ce fut à Paris qu'il s'affermir dans la connaissance de l'anatomie. Il revint en Angleterre avec l'intention d'exercer son art dans la capitale; et quelques qualités précieuses qu'il possédait au plus haut degré lui promettaient des succès: mais la faiblesse de sa santé lui fit préférer le travail du cabinet. Il se lia intimement avec le médecin Mead, Newton, et d'autres esprits du premier ordre, auxquels il sut se rendre utile. Ayant été nommé professeur de médecine au collège Gresham d'Oxford, il y donna un cours de leçons sur la chimie, qu'il recommença plusieurs fois, et toujours en l'améliorant. Il mourut le 9 mars 1771. Son cours de chimie fut publié la même année par son ami Wilson. Le docteur Pemberton avait aidé Newton à préparer une édition nouvelle de ses *Principia*; et il avait rédigé un tableau des découvertes philosophiques de ce grand homme: *View of sir Isaac Newton's philosophy*, Londres, 1728, in-4°. fig. (1) Parmi

ses autres écrits, on cite: I. *Epistola ad amicum de Cotesii inventis curvarum ratione quæ cum circulo et hyperbolâ comparisonem admittunt, cum appendice*, Londres, 1722, in-4°; opusculé relatif au célèbre théorème de Cotes (V. ce nom), et qui tend, selon Montucla (III, 153), à établir que les découvertes mêmes de Newton se trouvent dans Barrow et Fermat; et celles de ces derniers dans Archimède. II. *Cours de physiologie, en vingt leçons*, Londres, 1773, en anglais. III. *De facultate oculi quâ ad diversas rerum conspectarum distantias se accommodat*, Göttingue, 1751, in-4°, publié par Haller. IV. *Observations sur la poésie*, spécialement sur la poésie épique, à l'occasion du poème de *Leonidas*, de Glover. V. *Plan d'un état libre, ayant un roi à sa tête* (inédit). VI. *Sur l'ode des anciens*; morceau inséré dans la préface de la traduction de Pindare par West. VII. *Sur la dispute concernant les fluxions*, dans le deuxième volume des Œuvres de Robins. Pemberton avait beaucoup contribué à faire connaître cesavant, encore obscur. VIII. *Sur la reformation du calendrier*. IX. *Sur la réduction des poids et des mesures à un seul étalon*. X. *Dissertation sur les eclipses*, etc. De nombreux mémoires communiqués par lui à la société royale sont imprimés dans les *Transactions philosophiques*, du 32^e au 62^e volume. Il soutint une longue controverse avec *Philalethes Can-*

(1) Traduit en français par Roland-le-Virlois, sous le titre d'*Éléments de la philosophie newtonienne*, Amsterdam, 1755, in-8°; id., *augmenté de notes, observations, etc.*, Paris, Didot, 1771, 2 vol. in-8°; en italien (par Crivelli), Venise, 1733, in-8°; et en allemand (par Sak. Maimon), Berlin, 1763, in-8°, fig. Pemberton donna aussi l'édition anglaise du grand ouvrage de Newton: *A Treatise of the method of fluxions and infinite series, with its application to the geometry of curves lines*, Londres, 1736, 1737, in-8°, fig.; et Buffon

le traduisit en français, sous le titre de *Méthode de fluxions et des suites infinies*, Paris, 1740, in-8°, avec une préface qui prouve qu'il n'avait qu'une médiocre intelligence de cette matière, et de laquelle un ami lui fit, heureusement pour lui, retrancher une petite dissertation qui l'aurait couvert de ridicule, pour le sens étrange qu'il avait donné à ce mot latin, *De testudine quadrabilia*, du Virgile. (P. Bossut, *Essai sur l'hist. des mathém.*, 1803, tome II, p. 90.)

sis (le docteur Jurin), dans *ages des savants*, de 1737, 1739. On lui doit une édition de la Pharmacopée, qu'il donna sur l'institut du collège des médecins de 1746, in-8°.; traduite en 1761, in-4°. Après, on trouva parmi ses papiers écrits estimables, en : *Histoire abrégée de la médecine, depuis Menelas jusqu'à présent*. — *Commentaire sur l'opération anglaise des Pneumoniques*. — *Dissertation sur l'usage d'Archimède*. — *Perfection du jaugeage*. — *Dissertation sur la projection sphérique, de Mercator*. *Solutions de problèmes d'astronomie* surtout à la navigation; — *Calcul de la marche d'une comète dans une orbite parabolique*. — *Les biographes anglais* servent de guides, les ouvrages du docteur Pemberton se distinguent par l'exactitude et la clarté du style en est diffus, et l'on voit le travail de l'auteur. L. A. (PIERRE), botaniste français, seizième siècle, naquit à Paris (ou, selon Plumier, dans le comté d'Aix). On ignore l'année de sa naissance et celle de sa mort, ainsi que les détails de sa vie. On sait seulement que Lobel l'ayant rencontré dans le midi de la France, recueillit, dans ses voyages, une quantité considérable de plantes, qu'il communiqua avec lui, et publia, sous le nom de Lobel, ses *Adversaria*. Néanmoins le nom de Pena ne se trouve pas à la tête de l'ouvrage. Ses contemporains lui ont rendu plus de justice que Lobel (Voy. ce nom),

presque tous l'ayant cité avec éloges, et comme son collaborateur. Le *penæa* dédié à Pena par Plumier, est un *polygala* de Linné, de la *Dialdelphie*, n'ayant pas encore de place fixe dans les familles naturelles : il a quelques rapports avec les *épacridées* de Rob. Brown. D—v.

PENN (GUILLAUME), père du législateur de la Pensilvanie, dont l'article suit, naquit, en 1621, à Bristol, d'un capitaine de la marine royale, qui le destinait à la même carrière. Il passa rapidement par les divers grades, et, à l'âge de trente-un ans, fut nommé vice-amiral. Il se signala, en 1653, dans le combat sanglant livré aux Hollandais, non loin de l'île de Texel, et dans lequel leur amiral Tromp fut tué. L'année suivante, il eut le commandement de l'escadre destinée à protéger l'expédition que Cromwell envoya dans les colonies, moins pour former de nouveaux établissements, que pour se débarrasser des soldats dont les plaintes le fatiguaient. Penn mouilla vers la fin de janvier 1655, devant les Barbades, et s'empara de tous les bâtiments Hollandais qui naviguaient dans ces parages sur la foi des traités. Il se dirigea ensuite sur les Antilles, et, après avoir échoué dans une tentative sur Saint-Domingue, surprit la Jamaïque, devenue dès-lors l'une des colonies les plus importantes des Anglais : à son retour en Angleterre, le vice-amiral fut élu député au parlement, par la ville de Weymouth dans le comté de Dorset; mais il ne s'y fit point remarquer. En 1660, il fut nommé commissaire de l'amirauté; et en 1664, il commanda, sous les ordres du duc d'York, une escadre, qui détruisit presque entièrement celle des Hollandais. L'état de sa santé

l'obligea de se démettre de ses emplois ; et il se retira avec sa famille à Wanstead , dans le comté d'Essex , où il mourut , le 16 septembre 1670 , âgé de quarante-neuf ans. Son fils a donné quelques détails sur ses derniers moments. Selon Guillaume Penn , l'amiral fut presque quaker à la fin de sa vie. Il s'écriait , en parlant des excès de ses contemporains : Malheur à toi , ô Angleterre ! Dieu te jugera ! ses fléaux sont à ta porte ! Puis il tint ce singulier discours d'adieux : « Mon fils Guillaume , si » vous et vos amis vous conservez » votre manière simple de vivre , » vous abolirez les prêtres pour » jusqu'à la fin du monde. Enterrez- » moi près de ma mère , vivez tous » en amour , évitez le mal de toute » espèce ; je prie Dieu de vous bénir » tous , et il vous bénira. » (Voyez l'ouvrage de Guillaume Penn : *Point de croix , point de couronne*). La veuve de Penn lui consacra une épitaphe , qui est un précis de la vie de ce marin , et dont on trouve la traduction française dans le *Dictionnaire* de Chauffepié , article *Penn* , Remarq. A. On conserve au Musée britannique quelques-uns de ses plans manuscrits pour l'amélioration du service de la marine. W—s.

PENN (GUILLAUME) , législateur de la Pennsylvanie , et que Montesquieu appelle le *Lycurgue moderne* , fut l'un des chefs de la secte des Quakers , et il les aurait rendus respectables en Europe , dit Voltaire , si les hommes pouvaient respecter la vertu sous des apparences ridicules. Né en 1644 , à Londres , il fit ses premières études à l'école de Chiswell , dans le comté d'Essex , et les continua au collège de Christ-Church , à Oxford , avec assez de succès. Il annonça de bonne heure un penchant

décidé pour la retraite , et il passa seul à méditer tout le temps que ses camarades donnaient aux jeux bruyants de leur âge. Ayant entendu prêcher le quaker Thomas Loë , il cessa d'assister au service des églises réformées , et tint des réunions particulières. Ses supérieurs lui infligèrent diverses punitions pour l'obliger à remplir ses devoirs de piété , selon le rit anglican. A cette époque , un ordre de la cour enjoignit aux écoliers de reprendre la vieille robe ecclésiastique , qui était tombée en désuétude depuis la réformation. Penn se ligua avec quelques camarades pour arracher ce costume gothique à quiconque le portait ; ce qui le fit chasser du collège. Du retour chez lui , il voulut expliquer les motifs de sa conduite. L'amiral , son père , l'interrompit par un souflet , et le mit à la porte. Il se fit voyager ensuite en France et dans les Pays-Bas , espérant que le temps calmerait l'exaltation de sa tête , et qu'il finirait par changer de conduite. Mais les plaisirs du monde avaient peu d'attrait pour le jeune Penn ; et il trouva le moyen de vivre seul au milieu de la société la plus brillante de Paris. Peu après son retour en Angleterre , son père lui fit commencer l'étude du droit , et l'envoya en Irlande diriger l'exploitation des terres considérables qu'il y possédait. Penn ayant retrouvé à Cork le même Thomas Loë , dont l'éloquence l'avait déjà charmé à Oxford , suivit quelque temps ses instructions , qui le décidèrent à partager le sort des Quakers , en faisant publiquement profession de leur doctrine (1). Il fut mis quelque temps

(1) M. Grégoire , dans son *Histoire des sectes et dogmes* (1, 212) , expose les quatre dogmes prin-

n, par ordre du maire de quand il revint chez son lieu de se mettre à genoux ni, dit encore Voltaire, et mander sa bénédiction, sege des Anglais, il l'aborda le sur la tête, et lui dit : « Je en aise, l'ami, de te voir en santé. » Le pauvre père crut ils était devenu fou : il s'alentôt qu'il était quaker, et de sa présence. Cependant itit à ce que son fils pratique, à condition qu'il auours la tête découverte deroi, le duc (dans la suite I), et devant lui. Le jeune ondit qu'il consulterait la livine par des jeûnes et des et déclara ensuite à son l ne pouvait obéir; en conil fut chassé une seconde la maison paternelle. Il a, en 1668, à prêcher assemblées des Quakers; a dans le même temps quelts écrits destinés à raffercor-religionnaires dans leur, ou à les défendre contre es des Presbytériens. L'aple ces écrits causa un grand

nt la base du quakérisme : ce sont, 1°. de la conscience, dont on ne doit Dieu; 2°. refus de tout serment; 3°. guerre; 4°. refus de payer le dime ou ministres d'un culte quelconque. C'est té chrétienne qui n'admette aucun sseurs assemblées religieuses, chacun, une, prière quand il se croit inspiré ie. Pour le surplus, voy. Th. Clarke *of Quakerism*, New-York, 1806, toutes les sociétés chrétiennes, le quète, dit M. Grégoire, une de celles plus d'intégrité dans la conduite, sont a ceuse des autres. Les frères Morobaptistes, qui ont les sectes avec leschers ont le plus d'affinité, sont moins dans toutes les formes extérieures; ment et la division ont commencé à les ces derniers. La quakeresse Barplus grands efforts pour ramener sa rre primitive : elle a échoué en Amérique, on l'a excommuniée com (*Monthly Review*, avril 1805, p. 435.)

scandale. L'auteur fut enfermé, par ordre de l'évêque de Londres, à la Tour, où il resta sept mois, dans un dénuement absolu, mais louant Dieu d'avoir été jugé digne de souffrir pour sa cause. Dès qu'il eut recouvré la liberté, il retourna en Irlande, et continua de s'y livrer à la prédication avec un succès toujours croissant. Il fut conduit devant le lord-maire, en 1670, pour avoir contrevenu à l'édit qui défendait aux non-conformistes de s'assembler : s'étant présenté devant le magistrat avec le chapeau sur la tête, il fut insulté par l'huissier; le lord-maire lui fit remettre le chapeau, mais le condamna aussitôt à l'amende pour ne l'avoir pas ôté lui-même. Penn invoqua la grande charte et les droits des Anglais. Le magistrat, indigné, le fit conduire en prison, et lui intenta un procès. Cependant le jury l'acquitta, malgré les menaces du magistrat : Penn n'en fut pas moins détenu en prison jusqu'au paiement de l'amende, à laquelle il refusait de se soumettre; et il aurait pu languir longtemps dans Newgate, si son père n'eût acquitté secrètement cette obligation. Les persécutions ne faisaient que fortifier son enthousiasme; et sa constance gagnait à son parti de nouveaux prosélytes. Le patriarche de la secte, G. Fox vint du fond de l'Angleterre le voir à Londres; et ils passèrent ensemble dans la Hollande, où le quakérisme comptait déjà de nombreux sectateurs. Penn y retourna ensuite, avec Robert Barclay, visiter (à Hervord), la princesse Palatine, qui n'était pas éloignée de partager les opinions des amis (nom que les Quakers portent en Angleterre et en Hollande) : il fit plusieurs voyages en Allemagne pour propager leur doc-

trine; et il avait même écrit au roi de Pologne, afin de lui demander la liberté de conscience pour les Quakers de ses états. Il revint en Angleterre, recueillir les derniers soupirs de son père, qui, touché de sa persévérance, lui avait pardonné. Il hérita de 1500 liv. sterl. de rentes, et d'une créance de 16,000 liv. sterl. sur la couronne, pour des dépenses faites par le vice-amiral dans des expéditions maritimes. Il épousa une femme fort belle; mais il ne changea point sa manière de vivre. En 1678, le parlement ayant adopté des mesures très-sévères contre les catholiques, Penn défendit avec fermeté, devant un comité de la chambre des communes, le principe de la liberté de conscience. Ayant acquis d'un quaker un terrain considérable dans le New-Jersey, et voulant y ouvrir un asile pour les sectaires de tous les cultes, Penn agrandit, bientôt après, son plan, et se fit céder, en 1684, à titre d'indemnité pour les dépenses faites par l'amiral son père, la propriété et la souveraineté du territoire contigu au New-Jersey, et situé à l'ouest de la Delaware, qui prit dès-lors le nom de *Pennsylvanie*. Penn en publia la description (*A general description of Pennsylvania*, 1685, réimprimée dans le 4^e vol. de ses œuvres choisies), et assura de grands avantages à ceux qui s'y établiraient. Plusieurs familles d'Angleterre et d'Écosse acceptèrent ses offres, et partirent aussitôt sur des bâtiments chargés de toutes sortes de provisions qui devaient leur être distribuées en débarquant. Penn envoya des commissaires pour installer ces familles; et il leur remit en même temps, pour les chefs des peuplades voisines, une lettre dont la diplomatie moder-

ne n'offre pas un second exemple et qui produisit tout l'effet qu'il droit d'en attendre. L'année suivante, après avoir pris congé femme et de ses enfants, dans une lettre qui a été rendue publique, alla visiter la nouvelle colonie fut à l'endroit où est maintenant Philadelphie, sous un vieux chêne qu'il eut, avec les chefs des peuplades sauvages, cette fameuse entrevue qui est devenue le sujet d'un tableau de West (1). Tous les voyageurs s'étant rangés autour de Penn déroula le parchemin, lequel il avait fait écrire le texte en fit expliquer les divers articles par un interprète. Il paya le prix d'achat des terres achetées par les sauvages, et leur donna des présents. Les Indiens répondirent par des discours qui n'ont été mis par écrit. Ayant consulté ensuite les colons, le législateur fit accepter, le 25 avril 1681, la constitution en vingt-quatre articles connue sous le nom de la Charte de Penn; elle a servi, en 1776, de base à la constitution qui existe dans les États-Unis. L'original de la charte qui fut rédigé dans l'espace de quelques jours, est déposé aux archives de l'État, et n'a pas encore été entièrement publié (2). Sur un terrain de trois frères suédois, il fonda la ville qu'il nomma Philadelphie, venue l'une des plus belles du monde; et il ne négligea rien pour assurer la prospérité des colons et pour resserrer l'amitié unissant avec les sauvages. Il est sûr que les Indiens s'étant d'avoir fait une cession de ter-

(1) On l'a gravé en tête de l'*Atlas septentrional* de Lerouge, 1778, in-fol.

(2) Voyez Duponceau, *Discours on the history of Pennsylvania*, Philadelphie

européens, Penn déchira le en déclarant que la terre semmune entre les Anglais et les s, et qu'il ne regarderait les temples que comme un seul livisé en deux parties. Au bout x ans, laissant le gouverne-cinq commissaires, il revint pterre, comblé des bénédic-e tout un peuple dont le bon-tait son ouvrage. Jacques II, vant au trône (1685), parut nguer de la foule des cour- : mais la confiance particu-ue lui témoignait ce prince, iduité avec lequel l'ami de la et de l'égalité faisait sa cour oi ami du pouvoir absolu, et atholique, firent soupçonner le favoriser en secret la reli-omaine; et il se vit obligé de ulper par deux lettres qui su-pprimées dans les journaux. l'expulsion des Stuarts du d'Angleterre, il fut suspect iment à cause de son intimité : dernier roi, et il fut tra-tatre fois devant les juges : la le dynastie s'empara du gou-ient de la Pennsylvanie; les s furent encore inquiétés, et fut condamné à fournir un nnement. Il se tint caché pen-uelque temps; mais, en 1693, anda à être jugé, et fit voir eine la fausseté des imputa-lont on n'avait pas craint de ger. On lui rendit, en 1696, rernement de sa colonie. In-, en 1697, que la chambre devait examiner un bill contre isphémateurs, il publia un let, dans lequel il s'attacha à trer l'impossibilité de déter-avec la précision nécessaire, n doit entendre par blasphè-parvint ainsi à faire ajourner

indéfiniment la discussion de la loi, dont l'application, laissée à l'arbitraire des juges, n'eût été qu'un moyen de tourmenter une foule de malheureux. Penn, ayant perdu sa femme, sur laquelle il a laissé une Notice, et s'étant remarié, retourna, en 1699, avec sa famille, en Amérique, où il fut accueilli comme un père par des fils reconnaissants; il y passa encore deux années, recueillant les témoignages universels de tendresse et de vénération, même de la part dessauvages qui ne le nommaient dans leur langue que le *bon*: ce ne fut pas sans douleur qu'il se sépara des colons, qu'il leur dit un adieu que tout lui annonçait devoir être le dernier. Son départ, motivé par le projet du ministère anglais de le dépouiller de son gouvernement, fut une véritable calamité pour la colonie, qui eut dès-lors plusieurs vicogouverneurs peu propres à remplacer Penn. Les embarras résultant des grandes dépenses qu'il avait été obligé de faire, diverses tracasseries dont la protection de la reine Anne ne put le garantir, et la publication de nouveaux écrits, l'occupèrent pendant quelques années : une lettre qu'il adressa à l'assemblée législative de Philadelphie devenue très-turbulente, eut l'étonnant effet de calmer soudain toute effervescence, et de faire nommer des représentants plus calmes. Mais Penn se vit accablé de dettes; et l'on dit qu'il songeait déjà à vendre toutes ses terres pour sortir d'embarras, lorsqu'une attaque d'apoplexie qu'il éprouva en 1712, en le privant de la mémoire, le força de renoncer à toute espèce de fonctions : dès ce moment, il ne fit plus que languir, jusqu'à sa mort, arrivée, le 30 juillet 1718, à l'âge de 74 ans. Il fut enterré

à Jordan (au comté de Buckingham), dans le tombeau de sa première femme. Son fils continua de diriger la colonie en suivant l'esprit sage et pacifique du fondateur. « Penn, dit M. Clarkson, paraît » avoir eu un cœur bienveillant, une » activité et une persévérance peu » communes, et une grande sagesse » pratique. Dans son extérieur, il » était très-propre; il était ennemi » déclaré du tabac, ce qui lui fit » perdre un peu de sa popularité en » Amérique. Il se distinguait par un » ordre minutieux dans sa vie domestique : il avait dressé un règlement pour les gens de sa maison; ce règlement, qui était affiché, fixait exactement l'heure du lever et du coucher pour les diverses saisons, celle des repas et des exercices de piété. Cependant » l'évêque Burnet peut bien ne pas » avoir tort, lorsqu'il reproche à » Penn un peu de vanité; et il est à » croire que l'honnête quaker a quelquefois mis, par ses sermons, la patience de son auditoire à de rudes épreuves : mais s'il n'était pas entièrement exempt, dans ses entreprises, d'ambition et de vues intéressées, il est certain que la philanthropie la plus pure l'avait toujours dirigé dans la fondation de sa colonie. » Telle est, en effet, l'opinion généralement adoptée. Néanmoins, Franklin a cherché à en faire prévaloir une autre, dans la brochure qu'il publia, en 1759, à Londres, sous le titre de *Revue historique de la constitution et du gouvernement de Pennsylvanie, depuis l'origine*. Le premier plan de la colonie, que Penn communiqua en Angleterre à tous ceux qu'il engageait à l'accompagner en Amérique, dit Franklin, paraît avoir été calqué sur

l'*Océana* d'Harrington. Selon le plan, le gouvernement, purement démocratique, devait résider dans le gouverneur, et tous les colons devaient être réunis en assemblée générale, ou représentés par un conseil de 72 membres, renouvelé par tiers tous les ans; le gouverneur ne devait avoir qu'une voix. Mais, arrivé en Amérique, l'homme de Dieu disparut et l'homme du monde se montra. Il exigea une rente perpétuelle, faible, il est vrai, de tous les colons, prétendant qu'il fallait couvrir aux frais du gouvernement, tant qu'il n'y aurait pas d'impôts. En 1701, il altéra la constitution, au détriment des colons. Il enleva au peuple la nomination du conseil et des fonctionnaires publics : au lieu de donner une voix à trois colons, comme auparavant, en qualité de gouverneur, il prit pour lui-même le pouvoir exécutif, et se réserva le droit de veto aux décisions du conseil. Ce conseil devint une chambre de sénat; il créa en même temps une chambre des communes, déplut surtout aux colons, et Penn s'était attribué le privilège exclusif de traiter avec les Indiens les achats de territoires. Cette colonie s'accrut rapidement par ces achats devinrent une affaire importante, le fondateur tint dans sa dépendance une grande partie des colons. Les rentes perpétuelles, quoique très-légères, haussèrent avec la valeur de la terre et produisirent à Penn et à ses successeurs, des sommes considérables. On n'en mit pas moins des terres sur les propriétés; les héritiers de Penn s'en exemptèrent long-temps en formant une classe pri-

a de *proprietaries*. Leur évint le sujet d'une longue n dans l'état de Pennsylv- x fut pour les contrain- umettre aux charges or- es autres citoyens , que idgea l'exposé historique avons extrait ces détails. lutte très-vive, la classe taries finit par céder au eux de l'opinion publique. larnet paraît avoir eu sur onduite de Penn à la cour s, lorsqu'il a dit de lui : i avait été long-temps en rès du roi, était vain et vait une si haute opinion quence, qu'il s'imaginait ne ne pouvait y résister : it seul de cet avis ; son inant et ennuyeux pou- asser la patience, mais capable de persuader. » membre de la société Londres. On a de lui un bre d'Opuscules en au- ont été recueillis, en fol., précédés de la *Vie* : on les a réimprimés, en 1782, sous le titre *choisies*, 4 vol. Penn avait r du *Journal* de George 'enrichit d'une préface, e plusieurs fois séparé- i a été traduite en fran- ridel, sous ce titre : *His- gée de l'origine et de la de la société dite des V. G. Fox*, XV, 402). On core parmi ses produc- ts de la solitude, ou et réflexions sur la ma- : conduire dans le cours — *Clef* pour discerner la s quakers d'avec les al- bliées par le s ad- chure qui a et au ins

12 éditions. — *Avis de G. Penn à ses enfants*, touchant leur conduite, tant en matière civile qu'en matière de religion. — *Projet de gouvernement pour la Pennsylvanie et le New - Jersey*, 1682. — *No cross no crown*, traduit par Ed. P. Bridel, sous le titre suivant : *Point de croix, point de couronne* ; discours dans lequel l'auteur fait voir, que la seule voie pour arriver au royaume de Dieu, est de se renoncer soi-même, et de porter chaque jour la croix de Jésus-Christ : on y a joint les témoignages de plusieurs personnages savants et célèbres, tant anciens que modernes, qui viennent à l'appui des vérités contenues dans ce traité. Penn composa cet ouvrage, pendant qu'il était prisonnier, à la tour de Londres, en 1668. Voyez l'*Histoire de la Pennsylvanie*, par Proud, Philadelphie, 1745, deux vol. in-8° ; Londres, 1793, un vol. in-8° ; la *Vie de Guill. Penn*, par J. Marsillac, Paris, 1791, deux vol. in-8°, trad. en allemand, par Jean Friedrich, Strasbourg, 1793, in-8° ; et surtout, les *Mémoires de la vie publique et privée de Penn*, par Th. Clarkson, Londres, 1813, deux vol. in-8°, de 1620 pages. Ce dernier biographe a cherché à justifier Penn contre les imputations de Franklin. On peut voir les remarques sur cette Apologie, dans le deuxième volume des *Mémoires de Franklin*, par son petit-fils. M. Duponceau, dans le discours cité plus haut (note 2), fait mention d'une correspondance entre Penn et son ami J. Logan, recueillie, et augmentée de notes par M^{me}. Debora Logan. D—G et W—s.

PENNA (FRANÇOIS-HORACE DEL- LA), capucin-missionnaire, était né en 1680, à Macerata. Il fut envoyé

au Tibet, avec douze religieux de son ordre, en 1719. Après une longue et ennuyeuse route par l'empire du Mogol et le Népâl, les missionnaires entrèrent à Lassa, capitale du Tibet. Il se passa plusieurs années sans qu'on eût aucune information de leur sort. Neuf d'entre eux moururent. Della Penna revint à Rome, en 1735, avec cette triste nouvelle, et représenta les trois religieux qui étaient restés dans la mission, comme des ouvriers épuisés par le travail, par l'âge et les fatigues. Il ajouta qu'il était envoyé par le roi du Tibet, pour demander un renfort de missionnaires, et pour établir une correspondance de secours annuels, et de tout ce qui était nécessaire à la mission. Sur le récit du P. della Penna, le pape et la congrégation de la Propagande nommèrent neuf autres capucins pour la mission du Tibet : ils partirent de Rome, en 1738, chargés de présents et de deux brefs pour le roi du Tibet et pour le grand Lama. Della Penna écrivit à sa Sainteté, en 1742, qu'ils étaient arrivés au Tibet l'année précédente, et que ses présents avaient été reçus avec beaucoup de satisfaction. Les affaires de la mission ayant appelé della Penna dans le Népâl, il mourut le 20 juillet 1747, à Patan ou Hela, dans un couvent de son ordre. Ses confrères lui firent élever un tombeau hors des murs de la ville ; et un brahmane qui lui avait enseigné le tibétain, lui érigea aussi un monument, sur lequel on plaça son épitaphe en latin et en samscrit. Ce fut d'après les renseignements fournis par della Penna, que la congrégation de la Propagande publia l'ouvrage suivant, en italien : *Relation du commencement et de l'état présent du grand royaume*

du Tibet, et de deux autres voisins, Rome, 1742. Ce livre est presque entièrement consacré à la religion du pays, et il se rapporte principalement à établir la conformité qui existe entre les pratiques de la religion du Tibet et celle du Tibet. On a de la peine à croire tout ce que della Penna raconte des effets surprenants de son zèle ; car il se vante d'avoir amené au christianisme le grand Lama et le roi du pays. (On trouve une analyse de ce livre dans le t. xiv de la *Nouvelle Bibliothèque*). *Histoire littéraire des peuples écrits qui se publient*, par M. de la Harpe. Ce laborieux missionnaire consacra 22 ans à l'étude du tibétain sous un docteur de l'université de Lassa ; et c'est sur ses dessins qu'on a gravé les caractères de la Propagande, qui ne sont pas très-beaux (*Voyages en Tartarie* de M. de Murat, tome 1, pag. 344 (qui le désigne sous le nom de Horace Pennabilla)) pour la composition de son *betum tibetanum* (*Voyage en Tartarie*, t. XVII, 416), des matériaux della Penna lui avait fournis. On trouve au P. Horace qu'on doit à l'Oraison Dominicaine, l'explication d'un système cosmogonique, la cosmologie et mythologie tibétaine, la description du Tibet, une description que traduite de la langue d'origine est une relation très-détaillée de la religion des habitants de la contrée en plus de 17 chapitres. Beaucoup d'autres morceaux restés mss., mais dont le P. Horace a fait usage dans son *Alphabet tibetanum*, et qu'il sera toujours fort utile de publier.

imitive , par les raisons qui sont données , d'après M. Abel , dans l'article GIORGI.

E—s.

PENANT (THOMAS) , savant et antiquaire anglais , né le 4 juin 1726 , à Downing , comté de Flint , d'une famille du pays de Galles , et qui pendant long - temps cette famille dont une branche , aujourd'hui éteinte , a porté un titre , celui de *lord Penrhyn* . Avant qu'on lui fit , à l'âge de 17 ans , de l'*Ornithologie* de Linné , décida son goût pour la nature : il se livra aussi ardeur à cette science ; et à 21 ans il quitta l'université d'Oxford , il se mit à faire des courses dans les cantons qui lui paraissaient offrir le plus d'intérêt sous ce rapport.

Le pays de Cornouailles fut le premier qu'il visita. Il en parcourut les montagnes et les mines dès lors qu'à peine il était âgé de 25 ans. Sa première production fut un ouvrage qui parut en 1750 , sans qu'il s'en fût aperçu , dans les *Transactions philosophiques*. C'était une Lettre qu'il avait écrite sur un tremblement de terre ressenti à Downing. Cet ouvrage parut d'abord en français , puis en anglais , et fut imprimé sur quelques lithographies du Shropshire , publié en 1751 . Il fut le premier qui fit connaître du célèbre Buffon un homme qui ne cessa dès-lors de correspondre activement avec lui. Il fut aussi , en 1761 , à publier sa *Revue de la Grande-Bretagne* , ouvrage où l'*Histoire naturelle* de la Grande-Bretagne , le premier volume fut imprimé dans le plus grand format , et entre autres très-belles planches enluminées , l'auteur avait destiné le projet ouvrage à une école de dessin , établie à Londres pour les pauvres natifs du pays de

Galles ; mais le luxe avec lequel ce livre était exécuté , en ayant fort retreint le débit , Pennant le fit repaître en 1768 , et au profit de la même école , en 2 vol. in-8°. Ces deux volumes , qui traitent des quadrupèdes et des oiseaux , ont été traduits en latin et en allemand , par Murr ; un troisième , qui parut l'année suivante , est consacré aux reptiles et aux poissons ; le quatrième n'est que de 1777 , et a pour objet les *vers* , les *testaces* et les *crustacés* , ce qui , comme l'on voit , est loin d'embrasser tout le règne animal , puisque la classe entière des insectes n'est pas décrite. Un voyage que Pennant fit , en 1765 , sur le continent , le mit en relation avec Buffon et avec Pallas. Ce fut alors qu'il conçut l'idée de son *Synopsis* des quadrupèdes ; et il proposa même à Pallas de s'en charger avec lui : mais celui-ci ayant été détourné de ce projet par son départ pour la Russie , Pennant se livra seul à cette entreprise. Ce ne devait être d'abord qu'une sorte d'index ou de tableau des espèces dont Buffon avait parlé dans sa grande histoire naturelle : mais ce tableau s'étendit par degrés. L'auteur y inséra l'histoire de plusieurs animaux qu'il avait observés dans diverses collections , ou recueillis dans d'autres auteurs , et que Buffon n'avait point connus ; et il les disposa tous d'après les grandes divisions imaginées par Ray , en y intercalant seulement les genres établis par Linné. Les descriptions sont courtes et sèches ; les synonymes en petit nombre , et quelquefois rassemblés avec trop peu de critique : néanmoins ce livre , imprimé à Chester , en 1771 , 1 vol. in-8° , fut accueilli avec reconnaissance , parce qu'il était le premier ouvrage un peu détaillé sur les

quadrupèdes où leur histoire fût distribuée méthodiquement, et parce qu'il offrait plusieurs espèces nouvelles, et un assez grand nombre de figures originales, qui, sans être élégantes, donnaient des idées passablement justes des animaux qu'elles représentent. Il a reparu fort augmenté, et sous une plus belle forme, 2 vol. in-4°, en 1781, sous le titre d'*Histoire des Quadrupèdes*; et l'on en a une troisième édition de 1793, aussi en 2 vol. in-4°, avec des planches nouvelles en assez grand nombre. Buffon a profité des deux premières éditions dans ses Suppléments, surtout dans le septième volume; et Pennant, à son tour, a mis à profit, pour la troisième, les Suppléments de Buffon: mais il a tiré parti aussi de beaucoup d'auteurs dont Buffon n'avait pas pris connaissance, de sorte que l'ouvrage de Pennant est encore indispensable à ceux qui veulent étudier l'histoire des quadrupèdes, et le demeurera aussi long-temps que celui de *Schreber* ne sera point terminé, ou que l'on n'aura pas une édition de Buffon faite avec plus de soin que celles qui ont paru depuis la mort de ce grand naturaliste. Les *Genres des Oiseaux*, imprimés, en 1773, in-8°, étaient le programme d'un travail de même nature, que Pennant devait exécuter sur cette classe du règne animal, mais auquel il ne donna pas de suite, probablement à cause des travaux analogues de M. Latham. Il s'était servi, pour ses nombreuses figures, d'un jeune homme nommé Moses Greffith, qui lui resta toujours fidèlement attaché, et qui lui prêta de grands secours pour les dessins de tous ses autres ouvrages. Il l'employa surtout avec beaucoup d'avantage pour orner de vues et de

dessins. 3 Voyages en parties de la Grande-Bretagne d'ouvrage qui n'a pas été bué à sa réputation, qu'il d'histoire naturelle. Il l'Ecosse, en 1759; et cette première excursion vol. in-8°, imprimé à 1771. On connaissait le royaume, et l'on en avait des relations impartiales, l'ouvrage opéra une sorte de succès, il fallut le réimprimer en une année. Partout l'ouvrage cherchait à calmer les divisions, et à faire que l'on s'occupât aujourd'hui, entre les Anglais. Il indiquait des curieux les sites de cette contrée, et il rendait beaucoup de plaisir sans la lecture de ses ouvrages s'y seraient jamais détournés, encouragé par ce succès en Ecosse, en 1772; jusque dans les Hébrides, la course fut décidée in-4°, en 1774 et il y eut encore plus de bien au premier; et les observations occasionnèrent plusieurs améliorations dans les pratiques et économiques de cer- tains arts où les inventions utiles pénétrèrent. Aussi ces voyages ont-ils été réimprimés. La dernière édition, en 1790, est de Londres, 1790. d'assez belles planches remarquables par leur âge, ou par leur antiquité, les sages, les productions de la nature. On y trouve au- tant de tombeaux, et d'autres de peinture ou de sculpture, et les portraits des célèbres, que le voyageur

is châteaux. Il fit un voyage e dans le pays de Galles, en le décrivit d'après le même t avec des ornements du nre, en 2 vol. imprimés en la troisième de Chester à , fait en 1780, parut en 1-4°.; et en 1811, in-8°. ent de sa mort, il en faisait r un à l'île de Wight, ab- t dans le même genre que dents (il parut en 1801, 2 4°.) ; et l'on assure que en a laissé encore un dans de l'Angleterre, et dans le e Durham, dont les dessins i été employés par Grose s Antiquités d'Angleterre ose). Il avait fini par ré- peu-près dans la même ma- t il fit imprimer, en 1790, tion ou Description de Lon- ns laquelle il traite des prin- dices de cette ville et de uités ; elle convint tellement e, que l'on en fit trois édi- mbreuses en 30 mois. La e 1805, in-fol. et in-4°, et mprimée en 1813, in-8°. Le Pennant, dans ses voyages, dans ses traités d'histoire , est sec et peu attrayant ; anecdotes curieuses, les portants dont ils sont rem- r donnent un grand avan- la plupart des écrits de ece, et les rendent indis- s pour la connaissance des qui y sont décrites. On y eaucoup de recherches his- et littéraires, d'un intérêt lant de la topographie ; et le u pays de Galles, par exem- tient une vie détaillée, et e faits curieux, du fameux lindower, ce rebelle Gallois, héros de Shakspeare. Ce-

xxxiii.

pendant, tout en se livrant à ces courses et à ces recherches sur l'his- toire de son pays, Pennant ne négli- geait point l'histoire naturelle. Il donna, en 1781, dans les Transac- tions philosophiques, un Mémoire sur le *Dindon*, où il prouve son origine américaine. Sa *Zoologie arc- tique*, en 3 vol. in-4°, 1784, 85 et 87, et dont la seconde édition est de 1792, ne devait être d'abord qu'un tableau physique de l'Amérique sep- tentrionale. Il en changea le titre, lorsque, dit-il, l'affranchissement des Colonies anglaises lui ôta le droit de compter les habitants des États-Unis au nombre de ses concitoyens. Généralisant alors ses vues, il em- brassa tous les pays du Nord ; et après en avoir décrit, dans son introduc- tion, les côtes et les plages princi- pales, il y joignit une Histoire natu- relle des quadrupèdes et des oiseaux qui habitent les deux continents de- puis le soixantième degré jusqu'au pôle. Ce travail, appuyé sur les récits ou sur les mémoires de plusieurs voyageurs, et sur des collections faites en Angleterre par divers ama- teurs, est précieux pour les natu- ralistes, par les espèces ignorées auparavant, que l'auteur y fait con- naître, et par quelques bonnes figu- res qu'il y donne d'animaux qui n'a- vaient jamais été bien représentés jusque-là, tels que le bœuf musqué, l'élan, et divers oiseaux. Le troisième volume se termine par un chapitre fort abrégé, et assez incomplet sur les poissons, et par un simple cata- logue de quelques insectes de l'Amé- rique septentrionale, dû à Reinhol Forster le père, l'un des naturalistes de la deuxième expédition de Cook. Ce fut aussi avec Forster que Pen- nant entreprit, en 1769, une *Zoo- logie des Indes*, où devaient être

employés environ quarante dessins faits sur les lieux, par les ordres de Jean - Gedéon Loten, ancien gouverneur de Ceylan pour les Hollandais. Loten et Banks devaient prendre part aux dépenses; mais l'ouvrage demeura incomplet: douze planches seulement furent gravées à leurs frais communs; elles représentent quelques quadrupèdes, oiseaux et poissons: Pennant y en a depuis ajouté cinq; les autres sont restées dans la bibliothèque de Banks. Ce petit ouvrage, ou plutôt ce fragment, a reparu en 1790, 1 vol. in-4°, avec des Dissertations de Forster, sur le *Climat de l'Inde*, et sur les *Oiseaux de Paradis*, et avec un catalogue des animaux indiens, mais très-incomplet, et qui ne porte que le titre modeste de *Faunula indica* (1). Lorsque l'âge commença à priver Pennant du plaisir de faire des voyages réels, il essaya de se consoler en composant ce qu'il appelait ses *Voyages imaginaires*, où il rassemblait, sous forme d'itinéraire, les descriptions des lieux données par les géographes et les voyageurs. Il en a paru, de son vivant, un premier essai intitulé: *Vues de l'Indostan*, en 2 vol. in-4°, 1798; et son fils en a publié, en 1800, une continuation, sous le titre général de *Contour du Globe*. L'on assure que l'auteur en a laissé près de 30 vol. en manuscrit, déjà mis en ordre, et enrichis d'un grand nombre de cartes et de figures. Ce laborieux écrivain

(1) Outre les ouvrages mentionnés dans le cours de cet article, on a encore de Pennant: *Voyage de Downing à Alton-Moor*, ibid., 1801, in-8°. — *Voyage d'Alton-Moor à Harrowgate et Brimham Crag*, ibid., 1804, in-4°. — *Voyage de Londres à Douvres et aux environs*, 1801, 2 vol. in-8°. — *Histoire des paroisses de Whiteford et de Holywell*, 1796, in-8°. L'ouvrage français intitulé *Le Nord du Globe*, Paris, 1789, 2 vol. in-8°, est plutôt un extrait qu'une traduction complète de l'*Arctic Zoology*.

termina sa vie, le 16 de à l'âge de soixante-dou été marié deux fois, et premier mariage un Sa santé avait toujours égale; et il croyait de tage à l'habitude de voyages à cheval. Il a 1793, in-4°, une l travaux, sous le t're p *littéraire de feu Tho écrite par lui-même*; dans sa préface, que comme auteur, avait pris fin le 1^{er}. mars comme on vient de le plusieurs fois à la vi velles publications. fut respectable autan ses mœurs furent sim que, il professait les Whigs; et il les a m une ou deux brochur tance. Il reçut des time d'un grand non tés savantes qui l'ado plusieurs villes de l de l'Écosse, qui lui lettres de bourgeoisie. blié son Éloge à la têt *tours du Globe*. On t très-bon article, sur l la Biographie anglaise tome xxiv.

PENNI (FRANÇOIS) *Fattore*, peintre flor en 1488. Dès son enf dans l'école de Rapha çou d'atelier (*Fattor est resté le nom de Fa té de son caractère, tions qu'il manifesta, l'amitié de son maître dait plutôt comme un f un élève, et qui, en fit son héritier conjoi Jules Romain. Il étai*

Dans ses dessins qu'il termina avec un soin extrême, ainsi que son exécution, il imita avec une adresse remarquable la manière de Michel-Ange, qui l'employa dans les bas-reliefs de Léon X, et dans les cartons exécutés pour la chapelle Sixtine et le consistoire. A Rome, il peignit en clair-obscur la voûte d'une maison située sur le mont Janicule; il fit pour l'église de Santa Maria dell' Anima un *Saint Jérôme* de 8 brasses de haut, et *Paul Ermite dans sa caverne*. A la villa Raphaël dans un grand salon de ses travaux, particulièrement les *Loges de Ghisi in the Loggia*. Après la mort de ce peintre, il termina, avec Jules Romain, plusieurs tableaux que Raphaël avait laissés imparfaits, entre autres ceux de la Vigne du Pape, la grande salle du palais. Parmi les ouvrages qu'il acheva ainsi après la mort de son maître, plusieurs ont fait mention de *la Vierge*, qui avait été demandée à Raphaël, par les cardinaux de Monte-Luci, et dont les nombreux travaux ne lui ont pas permis de finir. On trouve dans la partie inférieure où se trouvent les apôtres, est l'ouvrage de Jules Romain, et que la partie supérieure où brille toute la gloire de Raphaël, est du Fattore. Le Vasari affirme qu'elle est l'œuvre de Perino del Vaga. Ce tableau, qui fait partie du Musée du Louvre, fut rendu en 1815. Penni a exécuté seul quelques grandes figures, que le temps a détruites. Il n'a pu faire pour des galeries particulières, sont ignorées. Lors que Jules Romain se fut fixé à Manfrancesco Penni, croyant recréer dans celui qui avait partagé

avec lui l'héritage de leur maître commun, l'amitié qui les avait unis lorsqu'ils étaient élèves, alla le rejoindre dans cette ville; mais refroidi par l'accueil glacé de son ancien condisciple, il prit le parti de se rendre à Naples. S'y étant dirigé par Florence, il peignit dans cette ville pour le château de Mont'Ughello, appartenant à la famille Capponi, une Vierge et l'Enfant Jésus, que l'on y conserve précieusement. Il y avait déjà quelque temps que Polydore était à Naples, lorsque le Fattore y arriva. La protection de Thomas Cambi, Florentin, lui procura un grand nombre de travaux qui lui furent généreusement payés. Il y laissa la grande copie de la *Transfiguration de Raphaël*, qu'il avait exécutée à Rome, conjointement avec Perino del Vaga. Cette copie lui avait été demandée par François I^{er}, qui, ne pouvant posséder l'original, voulait du moins en avoir une imitation qui se rapprochât autant que possible du modèle : mais ce prince ne put même obtenir ce qu'il désirait; car le Fattore, à peine arrivé à Naples, vendit cette copie au marquis del Vasto, qui l'avait appelée dans cette ville : on la plaça d'abord au Saint-Esprit des Incapables, où elle servit d'étude à Lanfranco et aux autres meilleurs artistes de cette école, jusqu'à ce qu'achetée avec plusieurs statues et tableaux précieux, pour le vice-roi don Pierre-Antoine d'Aragon, elle fut emportée en Espagne. Penni forma, dans Naples, plusieurs habiles élèves : il aurait pu s'enrichir, si la passion du jeu ne l'eût point dominé; mais, il y aurait probablement fini ses jours dans l'indigence, si, en 1528, une mort prématurée ne l'eût enlevé à l'âge de 40 ans. Le Musée du Lou-

vre possédait de ce maître une *Sainte Famille*, qui provenait de la galerie impériale de Vienne: elle a été rendue en 1815. — Lucas PENNY, peintre et graveur, frère du précédent, naquit à Florence, vers 1500. Il fréquenta l'école de Raphaël pendant les dernières années de ce grand maître, et acheva de se former d'après les leçons de Perino del Vaga. Il cultiva le genre historique avec succès. Après avoir orné de ses ouvrages les villes de Gènes et de Lucques, il parcourut plusieurs autres contrées de l'Italie; passa ensuite les Alpes, et se rendit en Angleterre, où Henri VIII lui confia plusieurs ouvrages. De là il vint en France; et le Primatice et Maître Roux l'employèrent dans les grands travaux de peinture qu'ils faisaient au château de Fontainebleau. A son retour en Italie, il s'essaya dans la gravure à l'eau-forte, avec succès. La plupart des pièces qu'il a gravées, sont d'après les tableaux de Roux et du Primatice; cependant on en connaît quelques-unes d'après ses propres compositions. Les graveurs qui ont travaillé d'après ses tableaux sont, Martin Rota, George Ghisi, Phil. Galle, etc. Cet artiste n'a pas atteint la célébrité de son frère. Le Musée du Louvre possède un de ses dessins, représentant les *Saintes Femmes au sépulcre de J.-C.*, trouvant à sa place un ange qui leur annonce la résurrection du Sauveur.

P—s.

PENNY (THOMAS), médecin anglais, qui eut quelque célébrité dans le seizième siècle, voyagea en Suisse, dans le midi de la France et de l'Allemagne, et visita l'Angleterre avec un soin particulier. Il mourut en 1589. Penny paraît avoir fait une grande étude de la botanique. Gé-

rard (édit. de Johnson, pag. 434) l'appelle un second Dioscoride, à cause de la connaissance extraordinaire qu'il avait des plantes. Lobel, à qui il en procura beaucoup de nouvelles du nord de l'Angleterre, le nomme son ami particulier. L'Écluse en parle aussi comme de son ami. Il avait reçu de lui plusieurs plantes, avec les dessins et même des descriptions. Parmi celles qu'il cite, se trouve le *Myrto-cistus Pennæ* (*Hypericum Balearicum*), que Penny avait rapporté de Maïorque. Enfin il fut un de ceux qui procurèrent le plus de plantes à Gesner (*V. Oeuvres botaniques de Gesner par Schmiedel*). Il fut aussi très-utile à Wolf, avec qui il travailla fort activement à arranger les manuscrits et les dessins de ce célèbre naturaliste, auxquels il joignit beaucoup de notes de sa main. Il s'était adonné à l'entomologie avec un égal succès. On peut s'en convaincre en lisant, dans sa Lettre à Camérarius (1585), ses questions sur quelques insectes d'Aristote, ainsi que plusieurs passages dans l'ouvrage intitulé : *Insectorum sive minorum animalium theatrum*, commencé par Wotton, Gesner et Penny, et achevé par Mouflet (*V. ce nom, a Suppl.*) Il paraît, d'après la préface de celui-ci, que Penny avait mis en ordre les matériaux des deux premiers, en y joignant ceux qui avaient été recueillis par lui ou reçus de Camérarius, l'Écluse, Turner et d'autres savants, et que Mouflet rédigea la totalité. Il cite souvent Penny dont il copie des descriptions et rapporte des observations curieuses; mais il est impossible d'assigner à Penny, comme aux trois autres, la portion de mérite qui revient à chacun dans la composition de ce petit ouvrage. Nous terminerons c

en relevant un anachronisme par Jungermann. Il prétend Wolf, avril 1589) que Pen- sa ses papiers à Mouflet et à Cela est vrai pour Mouflet, on pour Turner, qui était 1588. D—U.

ROSE (THOMAS), littérateur, né, en 1743, à Newbury, Berkshire, où son père était étudia à Oxford, d'où, dominant goût naturel pour la vie et s'échappa en 1762, et s'em- , dans une expédition secrète Buenos-Ayres, sous le com- ment d'un aventurier nommé para. L'expédition échoua ; ose fut même blessé dans une . Il revint en Angleterre avec té délabrée, reprit ses études rd, entra dans les ordres, et à son père. Il épousa, en une jeune dame qu'il aimait long-temps, et qu'il avait e au milieu des dangers. La , comme il arrive souvent, nça à lui sourire au moment santé détruite ne lui permet- s d'en jouir long-temps : on de lui donner la cure lucra- Beckington et Standerwick, e comté de Somerset, lors- ourut, en 1779, à Bristol, où : allé prendre les eaux. Th. e était doué d'une belle figure, rai courage, d'un caractère illant ; il joignait l'érudition talent remarquable pour la . Ce talent avait quelque rap- vec celui de Gray et surtout lins. Parmi ses Oeuvres, qui imprimées en 1781, (1 vol.), avec une introduction, par rent James Petit Andrews, et rimées depuis, on distingue les *de l'imagination*, poème, et

l'Adresse au génie de la Grande-Bre- tagne. Les Elans de l'imagination (The flights of fancy), sont com- posés de trois petits poèmes : 1°. les *Casques*, en vers blancs ; 2°. le *Carrousel d'Odin*, modelé sur les *Norse Odes* de Gray, et 3°. la *Manie* (Madness), qui passe pour son chef-d'œuvre. *L'Adresse au gé- nie de la Grande-Bretagne*, publiée d'abord en 1776, contre la conduite du gouvernement anglais, est une belle prophétie de l'indépendance de l'Amérique. Les productions de Pen- rose sont estimées, et font partie d'une collection des poètes classi- ques anglais. L.

PENTHIEVRE (LOUIS - JEAN- MARIE DE BOURBON, duc DE), der- nier héritier des fils légitimés de Louis XIV, naquit à Rambouillet, le 16 novembre 1725. Le comte de Toulouse, son père, n'avait point de postérité de son mariage avec Marie- Victoire - Sophie de Noailles, et la comtesse était dans sa trente-septième année, lorsque ce fils leur fut donné. On voulut mêler aux pre- miers exercices de l'enfant, un spec- tacle qui lui donnât du goût pour le service de mer, et le préparât à suc- céder au comte de Toulouse, dans la charge de grand-amiral. De pauvres matelots furent appelés à Rambouil- let, et offrirent à ses yeux une image telle quelle des manœuvres navales. Tandis qu'on cherchait à déterminer l'instinct du jeune prince, déjà il mon- trait les dispositions d'une ame mé- lancolique, et dominée par les affec- tions religieuses. La mort de son père, arrivée en décembre 1737, fit passer sur sa tête le titre de grand- amiral, celui de grand - veneur, le gouvernement de Bretagne, et le commandement de deux régiments, qui prirent son nom. En 1742, il fit

ses premières armes, comme volontaire, au camp de Dunkerque, sous son oncle le maréchal de Noailles. L'année suivante, il combattit avec valeur à la journée de Dettingue, où l'on distinguait encore quatre jeunes princes du sang. A peine venait-il d'être uni à une princesse de Modène, que son devoir l'appela dans la plaine de Fontenoi, où il commanda en qualité de lieutenant-général, et chargea des premiers la colonne anglaise. Les Anglais ayant tenté une descente en Bretagne, le duc de Penthièvre y fut envoyé pour mettre les côtes en état de défense, et il empêcha l'ennemi de rien entreprendre. Là se terminèrent ses services militaires : le reste de sa vie fut rempli par les douceurs de la vie privée, et les soins de la bienfaisance. La mort d'une épouse, et la perte prématurée de son fils, le prince de Lamballe, ajoutèrent à la tristesse habituelle du duc de Penthièvre. Ce prince vertueux, qui, en recueillant la succession du comte d'Eu, se voyait possesseur d'une fortune immense, laquelle répandait le bien autour de lui et faisait bénir son nom, paraissait accablé du poids de la vie, et semblait passer des jours d'exil sur la terre. Incessamment tourmenté par un tempérament qui se prêtait trop bien à l'esprit ascétique, il changeait souvent de lieu, et partout il emportait avec lui un sentiment de malaise. Il protégea la jeunesse de Florian (V. ce nom); et ce fut pour le distraire, et par ses encouragements, que cet écrivain composa des fables. Le séjour de Sceaux déplaisait au prince : mais l'empressement avec lequel le public de la capitale se portait dans ses superbes jardins, devint pour lui un puissant motif d'intérêt; et il embellit à grands frais

cette retraite, où la duchesse ne avait tenu autrefois assez brillante. Louis X^e témoigna le désir de posséder le duc de Penthièvre, en 1783, pour 18 millions. La fermentation excitée d'espérances par le désir vague de réformes eut bientôt fait d'immenses progrès. Une première assemblée notable fut convoquée; et le duc de Penthièvre y présida un des premiers. La reine voulut avoir une entrevue avec lui : suivant le système de la terreur qui commençait à régner, on répandit à ce sujet une ridicule qu'il avait conseillé de prendre des résolutions, et de ne plus se venger, tandis que le roi, dit-on, porterait des habits de burlesque. La réaction parisienne du 14 juillet ayant forcé à fuir chez l'étranger les princes et quelques-uns des seigneurs qui s'étaient opposés à la plus de chaleur au nom des choses, le prince de Penthièvre à Châteaullain demanda au duc de Penthièvre; et ment ému, il lui dit : « Il » que vous qui puissiez » de l'affection des Français » a plus que votre belle » puisse se promettre que » au milieu de l'agitation » selle. » En effet, le duc eût toujours été hors des réactions publiques, et qu'il eût servi une grande popularité, dans une année, dans un voyage en Champagne, il put lui-même combien il était aimé et chéri. Les habitants nommèrent commandant national; et il prêta, en l'honneur, le serment de fidélité

et au roi. Quelque temps après , élu maire par une petite com-
mune de Brie. Les malheurs de la
révolution , la mort tragique de
sa fille la princesse de Lam-
bourg , empoisonnèrent ses derniers
jours. Il mourut à Vernon , le 4
mars 1793 , trente-six jours avant
l'ouverture de la Convention qui mit
les princes de la famille de Bour-
bon en état d'arrestation , et leurs
biens sous le séquestre. Son corps
fut exposé à Dreux , dans un caveau
de l'église Saint-Etienne , où repo-
saient les restes de sa famille. Par
un décret du comité de salut public ,
le caveau fut violé , et les dépouilles
enfermées furent jetées sans hon-
neur dans une fosse commune. Des
amis fidèles en conservèrent la
cendre , de manière que la fille du
duc de Penthièvre a pu , depuis
la restauration , remplir un devoir
sacré envers la mémoire de son
père et de tous ses parents , en éri-
fant à Dreux une chapelle magni-
fique , où l'on a transporté tout ce
qu'on a pu retrouver de la famille
de Penthièvre. Il avait eu six
enfants : la duchesse d'Orléans , hé-
ritière de ses vertus (V. ORLÉANS ,
II , 136) , fut la seule qui lui
survécut. M^{me}. Guénard a donné
une notice romanesque du duc de Pen-
re. Les *Mémoires* sur la vie de
l'empereur , par Fortaire , un de ses
chambellans , 1808 , in - 12 ,
sont exacts et assez complets ; mais
il y disparaît sous des détails
fastidieux et insipides. L'abbé Car-
ra a resserré et corrigé cette es-
quisse de Journal , dans ses *Vies des*
hommes dans les plus hauts rangs
de la société. F—T.

PENZEL (GEORGE). V. PEINS.

PENZEL (ABRAHAM-JACQUES) ,
logographe allemand , et fils d'un

pasteur protestant , naquit en 1749 ,
à Foerten , en Dessau ; il s'appliqua
de bonne heure à l'étude des lan-
gues , s'exerça d'abord dans divers
genres de littérature , et s'attacha
ensuite à la géographie ancienne.
Ayant vécu quelque temps des se-
cours du prince-évêque de Wurz-
bourg , mais se trouvant privé su-
bitement de cette ressource , il prit ,
pour se rendre sans frais à Königs-
berg , le singulier expédient de se
faire enrôler par un officier prussien ,
qui en effet le fit passer en Prusse ,
avec les autres recrues. Par bon-
heur pour le savant enrôlé , le chef
du régiment était ami des lettres , et
le dispensa du service. Ce ne fut pas
le seul avantage que Penzel trouva
à Königsberg. On le chargea de la
rédaction de la Gazette ; et on lui
assigna des honoraires assez consi-
dérables. Mais , peu d'années après ,
il quitta cette ville , pour se livrer à
l'enseignement et à l'éducation par-
ticulière en Pologne et en Silésie. Il
fut , en 1780 , directeur de l'impri-
merie académique , et bibliothécaire
à Cracovie ; puis , après avoir erré
en diverses contrées , il obtint , en
1793 , au gymnase de Laybach , une
place de professeur de poésie , qu'il
ne garda pas plus que ses autres
fonctions. Il travaillait à la gazette
littéraire de Iéna , et était maître de
langue anglaise dans la même ville ,
lorsqu'il mourut le 17 mars 1819.
Par son testament , lu solennellement
à la fête anniversaire de sa naissance
le 17 novembre précédent , il légua
son corps au théâtre anatomique de
Iéna ; ses livres et cartes géogra-
phiques , à la bibliothèque de l'uni-
versité (sous certaines réserves) ; sa
garderobe , à l'association des dames ,
de la même ville ; et ses dettes , au
grand-duc de Weimar. Penzel a

traduit en allemand la Géographie de Strabon, avec des notes, des additions et des cartes, Lemgo, 1775-77, 4 vol. in-8°, et une partie de l'Histoire romaine de Dion Cassius, tome II, Leipzig, 1786-99 (le premier volume n'a point paru). Parmi ses autres ouvrages, on remarque : I. *Dissertatio de Barangis*, et *Vocis caminata origo slavica*, Halle, 1771, in-4°. II. *Triga observat. numismatic.*, Cracovie, 1780, in-4°. III. *De arte historica libellus*, ibid., 1782, Leipzig, 1784. IV. *Essai sur les principes de la foi catholique*, Cracovie, 1782, in-8°. Il a fourni des articles à la *Bibliothèque allemande*, au Journal de Murr, au Journal encyclopédique; il a coopéré à la Pomone de Franconie, à la Gazette de Clagenfurt, etc. En 1798, il avait fait paraître, à Leipzig, le 1^{er} vol. des Lettres qui lui avaient été adressées par des personnes de marque.

D—G.

PEPAGOMÈNE. V. DEMETRIUS, XI, 44.

PEPIN-LE-VIEUX, ou DE LANDEN, maire du palais du royaume d'Austrasie, sous Dagobert et dans les commencements de la minorité de Sigebert, mourut, en 640, généralement regretté. L'histoire remarque avec intérêt, qu'à la même époque et dans la même cour, on vit le roi Sigebert, et trois de ses ministres, Arnoul, évêque de Metz, Cunibert, évêque de Cologne, et Pepin, mériter d'être comptés parmi les saints. Un petit-fils de ce Pepin fut père de Charles-Martel, et aïeul de Pepin-le-Bref, qui fut le chef de la nouvelle dynastie française. C'est à tort qu'on a accusé Clotaire II et Dagobert d'avoir contribué à l'élévation des maires du palais, par

lesquels leur race devait un être supplantée : ces deux rois battirent au contraire, autant fut en leur pouvoir, cette aut envahissante que les grands de l soutenaient avec persévérance qu'elle était à leur nomination. Clotaire II obtint des Bourguign qu'ils n'auraient pas de maire du lais pendant son règne; et Dagobert envoya son fils régner en Austrasie plutôt que de rendre aux peuples ce royaume leur maire du palais-le-Vieux, qu'il retenait sans auprès de sa personne. Aussi ce pin n'eut-il point d'influence dans le gouvernement; on ne connaît aucune grande action : de même un reproche d'ambition ne s'éleva contre sa mémoire; sa réputation est fondée tout entière sur ses vertus privées, et sur l'honneur qu'il fit au chef d'une famille qui avait été le berceau des monarques non-seulement de la France, mais à presque tous les peuples de l'Europe. F—

PEPIN-LE-GROS ou FROTTELOU, petit-fils de Pepin-le-Vieux (Voy. l'article précédent), père de Charles-Martel, aïeul de Charlemagne. Pepin-le-Bref qui devint roi de France et fonda la seconde dynastie carolingienne, contribua beaucoup, par son action, sa prudence, ses grandes qualités et l'art de captiver l'amour des peuples, à avancer une usurpation que sa famille mit un siècle à accomplir. Il reçut le nom de Pepin, si cher aux Austrasiens, quoiqu'il ne descende pas de Pepin-le-Vieux que par sa succession, ces substitutions fictives étaient autorisées par l'usage. Après l'assassinat de Dagobert, la famille de Franks se trouva éteinte en Austrasie; et avant les coutumes observées de Clovis, ce royaume devait rester sous la domination de Thierri :

Austrasiens avaient de tout temps ré la plus ferme résolution d'au milieu d'eux le prince des-les gouverner, ou, à son défaut, former un royaume distinct, régi par un maire du palais, qui ne renvoyait au roi éloigné qu'un homme de forme; cette disposition servait ses projets de Pepin-le-Gros. Le roi était asservi par son maire du palais, Ébroïn; cet homme inspirait d'autant plus d'horreur à la population d'Austrasie, que toutes les vices de son avarice et de sa cruauté se voyaient y chercher un asile, et attendre l'occasion de se venger. Dans l'espoir de tomber sous la puissance d'Ébroïn, les Austrasiens se mirent à secouer le joug de l'autorité royale, et nommèrent, pour les gouverner, les ducs Pepin et Martin Martel. Ébroïn fit la guerre à ces ducs pour les ramener dans le royaume; il remporta sur eux une victoire dans laquelle le duc Martin périt; mais Pepin ne se laissa point abattre par cet échec: il se soutint jusqu'au moment où Ébroïn fut assassiné: cessant alors de garder la neutralité, il porta ses armes dans le royaume de Neustrie, sous le prétexte d'aller obtenir justice à tous les persécutés réfugiés en Austrasie. Thierry le Grand, et n'osant plus contester l'autorité de la cause que défendait Pepin, il le nomma maire du palais, se conformant ainsi que la France, sous la domination du vainqueur, et légitimation de la propagation du royaume d'Austrasie; Pepin resta duc souverain de ces provinces, et ne fut maire que des états de Neustrie; il ne réclamaient point contre l'autorité de Thierry. En paraissant augmenter le pouvoir de ceux qu'ils ne voulaient vaincre, les rois de la dernière race imitaient la politique des empereurs de Constantinople à

l'égard des barbares; et peut-être cette condescendance aurait-elle sauvé les héritiers du grand Clovis, s'il s'était enfin élevé un prince digne de lui succéder. Pepin ne prit point le titre de roi: l'abandon général dans lequel était tombé son oncle Grimoald, lorsqu'il avait cru le moment favorable pour placer son fils sur le trône, indiquait que les Français conservaient encore une vive reconnaissance pour la famille du héros qui les avait établis dans les Gaules; ce sentiment avait besoin d'être ménagé. Quoique le roi ne se montrât point, tout se conduisait en apparence par son autorité: et les victoires que Pepin remportait sur les princes tributaires qui avaient profité des troubles intérieurs pour secouer le joug; l'ordre qu'il rétablissait dans le royaume; ses conquêtes qui en agrandissaient le territoire; le soin qu'il prenait de rappeler les vieilles coutumes, si chères à la nation; les richesses qu'il prodiguait aux églises, son zèle pour la propagation du christianisme, le bonheur dont les Français jouissaient par ses soins, lui attiraient sans doute de nombreux partisans, mais ne pouvaient éloigner les cœurs d'un roi sous le nom duquel tant de bien s'accomplissait. Il fallait d'ailleurs du temps pour accoutumer les grands à voir un souverain dans celui qui était leur égal; et si les Austrasiens dont il était l'idole, lui avaient d'abord donné un collègue en lui confiant le soin de les gouverner, on croira sans peine que les seigneurs de Bourgogne et de Neustrie, auxquels il était à peu près étranger, se seraient promptement ligués contre lui, si, dévoilant tout-à-coup son ambition, il leur eût fourni l'occasion d'éclater. Pepin-le-Gros ne

se trompa jamais sur ce que les circonstances lui permettaient. Il fut averti de la disposition secrète des principaux personnages de l'état, par la mort de son fils Grimoald, qu'il avait fait duc de Bourgogne, et qui fut assassiné au moment où, lui-même étant dangereusement malade, le parti qui lui était opposé, crut arrêter l'usurpation et rappeler le gouvernement à son ancienne forme. Il punit cet attentat avec beaucoup de sévérité, et profita de la terreur des exécutions pour nommer son petit-fils encore enfant, maire du palais de Dagobert II, qui lui-même était en bas âge; entreprise d'autant plus hardie qu'elle attaquait le droit incontestable qu'avaient les seigneurs d'élire à cette place. Pepin-le-Gros, approchant toujours de la royauté, et n'osant s'en emparer, mourut le 16 déc. 714, après avoir gouverné 28 ans la France sous les rois Thierri, Clovis III, Childebert III et Dagobert II. Il laissa pour héritier de ses projets son fils Charles-Martel (V. ALPAÏDE, I, 607). F—E.

PEPIN dit LE BREF, second fils de Charles Martel, partagea la France avec son frère aîné Carloman, en 741, et prit sous son gouvernement la Neustrie, la Bourgogne, l'Aquitaine et quelques autres provinces, sans se donner et sans recevoir le titre de roi. La mort de Charles-Martel ayant paru aux grands de l'état et aux peuples tributaires de la France, une occasion favorable, pour secouer le joug de l'autorité, Pepin, dont la politique a mérité de passer en proverbe, sentit qu'il fallait raffermir le pouvoir, à l'aide d'un nom consacré; et, d'accord avec Carloman, il éleva sur le trône un prince du sang de Clovis, Childéric III, surnommé l'insensé.

A l'abri de ce fantôme royal, il gea une soumission qu'il aurait vainement réclamée pour lui-même. Les Allemands, les Bavares, les Frisons, qui s'étaient révoltés, vaincus, promirent fidélité, et voltèrent encore, étant encouragés par des seigneurs français, qui laissaient aussi se rendre indépendant et même par un frère de Pepin, nommé Griffon, qui se plaignait de n'avoir eu qu'une part trop faible à l'usurpation du royaume. Pepin consacra donc sa vie à la tête des armées, et comme la petitesse de sa taille livrait aux railleries des guerriers, dans un temps où le courage rejetait tout entier sur la force corporelle des actes de bravoure qui méritaient d'être taxés de témérité, n'avaient pas eu pour but de lui attirer le respect des soldats. Quand Childéric III ne prêtait que son nom au gouvernement, ce nom seul excitait l'ambition de Pepin; et lorsqu'il fut devenu Carloman, son frère, abandonna les affaires d'état pour se consacrer à la vie monastique, l'eut rendu seul maître de la France, il résolut d'achever l'usurpation méditée depuis un siècle par sa famille. Son premier soin fut d'apaiser le clergé, qui avait été dépouillé d'une grande partie de ses biens par Charles-Martel; il eut soin de beaucoup d'adresser pour lui-même, parce que ces biens avaient été donnés aux guerriers, auxquels il pouvait les reprendre sans causer un mécontentement nouveau. (Il eut mis les évêques dans son intérêt, il flatta le pape par une soumission grande, qu'on aurait peine à lui faire recevoir si le motif n'en était connu.) Le pape voulait se soustraire aux caprices des empereurs de Constantinople, et sauver Rome de la domination des Lombards, mais

; il n'avait d'espérance que
s Français, dont il sollicitait
ours depuis long-temps : cette
n du chef de la chrétienté bien
, on sentira pourquoi Pepin
prudent de se faire un cas de
ence de l'usurpation, et de le
titre au pape (1). Ayant obtenu
pouse telle qu'il la désirait, il
na Childeric III dans un mo-
nt, monta sur le trône, en 751,
sacré à Soissons par saint Bo-
évêque de Maïence, du con-
ent des seigneurs et du clergé
t alors un rang politique dans
Le titre de roi, si désiré par
n'accrut pas son pouvoir : on
ême affirmer qu'il le diminua;
royauté, qui, sous la première
tait un droit attaché à la nais-
une succession transmise de
conquérant à ses descendants,
elective, comme la mairie du
et resta de plus à la merci
èques par l'influence desquels
nait d'être accordée. Le pou-
monarque fut d'autant plus
que depuis long-temps les
du palais, pour se faire des
us, avaient laissé les seigneurs
er en propriétés personnelles
naines sur lesquels reposaient
e de l'armée, les récompenses
ux braves, et préparé le mor-
ent de la France, tel qu'on le
a le régime féodal. Sans doute,
diminution du pouvoir se fit
marquer pendant le règne de
le-Bref et celui de Charlema-
nais elle ne cessa de se faire
sous leurs faibles successeurs,
l'élévation de la troisième dy-

nastie. En 754, le pape Etienne II
vint lui-même solliciter en France les
secours dont il avait le plus pressant
besoin (V. ETIENNE, XIII, 430) : il
sacra de nouveau Pepin-le-Bref, qui,
par reconnaissance, passa en Italie,
à la tête d'une armée nombreuse,
pour combattre Astolphe, roi des
Lombards. Cette première expédi-
tion ne fut pas décisive : Pepin ne
se rebuta point ; et la seconde fois
qu'il passa en Italie, il dicta la paix
en vainqueur, et donna en propriété
l'exarchat de Ravenne au Saint-Sié-
ge : ainsi, ce roi établit le premier le
pouvoir temporel des papes, comme
il avait le premier reconnu en eux le
droit d'interpréter la volonté du ciel
sur la disposition des couronnes. Au
reste, Pepin ne s'appauvrisait pas en
élevant les papes jusqu'à la souve-
raineté ; car il disposait en leur faveur
d'une principauté qui appartenait aux
empereurs de Constantinople (1) : et
c'est ainsi que tous les états de l'E-
urope moderne se sont formés des dé-
bris de l'empire. Il n'est pas sans inté-
rêt de remarquer qu'au moment où le
pape devenait souverain en Italie
aux dépens de l'empire, les Sarra-
sins commençaient à s'approcher de
Constantinople, dans le dessein de
s'en emparer. De son côté, Pepin
était attaqué par les barbares du
nord, qui cherchaient, dans des cli-
mats plus heureux, les richesses que
leur refusait la nature, et se battaient
pour le pillage, en attendant qu'ils
trouvassent l'occasion de former des
établissements : on les verra repa-
raître sous Charlemagne et ses suc-
cesseurs, assiéger Paris, occuper

fait à neumons etc contesté. M. Aime
publie *Pepin le Bref et le pape Zacha-*
consultation dans laquelle le premier au-
torise par le second à s'emparer de la cou-
s descendants de Cl vis, deumestre fausse,
917, in-8°.

(1) Constantin Copronyme tenta, par la voie des
négociations, de conserver ses droits sur l'Italie ; et
c'est à cette occasion qu'il fit présent à Pepin, en
757, de la première orgue que l'on ait vue en France,
et qui fut donnée par Pepin à l'église Saint-Corneille
de Compiègne.

mais les Vénitiens lui, dans celle de Rialto, ice invincible (V. PAR-p. 35 ci-dessus). Pepin de retour de cette ex-or lorsqu'il tomba malade à il mourut le 8 juillet orps fut enseveli dans la : Saint-Zénon, à Vérone. été marié; mais on igno-de sa femme: il laissa et un fils, le malheureux ue Louis-le-Débonnaire une manière cruelle. On dans le corps des lois quarante-neuf constitu-sin, comme roi d'Italie: et point indignes d'être celles de son père; mais aient-elles été concertées pin passait pour vaillant ambitieux; et les deux fils Charlemagne paraissaient er de ses talents et de la son caractère. Tous deux, nus à la force de l'âge, avant leur père; et le fai-recueillant leur héritage, Europe dans une funeste andant son règne honteux.

S. S—1.

second fils de Louis-le- et de la reine Ermengar-mière femme, fut fait roi : à l'âge de quatorze ans. vec ses frères, Lothaire -Germanique, il prit les tre l'empereur son père, oser au nouveau partage ice venait de faire afin ne portion de son héritage le-Chauve, né de son ma-Judith de Bavière. Une é par l'esprit de faction, à cette époque, Pepin ne maitre de rentrer dans le es intérêts seuls réglèrent

la conduite qu'il tint avec son père. Il vint à son secours en 834, parce qu'il n'ignorait pas que Lothaire, s'il eût été vainqueur, l'aurait exclu du partage de l'empire, et peut-être privé du royaume d'Aquitaine qu'il possédait déjà. Il mourut au mois de novembre de l'année 838, et fut enterré à Sainte-Croix de Poitiers. Louis-le-Débonnaire, excité par Judith, sa femme, donna le royaume d'Aquitaine à Charles - le - Chauve, quoique Pepin eût laissé un fils, connu sous le nom de PEPIN II.—Ce jeune prince, secondé par un parti puissant et par les divisions qui troublaient la France, ne renonça pas à son royaume, et finit par contraindre Charles à s'accommoder avec lui : mais, en 847, les Normands descendirent en Aquitaine, prirent Bordeaux; et les peuples de ces contrées se donnèrent à Charles-le-Chauve, dans l'espoir d'être mieux défendus, ou peut-être seulement par l'inconstance qui ne leur permettait pas de vivre long-temps sous la même domination. Pepin II fut renfermé dans l'abbaye de Saint-Médard de Soissons. Étant parvenu à s'échapper, il prit, en 856, une résolution fatale à la France, et qui ne trouva depuis que trop d'imitateurs; ce fut de s'unir aux Normands, de les seconder dans leurs courses sanguinaires, enfin de s'en faire des alliés. Il les conduisit à Poitiers, qu'il pilla; et il exerça de grands ravages en diverses autres contrées de l'Aquitaine. C'est la dernière expédition de ce prince, dont l'histoire fasse mention. Il mourut l'an 839, laissant un fils, nommé Pepin, qui lui succéda, et qui mourut en prison; un second fils, Charles, qui fut archevêque de Maïence, et mourut l'an 863; et deux filles mariées, l'une, au comte d'Auver-

gne , et l'autre au comte de Limoges.

F—E.

PEPOLI (ROMÉO) , tyran de Bologne , dans le quatorzième siècle , fut le premier de cette famille qui acquit quelque célébrité ; il passait pour le plus riche particulier de l'Italie. Un préjugé de naissance avait engagé ses ancêtres à s'abstenir du commerce , mais non pas de l'usure : ils prêtaient à gros intérêts leurs fonds aux négociants de Bologne ; et ils les avaient ainsi tellement accrus , que Roméo de Pepoli se trouvait , en 1320 , disposer d'un revenu de cent vingt mille florins d'or , ou un million et demi de francs , dans un temps où la rareté du numéraire lui donnait une valeur quatre ou cinq fois supérieure à celle qu'il a aujourd'hui. Roméo résolut de se frayer , avec cette immense fortune , un chemin à la tyrannie ; il acheta la faveur du bas peuple par ses largesses : souvent aussi il essaya de se le concilier en protégeant les malfaiteurs , qu'il s'efforçait de soustraire aux tribunaux et aux lois ; et l'aveugle multitude lui en faisait un mérite , comme s'il eût été l'ami des malheureux et des opprimés. Par ces artifices il réussit à former dans la république un parti nombreux , qui prit son nom de l'*Eschiquier* que Pepoli portait dans ses armes. Cependant Roméo , marchant trop rapidement vers l'exécution de ses projets , excita la jalousie des républicains les plus zélés : il s'était rendu maître de l'élection du podestat ou grand-juge , et il ne dictait plus aux tribunaux que des sentences partiales ; les amis de la liberté firent alors sentir au peuple à quel prix ce citoyen ambitieux voulait vendre ses bienfaits : le 17 juillet 1321 , ils appelèrent aux armes tous les vrais républicains ; ils attaquè-

rent dans sa maison Roméo tous ses partisans abandonnés et qui s'enfuit par une porte béc , tandis qu'on répandait l'ordre des sacs d'argent de populace , pour l'arrêter d'course. Toute la famille de fut exilée de Bologne ; ses biens furent confisqués , ses maisons et les principaux de ses partisans furent enveloppés dans sa disgrâce. Roméo se retira auprès du pape en Italie , et mourut en son exil. — Son fils , Tadé PEPOLI , héritier des débris , très-considérables , de sa fortune et du crédit qu'il avait acquis à d'un parti , entra dans sa patrie le 17 février 1327 , lorsque les Bolognois pour se défendre contre les Guelfes soulevèrent leur république. Le légat , Bertrand du Puy , avait affecté un zèle extrême pour le parti Guelfe ; il avait accusé les Gibelins de favoriser secrètement son parti à la grande cause de la liberté. Le légat Bertrand du Puy vint sept ans à Bologne , et , par son autorité arbitraire , il en changea les lois et les mœurs. A peine avait-il été chassé par une révolution le 17 mars 1334 , que Pepoli força de recueillir le fruit de sa révolution : il le fit dans le peuple dans une agitation tumultueuse ; il le fit soulever à plusieurs reprises pour servir ses haines personnelles , qu'il attribuait à la cause Guelfe et à la liberté. Dès la fin d'avril 1334 , il exila un grand nombre de citoyens recommandables par leurs vertus , mais dont le crédit lui portait ombrage ; il accoutuma ainsi le peuple aux proscriptions et aux mépris. Pendant quatre ans des

étraires souvent précédées par neutes que Pepoli dirigeait, ent la république de tout ce avait de plus illustre , et irent toujours plus l'ancien de la liberté. Enfin , Taddeo poli, ayant gagné à prix d'ars mercenaires allemands qui saient la petite armée de Bologne, se fit proclamer seigneur par le 28 août 1337 , et investit , par les consuls, de la sou- eté de sa patrie. Il se maintint trône , comme il s'y était élé- r des intrigues et par des pros- ms. Il n'engagea sa patrie dans : guerre; mais Bologne perdit, et son administration, l'in- : qu'elle exerçait auparavant reste de l'Italie : sa popula- son commerce et sa richesse èrent rapidement ; et le tyran me, si riche comme particu- levint pauvre comme souve- Les états voisins se rempli- exilés Bolonais, qui s'effor- vainement d'armer pour leur , des libérateurs ou des ven- et Pepoli, toujours en danger ur menées, dissipa ses tré- our les prévenir. Il mourut 48, après un règne de onze es deux fils, Jean et Jacques, ccélérent conjointement.

S. S—1.

POLI (JEAN ET JACQUES DE), Taddeo, furent seigneurs sou- de Bologne, de 1348 à 1350. ux frères ne tardèrent pas à : combien était mal assurée la : aineté à laquelle ils venaient venir par la mort de leur père. iple sur lequel ils régnaient, les ut ; les plus anciens et les plus alliés de Bologne, les Floren- 'étaient aliénés d'eux ; des ty- loux et ambitieux entouraient

leurs états ; et le général de l'Eglise, Hector de Durafort, comte de Ro- magne, dont ils avaient recherché la protection, n'était pas moins per- fide que les ennemis dont ils se dé- fiaient le plus. Les Pepoli décou- vrirent, en 1350, un complot formé à Bologne, de concert avec ce comte, pour les assassiner. Cependant, tel était le danger de leur situation, ou l'adresse du comte, qu'ils furent obligés de lui rendre leur confiance, et de lui prêter la plus grande partie de leurs troupes pour faire la guerre en Romagne. Jean de Pepoli se ren- dit lui-même au camp de Durafort, pour concerter avec cet allié perfide les opérations de la campagne. Il y fut arrêté, le 6 juillet 1350, au mé- pris de l'hospitalité et de la foi pu- blique. Aussitôt après, le comte de Romagne ramena son armée devant Bologne, pour en chasser Jacques de Pepoli, qui, dans l'effroi que lui causa cette trahison, implora vai- nement les secours de tous ses voi- sins. Les Bolonais eux-mêmes pro- fitaient de son embarras pour se pré- parer à la rebellion ; les campagnes étaient ravagées par l'armée enne- mie, la ville mise à contribution par les soldats auxiliaires de Pepoli. Ce- lui-ci racheta cependant la liberté de son frère par une rançon de qua- tre-vingt mille florins ; mais après avoir lutté quelque temps contre les difficultés de sa situation, il vendit sa patrie à l'archevêque Visconti, seigneur de Milan, pour deux cent mille florins, trahissant également, par ce marché honteux, ses com- patriotes, et le parti Guelfe, auquel ses ancêtres avaient toujours été at- tachés. Les Pepoli, ayant ainsi livré Bologne aux Visconti, le 23 octobre 1350, se retirèrent dans quelques châteaux dont ils s'étaient réservé

la propriété. Mais ils ne jouirent pas long-temps du prix de leur infamie. Jacques, accusé d'avoir conspiré pour livrer Bologne aux Florentins, fut mis à la torture, et condamné, avec son fils Obizzo, à une prison perpétuelle. Jean fut retenu à Milan sous une garde sévère : les châteaux-forts qui leur avaient été laissés en lieu de leur fortune furent repris ; et les restes de cette fortune qui avait nourri l'ambition de leur aïeul, leur furent enlevés. La famille des Pepoli ne s'éteignit point cependant ; elle rentra dans la suite à Bologne : mais n'étant plus distinguée entre ses égales, elle s'attacha aux Bentivoglio, qui, dans le temps de la grandeur des Pepoli, avaient été leurs créatures. S. S—1.

PEPUSCH (JEAN-CHRISTOPHE), compositeur, né à Berlin, en 1667, montra dès son enfance de grandes dispositions pour l'art musical : à l'âge de 14 ans, il joua du violon à la cour de Prusse, et fut chargé d'enseigner la musique au prince royal. Six ans après, s'étant rendu en Hollande, il commença d'y publier des morceaux de sa composition ; puis il alla s'établir en Angleterre, où il joua d'abord dans l'orchestre de Drury-lane : en 1707, il fut chargé d'adapter les airs de Scarlatti et Bononcini, aux paroles traduites d'un opéra italien, *Thomiris*. Il publia des sonates, des cantates, et fut nommé, en 1713, docteur en musique par l'université d'Oxford. Le duc de Chandos lui ayant procuré la place de maître de chapelle à Cannons, il composa des antennes et d'autre musique d'église. Il n'abandonna pourtant pas le théâtre : en 1715, il mit en musique la pièce de Cibber, *Vénus et Adonis*, et, l'année suivante, la *Mort de Didon* ; l'une

et l'autre eurent quelque succès au théâtre de Drury-lane. O de lui, en 1723, au concert Buildings, une ode pour la Sainte-Cécile. Engagé avec des artistes pour les îles Ber était déjà embarqué ; mais à la frage du bâtiment l'ayant à Londres, il y passa le reste de sa vie, livré à la composition et à l'étude de la théorie de la musique, surtout de celle des anciens. Son mariage avec la cantatrice Marguerite de l'Epine, qui gagnée par son talent une somme de 10,000 liv. sterl., lui donna une sorte d'aisance. Il composa le *Sieur de l'Alsace* (1717), s'adjoignant à Gay pour les airs du fameux opéra de *L'ouverture* est de lui. On le considère comme un des fondateurs de la science moderne de la musique ; il s'occupe uniquement, à l'égard de vieilles compositions, de la théorie de l'harmonie, qu'il développa en 1731, et qui fut, à ce qu'on croit, mis en anglais par d'Abercorn, qui, dit-on, le système de Pepusch et l'auteur même, fut le résultat de sa prédilection pour cette méthode. Il soumit aussi à la société royale un Mémoire sur le même sujet, et se fit une riche bibliothèque d'anciens ouvrages de musique harmonique. Depuis 1731, organiste de Charterhouse, il mourut en 1752, laissant la réputation d'un profond théoricien et d'un grand compositeur. Ses compositions, dépourvues d'originalité, n'eurent jamais de vogue : Pepusch ne cachait point son indifférence pour le génie de son art, peu de cas de Handel, qui le traitait Pepusch de pédant, et Burney, dans son *Essai*

us, regarde comme le trapusch le plus utile aux jeu-
ciens, son édition très-cor-
sonates et cantates de Co-
bliée en 1752. Il disait un
docteur : « Quand j'étais jeu-
ais résolu de ne jamais inf-
sans avoir appris quelque
ie je ne savais pas en me
La seule ambition de Pe-
pendant les dernières années
, dit encore Burney, » paraît
é d'acquérir la réputation
fond théoricien, très-versé
musique des anciens. » S'atta-
mathématicien Moivre, et
Scott, qui l'aidaient à calcu-
oportions, et à reconstruire
ne grecque, il s'enfonça dans
es, échelles, diagrammes,
s, lemmes et proportions
iques, arithmétiques et har-
s des Grecs : mais avec tout
ntisme, et son aveugle admi-
bur la musique des anciens,
ertainement rassemblé plus
sur la théorie de la musique
, et étudié plus de compo-
rieuses, qu'aucun musicien
temps ; et quoique entière-
pourn d'invention, il était
de corriger les productions
s de ses contemporains. Il
esi grande prédilection pour
rités, et il était tellement
re dans son art, qu'il ne re-
comme véritable musique,
e qui était ancienne et am-
z. Cependant, tout en en-
t le génie de ses élèves par
es surannées, il connaissait
es lois mécaniques, de l'har-
qu'en jetant un coup d'œil
partition, il pouvait d'un
plume adoucir les passages
brusques, et en faire sor-
monie. D—G.

PERAC. (ETIENNE DU). V. Du-
PERAC.

PERARD (ETIENNE), mort en
1663, à 73 ans, doyen de la cham-
bre des comptes de Dijon, sa patrie,
avait étudié à fond tout ce qui re-
garde l'histoire de Bourgogne. Du
nombre, considérable des manuscrits
qu'il a laissés, on n'a fait imprimer
qu'un *Recueil de pièces servant à
l'histoire de Bourgogne*, Paris,
1669, in-fol., édition peu correcte.
— Son fils, Jules PERARD, conseiller
au parlement de Dijon, mort en
1690, est auteur de plusieurs pièces
françaises et latines, en vers et en
prose. — On a encore, d'un Bénigne
PERARD, avocat dans la même ville,
et à la même époque, diverses pié-
ces sur les événements de son temps
et de son pays. T—D.

PERARD-CASTEL (FRANÇOIS),
savant canoniste, né, en 1647, à
Vire, en Normandie, fut élevé sous
les yeux de son oncle, banquier
expéditionnaire en cour de Rome,
et qui avait acquis une grande expé-
rience dans les matières bénéficiales.
Après avoir achevé son cours de
droit, il se fit recevoir avocat, et
ne tarda pas à se distinguer au
barreau de Paris. Il succéda à son
oncle dans la charge de banquier,
qu'il remplit avec beaucoup de zèle
et de désintéressement, fut reçu
avocat au grand conseil, et se par-
tagea entre la plaidoirie et le travail
du cabinet. Une application exces-
sive détruisait rapidement sa santé ;
et il mourut en 1687, regretté pour
ses talents et l'affabilité de son carac-
tère. Ferrière a publié l'Éloge de Pe-
rard dans ses *Additions aux Vies
des jurisconsultes*, par Taisand (K.
ce nom). On a de lui : I. *Paraphrase
du Commentaire de Damoclin sur
les Régles de la chancellerie Ro-*

maine, Paris, 1683 ou 1685, in-fol. Perard a sagement retranché de ce commentaire les digressions qui le défiguraient, et l'aigreur contre la cour de Rome, qui y perçait de toutes parts. II. *Traité sommaire* de l'usage et de la pratique de la cour de Rome pour l'expédition des signatures, in-12. Cet ouvrage a été réimprimé plusieurs fois : on recherchait autrefois l'édition de Paris, 1717, 2 vol. in-12, augmentée par Guill. Noyer. III. Des *Remarques* sur les Définitions du droit-canon sur les matières bénéficiales (par Desmaysous), ibid. 1700, in-fol. Cette édition était la seule recherchée. On faisait beaucoup plus de cas, selon Camus (*Bibl. d'un avocat*), des remarques de Perard, que des définitions elles-mêmes. IV. *Nouveau Recueil de plusieurs questions notables* sur les matières bénéficiales, ibid. 1689, in-fol. 2 vol. La Dissertation sur les pensions, qui est dans le 2^e volume, est d'une autre main. W—s.

PERAU (GABRIEL-LOUIS CALABRE), littérateur et éditeur, naquit, en 1700, à Semur en Auxois, d'une famille pauvre : il crut suivre sa vocation en embrassant l'état ecclésiastique ; mais il n'avait fait qu'obéir aux vœux de ses parents, et il ne tarda pas à s'en repentir. Une passion violente lui fit oublier quelque temps ses devoirs ; il reconnut enfin sa faute, et prouva par sa conduite que son repentir était sincère. Il demanda et obtint la permission de rentrer dans la maison de Sorbonne, où il acheva ses études théologiques ; mais il refusa de recevoir la prêtrise, parce qu'il s'en jugeait indigne. L'abbé Perau, lié avec Querlon, attaché alors à la bibliothèque du Roi, osa, d'après les conseils de celui-ci, recommencer ses études sur une base

plus large et plus solide. Il s'appliqua surtout à l'histoire ecclésiastique, et prépara une édition des *Lettres* d'Yves de Chartres dont il revit le texte avec grand soin ; mais il abandonna ce travail important, dans la crainte de ne pas trouver un libraire qui consentit à en faire les frais. Il publia plusieurs bonnes éditions d'ouvrages d'une utilité plus grande et dont la rareté faisait souvent réimpression. Il se chargea de continuer les *Vies des Hommes illustres de France*, par d'Alembert, et donna quelques ouvrages de sa composition, qui furent très-bien reçus. La perte de la vue l'obligea d'interrompre ses travaux, auxquels il avait associé Turpin, jeune littérateur beaucoup de mérite. Il se résigna à cet accident et vécut quelque temps du fruit de ses économies. Les amis pour lesquels il avait travaillé se résolurent de venir au secours de l'abbé Perau ; mais le comte de Laverdy, informé de sa situation, lui fit accorder, sur la demande du roi, une pension de 1200 livres, qui suffisait à ses besoins. Peu d'années après, Grandjean, chirurgien, lui fit, avec succès, l'opération de la cataracte ; et il se remit à reprendre ses travaux littéraires quand il mourut le 31 mai 1761, moins accablé d'années qu'on le croit. Indépendamment des ouvrages de la *Médecine des Pauvres*, de *Des Oeuvres choisies de Bossuet*, de *Des Oeuvres de Bossuet*, de *Saint-Réal*, de *Description de Paris*, par Brice, et de l'*Histoire de la Littérature* par Pignaniol de la Force ; et de *l'Histoire des Révolutions de l'Empire des Arabes*, par Marigny ; des

aquelot, et des *Lettres de* , etc. (1), on a de l'abbé *Lettres au sujet de M. le le Tavannes*, accusé de ris) 1743, in-12. II. Le s *Franco-Maçons*, ibid., 12. III. *Recueil A. B. C.*, 1745-62, 24 vol. in-12. collection de pièces historiques bien choisies; l'abbé a publié que les deux premières; Mercier Saint-Léger le troisième; Querlon, a Porte, Barbazau et Graeu part à ce recueil. IV.

Hommes illustres de V. d'AUVIGNY, III, 98). rau en a publié les tomes III. Ces onze volumes ne it que douze Vies; elles étendues et plus intéressantes qu'a rédigées d'Au- La *Description historique royal des Invalides*, Paris, in-fol., avec des plans figures gravées par Coe histoire est plus estimée e Granet (V. ce nom). VI. s *Jérôme Bignon*, ibid., 12: elle forme le 27^e. vol. les *hommes illustres*. On e Notice assez étendue sur ns le *Nécrologe des hommes de France*, pour l'an- W—s.

ULT (GUILLAUME), en *aldus ou de Petrá altd*, igieux de l'ordre de Sainte, dans le treizième siècle, du diocèse de Vienne, en . Il s'acquies beaucoup de par sa piété, ses talents,

pas jugé à propos d'ajouter cet article à l'élle des différentes éditions publiées e des préfaces, des notices et des ad- es curieux la trouveront dans la *Fran- l'Hebraï*, et dans le *Dictionnaire des M. Barbier*.

et gouverna le diocèse de Lyon, en qualité de suffragant, pendant que Philippe de Savoie occupait ce siège, sans avoir jamais reçu les ordres sacrés. Pérault mourut en 1275. On a de lui, une *Somme des Vertus et des Vices*, dont la dernière édition est de Paris, 1663, in-4^o.; Gerson en faisait grand cas; — un *Commentaire sur la règle de saint Benoît*, imprimé en 1500, in-8^o, sans nom de lieu, d'année et d'imprimeur; — un recueil de *Sermons*, dont il y a un grand nombre d'éditions; — un traité *De eruditione Religiosorum*, qui vit le jour sous le nom d'Imbert, général des dominicains; — un autre traité *De eruditione principum*, imprimé pour la première fois à Rome, en 1578. T—D.

PERCEVAL (SPENCER), homme d'état, second fils de Jean comte d'Egmont en Irlande, et baron Lovel et Holland en Angleterre, naquit à Londres, le 1^{er}. nov. 1762. Son père, placé à la tête de l'amirauté, pendant le ministère de lord Bute dont il était l'ami, avait espéré profiter de cette liaison pour faire arriver ses enfants aux premiers emplois; mais il mourut avant que le jeune Perceval eût atteint sa huitième année. Celui-ci prit ses degrés, suivit la carrière du barreau après sa sortie de l'université de Cambridge, et se montra l'un des admirateurs enthousiastes de l'éloquence de Pitt. Il attira sur lui pour la première fois l'attention du ministre par la publication d'une brochure politique, qui avait pour but de prouver qu'une accusation (*impeachment*) n'est pas interrompue par la dissolution du parlement qui l'a admise (Affaire d'Hastings). Choisi par l'influence de sa famille pour représenter au parlement le

bourg de Northampton, il ne suivit point l'exemple des nouveaux élus, qui s'empressent ordinairement de prendre place dans les rangs de l'opposition, et cherchent à fixer sur eux les yeux du public en attaquant, dans quelque discours d'éclat, les opérations du gouvernement. Perceval suivit une autre marche; et le 2 juin 1797, lors de l'insurrection de la flotte mouillée au Nore, Pitt ayant présenté un bill contre tout complot tendant à exciter la sédition, Perceval proposa un mode d'opérer qui abrégait les délais, et fut d'avis d'accorder au gouvernement un pouvoir discrétionnaire pour emprisonner ou déporter les coupables. L'année suivante (4 janvier 1798), à l'occasion d'un bill *sur les taxes assises*, qu'il soutint avec beaucoup de chaleur et de talent (1), Perceval attaqua vivement l'opposition, et Fox en particulier, dans un discours d'une grande étendue. Depuis ce moment, il parut s'occuper plus spécialement de matières de finance; et il prit la parole toutes les fois qu'il en fut question, dans la chambre des communes. En juin 1800, il demanda, sans succès, qu'on apportât quelques changements à la législation sur l'adultère; et il se montra, dans la même session, l'adversaire des catholiques, en défendant le bill de l'*Institution monastique*. Peu de temps après (1801), il parut, comme conseil de la couronne, dans les procédures dirigées contre les clubs, qui, sous prétexte de s'occuper d'une réforme parlementaire, tendaient à plonger l'Angleterre dans

l'abîme des révolutions. Quasi tous les accusés eussent été déclarés *non coupables* par le zèle que Perceval avait déployé; cette circonstance n'en fut pas récompensée. Nommé d'abord procureur-général, sous la première administration de M. Addington, l'année suivante (1802) procureur-général. Il avait de nombreuses preuves de son éloquence; ministre de Pitt, en se consacrant pour l'union de l'Irlande, il ne montra pas moins sous M. Addington, en soutenant avec chaleur le bill pour la réforme des abus qui s'étaient glissés dans la marine: il eut même à ce sujet une altercation avec lord Temple, venant de passer du côté de l'opposition. Partisan outré de la guerre contre la France, Perceval s'exprima hautement, en 1803, qu'il n'y avait y avoir qu'une opinion sur la nécessité d'arrêter les progrès d'un ennemi si dangereux. Lorsqu'en 1805 la pétition des catholiques d'Irlande fut présentée au parlement, il s'opposa fortement à la motion que Fox fit en faveur. Les partis de Fox et de Perceval s'étant coalisés à la fin de l'année (janvier 1806), il eut un changement d'administration. Perceval cessa d'être procureur-général. Il se rangea du côté de l'opposition, où il occupa un poste distingué. Mais le nouveau ministère, affaibli par la mort de Fox, ne dura pas de longue durée. A la fin de l'année Perceval obtint une place dans le cabinet, avec l'office de contrôleur de l'échiquier (avril 1807). Peu de temps après, l'emploi de chancelier du duché de Lancastre. Dans l'exercice de ses fonctions, il continua de se montrer l'a-

(1) Sheridan déclara, dans sa réplique aux divers arguments de Perceval, que cet orateur avait montré dans son discours un très-grand talent et autant de franchise que de violence.

des catholiques d'Irlande. ffa l'intolérance des protestants une adresse à ses cons- de Northampton ; et, d'un autre de l'Angleterre, on it bientôt plus que le cri : *de papisme*. » Ce fut sous istère qu'eut lieu l'attaque ahague, et l'enlèvement de danoise ; et il entreprit de ces mesures violentes , en nt une collusion prouvée en- oi de Danemark et Buona- oiqu'il ne fût que chancelier quier, et qu'on ne considère terre, comme premier mi- que celui qui réunit à cette lle de premier lord de la e, comme il siégeait dans bre des communes, où il t un grand talent, et que rincipalement sur lui que la défense de toutes les de l'administration, on doit idérer du moins comme le le plus influent. Le discours ononça, le 26 juin 1807 , roposition, faite par l'oppo- d'une adresse au roi, pour er le changement du minis- t très-remarquable, et donne te idée de son esprit et de pence parlementaire. Il sou- la chambre, en 1808, un a plan de finances, dont la é pouvait être attaquée, puis- trait aux propriétaires des our cent, âgés d'au moins cinq ans, la faculté de les er contre des annuités viagè- se déclara aussi fortement la traite des noirs. A la mort de Portland (octobre 1809), il lui succéda dans la place mier lord de la trésorerie, onserva lorsque le prince de devint régent par la mala-

die mentale du roi. Ce fut alors que Perceval fut véritablement premier ministre. Son élévation avait beaucoup étonné, parce qu'il ne paraissait pas avoir une assez grande existence politique. Aussi fit-on répandre adroitement le bruit que la place de premier lord de la trésorerie ne lui était confiée que momentanément, et devait passer au marquis Wellesley, alors ambassadeur en Espagne. Quand ce dernier revint en Angleterre, la situation mentale du roi avait forcé de recourir à une régence, dont l'autorité était entourée de beaucoup de restrictions. On assure que Perceval sut persuader au marquis Wellesley, qu'il lui convenait peu de prendre le timon de l'état, tant que les restrictions existeraient ; et ce dernier accepta l'emploi de secrétaire-d'état des affaires étrangères. Lorsque le prince de Galles obtint la plénitude de l'autorité, Perceval fut confirmé dans l'office de premier lord de la trésorerie. Le marquis de Wellesley témoigna son mécontentement en se démettant des fonctions qu'il avait acceptées, et en déclarant formellement au prince régent, qu'il voulait bien occuper une place *avec* M. Perceval, mais jamais *sous* lui. Ce fut pendant qu'il était à la tête du cabinet, qu'eut lieu l'affaire de Walkeren (juillet 1809), entreprise mal concertée, et qui eut une issue peu honorable pour les armes britanniques ; elle fit beaucoup de tort au ministre anglais dans l'esprit des autres puissances de l'Europe, et fut vivement blâmée, même en Angleterre, quoique par des motifs différents. Perceval continua de diriger les affaires de la Grande Bretagne, jusqu'au 11 mai 1812, en prenant dans toutes les occasions, pour règle

de conduite, la marche que Pitt avait constamment suivie. Ce jour-là, comme il sortait d'une maison pour se rendre au parlement, un homme nommé Bellingham, ancien courtier de commerce à Liverpool, qui l'attendait dans le vestibule de la chambre des communes, lui lâcha un coup de pistolet, qui l'atteignit au cœur. Perceval tomba mort, après avoir eu à peine le temps de dire d'une voix étouffée : *Je suis assassiné*. La chambre des communes et celle des lords furent dans la plus grande consternation, en apprenant cet événement. Tous les membres, sans distinction d'opinions politiques, firent l'éloge de ce ministre, et votèrent à l'unanimité une adresse au prince-régent pour demander qu'une pension de cinq mille livres sterling fût assignée à sa veuve (1) et à ses douze enfants. Il résulta des interrogatoires de Bellingham, qu'il n'avait pas de complices, qu'il ne connaissait même pas M. Perceval, et qu'il ne s'était porté à ce meurtre que pour se venger de ce que le ministre avait refusé d'écouter des réclamations qu'il lui avait présentées. La populace rassemblée auprès de la chambre des communes, montra une joie féroce en apprenant la mort de Perceval. Quoique ce ministre ne doive pas être cité parmi les hommes d'état du premier ordre, on ne peut disconvenir qu'il n'eût des qualités très-remarquables. Ses adversaires de l'opposition lui accordaient toutes les vertus privées, réunies à une modération constante, à un sang-froid imperturbable dans la discussion. Il avait une fermeté inébranlable, et une réputation d'intégrité au-dessus

de toute atteinte. Son éloquence propre au barreau qu'au parlement était calculée plutôt pour embaser par sa subtilité, que pour éblouir par son éclat et subjuguer par sa force. Perceval jouissait d'une grande réputation comme ministre des finances, quoiqu'il fût loin de pouvoir rivaliser avec Pitt, et qu'il eût à lui reprocher quelques-unes des mesures qu'il a fait adopter. Il montra, ainsi qu'on a vu, pendant la guerre contre la France, un versaire prononcé de l'émancipation des catholiques. On a attribué à ce temps la première de ces opinions, au desir qu'il avait de faire à lord Arden, son second, qui était greffier de l'amirauté dont les produits, nuls en temps de paix, étaient immenses en temps de guerre; et la seconde, à ce qu'il avait, son frère aîné, était propriétaire de cent vingt mille acres de terre confisqués sur les catholiques. On a publié en Angleterre un *biographique sur M. Perceval*, qui a été traduit en français, Paris, brochure in-8°. D—z.

PERCHAMBAULT (RENÉ BIGOTIÈRE de), président du parlement de Bretagne, était fils d'un avocat de la Bigotière, conseiller au parlement d'Angers et jurisconsulte dans sa province. Gui se donna sa place, en 1650, et entra dans l'état ecclésiastique après la mort de sa femme. René prit les degrés de docteur dans la faculté d'Angers, fut reçu, en 1696, dans l'académie de cette ville. Il exerça longtemps les fonctions de conseiller au parlement de Rennes, et devint président aux enquêtes dans la cour. C'était un homme instruit des matières de jurisprudence de lui : *Observations sommaires*

(1) Perceval et lord Arden, son frère, avaient épousé les deux filles de sir Thomas Wilson.

utume de Bretagne, Laval, in-4°. , sous le nom de Pierre avocat; une nouvelle édition de l'ouvrage sous le titre de *me de Bretagne*, 1694, in-12 depuis en 2 volumes; — *Commentaire sur la coutume de Bretagne*, Rennes, 1693; — *Institution du droit français par rapport à la coutume de Bretagne*, Rennes, 1695; — *Du devoir des juges et des ceux qui sont dans les fonctions publiques*, 1695; — *Factum avoir si l'usage permet aux juges de colloquer les deniers pués à intérêt....*, 1709, in-4°.; — *Factum* sur ce sujet, 1713; — *Factum de l'usure et intérêt*, qui est le 3^e. volume du *Commentaire sur la coutume de Bretagne*. Poulleau Parc, jurisconsulte breton, a publié des *Observations sur les ouvrages de Perchambault*: il y a plusieurs erreurs; mais l'éloge du *Commentaire*. *Factum* sur les deniers pués, fit beaucoup de bruit; les théologiens et des magistrats méprisèrent la doctrine relâchée. Le sieur de la Gibonnais, doyen de la chambre des comptes de Bretagne, fit primer à Paris, en 1710, un *Factum de l'usure, intérêt et profit tiré du prêt, ou l'ancienne doctrine sur le prêt usuraire, opposée aux nouvelles opinions*, in-12. Perchambault, se voyant attaqué, fit la faculté de théologie de Paris. Il s'établit une correspondance entre les docteurs et lui: mais elle ne se rendit point; et la faculté publia, en 1713, sa *Réponse* qui fut étendue, et où le *Factum* et la doctrine qui y était soutenue sont critiqués avec sévérité, et réfutés point à point. C'est ce qui donna lieu à Perchambault de rédiger son *Second*

Factum et son *Traité de l'usure et intérêt*: la faculté de son côté fit paraître une *Réplique sommaire aux deux derniers ouvrages de M. de Perchambault* sur cette matière. La *Réponse* et la *Réplique* sont signées de quatre docteurs et approuvées de plusieurs autres, le 2 mars 1713. L'abbé Écolasse, chanoine de Rennes, attaqua aussi Perchambault, la même année, par une *Lettre critique* dirigée principalement contre le *Commentaire sur la coutume de Bretagne*; mais comme il avait mêlé dans sa lettre la satire aux raisons, Perchambault lui intenta un procès en calomnie. L'affaire se poursuivait de part et d'autre avec beaucoup de chaleur; on s'accusait réciproquement de falsification, quand le gouvernement crut devoir arrêter la procédure. Écolasse avait dressé des mémoires en sa faveur: ces mémoires furent publiés à Trevoux, 1714, in-12, sous le titre de *Préjugés légitimes contre les livres de M. de Perchambault*, où celui-ci est fort maltraité. On trouve à la fin un *Mémoire* d'Écolasse, envoyé, en mars 1713, aux docteurs de Sorbonne; ce mémoire consiste en huit extraits de différentes propositions tirées des ouvrages de Perchambault, avec les jugements des docteurs consultés, qui étaient Habert, Lemure, Léger et le P. Pouget. Ces extraits sont terminés par une lettre du docteur Habert à Écolasse, en date du 26 mars 1714; on y loue le zèle d'Écolasse, et on y parle des écrits de Perchambault comme de productions hardies et dangereuses. Ce magistrat mourut en 1727, dans un âge avancé. Voyez la *Bibliothèque des auteurs ecclésiastiques du dix-huitième siècle*, par Goujet, tome III, page 142. P-C-T.

PERCIN. F. MONTGAILLARD.

PERCIVAL (THOMAS), médecin anglais, né à Warrington (Lancashire), le 29 sept. 1740, mourut à Manchester le 30 août 1804. Ayant perdu ses parents en très-bas âge, il dut son éducation à une sœur aînée, qui ne négligea aucun des soins propres à la rendre brillante. Aussi fit-il de rapides progrès, surtout dans la langue latine, et dans la morale : cette dernière partie des connaissances humaines fut, pendant toute sa vie, l'objet de ses plus constantes méditations. Percival, parvenu à l'âge où l'on fait choix d'une profession, se décida pour la médecine. Mais combien d'obstacles n'eut-il point à vaincre ! Né luthérien, les universités anglaises lui étaient fermées ; ceux de la religion anglicane y étant seuls admis. Il commença ses études à Édimbourg, les poursuivit à Londres, et alla les terminer à Leyde, où il prit le bonnet de docteur en 1765. Avant de retourner en Angleterre, il visita la Belgique et la France. En 1767, Percival s'établit à Manchester, pour y exercer sa profession. Il eut, en peu de temps, de nombreux succès, et fut répandu dans toutes les classes de la société, particulièrement dans le grand monde, où des manières distinguées, une élocution brillante, beaucoup d'urbanité, et toutes les séductions d'un savoir modeste, le firent vivement rechercher. Malgré les soins que lui imposaient les nombreuses occupations de sa clientèle, il se livra constamment à des recherches expérimentales, propres à perfectionner la thérapeutique. Les résultats qu'il obtenait, étaient exposés dans des Mémoires qu'il communiquait à la société royale de Londres et à la société de Man-

chester. Ces Mémoires étaient publiés successivement, soit dans les Transactions philosophiques, soit dans divers journaux scientifiques, soit enfin dans la Collectio societatis de Manchester. Dans ces Mémoires, Percival étudia d'une manière spéciale, l'action des diverses préparations de quinine ; il estime que l'infusion aqueuse de l'écorce est, de toutes les préparations pharmaceutiques, la plus efficace, parce qu'elle donne plus promptement l'effet qu'on se propose, à une dissolution de sulfate de quinine. C'était procéder par la voie analytique, et quitter de l'empirisme, si souvent reprochée. Percival prétendait que l'action de l'écorce du Pérou était due à la combinaison intime de la gomme et du résin, et qu'il était dans l'erreur à cet égard ; mais maintenant que le kina est connu, on voit toute son efficacité du principe qu'il recèle, lequel est connu sous le nom de *quinine* ou *cinchonine*. M. Laubert est le premier qui a su l'extraire, en 1817. M. Pelletier et M. Robiquet, pharmaciens de Paris, ont appliqué ce principe à l'état de pur kina, et en ont formé un sel avec l'acide sulfurique, et en ont formé un sel avec l'acide phosphorique. Son action sur le système nerveux, et sur ses propriétés alcalines, a été prise, dès-lors, pour la base de la préparation de la quinine, ou de la cinchonine, sous lesquels il est déjà connu. Les succès que la médecine en a obtenus, Percival, dans ses intéressantes recherches sur le kina, disait que le sage de la préparation de la quinine, par la décoction, lui avait fait raison de l'action de la quinine sur son huile essentielle : ce fait est indifférent ; mais ce

de fort judicieux, c'est que le kina contient peu de principe astringent, ainsi qu'on le pensait de son temps, et que d'ailleurs ce principe n'est point celui qui lui imprime sa propriété médicinale. Dans un autre Mémoire, l'auteur, d'après ses expériences, recommande l'emploi, dans l'hydrothorax, de la racine de *sénéka*, célèbre par la propriété que les Américains lui attribuent de guérir la morsure du serpent à sonnettes. Un autre morceau contient le traité le plus complet que nous possédions sur les propriétés médicinales de la racine de *Colombo*. Percival fut le premier qui fit respirer aux phthisiques le gaz acide-carbonique : il constata, dans un des Mémoires dont il est ici question, que ce moyen, propre à diminuer les accidents, n'a pas le pouvoir de guérir la maladie. Storek avait conseillé de pratiquer l'inoculation de la variole chez les enfants nouveau-nés ; et Maxim. Locker venait de publier le résultat d'heureuses expériences entreprises d'après ce conseil : mais plusieurs médecins renommés protestèrent contre cette inoculation hâtive, et Percival fut de ce nombre. Un de ses Mémoires contient les motifs de son opposition, exprimés avec une grande véhémence. Toutefois, l'innovation eût infailliblement été consacrée, si la vaccine n'eût fait renoncer à l'inoculation. Un des écrits les plus importants du genre de ceux auxquels Percival se livrait, et qui fut d'abord publié dans le 3^e volume des Mémoires de la société de Manchester, est celui où il expose ses recherches sur la manière dont les médicaments agissent dans la masse des humeurs. Il établit, par des expériences, qu'ils y subissent une dé-

composition chimique, laquelle a souvent lieu dans les organes sécrétoires. Percival avait pour les sciences une passion si vive, que sa vaste pratique et ses communications avec la société royale de Londres ne suffisaient point pour la satisfaire. Manchester possédait plusieurs hommes éclairés dans diverses branches des connaissances humaines ; il conçut et exécuta le projet de les réunir dans sa maison, une fois par semaine, pour disserter sur des objets convenus : bientôt il se fit des lectures dans ces assemblées ; et, en 1781, on recueillit en un volume, sous le titre de *Mémoires de la société littéraire et philosophique de Manchester*, les plus importants des écrits qui avaient été lus dans cette réunion. Le succès de cette première publication décida les membres de l'association à se constituer en société académique, et à se rassembler dans un local *ad hoc*. Percival fut unanimement élu président de la nouvelle académie ; et on l'y vit, dans toutes les séances, porter la parole avec une égale facilité, sur les matières les plus variées, même sur les mathématiques et sur la géométrie transcendante. Parmi les nombreuses productions de sa plume, on remarque : I. *Essais de médecine et de physique expérimentale*, 3 vol., in-8^o. C'est un recueil de Mémoires communiqués à la société royale de Londres et à celle de Manchester, et dont les plus importants viennent d'être analysés : ces volumes ont été publiés successivement ; le premier parut en 1773. II. Un Mémoire ayant pour titre : *Observations et expériences sur le plomb considéré comme poison*, 1774. III. *Instruction d'un père, renfermant des contes, des fables, et des réflexions propres*

à inspirer l'amour de la vertu, le goût des sciences, et la connaissance des ouvrages de la nature, in-8°, 1775. Deux ans après, l'auteur publia un second volume sur le même sujet. IV. *Memoires sur l'usage des fleurs de zinc dans l'épilepsie*. V. *Récit du tremblement de terre de Manchester*. VI. *Expériences et observations sur l'eau*. VII. *Dissertations morales et littéraires*, in-8°, 1784. VIII. *Sur les colonies et sur les établissements des Romains dans le Lancashire*. IX. *Topographie de Manchester et des lieux voisins*. X. *Sur les moyens de préparer la potasse*. Toutes les compositions de Percival qui se rattachent à la médecine, ont été réunies, en 1807, 4 vol. in-8°. Son fils s'étant aussi voué à l'art de guérir, le père composa, en 1783, un ouvrage intitulé : *Morale médicale, ou Code de préceptes adaptés à la profession de médecin*. Ce livre, imprimé depuis la mort de l'auteur, renferme des préceptes dictés par la morale la plus pure et l'humanité la plus touchante dont il désirait que son fils ne s'écartât jamais dans l'exercice de sa profession. Percival a laissé la réputation d'un médecin habile et d'un érudit profond. On a dit que c'était un auteur sans vanité, un philosophe sans orgueil, un savant sans pédanterie. F—R.

PERCLIGIA, chef de fanatiques et sectaire ture, parut dans la Natolie, vers l'an de l'hégire 820, (1418 de J.-C.) Il prêchait à main armée, et ses disciples étaient autant de soldats. Sa doctrine commandait une pauvreté volontaire, la communauté des biens, l'horreur du mahométisme, et l'effusion du sang des infidèles. Ce prophète, vêtu seulement d'une tunique, marchait

à la tête de ses sectaires, et égorgeait ceux qu'il ne pouvait persuader. Il était favorisé par des moines grecs qui publiaient ses prétendus miracles. Retiré dans des montagnes escarpées, ou ravageant la Carmanie et les côtes du golfe Ionique, Percligia repoussa les pachas des proviuces voisines, qui avaient marché pour le combattre. Mahomet I^{er}. envoya contre lui son fils Amurath, âgé seulement de douze ans, soutenu d'une armée de soixante mille hommes. Ce fut une guerre d'extermination que cette lutte : pas un musulman ne fut épargné ; pas un disciple de Percligia ne voulut se rendre ou revenir de ses erreurs. Aucun d'eux n'échappa ; ni l'âge, ni le sexe ne furent respectés : le prophète lui-même tomba vivant entre les mains des Othomans victorieux. On lui fit éprouver, à Éphèse, les plus affreux tourments : il persista à dire l'envoyé de Dieu, et l'apôtre de la vérité : il fut enfin cloué sur une croix où il expira, assurant qu'il ne mourrait pas. Le bruit se répandit en effet qu'il n'était pas mort, qu'il avait reparu dans plusieurs endroits : peu-à-peu ses disciples se dissipèrent ; mais le souvenir que Percligia a laissé dans l'histoire des imposteurs n'a pas plus découragé la fourberie que la crédulité. S—Y.

PERCOTO (JEAN-MARIE), missionnaire italien, né à Udine, en 1729, entra dans la congrégation de Saint-Paul, et fut nommé vicaire apostolique et évêque de Maxula. Étant allé dans le royaume d'Ava, il s'y consacra entièrement à la prédication, et mourut en 1776. Il avait traduit en birman plusieurs livres de l'Écriture sainte, et composé une grammaire ainsi qu'un dictionnaire de cette langue. Il traduisit en ita-

res dogmatiques des birkburiens furent déposés dans les archives de la Propagande à Rome. La notice fut publiée par M. A. Birkburi, son confrère, Udine, 1782, 1^{er}. et le 3^{me}. livres contiennent des détails sur Percoto : les renseignements insérés sur le gouvernement et les royaumes d'Avant et de derrière il a tirés de leurs livres insérés, un abrégé de l'histoire géographique de ces contrées insérées des Européens. E.-s. (THOMAS), savant évêque, descendant des anciens Northumberland, naquit,

Bridgenorth en Shropshire. Ses études à l'université d'Oxford, il possédait déjà quelques connaissances ecclésiastiques, lorsqu'il entra comme littérateur, en 1761, *Han-Kiounan* traduit du chinois, in-12. (V. HOLWEL, XX, l'ouvrage fut suivi, en 1762, de *Mélanges chinois*, in-12, et, en 1763, de *Œuvres de poésie runique*, l'islandais. Il publia, en traduction nouvelle du roi *Salomon*, avec un commentaire in-8°, et, l'année suivante, les *Reliques d'ancienne poésie*, composées de ballades, et de quelques autres, du même genre ; lequel il est le plus généralement connu, et qui fait époque dans l'histoire de la littérature du dix-huitième siècle. Thomas était occupé, dès l'enfance, du genre de littérature ; et tout le poète Shenstone encouragea à publier ce qu'il avait ainsi de l'oubli quelques-uns du génie poétique :

mais il voulut aussi suppléer aux lacunes qui se trouvaient dans des morceaux, d'ailleurs précieux ; et quelques pièces sont entièrement de lui. Le duc et la duchesse de Northumberland l'invitèrent à cette époque à venir résider près d'eux, à titre de chapelain. Il avait aussi publié, en 1764, une *Clef du Nouveau Testament*, in-8° ; manuel concis, composé en faveur de ceux qui se livrent à la littérature sacrée, et qui a été adopté dans les universités, et souvent réimprimé. Il donna au public, en 1771, l'*Ermite de Warkworth*, ballade northumberlandaise, en trois chants (réimprimée en 1806, in-4°, figures en bois), ainsi qu'une traduction des *Antiquités septentrionales*, de Mallet, avec des notes. En 1769, il fut nommé chapelain ordinaire du roi, et, en 1778, doyen de Carlisle. Élevé, en 1782, à l'évêché de Dromore en Irlande, il s'y distingua par l'exercice de toutes les vertus, et fut chéri des hommes de toutes les classes et de toutes les sectes. Il est mort à Dromore, le 28 sept. 1811, âgé de quatre-vingt-trois ans. Il avait perdu la vue depuis quelques années. Ami intime de Shenstone, de Johnson, de Goldsmith, de Reynolds, il fut le dernier survivant de cette illustre association d'hommes de lettres qui brillèrent au commencement du règne de George III. Les *Reliques d'ancienne poésie anglaise*, ont été réimprimées en 1775, 3 vol. in-12 ; en 1794, et en 1812, 3 vol. in-8°. On a aussi de lui un *Sermon prêché devant les enfans du clergé, lors de leur réunion anniversaire à Saint-Paul*, 1769 ; des notes dans une édition du *Diabillard*, du *Spectateur*, du *Tuteur*, etc. De superbes éditions des *Poèmes de Surrey*, et des

(Oeuvres de George Villiers, duc de Buckingham, qu'il avait préparées depuis long-temps, étaient près d'être terminées lorsqu'elles furent consumées dans un incendie, en 1808. Comme il avait passé une grande partie de sa vie dans le monde lettré, on regrette qu'il n'ait pas laissé des mémoires sur son temps, ou que quelqu'un de ses amis ne se soit pas fait son biographe. Le peu de détails qu'on lit ici, est dû à J. Nichols, son parent, et l'éditeur des Anecdotes littéraires de Bowyer.

L.

PERDICCAS, l'un des lieutenants d'Alexandre-le-Grand, suivit ce prince dans ses expéditions, et obtint sa confiance. Il se signala d'abord à l'attaque de Thèbes, où il reçut une blessure; continua, de concert avec Cratère, le siège de Tyr, et eut beaucoup de part à la victoire d'Arbelles, qui mit Alexandre en possession des états de Darius. En mourant, ce prince remit son anneau à Perdiccass, et lui recommanda de faire porter son corps dans le temple de Jupiter-Ammon; mais Perdiccass ne put pas exécuter la dernière volonté de son maître (V. ALEXANDRE, I, 505). Après beaucoup de troubles et d'agitations, les généraux d'Alexandre se décidèrent enfin à reconnaître pour roi, Aridée, fils naturel de Philippe, dont il prit le nom, et nommèrent Perdiccass son premier ministre. Les partisans de Roxane, veuve d'Alexandre, demandèrent que, si elle accouchait d'un fils, il fût associé au trône de Macédoine; et cette proposition fut accueillie par les nouveaux satrapes, avec d'autant plus de facilité, qu'ils aspiraient tous en secret à se rendre maîtres absolus des provinces qui leur étaient échues en par-

tage. Perdiccass, désignant l'enfant dont Roxane était devenue le servile instrument, ambition de cette princesse même à faire périr Statira comme elle d'Alexandre (NE). Informé que les Grecs plantés dans la Haute-Macédoine, étaient en marche pour retourner dans leur patrie, il vint en aide à ceux qui voya contre eux Pithon, officiers; mais craignant de nuire au général, après avoir vaincu, ne se mit à leur tête, il se donna à ses confidents d'être révoltés. Il tourna ensuite contre Ariarathe, roi de Cappadoce, qui perdit le trône avec un combat, et il mit en possession ses états, Eumènes, auquel échus en partage avec les autres. Il châtia les villes qui s'étaient révoltées, et dans le devoir celles qui avaient été tentées de suivre cet exemple. Il eut le succès qu'il venait d'obtenir, l'ambition de Perdiccass ne le fit pas oublier de repudier Nicée, sa fille, pour épouser sa sœur d'Alexandre, qui avait été posée à lui accorder la main sur ses rivaux. Cette illusion devait lui frayer le chemin de la Macédoine; mais les généraux pénétrèrent dans ses projets, et se réunirent pour empêcher d'échouer. Perdiccass, à la fin, menés dont il connaissait la faible fidélité, se flatta d'obtenir cilement la ligue qui venait de former contre lui. Il fit signe, son ennemi déclarer qu'il avait associé à la tutelle le roi, et déclara la guerre au gouverneur de la Lydie et de la Phrygie, dont il redoutait l'ambition, le prétexte que ce gouver-

redres du prince. Antigone, pour résister, s'enfuit vers de Ptolémée. Perdicaas à Eumènes le soin de provinces d'Asie, pénétrant l'Égypte, emmène le jeune Philippe, pour autorité royale cette in-

L'orgueil de Perdicas éné les cœurs des sol-
dation se mit bientôt
ée : arrivé près de Mem-
ouva un échec ; et deux
soldats se noyèrent en
n bras du Nil. Cet acci-
justement à son impré-
cita une émeute dont
me. Pendant la nuit , les
rèrent dans sa tente , et
it avec la plupart de ses
nement arriva environ
à la mort d'Alexandre,
et J.-C. (*V. ANTIGONE,
PROLÉMÉE*). W—s.

IAS, protonotaire d'É-
ssait en 1347, suivant
i conjecture que ce per-
le même que Perdiccas
qui l'empereur Michel
it couper le nez pour le
hardiesse avec laquelle
sa conduite. On a, sous
tonotaire, un Opuscu-
*Expositio thematum do-
et memorabilium que
is sunt.* Ce n'est guère
enclature des lieux de
t de la Galilée, les plus
l'accomplissement des
christianisme. Cet Opus-
en vers politiques grecs
tte espèce de vers, l'art.
té publié dans les *Sym-*
vant Allatius, d'après
it de la biblioth. de
ompagné de la version
rs iambiques, par Fred.

Morel. Ce recueil d'Allatius a été réimprimé à la fin de l'ouvrage de Jos. Genesisius: *De rebus Constantinopolitanis*. W—s.

PEREDA (ANTONIO DE), peintre, naquit à Valladolid, en 1599. Son père étant mort, lorsqu'il n'avait encore que six ans, un de ses oncles l'envoya, en 1606, à la suite de la cour, qui retournait de Valladolid dans la capitale. En arrivant à Madrid, Pereda se présenta chez Pierre de las Cuevas, qui, malgré l'extrême jeunesse de l'élève, l'admit dans son école, et se plut à cultiver ses heureuses dispositions. François de Texada, conseiller de Castille, l'ayant vu travailler un jour dans l'atelier de son maître, fut si charmé de son application, qu'il l'emmena chez lui, le fit habiller, et lui fournit tout ce qui lui était nécessaire pour que l'élève pût se livrer sans obstacle à ses études. Ses progrès furent grands et rapides. Le marquis de La Torre, artiste distingué, élève du Pomarancio, voulut l'avoir près de lui; et profitant de la faveur dont il jouissait auprès du roi Philippe III, il procura au jeune Pereda le moyen de copier les ouvrages les plus beaux qui se trouvaient dans le cabinet du roi. Les tableaux qui séduisirent davantage l'élève, furent ceux de l'école vénitienne. Il tâcha d'imiter leur couleur, qui présentait tant d'analogie avec ses propres dispositions; et il montra bientôt jusqu'à quel point il avait su profiter de cette étude. Il n'avait encore que dix-huit ans, lorsqu'il exposa en public une *Conception*, que l'on crut d'abord une production des meilleurs artistes de la cour, et qui redoubla l'étonnement lorsqu'on apprit qu'elle était l'ouvrage d'un peintre si jeune encore.

Le marquis de la Torre l'envoya à Rome au cardinal Crescenzi, son frère; Pereda obtint, dans cette ville, le suffrage de ce prélat et des amateurs. Le comte-duc d'Olivarès eut recours à ses talents, pour décorer le palais du Retiro. Pereda y peignit un tableau représentant la *Ville de Gènes, secourue par le marquis de Santa Cruz*. Ce tableau mérite d'autant plus d'être remarqué, que tous les personnages qu'il renferme sont des portraits, dont la ressemblance était frappante. Cette composition lui valut des récompenses particulières, et la protection de l'amiral de Castille, qui plaça dans sa galerie le célèbre tableau des *Vanités humaines*, qui a fait partie du Musée du Louvre. Ce peintre s'exerça dans tous les genres, et peignit, avec un égal succès, l'histoire, la nature morte, des vases, des tapis, etc. Ce qui le distingue, c'est la vigueur et l'éclat de son coloris, la fermeté et la facilité du pinceau, la vérité de l'imitation, et le relief qu'il sait donner aux objets. Mais ses personnages n'ont rien de cette beauté qui fait pardonner une imitation trop servile de la nature; ils manquent de noblesse, et la couleur seule sauve la pauvreté de l'imitation. Le tableau des *Vanités humaines* dont il a été fait mention, a mis la France à portée de juger du véritable mérite de ce maître, qui excellait, en effet, dans la couleur. Ce tableau a été rendu en 1815, ainsi qu'une autre composition du même maître, dont le sujet était *Saint Guillaume d'Aquitaine en oraison*. Parmi les plus beaux ouvrages de Pereda, on cite un *Père Éternel, ayant à ses pieds une foule de Saints et de Saintes qui lui offrent leur cœur*. Ce tableau fut exécuté en 1640. Pereda avait rassem-

blé une collection très dessin, de tableaux statues des meilleurs qu'une bibliothèque riche en ouvrages d'art tirait un excellent fruit instruction. Cet artiste mourut, en 1669.

PERÉE (J.-B. EM
PERRÉE.

PÉRÉFIXE (HARIMONT DE), archevêque le meilleur historien ait eu jusqu'ici, né d'une famille originaire de Bretagne depuis un siècle rebalais, était fils du duc tel du cardinal de Richelieu commença ses études les acheva avec distinction sous les yeux du cardinal son protecteur, obtint une place dans sa maison nait à l'état ecclésiastique avoir reçu le doctorat il remplit, avec éclat les chaires de la capitale et la sagesse de sa conduite méritèrent l'honneur d'être précepteur de Louis XIV mais, dit l'abbé d'Olivet ne rappellera l'idée de sa qu'elle ne bénisse la mémoire de ceux qui l'élevèrent. Ce fut pour servir à ce prince, que Péréfixe composa deux seuls ouvrages : la naissance de lui, et dont *Vie de Henri IV*, sur lequel il surer la réputation la plus Nommé, en 1648, évêque de Rhodéz, il alla visiter le pape et établit un conseil pontifical pendant son absence dépendait pas de lui. Il fut placé de confesseur du roi fut donnée, fut un no-

in de son troupeau. En démie française le choi- céder à Balzac. Enfin le vait pas cessé de le com- ars, l'éleva, en 1662, à archevêque de Paris. Il qu'en même temps pro- orbonne, commandeur des ordres du roi. Le doué de mœurs douces rit conciliant, ne né- Pour apaiser les partis ont alors son église. Il andement pour la signa- t simple du *Formulaire* e VII, visita plusieurs ligieuses de Port-Royal, rien pour triompher de tance ; mais lors de l'ac- ement conclu sous Clément près un acte général de sou- qu'elles signèrent, il ne les plus. On peut voir les dé- cette affaire dans l'*Histoire* q propositions par Dumas. evêque favorisa l'établisse- e plusieurs communautés dans itale, renouvella les anciens du diocèse, prescrivit à ses de tenir tous les mois des ences ecclésiastiques, et dé- les droits de son église. Il tivement regretté, le 31 dé- e 1670, à l'âge de 65 ans. Le r ouvrage de Péréfixe est : *Institutio principis* (Paris, in-16) ; c'est un recueil de es qui renferment les devoirs oi enfant. Ce fut en cessant ctions de précepteur de Louis qu'il publia la *Vie de Henri* aris, 1661, in-4°. Elle est avec élégance et dignité ; et l'abrégée, elle fait bien con- le grand prince dont la mé- est si chère à tous les Fran- les éditions de cet ouvrage,

traduit dans toutes les langues de l'Europe, sont très-nombreuses. Les Elzeviers en ont donné quatre : la plus jolie est celle de 1661, in-12 ; mais quelques curieux donnent la préférence à celle de 1664, parce qu'elle est augmentée d'un *Recueil de quelques belles actions et paroles de Henri le Grand*. On a voulu ravir à Péréfixe la gloire de cette production : des critiques ont prétendu qu'il avait emprunté la plume de Mézeray ; d'autres ont assuré que le véritable auteur était le P. Annat, confesseur de Louis XIV : mais tous leurs efforts ont été impuissants, et la *Vie de Henri-le-Grand* reste à Péréfixe, qui nous apprend qu'il l'a tirée d'un *Mémoire* de l'histoire générale de France, qu'il avait composé par l'ordre du roi ; ouvrage demeuré inédit, et qui s'est perdu. La gravure a reproduit un grand nombre de fois les traits de Péréfixe, dans tous les formats. Les portraits de ce prélat les plus estimés sont ceux que l'on doit au burin de Nanteuil et de Masson, in-fol. Outre son Oraison funèbre prononcée par divers orateurs indiqués par Lelong et Fontette, on a son *Eloge historique* par Martignac (Voy. le *Journ. des savants*, de 1698, p. 191). W—s.

PEREIRA (Gomez), médecin espagnol, est appelé George Gomez par Vander Linden, et, d'après lui sans doute, par Kœnig et quelques autres ; mais Antonio ne l'appelle que Gomez, et Pereira ne prend pas d'autre prénom sur le titre de ses livres. On ne sait précisément ni l'époque de sa naissance, ni celle de sa mort : son lieu natal n'est indiqué par personne ; mais ce fut en Espagne, au seizième siècle, que furent publiés ses écrits. Son père

s'appelait Antoine, et sa mère Marguerite : voilà ce qu'on apprend de Pereira lui-même. Ce fut pour rendre hommage à ses père et mère qu'il intitula son premier ouvrage : *Antoniana Margarita, opus physicis, medicis ac theologis non minus utile quàm necessarium*, Medina del Campo, 1554, in-fol.; réimprimé à Francfort, en 1610 (1). Bayle dit que « la » liberté de philosopher était un » grand charme pour Pereira, et » qu'il s'en servait amplement jusqu'à l'abus....., car il affectait de » combattre les doctrines les mieux » établies, et de soutenir des paradoxes..... Il enseigna que les bêtes » sont des machines, et il rejeta l'âme sensitive qu'on leur attribue... » Les opinions extrêmes sur ce sujet sont ou absurdes ou très-dangereuses; le milieu qu'on y veut garder, est insoutenable. » L'opinion de Pereira fut vivement attaquée par Michel de Palacios, de Grenade. Pereira ne se départit pas de son opinion, dans sa réplique. La critique de Palacios et la réponse de Pereira ont été inconnues à Antonio, qui n'en fait nulle mention; elles avaient été imprimées sous le titre de, *Objectiones adversus nonnulla ex multiplicibus paradoxis Antonianæ Margaritæ, et Apologia Pereiræ*, Medina del Campo, 1555. in-fol. de dix-huit feuillets, très-rare. Palacios ne fut pas le seul adversaire que rencontra Pereira. Un anonyme publia, *Endecalogus contra Antoniana Margarita*, Medina del Campo, 1556. in-8°. On a prétendu que Descartes avait pris dans Pereira ses idées sur l'âme des bêtes. On est même allé jusqu'à

dire que des amis et des disciples philosophe français entreprirent voyage en Espagne, pour acheter tant d'exemplaires qu'ils pouvaient en trouver de l'*Antoniana Margarita*, et les supprimer exactement. C'est à cela qu'on attribuait l'absence du livre, qui avait fait défaut avant Descartes, et qui était de son temps. Il est à croire toutefois que Descartes, qui méditait un coup et lisait peu, n'en avait aucune connaissance. D'ailleurs, comme remarque Bayle, Pereira, n'a pas tiré son paradoxe de ses premiers principes, et n'en a pas pénétré les conséquences, il empêcher que Descartes ne l'ait vu, le premier, par une erreur philosophique. Malgré tout Schellhorn, dans ses *Aménités*, t. II, 383, a renouvelé l'opposition contre Descartes, de la suppression d'exemplaires de l'*Antoniana Margarita*. Pereira publia un ouvrage sous le titre de *Novæ que medicina experimentis dentibus rationibus comprehensa*, 1558, in-fol. Ce livre qui contient les fièvres, leur nature, leurs espèces, n'est que la première partie d'un traité complet de médecine, dont le reste n'a point paru. Galien n'y est pas ménagé. Lui-même l'accuse pas de faillir par fautive foi, mais par ignorance. Les deux ouvrages de Pereira ont été réimprimés à Madrid, en 1711.

A. B.

PEREIRA DE FIGUEIRA (ANTOINE). V. FIGUEIREDO.

PEREIRE (JACOB-RODRIQUE) membre de la société royale des sciences, et le premier instituteur des sourds et muets en France, né en 1716, à Berlauga, petite ville de l'Estramadure espagnole. On

(1) J. C. Ebert, dans son *Cabinet des femmes savantes* (en allemand), p. 23, a pris le titre de l'ouvrage de Pereira, pour le nom d'une femme savante.

on compatriote Feyjoo
 it sur la possibilité de
 partie le mutisme, et fi-
 éditations. On dit même
 à Cadix une école de
 ets. Il paraît au moins
 lissement ne put se sou-
 ne l'instituteur ne tarda
 en France. Sa famille
 Bordeaux (*Journal des*
 llet 1747, pag. 435). Se
 la Rochelle, en 1745,
 un muet à prononcer
 ts. Ce fait fut cité comme
 D'Azy-d'Étavigny, di-
 sermes dans la même
 quelque hésitation, pria
 nger d'entreprendre l'é-
 son fils, privé de la pa-
 plusieurs années de soins
 n élève, malgré quelques
 is, Pereire le fit présenter
 e des sciences, par La
 , et se prévalut des suf-
 fite compagnie, à laquelle
 n'avait communiqué au-
 procédés. Quelques mois
 une d'Étavigny parut de-
 Louis XV le questionna,
 t par écrit, sur l'histoire
 t témoigna sa satisfaction
 ur, en lui accordant une
 800 francs, le 22 octo-
 En 1765, Pereire fut ré-
 le ses nouveaux succès,
 t d'interprète du roi. Dé-
 i, il avait prononcé à l'a-
 Caen, un discours sur son
nal de Verdun, nov.,
 331 ; en 1754, il avait
 roi Stanislas, un autre
 it par ses soins ; mais il
 stérieusement sa métho-
 refusait même, disait-il,
 elir, dans la crainte de
 er. Il est probable qu'il
 é seulement, aux moyens

essayés par Amman, Wallis et quel-
 ques-autres de ses devanciers, un
 petit nombre de procédés propres à
 inculquer à ses élèves la connaissance
 des objets physiques et des expres-
 sions abstraites. Ses élèves articu-
 laient et conversaient distinctement ;
 les plus intelligents saisissaient le
 sens du discours d'après le mouve-
 ment des lèvres ; quant aux autres,
 Pereire communiquait avec eux par
 un alphabet manuel, qu'il appelait
Dactylogogie. Pour leur apprendre
 à calculer, il avait fait une *machine*
arithmétique, qu'il jugeait préféra-
 ble à celle de Pascal, et à toutes
 les inventions de ce genre. (*Voy.*
 GERSTEN). Mairan et Deparcieux,
 nommés par l'académie, pour l'exa-
 miner, la trouvèrent, au moins,
 bien imaginée, simple et commode
 (*Voy.* leur rapport dans le *Jour-
 nal des savants*, de juillet, 1751,
 pag. 508). Pereire pouvait former
 trois élèves à-la-fois ; et il em-
 ployait quatre ou cinq ans à com-
 pléter leur instruction (1). Né de
 race juive, il entretenait scrupuleu-
 sement dans la croyance de leur fa-
 mille les enfants qui lui étaient con-
 fiés. Tandis qu'il laissait un voile sur
 ses procédés, un sieur Ernault pu-
 blia les siens, et s'attribua le mérite
 d'inventeur, à la faveur d'un rap-
 port de l'académie des sciences. Les
 deux rivaux furent éclipsés, lorsque
 l'abbé de l'Épée imagina ses *signes*
methodiques. Pereire avait pronon-
 cé que cette conception était impra-
 ticable ; et il essaya de réfuter quel-
 ques-uns des principes de cet abbé,
 par une *Lettre* insérée dans la feuille

(1) Parmi les sourds-muets instruits par Pereire,
 un des plus remarquables est Salu ureux de Foul-
 nai, qui publia, dans le *Journal de Verdun* (oct. et
 nov. 1765), une *Dissertation* en forme de rep. sur
 à une question à lui faite sur la maniere dont il a
 appris la langue et la religion.

des *Avis divers*, des 22 et 26 juillet 1777 (*Journal des savants*, décembre, 1777, pag. 829). Il mourut à Paris, le 15 septembre, 1780, à l'âge de 65 ans. On a de lui : I. *Mémoire* lu à l'académie des sciences, le 11 juin 1749 (*Acad. des sc.*, 1749, H, p. 183), inséré dans le *Mercure* d'août, même année. II. *Observations sur les sourds et muets*, présentées à la même académie, en 1762, dans le *Recueil des savants étrangers*, 5^e. volume, 1769. III. *Dissertation sur l'articulation de l'insulaire d'Otaïti*, dans le *Voyage autour du monde*, de Bougainville. En 1753, Percire avait concouru pour le prix de l'académie des sciences : mais, Daniel Bernoulli l'ayant remporté, il n'obtint que l'accessit, par un Mémoire concernant les moyens de suppléer à l'action du vent sur les grands vaisseaux. Ce travail est resté manuscrit.

F—T.

PERELLE (GABRIEL), dessinateur et graveur à l'eau-forte, naquit à Vernon-sur-Seine, au commencement du dix-septième siècle : nous ne sommes pas de l'avis de Lévêque, ni de celui de Basan, qui font naître cet artiste, l'un en 1630, et l'autre en 1648; ce qui est de toute impossibilité, puisqu'il existe une vue de Vernon, gravée par Perelle, pour la vie de saint Adjuer, patron de cette ville, par J. Theroude, qui porte la date de 1638, et une autre estampe par le même, intitulée, *Défaite des chats d'Espagne devant Arras*, gravée à l'occasion de la prise de cette ville par les Français, en 1640. Perelle étudia sous les yeux de Daniel Rabel, peintre, qui gravait aussi à l'eau-forte. Mais bientôt l'élève surpassa le maître. Ses vues et ses paysages, qui sont en très-grand

nombre (1), sont touchés : ses figures en général sont ajustées; sa pointe est légitime. La plupart de ses compositions ont été réunies en deux collections, connues, l'une sous le titre de *Délices de Paris et de ses environs*, et l'autre de *Délices de France et des Maisons royales*.

Nicolas, et Adam PEREL beaucoup aidé dans ces deux collections, mais ils n'ont pas atteint de leur père. Le premier, né à Paris, est mort à Orléans; le second, né en 1638, mourut à Paris, en 1695. Ces artistes ont fait plusieurs estampes d'après les plus grands maîtres, tels que, le Poussin, Poelenbourg, Asselin, P. Fouquieres, etc. Gabriel mourut à Paris, vers 1680. Aveline et Jean-Baptiste étaient ses élèves.

PERET (CLAUDE - ROBERT), (LAUZE DE). Voy. DUPERRÉ.

PEREYRA (DIOGO), portugais, naquit vers l'an 1550. Il fut un des peintres de la cour de Portugal, et peignit plusieurs autres tableaux de même genre, plus distingués qu'ait pu l'être un peintre de ce royaume. Il avait un talent à représenter les incendies, les tours brûlées, des punitions des enfers. Les sujets qu'il traitait de préférence, étaient l'*Invasion de Troie*, l'*Embrasement de Jérusalem*. Il les a répétés plusieurs fois, toujours d'une manière distinguée. Il excellait aussi à peindre les fruits et de fleurs, ou de figures rustiques, éclairés par la lune ou la lumière des feux. Ses paysages sont peints avec une grande vérité et ornés de petites figures d'hommes et de bêtes.

(1) L'abbé de Marolles en avait de 1200.

Plusieurs se rapprochent de la manière de Teniers, n'en ont aussi l'argentin que le maître. Malgré son asthénie et le mérite réel de ses ouvrages, Pereyra, tant qu'il jouissait de la rigueur de la vie, il aurait péri de misère, et, à la fin de ses jours, il n'eût pu loger dans la maison d'un riche. Il y mourut, en 1640, à l'âge de 70 ans. Mais à peine de vivre, que chacun lui enleva la possession de ses ouvrages, ceux qu'on put faire passer en France, soit en Angleterre, soit en Italie, y furent chèrement vendus. C'est surtout à Lisbonne, où il avait le plus grand nombre de productions ; le cabinet du roi d'Espagne en renferme plus de 100. — Manuel PEREYRA, sculpteur, né en 1614, est regardé comme un des plus habiles artistes qu'eût le Portugal. Il vint de bonne heure à Madrid, où il ne tarda pas à se faire connaître. Le nombre d'ouvrages qu'il exécuta, est infini. Son œuvre est le *Christ delirant* qui se trouve dans l'église des Dominicains du Rosaire à Madrid. Les biographes rapportent que, pendant ses jours, étant devenu aveugle, il fit le modèle de la statue de *Jean de Dieu*, et qu'il en dirigea le tact, le travail, que son exécution sous sa direction. — Pereyra ne cessa de travailler à l'instant de sa mort, qui eut lieu en 1667. P—s.

(JEAN), littérateur espagnol connu sous le nom de *la plume*, a mérité une place parmi les écrivains précoces (V. la *Biblioth. espagnole*). Né en 1512, à Tolède, il mourut, en terminant ses études,

des, professeur d'éloquence à l'université d'Alcalá, où sa réputation attira bientôt un grand nombre d'élèves. L'ambassadeur de Venise, André Navagero, l'ayant entendu, déclara qu'il eclipserait tous les orateurs de l'Italie (1). Perez écrivait avec une égale facilité en vers et en prose ; et ses compatriotes se flattaient de le voir occuper une des premières places sur le Parnasse, quand une mort prématurée l'enleva aux lettres, en 1545, à l'âge de trente-trois ans, et non pas de trente-cinq, comme le disent And. Schott et Nicol. Antonio, d'après Alvare Gomez. On a de lui : I. *In Senecæ declamationes et controversias liber*, Alcalá, 1539, in-4°. Les notes de Perez ont été insérées dans quelques-unes des éditions des *Œuvres* de Sénèque ; Gronovius en faisait peu d'estime. II. *Libri quatuor in laudem D. Mariæ Magdalene, unæ cum aliis opusculis*, Tolède, 1552, in-8°. Les douleurs dont il était tourmenté, l'obligèrent plusieurs fois d'interrompre la composition de ce poème, que les critiques espagnols louent sans restriction. On trouve, à la suite, plusieurs petites pièces de vers, et un livre d'épigrammes, à la louange des hommes illustres d'Alcalá. III. *Comædiæ quatuor nunc primum editæ*, ibid., 1574, in-8°. Ces comédies sont traduites de l'italien, en prose. L'éditeur est Antoine, frère de Jean Perez ; et c'est à lui qu'on est également redevable de la publication de l'ouvrage précédent. Le savant Grég. Maians a inséré dans le *Specimen*

(1) C'est André Schott qui rapporte cette anecdote. André Navagero, dit-il, l'ayant entendu, avoua franchement qu'il enlèverait un jour la palme aux Italiens. *Quo audito, Italici palmam aliquando præserturum ingenue confessus est.*

bibl. Hispan. pag. 69, une lettre de Jean Perez à Michel Salinas, hiéronymite, auteur d'une rhétorique en langue castillane, qu'il cite comme le modèle d'un style facile et élégant. Il a rassemblé dans le même ouvrage (pag. 117-20), les éloges qu'ont donnés à Perez, Louis Cathena, chancelier de l'université d'Alcalà, Schott, Matamore et Alv. Gomez. W—s.

PEREZ (DON ANTONIO), ministre espagnol, qui doit à ses malheurs une partie de sa célébrité, était fils naturel (1) de Gonçalo Perez, secrétaire d'état sous Charles-Quint et Philippe II. Après avoir achevé ses études à l'université d'Alcalà, il voyagea, par le conseil de son père, pour s'instruire dans la politique des différentes cours, et revint en Espagne avec des connaissances qui le rendaient propre à remplir dignement la place que son père avait occupée. Son esprit et ses manières agréables plurent beaucoup à Philippe, qui lui fit confidence de son amour pour la princesse d'Eboli, et le chargea de la voir de sa part. Perez, jeune et aimable, devint bientôt le rival de son souverain; mais il prit si bien ses mesures, que le roi n'en eut aucun soupçon. Un gentilhomme, nommé Escovedo, fut plus clairvoyant que le monarque : attaché à la maison d'Eboli, depuis la mort de D. Juan d'Autriche, dont il avait été secrétaire, il eut occasion d'écouter les démarches de Perez, et, après s'être convaincu de la réalité de ses conjectures, eut l'indiscrétion d'en faire part à Perez lui-même. Celui-ci, se voyant découvert, peignit au roi

Escovedo, comme un homme dangereux, qui, depuis la mort de Juan, nourrissait de coupables projets, et il en obtint l'ordre de faire périr. Quelques jours après Escovedo fut assassiné (mais Philippe ayant acquis le même temps, la certitude que Perez livrait les secrets de son amour à la princesse d'Eboli, en qu'il était trahi, et donna l'ordre d'informer contre son secrétaire Eboli, XII, 453). Perez, à son tour, eut la permission d'aller dans sa maison pour se soigner; et comme il y reçut quelques visites du confesseur, il se persuada qu'il n'avait perdu du sans retour la faveur de son maître. Cependant son procès s'instruisait; il fut déclaré convaincu de trahison, et condamné à une amende, à deux ans de prison, et au bannissement pendant huit ans. Perez, informé de ce jugement, se mit à s'y soustraire; mais il fut découvert et enfermé au château de Madrid. Les parents et les amis d'Escovedo, qui avaient gardé le silence, vinrent en la faveur de Perez, présentèrent une requête au roi pour qu'il fût mis en liberté; et Philippe la renvoya aux tribunaux. Perez, appliqué à la question, avoua qu'il avait assassiné Escovedo; mais il protesta que c'était d'après un ordre du roi, sur lequel son devoir l'obligeait de garder un silence inviolable. Ses juges ne crurent pas pouvoir le condamner sans en avoir référé au roi; et quoique ayant les membres brisés par les tortures, trompa la vue de ses geoliers : il s'évada (le 1590), au moyen d'une clef que sa femme lui avait procurée; à la suite de sa prison il trouva deux parents qui le portèrent en

(1) Et non pas son neveu, comme on le dit dans le *Dict. de Moréri*; erreur qui a passé dans les dictionnaires plus récents. Voy. *l'Hist. critique de l'Inquisition d'Espagne*, III, 330.

s une chaise de poste, et il gagna l'Aragon. Il déclara qu'il était dans l'intention de se faire le privilège dont jouissait cette province, pour faire passer l'instruction de son fils, mais, malgré ses protestations, fut arrêté et conduit à Saragosse. En traversant la ville, il fut traité de tant de véhémence que, ému de pitié, entouré de soldats en demandant qu'il fût mis à mort. Les familiers de l'inquisiteur dirent que les discours qu'il tenait étaient peu orthodoxes, en conséquence, réclamaient le droit de le juger (1). La condamnation de Perez dans les tribunaux de ce redoutable tribunal fut un grand scandale pour le peuple; et les inquisiteurs furent obligés de le remettre aux mains des magistrats de Saragosse pour prévenir les suites de sa condamnation. Quelques jours après, on le fit exécuter plus facilement qu'il ne méritait; mais le peuple, insensible devant avoir lieu, se porta en foule dans les rues, dispersa les gardes du saint-office, et délivra Perez, qui fut reconduit en triomphe à Saragosse. Cependant Philippe, craignant les troubles de l'Aragon, envoya des troupes pour contenir Perez, ne se croyant pas en sûreté à Saragosse, dit un jour adieu à l'Espagne, et gagna les frontières (V. Osorio, t. XXII, p. 213). Il arriva le 15 septembre 1591, à Pau, où il fut reçu avec beaucoup de bienveillance par la princesse Catherine de

Bourbon, avec laquelle il était en correspondance. Bientôt il reçut la triste nouvelle que Philippe, au bruit de son évasion, avait fait arrêter sa femme (Dona Coello) avec ses sept enfants, et séquestrer ses biens, qui étaient considérables. Après avoir pris quelque repos, il fit imprimer deux petits pamphlets, dans lesquels il raconte ses aventures de manière à mettre tous les torts du côté de la cour d'Espagne: il rejoignit Henri IV, occupé à faire la guerre aux ligueurs, et il se vanta d'avoir été utile à ce prince par ses sages conseils. Il alla ensuite à Londres, où Elisabeth et Leicester l'accueillirent avec empressement. Henri IV l'ayant fixé à Paris en lui accordant une pension, Perez profita de ses loisirs pour rédiger ses Mémoires, qui ne sont pas sans intérêt, mais dans lesquels il ne se permet aucun détail sur ses liaisons avec la princesse d'Eboli. Philippe voulut, dit-on, le faire assassiner (1): ce prince conseilla cependant à son fils de le rappeler, mais de ne le laisser demeurer ni en France, ni en Flandre, encore moins en Espagne, mais dans l'utile pays d'Italie (Mém. de Sully, liv. x). Le malheureux Perez continua de languir en France; il mourut à Paris, le 3 novembre 1611, et fut enterré dans le cloître des Célestins, où on lisait son épitaphe. Il avait eu le chagrin de survivre long-temps à sa femme, qui mourut en prison, en 1602, victime de sa tendresse et de son dévouement pour son mari, dont la mémoire fut

on ne faisait un crime à Perez d'avoir pris le titre de roi de France, qu'on ne lui reprochait pas de continuer des relations avec la princesse d'Eboli, qui était calviniste. L'accusation se rapportait aussi à des juréments qu'il avait faits et dont il s'était échappé au jeu ou au lit de chambre.

(1) On lit, dans le Journal de Henri IV, par l'Étoile (II, 253), que, le 6 janvier 1591, un Espagnol fut roué sur la place de Grève, convaincu d'avoir voulu tuer Perez: le fait est que cet Espagnol (D. Rodrigue de Mur, baron de la Pinilla) déclara avoir été envoyé par D. Juan Idiazábal, ministre de Philippe II.

réhabilitée à Madrid en 1615. On a de Perez des Mémoires (*Relaciones*), et des Lettres à sa femme, à ses enfants et à ses amis, parmi lesquels il comptait l'infortuné comte d'Essex. Les Mémoires et les Lettres, imprimés séparément plusieurs fois, ont été recueillis sous le titre d'*Obras y Relaciones* d'Ant. Perez, Paris, 1598, in-4°; Genève, 1631, 1644, in-8°. Dalibray a traduit en français les *OEuvres amoureuses et politiques* de Perez, Paris, 1641, in-8°. A travers la haine qu'il montre partout contre son souverain, on y rencontre des réflexions justes, et des vues dignes d'un grand ministre. On trouve parmi les manuscrits de la bibliothèque du roi, un recueil des *Lettres* de Perez au connétable de Montmorency, in-fol. W—s.

PEREZ (ANTOINE), jurisconsulte espagnol, naquit vers 1585, à Alforo, sur l'Ebre. Son père l'emmena dans les Pays-Bas, où il accompagnait l'infante Isabelle, épouse de l'archiduc Albert, au service de laquelle il était attaché. Perez se partagea, dans ses études, entre Bruxelles et Louvain. Il voyagea ensuite en France et en Italie : de retour à Louvain, en 1614, il occupa une chaire de droit. Un emploi lucratif d'intendant militaire l'arracha, six ans après, à ses fonctions ; mais le prompt licenciement de l'armée le rendit à l'université. Perez prolongea sa carrière dans les travaux de l'enseignement ; célébra son jubilé, en 1656 ; perdit la vue l'année suivante, et mourut le 19 décembre 1672. Taisand rapporte sa mort à l'année 1611, trompé par une épitaphe du cloître des Petits-Celestins de Paris, où fut enterré le secrétaire de Philippe II (Voy. l'article précédent). On a de lui : I.

Jus publicum quo arcana principum exponuntur, Amst. 1657, in-12. II. *Institutiones peritales erotematibus dist.* Louvain, 1634, 1639, in-4°; Amsterdam, Elzevir, 1647; 1652, 1657, 1662, 1669, (c'est la dixième édition); V. 1670; Paris, 1671-82, in-12. *Annotationes in Pandectas.* Amsterdam, Elzevir, 1669; V. 1738, in-fol. Ces notes ne sont que sur les vingt-huit premiers livres du Digeste. IV. *Annot. in Codicem*, Louvain, 1642; Amsterdam, Elzevir, 1661. C'est estimé des travaux de Perez qu'on peut voir dans Rotermund continuateur du Supplément d'Asseur sur Joecher, la liste de ses ouvrages. F

PEREZ DE OLIVA (FERNANDO DE OLIVA).

PERFETTI (BERNARDIN), poète et improvisateur, naquit à Rome, le 7 septembre 1681. Il se maria, à sept ans, des sons de sa voix n'avaient rien de remarquable à son âge, et se livrait dès lors au milieu de sa famille ou de ses condisciples, à des improvisations qui eurent bientôt d'autres imitateurs. Encouragé par leurs éloges, ému des applaudissements prodigués à l'improvisateur son compatriote, Perfetti fut applaudi à son tour. Ses succès embrassèrent toutes les branches des connaissances humaines, et surtout lui devint facile et l'à-propos de ses allusions à l'histoire de ses rapprochements historiques fut depuis un de ses moyens les plus habituels. Une imagination prodigieuse, un coloris plein et vif, une imagination ardente firent le premier improvisateur

sujet de ses chants lui ant l'usage, donné par ses : tout le reste était à lui. usiasme ne ressemblait aux transports qui agi- prêtrese d'Apollon sur prophétique : ses yeux nt, il changeait de cou- oitrine se soulevait avec lorsque l'inspiration s'ar- restait sans mouvement, ort; la nuit suivante, il t dormir, et cette agita- olongeait plusieurs jours ne espèce de fièvre. Ses, taient accompagnés des acés de la musique: on as- le joueur de guitare avait ivre l'essor du poète; et, t pas moins remarquable, ce d'esprit de l'improvi- it telle, qu'il ne finissait is résumer, en quelques ce qu'il venait de dire. jouait des sujets les plus l versifiait une thèse de on de jurisprudence avec 'acilité qu'un chant lyri- ètre qu'il employait de e, était le vers de huit ut la difficulté est connue ux qui ont étudié le méca- la poésie italienne. Après d'excellentes études sous es, et reçu, dès l'âge de la décoration de l'ordre de nne, il fut nommé pro- institutes de droit civil que à l'université de Pise. son neuvième lustre, sa n semblait ne pouvoir s'ac- orsque le pape Benoît XIII en 1725, la couronne dé- Pétrarque, et dont le Tasse a jouir. Sorti avec gloire les épreuves préalables, nonta en triomphe au Ca-

pitole, où il reçut le laurier poétique et le titre de citoyen romain, aux acclamations universelles. Crescimbeni nous a transmis tous les détails de cette solennité littéraire, qui fut renouvelée dans le même siècle pour l'improvisatrice Corilla. Perfetti eut des envieux, qu'il ne put désarmer par sa modestie, par ses mœurs douces, et par la réunion de toutes les qualités privées. Il mourut d'une attaque d'apoplexie, le 1^{er}. août 1747. On n'a de lui que des fragments recueillis à la hâte et à son insu pendant qu'il chantait: il a désavoué toutes ces copies, de peur que la lecture n'affaiblît les impressions que la séduction de son débit avait excitées. Le recueil le plus complet a été publié, après sa mort, par le docteur Cianfogni, sous ce titre : *Saggi di poesia parte dette all' improvviso, e parte scritte dal cav. Bern. Perfetti, Sanese, etc.* Florence, 1748, 2 vol. in-8°. Fabroni (*Vitæ Italarum*), et le P. Jos. M. Mazzolari (dans les *Vite degli Arcadi*, et dans ses œuvres sous le pseudonyme de *Mariano Partenio*), ont écrit la Vie de Perfetti.

F—T j.

PERGOLA (ANGE DE LA), un des meilleurs généraux de l'Italie, au commencement du quinzième siècle, était seigneur du château de La Pergola, situé dans les Apennins, entre la Toscane et la Romagne. On croit qu'il fut formé dans l'art de la guerre, par Albéric de Barbiano, le grand restaurateur de la milice italienne, qui était Romagnol comme lui. Pergola, toujours attaché au parti Gibelin, fit ses premières armes dans l'état de l'Eglise, où il acquit quelque réputation. Il avait déjà, en 1405, une troupe de six cents chevaux, lorsque les Pisans, assié-

gés par les Florentins, l'invitèrent à venir à leur aide : mais sa petite armée fut défaite et dispersée, en entrant en Toscane, par Louis de Migliorati, général des Florentins. Lorsqu'Ange de La Pergola se fut relevé de cet échec, et qu'il eut rassemblé de nouveau des soldats, il passa en Lombardie, où les guerres occasionnées par la succession du premier duc de Milan, lui donnèrent occasion de se distinguer. Pergola s'attacha au duc Philippe Marie; et, avec moins d'éclat que Carmagnole, il contribua comme lui à faire recouvrer à ce prince les états de son père. Sa gendarmerie était réputée la meilleure de l'Italie, et sa renommée fut justifiée par de fréquentes victoires. Cependant la guerre du duc de Milan contre les Suisses, lui fit connaître la supériorité d'une bonne infanterie. Dans la bataille d'Arbedo, le 30 juin 1422, Pergola, qui, avec six mille gendarmes et dix-huit mille fantassins, n'avait à combattre que trois mille Suisses, ne put pas enfoncer leur phalange hérissée de fer. Il prit le parti de faire mettre pied à terre à ses cuirassiers, pour qu'ils pénétrassent dans cette forêt de halberdiers, dont l'infanterie suisse était couverte; et, par cette manœuvre, il enseigna aux Italiens le seul moyen de combattre ces redoutables montagnards. La valeur obstinée des Suisses, et l'heure avancée du jour, les sauvèrent cependant d'une défaite; et Pergola, vainqueur dans tant de batailles, s'estima heureux cette fois de voir son ennemi reculer sans être entamé. Dans la guerre de 1424 entre le duc de Milan et les Florentins, Pergola fut le principal artisan des victoires du duc. Il se prit Imola, le 1^{er} février

1424; battit Charles Malatesta Tagonara, le 27 juillet, et le fit prisonnier avec la plus grande partie de son armée : il eut une part importante aux victoires d'Anghiara de la Fagginola, remportées la même année sur les généraux florentins. Après avoir, dans la campagne suivante, maintenu ses avantages, il ramena, en 1426, son armée au secours de Brescia, engagée par les Vénitiens; et s'ouvrit un chemin jusqu'à cette ville malgré la résistance du marquis d'Este. Dans la campagne de 1427, Ange de La Pergola fut moins heureux; il ne put empêcher, le 21 mai, la destruction de la flotte milanaise sur le Pô; subordonné ensuite à la bataille de Pesaro, qui lui était inférieur en talents, il perdit que tous ses soldats, le 11 octobre, à la bataille de Macalò; et il ne fut que par son intrépidité d'y être lui-même prisonnier. Cependant le duc de Milan le regardait encore comme l'espérance de son trône, et le vengeur de ses désastres, qu'Ange de La Pergola mourut inopinément à Bergame, d'un coup de sang, peu de semaines après sa grande défaite. Sa mort découragea le duc de Milan à faire la paix avec ses ennemis. S. S.

PERGOLESE (JEAN-BAPTISTE) né en 1704, dans une petite ville napolitaine, nommée Casoria, admis, à l'âge de treize ans, dans un conservatoire destiné aux enfants pauvres. Son aptitude le fit bientôt distinguer par ses professeurs. Leurs éloges l'encouragèrent et il hasarda un opéra sur un théâtre secondaire de Naples : mais cet opéra ne fut pas heureux; et, ce qui est singulier, c'est que la chute de cet ouvrage fut attribuée au d

die et à un vain luxe de
Cependant les connaisseurs
apprécier son génie, et il
ses détracteurs par un pe-
l'œuvre d'expression et de
c'est sa *Serva Padrona*,
l'Europe voulut entendre.
s rendit le courage à Per-
t brûlant de se faire con-
rome, il écrivit son *Olim-*
ur le théâtre de cette ville.
eux l'y attendaient : non
de siffler son ouvrage, ils
usqu'à lui jeter une orange
te, pendant qu'il était au
Ils affectèrent de couronner
; et ce rival, le croirait-on ?
i, que l'opinion range au-
dans un ordre si inférieur !
al, ne fut pas de l'avis du
rendit une éclatante justice
stre émule. Ce trait de gé-
'honore plus que ses ou-
trop sensible aux outrages
odignait l'envie, et, depuis
mps, affecté d'une phthisie
re, Pergolèse accepta la re-
lui offrit, au pied du Vé-
ne de Mondragone. C'est là
posa son *Stabat*, et qu'il
doucement (février 1737),
l'avoir terminé, et peu de
rès avoir mis en musi-
live regina, qui fut sa der-
duction : il n'avait encore
is. On répandit, dans le
n'il avait été empoisonné ;
une fable qui ne se répète
artiste, notre contempo-
e flattait, non sans quelque
voir beaucoup de points de
nce avec cet illustre com-
lui a consacré les lignes
1) : « Pergolèse naquit, et

» la vérité fut connue. L'harmonie
» a fait depuis des progrès étonnants
» dans ses labyrinthes infinis. Les
» exécutants, en se perfectionnant,
» ont permis aux compositeurs de
» déployer la richesse des accom-
» pagnements ; mais Pergolèse n'a
» rien perdu. La vérité de déclama-
» tion qui caractérise ses chants,
» est indestructible comme la natu-
» re. » Le jugement que, dans le même
livre, Grétry a porté de l'ouvrage
le plus célèbre de Pergolèse, trouve
naturellement sa place ici : « Le *Sta-*
» *bat*, dit-il, me paraît réunir tout
» ce qui doit caractériser la musi-
» que d'église dans le genre pathéti-
» que. La scène est trop longue ce-
» pendant ; et l'on sent que Pergo-
» lèse, malgré ses efforts, n'a pu
» trouver encore assez de couleurs
» pour varier son tableau, sans
» sortir de la vérité. Il a voulu ex-
» primer toujours au naturel plu-
» sieurs strophes, qui ont entre elles
» trop de rapports. » C'est aussi
Grétry qui a consigné, dans ses *Es-*
sais, la remarque faite avant lui,
que le début du *Stabat* de Pergolèse
suit les modulations de l'air de Co-
relli, si connu sous le nom des *Folies*
d'Espagne. Boyer a donné, dans le
Mercur de France de juillet 1772,
p. 191, une Notice sur la Vie et les
Ouvrages de Pergolèse. S — v — s.

PÉRIANDRE, tyran de Corinthe,
et l'un des sept sages de la Grèce,
était fils de Cypselus, qui lui trans-
mit l'autorité qu'il avait usurpée en
chassant les Bacchiades (V. CYP-
SELUS, X, 402). Les savants ne sont
d'accord ni sur l'époque, ni sur la
durée de son règne. Suivant Larcher
(*Chronologie d'Hérodote*), Périan-
dre monta sur le trône, la 4^e. année
de la 36^e. olympiade, l'an 633 avant

J.-C. (1) Il annonça d'abord l'intention de n'user du pouvoir que pour le bien public ; et ayant consulté les plus sages des Grecs sur le meilleur mode de gouvernement , il limita lui-même son autorité , et ne se conduisit que par les avis d'un petit nombre de gens de bien. Persuadé que la paix est le premier besoin des peuples , il équipa une flotte considérable , non dans la vue d'étendre ses conquêtes , mais pour se faire redouter de ses voisins : il fit aussi fleurir les arts et les lettres à Corinthe , en y attirant les savants et les artistes , qu'il y retenait par ses bienfaits (*V. ARION*). La résistance qu'il éprouva de la part des principaux Corinthiens , qui ne pouvaient consentir à reconnaître une usurpation , obligea bientôt Périandre à s'écarter du plan qu'il s'était tracé. Inquiété par des troubles sans cesse renaissants , il demanda , dit-on , conseil à Thrasybule , tyran de Milet , sur les moyens de parvenir à étouffer les factions. Thrasybule conduisit l'envoyé dans un champ de blé , et ayant abattu avec son sabre les épis les plus élevés , lui dit que c'était-là toute sa réponse. Périandre en devina facilement le sens allégorique , et bannit les plus illustres citoyens de Corinthe , ou les fit périr dans les supplices. C'était un mauvais conseil que Thrasybule lui avait donné ; aussi se rendit-il odieux au peuple : mais sa fermeté fit avorter tous les complots , dont la découverte le rendit de plus en plus soupçonneux et

cruel. Il avait fait vœu de consacrer à Jupiter une statue d'or , s'il revenait vainqueur des jeux olympiques ; il remporta le prix ; et , pour acquiescer sa promesse , il força les dames de Corinthe à lui remettre leurs bijoux et leurs ornements les plus précieux. Périandre épousa Melisse , fille de Proclès , tyran d'Épidaure , dont les manières simples et les grâces naturelles lui avaient inspiré la plus violente passion : il adorait sa femme , mais trompé par de faux rapports , il entra dans une si grande colère contre elle , qu'il lui donna un coup de pied dont elle mourut. Il ressentit une vive douleur de cet événement , dont il cacha la cause avec le plus grand soin ; mais Lycophron , le plus jeune de ses fils , instruit par Proclès , son aïeul , des circonstances de cette mort , ne vit plus dans Périandre que le meurtrier de sa mère , et cessa , dès-lors , de lui témoigner le moindre égard. En vain Périandre employa tous les moyens pour apaiser Lycophron : indigné de son obstination , il le chassa de son palais , et défendit de lui donner asile , sous peine d'une amende , applicable au temple d'Apollon. Quelques jours après , il trouva ce fils chéri , pâle et exténué par la faim , étendu sous les portiques , et , s'étant approché de lui , le pressa d'oublier ce qui s'était passé , et de revenir dans son palais. Lycophron se contenta de faire observer à Périandre qu'en lui parlant il avait encouru l'amende , et se soulevait avec peine il fit un effort pour s'éloigner. Alors Périandre , désespérant de fléchir son fils , l'exila dans l'île de Corcyre ; mais il se vengea des chagrins qu'il lui causait l'indiscrétion de Proclès en l'expulsant de ses états. Le fils qui restait à Périandre , nommé Cyp

(1) La Nauze fixe le commencement du règne de ce prince à la quatrième année de la 58^e. olympiade , l'an 585 avant J.-C. , et sa mort à la 58^e. (345) Voy. ses Recherches sur les annes de Périandre , dans le Recueil de l'acad. des inscript. , XIV , 363-74. Clavier le fait monter sur le trône , l'an 598 avant J.-C. Rien n'est plus difficile que de résoudre ce problème de chronologie.

comme son aïeul, était hors d'espérer lui succéder; se sentant affaibli par l'âge, il envoya prier Lyco- phron de venir occuper le trône de ce prince, dont le règne n'avait point diminué les redoutables déclarations qu'il ne consentirait à habiter cette ville avec son fils et Périandre, qu'on ne peut s'empêcher de plaindre, fut réduit à promettre qu'il irait achever ses jours dans l'île de Corcyre: mais les Corcyréens qui redoutaient la cruauté de Périandre, prirent les armes, et tuèrent Lycophron. Le père informé de la mort de son fils par les poètes auteurs du crime, et craignant trois cents enfants des plus nobles familles de Corcyre, qu'il avait envoyés au roi de Lydie, pour être éduqués. Le vaisseau qui les transportait, obligé par les vents contraires de relâcher à Samos, s'y arrêta quelques jours; et les Samiens firent les innocentes victimes de la haine de leurs pères. Périandre mourut, dit-on, d'un tel chagrin, qu'il mourut, dans un âge très-avancé, dans la cinquante-quatrième année de son règne, l'an 563 avant J.-C., d'après Larcher (1); en lui finit la dynastie des Cypselides. Laërce rapporte que Périandre avait ordonné à ses jeunes gens de se porter en avant, dans un chemin qu'il leur avait tracé, et de tuer la première personne qu'ils y rencontreraient; et Périandre, s'y étant rendu le premier fut tué. Ce récit, accompagné de traits fabuleux, dont on fait peu de cas aux lecteurs, ne mérite aucune attention. Périandre est compté assez ordinairement parmi les sept sages

de la Grèce: mais quelques auteurs mettent à sa place Chilon ou Lassus; et Lucien l'a banni de l'Élysée, à cause de sa cruauté. Laërce lui attribue plusieurs maximes indignes de tout honnête homme, entre autres celle-ci: qu'on ne doit pas se faire scrupule de manquer à sa parole, quand on a promis quelque chose de contraire à son intérêt. Périandre disait que la prudence ne se découvre pas moins dans la prospérité que dans l'infortune. Quelqu'un lui ayant demandé, pourquoi il n'abdiquait pas la tyrannie; c'est, répondit-il, qu'il est moins dangereux de la garder. Laërce nous a conservé deux *Lettres* sous le nom de Périandre; mais elles sont évidemment supposées. Ce prince avait composé un *Poème moral*, ou plutôt un Recueil de sentences, de 2000 vers, qui ne nous est pas parvenu. La *Mort de Périandre* est le sujet d'une tragédie, de Luce de Lancival. W—s.

PÉRICLÈS a donné son nom au siècle le plus brillant de la Grèce; cependant, ni Plutarque qui a écrit sa vie, ni les historiens qui l'ont mis en scène, ne nous indiquent l'époque de sa naissance, qui eut lieu probablement entre les années 500 et 490 av. l'ère chrétienne. Tous s'accordent à lui attribuer une illustre origine. Son père, Xantippos, avait commandé les Athéniens à la bataille de Mycale: sa mère, Agariste, était fille de Cléisthènes, qui avait chassé les Pisistratides (V. CLÉISTHÈNES, IX, 107). Hérodote et Plutarque racontent un songe d'Agariste, qui, peu de nuits avant de mettre son fils au monde, avait cru accoucher d'un lion. Le jeune Périclès recueillit avec ardeur les leçons des grammairiens, des rhéteurs, des philosophes: on le distinguait parmi les disciples de Zé-

(1) Larcher lui donne 60 ans de règne; mais P. G. V. n'est pas assuré, et c'est l'opinion de tous chronologistes, que Périandre a régné pendant quarante-quatre ans.

non d'Élée, puis parmi ceux d'Anaxagore : mais un goût particulier l'entraînait à l'étude de la politique ; c'était le sujet le plus ordinaire de ses entretiens avec tous ses maîtres , même avec Damon qui lui enseignait la musique. Son application , ses travaux , ses relations avec tant de sages , lui donnèrent de très-bonne heure un maintien réservé , une gravité silencieuse , qui semblait à plusieurs le voile ou le signe d'un présomptueux orgueil , et dans laquelle il entraînait en effet , selon Plutarque , autant d'ambition que de prudence : des vieillards croyaient retrouver en lui les traits et le son de voix de Pisistrate. Assez d'exemples lui avaient appris dès son jeune âge avec quelle facilité la popularité pouvait s'acquérir et se perdre chez un peuple inconstant et léger , au sein duquel aucun citoyen n'avait pu encore devenir impunément illustre. Périclès , pour être mieux aperçu , plus admiré , résolut de se montrer rarement ; et afin de s'assurer l'empire que lui promettaient sa naissance , ses talents et sa fortune , il ne se pressait pas de s'en emparer. Cependant , lorsque Athènes eut perdu Aristide et Thémistocle , quand Cimon s'étant mis à la tête de l'aristocratie , le parti populaire demeurait sans chef , Périclès profita d'un moment si favorable , et se jeta dans la carrière des affaires publiques. Il y parut avec tant d'éclat , qu'il ne tarda point à éclipser tous ses rivaux : au milieu d'un peuple enthousiaste , son éloquence aurait pu lui suffire pour obtenir des succès rapides , quelque parti qu'il eût embrassé ; mais il était trop jaloux d'affermir et d'étendre sa puissance , pour ne pas employer un ressort un peu plus durable : il voulut plaire , non-seulement par l'élé-

gance et l'harmonie de son langage , mais par le caractère de la cause qu'il aurait à soutenir. Il se fit l'ami du peuple , dont il défendait les intérêts , et flatta surtout la vanité. Il n'avait point à se plaindre des grands ; il se déclara contre eux , parce qu'ils avaient déjà un chemin des honneurs , et que le chemin des honneurs était pour lui avec moins de concurrence et plus de sûreté , dans les rangs populaires. Telles étaient les mœurs politiques de ce pays à ce siècle : la raison et la vertu n'étaient pas prouvées ; mais elles ne s'accordaient que trop avec les institutions ; on était forcé de convenir que ces rivalités , ces querelles , qui peuplaient presque tous les hommes , contribuaient quelquefois , au bonheur , du moins à la gloire de l'état. Tibère n'est pas le premier à qui il fallait au peuple des jeux et des spectacles ; aucun homme ne l'a ignoré : et Périclès , dès qu'il eut la direction des affaires , ne chercha point de s'attirer les applaudissements et l'admiration de la multitude , par des fêtes somptueuses , par des banquets splendides , par des jeux et des largesses que le trésor public. Il distribuait une partie des terres conquises , il donnait des droits de présence à ceux qui assistaient aux assemblées et aux spectacles. Du sein des plaisirs , il restreignait l'autorité de l'aristocratie , foudroyait la sienne , et l'essayait de degrés. Après avoir fait beaucoup de bien , en l'accusant de favoriser les intérêts de Lacédémone , il se déclara pour conclure avec Lacédémone ; elle-même un traité de paix , dont les revers avaient rendu desirables au peuple athénien. Cimon , qui avait subi l'ostracisme avec une réputation héroïque , et ne s'était

alamités de son injuste partialité trop heureux d'être les réparer; il mourut, l'année J.-C. (Voy. CIMON, ci); et son beau-frère Thucydide (qui ne faut pas confondre avec l'historien de ce nom), héritant de son bien, devint après lui le chef de la démocratie. En cette qualité, il ne pouvait manquer d'avoir pour adversaire Périclès, dont il aimait le faste et les ennuis. Les trésors de la république, de ceux qu'apportaient les vaisseaux barbares, furent employés à embellir le Parthénon et d'autres édifices, dont les débris se voient encore aujourd'hui des hommes de bien étaient communs. L'année 444, époque où le décret de Thucydide laissa la direction publique entre les mains de Périclès. Les chefs de la démocratie, dont on fait honneur à ce siècle, appartiennent bien plus à la démocratie qu'il est trop injuste de désigner les artistes de leur renommée qu'en parler leurs protecteurs. Alcibiade et Périclès ont été les deux associés dans l'accusation de débauche, sans doute mal fondée l'égard de l'un, d'avoir détourné une partie des quarante-quatre talents qui étaient employés à la statue de Minerve. Ce qui est certain, c'est que l'on fit de statues, tant d'édifices qu'il y avait qu'aux dépens du peuple. On blâme cette prodigalité; qu'elle força Périclès d'augmenter les tributs des alliés de près de moitié. Quand ses ennemis lui reprochèrent d'abuser ainsi des revenus de la démocratie, « Bien doncques, répondait-il, trad. d'Amvot), ce sera, si vous voulez à mes dépens et non à vos vôtres, pourveu qu'il n'y

ait aussi que mon nom seul écrit en la dédication de ces ouvrages. » Il n'en fallait pas davantage pour stimuler la vanité des Athéniens, et faire cesser leurs murmures. D'ailleurs Périclès ne dépensait pas tout en ouvrages d'art : il employait, dit-on, dix talents par an à corrompre des Spartiates. Il s'était distingué par ses talents militaires, dès 456, à la bataille de Tanagra, où pourtant les Lacédémoniens avaient triomphé. En 455, il ravageait le Péloponèse, tandis que Tolmidès était occupé en Béotie. Deux ans après, il fit la guerre aux Sicyoniens, les vainquit, et se mit à la tête des flottes athéniennes, qui traversèrent en tout sens les mers de la Grèce, dévastèrent les côtes de l'Acarnanie, retinrent par leur seul aspect les alliés dans l'obéissance, et frappèrent de terreur les peuples barbares. L'Enbée s'étant révoltée en 446, il passa dans cette île, avec cinquante voiles et cinq mille combattants, s'en éloigna, y revint, et en soumit enfin toutes les villes. Rassuré par ce succès, et délivré d'ailleurs de ses rivaux dans Athènes, il se montra un peu moins complaisant pour le peuple, et n'en travailla que plus efficacement au repos et au bonheur de sa patrie. Il la débarrassa d'une foule d'hommes oisifs, qui entretenaient les vices et fomentaient les désordres. Ces vagabonds, et les citoyens pauvres qu'il leur donna pour chefs, allèrent fonder des colonies dans la Chersonèse, dans la Thrace, et repeuplèrent, en Italie, l'antique Sybaris, qui prit le nom de Thurium. Fiers de leur prospérité, les Athéniens aspiraient à s'agrandir par des conquêtes; et déjà les soins qu'apportait Périclès à maintenir la paix, à épargner le sang des soldats, à con-

server les anciennes limites de la république, excitaient des murmures populaires. On voulait qu'il entreprit de soumettre l'Égypte, la Sicile, Carthage et l'Étrurie : il mérite de grands éloges pour s'être opposé à ces projets insensés, qui lui auraient été plus glorieux et moins périlleux qu'à tout autre. Il prévoyait que les Spartiates, jaloux du bonheur d'Athènes, tenteraient de le troubler ; qu'ils songeraient bientôt à rompre la trêve de trente ans, conclue avec eux, après la soumission de l'Eubée. En 441, il entreprit une guerre contre les Samiens, dont les Milésiens avaient à se plaindre : on disait que c'était à la prière d'Aspasie, née à Milet, que Périclès prenait alors les armes. Cette circonstance n'est indiquée ni par Thucydide ni par Diodore de Sicile. Du reste, il est vrai que les grâces et les talents d'Aspasie (*V. ASPASIE*, II, 580) séduisirent à tel point Périclès, qu'il répudia son épouse, dont il avait eu deux fils, Xantippus et Paralus, et qui était mère aussi de Callias, fruit d'un premier mariage de cette femme avec Hipponicus. Périclès devint l'amant, l'époux d'Aspasie, pour laquelle il conserva toujours la plus tendre affection. Les poètes, qui l'avaient appelé *Jupiter Olympien*, surnommèrent *Junon* sa nouvelle compagne, qu'ils qualifiaient quelquefois beaucoup moins honorablement. L'impunité de ces satires prouve que l'autorité de Périclès n'était point tyrannique, ou, ce qui revient au même, qu'elle était alors solidement établie. Il encourageait Aristophane et d'autres poètes comiques, quoiqu'il fût souvent en butte à leurs sarcasmes : un jour ayant été accablé d'injures par un simple particulier, il ordonna à l'un de ses serviteurs de pren-

dre un flambeau, et de recett cet homme chez lui. La guerre de Samos, quel qu'en fût le résultat, ne réussit, malgré les revers qu'elle eut d'abord : on dit qu'elle employa la capitale de cette île à ployer des machines de guerre, et que l'ingénieur Artémone (*ARTÉMONE*, II, 549.) Le siège dura neuf mois. Quand les Athéniens se furent rendus à l'île, il rasa leurs murs, prit leurs richesses, exigea d'eux d'énormes rançons et des otages. Il prononça l'éloge funèbre des guerriers morts durant cette guerre. Il ne subsiste aucun débris de sa puissance. Sa puissance n'a cessé de décroître qu'aux approches de la guerre du Péloponèse. En 427, il conseilla aux Athéniens de demander du secours aux Corcyréens, et de repousser les Corinthiens, qui menaçaient sur l'appui de Lacédémone. Diodore de Sicile raconte que Périclès engagea ses concitoyens à cette guerre funeste, pour leur faire oublier d'embarras lui-même. Il avait des comptes dont il ne voulait pas l'examen : « Cherchez pour moi un moyen de ne pas les rendre publics, » dit le jeune Alcibiade, son neveu et son pupille (*Voy. ALCIBIADE*, II, 457), qu'il élevait dans sa maison. Il proposa donc de prendre Corcyre. Mais ce récit suppose une gestion de Périclès des plus coupables, de graves négligences, dont Diodore et Plutarque ne l'accusent pas. On aurait eu plus de raison de reprocher d'avoir trop faiblement défendu Corcyre (Corfou), et d'avoir pas su prévenir la défaite de Potidée ; c'en était bien assez pour qu'on se plaignît de sa conduite. Mais ses ennemis n'osaient pas encore l'attaquer : ils se mirent

amis ; ils imputèrent à Phiercin dont nous avons parlé (IAS). Aspasia fut dénoncée comme une corruptrice des mœurs publiques ; par Diopime une impie, qui ne croyait aux effets divins des phénomènes ni atmosphériques. Périclès, se présenta pour la défendre, ne se contenta point de paroles ; mais les plus éloquents, qu'il répandit, le sauvèrent. Anaxagore, taxé d'irreligion, n'aurait pas été ; son illustre disciple le fit venir à la ville, l'accompagna quelques jours, et protégea sa fuite. En voyant qu'il allait être personnellement attaqué, quand le bruit de la guerre imminente des périls obligèrent les athéniens de recourir à ses conseils, il se contenta d'implorer son secours. Les démocrates avaient travaillé à le rendre odieux ; ils demandaient le bannissement d'une race autrefois si estimée : comme sacrilège, et de la race qui descendait par sa mère. Son courage devait le rendre populaire à ses concitoyens ; il conserva le pouvoir, fit maintenir la paix qui fermait aux Mégariens les ports et les marchés de l'Attique, plusieurs fois les côtes du Péloponnèse, et persuada aux Athéniens de renfermer dans leur ville leurs richesses, toutes leurs récoltes, de ne pas dévaster eux-mêmes leur territoire, sur lequel les Lacédiémoniens s'apprêtaient à fondre, par le roi de Sparte, Artaban. L'ennemi vint en effet sous les murs d'Athènes, essaya sa présence et ses insultes, mais ne put enlever un combat ; mais ne put enchaîner l'impatience des patriotes ; et les Spartiates furent privés de vivres, regala la Laconie. Ce fut son der-

nier succès : les Athéniens, qui avaient profité de sa prudence, l'accusèrent de lâcheté. Une peste, qui se manifesta dans l'Attique, et un revers essuyé près d'Épidaure, mirent le comble au mécontentement public. Périclès revenait à la tête d'une flotte de cent cinquante vaisseaux, avec lesquels il avait inutilement tenté de s'emparer d'Épidaure. A peine rentré dans la ville, il se vit accusé par Cléon (V. ce nom, IX, 61), destitué par le peuple, et condamné à une amende de quinze talents au moins, de cinquante selon quelques historiens. Des infortunes domestiques se joignaient à tant de disgrâces : la peste lui enleva la plupart de ses amis et de ses parents, sa sœur, son fils Paralus, digne de toute sa tendresse, et son autre fils Xantippus, dont il avait eu à se plaindre ; car ce Xantippus venait de le diffamer dans la ville, soit par des calomnies, soit par la révélation criminelle de plusieurs désordres privés. Périclès, qui sentait vivement tous ces malheurs, les supportait pourtant avec une courageuse fermeté. Le peuple athénien se donna d'autres chefs, les essaya, s'en dégoûta : son inconstance, ses dangers, ses besoins, quelques sentiments de justice et de reconnaissance, le ramenèrent à celui qu'il avait si longtemps admiré, chéri et outragé. Cet illustre citoyen reprit encore le timon des affaires, et profita de son nouveau crédit pour faire inscrire au nombre des citoyens d'Athènes, le fils qu'il avait eu d'Aspasie. On murmura de cette inscription, qui était contraire à une loi qu'il avait autrefois fait rendre pour refuser les droits politiques à ceux qui n'étaient pas nés de père et de mère athéniens. N'obtenant plus de succès à la guerre, forcé de lever le siège de Méthone, et d'a-

bandonner des places du Péloponnèse, dont il s'était emparé ; il aurait probablement essuyé encore les caprices du peuple, si la peste, qui lui avait ravi presque toute sa famille, ne l'eût atteint et emporté lui-même, l'an 429 avant J.-C. Les historiens disent que sa maladie avait altéré sa raison, au point qu'il s'était laissé mettre au cou une sorte d'amulette ; mais voici un autre récit de ces mêmes historiens, qui semble prouver que sa tête n'était pas si déplorablement affaiblie. Rassemblés autour de son lit de mort, ses amis, qui le croyaient déjà privé de tout sentiment, retraçaient le tableau de ses vertus, rappelaient ses actions les plus honorables. Il les entendit ; et, recueillant ses forces : « Non, leur » dit-il, ne vantez point des exploits » qui me sont communs avec tant » d'autres capitaines, et dans lesquels » la fortune peut réclamer sa part. » Vous oubliez ce qu'il y a de plus » beau, de plus grand dans ma vie » publique : c'est de n'avoir, exerçant » tant de pouvoir, donné à aucun ci- » toyen l'occasion de se vêtir d'habits » de deuil. » C'est à tort, sans doute, qu'on lui impute la mort d'Éphialtès, intrigant dont il s'était servi contre Cimon ; il faut croire que l'historien Duris de Samos, le calomniait lorsqu'il l'accusait d'avoir traité les Samiens avec une férocité sanguinaire : il est plus difficile d'excuser sa conduite envers ses rivaux, Cimon et Thucydide, dont il provoqua l'injuste exil ; mais enfin il paraît qu'on lui doit au moins ce rare éloge, qu'au milieu des querelles civiles, chef d'une faction, et menacé par une autre, entouré d'envieux et d'ennemis, il n'a jamais versé le sang. L'équité veut qu'on observe encore que, s'il prodigua quelquefois les trésors d'A-

thènes, ce ne fut point pour croître la fortune que lui avait guée ses pères ; car son patriotisme quoique administré avec beaucoup de sagesse, n'était pas plus à ce moment de sa mort, qu'avant sa nomination à l'administration. Cette n'est pas une raison et cette humanité, respect pour les dieux et son respect pour les superstitions, il le mettait à ses études philosophiques. Il enseigna les leçons d'Anaxagore, que Barmanomme le plus religieux des philosophes (V. ANAXAGORE, II, 95) avait vaincu des terreurs de l'ignorance, s'efforçait de les extirper de l'esprit de ses compatriotes. Une éclipse de soleil, apparemment celle du 431, épouvantait l'équipage du vaisseau qu'il commandait. Voyant tout le pilote éperdu, désespérant d'étendre sur lui son manteau pour couvrir les yeux, et lui dans cette obscurité-là avait quelque chose de funeste. Non, répondit le philosophe. Eh bien ! reprit-il, l'autre ne craint qu'en ce qu'elle est produite par le corps plus grand que mon corps. Il y avait pourtant du danger à montrer si désabusé de ces raisonnements vulgaires ; on s'exposait, en se montrant ainsi, à être soupçonné d'athéisme. Un ancien historien, notant l'aveuglement de Périclès, dit qu'il était aveugle, assurait que Périclès avait été pour athée, dès l'instant où il avait montré du goût pour la philosophie d'Anaxagore : disons plutôt qu'il était redevable à ce philosophe, de ce qu'il avait de sagesse et de modération, ainsi que Platon et Aristote l'ont observé ; car la plus grande puissance de la parole n'est que de la raison. Toute l'antiquité a célébré ses talents oratoires : les hommages que Cicéron lui a rendus, dispensent de citer d'autres témoignages. Mais, à vrai d

discours de Périclès ne subit trois harangues que lui fait Thucydide, n'appartiennent toute apparence, qu'à cet orateur. L'une (l. 1, n. 140-144) est une exhortation à la guerre contre les Lacédémoniens et les autres du Péloponèse; la seconde (l. 35-46) est l'éloge funèbre des guerriers athéniens morts dans la dernière campagne: elle a de la noblesse, on l'a fort souvent traduite dans des versions les plus récentes; on la trouve dans les OEuvres de Noë. Si nous osons l'avouer, elle n'est pas remplie de tout ce que le sujet et le nom de Périclès inspirent; il y en a de bien belles dans Thucydide, et telles particulièrement la première et la seconde de celles qu'il prête à Périclès même. La troisième est une harangue noble et franche, qui ne disant rien de point les préventions contre ce grand citoyen, mais qui fait l'exemple du courage, et qui a du moins la valeur guerrière des Athéniens. « La peste est sur nous », disait-il; elle n'était pas au commencement des maux que nous devons vaincre, et elle les a tous surpassés; mais elle, je le sais, qui m'attire votre haine: apparemment vous êtes résolus à m'attribuer aussi la peste; mais je ne puis que vous en empêcher. Jadis, on savait supporter la résignation les fléaux en partant des dieux, avec intrépidité les attaques des ennemis: c'était une vertu familière dans cette patrie; les jours d'adversité étaient ceux où l'on méritait le plus de gloire. Aujourd'hui, les Grecs que sans cesse vous dédaignez, aux Spartiates, proclament votre invincibilité, sans remédier à vos souffrances. » Quant au se-

cond discours ou à l'éloge funèbre prononcé, non pas après la guerre de Samos, comme le suppose Thomas (*Ess. sur les Élo.*, ch. 5), mais à la fin de la première année de la guerre du Péloponèse, Aristote en avait une copie, où il remarquait cette pensée: « qu'enlever de jeunes citoyens à la république, c'est ôter le printemps à l'année. » Ce trait ne se retrouvant pas dans la harangue rapportée par Thucydide, on a droit de présumer, ou qu'il en existait des copies essentiellement différentes, ou que l'historien faisait parler comme il lui plaisait l'orateur qu'il mettait en scène. Chez lui, Périclès, après un exorde fort étudié, éloigne le plus qu'il peut l'éloge de ces illustres morts que pleurait la patrie. Longtemps il n'entretient les Athéniens que de leur propre puissance; et, sous prétexte de rendre hommage à leurs ancêtres, il vante les institutions et les mœurs d'Athènes, il les oppose à celles des autres cités; et, sans indiquer particulièrement Lacédémone, il cherche les occasions de dénigrer ses lois, de critiquer sa politique. Une très-grande partie de ce discours n'est qu'un panégyrique des Athéniens et une satire des Spartiates. Quintilien parle d'un recueil d'Oraisons de Périclès, où il ne trouvait rien qui fût digne de la renommée de ce personnage et des éloges que lui décerne Cicéron. Aussi pensait-on que l'orateur athénien n'avait point laissé de Discours écrits, et que ceux qui portaient son nom avaient été composés par d'autres; Quintilien adopte cette conjecture. Quelques-uns, au contraire, ont soutenu, d'après un texte de Suidas, que Périclès ne prononçait que des discours écrits; qu'il les lisait devant le peuple d'Athènes. Bayle rejette cette opinion

adoptée depuis par M. Gillies, mais inconciliable avec deux faits que les anciens auteurs racontent. D'une part, ils disent que Périclès, en montant les degrés de la tribune, se disait à lui-même : Souviens-toi que tu vas parler à des hommes libres, à des Grecs, à des Athéniens. De l'autre, ils nous apprennent que Thucydide, beau-frère de Cimon, et antagoniste de Périclès, disait de celui-ci : « Quand je l'ai terrassé et que je le tiens sous moi, il s'écrie qu'il n'est point vaincu, et le persuade à tout le monde. » Nous avons donc tout lieu de croire que ses harangues n'étaient point faites d'avance, pas plus que ses répliques, ni préparées autrement que par la méditation et par une connaissance profonde des affaires. Ce qui est indubitable, c'est qu'il dut à son éloquence, l'autorité imposante, et comme l'ont dit Thucydide et Plutarque, presque monarchique, dont il a joui pendant quarante ans, au sein d'un état populaire. Cette durée de 40 ans, attribuée dans tous les livres anciens et modernes, au règne de Périclès, est peut-être un peu exagérée; il n'a pris une grande part aux affaires qu'après la mort d'Aristide, vers 467; il n'est devenu tout puissant qu'après la mort de Cimon, en 449, ou même qu'après le bannissement de Thucydide. Depuis lors, « puissant » par sa dignité personnelle et par sa « sagesse, dit Thucydide l'historien, » reconnu pour incapable de se laisser corrompre par des présents, Périclès contenait la multitude par l'ascendant qu'il prenait sur elle. Il ne recevait du peuple aucune impulsion; il savait le diriger. N'ayant acquis son autorité que par des moyens honorables, il n'avait plus besoin de ménager les caprices populaires; il osait les contredire et les répri-

» mer. Voyait-il les Athéniens livrés » aux mouvements d'une folle audace? il parlait et comprimait les » plus fougueux, en les frappant de » terreur. S'il fallait au contraire les » relever de l'abattement où ils » laissaient tomber, sa voix ranimait » leur courage. La démocratie subsistait de nom sous un véritable » prince. » Il n'a jamais été archonte; il n'a pris aucun titre qui indiquât une autorité suprême : il a régné par son génie; et son nom est resté attaché aux noms illustres qui ont honoré son siècle : Sophocle, Euripide, Aristophane, Anaxagore, Démocrite, Hippocrate, Zeuxis, Phidias, etc., etc. Les auteurs anciens et modernes chez lesquels on peut mieux étudier la vie de Périclès, sont Thucydide (l. 1 et 11); Diodore de Sicile, (l. xii); Plutarque (*Vie de Pér.*); Bayle (*Diction.*); Rollin (*Hist. anc.*, l. vii), Barthélemy (*Voyage d'Anach.*, t. 1, part. ii, sect. iii.); Gillies (*History of Greece*, c. 12, 13, 14, 15), etc. M. Ch. Dalberg a publié, en 1807, un opuscule intitulé *Périclès*, où il ne s'agit que de l'influence des beaux-arts sur la félicité publique. Suidas a pri fort mal-à-propos Xantippus et Pausanias pour des fils d'Aspasie : le fils qu'elle eut de Périclès, porta dans l'histoire ce même nom de *Périclès*; il était, en 406, un des généraux athéniens qui, après avoir vaillamment combattu aux Arginusés, et vaincu Lacadémoniens, commandés par Callicratidas, furent condamnés à mort pour avoir négligé de faire inhumer les guerriers morts dans cette bataille.

D—N—U.

PERIER (SCIPION DU), jurisconsulte, né, en 1588, à Aix en Provence, était fils de ce François Perier, à qui Malherbe a adres-

s qui sont restés la
de tous les genres goût.
dirigea ses propres études
négligea rien pour lui
l'amour des lettres. Scip-
pliqua ensuite à la juris-
et, après avoir pris ses
rut au barreau. Il débuta
carrière, avec un éclat qui
stime du premier président
épousa garde des sceaux ; et
le ce grand magistrat fixa
blic sur les talents du jeune
lité, qui fut dès-lors char-
rieurs causes importantes.
il eut l'honneur de haran-
XIII, au nom de l'uni-
tix ; le discours qu'il pro-
sa cette circonstance, ajou-
à sa réputation. Arnauld
, et Jérôme Bignon, qui
naient le roi, voulurent en-
ar ; ils le comblèrent de té-
d'intérêt, et lui procurè-
la suite, une pension de
Les compatriotes de Perier
nt pas moins de justice à
Le savant Peiresc ne pou-
sser de l'entendre parler ;
arant, il lui légua, comme
de son estime, un exem-
la rare édition des *Pan-*
rentines (V. Lelio TOREL-
fut élu, en 1638, consul
il remplit, depuis, diffé-
marges municipales, dans
desquelles il eut le bon-
rendre à son pays des ser-
vants. Il fut affligé dans
se par la perte de la vue :
ent, qu'il attribuait à la
habitude de lire devant sa-
ne l'empêcha pas de con-
donner des consultations.
vra jusqu'au dernier mo-
te sa présence d'esprit, et
au mois de juillet 1667. Il

fut enterré dans l'église des Domi-
nicains, où l'on voyait son épitaphe,
composée par Ch. du Perier, son
cousin germain (V. DUPERRA, XII,
258). On a de lui : I. Une *Ode sur*
les plaisirs des champs, insérée
dans le *Recueil* des poésies de Nicol.
Garnier de Montfuron, son beau-
frère, et reproduite dans la Notice
citée à la fin de cet article. II. *Ques-*
tions notables. L'auteur ne destinait
point cet ouvrage à l'impression : le
manuscrit lui en fut dérobé par un de
ses secrétaires, qui le mit au jour à
Grenoble, en 1668, in-4°. L'édi-
tion de Toulouse, 1721, 2 vol. in-
4°, revue et augmentée par Fr. de
Cormis, neveu et élève de Perier
(V. CORMIS, IX, 595), fut long-
temps la plus estimée ; mais elle a
été effacée par celle qu'a donnée de
La Touloubre, conseiller au parle-
ment, sous le titre d'*Œuvres* de Du
Perier, Toulouse, 1760, 3 vol. in-4°.
Ce recueil contient, outre les *Ques-*
tions notables, augmentées d'un vo-
lume, les *Maximes de droit* de Perier,
quelques-uns de ses *Plaidoyers*, et un
Choix de décisions, tirées des écrits
des meilleurs jurisconsultes. Enfin,
le savant éditeur y a ajouté des No-
tes intéressantes. III. *Des Consulta-*
tions, dans le *Recueil des arrêts* du
parlement de Provence, par Boni-
face. On trouve une bonne Notice
sur notre auteur, dans les *Mémoi-*
res du P. Bougerel, pour servir à
l'histoire de plusieurs hommes illus-
tres de Provence, 127-143. De La
Touloubre l'a reproduite à la tête de
son édition. — Aimar Du PERIER,
sieur de Chameloc, etc., juricons-
ulte de la même famille, mais
d'une branche établie dans le Dau-
phiné, était conseiller au parlement
de Grenoble. Partageant son temps
entre les devoirs de sa charge, et l'é-

tude de l'histoire et des antiquités, il a publié : *Discours historique* touchant l'état général des Gaules, et principalement des provinces de Dauphiné et de Provence, tant sous la république et l'empire des Romains, que sous les Français et Bourguignons, etc., Lyon, 1610, in-8°. Chorier parle de cet ouvrage avec éloges, et dit que l'auteur a beaucoup contribué à éclaircir plusieurs points obscurs de l'histoire du Dauphiné. Ce *Discours* est précédé d'une *Description* étendue et très-curieuse de la ville de Die, et du palais des Voconces. W—s.

PERIÈRE (JACQUES-CONSTANTIN), mécanicien, membre de l'académie des sciences, né à Paris, le 2 novembre 1742, se forma seul à la pratique des arts, ainsi que ses deux frères, que la nature avait doués des mêmes dispositions. Le plus jeune mourut à l'âge de 24 ans, dans les Landes, où déjà d'heureux essais recommandaient son nom. Le second (Auguste-Charles PERIER des Garennes), demeura l'inséparable collaborateur de son aîné. La pompe centrifuge, qu'ils exécutèrent pour leur début, leur fit beaucoup d'honneur, de même que la galerie des modèles, qu'ils formèrent pour le duc d'Orléans, laquelle a passé au Conservatoire des arts et métiers, dont elle est le principal ornement. Jacques-Constantin, desirant connaître à fond le mécanisme et les nombreuses applications des machines à vapeur, pour reproduire en France les mêmes effets, alla jusqu'à cinq fois en Angleterre. Il en rapporta les deux pompes à feu qui subsistent encore à Chaillot, et y établit quatre fourneaux à reverbère, pouvant chacun fondre 5 milliers de matière en trois heures. Plus de cent

machines à vapeur, des cylindres à papier, balanciers, découpoirs, alesoirs à engrenage, machines à filer le coton, machines hydrauliques, et un nombre prodigieux d'appareils d'usines, sont sortis de leur établissement, qui, suivant le rapport du jury sur les prix décennaux, avait réussi jusqu'alors à mettre en activité plus de 93 ateliers. En 1788, les frères Perier entreprirent de fournir l'eau de la Seine dans les divers quartiers de Paris, et formèrent une compagnie d'actionnaires, qui fut exposée à de vives attaques. Beaumarchais prit la plume pour soutenir une spéculation dans laquelle il était intéressé : on sait qu'il abandonna le terrain à son brutal adversaire, le fameux Mirabeau. La même année, les frères Perier, sur l'invitation du gouvernement, établirent à l'île des Cignes, pour remplacer l'action des moulins de la Seine, suspendue par un hiver rigoureux, des machines à vapeur à double effet, qui mettaient en mouvement six meules à-la-fois. Quand l'urgence fut passée, les meuniers de Corbeil parvinrent à faire abandonner ces appareils. Peu de temps après, une nouvelle compagnie des eaux de Paris supplanta celle des frères Perier. Pendant la révolution, leurs ateliers fabriquèrent, sous la direction de Monge, 1200 pièces de canon, parmi lesquelles se trouvaient des pièces de seize, et quantité d'appareils divers pour l'artillerie. Le cours des assignats causa des pertes énormes aux deux frères, et comme pour consommer leur ruine, le gouvernement refusa de procéder à la liquidation de leurs créances sur l'état. Dans ces conjonctures, ils employèrent presque exclusivement leurs ateliers à fabriquer pour les usines et

factures. Perier l'aluné créa la
ie des canons de la marine à
on y tenait à-la-fois en fu-
ent dix milliers de matière. Il
ité reçu, en 1783, à l'académie
iences, section de mécanique;
mort, après trois ans d'in-
is, le 17 août 1818. On a de
Essai sur les machines à va-
et d'autres Mémoires dans le
l de l'académie des sciences.
z la *Notice* que M. Jomard a
e sur cet habile mécanicien,
e *Bulletin de la société d'encou-*
ment, 1819, pag. 135-138.)

F—T.

RIER (SCIPION), d'une autre
e que le précédent, naquit à
ble, en 1776, et fit ses étu-
chez les Oratoriens de Lyon.
nple de son père, dont les
rises avaient donné une gran-
ension au commerce du Dau-
, lui offrait une nouvelle sphé-
civité. Propriétaire, à vingt
d'un domaine à Laval, il es-
d'introduire dans cette con-
es forges à la catalane. En
, son père ayant fait l'ac-
ion d'une partie considérable
ines de houille d'Anziu, il de-
un des administrateurs de ce
établissement, et dirigea des
orations importantes. Scipion
fonda une maison de banque
is, avec son frère Casimir, et
oya la plus grande partie de
spitaux à créer ou perfection-
les établissements d'industrie.
raffineries de sucre, une fila-
de laine, et une de coton, une
lerie de fécule de pommes de
à Courbevoie, attestèrent sa
ité, et lui fournirent l'occasion
uter, à son expérience dans la
nique, l'application de la chi-
Après la mort de Jacques Cons-

tantin, introducteur des machines
à vapeur à Paris (V. l'article pré-
cédent), il acheta l'établissement de
Chaillot; et des changements avan-
tageux s'opéraient dans les fonde-
ries, lorsqu'il mourut, le 22 avril
1821. Scipion Perier avait des con-
naissances très-grandes en chimie:
il a donné plusieurs articles dans les
Annales de chimie; il fut membre
du jury de deux expositions des
produits de l'industrie, en 1802 et
1806; et il fit partie du conseil-
général des manufactures attaché au
ministère de l'intérieur. Il fut aussi
l'un des fondateurs des compagnies
d'assurance, et l'un des promoteurs
de l'éclairage par le gaz hydrogène:
il était, à l'époque de sa mort, un
des régents de la banque de France.
(V. son Éloge, par M. Degérando,
dans le *Bulletin de la société d'en-*
couragement, avril 1821, n°. 202,
20°. ann., pag. 117.) F—T.

PERIERS (BONAVENTURE DES)
V. DESPERIERS.

PERIGNON (Dom PIERRE), bé-
nédictin de la congrégation de saint
Vannes, auquel la Champagne doit le
perfectionnement de ses vins, naquit
à Sainte-Menehould, vers l'an 1640.
Il était procureur de l'abbaye d'Haut-
villiers, près d'Epernai, et en toute
qualité, chargé du soin des vignes;
il s'était appliqué à connaître les dif-
férentes espèces de raisin, et avait
étudié leur produit. La nature lui
avait départi une finesse de goût,
qu'il conserva jusqu'à une extrême
vieillesse, et qui lui faisait distin-
guer, entre plusieurs paniers de rai-
sins de différens crus, celui auquel
chaque grappe appartenait, sans ja-
mais s'y tromper. Il savait comment
il fallait allier ces espèces dans les vi-
gnes, pour que le vin qui en résultait,
fût de bonne qualité: au moyen de ces

connaissances, et d'autres qui concernent la culture et la fabrication, il était parvenu à donner au vin de Champagne, cette finesse, ce montant, qui le distinguent. Il ne garda, ni pour lui, ni pour sa maison, son secret, et le publia dans des *Mémoires sur la manière de choisir les plants de vigne convenables au sol, sur la façon de les provigner, de les tailler, de mélanger les raisins, d'en faire la cueillette, et de gouverner les vins*. Celui d'Hautvilliers, par ses soins, avait acquis une telle qualité, que, depuis ce temps, il est devenu un des plus recherchés. Dom Perignon étendit ainsi le commerce, et accrut la richesse d'une grande province. Il fit, pour l'amélioration des produits, ce que les premiers moines avaient fait pour le défrichement et les plantations. Dom Perignon était instruit, austère dans ses mœurs, rigide observateur de sa règle. Il mourut à Hautvilliers, le 14 septembre 1715, dans un âge fort avancé. Une honorable épitaphe, placée sur son tombeau, rappelait le service rendu à sa province, ainsi que ses vertus personnelles. Avec l'église et les lieux claustraux détruits par suite de la révolution, a péri ce monument de la reconnaissance des contemporains.

L—Y.

PERINGSKIOELD (JEAN), antiquaire suédois, fils d'un professeur d'éloquence, nommé Peringer, naquit, en 1654, à Strengnès, dans la Sudermanie. Après avoir été initié dans les lettres par son père, il acheva ses études à l'université d'Upsal, où il acquit une telle connaissance des antiquités du Nord, qu'il fut admis dans la société instituée pour la science archéologique, et qu'en 1669 il obtint une chaire de professeur, à laquelle il joignit, quelques années

après, la place de secrétaire quaire du roi. Ayant été élevé à cette occasion, au rang de la noblesse, il changea, suivant l'usage suédois, son nom de Peringer en Peringskiöld. En 1719, nommé titre de conseiller de la chancellerie, chargé de la partie des affaires, Ayant perdu sa première femme, fille d'un évêque de Nykiö, il eut un fils, il se remaria, et mourut, à l'âge de 63 ans, et mourut trois ans après, le 24 mai 1720. Peringskiöld est un des savants qui ont rendu plus de services à l'histoire, surtout en publiant des manuscrits importants. Il est à regretter que sa sagacité n'ait pas toujours été accompagnée de son assiduité et à son zèle. Bien qu'il soit favorable à Olaus Rudbeck, il n'est pas d'esprit critique, et tombe quelquefois dans des conjectures vagantes. C'est surtout à l'égard des pierres runiques qu'il a été en erreur, trouvant dans les inscriptions de ce genre, conservées en Scandinavie, une preuve que Magog avait eu une sépulture dans le Nord. Les lumières jetées sur l'histoire ancienne du Nord, ont depuis ce temps fait tomber les fausses positions de Rudbeck et de Peringskiöld. Voici les ouvrages publiés par ce savant : I. *Heimskringla historiarum regum septentrionis Snorronis Sturlonidis conscripta* Stockholm, 1697, 2 vol. C'est la première édition qui a été donnée du texte complet, et qui, dans l'histoire des rois suédois, par Snorro Sturleson Peringskiöld l'accompagna d'une traduction, l'une en latin, l'autre en suédois, lui-même, et l'autre en suédois, Olausen. Le lecteur y a joint

tes. II. *Vita Theodorici, regis Gothorum et Italiae, auctore Chlæo, cum additamentis et notationibus de Sveo-Gothorum andid expeditionibus*, Stockholm, 1699, in-4°. M. Sartorius, son *Essai sur le gouvernement Goths*, porte de cet ouvrage le sentiment suivant : « Cet in-quarto ne tient, quant à la vie de Théodoric, écrite par Cochlæus, que ce qu'il sait et peut ranger dans un meilleur ordre quiconque a lu les livres un peu attentivement : les manuscrits qu'on y trouve imprimés, sont ce qu'il y a de meilleur dans cet ouvrage ; mais quant aux notes que l'éditeur y a ajoutées, ce n'est qu'un ramas de choses vraies et fausses, compilées sans goût et sans critique. » III. *Joannis Messeniondia illustrata, sive chronologia rebus Sueciae, Daniae et Norvegiae, ex mss. ipsius auctoris*, ibid., 1704, 14 tom. en 2 vol. in-fol. (MESSENIUS). Il se proposait de traduire des notes sur cet ouvrage ; mais n'ont point paru. IV. *Genealogica ab Adamo ad SS. Salvatoris nostri matrem*, ibid., in-fol. V. *Historia Hialmari regis Biarmalandique Thulemarkiae, ex fragmento runici mss., cum gemina versione*, Stockholm, in-fol. Peringskiöld donne d'abord le texte de ce récit islandais en caractères modernes, puis une traduction en latin et en suédois, avec un fac-simile du manuscrit, en caractères runiques, par page. L'authenticité de cet ouvrage antique a été vivement contestée ; on est allé jusqu'à prétendre qu'il l'a fabriqué, et qu'on a surchargé le manuscrit dans la fumée, pour lui donner un air antique. On voit, à ce sujet, une Dissertation de Nordin (*Voyez NORDIN*).

VI. *Monumenta Uplandica*, divisés en deux parties, sous le titre : *Monumentorum Sveo-Gothicorum liber 1, Uplandiae partem primariam Thiundiam continens* (en latin et en suédois), ibid., 1718, in-fol. ; *liber 11 continens monumenta Ullerakerensia*, 1719. C'est dans cet ouvrage que Peringskiöld a consigné ses rêveries sur la haute antiquité des runes, qu'il fait remonter jusqu'au déluge. Au reste, cet ouvrage est important pour l'histoire des arts en Suède, surtout de l'architecture et de l'archéologie. Les runes qu'il a recueillies depuis, sans les publier, ont été incorporées, par Goeransson, dans sa grande collection intitulée *Bautil VII. Historia Wilkinensium, Theodorici Veronensis, ac Niflengorum ex mss. linguae veteris scandi-naeviae, cum versione gemina*, ibid., 1715, in-fol. VIII. *Annae Bylou, abbatissae Vadstenensis chronicon genealogicum, succedens ex mss.*, ibid., 1718, in-4°. Il avait commencé aussi un grand travail sur la généalogie des familles suédoises, et il a laissé une collection considérable de chartes et autres pièces anciennes. Son fils, Jean-Frédéric, eut sa charge, et mourut cinq ans après lui. D.-G.

PERINO DEL VAGA, peintre florentin, naquit en 1501. Son véritable nom était *Pierre Buonaccorsi*. Son père, nommé Jean, se distingua dans l'armée de Charles VIII ; mais, adonné au jeu, il perdit toute sa fortune, et fut tué pendant les guerres d'Italie. Perino avait perdu sa mère, quelques mois après sa naissance ; et resté, pour ainsi dire, abandonné, il fut accueilli dans un village près de Florence, et nourri par une chèvre. Son père se remaria avec une femme de Bologne, qui avait perdu son mari et ses enfants

par le fléau de la peste : mais le jeune Perino ne jouit pas long-temps de cette amélioration dans son sort ; car son père étant retourné en France, il fut laissé aux soins de quelques-uns de ses parens , qui le firent entrer comme apprenti chez un apothicaire de Florence. Il y avait près de cette pharmacie un peintre médiocre, nommé André de Cerri, auquel il allait souvent porter des couleurs : sa physionomie plut à ce peintre, qui le prit chez lui. L'élève étant parvenu à l'âge de onze ans, son maître vit qu'il ne pourrait plus rien lui enseigner, et le mit auprès de Dominique Ghirlandaïo, son ami : le jeune Perino fit de grands progrès, guidé surtout par la vue et l'étude des cartons de Michel-Ange. Sur ces entrefaites, le Vaga, peintre de Florence, revint dans cette ville. Il vit Perino, fut frappé de sa beauté, de son amabilité, de ses grandes dispositions. Il lui proposa de le suivre à Toscanella, où il avait un grand nombre de tableaux à exécuter, et lui promit de le mener ensuite à Rome, pour le perfectionner dans son art. Le jeune artiste accepta sans balancer, et suivit à Toscanella son nouveau patron ; mais voyant que le temps s'écoulait, et qu'il n'était plus question de Rome, il se plaignit ; son maître, qui l'aimait tendrement, quitta tous ses travaux, le conduisit dans cette ville, objet de tous ses vœux, et, après l'avoir recommandé de la manière la plus pressante à ses amis, revint à Toscanella. Ce fut pour témoigner à son maître sa reconnaissance, que Perino prit le surnom *del Vaga*, qu'il conserva toute sa vie. Il eut bientôt le bonheur de faire connaissance avec Raphaël, et d'être accueilli dans l'école

de ce grand maître. En dans les travaux du Vaga il peignait des stucs et des fresques, à l'exemple de Jules tantôt des clairs-obscurs, à l'exemple de Polidore, ou à l'exemple de Raphaël, et sous la direction de Jules, le regarde comme un dessinateur qu'il prodigeait à Florence après Michel-Ange comme le meilleur des artistes qui aidèrent Raphaël à ses travaux. Il est certain qu'il peut disputer à Jules une universalité de talents : il avait hérité de son maître au-dessus tout les histoires du nouveau Testament, qu'il avait peintes dans les Loges du pape. Le Vaga perce dans tous ses ouvrages ainsi qu'on peut le voir dans sa *Naissance d'Eve*, et dans l'église de Saint-Martin par quelques figures pleines de vie, dont on fait une étude toute particulière. Un maître de Tivoli possède de ce maître *Jean dans le désert*, où il peint le paysage, peint avec goût. Il visita successivement Pise, où il laissa de ses ouvrages ; enfin, pour aller à Gènes, où il devint l'élève de l'école qui mérite d'être appelée l'école de Raphaël, par les Espagnols, Rome par les Espagnols, conduite du connétable de France, qui avait forcé les plus habiles de l'école de Raphaël à aller dans toute l'Italie. Polidore d'abord à Salerne, puis Jules Romain à Mantoue, et Gaudenzio à Modène, et Gaudenzio à Milan. Perino del Vaga trouva pour son asile, en 1521, et dépourvu de tout ; ma

le plus favorable du prince qui, pendant plusieurs années, employa ses talents à l'embellissement du magnifique palais qu'il construisait hors de la porte de Saint-Thomas. Périno présidait au travail des marbres et ornait l'extérieur de ce palais, par ses statues, aux dorures, ses peintures à fresque et à l'huile, et font l'ornement des intérieurs. Il voulait y donner une idée de la grandeur des loges du Vatican, dont la renommée était dans toute sa vigueur, et assurément qu'il avait eu une grande part. C'est surtout dans ce palais que l'artiste doit être apprécié. Mais il ne s'est plus approché de Raphaël. On y admire quelques-uns de la *Vie des illustres Romains*, entre autres, le *Combat des Coclès*, et l'action de *Mucius Scaevola*, qui semblent composés par Raphaël lui-même. Ses *Jeux de Mars* semblent une imagination de grand maître; et la frise qui représente la *Guerre des Géants et des Dieux*, offre, pour ainsi dire, les armes, les mêmes détails que Raphaël, dans le palais Vatican, avait peintes aux fêtes de l'Ordre. Si l'expression en est moins forte, s'il n'a point cette grâce et cette énergie qui respire dans toutes les productions du maître, c'est qu'il n'avait fait un système de moins fini, et qu'à l'exemple de Jules Romain, il se rapprochait davantage de Michel-Ange. Les dessins du nu. Quatre-vingt-sept de ce palais furent peintes sur des cartons, par Luzzo, jeune homme, et par plusieurs artistes de son école, dont l'un, nommé Guido, de Milan, le suivit à Rome, et fut à cette cour l'employé de

Sebastien del Piombo. Les autres sont ignorés; mais d'après le caractère connu de Vaga, il y a lieu de croire qu'ils étaient peu habiles, et qu'ils se contentaient de travailler à vil prix; et ce n'est qu'à cette conduite sans délicatesse que l'on doit attribuer les figures lourdes et grossières qui déparent quelques-uns de ses ouvrages. Malheureusement Périno prenait sur lui tous les travaux; et après en avoir tracé les cartons et les dessins, il les donnait à exécuter à ses élèves. Il y trouvait sans doute un grand avantage pour ses intérêts, mais c'était aux dépens de sa propre gloire; bien différent en cela de Raphaël et de Jules Romain, qui, en confiant à leurs élèves l'exécution d'une partie de leurs travaux, n'employèrent du moins que des artistes d'un talent reconnu dont ils retouchaient soigneusement les ouvrages, et ne s'exposèrent jamais aux reproches que Périno a mérités tant de fois. Il existe encore dans le palais Doria une frise représentant des *Enfants*, qu'il avait commencée à peindre; que le Pordenone continua, et qui fut terminée par le Beccafumi. Pendant son séjour à Gènes, il peignit aussi quelques tableaux d'église, où il se montra un grand maître. Le pape de Rome avait endommagé une partie des chefs-d'œuvre qui font la gloire de cette ville; plusieurs des ouvrages de Raphaël avaient particulièrement souffert: le pape Paul III en confia la restauration à Sebastien del Piombo; mais ce dernier, gâté par les richesses qu'il avait amassées, mit à ces travaux une négligence impardonnable. On invita Jules Romain à retourner à Rome: la mort l'empêcha de répondre à cette invitation. Alors on tourna les yeux vers Perino del Vaga.

Cet artiste revint à Rome ; mais il se chargeait indifféremment, comme on l'a dit, de tous les travaux qu'on voulait lui confier, même à vil prix, toujours sûr d'y trouver à gagner en les faisant exécuter par ses plus jeunes élèves, au mépris même de sa propre réputation. Il tâchait d'attirer auprès de lui les peintres les plus habiles, pour les tenir dans sa dépendance, afin qu'ils ne pussent lui enlever ni les commandes ni les profits. Il employait ensuite indistinctement les bons, les médiocres et les mauvais ; ce qui explique les inégalités que l'on remarque dans les ouvrages qu'il a dirigés. Il est parvenu de cette manière à étouffer la réputation de plusieurs artistes de talent, qui sont aujourd'hui totalement inconnus. Les seuls qui aient échappé à l'oubli sont, *Luzio*, peintre romain nommé précédemment, et qui se montra bon praticien, et *Marcel Venusti* de Mantoue, dont la modestie, tant qu'il resta sous la férule de *Perino*, ne lui permit pas de se faire connaître. C'est ainsi que *Perino* voyait les travaux et l'argent abonder chez lui. On lui doit cependant le plus bel ouvrage que Rome ait vu exécuter à cette époque ; la *Salle royale*, commencée sous *Paul III*, et qu'on mit plus de trente ans à terminer. *Perino del Vaga* en eut la direction, comme *Raphaël* avait eu celle des salles du Vatican ; il en conduisit tous les travaux d'ornement en stuc, exécuta les corniches, les grandes figures, et déploya partout les talents d'un maître supérieur. Il commençait à y dessiner les tableaux d'histoire, lorsque la mort vint, en 1547, l'enlever au milieu de ces travaux, qui ne furent achevés qu'en 1572, sous le pontificat de *Grégoire XIII*.

P—s.

PÉRION (*JOACHIM*), philologue, né vers la fin du siècle, à *Cormeri*, dans la raine, fit ses premières études à l'abbaye de cette ville, où il en 1517, l'habit de *Saint-Benoît* fut ensuite envoyé par ses supérieurs à Paris ; et il s'y appliqua pendant vingt ans à l'étude des langues latines. Charmé de la lecture des ouvrages de *Cicéron*, il le prit pour modèle, et s'attacha à imiter les formes de son style. Il fut reçu en 1542, docteur de Sorbonne. Il avait déjà fait connaître par quelques traductions latines des ouvrages d'*Aristote*, plus élégantes que les *Strebée* et *Grouchy* lui en firent d'avoir mal rendu de plusieurs passages d'*Aristote*, mais, loin de convenir de la justesse de leurs observations, et d'excuser, il leur répondit avec une citation très-condamnables. Il fut aussi contre le fameux *Ramus* le premier, avait osé attaquer son système, dont les décisions étaient regardées dans l'école comme des maximes (*Voy. RAMUS*). A ce temps, *Ramus* joignait celui de ne point partager l'admiration superstitieuse pour les ouvrages de *Ramus*. Il n'en fallait pas tant échauffer le zèle du présomptueux *bénédictin* ; et il publia comme un malheureux professeur, trois ouvrages, pleins d'invectives contre *Ramus*, en 1547, à l'abbaye de *Cormeri* ; et il continua de travailler avec ardeur à l'étude de la composition de différents ouvrages. Il y mourut, en 1559, suivi de *Cicéron*, et en 1561, suivant *ron* (*Singularit. historiq.* III). On a de *Périor* un grand nombre de traductions, dont on trouve la liste dans le tome xxxvi d

le Nicéron (1) : les plus remarquables sont celles des *Ouvrages* morale et de politique d'Aristote *Harangues* d'Eschine et d'Aristote pour la Couronne, de Saint-Jean Damascène, *Asies* ; des *OEuvres* de saint Denis l'Aréopagite. Parmi ses autres ouvrages on se contentera de citer : I. *Theologicorum libri duo, in quibus agitur de iis quæ hodiè ab hæreticis de-ur*, Paris, 1549, in-8°. ; Co-1559, même format. Les de l'Eglise catholique y sont mis et prouvés par des passages de l'Ecriture sainte et des l. *De Vitis et rebus gestis orum*, ibid., 1551, in-16. Ce ouvrage, réimprimé plusieurs fois, a été traduit en français par Jean de la Fosse, ibid. 1552, in-16. *De origine linguæ gallicæ et de græcæ cognatione, dialogi libri 17*, ibid., 1555, in-8°. Ce second, par le privilège pour lequel on n'a point paru. Dans ce livre, Péron prétend que Samothès, un des fils de Prométhée, apporta la langue grecque aux Gaules; dans le second, il explique comment cette langue a été corrompue par son mélange avec le latin, lors de la conquête des Gaules par les Romains; dans le troisième, il explique, par les racines grecques, les mots français dont l'origine semblait le plus difficile à deviner; et enfin, dans la quatrième partie, il traite des accents, des diph-

tongues, et donne des règles pour écrire correctement. La Monnoie, dans ses notes sur la *Biblioth. de La Croix du Maine*, dit que cet ouvrage est un des plus mauvais qui aient paru sous le règne de Henri II; et il est certain que Péron manque de critique et d'exactitude: mais on doit reconnaître aussi que son ouvrage, écrit avec une élégance cicéronienne, renferme bien des particularités curieuses. D'après Péron, le célèbre H. Estienne a cherché à prouver la *conformité du langage français avec le grec* (V. ESTIENNE, XIII, 395). IV. *De sanctorum virorum qui patriarchæ ab Ecclesiâ appellantur, rebus gestis ac vitis*, ibid., 1555, in-4°. Cet ouvrage a été traduit en français par La Fosse, sous ce titre : *Les Vies des patriarches de l'ancien Testament*, ibid., 1557, in-8°. V. *De magistratibus Romanorum ac Græcorum*, ibid., 1560, in-4°. ; réimprimé à la suite du traité de Jean Zamoïsky, *De Senatu romano*, et dans le tome VI du *Thesaur. antiquitatum Græcarum*. On peut consulter, outre les auteurs déjà cités, la *Vie de Péron*, dans les *Essais de littérature*, nov. 1702, et les *Éloges* de Teissier, tome 1^{er}.

W—s.

PERIPOT-DURAN, rabbin aragonais, vivait à la fin du quatorzième siècle, et au commencement du quinzième. Il paraît que la crainte de l'inquisition le porta à professer extérieurement la religion chrétienne; mais, ne pouvant plus supporter cet état de contrainte et de dissimulation, il se réfugia en Egypte, et y reprit ouvertement l'exercice de la religion de ses pères. Il a composé : I. *Iggereth al tebi Caavodecha* (Lettre sur les fondements de la loi, pour répondre aux

on n'a pas connu l'ouvrage suivant, cité dans l'*Annal. typograph.*, III, 357 : *De sanctorum virorum antiquis consuetudinibus*, 1540, in-4°.

Épicuriens qui adorent les images.) Elle est adressée à Rabbi Bonet ben Goron, qui avait également feint de changer de religion, et qui, passant par Avignon pour se rendre en Orient, avait eu une dispute avec Paul de Burgos. Peripot-Duran a d'abord l'air de vouloir confirmer son compatriote dans les principes du christianisme; mais bientôt il les attaque avec beaucoup de violence. Cette lettre a été imprimée à Constantinople, mais sans date, et sans indication d'année*, avec un Commentaire de Rabbi-Joseph ben Sem Tob. (V. Joseph Rodriguez de Castro, *Escritores Rabinos españoles*, et l'abbé de Rossi, *Biblioteca giudaica anticristiana*.) II. *Mahasseh Ephod*. (Oeuvre du pectoral): c'est une Grammaire philologique et critique de la langue hébraïque, très-estimée. Dans une préface longue et bien raisonnée, l'auteur parle des différentes classes de rabbins et de leurs travaux; il établit ensuite quinze règles pour diriger les études de la langue sacrée, et donne des conseils excellents à ceux qui se proposent de la cultiver. L'ouvrage a paru si bon à Buxtorf, au père Morin, à Richard Simon, et à l'abbé de Rossi, qu'ils en ont fait un grand usage. Voyez le livre de ce dernier, intitulé: *De præcipuis caussis neglectæ hebrææ litterarum disciplinæ*, et son *Catalogue raisonné*. Pagnino l'a traduit en latin. III. *Chesed Ephod* (Ceinture du pectoral), ouvrage astronomique. Buxtorf, Bartolucci, Wolf, et même Rodriguez de Castro, en ont parlé sans le connaître. Voy. Rossi, *Dizionario degli autori ebrei*. Ces deux traités ont fait donner à Peripot-Duran le surnom d'*Ephodæus* ou *Aphodi*. (Wolf, *Bibliot. hebr.*) IV. *Chelimad Agoim* (Opprobre des

gentils), confondu mal-à-propos avec la *Lettre* adressée à Bonet Goron. Cet ouvrage, dirigé contre le christianisme, n'a jamais été imprimé; mais les exemplaires écrits n'en sont pas extrêmement rares. V. *Un Commentaire More Nevokim* de Maïmonide, imprimé avec le texte, à Venise, Savone. VI. *Poème élégiaque* sur la mort de Rabbi Abraham d'Isaac Levita, inédit, ainsi que quelques autres opuscules de Rossi. La religion chrétienne n'a pu d'adversaires aussi empêchés et aussi astucieux dans le raisonnement.

L—

PERISADÈS I^{er}., septième roi du Bosphore Cimmérien, de la race des Leuconides, prend, sur les débris des royaumes de Sinope et de Trébizonde, les titres de roi des Mœotes et des Dandariens, et réunit sous ses lois les deux derniers peuples faisant partie de la nation des Mœotes). Sur d'autres monuments, le prince prend la qualité de roi de tous les Mœotes et des Thaces. On a cru à tort que les uns sont plus anciens que les autres, et que, dans l'antiquité, Perisadès avait fait l'union de tous les Mœotes, et qu'il les avait contraints de se soumettre à sa domination. A tous ces titres il joignait celui d'archonte de Bosporus et de Cimmérie, les deux principales provinces grecques du Bosphore Cimmérien (1). Cette circonstance montre que les princes de la race des Leuconides ne jouissaient pas encore de toute la plénitude de la puissance royale, qu'ils avaient laissé aux Grecs leurs sujets, quelques-unes des formes de leur gouvernement républicain. Il monta sur le trône, selon Di-

(1) Koehler, *Dissert. sur le monarque Cimmérien*, p. 1 et 2. Roulet-Ruchette, *Recherches sur les Grecs du Bosphore Cimmérien*, p. 21.

en la 4^e. année de la 107^e. e (349) ans avant J.-C.) Il le Leucon, et il succéda à Spartocus III, qui n'avait couronné que cinq ans. Il il partagea l'autorité avec ses frères, Satyrus et s : au moins c'est ce qui s'ulter des témoignages de nes et de Dinarque (3), apprennent que ces trois avoyaient annuellement à 1000 médimnes de blé; et théniens leur firent élever es d'airain dans la place comme un témoignage de naissance. Perisadès s'il s doute par de grandes acsqu'au rapport de Strabon, ré comme un dieu (4): le en est entièrement perdu.) seul fait mention d'une ace assez peu importante ce prince; c'est qu'il chans fois de vêtements en un ombat. Il régna trente-huit ourut par conséquent vers laissant trois fils, Satyrus, et Prytanis, qui se firent la umelus resta, par la mort es, maître de tout le Boson monument, récemment en Crimée, nous apprend mme de Perisadès s'appesarye, et qu'elle était fille ppus, par conséquent saliste, au cabinet du roi, une aille d'or, encore unique, du Levant par Paul Luorte la légende ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΔΟΥ (du roi Perisadès), et

unetête royale à droite. On croit généralement (6) y reconnaître Perisadès 1^{er}. J'avoue que cette attribution me paraît sujete a beaucoup de difficultés, malgré toutes les raisons alléguées en sa faveur. Il faut de bien fortes preuves pour reconnaître un portrait et le titre de roi sur la monnaie d'un prince mort au plutôt en l'an 312 avant J.-C., quand on ne voit rien de pareil sur les monnaies d'Alexandre et dans toute la numismatique grecque. La ressemblance que l'on remarque entre la médaille du cabinet du Roi, et les monnaies de Lysimaque, est plutôt une objection qu'une preuve, puisque Lysimaque, comme les autres successeurs d'Alexandre, ne prit le titre de roi que l'an 307, cinq ans après la mort de Perisadès 1^{er}. Qu'on joigne à cela que ce prince prenait bien, à la vérité, le titre de roi des barbares qui environnaient le Bosphore Cimmérien, mais qu'ils s'appelaient seulement archonte du Bosphore. Il est certain que la médaille dont il s'agit, a été frappée à Panticapée, capitale de l'état: est-il présumable qu'on y ait donné au souverain, seulement sur les monnaies, un titre qui n'était pas usité sur les autres monuments publics? Enfin la reine Comosarye, qui devait connaître les titres de son mari, ne l'appelle qu'archonte de Bosphorus et de Theodosia, dans la dédicace d'une offrande qu'elle fit pour le salut de Perisadès. Toutes ces raisons me font croire avec M. Visconti (7), que c'est à un autre Perisadès qu'il faut attribuer cette médaille; nous pensons que c'est à celui dont l'arti-

FI, § 52.

hines. *Or. contra Phorm.*, p. 909 et 910; — *Dinarch. contra Demosth.*, liv.

. 4, 66, liv. VII, p. 310.

. 4, VIII, c. 55.

(6) De Boze, *Mém. de l'acad. des inscrip. et belles-lettres*, VI, 550. Cary, *Hist. des rois du Bosphore*, p. 26; et Eckhel, *Doctr. num. vet.*, t. II, p. 361. Raoul-Rochette, *Antiquités grecques du Bosphore*, p. 48.

(7) Visconti, *Iconogr. grecque*, t. II, p. 127.

cle suit : — **PERISADÈS II** était fils du roi Spartocus , qui paraît être Spartocus IV, fils d'Eumelus, fils de Perisadès 1^{er}. Il n'y a aucune difficulté pour attribuer à ce prince la médaille d'or dont nous venons de parler. Le titre de roi lui est formellement donné dans les monuments publics du Bosphore ; on le trouve dans la dédicace d'un vœu qui fut fait sous son règne, par un certain Léostate, pour le salut de son frère (8). Si le roi, mentionné dans cette inscription, mais qui est inconnu dans l'histoire, fut effectivement le successeur de Spartocus IV, il fut contemporain de Lysimaque, et il a pu faire frapper des monnaies semblables à celles du roi de Thrace. Eumelus, successeur de Perisadès 1^{er}, ne régna que cinq ans, et son fils Spartocus mourut en la 4^e. année de la 122^e. olympiade, 289 ans avant J.-C., après un règne d'environ 20 ans; et c'est en 282 que Lysimaque fut tué. L'inscription que nous avons déjà citée est le seul monument qui nous ait conservé le souvenir de Perisadès, fils de Spartocus — **PERISADÈS III**, dernier roi du Bosphore, de la race des Leuconides, dut cesser de régner vers l'an 118. Ce prince, qui était tributaire des Scythes, se voyant menacé par eux d'une guerre dont il redoutait les conséquences, s'il ne leur accordait un tribut plus considérable que celui qu'il payait ordinairement, prit le parti de céder ses états au célèbre Mithridate-Eupator, qui eut à soutenir de longues guerres contre les Scythes, dans la Tauride et dans les contrées environnantes, pour conserver le royaume qu'il avait obtenu par cette cession (V. **MITHRIDATE VII EUPATOR**). S. M.—N.

(8) Wuxel, *Recueil d'antiquités*, n^o. 7.

PERITSOL (ABRAHAM)

RISSOL.

PERIZONIUS (JACQUES) des plus savants philologues critiques les plus judicieux de notre la Hollande, était né à Dam, dans la province de Gueldre (1). Son père, pasteur de l'école de cet endroit, fut nommé, en 1664, professeur de théologie à Deventer, le perizonius y commença ses études. Gisbert Cuper, et alla les à Leyde, sous George Gronovius, progrès sous ces deux habiles maîtres, furent extrêmement rapides. La mort de son père qui lui succéda dans la théologie, lui ayant permis de livrer uniquement à l'étude des langues anciennes et de l'histoire, il reprit, en 1674, ses études. La guerre l'avait forcé d'interrompre, et, en les terminant, fut nommé professeur du gymnase de Delft en 1681, en qualité de professeur d'éloquence et d'histoire, puis de franeker, et remplit cette chaire avec une telle distinction que les curateurs de l'académie le nommèrent plusieurs fois professeur pour l'attacher à la chaire dont il soutenait si bien la réputation. Perizonius accepta cette chaire en 1693, la chaire d'histoire et de langue grecque de l'académie de Leyde : il y resta jusqu'en 1702, l'enseignement de ces des provinces-unies des Pays-Bas. Ses talents jetaient tous le

(1) Sa famille était originaire du Brabant, et son vrai nom était *Perizonius*, grand-oncle ayant fait imprimer une version latine, l'imprimeur qui trouva le nom barbare, jugea convenable de le traduire proprement par celui de *Perizonius*, et, depuis, tous les membres de cette famille se vouèrent aux études.

d'éclat; et quoiqu'il remplît tous ses devoirs envers ses élèves, il publiait chaque année aux écrits qui marqueroient sa place parmi les plus philologues : mais son assiduité au travail acheva de ruiner sa santé naturellement délicate; et, après avoir traîné quelque temps une vie languissante, il mourut à Leyde le 1715. Ses obsèques furent célébrées avec la pompe convenable à un si grand homme. Ant. Schulting prononça son *Oraison funèbre* testament de Perizonius, un grand nombre de legs furent faits aux établissements littéraires de la ville de Leyde; mais il n'y eut aussi des dispositions qui sembleraient annoncer qu'il n'était pas exempt de la même infirmité qu'on reproche aux savants. Perizonius, quoique d'un caractère bon et officieux, était susceptible d'animosité et aimait la dispute : il eut des querelles avec Ulric Huisman en droit à Franeker, à l'occasion d'un passage de l'*Épître* Paul aux habitants de Philippiens 13 (3); avec Francius, à l'occasion d'éloquence à Amsterdam. FRANCIVS, XV, (455) (4); q. Gronovius, sur le genre de Judas; avec Jean Le-

clerc, au sujet de Quinte-Curce; et enfin avec Kuster, sur l'*Æs grave* des anciens (V. KUSTRA, XXII, 592). Les ouvrages de Perizonius offrent tous de l'érudition, mais peu d'ordre et de méthode : la liste que Nicéron en a donnée (*Mémoires*, I et X, 2^e part.) est incomplète. Outre de bonnes éditions de la *Minerve* de F. Sanchez, plus connue sous le nom de *Sanctius*, des *Histoires diverses* d'Élien, de l'*Histoire* de Dictys de Crète, et du *Rationarium temporum* du P. Petau, on a de lui : I. *Animadversiones historice, in quibus quamplurima in priscis Romanorum rerum sed utriusque linguae auctoribus notantur, multa etiam illustrantur atque emendantur*, etc., Amsterdam, 1685, in-8°. Cet ouvrage est un trésor d'érudition; Bayle l'appécie d'un seul mot, en disant qu'il pourrait être nommé l'*errata* des historiens et des critiques (V. Les *Nouvelles de la République des lettres*, juin 1685). II. *Q. Curtius Rufus in integrum restitutus et vindicatus*, etc. Leyde, 1703, in-8°. C'est une réponse fort vive aux observations que Leclerc s'était permises sur le style de Quinte-Curce, et sur son mérite comme historien, dans son *Ars critica*. Perizonius y lance aussi quelques traits contre Charpentier, dont il promet de réfuter le traité de l'*Excellence de la langue française* (Voy. CHARPENTIER); et contre Perrault, auquel il ne pouvait pardonner de mettre les modernes au-dessus des anciens. III.

De doctrinae studiis, nuper post depulsam barbariem diligentissime denud cultis et desideratis, nunc vero rursus neglectis ferè et contemptis, Leyde, 1708, in-8°. C'est une apologie de l'érudition, dont on commençait à se moquer, et des ser-

venant qu'après sa mort on le revêtit de la robe de mort et qu'on le plaça dans un cercueil pour être enterré. Il est juste de dire que cette clause fut ajoutée pour permettre à un peintre, apercevant, de terminer le portrait de ce savant, ornementé peu de jours avant sa mort.

V. voyant que Perizonius, sous prétexte de son *Histoire universelle*, déchirait inutilement en personne, tenta vainement de le flatter : alors il prit le parti de le citer avec mépris, et le fit condamner à une prison pour des papiers (*Mémoires de l'Académie*, 1717).

Perizonius publia quelques écrits contre Francius, et se cachait sous le nom de C. Valerius. Ce dernier mot est la traduction latine de Perizonius.

vices importants qu'ont rendus aux lettres les savants qui ont passé leur vie à collationner d'anciens manuscrits, à revoir des textes, à préparer enfin des éditions pures et correctes des ouvrages des anciens. IV. *Rerum per Europam sæculo XVI maximè gestarum commentarii historici*, ibid., 1710, in-8°. ; ce livre n'eut que peu de succès. C'est sur le même plan que David Durand a exécuté son histoire du seizième siècle (V. D. DURAND); et cet écrivain, qui avait suivi quelque temps les leçons de Perizonius, y a inséré l'*Eloge* de son maître (5). V. *Origines Babylonicæ et Ægyptiacæ*, Leyde, 1711, 2 vol. in-8°. ; Utrecht, 1736, 2 vol. pet. in-8°. : cette édition, qui est très-recherchée, a été publiée par Ch. And. Duker, qui l'a fait précéder d'une *préface* dans laquelle il cherche à venger Perizonius des reproches que lui adresse Mencke dans sa *Charlatanerie des savants* (V. MENCKE). Cet ouvrage est rempli de remarques curieuses et intéressantes sur la chronologie des Égyptiens : l'auteur fait bien voir que le chevalier Marsham s'est trompé dans la chronologie qu'il a publiée des anciens rois d'Égypte ; il relève également, avec beaucoup de justesse, les erreurs et les contradictions dans lesquelles sont tombés Usher, Capell, le P. Pezron, et autres chronologistes : mais il ne remplace point les systèmes qu'il détruit, et laisse le lecteur dans l'incertitude. VI. *Opuscula minora, Orationes atque Dissertationes varii et præstantioris argumenti*, Leyde, 1740, 2 vol. in-8°. C'est le recueil des Dissertations et

des Harangues de Perizonius, lesquelles on en trouve de très-intéressantes. L'éditeur (F. Hoff) l'a fait précéder de l'*Eloge* de Perizonius, et du Catalogue des manuscrits que ce savant a fait dans la bibliothèque de Leyde, où son portrait parmi ceux de l'académie de cette ville. L'ouvrage des livres de Perizonius est primé sous le titre de *Bibliotheca rizoniana*, Leyde, 1715, avec un avertissement qui contient quelques détails sur ce savant, sa correspondance littéraire et la mort de Ruhnkenius, la bibliothèque de ce savant et de l'université de Leyde. Les auteurs déjà cités, on peut consulter son *Eloge* dans la *critique de la Républ. de Hollande*, tome ix et x ; le Dictionnaire de Chaufepié ; Vriemoet, *Attiliacæ*, 625-40 ; et Te Water, *ratio de rebus academici Batavæ sæculo XVIII pro adversis*, Leyde, 1802,

PERKIN WAERBECK, seigneur de ce nom, naquit à Londres, désigné sous ce nom de d'Angleterre, joua un rôle extraordinaire, sous le règne d'Edouard VII. Il se donna pour le fils d'Edouard IV, et hérita de son trône. Le sort se décida entre le roi régnant et lui ; le premier fut vaincu, pris et condamné à mort. Des auteurs écrivains et des historiens modernes ont écrit qu'il n'y avait d'imposteur que Henri VII, gendre d'Edouard IV. Bornons nous d'abord à rapporter les faits. Vers l'an 1490, la duchesse de Bourgogne, sœur d'Edouard IV, vint secrètement dans son pays avec un jeune homme doué d'une b

(5) L'*Eloge* de Perizonius, par Durand, est en tête de la 6^e partie de l'*Histoire du seizième siècle*, dans l'édition de Londres, et du 4^e volume dans l'édition de la Haye. Voy. l'*Examen critique des Dictionnaires*, par M. Barbier, t. 1, 290.

ne. Son extrême ressemblance avec Edouard frappa tous les yeux. Les personnes avançaient qu'il était le fils naturel de ce prince : il est, du moins, qu'il était son neveu. La duchesse de Bourgogne s'en occupa : après l'avoir fait voyager en Portugal, elle le fit revenir en France, le reconnut solennellement pour son neveu, et l'envoya en Angleterre (1492), où il prit le nom de duc d'York. Déjà quelques Irlandais s'étaient rangés sous son étendard, lorsque le roi de France, Charles VIII, conçut le projet d'envoyer parti de cette singulière expédition, pour nuire à Henri VII, quel il était en guerre. En conséquence, il invite le jeune prince à venir en France ; il lui fait le plus brillant accueil, le loge dans le meilleur hôtel, et lui accorde une garde d'honneur. Plus de cent Anglais de distinction se rendent à Paris, reconnaissent le fils d'Edouard IV, et sans aucune difficulté de lui prêter serment. Mais bientôt Charles VIII fait la paix avec Henri VII. Le duc est sacrifié à la politique : il doit aller redemander un asile à la duchesse de Bourgogne. Cette princesse le traita publiquement comme son neveu, et lui donna le surnom de *Blanche*, emblème de la pureté d'York. Henri VII affecta de mépriser ce faible complot ; mais on aperçut bientôt un projet de l'inquiétude dont il était saisi. Il ordonna qu'on le surveillât pour faire constater l'assassinat des deux enfants d'Edouard dans la tour de Londres (V. 1505, t. II, p. 513). Cette enquête satisfaisait nullement le public, et les craintes de Henri augmentèrent. Il envoya des émissaires en Flandre ; prétendant que de leurs rapports

résulte la preuve incontestable que le prétendu fils d'Edouard n'est qu'un juif de Tournai. Cette version, l'on doit le remarquer, n'eut aucun succès dans la masse de la nation anglaise. On ajouta plus de foi encore à la légitimité des prétentions du jeune prince, lorsque l'on vit Henri VII sommer l'archiduc, gouverneur des Pays-Bas, de le lui livrer. L'archiduc repoussa cette demande. La duchesse de Bourgogne redoubla d'ardeur pour l'exécution de ses projets : elle fournit à celui qu'elle appelait son neveu, les moyens de se transporter en Angleterre. Cette première tentative, sur la côte de Kent (1495), ne fut point heureuse. Le prétendant passa en Irlande ; mais, ne trouvant pas les habitants assez bien disposés, il se rendit en Écosse, où le roi Jacques IV l'accueillit à bras ouverts. Il ne se contenta pas de le reconnaître solennellement ; il lui donna un gage de son dévouement à sa cause, en l'unissant à Catherine Gordon, alliée à la famille royale, et l'une des beautés les plus accomplies de l'Écosse. Jacques voulut faire plus encore pour son jeune allié : il entreprit de le replacer sur le trône d'Angleterre. Il se met avec lui à la tête d'un corps de troupes, et pénétra dans le Northumberland. Une armée anglaise se montre : la retraite est aussi prompte que l'invasion. Jacques IV, en fit une seconde l'année d'après (1497) ; et quoiqu'elle eût peu de résultats, Henri VII n'en sentit pas moins le besoin de désarmer l'Écosse. Des négociations adroites furent entamées ; elles conduisirent Henri à obtenir que le prétendant serait invité à évacuer le territoire écossais. Jacques lui fournit un vaisseau qui le conduisit en Irlande avec sa femme. Il attendait

dans cette île, une occasion favorable pour reparaitre sur la scène politique ; elle ne tarda pas à se présenter. Une violente révolte éclata dans le comté de Cornouailles ; les mécontents pressèrent le rival de Henri VII de se mettre à leur tête ; il y accourut plein d'espoir : accompagné d'une poignée de braves qui lui étaient demeurés fidèles, il débarqua dans la baie de White-Sand (1498), et se porta aussitôt sur Badmin. Ce fut là que, pour la première fois, il prit le titre de Richard IV, dans une proclamation fort remarquable, que Bacon nous a conservée. Il n'y nomme Henri VII que Henri Tudor : il le traite d'usurpateur et de tyran ; il cite, comme un aveu tacite de ses justes prétentions, le soin qu'a eu Henri de faire passer des sommes considérables dans l'étranger, pour y vivre encore dans l'abondance, lorsque le trône serait rendu à l'héritier légitime. Dès que le prétendant eut rassemblé une faible armée sans aucune artillerie, il essaya d'emporter Exeter par un coup de main. Cette tentative échoua ; et il était encore devant la place, lorsqu'il apprit que Henri s'approchait avec des forces supérieures. Il leva précipitamment le siège d'Exeter, et sembla faire des dispositions pour livrer bataille dans la plaine de Taunton. Mais une terreur panique ayant dispersé son armée, il ne vit plus de ressource pour lui que de réclamer le droit d'asile dans l'abbaye de Beaulieu. Lord Aubney, qui commandait l'avant-garde de Henri VII, l'y investit aussitôt. Tout le reste se soumit sans résistance. La jeune princesse, épouse du prétendant, se trouvant séparée de lui, s'était réfugiée au Mont-Saint-Michel. Redoutant jusqu'à l'enfant qu'elle portait alors

dans son sein, Henri attaqua grand prix à s'emparer d'elle ; elle ne tarda pas à la lui amener sous la garde de la reine qui le nom de *Rose-Blanche* porté son malheureux époux ; ici était toujours renfermé dans la baie de Beaulieu. Henri, refusant le droit d'asile, des négociations artificielles lui : elles eurent un plein succès ; le prétendant, se fiant aux promesses de son heureux rival, se rendit à Londres. Après avoir été mené à cheval dans les rues, il fut jeté dans la Tour ; il ne se montra plus digne de ce qu'il réclamait, qu'au moment d'outrages d'une populace. Peu de jours après, le roi lui fit ce qu'il appelait : *La coupe de Perkin Waerbeek*. Cette coupe, d'un métal forgé, produisant tout contraire à celui qu'on attendait. On remarqua qu'il ne prononça le nom d'aucun souverain qui avaient solennellement reconnu le duc d'York, et que de Bourgogne elle-même ; l'on attribua cette étrange crainte de s'attirer d'éclatantes révoltes. Depuis un an, le faux Perkin languissait dans la prison ; lorsqu'il trouva le moyen de s'échapper. Il cherchait à gagner la côte pour s'y embarquer : se voyant point d'être arrêté, il ne craignit plus de se réfugier dans le monastère de Bethléem. Le duc, homme très-estimé, courut se jeter aux pieds du roi pour obtenir sa parole que la vie du pauvre fugitif serait respectée ; le roi le promit ; mais il goûta le plaisir d'humilier celui qui s'était présenté pour son concurrent à la c

en lui faisant subir l'exposition publique, un jour dans la cour de Westminster, et un autre à la croix de *Cheapside*. On le renferma plus étroitement à la Tour; mais il ne tarda pas à concevoir un nouveau plan d'évasion. On prétendit qu'il avait formé le dessein d'égorgier le gouverneur de la Tour, et d'emmener avec lui le comte de Warwick, fils du dernier duc de Clarence, et auquel, du moins, Henri VII ne pouvait contester le titre de rejeton direct des Plantagenets. (*Voyez ÉDOUARD PLANTAGENET*, XII, 530.) « On » ne douta presque point, dit Ra- » pin Thoiras, que le roi ne fût lui- » même l'auteur de ce complot, et » que son but ne fût de faire tomber, » en un même temps, les deux pri- » sonniers dans le piège, afin d'a- » voir un prétexte de les faire mou- » rir tous deux. » En effet, l'infortuné jeune homme qui prenait, et peut-être avec toute raison, le nom de duc d'York, fut livré à des commissaires, qui, pour l'avilir par le supplice même, le firent attacher au gibet (1). Pour marquer la différence qu'il importait au roi d'établir entre les deux victimes, le comte de Warwick eut la tête tranchée. Nous laisserons parler encore ici l'historien que nous venons de citer: « Telle » fut la fin tragique de ce Perkin, qui » avait été reconnu pour prince lé- » gitime en Irlande, en France, en » Écosse, en Flandre, en Angleterre » même, et qui avait fait trembler » Henri VII jusque sur son trône. » Peut-être aurait-il réussi dans ses » desseins, s'il eût eu affaire à un » prince moins habile. Cependant, » il est certain que le roi ne prit pas » assez de soin de désabuser le pu- » blic, et que les preuves qu'il pro- » duisit pour faire voir que Perkin

» était un imposteur, n'étant tirées » que d'un examen secret, ne paru- » rent pas assez convaincantes. » Un écrivain moderne, qui paraît avoir fait une étude approfondie de tous les Mémoires et documents relatifs aux règnes de Richard III et Henri VII, n'hésite pas à reconnaître Perkin pour le fils et l'héritier légitime d'Édouard IV (1). S—v—s.

PERKINS (ELISHA), docteur en médecine, exerça sa profession à Plainfield, aux États-unis d'Amérique, dans la dernière moitié du dix-huitième siècle: il s'est fait connaître par l'invention d'un moyen thérapeutique, qui eut, pendant quelques années, beaucoup de célébrité. Ce moyen, appelé *Perkinisme*, du nom de son auteur, consiste dans l'action de deux aiguilles coniques, réunies par la base, formées de deux métaux différents, l'une de couleur jaunâtre, qui paraît être de laiton, l'autre d'un blanc bleuâtre, qu'on suppose être composée de fer-blanc, non aimanté. L'une de ces aiguilles est arrondie à son extrémité, l'autre est au contraire pointue. Ces aiguilles, agissant dans la main du médecin, ont ensemble deux pouces et demi de long, et prennent le nom de *tracteur métallique*. Perkins promenait la pointe de ces tracteurs sur la partie malade du corps, et quelquefois dans le voisinage de l'endroit affecté: il continuait cet exercice jusqu'à ce qu'il eût déterminé, par le contact des tracteurs, une légère phlogose à la peau. Il évitait d'opérer pendant la menstruation, et voulait que ses malades ne fussent plus dans le travail de la digestion. D'abord Perkins n'employait ce moyen que contre la goutte, le rhumatisme e

(1) *Essais historiques et critiques sur Richard III*, par M. J. Rey, Paris, 1818, in-8°.

autres affections analogues ; mais quelques succès enflammèrent son imagination, et il crut posséder, dans l'action de ses tracteurs, un moyen infaillible pour guérir toutes nos maladies. Les enthousiastes ne lui manquèrent pas, comme tous les novateurs en font, lorsqu'ils appellent à leur secours le merveilleux ou le charlatanisme. Le perkinisme ne tarda pas à être connu et préconisé à Londres : puis à Copenhague, où une femme le répandit avec un tel succès, que la construction des aiguilles occupa, pendant quelque temps, tous les ouvriers du Danemark. Les femmes en portaient sur elles, et opéraient sur tout venant. On étendit les procédés de Perkins ; tous les métaux furent employés à la construction des tracteurs ; on en fit même avec divers végétaux : le perkinisme devait remplacer tous les remèdes. Les savants se joignirent aux femmes pour donner cours à ce nouveau moyen. Abilgaard, Rafn, Herholdt, Bang et plusieurs autres, se mirent à l'étudier, à le pratiquer. Le premier de ces savants pensait que l'électricité positive, communiquée à la partie malade par les tracteurs métalliques, agit d'une manière efficace sur les organes atteints de la goutte, quand ceux-ci sont électrisés négativement. Toutefois les miracles qu'on attribuait au perkinisme ne se confirmèrent point, si ce n'est que, dans un très-petit nombre de cas, on reconnaissait l'utilité de l'action des tracteurs ; dès-lors on soupçonna qu'il y avait, dans cette méthode, plus de charlatanisme que de réalité. Un anonyme lui porta le dernier coup, dans un volume in-8°, qui parut à Copenhague, en 1798, sous ce titre : *Du Perkinisme, ou des aiguilles*

du sieur Perkins, dans l'Amérique septentrionale. L'empirique américain étant arrivé au point de penser que non-seulement son procédé guérissait, mais qu'il préservait de toutes les maladies, le proposa contre la fièvre jaune, dans le foyer de son activité : mais il fut victime de sa confiance, et, malgré les applications répétées qu'il se fit, il succomba lui-même dans cette redoutable épidémie, à Plainfield, dans les dernières années du dix-huitième siècle. — Son fils, le Dr. Benjamin-Douglas PERKINS, n'en persista pas moins, après la mort de l'inventeur, à préconiser l'efficacité de ses aiguilles ; il publia, en 1799, un écrit où il vantait, sans mesure, le perkinisme, contre toutes les maladies inflammatoires, en assurant que ce moyen n'a rien de commun avec le magnétisme animal. Cet ouvrage, imprimé à Londres, in-8°, a pour titre *The influence, etc.*, c'est-à-dire *De l'influence des tracteurs métalliques sur le corps humain.* Comme on le voit, le perkinisme survécut à son auteur : outre l'écrit dont le titre précède, Cunningham Langworthy, dans un livre intitulé, *A view of the etc.*, c'est-à-dire *Essai sur l'électricité perkinienne*, in-8°, Londres, 1798, le recommanda comme un excellent moyen contre la goutte ou la paralysie. Plus tard, le Dr. Halot, dans le *Journal de médecine-pratique*, rédigé par le Dr. Hufeland, vante l'action des tracteurs, et affirme qu'ils sont salutaires lorsqu'ils provoquent de la rougeur. Cependant, depuis plusieurs années, le perkinisme est relégué parmi les rêveries médicales. On trouve de curieux détails sur ce sujet, dans la *biblioth. Brit.* sept. 1802, (*Sc. et A.* tome XXI, p. 49 et suiv.) F—n.

MISSION (BERNARD BLUET, ou sous le nom de comte DE) était arrogant, ne mériterait occuper une place dans la Biographie, s'il n'avait attaché son nom à des écarts d'extravagances, qui ont recherché des curieux. C'est dans le Recueil même qu'il a raconté ces particularités que l'on connaît de sa vie, en les entremêlant de faits obscènes, et de réflexions souvent qu'il joignait à un peu d'écart pour toutes les idées fautiveuses, beaucoup d'orgueil et d'érudition. Né, en 1566, au village d'Arbères, près de Divonne, dans le Gex, de parents pauvres, il employait à paître les troupeaux. Il ne tarda pas à se persuader que la Providence avait sur lui des vues particulières, et qu'elle le destinait à jouer un rôle important. Il se mit à imiter les autres bergers, ses camarades : « Quand je serai grand, me verrez suivre des princes, des rois ; et, s'il plaît à Dieu, j'aurai de leurs mêmes habits, et velours, avec passements. » Au milieu des rêves d'une vie d'enfantine et sans objet, il cherchait avec impatience l'occasion de signaler par quelque exploit. Il fabriqua des cuirasses de bois d'arbre, et des sabres de paille dont il se proposait d'armer les paysans, pour les conduire au premier prince qui voudrait leur rendre leurs services ; et, avec le secours de paniers d'osier qu'il alla acheter à Genève, il acheta du taffetas et il fit des enseignes de guerre, dont ces préparatifs furent connus, et il communiqua son projet à quelques-uns de ses camarades qui lui donnèrent le plus de droit à sa confiance. Il leur distribua ensuite ses idées, et, leur conférant à chacun

un titre de noblesse, se déclara leur chef, sans attendre leur consentement. Cependant il était arrivé à l'âge de prendre un état ; mais trouvant qu'il était indigne de lui de gagner sa vie par le travail des mains, il s'enfuit de chez ses parents. Un des principaux habitants de Rumilli le reçut par charité ; et, comme il annonçait l'intention de se marier, on se servit de ce moyen pour le décider à choisir un état qui lui donnât la facilité d'élever sa famille, quand il en aurait une. Il apprit donc le métier de charron, et fut employé quelque temps aux travaux du fort de l'Annonciade, en Savoie. Aussitôt qu'il eut touché quelque argent, il s'habilla de *boccassin incarnadin*, et se hâta de retourner dans son village, pour se montrer à ses pauvres camarades, « ainsi vêtu, portant l'épée, le poignard, et un panache à son chapeau. » Les compliments qu'ils lui firent sur son brillant équipage, achevèrent de lui tourner la tête : il y répondit en les assurant de sa protection ; et, se croyant devenu un personnage important, il prit le titre de *grand-maître du montage de l'artillerie du château de l'Annonciade*. En quittant Rumilli, il alla offrir ses services au gouverneur de la citadelle de Montmélian, qui consentit à lui donner de l'ouvrage. Sa vanité l'exposa dans cette ville à beaucoup de mésaventures, qu'il raconte assez naïvement, mais en ayant soin de se donner toujours le beau rôle. La tête échauffée par les tours que lui jouaient ses camarades, il sortit de Montmélian ; et, après avoir erré quelque temps dans les environs de Chambéry, menant une vie très-austère afin d'affaiblir son tempérament, il repartit pour Arbères, s'y

annonçant comme un prophète envoyé de Dieu, pour convertir le pays. Ses discours n'ayant pas produit l'effet qu'il en attendait, il secoua la poussière de ses souliers, et alla joindre, en 1597, le duc de Savoie, alors à Chambéri. Ce prince (qu'il désigne dans son récit par le nom de roi David), s'étant amusé de ses extravagances, le fit vêtir de sa livrée, et lui assigna un traitement. A la suite de ce prince, Bluet parcourut le Piémont, vit Alexandrie, Asti, et enfin Turin, où il passa quelques années, servant de plastron aux plaisanteries des courtisans. On lui avait persuadé sans peine que toutes les demoiselles de Turin briguaient le bonheur de lui plaire; mais il avait donné la préférence à la maîtresse du duc de Savoie, et il en portait publiquement les couleurs. Un jour qu'il était aux genoux de cette belle, le duc le fit saisir par quatre laquais, et berner sur une couverture, comme l'écuyer infortuné de Don Quichotte. Ce traitement peu courtois lui déplut; il demanda son congé, qu'il n'eut pas de peine à obtenir, et vint en France, voir le grand empereur Théodose (c'est le nom qu'il donne à Henri IV), qui ne fit rien pour lui. L'Estoile en parle comme d'un fou courant les rues (*Journ. de Henri IV*, tome III, page 126), vendant de petits livrets aux personnes de la cour qui lui faisaient quelques aumônes. On conjecture qu'il mourut de misère, à Paris, vers l'an 1606. On a sous son nom un volume intitulé : *Recueil de toutes les œuvres de Bernard de Bluet, d'Arbères, comte de Permission, chevalier des Ligues des treize cantons suisses; et ledit comte de Permission vous avertit*

qu'il ne sait ni lire ni écrire, et a jamais appris; mais par l'inspiration de Dieu et la conduite des anges, et par la bonté et la miséricorde de Dieu, etc., in-12, quelques figures gravées en bois. Le Recueil dont on vient de parler, copié exactement, est en 103 livrets imprimés séparément. On en voit la description dans la *Bibliograph. de Debure*, tome II, n°. 3990, d'après l'exemplaire de Gaignat, le plus complet qu'on connût alors (1). C'est un tissu d'extravagances que quelques personnes, dit-on, ont eu la patience de lire pour en trouver l'explication; mais c'était prendre une peine inutile. Les premiers livres contiennent des prières, des oraisons, des prières de visions. Les livres 53 à 103 forment la liste des personnes auxquelles Bluet avait reçu des présents, depuis son arrivée en France; et c'est le 72^e livre qui commence le récit de sa vie, dont on a l'extrait. L'ouvrage que possédait la bibliothèque de Mac-Carthy, contenait de plus le titre de *Dernières œuvres de Bernard de Bluet d'Arbères*, et les livres 141 à 173, jusqu'au 9^e d'avril 1605. (Voy. le *Manuel du libraire*, 3^e édit., t. I, p. 224.)

PERMOSER (BALTHAZAR), peintre, connu plus généralement sous le simple nom de Balthazar, né en 1650, à Cammer, en Bavière. C'est à Saltzbourg qu'il fut initié dans les principes de son art. Il se rendit ensuite en Italie, pour se perfectionner par la vue des chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il demeura dix-huit ans quatorze années consécutives

(1) On trouvera une description plus détaillée, mais faite sur un exemplaire qui ne contient que quelques pièces, dans le *Catalogue Deland*, par Nyon, in 8°, au n°. 1055.

encore par la suite plusieurs es. C'est à Dresde, mais sur Vienne, que l'on voit les ou- les plus remarquables de son Le prince Eugène l'employa lièrement ; et ce fut pour lui rmoser exécuta la statue de la é. et les groupes de la *Pein-* de la *Sculpture qui s'embras-* une *Mauresque avec son en-* t surtout d'un *Maure tenant* son. On doit aussi à cet ar- belle *Statue du prince Eu-* qui orne un des jardins des rgs de Vienne, et dans la- il a représenté le *Héros em-* t la *Renommée de publier* loits en détournant sa trom- e la main. Il avait une telle : la perfection de son art, était jamais satisfait d'aucun ouvrages, et que la moindre : suffisait pour le lui faire bri- est pour cette raison qu'ils la plus grande rareté. Cet mourut le 20 février 1732, ville de Dresde, qu'il avait le plusieurs ouvrages remar- ; il fut inhumé à Frede- , l'un des faubourgs de cette ans un monument qu'il s'é- t lui-même. Parmi les élèves formés, on cite Paul Heer- Pierre Égel. P—s.

NETTI (JACQUES) (1), histo- he de Lyon, né dans le Forez), embrassa l'état ecclésiasti- se chargea de l'éducation de Roulongne, depuis conseiller dant des finances. Ayant ob- ar le crédit de ses protecteurs,

un canonicat du second ordre (2) de la primatiale de Lyon, il s'y fixa, et s'appliqua à la culture des lettres avec plus d'ardeur que de succès. Nommé à l'académie de Lyon, il en devint l'un des membres les plus assidus, et y lut un grand nombre de Dissertations sur les antiquités de cette ville. Pernetti aimait avec passion l'histoire naturelle, et il n'é- tait point étranger aux procédés des arts ; il parvint à un âge avancé, chéri pour sa douceur, sa modestie et ses autres belles qualités : il mourut à Lyon le 6 février 1777. Malgré les éloges que quelques critiques (en- tre autres Sabatier, *Siècles de la Littérature*) ont prodigués à ses ou- vrages, ils sont tombés dans l'oubli. En voici les titres : I. *Les Abus de l'éducation sur la piété, la morale et l'étude*, Paris, 1728, in-12. II. *Le Repos de Cyrus*, ibid., 1732, in-8°, fig. ; trad. en allemand, par G. F. Baehrmann, Leipzig, 1735, in-8°. C'est un roman, où il fait re- poser son héros depuis sa seizième année jusqu'à sa quarantième, sans doute pour l'opposer aux *Voyages de Cyrus*, qui faisaient alors grand bruit (V. RAMSAY). Cependant il ne le tient pas si rigoureusement en re- pos qu'il ne le conduise en Médie, et même à la guerre contre les Assy- riens. On a reproché à l'ouvrage, des détails frivoles, un style à prétention, et une seconde partie indépendante de son plan, et qui n'en fait pas l'ornement. On en trouve l'analyse dans la *Biblioth. des Romans*, dé- cembre 1775. III. *Les Conseils de l'amitié*, Francfort, 1738, in-12. IV. *Lettres philosophiques sur les*

be Pernetti écrivait son nom comme on s'attachement de cet article ; mais son biographe du roi de Prusse, écrivait t l'un a cru devoir conserver à chacun le trait adopté, ne fut-ce que pour le distin- à l'anonymat.

(2) C'est en cette qualité que l'abbé Pernetti pré- sentait le titre de chevalier de l'église de Lyon, affecté aux chanoines de cette classe, comme celui de comte l'était aux chanoines de premier ordre.

physionomies, 1748, 3 part. in-12; Lyon, 1760, in-8°. : cette édition est augmentée de trois Lettres. M. Ersch en cite une traduction allemande, Dresde, 1785, 3 vol. in-8°. (Voy. sa *France littéraire*, III, 38.) On a prétendu que Perneti avait reçu le manuscrit de cet ouvrage, du P. Bougeant, qui, en le publiant sous son nom, redoutait d'encourir de nouveau la disgrâce de ses supérieurs (V. BOUGEANT, V, 300); mais cette anecdote est plus que suspecte (3). Ni le style, ni le fonds des pensées des Lettres philosophiques, ne rappellent l'ingénieux *Amusement sur le langage des Bêtes*; et le succès passager qu'elles obtinrent, doit être attribué uniquement à la nouveauté du sujet, qui n'avait point encore été traité, du moins d'une manière remarquable, par des écrivains modernes (V. LAVATER). V. *Histoire de Favoride*, Genève, 1750, in-8°. C'est un roman très-médiocre. VI. *Observations sur la vraie philosophie*, ibid., 1757, in-12; elles ont été insérées dans le Recueil intitulé : *Choix de Philosophie morale*, Avignon, 1771, in-12. VII. *Recherches pour servir à l'Histoire de Lyon, ou les Lyonnais dignes de mémoire*,

Lyon, 1757, 2 vol., pet Cet ouvrage, superficiel et contient cependant quelque intéressantes, et des anecdotes. On reprocha, dans à l'abbé Perneti, d'avoir ad son Recueil des personnages d'y occuper une place. Laurès, chirurgien de Lyon en ridicule sa complaisance de l'obscurité des noms fin y rester, en publiant sous le *Supplément aux Lyonnais de mémoire* (1757, in-8 pag.), l'éloge de quelques nages absolument insignifiants connus seulement par leur physique, ou par la singularité de leurs manies. VIII. *Tableau de Lyon*, 1760, in-4 pag., avec un plan. Ce tableau contient des recherches superficielles sur l'origine des établissements, des coutumes des rois, et sur les que cette grande cité a éprouvés des incendies, des inondations, enfin une liste alphabétique des chanoines (ou comtes) depuis l'an 1020 jusqu'à 1 Essai sur les cœurs, Am 1765, in-12. X. *Discours sur le travail*, Lyon, 1766, in-1 Perneti a laissé inédits des Opuscules dont Delandine les titres et l'analyse dans son *logue des manuscrits de la bibliothèque de Lyon*.

PERNETY (Dom ANTOINE SEPH), savant littérateur, février 1716, à Roanne Forez, était cousin du P. Après avoir achevé ses études, il embrassa la vie dans la congrégation de saint Benoît, s'étant fait remarquer par son application

(3) M. Thiebault rapporte, dans le 5^e vol. des *Souvenirs de Berlin*, pag. 89, d'après le témoignage unique de l'abbé Matle, que le P. Bougeant remit les *Lettres sur les physionomies* au jeune abbé Perneti, en qui il avait reconnu autant de modération et de discrétion que d'honnêteté, sous la condition qu'il les ferait imprimer sous son propre nom, et qu'il s'en dirait l'auteur. Si Perneti a reçu ces Lettres, jeune, il n'a point rempli la condition qu'on lui avait imposée, puisqu'il ne les a publiées qu'en 1748, cinq ans après la mort du P. Bougeant : il ne lui restait alors aucun motif pour taire le nom du véritable auteur; et l'idée qu'il a laissée de son caractère ne permet pas de douter qu'il n'eût rempli ce devoir. Mais les *Lettres philosophiques* sont de Perneti, qui en a ajouté trois dans une seconde édition. Ainsi l'anecdote racontée par l'abbé Matle, doit être rangée dans la classe de ces historiettes qui se sont accréditées, on ne sait comment, et qu'on retrouve quelquefois, même dans des ouvrages d'auteurs très-estimables.

à l'abbaye de Saint-Germain, trouva les ressources nécessaires pour perfectionner ses connaissances et en acquérir de nouvelles. Sa vaste érudition, Dom Pernety eut le goût de l'histoire naturelle et il avait appris à dessiner, à copier les plantes qu'il trouva dans ses promenades aux environs de Paris. Informé que Bougainville obtenait du roi la permission de former un établissement aux Malouines, il demanda de l'accompagner comme aumônier, mais, déçu que le trajet lui fournirait peu d'observations. De retour en France, à la fin de 1764, il se hâta de terminer la rédaction de son ouvrage; mais, se lassant bientôt du cloître monastique, il fut un des 28 abbés qui signèrent, le 15 juin 1770, la fameuse requête pour être dispensés de leur règle: il la rétracta le 1er juillet suivant, ainsi que ses collègues, mais sans changer pour cela d'avis. Dans le chapitre général de la congrégation, tenu en 1766, on nomma un des commissaires chargés de faire une nouvelle rédaction des constitutions: il favorisa par son pouvoir l'abolition de la règle; mais voyant que la chose ne venait pas assez vite à son gré, il quitta le chapitre et son habit, et dit en Prusse sur l'invitation de Frédéric. Ce monarque, qui souhaitait d'avoir lu dans sa bibliothèque les *Lettres sur les physionomies* (V. l'art. précédent), crut que Bougainville en était l'auteur, et lui fit proposer la place de conservateur de la bibliothèque royale de Berlin, avec le titre d'académicien et 1200 rixdalles d'appointement (1). A son arrivée à Potsdam,

(1) Pernety obtint, quelques temps après, l'abbaye de Saint-Germain, et Frédéric le traita d'abbé.

il fut entrepris par Lecat sur la science physionomique; ils convinrent que Lecat attaquerait les règles dont on appuie la possibilité de juger du caractère des individus d'après leur physionomie, et que Pernety, au contraire, les défendrait de son mieux. Cette lutte produisit plusieurs Mémoires de part et d'autre, mais sans aucun résultat avantageux pour la science. Pernety eut ensuite une vive discussion avec Panw, qui prétendait que les Américains sont une race dégénérée: il renonça bientôt à la polémique pour reprendre ses expériences d'alchimie, et ne les interrompit que pour traduire en français les ouvrages de Svedenborg. Dom Pernety quitta la Prusse en 1783, et revint à Paris. L'archevêque voulut, dit-on, l'obliger à rentrer dans son monastère: Pernety en appela au parlement, et un arrêt lui permit de rester dans le monde (2). Après avoir vécu quelque temps chez son frère, directeur des fermes à Valence, et avoir accepté le titre de secrétaire perpétuel de la société patriotique de cette ville (V. le *Journ. des Savans* d'oct. 1786, pag. 699), il trouva dans Avignon un refuge, et

(1) L'ouvrage est très-bien, tant que celui-ci écrivit en faveur de la science physionomique; mais il cessa de lui porter le même intérêt, dès qu'il le vit lié avec les sectateurs de Svedenborg. Pernety avait fait un voyage, en 1782, pour conférer avec quelques-uns d'entre eux: à son retour à Berlin, piqué de n'avoir presque plus aucune inspection sur la bibliothèque royale, il demanda son congé, que Frédéric ne lui fit pas attendre long-temps.

(2) C'est ce que dit le *Supplément de Feller*; mais il paraît qu'il a confondu ici Pernety avec ses confrères Poirier, Précieux et Martinon, qui obtinrent de Rome, en 1769, des titres d'abbés *in partibus*. Ils furent nommés aux abbayes de Karentz, de la Grande-croix, et de Burgel, la première et la dernière en Allemagne, et la seconde en Cypro, mais ces abbayes n'existaient plus. Je n'ai pas osé dire que Pernety ait succédé au titre de Martinon. C'est contre Précieux, Poirier et Martinon que M. de Beaumont rendit une ordonnance le 12 juillet 1770. Ils en appelèrent au parlement, et l'avocat Courtin plaida en leur faveur, mémoire auquel l'avocat Carre répondit. P—C—1.

l'on prétend qu'il y forma une espèce de secte, dont on ne connaît pas bien les dogmes, et qui comptait, en 1787, une centaine d'affiliés : il était lié avec un seigneur polonais, nommé Grabianca ; et l'on soupçonne que c'est contre leur société qu'est dirigé un décret du dominicain Paul, maître du sacré palais, du 2 nov. 1791, qui fait mention d'un Octavio Capelli, attaché à une sorte d'illumisme. Pernety traversa, comme il put, les orages de la révolution, ne se mêlant de rien, ne se montrant pas : il n'en fut pas moins arrêté, et ne sortit de prison qu'après le 9 thermidor. Il reprit encore ses recherches sur la pierre philosophale, qu'il croyait avoir trouvée, et mourut en 1801, bien persuadé qu'il avait le secret de prolonger sa vie pendant plusieurs siècles. Thiebault, qui avait vécu avec lui dans la plus grande intimité, en a tracé le portrait suivant dans les *Souvenirs de Berlin* (tom. v, p. 90). « D. Pernety était un homme très-savant ; mais sa science n'était que *rutilis indigestaque moles* : du reste il avait un caractère de modération et de bonhomie tel, qu'il ne se brouillait jamais avec personne ; que même il obligeait quand il le pouvait, et qu'il était d'une complaisance précieuse dans la société. Il croyait à la cabale, aux revenants, aux sortilèges, etc. ; mais, malgré ce ridicule, tout le monde l'aimait. » D. Pernety a trad. avec D. Brezillac, le *Cours de mathématiques* de Wolf (V. CH. WOLF) ; et, pendant son séjour en Prusse, les *Merveilles du ciel et de l'enfer*, ouvrage de Svedenborg, dont il avait adopté toutes les opinions (V. SVEDENBORG) (3).

(3) On lui attribue, dans le *Dictionnaire universelle*, d'après la *France littéraire*, une traduction

Il est l'éditeur des *Ambassades* Noailles (Voy. NOAILLES, X, 305, et VERTOT) ; et l'on a qu'il a eu part au huitième volume du *Gallia christiana*, qui tient les suffragants de Paris fin, outre le *Manuel bénédictin* quelques Opuscules ascétiques ; on trouvera la liste dans l'*Illustration littéraire de la congrégation saint Maur*, on a de lui : I. *Dictionnaire portatif de peinture, sculpture et gravure*, avec un Traité de différentes manières de dre, Paris, 1757, in-8° ; trad. allem. Berlin, 1764, même format. Le *Traité pratique* a pour d'Arclai de Montainy. II. *Les hiéroglyphes égyptiennes et grecques, réduites au même principe*, avec explication des hiéroglyphes la guerre de Troie, ibid. 17 vol. in-8° ; 2^e ed. ibid., 1786, in-12. Pernety ne voit, dans les fables anciennes, que des riens sous le voile desquelles les mistes ont caché leurs adm découvertes ; et les poèmes mène ne renferment rien qu'au grand œuvre. III. *Dictio mytho-hérmetique*, ibidem, in-8°. IV. *Lettre à l'abbé sur l'histoire critique de l'Flamel* (Année littéraire, tome 1). Pernety lui reprochait de vouloir priver Flamel du philosophe hermétique. V. *Extrait d'un voyage aux îles Maldives* fait en 1763 et 1764 ; 2^e ed. due et augmentée de remarques sur l'histoire naturelle, Paris, 1 vol. in-8°. avec 16 pl. (4) ; et

de Columelle ; mais elle n'a jamais été occupée. On peut douter que Pernety s'en soit occupé.

(4) La première édit. intitulée : *Journé d'un voyage fait aux îles Maldives*

traduit en anglais sur la prédit., Londres, 1770, in-4°. a seconde, ibid. 1794, même. Le premier volume contient des observations sur les mœurs des Indes, et des remarques sur l'histoire naturelle de l'île Sainte Catharine au Brésil, du Paraguay et des Antilles; le tome second renferme le Journal nautique, des Observations sur le détroit de Magellan, les Patagons, auxquels Pernety a peu légèrement le nom de Sauvages, et des Lettres de Bougainville sur la seconde expédition aux îles du Sud. Cet ouvrage est intéressant quoiqu'écrit d'un style diffus et sans force. VI. *Dissertation sur l'Asie et les Américains*, Berlin, 1771, in-12. L'auteur l'avait communiquée à l'académie de Berlin : il se propose de prouver, contre le sentiment de Pauw, que l'Amérique n'a pas été disgraciée de la nature, que les autres parties du monde; et que les Indigènes ont autant de braves que les Européens, et sont également propres à réussir dans les sciences et dans les arts. Pauw répondit (5), par un écrit intitulé, *Des Recherches sur l'Ainé-*

rique, etc., où l'on trouva plus d'érudition, de logique et de style, que dans le livre du benédictin (V. PAUW). VII. *Examen des Recherches philosophiques sur l'Amérique et les Américains, et de la Défense de cet ouvrage*, ibid., 1771, 2 vol. in-12. C'est une nouvelle édition de l'ouvrage précédent avec une réplique aux dernières Observations de Pauw, qui ne jugea pas à propos de prolonger cette querelle. VIII. *La connaissance de l'homme moral par celle de l'homme physique*, ibid., 1776, 3 tom., 2 vol. in-8°. La première partie contient quatre Discours sur la physionomie et les avantages des connaissances physionomiques, que Pernety avait lus à l'académie de Berlin, et dans lesquels il se propose de réfuter l'opinion de Lécatt. Cet ouvrage, dit Thiebault, eut un débit très-prompt, bonne fortune qu'il ne faut attribuer qu'au titre : le titre est en effet heureux et piquant; mais c'est tout ce qu'il y a de bon dans les trois volumes consacrés à le remplir. IX. *Les vertus, le pouvoir, la clémence et la gloire de Marie, mère de Dieu*, Paris, 1790, in-8°. W—s.

PÉRON (FRANÇOIS), naturaliste et voyageur, naquit, le 22 août 1775, à Cerilly, petite ville du Bourbonnais. La mort de son père l'ayant laissé sans fortune, ses parents étaient d'avis de lui faire apprendre un métier lucratif. Péron, qui annonçait déjà le goût le plus vif pour l'étude, obtint de sa mère qu'elle le plaçât au collège de Cerilly. Le principal, enchanté des dispositions de son élève, donna des soins particuliers à son instruction; et lorsque Péron eut fini sa rhétorique, on le plaça chez le curé de la ville, qui devait lui enseigner la philosophie et la théologie. Mais la révolution venait d'éclater :

(5) Ce livre, 2 vol. in-8°, est fort rare, et avait été d'abord intitulé *De la reconnaissance de l'homme*, etc., Paris, 1776. On peut en voir l'original de Sales qu'on est redevenu maître de cet ouvrage, auant d'une préface, dans laquelle on y croit reconnaître le style de l'auteur de la *Philosophie de la*

ne peut pas concevoir comment Thiebault ne l'avait pas répliqué à Pernety. Le principal, dit-il, était ennuyeux par son air, et le pour que l'abbé de Pauw, lui de rien, n'ait pu y répondre. La réponse, avec la défense de Pauw, le troisième volume des *Recherches philosophiques sur les Américains*. Pernety est aussi l'auteur du livre *De l'Amérique et des Américains*, ou des *curieuses du philosophe la Douceur*, ou de l'Amérique pendant la dernière année de la noble métier de tuer les hommes, Berlin, Paris, 1771, in-8°. L'abbé de Sales a proposé à M. Bouville, de le faire passer à cette époque.

Péron, exalté par les traits de patriotisme qu'il avait lus dans l'histoire ancienne, voulut entrer dans la carrière militaire, et s'enrôla dans le bataillon de l'Allier, à la fin de 1792. Il fut envoyé à l'armée du Rhin, et de là à Landau, alors assiégé, et dont la garnison fit des prodiges de valeur. Après la levée du siège, il rejoignit l'armée qui combattit les Prussiens à Wissembourg, et qui éprouva ensuite un échec à Kaiserlautern. A cette affaire, Péron fut blessé, fait prisonnier, et conduit d'abord à Wesel, puis à Magdebourg. « Cette captivité ne fut point » inutile à son instruction, dit M. » Deleuze, son biographe. Il avait » toujours donné à la lecture le temps » que n'exigeait pas son service : ici, » n'ayant plus d'occupation, il employa l'argent qu'il avait heureusement conservé, à se procurer » des livres ; il inspira de l'intérêt à » plusieurs personnes, qui lui prêtèrent, et il se livra sans distraction à l'étude des historiens et des » voyageurs. » A la fin de 1794, ayant été échangé, il obtint un congé de réforme, parce qu'à la suite de ses blessures il avait perdu l'œil droit. De retour dans sa ville natale, il donna quelques mois à la tendresse de sa mère et de ses sœurs ; et desirant prendre un état dans lequel il pût réussir par son application, il obtint du ministre de l'intérieur une place à l'école de médecine de Paris. Il en suivit les cours pendant trois ans, ainsi que ceux du Muséum d'histoire naturelle : ses progrès rapides étonnèrent ses condisciples, et il allait être reçu docteur, lorsqu'une passion contrariée lui fit prendre la résolution de quitter la capitale ; il résolut de voyager. Le gouvernement français avait ordonné une expédi-

tion pour les terres Austr-Baudin, III, 538). Péron à y être employé ; le nor savants étant complet, il ne bord se faire accueillir. Il de Jussieu, l'un des com chargés du choix des nat de solliciter pour lui. Ce sa taniste, qui ne put l'écou étonnement et sans émoti conseilla de faire un Mémoi lequel ses motifs seraient et ensuite, de concert avec Cépède, il détermina les saires à ne pas repousser homme qui joignait une ar traordinaire à une étendue naissances bien rare à son à ques jours après, Péron lut titut un Mémoire sur l'u joindre aux autres savants pédition, un médecin-nat spécialement chargé de f recherches sur l'anthropol l'histoire de l'homme : il ré les suffrages, et l'on obtint sa nomination à u de zoologiste. Le 19 octob les deux frégates, le *Géog* le *Naturaliste*, mettent à du Havre. Péron se lie ave part de ceux que l'amour de a portés à courir les m sards, notamment avec M net, officier de marine, M nault, botaniste, et surtou Lesueur, qui devint son coll et son ami. Du jour mêm arrivée à bord du *Géograp* mença des observations z giques, qu'il répétait consta six heures en six heures, furent jamais interrompue la durée du voyage. Peu après, il fit, sur la temp l'Océan, ces belles expér démontrent que les eaux

le fond qu'à la surface, ont d'autant plus qu'on a plus grande profondeur qui, réuni à ceux que wing avaient obtenus latitudes, conduit à des importantes pour la érale. Après avoir at- France, et relâché à de la côte occidentale lle-Hollande, l'on se r. C'est principalement Péron dans cette île si des naturalistes, où la rofonde, et où la cha- multiplie à l'infini les t les zoophytes, et les is vives couleurs, que i travail sur ces êtres rieux de faire des ob- an autre genre, il passa rs dans l'intérieur des étudier les naturels du qu'il n'entendit pas la aie, dit M. Deleuze, il le geste, une telle ex- tant desagacité à saisir ulait lui dire, qu'il par- faire entendre des na- n'il eut encore le même vec les sauvages de la ollande et avec ceux de Diemen. » Après avoir artie orientale de cette tra dans le détroit de gagna Port-Jackson. ensuite les îles situées identale du détroit de it de nouveau les côtes le-Hollande, et l'on en ron déploya un courage ité inconcevables : des tes nommés par le gou- leux étant restés à l'île- les deux autres étant mmencement de la se- gne, il se trouvait seul

chargé de cet immense travail, et il suffisait à tout. Peu de temps après le départ de Timor, le capitaine lui ayant refusé des liqueurs spiritueuses absolument nécessaires pour conserver ses mollusques, il se priva, pendant tout le voyage, de sa portion d'arack; et ce qui est plus remarquable, il fit partager son enthousiasme à plusieurs de ses amis, qui consentirent à faire le même sacrifice. Pendant les tempêtes, aidant aux manœuvres comme un simple matelot, il observait aussi paisiblement que s'il eût été sur le rivage. Etant descendu à l'île King avec quelques naturalistes, un coup de vent chassa le vaisseau en pleine mer, et, pendant quinze jours, ils ne l'aperçurent plus. Péron ne perdit pas un moment l'occasion d'augmenter ses collections et ses observations. Après la seconde relâche à Timor, les vents s'étant opposés à ce qu'on pût aborder à la Nouvelle-Guinée et entrer dans le golfe de Carpentarie, on revint à l'Île-de-France, où l'on resta cinq mois. Péron recueillit dans cette île beaucoup d'espèces nouvelles. On fit encore une relâche d'un mois au Cap; et il en profita pour examiner la singulière conformation des Boschismans, tribu de Hottentots. Il débarqua enfin le 7 avril 1804, à Lorient, d'où il se rendit à Paris, et il fut chargé de publier, conjointement avec M. Freycinet, la relation du voyage, et la description des objets nouveaux en histoire naturelle avec son ami M. Le Sueur. La collection d'animaux avait été déposée au Muséum d'histoire naturelle: il résulte du rapport de la commission qui l'avait examinée, et dont M. Cuvier fut l'organe, qu'elle contient plus de cent mille échantillons d'animaux;

que le nombre des espèces nouvelles s'élève à plus de deux mille cinq cents, et que MM. Péron et Lesueur avaient eux seuls fait connaître plus d'animaux que tous les naturalistes des derniers temps ; enfin, que les descriptions de Péron, rédigées sur un plan uniforme, embrassant tous les détails de l'organisation extérieure des animaux, établissant leurs caractères d'une manière absolue, et indiquant leurs habitudes et l'usage qu'on en peut faire, survivront à toutes les révolutions des systèmes et des méthodes. Péron, que l'Institut s'empressa d'admettre au nombre de ses correspondants, ne mit au jour que la première partie de sa relation. Sa santé était affaiblie par de longues fatigues ; une maladie de poitrine, dont il fut attaqué, fit des progrès effrayants. Bientôt il jugea que son mal était incurable ; on lui conseilla d'aller passer un hiver à Nice : le voyage lui fit du bien, et la douceur du climat parut le rétablir. Il se livra au travail avec une nouvelle ardeur, et il fit une nouvelle collection extrêmement précieuse. Lorsqu'il fut de retour à Paris, il retomba dans une situation pire que celle où il était avant son départ. Il voulut aller finir ses jours dans le lieu de sa naissance, auprès de deux sœurs qui avaient été les premiers objets de sa tendresse. Ce fut dans leurs bras qu'il expira le 14 décembre 1810. On a de Péron : I. *Observations sur l'Anthropologie*, Paris, an VIII. II. *Voyage de découvertes aux Terres-Australes, pendant les années 1800 - 1804* ; Paris, 1807 - 1816, 3 vol. in-4^o. et atlas. « La relation des faits, dit M. Deleuze, est d'une exactitude qui est le premier mérite des ouvrages de ce genre : la description

du sol, du climat, des offres des phénomènes remarquables ; et la cor des observations de l'au celles des navigateurs qui cédé, conduit à des rés néraux. Le tableau des qui errent à la nouvelle- et de celles qui habitent Diemen, nous fait connaître les races de sauvages d'une ferocité, et nous présente un degré de misère et d'attribution de l'espèce humaine. Un voyageur, si l'on en croit Forster (V. FORSTER, X) ne s'est autant appliqué à caractères physiques et à distinguer les diverses... Il serait à désirer que peint avec le même soin, n'omette aucune particularité de la végétation donnée aux divers trées ; on voit qu'il s'est attaché à la zoologie qu'à que. On peut lui reprocher d'avoir employé quelque luxe de style qui ne convient à la simplicité d'une notice. Le second volume était à moitié, lorsque Péron mourut, obstacles en retardèrent la publication : elle fut due de M. L. de Freycinet, appartient en entier le troisième, qui contient la partie du voyage ; il a aussi préparé la confection de l'atlas. Péron a détaché de son travail divers Mémoires qu'il a remis à l'Institut, soit au musée naturel, soit à la société civile, et dont quelques-uns sont imprimés dans la relation : *Notice sur l'habitation des marins. — Mémoire sur le genre pyrorosma. — Ob*

erie des pays chauds et u hôtel. — Précis d'un l'Institut, sur la tempé-mer, soit à sa surface, s profondeurs. III. En-rit l'histoire complète, sur lesquelles il avait ap d'observations, et recueilli une multitude qu'alors inconnues. De

M. Lesueur, il mit au otices préliminaires sur famille du règne animal : *inérale et particulière s. — Sur les Méduses orée.* En publiant des r divers objets de zoo-s'occupait d'une histoi-ique des divers peuples ous les rapports physi-ous; il se proposait de cet ouvrage, qu'après e fait trois voyages : le s le nord de l'Europe et : second dans l'Inde, et en Afrique. Il avait sur grand nombre de mé-fragment qui contenait s peuples de Timor est achevé; les figures qui :compagner, ont été des s lieux par M. Lesueur. illes renfermaient aussi on de tous les animaux us. On espère que la par-avaux qui concerne les is vertèbres, sera publiée

M. Lesueur, qui en a fait L'éloge de Péron a été MM. Alard et Deleuze, ; on a profité de leur la rédaction de cet ar-

E--s.

T (NICOLAS), célèbre u, était né en 1430, à , petite ville sur les con-mbric et de la Marche

d'Ancone, d'une famille qui se pré-ten:ait alliée à la maison de Levis. Envoyé, dans sa jeunesse, à l'académie de Bologne, il reçut des leçons de Nicolas Volpe, de Vittorino de Feltre; et il fit de rapides progrès sous ces habiles maîtres. Le défaut de fortune l'obligea d'accepter une chaire dans cette même académie qui venait d'être témoin de ses premiers succès. Il y professa la rhétorique et la poésie (1) d'une manière si brillante, que le sénat de Bologne le choisit, en 1452, pour haranguer l'empereur Frédéric III, à son passage dans cette ville. La jeunesse de l'orateur, et ses talents précoces, intéressèrent Frédéric, qui l'honora de la couronne poétique, et lui fit expédier des lettres de conseiller impérial. Perotti adressa, la même année, au pape Nicolas V, la traduction des cinq premiers livres de Polybe, les seuls que l'on connût alors; et le pontife lui accorda une gratification pour l'encourager à continuer ce genre de travail. Ce fut peu de temps après, qu'il se rendit à Rome; il y fut accueilli par le savant Bessarion, qui le combla de témoignages d'affection, et contribua beaucoup à son avancement. Apostolo Zeno prétend que Perotti ne vint à Rome qu'en 1458; mais un bref du pape Calixte III, du 8 juillet 1456 (2), prouve qu'à cette époque il remplissait les fonctions de secrétaire apostolique, et que ses services lui avaient déjà valu le titre de comte du palais de Latran. Les devoirs que lui imposait cette place, n'empêchèrent pas Perotti de donner

(1) Suivant Apostolo Zeno, Perotti professa non-seulement la rhétorique et la poésie, mais encore la philosophie, et même la médecine, à l'université de Bologne, de 1451 à 1458. On a démontré qu'il n'y était plus à Bologne, en 1456; et il est peu vraisemblable qu'il y ait jamais professé la médecine.

(2) Buonamici en a inséré un extrait dans le livre : *De claris pontific. scriptoribus*, p. 179.

des leçons publiques sur la langue latine. Il prit Martial pour sujet, moins pour éclaircir les passages obscurs de cet auteur, que pour avoir l'occasion de contredire Domit. Calderino, dont le caractère lui avait déplu (V. Alexand. ab Alexandro, lib. IV, 21). Il fut nommé, en 1458, archevêque de Siponto ou de Manfredonia, dans la Pouille; mais ses talents le rendaient nécessaire à Rome, et il fut autorisé à se reposer sur un vicaire de l'administration de son diocèse. Perotti eut part à toutes les affaires importantes, traitées de son temps; il fut pourvu, en 1465, du gouvernement de l'Ombrie, et, en 1474, de celui de Pérouse. Mais les hautes fonctions dont il était revêtu ne ralentirent point son ardeur pour les lettres. Il passait tous les moments qu'il pouvait dérober aux affaires, dans la petite île de *Centipera*, près de Sassoferrato, qu'il s'était plu à embellir, et à laquelle il avait donné le nom de *Fugicura*. Il y avait formé une bibliothèque, qu'il orna des bustes des hommes les plus célèbres, et donna ainsi à Paul Jove l'idée de sa galerie (V. Giovio). Ce fut dans cette retraite que Perotti mourut, le 13 décembre 1480. Torquato Perotti, qui se flattait d'une origine commune avec l'archevêque de Manfredonia, lui fit élever, en 1623, un monument dans la principale église de Sassoferrato, avec une inscription très-honorable, mais qui manque d'exactitude (3). On a répété, d'après Paul Jove, que Perotti fit perdre la tiare à Bessarion, dont il était le conclaviste, pour n'avoir

pas voulu permettre qu'on rompît dans ses études : ce dote est suspecte (V. BEI IV, 392). Les bibliothèques possèdent un grand nombre de Harangues, de Lettres et opusculs de Perotti, dont Zeno a recueilli les titres, exactitude ordinaire (4), d'ouvrage cité à la fin de l'article la *Traduction* de Polybe réimprimée, mais dont l'édition de Rome, 1473, est une rareté typographique (5), du *Discours* de Basile sur l'envie, du d'Hippocrate, etc., on trouve en écriture : I. *Rudimenta grecæ*, Rome, 1473, in-fol. première édition de cette grammaire latine (6), qui eut un tel succès qu'elle fut réimprimée quatre fois à Rome, dans l'espace de trois ans, qu'il s'en fit dix à douze éditions dans le reste de l'Italie, et à Paris vers la fin du siècle. Erasme l'a louée; mais elle n'est plus lue aujourd'hui que par les amateurs. II. *In C. Plinii secundi præfationem commentariolus*; c'est la première édition que Perotti publia. III. *De l'Histoire naturelle* de Polybe, se proposait d'établir la supériorité de son édition sur celle de Valart, évêque d'Aleria, avant sa mort en 1470; mais quoiqu'il y eût vingt-deux fautes d'impression, elle n'en est pas moins

(4) On doit remarquer que Zeno s'est trompé en attribuant à Perotti l'*Oratio* de Bessarion; elle est de Nicol. Capranica Ferraro.

(5) Cette traduction est d'ailleurs peu soignée en beau latin. Les contrabandiers ont fait conjecturer à Casaubon qu'il n'avait qu'une connaissance superficielle de la langue grecque (Voy. *Præfat. in Polybium*).

(6) Laire en cite une édition in-4°, connue aux autres bibliographes, intitulée *Sipontina*, et qu'il regarde comme la première. Voy. l'*Index libr. ab inv. typog.*, 1, 1.

(3) Cette inscription porte que Perotti assista aux conciles de Ferrare et de Florence, en qualité de secrétaire du pape Eugène IV; mais ce pontife mourut en 1447, dans le temps que Perotti achevait ses études à l'académie de Bologne.

niment plus correcte, et exte plus pur, que l'édition de Perotti (V. PLINE). III. *regis Romanorum Frendâ receptione, ex parte tis Bononiensis*. Cette hâle insérée dans l'édition e la *Margarita poetica* yb. (V. ce nom). IV. *sive commentaria lin-*. Cet ouvrage, le plus de ceux qu'a laissés Perotti, n'est pas un dictionnaire, pourrait le croire, d'après ais un commentaire sur *Spectacles*, et le premier *mmes* de Martial. Il parotti avait renoncé à terlication d'un poète si remités, et qu'il ne destinait travail au public. Ce fut ti, son neveu, qui le fit à Venise, en 1489, in-les additions et une préfaient quelques détails assez s. L'explication des pasieux appartient unique-iteur, qui en convient Cette première édition est nais les curieux recherntage celles qui sont sorses des Aldes, Venise, 3 et 1526, in-fol. Il y a le recherches et d'eruditcet ouvrage; il n'est ceas exempt d'erreurs. J. en a relevé plusieurs dans *De rebus per epistolam* lett. 37). Seriverius dépremier que Perotti avait s son commentaire (sur 1e 87), une fable qui ne ue par quelques mots de ièdre : *Arbores in tutelâ* mais loin d'accuser l'aume de plagiat, il en tiraence que les fables que

nous avons sous le nom de Phèdre, n'étaient pas l'ouvrage de l'affranchi d'Auguste. Dans un voyage qu'il fit en Italie, d'Orville trouva à la bibliothèque Ambrosienne un *Manuscrit* autographe de Perotti qui, parmi plusieurs fables imitées d'Esopé, d'Avienus, etc., en contenait plusieurs de Phèdre; et il adressa une *Notice* sur ce recueil à Burmann, qui l'a insérée dans la préface de l'édition de Phèdre, Leyde, 1727 (V. BURMANN). On peut donc conjecturer avec assez de vraisemblance que Perotti avait cru pouvoir, sans inconvénient, s'approprier les fables de l'auteur ancien, restées jusqu'alors inconnues. Néanmoins quelques critiques ont mieux aimé prétendre que l'archevêque de Manfredonia est le véritable auteur des fables attribuées à Phèdre; et J. Fr. Christ, entre autres (V. CHRIST, VIII, 458), a publié une savante dissertation pour établir ce sentiment, qui n'a cependant pas prévalu. Les 25 fables tirées du manuscrit de Perotti, et qui ne se trouvent pas dans les anciennes éditions de Phèdre, n'ont été imprimées que de nos jours (Voy. PHÈDRE). V. *De generibus metrorum ac de Horatii et Boëtii metris*. Cet opuscule, publié à la suite de l'ouvrage précédent, a été inséré dans un recueil de traités d'anciens grammairiens, Venise, 1497, in-4°. On peut consulter, pour plus de détails, les *Dissertaz. Vossianæ*, d'Apostolo Zeno, I, 256-74; les *Mémoires* de Nicéron, tom. IX, et la *Storia letter.* de Tiraboschi, VI, 1130-33. W-s.

PÉROUSE (JEAN-FRANÇOIS GALAUP DE LA), célèbre navigateur, naquit à Albi, en 1741. Sa première éducation le prépara de bonne heure à devenir un marin distingué; et son inclination pour cette profession se

fortifia à mesure que ses connaissances acquirent de l'étendue. Il fut admis en qualité de garde de la marine, le 19 novembre 1756. Ses services ne furent point interrompus, pendant la guerre que la France eut à soutenir à cette époque contre l'Angleterre. Il se trouva au combat de l'escadre commandée par le maréchal de Conflans, sur le *Formidable*, et y fut blessé et fait prisonnier. La Pérouse fut promu au grade d'enseigne, le 1^{er}. octobre 1764, et à celui de lieutenant de vaisseau, le 4 avril 1777. L'intervalle de 14 années de paix, qui s'écoulèrent depuis 1764 jusqu'à 1778, le mit à même de se livrer tout entier à la navigation : il parcourut, pendant ce temps, les pays du globe les plus éloignés, d'abord en qualité de simple officier; ensuite il commanda plusieurs bâtimens du roi. Lors de la reprise des hostilités (en 1778), il reçut le commandement de la frégate l'*Amazone*, et se distingua dans l'escadre du comte d'Estaing, par la prise d'une frégate anglaise, nommée l'*Ariel*. Devenu capitaine de vaisseau, en 1780, il se rendit, avec l'*Astrée*, sur les côtes de la Nouvelle-Angleterre : s'y étant réuni à la frégate l'*Hermione*, commandée par La Touche Tréville, il rencontra, près de l'île Royale, une frégate ennemie, et cinq petits bâtimens. La frégate fut prise avec un des cinq bâtimens; les autres s'échappèrent. La Pérouse se rendit ensuite au Cap Français. C'est là qu'on lui apprit qu'il était chargé d'aller attaquer les établissemens anglais de la baie de Hudson. Les préparatifs de cette expédition furent faits avec activité; et le 31 mai 1782, il sortit de la rade du Cap, commandant le vaisseau le *Sceptre* de 74 canons, avec la frégate l'*Astrée* qu'il venait

de quitter, et l'*Engageant* avait détachée de l'escadre alors dans la rade du Cap. son ami, et l'un des officiers de marine les plus éclairés, commandait l'*Astrée*. C'est le 1^{er} dans la suite, fut tué par les vagues des îles des Navigueuses que La Pérouse eut la douleur de voir périr. Le 17 juillet, l'expédition eut la connaissance de l'île de l'Est, située au milieu du détroit de Hudson, et près du détroit. Quoique l'été fût avancé, elle n'y eut pas fait vingt jours, que les glaces lui fermèrent l'entrée. Des interstices se formèrent dans la glace, pendant que l'expédition se livrait à plusieurs reprises à la navigation; mais on ne put s'y engager. Des bruns vinrent augmenter les difficultés de cette navigation; et l'on resta quelquefois plusieurs jours sans pouvoir avancer. Enfin, le 8 août au soir, le vaisseau vint mouiller devant le fort Prince de Galles, situé à l'embouchure de la rivière Churche, dans la baie de Hudson par 66° de latitude. Le fort se rendit à la première sommation. L'expédition quitta la rivière le 10 août, et descendit le long de la rive nord, à quarante lieues de la baie. Elle s'empara avec facilité du fort d'York, une pointe qui sépare la baie de la rivière des Haïes. Le fort s'était autrefois appelé fort Bourbon, et nous appartenait, lorsque la France possédait le Canada. Ces établissemens ne furent ni contestés, ni pris et repris plusieurs fois par les Français et les Anglais; ces derniers, étant devenus maîtres du Canada, en sont restés

eurs jusqu'à l'époque où La Pérouse s'en empara de nouveau et qu'il visita. Cette expédition ne fit que le temps une grande sensation ; cause de son peu d'importance elle développa les talents de l'officier capable de diriger une campagne de découvertes. Il fit parcourir des parages inconnus, et il avait eu à surmonter un espace très-rétréci, la crainte des dangers que la navigation présentait dans toute l'étendue du globe. Ce furent ces épreuves, et cette victoire nouvellement acquise, qui lui valurent la direction de la belle expédition qui a mis fin à sa carrière et qui illustre son nom. Le roi Louis XVI avait des connaissances très-étendues en géographie ; la lecture des voyages lui avait donné une grande vénération pour tout ce qui avait rapport à la navigation : ceux qui, surtout, qui l'avaient frappé, et qui, lui inspirèrent le désir d'entreprendre une campagne de découverte et de faire participer les Français à la gloire que ce navigateur avait procurée à sa nation. Les vues qu'il avait sur les avantages commerciaux plus prochains et sur les lointains. Un projet de campagne fut d'abord esquissé d'après ses idées, et lui fut soumis. L'ouvrage subsiste encore ; et l'on y voit ce qu'il en a en marge, écrites de sa main, soit pour approuver les propositions, soit pour les compléter, et suppléer à ce qui avait manqué. Toutes ces notes annoncent une connaissance approfondie de la géographie, de la navigation, et du commerce. On y voit surtout se développer l'âme du prince, qui ne cherchait que les plus purs sentiments

d'humanité. Partout où la navigation pouvait exposer à des dangers, il insiste pour que les deux bâtiments qu'on lui propose d'envoyer en découverte, ne se séparent point. Enfin on lit au bas du projet, écrit également de la main du prince, le passage suivant : « Pour résumer ce qui est proposé dans ce Mémoire, et les observations que j'ai faites, il y a deux parties : celle du commerce, et celle des reconnaissances. La première a deux points principaux, la pêche de la baleine dans l'Océan méridional au sud de l'Amérique et du cap de Bonne-Espérance ; l'autre est la traite des pelleteries dans le nord-ouest de l'Amérique, pour être transportées en Chine, et, si l'on peut, au Japon. Quant à la partie des reconnaissances, les points principaux sont, celui de la partie nord-ouest de l'Amérique, qui concourt avec la partie commerciale ; celui des mers du Japon, qui y concourt aussi, mais pour cela, je crois que la saison proposée dans le Mémoire, est mal choisie ; celui des îles Salomon, et celui du sud-ouest de la Nouvelle Hollande. Tous les autres points doivent être subordonnés à ceux-là ; on doit se restreindre à ce qui est le plus utile, et qui peut s'exécuter à l'aise dans les trois années proposées. » Les instructions données à La Pérouse, avant son départ, ne sont que le développement de ces vues générales. Fleurieu, ami de La Pérouse, fut chargé de les rédiger, et prépara ainsi les moyens d'exécution. Jamais les intentions bienfaisantes d'un monarque, n'ont été secondées avec plus de zèle et de lumières. Tous les savants furent invités à faire connaître l'espèce de recherches les

plus propres à hâter les progrès des connaissances humaines; et plusieurs d'entre eux s'embarquèrent sur les bâtimens de La Pérouse, avec la mission expresse de s'occuper de celles qui avaient été désignées. (V. LAMANON et MONGEZ.) On arma à Brest les frégates la *Boussole* et l'*Astrolabe*; et l'on donna à chacune d'elles cent hommes d'équipage. La Pérouse commandait la *Boussole*, et Delangle, l'*Astrolabe*. L'expédition mit à la voile, le 1^{er}. août 1785; elle relâcha à Madère, et se rendit à l'île Sainte-Catherine, située à la côte de l'Amérique méridionale, à quelques degrés au nord de la rivière de la Plata. Cette relâche fut très-courte. Les frégates, après avoir quitté ce port, doublèrent le cap de Horn, et vinrent relâcher dans la baie de la Conception, sur les côtes du Grand-Océan, où elles mouillèrent, le 22 février 1786. La Pérouse remonta ensuite vers le nord, toucha à l'île de Pâques et aux îles Sandwich, découvertes par Cook, et vint attérir au Mont-Saint-Élie, situé à la côte nord-ouest de l'Amérique, par environ 60° de latitude. Toute cette côte fut prolongée en allant du nord au sud, jusqu'au port de Monterey, dans l'espace de cinq à six cents lieues, en moins de trois mois. La Pérouse trouva un port qui avait échappé au capitaine Cook, et l'appela le Port des Français. Il reconnut aussi plusieurs parties que ce navigateur n'avait pu voir que très-imparfaitement; mais un temps aussi court ne lui permit pas d'explorer en détail cette côte, qui forme une multitude de sinuosités, et qui est entrecoupée d'un grand nombre de canaux. Vancouver l'a visitée depuis dans toutes ses parties; mais sa campagne, consacrée entiè-

rement à cette reconnaissance plus de trois ans. Le second important de la campagne de Pérouse, était la reconnaissance des mers du Japon, qui comprend des îles de ce nom et des côtes de Tartarie orientale. Une courche à Monterey suffit pour les équipages, et pour se préparer à traverser le grand Océan. Or la voile, le 24 septembre 1786, fut dirigée de manière à peu de distance au nord des îles Sandwich. Le 5 novembre environ cent lieues dans l'ouest, on découvrit une péninsule stérile, qui fut nommée l'île de l'Écluse : on la rangea de très-près la nuit suivante, on continua de l'ouest sans aucune défiance, entre une heure et deux heures du soir, les deux frégates, qui très-rapprochées l'une de l'autre, faillirent se perdre sur un rocher; l'on aperçut tout-à-coup, à une petite distance en avant. On ne put le temps de se détourner. La Pérouse jugea que la *Boussole* n'en était pas passée à plus de cent toises. La nuit de la traversée fut sans accident, les frégates coupèrent la file des îles Mariannes, très-près de l'Assomption, qui est à la pointe nord : ensuite elles relâchèrent dans la rade de Macao. De là elles allèrent à Manille, chef-lieu des Philippines, et mouillèrent, le 10 février 1787, dans le port de L'Assomption y fit un assez long séjour, s'y répara, et s'approvisiona de nouveau. Enfin La Pérouse visita les Philippines, le 10 avril, et se rendit sur les côtes de l'Asie et des îles du Japon. Cette partie du globe n'était alors connue que par des traditions recueillies par les missionnaires. La Pérouse est le

es doutes que ces récits ont fait naître. Il vint prendre connaissance de l'île, qui appartient à la partie la plus septentrionale du Japon. Souvent des tempêtes lui dérobèrent la route, et l'obligèrent de faire un long détour. Enfin, s'étant élevé au 45°. degré de latitude, les terres se montrèrent en vue. Dès-lors les îles ne furent plus cachées que par les nuages du temps, et l'on se trouva dans un canal qui parut se rétrécir, que l'on s'avancait vers le nord, et prolongea de très-près la côte de Tartarie; ensuite on se trouva entre les îles qui sont au nord de la baie, où l'on trouva un port nommé port d'Estaing. Le canal n'est pas à cet endroit plus étroit que de largeur. La Pérouse continua sa route vers le nord, et, à l'embouchure des deux côtes, voyait toutes les deux très-éloignées. Se trouvant, le 24 mai, à 51° 1/2 de latitude, la hauteur de l'eau diminua tout-à-coup, et l'on fut obligé de s'arrêter. La Pérouse chercha vainement un passage, mais ses frégates pussent en trouver. Il traversa plusieurs fois le canal en allant alternativement à l'est et à l'ouest, et s'assura par les hauts-fonds qui l'avaient arrêté, qu'il n'y avait rien d'entièrement le passage de sud, qui commençait à se rétrécir, et se dirigeait vers ces dangers, et la situation périlleuse. Heureusement la belle baie, qu'il découvrit à l'ouest de Tartarie, lui offrit un port, et les frégates vinrent s'y

mettre à l'abri. Cette baie fut appelée baie de Castries. Des canots visitèrent les lieux où les frégates n'avaient pu pénétrer. On ne trouva aucun passage; il fut même impossible de s'avancer jusqu'à l'embouchure du fleuve Amur, dont on n'était pas éloigné. L'opinion de La Pérouse est que l'île Ségalien qui lui restait dans l'est, se trouve effectivement détachée de la côte de Tartarie; mais que le canal qui les sépare est obstrué par les dépôts du fleuve Amur, qui se décharge précisément à l'endroit le plus resserré. Le capitaine russe Krusenstern, qui est entré dans le même canal par le nord, a été pareillement arrêté par des hauts-fonds, à 30 lieues plus au nord que La Pérouse, et partage son opinion. C'est celle qui paraît la plus vraisemblable. Cependant le capitaine anglais Broughton, qui a suivi la même route que La Pérouse, et qui a été arrêté au même endroit, croit avoir vu, en s'avancant avec ses canots, des bancs hors de l'eau, ou plutôt une plage de sable qui barrait le passage. Ainsi, l'on ne peut prononcer sur ce fait assez important en géographie. La Pérouse, en revenant au sud, ne s'écarta pas de la côte de l'île Ségalien, et y découvrit par 45° 10' de latitude, au sud du cap Crillon, le détroit qui porte son nom. Les récits des missionnaires avaient jusqu'alors confondu, sous le nom de terre de Jesso, toutes les terres qui sont au nord du Japon; la découverte de ce détroit, nous a fait connaître qu'elles forment deux îles, dont l'une est Ségalien, détachée par le détroit de La Pérouse, et l'autre, l'île Chika, séparée de la grande île du Japon par le détroit de Sangaar, que l'on connaissait depuis long-temps. De Fries,

navigateur hollandais, qui découvrit la *terre des États*, située à l'est du détroit de La Pérouse, en 1643, avait pris les terres de Ségalien et de Chika pour les pointes avancées d'une grande baie, dans laquelle il n'avait pas voulu risquer de s'engager. La fréquence des brumes qui a si fort embarrassé la navigation des frégates françaises, a été sans doute la cause de son erreur. La Pérouse, après avoir vérifié les découvertes des Hollandais, traversa les îles Kouriles, entre l'île de la *Compagnie*, ainsi nommée par De Fries, et l'île Murikan : le détroit reçut le nom de canal de la *Boussole*. Il vint ensuite relâcher au Kamtschatka, dans le havre de Saint-Pierre et Saint-Paul, où il mouilla le 7 septembre 1787. Les frégates en partirent le 29, firent route vers le sud, et passèrent par les îles des Navigateurs et des Amis; elles mouillèrent à Botany-Bay, le 16 janvier 1788, au moment où le commodore Philip quittait cette baie pour transférer son établissement au port Jackson. L'expédition éprouva de grandes pertes à deux reprises différentes, pendant la navigation dont on vient de donner le précis. La première eut lieu au port des Français, que l'on avait découvert à la côte nord-ouest de l'Amérique. Des canots envoyés pour sonder la baie, s'approchèrent de l'entrée du port, à l'instant où le courant de la marée, qui y est terrible, avait le plus de violence. Ils furent maîtrisés par la rapidité de l'eau et par la violence des lames qui les engloutit en un instant. Un seul eut le bonheur de franchir ces lames, et de s'échapper en pleine mer, après les avoir traversées. Cette expédition de canots avait été regardée comme une partie de plaisir;

deux frères, officiers de la marine, d'une très-grande fortune, to donnaient de grandes espérances de vouloir en faire partie : déjà qu'il est question de M. de Borde. L'aîné venait d'échapper à un danger; mais voyant son frère dans son canot contre la fureur des lames, il accourut à son secours et fut enveloppé dans son malheur (Borde, V, 159). Le second arriva aux îles des Navigateurs. Delangle était entré, dans sa chaloupe et son canot, dans une anse entourée de récifs profondes de l'eau. Les insulaires laissèrent leurs gens mettre à terre les canots, et ne témoignèrent aucune mauvaise intention. Cependant le canot baissa insensiblement, et les canotiers se trouvèrent à sec. Les insulaires devinrent alors plus nombreux, et finirent par se serreraient nombre autour des travailleurs. Delangle fit charger ses canots, et, au premier accident, et s'y embarqua lui-même avec tout son monde. Il fut obligé d'attendre que la marée eût mis à flot pour s'en aller. Il resta sur l'avant de son canot, et les hommes de l'équipage arrivèrent à son tour de lui. Les sauvages continuèrent toujours à le serrer de plus en plus. Un sentiment d'humanité l'empêcha long-temps de les mettre en feu avec sa mousqueterie : lorsqu'il se vit parti, il était trop tard; ils n'eurent plus le temps de reprendre leurs armes, avant que l'on se précipitât sur eux. Un grand nombre furent tués à coups de pierres, et beaucoup d'autres à coups de massues. Un seul périt au premier coup; les autres qui tombèrent du côté des sauvages furent tués. Le naturaliste ne fut pas de ce nombre. Les autres qui leur chute avait entraînés en

, se sauvèrent à la nage quoin-
 essés, à bord des embarcations
 aient mouillé au large. Ce mal-
 i été comme le présage de celui
 us a privés de l'espérance de re-
 a Pérouse et ses compagnons ;
 depuis son départ de Bota-
 y, qui eut lieu peu de temps
 , on n'en a reçu aucune nou-
 Il mandait au ministre de la ma-
 ans sa dernière lettre datée du 7
 r 1788 : « Je remonterai aux
 des Amis , et je serai absolu-
 it tout ce qui m'est enjoint par
 instructions relativement à la
 tie méridionale de la Nouvelle
 édonie , à l'île Santa-Cruz de
 adaña , à la côte sud de la terre
 Arsacides de Surville, et à la
 re de la Louisiade de Bougain-
 e, en cherchant à connaître si
 e dernière fait partie de la
 velle-Guinée, ou si elle en est
 arée. Je passerai, à la fin de
 let 1788, entre la Nouvelle-
 inée et la Nouvelle-Hollande ,
 un autre canal que celui de
 udeavour , si toutefois il en
 ste un. Je visiterai , pendant le
 is de septembre et une partie
 ctobre, le golfe de la Carpen-
 ie, et toute la côte occidentale
 la Nouvelle-Hollande jusqu'à la
 re de Diemen, mais de manière
 endant qu'il me soit possible
 remonter au nord assez tôt pour
 iver, au commencement de dé-
 mbre 1788, à l'île de France. »
 à le fil qui a conduit le contre-
 al d'Entrecasteaux (*F. d'En-*
treasteaux) sur les traces de La
 use. Toutes les reconnaissances
 s dans la lettre précédente for-
 t le complément de celles qui
 aient dans le plan de campagne
 et illustre navigateur. Il fut
 mmandé au contre-amiral d'En-

treasteaux , de les aire dans l'or-
 dre où elles viennent d'être relatées ;
 et il s'y est assujéti aussi stricte-
 ment que les circonstances lo lui
 ont permis. Toutes les recherches
 ont été sans succès. Aucune trace
 de La Pérouse n'a été découverte chez
 les habitants des îles des Amis , les
 plus civilisés de tous ceux qu'on a vi-
 sités ; et cependant ils se rappelaient
 très - bien le passage de Cook , et
 distinguaient les deux nations. Ils
 avaient même conservé la mémoire
 des Espagnols qui avaient abordé, en
 1781 , l'île de Vavuo , voisine de
 Tonga-Tabou. Il paraît constant
 que La Pérouse n'est pas venu aux
 îles des Amis. Les habitants des au-
 tres îles dont il est question dans la
 même lettre, n'en ont pas conservé
 de souvenir ; mais ils sont moins ci-
 vilisés. Aucun de leurs rivages n'a
 offert de débris qui pussent aider
 à former quelque conjecture. Tout
 porte à croire que l'infortuné navi-
 gateur, et ses compagnons ont péri
 en se rendant de Botany-Bay aux
 îles des Amis. Nous ignorerons pro-
 bablement toujours le déplorable
 événement qui a causé leur perte.
 Nous pouvons supposer successive-
 ment tous les malheurs qui mena-
 cent les navigateurs isolés au milieu
 de mers inconnues. Si cependant
 on voulait fixer ses idées sur ceux
 qui paraissent le plus probables, il
 faudrait d'abord rejeter tous les ac-
 cidents qui n'arrivent presque ja-
 mais à deux bâtimens à-la-fois,
 tels que ceux du feu, et des suites d'une
 voie d'eau considérable. On en serait
 alors réduit à croire, et avec quel-
 que vraisemblance , que les frégates
 la *Boussole* et l'*Astrolabe* ont ren-
 contré, pendant la nuit , quelques-
 uns de ces écueils à fleur d'eau ,
 semblables à ceux que tous les navi-

gateurs ont trouvés inopinément sur leur route, dans le grand Océan, et tels que celui que La Pérouse a rencontré lui-même dans l'ouest de l'île Necker. La proximité à laquelle la *Boussole* et l'*Astrolabe* se tenaient l'une de l'autre, pendant la nuit, vient à l'appui de ce sentiment, et fait croire que du moment où celle qui était en avant a donné contre un écueil, la seconde n'a pu être avertie assez promptement pour changer sa route avant d'y arriver aussi. Le capitaine Flinders s'est perdu, en octobre 1803, sur un récif de cette nature, situé à près de 80 lieues des côtes de la Nouvelle-Hollande, par 22° 11' de latitude sud. Des débris de bâtimens naufragés que l'on a vus sur cet écueil, lui ont fait penser que ce pouvaient être quelques restes des frégates de La Pérouse. Cette opinion rentre à la vérité dans l'idée générale qui vient d'être émise. Mais l'écueil dont il s'agit, est si éloigné de la route que La Pérouse aurait dû suivre pour se rendre aux îles des Amis, que ces débris eussent dû porter des indications moins vagues pour que le fait fût constaté. Il aurait fallu que cet infortuné navigateur, au lieu de se rendre aux îles des Amis, comme il le dit dans sa dernière lettre, eût pris le parti d'aller directement, en quittant Botany-Bay, reconnaître le golfe de la Carpentarie. L'intérêt que toute l'Europe a pris au sort de nos malheureux compatriotes, lui a fait accueillir avec empressement tous les bruits propres à ranimer ses espérances; mais aucun de ces bruits n'a pu résister à l'examen le plus impartial et le moins sévère. Cet article est écrit en 1822, et il y a 34 ans que La Pérouse aurait dû être de retour à l'île de France! Il avait épousé, avant son départ, mademoi-

selle Brouillon, née à l'île de France, qui est restée inconsolable, et ne lui a survécu qu'autant qu'elle a pu conserver quelque espoir. Le gouvernement lui avait abandonné le produit de la vente du Voyage de La Pérouse, publié à Paris, en 1797, 4 vol. in-4°, avec atlas, et un portrait de La Pérouse, gravé par Tardieu. Cette relation a été rédigée par M. Mile de Mureau, d'après les journaux qui avaient été envoyés du Kamtschatka et de Botany-Bay. Il y en a une traduction anglaise. M. de Lesseps, qui avait fait une partie de cette glorieuse campagne, s'en était séparé au Kamtschatka, d'où il est revenu par terre, avec tous les journaux et cartes qui ont été publiés. La relation de son voyage du havre de Saint-Pierre et Saint-Paul à Ochotsk, et de cette dernière ville à Saint-Petersbourg, a été imprimée en 1790: elle forme une partie du beau voyage dont on vient de parler. B-L.

PEROUSE (PICOT DE LA). Voy. PEIROUSE.

PEROZAMAD, prince Arsacide, qui vivait, au troisième siècle, dans la Bactriane, était de la branche de cette famille qui se nommait Carmaniane. Son père, Vchsadjan, régnait à Balkh dans le pays de Kouschan; car c'est ainsi que se nommait la Bactriane. Vers le temps où Ardeschir, fils de Babek, vainquit et mit à mort Artaban, dernier roi des Arsacides de Perse, Vchsadjan reçut une ambassade de son parent Chosroës, roi d'Arménie, qui l'exhortait à unir leurs communs efforts, pour détruire l'ennemi de leur famille. Le prince bactrien n'avait pas encore pu songer à mettre en exécution les conventions qu'il avait faites avec le roi d'Arménie, lorsqu'il fut attaqué par Ardeschir, lequel avait rassemblé,

dre de temps, une puissante Vêhsadjan , attaqué à l'im-
fut vaincu ; ses états furent
, et il périt lui-même avec
ous les princes de son sang.
schappa qu'un seul, encore
c'était Perozamad : il fut
r un fidèle serviteur de sa
nommé Bourz , qui l'em-
ns le fond du pays de Kous-
t le confia aux princes du
icide qui possédaient ces ré-
gnées de la Perse. Cependant
ir, inquiété par l'existence de
n de la race Caréniane, tenta
noyens de l'avoir en sa puis-
parvint enfin à le tirer des
ses parents en jurant de ne lui
un mal. Perozamad fut donc
la cour de Perse ; et quand
teint l'âge viril, il fut réin-
as tous les honneurs que ses
avaient possédés. Sous le
e Sapor , successeur d'Ar-
il eut le commandement
les armées, et il fut envoyé
souverain des régions orien-
séparant la Perse de la Chi-
auteurs arméniens appellent
e *Vezerg Khakan*. Ce nom
e le *grand Khakan*, et ne
être pris pour un nom-pro-
ssi que le pensent les inter-
le Moïse de Khoren. Le roi
croyait que Perozamad pé-
ns cette guerre ; mais il fut
dans son espérance : le
arsacide en sortit vainqueur ;
kan fut forcé, pour obte-
nix , de lui donner sa fille
iage, et il devint souverain
coup de pays qu'il tint en
roi de Perse. Outre la fille
kan , Perozamad épousa plu-
autres femmes de la race d'Ar-
, et il en eut un grand nom-
brants , ce qui excita de plus

en plus contre lui les inquiétudes du
roi de Perse : il en résulta bientôt une
guerre violente entre les deux prin-
ces ; elle dura long-temps, et se pro-
longea jusqu'au règne de Sapor, fils
d'Ardeschir. Perozamad fut souvent
vainqueur ; mais à-la-fin il périt em-
poisonné par les partisans de Sapor,
et il laissa ses états à son fils Camsar.
Ce prince fut dans la suite contraint
par le Khakan , d'abandonner ses
états, et de se réfugier en Arménie,
auprès du roi Tiridate, avec toute
sa famille : il y obtint en fief la pos-
session de plusieurs provinces, et fut
la souche de la puissante race des
Camsaragans , qui subsista jusqu'au
dixième siècle. S. M.—n.

PERPENNA, général romain, d'u-
ne famille consulaire, quoique fier
de sa naissance et de ses richesses ,
avait embrassé le parti de Marius ;
et s'étant attaché à M. Æm. Lépidus,
qui essayait de relever en Italie une
faction écrasée par Sylla , il devint
son lieutenant. Lépidus, vaincu deux
fois par Catulus , son collègue au
consulat (V. CATULUS, VII, 424),
se sauva avec le reste de ses troupes
dans l'île de Sardaigne , et mou-
rut peu après du chagrin que lui
causaient les désordres de sa fem-
me. Perpenna, qui lui succéda dans
le commandement, recueillit alors
les débris de l'armée, et passa en
Espagne , où Sertorius luttait avec
succès contre les efforts des Romains.
Il n'avait pas le projet de réunir ses
forces à celles de Sertorius, qu'il mé-
prisait à cause de son origine, et
dont la réputation militaire lui por-
tait ombrage ; mais, sur le bruit que
Pompée était envoyé en Espagne,
les soldats de Perpenna lui signifiè-
rent de les conduire à Sertorius, si-
non qu'ils iraient le joindre sans
lui. L'orgueil de Perpenna fut vi-

vement blessé : sacrifiant à sa vengeance les intérêts de son parti, il sema la division dans le camp, et poussa hautement les soldats à commettre toutes sortes de désordres. Sertorius crut devoir employer la sévérité, afin de rétablir la discipline ; et il se rendit odieux par l'abus qu'il fit de son autorité. Perpenna, profitant de la disposition des esprits, ourdit une conspiration à laquelle un grand nombre de jeunes Romains prirent part. La crainte qu'elle ne fût découverte, lui fit hâter le moment fixé pour l'exécution. Il attendit Sertorius, qui venait d'offrir un sacrifice à l'occasion de la victoire d'un de ses lieutenants ; et, l'ayant invité à un festin, il le fit assassiner lâchement par ses complices (Voyez SERTORIUS). Ce crime révolta les soldats, qui, oubliant alors les défauts de Sertorius, ne se rappelèrent plus que ses grandes qualités. Perpenna vint cependant à bout de les apaiser ; mais il montra bientôt qu'il était aussi incapable de commander que d'obéir. Pompée lui ayant tendu une embuscade, il s'y précipita, fut entièrement défait, et resta prisonnier. Il espéra sauver sa vie en annonçant à Pompée qu'il avait trouvé dans les papiers de Sertorius, des preuves que plusieurs sénateurs, et même des personnages consulaires, entretenaient avec lui des intelligences coupables : mais Pompée, s'étant fait apporter tous les papiers de Sertorius, les fit brûler sans les lire, et donna l'ordre de tuer Perpenna (l'an de Rome 680, av. J.-C. 74), de peur qu'il n'occasionnât de nouveaux troubles dans Rome, en y faisant connaître les complices de Sertorius. W—s.

PERRACHE (MICHEL), sculpteur, né à Lyon, le 12 juillet 1685,

n'avait que seize ans quand il sa patrie, pour aller visiter les mœurs d'Italie et d'Anvers, dessein de se perfectionner dans l'art. La décoration d'une église de Malines lui valut le droit de bourgeoisie en cette ville. Mais, en 1701, il revint à Lyon, et s'y fixa. Un grand nombre d'églises et de jansénistes dans cette ville contenait de ses ouvrages. Michel Perrache mourut le 10 décembre 1750. — PERRAC de Michel, fut un sculpteur célèbre ; mais il a rendu son nom célèbre dans son pays. Dès 1765, il conçut l'idée d'étendre la ville de Lyon au midi, et pour cela il fit tracer d'une demi-lieue le confluent du Rhône et de la Saône. On y a construit une chaussée, qui porte son nom. Les projets de construction de ce terrain entre cette chaussée et le cours de la Saône, plusieurs fois proposés, n'ont pas été exécutés jusqu'aux derniers temps du règne de Buonaparte, la ville de Lyon n'a fait hommage de ce terrain ; et n'a pu y construire un palais. Ce projet n'a pas eu plus de succès que les autres ; l'un des plus conveniens était de prolonger la chaussée dans sa longueur, qui est proportionnée avec sa largeur, et de faire que les propriétaires de terrains situés sur la gauche du Rhône, y élevent de nouveaux bâtiments, tant ainsi en partie le plan de (V. MORAND, XXX, 68), à penser que l'on ne revient au projet de Perrache, qui fut proposé en 1779. On conserve de lui dans la bibliothèque publique de Lyon plusieurs Opuscules manus-

A.

PERRAULT (CLAUDE) architecte, naquit à Paris, Son père, avocat au parlement,

la médecine, l'anatomie thématiques; et il obtint le titre de docteur de la faculté de Paris. Colbert le chargea de Vitruve; les études qu'il se fit pour entendre cet auteur lui inspirèrent le goût pour l'architecture, et les rares dispositions qu'il eut pour cet art. L'académie des sciences ayant été établie en 1666, Colbert, Perrault, nouvellement admis dans cette compagnie, fournirent les dessins et les plans des bâtiments de l'*Observatoire*, d'un style lourd, remplis de très-impairfaisances, et loin de faire valoir les talents que Perrault avait par la suite; c'est surtout de ces bâtiments qui l'environnaient disparu, et n'empêchèrent de le voir sous tous ses défauts. Cependant cet édifice, par son caractère qui lui est propre, n'offrait aucun des monumens de ce genre. Le comble en est si bien voûté, qu'on n'y a employé ni bois ni fer dans sa construction. Les caves et l'escalier sont également pour des modèles de perfection. A cette époque, on n'avait depuis quelque temps au Louvre; et déjà une partie de l'édifice avait été élevée sur les plans de Leveau. Colbert, parvenu au trône, ne les trouva pas dignes de la gloire du monarque, et il fit appeler au génie de tous les artistes. Il envoya un dessin tellement supérieur à ceux de ses concurrents, qu'il obtint la préférence sans aucune contestation. Néanmoins, avant de commencer les travaux, on voulut consulter les idées des meilleurs architectes de l'Italie. Le chevalier Ber-

nini jouissait, à cette époque, de la plus grande renommée, comme sculpteur et comme architecte. Louis XIV le fit venir à grands frais en France, et l'on peut voir à l'article *Bernini*, tome iv, page 313, les honneurs qui lui furent rendus et le succès qu'eut son voyage. Le mérite de Perrault une fois reconnu, et ses plans adoptés, l'envie qu'il excitait s'éveilla de nouveau; et comme on ne pouvait contester la supériorité de ses plans, on imagina d'élever des doutes sur la possibilité de leur exécution. Pour apporter plus de maturité dans cet examen, on forma un conseil des bâtiments, composé du premier architecte, de Lebrun et de Perrault. Son frère Charles fut nommé secrétaire; Colbert présidait les séances, qui avaient lieu deux fois la semaine. Pour écarter toutes les objections, il fut résolu de construire un modèle en petit du péristyle, avec autant de pierres de taille qu'il devait en entrer dans l'ouvrage en grand, et de le retenir avec des barres de fer proportionnées à la grandeur qu'elles auraient dans l'édifice. L'exécution de ce modèle fit disparaître jusqu'à l'apparence même des difficultés. On convint unanimement que le fer, servant à retenir la poussée des architraves extrêmement hardies, procurait aux constructions une solidité bien plus grande que lorsqu'il était employé comme soutien. Tels furent les préliminaires de l'érection de ce monument, que l'on peut regarder comme le chef-d'œuvre de l'architecture française, et le plus bel édifice qui existe à Paris. La colonnade surtout offre une innovation, dont aucun monument antique connu jusqu'alors ne présentait le modèle: ce sont des colonnes d'ordre corinthien accou-

plées. Depuis, lorsque les ruines de Palmyre ont été découvertes, on a vu que le temple du Soleil offrait le même exemple; et quelques personnes ont pensé que Perrault pouvait avoir été conduit à cette idée par certains passages du texte de Vitruve. Mais la colonnade n'était pas ce qui présentait le plus de difficultés: rien de ce côté ne mettait d'entrave aux conceptions de l'artiste. C'était la cour intérieure du Louvre qu'il était difficile de disposer d'une manière régulière. La face appelée de l'*Horloge*, commencée sous Henri II, et terminée sous Louis XIII, présentait sous beaucoup de rapports une décoration digne des talents réunis de Jean Goujon et de Philibert Delorme. Les ornements qu'y avait ajoutés Lemercier, s'ils n'avaient point contribué à son embellissement, ne laissaient pas d'en imposer par leur effet. Une partie de la face du midi ou de l'*Infante*, avait été continuée d'après le même plan. Perrault imagina, pour la régularité de l'ensemble, de remplacer l'attique qui couronnait les côtés achevés, par un troisième ordre de son invention, qui n'est pas sans élégance, mais auquel la nécessité de s'assujétir à la hauteur de l'attique, ne lui a pas permis de donner un plus beau développement. Cependant, malgré les beautés neuves et vraiment admirables de la colonnade, elle n'est pas exempte de défauts. Les deux corps avancés qui la terminent à chaque extrémité, et qui n'offrent plus ainsi que des pilastres ou des colonnes engagées, nuisent au développement de la ligne que présente la façade: mais son plus grand défaut est d'être coupée dans le milieu par la porte cintrée qui donne entrée dans le palais. L'archivolte de cette arcade

interrompt mal-à-propos le du péristyle; et le soubassen un peu nu, relativement à la de l'ordre qui le surmonte. Cet édifice fut construit, le retraite de la colonnade et de niches destinées à des et qui correspondaient aux lonnements; les jours étaient me il convenait, pris sur l Cette partie du plan de Per subi quelques modifications: gouvernement de Buonapa destination des appartemen été changée, les niches de lonnade ont été remplacées fenêtres; et l'on a pratiqué dessus de la porte d'entrée, sage qui permet de parcourir style de plain pied. Les ques escaliers que l'on a ci aux deux extrémités de la de, sont de M. Fontaine. modifications ont eu lieu é dans l'intérieur de la cour. façade de Philibert Delorm conservée; et les trois autres achevées conformément à de Perrault. C'est depuis ce que l'on a pu juger du mérite sentent ces plans; et s'ils ne sans défauts, on ne peut s'en d'y reconnaître un génie ni grandes choses, et digne d'être parmi les artistes qui ont fait d'honneur à la France et Après la conquête de la F de la Franche-Comté, Col posa de construire un arc de ppe à la gloire du roi. LeL vau et Perrault firent les de ce monument; ceux d obtinrent la préférence. Il à l'extrémité de la grande r Antoine; la première pierre sée le 6 août 1670: mais on sa les constructions en pier

assement des colonnes ; le construit en plâtre. Ces traits exécutés aux frais de la ville. Ils n'étaient que pour l'usage du Louvre, une rue qui sortait à cet arc, et dont le fronton était renouvelé de nos jours. La ruine des châteaux de Versailles, de Trianon et de Marly, le roi de continuer ce monument les désastres de la fin de la monarchie ne permirent pas même de l'achever : il resta donc inachevé, et après la mort du monarque on le fit entièrement démolir lorsqu'on voulut abattre la chapelle construite en maçonnerie, il fut brisé. Perrault, dans cette occasion, avait employé le procédé de frotter les lits de pierres les uns contre les autres avec du lait de chaux, pour les lier sans le secours du mortier. On voit dans la bibliothèque de Vitruve, une machine inventée pour frotter les pierres les uns contre les autres, quoiqu'il n'en soit pas question dans le livre. Le triomphe avait 150 pieds de hauteur, y compris le couronnement. La face de face; ces dimensions sont les mêmes que celles de Constantin et de Septime Sévère. Ses faces étaient ouvertes par trois portes décorées de colonnes corinthiennes ; les portes latérales avaient le tiers de la hauteur des colonnes, et l'entablement. La principale arcade avait 150 pieds de hauteur jusqu'à la clé ; sa largeur était de vingt-cinq pieds. Les portes latérales, et renfermées dans des niches, avaient quinze pieds

d'élévation. Entre les colonnes on voyait des médaillons qui retraçaient les principales actions de Louis XIV : des trophées d'armes, accompagnés d'esclaves enchaînés, étaient posés sur l'entablement. Le milieu, disposé en plate-forme, offrait un piédestal sur lequel devait s'élever la statue équestre du roi. Il est fâcheux que ce monument, qui surpassait en grandeur et en magnificence tous ceux du même genre que l'on connaît, ait été détruit : mais du moins la superbe estampe que Leclerc a gravée, peut servir à en faire connaître toutes les beautés. Outre ces ouvrages qui ont assuré sa gloire, Perrault en a laissé quelques autres qui auraient suffi à la réputation d'artistes habiles, tels que la chapelle du château de Sceaux, celle de Notre-Dame de Navonne, dans l'église des Petits-Pères, près de la place des Victoires ; l'allée d'eau à Versailles, et la plupart des dessins des vases, soit de bronze, soit de marbre, qui ornent les jardins de ce palais. Il avait un talent supérieur pour l'architecture (1) ; on en voit la preuve dans les planches dont il a enrichi sa traduction de Vitruve : elles passent pour des chefs-d'œuvre. La première édition de cette traduction parut en 1673, et la seconde en 1684, en un volume in-folio. Il en fit ensuite un abrégé, un vol. in-12. On lui doit encore : *Ordonnances des cinq espèces de colonnes, selon la méthode des Anciens*, un vol. in-fol. Il y offre une méthode pour mesurer les proportions de chaque ordre, sans employer les

(1) Une collection de ses dessins, en 2 vol. in-fol., manuscrit autographe du plus haut intérêt, formé en 1693, par les soins de son frere Charles, se trouvait dans la bibliothèque du sieur Garnier, vendue en 1822 (n°. 402 du catal.) : elle a passé à la bibliothèque du ministère de la maison du Roi.

fractions de module ; ce qui facilite beaucoup l'étude des principes de l'architecture. Cet ouvrage est une espèce de supplément à ce qui n'a point été expliqué dans Vitruve. Dans la traduction de ce dernier auteur , on peut lui reprocher les changements qu'il a faits aux ordres des anciens. Quoiqu'en petit nombre, ils en ont altéré la beauté, et n'ont pas trouvé d'imitateurs. Ces changements ont d'autant plus lieu d'étonner, que Perrault avait le véritable génie de l'architecture ; et l'on ne peut guère les attribuer qu'à l'esprit de paradoxe, qui paraît avoir été l'un des caractères distinctifs de sa famille. C'est à cet esprit qu'il faut attribuer également l'opinion qu'il a émise, dans la préface de son ouvrage, que c'est au choix de la matière, et à la justesse de l'exécution, et non point à la régularité des proportions, qu'est due la beauté des monuments de l'antiquité. Quoiqu'il en soit, sa traduction de Vitruve n'est pas moins un service essentiel ; les efforts qu'il a faits pour exprimer le sens d'un des auteurs anciens les plus maltraités par les copistes et les commentateurs ignorants, sont presque toujours heureux ; et les notes savantes dont il a accompagné le texte, prouvent jusqu'où s'étendaient son goût et son érudition. On doit encore à Claude Perrault quelques Dissertations de médecine en latin, et d'autres ouvrages dont on peut voir le détail dans Nicéron , (*Mém.*, xxxiii, 258-67) ; voici les principaux : I. *Essais de physique*, 2 vol. in-4°. et 4 vol. in-12 : les 3 premiers volumes parurent en 1680, et le 4^e. volume en 1688. L'opuscule le plus remarquable de ce recueil est la *Mécanique des animaux*, traité plein d'observations curieuses sur leurs divers organes, et sur l'u-

sage qu'ils en ont su faire mêlé le germe du système gique de Stahl. II. *Mémoires servir à l'histoire naturelle*, Paris, 1671, avec continuation qui parut en 1672 fig.; idem, Amsterdam, vol. in-4°. Ce ne sont pas des descriptions anatomiques de Condorcet, et même elles ne servent à l'anatomie que parce qu'elles ne sont point faites sur le même modèle : mais ces descriptions contiennent beaucoup de détails curieux, intéressants et non surtout ils ont servi à débarrasser la foule de préjugés accrédités par les anciens les plus respectables, par exemple, de la tation fabuleuse le caméléon, la lamandre et le pelican. II. *d'un grand nombre de machines de son invention*, pour élever et porter les fardeaux les plus pesants, et pour servir aux plus utiles de la société, 1 vol. Paris, 1700, ouvrage important. C'est à l'aide de semblables machines que fut transportée chèrement des énormes pierres, longues de quatre pieds, formant la corniche et dont l'appareil a été gravé par Leclerc, sous le titre de *du Louvre*. Claude Perrault son frère Charles dans son édition des Mémoires relatifs à l'Académie des sciences et de celle de peinture et de sculpture. Avant de s'adonner à l'architecture, il s'était mêlé la médecine avec succès, que choquait l'esprit paisible de son frère Charles, le comte de Caumont lui dans son courroux se consacra, dans son *Art de la métamorphose du docteur*

its :

main renonce à son art inhumain ;
ais la règle et l'équerre à la main ,
e Galien l'acience suspecte ,
e médecin devient bon architecte . »

aux plaintes de Perrault
amis , par une épigram-
plus mordante. Les en-
errault ne craignirent pas
à Leveau les dessins de la
ouvre. Ces bruits accrédi-
Orbay , furent accueillis
r Boileau , qui en recon-
a fausseté. Il suffisait de
les ouvrages de ces deux
ur voir jusqu'à quel point
e est aveugle. Autant les
s générales de Leveau sont
et ses profils mesquins ;
détails , ainsi que l'ordon-
errault , sont purs , nobles
. D'ailleurs , les dessins
le l'auteur , faisant partie
ection , ne laissent aucun
sujet. Cet artiste , plein
mourut à Paris , le 9 octo-
On attribue sa mort à la
qu'il fit , au jardin du Roi ,
eau qui avait péri d'une
contagieuse. La faculté de
it placer son portrait par-
ses membres les plus cé-
P—s.

ULT (CHARLES), frère du
naquit à Paris , le 12 jan-
. Nous apprenons de lui
banes du collège de Beau-
ait puissant dans la dis-
e souvenir de ses succès
tation scolastique , fut

sur une fable intitulée : *Le Corbeau
sogne ou l'Égrot parfait* , que Per-
la tirade de Boileau , contre lui.
Joly trouva dans les Mémoires mar-
de la Mare (F. XXVII , 1 et 2) ,
e , pour la première (et peut-être
dans les *Œuvres posthumes* sur la
le *Boileau* , p. 612-613. Ce fut cette fa-
mmeaux . L'épigramme de Boileau :
sur mes vers , etc. A. B—T.

peut-être ce qui l'excita le plus dans
la suite à soutenir thèse contre les
anciens. Il faisait aussides vers avec
cette extrême facilité , indice trom-
peur d'un talent qui ne mûrit pres-
que jamais. A peine sorti de l'école ,
il trouva le burlesque à la mode. Un
ami lui suggéra l'idée de traduire le
6^e livre de l'Énéide , à la manière
de Scarron. Deux de ses frères , le
médecin , et le docteur de Sorbonne ,
voulurent s'associer à ce jeu d'es-
prit : ce fut le dernier qui fournit les
trois vers suivants , cités par Vol-
taire et Marmontel , comme des meil-
leurs du *Virgile travesti* , où plus
d'un lecteur désappointé les a cher-
chés en vain :

J'aperçus l'ombre d'un cocher ,
Qui , tenant l'ombre d'une brosse ,
Nettoyait l'ombre d'un carrosse.

Ce 6^e livre de l'Énéide , demeuré
inédit , fut suivi des *Murs de Troie* ,
ou de l'origine du burlesque , dont
le premier chant , composé en com-
mun par les trois frères , a été im-
primé (1653) , et dont le second ,
tout entier de Claude Perrault , exis-
te manuscrit dans la bibliothèque
de l'Arsenal. Apollon y est repré-
senté comme l'inventeur du burles-
que , à l'époque où bâtissant l'en-
ceinte de Troie avec Neptune , il se
trouvait dans la mauvaise compa-
gnie des maçons , et d'une tourbe
d'autres ouvriers. Charles Perrault
songea enfin à suivre la profession de
son père , à laquelle s'était déjà voué ,
mais sans succès , Pierre son frère
ainé : sans autre préparation qu'une
étude précipitée des *Institutes* , il
fut admis à la licence , et débuta par
deux causes qui lui firent beaucoup
d'honneur. Les espérances qu'auto-
risaient ces heureux essais , furent
moins puissantes sur lui , que l'exem-
ple de ce frère aîné , négligé dans son

état, quoiqu'il ne manquât ni de talent, ni de connaissances. Il renonça donc volontiers à sa robe d'avocat, pour les fonctions de commis de son frère Pierre, qui venait d'acheter la charge de receveur-général des finances de Paris. Ses loisirs le rendirent à la poésie; son *portrait d'Iris* courut le monde, fut applaudi par le public, et tourné en ridicule par Boileau; son *Dialogue de l'amour et de l'amitié* plut tellement à Fouquet, que ce surintendant le fit écrire sur du vélin, orné de dorures et de peintures. Deux Odes, l'une sur la paix des Pyrénées, l'autre sur le mariage du roi, augmentèrent sa réputation. En 1664, Colbert jeta les yeux sur lui pour la place de premier commis de la surintendance des bâtiments du roi. Ch. Perrault usa noblement de la confiance du ministre, et se regarda comme le représentant des gens de lettres et des artistes auprès du pouvoir. Colbert le désigna pour forner, avec Chapelain, Cassagne et l'abbé Bourzeis, un comité de devises et de médailles, qui fut le berceau de l'académie des inscriptions et belles-lettres. Les quatre écrivains étaient en outre chargés de rassembler des matériaux pour l'histoire du roi: et quelle histoire que celle où l'affaire de Fouquet aurait été écrite sous la dictée de Colbert, et où l'on aurait lu cette singulière allocution de Louis XIV, à quelques-uns de ses courtisans: *Je suis jeune, et les femmes ont ordinairement bien du pouvoir sur ceux de mon âge. Je vous ordonne à tous, que, si vous remarquez qu'une femme, quelle qu'elle puisse être, prenne empire sur moi, vous ayez à m'en avertir: je ne demande que vingt-quatre heures pour m'en débarrasser, et vous donnerai contentement*

là-dessus (1)! L'académie d'architecture, de sculpture et d'architecture, et celle des sciences fondées d'après les Mémoires sés par Charles Perrault, contrôleur-général des bâtimens. Il sut adroitement faire valoir ses talents de son frère le médecin, sur lesquels il assura la place sur tous ceux qu'avaient proposés les hommes de l'art. Lui-même jugeait les productions de sculpture avec une justesse d'instinct qu'il ne retrouva pas quand il fut d'apprécier des œuvres littéraires. L'académie française l'admit parmi ses membres, le 22 nov. 1664, à la place de l'évêque de Léon (TIGNY, xxix, 585); et comme il passait pour avoir la pensée de quitter le ministère, cette compagnie accablée de deux changements de présidents, ceux qu'il avait proposés, et ceux qu'il avait repoussés par son refus de l'usage, bien que cet usage ne fût pas encore ancien. L'académie donna donc un nouveau lustre par la publicité de quelques-unes de ses séances, et par le mode du service dans l'élection de ses membres: elle fut encore rehaussée par Perrault de son établissement au Louvre, et des jetons qui furent assignés à titre de droits de Versificateur faible, mais à ses sujets, Perrault se mêla aux lectures que les académiciens faisaient de leurs ouvrages, et ne voulant plus supporter le caractère de facile et chagrin de Collin, d'ailleurs d'un travail qui

(1) Ceci ressemble assez à l'invitation que le duc de Grenade fit à Gil-Blas d'aller avec lui d'avertir le duc de Mazarin de ses amours; et l'on sait que, qui pouvait bien rire du personnage de l'avis.

énible, il se retira de l'admission, et put disposer de tous ses talents pour la littérature. Son *Siècle de Louis XIV*, où il exprime encore plus le désir de rajeunir l'antiquité, que le besoin de l'époque contemporaine, parut, en 1687, une mémorable œuvre (2). Racine, qui n'avait vu, dans cette pièce, que l'exagération du poète courtisan, complimenta Perrault sur son paradoxe ingénieux, et ajouta que personne n'éprouvait de ce jeu d'esprit. Perrault, de cette supposition, écrivit qu'il ne laissait aucun doute sur ses qualités réelles. Le *Parallèle des anciens et des modernes* (Paris, 1666, quatre vol. in-12) apporta au grand scandale de la plupart de ceux qui cultivaient les lettres. Ce livre, dont Bayle faisait beaucoup de cas, fut peu lu, et par conséquent mal compris; le style en est commun, et la forme du dialogue n'avait pas de l'ennui. Le *Préface*, l'*Abbé*, le *Chevalier*, voilà les interlocuteurs: le premier, pour les anciens, est un homme de bien, qui n'a pas de réponse aux objections les plus simples; dans le second personnage, on reconnaît son auteur lui-même; et quant au chevalier, c'est un bouffon, qui abonde en sens de l'abbé, et n'ouvre la parole que pour faire ressortir la faiblesse de raison de celui-ci. On rencontre dans ces dialogues, des choses en ce qui concerne les sciences et les arts; mais il n'est pas besoin d'être enthousiaste de l'antiquité

pour trouver étranges les critiques hasardées sur ses premiers écrivains. Perrault se montre presque toujours superficiel et préoccupé; il parle un moment du merveilleux des croyances modernes: on croit qu'il va tracer une théorie, qui sort naturellement de son sujet; mais il s'arrête, et laisse au siècle suivant les débats qui s'agitent encore sous les noms de doctrine classique, et de doctrine romantique. Dans cette question, oiseuse au fond, de la supériorité des modernes sur les anciens, Perrault avait le désavantage de compter parmi ses adversaires les écrivains qui soutenaient le mieux la comparaison avec ceux de l'antiquité (3). La Fontaine s'émut lui-même, et déclara ses sentiments dans une épître en vers. Huet, dans une lettre, releva une partie des blasphèmes énoncés dans le *Parallèle*. Boileau, dont M^{me}. de Sévigné disait qu'il n'était cruel qu'en vers, dirigea contre le même livre son *Discours sur l'Ode*, et ses *Réflexions sur Longin*, où le détracteur des anciens est traité avec violence. Perrault répondit avec plus de politesse au *Discours* et à la huitième *Réflexion*: ces deux pièces ont été insérées dans l'édition de Boileau, par Saint-Marc. Perrault soutenait à lui seul tout le poids de la dispute qu'il avait entamée, et à laquelle se mêlèrent aussi des étrangers (V. FRANCIUS et KORTHOLT) (4): des grandes réputations littéraires, il n'avait rallié à son opinion que Fontenel-

(3) La cause de Perrault fut encore plus mal défendue qu'elle n'était mauvaise. Il ne sut pas choisir les objets de rivalité qu'il opposait à la gloire des anciens: au lieu de préférer Chapelain, Scudéry, Saint-Amant, aux grands hommes de l'antiquité, il fallait citer Racine, Despréaux, La Fontaine, etc. C'était le moyen de se concilier l'amour-propre de ces derniers, et de faire valoir tous ses avantages.

(4) La partie du tome IV, qui concerne la logique (pag. 127 et suiv.), fut traduite en latin, et réfutée par Corn. Diet. Koch, Helmstadt, in-8°.

poème, d'environ 520 vers, est inséré dans le *poétique* de Callièzes, espèce de poème, auquel il sort de texte. On le retrouve aussi, le même, dans les *Annales poétiques*, tom. II. Au reste, Perrault avait été devancé par son adversaire des anciens (V. DESMARETS).

le, et, si l'on veut, Saint-Evremond. Nous rappelons en passant que c'est bien à Fontenelle, et non à Perrault, que se rapporte, dans La Bruyère, ce caractère de Cydias, *qui s'égale à Lucien et à Sénèque le tragique, se met au-dessus de Virgile et de Théocrite.... uni de goût et d'intérêt avec les contempteurs d'Homère* (5). Boileau, emporté par son caractère irritable, avait souvent feint de ne pas saisir, et même altéré quelquefois les expressions de son contradicteur : Perrault, à son tour, sortit un peu de sa modération ordinaire dans la préface d'une *Apologie des femmes*, qu'il opposait à la dixième Satire de Boileau. Le docteur Arnauld, leur ami commun, écrivit à Perrault une lettre où il défendait contre tous reproches le satirique inculpé. Cette lettre affecta Boileau si agréablement, qu'il devint facile de jeter des paroles de paix entre les deux adversaires. La réconciliation s'opéra au mois d'août 1694, au moyen de l'entremise du médecin Dodart; elle fut scellée par l'échange que les deux auteurs firent de leurs ouvrages. Lorsqu'à ce sujet, Boileau disait, *Nous agissons comme les héros d'Homère, qui terminaient leurs combats en se comblant de présents*, on peut croire qu'il voulait faire une maligne allusion aux armes de Diomède et de Glaucus. Quoi qu'il en soit, dans une lettre où il résume la dispute terminée, il mentionne avec estime plusieurs productions poétiques de Perrault, comme son Poème sur la peinture, son Épître à La Quintinie. Il eut la générosité de ne point parler du poème de *Saint-Paulin* (V. PAU-

(5) Le pacifique Fontenelle n'allait pourtant pas jusqu'à mépriser les anciens. « On me fuit, disait-il, le chef d'un parti dont je ne suis pas. »

LIN, pag. 198 ci-dessus), sur lequel il avait multiplié les sarcasmes. Perrault réussissait dans les détails descriptifs; mais il composait avec une malheureuse négligence, et même il n'avait pas le sentiment de la poésie. Son style dépasse les dernières nuances de la simplicité, et se traîne à terre. Ses contes en vers de *Grisélidis*, de *Peau-d'âne* et des *Souhaits ridicules*, sont prolixement narrés. Ces différents morceaux, fussent-ils un peu meilleurs, n'en exciteraient pas plus d'intérêt aujourd'hui, et tomberaient sous l'arrêt de Boileau :

Il n'est point de degré du médiocre en pareil.

C'est moins sur ses ouvrages que sur son caractère honorable, qu'il doit être définitivement jugé : « Au-dessus de l'envie, au-dessus de la haine au-dessus de tous les petits intérêts, dit Thomas, il ne fut jamais qu'utile : il produisit les talents comme d'autres les eussent écartés; ses connaissances étaient beaucoup plus étendues que celles d'un homme de lettres ordinaire. Il avait embrassé une partie de sciences abstraites, saisi plusieurs branches de la physique, et jeté sur la nature en général ce coup d'œil d'un philosophe qui cherche à étendre la carrière des arts, et y transporter, par de nouvelles imitations, de nouvelles beautés mais il se distingua surtout dans cette partie de l'esprit philosophique, que, utile lors même qu'il se trouve, qui analyse les principes de goût, n'admire rien sur parole et, avant d'adopter une opinion même de 2000 ans, cherche tous les jours à s'en rendre compte. » Perrault, retiré dans la rue du faubourg Saint-Jacques, et occupé de l'édi-

de ses deux fils, résista sans aux propositions de Colbert, dait le ramener auprès de lui. ent de ce ministre, intendait ères de Marseille (V. Bè-, ayant rassemblé les, porte 102 personnages célèbres 1^{re}. siècle, desira les faire grappria Perrault de rédiger les qui devaient accompagner portrait. Celui-ci accepta vous une tâche qui tenait de près discussion qu'il avait soutenue; paraître les *Eloges des hommes illustres du xviii^e. siècle*, Paris, 1696—1701, 2 vol. in fol. ir a réduit tous ses articles à ire uniforme d'une feuille, et orné à l'exposition la plus des faits. Cet ouvrage est rendable par une grande impar- et par les recherches les plus s. On a peine à concevoir au- ui, que l'auteur se crut obligé cuser, dans un discours préli- e, d'avoir mêlé à des princes s cardinaux les artistes qui s'é- placés au premier rang. Les s, à leur tour, virent de mau- il qu'Arnauld et Pascal eussent lants ce recueil, et ils obtinrent useur qu'il exigeât la suppres- es deux noms qui les importu- : elle eut lieu dans la plupart emplaires de la première édi- nais comme on exaltait de plus is Port-Royal après cette me- à laquelle on appliquait la fa- phrase de Tacite: *Præfulge- Cassius atque Brutus, eo ipso effigies eorum non videbantur*, ablit les portraits et les notices. la 2^e édition, les articles *Tho- in et Ducange*, substitués d'a- à *Pascal et Arnauld*, ont été re- hés. La réimpression de Paris, , est peu recherchée. Il existe

deux éditions de Paris et de Hollan- de, 1701, 2 volumes in-12, sans gra- vures (6). En 1697, notre académi- cien publia, sous le nom de Perrault d'Armancour, son fils encore en- fant, des *Contes des fées*, dédiés à Mademoiselle: rien n'est plus connu que ces récits naïfs, qui amusèrent notre bas âge, et dont nos théâtres ont fait souvent leur profit. Perrault mourut à Paris, le 16 mai 1703. Outre les ouvrages indiqués dans le cours de cet article, on a de lui : I. *Recueil de divers ouvrages en prose et en vers*, Paris, 1675, in-4°. II. *Courses de têtes et de bagues, faites par le Roi et par les princes et seigneurs de sa cour*, en 1662, décrites par Perrault, et ornées de planches gravées par Chauveau, Paris, 1669, in-fol. III. *Cabinet des beaux-arts*, ou Recueil d'estampes, représentant les beaux-arts avec leurs attributs, suivies d'explications en vers et en prose, ibid., 1690, in-fol. IV. Une traduction des *Fables de Faërne* (Voy. ce nom, XIV, 85). V. *Mémoires sur sa vie*, destinés à ses enfants, et publiés seulement en 1759, par Patte, petit in-12 : ils sont écrits avec candeur, et s'arrê- tent après la rupture de l'auteur avec Colbert. Il y a des particularités cu- rieuses sur Bernini et sur Riquet. VI. *L'Oublieux et les Fontanges*, comédies manuscrites, qui, de la bibliothèque du sénateur Garnier (Voyez son Catalogue, n^o. 802), ont passé, en 1812, dans la ri- che collection de M. de Solenne. D'Alembert a donné l'éloge de Ch. Perrault, parmi ceux des membres de

(6) Une édition de la Haye, 1698 (et qui ne com- prend conséquemment que la 1^{re}. partie), contient la vie d'Arnauld ; mais non celle de Pascal. Les qua- tre articles, supprimés quelquefois, font partie de l'édition de la Haye, 1736, 2 vol. in-12. A. B.—r.

l'acad. franç. t. II, p. 165. — Pierre PERRAULT, l'aîné de cette famille, fut digne de ses frères. Compagnon de Colbert dans les fonctions subalternes de l'administration, et avocat honoraire, il acheta enfin la charge de receveur-général des finances de Paris. Les rigueurs de ses créanciers l'ayant forcé de prendre quelques valeurs sur sa caisse, l' inexorable Colbert le renvoya, sans égard pour l'état de détresse auquel il réduisait un ancien ami. On a de Pierre Perrault : I. Un *Traité de l'origine des fontaines*, 1674, in-12, où il expose une multitude de systèmes avancés jusqu'à lui ; et une traduction, par trop littérale, du *Seau levé* de Tassoni, le texte en regard, Paris, 1678, 2 vol. in-12. La préface renferme un précis du système soutenu, douze ans plus tard, par Charles, sur les anciens et les modernes. II. Une *Défense de l'opéra d'Alceste* (de Quinault), imprimée dans le *Recueil de divers ouvrages de prose et de vers*, dédié au prince de Conti, par Lelaboureur, 1675 in-4°. (7) Racine, dans sa préface d'Iphigénie, fit justice de ce censeur d'Euripide, et d'une grosse bévue qui lui était échappée. — Nicolas PERRAULT, frère des précédents, l'un des 70 docteurs exclus de la Sorbonne avec Arnauld, mourut jeune, en 1661. Il est auteur : I. De la *Morale des Jésuites, extraite fidèlement de leurs livres imprimés avec l'approbation et permission de leurs supérieurs*, Mons, 1667, in-4°. ; 1669, 3 vol. in-12 ; 1702, 1739, idem. II. De trois *Lettres* au

docteur Haslé, contre la signification du formulaire, avec les réponses de celui-ci, dans un *Recueil de décisions sur le formulaire*, les bulles et constitutions des papes. F-

PERRAY (MICHEL DU).
DUPERRAY.

PERREAU (JEAN-ANDRÉ) à Nemours, le 17 avril 1749, ta d'abord dans la littérature, obtint point de succès. Un drame, *Clarisse*, pièce froide et maigre, donnée en 1771, et qui fut un coup-d'essai, produisit une faible impression. L'auteur était, en fait, précepteur des enfants du roi de Caraman ; et il vécut assez cur jusqu'à l'époque de la révolution. Il se prononça pour la constitution, et rédigea, en 1791, la feuille du *Vrai citoyen*. Péreau d'un caractère doux et timide, passa dans les jours funestes qu'éprouva la France, à se consacrer à la législation de l'école centrale de la Seine, et professeur suppléant de droit de la nature et des gens au collège de France. Porté au triomphe, il appuya constamment le parti consulaire, et soutint l'établissement des tribunaux spéciaux criminels. Dans la discussion du code de procédure, il présenta, comme rapporteur, les titres de l'adoption et de l'usufruit. L'academie de législation, qui se réunissait aux écoles de droit, fut pendant nos troubles politiques, comptée parmi ses professeurs. Il fut nommé inspecteur des nouvelles écoles organisées par Buonaparte, et est mort à Toulouse, dans l'exercice de ses fonctions, le 6 juillet 1804. Indépendamment de deux ouvrages élémentaires, l'un sur le droit romain, l'autre sur le droit naturel, Péreau en a composé deux autres importants, mais qui ne son-

(7) C'est par erreur que l'on a quelquefois attribué cette *Défense* à Nicolas Perrault, puisque l'*Opéra* de Quinault ne fut joué qu'en 1674, c'est-à-dire treize ans après la mort de ce docteur de Sorbonne.

ule donné à des idées superficielles; le premier : *Éléments de législation*, in-8°, a été loué; le second (*Études de physique et moral dans l'homme*, 2 vol. in-8°), quelques pages intéressantes de Perreau : I. *Lettres*, Paris, 1792, in-8°. *Annales de l'histoire des ans*, Paris, 1775, in-8°. *Le chancelier de L'Hôpital*, Moutard, 1777, in-8°. *Le sage à la cour*, 1781, in-8°. V. *Le Roi et l'Examen des abus de la Lydie*, London, in-8°. VI. *Instruction*, 1786, in-12. VII. *Théorèmes*, (cité dans le *Magasin*) VIII. *Considérations morales sur l'homme*, in-8°. (Voy. le même 1^{er} ann. IV, 289.) F—T. LOT (CLAUDE-JOSEPH), né, en 1728, à Roulaux, Baume, acheva ses études à Besançon, avec succès, et se fit recevoir au parlement. Habitué à l'emploi de tous ses instants, à l'exercice de sa passion d'apprendre, et de ses devoirs de l'état qu'il embrassa; et, sans négliger les affaires de ses clients, il s'appliqua, avec beaucoup d'ardeur, à l'étude de la diplomatie et de la législation. Ses affaires l'appelaient à Baume; on le vit s'y établir, et il céda à la prière de ses parents. Il accepta, après, la charge de procureur près de la maîtrise; et démit dès qu'il eut fait les abus qui s'étaient glissés dans la police forestière, et il

ouvrit son cabinet. L'estime qu'il s'était acquise par ses talents comme jurisconsulte, le fit choisir, en 1768, pour remplir la place de maire de Baume, qui lui fournit l'occasion de visiter les archives de la ville et celles de l'antique abbaye qui lui a donné son nom (1) : il y découvrit un grand nombre de documents importants. Ce fut d'après les monuments qu'il avait retrouvés, que Perreciot, rédigea sur l'origine et les accroissements de la ville de Baume, un *Mémoire* qui remporta le prix, en 1769, à l'académie de Besançon. Ce succès inespéré engagea l'auteur à diriger plus spécialement ses recherches sur les points encore obscurs de l'histoire du comté de Bourgogne; et l'académie, après lui avoir décerné un grand nombre de couronnes, le pressa de revenir à Besançon s'associer à ses travaux. Perreciot opposa la nécessité où il était de garder son cabinet. Enfin le ministre Bertin le pourvut, en 1782, d'une charge de trésorier au bureau des finances; et il n'eut plus de prétexte pour se refuser aux vœux de l'académie, qui s'empressa de lui offrir tous les secours nécessaires pour terminer un grand ouvrage dont il était alors occupé. Malgré la modestie de Perreciot, sa réputation s'étendit au loin, et l'on tenta de l'attirer à Paris, par la promesse de la première place qui vaquerait à l'académie des inscriptions : mais il était trop attaché à sa province pour y renoncer. Satisfait de son sort, entouré de ses livres et de ses amis, il menait une vie paisible, que la révolution vint troubler. Il la regar-

(1) C'est de cette abbaye, fondée vers la fin du sixième siècle, par Garnier, maître du palais de Bourgogne, que la ville a été nommée Baume-les-Dames.

daît comme inévitable ; et , sans en prévoir les terribles conséquences , il avait aussi élevé sa faible voix pour demander , comme tant d'autres , la réforme des abus. Il fut nommé l'un des commissaires chargés de la rédaction des cahiers de doléance du bailliage de Besançon ; et , en 1790 , il fut élu membre du conseil-général du département du Doubs. Bientôt , effrayé des événements qui se succédaient avec une déplorable rapidité , il se retira dans le lieu de sa naissance , décidé à y vivre seul avec sa famille et ses livres , et espérant trouver dans la continuation de ses travaux une distraction à ses inquiétudes. Il ne put résister aux vœux des habitants du canton de Roulaus , qui l'élurent , en 1792 , à l'unanimité , leur juge de paix. Mais ce témoignage de confiance ne put le mettre à l'abri des persécutions. Il avait éprouvé une attaque d'apoplexie , dont il n'était pas rétabli , lorsqu'il fut arrêté , au mois de juin 1793 , et jeté dans une prison qui ne se rouvrit pour lui qu'après le 9 thermidor. Il se bâta de retourner dans sa retraite ; mais il ne fit plus que languir , et une seconde attaque l'enleva , à Roulaus , le 12 février 1798. Ses confrères à l'académie , dispersés par la tourmente révolutionnaire , ne purent payer alors à sa mémoire un juste tribut d'éloges ; mais cette dette a été acquittée , en 1808 , par M. Pourcelot (son gendre) , sous-préfet à Gex (mai 1822). Perreciot joignait à toutes les qualités du cœur une vaste mémoire , un jugement sain et une patience infatigable. Peu d'hommes ont été plus laborieux. Il comptait au nombre de ses amis , un grand nombre de savants ; et il était en correspon-

dance avec Brequigny , Mortoriographe , D. Berthod , ment , Godefroy , l'abbé Gra Koch , Oberlin , etc. On a d *De l'état civil des personnes la condition des terres a Gaules , depuis les temps jusqu'à la rédaction des cc en Suisse (Besançon)* , 1786 in-4° : la seconde édition , 1790 , 5 vol in-12 , a été l'insu de l'auteur. Cet ouvrage de vingt années de recherches et méditations , est divisé en livres. Le premier traite de personnes libres dans les depuis l'invasion des Rom qu'à celle des Français ; le de l'esclavage , des serfs , de franchissement , et enfin de tion de la servitude ; le tr de la noblesse ; le quatrième Lètes et des terres létiques. prétend que les Lètes , ainsi du mot allemand *lethig* (vacant) , étaient des Gau forcés d'abandonner leur réfugièrent , sous le règne te , dans des cantons inhab les bords du Rhin , dont les leur permirent de cultiver la à la condition de payer u vance annuelle : c'est à ces L foulés dans les Gaules par le que Perreciot fait remonter sement du système seigneur moyen âge. Le cinquième l te de la main-morte , que regarde comme une suite d dition létique ; le sixième , gine des alevs , des lods et d de retrait ; le septième , de des fiefs ; et enfin le huiti abus de la féodalité qu'il in supprimer. L'intérêt que l cherchait à exciter en fa main-mortables , qui , malg

ple donné par Louis XVI, ent encore dans plusieurs s, lui fit éprouver des tra- dont il ne put s'empêcher ter les suites. Il nous ap- i-même (tome II, p. 449),) qu'il voulut jeter au feu e, dont l'impression était terminée; mais que ses amis eut, et l'encouragèrent à r un ouvrage que la fatigue goûts de toute espèce lui ait interrompre depuis deux a suite du second volume, emblé un grand nombre de t de pièces historiques, qui un nouveau prix à cet ouvra- I. *Observations sur la Dis-* idel'abbé de Gourey sur cet- on : Quel fut l'état des per- n France, sous la première onde race de nos rois? Be- 1786, in-4°. Elles sont or- ent réunies à l'ouvrage pré- II. *Dissertation sur l'éten-* deux provinces appelées , Romains, Germanie supé- t Germanie inférieure; et formation de celles qu'on ensuite Germanie premiè- manie seconde et province ise. IV. *Dissertation sur* e des Francs, sur l'établis- de la monarchie française Gaules, et sur l'Alsace Thu- ie. Ces deux pièces ont été dans le tome 1^{er}. de l'*His-* 'Alsace' (V. GRANDIDIER). *Description historique d'une par-* loyennés d'Ajoye, de Gran-

contentera de citer, parmi ces pièces, la en otige, par le juce de Belvoir, à une se femme, qui fut brûlée comme sorcière, et appliquée à la question pour l'obliger à les personnes qu'elle avait vues au au- t ouvrir une large porte aux délations, leu des tannements, l'infortunée, qui con- voir assiste une fois au salut, persista à e n'avait connu personne.

ges et de Rougemont, extraite d'une *Dissertation sur le comté d'Elsgau*, (dans l'*Almanach de Franche-Comté* pour 1788). Perreciot travaillait depuis plusieurs années à une nouvelle édition de la *Notice des Gaules* d'Adr. Valois; et l'on doit regretter qu'il n'ait pas pu la publier. Outre un très-grand nombre de corrections importantes, elle aurait offert aux curieux de nouvelles cartes sur lesquelles Perreciot avait déterminé la position de plusieurs villes anciennes et de châteaux-forts (*Castri*), dont on ne trouve pas même les noms dans les meilleures géographies. Il a laissé, en manuscrit, près de cent *Dissertations* sur la Séquanie et les pays adjacents, et de nombreux matériaux pour l'histoire de France au moyen âge. Ses manuscrits sont déposés à la bibliothèque de Besançon. W—s.

PERRÉE (JEAN-BAPTISTE-ÉMANUEL), né à Saint-Valerisur Somme, le 19 décembre 1761, se voua, dès l'âge de douze ans, à la marine du commerce, et parvint successivement au grade de capitaine. Lorsqu'en 1793 on désigna plusieurs officiers de la marine marchande pour entrer dans la marine militaire, Perrée fut fait lieutenant de vaisseau, et on lui confia le commandement de la frégate la *Proserpine*. Dans une seule croisière, il captura 63 bâtimens, au nombre desquels était une frégate hollandaise de 32 canons, dont il s'empara après une vigoureuse résistance. Nommé capitaine de vaisseau en 1794, il prit le commandement de la *Minerve*. On mit sous ses ordres, quatre frégates et deux corvettes, et il fut chargé d'aller détruire les établissemens anglais à la côte d'Afrique. Perrée s'acquitta de cette mission avec tant d'intelligence et

d'activité, que non-seulement il parvint à remplir la tâche qu'on lui avait imposée, mais qu'il prit encore 54 bâtimens richement chargés. En 1795, il reprit aux Anglais une frégate et deux corvettes françaises, qu'il ramena dans le port de Toulon, d'où il était sorti peu de jours auparavant. Lors de l'expédition d'Égypte (mai 1798), Perrée, qui venait d'être élevé au grade de chef de division, fit partie de l'armée navale aux ordres de l'amiral Brueys. Après le désastre d'Aboukir, le général en chef le chargea de parcourir le fleuve du Nil, pour coopérer aux opérations de l'armée et suivre tous ses mouvemens. Perrée arma une grande quantité de bâtimens légers tirant peu d'eau, et, avec cette flottille, il rendit d'importans services, soit en conduisant de l'artillerie et des munitions sur des points où leur transport eût été impraticable par terre, soit en fournissant des vivres à l'armée. Il eut, sur le Nil, divers engagements avec des bâtimens de guerre turcs, et il parvint à en détruire plusieurs. En récompense le général en chef lui fit présent d'un sabre magnifique, sur la lame duquel était gravé le nom de la bataille de Chébreiss. Au mois de juin 1799, il appareilla avec une division de frégates et de corvettes, qu'il avait ordre de ramener à Toulon. Rencontré par des forces supérieures, il se vit contraint de se rendre, à la suite d'un combat sanglant; et il fut conduit en Angleterre. Ayant été échangé peu de temps après, il revint à Paris. Nommé contre-amiral, en novembre 1799, il reçut l'ordre d'aller prendre à Toulon le commandement d'une division destinée à ravitailler Malte. Perrée arbora son pavillon sur le vaisseau le *Généreux*; et il

sortit du port, le 10 février 1800, avec une frégate, deux corvettes et une flûte. Cette division portait environ 3000 hommes de troupes et une grande quantité de vivres et de munitions de guerre. Retardé dans sa marche, par les vents contraires, il n'arriva que le 18 à la hauteur de Malte; et il espérait y entrer le même jour, lorsqu'il eut connaissance d'une escadre anglaise forte de quatre vaisseaux et plusieurs frégates. Son premier soin fut de faire le signal aux bâtimens de sa division, de virer de bord en prenant chasse. Resté seul, il manœuvra pour échapper à l'ennemi; mais, forcé de combattre, il voulut au moins prendre l'initiative, et il attaqua le vaisseau le *Foudroyant*, que montait l'amiral Nelson: les trois autres vaisseaux anglais ne tardèrent point à joindre le premier, et alors la lutte devint tout-à-fait inégale. Blessé à l'œil gauche, dès le commencement du combat, Perrée n'avait pas voulu quitter son banc de quart, lorsqu'une heure après, un boulet lui emporta la cuisse droite. Le *Généreux*, démâté de tous ses mâts, et totalement désarmé, fut contraint de se rendre. Perrée n'eut pas toute-fois la douleur de voir sa défaite; il était mort peu d'instans auparavant. Son corps fut inhumé à Syracuse, dans l'église de Sainte-Lucie, le 21 février 1800. H—Q—N.

PERRELLE (JEAN), né à Châtillon-sur-Seine, vers la fin du quinzième siècle, y professa les belles-lettres, et eut pour disciples plusieurs hommes remarquables: Hubert Languet, Philandrier, et quelques autres savans. Perrelle traduisit du grec, *Theodori Gaza liber de mensuris atticis*, Paris, 1535, in-8°, plusieurs fois réimprimé. Ce savant Traité fut compris dans le Recueil

tés grecques de Gronovius, dans l'Uranologie de Petau le tome III du *Traité De temporum*. Ces grandes collections ont aussi recueilli une autre de Perrelle : c'est le *Traité de l'usage de la lune et des éclipses*, de Theodorus Gazam. Ces ouvrages sont assez fidèles, et ne manquent pas d'élégance. D-D-3.
ENOT (ANTOINE). Voyez

PERRIER (FRANÇOIS), avocat au parlement de Dijon, puis substitut du procureur-général, né à Beaune, suivit son cours de droit et plaida quelque temps au parlement, mais son pays natal lui offrit de meilleures chances de succès. Il revint en 1664, et montra de l'assiduité aux audiences du parlement de Dijon. Le premier président Brûlart, frappé de son mérite, la fortune ne favorisait pas, lui offrit sa maison et l'appui de son enveillance. Perrier acquit une grande expérience sous les yeux de ce magistrat ; et pendant qu'il remplissait les fonctions de procureur-général, la fortune ne s'écarta pas une seule fois de lui. Il mourut à Dijon le 10 octobre 1700. Il avait composé un Recueil d'arrêts, au nom du parlement, rendus dans l'intervalle de son arrièr-jugement judiciaire. Guil. Rasseiller des états de Bourgogne, a publié sous le titre d'*Arrêts du parlement de Dijon, des observations sur chaque arrêt*, Dijon, 1735, 2 vol. Perrier, outre ses plaidoyers, a écrit des Commentaires sur le droit romain dans ses rapports avec les lois, et un Recueil des questions les plus importantes du droit : il a destiné ce travail qu'à son

usage particulier. — Il faut prendre garde de confondre François Perrier avec Nicolas PERRIER, qui fut, dans le même temps, attaché au même barreau. Ce dernier, né à Saint-Jean-de-Lône, vers l'an 1620, fut relégué de bonne heure, par une élocution pénible et embarrassée, parmi les avocats consultants, dont il était un des plus laborieux. Il avait aussi rassemblé des arrêts du parlement de Dijon, dont Raviot a profité dans le Recueil indiqué plus haut ; et il avait composé des Notes sur la coutume de Bourgogne, dont le manuscrit passa entre les mains du président Bouhier. Nicolas Perrier mourut à Dijon en 1694. F—T.

PERRIER (FRANÇOIS), peintre, né à Saint-Jean-de-Lône, vers 1590, manifesta de bonne heure son goût pour le dessin. A peine sorti de l'enfance, il se rendit à Lyon, où il exécuta, pour les Chartreux, des tableaux qui annonçaient déjà ses dispositions. Cependant sentant lui-même tout ce qui lui manquait, il résolut de se rendre à Rome : mais, dénué de ressource, il imagina de se faire le conducteur d'un aveugle qui partait pour la même ville, et c'est ainsi qu'il parvint à être nourri pendant toute la route. Arrivé au terme de son voyage, il se mit chez un marchand de tableaux, qui lui faisait copier les ouvrages des meilleurs maîtres. Lanfranc vit son travail, en fut satisfait, et le prit sous sa direction. Après un assez long séjour à Rome, Perrier revint en France. Il s'arrêta d'abord à Lyon, où il peignit, pour le petit cloître des Chartreux de cette ville, la *Décollation de saint Jean* ; une *Sainte Famille*, *Jésus dans le jardin des Oliviers* ; une *Adoration des Mages*, qui orne le maître-autel, et

quatre tableaux à fresque tirés de la vie de saint Bruno. Ces derniers tableaux, ayant souffert des injures du temps, ont été retouchés par des artistes inhabiles, qui leur ont fait le plus grand tort. Toutes ces productions se faisaient remarquer par une touche hardie et une grande facilité d'exécution; elles commencent sa réputation. Mais la ville de Lyon était un théâtre trop resserré pour son ambition; il prit le parti de venir à Paris, où Vouet avait la vogue. Ce peintre, chargé de tous les grands travaux qui s'exécutaient alors, en confia quelques-uns à Perrier: mais la manière dure et peu gracieuse de celui-ci, quoiqu'elle annonçât du génie, ne pouvait plaire à tous les yeux; et, n'obtenant pas le succès qu'il croyait mériter, il forma le projet de retourner en Italie. Ce fut pendant ce second voyage, qu'il grava cette collection de figures d'après l'antique, qui lui a surtout assuré sa réputation. Mais Perrier s'est déshonoré à jamais en servant la jalousie de Lanfranc contre le Dominiquin. Ce fut lui qui grava la planche de la *Communion de Saint-Jérôme*, par Augustin Carrache, et qui la répandit avec profusion pour faire croire que le Dominiquin avait copié la composition de ce dernier peintre. Après un séjour de dix ans en Italie, Perrier revint pour la seconde fois en France. Arrivé à Paris, en 1645, il fut chargé de peindre l'hôtel de la Vrillière (aujourd'hui de la Banque de France). Le plafond de la galerie était peint à fresque, et représentait *Apollon sur son char*, ou *l'Influence du Soleil*. Ce tableau fit honneur à son talent. Les quatre autres compartiments de cette composition figuraient les *Quatre éléments*, par des

traits de la mythologie: c'étaient *Jupiter et Sémélé*, *l'Enlèvement de Proserpine*, *Neptune et Thétis*, *Junon demandant à Eole de périr la flotte troyenne*. On cite encore de lui l'histoire de *Saint Antoine ermite*, en plusieurs tableaux, parmi lesquels le plus remarquable était la *Tentation de saint Antoine*. Le caractère de ses ouvrages est une grande fougue d'imagination, et une hardiesse de dessin, mais son dessin est souvent incorrect, ses airs de tête sont communs, manquent de grâce, et son coloris est trop noir. Il faisait le paysage à la manière du goût des Carraches; mais il n'avait aucune idée de la perspective. Il a été professeur de l'académie, élu à Paris, vers 1650 (1), et ayant eu pour élève qu'un neveu, Louis Guillaume, qui peignait assez à la manière de son oncle. C'est pendant son séjour en Italie, que Perrier, comme on l'a dit, s'est le plus distingué, surtout par la gravure des planches qui contiennent la suite des statues et bas-reliefs qu'il a copiés d'après l'antique. Ces planches sont exécutées avec la plus grande facilité; mais elles manquent de précision et de cette exactitude de dessin qui, unies au naturel et à la grâce, font le principal mérite de ces chefs-d'œuvre de l'antiquité. Aussi ces gravures sont-elles devenues un souvenir de ces beaux ouvrages, quoiqu'une image ressemblante ne soit pas la perfection. Cette collection, qui comprend les statues et les bas-reliefs les plus remarquables de Rome, se compose de deux suites: celle des statues comprend cent planches peignées à la main; celle des bas-reliefs, citée plus haut, est gravée en grand in-folio en travers. L'é

(1) En mai 1650, selon Guérin (*Des Académies*, 1715, in-12, p. 17), en 1650, chez Chalmers.

plus estimée est celle que l'auteur publia lui-même à Rome, sous le titre suivant : *Statuæ antiquæ centum, edente Francisco Perrier, Romæ, 1638, et Icones et Segmenta illustrum à marmore tabularum, quæ Romæ adhuc exstant, Rome, 1645.* On connaît sept autres pièces de sa composition, gravées d'une pointe très-spirituelle. Les connaisseurs recherchent surtout les morceaux qu'il a gravés en clair-obscur, manière dont De Piles lui attribue l'invention, mais qui avait déjà été employée par Le Parmesan (*Voy. MAZZUOLI, XXVIII, 40*). Sa pièce capitale en ce genre, et son chef-d'œuvre peut-être, est celle où il a représenté le *Temps qui coupe les ailes de l'Amour*. P—s.

PERRIER (CHARLES DU). (*V. DU PERRIER*).

PERRIGNY (TAILLEVIS DE), capitaine de vaisseau, né en 1720, d'une ancienne famille originaire de la Basse-Navarre, établie depuis dans le Vendômois, se distingua par ses talents militaires non moins que par ses travaux et ses connaissances dans l'hydrographie. On lui doit la carte des sondes du golfe de Gascogne, qui fait partie du *Neptune français*. Ce travail, en déterminant avec la plus grande précision et loin de toute connaissance de terre, l'atterrage des côtes de France et d'une partie de l'Angleterre, lui a mérité la reconnaissance de toutes les nations de l'Europe qui ont une marine et fréquentent l'Océan. La mort de ce marin, brave, instruit et laborieux, fut aussi glorieuse que sa vie avait été constamment utile. En 1757, il commandait la corvette l'*Émeraude*, de 22 canons : après avoir mis heureusement, hors du port de Lorient, le dernier secours

que la France ait envoyé au Canada, il fut attaqué par le *Southampton*, frégate de 40 canons. Au commencement du combat, Perrigny eut les deux cuisses emportées d'un boulet de canon; il se fit mettre dans une balle de son sur le pont de sa corvette, et continua de commander. Il avait eu le bonheur de briser le gouvernail de la frégate anglaise, et, par l'habileté de sa manœuvre, il se voyait au moment de s'emparer d'un bâtiment qui était bien supérieur en force, lorsqu'il fut coupé en deux par un second boulet. Il ne restait debout qu'un garde de la marine, un Lisle-Adam, âgé de douze ans, seul rejeton de l'illustre maison du grand-maître de Rhodes : cet enfant n'amena qu'après avoir fait tirer encore une bordée. Ce combat fit le plus grand honneur à la marine française. Par un de ces hasards qui se rencontrent au milieu de la guerre, au moment où l'*Émeraude* et la frégate anglaise entraient à Portsmouth, le marquis de Perrigny, frère du brave marin qui venait de mourir si glorieusement, y arrivait de son côté, fait prisonnier sur un bâtiment de transport, en revenant de son commandement à Saint-Domingue. Les Anglais, pleins d'estime pour la belle défense de son frère, le reçurent avec la plus grande distinction et le renvoyèrent sans échange (1).

S—Y.

PERRIN (PIERRE), connu sous le nom d'abbé Perrin, né à Lyon

(1) Le comte Théodat de Perrigny, neveu de celui auquel cet article est consacré, a aussi recommandé son nom dans les fastes de la même arme. A l'âge de quatorze ans, étant garde de la marine, à bord de la *Ville de Paris*, commandé par M. de Grasse, il eut le bras gauche emporté d'un boulet de canon dans le combat où cet amiral battit l'amiral anglais, Hood, le 29 avril 1781. Il fut fait enseigne à vint-neuf ans, et obtint, à quinze ans, le grade de Saint-Louis.

on ne sait en quelle année (1), n'était point ecclésiastique, et ne possédait ni bénéfice, ni abbaye; mais il prit le titre d'abbé pour avoir un rang dans le monde. Perrin avait de l'esprit, et surtout était fort intrigant. Il eut accès à la cour, et traita avec Voiture, de la charge d'introduit des ambassadeurs près de Gaston duc d'Orléans, en 1659. Ce fut cette même année qu'il fit chanter à Issy, dans la maison de M. de La Haye, une pastorale en cinq actes, dont Cambert (et non Lambert, comme le dit le Moréri de 1759), avait fait la musique. Le succès engagea Perrin à composer une seconde pièce, intitulée, *Ariane, ou le Mariage de Bacchus*, et une troisième sur la mort d'*Adonis*, qui n'a pas été imprimée. Vers le même temps, le marquis de Sourdeac perfectionnait les machines propres à l'opéra, et fit représenter la *Toison d'or* (de Pierre Corneille) dans son château de Neubourg en Normandie. En 1661, on avait déjà fait des répétitions d'*Ariane*, et l'on allait représenter cette pièce, lorsque la mort de Mazarin, protecteur du poète, vint tout suspendre. Ce ne fut que le 28 juin 1669, que Perrin obtint des lettres-patentes pour l'établissement d'une académie de musique, où l'on chanterait au public, des pièces de théâtre. L'abbé s'associa Cambert, Sourdeac et Champeron : une troupe fut montée; les répétitions eurent lieu dans la grande salle de l'hôtel de Nevers, où était auparavant la bibliothèque de Mazarin : les représentations se donnèrent dans un jeu de paume, rue

(1) Beauchamps, dans ses *Recherches sur les théâtres*, in-8°, III, 146, lui donne le prénom de FRANÇOIS; la table du *Catalogue de la bibliothèque du roi* (Belles-lettres), l'appelle PAUL Moréri, Leric, Goujet (*Bibl. fr.*), Lavallière (*Bulletins, opéra, etc.*), Pernety, le *Catalogue l'ont de l'École*, etc. etc. l'appellent PIERRE.

Mazarine, en face de la rue Guénégaud. Ce fut en mars 1671, qu'on y joua *Pomone*, paroles de Perrin, musique de Cambert : le privilège on les lettres-patentes étaient pour douze ans : mais la division se mit entre les associés; et J.-B. Lulli, sur-intendant de la musique du roi, obtint, par le crédit de Mme. de Montespan, que Perrin lui cédât son privilège, moyennant une somme d'argent. Lulli prit, en 1672, de nouvelles lettres-patentes, et fit construire un théâtre près du palais du Luxembourg; le 15 novembre, il donna les *Fêtes de l'Amour et de Bacchus*, pastorale de Quinault. Après la mort de Molière (17 février 1673), l'opéra fut transporté au palais-royal. Perrin, étranger à l'opéra, cessa d'y donner des pièces. Il mourut en 1680. C'est comme créateur de l'opéra français, qu'il mérite l'attention de la postérité; comme poète, il a souvent été maltraité par Boileau. Voici la liste de ces ouvrages : I. *L'Enéide, traduite en vers françois*, 1^{re} partie, 1648, in-4°; 2^e partie, 1658, in-4° : une seconde édition fut donnée en 1664, 2 volumes in-12. Deux vers de cette traduction ont passé à la postérité; ce sont ceux que Boileau cite dans sa lettre à Brossette, du 8 septembre 1700, et qui commencent le second chant :

Chacun se tut alors, et l'esprit rappellé
Tenait la bouche close et le regard ocellé.

II. *Première comédie françoise en musique, représentée en France, Pastorale*, 1659, in-4°, réimprimée dans les *Poésies* de l'auteur, 1661, in-12. III. *Les œuvres de poésie de M. Perrin*, 1661, in-12. IV. *Paroles et musique pour le concert de la chambre de la reine*, 1667, in-4°. V. *Pomone, opéra, ou représentation en musique*, Paris, Ballard, 1671.

I. Ariane, ou le mariage hus, in-4°. Cambert, qui fit cet ouvrage à Londres, l'y mer (V. CAMBERT, VI, 589). Claire que nous avons vu, pouillé de son frontispice. reri de 1759 dit qu'on des notes, et une traduction de Buray, sur l'entrée de dans Paris, en 1660. Cette on n'est point mentionnée *Bibl. historique de la France*. si attribue (p. 654) l'*Er- ante*, et *Orphée*. Mais Leris t, p. 171, que l'*Ercole a-* opéra italien, a eu pour ur en vers, un nommé Ca- Quant à l'*Orphée tragico-* opéra en trois actes et un e, imprimée in-4°, avec la 1647, ce n'est, comme le dit re (*Ballets, opéra*, etc., p. ie l'argument ou programme ais d'une pièce italienne jouée rs 1647, et dont Lavallière ne pas connaître les auteurs, la musique, soit des paroles. us (Denis-Marius de), che- le Saint-Louis, né à Aix en ce, mort le 29 janvier 1754, soixante-douze ans, a publié res de Madame de Sévigné, s notes, 1731, 4 vol. in-12, donnée sous les yeux de M^{me}. iane, dont il faisait les affai- Paris. Il en fit paraître, en une édition plus ample, Pa- fol. in-12, dans laquelle on e qu'il ait fréquemment altéré e de cet inimitable épisto- sors prétexte de le corriger. IRIN DEL VAGO. V. PERINO IGA.

IRON. V. DUPERRON, et LE au Supplément.

IRONET (JEAN-RODOLPHE), ingénieur des ponts-et-chaus-

sées, naquit à Surène, près Paris, en 1708, d'un officier suisse au servi- ce de la France, originaire de Vevei, et allié à la famille du mathématicien Crousaz, et se destinait à suivre la car- rière du génie; mais, privé de fortune et demeuré sans ressource par la mort de son père, il résolut de se li- vrer à l'étude de l'architecture, qui lui offrait plus de moyens pour l'existen- ce de sa famille et la sienne. Il entra, en 1725, dans les bureaux de De- beausire, architecte de la ville; et quoiqu'à peine âgé de 17 ans, il fut chargé de diriger les constructions du *Grand-Égoût*, et de la partie du quai qui forme l'*Abreuvoir*, entre le pont de Louis XVI et les Tuile- ries, ainsi que du trottoir en encor- bellement du quai Pelletier, près le pont Notre-Dame. En 1747, le ministre Trudaine fonda l'école des ponts-et-chaussées, et en con- fia la direction à Perronet, qui de- puis dix ans était entré dans ce corps, où il avait obtenu successivement le titre d'inspecteur et d'ingénieur en chef de la généralité d'Alençon. En devenant directeur de la nouvelle école, il obtint, par arrêt du conseil- d'état, du 14 février 1747, le grade de premier ingénieur des ponts-et- chaussées de France; et il soutint, dans l'administration de cet établis- sement fameux, la haute idée qu'il avait déjà donnée de ses talents su- périeurs. Bientôt les grands travaux dont il fut chargé, vinrent mettre le sceau à sa réputation. Treize ponts exécutés d'après ses plans, et huit dont il n'a fourni que les pro- jets, sont une preuve de l'étendue de ses connaissances dans l'art des ponts- et-chaussées, et de la fécondité de son génie. Tous paraissent remarqua- bles par des beautés qui leur sont pro- pres; et quelques-uns passent pour des

chefs-d'œuvre qui n'ont point encore été surpassés. Tels sont ceux de Neuilli, de Nemours, de Pont-Sainte-Maxence, et celui de Louis XVI, à Paris. Celui de Neuilli était le premier exemple d'un pont horizontal : il fut commencé, en 1768; et toute la cour voulut assister au décentrement, qui eut lieu le 22 septembre 1772. La foule était immense; le roi, les ambassadeurs, les ministres étaient présents : trois minutes et demie suffirent pour faire tomber les fermes des cinq arches. Le pont de Sainte-Maxence est remarquable par l'élégance de l'architecture, dont la hardiesse égale la beauté. Celui de Nemours, terminé en 1805, a subi quelques changements, il est vrai; mais l'idée primitive est de Perronet, et il offre les mêmes qualités que le précédent. Ce qui lui appartient en propre, c'est le pont de Louis XVI, à Paris. Ce monument réunit tous les genres de beauté, élégance, solidité, commodité, abords faciles. Il devait être orné de trophées; ce projet, qui jusqu'à ce jour n'avait point reçu son exécution, va, dit-on, enfin avoir lieu : seulement, en place des trophées, on verra les statues des grands hommes qui ont illustré la France. Perronet voulait que le milieu des culées et des piles fût vide, ce qui aurait donné encore plus d'élégance à ce beau monument : il fut obligé, à regret, de renoncer à ce projet, parce que quelques personnes timides craignaient que ce genre de construction ne nuisît à sa solidité. Mais il y revint lorsqu'il construisit le pont de Sainte-Maxence, et l'expérience a prouvé que les craintes que l'on avait conçues étaient chimériques. « Une chose remarquable, dit » M. Bertrand, auteur d'une notice

» sur cet ingénieur, c'est que d
» temps où Perronet, jeune et
» étudiait l'architecture au Lo
» l'académie avait proposé,
» programme d'un prix de m
» projet d'un pont à constru
» face de la nouvelle église
» Madelène, et que Perronet
» remporté le prix. » Ce n'est
à ces travaux que se bornent ses
à la reconnaissance publique.
à lui que l'on doit le *Canal de*
gogne. Il avait encore conçu
de rendre navigable, et d'a
à Paris la rivière d'Yvette; en
se hardie, plusieurs fois pro
mais dont l'objet sera rempli
manière plus avantageuse, par
cution du canal de l'Ourque (*DEPARCIEUX*, XI, 119). Les
vieux relatifs à ses divers proj
le détail des travaux qu'il a ex
pour l'embellissement des g
routes qui avisaient la capital
décrits dans trois volumes in
imprimés aux frais du gouvern
On y voit que, durant l'espa
trente ans, dans la seule génér
Paris, dont la direction lui é
particulièrement attribuée, p
six cents lieues de longueur
ouvertes, rectifiées et plantée
bres; qu'une multitude de rou
nueuses et trop rapides y
successivement élargies, adon
rendues accessibles à tous les
de circulation; enfin, qu'avant
près de deux mille ponts de
grandeur y étaient entretenus
frais du gouvernement, par l
des ponts-et-chaussées. C'est
récompense de tant d'utiles tr
qu'en 1757, Perronet fut
né inspecteur-général des
emploi qu'il exerça jusqu'en
Il a aussi inventé quelques
nes ingénieuses, dont il s'est

vi lui-même avec succès, es une *Scie à recevoir les l'eau*; un camion pris-m tombereau inversable, large de lui-même, et qui é son nom (on en voit la n dans le tome x du *Cours ure de Rozier*); une *Dra-curer les ports et les riviè-planchette* qui porte un ne double pompe à mou-ntinu; et un *Odomètre*, ap-ix épuisements. Ce dernier t, qui peut s'adapter à tou-hines en usage dans les tra-lics, sert à faire connaître e de tours de manivelle par les ouvriers employés hines, et à régler, par ce es tâches et les prix de leur est propre en outre à me-hemin que l'on fait, soit à t en voiture, soit à cheval, rendrait utile aux armées, marches et les reconnaissan-est tellement exact qu'il in-lécompte même les pas ou ements rétrogrades. Enfin iation à la société royale es, à l'académie de Stock-: Berlin, etc., et à la plu-sociétés savantes les plus lu royaume, lui occasion-correspondance extrême-ndue, qui ne l'empêcha pas : une multitude de rapports noires sur différents objets t. La cour de Russie lui de- en 1778, un plan de pont ra, pour Saint-Petersbourg; et qu'il envoya est magnifi-ri de ses élèves et de ses col- reut, la même année, un leur amitié, auquel il fut nent sensible : le corps des s fit exécuter son buste en avec l'inscription, *Patri ca-*

rissimo familia, et lui en fit homma-ge. Perronet, par son testament, le légua à l'école, avec sa biblio-thèque, et tous ses modèles. En 1782, ses élèves firent graver son portrait, pour lequel Diderot compo-sa une inscription en style lapi-daire. Enfin, par une exception qu'elle n'accorde qu'à peu d'étran-gers, la société des arts de Lon-dres fit placer son buste dans la salle de ses séances, à côté de celui de Franklin. Son grand âge, et le souvenir des services qu'il avait ren-dus en dirigeant avec autant de dis-tinction l'école des ponts-et-chaus-sées, le préservèrent du premier éclat des tempêtes révolutionnaires; et il mourut, universellement regret-té, le 27 février 1794. Outre sa *Des-cription des projets et de la cons-truction des ponts de Neuilli, de Mantes, d'Orléans*, etc., Paris, 1782-89, 3 vol. in-fol., ou 1778, 3 vol. in-4°, et atlas in-fol., et plu-sieurs Mémoires insérés dans le re-cueil de l'académie des sciences ou dans la *Collection académique* (par-tie française, tom. xiv, xv et xvi); on a imprimé à part son *Mémoire sur les moyens de conduire à Pa-ris une partie de l'eau des rivières de l'Yvette et de la Bièvre*, Paris, 1776, in-4°, avec 3 pl., et un *Mé-moire* sur la recherche des moyens que l'on pourrait employer pour construire de grandes arches de pier-re, de deux cents... jusqu'à cinq cents pieds d'ouverture, qui seraient destinées à franchir de profondes vallées bordées de rochers escarpés, ib., 1793, in-4°, avec une grande planche. (Voy. la *Notice pour servir à l'éloge de M. Perronet*, publiée en 1805, par M. Lesage.) P—s.

PERROT D'ABLANCOURT (Ni-colas), traducteur français, qui

jouit encore d'une grande célébrité, quoiquela plupart de ses traductions aient été surpassées depuis longtemps, naquit, le 5 avril 1606, à Châlons-sur-Marne, d'une ancienne famille de robe. Son père, qui cultivait les lettres, prit le plus grand soin de son éducation, et l'envoya continuer ses études à Sedan, où Perrot acheva ses humanités à treize ans. Il étudia ensuite la philosophie sous un instituteur particulier, et, après avoir fréquenté les cours de l'université de Paris, il se fit recevoir avocat au parlement. Il avait été élevé par son père dans les principes de la réforme; mais un de ses oncles, conseiller de grand'chambre, qui se proposait de lui résigner sa charge, le détermina à rentrer dans le sein de l'église romaine. Son oncle, voyant qu'il montrait peu d'inclination pour la magistrature, lui donna le conseil d'embrasser l'état ecclésiastique, persuadé qu'il deviendrait un jour un grand prédicateur : mais Perrot préféra une vie indépendante à toutes les espérances de gloire et de fortune, et en renonçant au barreau, il ne voulut s'imposer aucun devoir qui pût gêner ses goûts. Libre de tous ses moments, il en consacra une partie à l'étude des lettres, et donna le reste aux plaisirs de son âge et à la société de quelques hommes instruits, qui s'assemblaient chez le fameux Patru. En lisant par hasard quelques traités de controverse, il fut ramené à ses premières erreurs, dans le temps même que son oncle, voyant qu'il gardait le célibat, travaillait à lui faire obtenir un bénéfice. Pour éviter les reproches que pouvait lui attirer ce nouveau changement, il passa en Hollande, et s'établit à Leyde, où Saumaise lui conseilla d'étudier

l'hébreu. Il visita ensuite la terre, et fut vivement sollicité par lord Perrot, son parent, de se rapprocher de lui; mais il était trop intéressé pour sacrifier son pais à l'espérance de posséder une grande fortune. Il revint de son voyage, où ses amis se plaignaient de sa trop longue absence; et il consacra son temps entre l'étude de la philosophie et la culture de ses neveux, qu'il désirait voir répondre à ses espérances. **FRÉMONT D'ABLANCOURT**, un demi-français l'admit, et au nombre de ses membres de la place de Paul Hay du Châtelet. Content de son sort, aimé et estimé de ses amis, et de ses contemporains, des hommes les plus distingués de cette époque, il vivait heureux au milieu de ses livres et de ses amis, quand la diminution de ses revenus occasionnée par les guerres de la Fronde, l'obligea de se retirer dans sa terre d'Ablancourt, avec sa femme et ses neveux. Il venait passer une partie de l'hiver à Paris; mais un jour de cette ville lui parut moins agréable, à mesure qu'il avançait en âge, il finit par n'y aller que pour apporter ses leçons, qu'il soumettait à l'approbation avant de les livrer à l'impression, sans toutefois profiter de ses conseils, tant il était pressé de retourner. Colbert proposa, à Perrot de se charger d'écrire l'histoire de Louis XIV; et il se refusa à revenir habiter Paris, être plus à portée de recevoir les instructions nécessaires : le ministre ayant dit au roi que le duc de Nemours était protestant : « Je ne puis point, » répondit ce prince, « à un historien qui soit d'une autre religion que moi. » Cependant le roi serva à Perrot la pension de six cents écus qui lui avait été assignée.

I. Perrot n'en jouit pas long-
 ourmenté, dans ses derniè-
 es, par de vives douleurs de
 , il les supporta avec rési-
 , et mourut le 17 novembre
 n répandit le bruit que, s'é-
 tenu de prendre de la nour-
 endant quelques jours pour
 r ses douleurs, il avait fini,
 ple d'Atticus, par se laisser
 de faim (V. ATTICUS, II,
 mais ce fait a été démenti
 amis. Perrot était d'un ca-
 loux et affable; sa conver-
 sait pleine d'intérêt : il avait
 gination, du goût et de l'es-
 il aurait pu facilement s'é-
 t rang d'auteur; mais il ré-
 ses amis, qu'il valait mieux
 de bons livres que d'en faire
 eux, qui, le plus souvent,
 ennent rien de neuf. Les tra-
 de d'Ablancourt eurent un
 succès lors de leur publica-
 es sont bien écrites : mais le
 est un peu suranné, et d'ail-
 comme on sait, Perrot prenait
 e liberté dans ses traduc-
 que ses contemporains eux-
 les appelaient de *belles infi-*
 ntre la préface de l'*Honnête*
 (Voy. Jacques du Bosc,
 pag. 26), et un *Discours*
immortalité de l'ame, im-
 dans les *Œuvres* de Patru,
 lui : I. L'*Octavius de Minu-*
lius, Paris, 1637, in-8°;
 1646, 1660, in-12. Cette
 , qu'on recherche encore,
 estant inférieure à celle de
 e Gourcy (V. MINUTIUS). II.
Oraisons de Cicéron (pour
 , pour la loi Manilia, pour
 s et pour Marcellus). III. Les
es de Tacite, Paris, 1640-
 l'*Histoire*, 1651, 3 vol. in-
 te traduction a été réimprimée

xxxiii.

mée au moins dix fois; mais on ne
 la lit plus depuis long-temps. IV.
 Les *Guerres d'Alexandre*, par Ar-
 rien, ibid., 1646, 1652 ou 1664,
 in-8°. Celle-ci n'est pas sans mérite;
 et on la recherche encore. Vangelas
 la trouvait si belle, si naturelle et si
 agréable, qu'il chercha, dit-on, à
 en imiter le style, dans sa version
 de *Quinte-Curce* (V. VAUGELAS).
 V. La *Retraite des Dix-mille*, de
 Xénophon, ibid., 1648, in-8°.
 (V. XENOPHON.) VI. Les *Commen-*
taires de César, ibid., 1650, in-4°.
 Cette traduction a été retouchée par
 l'abbé La Maserie, et ensuite par
 Wailly. VII. Les *Œuvres* de Lu-
 cien, Paris, 1654-55, 2 vol. in-4°;
 ibid., 1664, 3 vol. in-12. La liber-
 té qu'il se donnait d'ajuster les au-
 teurs à sa mode, lui a été, dit Ni-
 ceron, d'un grand usage dans cette
 traduction, qu'on peut appeler avec
 raison le *Lucien d'Ablancourt*, puis-
 que ce n'est proprement qu'une imi-
 tation libre et un nouvel ouvrage de
 sa façon. L'édition d'Amsterdam,
 1709, 2 vol. pet. in-8°, est re-
 cherchée à cause des gravures. VIII.
 L'*Histoire de Thucydide*, Paris,
 1662, in-fol. Les curieux font quel-
 que cas de l'édition d'Amsterdam,
 1713, 3 vol. in-12. IX. Les *Apoph-*
tegmes des anciens, tirés de Plu-
tarque, etc., Paris, 1664, in-4° et
 in-12; Amsterdam, 1730, in-12,
 bonne éd. X. Les *Stratagèmes* de
 Frontin, ibid., 1664. Le traducteur
 y a joint un petit *Traité de la ba-*
taille des Romains (V. FRONTIN et
 LOBINEAU). XI. La *Description de*
l'Afrique, trad. de l'espagnol, de
 L. Marmol, ibid., 1667, 3 vol. in-
 4°. Cette version, que Perrot avait
 laissée imparfaite, fut terminée par
 Patru, son ami, et publiée par Ri-
 chelet. Sa *Vie* se trouve dans les

OEuvres de Patru. D'Olivet y a fait quelques additions, dans l'*Histoire de l'académie française*. On peut encore consulter le *Dictionnaire* de Bayle, avec les *Remarques* de Joly, et les *Mémoires* de Nicéron, tomes vi et x. Le portrait de D'Ablancourt n'a point été gravé. W—s.

PERRY (JEAN), ingénieur et voyageur anglais, servit d'abord dans la marine. Lorsque le czar Pierre 1^{er}. vint en Angleterre, en 1698, les personnes qui étaient à la tête de la marine lui parlèrent de Perry, comme d'un homme qui pourrait lui être utile, tant pour équiper une flotte, que pour rendre des fleuves navigables. Le czar s'entretint avec lui, le prit à son service, et le fit partir pour la Russie. Dès que celui-ci fut arrivé à Moscou, il reçut l'ordre d'aller dans la province d'Astrakhan, examiner un ouvrage commencé dans le dessein de faire communiquer la mer Caspienne et la mer Noire, de manière que les vaisseaux pussent passer de l'une dans l'autre par le moyen du Volga et du Don. Les travaux avaient été conduits d'après un plan défectueux : Perry entreprit, avec l'agrément du czar, un canal mieux conçu ; il y fut occupé pendant trois étés consécutifs : mais on ne lui fournissait pas la moitié des ouvriers ni des matériaux nécessaires. Tous les hivers, il adressait des représentations au czar : ce prince, tout entier à sa guerre contre les Suédois, qui demandait beaucoup de monde et d'argent, abandonna, en 1701, le projet du canal qui était déjà à demi creusé. Perry fut ensuite envoyé à Voroneje ; et il y construisit des bassins où les vaisseaux pouvaient être radoubés à sec. Le czar vint à Voroneje ; et Perry, conformément à ses intentions, rendit la

Voroneje navigable pour seaux de quatre-vingts can. On y construisait, et que l'on y descendre dans le Don, saison. Enfin, après la bataille de Pultava, le czar, ayant fait faire, de sa nouvelle ville de Pétersbourg, le principal du commerce maritime de charge Perry d'examiner les rivières et les cours d'eaux des environs, afin d'aviser au moyen d'établir une communication entre le Volga et le lac Ladoga. Cette entreprise terminée, Perry présenta au czar le résultat de ses recherches, et le résultat de la guerre que les Turcs venaient de déclarer, fit renoncer à ce projet. Pierre courut se mettre à la tête de ses armées. Cependant Perry, qui était en Russie, n'avait qu'une seule année des appointements qu'on lui avait promis ; et il se contenta de lui payer vingt-cinq roubles par mois pour sa nourriture. Ses demandes, adressées au czar, furent toujours ajournées à la fin de la guerre. Lorsque la paix du Pruth, le projet de communication de la Néva au Volga fut repris ; le czar dit à Perry de se présenter au sénat à Pétersbourg pour en conférer. Le sénat lui ordonna de dresser le plan de cet ouvrage. Perry réclama le paiement de ce qui lui était dû, et le czar ne lui en offrit que le tiers, en promettant le reste lorsqu'il aurait terminé son travail ; on vint même le temps lui faire signer un engagement. Il refusa toutes les propositions, annonça qu'il ne signerait d'aucune entreprise, et demanda son congé. En même temps, il se mit sous la protection de l'ambassadeur d'Angleterre, et partit

12. De retour dans sa patrie, mença le dessèchement de plu-marais, construisit des di-et mourut le 11 février 1733. le lui en anglais, outre un *Ré-nt pour les marins*, publié en et quelques brochures imprimées 1717 et 1721 : *Etat présent de la Russie ou Moscovie, contenant l'histoire de ce que S. M. czarienne a fait de plus remarquable dans ces états, et une description de la religion, des mœurs, etc. tant des Russes que des Tartares, et autres de ses voisins*, Londres, 1716, avec une carte : traduit en français par Hugon, la Haye, 1717, en allemand, Leipzig, 1717, avec une carte. Ce livre fait connaître la Russie au moment où Pierre I^{er} entreprit les réformes et éleva cet empire à un si haut degré de puissance. E—s.

PERRY (JACQUES), publiciste, né, à Aberdeen, en 1756, fit des études à l'université de cette ville et se destina ensuite à la profession d'avocat : mais la fortune de sa patrie, constructeur au port d'Aberdeen, s'étant dérangée, Perry fut obligé de chercher promptement des moyens de subsistance, et entra dans les bureaux d'une maison de commerce à Manchester. Au bout de quelque temps il se rendit dans la capitale, où, par de bonnes recommandations, il fut employé, en 1777, comme publiciste, en coopérant à un journal de politique récemment établi, le *General Advertiser*. Il écrivit aussi plusieurs brochures politiques. En 1780, il fonda l'*European Magazine*, qu'il abandonna au bout de la première année, pour se charger de la rédaction du *Gazetteer* ; feuille hebdomadaire qu'il améliora beaucoup, et qui prit une grande importance dans les débats parlementaires.

res cette extension qu'ils ont maintenant dans tous les journaux de Londres. Sous sa rédaction le *Gazetteer* acquit une grande influence sur l'opinion publique : il n'aurait tenu qu'à Perry de se faire acheter très-cher, à l'exemple d'autres journalistes ; mais il avait embrassé le parti de l'opposition par conviction, et il refusa d'échanger ses opinions contre de l'argent. Il en fut amplement dédommagé par le succès qu'obtint, sous sa direction, le *Morning Chronicle*, dont il devint propriétaire avec son ami Gray. On sait que cette feuille est, depuis plus de 20 ans, le principal journal de l'opposition en Angleterre, et que sur le continent même elle a une telle importance, qu'on l'a prohibée dans divers états. Elle exprime fidèlement les opinions et les sentiments des anciens Whigs. Beaucoup de personnes n'ont pu concilier avec ces principes, l'admiration que le *Morning Chronicle* a toujours professée pour Buonaparte et ses mesures despotiques. On reproche même à Perry de n'avoir pas toujours écarté de sa feuille des bruits calomnieux, et des nouvelles fausses et invraisemblables. La direction du *Morning Chronicle* le mit en relation avec un grand nombre de personnages distingués : la fermeté de son caractère, et le désintéressement de sa conduite, lui valurent l'estime du parti des Tories eux-mêmes. Perry mourut à Brighton, le 4 décembre 1821. Il avait formé une collection de brochures politiques, qui, à sa mort, a été regardée comme une des plus considérables de l'Angleterre. Le club de Fox lui a voté un monument. D—G.

PERSAN (PIERRE-NICOLAS-CASIMIR DE), littérateur, né à Dole, en

1750, servit quelque temps dans la maison militaire du Roi, et sut concilier les devoirs de son état avec la culture des lettres. Son goût le portait vers les recherches historiques ; et il sentit bientôt l'avantage qu'il pourrait tirer de l'examen des chartes et des documents originaux, pour éclaircir les points de notre histoire restés en discussion parmi les savants. Il s'appliqua donc à l'étude de la diplomatie, avec une ardeur extraordinaire dans un jeune officier, et obtint de l'abbé Guillaume, son compatriote, alors attaché à la bibliothèque du Roi (V. J. B. GUILLAUME), la communication de manuscrits, dont il fit des extraits étendus. Dans ses fréquents séjours à Dole, il s'était lié d'une étroite amitié avec l'abbé Monnier (1), qui partageait ses goûts, et dont il recevait d'utiles conseils pour la direction de ses études. A l'époque de la révolution, il quitta le service, et se retira dans sa ville natale, espérant rester oublié au milieu de ses livres. Mais, arrêté dans les premiers mois de la fatale année 1793, il fut jeté dans une prison, d'où il ne devait sortir que pour être conduit au tribunal révolutionnaire. Il feignit une indisposition grave, pour retarder son départ ; et, ayant obtenu la faveur d'être transféré dans un hos-

pice, il s'échappa, déguisé en infirmier, et parvint à gagner la Suisse, où il demeura jusqu'au moment où il lui fut permis de revoir son pays. Il reprit aussitôt ses travaux historiques, et présenta, en 1809, à l'académie de Besançon, une *Dissertation sur l'état de la Séquanie sous les Romains*, qui partagea le prix. La même année, l'académie s'associa un homme si capable de concourir à ses travaux. Désigné par l'estime publique au choix du gouvernement, il remplit successivement différentes charges municipales, avec beaucoup de zèle, et contribua à former à Dole une bibliothèque publique, dont il fut le premier conservateur, et qu'il a accrue d'un grand nombre d'ouvrages utiles. L'affaiblissement de sa vue le força, en 1813, de renoncer à ses projets littéraires : il se démit en même temps de ses fonctions publiques, et mourut à Dole, le 22 juin 1815. On a de lui : I. *Notice sur la ville de Dole*, 1806, in-8°. II. *Recherches historiques sur la ville de Dole*, 1809, in-8°. de 418 pag. L'auteur suit l'opinion de Gollut et de Normand ; il cherche à prouver que cette ville est le *Ditatum* des anciens, et qu'elle a été la capitale du comté de Bourgogne, sous ses premiers princes. La première partie présente l'état de Dole sous les ducs de Bourgogne et la maison d'Autriche, jusqu'à la réunion de la province à la France, en 1678. La seconde partie contient des recherches curieuses sur l'église de Dole, que l'historien Dunod prétend avoir été, dans l'origine, une succursale du petit village d'Azans (Voyez la note). On trouve ensuite des détails sur les établissements ecclésiastiques, civils et militaires, que cette

(1) L'abbé Charles-Joseph-Frédéric MONNIER, né à Dole en 1730, mort d'apoplexie en cette ville, le 21 octobre 1796, était fils d'un maître à la chambre des comptes. Il fit ses études à Paris, avec distinction, fut pourvu d'un canonicat du chapitre de Troyes, et consacra tous ses loisirs à étudier l'histoire de sa ville natale. Il publia, en 1789 (sans nom d'auteur) une *Dissertation sur le village d'Azans*, dans laquelle il réitére l'opinion « que » l'église dudit lieu est la mère très-ancienne et paroissiale de la ville de Dole. » Cette petite pièce, à laquelle l'auteur a réuni plusieurs chartes et documents curieux, est devenue très-rare, la plupart des exemplaires ayant été détruits dans la révolution. Les manuscrits de Monnier, relatifs à l'histoire de Dole, avaient passé entre les mains de Persan, qui s'en est servi pour la rédaction de son ouvrage.

sédait, et le tableau de ceux
et remplacés depuis la révo-
le volume est terminé par un
e chartes. W—s.

SE (*AULUS - PERSIUS*), poète satirique latin, l'an 34 de J. - C., à Volturne, en Toscane, suivant les uns, à Ostie, selon les autres, au port de Ostie, appartenait à une famille noble dans l'ordre des chevaliers. Il n'avait que douze ans quand il vint à Rome étudier la grammaire sous Rhemnius Palæmon, et l'éloquence sous le rhéteur Virginius. Quatre ans après, et lorsqu'il eut pris la robe virile, il suivit le maître du philosophe Cornutus, et apprit les doctrines stoïciennes avec toute leur rigidité primi-

CORNUTUS, IX, 641). Le disciple étaient également, l'un de donner, et le recevoir ces hautes leçons : aussi surent-ils l'apprécier, et il se forma une liaison solide comme réciproque qui l'avait fait dont Perse nous a laissé, cinquième Satire, le tableau touchant. Au nombre des disciples Cornutus, se trouvaient cain et Cæsius Bassus, d'aux de zèle, et bientôt amis de notre poète. Si l'on en l'auteur de la Vie de Perse à Suétone, Lucain, poëte lui-même, applaudissait usport aux vers de son ami, usus fut ensuite l'éditeur. nunt, mais goûta peu Sénèque n'en fut pas de même de ces, dont Tacite a dit avec admirable énergie (*Ann.*, xvi, e Néron le frappa, quand il rappeler la vertu elle-même. impossible de n'en pas accor-

der beaucoup à celui qui se choisit et qui sait conserver de tels amis ; et , à cet égard , il n'y a qu'une voix parmi tous ceux qui ont parlé de Perse , sur la pureté de ses mœurs , l'aménité de son caractère et la noblesse de ses sentiments. Il suffit de lire , pour s'en convaincre , ce qui nous est resté de lui. On y reconnaît partout une ame fortement empreinte de cette haine vigoureuse que le vice inspire aux gens de bien , mais que tous n'ont pas le courage de professer avec la même franchise. On reproche cependant à Perse les ténèbres dont il semble en effet prendre plaisir à s'envelopper ; et l'on a cru voir dans cette *affectation* une sorte de pusillanimité , peu compatible avec les principes de sa secte et le caractère de l'honnête homme. On a cherché , et l'on a cru trouver ailleurs les causes et l'excuse de cette obscurité : les uns l'ont vue (et c'est le plus grand nombre) dans la nécessité de déguiser sans cesse de fréquentes allusions à la conduite et au gouvernement de Néron : mais quand ces satires parurent , après la mort de Perse , Néron vivait encore ; Néron avançait à grands pas dans la carrière du crime ; et , témoin de l'empressement avec lequel on se les *arrachait* (c'est l'expression de Suétone) , n'eût-il pas supprimé l'ouvrage , et sévi contre l'éditeur ? On sait ce que coûtait alors une sentence de mort à celui qui se plaignait , peu d'années auparavant , *de savoir écrire* , lorsqu'il fallait apposer sa signature à l'arrêt d'un criminel condamné à la peine capitale. Dira-t-on que les allusions étaient si finement enveloppées , qu'inintelligibles pour le commun des lecteurs , elles le furent pour Néron lui-même ? comme si quelque chose échappait à l'œil soupçonneux de la tyrannie !

et, si Néron ne s'est pas reconnu dans les vers de Perse, comment nous flatter de l'y reconnaître aujourd'hui? D'autres ont voulu expliquer ce vice d'obscurité par le tour habituel que le poète donnait à ses idées, et la manière péniblement laborieuse dont il travaillait ses vers. Cela peut avoir contribué sans doute à épais-
sir les nuages où se perd souvent sa pensée: mais comptons aussi pour quelque chose le caractère de l'homme et ses affections morales. On sait que Perse, d'une constitution faible et mélancolique, atteignit à peine sa vingt-huitième année; et qu'éloigné des dignités, par caractère, et des emplois publics, par des raisons de santé, il vécut en contemplateur, et beaucoup plus avec les livres qu'avec les hommes. *Secreti loquimur*, « Nous parlons entre nous, » dit-il lui-même (Sat. v, v. 21). Toujours en présence de lui-même, uniquement concentré dans l'exercice solitaire de sa pensée, il ne put lui faire prendre l'essor, ni lui donner le développement qu'elle eût nécessairement acquis, en se répandant, en se fécondant dans le commerce ordinaire de la vie. De là ce style sec, aride, où la force n'est plus que de la roideur, et l'énergie, de la rudesse; où les choses pressent les choses, sans laisser, pour ainsi dire, aux mots le temps d'arriver pour les exprimer. Ses ellipses sont fréquentes, ses transitions brusques, ses métaphores bizarres, à force d'être recherchées. Voilà les vraies causes de son obscurité; voilà ce qui a rebuté, dans tous les temps, une classe nombreuse de lecteurs; et ce qui motive, sans cependant l'excuser tout-à-fait, le dédain avec lequel ont parlé de ce poète les Scaliger, les Heinsius, les PP. Rapiin et Vavasseur, et tant d'autres

critiques, dont l'opinion était faite pour commander à l'opinion des autres. Ceux néanmoins qui, pour me servir de l'expression de Rabelais, ont bien voulu prendre la peine de *broyer l'os* pour en extraire la moelle, n'ont point eu à se repentir de leur persévérance; et ont, d'une commune voix, appliqué au poète ses propres paroles : « Aprofondissez le bien; que n'y trouverez-vous pas? » *Excute totum : quid non intus habet?* Sat. i, v. 49. Que n'y trouvait pas le judicieux Quintilien, quand il promettait de la gloire, et beaucoup de véritable gloire, à l'auteur de ce petit volume? le caustique Martial, quand il répétait en vers le même jugement? un Casaubon, qui l'enrichit d'un si savant et si volumineux Commentaire? Que n'y trouvaient point enfin cette foule de traducteurs, en vers et en prose, français et étrangers, qui marchent depuis plusieurs siècles à la suite de Perse. Ils y trouvaient, ils y admiraient une morale saine, une logique pressante; un style tantôt grave, tantôt animé. C'est le goût qui a dicté cette première Satire, où la décadence de la poésie et de l'éloquence romaine est si énergiquement décrite. Que le stoïcisme est respectable, dans ce passage de la troisième Satire sur les devoirs de l'homme! Boileau lui-même n'a pu embellir l'endroit de la Satire cinquième, où l'avarice exhorte un négociant à s'embarquer. Enfin, il n'y a point de satire de Perse, qui n'offre des peintures pleines de force, des maximes pleines de vérité. On sent, ajoute Sélis, qu'il aime la vertu de bonne-foi; et l'on ne peut le quitter sans l'aimer lui-même. Voilà ce que l'on rapporte de la lecture de Perse : mais il faut, nous le

, il faut se donner la peine d'aller chercher. Disons donc de lui le Tacite, « que chacun y a plus ou moins, selon le degré de ses forces. » N'essayons pas d'y pénétrer trop vite, car cela nous engagerait inutilement dans le labyrinthe où se cachent la plupart de ses commentaires. Le plus ancien de tous est de J. Fontius, qui donna son édition à Venise, en 1480 ou 1481. J. Britanicus, Brescia, 1520, 2-folio, reparut à Lyon, Wolf, 1499, in-4°. Celnibon, dont nous venons de parler, fut publié à Paris, 1605, et aliger disait à propos de ce commentaire, que *la sauce va lait avec le poisson*, expression proverbiale, il est vrai, mais du moins fidèle, de son estime pour l'auteur, et de son injustice pour l'auteur commenté. Les J. Bond ont du moins le mérite de la précision, et celui que nous avons toujours les interprètes, de ne pas d'une manière assez satisfaisante les ténèbres de son auteur. Nous avons à M. Achaintre une nouvelle édition de Perse, revue et corrigée de la bibliothèque du roi, et enrichie de nombreuses variantes, d'un commentaire perpétuel : Firmin Didot, 1812, in-8°. Les satires de Perse se trouvent réunies à la suite de celles de Lucrèce. Les premières éditions du recueil de notre satirique ne remontent pas au-delà de 1476; entretient-on que des conjectures, 1481, époque où parut la première édition avec la marque de l'impression. Peu de manuscrits ont été plus souvent traduits que Perse. On en compte vingt versions, à commen-

cer par celle d'Abel Foulot, qui écrivait dans l'enfance de la langue, en 1544. Deux seulement, parmi celles qui sont en prose, ont échappé au naufrage de toutes les autres : celles de Lemonnier, Paris, 1771, et de Sélys, ibid. (1), 1776 in-8°. Une seule traduction en vers mérite d'être citée, quoique bien loin encore du degré de perfection où son auteur paraît capable de la conduire : elle est de M. Raoul, Meaux, 1812, in-8°. A—D—A.

PERSÉE, dernier roi de Macédoine, était fils de Philippe V et d'une de ses concubines. Elevé au milieu des camps et sous les yeux des plus habiles généraux de son père, il fut chargé, dès l'âge de douze ans, de s'emparer des défilés de la Pélagonie. Il ravagea ensuite les territoires d'Amphiloque et de Dolope, dont les habitants s'étaient révoltés, et acquit, par ces faciles succès, une réputation qu'il ne soutint pas dans la suite. Malgré les flatteries des courtisans, Persée ne pouvait se dissimuler que Démétrius, son frère cadet, l'emportait sur lui par ses qualités personnelles. Il l'accusa d'avoir conspiré contre les jours de leur père, à qui il arracha l'ordre de le faire périr (P. DEXARTARUS, XI, 35). Philippe reconnut trop tard qu'il avait été trompé, et descendit dans la tombe, en maudissant Persée, qui monta (l'an 179 avant J.-C.) sur un trône dont il s'était assuré la possession par un exécrable forfait. Il avait hérité de la haine de Philippe contre les Romains; mais la prudence exigeait qu'il dissimulât ses projets. Il s'empessa donc de renouveler le traité

(1) L'auteur de cet article a donné une édition de Perse, avec ces deux traductions placées en regard, à côté du texte, Paris, Bachelier, 1817, in-12.

d'alliance avec le sénat, et se soumit à payer le tribut imposé à son père, après la victoire remportée sur lui par Flaminius. Soupçonné, peu après, d'avoir fait soulever les Bastarnes, il se hâta de démentir ce bruit, en protestant de sa fidélité et de son dévouement aux intérêts du peuple romain. Le sénat, en admettant ses excuses, l'avertit de prendre garde de ne porter aucune atteinte au traité. Persée n'en continua pas moins de suivre l'exécution de ses plans, et chercha, par tous les moyens, à rendre les Romains odieux, et à leur susciter de nouveaux ennemis. Quelques secrètes qu'eussent été ses démarches, elles furent bientôt connues, et les ambassadeurs du sénat l'invitèrent à justifier sa conduite plus que suspecte. Persée n'osa ni recevoir les ambassadeurs, ni les faire arrêter; mais l'attentat dont il se rendit coupable envers le roi Eumène, allié des Romains, ne laissa plus aucun doute sur la nécessité de lui déclarer la guerre (V. EUMÈNE). Il essaya de la retarder par de nouvelles négociations; et, ayant réuni ses troupes, il entra dans la Thessalie (l'an 165 avant J.-C.) Il remporta d'abord quelques avantages sur le consul Licinius; mais, effrayé lui-même de ses succès, il se hâta d'envoyer des députés au consul, pour lui demander la paix, promettant d'abandonner les villes dont le sort des armes venait de le rendre maître, et de payer l'ancien tribut. Licinius lui répondit que le roi ne pouvait plus être admis à traiter; mais qu'il devait remettre son sort et celui de la Macédoine à la disposition du peuple romain. Toujours favorisé par la fortune, Persée n'osait cependant pas risquer

une bataille rangée : et comme sa cavalerie fut repoussée dans une attaque, il craignait que Licinius ne profitât de cet avantage pour forcer son camp; et il évacua la Thessalie, laissant des garnisons dans les villes capables de faire quelque résistance. Il se jeta ensuite dans la Thrace qu'il ravagea, et prit ou détruisit entièrement la flotte des Romains. L'année suivante, Persée fut encore plus heureux : après avoir battu l'armée du consul Mancinus, il pénétra jusque dans l'Illyrie, où il fit un immense butin. Le nouveau consul (Q. Marcius), persuadé que le moyen le plus prompt de terminer la guerre était d'attaquer Persée dans le cœur de ses états, se décida à franchir les montagnes qui séparent la Thessalie de la Macédoine. Persée, sans s'étonner de cette résolution hardie, se contenta de faire garder les défilés; mais dès qu'il fut informé que le consul approchait, il s'écia, saisi de frayeur : « Je serai donc vaincu sans combattre ! » et il s'enfuit à Pydna, après avoir ordonné de jeter ses trésors à la mer et de brûler sa flotte, afin qu'elle ne tombât pas au pouvoir des vainqueurs. L'indigne lâcheté de Persée sauva l'armée romaine, engagée dans un pays où le manque de vivres aurait suffi pour la détruire. Voyant qu'il n'était pas pour suivi, il reprit un peu de courage, et révoqua les ordres qu'il avait donnés. Heureusement Andronic avait cru pouvoir différer l'incendie de la flotte; mais un service aussi important ne put lui faire trouver grâce devant son maître. Persée le fit assassiner avec tous ceux qui avaient été témoins de sa frayeur, ne voulant pas s'exposer à rougir devant ses sujets. Sentant ensuite qu'il ne

as résister seul aux ef-
Romain, il envoya des
urs dans les différentes
ines ; promit à Gentius ,
ie, de lui compter trois
its, s'il voulait se déclarer
ur, et lui en envoya dix.
is l'intervalle, ce prince
enprisonner les ambassa-
ains qui étaient à sa cour,
ispeusé de lui donner le res-
mme. Son avarice le priva
des Bastarnes, qui l'aban-
, peu de temps avant que
le arrivât dans la Macé-
sée occupait avec son ar-
osition inexpugnable, au-
ont Olympe ; et il se flat-
s Romains se lasseraient
ir assiégé : mais le consul,
né son camp, le poursuivi-
na, où il le défit complè-
(PAUL EMILE). Persée s'é-
sans attendre l'issue du
puissant les marques de la
yale, et prenant son che-
bride, il s'éloigna du che-
r ne pas être reconnu de
s, dont il craignait les re-
rop mérités. Il arriva vers
de la nuit à Pella ; mais,
oyant pas en sûreté, il se
ir Amphipolis, et passa,
résors et ses enfants, dans
mothrace. Avant de s'em-
il avait envoyé des dé-
aul Emile, pour lui deman-
x ; mais le consul, voyant
ait encore le titre de roi,
ses ambassadeurs sans ré-
rsée s'était réfugié dans le
: Castor, regardé comme
nviolable ; et il y avait été
sa famille et par ses ser-
s plus dévoués. Parmi eux
it Evandre de Crète, que
ait chargé autrefois d'as-

sassiner le roi Eumène. Les Romains
demandèrent qu'il fût obligé de se
justifier de l'accusation qui pesait
sur sa tête ; et Persée, craignant
qu'Évandre ne déclarât que c'était
par son ordre qu'il avait agi, le fit
tuer. Ce nouveau crime acheva de
rendre Persée odieux aux habitants
de Samothrace. Cette île ne lui pa-
raissant plus assez sûre, il traita
avec un marchand, pour être reçu
à bord de son vaisseau : mais, abu-
sé par ce traître, qui lui enleva une
partie de ses trésors, et privé de ses
enfants, il crut devoir s'abandon-
ner à la clémence de Paul Emile,
qui eut pour lui tous les égards que
commandaient ses malheurs. Il sui-
vit à Rome le consul victorieux, et
servit d'ornement à son triomphe.
Persée fit prier Paul Emile de lui
épargner cet affront : « Il a tou-
» jours été le maître, répondit le
» romain, d'éviter la honte qu'il
» appréhende, et il l'est encore
» aujourd'hui. » Il ne comprit pas
cette réponse. Après avoir présenté
au peuple romain le spectacle d'un
roi tombé dans le dernier degré de
l'humiliation, il alla achever ses
jours dans une prison, où il se lais-
sa mourir de faim, vers l'an 167
avant J.-C. Il avait régné onze ans.
L'un de ses fils, nommé Philippe,
apprit la langue latine, et exerça
depuis à Rome la charge de greffier.
Les traits de la figure de Persée nous
ont été conservés dans un médaillon
d'argent, gravé dans l'*Iconographie
grecque* de Visconti, pl. 40, fig. 11,
tome II, p. 230. W—s.

PERSIUS (GAIUS), orateur ro-
main, et le plus savant homme de
son temps, était pour cette raison
même exclu, par Lucilius, du nom-
bre des personnes qu'il souhaitait
d'avoir pour juges de ses produc-

tions (*V.* l'art. LUCILIUS, et Cicéron, de l'*Orateur*, II, 6). Après avoir rempli les charges de questeur et de tribun du peuple, il fut élu préteur, l'an 620 (avant J.-C. 132). On lui attribuait généralement une *Harangue* contre Gracchus, regardée comme un chef-d'œuvre à une époque où les Romains commençaient à cultiver l'éloquence : Cicéron, qui apprécie cette pièce à sa valeur, pense que C. Fannius en était le véritable auteur (*V.* FANNIUS). Il paraît certain que Persius avait composé plusieurs ouvrages ; mais il n'en reste pas un seul fragment. W—s.

PERSONA (GOBELIN), chroniqueur, né en 1358, dans la Westphalie, visita l'Italie, où les lettres commençaient à naître, et dut à ses talents l'accueil qu'il reçut à Rome de plusieurs prélats. Il embrassa l'état ecclésiastique, fut nommé, en 1389, recteur de l'église de la Trinité, à Paderborn, et employa pour la décorer, la plus grande partie de ses revenus. Désigné ensuite curé d'une des principales paroisses de cette ville, il crut devoir s'élever en chaire contre une ordonnance des magistrats qu'il jugeait attentatoire aux droits du Saint-Siège : mais l'ardeur de son zèle lui suscita tant de tracasseries, qu'il fut obligé de résigner sa cure. Nommé official, vers 1406, il fut chargé, par l'évêque, d'introduire la réforme dans le convent des Bénédictins de Paderborn. La sévérité avec laquelle il s'acquitta de cette commission, lui attira encore des ennemis ; et, à l'en croire, ou aurait tenté de le faire périr par le poison. Voyant sa vie menacée, il transféra, avec l'autorisation de l'évêque, l'officialité à Bielsfeld, et fut fait doyen de la collégiale de cette ville. De nouveaux

chagrins le décidèrent à se retirer au monde : il embrassa la vie monastique à Badeken ; où il mourut vers l'année 1420. C'était un homme laborieux, mais roide et inhumain. On a de lui : *Cosmodromium est Chronicon universale continens res ecclesiæ Et reipublice orbis condito usque ad ann. 1418*. Cette chronique fut tirée de la poussière par H. Meibomius, qui la publia, précédée de l'éloge de l'auteur, Francfort, 1599, et elle a été insérée par Meibomius, dans le tome 1^{er} des *Germanicar. rerum* (*V.* BOM). Persona montre plus de jugement et de critique qu'on ne trouve dans les historiens contemporains ; et son ouvrage est très utile pour le temps où il a vécu. Krantz a transcrit des pages de cette chronique dans la *Historia Paderbornensis*, sans indiquer la source où il puisait. On attribue encore à Persona : *Vita S. Meibomii Paderbornensis diaconi et prioris*. Cette vie a été publiée par Surius, au 5 octobre, avec des changements dans le style. Brower l'a donnée telle qu'elle est sortie de la plume de Persona, dans le recueil intitulé : *Sidera illu.* etc. (*V.* Chr. BROWER, VI), les Bollandistes l'ont insérée dans leur *Recueil* (octobre, tome 216-25), revue sur un manuscrit de Bodeken, par le P. Georncfeldt, et accompagnée d'un commentaire. Nicéron a inséré, tome xv de ses *Mémoires*, de Persona, tirée de son *Éloge* Meibomius, qu'ont abrégé tous les écrivains. V

PERSONA (CHRISTOPHE), chroniqueur, né, vers 1416, à Ronneville, d'une famille patricienne, all

nople, où il demeura
mées pour s'instruire à
angue grecque, qui fut,
jet de toutes ses études.
r, il entra dans la con-
es Guillelmites (*V. S.*
de Malavalle, XIX,
fut élu prieur du mo-
Sainte-Balbine. A la de-
sèbre Théod. Gaza, il
de traduire en latin
Origène contre Celse,
Nicolas V venait de fai-
n manuscrit à Constan-
présenta son ouvrage à
il lui en témoigna sa sa-
e pontife mourut avant
vé l'occasion de recom-
ma : mais son successeur
III) le nomma, en 1484,
recteur de la bibliothè-
an. Persona ne jouit que
s de cet emploi honora-
rut de la peste, non en
vers la fin de 1485,
prouvé Gaëtan Marini
herches sur les archiâ-
aux (*V. MARINI*), et fut
is l'église Saint-Marcel,
rait son épitaphe, rap-
Apostolo Zéno, dans la
ressante qu'il a publiée
vain (1). Les contempo-
t la modestie de Persona
de ses mœurs. Il a tra-
i : I. *Vingt-cinq Homé-*
Jean Chrysostome, Ro-
te, in-4°. Cette rare édi-
être sortie des presses de
s 1470 (Voy. Laire et
De Typogr. romanâ) :

ce, publiée par Apost. Zéno, dans
a Journal de Venise, se retrouve
ia *Festum*, II, 139 et suiv. Le P.
éré un extrait dans le tome XV des
ervir à l'Histoire des hommes illus-
raluschi, personne n'a parlé avec
de notre traducteur, que Giuliano
uerra, e celi.

elle a été reproduite, page pour pa-
ge, Bologne, 1475. II. Des *Com-*
mentaires sur les Épîtres de saint
Paul, Rome, 1477, in-fol.; ibid.,
1496 (2), même format. Ces Com-
mentaires, attribués par erreur à
saint Athanase, ont été insérés, de
la version de Persona, dans l'édi-
tion des *Œuvres* de ce Père, publiée
à Lyon, en 1532. On les a restitués
depuis à Théophylacte, métropoli-
tain de la Bulgarie; mais Latino, La-
tini les lui enlève, pour les donner
à un certain Athanase, moine à Con-
stantinople, dans le treizième siècle.
III. L'*Ouvrage d'Origène contre*
Celse, Rome, 1481, in-fol. Cette
édition, très-rare, est précédée de
la *Lettre* que Th. Gaza écrivit à Per-
sona, pour l'engager à se charger
d'une traduction attendue avec im-
patience. Comme elle contient des
détails sur les premiers travaux lit-
téraires de Persona, Apost. Zéno a
jugé à propos de l'insérer dans la
Notice dont on a parlé. La version
de Persona a été reproduite à Veni-
se, 1514, in-fol., et à Bâle, 1536,
avec celle des autres *Ouvrages* d'O-
rigène. IV. *L'Histoire de la guerre*
des Goths, par Procope, Rome,
1509, in-fol. Il ne fit, dit-on, sa
traduction que pour dévoiler l'insi-
gne plagiat de Léon. Aretin, qui s'é-
tait approprié l'Histoire de Proco-
pe, dont il croyait posséder l'unique
exemplaire (*V. BRUNI*, VI, 121) :
cette version est extrêmement défec-
tueuse. Adr. Junius, Bonay. Vulca-
nius, Vossius, etc., en ont signalé tou-
tes les imperfections; Vossius surtout
n'a pas épargné les reproches ni les
insultes au malheureux traducteur,
qu'il déclare *ineptissimus* : mais Zé-

(1) Quelques bibliographes citent une édition de
1473, qui ne doit évidemment sa prétendue exis-
tence qu'à une transposition de chiffres.

no prétend qu'on doit rejeter une grande partie des fautes dont fourmille cette version, sur l'extrême in-correction du manuscrit dont Persona s'est servi. V. *L'Histoire d'Agathias*, continuateur de Procope, *ibid.*, 1516, in-fol.; Augsbourg, 1519, in-4°, et, avec la traduction de l'Histoire de Procope, celle de Bruni, etc., Bâle, 1531. On attribue encore à Persona des *Traductions* inédites de quelques *Opuscules* de Théophylacte et de Libanius, et un recueil de Lettres (*Epistolarum ad diversos liber unus*), cité par Trithem et Prosp. Mandosio, dont on ignore le sort. W—s.

PERSONNE. Voy. ROBERVAL.

PERTARITE, roi des Lombards, qui a fourni au grand Corneille le sujet d'une de ses tragédies, était fils d'Aribert. Ce dernier, mort en 661, avait appelé ses deux fils, Pertarite et Godebert, à lui succéder : il avait donné au premier, Milan pour capitale, et au second, Pavie, et il avait partagé entre eux le royaume, avec une apparente égalité. Mais la jalousie des deux frères rendit bientôt ce partage funeste à l'un et malheureux pour l'autre. Godebert implora l'assistance de Grimoald, duc de Bénévent (V. GODEBERT et GRIMOALD); et ayant ensuite laissé percer des soupçons contre ce puissant auxiliaire, celui-ci, pour se venger, le massacra, en 662, dans son propre palais : il s'empara aussitôt du royaume de Pavie, et marcha ensuite contre Milan. Pertarite effrayé s'enfuit de sa capitale, laissant sa femme et son fils entre les mains du vainqueur. Il chercha d'abord un refuge dans la Pannonie, auprès du caghan ou roi des Avars; mais bientôt Grimoald, dont la puissance était redoutée de tous ses voi-

sins, l'y fit redemander : il même au caghan, un bois de sols d'or, pour l'engager à li son hôte. Ce roi païen re violer l'hospitalité; mais il lut pas non plus l'exercer plus temps : déclarant à Pertarite ne voulait point exposer ses la guerre dont le menaçait le r bard, et qu'il ne se sentait pas de le défendre, il le pria de cl un autre asile. Pertarite, qu dait déjà comme le comble de de vivre en fugitif chez une barbare, et qui soupirait a moment de retourner dans trie, prit la résolution ha se confier à la générosité d moald, et de venir lui-même tre entre ses mains. Arrivé s tement à Lodi, il envoya Ot son plus fidèle serviteur, a sa venue, et demander la s sion de finir ses jours au mil siens, dans l'obscurité. Gri touché de cette noble con engagea sa parole royale p sûreté de son hôte; il lui ass palais à Pavie, et, à son a il l'accueillit avec la plus l cordialité. Mais tous les Lo qui devaient quelque reconn à Pertarite ou à son père A tous les ennemis de Grimoal ceux qui étaient jaloux de s vation subite, s'empressèren nir rendre hommage à leur maître, et de lui offrir leur ces. Bientôt Grimoald se vit abandonné dans son palais; put plus douter qu'en co près de lui un hôte aussi da il ne s'exposât à perdre sa ne. Il prit donc ses mesu faire arrêter Pertarite, da qui devait suivre un grand r doutant pas qu'avec tous se

ût plongé dans le sommeil. Mais Pertarite fut averti et : pendant le repas , son épouse eut soin de remplir l'eau sa coupe d'argent , les gardes et les courtisans s'étaient mis hors d'écouter leurs ordres. Pertarite en esclave , portant un collier d'épaules , et paraissant un esclave , qui le menaçait , il se fit sortir de ceux qui devaient être sortis de Pavie , en traversant les murs avec des échelles enlevant ensuite des chevaux au pâturage , il prit la route d'Asti , d'où il se rendit en France. Onulphe , et un vassal de Pertarite , qui , d'ailleurs assisté dans sa fuite , demeurés au palais pour quelque temps secrète , furent par Grimoald de leur fierté renvoyés à leur maître , et présents. Clotaire III , alors en France , se détachant du prince fugitif , l'Italie , en 665 , pour le trône ; mais il fut battu à Asti , par Grimoald , et se retira. En 670 , Clotaire ; et Pertarite , informé que l'empereur avait bien accueilli les ambassadeurs de Grimoald , il fut nouveau d'être livré à son maître et se mit en route pour l'Italie : mais il avait à peine commencé son voyage , qu'il fut rappelé par son maître qui lui annonçait la mort de son père. Il se rapprocha des frontières pour retrouver celui qui lui avait donné cet avis important pour miraculeux , et se rendit vers les frontières d'Italie , en attendant devant lui un homme qui devait s'informer de ses nouvelles. Cet homme revint

au-devant de Pertarite , jusqu'aux confins de son royaume , avec les grands officiers de la couronne , et une multitude de Lombards , qui saluèrent Pertarite du nom de roi , et lui prodiguèrent les marques de leur affection. Grimoald était mort en effet d'une hémorrhagie , et toute la nation retournait avec empressement à son ancien roi. Pertarite remonta sur le trône , en 671 , après neuf ans d'exil : sa femme Rodelinde , et son fils Cunibert , demeurés prisonniers dans sa fuite , et envoyés comme otages à Bénévent , lui furent rendus par Romuald , fils de Grimoald , qui régnait alors dans ce grand duché , et qui ne chercha point à troubler la nouvelle élection de Pertarite. Celui-ci gouverna ses états avec sagesse. En 678 , il s'associa son fils Cunibert , pour lui assurer la succession au trône ; et , en 680 , il réprima la révolte d'Alachis , duc de Trente. Ce furent presque les seuls événements de ce règne tout pacifique. Pertarite mourut en 688 , après avoir mérité l'amour de ses sujets. Son fils Cunibert lui succéda. S. S.—1.

PERTHUIS DE LAILLEVAUT (LÉON DE) , ingénieur et agronome , né à Germini-l'Évêque , près Meaux , le 11 avril 1757 , fut admis , en 1772 , dans l'école de Rebas , et dans celle de Mézières , où il montra de l'aptitude pour les sciences exactes , et du goût pour le dessin et la mécanique. Il entra dans le génie militaire à l'âge de dix-huit ans , et fut chargé , en 1778 , avec deux autres officiers , de construire le fort de Châteauneuf , qui sert de défense à la ville de St.-Malo. Ayant quitté le service , il se retira , en 1791 , à la campagne , où il se livra aux travaux de l'agriculture. Il rédigea et publia , en 1800 et en 1803 , des matériaux sur l'a-

ménagement et la restauration des brèts, que son père avait ramassés pendant sa vie. Il fit aussi paraître, au nom de son père et au sien, un second ouvrage, sur les moyens d'augmenter la potasse en France. Il fut couronné par la société d'agriculture de Paris, pour un *Mémoire sur l'art de perfectionner les constructions rurales*, qui fut imprimé en 1805, in-4°. Outre un grand nombre de Rapports faits à la société d'agriculture de Paris, dont il était membre, il a concouru à l'édition d'Olivier de Serres donnée par cette société, au Dictionnaire d'agriculture de Déterville, et il a publié un *Mémoire sur l'amélioration des prairies naturelles et sur leur irrigation* (1805, in-8°, fig.), où l'on reconnaît un auteur qui a su joindre aux notions théoriques celles d'une pratique éclairée. Perthuis possédait aussi des connaissances en administration, et il fut pendant douze ans, membre du conseil-général du département de l'Yonne. Il est mort à Paris, le 17 octobre 1818. L—IE.

PERTINAX (PUBLIUS-HELVIVS), empereur romain, naquit, le 1^{er} août 126, à Villa Martis, près d'Alba Pompeia, dans la Ligurie (aujourd'hui Albe dans le Montferrat). Il était fils d'un affranchi, qui faisait un commerce considérable de bois séché ou de charbon (1). Son éducation fut très-soignée. On cite, parmi ses instituteurs, Sulpitius Apollinaris, grammairien, dont Aulugelle parle avec éloge. Les progrès de Pertinax furent si remarquables, qu'après la mort de son maître, il ouvrit une école dans la Ligurie. Fatigué d'une profession si opposée

à ses goûts, il em
armes, servit av
guerre contre les
par son mérite,
portants. Accusé
fut révoqué; mai
formé de la cond
de Pertinax, l'adi
confia le comman
gion, stationnée
pays des Noriques
grands services de
manie, et il en fi
son élévation au
dius Julianus. Il
étouffer les trou
l'Orient par Cassi
sius, VIII, 309)
bares au-delà du
verna successive
sies, la Dace et
partout des peupl
où il n'était poin
admission au sér
Perpennis, dans
ce. Sans se plain
rigoureux, qui l
ont les gens de l
plaire, il empl
embellir Villa
truire des bât
il ne voulut p
cabane de soi
rappelait la
mier état. Au
mode le tira
dans la Gra
ser la réve
fermeté, P
discipline
toutes sor
mandé se
que, ave
son reto
de fois
Rome.
par les

(1) Capitolin dit que le jeune Helvius fut surnommé *Pertinax*, à cause de l'opiniâtreté qu'il mit à continuer le commerce de son père.

, IX, 368), les conjurés, la nuit, trouver Pertinax et l'obligèrent à se laisser aller au camp des prétoriens, élu empereur. Son élection fut confirmée par le sénat, qui, le même jour, le titre de patrie. Pertinax repoussa toutes les flatteuses offres que la flatterie offrait à sa femme; et il s'opposa à ce que son fils fût créé César, disant : « Je n'y consentirai que quand il sera digne. » Il déclara qu'il ne voulait pas que les Antonins pour modeste que personne ne serait puni pour crime de lèse-majesté, et réhabilita les bannis, et réhabilita les bannis, et réhabilita les bannis de ceux qui avaient été punis sous ce prétexte, du dernier règne. Il révoqua les lois, et priva de leur emploi ceux qui avaient favorisé les désordres, qui s'en étaient rendus coupables. Il publia une loi sur les impôts, et déclara qu'il n'accepterait pas de legs, au préjudice des pauvres. Il obligea les affranchis de Commode à verser aux pauvres les sommes qu'ils avaient eues pour vendre les meubles de l'empereur, pour payer les dettes de l'empire, et porta une telle économie sur les dépenses, qu'il crut pouvoir diminuer les impôts. En annonçant de réformer les abus, il fit un grand nombre de lois; il souleva les prétoriens contre l'ancienne discipline; les libérations, ourdies par ses flatteurs, menacèrent bientôt un prince qui rappelait à la mémoire aux Romains. Il n'en fut pas moins l'exécution des lois, quand les prétoriens, mécontents, se rendent à lui et y pénétrèrent en tumulte.

Pertinax va au-devant des révoltés, et leur parle avec tant de fermeté et de douceur, qu'ils se disposaient à se retirer : mais, au même instant, ce prince est frappé d'un coup de lance à la poitrine (2); il enveloppe sa tête de son manteau, et tombe en priant les dieux de ne point laisser cet attentat impuni : aussitôt les prétoriens furieux le percent de leurs épées, et lui coupent la tête, le 18 mars 193. Il était âgé de près de soixante-sept ans, et n'avait régné que quatre-vingt-sept jours. Capitolin lui reproche de mauvaises mœurs et une avarice sordide. Dion et Hérodien, auteurs contemporains, ne lui donnent que des éloges. La mémoire de Pertinax resta chère aux Romains; et, s'ils ne purent faire entendre leurs vœux, sous le règne éphémère et sanglant de Didius Julianus (V. DIDIUS, XI, 327), ils ne tardèrent pas pourtant de réclamer en sa faveur les honneurs de l'apothéose (V. SEPT. SÉVÈRE). Titiana, fille du sénateur Sulpitien et femme de Pertinax, acheva dans l'obscurité une vie pleine de scandale. — Helvius PERTINAX, son fils, fut tué, l'an 216, par l'ordre de Caracalla, pour s'être permis de dire que, parmi les surnoms glorieux décernés à ce prince, on avait oublié celui de *Gétique*, qu'il avait si bien mérité par le meurtre de Géta, son frère (V. GÉTA). On a des médailles de Pertinax, en toutes sortes de métaux; mais elles sont très-rares, à cause de la brièveté de son règne. (Voyez l'Éloge historique de cet empereur, par le comte Bava de Saint-Paul, dans les *Piemontesi illustri*, tome 1, p. 3). W—s.

(2) L'histoire a conservé le nom du prétorien qui frappa le premier Pertinax; il se nommait *Perennius*, et il était originaire du second Germanie.

PERUGIN (**PIETRO - VANUCCI**, plus généralement connu sous le nom de) naquit à Città della Pieve, en 1446, et non à Pérouse, comme l'avancent la plupart des historiens qui ont écrit la vie de ce peintre (1). Lorsqu'il vint à Florence, il ne possédait absolument rien. Il demeura plusieurs mois dans cette ville, n'ayant d'autre lit qu'un coffre, et gagnant à peine de quoi se nourrir; enfin son travail opiniâtre surmonta sa mauvaise fortune. Si l'on en croit Vasari, il fut élève d'un peintre de peu de renom; Bottari conjecture que ce fut Pietro de Pérouse; à Foligno, la tradition lui donne pour maître Nicolas Alunno (2). Quoique le style du Pérugin ait toujours un peu de sécheresse et de crudité, il ne porte pas ces défauts plus loin que les autres peintres de son époque. Quelquefois il semble un peu pauvre dans la manière de draper ses figures. Ses manteaux, ses tuniques, sont un peu écourtés, et paraissent trop étroits; mais il compense bien ces défauts par la grâce de ses têtes, surtout celles de jeunes gens et de femmes. C'est par-là qu'il l'emporte de beaucoup sur tous ses contemporains, ainsi que par la grâce des mouvements et l'amabilité du coloris. Ces fonds azurés, qui donnent tant de saillie aux figures; ces teintes verdâ-

(1) Le Pérugin signait ses tableaux du nom de *Castro plebis*, aujourd'hui *Città della Pieve*. Selon Pascoli, son père était né dans cette ville: il se transporta ensuite à Pérouse, où naquit Pietro Pérugin; mais il est plus vraisemblable qu'il vit aussi le jour à Città della Pieve, et qu'il ne prit le nom de Pérugin que lorsqu'il vint s'établir à Pérouse, où il fut honoré du droit de cité.

(2) Mariette avance que le Pérugin fit de grands progrès à Pérouse, dans l'école de Bonfigli et de Pierre della Francesca, surnommé *il Borgnese*. Cependant, comme il n'avait que douze ans lorsque le Borgnese devint aveugle, on doit regarder cette opinion comme une fable. Suivant une autre tradition, lorsqu'il vint à Florence, il s'était mis au nombre des élèves de Verocchio. Le P. Resta, dans la cinquième de ses lettres, insérées au recueil de Bottari, prouve assez bien que cette opinion est mal fondée.

tres, ces tons rosés et marécageux, ces paysages, cette perspective se dégradant avec la distance, et dont Florence n'avait jamais vu le spectacle; ces édifices, dont l'architecture est si noble et si riche, ne peuvent s'empêcher d'attirer l'œil sur ses tableaux à l'huile et à fresque, qui existent encore en si grand nombre, les dont il a orné les vitrines de la ville de Pérouse et de Rome. Ces tableaux d'autel manquent de variété. Le tableau des *Scènes de la vie de Jésus-Christ*, qu'il fit pour l'église de Saint-Etienne, est regardé comme un exemple d'un tableau distribué et bien composé. Le Pérugin ne chercha point de nouvelles inventions. Ses *Dépositions de croix* sont très-nombreuses, se ressemblent toutes. Ainsi, c'est la même composition qu'il a employée dans les *Ascensions de Jésus-Christ*, les *Assomptions de la Vierge*, qu'il fit pour la ville de Bologne, à Florence, etc. On sait que, dans ces compositions, même, on lui en faisait faire, et qu'il se contentait de les copier. Du moins il ne pillait pas les tableaux du Mariage de Cana, qui est un des spectacles les plus beaux que la ville de Pérouse offre à la vue. Pour ainsi dire, le Pérugin a répandues dans un grand nombre de villes. Dans ses compositions, suivant l'opinion des plus habiles connaisseurs, il montre peu de variété dans les idées, plus de variété dans les formes, et plus d'harmonie générale dans les tableaux. Son chef-d'œuvre est l'admirable suite

orné la *Salle du change* à , et dans les quelles il a représentés plusieurs traits de l'Évangile, ses personnages de l'Ancien-Testament, et son propre portrait, ses compatriotes reconnaissent ajouté un Éloge pompeux de Raphaël, et il semble s'approcher de Raphaël lui-même, dans l'un de ses tableaux, qu'on attribue à ses dernières années. La *Sainte-Famille*, que l'on a à la Chartreuse de Pérouse. On en dire autant de quelques peintures de sa main, qui passent pour des miniatures, telles que celles qui ornent l'église de Saint-Pierre de la même ville. Il n'a rien fait de plus agréable qu'un fini plus précieux dans ses nombreux petits tableaux qu'il étudiait avec tant de soin; on ne parle point ici de ceux qui sont attribués, en bien plus grand nombre, en ombre encore, mais qui sont de ses élèves. Il existe quelques-unes de ses productions authentiques dans la galerie de Florence. Dans l'église de Sainte-Claire de Pérouse, que l'on voit sa belle *Ascension de Croix* et quelques tableaux remarquables : mais surtout des *Saintes-Familles* que l'on trouve dans quelques-unes des églises particulières de cette ville, comme étant de sa main, mais on n'en sont point. Parmi ses disciples les plus célèbres, on compte le peintre Niccolò Piccinino, Jérôme Genga, Jean de Uffizi, surnommé le Spagna, et Louis-André d'Assise, l'un des petits disciples de Raphaël. Lorsque Sixte IV eut bâti au Vatican la chapelle Sixtine, il appela, pour embellir, les peintres les plus célèbres de l'Italie. C'est de la Toscane qu'il vint le plus grand nombre.

xxxiii.

Parmi eux se trouvait le Pérugin, né sujet de ce pontife, mais qui s'était perfectionné à Florence. C'est lui qui fut la tige de cette école romaine, laquelle devint bientôt la première de toutes. Les productions qu'on devait jusqu'alors à l'école de Florence, n'avaient point encore acquis leur maturité. Mais le Pérugin est à-la-fois son Masaccio, son Ghirlandaio; il est enfin son tout. Mais ce qui fait à jamais sa gloire, c'est d'avoir été le maître de Raphaël, qui s'est représenté comme son disciple, avec lui, dans le tableau de l'*École d'Athènes*. Le Musée du Louvre possède deux tableaux du Pérugin; l'un représente le *Combat de la Chasteté contre l'Amour*; l'autre, *Jésus-Christ ressuscité, qui apparaît à la Madeleine*. Sur le troisième plan, vers la gauche du spectateur, on aperçoit, près du monument, au milieu des soldats renversés par la frayeur, Jésus-Christ sorti du tombeau, s'élevant dans les airs. C'est un exemple de duplicité d'action, commun parmi les peintres de cette époque, et dont on a reproché à Raphaël lui-même de n'avoir pas toujours su se préserver. Cependant les avis sont partagés sur le véritable nom de l'auteur de ce tableau, qui est attribué par quelques personnes à Mariotto Albertinelli. Le Musée du Louvre possédait cinq autres tableaux de ce maître : I. *La Vierge et l'Enfant Jésus recevant l'hommage des saints protecteurs de la ville de Pérouse*; l'un des plus beaux ouvrages du Pérugin. II. *La Résurrection du Christ*. III. *La Vierge, l'Enfant Jésus, saint Jérôme et saint Augustin*. IV. *L'Ascension du Christ en présence de la Vierge et des disciples*. On croit que la figure de l'apôtre placé

derrière saint Jean, est le portrait du Pérugin. V. *La Vierge et l'Enfant Jésus transportés dans les airs au milieu d'une gloire d'esprits célestes*. Ces tableaux ont été rendus, en 1815, à Canova, commissaire du pape. Au talent de peintre, le Pérugin ne joignait pas une des vertus qui distinguent ordinairement les grands artistes, le désintéressement. Au vice opposé, il ajoutait une profonde défiance envers toutes les personnes qui l'approchaient. Dans les fréquents voyages qu'il faisait de Castello della Piève à Pérouse, il avait coutume d'emporter avec lui tout son argent. Des voleurs, qui connaissaient son habitude, l'attendirent un jour sur la route, le dépouillèrent de tout ce qu'il portait. Quoique ses nombreux protecteurs l'eussent en grande partie dédommagé de cette perte, il y fut tellement sensible, qu'il en pensa mourir de chagrin. Vasari l'accuse d'avoir manqué de religion, et dit qu'on ne put jamais le faire croire à l'immortalité de l'âme. Il ajoute même que Pérugin rejeta toujours avec obstination et avec des *paroles analogues à la dureté de sa tête de porphyre*, tout conseil de suivre de meilleurs principes; et qu'il n'eut jamais de confiance que dans les dons de la fortune. Ses travaux lui avaient acquis des biens considérables. Il se fit construire plusieurs maisons à Florence, et acheta de bonnes terres dans les environs de Pérouse et de Castello della Piève. Il avait épousé une femme jeune et belle, dont il eut plusieurs enfans, mais qui ne se sont point fait connaître dans la même carrière que lui. Il s'était retiré, sur la fin de ses jours, à Castello della Piève; il y mourut, en 1524, à l'âge de soixante-dix-huit ans. On

peut voir de plus amples détails cet artiste dans les *Lettere pittor Perugine*, particulièrement dans septième lettre. Quant à ses ouvrages on peut consulter un petit volume in-16, rédigé avec beaucoup de soin par Jean-François Morelli, de Pérouse, et publié dans cette ville en 1683, sous ce titre : *Brevi notizie delle pitture e sculture che adornano l'augusta città di Perugia* dédié au comte Horace Ferretti. Vasiglioli a donné une Notice sur un autographe du Pérugin, dans le journal des *Arcadi* de Rome, 1819, 8^e, cahiers 12, 13 et 14. — Le chevalier PERUGINO, dont le véritable nom est Jean-Dominique Cerrinaquit à Pérouse, en 1609, et fut élève du Guide. Les tableaux qu'il exécuta sous la direction de ce maître, qui souvent les retouchait, sont pour aussi beaux que ceux du Guide lui-même. Dans ceux où il a livré à ses propres inspirations son style est tout différent. Il fut l'élève et le compagnon, dans l'école du Guide, de Louis Scaramuccia; et maître employa conjointement ses talents dans plusieurs des grands ouvrages qu'il a exécutés à Rome. Ses tableaux remarquables que le pape Cerrini, lui obtinrent du pape le titre de chevalier; et c'est de ce lieu et du lieu de sa naissance qu'il prit lui-même le nom de chevalier Perugino, sous lequel il est connu. Il mourut en 1681. P—

PERUSE (JEAN DE LA), français, né vers 1530, à Avignon, fit ses études à Paris, où il lia d'une étroite amitié avec saint Remi Belleau, Jodelle, et autres beaux-esprits de son temps. Les confrères de la Passion lui refusèrent de représenter la *Cleopâtre*. Jodelle, la première pièce qu'il

une idée de ce qu'était l'antiquité chez les anciens. La chargea d'y jouer un rôle, imita aussi bien qu'il pouva, privé de tout modèle (Lett. XXI, 586). Après avoir terminé ses études, il se rendit à la ville célèbre alors par son mérite, et par l'accueil distingué qu'y faisaient les amis des lettres. Il mourut dans les environs de Florence, vers 1556, à la fleur de son âge, regretté pour ses belles études et pour ses talents, dont ses contemporains avaient une si haute idée, qu'ils le considéraient comme l'*Euripide* de son siècle. Il laissa imparfaite la traduction de Sénèque de Sainte-Marthe (voy. la *Biblioth. de France*, t. V, 151). Cette pièce, qui est un fragment de Sénèque, n'était pas de Pasquier, trop déconvenu, mais elle fut toutefois, par malheur, égarée et accompagnée de la fautive qu'elle méritait (V. Les *Revue*, t. VI). Elle fut imprimée par Guill. Bouchet, et Boiceau, tous deux amis de Pasquier. Poitiers, Mame, 1611, in-4°. A la suite de cette pièce on a rassemblé toutes les œuvres de ce jeune auteur, qui consistaient en Odes, des Épigrammes, Sonnets, etc. L'abbé de La Motte a donné une analyse intéressante de ce Recueil, dans le tome XII de son *Recueil de poésies françaises*, pag. 52. La première édition des Œuvres de Pasquier est très-rare. Elle a été publiée une seconde, qui n'est pas assez recherchée des amateurs de l'ancienne poésie, Paris, chez la Cour, 1777, in-12. (V. Cl. de la Harpe, t. V, 199.) W—s.

PERUZZI BALTHASAR, peintre, né en 1481, dans la partie du territoire de Volterre, qui dépendait

de la république de Florence. Son père était de Sienne; et c'est dans cette ville que le jeune Balthasar, après avoir manifesté de rares dispositions pour le dessin, se livra entièrement à cet art, dans l'espoir de soulager ses parents. S'étant rendu à Rome, vers la fin du règne d'Alexandre VI, il connut, il admira, il imita Raphaël, surtout dans les *Saintes-Familles*; quelques-uns même prétendent qu'il fut son élève: ce qu'il y a de certain, c'est qu'il s'en approcha de beaucoup dans ses peintures à fresque. Tel est le *Jugement de Paris*, que l'on voit dans le château de Belcaro, et qui passe pour son meilleur ouvrage. Telle est encore la célèbre fresque où la *Sibylle prédit à Auguste l'ensauvagement de la Fierge*. Cette peinture, qu'il exécuta à la fontaine *Guesta* de Sienne, est regardée comme une des plus belles productions que renferme cette ville. Il a su donner à son personnage un caractère d'enthousiasme si divin, qu'il le cède peu à Raphaël, qui a traité le même sujet; et que le Guide et le Guerchin, dont on cite tant les Sibylles, n'ont rien fait de plus beau. Ses tableaux d'autel et de galerie, à l'huile, sont extrêmement rares; et l'on ne connaît de lui comme authentique en ce genre, qu'un tableau composé de trois demi-figures, représentant la *Vierge entre saint Jean-Baptiste et saint Jérôme*, que l'on conserve précieusement à Torre Balbiana, à dix-huit milles de Sienne. Peruzzi fut chargé de quelques travaux dans les environs de Rome, et revint dans cette ville, pour y étudier l'architecture; mais il ne put tirer alors un bon parti de ses connaissances en ce genre, attendu la grande réputation de Bramante, qui, à cette époque, était l'architecte

le plus en vogue. Il s'appliqua donc à la perspective, et fut chargé de la décoration *théâtrale* des pièces que le pape Léon X faisait jouer à sa cour. Cependant, ayant eu à peindre la façade de la maison d'un messer Ulysse de Fano, il y représenta quelques traits de la vie d'Ulysse, qui fixèrent l'attention des connaisseurs; et c'est d'après ses dessins que fut bâti le célèbre palais de la Farnesine, que Sébastien del Piombo et Raphaël ornèrent de leurs ouvrages, et où lui-même peignit la perspective de la salle, et l'*Histoire de Méduse*, dans la galerie qui donne sur le jardin. Parmi les tableaux qu'il exécuta vers cette époque, on distingue la *Présentation de Jésus-Christ au Temple*, que l'on voit dans l'église de la Paix; il a cherché à y réunir la manière de Raphaël et celle de Jules Romain, et il s'y montre aussi entendu dans la composition qu'habile à exprimer les sentiments de l'âme. Lorsque le duc Julien de Médicis fut nommé gonfalonier de l'Église, Peruzzi fut chargé de faire un des six grands tableaux qui devaient orner son entrée triomphale à Rome; il y peignit *Tarpeïa livrant le Capitole aux Gaulois*, et l'on admira les décorations qu'il fit pour les représentations qui eurent lieu en cette occasion. Appelé à Bologne pour refaire la façade de l'église de Saint-Pétrone, il fut accueilli avec distinction par le comte Bentivoglio, qui le logea chez lui. Il y exécuta quantité de plans et de modèles pour cet édifice, dont il avait intention de conserver tout ce qui existait, en tâchant de raccorder adroitement les nouvelles constructions avec les anciennes. Pendant son séjour à Bologne, il fit, pour le comte Bentivoglio, un admirable dessin de l'*Ado-*

ration des Mages, que l'on conserve précieusement à Florence, et ce seigneur fit exécuter dans la par Jérôme Trevigi. Peruzzi travailla encore pour d'autres églises; et sur ses plans que furent construites les fortifications de Sienne. Ses travaux commençaient à lui donner une aisance dont sa modération ne voulait se contenter, quand lors de Rome, en 1527, il fut fait prisonnier par les Espagnols, et soumis à de mauvais traitements. Loin d'être reconnu pour peintre, ils l'obligèrent à faire le portrait du roi de France, de Bourbon, leur général, qui venait d'être tué. Peruzzi, échappé de cette manière, se rendit à Sienne, lorsqu'il fut surpris par un parti ennemi: il n'arriva dans la ville qu'entièrement dépouillé; son talent rétablit bientôt ses ressources: la ville même pourvut à sa subsistance; et retourné à Rome, la fin des troubles, il se livra de nouveau à l'architecture et aux mathématiques. Il commença un *Trattato sur les antiquités romaines*, *Commentaire sur Vitruve*, avait orné de dessins et de figures remarquables. Il avait entrepris, outre, la construction d'un grand nombre d'édifices, tant publics que particuliers: l'un des plus remarquables, le palais Massimi à Rome, élevé et distribué d'après ses plans. Le pape Paul III lui avait confié l'exécution de la basilique de Saint-Pierre, conjointement avec Antonio de San-Gallo, lorsqu'il mourut en 1536, à l'âge de cinquante ans (1). Ses rivaux ne purent

(1) Serlio nous a conservé la figure de la croix grecque, substituée par Peruzzi à la croix du plan précédent, reproduit depuis par San-Gallo, mais remplacé de nouveau par la croix grecque, sous Michel-Ange, quoique les traditions postérieures de Maderno en aient fait tirer une croix latine.

soupçon d'avoir abrégé le poison. Sa mort ainsi dire, dans la misère, et six enfants à peine en enfance : il fut enterré de la Rotonde, à côté dont il avait été l'un des imitateurs. Sa mort n'aurait guère fait connaître que sa vie l'exonérât du génie ; et la postérité à plusieurs égards son rôle le place au même rang des grands artistes de l'antiquité regardé d'un accord comme un des plus habiles de son temps ; et Serpente et son héritier, n'héritent que tout ce qu'il peut leur laisser, il le tient de Peruzzi. On le regarde comme leurs peintres, s'il eût pu composer qu'imité, et ne l'eût été aussi parfaitement ; ou si, dans ses divers ouvrages, il eût été toujours égal à la vie agitée à laquelle il est condamné par la fortune, il n'aurait pas de mettre le même rang à toutes ses productions. On le remarque comme satisfait ; et, dans ses compositions, on manque point d'imaginer la fécondité. Ses dessins sont recommandables par leur variété, et sont recherchés par les amateurs. Comme peintre et architecte, Peruzzi eut un grand nombre d'élèves, dont plusieurs ont fait une réputation également brillante. Jérôme, sur nommé de Sienna, qui se distinguait dans la peinture. Parmi les élèves de Peruzzi, on cite à l'architecture de la Transfiguration, dans l'église d'*Ara-Cæli*, et placé sur la porte de la ville, il a su imiter heureu-

sement la manière de Raphaël. On prétend que Peruzzi a aussi cultivé la gravure en bois. Cependant on n'a rien de positif sur ce fait. La seule gravure qui passe pour être réellement de lui, est une estampe exécutée en clair-obscur, et qui représente *Apollon, Minerve, et les Muses avec Hercule, qui chasse devant lui une femme chargée de trésors, et figurant l'avarice*. Elle porte pour inscription, *Bal. Sen.* et à l'autre coin *Perugo*, in-folio. Cette même pièce a été gravée postérieurement, par Béatrice, avec la marque d'un B sur un dé. Le Musée du Louvre possède de Peruzzi, un seul tableau, représentant la *Vierge qui couvre d'un voile l'Enfant Jésus endormi* ; et trois dessins : le premier exécuté à la plume, et rehaussé de blanc, est l'*Adoration des Mages* ; le second représente un autel de chapelle, décoré de pilastres d'ordre composite : on y distingue deux peintures ; dans l'une on voit *J.-C. dans le jardin des Olives* ; et dans l'autre, *Jésus crucifié, pleuré par la Vierge et Saint-Jean*. Le personnage à genoux au pied de la croix, paraît être le donataire. Ce dessin est à la plume et lavé. Enfin le troisième est un sujet *allégorique*, où Vasari, qui l'a eu en sa possession, croit que Peruzzi a voulu représenter les efforts des alchimistes pour découvrir la pierre philosophale. Selon Mariette, qui l'a possédé ensuite, c'est une satire que l'artiste, dans un accès de mauvaise humeur, causé par l'avidité de l'architecte San Gallo, son rival, dirigea contre lui. On peut voir dans la *Notice des dessins, peintures, etc.*, que renferme la galerie d'*Apollon*, au Louvre, un article détaillé sur ce dessin, dont, au reste, il est difficile de pénétrer le véritable sens, mais

qui n'en est pas moins précieux par les portraits qu'il présente de quelques artistes célèbres, du temps de Peruzzi, tels que Raphaël; Michel-Ange, Sébastien del Piombo, Jean d'Udine, etc. P—s.

PESANT (PIERRE LE). V. BOIS-GUILLEBERT.

PESARESE (SIMON CANTARINI, surnommé LE), peintre et graveur, naquit à Pesaro, en 1612. Formé au dessin, à l'école de Pandolfi, sa manière s'améliora sous la direction de Ridolfi, et par l'étude des estampes des Carraches. Les chefs-d'œuvre de l'école vénitienne lui donnèrent le véritable sentiment de la couleur; et c'est le modèle qu'il a suivi dans une *Sainte-Famille* que possède la galerie Olivieri, ou, du reste, on montre plusieurs autres de ses ouvrages, exécutés dans un goût différent. Lorsque le grand tableau de *Saint Thomas*, du Guide, fut arrivé à Pesaro, et qu'on eut admiré, à Faenza, l'*Annonciation* et le *Saint Pierre* du même maître, Cantarini fut séduit par la manière de ce grand peintre. La nouveauté de ce style l'ayant porté à l'imiter, il résolut de le surpasser. Dans la même chapelle où le Guide avait placé le *Saint Pierre recevant la puissance des clefs*, le Pesarèse ne craignit pas de mettre le *Miracle du même Saint guérissant le boiteux*, et il sut tellement se rendre propre le style de son modèle, qu'il parut un nouveau Guide; car jusqu'à l'époque où Malvasia fit connaître, d'une manière incontestable, les véritables auteurs de ces deux belles compositions, les étrangers ne savaient pas distinguer la différence du pinceau. Il se rapproche en effet du style du Guide, lorsque ce peintre peignait dans sa meilleure manière. Ses têtes sont variées, et d'une grande

beauté; la composition en est belle; le jeu de la lumière et de bres décelé la plus rare habileté. Le seul défaut qu'on puisse lui reprocher, c'est d'avoir environ trop de personnages la figure principale; ce qui jette un peu de trouble dans la composition. Afin mieux ressembler à son modèle, Cantarini se rendit à Bologne, et s'y fit au Guide, comme élève. Il y avait d'abord beaucoup de modes de déférence : cachant avec art son habileté, il ne la découvrit peu-à-peu. Il acquit ainsi l'imitation de son maître, et, bientôt après, celle de toute la ville. Ses succès éveillèrent sa vanité; et il commença dès-lors à trouver des défauts non-seulement dans les artistes contemporains, mais dans les maîtres de son époque. Il se mit à blâmer Dominiquin, l'Albane, et jusqu'au Guide. Dans les copies que les amateurs faisaient des peintures de ce maître, il ne craignait pas de mettre sa main; tantôt il corrigeait un défaut du modèle, tantôt un autre. En peu de temps, l'amertume de ses critiques arriva à un tel point, qu'elle excita la colère du Guide. Cette conduite insupportable, sa négligence à répondre aux demandes qui lui étaient adressées, finirent tomber à Bologne dans un discrédit, qu'il se vit contraint de s'éloigner. Il se rendit à Rome, ainsi dire, en fuyant; et cependant se mit à étudier et Raphaël et les maîtres antiques. Il revint, quelque temps après, à Bologne, où il donna des leçons de son art; et il fut de là au service du duc de Mantoue, qui l'appela à sa cour. Mais il ne put pas longtemps rester dans ce lieu; son caractère l'accompagnant en tous lieux : partout il se montrait d'estime pour lui seul, et de mépris

les autres; il en vint jusqu'à d'artistes vulgaires Jules Roret et Raphaël. Aussi détestait-on Rousseau, autant qu'on recherchait ses ouvrages. Il s'attira enfin l'indignation du duc; et, n'ayant point dans un portrait qu'il faisait de ce prince le mortifiait d'une telle couleur; et, s'étant retiré à Véronne, il y mourut, en 1648. Âgé seulement de trente-huit ans. Quelques gens soupçonnent que sa mort fut l'effet du poison. Baldinucci et la plupart des amateurs le prônent comme un autre Guido. C'est en effet un peintre qui s'en rapproche le plus, et c'est avec une puissance d'imitation, qui n'est donnée qu'à un petit nombre d'artistes privilégiés, mais il a moins de noblesse dans les traits, mais on y trouve en général plus d'amabilité. Il est moins savant, mais plus soigné. On peut même le regarder comme unique pour l'exécution des extrémités, qu'il avait promptement étudiées chez Louis Carrache. Il avait un soin particulier à peindre ses figures d'étude. On loue également une tête qui lui servait pour peindre ses vieillards, la beauté est réellement adoucie. Il ne copiait les plis de ses draperies que d'après le modèle : tant il ne parvint jamais à leur donner cette majesté et ces plis que l'on admire dans le Guido et dans le Carrache; et lui-même l'avouait franchement. Son coloris est vrai et vaillant, il étudie particulièrement les ombres. Quoique partisan du blanc éclatant; et il évitait également, disait-il, les visages de plâtre, les dominiquins et les teintes obscures du Carrache. Dans ses dessous et ses ombres, il avait banni la

laque et la terre d'ombre, et se servait de préférence de l'outremer et du vert de terre, dont le Guido faisait un si grand cas. Il donnait de la vivacité à ses chairs par des lumières distribuées avec intelligence, et il évitait de mettre en opposition des couleurs trop vives. Seulement il cherchait quelquefois à donner plus de relief à ses figures par un fond obscur; heureux artifice qui doublait leur beauté. Si sa peinture manquait parfois de hardiesse, il savait déguiser ce défaut par une teinte grisâtre, que le Guido avait employée dans son *Saint Thomas*, et que Cantarini se rendit tellement familière, que l'Albane l'avait fait passer en proverbe, en n'appelant jamais l'auteur que le *peintre cendré*. Malgré ce jugement, qui sent un peu la rivalité, Malvasia le regarde comme le plus habile coloriste, et le dessinateur le plus correct de son siècle. Ses têtes de Saints sont des chefs-d'œuvre de beauté et d'expression. Ses plus beaux ouvrages sont le *Saint Antoine*, chez les Franciscains de Cagli; le *Saint Jacques*, dans l'église de ce nom, à Rimini; la *Madeleine*, aux Philippins de Pesaro, et le *Saint Dominique*, aux Dominicains de la même ville. Le Musée du Louvre possède de ce maître un tableau qui représente la *Vierge contemplant avec amour l'Enfant Jésus, tandis que saint Joseph se livre au sommeil*. Parmi les élèves qu'il forma, on cite Joseph-Marie Laffoli, Jean Venanzi, Flaminio Torre, etc. Le Pesarese se distingua également comme graveur à l'eau-forte. Les pièces nombreuses qu'il a gravées en ce genre, jouissent d'une grande estime : par l'esprit et l'exécution, elles approchent tellement de celles qu'on doit au Guido, qu'elles ont

été souvent confondues avec ces dernières. On peut en voir le détail raisonné dans le *Catalogue* d'Adam Bartsch. Nous nous contenterons de citer les plus belles : I. *Repos en Égypte*, où la Vierge, vue de face et assise par terre, berce dans ses bras l'Enfant - Jésus ; plus loin, saint Joseph est assis au pied d'un arbre, et s'appuie sur son bras. Ce sujet a été traité sept fois d'une manière différente, par le Pesarèse : celle-ci est la plus estimée. II. *Jupiter, Neptune et Pluton faisant hommage de leurs couronnes aux armes du cardinal Borghèse*. Cette estampe, connue sous la fausse dénomination du *Quos ego*, est une des plus belles de cet artiste, et a long-temps été attribuée au Guide. III. *L'Enlèvement d'Europe* ; cette belle estampe est très-rare. IV. *La Fortune*, d'après le Guide. Quoique cette gravure porte l'inscription suivante : *G. Renus inv. et fec.*, on prétend qu'elle est du Pesarèse. V. *Mercur et Argus*, estampe également rare et belle. P—s.

PESAY. V. PEZAI.

PESCAIRE. V. AVALOS (III, 101), et COLONNA (IX, 320).

PESCENNIUS-NIGER (CAIUS), empereur, était originaire de la ville d'Aquino, où sa famille tenait un rang considérable. Il embrassa le parti des armes, sous le règne des Antonins, et dut à ses talents son élévation aux premiers emplois. Commode le nomma gouverneur de Syrie, et lui donna le commandement des légions de l'Asie, qu'il maintint par sa fermeté dans l'observation de la discipline la plus exacte. Il fut enfin désigné consul ; et cette récompense de ses longs services fut, dit-on, sollicitée par les officiers employés sous ses ordres. Une partie des sénateurs

l'invitèrent à se rendre à Rome, pour venger la mort de Pertinax, et s'asseoir du trône l'infâme Didius nius. Pescennius, déjà avancé, se contenta de réunir les légions d'Antioche, et, leur ayant fait connaître le vœu du sénat, fut proclamé empereur, vers la fin d'avril, et reçut en même temps le titre de Juste. Tous les rois de l'Orient s'empressèrent de le féliciter, et lui offrirent des troupes pour l'aider à affermir son autorité ; mais Pescennius les remercia, persuadé que l'Italie ne tarderait pas à suivre l'exemple de l'Orient. Cependant, élu empereur dans l'empire, il marcha sur Rome, qu'il défit Didius, et il est reconnu par les historiens, qui ne demandait qu'un vain titre. Pescennius, instruit que Sévère dispose à pénétrer dans l'Asie au-devant de son rival, et le propose de l'associer à l'empire, pour éviter une guerre meurtrière, jette avec mépris cette proposition, excite des soulèvements dans la Syrie, et fait déclarer Pescennius ennemi de l'état. Contraint de combattre, remet le commandement d'une partie de ses troupes à Emilien, et s'avance vers l'Asie, où il remporte quelques succès : mais son lieutenant est tué près de Cyzique, et il essuie même un revers près de Sévère, qui lui fait alors offrir avec un traitement honorable de consentir à abdiquer : mais Pescennius, dont une double défaite a point abattu le courage, lève à la hâte une nouvelle armée ; et, après avoir livré au pillage les villes de Tyr et de Laodicée, pour leur punir de leur désertion, il vient assiéger le camp près d'Issus, dans le lieu où Darius avait été vaincu.

Pescennius y éprouva le : après une résistance opini- armée fut enveloppée et ièces. Ce prince, que ses aient digne d'un meilleur it à Antioche, d'où il sor- herchant à gagner le pays ; mais, accablé de fatigue, s pour se reposer près s, non loin de Cyzique, ert par des soldats qui nt la tête (l'an 195), èrent à Sévère, occupé e Byzance. Sévère, qui é jusqu'alors les enfants ius comme les siens, se les exiler de Rome; mais urir dans la suite, avec ersonnes qui portaient le scennius, sans être de sa oy. SÉVÈRE). Ce prince l'un tempérament robus- ait la voix si forte qu'on le mille pas. Il avait épou- , *Pescennia Plautiana*, plusieurs enfants. *Æl.* conservé, dans la Vie de , plusieurs traits qui ho- ractère de cet empereur : ion, son amour pour la son zèle pour le maintien line, l'avaient fait respec- ats et chérir des peuples. lui ayant demandé la per- prononcer son panégy- nposez plutôt, lui dit Pes- loge de quelque fameux ai soit mort, et retracez ses belles actions pour de modèle. C'est se mo- encenser les vivants, sur- nces, dont il y a toujours ose à craindre ou à espé- ioi, je veux faire du bien vie, et n'être loué qu'a- ort. » On voyait encore à s le temps de Spartien, la

maison de Pescennius (*Domus Pescenniana*), décorée de sa statue en marbre d'Égypte (1), avec une inscription grecque à sa louange, que Sévère respecta, disant à ceux qui lui conseillaient de l'effacer: « Il est bon que tout le monde connaisse quel était l'homme que j'ai vaincu. » Les médailles de Pescennius sont très-rares, surtout en bronze. On n'en connaît qu'une seule en or; et encore son authenticité est-elle contestée par plusieurs numismates; elle a été placée dans le cabinet du Roi, en 1749, par de Boze, qui la tenait d'un missionnaire, arrivé récemment de l'Orient, et qui en a donné le type et la description dans le *Recueil de l'académie des inscriptions*, tome xxiv, pag. 109. Les médailles de Pescennius ont fourni des sujets de dissertations à plusieurs savants (*V. PANEL* et *TOURNEMINE*). M. Greppo, aumônier des chasseurs des Pyrénées, a publié, en 1820, la *Description d'une médaille inédite de Pescennius*, trouvée dans les ruines de Pruse, capitale de la Bithynie: elle a été frappée au sujet d'une victoire. W—s.

PESELLI (FRANCESCO PESELLO), peintre, né à Florence en 1380, fut élève d'André del Castagno, et demeura, jusqu'à l'âge de 30 ans, sous la direction de ce maître, auprès duquel il devint un habile artiste. Sa maison était remplie de divers animaux dont il aimait à étudier les mouvements, qu'il parvint à rendre d'une manière pleine de na-

(1) Cette statue, suivant *Æl. Spartien*, avait été offerte à Pescennius, par un roi de Thibes. Ce prétendu roi, suivant de Bône, n'était autre que le chevalier romain qui commandait à Thibes, avec toute l'autorité d'un roi, à qui on en donnait vraisemblablement le titre, comme aux gouverneurs des autres cantons de l'Égypte, et qu'on pouvait appeler ainsi à Rome même; car c'était bien moins le nom que la puissance arbitraire de roi qui était odieuse aux Romains. *Mém. de l'acad.*, xxiv, p. 119.

turel et de vivacité; il surpassa en ce genre tous ses contemporains. Également habile dans les autres genres de peinture, il fut chargé par la seigneurie de Florence de peindre une *Adoration des Mages*, qui lui fit une grande réputation. On y distinguait les portraits de plusieurs de ses contemporains, entre autres celui de Donato Acciaiuoli. Peselli avait fait dans l'église de *Santa-Croce*, pour la chapelle des Cavalcanti, un retable d'autel orné de petites figures représentant divers sujets tirés de la vie de St. Nicolas. Un sacristain donna depuis ce retable à Michel-Ange jeune, qui en fit refaire un nouveau à ses frais, en cadra richement celui de Peselli, et lui accorda une place distinguée parmi les tableaux de sa galerie. Peselli fit, pour les Médicis, plusieurs tableaux d'animaux, de la plus grande beauté, et peignit, dans leur maison de Florence, quelques panneaux ornés de *Jouîtes de cavalerie*, de petite dimension. Diverses églises et beaucoup de maisons particulières de Florence possédaient un grand nombre de ses ouvrages. Pistoia en avait également un certain nombre. Il se maria fort jeune, et n'eut qu'un fils appelé comme lui, *François PESELLO*, que l'on surnomma *PESELLINO*, pour le distinguer du père: Ce fils naquit en 1426, cultiva la peinture avec succès, et reçut d'abord des leçons de son père; mais il entra ensuite dans l'école de Frà Filippo Lippi, et imita si bien sa manière, que, si une mort prématurée ne l'eût enlevé à son art, en 1457, il l'aurait porté à un haut degré. Il avait peint, dans l'église de Sainte-Croix, un retable d'autel divisé en deux tableaux, placé sous celui de Frà Filippo, son maître, et que Vasari regardait comme un ou-

vrage surprenant. Ces deux tableaux, que possède le Musée du Louvre, sont peints sur bois, et renfermés dans un même cadre; ils représentent, le premier : *Saint François d'Assise, recevant les stigmates*; le second, *Saint Dominique visitant un malade*. Sa mort causa un tel chagrin à son père, qu'il ne put survivre à cette perte, et mourut lui-même, le 9 juillet de la même année, à l'âge de 77 ans. Ils furent ensevelis dans le même tombeau, à *Saint-Félix in Piazza*. P—s.

PESMES (*François-Louis de*) plus connu sous le nom de général *SAINT-SAPHORIN*, naquit en 1668, à Saint-Saphorin, au pays de Vaud en Suisse; il était de cette ancienne famille de Pesmes, qui possédait au quinzième siècle, la baronnie de Brandis dans le canton de Berne, et qui jouissait d'une telle considération à Genève, que, lorsqu'à l'époque de la reformation, le duc de Savoie fit arrêter André de Pesmes, seigneur de Saint-Saphorin, il se vanta de tenir entre ses mains toute la noblesse de la république. François-Louis de Pesmes entra de bonne heure au service de Hollande, et passa ensuite à celui d'Autriche, où il fit la guerre aux Turcs, sous le prince Eugène. Léopold I^{er}. le nomma, en 1696, vice-amiral de la flotille du Danube; et, malgré les démentis que Permes eut avec son chef, l'amiral d'Assembourg, il conserva la bienveillance de l'empereur, qui l'éleva au grade de général-major. Saint-Saphorin continua de servir Joseph I^{er}, et Charles VI, quelquefois dans les armées, plus souvent dans la diplomatie. Etant revenu dans sa patrie, il fut nommé ministre de l'électeur palatin auprès des cantons Suisses. En 1707, il négocia, pour le roi de

la prise de possession de la cité de Neuchâtel, et reçut, à cette occasion, de la part de ce prince, la promesse d'un canonicat en faveur d'un de ses descendants, de la part des Neuchâtelois le droit de bourgeoisie dans la ville. En 1712, l'état de Berne se mêla de diverses négociations relatives aux troubles qui avaient éclaté en Suisse à cette époque: il fut envoyé ensuite, par le sénat, au duc d'Utrecht, et nommé son agent à la Haye, pour conclure un traité d'alliance offensive et défensive, qui fut signé à la Haye, le 2 janvier 1714. Il fut en même temps la capitulation des régiments que les Bernois fournirent à la Hollande en vertu de ce traité. En 1716, Saint-Saphorin passa, avec l'agrément du duc d'Utrecht, au service de l'Angleterme lieutenant-général; et le duc d'Orléans le nomma, peu de temps après, son ministre plénipotentiaire à la cour de Vienne; il y resta six ans en cette qualité. Sa maison était le rendez-vous des hommes les plus distingués; et sa correspondance prouve la considération dont il jouissait, tant à la cour de Saint-James, que dans les cabinets de l'Europe. Peu de gens ont fourni une aussi brillante carrière. A ses talents militaires et diplomatiques, il joignait le goût le plus sain, l'esprit le plus étendu, et le cœur le plus droit. Il mourut dans son château de Saint-Saphorin, en 1737, à l'âge de soixante ans.

S—Y.

NE (JEAN), graveur, né à Paris en 1623, eut le bonheur de vivre à une époque favorable à son talent. Contemporain de Nicolas Poussin, il fut protégé par un heureux ha-

sard de traduire les chefs-d'œuvre de ce grand-maître, et se fit une réputation, qui tient plus à cette circonstance qu'à la supériorité des talents. Né avec de la facilité, Pesne n'a jamais été initié dans les secrets ou le mécanisme de son art, et n'en a pas connu le charme ni les ressources, relativement à l'exécution: mais il a cherché à rendre avec sentiment et avec force le caractère des compositions qu'il a gravées. Son dessin quoiqu'il soit savant, et assez expressif, s'il ne rend ni la finesse, ni la pureté du trait du Poussin, non plus que celle des autres grands peintres qu'il a traduits, en retrace du moins l'esprit et surtout l'effet général. Peu de graveurs ont exécuté autant de sujets capiteux d'après des maîtres aussi célèbres. Parmi ses ouvrages, nous citerons les *Sept Sacrements*, chacun en deux feuilles, d'après la suite qui était au Palais-Royal; le *Testament d'Eudamidas*, *Esther devant Assuérus*, *l'Adoration des Bergers*, le *Triomphe de Galatée*, la *Samaritaine*, le *Ravissement de S. Paul*, dont le tableau est au Musée, *Jésus apparaissant à la Madeleine*, *l'Enfance de Jupiter*, le *Christ mort*, et le *Portrait du Poussin*, tous sujets d'après les tableaux de ce maître. On a aussi de Pesne plusieurs estampes d'après Raphaël et Van Dyck; une suite de paysages d'après le Guerchin, et une autre représentant les travaux d'Hercule, etc. Cet artiste mourut à Paris en 1700. P—E.

PESELIER (CHARLES-ETIENNE), né à Paris (1) en 1712, eut un emploi dans les fermes, et sut concilier l'esprit et la connaissance des affaires avec le goût et la culture des let-

(1) Dans ses *Mémoires*, il se fait appeler à Châteauneuve-Thierry.

tres. Il donna au théâtre Italien, en 1738, l'*Ecole du temps*, comédie en un acte et en vers; en 1739, *Esope au Parnasse*, qui est aussi en un acte et en vers : la *Mascarade du Parnasse*, en un acte et en prose, ne fut pas représentée. Ces pièces sont toutes trois dans le genre que Boissy traitait souvent, et qu'on nomme épisodi-allégorique; genre essentiellement froid, qui a besoin, plus que tout autre, d'être relevé par la grâce et l'esprit des détails. L'*Ecole du temps* est celle qui obtint le plus de succès et resta le plus long-temps au théâtre. *Esope au Parnasse*, l'une de ces nombreuses copies qu'ont enfantées les deux *Esopes* de Bour-sault, est semé de fables assez bien narrées. L'auteur se croyait d'autant plus en droit de mettre le fabuliste phrygien sur la scène, que lui-même était fabuliste de profession. Il publia un recueil de *Fables nouvelles*, 1 vol. in-8°, Paris, 1748, où l'on trouve de la finesse, de l'esprit, mais peu de cette naïveté ingénieuse qui, depuis La Fontaine, est regardée comme l'attribut essentiel du genre. Les pièces de théâtre de Pesselier, suivies de quelques poésies fugitives, ont été réunies en un vol. in-8°, Paris, 1742. Ses autres travaux littéraires sont, des *Dialogues des morts*, et un *Esprit de Montaigne*, choix assez bien fait des pensées les plus saillantes de ce célèbre moraliste (2 vol. in-12, 1753); des *Lettres sur l'éducation* (2 vol. in-12), où la justesse des idées paraît quelquefois sacrifiée à l'ambition de montrer de l'esprit; et une édition des *Oeuvres d'Autreau* (1749, 4 vol. in-12), précédée d'une préface bien écrite. Les hommes versés dans la science de l'administration financière ont fait cas (1) de son *Idée gé-*

nérale des finances, 1759, in-folio; de *ses Doutes proposés à l'auteur de la Théorie de l'impôt*, un vol. in-12, 1761. Pesselier avait le ridicule de vouloir être jeune à près de cinquante ans : vers 1753, il avait adressé des vers au Dauphin, fils de Louis XV, sous le titre de la *Jeune Muse*. Ce prince les ayant trouvés bons, demanda quel âge avait cette Muse : on le lui dit, et alors il envoya un hochet au poète. Pesselier mourut en 1763, âgé de cinquante-un ans. « C'était, dit Voisenon, un » homme d'une probité irréprocha- » ble, excellent ami et très-bon mari. » Ayant obtenu une place qui le met- » tait fort à son aise, il attira chez » lui toute la famille de sa femme, » qu'il adopta. Il répandait beau- » coup d'agréments dans l'intérieur » de sa maison, y donnait de temps » en temps de petits spectacles dont » les pièces étaient de lui, et c'était » là leur véritable cadre. » A-G-A.

PESTALOZZI (JÉRÔME-JEAN), médecin, né à Lyon, en 1674, d'une famille originaire de Gravedone, dans le Milanais, exerça son art avec distinction dans sa ville natale, où il fut, pendant vingt-trois ans, médecin de l'hôtel-dieu. Il avait acheté le cabinet d'histoire naturelle du voyageur Monconis (P. MONCONIS, XXIX, 350); il l'augmenta du sien, et finit par le léguer à l'académie de Lyon, lorsqu'il mourut en 1742 (et non 1762), vingt jours après sa femme, et du chagrin de l'avoir perdue au bout de 42 ans de mariage. On a de lui : I. *Traité*

(1) Voltaire n'était pas de cet avis, et se plaignait dans sa correspondance avec M^{me}. d'Argental, qu Pesselier voulait gouverner les finances. Les fermiers généraux lui donnaient annuellement une somme considérable pour tenir dans sa maison une école de finances : ils payèrent, une seule fois seulement, cette somme à sa veuve, comme gratification.

le mille - fleurs, 1706, *Avis de précaution contre le contagieuse de Mar-*
contient une idée com-
peste et de ses accidents,
 11, in-12, de 203 pages.
rtation sur les causes et
de la peste, Bordeaux,
 12. L'académie de cette
 proposé pour sujet de
este est-elle contagieuse?
 de Pestalozzi eut le prix.
 de l'auteur, qui est pour
 re, fut critiquée par Bez-
 cion de Montpellier, dans
 ons, imprimées sous la
 e la Haye, chez Etienne
 22, in-8°. IV. *Opuscules*
 e, 1723, in-12, qui doit
 mpresion de l'*Avis* et
 rtation (Voy. Catalogue
 n°. 6607). V. Quelques
 et Dissertations, entre au-
 nas dans le ventre de la
 i conserve, dans la biblio-
 lique de Lyon, divers ma-
 Pestalozzi, et son Éloge,
 ihristiu (mort en 1755).
 -Joseph PESTALOZZI, né
 1703, et probablement
 me-Jean, fut, à l'âge de
 appelé à l'armée d'Italie.
 dans sa patrie, il y fut
 l'hôpital, et mourut en
 laissé quelques écrits sur
 . Ces deux médecins ont
 par Flory et par les auteurs
ce Littéraire. A. B—T.
 HIAS ou PETACHIA, rab-
 zième siècle, contempo-
 jamin de Tudele, naquit
 ne. Il voyagea dans diffé-
 ies du monde : parti de
 raversa la Pologne, la Sar-
 tartarie, la Turcomanie,
 l'Assyrie, la Chaldée et
 . Il visita Jérusalem, dans

le temps que les successeurs de Go-
 defroi de Bouillon en étaient encore
 les maîtres, et avant qu'elle fût re-
 prise par Saladin, en 1187. Rien de
 ce qui concernait sa nation ne lui fut
 étranger. Il examina, avec la plus
 scrupuleuse attention, les rites et cé-
 rémonies usités dans les synagogues.
 La Relation de son voyage, rédigée
 d'après ses Mémoires, par quelqu'un
 de ses amis, peut-être aussi par ses
 frères Rabbi Isaac et Rabbi Na-
 haman, est intitulée : *Sibbub òlam*
 (Voyage dans le monde). Elle a été
 imprimée à Prague (1595, in-4°),
 à Altorf, à Amsterdam, et insérée,
 avec une traduction latine, dans les
Exercitationes de Wagenseil, 1687
 et 1697, in - 4°.; dans les *Institu-*
tions rabbiniques de Zanolini, et
 dans le *Trésor des antiquités sa-*
crées d'Ugolini. Cet itinéraire est
 farci d'histoires fabuleuses et de vi-
 sions judaïques. Basnage en a donné
 un abrégé, dans son *Histoire des*
Juifs, livre ix, chapitre 9 de la se-
 conde édition. L—B—E.

PÉTAU (PAUL), antiquaire, né,
 en 1568, à Orléans, était cousin de
 Bongars, habile négociateur. Après
 avoir terminé ses premières études,
 il s'appliqua à la jurisprudence, et
 fut pourvu, à vingt ans, d'une char-
 ge de conseiller au parlement de Pa-
 ris. Il s'attacha surtout à la recher-
 che des antiquités et des médailles,
 dont il forma une collection, que le
 fameux Peiresc trouvait très-intéres-
 sante; et il accrut en même temps
 sa bibliothèque d'un grand nombre
 d'ouvrages et de manuscrits précieux,
 qu'il se faisait un plaisir de commu-
 quer. Ce savant mourut à Paris, le 17
 sept. 1614. On a de lui : I. *Dissertatio*
de epochâ annorum incarnationis
Christi, de indictionibus, et variis
ab annis Christi supputandi modis,

Paris, 1604, in-4°. Aubert Lemire a réimprimé cet opuscule au-devant de son Recueil chronologique intitulé : *Rerum gestarum à nato Christo*, etc., Anvers, 1608. Petau en ayant adressé un exemplaire au cardinal Baronius, celui-ci crut que l'auteur avait eu l'intention de le mortifier en lui envoyant un ouvrage contraire à son système, et il lui répondit par une lettre fort vive. Petau, blessé, menaça, dans un premier mouvement d'humeur, de mettre au jour les suppositions et les erreurs de Baronius; mais il repoussa bien vite cette idée, qu'il jugea indigne d'un homme d'honneur (1). II. *Antiquariæ suppellectilis portiuncula*, ibid., 1610, in-4°. C'est un recueil de vingt-sept planches, représentant les principales antiquités de son cabinet. On trouve à la tête le portrait de Petau, avec ce vers qu'il avait pris pour sa devise, et qui fait allusion à son nom :

Cum nova tot quarant, nil nisi prisea PETO.

III. *Veterum numismatum gnorisma*, ibid., 1620, in-4°. Ce Recueil, qui fait suite au précédent, contient vingt-cinq planches de médailles, la plupart du moyen âge, sans texte. Il existe de ces deux collections des exemplaires sur vélin, très-recherchés des curieux. Sallengre a inséré ces figures dans le tome II du *Novus thesaur. antiquitatum*; et un anonyme les a reproduites sous ce titre : *Explication de plusieurs antiquités recueillies par Paul Petau*, etc., Amsterdam, 1757, in-4°. Les épreuves de ce dernier tirage sont mauvaises, parce que les cuivres

dont on s'est servi étaient usés. L'éditeur s'est contenté de traduire en français les titres qu'on lit au bas de chaque planche, et avertit qu'il laisse aux savants le soin de donner les explications des curieux monuments qu'il publie. IV. *De Nithardo comite, Caroli magni ex filii nepote, breve syntagma*, ibid., 1613, in-4°. Il existe aussi des exemplaires sur peau de vélin, format in-fol., de cette Dissertation, qui mérite d'être lue; elle a été insérée, par Duchesne, dans le tome II des *Rerum Francor. scriptores*, Paris, Cramoisy, 1636, in-fol., et par D. Bouquet, dans le tome VII du *Recueil des historiens*. V. Des *Lettres*, dans le Recueil des *Épîtres françoises* à Jos. Scaliger. Petau eut un fils, conseiller au parlement de Paris, et qui hérita de son goût pour les livres et les antiquités. Après sa mort, sa bibliothèque fut vendue, et les manuscrits furent achetés par la célèbre Christine, reine de Suède. On en voit aujourd'hui plusieurs à la bibliothèque publique de Leyde. W—s.

PÉTAU (DENIS), jésuite, et l'un des savants les plus distingués du son siècle, naquit à Orléans, le 21 août 1583. Il était petit-neveu de Paul Petau, dont l'art. précède. Son père, négociant, qui alliait le goût des lettres à l'esprit du commerce, cultiva ses heureuses dispositions avec le plus grand soin, et l'envoya terminer son cours de philosophie à Paris. En achevant ce cours, Denis soutint des thèses en grec (langue qui, selon le P. Oudin, lui était plus familière que le français), et reçut le degré de maître ès arts. Il fréquenta ensuite les leçons de la Sorbonne; et comme son caractère naturellement sérieux l'empêchait de prendre part aux plaisirs de son

(1) C'est ce qu'il dit dans une lettre à Jos. Scaliger : *Mis est tibi, come sentis, a indigno de gens d'honneur, d'héritier, ex professo, les uns contre les autres, que je n'ose y penser.*

délassait en allant à la
ue du Roi collationner
manuscripts. Ce fut là qu'il
savant Is. Casaubon, qui
talents, et l'engagea à
ne édition des *OEuvres*
Is. Tandis qu'il s'occupait
ail, la chaire de philo-

l'université de Bourges
uer; ses amis lui conseil-
a demander, et il l'obtint
dix-neuf ans. Petau se des-
état ecclésiastique; et, à
é dans les ordres, il fut
un canonique de la cathé-
léans; mais ayant eu l'oc-
roir à Paris le P. Fronton-
fut si touché du tableau
e lui fit, du bonheur dont
t, qu'il renouça aussitôt à
antages que le monde pou-
rir, pour embrasser la règle
guace. Après deux années
s dans la maison du novi-
ci, il alla, en 1607, étu-
néologie à l'université de
ousson. Le P. Petau, des-
es supérieurs à l'enseigne-
fessa la rhétorique à Reims
lèche, et fut appelé, en

Paris, où sa réputation
vancé: mais sa santé, qu'a-
die une maladie grave, ne
tant pas de faire deux
ns les jours, on lui donna
éant pour le soulager, et
aisser le loisir de travailler
ages qu'il préparait. Il suc-
1621, au P. Fronton-du-
ns la chaire de théologie
et il la remplit pendant
ans de la manière la plus
e. Les devoirs de cette place
irent point son ardeur pour
La collation des anciens
its, l'histoire et la chrono-
rtageaient tous ses instants;

et quoiqu'il publiât, presque cha-
que année, de nouveaux ouvrages, il
trouvait encore le loisir d'entretenir
une correspondance très-étendue,
et de répondre à ses adversaires,
dont le nombre croissait avec sa ré-
putation. La critique littéraire avait
alors le ton et l'emportement d'une
dispute particulière; et des hommes
faits pour s'estimer, se prodiguaient
mutuellement les injures les plus
grossières, quand il leur arrivait de
n'être pas d'accord sur le sens d'un
passage obscur, ou sur la date d'un
fait ignoré. Le P. Petau, quoique
d'un caractère doux et modeste,
prit le ton que ses adversaires em-
ployaient avec lui; et l'on est forcé
de convenir qu'il égala Saumaise et
Scaliger par la vivacité et la dureté
de ses répliques. Il promettait, de-
puis plusieurs années, un traité com-
plet de chronologie (*De doctrinâ
temporum*): ce grand ouvrage pa-
rut en 1627, et réunit tous les
suffrages. Le roi d'Espagne, Phi-
lippe IV, fit inviter l'auteur à ve-
nir remplir la chaire d'histoire,
au collège de Madrid, nouvellement
fondé; mais il refusa cette offre flat-
teuse, sous le prétexte que sa santé,
toujours languissante, ne pouvait
s'accommoder du climat brûlant de
l'Espagne, et il fut assez heureux
pour faire agréer cette excuse. Ce
n'est pas la seule fois que la France
ait couru le risque de perdre le P.
Petau. Il dédia, en 1637, au pape
Urbain VIII, une *Paraphrase des
Psaumes* en vers grecs; et le pontife,
qui cultivait lui-même la poésie avec
succès, fut si charmé de cet ouvrage,
qu'il fit solliciter l'auteur de se rendre
à Rome: « Je suis trop vieux, répon-
dit-il, pour déménager. » Mais le mo-
deste religieux, ayant appris que
l'intention du pape était de le déco-

rer de la pourpre, fut si effrayé de l'honneur qu'on voulait lui faire, qu'il tomba malade assez dangereusement; et il ne se rétablit que lorsqu'on lui eut donné l'assurance qu'il ne serait point forcé de quitter son humble cellule du collège de Clermont. Petau se démit, en 1644, de la chaire de théologie, à raison de ses infirmités; mais il conserva l'emploi de bibliothécaire, qu'il remplissait depuis 1623, et continua de travailler à son recueil de théologie. Il venait d'achever le traité de l'Incarnation, quand il fut obligé de suspendre toute espèce de travail. Les médecins, ne voyant aucun remède à son mal, l'envoyèrent à Orléans, dans l'espoir que l'air natal pourrait lui rendre les forces; mais son état devenant de jour en jour plus fâcheux, il se fit ramener à Paris, et ne songea plus qu'à se préparer à la mort, seul terme qu'il apercevait à ses douleurs. Dans sa dernière visite, Gui Patin lui ayant annoncé qu'il n'avait plus que quelques heures à vivre, il parut se ranimer, et s'étant fait apporter un exemplaire de la nouvelle édit. du *Rationarium temporum*, il pria cet ami de le recevoir, pour la bonne nouvelle qu'il venait de lui apprendre. Il demanda les secours de la religion, et mourut le 11 déc. 1652. Petau joignait à une érudition immense, de l'esprit, du goût, un jugement sain, une élocution facile, et le talent de bien écrire en latin. « En prose, dit le P. Oudin, c'est le style de Cicéron; en vers, c'est la tournure et la marche de ceux de Virgile. » S'il eut beaucoup d'adversaires, il eut pour amis les hommes les plus savants de France, de Hollande et d'Italie. La correspondance qu'il avait entretenue avec eux, et qui devait être si intéres-

sante, fut brûlée, sous le prétexte des lettres des morts sont des sacrés dont on doit ensevelir cret dans l'abîme du silence l'oubli. (*Voy. les Mélanges*) de Michault, 11, 140). Out éditions des *Œuvres* de Syl du *Breviarium historicum* de phore, des *Discours* de Them des *Œuvres* de S. Epiphane Julien, avec des traductions et des notes (*Voy. ces noms Remarques* sur le *Lexicon* d chius (*V. ce nom*); outre pl écrits contre Saumaise, do premiers parurent sous le n d'Ant. Kerkoetius *Armoricus* tre Mathurin Simon, qui l'av. cusé de s'être approprié le de Laubespain (*Voy. ce nom* son commentaire sur les *Œ* de S. Epiphane; contre le tr: Grotius sur *l'administration Cène* (1), etc., on a de Petau: *I tiones*, Paris, 1620, in-8°. édition ne contient que vingt l gues prononcées par l'auteur différentes circonstances; l' de 1653 en renferme trente II. *Opera poetica*, *ibid.*, in-8°, réimprimé en 1642 a nombreuses additions. III. *O Doctrinâ temporum*, *ibid.*, 2 vol. in-fol. Ce grand ouvrage divisé en treize livres: les humiers contiennent les principes science des temps; et les suivants, l'usage de la chronologie l'égard de l'histoire; dans le

(1) Le P. Petau était cependant très-licetius; mais, dès qu'il s'agissait de la foi, il fa ses affections. On lit, dans le *Menagiana*, q persuadé que Grotius était mort catholique l'âme, célébra la messe à son intention. C jusqu'à quel point cette opinion était fond GROTIUS; mais la tradition du fait de la pour Grotius, s'était conservée dans le c Jésuites de Paris (*Mémoires de Nicéron*, 160).

P. Petau a fait l'application principes à une chronique qui l'an 533 de notre ère. Fabritrouvait très-exacte, et regrette personne ne l'eût continuée *Ūranologia sive systema va-auctorum qui de sphaera ac us, eorumque motibus græcè ntati sunt*, etc., ibid., 1630, C'est la continuation de l'ou-récédent; elle est divisée en res : dans le premier, l'auteur ie les différents levers et cou-les étoiles; dans le second, il les sentiments des anciens nt les solstices, les équinoxes, ver des diverses étoiles : le ne contient la réfutation du le Scaliger sur l'anticipation uinoxes; le quatrième traite née des Grecs, et en parti-les Athéniens, et contient la on de la critique que Caranza mbliée de la *Doctrina des Voy. CARANZA*, VII, p. III); uième, de l'année des Hé-des Egyptiens et des Romains Sam. PETIT); dans les livres : et septième, Petau réfute passages des *Exercitationes* naise sur Solin; enfin, dans

le huitième, il fait connaître les ères et les computs dont les chrétiens orientaux se sont servis. Cet ouvrage a été réimprimé avec le précédent, Anvers, (Amsterd.), 1703 ou 1705, 3 vol. in-fol. Cette édition estimée est augmentée d'une préface du P. Hardouin et de sa Dissertation sur les 70 semaines de Daniel. V. *Tabule chronologica regum, dynastiarum, urbium, rerum, virorumque illustrium à mundo condito*, Paris, 1628, in-fol. max. Ces tables ont été reproduites plusieurs fois; la meilleure édition, suivant Lenglet Dufresnoy, est celle de Wesel, 1702. VI. *Rationarium temporum in libros tredecim tributum, in quo ætatum omnium sacra profanaque historia chronologicis probationibus munita summatim traditur*, Paris, 1633-34, 2 vol. in-12. Cet excellent abrégé a eu un grand nombre d'éditions, corrigées et augmentées par l'auteur; les meilleures sont celles de Leyde, 1710, 1724 ou 1745, avec une continuation de Jacq. Perizonius. Il a été traduit en français, par Ant. Collin; par Maucroix; par Moreau de Mautour et Dupin, avec un supplément, par Cl. Delisle. VII. *La Pierre de touche chronologique, contenant la méthode d'examiner la chronologie et en reconnaître les défauts*, etc., Paris, 1636, in-8°. : c'est la critique des différents ouvrages que Lapeyre d'Auzoles avait publiés sur cette matière; mais Petau ne daigna pas nommer un adversaire qu'il regardait comme trop au-dessous de lui. VIII. *Paraphrasis Psalmorum omnium necnon Canticorum que sparsim in Bibliis occurrunt græcis versibus edita cum latine interpretatione*, ibid., 1637, in-12. Le P. Oudin dit que cette paraphrase sera toujours admirée de ceux qui enten-

que le grand ouvrage de Petau sur la ie, soit certainement un travail très-estimé est pas moins constant qu'il n'a com-nu à agrandir le domaine de la science, y montre trop occupé du soin de réfuter tort ou à raison, il ne songe qu'à dé-dire, peut-être un peu trop hardi, élève versaire. On peut avancer, sans injustice, n'a absolument rien ajouté à la chronolo-rie, il n'est pas même parvenu à déterminer, tude, ce qu'il y a d'incontestable dans ee, le coup de dates qu'il regarde com-tables, sont encore sujettes à de grandes et susceptibles d'être résolues d'une ma-différente. L'ouvrage de Petau est clair et et, et comme il embrasse tout l'ensemble nologie, il était de nature à obtenir une orte, ce sont ces qualités mêmes qui l'ont de la science, il est venu l'arrêter au l'essor que lui avait fait prendre le génie e, depuis laquelle n'a pas fait le moindre lie ou produit que des conjectures, plus ou pantes, mais qui n'ont rien de solide et able. S. M. A.

dent Homère, et que Grotius voulait l'avoir toujours sur sa table: elle ne fut néanmoins que le délasement de son auteur; le P. Petau n'avait d'autre Parnasse que les allées et l'escalier du collège de Clermont. Elle offre d'ailleurs trop de monotonie, n'ayant d'autre mesure que l'hexamètre et le pentamètre. IX. *Græca varii generis carmina cum lat. interpretat.* ibid. 1641, in-8°. On trouve à la fin de ce recueil quelques pièces en vers hébreux. X. *Theologica dogmata*, ibid., 1644-50, 5 vol. in-fol.; nouvelle édit. augmentée et avec des notes de J. Leclerc, Anvers (Amsterd.), 6 tomes en 3 vol. in-fol. Cet ouvrage est plein d'une érudition choisie, et l'on regrette que l'auteur n'ait pas assez vécu pour le terminer. Les protestants ont tellement apprécié ce livre, dit Feller, qu'ils l'ont fait réimprimer pour leur usage; Muratori, de son côté, en parle avec la plus grande estime, et regarde l'auteur comme le *Restaurateur de la théologie dogmatique*. La meilleure édition est celle de Venise, 1758, 7 vol. in-fol., donnée par les soins du P. Zaccaria, qui l'a enrichie de Dissertations, de Notes et d'une Vie de l'auteur. On a reproché au P. Petau, d'avoir profité des écrits du card. Oregio, sans le nommer; mais cette accusation, dénuée de preuves, a été réfutée par le P. Oudin (*Voy. OREGIO*, xxxii, 54). On lui reproche aussi d'avoir paru un peu favorable aux Sociniens, en supposant (dans son traité de la Trinité), que presque tous les Pères des trois premiers siècles de l'Église avant le concile de Nicée, semblaient partager l'opinion d'Arius. Aussi Sandius et les autres anti-trinitaires ont-ils pour ce jésuite une estime toute particulière. Mais Petau s'est en quelque sorte ré-

tracté, ou du moins expliqué d'une manière plus orthodoxe, dans la préface du 2^e volume. XI. *De la pénitence publique et de la préparation à la communion*, Paris, 1644, in-4°. 3^e édit. augmentée, ibid., 1645. C'est une réfutation du traité de la *Fréquente communion*, par Arnard et Nicole; mais elle est mal écrite, et, malgré les efforts de ses confrères, elle eut peu de succès. Quoique le P. Petau ait toujours professé la doctrine des théologiens de son ordre, il avait, dit encore Feller, une espèce de prédilection pour les opinions dures et sévères: il était d'un naturel triste et mélancolique, et, sans ses principes religieux et son attachement à l'orthodoxie, il eût pu donner dans des extrêmes. Outre la *Vie* du P. Petau, par H. de Valois, à la tête de son édit. des *OEuvres* de S. Epiphane, on peut consulter la *Notice* très-étendue que lui a consacrée le P. Oudin dans le tome xxxvii des *Mémoires* de Niceron. Voyez aussi les *Ritratti poetici, storici*, etc. du P. Bonafede, tom. 2, p. 136, Venise, 1788. Le portrait du P. Petau a été gravé par Mich. Lasne, in-4° et depuis, par différents artistes, in-fol.; il fait partie du *Recueil* d'Ordre. La médaille de Petau, par Dassier, a été publiée dans le *Museum Mazuchellianum*, avec une courte Notice sur ce savant respectable. W—s.

PETERBOROUGH (CHARLES MORDAUNT, comte DE), fils aîné du vicomte d'Avalon et d'Elisabeth Carey, naquit en 1662. Destiné par sa famille à suivre la carrière militaire de la marine, il servit d'abord dans la Méditerranée, sous les amiraux Torrington et Narborough. En 1680, il montra une grande bravoure à Tanger, alors assiégé par les Maures. Après la

e son père, il succéda à son pair; et son début, dans la haute, fut un discours convocation de l'acte du *test*, que Jacques II soutenait de son autorité. Désapprouvant le gouvernement adoptée par le prince, il demanda et obtint la permission de se rendre en Hollande sous prétexte de prendre le commandement d'une escadre hollandaise, qui devait aller aux Indes orientales. Pendant son séjour à la Haye, il fut un des premiers mem-
 bre de la noblesse anglaise qui s'enrôla dans le parti du prince d'Orange. Celui-ci montra beaucoup de confiance pour les avis de sir Charles Darnley, qui l'accompagna dans son expédition d'Angleterre. A la mort de Guillaume III, il fut nommé comte des marques de dévouement. Il avait donné, par l'entremise du conseil-privé, et par une des lettres patentes de la chambre, en 1689, il fut nommé premier lord de la trésorerie, et obtint le comte de Monmouth, que son grand-père maternel avait gouverné en Flandre, sous le roi Charles II, dans la campagne de 1690, et résigna son poste à la tré-
 sorerie, en 1694. Depuis ce moment, il ne tendit plus parler de lui pendant le règne de Guillaume. Il fut nommé comte de Péterborough, par le roi George I. En 1702, la reine Anne le nomma lieutenant en chef des forces anglaises envoyées en Espagne, pour combattre les prétentions de l'archiduc Charles, et amiral de la flotte, conjointement avec sir Cloudesley Shovell. La flotte, qui se trouvait dans la baie de Sainte-Hélène, se rendit à Cadix, où elle fut jointe par sir George Rooke et par l'amiral hollandais

d'Allemonde. Après avoir pris à son bord l'archiduc Charles, le comte de Péterborough se dirigea sur le royaume de Valence (août 1705). Ce fut en vain qu'il somma la ville d'Alicante, de se soumettre: les magistrats refusèrent même d'ouvrir les portes que leur adressait l'archiduc. Il fut plus heureux en d'autres endroits, et s'empara sans résistance de la ville et du château de Denia, au moyen des intelligences qu'on y avait pratiquées. Les troupes alliées opérèrent ensuite un débarquement près de Barcelone, dont elles firent le siège. Cette place eût sans doute résisté long-temps, si don Francisco Velasco, vice-roi de Catalogne, qui s'y était enfermé pour la défendre, n'avait eu à lutter, avec une poignée de mauvaises troupes, contre une armée nombreuse habituée à faire la guerre, et à observer la discipline. Les dispositions hostiles de la plupart des Catalans et du peuple même de Barcelone paralysaient d'ailleurs les efforts de son gouverneur, qui fut obligé de capituler, lorsque, par un funeste accident (1), le fort de Montjuïc fut tombé au pouvoir de l'archiduc. Ce prince, reconnu comme roi, fit une entrée triomphale dans la ville. Voltaire rapporte une circonstance relative à ce siège, qui fait beaucoup d'honneur au comte de Péterborough. Cet écrivain n'indique point la source où il a puisé son anecdote, que des historiens anglais et français racontent cependant d'après lui, sans en avoir vérifié l'exactitude (2). Pendant qu'on négociait la capitulation de Barcelone,

(1) Une bombe tombée sur le magasin à poudre du fort Montjuïc, avait fait sauter une partie des murailles, et écrasé le commandant et quelques-uns de ses meilleurs officiers.

(2) Entre autres Smelett, Anquetil, etc.

quelques soldats allemands et catalans pénétrèrent dans la ville, par les remparts, et commencèrent à commettre de grands désordres. Le gouverneur se plaignit amèrement au général anglais. « Les coupables » sont sans doute les Allemands » du prince de Hesse, répondit Peterborough ; si vous voulez me » permettre d'entrer avec mes soldats anglais, j'essaierai de les » chasser, et je reprendrai ensuite » ma première position. » Le gouverneur, s'en rapportant à la parole du comte, l'admit avec ses troupes. Peterborough eut bientôt chassé les Allemands et les Catalans; il les obligea d'abandonner le butin qu'ils avaient fait, arracha de leurs mains la duchesse de Popoli, que deux de ces scélérats entraînaient, et la rendit à son époux. Il retourna ensuite à son ancien poste, laissant les habitants pénétrés d'admiration et de reconnaissance de la conduite d'un ennemi qu'on leur avait représenté comme appartenant à une nation de barbares (3). La réduction de toute la Catalogne, à l'exception de Roses, suivit de près la reddition de la capitale; et la cause de l'archiduc s'améliora chaque jour. Son parti avait pris possession de plusieurs places dans le royaume de Valence, lorsque le conseil du roi Philippe envoya un corps de troupes pour les reprendre. Cette mesure appela le comte de Peterborough dans cette province. Il contraignit le commandant espagnol à abandonner le siège de San-Mattheo, s'empara de Mor-

viedro; et, en excitant habilement la mésintelligence parmi les généraux ennemis, par des stratagèmes qui ne montraient pas toujours une grande délicatesse, il les empêcha de s'opposer à sa marche sur Valence, dont il s'empara sans difficulté. En 1706, Philippe V tenta de reprendre Barcelone; mais il échoua dans son entreprise, disent les écrivains anglais, par la vive résistance des habitants et par l'activité du comte de Peterborough, qui, n'ayant pas une force assez considérable, occupa les hauteurs voisines, et tint l'ennemi dans des alarmes continuelles. Il est certain cependant que la ville était au moment de se rendre, lorsqu'une flotte anglaise, chargée de troupes de débarquement, et infiniment supérieure à la flotte française qui bloquait le port, força celle-ci à s'éloigner, et, par suite, le maréchal de Tessé à lever le siège. L'occupation que l'armée des alliés avait donnée, dans cette partie de l'Espagne, aux troupes des deux couronnes, facilitèrent le mouvement que l'armée portugaise, commandée par le comte de Galway, fit sur Madrid, où elle entra, et proclama l'archiduc. Il s'en suivit une réunion des différents corps du parti de ce prince; et lord Peterborough espérait en obtenir le commandement. Mais, trompé dans son attente, et ne pouvant supporter la présence du prince de Lichtenstein, favori de Charles, il quitta l'armée, et se rendit à Gènes, sur un bâtiment anglais. La perte de la bataille d'Almanza (1707), et les autres événements désastreux qui suivirent le départ du comte de Peterborough, l'exposèrent à la censure; et la reine refusa même de l'admettre en sa présence, jusqu'à ce qu'il se fût justifié des accusations transmises contre lui.

(3) Les recherches que nous avons faites dans des documents officiels, nous mettent à portée d'affirmer que le fond de cette anecdote est exact; mais l'exécution de la capitulation ne fit pas autant d'honneur au comte de Peterborough, puisque, malgré ses termes formels, les troupes furent désemparées par les Anglais, et renvoyées dans un état de nudité absolue.

duc. L'examen de sa conduite et militaire fut fait, en ce, dans les deux chambrarlement; et il se justifiaement, que la propositionête fut écartée, et que la haute déclara qu'il avait ombreux et éminents servant son commandement e. En 1710 et 1711, il fut dans les négociations qui à Turin et dans d'autres lie. En 1713, il fut créé le la Jarretière, et envoyé en Italie, comme am-extraordinaire près le roi iciles: il conserva ce poste nort de la reine. Sous les eorge I^{er}. et de George II, Peterborough obtint la n de général de toutes les iles de la Grande-Breta- il ne paraît pas qu'il ait é activement. Le premier ces régnaient encore lors-orough, qui s'était rendu our rétablir sa santé, fut ologne, le 11 septembre rès les ordres que le pape I avait donnés de s'assu- les étrangers, et surtout s qui se trouveraient dans d'Urbain, où résidait alors ant (4). On se saisit de piers du comte de Peter- et après l'avoir interrogé, na au fort Urbain, où il ant un mois. Lorsqu'on ré que les soupçons n'é- fondés, il fut renvoyé oup de politesse. Le roi re ayant demandé satis- ur cette insulte, et ayant

en même temps fait approcher une escadre des côtes de l'état romain, le pape écrivit de sa propre main à un allié de la Grande-Bretagne, pour déclarer que le légat de Bologne avait agi violemment, injustement, et sans que S. S. en eût connaissance; le cardinal-légat adressa, de son côté, à l'amiral anglais, dans la Méditerranée, une déclaration, dans laquelle il disait qu'il avait demandé pardon au saint-père, qu'il le demandait maintenant à S. M. Britannique, pour avoir inconsidérément fait arrêter un pair de la Grande-Bretagne, qui voyageait. Lord Peterborough avait épousé, en premières noces, la fille de Sir Alexandre Fraser, dont il eut deux fils et une fille. Étant devenu veuf, il se lia avec M^{me}. Anastasie Robinson, célèbre chanteuse, dont la réputation ne souffrit pas de l'attachement qu'il lui témoignait. Il s'écoula beaucoup de temps avant que son orgueil lui permit de lui faire des propositions de mariage, les seules qu'elle voulût entendre; et lorsqu'ils furent unis, il obtint d'elle la promesse qu'elle tiendrait leur union secrète. Ils vécurent chacun de leur côté, jusqu'à ce qu'une maladie dangereuse l'eut déterminé à l'appeler auprès de lui dans sa maison, près Southampton, où il lui permit de porter l'anneau nuptial. Il fit ensuite, devant ses plus proches parents, une déclaration de ses relations avec elle, et rendit hommage à ses vertus, en reconnaissant les obligations qu'il lui avait. Il partit peu de temps après avec elle pour Lisbonne, afin de rétablir sa santé, et mourut dans cette ville, le 5 novembre 1735, à l'âge de 73 ans. On trouva dans ses papiers des Mémoires de sa vie, écrits par lui-même, où il faisait une confession si libre de sa

ces de précaution avaient été prises
les recens de Paris, qu'il existait un
d'attester à la vie du chevalier de

mauvaise conduite, que lady Peterborough les livra aux flammes, par égard pour sa mémoire. Né avec une imagination exaltée, un tour d'esprit romanesque, et une activité infatigable, il se conduisait en tout autrement que le reste des hommes. Telle était la mobilité de son caractère, que les ministres avaient coutume de dire que, toutes les fois qu'ils avaient à lui communiquer quelque chose, « ils » étaient obligés d'écrire, non pas à » *mylord Peterborough*, mais chez » *mylord Peterborough*. » Lui-même prétendait « qu'il avait vu plus » de rois et de postillons qu'aucune » autre personne en Europe. » Swift a tracé son portrait d'une manière fort plaisante dans un de ses poèmes. Peterborough avait de l'esprit, et la répartie prompte. Se trouvant un jour entouré parla populace, qui le prenait pour le duc de Marlborough, et menaçait de lui faire un mauvais parti, il évita le danger qu'il aurait pu courir, en parlant ainsi aux mutins : « Messieurs, j'ai deux moyens de » vous convaincre que je ne suis pas » le duc de Marlborough; d'abord » je n'ai que cinq guinées dans ma » poche; secondement, les voilà à » votre service. » En disant ces mots il leur jeta sa bourse, et s'éloigna au milieu des acclamations les plus bruyantes. Le trait suivant prouvera qu'il avait autant de courage passif que de bravoure. Un chirurgien qui se préparait à lui faire l'opération de la pierre, désirait que, suivant l'usage, on attachât le malade; il s'y refusa en disant : « Il ne sera ja- » mais dit qu'un Mordaunt a été » lié. » On le plaça de la manière convenable : il y resta, dit-on, sans bouger et sans pousser un cri, jusqu'à ce que l'opération fût terminée. Sa constance fut récompensée par une

prompte guérison. On peut juger de la liberté ou plutôt de l'indiscrétion qu'il mettait à exprimer ses idées, par ce qu'il disait de lui-même et du général français qui lui était opposé dans la guerre de la succession d'Espagne : « que nous sommes de grands » ânes de combattre pour ces deux » gros benêts. » Il cultiva l'amitié de Pope, qui, dans ses poésies, lui prodigue les éloges les plus exagérés. « Celui dont le tonnerre perce les lignes ibériennes, dit Pope, forme maintenant un quinconce, et s'occupe à soigner mes vins, etc., presque avec autant de vivacité, qu'il a mit à conquérir l'Espagne. » L'hyperbole de cette expression n'a pas besoin d'être relevée. Peterborough montra certainement beaucoup de bravoure et quelques talents militaires dans la guerre d'Espagne; mais ses conquêtes se bornèrent à la prise de Barcelone, et d'un petit nombre d'autres places, avec des moyens infiniment supérieurs à ceux de ses adversaires, trahis à chaque instant par les habitants, dont le plus grand nombre favorisait alors le parti d' l'archiduc. D—s—s.

PETERNEEFS (PIERRE-NEEFS dit en flamand), le plus habile peintre d'intérieurs d'églises, né vers 1570, à Anvers, fut élève de Steenwick père, qui excellait à peindre des lieux obscurs, et des effets de nuit. Quoiqu'il le prit d'abord pour modèle, il s'en écarta depuis, et suivit une manière plus claire, sans cesser d'être naturelle et vraie, et se ménageant des oppositions, soit au moyen des masses disposées pour détacher les clairs par les ombres projetées, soit par l'interposition de parties avancées qui rompent la régularité de l'édifice. Les tableaux

a exécutés dans ce ton, également éloigné de la force qui détermine la dureté, et du ton sec et froid, dur et factice, de plusieurs tableaux modernes du même genre, et sont encore les plus recherchés par ceux qui aiment le vrai et le bon. On ne peut pousser plus loin, sous ce rapport, la vérité de l'effet, jointe à la précision des détails. Peterneefs s'est attaché sur la représentation d'églises gothiques; et ses intérieurs sont développés pour la Flandre, des monuments précieux par l'exactitude de l'imitation. Le soin qu'il a eu de les rendre tellement que, de la partie supérieure des nefs principales et des voûtes, également visibles, la lumière se répande de côté et d'autre sur les parties inférieures qui leur sont surbordonnées, fait que toutes les parties se développent et s'étendent; que dans ces endroits les plus obscurs, tout paraît distinct, et que l'on découvre nettement les plus petits détails. On ne peut trop s'étonner comme les lignes, multipliées à l'infini dans l'architecture gothique, n'ont sous son pinceau rien de monotone, et que le plan général, à cet égard, ne soit jamais monotone, non plus que la perspective aérienne. Entre plusieurs tableaux de ce maître que possède la galerie du Louvre, l'*Intérieur de la cathédrale d'Anvers*, qui, malgré sa dimension au-dessous de la nature, fait paraître, d'une manière prenante, toute la grandeur de l'édifice, est un de ces chefs-d'œuvre qui plaçant l'auteur au premier rang. Avec une telle habileté, il a pu voir à l'envi des maîtres tels que Raphaël, Breughel, Jean Miel, etc., peindre les figures de ses tableaux. D'après l'époque où ont vécu

quelques-uns de ceux qui l'ont secondé, il dut mourir fort âgé; et il eut un fils qui suivit la même carrière, mais qui lui est resté inférieur, et qu'on a mal-à-propos confondu avec son père.

G—GR.

PETETIN (JACQUES-HENRI-DESSIRÉ), médecin, né à Lons-le-Saulnier, en 1744, commença les études de son art à Besançon, et alla les achever à Montpellier, où il fut reçu docteur, à l'âge de vingt ans. Il exerça quelque temps son état en Franche-Comté, puis se fit agréger au collège des médecins de Lyon, et y pratiqua son art jusqu'à sa mort, arrivée le 27 février 1808. Il était président honoraire et perpétuel de la société de médecine de Lyon. Après avoir eu beaucoup d'éloignement pour le magnétisme, Petetin en a depuis professé la réalité, et il regardait le fluide électrique comme son véhicule. Il a publié sur ce sujet plusieurs ouvrages : I. *Mémoire sur la découverte des phénomènes que présentent la catalepsie et le somnambulisme, symptômes de l'affection hystérique essentielle, avec des recherches sur la cause physique de ces phénomènes*, (Lyon), 1787, in-8°. M. Deleuze, dans son *Histoire critique du magnétisme animal* (II, 247-254), donne un extrait de cet ouvrage. II. *Nouveau mécanisme de l'électricité, fondé sur les lois de l'équilibre et du mouvement, démontré par des expériences qui renversent le système de l'électricité positive et négative, et qui établissent ses rapports avec le mécanisme caché de l'aimant, et l'heureuse influence du fluide électrique dans les affections nerveuses*, Lyon, 1802, in-8°. III. *L'électricité animale, prouvée par la découverte des phénomènes physiques et moraux*

de la catalepsie hystérique et de ses variétés, et par les bons effets de l'électricité artificielle dans le traitement de ces maladies, 1^{er}. cahier, Lyon, 1805, in-8^o., reproduit avec d'autres Mémoires, en 1808, après la mort de l'auteur, avec une Notice sur sa vie. Petetin avait, dès 1777, donné des *Observations sur l'établissement d'un cimetière hors de la ville de Lyon* (imprimées dans l'*Avis* sur le même sujet, par Rast de Maupas, 1777, in-8^o.) Il coopéra, avec MM. Bellay et Brion, au *Conservateur de la santé, journal d'hygiène et de prophylactique*, qui parut à Lyon, de l'an VII à l'an XII, et dont la collection forme cinq volumes. On lui attribue une *Théorie du galvanisme*, in-8^o. Nous n'avons pu nous procurer aucun renseignement sur cet ouvrage. A. B.—T.

PÉTHION DE VILLENEUVE (JÉRÔME), avocat, né à Chartres, vers 1753, était fils d'un procureur au présidial de cette ville. Nommé député, en 1789, aux états-généraux, par le tiers-état, il fut un des hommes les plus remarquables dans les premières années de la révolution; et il eut sur les principaux et les plus déplorables événements de cette époque, une influence que son caractère personnel ne devait pas lui faire espérer. Il était dépourvu de talents; et l'on pourrait dire que sa réputation passagère, et le pouvoir qu'il devait expier si cruellement, ne furent réellement que de position. Aveuglé par une présomption insensée, il se crut appelé à régénérer le monde, et se jeta dans les premiers rangs des novateurs, où il n'avait pas la force de se soutenir. M. Alexandre de Lameth, qui, jusqu'au départ du roi pour le funeste voyage de Varennes, avait

professé les mêmes principes que Péthion, et l'avait connu publiquement et en particulier, disait, à l'occasion de son élévation à la place de main de Paris, que c'était un assez bon homme, long, lent, lourd, dont l'élection n'était fâcheuse que par son effet sur l'opinion. Nous devons dire cependant que Péthion avait un extérieur séduisant. Sa figure était agréable, et il s'exprimait avec une sorte de facilité; mais quand on l'avait écouté un peu de temps, on s'apercevait que le député de Chartres n'était qu'un ennuyeux parleur, dont les discours, longs et prolixes, n'étaient remplis que de lieux communs. Cependant comme il criait beaucoup, que sa voix était forte, et sa figure remarquable, il se fit bientôt connaître, et devint comme son collègue Robespierre dont il fut l'ami avant d'en être la victime, un des objets du culte populaire. On les avait en quelque sorte réunis dans une même catégorie, en donnant à l'un le titre de *Vertueux* et à l'autre celui d'*Incorruptible*. Dès les premières séances, Péthion se prononça pour les mesures les plus violentes, et donna son avis sur presque toutes les matières. A l'issue de la séance royale du 23 juin 1789 il fut un des premiers à répondre au signal de révolte donné par Mirabeau, et à requérir que, sans égard pour la déclaration du monarque l'assemblée persistât dans ses décisions, et en poursuivit les conséquences. Il s'éleva ensuite contre les protestations qu'avaient faites quelques députés, et prétendit que ceux qui étaient ecclésiastiques n'avaient pas le droit d'en faire. Dès ce moment il fut un des adversaires les plus ardents des prêtres catholiques. A la même époque, il fut un de ceux qui

ment tous les hommes sus-
et l'on sait comment cette
fut reprise, en 1793. Il est
rquer que presque tous les
es révolutionnaires devinrent
mes des mesures tyranniques
mêmes avaient provoquées.
il fut question de publier une
tion des droits de l'homme,
au, qui n'était révolutionnaire
r ambition et par vengeance
IRABEAU), l'ayant repoussée
une abstraction dangereuse,
ne craignit pas d'attaquer
outable collègue; et il l'accusa
oir entraîner l'assemblée dans
inions contradictoires. Quel-
évolutionnaires timides crai-
t encore alors d'aborder les
ns relatives à la religion, et
laient les renvoyer à d'autres
; mais Péthion ne consentit à
délai, et il se déclara dès-lors
ni de tous les objets religieux.
t pas plus de respect pour l'au-
royale; et ce fut contre son avis
irabeau fit décréter le préam-
es lois : *Louis, par la grâce*
du. Péthion avait déjà refusé
le *veto*, même suspensif, des
u pouvoir législatif, et deman-
le monarque ne pût interve-
ns ce pouvoir, qui, suivant
avait être complètement établi
qu'il fût question de l'auto-
oyale. Dans cette motion, il
videmment l'organe d'un parti
licain, qui cachait encore ses
s. Toujours empressé d'affai-
autorité du roi, Péthion in-
ncore pour que la question de
ction royale fût soumise à la
ration des assemblées primai-
jugée par elles. Il appuya, avec
nière violence, la dénonciation
meux repas des gardes-du-
, que fit son collègue Adrien

Duport (*Voy.* ce nom), et désigna
la reine comme ayant excité ces
militaires à insulter l'assemblée. Sa
dénonciation fut encore envenimée
par quelques journalistes, qui la col-
portèrent sur-le-champ à Paris, où
elle devint le signal de l'insurrection,
et détermina la catastrophe des 5 et
6 octobre. De ce moment la monar-
chie fut livrée aux séditieux. En
1790, Barnave avait fait absoudre
les colons de Saint-Domingue, des
dénonciations dirigées contre eux.
Péthion prétendit que les reproches
qu'on leur adressait, étaient loin
d'être sans fondement, et fit sentir
aux hommes de couleur qu'ils avaient
dans l'assemblée un parti prêt à ap-
puyer leurs prétentions. Dès-lors, il
prit la parole dans toutes les ques-
tions relatives aux colonies, devint
un des organes les plus actifs de la
société des amis des Noirs; et l'on ne
peut nier qu'il n'ait puissamment
contribué aux désastres et à la perte
de cette source de notre ancienne
prospérité. Péthion prit encore une
part très-active à la discussion
sur les droits de paix et de guer-
re : il demanda, comme Barnave et
les frères Lameth, que ce droit fût
délégué à la nation. Le discours qu'il
prononça dans cette occasion, fait
avec assez d'art, et débité avec éner-
gie, lui donna du crédit dans l'as-
semblée; et il en devint le président,
vers la fin de 1790. A cette époque,
Mirabeau, qui s'était rapproché de
la cour, voulait faire réformer la
constitution, presque entièrement ter-
minée, et la rendre plus supporta-
ble. On prenait, à l'insu du plus
grand nombre des députés, des me-
sures très-étendues pour obtenir ce
résultat : mais comme beaucoup de
personnes furent employées à cette
affaire, il fut impossible que les ré-

publicains, déjà très-nombreux, n'en eussent pas connaissance. Leurssoupons se dirigèrent principalement sur Mirabeau; et dès-lors, attentifs à tout ce qu'il disait, leurs orateurs l'attaquèrent dans toutes les discussions. Péthion fut un de ses plus ardens adversaires. Il demanda, à la même époque, avec beaucoup d'instance, uneloi pénale contre l'émigration. Après la mort de Mirabeau, qui avait repoussé ce projet avec indignation, le système d'opposition qu'il avait imaginé fut faiblement soutenu; et le roi, se voyant sans espoir, prit le parti de quitter la capitale. On sait comment il fut arrêté dans sa route (V. LOUIS XVI et MARIE-ANTOINETTE). Péthion fut un des trois députés choisis pour le ramener. Les deux autres étaient Barnave et Latour-Maubourg. Pendant le voyage, la reine et le roi firent peu d'attention au député de Chartres; mais ils traitèrent avec beaucoup de distinction Barnave, dont ils connaissaient le prodigieux talent et l'influence dans l'assemblée. Cette distinction causa à Péthion le plus violent dépit; et une haine très-vive contre la famille royale ne put qu'ajouter à son délire révolutionnaire. Devenu le protecteur ou l'agent de tous les complots qui devaient achever le renversement de la monarchie, il fut un des hommes qui imaginèrent la pétition dite du Champ-de-Mars, rédigée et colportée par Brissot, son ami et son compatriote; et dans le même temps un des sept députés qui demandèrent que le roi fût mis en jugement, après le retour de Varennes (1). Lorsqu'il fut question de la régence, Péthion

insista pour qu'elle fût élective, et s'éleva contre l'article de la constitution qui voulait que les électeurs payassent une contribution égale à quarante journées de travail (à-peu-près soixante francs). A la fin de la session, Robespierre et lui furent entourés par le peuple: lorsqu'ils sortirent de l'assemblée, on les porta en triomphe. Le 14 novembre, Péthion fut nommé maire de Paris, à la pluralité de 6708 voix, sur 10632 votants (c'était à peine le dixième des électeurs). Il avait pour concurrents MM. Dandré et La Fayette. Cette nomination, qui devait être si funeste à Louis XVI, aurait pu, si l'on eût eu moins de délicatesse, être facilement empêchée par ceux qui disposaient de la caisse de la liste civile. A la même époque, Robespierre fut nommé accusateur public près le tribunal criminel de Paris: de sorte que les deux autorités les plus importantes dans une ville d'où dépendait le sort de la France, se trouvèrent entre les mains des démagogues les plus fougueux. Dès-lors toutes les violences, tous les complots contre le pouvoir royal et contre la personne du monarque, furent tolérés et encouragés. Les crimes les plus réels seuls restaient impunis; et une foule de malfaiteurs accoururent dans la capitale, où il suffisait de se dire patriote pour échapper à toutes les poursuites. Jamais on n'y vit un plus grand nombre de figures sinistres. Ce fut dans de telles circonstances que Péthion fit célébrer une fête triomphale et l'honneur des soldats suisses du régiment de Château-Vieux, envoyé aux galères pour s'être révoltés contre leurs officiers, et avoir pillé la caisse de leur corps. Ce jour-là, le habitants de Paris qui avaient quel

(1) Ces députés étaient Robespierre, Péthion, Buzot, Vadier, Grégoire, Hebrard et Putzain.

ose à perdre, s'étaient renfermés dans leurs maisons; et sous la pression du maire, la populace et les aristocrates furent maîtres de la capitale et du corps législatif lui-même. On vit se voir forcé d'accorder les pouvoirs de sa séance à des hommes méprisés et flétris. Les dénonciations des aristocrates commençaient à se multiplier. Péthion dirigea ses attaques contre les bourgeois : dans une séance publique à cette époque, où l'on reprocha de n'être plus attaché à la révolution; il désignait assez clairement les propriétaires comme les ennemis de la révolution, et fut compris. C'est encore pendant la magistrature que les individus, jusqu'à ce moment, n'avaient fait partie de la garde nationale, introduits dans ses rangs, sous des noms, au lieu de fusils (V.). Après avoir ainsi désorganisé la garde nationale, rempli les autorités publiques à leur disposition, les républicains, sûrs de la protection ou de l'intervention du maire sur leurs projets, résolurent d'attaquer de vive force l'autorité royale et ils l'attaquèrent effectivement le 20 juin 1792. Les détails de cet attentat ne peuvent appartenir à cet article. Il suffit de savoir que le maire de Paris en fut un des auteurs, que la populace parisienne fut introduite dans les palais du roi par les municipaux-mêmes, et que Péthion fut que le soir, lorsque la garde nationale remplissait encore le cha-

teau : « Sire, dit-il, en abordant le roi, je viens d'apprendre à l'instant, la situation dans laquelle vous êtes. — Cela est bien étonnant, répondit le prince, car il y a plus de trois heures que cela dure. » Alors Péthion monta sur une banquette, et s'adressant à l'attroupement : « Citoyens, vous tous qui m'entendez, vous venez de présenter légalement votre vœu au représentant héréditaire (3); retournez chacun dans vos foyers : vous ne pouvez exiger davantage; sans doute, votre exemple sera imité par les départements, et le roi ne pourra se dispenser d'acquiescer au vœu du peuple. Retirez-vous, je vous le répète; en restant plus long-temps, ne donnez pas occasion aux ennemis du bien public d'envenimer vos intentions vertueuses. » Cette populace hésitant d'obéir, Péthion ajouta : « Le peuple a fait ce qu'il devait faire : vous avez agi en hommes libres; mais en voilà assez, je vous ordonne de vous retirer. » En effet, ce peuple obéit, mais lentement et comme à regret : à sept heures du soir, le palais n'était pas encore évacué. Péthion rendit compte à l'assemblée de cet événement, auquel il est vrai de dire que la pluralité de ses membres n'avaient pris aucune part; et il eut l'audace de certifier que la municipalité avait fait son devoir, que nul excès n'avait été commis, et qu'il était affligé que quelques membres de l'assemblée pussent en douter. La majorité parut indignée de la conduite du maire; mais elle ne prit aucune décision sur les mesures répressives qui furent proposées,

neant leurs conciliabules à Auteuil, dans lequel avait été loué par Achille Duchâtelet leur président : le médecin Cadoche, depuis la mort de Mirabeau, s'était attaché à la partie républicaine, était membre de la garde nationale. C'est là que furent concertées les mesures qui devaient renverser le trône : elles furent publiées dans la *Chronique* que rédigeait Cadoche, et dans le *Journal*, publié par Brissot.

(3) Il s'agissait de forcer le roi à sanctionner le décret contre les prêtres.

et que les départements et les armées ne tardèrent pas à demander. Le directoire du département, fort de l'appui qu'il croyait trouver dans le corps législatif, suspendit le maire. La Fayette vint à Paris, se présenta à la barre, et demanda vengeance des attentats commis contre la personne du roi constitutionnel : mais vivement attaqué par le parti girondin (Voyez GUADÉT), ce général se hâta de retourner à son armée, quoiqu'il fût soutenu par la plus grande partie de la garde nationale. Alors les défenseurs du roi perdirent courage; les amis de Péthion, plus audacieux, demandèrent à grands cris qu'il reprît ses fonctions; et le 13 juillet 1792, l'assemblée intimidée leva la suspension, sur le rapport de Murair. A peine ce décret était-il rendu, que les acclamations populaires répandirent l'effroi dans toute la ville. Des gens du peuple parcouraient les rues, et remplissaient les places publiques, criant *vive Péthion! Péthion ou la mort!* tous avaient cette devise tracée à la craie sur leurs chapeaux. Le lendemain, on devait célébrer au Champ-de-Mars, l'anniversaire de la fédération du 14 juillet; le roi y parut, protégé par un bataillon de Suisses et quelques compagnies de gardes nationales, mais comme une victime dont on préparait le sacrifice : Péthion s'y présenta en triomphateur. Le 11 juillet, les républicains parvinrent, sur la proposition de Vergniaux l'un d'eux, à faire déclarer que la patrie était en danger, déclaration qui les débarrassait des statuts constitutionnels. Aussitôt après avoir pris cette mesure, ils firent demander la déchéance du roi, d'abord dans les journaux, ensuite dans des pétitions et par des motions à l'assemblée. Le

25, les sections de Paris, ou plutôt les Jacobins, qui s'en étaient rendus les maîtres, se déclarèrent en permanence. Un attroupement de sept à huit cents misérables, formé au Champ-de-Mars, sous la protection du maire, rédigea une pétition pour la déchéance, et vint la présenter à la barre du corps législatif (4). Cet attroupement n'ayant rien obtenu, Péthion y parut lui-même, le 3 août, à la tête d'une foule encore plus nombreuse, et fit la même demande, au nom, dit-il, de la commune de Paris. La pétition, que plusieurs sections désavouèrent, fut renvoyé à une commission. Pendant que l'on délibérait, Péthion causait avec un sang-froid inouï, avec les députés qui siégeaient près de la barre, et il leur dit qu'il craignait de ne pouvoir échapper aux fonctions de président du conseil de régence. Au même moment, une horde de six à sept cents bandits, connus sous le nom de Marseillais, traversaient la France, disant hautement qu'ils allaient à Paris pour tuer le roi : ils y arrivèrent le 30 juillet 1792. Santerre (V. ce nom) alla au-devant d'eux, avec quelques gardes nationaux du faubourg Saint-Antoine. Péthion les reçut comme des frères, leur fit distribuer des vivres, et leur donna pour logement l'ancien couvent des Cordeliers, près duquel résidait Danton, qui se concerta avec leurs chefs pour le siège des Tuileries (V. DANTON). Dans la nuit du 9 à 10, Péthion ne put se dispenser de se rendre auprès du roi. Le succès de l'attaque projetée était encore de

(4) Une section de Paris, dite de *Mauconseil* avait déjà provoqué cette déchéance. Pour contraindre cet acte de patriotisme, les révolutionnaires firent venir une section de *Ben-Consent*, et ce nom lui est resté au coin de la rue Mauconseil.

on croit même qu'il recula d'effrayer l'idée de l'attentat qui allait se commettre. Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il signa un ordre au commandant de la garde nationale de repousser ce par la force (V. MANDAT SIGNOL). On a dit qu'au moment des assassinats de septembre, on fut retenu à la mairie par les gens, et qu'il lui fut impossible d'ordonner aucune mesure pour faire cesser ces horribles massacres : c'est moins prouvé que cette assertion. Péthion lui-même, ayant à son compte de sa conduite, se le 6 septembre, au corps législatif, et l'assura qu'il n'avait été témoin de ces événements que lorsqu'il était plus temps d'y remédier. Il ne prononça un mot de sa détention à la barre ; et, le même jour, on assassina encore les prisonniers de Bicêtre et de Séchelles, qui présentaient à la Convention nationale par leur dévouement d'Eure et-Loir, et il fut nommé premier président de cette assemblée, honneur qu'il méritait instamment ; car personne plus qu'il n'avait contribué à sa convocation. Comme membre de la Convention, il se fit encore remarquer par son acharnement contre Louis XVI, et ne cessa de demander le jugement de ce malheureux prince : il fut enfin, et fit décréter qu'il fut prononcé par la Convention. Ensuite pour l'appel au peuple pour la mort, et se prononça pour le sursis. L'horrible sacrifice consommé, Péthion, qui y eut part plus qu'aucun de ses

collègues, essaya d'en arrêter les inévitables conséquences. Les accusations dirigées par les Girondins, contre les auteurs des massacres de septembre, et qui pesaient sur lui et sur un grand nombre de membres de l'Assemblée, y avaient provoqué la division et la haine. La proposition de l'appel au peuple, vivement soutenue par Vergniaux, Guadet et autres, avait encore plus exaspéré ces hommes furieux : il s'agissait d'un combat à mort. Péthion crut que la cruelle victoire qu'ils venaient de remporter, devait les réconcilier ; qu'il était de l'intérêt de tous de déposer leurs ressentiments sur la tombe de leur victime ; il les conjura d'en faire le sacrifice. On ne peut dissimuler qu'alors il était enfin dirigé par des sentiments modérés. Il voulait combattre les projets atroces du parti montagnard. Déjà ce parti se montrait à découvert, et proposait des visites domiciliaires et les autres mesures qui avaient précédé le 2 septembre. Aussi Péthion fut-il attaqué avec violence. « Dans les temps critiques comme ceux-ci, lui dit Julien de la Drôme, les hommes faibles comme vous doivent se taire et laisser parler les hommes vigoureux. — Vous avez calomnié Le Pelletier, dans votre opinion sur le roi, dit Tallien. — Du temps de l'assemblée législative, dit Thuriot, douze commissaires furent chargés de se présenter, avec le pouvoir exécutif, à la mairie, le 2 septembre ; nous y restâmes long-temps, et Péthion ne nous dit rien de ce qui se passait aux prisons. Je l'accuse de faire le procès à ceux qui ont assassiné, tandis qu'il devrait monter le premier sur l'échafaud. » Péthion répondit seulement à cette sanglante

apostrophe, qu'à l'heure où les commissaires s'étaient rendus à la mairie, il n'était plus temps d'arrêter les massacres : le mal était irréparable. On a fait observer qu'ils continuèrent cependant encore pendant quatre jours, et ne cessèrent que parce qu'il n'y avait plus de prisonniers à faire assassiner. Péthion se débattit contre ses accusateurs, jusqu'à la proscription du 31 mai, dans laquelle il fut compris, avec tout le parti de la Gironde, auquel il s'était attaché, et qui avait préparé avec lui les journées du 20 juin et du 10 août. Il montra, dans cette proscription, beaucoup moins de courage que ses compagnons d'infortune. S'étant réfugié avec eux dans le département du Calvados, il y resta quelque temps, sous la protection de la faible insurrection qui eut lieu dans ce pays, moins pour défendre les Girondins, que pour attaquer la Convention. Il s'enfuit de là dans le département de la Gironde, où il ne trouva point d'asile. On découvrit son cadavre, à moitié dévoré par les loups, dans un champ de blé, où il s'était vraisemblablement donné la mort. Les crimes de Péthion, que nous avons fidèlement retracés, n'ont pas empêché qu'il n'ait eu des partisans, même parmi des personnes à qui ses principes étaient sûrement étrangers. M^{me}. de Genlis en a fait une sorte d'éloge, sans excepter sa conduite après le retour du voyage de Varennes : elle avoue même qu'elle eut une véritable estime pour lui jusqu'à la mort du roi. Il est vrai que cette dame lui devait des égards pour la peine qu'il avait prise de l'accompagner à Londres, après la session de l'assemblée constituante. On a dit, mais sans preuves, qu'il entreprit ce voyage

dans les intérêts du duc d'Orléans auquel il fit habituellement sa cour pendant la plus grande partie de sa carrière politique. Il était admis aux parties de Mousseaux, réservées pour les intimes du prince. Pendant la session de l'assemblée constituante la fille Théroigne de Méricourt (sous ce nom) eut de fréquents rapports avec Péthion : comme cette courtisane était jeune et assez bien, on crut que la galanterie en était le motif ; mais quand on remarqua que Théroigne était l'un des agents les plus actifs et les plus influents de toutes les révoltes et de toutes les séditions, on ne douta plus qu'elle ne fût l'objet principal de ses conférences avec Péthion. Cet homme n'était qu'un orateur de club ; il ne savait point écrire : cependant on a publié, en 1793, ses *Ouvrages*, vol. in-8°, composées de quelques Discours et Opuscules politiques. B—u.

PÉTION (ALEXANDRE SAINTE) homme de couleur, né libre, au Port-au-Prince, le 2 avril 1770, était fils d'un colon nommé Saintes, et d'une mulâtresse. Le nom de Pétion lui fut donné comme un sobriquet d'enfance ; et c'est à tort que l'on a prétendu qu'il était une imitation de celui du fameux maire de Paris dont personne ne parlait à Saint-Domingue, à l'époque où le jeune Saintes recevait ce surnom de ses parents. Son père vivait dans l'aisance, et lui donna une assez bonne éducation. Pétion se montra de bonne heure studieux. Il avait à peine vingt ans lorsque les troubles de la révolution éclatèrent dans la colonie de Saint-Domingue. Cependant il fut du nombre des premiers qui prirent les armes. Devenu promptement officier d'artillerie, il parvint au grade d'adj

al, pendant les guerres la guerre extérieure qui sa patrie, avant l'arrivée commandée par Le-n jouissait de la réputation guerrier humain autant. Toujours touché du fortunés, il leur tendait secourable, sans accepti. Après que les An-evacué Saint-Domingue, l'Ouverture, revêtu de voir, sous le titre de géf, semblait vouloir se-ig de la France, et s'es-e peser la proscription de couleur, descendants s. Le général Rigaud, ouleur lui-même, se mit on contre Toussaint, et es drapeaux tous ceux de isi qu'un certain nombre guerre civile se ralluma; ida ses projets avec arna des preuves d'une rare mme officier. La place tait un point important pour Rigaud : Toussaint n personne, et la resser-rès. Pétion reçut l'ordre et d'en prendre le com-; ce qu'il parvint à exécu-la ville épuisée de subsis-habitants découragés. les ranima; et son ha-poser une longue résis-rces supérieures des as-pendant il fallut céder, res; et Pétion, à la tête cents hommes, proté-des vieillards, des femnfants, s'ouvrit un pas-en des troupes de Tous-ait sous ses ordres vingt-olds. La fortune s'étant e contre Rigaud, en fa-célèbre compéiteur, ce

général prit le parti de s'embarquer pour la France, avec l'élite de ses officiers. Pétion était le premier d'entre eux. Il vécut dans le repos, et livré à l'étude, jusqu'à l'époque de l'expédition du général Leclerc, dont Rigaud fit partie; Pétion y fut employé comme colonel. La présence et les conseils de ces deux hommes et de plusieurs autres qui jouissaient de la confiance publique, réunirent tous les esprits à l'autorité de la métropole. Toussaint lui-même s'y était rangé de bonne foi; et, si Leclerc, et surtout son successeur, Rochambeau, eussent apporté quelque loyauté, quelque humanité dans leur gouvernement, Saint-Domingue, florissante, serait encore la première colonie du monde, et la plus riche possession française dans les deux Indes : mais la duplicité et l'atrocité des mesures de ce dernier perdirent tout. (V. ROCHAMBEAU.) Toussaint avait été trahitusement envoyé en France; Rigaud avait subi le même sort. Pétion, outré de tant de crimes, quitta les rangs français, avec tous ceux de ses compatriotes qui purent s'échapper : ils se réunirent sous les ordres du général noir Dessalines, et déclarèrent la guerre à l'armée française. Devenu général de division, Pétion donna de nouvelles preuves de son audace et de ses talents. L'influence du climat combattit pour les insurgents ; les Français périssaient par le fer, ou par l'épidémie qui décimait leurs rangs. Enfin, à l'aide des Anglais, les Haïtiens, en 1804, demeurèrent maîtres absolus de leur territoire, et ils en proclamèrent l'indépendance. Pétion obtint le commandement de la partie de l'ouest, dont le Port-au-Prince était le chef-lieu. Dessalines, de chef de la république, s'en était fait proclamer l'empereur, à l'imitation

de ce qui se passait en France. Cet acte mécontenta une portion de son armée. Christophe, son lieutenant, et le complice de sa tyrannie, commandait la riche partie du nord de l'île. Bientôt Dessalines se livra au plus violent despotisme, et il résolut de massacrer les hommes de couleur qui, par leur instruction et leur fermeté, pourraient lui opposer des obstacles. Instruits de ses projets, ceux-ci formèrent, au Port-au-Prince, une conjuration, à laquelle Pétion, dont on connaissait la douceur et la loyauté, ne fut point initié. Dessalines se rendait au Port-au-Prince, avec le projet de faire égorger ses victimes, lorsque les conjurés l'ayant prévenu, et s'étant portés inopinément à sa rencontre, l'immolèrent, sans courir le moindre danger, le 16 octobre 1806. La république d'Haïti fut dès-lors organisée sur les bases démocratiques qui la régissent maintenant. Christophe, homme distingué par sa valeur et par son caractère rempli de fermeté et de résolution, et d'ailleurs plus ancien général que Pétion, fut élu président par le sénat qui venait d'être créé à la suite de la nouvelle révolution; mais cet homme cruel et féroce, altéré de sang et rêvant la tyrannie, refusa cette magistrature, et prit le titre de roi, qu'il fit appuyer par les troupes nombreuses qu'il commandait, et dont la plus grande partie se composait de noirs, auxquels il avait fait concevoir de perfides craintes sur les projets des hommes de couleur (V. CHRISTOPHE, au Supplément). Toute la partie de l'ouest et du sud de l'île accepta l'autorité du sénat, qui élut Pétion en qualité de président, le 27 janvier 1807. La guerre civile recommença: car Christophe, furieux de voir la plus grande partie de ces contrées

lui échapper, conçut le projet de conquérir; et il se mit en campagne sous prétexte de venger la mort de Dessalines, son ancien maître. Pétion remporta, le 1^{er} janvier 1808, une victoire mémorable sur le nouveau roi Henri, bien que lui-ci commandât une armée trois fois plus nombreuse. Christophe se retira au Cap, y discipula, augmenta ses troupes, et fit de nouvelles entreprises. En 1809, il marcha, de nouveau, sur le Port-au-Prince, avec une armée formidable. Pétion, commandant des forces moins considérables, sur la défensive. Déjà les ennemis en étaient venus aux mains, qu'un mulâtre, nommé Marcel, d'un régiment d'élite, et de trois mille hommes de la garde de Christophe, passa, lui et ses amis, sous les étendards de Pétion. Cette défection, prélude de la plus grande partie de la guerre, détermina Christophe à la promptre retraite. Arrivé au Cap, il fit éclater sa vengeance d'une manière affreuse. Tous les gens de couleur furent passés au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Dès-lors, ne fut plus troublé par le gouvernement de sa république, mit son armée sur un pied respectable, fortifia ses places, et ne s'occupa plus que de faire fleurir l'administration des finances sous son autorité. Dès son arrivée à la présidence, il avait ouvert ses ports à toutes les nations étrangères; et il accordait sûreté et protection aux Français que le commerce y appelait. Les guerres et l'administration de Dessalines avaient épuisé les finances: il dut des sommes considérables à des étrangers qui avaient approuvé

Pétion remplit les coffres de aya toutes les dettes ; et bien-espérité du commerce et de ture, la tranquillité et la paix, proclamer du nom de père trie. Il tâchait d'attirer dans des hommes instruits. Cepen- laud-Varennés s'y étant pré- ur rédiger la gazette de Port- re, Pétion lui fit défendre de uter devant lui, quand il fut de la conduite de ce fameux onnaire. En 1815, il fut réelu t pour quatre ans, terme fixé onstitution du pays. L'an- ante, quelques négociations té entamées avec lui de la roi Louis XVIII, il refusa èce d'arrangement, si l'in- nce d'Haïti n'en était la pre- oudition. Depuis deux ans, le Pétion s'était altérée ; une aigné termina sa carrière, rs 1818. Cet événement ré- consternation dans la répu- oute la population prit spon- le deuil, qui fut porté pen- s mois. Ses funérailles furent milieu des plus imposantes s religieuses : le R. P. Gor- ré de sa paroisse, prononça son funèbre. Le sénat or- érection d'un mausolée à sa . On a des monnaies d'ar- n effigie, datée de l'an 14 . Il fut remplacé par le gé- Boyer, son ami et son lieu-

F—R.

S (FRANÇOIS), savant orien- é, en 1622, d'une famille e d'Angleterre, fut détermi- de des langues orientales, de Guiclet, son oncle ma- remier secrétaire-interprè- angue turque, au départe- a marine. Pourvu, en 1652, rge de secrétaire-interprète

XIII.

du roi, pour les langues turque et arabe, il l'exerça pendant quarante ans avec autant d'honneur que de capacité, traduisit en turc l'*Histoire de France*, afin de porter la renommée de nos rois jusqu'aux extrémités de l'Asie, et rédigea les trois volumes des *Voyages en Orient*, de son ami Thevenot, le neveu, qui était mort en Perse sans avoir pu les publier. Pétis avait traduit, par ordre de Colbert, la Préface d'Aboul-Khair Tasch-Kuprizadeh, auteur turc, laquelle contient un poème sur la vie de Djenghiz-Khan; le ministre content de cet essai, chargea l'auteur de composer une histoire plus étendue de ce conquérant, et de consulter à cet effet les auteurs orientaux et européens qui en ont parlé. Pétis travailla dix ans à cet ouvrage; mais son grand âge et ses infirmités l'empêchèrent de le terminer. Il mourut à Paris le 4 novembre 1695, deux mois après le mariage de son fils, et fut enterré dans la paroisse de Saint - Jacques - de - la - Boucherie. L'*Histoire du grand Genghiz-Can* (Djenghiz-Khan) *premier empereur des Mogols et Tartares*, fut publiée en 1710, 1 vol. in-12, par le fils de l'auteur, lequel, en y mettant la dernière main, l'augmenta d'une liste de tous les successeurs de ce conquérant jusqu'à Tamerlan, et du Catalogue des auteurs qui ont été consultés pour la composition de ce livre. Pétis s'est principale- ment servi de Mirkhond, de Fadhl-Allah, et de Nisawi. Cette histoire, assez estimée, ne manque ni d'exac- titude, ni de concision. On n'y trouve point ce style diffus et fleuri, qui rend insupportable la lecture des traductions littérales de la plupart des ouvrages orientaux : mais on y remarque plusieurs incorrections,

quelques erreurs de noms-propres et de chronologie; et l'on désirerait que les descriptions topographiques, au lieu d'interrompre la narration, fussent renvoyées dans les notes. Petis est auteur d'un *Dictionnaire turc-français, et français-turc*. Il a rédigé le *Catalogue raisonné de tous les manuscrits turcs et persans* qui étaient de son temps dans la bibliothèque du Roi. A—T.

PÉTIS DE LA CROIX (FRANÇOIS), fils du précédent, naquit à Paris, vers la fin de 1653. Destiné à succéder aux emplois de son père, il s'appliqua dès l'enfance aux langues orientales, aux mathématiques, à l'astronomie, à la géographie, à la musique et au dessin. A peine âgé de seize ans, il fut envoyé dans le Levant, par le grand Colbert, pour s'y perfectionner dans l'étude des langues, des mœurs, de la religion, des arts et des sciences des Orientaux, et pour y remplir ensuite diverses commissions qui intéressaient la gloire et le bien de la France. Le jeune Pétis s'embarque à Toulon, en octobre 1670, atteint Alexandrette, le 10 novembre, après une navigation orageuse, et se hâte de gagner Alep. Pendant un séjour de trois ans et demi dans cette dernière ville, il apprit l'arabe vulgaire, l'arabe littéraire, le turc, l'écriture arabe en caractères *neschky*, la poésie et la musique des Arabes. Employé dès-lors dans les affaires publiques, il traduisit le traité que l'ambassadeur de France, Nointel, venait de conclure avec la Porte. Pour détruire l'effet des relations mensongères des Hollandais, il mit en arabe l'histoire de la campagne de Louis XIV en

Hollande (*Voyez PELLISSE*, 300 ci-dessus), et en répandant des exemplaires dans tout l'Orient, il acheta, pour la bibliothèque du Roi, des manuscrits, des médailles, et douze cents peaux de roquins, destinées à la reliure de la partie de ses livres. Parti d'Alep le 1^{er} avril 1674, il prit la route de Diarbekir, Moussoul et Bagdad, où il séjourna deux mois, descendit le Tygre, jusqu'à Bassorah, s'y embarqua, et aborda à Bender-Ryl, le port de la Perse; il visita Chiraz et arriva, le 8 août, à Ispahan, où il apprit tous les dialectes de la langue persane, littérale et vulgaire, aimant la musique des Persans; recueillit les formules d'un grand nombre d'affaires judiciaires et diplomatiques, de mathématiques sur les sciences et les arts de la Perse, etc. et les envoya en France avec des instruments de musique, une ample moisson de graines, des drogues et de plantes. Il quitta Ispahan, le 20 juin 1676, et revint à Chiraz, Kom, Soulthanieh, Chiraz et le Kourdistan, à Diarbekir, d'où il partit pour Constantinople, en traversant l'Asie-Mineure, eut occasion de passer pour un sectateur musulman. Arrivé dans la capitale, le 3 décembre, il s'y perfectionna dans l'étude de la langue tartare et de la diplomatie ottomane; et, pendant un séjour de trois ans, il servit utilement les ambassadeurs Nointel et Guillet. De retour en France, à la fin de 1680, il rendit compte à Colbert de son voyage; et Louis XIV. lui fit une visite qu'il fit, l'année suivante, à la bibliothèque royale, pour entendre Pétis expliquer quelques-uns des manuscrits que ce voyageur avait envoyés du Levant. Ce dernier, âgé, en 1681, de traduire le

(1) Il en existe un exemplaire dans la bibliothèque du Roi.

France avec le roi de Maroc, aché, en 1682, au service marine, en qualité de secrétaire-interprète pour les langues orientales et nommé secrétaire de l'ambassade envoyée au roi de Maroc, Ismael. Il prononça en arabe l'ongue de l'ambassadeur, avec l'élégance et de pureté, que le que et toute sa cour avouèrent sa supériorité. Les deux années suivantes, Pétis suivit les lieutenants-généraux Duquesne, Tourville et l'Amfreville, dans leurs expéditions contre Alger : il y servit la négociation de la paix en 1684, et fut en turc le traité, et le plein divan. Il y fit insérer le nom de *padischah* (empereur) au lieu de celui de *cral* (roi), que les Turcs avaient donné jusqu'alors au roi de France ; accompagna le roi en qualité d'interprète, l'ambassadeur qui vint, au nom de cette cour, demander pardon à Louis XIV, et remplit les mêmes fonctions en 1685, auprès d'un autre ambassadeur, qui vint, de la part du dey de Morto, présenter vingt-cinq députés de Barbarie. Embarqué la même année sur l'escadre du maréchal d'Estrees, destinée contre Tunis, il négocia et obtint la paix, il en fit les conditions, et les lut devant le divan. La régence de Louis XIV ayant été forcée également de demander grâce, Pétis négocia la paix et obtint le remboursement de cent mille francs au profit des Tripolitains lui offrirent une somme considérable pour qu'il stylisât le traité le mot d'*écus de France*, au lieu d'*écus de France* ; mais Pétis ne faisait aucune différence de plus ou de moins : mais Pétis, malcertitude que la chose serait ainsi, resta fidèle à son devoir. En

1687, il traita, sous le duc de Mortemart, avec le ministre de la marine de Maroc. Enfin, il eut la plus grande part aux affaires de tous les envoyés de Constantinople et des puissances barbaresques qui vinrent en France, expliqua leurs harangues, lettres et compliments, et traduisit toutes les réponses du français en arabe, turc et persan, depuis 1681 jusqu'à sa mort, excepté dans les audiences où son père remplit les fonctions d'interprète. Louis XIV ayant séparé les deux chaires de professeur en arabe et en syriaque, au Collège royal, après la mort de Jacques d'Auvergne, qui avait enseigné les deux langues, Pétis, désormais fixé à Paris, obtint la chaire de professeur d'arabe, en 1692, avec la survivance de la charge d'interprète du roi en arabe, turc et persan, dont jouissait son père. Dès-lors il ne sortit plus du royaume. Il épousa, le 29 août 1695, Jeanne Lesueur, fille d'un marchand de bois de la paroisse Saint-Barthelemy. Dans l'acte de mariage, son père et lui sont qualifiés *conseillers du roi* ; mais l'un et l'autre n'y sont nommés que *François Pétis*. Quant au surnom de *La Croix*, dont nous ignorons l'origine, il est certain que le fils ne le prit qu'après la mort de son père. Modeste et point courtisan, Pétis de La Croix, entièrement appliqué à la traduction des auteurs orientaux, n'obtint aucune récompense, et ne jouit que du traitement des deux emplois qu'il remplissait. Il a plus fait néanmoins pour la gloire de son roi que tous les panégyristes de ce monarque. Il a traduit en persan l'*Histoire de Louis XIV* par les médailles ; traduction qui fut présentée au roi de Perse, en 1708, par Michel, envoyé extraordinaire de France près de ce souve-

rain. Une longue lettre du roi d'Ethiopie à Louis XIV, mit Pétis dans le cas d'apprendre la langue éthiopienne. Il s'appliqua aussi à l'arménien ; et personne, de son temps, ne sut mieux cette langue, dans l'Occident. Il traduisit tous les livres arméniens qui lui tombèrent sous la main ; mais l'excès du travail le conduisit au tombeau. Il mourut à Paris, âgé de soixante ans, le 4 décembre 1713, et fut enterré à Saint-Sulpice. La plupart des biographes ont confondu les deux François Pétis, et les ouvrages de l'un et de l'autre. Outre la conformité de leurs prénoms et de leurs fonctions, ils ont eu un autre trait de ressemblance, qui a pu induire en erreur. Nous avons dit que le fils avait publié l'*Histoire de Genghiz - Can*, composée par son père. Il a lui-même traduit, de l'historien persan Cherif eddyn Aly Yezdy, l'*Histoire de Timur Bec* (Tamerlan), Paris, 1722, 4 vol. in-12, qui n'a également paru qu'après sa mort et par les soins de son fils, dont l'article suit. Cette traduction, malgré les nombreuses fautes qu'elle renferme, prouve que Pétis savait mieux le persan que le français (1). Les autres ouvrages que l'on doit à Pétis de La Croix, le fils, sont : I. *Les Mille et un jours*, contes persans, Paris, 1710-12, 5 vol. in-12 (V. MOCLÈS et LESAGE). II. *Histoire de la sultane de Perse et des vizirs*, contes turcs, traduits de Cheikh Zadeh, Paris, 1707, in-12 : la seconde partie de cette traduction est restée manuscrite. III. *Voyage en Syrie et en Perse* (fait de

1670 à 1680). I. *L'Extrait du Journal de François Pétis* a été publié par M. Langlès, à la suite de la relation de Dourry Essendi, Paris, 1810, in-8°. (et dans le *Magasin encyclopéd.* de 1808, v, 277-376). Il a laissé manuscrits : IV. *État de la Perse*. V. *Histoire de la conquête de Syrie par les Arabes, d'Al Wakedy*, 2 vol. in-4°. VI. *Dictionnaire arménien et latin*, 3 vol. in-fol. VII. *Le Livre des témoignages des mystères de l'unité*, par Hamza, traduit de l'arabe. VIII. *De la vérité de la religion chrétienne*, à Chah Abbas, roi de Perse, par Paul Piromale, 1674 ; traduit de l'arménien, 1712. IX. *Jérusalem ancienne et moderne*. X. *Relation de la Haute-Ethiopie*. XI. *L'Egypte ancienne et moderne*. XII. *Histoire des antiquités d'Egypte*, 1700. XIII. *Mémoire sur l'Eglise grecque et sur les révolutions de Tunis*. Ces six derniers sont au cabinet des manuscrits de la bibliothèque du roi. XIV. *Bibliothèque orientale de Hadji Khalfa*, trad. du turc, en 3 vol. in-fol., et plusieurs autres ouvrages sur l'histoire, la géographie et les langues de l'Orient, dont on peut voir les titres à la fin de l'Avertissement qui précède l'*Histoire de Timur-Bec*, et dans Goujet, *Mémoire sur le Collège royal*.

A—T.

PÉTIS DE LA CROIX (ALEXANDRE-LOUIS-MARIE), fils et petit-fils des précédents, naquit à Paris, le 10 février 1698, suivit la même carrière, et n'avait pas seize ans accomplis, lorsqu'il fut pourvu de la charge de secrétaire-interprète de la marine, vacante par la mort de son père. Il en toucha dès-lors les appointements ; mais il n'en fit le service qu'après avoir passé six ans tant à Constantinople qu'en Syrie et en

(1) Le surnom de *La Croix*, que prit Fr. Pétis, a causé aussi l'erreur de plusieurs biographes qui ont confondu sa personne et ses ouvrages avec ceux de quelques autres *La Croix*, ses contemporains, tels que celui qui fut secrétaire d'ambassade à Constantinople, sous le règne de Louis XIV. (V. son article XXIII, 68.)

De retour à Paris, il rédigea traités entre la France et les barbaresques, et conduisit les du trône les envoyés de ces pays, notamment aux audiences, 14 octobre 1728, et du 28 29, où les ambassadeurs de Tripoli, demandèrent au roi, des insultes faites aux français. Pétis avait, dans un traité à Tunis, fixé les termes du traité; et n'ayant pu de la même manière à Tripoli, s'était trouvé sur l'escadre commandée par cette ville, en juillet 1744, nommé interprète des langues arabes à la bibliothèque du roi, (en 1744), après la mort de la chaire de professeur d'arabe au collège royal de France. Il le 6 novembre 1751, eut deux filles, dont l'aînée, six mois après, épousa un neveu célèbre avocat Cochin. On a 1. *Canon du sultan Suleïman*, etc., ou *État politique et civil*, tiré des archives des princes turcs; trad. du turc, Paris, 1712, in-12. (V. le *Journal des Savants*, sept. 1725. II. *Lettres écrites par Hadgi Mohammed essensu*, sujet des Mémoires du chevalier Arvieux, avec des éclaircissements sur les mœurs, les usages, les coutumes et les gouvernements antiques, traduites du turc, par Ahmed Frengui, renégat français, Paris, 1735, in-12. (L'auteur du traducteur sont supposés.) Plusieurs traductions d'ouvrages arabes, restées manuscrites. Il est l'*Histoire de Timur-Bec*, écrite par son père, et en a fait un abrégé, ainsi qu'un abrégé de son gendre. *Relation de ses voyages* est de sa main manuscrite, et paraît être

perdue. Voy. Goujet, *Mém. sur le Collège royal*. A—T.

PETIT (JEAN), docteur de l'université de Paris, y professait la théologie au commencement du quinzième siècle, avec une réputation très-étendue. Il se distingua par son courage à défendre les privilèges de l'université, attaqués par la cour de Rome, et contribua à les faire respecter : il était l'un des députés que le roi Charles VI envoya, en 1407, à Rome, pour travailler à pacifier les troubles de l'Eglise, et il y prononça une harangue qui fut très-applaudie : mais, à son retour en France, séduit par le duc de Bourgogne, Jean-sans-Peur, qui lui avait promis quelques bénéfices, et dont il recevait en outre une pension, Petit osa entreprendre de justifier ce prince du meurtre de Louis d'Orléans, son cousin; et il se constitua l'apologiste de ce crime si révoltant par toutes les circonstances dont il fut accompagné (V. JEAN-SANS-PEUR et D'ORLÉANS (LOUIS I)). Dans une harangue que Jean Petit prononça, le 8 mars 1408, dans la grand'salle de l'hôtel royal de Saint-Paul, après avoir essayé de prouver que le meurtre du duc d'Orléans était légitime, il osa avancer, « qu'il » est permis à toute personne, et » même louable et méritoire, de » tuer, de son autorité particulière, » un tyran; et qu'on peut employer » à cet effet, toutes sortes de voies, » jusqu'aux trahisons et aux flatteries, pour le faire tomber dans les » embûches qu'on lui a préparées, » nonobstant toutes les alliances et » tous les serments qu'on aurait pu » faire. » Une proposition si monstrueuse révolta tous les auditeurs : mais la crainte qu'inspirait le duc de Bourgogne était telle, que personne

ne fut assez hardi pour réfuter les assertions du théologien. Il en coûta presque la vie à Gerson, curé de Saint-Jean en Grève, dont la maison fut mise au pillage, pour s'être élevé hautement contre cet attentat. Méprisé toutefois de ses confrères, J. Petit alla cacher sa honte, et peut-être ses remords, à Hesdin, où il mourut, en 1411. Trois ans après, l'évêque de Paris, sur la requête du même Gerson, chancelier de l'université, condamna la doctrine de J. Petit, et fit brûler son *Plaidoyer* devant le parvis de Notre-Dame : le duc de Bourgogne appela de ce jugement au concile de Constance, qui cassa la sentence rendue par l'évêque de Paris, sous prétexte que ce prelat avait empiété sur les droits du Saint-Siège. Sur les réclamations de Gerson, le concile anathématisa cependant la proposition, qu'il est permis de tuer un tyran; mais le décret ne fit aucune mention de Jean Petit, ni du duc de Bourgogne, trop puissant pour qu'on ne crût pas devoir le ménager (Voyez J. Gerson). Le roi Charles VI évoqua enfin cette affaire, et fit enregistrer au parlement une déclaration du 4 juin 1416, portant condamnation du *Plaidoyer* de J. Petit, avec ordre d'en lacérer en pleine audience tous les exemplaires qu'on pourrait trouver, et défense à qui que ce soit d'en retenir aucun, sous peine de confiscation de corps et de biens. Le 16 septembre de la même année, le parlement, à la requête de l'université, rendit un arrêt contre ceux qui oseraient renouveler et soutenir la doctrine de J. Petit. Mais le duc de Bourgogne, aidé de la reine Isabeau, s'étant emparé de l'autorité souveraine, obligea, en 1418, les vicaires-généraux de l'évêque de Paris,

malade à Saint-Omer, à révoquer la sentence prononcée par le prelat en 1412, et à déclarer que lui, duc Jean-sans-Peur, s'était toujours conduit comme vrai champion de la couronne de France. Le *Plaidoyer* de J. Petit a été inséré tout au long par Monstrelet, dans sa *Chronique*, liv. 1^{er}, ch. 39; et Dupin a publié de nouveau cette pièce, à la suite des *Oeuvres* de Gerson, V, 15-42.

W—s.

PETIT (SAMUEL), né à Nîmes, le 25 décembre 1594, était issu d'une famille de Paris, seconde en hommes de lettres. Son père, ministre du culte réformé, le fit élever à Genève, dans l'intention de lui faire suivre la même carrière. A l'âge de sept ans, le jeune Petit expliquait déjà couramment les auteurs latins; à dix-sept, il savait le grec, l'hébreu, le chaldéen, le syriaque, le samaritain et l'arabe. Il fut reçu ministre à cet âge, attaché à l'église de Nîmes, et, bientôt après, chargé de professer la théologie et les langues grecque et hébraïque, dans le collège des Arts de cette ville, dont il devint ensuite le principal. La dernière de ces langues lui était si familière, qu'ayant un jour entendu, dans une synagogue d'Avignon, un rabbin qui invectivait en hébreu contre les Chrétiens, il lui répondit dans la même langue, au grand étonnement du docteur de la loi et de toute l'assemblée. Le bruit de sa science se répandit dans toute l'Europe. Peiresc, Lamare, Selden, Vossius, Gassendi, Justel, Rivet, Turretin, Bochart, Reinesius, Gronovius, Alex. Morus, etc., recherchèrent son amitié, et entretenirent avec lui des relations suivies. Les états de Frise le nommèrent professeur honoraire à l'université de Fra-

et cherchèrent, par les offres séduisantes, à l'y attirer. L'ar-
ue de Toulouse, Moutchal,
par le seul desir de se rap-
r de lui, que les états de Lau-
se tiendraient à Nîmes. Enfin,
Urban VIII, desirant qu'il
geât de revoir et de mettre
re les manuscrits du Vatican,
solliciter par le cardinal Ba-
ju'il envoya exprès en Fran-
ui eut ordre de lui offrir, non-
ent des avantages pécuniaires
érables, mais encore toutes
ilités qu'il pourrait souhaiter
exercice de sa religion. Sau-
seul ne joignit pas son suf-
ux suffrages du monde savant.
ui, Petit était un mauvais cri-
un philologue médiocre : mais
croire que ce jugement fut dic-
in sentiment d'envie, dont Sau-
ne put se défendre contre un
e qui était son rival en savoir,
t - être en renommée, et qui,
certainement, lui fut supé-
ar la simplicité de son carac-
par sa modestie. Petit ne vou-
uais quitter sa famille et sa
. Il y consacra sa vie à la pré-
on, à l'instruction publique, et
omposition des ouvrages qu'il
liés. savoir : I. *Miscellaneo-*
libri novem, 1630, in-4°. II.
juris chronologica, 1631, 1632,
2., et dans le *Thesaurus* do-
us, tome VIII. III. *Variarum*
num in sacra Scriptura li-
atur, 1633, in-4°. IV. *Leges*
et, 1635, in-64. ; 1642, in-4°. *Observationum libri tres*, 1641,
, in-4°. VI. *Discours chrono-*
iques, contenant l'intention, l'or-
et les maximes des parfaites
ologies, pour les discerner des
fausses. Paris, 1636, in-4°. *Diatriba de jure principum*

elictis oculosque quæsto, nec armis
vindicato, Amsterdam, 1749, in-
8°. VIII. *De anno attico Eclogæ*
chronologicae (dans le *Thesaurus* de
Gronovius, tome IX). IX. *Commen-*
tarius in canonem paschalem, pu-
blié par J. A. Fabricius, dans son
édition des Œuvres de saint Hip-
polyte, 1718, in-fol. Ces écrits de Sa-
muel Petit contiennent des explica-
tions critiques de divers passages des
auteurs anciens, sur la chronologie,
la philosophie et les belles-lettres ;
des dissertations sur la diversité des
années des Juifs, des Grecs, des Ma-
cédoniens, des Syriens, des Romains
et des premiers Chrétiens ; une expo-
sition comparée des cérémonies et
des mœurs des Juifs et des Chré-
tiens de la primitive Église ; l'analy-
se des lois d'Athènes, et de tout ce
que les auteurs grecs et latins en
ont écrit ; enfin l'examen de tout
ce qui se trouve dans les livres des
anciens, touchant la littérature, la
jurisprudence et l'histoire des Juifs
et des Chrétiens. Toutes ces savantes
et utiles productions se recomman-
dent par une vaste érudition, à la-
quelle on a cependant fait le repro-
che de s'arrêter quelquefois à des ob-
jets trop minutieux ; par une criti-
tique saine en général, mais qui
n'est pas toujours également heureuse
dans ses conjectures, enfin par le mé-
rite du style et de la latinité. L'auteur
avait donné, en 1631, un Discours,
dont le but était moins, comme
on l'a dit, la réunion de l'Église pro-
testante avec l'Église romaine, quoi-
que ce sujet y fût traité par occasion,
que le rapprochement des Arminiens
et des Gomaristes. La mort le frap-
pa avant qu'il eût achevé ses notes
sur l'Histoire des Juifs par Josephé.
Déjà elle avait arrêté le savant Bigo
de Rouen dans un semblable travail

Lord Clarendon, chancelier d'Angleterre, acheta celui de Petit, et en fit présent à l'université d'Oxford. Pierre Formi (V. ce mot), gendre de ce savant, adressa à la même université la Vie de son beau-père, qu'il avait composée en latin. Il se proposait de publier sa correspondance; mais il n'a pas accompli ce dessein. La vie de Petit fut usée par le travail: il mourut d'épuisement à Nîmes, le 12 décembre 1643. V. S. L.

PETIT (PIERRE), mathématicien et physicien, né à Montluçon, le 8 déc. 1594, avait reçu de la nature des dispositions pour les sciences exactes, et il les cultiva de bonne heure avec succès. Pour ne pas contrarier les vœux de ses parents, il accepta la charge de contrôleur de l'élection, dont son père se démit en sa faveur; mais il s'en défit le plutôt qu'il lui fut possible, et vint, en 1633, à Paris, où sa réputation l'avait précédé. Le cardinal de Richelieu, auquel il fut recommandé, lui donna la place de commissaire provincial de l'artillerie, et le chargea de visiter nos ports et ceux d'Italie. Il s'acquitta de cette commission avec zèle, sans cesser de s'appliquer à l'étude des mathématiques. Petit prit part à la discussion qui s'éleva entre les savants au sujet de la *Dioptrique* de Descartes, et fut l'un des premiers à signaler les vérités importantes renfermées dans cet ouvrage. Il se lia d'une étroite amitié avec Pascal, et répéta avec lui les expériences sur le vide, que les deux amis poussèrent plus loin que le fameux Torricelli. Il fut revêtu, vers 1649, de la dignité d'intendant-général des fortifications, et peu après anobli pour ses services. Il se retira depuis à Lagny sur Marne, où il mourut le 20 août 1677. Outre des Ob-

servations sur la plupart des phénomènes arrivés de son temps, insérées dans les *Journaux des savants*, on a de lui quelques opuscules, dont on se bornera à citer les plus remarquables: I. *L'Usage ou le moyen de pratiquer par la Règle toutes les opérations du compas de proportion* etc., Paris, 1634, in-8°. II. *Sur la conjonction proposée de mers océane et méditerranée par les rivières d'Aude et de Garonne*, etc. in-4°. III. *Observations touchant le vide, faites pour la première fois en France*, Paris, 1647, in-4°. Elles sont contenues dans une lettre à Chanut, alors ambassadeur en Suède. IV. *Discours touchant les remèdes qu'on peut apporter aux inondations de la rivière de Seine dans Paris*, etc., 1658, in-4°. V. *Observationes aliquot eclipsium; — Dissertatio de latitudine Lutetiae et magnetis declinatione; — Novi systematis Confutatio*. Ces trois Opuscules ont été imprimés à la suite de l'*Astronomie* de Duhamel, Paris 1659 ou 1660, et Nuremberg, 1681 in-4°. Petit avait adopté en partie l'opinion de l'astronome italien Maria, sur l'instabilité de la latitude des lieux; et il s'efforça de la prouver à l'égard de celle de Paris: mais c'est une opinion qui n'était fondée que sur l'inexactitude des anciennes observations (Voy. Montucla, *Histoire des mathématiques*, II, 642). Le nouveau système que réfute Petit, est celui qui venait d'être exposé dans l'*Abrégé de l'astronomie inférieure* (par J. Bonai). VI. *Dissertation sur la nature des comètes, avec un discours sur les pronostics des éclipses et autres matières curieuses*, Paris 1665, in-4°. L'auteur composa cet ouvrage, sur l'invitation de Louis XIV, pour rassurer le peuple et

Petit était membre de l'académie des *Ricovrati* de Padoue. Sa causticité et son goût pour les disputes littéraires lui avaient fait beaucoup d'ennemis, surtout parmi les philosophes. P. Petit, le mathématicien, dont on a parlé dans l'article précédent, regrettait beaucoup de porter le même nom qu'un homme qui s'était prononcé contre tous les principes de Descartes; mais il en parle avec trop de mépris. On trouve l'Éloge de notre poète, par l'abbé Nicaise, avec le Catalogue de ses ouvrages dans le Journal des savants, avril 1689. Les principaux sont: I. *De motu animalium spontaneo, liber unus*, Paris, 1660, in-8°. L'auteur y combat l'opinion de Descartes sur les animaux. II. *De lacrymis, libri tres*, ibid., 1661, in-8°. III. *De ignis et lucis naturâ exercitationes*, ibid., 1663, in-4°. Il adressa cet ouvrage à Isaac Vossius, qui crut devoir en donner la réfutation; mais Petit défendit son système, dans un nouvel écrit adressé à Ménage. IV. *De extensione animæ et rerum incorporæarum naturâ, libri duo*, ibid., 1665, in-8°. Cet ouvrage est contre La Chambre. V. *Epistolæ apologeticæ Ant. Menjoti de variis sectis amplectendis Examen*, ibid., 1666, in-4°. Menjot prétendait avec raison qu'on ne doit pas adopter exclusivement une secte, mais qu'il faut choisir dans chacune ce qu'on y trouve de bon. Petit, qui s'est caché sous le nom d'*Adr. Scavrus*, soutient au contraire qu'on ne doit jamais s'écarter de l'avis du maître dont on suit les leçons. VI. *Responsio ad dissertationes de Tragurienti Petronii fragmento*, ibid., 1666, in-8°. Il y défend, contre Adr. de Valois et Wagenseil, l'authenticité du fragment de Pétrone, découvert à Traù, par

Luchus (V. ce nom). Cette pièce, qui a été reproduite dans différentes éditions de l'ouvrage de trone, parut sous le nom supposé de *Marinus Statilius*. VII. *De vâ curandorum morborum ratio per transfusionem sanguinis*, ibid., 1667, in-4°. Petit, qui s'est caché la tête de cet ouvrage, sous le nom d'*Eutyphron*, médecin et philosophe, y combat avec succès le système de la transfusion, prône plusieurs médecins comme un remède assuré dans plusieurs maladies (Voy. LIBAVIUS). VIII. *Miscellaneorum observationum libri IV*, trecht, 1683, in-8°. Ce Recueil dont Heinsius se chargea de surveiller l'impression, est estimé des logues. IX. *Selectorum poematum libri duo; accessit dissertatio furore poetico*, Paris, 1683, in-4°. volume rare et recherché. On reconnaît dans les poésies de Petit, et tout dans son poème de *Codrus*, disciple des anciens. Son style naturel, élégant et orné d'images. La Dissertation sur la fureur poétique, ou l'enthousiasme, est intéressante et pleine de recherches curieuses. X. *Thia sine sis*, ibid., 1683, in-4°. Ce poème de mille vers, dit à Huet, ne lui avait coûté que trois ou quatre jours de travail; il a réimprimé, la même année, à Lez, avec quelques autres opuscules sur le thé (V. PECULIN). XI. *Amazonibus dissertatio*, ibid., 1683, in-4°. réimprimé avec des additions de l'auteur et des remarques critiques de La Monnaie, Amsterdam, 1683, in-8°. Il y a beaucoup d'érudition dans cet ouvrage, qui a été traduit en français, sous ce titre: *Théorie historique sur les Amazones*. On trouve tout ce que les auteurs anciens et modernes ont écrit

ces héroïnes, Leyde, 1718, fig. (1) L'abbé Guyon a pu-
 blie un ouvrage sur le même
 (GUYON). XII. *De Sibylla*
et Leipzig, 1686, in-8°.
 prétend que, parmi les pro-
 phètes de l'antiquité, il n'y en a
 pas une seule qui ait eu le nom de
 XIII. *De naturâ et mori-*
propagatorum dissertatio,
Amsterdam, 1688, in-8°. Cette Disser-
 tation imprimée par les soins de
 J. J. Guichard, ainsi que la suivante. XIV.
Nepenthes, sive de Helena
mentis. Utrecht, 1689, in-8°. L'auteur
 veut prouver que le *nepenthes*
 est la racine *enopia*, et qu'il
 est peu de l'opium, d'après les
 écrits qu'on lui attribue. Dans
 le même chapitre, il soutient
 qu'un passage des *Confessions*,
 où Augustin faisait usage du
 vin, excès sans en être incom-
 modé, ce paradoxe a été réfuté so-
 lement par Cousin, dans le Journ.
 de Trévoux (Voy. Bayle, article *Sti-*
mon, remarq. A., et Camu-
 t. critiq. des Journaux, 20.
 On citera encore de Petit,
Remarques sur les trois pre-
mières d'Arétée, publiées par
 J. J. Guichard, qui en avait trouvé le ma-
 nuscrit dans les papiers de Grævius,
 Amsterdam, 1726, in-4°, avec la Vie
 de l'auteur, et insérées, avec les No-
 tices, dans l'édition d'Am-
 sterdam par Boerhaave (V.
 J.). On peut consulter, pour
 les détails, outre l'*Eloge* de Pe-
 tit, les *Mémoires* de Ni-
 comas XI et XX, et le *Dict.*
de Trévoux.

W—s.

PETIT (MARIE), aventurière, qui
 a joui d'une certaine célébrité sur
 la fin du règne de Louis XIV, naquit
 à Moulins, vers l'an 1675. Elle se
 disait fille d'un avocat : mais ses en-
 nemis lui donnaient pour mère une
 blanchisseuse, d'où l'on peut suppo-
 ser qu'elle était bâtarde, ou que son
 père s'était marié comme le poète
 Dufresny. Marie Petit ne manquait ni
 d'esprit, ni de caractère, ni même de
 cette élévation de sentiments qu'une
 éducation soignée donne plus que la
 naissance. On ignore l'époque et les
 motifs de son arrivée à Paris. Ce qu'il
 y a de certain, c'est qu'en 1702, elle
 y tenait une maison de jeu, dans la
 rue Mazarine. Ce fut là qu'elle con-
 nut J. B. Fabre, négociant de Mar-
 seille, et ancien agent du commerce
 de cette ville à Constantinople. On ne
 peut douter de l'intimité qui s'établit
 entre eux, si l'on en juge par cette
 singulière promesse, datée du 2 dé-
 cembre 1702 : « Je soussignée, m'o-
 blige envers M. J. B. Fabre, de le
 » suivre dans ses voyages de Cons-
 » tantinople et ailleurs, où il devra
 » aller, soit pour le service du roi,
 » soit pour ses propres affaires, et
 » de l'assister de mes soins, sans que
 » je puisse prétendre à aucune rétri-
 » bution, ni me dispenser en aucune
 » manière de l'accompagner. Signé,
 » Marie Petit. » Fabre fut nommé,
 en 1703, envoyé extraordinaire de
 Louis XIV à la cour de Perse. Com-
 me il avait beaucoup de dettes, et
 qu'il manquait de fonds pour faire ses
 équipages, Marie Petit lui prêta 8000
 francs. Vêtue en homme, elle alla le
 trouver à Marseille, et s'embarqua
 avec lui, à Toulon, le 2 mars 1705,
 sur le vaisseau le *Trident*, comman-
 dé par M. de Turgis. D'Alexandrette,
 où ils prirent terre, ils gagnèrent
 Alep, le 17 avril. Malgré le soin

traduction de l'ouvrage d'un H. Rondan,
 jamais après notre langue que dans les
 car il n'est pas possible d'en soutenir la
 fin, l'ouvrage d'un H. Rondan.

que mit Fabre à cacher son caractère diplomatique, on prétend que le faste qu'il étalait, les cavalcades qu'il faisait avec Marie Petit, habillée en amazone, et la suite nombreuse qui les accompagnait, ou plutôt les mauvais offices du consul de France, Jean-Pierre Blanc, inspirèrent des soupçons au pacha, qui refusa de laisser partir Fabre pour la Perse, avant d'avoir reçu des ordres de la Porte. Le comte de Ferriol, alors ambassadeur de France à Constantinople, y avait eu autrefois quelques démêlés avec Fabre. Il retenait encore dans son palais la femme de cet envoyé, avec laquelle il entretenait probablement une liaison où l'amour avait moins de part que le libertinage d'un côté, et la crainte de l'autre. Ferriol avait proposé Michel, un de ses secrétaires, pour la mission de Perse : mécontent de la préférence accordée à Fabre, il ne chercha qu'à le contrecarrer. Celui-ci, ne sachant d'où partaient ces intrigues, écrivait à sa femme pour obtenir du divan les passeports nécessaires ; mais Ferriol, instruit par elle de ses démarches, nuisait secrètement à son époux, en feignant de le servir. Fatigué de ces retards, et informé de la vérité, Fabre s'embarqua sur un esquipage avec Marie Petit, dans la saison la plus orageuse de l'année, et laisse, dans l'île de Samos, la plus grande partie de sa suite, et les présents destinés au roi de Perse. Pour se dérober aux poursuites de Ferriol, il va descendre à Constantinople chez un ambassadeur persan, qui venait de terminer sa mission. Il part avec lui ; mais arrivé à peine à Erivan, capitale de l'Arménie Persane, où il attendait le reste de ses gens, il meurt, non sans soupçons de poison, à la fin d'août 1706. Ma-

rie Petit fit dresser l'inventaire de la succession, et persuada au khan d'Erzroum, qui consentit à relâcher les présents venus de mos, et les Français qui les accompagnaient. Ceux-ci, animés par la lettre du père Monnier, jésuite, gagnèrent leur entrée à Erivan par le fait, qui pouvait avoir des conséquences les plus funestes enfonçant les portes de la prison domestique de Fabre était nu, pour avoir voulu assassiner Marie Petit, qui lui avait jeté une pierre à la tête, et ils le ramènent en France dans la maison affectée à la garnison française. Sur leur refus de le livrer, ils y sont arrêtés par les Persans, qui les traînent en prison, et livrent leur maison au pillage. Marie Petit obtint sa liberté, et même celle du père Monnier dont le zèle imprudent avait provoqué cette scène fâcheuse. Cependant il fallait une prompt satisfaction au gouverneur : deux Persans : furent tués, et plusieurs autres par les Français. On sacrifia des Arméniens qui étaient au service de France : ils eurent la tête tranchée. Chah Houcein, roi de Perse, de la dynastie des Sofys, avait par son ambassadeur, tous les détails qui concernaient Marie Petit : il fut curieux de voir la femme venue de si loin, et renommée annonçait comme l'ambassadrice des princesses de France. Il donna ordre au khan d'Erivan de lui fournir des équipages, et de pourvoir librement aux frais de son voyage de son entretien. Elle partit avec son jeune fils de Fabre, qu'elle avait amené à la cour de Perse, comme le successeur de son père, pour y

es et les dons de Louisée à Tauryz, elle y trouva Ferriol s'était empressé pour remplacer le malheureux Michel, n'ayant point de créance, était venu par détournées : mais suivant les instructions de son père, il paya d'audace, s'empara de son prédécesseur, et les destinés au Sofy, et par ses menaces, plusieurs le reconnurent comme le vrai Marie Petit, informée de la faire arrêter, se rendit de Perse, avec une esclave qui lui fournit le khan de y fut reçue avec beaucoup d'honneurs. Michel, de son côté, ne remplissait sa mission, qu'à Semnan, sur la route de Tchah, où le roi de Perse l'envoya en détachement de cavalerie l'obligea de sur la frontière, et d'y obéir aux ordres de la cour. Il envoya Marie Petit à Tauryz ; elle obtint l'audience de congé. Elle avait besoin d'elle, il la lui rendit plus d'égards, et lui garantissait de 1200 pistoles qui lui furent dues par la succession de son père et qu'elle devait toucher en France. Elle partit, et fut reçue par le roi de Perse, et munie de certificats et de lettres de recommandation de Michel et des ministres. Elle fit un séjour en Géorgie. Ses princes lui délivrèrent des passe-ports très favorables. Elle dit encore service à Mivart qui eut recours à son témoignage et une déclaration signée de son père de se faire accréditer en France. Elle fut envoyée de France, de Trebizonde à Constantinople, l'ambassadeur Ferriol,

pour mieux la tromper, voulut qu'elle fût logée dans son palais, et admise à sa table tout le temps qu'elle resta dans cette capitale. Enfin, ayant remis à la voile, elle débarqua à Marseille, le 8 février 1709 : mais à peine eut-elle achevé sa quarantaine, qu'elle fut arrêtée et conduite au refuge de cette ville, où on la traita d'abord avec beaucoup de rigueur. Bientôt le bruit de ses aventures et de ses malheurs excita la curiosité publique : les dames les plus distinguées de Marseille allèrent la voir, et s'empressèrent d'adoucir les chagrins de sa captivité. Du fond de sa prison, elle fit parvenir ses plaintes au chancelier Pontchartrain, et sut l'intéresser en sa faveur. Michel, de retour en France, à la fin de la même année, poursuivait vivement Marie Petit : elle était accusée d'avoir scandalisé tout le Levant par son immoralité, d'avoir voulu embrasser le mahométisme, persécuté les missionnaires, volé les présents destinés au roi de Perse, causé la mort de plusieurs Français ; c'était déjà plus qu'il n'en fallait pour la faire brûler vive : mais quoique seule et sans appui, quoique livrée aux attaques de ses puissants et nombreux ennemis, elle triompha de leur animosité. L'amirauté de Marseille, présidée par l'intendant des galères, fut chargée de juger en dernier ressort ce procès extraordinaire, dont on ne trouve pas un mot dans les *Causes célèbres*. Ferriol, détesté par tous les Français à Constantinople, avait été rappelé en 1711. Son départ rendit la liberté à la veuve de Fabre. Cette femme, qui avait tant de motifs de haïr Marie Petit, n'écrivit au ministère que pour se plaindre de Ferriol et de Michel. Sa lettre fut sans doute un trait de lumière

pour les juges (1). Marie Petit fut mise en liberté en 1713. Nous avons vu les Mémoires pour et contre; mais nous n'avons pu découvrir le jugement. L'année suivante, le chancelier appuya ses réclamations pour qu'elle obtint le paiement d'une partie de la somme qui lui était due: cependant il est douteux qu'elle ait été dédommée de quatre ans de souffrance et de réclusion. Lorsque l'ambassadeur persan Mehemet Riza Beyg (F. ce nom, XXVIII. 130), vint à Paris, au commencement de 1715, Marie Petit, qui l'avait connu à Erivan, alla lui rendre visite. Ses ennemis, craignant que sa démarche n'eût pour but de réveiller une affaire qu'il leur importait d'assoupir, eurent encore le crédit de la faire arrêter le 25 février; mais on la mit seulement chez un exempt de police. Ce fut pendant cette nouvelle détention qu'elle acheva d'écrire la relation de ses aventures et de ses voyages, où il est probable qu'elle avait passé sous silence tous les faits qui n'étaient pas honorables à sa réputation. On pensa que le public lirait avec avidité les Mémoires d'une femme dont le nom et le procès avaient excité la curiosité générale: elle consentit à les soumettre à la révision d'un homme de lettres. On jeta les yeux sur Le Sage, qui tenait alors le premier rang parmi les auteurs de romans; et on lui communiqua les lettres de Michel et du consul d'Alep, Jean Pierre Blanc, dans la persuasion qu'il y trouverait des matériaux pour rendre son ouvrage plus complet et plus piquant: mais l'auteur de Gil-Blas reconnut bientôt l'impossibilité de faire concorder la

justification de l'accusée avec les griefs des accusateurs. En écrivant pour ainsi dire, sous la dictée de Marie Petit, il incriminait F. Michel, les missionnaires, et posait à la vengeance de tous les ennemis de cette femme. En présence de leurs odieuses imputations portées sur le compte de son travail, il se joignit à eux afin d'accabler une infamie de mœurs suspectes à la vérité d'ailleurs reconnue innocente. Placé dans cette alternative, il vit, le 15 juin 1715, à un moment (qui ne peut être que le comte de Chartrain), pour lui exposer clairement son embarras. Le marquis sentit la justesse des raisons de Le Sage, et il lui ordonna, sans délai, de discontinuer son ouvrage. Les Mémoires de Marie Petit furent oubliés; et l'on ne sait pas ce qu'ils sont devenus. Cette aventure fut probablement remise en liberté au départ de l'ambassadeur de Perse, mais nous n'avons pu découvrir la fin de son histoire, ni l'époque du lieu de sa mort. Quoiqu'elle fût âgée que d'environ quarante ans en 1715, les fatigues, les chagrins paraissaient l'avoir vieillie avant l'âge; sa santé fort altérée. Il est donc probable qu'elle n'a pas dû poursuivre fort loin sa carrière. On lit beaucoup de détails sur Marie Petit dans *Relation du voyage de Michel Perse*, manuscrit de la bibliothèque du Roi, et dans *l'Histoire de la cavalcade en Perse*, de MM. de La Harpe et Michel, pendant les années 1709, par Louis Robin, chir-

(1) Le jugement porté dans cette affaire fut d'ordonner d'Audier et de porteront de l'ambassade de Marie Petit, et pour le marquis de Gréoux, dont la branche cadette s'est fondue dans la maison d'Albion.

(2) L'auteur de cet article possède autographes de Le Sage; le seul nom existe peut-être de cet ingénieur, c'est son fait lithographique le *fac-simile*.

ambassade, autre manuscrit qui été communiqué et que nous proposons de publier avec des additions, des additions et des notes; ces deux ouvrages traitent fort utilement l'aventurière : pour la juger impartialement, nous avons consulté les archives du ministère des affaires étrangères, la correspondance de l'école, où l'on trouve plusieurs lettres, et les mémoires imprimés et contre elle. A—T.

PIT (JEAN-LOUIS), célèbre chirurgien, naquit à Paris, le 13 1674. Ce fut à l'âge de sept ans le hasard l'ayant conduit à l'amphithéâtre de Littre, il se entraîna par un goût irrésistible à l'anatomie, commença l'étude de cette science, et en suivit les démonstrations avec tant d'assiduité qu'il profitait, que deux ans étaient à écoulés, qu'il fut en état de faire la plupart des préparations, et de répéter à ses condisciples les leçons du professeur. Son extrême jeunesse, une figure agréable, et une taille si petite, qu'il était obligé de monter sur une chaise pour être aperçu et plus facilement vu de ses auditeurs, ne contribuèrent pas peu à lui donner de bonne heure une sorte de célébrité.

Après sept ans d'une application constante aux travaux anatomiques, il fut placé chez un chirurgien de la ville et se livra à l'étude de la chirurgie avec le zèle et l'ardeur qui lui firent faire des progrès si rapides. Il trouva plusieurs fois couché et mourant sur le seuil de la porte de l'hôpital de la Charité, afin de pouvoir occuper le premier de la place qui se trouva près du lit d'un malade devant subir une opération de quelque importance. En 1692,

il fut employé à l'armée commandée par le maréchal de Luxembourg, et se fit distinguer autant par l'habileté de sa main, que par le zèle qu'il mit à démontrer publiquement l'anatomie dans les différentes villes où ses fonctions l'appelèrent. La guerre ayant cessé, Petit revint à Paris, où il fut reçu maître en chirurgie, le 27 mars 1700. Il ouvrit dans sa maison une école d'anatomie et de chirurgie, et fit en même temps des cours publics aux écoles de médecine. Devenu prévôt du corps des chirurgiens, par le suffrage unanime de ses confrères, il ne cessa d'exercer une surveillance scrupuleuse, pour que les candidats à la maîtrise fussent soumis aux épreuves les plus rigoureuses. En 1724, il fut nommé démonstrateur à l'école de chirurgie, censeur royal en 1730, et directeur de l'académie royale de chirurgie, en 1731. L'enseignement public tombait dans une sorte de langueur, soit par le défaut de zèle de quelques professeurs, soit par le manque de fonds; et déjà, les élèves les plus instruits avaient déserté l'amphithéâtre de l'école, et établi entre eux des conférences réglées sur des matières de chirurgie, lorsque Petit conçut l'idée de ramener cette jeunesse égarée. Il ouvrit un cours public, et choisit un sujet neuf et fait pour ranimer leur zèle par l'intérêt qu'il présentait : il leur démontra tous les instruments de chirurgie, fit sentir les avantages et les inconvénients qui pouvaient résulter de certaines constructions, expliqua la manière de s'en servir, et fit disparaître tout ce que ce sujet pouvait avoir d'aride, en y mêlant sans cesse les faits les plus curieux tirés de sa pratique. Appelé, en 1726, près du roi de Pologne, qu'une maladie grave

paraissait devoir entraîner promptement au tombeau, Petit sauva les jours du prince, et refusa les offres qu'il lui fit pour le conserver à la cour. En 1734, il eut le même succès en Espagne, et sut également résister à tous les genres de séduction qui furent mis en œuvre pour le fixer dans ce pays. Petit était parvenu à l'âge de quarante ans, sans avoir fait d'études classiques : sentant chaque jour combien ce défaut avait mis d'obstacles à son avancement, il se détermina enfin à étudier le latin, et parvint, en assez peu de temps, à comprendre les livres d'anatomie et de chirurgie, écrits en cette langue. J.-L. Petit était membre de l'académie des sciences, depuis 1715, et de la société royale de Londres. Il mourut le 20 avril 1750. Nous avons de lui : I. *Traité des maladies des os, dans lequel on a représenté les appareils et les machines qui conviennent à leur guérison*, Paris, 1705, in-12; Leyde, 1708, in-8°.; Paris, 1723, 1735, 1741, 1749, 1756, 1758, 2 vol. in-12; en allemand, Dresde, 1711, 2 vol. in-8°.; Berlin, 1743, in-8°. Cet ouvrage lui suscita des querelles littéraires qu'il soutint avec autant de dignité que de talent; et ses remarques sur la rupture du tendon d'Achille, et le bandage de son invention, pour en obtenir la réunion, furent le sujet des plus vives contradictions et des contestations les plus scandaleuses. Un jeune étudiant fit une satire aussi indécente qu'injuste contre le traité des maladies des os, et contre tous les Mémoires que Petit avait donnés à l'académie des sciences. Avant de rendre son ouvrage public, le jeune homme avait fait appeler Petit dans une maison particulière, sous pré-

texte de lui faire voir un malade, et avait offert de lui sacrifier sa critique, moyennant une somme de deux mille francs. Petit rejeta cette indigne proposition : la critique parut, et il s'en vengea par le silence. II. *Traité des maladies chirurgicales, et de opérations qui leur conviennent*, Paris, 1774; 2^e édit., 1780, 3 vol in-8°, avec planches. Cet ouvrage qui n'a paru que vingt-quatre ans après la mort de l'auteur, et qui a été publié par le Dr. Lesne, son élève, n'est, pour ainsi dire, que l'ébauche d'un plus grand travail que Petit avait projeté, et qu'il n'a pu achever, ni disposer dans un ordre plus convenable : il n'en porte néanmoins l'empreinte du génie, et contient des préceptes excellents. Il perfectionna le traitement de la fistule lacrymale, et il inventa, pour exercer la compression de la tumeur formée par la rétention des larmes, une machine composée de deux demi-cercles qui embrassent la tête, et d'une plaque qui appuie sur la fistule. Il changea la forme des aiguilles dont on se servait avant lui pour l'opération du bec de lièvre; et il réussit avec succès le sternum pour donner issue à du pus contenu dans la poitrine. Il fit des modifications avantageuses au traitement de hernies étranglées; et il employa pour inciser l'anneau, un bistouri caché, fait d'après les mêmes principes que celui de Ledran, ou un bistouri fait à la lime, lequel ne coupait qu'en pressant fortement sur la partie. Il signala le premier les suites fâcheuses de la lésion des vaisseaux sanguins du cordon spermatique dans l'opération de l'hydrocèle par la ponction, et perfectionna l'opération de la fistule à l'anus, en la simplifiant. Il établit de bon

es pour l'amputation des os, et perfectionna le tourniquet ou se servait pour suspendre le sang sans le secours des ligatures. Il inventa un instrument pour pousser dans l'estomac les pierres arrêtees dans l'oesophage et on lui doit de très-bons instruments pour l'extirpation des tumeurs viciales. Après avoir jugé les leçons avec une critique judicieuse, Petit crut obvier aux inconvénients qu'ils présentaient, en substituant un de son invention, lequel repose sur une pierre. Mais cette modification n'eut pas l'instrument d'exercices réguiliers de la tête, une main aussi forte et aussi nuisible qu'il reprochait aux autres de Scultet. Ses Mémoires d'observations sont insérés dans les Recueils de l'académie de chirurgie et de l'académie des sciences. Son ouvrage, par Louis, et par Grandjean, se trouve aussi dans les recueils. — Son fils, né le 28 mai 1710, fut chirurgien-major, fit la campagne de 1734 et 35, et mourut le 19 mai 1737; il avait été reçu à l'académie des sciences, en 1732; et son portrait est dans les Mém. de l'académie de chirurgie, t. 2, p. 43. P. et L. T. (ANTOINE), un des plus célèbres médecins de son époque, et habile comme professeur et praticien, naquit à Orléans le 13 mai 1693, et mourut à Olivet, près de Orléans, le 21 octobre 1794. Il fut notaire à Mariembourg, ville du Hainaut français, sans fortune, et laissa deux enfants. La veuve épousa le 13 octobre 1794, l'étude, qui eut la barbarie de recenser deux enfants à l'hôpital. ayant appris à bien écrire, xxxiii.

son beau-père, dans de simples vœux d'économie, le prit dans son étude en qualité de son unique clerc : et à sa mort, ce jeune homme lui succéda dans sa charge. Quant au second fils, il devint tailleur, fit son tour de France, et alla s'établir dans la ville d'Orléans. Il avait épousé, dans ses voyages, une demoiselle Masson, de laquelle naquit Antoine Petit, à qui son père, quoique pauvre, fit faire de bonnes humanités à Orléans. Au sortir du collège, le jeune Petit s'adonna à l'étude de la chirurgie, et, après quelques années, alla se perfectionner à Paris. Plein d'aptitude et d'ardeur pour le travail, il sut profiter des ressources que lui présentait cette capitale; et il y acquit des connaissances aussi solides qu'étendues, en anatomie, en chirurgie, en médecine et dans l'art des accouchements. Il ne tarda pas à se livrer à l'enseignement de toutes ces parties, ce qui le mit en grande réputation. Mais il était pauvre, et ne pouvait satisfaire aux frais énormes de sa réception, soit dans la faculté de médecine, soit au collège de chirurgie, l'une et l'autre corporation exigeant à cet effet deux mille écus. Il était d'usage, dans ces deux compagnies, d'admettre provisoirement, sans frais, les candidats qui, n'ayant point de fortune, montraient des talents remarquables, moyennant l'engagement qu'ils contractaient de solder le montant de leur réception, lorsqu'ils en auraient les moyens; ce qui s'appelait être reçu *ad meliorem fortunam*. Le collège de chirurgie offrit cette condition à Petit, qui n'avait point encore pu l'obtenir de la faculté. Toutefois celle-ci, appréciant la perte qu'elle allait faire, ouvrit ses portes au candidat qu'une rivale voulait

conquérir : Petit fut reçu docteur régent en 1746. Il accrut chaque jour sa renommée comme praticien et comme professeur, faisant marcher de front avec l'exercice de la médecine et de la chirurgie, l'enseignement de ces sciences, et celui de l'anatomie et de l'art des accouchements. Quoique particulièrement livré à la médecine, on le vit faire plusieurs grandes opérations de chirurgie avec beaucoup d'habileté. Il voulait prouver qu'un médecin doit être en état, par ses connaissances, de pratiquer toutes les opérations qu'il juge convenables. La sûreté de son tact dans le diagnostic des maladies organiques, le fit distinguer parmi les plus habiles médecins de son temps, comme le premier d'entre eux : aussi son cabinet de consultation ne désemplissait point ; et l'on venait, de toutes les parties de la France et même de l'Europe, pour lui demander des conseils, comme à un autre Boerhaave. Ce fut sa haute réputation, comme praticien, qui fit admettre Petit à l'académie des sciences, en 1760 ; car alors il avait seulement donné une édition des œuvres de Palfin, et présenté à cette compagnie deux Mémoires, l'un sur un cas d'anévrisme, l'autre sur deux des ligaments de l'utérus. Vers 1768, la chaire d'anatomie au jardin du Roi étant devenue vacante par la mort de Ferrein, Petit l'obtint et l'illustra. L'anatomie ne fut pas l'unique sujet de ses leçons ; il y joignit des notions étendues sur les accouchements, et surtout des considérations profondes sur les points les plus importants de la médecine interne. La clarté et la fécondité de sa diction ajoutaient un nouveau prix aux préceptes du professeur. Jamais on ne vit une telle affluence d'auditeurs que celle qu'il

attirait au jardin du Roi. L'amphithéâtre, qui pouvait contenir huit cents personnes, ne suffisait point à ses nombreux disciples ; et l'on voyait des hommes de tout âge encombrer l'ouverture des croisées pendant ses leçons, qu'il variait incessamment, soit en citant des faits de pratique, soit en se livrant à des digressions où brillaient à-la-fois la sagacité de l'observateur et une saine critique. Souvent on le vit déclarer la guerre aux apothicaires de son temps qui, abusant de leur ministère, exerçaient la médecine sans la savoir. Les médecins de l'âge suivant qui furent les plus éminents, sortirent de cette école célèbre. La rue Saint-Victor, où Petit habitait, naguère solitaire, comme elle l'est devenue depuis, offrait alors le spectacle d'une foule de voitures : c'étaient celles des personnes qui allaient le consulter. Vers 1776, absorbé par sa clientèle, et desirant goûter quelque repos, ce grand médecin se retira dans une jolie maison qu'il avait à Fontenai-aux-Roses, et ne consacra plus que trois jours par semaine à ses malades de Paris. Le besoin de l'indépendance le fit alors renoncer au professorat ; et il se fit suppléer dans sa chaire par Vicq - d'Azyr, un de ses élèves les plus distingués. Cependant Buffon, malgré l'estime qu'il portait à ce dernier, pensa qu'il était de l'équité de donner la préférence à M. Antoine Portal, qui avait sur son compétiteur l'avantage d'avoir suppléé Ferrein dix ans auparavant. D'ailleurs, Vicq - d'Azyr n'était point praticien : M. Portal l'était ; et Buffon estimait qu'on devait enseigner avec d'autant plus de succès la théorie d'un art à la pratique duquel on était habitué à se livrer. M. Portal fut donc adjoint à Petit, que cet évé-

nement contraria doublement, et à raison du désappointement de son disciple, et parce qu'il n'aimait point M. Portal. La fortune de Petit était considérable : il voulut, n'ayant point d'enfants, en consacrer une partie à des établissements utiles. Il fonda, dans la faculté de médecine de Paris, deux chaires, l'une d'anatomie et l'autre de chirurgie. Les professeurs, pris dans la faculté et nommés par elle, devaient se livrer à l'enseignement pendant dix ans, et céder ensuite la place à de plus jeunes confrères. Petit désigna les candidats pour la première nomination, et fit choix de Leclerc pour l'anatomie, et de Corvisart pour la chirurgie. La fondation qu'il fit à Orléans, sa patrie, est plus considérable ; il y consacra plus de cent mille livres : son objet est la nomination de quatre médecins et de deux chirurgiens, pour donner des soins gratuits aux malades indigents de la ville, et, les jours de marché, des consultations à ceux de la campagne, dans un édifice qu'il fit bâtir à cet effet. Deux avocats et un procureur ayant, comme les premiers, des appointements fixes, remplissaient, à des jours marqués, leur ministère auprès des pauvres qui venaient le réclamer. Bouvard, dans les querelles littéraires qui s'étaient élevées entre lui et Petit, lui avait reproché d'être fils d'un tailleur, et lui disait, dans une de ses controverses, que ses idées étaient mal cousues, et que cependant il devait savoir coudre. Petit était trop philosophe pour s'offenser d'une pareille injure. Il s'honorait de son père ; et voulant que la postérité n'ignorât pas son origine ; il établit dans l'acte de fondation dont on vient de parler, que le concierge de l'édifice consacré aux consultations gratuites, serait toujours

un pauvre tailleur de la ville d'Orléans, en mémoire de son père. Retiré à Fontenai-aux-Roses, pour y jouir du repos que sollicitait son âge déjà avancé, Petit voyait chaque jour sa maison de campagne envahie, pour ainsi dire, par l'affluence des malades, qui venaient de Paris l'y consulter. Le roi Louis XVI. le fit inviter d'aller à Meudon, donner ses soins au dauphin, son fils aîné. Mirabeau, dans la maladie qui termina ses jours, le fit appeler, mais trop tard : il n'y avait plus de ressource. Petit, à cette époque, ayant perdu sa mère dans sa maison de Fontenai, ce séjour lui devint insupportable, et il l'abandonna pour aller se fixer au village d'Olivet, où il termina sa carrière par un dernier bienfait, en affectant une maison à Fontenai pour y loger l'officier de santé de cette commune. Les ouvrages de Petit sont peu nombreux et peu importants ; ils peignent d'esprit et de finesse : ses raisonnements sont remplis de force et de clarté, mais son style est négligé et incorrect. Il était peu exact dans la manière d'écrire les noms-propres ; et il poussa l'inadvertance jusqu'à terminer celui de Buffon par *an* : ce que Bouvard ne manqua pas de lui reprocher avec une injuste aigreur. Ses contemporains l'accusaient d'un cynisme blâmable à l'égard des femmes. Il en avait conçu une mauvaise opinion, et ne s'était jamais marié. Desfortes, auteur de *la Femme jalouse*, le dépeint, dans son excellent ouvrage intitulé *le Docteur*, comme un libertin, et se donne pour son fils adultère (*Kayser-Deacon*, XI, 174). Il est probable que Desfortes s'est calomnié lui-même car, si le fait eût été vrai, Petit naturellement généreux et bon ; lui eût fait une part quelconque dan

conquérir : Petit fut reçu docteur régent en 1746. Il accrut chaque jour sa renommée comme praticien et comme professeur, faisant marcher de front avec l'exercice de la médecine et de la chirurgie, l'enseignement de ces sciences, et celui de l'anatomie et de l'art des accouchements. Quoique particulièrement livré à la médecine, on le vit faire plusieurs grandes opérations de chirurgie avec beaucoup d'habileté. Il voulait prouver qu'un médecin doit être en état, par ses connaissances, de pratiquer toutes les opérations qu'il juge convenables. La sûreté de son tact dans le diagnostic des maladies organiques, le fit distinguer parmi les plus habiles médecins de son temps, comme le premier d'entre eux : aussi son cabinet de consultation ne désemplissait point ; et l'on venait, de toutes les parties de la France et même de l'Europe, pour lui demander des conseils, comme à un autre Boerhaave. Ce fut sa haute réputation, comme praticien, qui fit admettre Petit à l'académie des sciences, en 1760 ; car alors il avait seulement donné une édition des œuvres de Palfin, et présenté à cette compagnie deux Mémoires, l'un sur un cas d'anévrisme, l'autre sur deux des ligaments de l'utérus. Vers 1768, la chaire d'anatomie au jardin du Roi étant devenue vacante par la mort de Ferrein, Petit l'obtint et l'illustra. L'anatomie ne fut pas l'unique sujet de ses leçons ; il y joignit des notions étendues sur les accouchements, et surtout des considérations profondes sur les points les plus importants de la médecine interne. La clarté et la fécondité de sa diction ajoutaient un nouveau prix aux préceptes du professeur. Jamais on ne vit une telle affluence d'auditeurs que celle qu'il

attirait au jardin du Roi. L'amphithéâtre, qui pouvait contenir huit cents personnes, ne suffisait point à ses nombreux disciples ; et l'on voyait des hommes de tout âge encombrer l'ouverture des croisées pendant ses leçons, qu'il variait incessamment, soit en citant des faits de pratique, soit en se livrant à des digressions où brillaient à-la-fois la sagacité de l'observateur et une saine critique. Souvent on le vit déclarer la guerre aux apothicaires de son temps qui, abusant de leur ministère, exerçaient la médecine sans la savoir. Les médecins de l'âge suivant qui furent les plus éminents, sortirent de cette école célèbre. La rue Saint-Victor, où Petit habitait, naguère solitaire, comme elle l'est devenue depuis, offrait alors le spectacle d'une foule de voitures : c'étaient celles des personnes qui allaient le consulter. Vers 1776, absorbé par sa clientèle, et desirant goûter quelque repos, ce grand médecin se retira dans une jolie maison qu'il avait à Fontenai-aux-Roses, et ne consacra plus que trois jours par semaine à ses malades de Paris. Le besoin de l'indépendance le fit alors renoncer au professorat ; et il se fit suppléer dans sa chaire par Vicq-d'Azyr, un de ses élèves les plus distingués. Cependant Buffon, malgré l'estime qu'il portait à ce dernier, pensa qu'il était de l'équité de donner la préférence à M. Antoine Portal, qui avait sur son compétiteur l'avantage d'avoir suppléé Ferrein dix ans auparavant. D'ailleurs, Vicq-d'Azyr n'était point praticien : M. Portal l'était ; et Buffon estimait qu'on devait enseigner avec d'autant plus de succès la théorie d'un art à la pratique duquel on était habitué à se livrer. M. Portal fut donc adjoint à Petit, que cet évé

nement contraria doublement, et à raison du désappointement de son disciple, et parce qu'il n'aimait point M. Portal. La fortune de Petit était considérable : il voulut, n'ayant point d'enfants, en consacrer une partie à des établissements utiles. Il fonda, dans la faculté de médecine de Paris, deux chaires, l'une d'anatomie et l'autre de chirurgie. Les professeurs, pris dans la faculté et nommés par elle, devaient se livrer à l'enseignement pendant dix ans, et céder ensuite la place à de plus jeunes confrères. Petit désigna les candidats pour la première nomination, et fit choix de Leclerc pour l'anatomie, et de Corvisart pour la chirurgie. La fondation qu'il fit à Orléans, sa patrie, est plus considérable ; il y consacra plus de cent mille livres : son objet est la nomination de quatre médecins et de deux chirurgiens, pour donner des soins gratuits aux malades indigents de la ville, et, les jours de marché, des consultations à ceux de la campagne, dans un édifice qu'il fit bâtir à cet effet. Deux avocats et un procureur ayant, comme les premiers, des appointements fixes, remplissaient, à des jours marqués, leur ministère auprès des pauvres qui venaient le réclamer. Bouvard, dans les querelles littéraires qui s'étaient élevées entre lui et Petit, lui avait reproché d'être fils d'un tailleur, et lui disait, dans une de ses controverses, que ses idées étaient mal *cousues*, et que cependant il devait savoir *coudre*. Petit était trop philosophe pour s'offenser d'une pareille injure. Il s'honorait de son père ; et voulant que la postérité n'ignorât pas son origine, il établit dans l'acte de fondation dont on vient de parler, que le concubinage de l'édifice consacré aux consultations gratuites, serait toujours

un pauvre tailleur de la ville d'Orléans, en mémoire de son père. Retiré à Fontenai-aux-Roses, pour y jouir du repos que sollicitait son âge déjà avancé, Petit voyait chaque jour sa maison de campagne envahie, pour ainsi dire, par l'affluence des malades, qui venaient de Paris l'y consulter. Le roi Louis XVI le fit inviter d'aller à Meudon, donner ses soins au dauphin, son fils aîné. Mirabeau, dans la maladie qui termina ses jours, le fit appeler, mais trop tard : il n'y avait plus de ressource. Petit, à cette époque, ayant perdu sa mère dans sa maison de Fontenai, ce séjour lui devint insupportable, et il l'abandonna pour aller se fixer au village d'Olivet, où il termina sa carrière par un dernier bienfait, en affectant une maison à Fontenai pour y loger l'officier de santé de cette commune. Les ouvrages de Petit sont peu nombreux et peu importants ; ils pétillent d'esprit et de finesse : ses raisonnements sont remplis de force et de clarté, mais son style est négligé et incorrect. Il était peu exact dans la manière d'écrire les noms-propres ; et il poussa l'inadvertance jusqu'à terminer celui de Buffon par un *s*, ce que Bouvard ne manquait pas de lui reprocher avec une injuste aigreur. Ses contemporains l'accusaient d'un cynisme blâmable à l'égard des femmes. Il en avait conçu une fort mauvaise opinion, et ne s'était jamais marié. Desforges, auteur de la *Femme jalouse*, le dépeint, dans son dégoûtant ouvrage intitulé le *Poète* comme un libertin, et se donne pour son fils adultère (Voyez DESFORGES, XI, 171). Il est probable que Desforges s'est calomnié lui-même car, si le fait eût été vrai, Petit naturellement généreux et bon, lui eût fait une part quelconque dan

heures le sang coulait en abondance; Petit n'était pas sans inquiétude, quoiqu'il n'en témoignât rien; mais le malade effrayé, s'écria : *C'est fait de moi, je perds tout mon sang.* — *Vous en perdez si peu,* répartit le médecin avec tranquillité, *que vous serez saigné dans une heure* : ce n'était pas l'intention de Petit; mais l'idée imprévue d'une saignée, opposée à l'idée de l'hémorrhagie, frappa l'esprit du malade, et le rassura. Son sang ne tarda pas à s'arrêter, et il fut sauvé. Non-seulement Petit était désintéressé; il était bienfaisant. Plus d'une fois appelé en même temps pour un homme riche et pour un indigent, il alla d'abord rendre visite à ce dernier. Souvent, après avoir donné gratuitement au pauvre les secours de son ministère, il lui donna encore le produit de ses visites auprès de l'opulence. Lorsque la fortune eut cessé de lui être contraire, il s'empressa d'aller restituer à son bienfaiteur la somme qu'il en avait reçue pour ses voyages; mais on ne voulut pas la recevoir. *Cet or,* lui répondit-on, *n'est plus à moi, je vous l'ai offert pour assurer à l'humanité un talent qui lui fût utile : secourez les malheureux, et sa destination est remplie.* Petit insista à plusieurs reprises. — *Eh bien,* lui répliqua-t-on, *vous ne serez que le dépositaire de cette somme; et je vous la confie afin que vous en fassiez pour un autre l'usage que j'en ai fait pour vous.* Petit a religieusement rempli la condition qui lui avait été recommandée : un élève, ami des lettres, a reçu de sa main les mêmes encouragements, et sous la promesse de les donner à son tour. Ainsi se trouve perpétuée une fondation moins pompeuse, mais plus utile que beaucoup d'établissements

publics. Le nom du modeste fondateur mérite d'être transmis comme ses bienfaits. C'est à feu Trolhier de Fétan que l'on est redevable de cette délicate et ingénieuse institution. Petit était membre de l'académie de Lyon, et de plusieurs sociétés savantes et littéraires. On a de lui : I. *Éloge de Desault*, prononcé à l'ouverture du cours d'anatomie et de chirurgie, à l'hôtel-dieu de Lyon, le 5 décembre 1795, in-8°. de 50 pages; ce fut le premier éloge que l'on fit de ce chirurgien célèbre (*Voyez DESAULT*, XI, p. 131). II. *Essai sur la médecine du cœur*, Lyon, 1806, in-8° : on y trouve quatre Épîtres en vers, adressées à un jeune homme qui se destine à la médecine; l'*Eloge de Desault*; un *Discours sur l'influence de la révolution française sur la santé publique*; un *sur la manière d'exercer la bienfaisance dans les hôpitaux*; un *sur la douleur*; un *sur les maladies principales observées dans l'hôtel-dieu de Lyon, pendant neuf ans.* III. *Onan ou le Tombeau du mont Cindre*, fait historique présenté, en 1809, à l'académie des jeux floraux de Toulouse, Lyon, 1809, in-8°. Ce petit poème est suivi de notes. IV. Des Poésies dans divers recueils, et plusieurs Opuscules dans les *Actes de la société de médecine de Lyon*, entre autres l'*Eloge de Tissot*. MM. Antoine Lusterbourg et Théodore Jobert, de Lyon, qu'il avait fait héritiers de ses manuscrits, ont publié une *collection d'observations cliniques par Marc-Antoine Petit*, Lyon, 1815, un volume in-8°. Son *Eloge*, par M. Cartier, lu à l'académie de Lyon, a été imprimé en 1812, in-8°; un autre éloge par M. Parat, lu à la société de médecine de Lyon, est imprimé

Dumas avait publié précocement un *Hommage rendu à la de Marc-Antoine Petit*, -80., pièce de vers suivie intéressantes. A. B.—T.

T (ALEXIS - THÉRÈSE), né à Vesoul, en 1791, fit ses études à l'école centrale de son pays, et suivit simultanément des cours de langues anciennes et sur-tout de mathématiques, dans lesquels il montra une supériorité. À dix ans, il avait toutes les connaissances exigées pour être admis à l'école polytechnique; mais, en l'âge d'y être reçu, M. Haüy avait été à portée d'appréhensions extraordinaires; tant, le fit entrer, à Paris, dans une école particulière, dirigée par d'habiles professeurs, où il eut l'honneur de donner plus d'étendue et de solidité à ses études mathématiques. Dès que Petit eut atteint sa dix-huitième année, il se présenta à l'École polytechnique, comme on s'y attendait, il fut le premier de toute la promotion. Il en sortit avec plus de distinction; car le premier rang fut assigné à celui qui le suivait. Plus près dans l'ordre de mérite, Petit fut mis tout-à-fait hors concours. On s'empressa de l'attacher à l'École; et, dès l'année suivante, il y fut nommé répétiteur et en même temps professeur adjoint, devenu depuis le collaborateur. En 1811, Petit fut reçu professeur de sciences; et il étonna ses collègues par son élocution et par l'extrême facilité avec laquelle il répondit à leurs questions. Il fut nommé professeur d'ad-joint à l'école polytechnique, et devint professeur titulaire lors de la réorganisation de

cet établissement. Quelques mois auparavant, il avait épousé une fille de M. Carrier, ingénieur des ponts et chaussées; mais il ne goûta que peu de temps le bonheur d'une union aussi bien assortie : il perdit sa femme au mois d'avril 1817. Ce coup si imprévu l'accabla; et bientôt il fut attaqué d'une maladie de poitrine, qui l'enleva, le 21 juin 1820, à l'âge de 29 ans. Malgré la brièveté de sa vie et les devoirs que lui imposaient ses fonctions dans l'enseignement, Petit a pris part à des travaux qui laisseront dans les sciences des traces durables. Il publia, en 1814, avec M. Arago, son beau-frère, un *Mémoire sur les variations que le pouvoir réfringent d'une même substance éprouve dans les divers états d'aggrégation qu'on peut lui donner par l'effet gradué de la chaleur* (Ann. de physique); il fit paraître, en 1818, dans le même journal, un *Mémoire sur l'emploi du principe des forces vives dans le calcul des machines*. C'était le premier essai d'un grand travail que l'affaiblissement de sa santé ne lui permit pas de terminer. Il présenta, la même année, à l'Académie des sciences, les recherches qu'il avait faites avec M. Dulong sur la théorie de la chaleur. Ce Mémoire, qui fut couronné par l'Académie, a été inséré dans le XI^e. cahier du *Journal de l'école polytechnique*, et dans les *Annales de physique*; enfin Petit a eu part au nouveau travail de M. Dulong, sur la chaleur spécifique des corps, présenté, en 1819, à l'Institut. Les services que ce jeune et intéressant physicien a rendus aux sciences, ont été appréciés avec toute l'étendue qu'exige leur importance, par M. Biot, dans la notice historique sur Petit, lue à la société philoma-

thique, le 13 février 1821, Paris in 4°. de 7 pages, insérée dans le tome XVI des *Annales de physique*, et dans le tome 1^{er}. de l'*Annuaire nécrologique*, par M. Mahul. On en trouve un extrait dans la *Revue encyclopédique*, tome X, 260 - 3.

W—s.

PETIT (FRANÇOIS POURFOUR DU), médecin, né à Paris, le 24 juin 1664, mourut dans la même ville le 18 juin 1741. Bien que fort appliqué, il avait fait d'assez médiocres études classiques, parce que sa mémoire était très-ingrate : il apprenait avec peine et retenait avec difficulté. Cependant il parvint à sa philosophie; et la physique lui présenta tant d'attraits, qu'il y fit des progrès rapides. Cette science dont l'étude avait en quelque sorte développé sa mémoire, devint l'objet favori de ses occupations. Il se mit à voyager, dès sa sortie du collège, dans l'intention d'augmenter ses connaissances sur la physique; il parcourut la Belgique et la France, et rencontra dans la ville de la Rochelle un amateur distingué des sciences naturelles, qui s'appelait Blondin : celui-ci avait une bibliothèque fort bien choisie, un jardin botanique, et un cabinet d'histoire naturelle; il mit tous ces trésors à la disposition de Petit, auquel il enseigna les éléments de l'anatomie. Charmé des progrès de son jeune ami, Blondin lui donna le conseil d'étudier la médecine : Du Petit se rendit à Montpellier en 1687, où il suivit les leçons de Chirac. Il y fit un cours de chimie, et reçut le bonnet de docteur en 1690. Il ne tarda point à revenir à Paris, pour étendre ses connaissances; là, il suivit des cours d'anatomie sous Duverney, des leçons de botanique sous Tournefort, et se perfectionna dans

les connaissances chimiques de Lémery : bientôt il donna de ses trois illustres maîtres s'adonna aussi à l'étude de la géologie, en suivant les cours qui étaient à la Charité, et la pratique de cet hôpital. En 1693, il obtint l'emploi de médecin à l'armée; il était alors en Flandre; et il se fit connaître dans cette nouvelle carrière par son habileté et par les leçons d'anatomie, de chimie et de botanique qu'il faisait aux élèves qui se trouvaient à l'armée. Il s'en faisait accorder dans des excursions botaniques; il recueillit et dessécha un grand nombre de plantes qui furent recueillies dans le bel herbier qu'il laissa à la Charité, en 1697, à la paix de Ryswick. Du Petit ne tarda point à retourner à l'armée, à l'occasion de la guerre de la Succession. Il fut attaché au service des hôpitaux militaires, qu'en 1713, lors de la paix d'Utrecht, il fut admis à l'Académie des sciences, en 1722. Il s'était constamment occupé de l'usage des lunettes; et il obtint de grands succès marqués dans leur application, surtout dans l'opération de la cataracte, qu'il faisait avec succès. Il imagina encore un grand nombre d'instruments, destinés à faciliter l'opération, que l'on présente aux élèves l'organe anatomique de l'œil. Parmi les instruments, on remarque son ommètre, destiné à mesurer les parties de l'organe de la vue; un globe d'ivoire creux, figuré comme le cristallin était en place. Outre de nombreux Mémoires publiés parmi ceux de l'Académie des sciences, Du Petit a publié : 1. d'un médecin des hôpitaux à un autre médecin son

un nouveau système du cerveau, in-4°, Namur, 1710. Dans une de ces lettres, l'auteur publie la découverte qu'il fit alors de trois nouveaux genres de plantes : la *Dantia*, la *Prwenzalia*, le *Calamus aromaticus*. II. *Dissertation sur une nouvelle méthode de faire l'opération de la cataracte*, Paris, 1727, in-12. L'auteur confirme, par des faits authentiques, l'opinion de quelques-uns de ses prédécesseurs, que la cataracte consiste dans l'altération du cristallin. III. *Lettre dans laquelle il est démontré que le cristallin est fort près de l'uvée, et où l'on rapporte de nouvelles preuves de l'opération de la cataracte*, Paris, in-4°, 1729. Indépendamment des détails anatomiques, on y trouve un procédé opératoire sur la méthode d'abaissement, lequel paraîtrait fort vicieux de nos jours, où MM. Scarpa et Beer ont singulièrement perfectionné cette méthode. IV. *Lettres contenant des réflexions sur ce que M. Hecquet, D. M., a fait imprimer touchant les maladies des yeux*, in-4°, Paris, 1729. L'auteur, dans cet écrit, niait l'existence des cataractes membranaceuses. Il remporta la victoire; mais il se trompait, et maintenant ces sortes de cataractes ont été suffisamment constatées. V. *Lettres contenant des réflexions sur des découvertes faites sur les yeux*, Paris, 1732, in-4°. Du Petit, dans cet écrit, indique comme étant un procédé de son invention, une méthode publiée par Ferrein, pour pratiquer l'opération de la cataracte. D'une autre part, ce dernier a soutenu que Petit lui avait dérobé son procédé. L'histoire n'a pas jugé ce procès. Toutefois celui-ci pourrait avoir eu sa faveur la décision de la postérité; car il avait fait, des maladies des

yeux et des opérations qu'elles exigent, une constante étude, couronnée de succès multipliés, tandis que Ferrein, d'ailleurs si distingué et comme professeur et comme praticien, ne s'était jamais adonné à l'étude spéciale de ces maladies. (V. l'éloge de Pourfour Du Petit, par Mairan, dans le recueil de l'Acad. des sciences) F—R.

PÉTITAIN (LOUIS-GERMAIN), né à Paris, le 17 février 1765, fit ses études au collège Mazarin. Après avoir été, pendant quelque temps, avoué au tribunal civil, il abandonna un métier qui ne convenait pas à son caractère naïf, et fut successivement commis dans les bureaux où l'on inventoriait les biens nationaux, secrétaire de Regnault de Saint-Jean d'Angely, puis de M. de Corbigny, préfet de Loir-et-Cher. Il passa ensuite dans des emplois d'administration, à Trèves et en Westphalie. Il était sous-chef dans les bureaux de l'octroi de Paris, lorsqu'il mourut, le 12 septembre 1820. Il avait publié quelques brochures politiques, dont la liste se trouve dans la *Bibliographie de la France*, ou Journal de la librairie, année 1820, pages 617-620. L'une d'elles lui fait honneur; elle est intitulée : *Un mot pour deux individus auxquels personne ne pense, et auxquels il faut penser une fois*, Paris, an III, in-8°. Quoique ce fût après la chute de Robespierre, il y avait du courage et de la générosité à élever la voix en faveur des enfants de Louis XVI, alors détenus au Temple. En 1814, à l'époque de la restauration, on vit D. F. Moreau de Mersan (mort le 20 janvier 1818) réclamer la gloire d'avoir le premier parlé pour les illustres orphelins. Il consigna sa prétention dans une note, page 224, des *Poèmes élégiaques* de

Trencuil (1817, in-8°.) Une note, insérée au Moniteur du 17 février 1818, rappelle que ce fut M. Laisné de Villevêque, qui, le 18 juin 1795, fit mettre, dans les *Nouvelles politiques nationales et étrangères*, un article en faveur de MADAME Marie - Thérèse - Charlotte de Bourbon; et ce dernier revendiqua le mérite d'avoir fait entendre le premier cri pour la prisonnière du Temple. Mersan n'avait rien à répondre, et se tut; mais l'écrit de Petittain avait précédé celui de M. Laisné de Villevêque, qui ne parut que dix jours après la mort de Louis XVII. Petittain, qui n'avait été mu que par la pitié et l'humanité en 1795, ne demanda aucun salaire, en 1814. Outre quelques articles dans la *Décade*, dans le *Journal de Paris*, et dans les *Mémoires d'économie publique, de morale et de politique*, rédigés par Rœderer, on a de lui : I. *Les Français à Cythère*, comédie héroïque en un acte, en prose, mêlée de chants, non représentée, Paris, an vi, 1798, in-8°. II. *Question proposée par l'Institut national* : L'émulation est-elle un bon moyen d'éducation? Mémoire qui a obtenu la première mention honorable dans la séance du 15 messidor an ix, Paris, an ix (1801), in-8°. III. Quelques *Contes*, par G. P., in-8°. de 15 pages, contenant onze pièces. IV. *Annuaire du département de Loir-et-Cher, pour l'an 1806*, in-12. V. *Supplément à la première partie de l'Annuaire de 1806*, in-12 de 30 pages, plus un tableau. L'auteur donna une autre Suite ou Supplément, mais dans le format in-8°. Antérieurement à 1806, Petittain avait déjà publié au moins une aune de cet Annuaire, et il donna encore depuis, les annuaires de 1807,

1808, 1810, 1811 et 1812, sont curieux et intéressants; se ressentent du caractère rédacteur. Il espérait avoir tre auprès de la postérité, d'édition des *Oeuvres de J.-J. seau*, Paris, Lefèvre, 1819 vol. in-8°.; mais cette édition seulement laisse beaucoup à elle est même très-défectueuse; l'éditeur manquait de goût et que; il n'a pas su employer les riaux qu'il avait ramassés avoir annoncé qu'il regardait le véritable et seul texte des *sions* celui de l'édition de 1770, avoir réprouvé le texte de 1801, faite d'après le manuscrit qui est à la bibliothèque de la Chambre des députés, Petittain adopta souvent le texte de cette édition de 1801. Le Supplément qu'il ajouta aux *Confessions de J.-J. seau*, est dépourvu de mérite; c'est surtout dans la *Co-dance*, la seule partie des *Confessions* de Rousseau où l'éditeur eût travaillé à faire, que Petittain qu'il avait entrepris un travail au-dessus de ses forces. Des lettres qu'alors comprises dans la *pondance*, et qui devaient être en ont été distraites. Dix-huit ou billets à M^{me}. de Créqui l'éditeur récent avait intercalés suite les uns des autres, le 7 janvier 1766, comme s'ils eussent été écrits dans ces cinq jours; ils ont été laissés par Petittain dans le désordre, qui est un désordre, la première de ces lettres est de 1770, et la dernière de 1770. On ne peut d'ailleurs vainement dire qu'il a réédité les lettres de M^{me}. de Franqueville, celles de I (publiées en 1803), et les *Lettres de M^{me}. de *** à*

bourg et à M. de Malesherbliées par M. Pougens, dès t qui faisaient partie de l'é-
*es OEu*uvres de J.-J. Rous-
 onnée, en 1817, par M. Be-
 notes que Petitain a mises
 es pages, sont parfois pla-
 idicules, pour ne pas dire
 in il a voulu faire une *Ta-*
irale analytique des Matières
*enues dans les OEu*uvres de
ousseau, et il a donné pour
 b pages en petit-romain in-
 Quant au xxii^e. volume,
 ient des écrits ou fragments
 relatifs à Rousseau et à ses
 s, le choix aurait pu être
 p mieux fait. A. B.—T.

T-DIDIER (MATTHIEU),
 tin, abbé de Sénones, et évê-
 Macra, né à Saint-Nicolas
 aine, le 18 décembre 1659,
 premières études au collège des
 de Nanci, et entra, en 1675,
 ciat dans l'abbaye de Saint
 le la congrégation des Béné-
 le Saint-Vannes et de Saint-
 he. Il fut employé dans l'en-
 ent, et se distingua par son
 ur l'étude. L'Écriture sainte,
 onuments de l'antiquité ecclé-
 s., furent le principal objet de
 ux. Il s'exerça aussi sur des
 s de critique, et sur les con-
 s agitées de son temps. En
 l'avait été élu abbé régulier
 onville; mais cette élection
 effet. On l'élut abbé de Sé-
 n 1715; et ce titre lui fut as-
 rès quelques contestations
 autre prétendant. En 1725,
 diér fit le voyage de Rome,
 it XIII l'accueillit avec bien-
 e. Ce pontife le nomma évê-
 Macra, *in partibus infide-*
 t voulut le sacrer lui-même.
 ita, pendant cette cérémo-

nie, d'avoir écrit en faveur des sen-
 timents reçus hors de France, sur
 les prérogatives du Saint-Siège, et
 il lui accorda un indult pour l'élec-
 tion de son abbaye à perpétuité.
 L'évêque de Macra survécut peu à ces
 marques de l'estime du vertueux pon-
 tife; il mourut subitement dans son
 abbaye de Sénones, le 14 juin 1728,
 et eut dom Calmet pour successeur.
 Les écrits de Petit-Didier sont : I. *Des*
Remarques sur les premiers tomes
de la bibliothèque ecclésiastique de
Dupin, 3 vol., en 1691, 1692 et
 1696; c'était le fruit d'un examen
 de cette *Bibliothèque*, fait par une
 académie ou réunion de plusieurs
 savants bénédictins de la congréga-
 tion de Saint-Vannes. II. *Apologie*
des Lettres provinciales contre les
entretiens de Cléandre et d'Eudoxe;
 cette réponse au P. Daniel est en
 dix-sept lettres, qui parurent en
 1697 et 1698, in-12 : depuis, l'au-
 teur désavoua cet ouvrage. III. *Dé-*
fense de la préséance des Bénédic-
tins sur les chanoines réguliers; trois
 Mémoires imprimés vers 1698. IV.
Dissertations critiques, historiques
et chronologiques sur l'Ancien-Testa-
ment, en latin, Toul., 1700, in-4^o.
 V. Un Traité théologique en faveur
 de l'infailibilité du pape, Luxem-
 bourg, 1724 : cet ouvrage a été at-
 taqué dans une lettre de l'abbé De-
 bonnaire, datée du 18 mars 1724,
 et intitulée le *Faux prosélyte*; dans
 une *Dissertation* du P. de Gennes,
 oratorien, et à la fin de l'*Histoire du*
concile de Constance, par le protes-
 tant Lenfant. VI. *Dissertation his-*
torique et théologique sur le senti-
ment du concile de Constance, tou-
chant l'autorité et l'infailibilité
des papes, Luxembourg, 1725, in-
 12 : il y a à la suite une autre *Dis-*
sertation où l'on examine si, en sou-

tenant l'insfaillibilité des papes en matière de foi, on détruit les libertés de l'Église gallicane. VII. *Lettres à dom Guillemin*, en faveur de la bulle *Unigenitus*, et des instructions pastorales du cardinal de Bissy, in-4°; les appelants ont essayé de répondre à cet écrit. VIII. *Justification de la morale et de la discipline de l'Église de Rome et de toute l'Italie, contre le Parallèle de la morale des Payens et de celle des Jésuites*, 1727, in-12. On attribue à Petit-Didier, un *Traité historique et dogmatique des privilèges et exemptions ecclésiastiques*, 1699, in-4°. Il est encore auteur de Mémoires sur quelques contestations particulières; et il a laissé en manuscrit un *Traité de controverse*, des *Dissertations sur le Nouveau-Testament*, des *Remarques sur l'ouvrage du P. Lebrun touchant la liturgie*, et des *Extraits de saint Augustin et de quelques autres Pères*. P—C—T.

PETIT-DIDIER (JEAN-JOSEPH), jésuite, frère du précédent, né, en 1664, à Saint-Nicolas-du-Port, fut admis dans la Société à l'âge de dix-neuf ans; et, après avoir régenté quelque temps les basses classes, il professa, au collège de Strasbourg, la philosophie et les mathématiques. L'évêque de cette ville lui confia ensuite la direction de son séminaire, et le chargea d'y expliquer l'Écriture-sainte. Quatre ans après, appelé par ses supérieurs à l'université de Pont-à-Mousson, il en fut fait chancelier. Il alla, en 1730, assister, à Rome, à l'élection du général de son ordre. A son retour en Lorraine, la duchesse Elisabeth-Charlotte le retint à Nancy, et le nomma chef de son conseil de conscience. Après la réunion de cette province à la France, il refusa tous les emplois qui lui furent offerts, et se

retira dans la maison des J. Saint-Nicolas, où il mourut août 1756, dans un âge très-avancé. C'était un prédicateur zélé et bien instruit, particulièrement en matières théologiques. On a treize ouvrages, tombés dans le domaine public. Dom Calmet en a donné le catalogue dans la *Biblioth. de Lorraine*, 735. Les suivants sont les seuls qui puissent encore offrir quelque intérêt. I. *Les Saints enlevés ou restitués aux Jésuites*, Luxembourg, 1712. Ce sont saint François X. et saint François Regis. II. *Dissertation sur les mariages des Catholiques avec les Hérétiques*, in-12. L'auteur croit ces sortes d'unions non seulement valides, mais enjointes. III. *Lettres critiques sur la Vie des saints, par Baillet*, elles sont au nombre de treize, ont été publiées séparément, sous le nom d'auteur, de ville et de date; le Recueil ne peut qu'être très-rare. Baillet y est traité avec ménagement, et l'acrimonie qu'il emploie le P. Petit-Didier pour un préjugé défavorable contre lui se qu'il soutient. IV. *Dissertation théologique et canonique sur les prêts par obligation stipulés*, Nancy, 1745; *ibid.* in-8°.

PETITOT (JEAN), peintre, naquit à Genève, d'un père, sculpteur et architecte, qui, après avoir long-temps exercé son talent en Italie, s'était établi à Genève. Destiné d'abord au commerce de joaillier, sous la direction de son père, qui, par la suite, devint son maître, le jeune Petitot était chargé de parer les émaux : il sut leur donner des nuances si éclatantes, et si agréables, qu'il offrait tant de délicatesse, que son père lui conseilla de s'attach

it en émail. Quoique manquaissent de plus, qu'ils ne savaient par le feu, leurs pre-rent couronnés de suc-titot qui peignait les ains; Bordier se bor-les cheveux, les dra-nds. Les deux artistes n Italie, où, pendant fréquentèrent les plus ites, et firent faire un ur art. Après avoir des années dans ce pays, it pour aller en Angle-à Londres, ils s'y liè-erne, premier médecin., et habile chimiste). Après de nombreux, ils découvrirent les umeurs qui pouvaient s dans la peinture en passaient en éclat tout roduit jusqu'alors Ve-ges; ces succès com-réputation de Petitot. oduisit auprès de Char-ttacha à sa personne, White-Hall, et le créa Dyck, ayant vu de ez un orfèvre, desira mee avec lui, et lui andonner l'orfèvrerie, ner exclusivement à a portrait en émail; le guider de ses avis, de ses tableaux, dont argé, ce qui n'a pas sans doute à leur per-i Charles I^{er}. se plai-travailler et à suivre s de chimie que cet avec Mayerne, et il e plusieurs fois par la famille royale. A infortuné souverain, a en France, à la sui-

te du roi Charles II. Lorsque ce der-nier monarque remonta sur le trô-ne, il voulut emmener Petitot avec lui; mais Louis XIV, qui avait su apprécier le talent de l'artiste gene-vois, sut, par des offres avantageu-ses, le décider à rester en France. Petitot obtint une pension considé-rable et un logement au Louvre. Il se maria ensuite avec Marguerite Cu-per, dont Bordier avait déjà épousé la sœur. Les travaux continuels de ces deux artistes leur avaient procu-ré une fortune de plus d'un million; somme énorme pour le temps. Ils avaient formé le projet de vivre en-semble; mais leur famille s'étant considérablement augmentée, ils se virent forcés de se séparer. Ils par-tagèrent entre eux le capital qu'ils avaient amassé par leurs travaux communs, sans que, pendant cin-quante ans que dura leur société, au-cun nuage fût venu la troubler. Pe-titot, occupé bientôt à copier les ta-bleaux de Mignard et de Lebrun, fut chargé à plusieurs reprises de faire les *Portraits de Louis XIV*, et des reines *Anne d'Autriche* et *Mario-Thérèse*. Lors de la révocation de l'édit de Nantes, Petitot, qui était né dans la religion protestante, sol-llicita en vain du roi la permission de se retirer à Genève: ayant tenté de s'évader secrètement, il fut en-fermé au Fort-l'Évêque; et Louis XIV chargea Bossuet d'essayer de le convertir. L'éloquence de ce pré-lat fut infructueuse; mais le cha-grin de se voir emprisonné à l'âge de près de quatre-vingts ans, causa au peintre une maladie qui fit crain-dre pour ses jours. On lui rendit alors la liberté; et il en profita pour se réfugier à Genève, abandonnant sa femme et ses enfants, qui restè-rent encore quelque temps en France.

C'est alors que le roi et la reine de Pologne voulurent avoir leur portrait de la main de Petitot. Un gentilhomme polonais vint, par leur ordre, à Paris, où il croyait encore le trouver ; mais il fut obligé de se rendre à Genève, où, quoiqu'octogénaire, le peintre mit, dans l'exécution de cet ouvrage, toute la force et le fini qui distinguent les portraits de son bon temps. A peine était-il fixé dans sa patrie, que le concours de ses amis et des étrangers, qui voulaient lui témoigner leur estime, devint si considérable, qu'il se vit contraint, pour s'y soustraire, de quitter cette ville, et de se retirer à Vevei, dans le canton de Berne, où il put du moins s'occuper en repos de son art. Il travaillait au *Portrait de sa femme*, lorsqu'une attaque d'apoplexie l'emporta, en 1691, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Quoique Bordier eût contribué autant que lui à toutes les découvertes des plus belles couleurs dont on se sert pour peindre en émail, Petitot doit être considéré comme l'inventeur de ce genre de peinture. C'est lui du moins qui, par la perfection de ses ouvrages, sut faire un art de ce qui jusqu'à lui n'avait été considéré que comme un simple métier. Ses ouvrages se font remarquer par une finesse de dessin, une douceur et une vivacité de coloris, vraiment admirables. Ses portraits sont d'autant plus précieux, qu'ils représentent, pour la plupart, les personnages les plus célèbres de son temps. Le Musée du Louvre en possède une très-belle collection, composée de cinquante-six portraits, dont on peut voir la description dans la *Notice des dessins, peintures, émaux et terres cuites, exposés dans la galerie d'Apollon au Louvre*. On

regarde comme son chef-portrait qu'il fit, en 1642, Van Dyck, de la comtesse thampton (Rachel de Roussillon), superbe émail, de neuf trois quarts de haut sur six quarts de large, appartenant à Devonshire.

PETIT-PIED (NICOLA), canoniste, né à Paris, fut reçu docteur de Sorbonne en 1658; obtint, en 1662, de conseiller-clerc au Châtelet; fut pourvu, peu après, de Saint-Martin. En 1665, une vive contestation avec les seignieurs-clercs, au sujet de la censure qu'il réclama, contre la compagnie, en l'absence des lieutenants du roi; et en 1667, l'arrêt du conseil le maintint que tous les clercs, dans les présides, qu'on avait essayé d'enlever. Petit-Pied avait pendant l'instruction de son *Traité du droit et des prerogatives des ecclésiastiques dans l'administration de la justice*. Cet ouvrage, qui a été imprimé à Paris, en 1705, par son auteur, qui, depuis la suppression de sa cure, avait obtenu un canonicat de l'église Notre-Dame, même année.

PETIT-PIED (NICOLA), gien appelant, né à Paris en 1665, était neveu du précédent; reçut, en 1692, le bonnet de docteur en Sorbonne; en 1701, il fut élu à la chaire d'Écriture sainte à l'école célèbre. La part qu'il prit, dans la même année au cas de collision, entre la distinction du fait et du droit, pour la première cause de son temps. Ce docteur, qui avait présenté son ouvrage au jugement d

es sur cette affaire, l'ayant refusé, persista seul dans sa décision : il fut exilé à l'endroit où il alla rejoindre le père en Hollande. Là, son attachement pour cette cause se fortifia de plus en plus, et produisit chaque jour de nouveaux écrits sur le for- sur le silence respectueux, sur d'autres matières analogues. Il surtout les Jésuites et M. de Meaux, dont il pré- futa les ouvrages. Des Ré- qu'il publia sur un Mémoire ans les papiers du duc de ne, et imprimé par ordre arurent fort déplacées dans ent où toute la France pleu- ort de ce prince; et elles fu- lamnées au feu par un arrêt ment de Paris. Il fut un des ents contre la bulle *Unige-* il combattit dans des bro- les mémoires, et même dans ages assez étendus; il y a, tres, de lui sur cette ma- *Examen théologique de tion pastorale du clergé*, 3 2, et des *Réponses aux Avert- is de M. Languet, évêque ns*, 5. vol. in-12. Rentré en ous la régence, il fut réta- a nouvelle Sorbonne, puis ssoudun : la délibération qui it tous ses droits, fut biffée gistrés. On l'accusait d'avoir, ert avec Jubé, curé d'Aniè- Paris, autorisé des innova- is la liturgie, et surtout dans ation de la messe (Voyez à les *Réflexions sur la nou- rgie d'Anières*, in-12 de 64 Petit-Pied combattit de tou- orces l'accommodement de t réappela; peu après, M. ine, évêque de Baïeux, le son théologien, et Petit-pied

rédigea, pour ce prélat, plusieurs mandements. On alla pour l'arrêter à la mort de cet évêque; mais il se retira encore en Hollande, d'où il ne revint qu'en 1754. Son zèle et la fécondité de sa plume ne se démen- tirent point dans ce nouvel exil : outre quelques écrits sur les matiè- res du jansénisme, il en composa sur divers sujets, entre autres sur l'usure, et prit part à l'ouvrage de Legros, *Dogma Ecclesiae circa usuram*. Les folies des convulsions, la manie du *figurisme*, et la partialité de la Gazette ecclésiastique, trouvèrent constamment en lui un improbateur; ce qui ne contribua pas peu à lui faire obtenir la per- mission de revenir en France. Une dispute s'engagea entre lui et d'au- tres appelants au sujet du *Traité de la Confiance chrétienne*, de Fourquevaux : Petit-Pied blâmait plusieurs expressions de ce traité, et il exposa ses raisons dans trois Lettres successives, qui parurent en 1733 et 1734. D'Étemare, Legros, Fourquevaux, et quelques anonymes, lui répondirent. Le point de la dis- pute entre eux était assez subtil, et roulait sur les divers degrés de la crainte et de la confiance chrétiennes, et sur la diminution ou l'augmenta- tion relative de ces deux vertus. Cette première controverse en amè- na une autre, où Mariette joua le principal rôle (Voy. MARIETTE, XXVII, 133). Petit-Pied ne publia sur cette querelle incidente, que de *Nouveaux Eclaircissements sur la crainte et la confiance*, 1^{re} mai 1735, in-4°. Enfin une troisième dispute éclata encore, quelque années après, à l'occasion d'une *Suite de ses Eclair- cissements*, 1740, et d'un *Dernier Eclaircissement sur la distinction des vertus théologiques*, 1741. La

question avait changé d'objet, et roulait sur la nature et la distinction des vertus théologiques. Petit-Pied fut appuyé dans cette circonstance par le docteur Delan, et combattu par Boursier et les frères Desessarts. L'auteur des *Nouvelles* reproche vivement à Petit-Pied de s'être écarté de la doctrine de Port-Royal et des appelants, et de s'être permis, contre ces derniers, des traits assez piquants. Ces débats occasionnèrent en effet, entre eux, quelque refroidissement : au surplus les appelants seuls prirent part à ces controverses, dont l'objet était fort métaphysique, et où il n'est pas sûr que les contendants s'entendissent toujours bien eux-mêmes. Au milieu de ces différends, Petit-Pied prêta sa plume à Bossuet, évêque de Troyes, pour défendre quelques innovations introduites par ce prélat dans son Missel : on convient que le docteur est auteur de trois instructions pastorales, publiées sous le nom de Bossuet, en 1737 et 1738. Petit-Pied mourut à Paris, le 7 janvier 1747. Il avait laissé quelques manuscrits, entre autres, l'*Examen pacifique de l'acceptation et du fonds de la Bulle Unigenitus*, qui vit le jour en 1749, 3 vol. in-12. L'éditeur, Nivelles, y mit une longue préface historique, où il raconte avec beaucoup de détail ce qui a rapport à la vie et aux ouvrages de Petit-Pied; cette préface a été altérée dans une édition suivante. Un autre ouvrage posthume de Petit-Pied est le *Traité de la liberté*, 1755, in-4°, dont Nivelles se rendit encore éditeur. Gourlin lui adressa cinq Lettres sur cette édition, 1756, 2 vol. in-12, et prétendit y trouver des idées nouvelles sur l'obligation de rapporter ses actions à Dieu et sur la manière dont la grâce

opère en nous. L'éditeur défend la mémoire de son ami. Nous ne donnerons point ici la liste des écrits de Petit-Pied; elle est toute entière dans Moreri, qui cite quatre-vingt-trois ouvrages. Il nous suffit d'indiquer les sujets sur lesquels ce docteur s'est exercé; et ce que nous en avons dit fera voir en lui un des écrivains les plus féconds et les plus subtils de son école. C'était d'ailleurs un homme aussi doux dans la société qu'inflexible dans ses opinions. P—C—

PETIT - RADEL (PHILIPPE)
médecin, naquit à Paris, le 7 février 1749, de parents aisés, et reçut une éducation soignée, quoiqu'il fût huitième de treize enfants. Il se fit remarquer de bonne heure par un goût épuré pour la littérature ancienne, les sciences physiques, la philosophie et la langue latine : il commença sous Bras-d'or ses études chirurgicales; obtint, à 18 ans, une médaille d'or au concours de l'école pratique, et, bientôt après, une place de chirurgien aide-major à l'hôtel des Invalides. Nommé chirurgien major pour les Indes-Orientales, il séjourna trois ans à Surate, et y acquit une connaissance approfondie de la langue et de la littérature anglaise. A son retour, il étudia la médecine, prit ses grades à Reims, et entra en licence à Paris, en 1780, avec beaucoup de distinction. En 1782, il fut reçu docteur-régent de la faculté de médecine, et obtint la chaire de chirurgie française. Ce fut vers ce temps qu'on entreprit la publication de l'Encyclopédie par ordre de matières : Petit-Radel fut chargé, avec de La Roche, de ce qui a trait à la chirurgie dans cet ouvrage. C'est principalement à ses travaux qu'est due cette partie de l'Encyclopédie, qu'il traita complètement. A la révolution

En 1792, il crut devoir quitter l'Italie : réfugié à Bordeaux, il suivit des cours publics, quand on l'obligea à marcher contre les insurgés de la Gironde. Il réussit à s'échapper et s'embarqua pour les Indes-Orientales, en juin 1793, passa deux ans à l'île Bourbon, se rendit en France en avril 1796, et revint à Paris en 1797. Il y reprit ses travaux littéraires : il fut nommé professeur de chirurgie à l'école de médecine de Paris, et il s'y fit remarquer par son assiduité à remplir ses fonctions. Nommé, le 13 février 1814, membre de la société de médecine, dans le sein de la faculté, il fut élu président de cette société un *Fragment de Voyage à Naples*, relatif à la médecine et aux maladies de cette ville, des *Recherches* de médecins mis au rang des autres ceux qu'on a taxés d'arbitraires et divers *Mémoires* restés inédits insérés dans les journaux de médecine. Les nombreux travaux de Petit-Radel ne l'empêchaient pas de continuer comme moyen de distraction son goût dominant pour la médecine latine. Il publia le poème de *Paris*, écrit en cette langue, et une pièce de vers latins à l'occasion de la rentrée de S. M. Napoléon. Il corrigeait les épreuves du troisième volume de son *l'Italie*, lorsqu'il fut attaqué d'une fièvre à l'estomac. Durant les trois semaines, il disait à ses collègues, en montrant sa poitrine : « Vous savez comme j'en pourrais abréger la durée ; mais je veux mourir en France. » Il expira le 30 novembre 1814, après avoir constamment vélogé le célibat le plus austère.

Petit-Radel était renommé aux écoles pour la sévérité de ses suffrages dans l'admission aux grades, et il fut toujours très-désintéressé dans l'exercice de son état : il était de mœurs douces et d'un commerce agréable. De même que les personnes qui voyagent, qui remplissent des fonctions publiques assujétissantes, ou consacrent leur temps aux travaux du cabinet, il se livrait peu à la médecine pratique. Aussi les ouvrages qui lui sont propres, quoique écrits purement et avec méthode, se ressentent de ce que l'auteur n'était pas assez praticien, et n'ont pas joui du succès qu'on aurait dû attendre du produit des veilles d'un homme aussi laborieux. Il a publié : I. *Essai sur le lait*, considéré médicalement sous ses différents aspects, in-8°, 1786. II. *Traité des vaisseaux absorbants du corps humain*, traduit de l'anglais du docteur Cruikshank, in-8°, 1787. III. *Introduction méthodique à la théorie et à la pratique de la médecine*, traduit de l'anglais du docteur Macbride, avec notes, 2 vol. in-8°, 1787. IV. *Nouvel avis au peuple*, sur les maladies et accidents qui demandent les plus prompts secours, etc., in-12, 1789. V. *Essai sur la théorie et la pratique des maladies vénériennes*, traduit de l'anglais de Nisbet, avec notes, in-8°, 1787. VI. *Dictionnaire de chirurgie*, faisant partie de l'Encyclopédie, 3 vol. in-4°, avec pl., 1790 et ann. suiv. VII. *Discours prononcé le 4 déc. 1791*, à l'ouverture de la faculté de médecine de Paris, dans lequel on prouve, qu'établir un enseignement uniforme pour tous ceux qui se destinent à l'art de guérir, c'est agir au préjudice de l'humanité, in-8°, 1792. VIII. *Institutions de médecine*.

cine, ou Exposé sur la théorie et la pratique de cette science, d'après les auteurs anciens et modernes; ouvrage didactique, etc., 2 vol. in-8°. IX. *Conseils aux femmes de quarante-cinq à cinquante ans*, ou *Conduite à tenir lors de la cessation des règles*, traduit de l'anglais du docteur Fothergill, augmenté de notes du traducteur, 2^e. édit. in-8°, 1800. X. *Manuel de médecine pratique*, ou Instructions sommaires, relatives à la préservation et au traitement des maladies tant aiguës que chroniques, traduit de l'anglais du docteur Thompson, considérablement augmenté par le traducteur; 2 vol. in-8°. XI. *Visite à la prison de Philadelphie*, trad. de l'anglais de Turnbull, avec une pl., un vol. XII. *De amoribus Pancharitis et Zoroæ, pœma erotico-didacticon*, etc., Paris, Molini, an VIII (1800), in-8°.; 2^e. édit. très-augmentée, Didot jeune, an IX (1801), avec le portrait de l'auteur: il en avait traduit en français, une partie, sous le titre de *Mariage des plantes*; mais la traduction entière, intitulée *Les amours de Pancharis*, etc., n'a pas été avouée par l'auteur (1). XIII. *Callimachi Cyrenaïci Hymni è græcâ linguâ, in versus latinis ejusdem numeri ac olim vulgati sunt; cui accedunt gallica versio ac notæ*, 1 vol. in-8°. XIV. *Longi sophistæ pastoralia Lesbica, sive de amoribus Daphnidis et Chloës, pœma erotico-poimenicon*, etc., traduit du grec, un vol. in-8°. XV. *Erotopsie*, ou Coup-d'œil sur la poésie érotique, et les poètes grecs et latins qui se sont distingués en ce genre, Paris, 1803, in-8°. XVI. *Cours de maladies*

syphilitiques, fait aux écoles de médecine en 1809 et années suivantes, etc., 2 vol. in-8°. XVII. *Dictionnaire de médecine*, faisant partie de l'Encyclopédie par ordre de matières. XVIII. *Voyage historique, chorographique et philosophique, fait dans les principales villes de l'Italie*, en 1811 et 1812; Paris, 1815, 3 vol. in-8°, avec carti tiuéraire. Quelques journaux, et notamment le rédacteur des tables du Moniteur l'ont attribué à M. Petit-Radel, son frère, membre de l'Institut, qui n'a eu aucune part à la rédaction. XIX. *Pyretologia medica, seu discursio methodica in febrium continuarum remittentium tum intermittentium silvam*, etc., un vol. in-8°. — Le même ouvrage en français, un vol. in-8°. XX. Divers morceaux insérés dans le *Magasin encyclopédique*, etc. Il a fourni l'article GELSE et quelques autres à la *Biographie universelle*. N—n

PETIT-RADEL (LOUIS-FRANÇOIS), architecte, frère du précédent, né à Paris, en 1740, étudia son art sous la direction de De Wailly, et suivit long-temps les cours et les concours de l'académie d'architecture. Il remporta successivement plusieurs médailles d'émulation, et notamment, en 1763, un troisième grand prix sur une composition d'arc de triomphe. Cet artiste dessinait mieux que la plupart des architectes de son temps. Il s'amusait même à graver et l'on a de lui un certain nombre de gravures de ruines et d'architecture, qu'il a exécutées d'après ses dessins. Il était aussi fort habile dans la perspective. Au retour d'un voyage qu'il fit en Italie, et dans lequel il augmenta le nombre de ses connaissances, et fortifia son goût

(1) Voyez aussi, sur cet ouvrage, le *Magasin encyclop.*, 8^e. ann., IV, 358.

objets d'arts et d'antiquités, un cours particulier d'architecture, qui contribua beaucoup de jeunes élèves, devenus habiles maîtres. Petit-Raspail, inspecteur-général des bâtiments civils; et ce fut à ce titre qu'il lia un *Projet pour la restauration du Panthéon français*, 1740., avec fig. dessinées par l'auteur. Il fut aussi maître-architecte près l'école royale d'architecture. C'est lui qui a construit l'abattoir du Roule: mais il fut plus la partie consultative que l'architecte des bâtiments, chargé, comme architecte ordinaire, de la démolition des édifices, il avait imaginé un moyen simple et expéditif, de s'étayer avec de fortes pierres harpente placées debout, et de l'en démolir le pied, et de se tenir aux étais, à l'aide de bois clair; en deux heurmes, le bâtiment disparaissait par enchantement. La mort de Petit-Raspail pour les arts et antiquités, à laquelle il avait consacré une grande partie de sa fortune, mis à portée de se former un cabinet d'objets très-précieux. Il est mort à Paris, le 7 novembre 1818.

P—E.

LETHOUARS (Du) *Voy.*
LETHOUARS.

LETHOUARS (JEAN-RAIMOND DE),
auteur, né vers 1715, à Saint-
Louis-Châteaux, près de Mont-
t, embrassa l'état ecclésiastique
à Paris, prêcha devant la
obtint le titre de prédicateur
inc. Il renonça cependant à la
pour s'appliquer à la culture
res, et mourut en 1780. Ou-
panégyriques de saint Jean
ucène, et de sainte Adelaïde,

on cite de lui : I. *Etrennes françaises*,
Paris, 1766, in-4°. de 68 pages,
avec plusieurs gravures en médail-
lon (*Voy. le Journ. des savants*, de
mars 1766, p. 188). II. *Bibliothèque des artistes et des amateurs*, ou
Tablettes analytiques et méthodiques
sur les sciences et les beaux-arts,
ibid., 1766, 2 tom. en 3 vol. in-4°,
ornés de figures et de dessins allégo-
riques, par Gravelot. Cette compila-
tion ayant eu peu de succès, l'auteur
la reproduisit l'année suivante,
sous le titre d'*Encyclopédie élémentaire*, ou Introduction à l'étude
des sciences et des arts (1). Le premier
volume contient des notions
sur la grammaire, la fable, la rhé-
torique, la poésie et l'agriculture;
le second traite de la morale, de la
mythologie des enfers, de l'arith-
métique, de l'écriture et de l'archi-
tecture; le troisième, de l'imprimerie
et des langues. Chaque partie est
précédée d'une figure allégorique, et
d'un tableau qui explique le plan de
l'auteur, consistant à passer de l'idée
simple aux idées les plus composées.
Le traité de l'*Écriture* est de Paillason,
professeur de l'académie d'écriture;
celui de l'*Architecture* est de Soufflot;
le mémoire sur les *Langues*, du savant
Deshautesayes, et c'est sans contredit,
le morceau le plus intéressant de cette
compilation (*V. tom. xi, p. 181*), que
l'auteur se proposait de porter à un
grand nombre de volumes, s'il trou-
vait des collaborateurs. Chaque vo-
lume est terminé par le catalogue
raisonné des meilleurs ouvrages pu-
bliés sur les matières qui y sont traitées.

(1) Le changement le plus considérable de cette
nouvelle édition consiste dans la suppression des ta-
bleaux synoptiques ou mnémoniques offrant, pour
chaque branche des connaissances humaines, l'unité,
le binaire, le ternaire, le quaternaire, le septennaire
et le dodécaire.

tées. III. *Manuel des artistes et des amateurs*, Paris, 1770, 4 vol. in-8°. ; ce n'est point une réimpression de l'ouvrage précédent, comme l'ont cru quelques bibliographes (V. le *Dict. des anonymes* de M. Barbier, IV, 435). IV. *La Sagesse de Louis XVI*, 1775, 2 vol. in-8°. W—s.

PETIVER (JACQUES) est un naturaliste anglais, sur lequel il n'existe que très-peu de renseignements. On ignore même l'année de sa naissance. Après avoir été élève chez un pharmacien de Londres, il établit une maison pour son compte, et il est probable qu'il en retira de très-grands avantages : il serait difficile d'assigner une autre origine à une fortune considérable, dont il fit un très-noble usage. Passionné pour l'histoire naturelle, il s'occupa de bonne heure à réunir des objets qui y étaient relatifs. Les capitaines, les chirurgiens de vaisseaux, les négociants, tous ceux qui visitaient des pays éloignés, étaient chargés, par lui, de rapporter des graines, des plantes, des animaux, des coquillages, etc. Il reçut une très-grande quantité de communications, et parvint ainsi à former une des plus belles collections connues à cette époque. Après sa mort, elle fut acquise par le célèbre Sloane, dont le cabinet fait maintenant partie du Musée britannique. Petiver publia d'abord : *Musei Petiveriani centuria* 1^{re} - 10^e, *rariora naturæ continens*, Londres, 1695-1703, in-8°. 96 p., avec une planche représentant une fougère, des mousses, un papillon et un scarabée. Ce catalogue contient des objets des règnes animal et végétal, et quelques fossiles, avec la synonymie et l'indication des figures. Son second ouvrage, est intitulée : *Gazophilacii naturæ et artis decas* 1^{re}-5^a, etc., suivi du

Catalogue classique et topique (en anglais), des objets mentionnés dans l'ouvrage, à Londres, 1702-6, in-8°. 96 pag. 2 pl., et accompagné de 50 planches in-fol., représentant pêle-mêle, des objets des deux premiers règnes. En 1709-11, il publia cinq nouvelles décades du même ouvrage, texte et planches in-fol., et une édition latine in-folio du *Catalogue classique et topique*. Le 3^e vol. de l'Histoire des plantes de Ray qui parut en 1704, contient une note de plantes rares de la Chine de Madras et de l'Afrique, communiquées par Petiver, ainsi que la liste des plantes de son herbier. Mais son ouvrage le plus important, surtout pour l'Angleterre, est le *Catalogue de l'herbier anglais de M. Ray* Londres, 1713, in-fol. Il est accompagné de 50 planches, dont chacune contient 12 plantes. En 1715, il en parut 22 nouvelles. Mais l'ouvrage resta imparfait, n'allant que jusqu'à la 17^e. classe de Ray. Petiver publia encore en 1716 : *Graminum, marcorum, fungorum, submarinorum* etc., *Britannicorum concordia*, Londres, in-fol., etc. — *Petiveriana seu naturæ collectanea domi forisq. auctori communicata*, ibid., id. I 1^{er}. de ces deux morceaux, fréquemment cité par Linné, et le *Catalogue de Ray* sont encore consultés avec fruit ; et quand ils ne suffisent pas pour résoudre les doutes, on peut avoir recours à l'herbier de Petiver. Dans la grande quantité de Dissertations, Mémoires etc., publiés séparément par Petiver, ou épars dans les *Transactions philosophiques* nous distinguerons seulement : 1^o *Pterigraphia americana, continens plusquam CCC filicum varietatum specierum*, Londres, 1712, in-fol. 20 pl., dont 16 sont des copies ré

s Fougères de Plumier ; les offrent des dessins de champ, d'algues, et de quelques . — 2°. *Some attempts to c. (Essais pour prouver que es de la même nature ou t en général la même ver- oient produire les mêmes ans. phil. t. xxi, n°. 255, 194. Une phrase de Césaire à ce grand botaniste la de cette idée : elle fut expo- quelques détails dans un de Rod. Jacq. Camera- Gg9. Petiver l'appliqua aux fères, aux Labiées et aux es. Patr. Blair entreprit de ; Petiver répliqua : Blair ré- encore ; et cette petite polé- n'on trouve dans les *Miscel- observations* de Blair, n'est ne à présent, sans intérêt. rents ouvrages furent réunis in-fol., que le libraire Mil- traitre en 1764 (ou 1773) tre de *Jacobi Petiveri opera*. 1^{er}. contient 180 pl., et le . Le zèle de Petiver fut se- ar beaucoup d'hommes cé- ntr'autres par l'év. Comp- et Sloane. Mais il rendit à : de grands services : Ray il lui a été fort utile pour osition de son histoire, sur- 3^e. volume. Il n'a pas été en traité par Plukenet. (*V*. ; et quoiqu'il ait également ce savant avec aigreur, les es de l'un et de l'autre pa- être plus favorables à Peti- es écrits de Petiver ont été, e son temps, d'une utilité ondaire, on ne peut douter it fort contribué à avancer s de l'histoire naturelle par- tions : il en a peut-être plus le goût dans sa patrie que*

quelques écrivains plus distingués n'ont pu le faire par leurs ouvrages. Petiver mourut le 20 avril 1718. Plumier lui a consacré le genre *Petiveria*, de la famille des Arroches.

D—U.

PÉTRARQUE (FRANÇOIS), l'un des grands poètes dont s'enorgueillit l'Italie, naquit à Arezzo, le 20 juillet 1304. Les factions environnèrent son berceau. Son père, ami du Dante, et comme lui du parti Gibelin, avait été banni de Florence, où il exerçait un modeste emploi que lui avait confié la république. Réfugié à Pise, il abandonna les premières études de son fils, alors dans sa septième année, à un vieux grammairien de cette ville, nommé Conventole da Prato. Deux ans après, la mort de l'empereur Henri VII ayant enlevé toute espérance aux Gibelins, le père de Pétrarque emmena sa famille dans le comtat d'Avignon, où Clément V avait transféré la cour pontificale ; et son fils reprit ses études à Carpentras, sous son premier maître. C'est alors que le jeune élève de Conventole visita pour la première fois la fontaine de Vaucluse ; et les beautés agrestes de ce lieu laissèrent dans son âme une impression ineffaçable. L'étude du droit était à-peu-près la seule voie qui, dans ce siècle, menât à la fortune. Pétrarque alla passer quatre ans à l'université de Montpellier, où il se hâta d'oublier la ténébreuse érudition de l'école, pour ses auteurs chéris, Cicéron et Virgile. Il se familiarisait en même temps avec les compositions de nos troubadours ; et, si l'on en croit un écrivain (1), il retouchait le roman de *Pierre de Provence et de la belle Maguelone*, écrit, en 1178, par le cha-

(1) Gariel, *Idée de Montpellier*.

noine Bernard de Triviés. Malheureusement il fut troublé dans ces jouissances par l'arrivée de son père qui, voulant le punir dans les livres qui l'avaient séduit, livra aux flammes sa petite bibliothèque, et rendit à peine à ses cris Cicéron et Virgile à demi-brûlés. Envoyé à l'université de Bologne, pour recevoir les leçons de Jean d'Andréa, le plus savant canoniste de ce siècle, Pétrarque s'y lia bientôt avec Cino da Pistoia, Florentin comme lui, que Bartolomeo citait comme son maître dans la science du droit, et qui méritait de devenir en poésie celui de Pétrarque et de Boccace (V. CINO). Si le jeune légiste ne retint pas long-temps les leçons du jurisconsulte, il se souvint de celles du poète; et plus tard il ne dédaigna pas de consacrer à la mémoire de Laure plusieurs vers empruntés au chantre de Selvaggia. Orphelin à vingt ans, ruiné par des tuteurs infidèles, il revint habiter Avignon, parut avec succès dans les sociétés les plus brillantes, et put s'abandonner librement à des études de son choix. Les mathématiques, encore dans l'enfance, l'histoire et les antiquités, la philosophie et ses systèmes innombrables, surtout les systèmes qui tiennent à la philosophie morale, occupaient tour-à-tour cet esprit avide de connaître. La langue latine, qui avait eu les premiers vers du Dante, obtint aussi les premiers essais poétiques de Pétrarque; et bientôt sa muse osa se confier à la langue vulgaire, la seule qui fût entendue des femmes. Il venait de retrouver l'un de ses compagnons d'études, Jacques Colonne, le dernier fils d'Étienne (V. ce nom, IX, 317). Par l'élévation de son ame et par sa passion pour les lettres, ce jeune Romain était digne de deve-

nir l'ami de Pétrarque : il le fut jusqu'à sa mort. Le cardinal Jean Colonne, son aîné, voulut être en tier dans cette amitié. Pétrarque trouva près d'eux tout ce que la ville pontificale rassemblait d'étrangers illustres : son air noble et ouvert, sa physionomie douce et spirituelle, le grâces de son esprit, le prix qu'il attachait à plaire, lui assuraient, au milieu de ce cercle choisi, un ascendant remarquable. Le vieux Colonne aimait à lui raconter sa vie à lui développer ses projets; et Pétrarque puisa dans ces entretiens un nouvel amour pour l'Italie, et une aversion plus forte pour tout ce qui pouvait en prolonger les malheurs ou en obscurcir la gloire. Jacques Colonne fut appelé à l'évêché de Lombez; son ami le suivit dans ce diocèse, et ils s'arrêtèrent ensemble à Toulouse, où, peu d'années auparavant, en 1324, Arnaut Vidal avait reçu au Capitole l'éclatante poétique. Les sept *Maintenon du gai savoir* commençaient à y napper le goût de la poésie vulgaire et à mettre en honneur ces petits poèmes inconnus aux anciens, dont quelques-uns sont restés propres à la littérature des troubadours. Amant soigné et malheureux, Pétrarque devait se consoler comme eux, en chantant ses ennuis et sa mie. Le 6 avril 1327, le lundi saint, à six heures du matin il avait vu, dans une église d'Avignon, la fille d'Audibert de Noves (V. NOVES, XXXI, 433); et sa passion pour Laure, dont on ne répètera point ici les développements, remplait le reste de sa vie. Laure était unie à Hugues de Sade, jeune patricien, originaire d'Avignon; et, fidèle à ses devoirs d'épouse et de mère, elle défendait à Pétrarque jusqu'à l'espérance. Sans cesse poursuivi par

ce souvenir, le poète visite en courant le midi de la France : Paris, la Flandre, les Pays-Bas, la forêt des Ardennes, retentissent tour-à-tour de ses vers et de ses plaintes; il traverse la Bourgogne, le Lyonnais, le Dauphiné, et revient s'ensevelir à Vaucluse, après un exil de huit mois. Le pape Jean XXII méditait alors une nouvelle croisade, et laissait espérer aux Romains qu'il replacerait la chaire de Saint-Pierre en Italie. Ce double projet enflamma Pétrarque, et lui inspira sa belle ode à l'évêque de Lombez : *O aspettata in ciel*, etc. L'année suivante (1335), nous le retrouvons encore exprimant en beaux vers latins, à Benoît XII, son désir de voir le Saint-Siège rétabli dans la ville éternelle; et le pape lui répond en le nommant chanoine de Lombez, avec l'expectative d'une prébende. Cette même année fut marquée par un succès unique dans la vie de Pétrarque. Une liaison étroite et récente l'attachait aux intérêts d'Azon de Corrèze, un des principaux seigneurs d'Italie, poursuivi devant la justice papale, par la famille des Rossi. Le poète voulut bien descendre pour son ami dans la lice du barreau; et ce fut pour tous les deux un jour de triomphe. Depuis qu'il avait vu Laure, il cherchait des distractions partout sans pouvoir se fixer nulle part. Une inquiétude vague porte ses pas vers Rome, où l'amitié des Colonne ne peut le retenir; et il revient à Avignon, qu'il ne voulait plus habiter, mais dont il ne pouvait s'éloigner longtemps. C'est alors qu'il s'enferma dans sa retraite de Vaucluse, sans amis, sans domestiques, comme si la solitude avait pu le délivrer d'une passion qui s'augmentait de tous ses efforts pour la détruire. La maison de campagne de

l'évêque de Cavaillon touchait à la sienne. C'était Philippe de Cabassole, qu'il appelle lui-même un petit évêque et un grand homme. Pétrarque ne put refuser ses consolations, et bientôt le nomma son ami. L'amant de Laure sembla un moment dominé par une grande conception littéraire. Il avait commencé d'écrire en latin l'histoire de Rome, depuis sa fondation jusqu'à Titus. En rassemblant les matériaux de cette histoire, il fut frappé de la grandeur des événements qui ont marqué la fin de la deuxième guerre punique. Soudain il se sent transporté par l'espérance de donner à son siècle une épopée régulière, dont Scipion sera le héros. Son plan est tracé à la hâte; quelques morceaux sont écrits d'inspiration : avant la fin de l'année, le poète put soumettre à ses amis la plus grande partie de son ouvrage; et dès lors on ne trouva plus pour le louer que les noms de *sublime* et de *divin*. Ses sonnets et ses *Canzoni* avaient rempli la France et l'Italie, du nom de Laure et du sien : le 23 août 1340 à quelques heures d'intervalle, il reçut, à Vaucluse, une lettre du sénateur romain, qui l'invitait à venir se faire couronner au Capitole, et une lettre du chancelier de l'université de Paris, qui lui offrait le même triomphe. C'est à tort qu'on a fait honneur de cette démarche à cette corporation savante : les recherches les plus exactes faites dans ses registres n'ont présenté aucune trace de la délibération qui aurait dû précéder cette lettre; et tout porte à croire que le chancelier Robert de Bardi, Florentin comme Pétrarque, et son ami personnel, lui avait écrit sans l'aveu de ses collègues, bien sûr de leur faire partager son admiration, dès que le poète serait à Paris. Le choix de Pétra

que était déjà fait. Il ambitionnait depuis long-temps le laurier poétique; et il s'en était ouvert à Robert d'Anjou, roi de Naples, dont l'influence avait hâté l'admiration et les suffrages des sénateurs de Rome. Ce prince cultivait les lettres avec enthousiasme, et les protégeait en roi. Pétrarque ne voulut devoir qu'à lui la couronne qui lui était offerte; il s'embarqua pour Naples, et lui porta son épopée, qu'il avait intitulée l'*Afrique*. Le roi et le poète eurent des conférences sur la poésie et sur l'histoire : celui-ci réclama une épreuve plus rigoureuse; il offrit de répondre pendant trois jours à toutes les questions qui lui seraient proposées sur l'histoire, la littérature et la philosophie, soutint cet examen avec gloire, et Robert le déclara solennellement digne du triomphe qui lui était promis. A son audience de congé, le roi, se dépouillant de sa robe, l'en revêtit, et le pria de la porter le jour de son couronnement. Enfin, le jour de Pâques, 8 avril 1341, Pétrarque monta au Capitole, au milieu des principaux citoyens, précédé de douze jeunes gens choisis dans les familles les plus illustres, qui déclamaient ses vers. Après une courte harangue, il reçut la couronne des mains du sénateur Orso, comte de l'Anguillara, et récita un sonnet sur les héros de l'ancienne Rome, dont il paraissait tenir la place. Conduit à l'église Saint-Pierre, par le même cortège, au milieu des acclamations d'une foule avide de voir une solennité si nouvelle, Pétrarque déposa sur l'autel les lauriers qui ceignaient sa tête, et reprit la route d'Avignon par terre, comme pour jouir plus lentement de sa renommée. Il emportait le titre d'aumônier ordinaire du roi de Naples, et des lettres-pa-

tentes qui lui donnaient « tant par » l'autorité du roi Robert, que par » celle du sénat et du peuple romain, » la pleine et libre puissance de lire, » de disputer, d'expliquer les anciens livres, d'en faire de nouveaux, de composer des poèmes, » et de porter dans tous les actes la » couronne de laurier, de lierre ou » de myrte, à son choix. » Son indigne ami, Azon de Corrège (V. IX, 660), venait d'usurper la souveraineté de Parme, sous prétexte de l'affranchir. Il pressait Pétrarque de s'arrêter auprès de lui; et bientôt, séduit par les agréments de ce séjour, le poète accepte les fonctions d'archidiacre de l'église de Parme, y fait bâtir une maison, et se hâte d'y terminer son poème de l'*Afrique*. La gloire commençait à le consoler de ses peines, lorsque l'envie, éveillée par un succès sans exemple, vint pour la première fois troubler son repos; et dans le même temps la mort frappait l'évêque de Lombez, le meilleur de ses amis et le plus chaud de ses admirateurs. L'avènement de Clément VI à la tiare, en 1342, ranima dans l'âme de Pétrarque des espérances déjà deux fois trompées. Chargé par les Romains de porter la parole au nom des députés qu'ils envoyaient solliciter, auprès du pape, l'accomplissement des promesses de Jean XXII, le pontife l'accueillit avec distinction, le nomma prieur de Migliarino (diocèse de Pise), l'admit à son intimité, mais n'alla point en Italie. Empressé de lui marquer sa confiance, il lui donna, presque en même temps, une mission délicate, celle de faire valoir les droits du Saint-Siège à la régence de Naples, pendant la minorité de Jeanne, petite-fille du roi Robert. La jeune reine s'entretint plusieurs fois avec Pétrarque,

t des témoignages publics de qu'elle portait aux lettres : l'ardeur du poète-négociateur n'est point propre à fléchir la pointessee des conseillers qui ent cette princesse. Il s'enfuit d'un court barbare et que, qui se délassait de ses dé dans des spectacles de gladiateurs. Il franchit les Apennins, et de Parme et de l'Italie, en toutes les fureurs des par-fugie à Vaucluse, pour quelques, et quitte brusquement pour s'y retirer encore. Là que Rienzi, maître de Rome des rois à son tribunal, et hautement que ses conciliaient ressaisir, au quatorzième, leur ancienne domination l'univers. Toutes les illusions Pétrarque se réveillent. Il ardent du tribunal, au milieu d'un pontifical, il le félicite; et, déjà impatient de seiller de plus près, il court en Italie. La nouvelle du de des Colonne vint l'arrêter; il fut consterné: mais il n'était encore à Rienzi, pourvu qu'il fût républicain. Le tribun ba, et avec lui disparut ce de liberté qui avait dû Pétrarque. Il ne s'était pas écoulé une et le poète pleurait sur une core plus douloureuse: Lauro plus. La peste de 1348, celle de la peste a décrite avec une véterrible, l'avait enlevée, le 6 de cette année, le même jour, le même mois et à la même à son amant l'avait vue pour la première fois. La dernière moitié d'Anzoniere est un monument et des longs regrets de Pétrarque. Mais, quand ses vers ne raient point appris combien

sa douleur fut fidèle à son amie, la note touchante qu'il a consignée sur son exemplaire de Virgile attesterait encore le culte profane qu'il avait voué à sa mémoire (1). Appelé depuis longtemps par les instances de Louis de Gonzague, seigneur de Mantoue, il essaya de se consoler près de lui, dans la patrie du plus sensible de tous les poètes. C'est de là qu'il écrivit à l'empereur Charles IV une lettre éloquentes pour l'exhorter à rendre la paix à l'Italie. La publication du jubilé de 1350 entraînait alors vers Rome toute l'Europe chrétienne. Pétrarque s'unit à ce pieux mouvement. Il passa par Florence, où il revit Boccace, un des hommes qu'il avait distingués à la cour de Naples, et il compta un ami de plus. A Rome, il trouva le jubilé ouvert; et cette grande et consolante solennité fit sur son âme religieuse une impression profonde: ses habitudes devinrent plus graves, ses mœurs plus austères; on put remarquer dès lors, qu'à l'élevation de ses pensées, il se plaisait à mêler un caractère de sévérité, dont ses dernières poésies ont fidèlement conservé l'empreinte. Dans ce temps même, il recevait partout des honneurs qu'aucun homme privé n'avait connus avant lui. Les principaux citoyens d'Arezzo le conduisirent avec orgueil dans la maison où il était né, en lui déclarant que rien n'y était changé; et en effet, la ville avait forcé les propriétaires qui s'étaient transmis cette

(1) On conteste encore de nos jours l'authenticité de cette note, parce qu'on voudrait renverser toute l'histoire de Laure. M. Whyte, avant anglais, qui a découvert à Florence une vie inédite de Pétrarque, écrite peu de temps après sa mort, par Luigi Peruzzi, qui l'avait connu, récuse aussi le témoignage de la même note. Mais elle est écrite d'un ton qui doit désespérer les incrédules: on ne ment point ainsi. Le Virgile de Pétrarque a été long-temps à Paris (F. NOVELL, XXXI, 417, not.)

maison, à respecter religieusement le lieu consacré par sa naissance. L'amitié des Carrare venait de l'attirer à Padoue, lorsque Boccacé vint lui annoncer, au nom du sénat de Florence, qu'il était rétabli dans ses droits de citoyen, comme dans le patrimoine de ses pères, et le pria d'accepter la direction de l'université récemment fondée dans la première ville de Toscane. Cet honorable asservissement ne sourit point à l'imagination de Pétrarque. Ses livres l'attendaient depuis quatre ans dans son Parnasse transalpin; c'était ainsi qu'il appelait Vacluse : son Parnasse cisalpin était sa maison de Parme. Il refuse les fonctions qui lui sont offertes, et court s'enfermer dans sa retraite première. Rome, pleine de brigandages et d'assassinats, occupait alors toute la sollicitude pontificale. Clément VI invoqua les conseils de Pétrarque, et Pétrarque répondit en poète. Il parla des anciens droits du peuple romain, de la nécessité d'humilier les nobles, d'exclure les étrangers des charges, de rendre au sénat sa dignité, et déclara qu'il ne voyait de salut que dans l'établissement de la république sur les lois de l'égalité et de la justice. Vers le même temps, Rienzi, tombé entre les mains de l'empereur, et bientôt prisonnier du pape, fut livré à une commission judiciaire, et réclama vainement un jugement plus légal. Les biographes racontent que Pétrarque écrivit au peuple romain pour l'exhorter à intervenir en faveur de son ancien ami; et cette exhortation se trouve en effet dans ses œuvres. Mais rien ne semble indiquer qu'elle ait été envoyée à son adresse; et tout porte à croire, au contraire, que son imagination seule lui a dicté cette lettre, plus pour consoler Rienzi que pour

le sauver. Toutefois, par une institution qui peint à-la-fois l'ignorance et les lumières d'un siècle à la fois, ces juges, si impatients de punir un factieux qu'ils croient indigne de l'appui des lois, surent, dès qu'ils surent qu'il était poète, et craignirent d'attendre un jour d'un homme que Cicéron aurait appelé un *homme sacré* : le seul chagrin de Pétrarque, les médecins dont le pape était entouré, et dont il dénonçait au père l'ignorance et les ridicules, le firent craindre. Il eut le courage de se croire blessé par des traits qui pouvaient l'atteindre; et se baissa, pour les repousser, emprunter les armes de ses saires. De retour à Vacluse, le jour lui inspira une réponse pleine de lui : c'est son *Épître à ténacité*, où il rend compte des paucuns événements de sa vie, son départ d'Italie, vers le commencement de l'année 1351 (3). Quelque temps après, Innocent VI fut appelé à gouverner l'Église; homme de bien, mais de petit savoir, sous la pression de Matthieu Villan, le seul pape dont Pétrarque n'a aucun témoignage de faveur. Il refusa, après avoir deux fois, saintement VI, refusé les fonctions de secrétaire apostolique, suspecté auprès de son successeur, daigna pas dissiper les prévisions du nouveau pontife; il n'en revint que plus vivement l'Italie, et repassa les Alpes, incertain de la traite qu'il allait se choisir.

(1) Cic. *Pro Archid. post.*, §. 19.

(3) Dans l'*Histoire littéraire d'Italie*, t. 11, Ginguené établit contre M. Baldelli la postérité est de 1351, et non de 1352.

ner sa patrie la première
l trouverait une vie calme
endance. Il voulut voir Mi-
e put aller plus loin. Séduit
œil d'un homme puissant
n'être avec lui qu'un hom-
ble, admis au conseil de
onti, il accepta la mission
ilier la république de Gè-
venait de se donner à ce
vec celle de Venise, enor-
r des succès récents et qui
ent décisifs. Déjà, trois ans
nt, Pétrarque avait tenté de
une guerre qui présageait
es et sanglantes divisions

Lié avec le doge André
l'un des plus grands hom-
e siècle dans la politique,
uerre et dans les lettres, il
appelé à son patriotisme ;
avait loué son éloquence,
fois déférer à ses conseils.
lle tentative ne fut pas plus
que la première : mais les
ts montrèrent de quel côté
prévoyance. Venise fut ré-
cheter la paix ; Dandolo
e douleur, et Visconti lui
peine un mois. Cependant,
silence de trois années,
r avait répondu à la lettre
lle Pétrarque l'appelait à
ation de son pays : ce der-
vait adressé de nouvelles

Mais l'avarice de Charles
ssait encore davantage de
n Lombardie. D'après ses
étrarque vint le trouver à
plein de confiance dans la
un empereur, ami du saint-
ur faire disparaître de l'I-
ieux noms de Guelfes et de
qui avaient fait couler tant
et qui fomentaient enco-
e haines. Il ne vit qu'un
ible et avide, qui prenait

la mauvaise foi pour de l'habileté,
et qui donnait pour la première fois
l'étrange spectacle d'un empereur
d'Allemagne à la solde des Vénitiens.
Le poète lui présenta des médailles

précieuses d'Auguste, de Trajan et
des Antonins : « Voilà, lui dit-il,
» les grands hommes dont vous te-
» nez la place, et qui doivent être vos
» modèles. » Admis pendant huit
jours à toute la familiarité de ses entre-
tiens, il désespéra bientôt de cette ame
flétrie, et refusa d'entrer dans Rome à
sa suite, pour être témoin de son
couronnement. Il s'attacha davan-
tage aux neveux de Jean Visconti,
que l'empereur avait hautement me-
nacés, pour les confirmer ensuite à
plus haut prix dans toutes les usur-
pations de leur oncle. La haine pu-
blique les accusait alors d'un fratri-
cide. Pétrarque, affligé d'un bruit
qu'il ne pouvait croire, n'hésita pas
à s'établir à Pavie, auprès de Ga-
léas, et fut chargé par ce prince,
ami des lettres, de dissuader Char-
les IV d'une nouvelle expédition au-
delà des Alpes. Cette ambassade fut
plus heureuse que les précédentes :
le soin de répondre aux mécontents
d'Allemagne suffisait à la politique
versatile de l'empereur. De retour à
Milan, l'ambassadeur reçut de sa
part le diplôme de comte Palatin,
dans une boîte d'or d'un poids con-
sidérable. Pétrarque accepta ce nou-
vel honneur, et renvoya la boîte au
chancelier de l'empire. Fatigué de
l'agitation des cours, il se choisit
une nouvelle retraite à Garignano,
sur le bord de l'Adda, dans une jo-
lie maison de campagne, qu'il appe-
lait Linterno, en mémoire de Sci-
pion, son héros. Des projets et des
recherches littéraires, des exercices
religieux et des visites fréquentes
à la chartreuse de Milan, parta-

geaient ses nouveaux loisirs. Tous les grands seigneurs d'Italie avaient disputé aux papes et aux rois l'avantage de le fixer auprès d'eux. Un orfèvre de Bergame, nommé *Capra*, sollicita et obtint une sorte de préférence. Quand Pétrarque vint le voir, Bergame sortit à sa rencontre : Capra le reçut avec une magnificence presque royale, jouit de sa conversation avec transport, et prouva, par son enthousiasme comme par le nombre et le choix de ses livres, qu'il était digne de son hôte. Une nouvelle mission diplomatique ramena Pétrarque en France, en 1360 : il allait complimenter le roi Jean sur sa délivrance ; et ce prince, qui avait fait de vains efforts pour empêcher son retour en Italie, renouvela ses instances pour le retenir. Mais l'envoyé de Galéas revint à Milan, sans se laisser ébranler, ni par les présents du monarque, ni par les prières du dauphin : celles de l'empereur, appuyées par l'envoi d'une coupe d'or d'un merveilleux travail, ne le touchèrent pas moins inflexible. Jamais toutefois le séjour de l'Italie ne lui avait offert moins d'attraits. Les compagnies étrangères qui infestaient cette terre de discorde, le forcèrent de chercher à Padoue un asile, d'où il fut bientôt banni par la peste. Réfugié à Venise, avec ses livres qui le suivaient partout, et qui l'obligeaient à l'entretien d'un grand nombre de chevaux, il fit don de sa bibliothèque à cette république hospitalière, par une cédule de l'an 1362, à condition qu'une si rare collection ne serait ni divisée, ni vendue. Un décret du sénat assigna un palais pour le logement de Pétrarque et de ses livres ; et c'est-là sans doute ce qui l'a fait regarder comme le premier fondateur de la

célèbre bibliothèque de Saint-Marc (4). L'abbé de Sade était dans l'erreur, lorsqu'il a dit que tous ces manuscrits avaient péri. Tomasini, qui en fit la recherche en 1635, les reconnut dans la chambre étroite et obscure où ils avaient été logés d'abord, espèce d'archive située près des quatre chevaux de bronze (5) ; et ils y demeurèrent jusqu'en 1739, époque où le public eut enfin la permission de les consulter (6). Ce séjour à Venise est doublement mémorable dans la vie de Pétrarque. Exilé de Florence par la contagion, Boccace vint partager son asile, et lui présenta Léonce Pilate de Thessalonique, qui lui enseignait le grec. L'amant de Laure avait autrefois étudié cette langue avec l'aide du moine Barlaam, ambassadeur de l'empereur Andronic auprès du pape Benoît XII, et il l'avait étudié dans les dialogues de Platon : mais le court séjour du moine à la cour d'Avignon permet de croire avec l'auteur de l'*Histoire littéraire d'Italie* qu'il apprit à cette école plus de platonisme que de grec. Il saisit l'occasion qui lui était offerte de reprendre cette étude ; et déjà sexagénaire il trouva, dans les difficultés même qu'elle opposait à sa persévérance des jouissances assez vives pou

(4) Morelli, *Della pubblica libreria di S. Marco* Venise, 1774, in-4^e. pag. IV et suiv.

(5) Plusieurs de ces livres, oubliés à peine près de trois siècles, tombaient en pourriture ; d'autres étaient comme pétrifiés. Tomasini (*Petrarchæ rediviv.*, 1635, pag. 85) donne la liste de ceux qui furent alors trouvés en bon état. On y remarque le *Vocabulaire polyglotte*, latin, persan et turc (ce *memorium*), écrit l'an 1303, et dont il copie un petit échantillon.

(6) Morelli, *loc. cit.*, p. VI. Ce savant bibliographe donne le détail de plusieurs de ces manuscrits qui se voient encore aujourd'hui dans la bibliothèque de Saint-Marc. Il explique l'espèce d'oubli duquel on les avait tirés pendant si long-temps, et l'enthousiasme qu'occasionna en quinzième siècle la question bien plus considérable des manuscrits grecs du cardinal Bessarion.

les pertes qui l'accablaient parts. Il était dans la des-
 Pétrarque de survivre à
 x qu'il aimait. Depuis 15
 mort l'avait séparé du car-
 in Colonne, de Jacques de
 seigneur de Padoue, et de
 autres amis qui ne lui étaient
 ns chers, mais qui sont au-
 i moins connus. Cette secon-
 lui ravit presque tous ceux
 étaient, entre autres Azon-
 ge, et deux gentilshommes
 nt partagé avec lui l'intimité
 ue de Lombez, les mêmes
 nant si souvent dans ses
 ous les noms de Lælius et de
 Sa douleur le rendit plus
 encore aux critiques dont
 renommée ne put sauver
 ques latines et plusieurs frag-
 e son poème de l'*Afrique*.
 rs surtout que le poète pleu-
 s lauriers; et il lui échappa
 ue ce couronnement avait
 lui le couronnement d'épi-
 urait pu se consoler par les
 ges qui l'environnaient à Ve-
 e nouvelle révolte de l'île de
 avait alarmé sérieusement
 pole : le sénat, se fiant à la
 on et à l'expérience militaire
 ino del Verme, général mi-
 mi de Pétrarque, l'avait ap-
 commandement de l'expédi-
 gée contre les rebelles. Le
 nsentit à joindre ses prières
 du doge pour obtenir ses
 Luchino pacifica Candie; et
 e prit place à la droite du
 x jeux équestres qui furent
 à la manière des anciens,
 brer cette victoire. Un pape
 et éclairé, Urbain V. essaya
 peler à sa cour, en lui confé-
 anonicat à Carpentras. Cette
 veur suffit à Pétrarque, pour

presser le saint-père, dans une lettre
 longue et véhémence, de faire cesser le
 veuvage de l'église romaine; et, avant
 la fin de l'année suivante, il put le
 féliciter d'avoir enfin comblé ses
 vœux. Cependant le cri de haine qui
 s'élevait partout contre les Visconti
 avait armé contre eux le nouveau
 pontife, et avec lui la moitié de l'Ita-
 lie menacée par leur ambition. Bien
 moins frappé de ce danger que de la
 guerre qui allait livrer sa patrie aux
 ravages d'une soldatesque étrangère,
 Pétrarque fut chargé par Galéas de
 conjurer l'orage; et ce fut la dernière,
 comme la plus infructueuse de
 ses ambassades. La chaleur avec la-
 quelle il défendait cette famille n'ôta
 rien à la faveur dont il jouissait à
 Rome. Urbain voulut le voir; et Pé-
 trarque s'empressait de répondre à
 une invitation conçue dans les termes
 les plus pressants et les plus flatteurs,
 lorsqu'une maladie terrible vint le
 surprendre à Ferrare. Sauvé par
 les soins des seigneurs d'Este qui
 régnaient sur ce pays, il ne put re-
 prendre assez de forces pour con-
 tinuer sa route; il revint à Padoue
 couché dans un bateau, et s'établit
 à quatre lieues de cette ville, au vil-
 lage d'Arquà, situé dans les monts
 Euganéens, célèbres chez les Romains
 par la salubrité de l'air, l'abondance
 des pâturages et la beauté des ver-
 gers. Bientôt le poète y reprit, avec
 ses travaux, toute l'imprudence de
 son régime de vie. Occupant à-la-fois
 jusqu'à cinq secrétaires, il s'épuisait
 d'austérités, se bornait à un seul re-
 pas composé de fruits ou de légumes,
 s'abstenait de vin, jeûnait souvent,
 et, les jours de jeûne, ne se permet-
 tait que le pain et l'eau. Une nouvelle
 imprévue troubla encore sa conva-
 lescence : Urbain V avait préféré le
 paisible séjour d'Avignon aux tumults

tueuses agitations de Rome ; et il était revenu mourir en France. Grégoire XI, son successeur, qui n'aimait pas moins Pétrarque, choisit pour son légat en Italie Philippe de Cabasole, devenu archevêque de Jérusalem et cardinal. Mais ce prélat mourut, presque en arrivant à Pérouse, et Pétrarque ne put revoir le plus ancien de ses amis. Le poète parut se ranimer en recevant un libelle publié par un moine français contre sa lettre de félicitation au pape Urbain, et s'abassa encore une fois à réfuter une invective par des injures. François de Carrare, abandonné par ses auxiliaires, venait de conclure une paix humiliante avec Venise. Forcé d'envoyer son fils demander pardon et jurer fidélité à la république, il pria Pétrarque de l'accompagner, et de porter pour lui la parole devant le sénat. Pétrarque, malade et septuagénaire, ne se souvint que de sa vieille amitié pour les seigneurs de Padoue, et se rendit, avec le jeune Carrare, à Venise. Le lendemain, ils eurent audience ; mais le vieillard, fatigué sans doute, et peut-être troublé par la majesté de l'assemblée, ne put prononcer son discours. Le jour suivant, il s'enhardit ; et sa harangue fut vivement applaudie. Ce dernier succès fut pour lui le chant du cygne. Il revint à Arquà, plus faible et toujours indocile aux conseils des médecins. Boccace, qui semblait lui tenir lieu de tous les amis qu'il avait perdus, lui envoya son *Décameron*, et Pétrarque le lut, dit-on, avec enthousiasme. Il apprit par cœur la nouvelle de Grisélidis, la traduisit en latin ; et la lettre par laquelle il annonce à Boccace l'envoi de cette traduction paraît avoir été la dernière qu'il ait écrite. Le 18 juillet 1374, il fut trouvé mort dans sa

bibliothèque, la tête courbée sur un livre ouvert : une attaque d'apoplexie l'avait frappé dans cette attitude. Padoue toute entière vint assister à ses obsèques. François de Carrare conduisait la pompe funèbre, suivi de sa noblesse et d'une population consternée. La famille du poète lui fit élever un mausolée de marbre devant la porte de l'église d'Arquà. Son testament, dans lequel on a relevé comme des singularités quelques saillies innocentes sur le goût de quelques-uns de ses légataires, n'a de remarquable qu'une disposition en faveur de Boccace ; il lui légua 50 florins d'or pour acheter une robe d'hiver nécessaire à ses études et à ses veilles ; et il a honte d'offrir si peu de chose à un si grand homme : *Verecundè admodum tanto viro tam modicum*. — Le nom de Pétrarque est lié à tous les noms célèbres du quatorzième siècle ; il se trouve mêlé à presque tous les événements qui ont signalé cet âge mémorable ; et dans cette vie si pleine et si diversement agitée, les seuls reproches qu'il ait mérités sont le plus bel éloge de son caractère. Il était né poète ; et il le fut partout : dans ses études, dans ses missions politiques, dans son amour, dans ses entretiens, dans ses lettres. L'amour même de la patrie ne fut qu'un en lui qu'un rêve poétique ; mais ce fut le rêve de toute sa vie. Dans l'enivrement de la gloire comme au milieu des pertes les plus cruelles, l'ancienne Italie fut toujours présente à sa pensée. Excusable sans doute en ces temps de triste mémoire d'avoir cherché dans les souvenirs du passé un asile contre les douleurs de son siècle, il puisait sans cesse dans son culte pour l'antiquité des inspirations généreuses et des il

jusqu'alors innocentes. Ces
 l'égarèrent plus d'une fois
 choix de ses amis : sa can-
 vivrait sans défense aux cal-
 ie politique astucieuse, qui
 contre lui de ce beau nom
 ou des bienfaits intéressés
 ccordait aux lettres; mais il
 les cours de tous ces petits
 italiens, sans que personne
 isé son caractère ni soup-
 mémoire. Ses mœurs n'ont
 entièrement pures; mais elles
 t jamais corrompues. Il avait
 a jeunesse une fille naturelle,
 laquelle il mourut après l'a-
 ricée; et son fils, auquel il
 t, ajouta long-temps aux
 qu'avait laissés dans l'ame
 que le souvenir de ses fai-
 (Voyez PASTRENGO). L'a-
 Laure était profondément
 e; et parmi les habitudes
 ie simple et studieuse, on
 qu'il se levait régulièrement
 t pour prier. Bien supérieur
 ntisme qui s'attacha long-
 neore à la science, ce grand
 fut aussi un homme aime-
 conversation était confian-
 née, ses manières franches et
 son ame ardente, mais ouver-
 tes les affections douces, ap-
 mitié comme un besoin; Pé-
 ent beaucoup d'amis, et tous
 ent lui avoir été fidèles. Tous
 beaucoup à la double autori-
 e conseils et de ses exemples.
 e, dont il fut le bienfaiteur
 caci, IV, 608), et qui n'avait
 été jusque-là qu'un homme
 ir, devint irréprochable pour
 té de ses mœurs. Acciaiuoli,
 sénéchal de Naples, était
 avec un autre ami de Pétrar-
 leur écrit à tous les deux en-
 une lettre qui ne devait être

ouverte et lue qu'en commun; ils
 s'embrassent et se quittent réconci-
 liés. C'est par ses amis que Pétrarque
 exerçait une sorte de dictature litté-
 raire en France, en Espagne, en An-
 gleterre, en Italie; c'est par ses amis
 qu'il put entretenir cette correspon-
 dance européenne qui réchauffait par-
 tout l'étude et l'admiration des an-
 ciens. Ce long triomphe, à peine
 troublé par quelques clameurs, qui
 dura depuis son couronnement jus-
 qu'à sa mort, les honneurs rendus
 par toute l'Italie à sa mémoire, im-
 primèrent un mouvement général
 aux esprits. Il représentait à lui seul
 toute la république des lettres, et sa
 vie est une grande époque dans leur
 histoire. L'élévation de son caractè-
 re les fit respecter des grands; ses
 écrits contribuèrent puissamment à
 les purifier du bizarre alliage dont
 l'ignorance les avait souillées. Il
 poursuivait avec persévérance l'alchi-
 mie, l'astrologie, la scolastique, et
 cet Aristote devant lequel la philo-
 sophie se faisait, et son interprète
 Averroès, qui régnait encore plus
 qu'Aristote. Dans le temps même où,
 par ses conseils, Galéas Visconti fon-
 dait l'université de Pavie, il dirigeait
 lui-même les études et assurait l'a-
 venir de Malpighino, célèbre depuis
 parmi les restaurateurs des lettres
 sous le nom de Jean de Ravenne.
 Ses *Lettres De scriptis veterum
 indagandis* et *De libris Ciceronis*,
 attestent les recherches auxquelles
 il se livrait pour recouvrer les ma-
 nuscris des anciens, qu'il copiait
 ensuite de sa propre main, n'osant
 les confier à l'ignorance des scri-
 bes vulgaires. C'est ainsi qu'il ren-
 dit au monde littéraire les *Instita-
 tions oratoires* de Quintilien, mais
 incomplètes et mutilées, et les lettres
 de Cicéron dont le manuscrit est con-

servé dans la bibliothèque Laurentienne à Florence, avec la copie qu'il en avait faite. Il a également sauvé quelques-unes de ses Oraisons qui s'étaient perdues, et l'on sait qu'il avait conservé le fameux traité *De Gloria*; mais l'ayant prêté à son maître Convenuto, ce vieillard le vendit pour vivre, et Pétrarque fit de vaines investigations pour le retrouver (V. CONVENNOLE), ainsi que les *Antiquités* de Varron, qu'il avait vues dans sa jeunesse, avec un livre de lettres et d'épigrammes, attribués à Auguste. C'est encore lui qui fit connaître Sophocle en Italie; et son avidité pour les manuscrits, était si généralement publique, qu'il reçut de Constantinople une copie complète des poèmes d'Homère, sans l'avoir demandée. Après le don qu'il avait fait à Venise, il n'avait pas tardé à se composer une seconde bibliothèque. Dans un siècle où la chronologie et la géographie étaient encore à naître, il y avait rassemblé une collection chronologique des médailles impériales et un assez grand nombre de cartes géographiques. Il était lui-même l'auteur d'une carte d'Italie que l'on consultait encore un siècle après; et tous ses biographes ont raconté ses recherches sur l'île de Thulé. Son nom, inséparable de ceux du Dante et de Boccace, suffirait seul pour réfuter l'assertion trop souvent répétée, que la renaissance des lettres n'est due qu'à la prise de Constantinople en 1453. Il est vrai que le reste de l'Europe n'offrait point d'hommes qui pussent atteindre à cet éclat de renommée. La France, qui avait eu, par ses troubadours, la plus ancienne des littératures modernes, citait à peine quelques érudits, comme Nicolas Oresme, qui s'honorait de l'estime de Pétrarque, mais qui est plus connu par ses traductions

et par un discours où il dénonçait au pape lui-même les scandales de la cour pontificale, et Pierre Berchoin auteur d'une espèce d'encyclopédie religieuse dans l'esprit et dans le style de l'école, et qu'il paraît avoir composée à Avignon. Le roi Jean, et surtout après lui, Charles V, rassemblaient les premiers volumes de la bibliothèque royale; et Froissart qui devait faire plus d'honneur à notre littérature par son histoire simple et naïve, commençait, sous ce prince la chaîne des poètes français qui devait plus être interrompue. Les louanges de Laure répandirent parmi nos dames le goût de la poésie italienne. Une entre autres, dont le nom illustre s'est encore distingué de nos jours dans les lettres, Justine de Lavis, adressa un sonnet à Pétrarque et le poète encouragea ses essais. Chaucer, qui allait fonder une littérature en Angleterre, le vit en Italie et lui dut peut-être la connaissance de Boccace, qu'il a tant imité dans ses ouvrages. Un autre Anglais, Richard de Bury, l'un des correspondants de Pétrarque, créait la bibliothèque d'Oxford, et répandait le goût des livres dans sa patrie. L'Espagne n'avait encore que ses premières romances historiques et quelques théologiens. Deux siècles après, le caractère de Laure devait avoir un imitateur à la cour de Castille (V. BOCAN, V, 209), dans le même temps où Bembo, Tarsia, Molza et tant d'autres, ouvraient en Italie la dangereuse école des *Pétrarquistes*. — Les *Lettres* de Pétrarque, sont aujourd'hui la partie la plus curieuse de ses œuvres latines : elles ont été imprimées pour la première fois en 1484, sans nom de lieu. Ces lettres qu'il n'écrivait pas exclusivement pour ses amis, offrent de précieuses

détails sur sa vie, comme sur les mœurs et sur l'histoire littéraire et politique du quatorzième siècle. La cour d'Avignon n'y est point ménagée; et l'auteur était trop bon Italien pour n'être pas tenté de charger un peu ses portraits. Son expression a du feu; mais elle n'est pas toujours naturelle, et sa prose trahit souvent le poète. Ses livres de philosophie morale ne ressemblent pas mal à ces lieux communs traités par les rhéteurs grecs du moyen âge. Celui qu'il a intitulé : *Remèdes contre l'une et l'autre fortune*, composé à Garignano, pour consoler Azon de Corrège, démontre longuement que tous les biens terrestres sont périssables, et qu'il n'est point de maux sans remèdes (1). Le traité *De Otio religiosorum* fut un tribut de complaisance pour les chartreux de Montrieu, dont son frère avait pris l'habit (2); et ce fut encore pour céder aux importunités de François de Carrare qu'il rassembla dans un cadre étroit les principales maximes de Platon et de Cicéron sur la politique, sous un titre qui aurait pu convenir à une composition plus étendue : *De Republicâ optimè administrandâ*. Il a été imprimé séparément avec son traité *De Officio et virtutibus imperatoris*, Berne, 1602, in-12. Ces deux opuscules, effacés depuis par tant d'autres productions supérieures, sont l'ouvrage d'un esprit judicieux, qui ne flattait pas les puissances, et qui estimait les hom-

mes. Il écrivait aussi, dans sa retraite d'Arquà, un ouvrage vraiment philosophique contre les disciples d'Aristote, sous cette dénomination piquante : *De ignorantia sui ipsius et multorum*. Ses Essais historiques dont il nous a conservé des fragments (*Rerum memorandorum libri iv*), offrent, à côté des faits qu'il emprunte aux historiens, quelques particularités qui appartenaient à l'histoire contemporaine, et qu'on ne retrouve pas ailleurs. La lecture des *Confessions* de saint Augustin, lui inspira une composition singulière : ce sont les trois dialogues *De contemptu mundi*, les mêmes qu'il appelait son *secret*. L'auteur s'entretient avec saint Augustin, sur son caractère, sur ses goûts, sur ses faiblesses : il s'accuse avec la naïveté d'un enfant, et saint Augustin le prêche avec une autorité pleine de douceur. Les harangues de Pétrarque ne sont pas toujours exemptes de déclamations : ses poésies latines méritent davantage l'attention des gens de lettres. On a comparé son poème de l'*Afrique* à ces tableaux et à ces statues, productions de l'enfance de l'art, qui n'en augmentent pas la gloire, mais que l'on n'examine pas sans fruit quand on veut en étudier les progrès. C'est un récit détaillé, mais presque toujours froid et sans couleur, de la deuxième guerre Punique. Il ne paraît pas qu'il ait été achevé. Le poète manque surtout d'invention; et l'on s'étonne qu'il n'ait pas été mieux inspiré par la poésie de Virgile. Ses douze *Églogues* sont, comme celles de Boccace, des allégories presque toujours satiriques, qui correspondent à des événements contemporains. Le 10^e est consacré à la mémoire de Laure. On trouve quelques détails heureux dans ses trois livres

(1) M. De Girardin a traduit quelques fragments de ce bizarre dialogue dans les *Archives littéraires*, III, page 361, sous ce titre : *De la philosophie de Pétrarque*.

(2) Plusieurs biographes ont donné à Pétrarque une sorte, qu'ils disent avoir été aimée du pape Benoît XII. Cette fable, accueillie par les protestants, trop légèrement respectés par l'historien Villaret, et même par Fleury, est réfutée par un fait qu'il n'est plus permis de contester. Pétrarque n'a point eu de

d'*Épîtres*, versifiées avec plus de facilité qu'on ne devait en attendre de ce siècle de fer. La diction latine de Pétrarque, généralement très-supérieure au latin plat et informe de ses contemporains, est encore loin toutefois de celle de ses modèles. Son style est habituellement ferme sans être dur, et il ne manque quelquefois ni d'élégance ni d'énergie; mais il rappelle plus souvent saint Augustin que Cicéron. C'était toutefois sur ses Œuvres latines que Pétrarque fondait ses droits à la renommée. Cette erreur fut aussi celle de Boccace; et l'on a peine à expliquer ces méprises du génie, qui méconnaît lui-même sa gloire. — Le plus beau titre de Pétrarque est sans contredit son *Canzonière*. C'est là que cette ame poétique se montre véritablement inspirée; c'est là qu'elle répand avec profusion toutes les richesses d'un talent original. Les anciens poètes érotiques avaient été les chantres du plaisir, plus que les chantres de l'amour. Ce respect pour les femmes, si ancien, si exalté chez tous les peuples du Nord; ce culte de la beauté, encore ennobli par les souvenirs alors récents de la chevalerie; ces fêtes de la valeur qui étaient des jours de triomphe pour les dames, tout cela manquait aux sociétés païennes. Pétrarque ne ressemble qu'à lui-même, parce que sa passion ne ressemblait à rien de ce que les anciens avaient connu. Les premiers chants des troubadours avaient été l'expression naïve des mœurs chevaleresques. Les exemples qu'ils avaient offerts, les traditions qu'ils avaient laissées, comme aussi les malheureux raffinements des Italiens leurs imitateurs, et les oiseuses subtilités des cours d'amour, triste parodie des formes et trop souvent des obscurités de l'école, avaient créé parmi les mo-

dernes un langage auquel la rime ajoutait ses entraves, un langage qui n'était plus le langage vulgaire, mais qui n'était pas encore de la poésie. L'amant de Laure y ajouta tout ce que la supériorité de son génie lui avait appris. Nous avons vu qu'il avait étudié Platon : mais son ame toute seule aurait deviné le disciple de Socrate; et d'ailleurs cette union des ames, que le philosophe avait quelquefois rêvée, est aussi loin du sentiment qui inspirait Pétrarque, que les mœurs domestiques des Grecs étaient loin des mœurs domestiques du quatorzième siècle. Ce n'est point l'amour Platonique qui anime le poète; c'est l'amour, tel que le christianisme et la chevalerie l'avaient fait. Cet amour, que la corruption de notre âge a nommé sur naturel, est bien autrement poétique que les feux matériels de Propertius et d'Ovide. Il manque de mouvement et de variété; mais il a une chaleur vraie et pénétrante, une élévation qui va jusqu'au sublime, une pureté qui a quelque chose de céleste. Pétrarque, le premier, et long-temps le seul de tous les poètes, a fait de l'amour une vertu. L'italien, créé par le Dante, n'avait guère conservé après lui que cette rudesse un peu sauvage que nous pardonnons avec peine à quelques morceaux de son *Enfer*. Pétrarque se fit à lui-même sa langue, comme le Dante s'était fait la sienne; ses tours sont presque aussi hardis : il retrouva surtout ces couleurs gracieuses, cette délicieuse harmonie avec laquelle le Dante raconta les malheurs de sa *Francesca*; et, depuis la publication du *Canzonière*, l'idiome italien n'en est rien de barbare. Quand on lit les vers de Pétrarque, on croit entendre le frémissement de sa lyre; partout le

re des sons d'une ineffable dans la première partie, chante les perfections de son expression devient réstatique : dans la seconde, leur son amie, ses chants sont pénétrant et solennel. Mais il prête son luth aux lois de la philosophie. Ailleurs le type hébraïque qui fait en malédiction des prophètes c'est une muse romaine sur l'abaissement et les lois de la patrie. Ceux qui dans les rapprochements, ont reçu ses sonnets rappellent, sous la même forme, quelques-unes des odes d'Horace, et, pour la même raison, pour la simplicité des formes, la manière du poète de Téocrite. Plus devanciers que Pétrarque dans le genre de poésie ; mais c'est en rendant ces petits poèmes plus et plus difficiles, et les lois de la nature n'ont reçu jusqu'à aucune atteinte. Ses *Canzoni* qu'il ne faut pas traduire par celui de Voltaire, mais par celui de Chant des odes dont il emprunte à nos troubadours, mais avant à toute la hauteur du type. Les Italiens ont épuisé les formules de l'admiration, celles que Pétrarque paraît s'efforcer, et qu'il appelait les *urs*, comme ses commentateurs ont nommées les *Trois*. Les yeux de Laure font les yeux de ces trois Odes, qui sont les 1^{re}, et 20^e. du recueil. Quelle est la perfection du style qui engage, un lecteur français verra toujours avec peine la superstition littéraire, dont il a été l'objet. Les esprits graveront sans doute la *Can-* : la croisade, que nous avons

déjà indiquée (la 5^e), et cette Ode si nationale où le poète retrace en traits de feu l'oppression de sa chère Italie, et nous la montre sanglante et mutilée, mais encore pleine de sa gloire et capable de guérir ses blessures (*Canz.* 29); l'une et l'autre si peu connues de ces littérateurs superficiels qui n'ont vu dans un homme de génie qu'un faiseur de madrigaux. Tous ceux qui savent la langue de Pétrarque ont cité avant nous parmi les monuments de son amour les sonnets célèbres *Solo e pensoso* dans la première partie, et *Lovommi il mio pensier* dans la deuxième, et tant de *Canzoni* non moins fameuses, parmi lesquelles on n'ose pas choisir. Nous rappellerons seulement la vingt-septième, dont la première strophe a été si heureusement imitée par Voltaire, qui n'a pas jugé Pétrarque avec le même bonheur. M. Sismondi s'est montré de nos jours moins léger, mais presque aussi sévère. La monotonie qu'il a reprochée à Pétrarque, n'est-elle pas le défaut du genre encore plus que celui du poète ? L'amant de Laure se plaint, puis il se plaint encore, et cette plainte éternelle fatigue sans doute quelquefois : mais l'amour aime les redites ; et Pétrarque a varié, autant qu'il était en lui, ce fonds uniforme, par des tableaux de la vie champêtre qui sont pleins de naturel et de charme, ou par de hautes pensées religieuses. Ce n'est pas que ses poésies, et ses sonnets surtout, aient toujours échappé au goût de son siècle. Trop souvent, il n'est qu'ingénieux et même recherché ; mais lorsqu'on relit la seconde moitié du *Canzoniere*, qu'on préfère assez généralement à la première, il n'y a qu'une extrême injustice qui puisse ne voir qu'un jeu d'esprit dans cette douleur si vraie et si profonde, et

dans le sentiment qui l'avait inspirée. — L'édition la plus complète des Œuvres de Pétrarque, est celle de Bâle, 1581, in-fol. C'est celle que nous avons suivie dans l'indication de ses pièces les plus remarquables : il y manque un certain nombre de Lettres, comprises dans celle de Genève, 1601 ; mais on y trouve l'*Itinerarium Syriacum*, oublié par l'abbé de Sade dans la liste des ouvrages de Pétrarque, et qui atteste toute l'étendue des connaissances du poète en géographie (1). La plus ancienne édition des œuvres latines porte aussi le nom de Bâle, 1496, in-fol. C'est dans les bibliothèques d'Italie qu'il faut chercher ses Lettres et ses Manuscrits autographes. Sa harangue au roi Jean, et celle qu'il prononça comme ambassadeur de J. Visconti devant le sénat de Venise, sont conservées parmi les manuscrits de la bibliothèque impériale de Vienne : plusieurs de ses lettres, dont quelques-unes inédites, sont à Paris, dans la bibliothèque du Roi. Le traité *De Remediis utriusque fortunæ* (Cologne, 1471, in-4°), a été trois fois traduit en français, la première, d'après les ordres de Charles V, par Nicolas Oresme, Paris, 1534 ; la deuxième, par de Grenaille, sous ce titre : *Le Sage résolu contre la fortune*, Rouen, 1661, 2 vol. in-12 ; et la troisième, par un anonyme, Paris, 1673, in-12. Pétrarque a composé un ouvrage historique, qui est devenu rare, et qu'on recherche comme un des plus anciens monuments de la prose italienne ; il est intitulé : *Vite de' pontefici et imperadori romani*, Florence, 1478, in-fol. Ses poésies italiennes ont été seu-

les réimprimées dans ces derniers temps. La première édition, contenant les Sonnets et les Triomphes, est celle de Venise, 1470, gr. in-4°. Ces Triomphes sont des espèces de visions allégoriques, dont les Provençaux avaient offert les premiers exemples ; ils sont écrits en tercets, à la manière du Dante, et l'on y trouve toute l'imagination et tout l'éclat de la poésie de Pétrarque, mais un style plus faible et des taches bien plus fréquentes. Parmi les éditions estimées, nous indiquerons celle d'Alde Manuce : *Le Cose vulgari*, etc., Venise, 1501, in-8° ; — *Il Petrarca*, Lyon, 1574, in-16, adopté comme *testo di lingua*, par l'académie de la Crusca ; — *Le Rime di Petrarca*, Padoue, 1722, in-8° ; on y trouve, pag. 64-104, le Catalogue raisonné des principales éditions précédentes ; — idem, avec les notes de Muratori, Venise, 1727, in-4° ; — les éditions de Bodoni, 1799, in-fol. et in-8°, 2 vol. ; — celle du bibliothécaire Morelli, avec les Remarques de Beccadelli, Vérone, 1799, 2 petits in-8° ; — celle qui fait partie de la *Bibliotheca poetica italiana*, publiée par M. Buttura, et imprimée par Didot l'aîné, 3 vol. in-24 ; — enfin l'édition avec Commentaires, donnée, en 1822, in-8°, par Biagioli. On y a réuni à ces poésies celles de Michel-Ange ; édition précieuse, surtout par les Notes d'Alfieri, qui avait fait sur Pétrarque le même travail que sur le Dante. Nous ne parlons point des Essais qui ont été tentés pour traduire le *Canzoniere* en français. Laharpe a dit : « Ne traduisons point Anacréon. » Nous pourrions dire à notre tour, avec plus de justice : Ne traduisons point Pétrarque. Cependant nous pouvons remarquer, à cause de

(1) Cet *Itinéraire* se trouve aussi dans l'édition latine de ses *Opuscules historiques*, 1604, in-16.

du tour et de l'expression, poésies de Pétrarque sur la nature, traduits en vers, par Marot (*Recueil de pièces*, de 1530 à 1537, 2°.) Nous n'essaierons pas de les commentateurs de il a eu près de trente biographies, dans son *Petrarchivivus*, a fourni de bons matériaux à ceux qui sont venus (V. TOMASINI). Les autres ont peu de considération jusqu'à l'abbé de Sade (*Essai sur Pétrarque*, 1764, 4°.), qui s'est fait de la poésie de Pétrarque un intérêt de fa- peut consulter, après lui, M. de La Harpe, dans son grand ouvrage; M. de La Harpe (*Del Petrarca e delle sue opere*, 1797, in-4°) Lord Woodhouse, aussi donné, en anglais, *Historique et critique sur la vie et le caractère de Pétrarque*, 1810, in-8°. Le professeur a publié, sous le titre de *Fr. Petrarca in Francia, in Italia ed in Italia*, Milan, 1810, in-8°, un tableau des quatorzième siècle. F. T. PETREIUS (MARCUS), général romain, digne de grands talents, digne de inviolable à son acquit beaucoup de gloire, d'abord chargé de tribun et de préteur. Cicéron, *pro. Sex. Tit. Proculus*. Le consul Antoine ayant en disposition pour se dis- à marcher contre Catilina, son lieutenant, poursuivit les, et les tailla en pièces. CATILINA, VII, 395). Fidèle du sénat, il devint l'un des chefs de Pompée en Espagne, et, avec Afranius, vint cam- d'Herda (Lérida), dans l'arrêter la marche de Cé-

sar. Forcé d'abandonner cette position, qu'il avait rendue inexpugnable, il proposa à son collègue de se retirer dans la Celtibérie, où le nom de Pompée était en vénération: mais César, ayant pénétré son dessein, détacha une partie de sa cavalerie pour lui barrer le chemin, et, ne voulant pas en venir à un combat qui aurait coûté inutilement la vie à de braves soldats, il se contenta de les inquiéter dans leur retraite. Enfin, l'armée commandée par Petreius et Afranius, manquant de vivres et de munitions, fut obligée de se rendre. César licencia les légions, et permit aux chefs de se retirer (V. AFRANIUS, I, 274). Petreius se hâta de rejoindre Pompée, et combattit à la bataille de Pharsale. Il se réfugia ensuite à Patras, où Caton lui donna un asile; et il suivit Scipion en Afrique. Après la défaite de Thapsus, si l'on en croit Tite-Live, il se donna la mort; mais Hirtius et d'autres écrivains prétendent que, s'étant enfui avec Juba, roi de Mauritanie, ce prince lui proposa de se battre l'un contre l'autre, afin de mourir les armes à la main, et que Petreius, déjà vieux, succomba dans cette lutte inégale (V. HIRTIIUS, *Histoire de la guerre d'Afrique*, et l'art. JUBA). Quoi qu'il en soit du genre de mort de Petreius, on s'accorde à la placer à l'an de Rome 706, avant J.-C. 46. W—s.

PETREIUS (THEODOR), controversiste et bibliographe, né en 1567 à Kempen dans l'Over-Yssel, après avoir fait ses études à Zwol et à Deventer, et pris ses degrés en philosophie à Cologne, embrassa la vie religieuse dans l'ordre des Chartreux. Il remplit successivement différents emplois, entre autres, celui de prieur du couvent de Dulmen, dans le diocèse de Munster; mais

ayant enfin obtenu de ses supérieurs la permission de se livrer à son goût pour l'étude, il se retira, en 1619, dans une maison de son ordre à Cologne, où il partagea le reste de sa vie entre ses devoirs et la rédaction de ses écrits. Il y mourut le 20 avril 1640, à l'âge de soixante-treize ans. Indépendamment de quelques ouvrages de controverse et de traductions latines de livres ascétiques, dont on trouvera la liste dans la *Bibl. Coloniensis* du P. Hartzheim, p. 308, dans la *Biblioth. Belgica* de Foppens, et dans le tome XL des *Mémoires* de Nicéron, on a de ce religieux : I. *Bibliotheca Cartusiana sive illustrium ordinis Cartusiani scriptorum Catalogus*, Cologne, 1609, in-8°. Cet ouvrage superficiel et inexact a été publié par Aubert Lemire, qui y ajouta sous le titre d'*Origines Cartusienses*, le Catalogue de toutes les maisons de Chartreux, avec la date de leur fondation; il a été refondu et inséré en entier, par Jos. Morozzo, dans le *Theatrum chronologicum ordinis Cartusiensis* (V. MOROZZO, XXX, 208). II. *Chronologia summorum pontificum, et romanorum imperatorum*, ibid., 1626, in-4°. III. *Catalogus hæreticorum seu de moribus et mortibus omnium propemodum hæresiarcharum*, etc., ibid., 1629, in-4°. On ne doit pas oublier que c'est à Petreius qu'on doit la publication du *Chronicon Cartusiense* de P. Dorland avec des Additions (V. DORLAND, XI, 586), et une édition des *Œuvres* de Saint-Bruno, qui, toute défectueuse qu'elle était par le défaut de critique de l'éditeur (V. SAINT BRUNO, VI, 127), n'a été effacée que par celle qu'a publiée le P. Bruno Bruni, Rome, 1789-91, 2 vol. in-fol.

W—s.

PETREMAND (JEAN), juriconsulte, né à Dole, en 1580, d'une famille de robe qui a produit plusieurs hommes de mérite, exerça quelque temps la profession d'avocat, et fut élu, en 1611, conseiller au parlement qui siégeait alors dans sa ville natale. Il a publié le *Recueil des Ordonnances et édicts de la Franche-Comté de Bourgogne*, Dole, 1619, in-fol. C. Recueil, intéressant pour l'histoire des anciens usages de cette province, était très-recherché : il a été continué par le président Jobelot, jusqu'à l'année 1664 (V. JONZLOT); puis ensuite par le conseiller Droz, qui a publié le *Recueil des édits enregistrés au parlement de Besançon depuis la réunion du comté de Bourgogne à la France jusqu'à la suppression des cours souveraines*, 1790 (V. DROZ). Petremand mourut à Dole, le 16 avril 1621, à l'âge de quarante et un ans. — PETREMAND (Pierre), né à Besançon, en 1534, achevait ses études à l'université de Louvain, lorsqu'il publia, avec une savante Préface, l'ouvrage de Sebastian Derrerus, professeur à Fribourg, intitulé, *Jurisprudentia lib. 1. instar discipline instituta*, 1552 : cet essai donnait une haute idée des talents de ce jeune homme et on avait l'espoir de les lui voir développer dans de nouveaux ouvrages; mais l'affaiblissement de santé l'obligea de renoncer au travail, et, après avoir mené une vie languissante, il mourut à Besançon, 8 décembre 1581. — PETREMAND (Thierry), parent du précédent, a publié la *Paraphrase*, en vers, de l'admirable histoire de la sainte héroïne Judith, Lyon, 1578, in-8, très-rare.

W—s.

PETREY (Louis), sieur de Chamvans, né à Vesoul, en 1580, f

618, conseiller au parlement de Dole, et se distingua dans ses fonctions, par sa fermeté. Nommé, en des commissaires chargés à l'entrée des Français au comté de Bourgogne; et, que le prince de Condé a campagne par le siège de Dole se rendit dans cette ville en état de défense (Maur. Tissot): il eut vainc plusieurs châteaux sur de la Saône, et parvint à la forge de Drambon, qui faisait les projectiles pour le siège de Dole. Il alla joindre en personne le duc de Lorraine au secours de la province, et vint sur Dole, au moment où les Français, désespérant de s'emparer de cette ville, commençaient leur retraite. Petrey, pour ne pas laisser faire un pont d'or à qui se retire, empêcha le duc de Lorraine d'inquiéter le prince de Dole dans sa marche; mais, par le désir de revoir sa famille, s'éloigna du camp pendant l'absence de quelques serviteurs et arriva sous les remparts avant le jour (le 15 août). Il eut ainsi le plaisir d'être le premier à ses compatriotes de délivrance. Mais la joie qu'il avait de jouir des embrassements de sa femme et de ses enfants bien diminuée, quand on vint à la place où deux de ses fils avaient été écrasés par le canon. Après l'éloignement des Français, Petrey s'occupa d'alléger le pays de cette invasion avait subi la province. Il ouvrit ses greniers et distribua ses provisions aux soldats dont les récoltes avaient été ravies. Néanmoins sa fidélité

et son désintéressement ne purent le mettre à l'abri de la calomnie. On ne craignit pas de l'accuser d'avoir ménagé les Français. Épuisé de fatigues, il n'eut pas la force de supporter cette injustice, et mourut de chagrin à Dole, le 23 mai 1638. Petrey s'était vu obligé, pour se justifier, de publier une *Lettre contenant une bonne partie de ce qui s'est fait en campagne au comté de Bourgogne, pendant et après le siège de Dole*, 1637, in-4°. de cent onze pages. Il l'adressa à J.-B. Petrey, son fils, alors à Bruxelles, où il faisait d'inutiles démarches pour obtenir la récompense de ses propres services. Cette Lettre est écrite avec une franchise et une bonne-foi qui portent la conviction dans l'âme du lecteur; elle renferme d'ailleurs des anecdotes intéressantes. On la trouve ordinairement réunie à l'histoire du siège de Dole, par J. Boyvin, dont elle est une suite nécessaire (*Voy. Boyvin*): mais, comme elle n'a pas été réimprimée, elle est beaucoup plus rare. C'est page 60 que Petrey, pour les détails qu'il croit inutile de transcrire, renvoie à la *Bourgogne délivrée*, de Girardot de Beauchemin. Depuis l'impression de l'article GIRARDOT, M. le chevalier Crestin, commandant de l'artillerie à Salins, a découvert un manuscrit autographe de cet important ouvrage, qui est intitulé: *Histoire de la guerre de Dix ans de la Franche-Comté de Bourgogne, depuis 1632 jusqu'en 1642*. On en donnera une courte analyse au Supplément. W—s.

PETRI ou PETERSON (LAURENT), premier archevêque protestant d'Upsal, naquit, en 1499, dans la ville d'Oerebro, où son père était forgeron. Il fit ses études à l'université de Wittenberg, sous les yeux de Luther; et, étant revenu en Suède,

il y répandit les principes du réformateur. Gustave Vasa se servit de son talent et de son zèle pour établir le luthéranisme, et le mit à la tête du nouveau clergé. Petri fut intronisé, en qualité d'archevêque d'Upsal, par l'évêque de Vesteras, que le roi avait fait consacrer quelques années avant, à Rome, en sorte que la succession apostolique et canonique ne fut point interrompue. L'archevêque fut chargé ensuite de publier une traduction de la Bible, qu'il fit de concert avec son frère et quelques autres théologiens. Envoyé, pour une négociation importante, en Russie, il eut une conférence sur la religion, en présence du czar, avec le patriarche de l'église russe; mais cette conférence ne put avoir aucun résultat (1). Laurent Petri conserva toujours la confiance de Gustave, qui lui fit même épouser une demoiselle alliée à la famille Vasa. Outre sa Traduction de la Bible, il publia plusieurs ouvrages de théologie, et mourut en 1573. Voyez la *Vie des trois réformateurs suédois*, *Anderson, Olaus et Laurent Peterson*, par J.-Ad. Schinmeier, Lubeck, 1783, in-4°, en allemand. C—AU.

PETRI (OLAUS-PHASE), frère du précédent, avec lequel il fit ses études à Wittenberg, était né en 1497. Plus hardi, plus entreprenant que Laurent, il prêcha le luthéranisme, à son retour d'Allemagne,

(1) Le premier objet et le plus difficile à décider fut de convenir en quelle langue la conférence aurait lieu : Petri ne parlait pas le russe; le czar ne savait ni le latin ni le grec; le patriarche n'entendait pas l'allemand : enfin, il fut arrêté qu'on se servirait du grec, au moyen d'un interprète. Le patriarche fut accablé du grand nombre de termes un peu physiques employés par l'archevêque; et l'interprète ne fut pas moins embarrassé pour traduire ces termes au czar : il disait tout ce qui lui venait à l'esprit, et quelquefois le contraire de ce qu'avaient dit les deux prélats. Il y eut, à la fin, de grands éclats de rire parmi les assistants; et la conférence en resta là (*Mercurius étranger*, tom. 3, p. 61).

avec un tel enthousiasme, qu'il fit sur le point de faire naître une guerre civile en Suède. Gustave Vasa dirigea son ardeur, et en tira parti. En 1539, Petri devint pasteur à Stockholm, et organisa le nouveau culte dans la capitale. Mais son caractère ardent et fougueux, ne pouvant plus éclater contre les catholiques et dans les querelles religieuses, se tourna vers la politique. Mécontent de sa situation, il se lia avec les antagonistes du gouvernement; et quoi qu'il fût instruit d'un plan qui tendait à précipiter Gustave du trône, il n'en instruisit point ce prince. Ayant été traduit devant le tribunal, il fut condamné à avoir la tête tranchée; mais ses paroissiens intercédèrent pour lui, et obtinrent sa grâce, en payant cinq cents florins de Hongrie. Il continua ses fonctions de pasteur, et mourut en 1562. On a de lui divers ouvrages théologiques, des Cantiques qui se chantent encore dans les églises suédoises, et des Mémoires manuscrits sur l'histoire de Suède. Ce dernier ouvrage déplut à Gustave et Laurent Petri, pour satisfaire le roi, y fit plusieurs changements et additions : cependant son travail est également resté manuscrit. On en conserve à la bibliothèque du roi, à Paris une copie, dont Keralio a donné une analyse, en 1787, dans les *Notices et Extraits des manuscrits*, 1, 440-76. — PETRI (JOUAS) fut évêque de Lindköping, dans le dix-septième siècle, et publia *Dictionarium latino-sueco-germanicum*, etc., Lindköping, 1640, in-fol. C—AU.

PETRI (SUFFRID), historien et philologue, né, en 1527, à Ryntsmu guert, dans la province de Frise, fit ses études à Louvain, et se rendit bientôt très-habile dans les langues anciennes. Il fut appelé à Erfur

pour y remplir la chaire de belles-lettres qu'Eobanus avait illustrée, et contribua à soutenir la réputation de cette académie. Le cardinal de Granvelle s'attacha ensuite Petri, lui confia le soin de sa riche bibliothèque, et l'emmena à Besançon lorsqu'il y fut exilé (*Voy. GRANVELLE*). Obligé de quitter son protecteur, Petri retourna dans les Pays-Bas, et s'établit à Louvain, où il fit un mariage avantageux. Il prit, en 1571, ses degrés en droit à l'université de cette ville; et en attendant la vacance d'une chaire qui lui était assurée, il suppléa Thierry Lang, professeur de langue grecque au collège Busleiden. Les troubles qui désolaient alors les Pays-Bas, le décidèrent à accepter, en 1577, une chaire de droit qu'on lui offrit à Cologne; et, étant devenu veuf peu de temps après, il embrassa l'état ecclésiastique, et obtint un canonicat de l'église des Douze-Apôtres. L'estime dont il jouissait, engagea les états de Frise à lui donner le titre d'historiographe de cette province, avec une pension. Il mourut d'hydropisie à Cologne, le 23 janvier 1597, et fut inhumé dans son église, avec une épitaphe rapportée par Foppens (*Bibl. Belgic.*) et par Hartzheim (*Bibl. Colonien-sis*). Petri, doué d'une mémoire très-étendue, avait beaucoup d'érudition; mais il manquait de goût et de critique: il était si laborieux, qu'il regardait comme perdus tous les moments qu'il ne donnait pas à l'étude. On lui doit la traduction latine de quelques *Opuscules* de Plutarque, de l'*Apologie* d'Athénagore, avec des Notes, et des trois derniers livres de l'*Histoire ecclésiastique* de Sozomènes. Il a publié, sur d'anciens manuscrits, une partie des *Ouvrages philosophiques* de Cicéron, la *Chro-*

nique de Martin Polonois, et le *Recueil des anciens écrivains ecclésiastiques*, par S. Jérôme, Genade, Isidore de Séville, Honorius, Sigebert et Henri de Gand (*V. ces dissér. noms*). Parmi les ouvrages de Petri, on se contentera de citer: I. *Orationes quinque de utilitate multiplici linguæ græcæ*, Bâle, 1566, in-8°. II. *Oratio pro reformatione universitatis Erphordien-sis*, Erfurt, 1566, in-8°. III. *Oratio de legum Romanarum præstantiâ*, Auvers, 1571, in-8°. IV. *De Frisiorum antiquitate et origine libri tres*, Cologne, 1590, in-8°. Cet ouvrage est plein des fables dont Emmius a purgé les Annales de Frise (*V. EMMIUS*, xiii, 124). V. *De scriptoribus Frisæ*, *decades 16 et semis*, ibid., 1593, in-8°. de 297 pag.; Franeker, 1699, in-12. Des 165 écrivains Frisons auxquels Petri a donné place dans ce recueil, Feller prétend qu'il faut retrancher, comme imaginaires, au moins les cinquante premiers; mais l'ouvrage est très-curieux pour les temps plus rapprochés de l'auteur. Il a laissé en manuscrit une *Continuation* de la chronique des évêques d'Utrecht, et des comtes de Hollande, depuis 1345 jusqu'à 1574: Bernard Furmer l'a donnée à la suite de la *Chronique* de Beka, Franeker, 1611, in-4°. Arnold Buchel l'a insérée dans son *Histoire d'Utrecht*, 1643, in-fol. Chappuville a publié, dans le tome III de son Recueil intitulé, *Pontificum Leodensium qui gesta scripserunt auctores præcipui*, un *Appendix* de Petri à la Chronique des évêques de Liège, de 1389 à 1505, avec l'*Eloge* de l'auteur. Outre les ouvrages déjà cités, on peut consulter, pour plus de détails, le tome xxx des *Mémoires* de Nicéron. W—s.

PETRONE (*PETRONIUS-ARBITER*), né aux environs de Marseille, se fit d'abord connaître à la cour de l'empereur Claude, par son goût pour les plaisirs, pour la galanterie et pour les beaux-arts. S'il est vrai, comme on ne saurait guère en douter, qu'il soit le même que le Pétrone proconsul de Bithynie, on doit juger, par la sagesse de son administration dans cette province, que sa vie voluptueuse ne l'empêchait pas de se livrer au devoir de ses fonctions. Sa faveur augmenta sous Néron, qui le nomma surintendant de ses plaisirs. On le considéra comme l'arbitre des fêtes et des festins. C'est même de là, dit-on, qu'il fut surnommé *Arbiter*. Les courtisans furent jaloux de son crédit. Tigellin, autre favori de l'empereur, saisit l'occasion du changement qui s'opéra dans les mœurs et dans le caractère de son maître, pour susciter un esclave, qui accusa Pétrone d'être d'intelligence avec Pison. Il fut arrêté à Cumès; et pendant qu'on délibérait si l'on ferait mourir un homme de sa considération, il se fit ouvrir les veines, tantôt laissant couler son sang, tantôt le faisant arrêter. Il s'affaiblit par degrés, s'entretenant avec ses amis, non des graves sujets de la philosophie, mais de vers tendres et galants. C'est ainsi qu'il mourut en 66. Plusieurs de ceux que le farouche tyran sacrifiait à sa brutale cruauté, poussèrent la bassesse jusqu'à le nommer leur héritier et à le combler d'éloges dans leurs testaments. Pétrone, au contraire, fit briser, avant de mourir, un vase précieux, de peur que Néron ne s'en emparât; et il lui légua cette ingénieuse satire où les mœurs infames de ce prince sont peintes de si vives couleurs; et craignant que le cachet dont il l'avait scellée, ne fût un instrument de perte

pour ceux entre les mains desquels il serait trouvé, il ordonna de le rompre. Pétrone ne passait point pour un libertin grossier; c'était plutôt un voluptueux raffiné, qui semble même avoir été révolté de l'infamie que Néron mettait dans ses orgies: mais, en peignant les mœurs et la débauche avec cette connaissance que donne le sentiment des voluptés et des excès que l'on condamne, il oublia qu'il risquait de corrompre les mœurs. C'est un reproche qu'on ne lui a jamais épargné, en l'appellant, *Autor purissimæ impuritatis*. Le charme de son style, qui sera toujours senti et qu'on ne lui disputera jamais, ne fait que rendre plus dangereuse la lecture de son livre. Sa satire est moins en récit qu'en action; tous les personnages y sont en mouvement, et même en une sorte de mouvement déréglé et convulsif, tel qu'il convient aux acteurs d'une orgie. Dans le délire d'une telle action, il ne saurait y avoir d'ordonnance ni de marche indiquée. C'est une aberration, une ivresse, une extravagance perpétuelle dans les faits, mais une énergie, une grâce, une élégance inexprimable dans le récit, qui le plus souvent devient drame; l'écrivain, presque à chaque instant, se faisant remplacer par ses personnages. La vie secrète de Néron y est très-vivement décrite: on croit qu'il est représenté sous le nom de *Trimalcion* et sous celui d'*Agamemnon*. Naples et Croton sont les différentes villes où se passent les scènes du roman; mais tout l'empire romain est l'objet de la satire qu'il renferme: il est mêlé de prose et de vers dans le genre de *Satyres Ménippées*. De tous les épisodes que l'auteur s'y permet, le plus considérable est le *Poème de la Guerre*.

, dont l'objet paraît être de l'enslure de *Lucaïn*. Pluriques préfèrent en effet eau à toute la *Pharsale*. A petits défauts près d'élocution cette pièce est pleine d'esprit autés, relevées par un style nerveux, qui peint énergiquement les vices des Romains et de l'empire. Voltaire a conçu ce poème, tel que nous n'est pas l'ouvrage original, mais un extrait fait sans choix, par un libertin Ignarra (*Palæstra neap. p.* semble prouver qu'il n'a été sur la fin du règne des An-*Voy. Wyttembach, Bibl.* 1, 245). La première édition est de Venise, 1499, in-8° nom delieu et d'imprimeur; le 1476, que porte une autre est aujourd'hui généralement regardée comme mise après depuis il en a été fait plusieurs entre autres celles de Plantin, 1553; de Lyon, 1615, in-8° ample que les précédentes; le 1645, avec les savantes de Bourdelot. Mais toutes ces n'étaient, à proprement parler, des fragments de l'ouvrage. J. J. Lucius découvrit, à Traùratie, un manuscrit beaucoup plus complet, qui est aujourd'hui à la bibliothèque du Roi (*V. Lucius*). L'authenticité en fut contestée; mais elle a été reconnue des savants, le manuscrit a fourni un supplément considérable pour les éditions modernes, dont les meilleures sont, Amsterdam, 1669, in-8°. *Variorum*, 1677, in-24, avec les notes de Boschius, rare et recherchée. En 1688, un officier français lit avoir trouvé à Belgrade un fragment de Petrone. Nodot

en fit l'acquisition, et le publia, en 1694, à Paris. La vérité de celui-ci a été encore plus contestée que celle du premier: les gallicismes et les barbarismes dont il fourmille, décelèrent bientôt que c'était l'ouvrage d'un faussaire; mais enfin ce Supplément a aussi passé dans les éditions postérieures: il est compris dans celle de Burman, 1743, 2 vol. in-4°. Cette édition est exacte; les notes, quoique trop longues, quoique vivement critiquées par Leclerc, sont néanmoins fort utiles. Avant la découverte de Lucius, Pierre Pithou avait trouvé à Bude des Additions au premier manuscrit. Il ne voulait pas publier un livre aussi scandaleux (1): mais son frère, François Pithou, lui ayant emprunté cet exemplaire, le fit imprimer en 1587; et il racheta son infidélité en demandant pardon à son frère dans la Préface. Malgré toutes ces augmentations, on n'a point encore le Pétrone complet. Un savant du Nord, par un étrange quiproquo, crut un moment l'avoir recouvré (*Voy. Meibom*). Addison a traduit Pétrone en anglais, avec succès. Nous en avons plusieurs traductions françaises: celle de Marolles avant la découverte du manuscrit de Belgrade, 1667; de Nodot, 2 vol. in-12, texte, notes et traduction, 1694 et 1713; de Venette, Amsterdam, 1697, rare; de Lavour, 1726, 2 vol. in-12; de Dujardin, sous le nom de Boispreaux, avec de savantes notes, la Haye, 1742: les traductions de Nodot, de Venette et de Dujardin

(1) On voit que Pétrone a le premier imaginé d'attribuer à la cruauté, la croyance d'un Dieu: *Primum in orbis Deos fecit timor*; erreur aussi absurde, dit Feller, qu'imaginé et finement à la société. Bayle, qui l'avait guidé d'abord, la rejeta ensuite, et le combattit, en observant avec raison que d'est un contraire la cruauté des chrétiens qui fait que quelques-uns cherchent à se persuader qu'il n'y a point de Dieu (Bayle, *Pensées diverses*, tome II).

sont sans retranchement. Celle d'Alexandre Lainez (en prose et en vers) n'a pu être imprimée (*Journal des savants*, de 1727, p. 692) (2). M. Deguerle a donné, en 1799, une traduction en vers libres du poème de la *Guerre civile*, accompagnée du texte latin, et suivie de recherches critiques, tant sur la Satire de Pétrone que sur son auteur, in-8°. de 160 p. Cette version a reparu, en 1816, à la suite du *Lucaïn* de M. Amar. En 1803, M. D. (Durand) a donné une trad. de Petrone, 2 vol. in-8°. (Voy. le *Mag. encyc.* iv, iv, 494). On a publié en 1800, à Bâle, *Fragmentum Petronii*, etc., avec une traduction française. Le manuscrit avait, disait-on, été trouvé à Saint-Gall. Le traducteur français s'appellerait Lallemand: tout cela est supposé, et n'est qu'une plaisanterie de Marchena, qui est le véritable auteur de ce prétendu fragment de Pétrone. (V. BOUCHIER, V, 306.)

T—D.

PETRONI (RICHARD), cardinal, l'un des restaurateurs de l'étude du droit à Naples, était né, vers le milieu du treizième siècle, à Sienne, d'une famille féconde en hommes de mérite, et que les biographes italiens font remonter jusqu'au consul Pétrone. Après avoir étudié la grammaire, la théologie et les autres sciences cultivées de son temps, il s'appliqua entièrement à la jurisprudence, sous la direction du célèbre

Accurse (Voy. ce nom), et y fit de très-grands progrès. Il ouvrit ensuite une école dans sa patrie. Bientôt, sur sa réputation, Charles I^{er}, roi de Naples, lui offrit une des premières chaires de l'université de cette ville; mais Petroni ne l'accepta qu'avec l'agrément de ses compatriotes. Il fut l'un des trois jurisconsultes que le pape Boniface VIII chargea de compiler le recueil de décrétales, connu sous le nom de *Sexte*, et dont la première comme la plus rare édition est celle de Maïence, 1465, in-fol. Il s'acquitta de ce travail important, de manière à mériter toute la bienveillance du pontife, qui le nomma vice-chancelier de l'Église romaine, et l'éleva, en 1298, à la dignité de cardinal. Si l'on en croit Chacon (*Vies des papes et des cardin.*), Petroni se rendit coupable d'ingratitude envers son bienfaiteur, en le livrant à la vengeance des Français (Voy. BONIFACE VIII); mais cette accusation n'est point prouvée. Il jouit de la faveur de Clément V, successeur de Boniface, assista, en 1311, au concile de Vienne, qui abolit l'ordre des Templiers, et fut ensuite envoyé légat à Gènes, où il mourut, le 26 février 1314. Ses restes furent transportés avec pompe à la cathédrale de Sienne, et déposés dans un tombeau magnifique, que l'on y voit encore vers la chapelle de Saint-Jean-Baptiste. Petroni avait fondé, dans sa patrie, et richement doté plusieurs maisons religieuses: il légua par son testament, aux pauvres de cette ville, des sommes considérables; mais quant au collège latin dont Jer. Gigli a publié la description sous ce titre, *Il collegio Petroniano*, c'est une pure imagination de l'auteur, qui a renfermé dans ce cadre une critique fine et spiri-

(2) Un littérateur nommé Gallant, d'Amiens, venait d'achever, en 1795, une traduction de Pétrone, avec commentaires, lorsque se trouvant pris entre le savant La Porte du Theil, qui avait aussi traduit et commenté cet auteur, il jeta au feu son manuscrit, et se brûla la cervelle. Cependant la traduction imprimée par Du Theil, était sur le point de paraître; mais d'après la remarque de Sainte-Croix, son ami, en le danger d'un pareil ouvrage, tant et tant un temps de révolution et d'immortalité, l'édition presqu'entière de la traduction fut mise au pilon. G—C.F.

services de l'éducation de son (V. GIGLI, XVII, 147). On trouve une Notice assez étendue sur le cardinal Petroni, dans le tome I^{er} de l'ouvrage d'Origlia : *Storia della Repubblica di Napoli*. W—s.
PETRONIUS-MAXIMUS. Voy. P—, XXVII, 584.

PETRUCCI (PANDOLFE), citoyen de Florence, du parti aristocratique et des Neuf, acquit dans sa vie de grandes convulsions quand il éprouva la république à la fin du quinzième siècle, le crédit qui l'égalait presque aux tyrans. Dans toutes les occasions, les magistrats avaient écouté son esprit fertile en conseils, et l'avaient ainsi rendu l'arbitre de la république. Pendant longtemps avec d'autres gentilshommes, Borghèse et Léonard Bellandi, il partagea la faveur populaire. Borghèse était beau-père de lui ; cependant l'ambition les rendit ennemis. En 1497, dans des partis contraires, Petrucci, impatienté de voir sans cesse l'opposition au-père, le fit assassiner, le 1500. Il éprouva, par sa violence, ses autres adversaires ; il demeura sans rivaux à la tête de la république. C'était l'époque où l'Italie gémissait de l'ambition des crimes de César Borgia. Petrucci s'était allié à lui, dont il recevait une solde. Paul Baglioni, les Orsini, et d'autres petits seigneurs de Florence et de l'État ecclésiastique, alliés de Petrucci, suivaient sa politique. Presque tous, par une courte brouillerie avec César, et une réconciliation si promptement surpris et massacrés, furent livrés, par ce prince, le 1502. Petrucci avait

évité ce piège : cependant le ressentiment de Borgia l'atteignit aussi. Par les ordres de ce prince redouté, la république de Sienna exila son chef, le 28 janvier 1503. Au bout de deux mois, elle le rappela, sur l'intercession du roi de France. La mort du pape Alexandre VI et l'arrestation de César Borgia, le délivrèrent des craintes que ces deux hommes lui avaient inspirées. Dès-lors il gouverna sa patrie avec une autorité absolue. Le pape Jules II éleva, en 1509, son fils Alfonse à la dignité de cardinal. Son autre fils, Borghèse, se maintint à la tête de l'état de Sienna, après la mort de Pandolfe, arrivée en 1512 (V. PECCI). S. S—1.

PETTY (GUILLAUME), mécanicien et économiste anglais, fils d'un drapier à Rumsey, dans le Hampshire, naquit en 1623. Ayant perdu son père, qui ne lui avait rien laissé, et voulant achever ses études à l'université de Caen, il se contenta d'une petite pacotille, et s'embarqua pour la France, âgé seulement de quinze ans : ce fut avec le bénéfice de la vente, qu'il pourvut à son entretien pendant trois ans. Revenu en Angleterre, il entra dans la marine, et y trouva moyen d'économiser soixante livres sterling : avec cette somme, il alla étudier la médecine en Hollande et à Paris. Son petit fonds s'épuisa dans cette ville ; et il y fut réduit à ne vivre que de noix. On dit même qu'il fut arrêté, peut-être pour dettes. Cependant son industrie lui suggéra quelques ressources ; sa situation s'améliora : il fut en mesure de faire venir son frère, et de pourvoir à son entretien ; et lorsqu'il revint en Angleterre, il lui restait encore dix livres sterling. Il se fit connaître par l'invention d'une machine à copier des lettres, pour la-

quelle il obtint un brevet : ce *polygraphe* avait des inconvénients ; mais au moyen de certains perfectionnements, il devint d'un usage assez général chez quelques artistes. Petty se rendit ensuite à Oxford, où il donna des leçons particulières d'anatomie, et devint le suppléant d'un des professeurs, puis docteur et membre du collège de médecine. Ce fut alors qu'il eut le bonheur de rappeler à la vie une femme qui venait d'être pendue, et qui vécut paisiblement encore plusieurs années. En 1651, Petty fut nommé professeur au collège de Gresham, à Londres ; enfin, médecin de l'armée d'Irlande. Ayant remarqué dans ce pays que les terres confisquées pour les soldats de l'armée républicaine, avaient été mal réparties, il se fit charger d'une nouvelle répartition, moyennant un salaire d'un penny par acre. Comme il eut plus de deux millions d'acres à arpenter et à répartir, ce travail lui rapporta huit mille livres sterling. Mais accusé, en 1654, de concussion au parlement de Henri Cromwell, qui l'avait nommé son secrétaire particulier, Petty, membre de ce parlement, fut obligé de se justifier : la dissolution de l'assemblée empêcha de terminer ce procès ; l'affaire fut bornée à une guerre de brochures et à un cartel qui tomba dans le ridicule, parce que Petty proposa à son adversaire de se battre à coups de hache dans une cave obscure. S'étant, malgré son attachement à la famille de Cromwell et au système républicain, insinué dans la faveur des Stuarts, après la restauration, il fut créé chevalier, maintenu dans sa charge d'arpenteur-général d'Irlande, élu membre du parlement de ce pays, enfin un des premiers mem-

bres de la société royale, dans laquelle il se montra très-actif, s'occupant tour-à-tour de la construction maritime, de l'économie politique et des arts mécaniques. Il offrit à cette société le modèle d'un vaisseau à double coque, qui devait résister à toutes les tempêtes : il fit exécuter ce modèle en grand ; mais ce bâtiment de nouvelle invention eut le malheur de faire naufrage comme les autres navires (1). L'esprit industriel de Petty trouva bientôt de nouveaux moyens d'augmenter ses richesses. Il établit dans ses terres, en Irlande, des forges des pêcheries ; il ouvrit des mines d'étain, et entreprit un commerce de bois dans le comté de Kerry. Ce fut ainsi qu'à sa mort, arrivée le 16 décembre 1687, il laissa une grande fortune, dont il prit plaisir à détailler l'histoire dans son testament en indiquant à ses enfants l'emploi qu'ils devaient en faire. Petty était fier d'avoir été l'auteur de sa fortune : il la devait en grande part à son esprit ingénieux ; mais sa soif plesse avait un peu aidé à la grossir. Un de ses contemporains va jusqu'à dire qu'il n'était embarrassé dans aucune circonstance, et qu'il aurait joué aussi bien le capucin que le jésuite, que le presbytérien ou l'indépendant. Il avait été créé comte de Kilmore. Ses descendants se sont distingués sous les titres de lord Shelburne et marquis de Lansdown. Ses manuscrits sont déposés au Musée britannique. Il avait levé des cartes topographiques des barons d'Irlande : cet atlas, qu'il évaluait à deux mille livres sterling dans sa

(1) On peut voir à la fin du *Journal des savants* du 19 janvier 1688, la description de ce double vaisseau, dont le principe a quelque rapport avec celui des *Proes des Iles Mariannes*.

, avec tous les papiers restés levés, tomba au pourcoursaire français, pendant le transport d'Irlande en Angleterre. C'est probablement le même qui se conserve au cabinet des cartes de la bibliothèque du roi : il se compose de deux volumes de dessins, enluminés avec beaucoup de soin et de recueils, avait dressé et publié un *Atlas de l'Irlande*, comme étant le premier d'un nouveau levé de tout le pays, un vol. in-fol., 1685. On trouve, dans la suite, avec les mêmes cartes, au nombre de cinquante-neuf, une nouvelle édition. Les cartes ont le défaut de ne pas indiquer exactement la configuration du pays, d'omettre les degrés de latitude et les routes. Les positions des villes y sont passables. Voici les principaux ouvrages : I. *Résumé des cartes entre sir Jérôme Sankey et sir Robert Boyle*, 1659, in-fol. II. *Relation sur diverses personnes et choses en Irlande*, 1669, in-4°. Ces deux brochures se rapportent à l'accusation de malversation qui avait été intentée. III. *Des taxes et contributions en Irlande*, in-4°, 1667, 1685, 1691 : la dernière édition comprend aussi une notice sur le projet de loi qui fut mis à découvert, brochure que Petty avait fait paraître, et que lui avait suggérée l'opposition entre la France et l'Angleterre. IV. *Discours sur l'emploi de la double proportion*, avec une hypothèse des mouvements du monde, 1674, in-12. V. *Colloquium Davidis cum animâ suâ*, in-4°, 1679 ; c'est une pièce en latin qu'il publia sous le pseudonyme de *Cassid. aureus Minutius*. VI. *Essai d'arithmétique politique*, in-8°. VII. *Observations sur*

les tables de mortalité de Dublin, pour l'an 1681 ; 1683, in-8°. VIII. *Essai sur la multiplication de l'espèce humaine*, 1686, in-8°. IX. *Deux Essais d'arithmétique politique*, 1687, in-8°. X. *Cinq Essais d'arithmétique politique*, en anglais et en français, 1687, in-8°. XI. *Observations sur Londres et Rome*, 1687, in-8°. (2) Après sa mort ont paru : XII. *Arithmétique politique*, 1690, in-8° ; à la tête de l'édition de 1755, on trouve une notice biographique sur l'auteur (3). XIII. *Anatomie politique de l'Irlande*, avec un écrit intitulé *Fortunæ sapientis*, 1691, 1719. On trouve de lui plusieurs Mémoires et Notices dans le recueil des Transactions philosophiques, entre autres sur les voitures, sur l'analyse des eaux minérales, sur les expériences les plus simples et les moins coûteuses, et sur la navigation. Quant à son invention des bateaux à double coque, on prétend que lord Brouncker, président de la société royale, en garda le plan secret, et ne jugea pas prudent de le divulguer. Dans l'Histoire de la société royale, on a inséré quelques écrits de Petty, concernant les arts de la teinture et de la draperie. D-G.

PETTY (WILLIAM). V. SHEL-BURNE.

PEUCER (GASPAR), médecin et mathématicien, né, le 6 janvier 1525, à Bautzen, dans la Lusace, acheva ses cours à l'académie de Wittenberg, et y prit ses degrés. Son activité lui mérita l'amitié de Mélanch-

(2) Il y compare la population de ces deux villes, Petty revient souvent sur ce sujet dans ses divers ouvrages : il établit que Londres a environ 60,000 habitants, par conséquent, dit-il, plus que Paris, Rome et Venise pris ensemble.

(3) Chantepié qui, dans son Dictionnaire, a consacré à Petty un article assez étendu, y donne quelques détails sur cet important ouvrage.

thon, dont les conseils lui furent très-utiles, et qui finit par lui donner en mariage une de ses filles. Peucer, chargé d'abord de l'enseignement des mathématiques, fut pourvu, en 1559, d'une chaire de médecine, qu'il remplit avec beaucoup de succès. Il se vit alors l'objet des attentions de toute la cour de Saxe. L'électeur lui-même, charmé d'avoir fixé dans ses états un homme d'un si rare mérite, le confirma dans la surintendance de l'académie, dont, à sa prière, il augmenta les revenus, et lui fit l'honneur d'être le parrain d'un de ses enfants. Cette haute faveur fut de courte durée. Les liaisons de Peucer avec Hubert Languet, calviniste zélé, le firent soupçonner d'en partager les opinions, et refroidirent l'électeur à son égard. On répandit le bruit qu'il favorisait la lecture des ouvrages de Théod. de Bèze; enfin ses ennemis l'accusèrent d'être l'auteur d'un Traité de la Cène, composé d'après les principes de Zwingli. Mandé à Dresde (1^{er} avril 1574), pour se justifier des imputations qui pesaient sur lui, il fut jeté dans une prison, et traité avec la dernière rigueur. En vain Peucer protesta de son innocence. On lui fit entendre que l'aveu de ses fautes pouvait seul en mériter le pardon; et il consentit enfin à signer une déclaration qui lui fut dictée par ses juges eux-mêmes. Cet acte, qui lui avait été arraché par ses ennemis, devint entre leurs mains une arme terrible. On l'avait obligé de se reconnaître le chef d'un complot tendant à faire prévaloir dans la Saxe les principes du calvinisme; on voulut le contraindre à nommer ses complices: envain protesta-t-il qu'il n'en avait pas; le malheureux Peucer, au lieu de la liberté qu'on lui avait promise, fut ren-

fermé dans une tour, et traité comme un criminel d'état. Son courage l'en pêcha de se livrer au désespoir: finit même par s'habituer à sa prison; et, comme il était privé de papier et d'encre, il prit une Bible, qu'il faisait son unique lecture, et écrivait ses pensées sur les marges avec une paille trempée dans une liqueur où avait fait dissoudre des croûtes de pain brûlées. L'empereur et le landgrav de Hesse sollicitèrent inutilement la grâce de Peucer. Ce ne fut qu'au bout de onze années qu'il recouvra sa liberté, à la prière du prince d'Anhalt, beau-père de l'électeur de Saxe. Il sortit de prison, le 8 février 1586, après avoir juré solennellement qu'il ne se permettrait jamais aucune plainte sur la manière dont on en avait agi avec lui. Il apprit alors que sa femme était morte de chagrin, et que ses biens avaient été dissipés pendant sa longue détention. Il se retira à Zerbst, dans les états du prince d'Anhalt, et épousa, en 1587, une riche veuve, qui voulut faire partager sa fortune à un homme qu'elle estimait. Peucer mourut à Dessau, le 25 septembre 1602, à l'âge de soixante-dix-huit ans, regretté pour la douceur de ses mœurs et pour sa probité. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages, presque tous oubliés aujourd'hui, dont on trouvera la liste dans le tome iv des *Eloges des hommes illustres* de Teissier, et dans le tome xxv des *Mémoires* de Nicéron. C'est Peucer qui fut l'éditeur des *Oeuvres* de Mélanchthon, son beau-père, qu'il publia à Wittemberg, en 1562, avec des Préfaces à la tête de chaque volume. Il ajouta aussi à sa *Chronique*, connue sous le nom de Carion, un quatrième et un cinquième livre, qui contiennent l'histoire universelle depuis Charlemagne jusqu'à la mort

de Maximilien I^{er}. (F. CARION, et MELANCHTHON, xxviii, 183, en note). Parmi les productions de Peucer, on se contentera de citer : I. *Elementa doctrinae de circulis celestibus et primo motu*, Wittenberg, 1551, in-8°. Cet ouvrage, qui eut beaucoup de vogue dans le temps, est rédigé d'après les principes de Copernic. II. *Commentarius de præcipuis divinationum generibus, in quo à prophetiis divinæ auctoritate traditis et physicis prædictionibus separantur diabolicae fraudes et superstitiosæ observationes*, ibid., 1553, in-8°. Le P. Nicéron en indique sept éditions de différents formats. Ce Traité a été traduit en français, par S. Goulart, Senlisien, sous ce titre : *Les Devins, ou Commentaire des principales sortes de divination*, Lyon, 1584, in-4°. ; rare. L'auteur, malgré ses distinctions, ne peut manquer aujourd'hui d'être taxé de crédulité. III. *De dimensione terræ et geometricè numerandis locorum particularium intervallis*, etc., ibid., 1554, in-8°. IV. *Propositiones de origine et causis succini prussiaci*, ibid., 1555, in-8°. V. *De Henrici IV regis christianissimi periculis, et notata quædam ad Sfondrati pontificis romani litteras monitoriales*, Francfort, 1591, in-8°. VI. *Historia carcerum et liberationis divinæ Caspar. Peuceri*, Zurich, 1605, in-8°. Cet ouvrage rare et curieux a été publié par Christ. Pezel : outre l'histoire de la captivité de Peucer, racontée par lui-même, on y trouve son portrait, sous le titre d'*Aulicus*, son testament, sa profession de foi, et diverses pièces qu'il avait composées dans sa prison. Voy. la *Vie de Peucer*, par J.-C. Lœpold, en allemand, Bontzen, 1745, in-4°. W-s.

PEURBACH (GEORGE), astronome, en latin *Purbachius*, est ainsi nommé d'une petite ville d'Autriche (1), où il était né, en 1423. On sait que les écrivains de ce temps se désignaient eux-mêmes par leurs noms de baptême, auxquels ils joignaient ordinairement ceux des lieux qui les avaient vus naître. Ainsi George de Peurbach avait eu de même pour disciple le célèbre Jean de Mont-Royal (ou de Königsberg), plus souvent désigné sous le nom de *Regiomontanus* (Voy. MULLER). Nous savons que Jean, très-jeune encore, et desirant être initié aux mystères de l'astronomie, avait entrepris un assez long voyage, auquel l'avait décidé la grande réputation du professeur George. L'imprimerie n'était pas encore inventée, ou du moins elle n'avait encore multiplié aucun ouvrage de mathématiques. Le manuscrit grec de Ptolémée n'avait pas jusqu'alors pénétré en Europe. Peurbach, d'ailleurs, n'a jamais su un mot de grec ; et son disciple Jean ne l'apprit que plus tard en Italie. On n'avait, pour étudier l'astronomie, que deux traductions latines assez inexactes, et souvent intelligibles, de Ptolémée, une mauvaise traduction latine d'Albatagnius, une d'Alfragan, et le livre de Sacrobosco. Ce dernier ouvrage ne contenait que les notions les plus élémentaires sur les cercles de la sphère, les phénomènes du mouvement diurne, et quelques mots sur les éclipses. Les manuscrits étaient rares ; et ceux qui pouvaient se les procurer étaient bientôt rebutés par les difficultés réelles qu'ils rencontraient à chaque pas dans Ptolémée, et plus encore

(1) La petite ville de Peurbach ou Purbach se situe à 9 lieues à l'ouest de Linz.

par la prolixité de ses calculs interminables. Ainsi l'on doit peu s'étonner de la réputation que pouvaient s'acquérir ceux qui, par un travail opiniâtre, avaient su vaincre ces obstacles, ni de l'empressement qu'on avait à les rechercher pour tirer de leurs leçons quelques explications incomplètes. Tel fut le mérite et le bonheur de Peurbach. Il avait lu toutes les traductions existantes; et, les débarrassant des démonstrations géométriques et des calculs ennuyeux, il s'attacha au fond de la doctrine, qu'il expliquait, non à ceux qui avaient l'envie de devenir astronomes, mais à ceux qui se contentaient de comprendre à-peu-près le mécanisme des phénomènes, et l'arrangement des corps célestes. La partie la plus difficile était la théorie des planètes. Sacrobosco n'en avait rien dit. Peurbach en fit le sujet d'un livre qui fut imprimé pour la première fois, en 1488, vingt-sept ans après sa mort, sous le titre de *Theoricæ planetarum*, Venise, in-4^o, à la suite de la sphère de Sacrobosco; réimprimé successivement et avec divers commentaires, en 1490, 91, 95, 1514, 1515, 1516, 1525, 1542, 43, 51, 55, 56, 69, 73, 80, 81, 91, 95, 96, 1601 et 1604. Tant de commentaires et d'éditions différentes ne prouvent que deux choses : que le livre n'était pas ce qu'il devait être, et que cependant il servait de texte à tous les professeurs de ce siècle. Il n'a réellement qu'une chose qui le distingue. Ptolémée n'avait pas osé s'expliquer sur la question des cieux solides d'Aristote. Peurbach est plus hardi; il enferme le soleil, la lune, et chacune des planètes, entre deux murs solides, qui ne laissent à l'astre que la place nécessaire pour qu'il puisse

passer. Ces enceintes ne changent rien à la théorie mathématique qui finit toujours par ne calculer que des lignes. Mais Peurbach se débarrasse de tous les calculs; c'est uniquement pour soulager l'imagination et suppléer aux causes physiques qu'il a établi et représenté aux yeux toutes ces enceintes. Mais ces murs solides ont plus d'un inconvénient et c'est ce qui les a fait abandonner par Tycho. Ils expliquent les grandes irrégularités aperçues et calculées par Hipparque et Ptolémée mais ils s'opposeraient aux inégalités beaucoup moindres que produisent les attractions mutuelles, et que les observations décèlent aujourd'hui enfin, ils s'opposeraient au passage des comètes. D'ailleurs ces murs transparents devraient être dépourvus de toute densité, sans quoi la lumière ne saurait les traverser sans des réfractions qui compliqueraient singulièrement les phénomènes. Ce serait aujourd'hui temps perdu que de lire les *Théoriques* de Peurbach : on espérerait tirer plus de fruit de l'ouvrage suivant, commencé par le même auteur, et fini par son élève *Johannis de Montereio et Georgii Purbachii Epitome in Cl. Ptolema magnam Constructionem*. Bessarion qui apporta, le premier en Europe le texte de Ptolémée et celui de son commentateur Théon, était, avec grande raison, fort mécontent de traductions latines : il avait lui-même commencé une nouvelle version; mais distrait par ses missions politiques, il s'était adressé à Peurbach, pour donner du moins un extrait plus fidèle et plus intelligible. Peurbach n'en put composer que les premiers livres; il fut enlevé par une mort prématurée, le 8 avril 1461 : en mourant il chargea son

Muller de revolt et de con-
 ouvrage, qui parut pour la
 fois, en 1596 à Venise,
 1543 à Bâle, et à Nurem-
 1550. Ses autres ouvrages
Tabulæ eclipsium magistri
Purbachii, Vienne, 1514,
 1557. II. *Purbachius*
us, Nuremberg, 1541. Peur-
 nit tiré d'Arzachel un Traité
 nstruction de la table des si-
 enseigne à les calculer pour
 minutes du quart-de-cer-
 qu'il les donne dans sa ta-
 . *Libellus G. Purbachii de*
o geometrico, Nuremberg,
 1540. Ce carré géométrique
 ore une chose utile pour ce
 il était composé de deux
 isocèles et rectangles, dont
 étaient divisés en 1200 par-
 es. Sur la base étaient mar-
 s ombres ou les tangentes
 inces au zénith, depuis 0 jus-
 90°, l'un des côtés perpendi-
 servant de gnomon. L'autre
 rpendiculaire mesurait les
 ou les tangentes pour les
 e hauteur, depuis 0 jusqu'à
 côté horizontal supérieur
 à son tour de gnomon. On
 isi un nombre de 2400 tan-
 pour le quart-de-cercle. A ce
 uteur joignit une Table qui,
 que longueur d'ombre, don-
 gle de hauteur ou celui de dis-
 a zénith. Mais il n'avait en
 la gnomonique, à l'exem-
 Plategnius, auquel il avai-
 é cette idée : il ne vit pas
 e Table pouvait être singuliè-
 utile pour les calculs trigono-
 es. Son disciple Muller, qui,
 les idées et les règles d'Al-
 is, composa depuis sa *Table*
 , eut la même maladresse ;
 le des tangentes, qui, depuis

près de cinq cents ans, était employé
 avec succès par les Arabes, ne fut
 naturalisée en Europe, que cent ans
 plus tard encore, c'est-à-dire en
 1596, par l'ouvrage de Rheticus. On
 dit que Peurbach fit exécuter plu-
 sieurs instruments astronomiques,
 dont la forme et les usages nous sont
 également inconnus. D—L—X.

PEUTEMAN (PEURMAN), peintre
 denature morte, naquit à Rotterdam,
 en 1650. Il excella dans le genre de
 peinture qu'il avait adopté, et qui
 lui coûta la vie. Chargé de peindre
 un *Tableau allégorique de la puis-
 sance de la mort*, il voulut repré-
 senter des crânes et des os humains,
 ornés de pierres précieuses, et pla-
 cés au milieu d'instruments de mu-
 sique. Par ces emblèmes, il prétendait
 désigner la vanité des plaisirs du
 monde et l'incertitude de leur pos-
 session. Afin de mieux imiter la vé-
 rité de la nature, il s'était renfermé
 dans le cabinet d'anatomie d'un mé-
 decin de ses amis, où se trouvait une
 collection de squelettes pendus à des
 fils de fer, et une quantité de crânes
 et d'os, placés le long du mur. Il se mit
 à dessiner ces divers objets. En tra-
 vaillant ainsi, soit fatigué, soit ex-
 cès de travail, le sommeil le surprit.
 Tandis qu'il dormait, arriva le trem-
 blement de terre du 18 septembre
 1692. Réveillé en sursaut par cette
 commotion, Peuteman vit tous ces
 squelettes s'agiter dans toutes les di-
 rections, les têtes de morts et les os
 rouler autour de lui : ignorant la cause
 de ce mouvement, son imagina-
 tion effrayée voit dans ce spectacle
 un signe du courroux céleste ; il se
 précipite vers la fenêtre, et tombe
 dans la cour, à demi-mort. En vain
 ses amis s'efforcent de le rassurer,
 en lui faisant connaître le cause de
 cet événement : son esprit était frap-

pé; il mourut, quelque temps après, des suites de sa frayeur, âgé de quarante-deux ans. P—s.

PEUTINGER (CONRAD), le premier savant de l'Allemagne qui se soit occupé de recueillir des antiquités, naquit, en 1465, à Augsbourg, d'une famille patricienne. Après avoir terminé ses premières études, il visita l'Italie pour acquérir de nouvelles connaissances. On apprend, par quelques notes écrites de sa main, qu'en 1486 il étudiait le droit à Padoue, et qu'il suivit quelque temps, à Rome, les leçons de Pomponius Lætus, célèbre humaniste (V. POMPONIUS LÆTUS). Il fut reçu docteur en droit civil et canonique, avant de quitter l'Italie, et revint dans sa ville natale, où il ne tarda pas à se faire remarquer par sa capacité, et surtout par un esprit de critique, très-rare à une époque qui touchait de si près aux siècles d'ignorance (1). Quoique distrait continuellement par les détails de la place de secrétaire du sénat d'Augsbourg, à laquelle il fut nommé en 1493, et quoique obligé d'assister à presque toutes les diètes, qui ne furent jamais si fréquentes, il trouva le loisir de cultiver les lettres. Il s'appliqua principalement à rechercher les inscriptions et les antiquités; rassembla une collection précieuse d'ouvrages imprimés ou manuscrits, dont il laissa la libre disposition au public; et il eut la principale part à l'établissement d'une société destinée à diriger l'impression des meilleurs auteurs latins et allemands. Au milieu d'occupations si

variées, Peutinger apprit le qu'on n'enseignait point encore les écoles d'Allemagne; et qu'eût plus de quarante ans quand mit à étudier cette langue, il y fit des progrès très-rapides (2). L'empereur Maximilien, dont il jouissait, le fit plusieurs fois près de l'empereur Maximilien, pour soutenir les intérêts de la ville d'Augsbourg. Mérité de son érudition, ce prince nomma l'un de ses conseillers; par une modestie bien remarquable, et se contenta, comme paravant, de celui de docteur en droit. Après la mort de Maximilien, il fut envoyé à Bruges, en 1521, pour féliciter Charles-Quint sur son avènement à l'empire. Il assista à la diète de Worms, obtint la confirmation des anciens statuts d'Augsbourg, et fit aux privilèges de cette ville battre monnaie. Il retourna vers Charles-Quint pour le presser à l'exécution du décret de la diète d'Augsbourg, qui jetait l'inquiétude parmi les protestants; mais ce fut le dernier service qu'il rendit à son pays. Il se démit de son emploi, et goûta quelques-uns des charmes d'un repos acquise par une vie si laborieuse. L'âge épuisa ses facultés; et il avait cessé, longtemps, de pouvoir continuer ses travaux, quand il mourut à Augsbourg, le 28 décembre 1547, âgé de quatre-vingt-deux ans. Peutinger avait eu de son mariage avec Marguerite Velser, femme d'un grand mérite, une postérité nombreuse qui a subsisté avec honneur.

(1) On conservait dans une des églises d'Augsbourg, un tombeau regardé comme celui d'un saint. Peutinger fit connaître l'erreur dans laquelle on était, en démontrant que ce monument était antérieur à l'établissement du christianisme.

(2) C'est une chose digne de remarque que plusieurs hellénistes distingués, tels que Peutinger, La Moignon, etc., avaient, comme Caton, appris le grec dans un âge avancé.

14. Il a publié des éditions *rinus*, poème de Gunthier, -fol.; de l'*Histoire des Lom-* par Paul Diacre, et de celle is, par Jornandès, 1515, in- la *Chronique* de Conrad de au, abbé d'Ursperg, 1515, et enfin des *Emblèmes* d'Al- 31, in-8°. (3) On a, en outre, l. *Romanæ vetustatis frag-* et *Augustæ Vindelicorum et exesi reperta*, Augsbourg, n-fol. C'est la première édi- des plus anciens livres d'an- que l'on connaisse (Voyez le *du libraire*, par M. Brunet). rage a été réimprimé sous ce *scriptiones vetustæ roma-* *orum fragmenta in Augustæ* *corum*, etc., Maïence, 1520,

Cette édition ne contient, la première, que vingt-deux ions; mais elle est augmentée eurs remarques intéressantes. elser en a publié une troisiè- us ample (V. VELSER). II. *es convivales, in quibus mul-* *mirandis Germaniæ anti-* *bis referuntur*, Strasbourg, même format. Ce Recueil, faut pas confondre avec ce- ean Gast, qui porte le même i), a été inséré par Schard,

e édition des *Emblèmes* d'Alciat, n'est pas e, comme Nicéron l'affirme d'après Lot- . avait donné une édition de ses *Emblèmes* en 1522, in-4°, devenue fort rare parce apprit lui-même les exemplaires (Voy. *tiens* de Dav. Clément, au mot ALCIAT). Gast, né à Brinsach, mort en 1553, pasteur ait instruit dans les langues orientales, et n grand nombre d'ouvrages dont on trou- te dans la *Bibliothèque de Genève*. Le seul barche aujourd'hui, est un recueil de pro- de, qu'il a intitulé pour cette raison *Jor-* *moniales*. Cet écrit eut dans le temps un succès. La première partie avait déjà été e quatre fois, en 1549. Cette même année, donna une cinquième édition, augmen- seconde partie. Le livre a été réimpri- me, 1554, 1561, 1566, in-8°, augmenté même partie. Les éditions complètes sont recherches des curieux.

dans le tome 1^{er}. des *Scriptor. ger-* *manici*, et depuis, dans plusieurs col- lections relatives à l'histoire de l'Al- lemagne. G. G. Zapf en a donné une nouvelle édition, augmentée de qua- torze Lettres inédites, avec leurs ré- ponses, Augsbourg, 1781, in-8°.

III. *Oratio pro civitate Augustæ Vindelicorum, imperatori Carolo Brugis pronuntiata*, Anvers, 1519, in-4°. IV. *Epistola ad D. Carvasa-* *lum, cardinal. titulo S. Crucis*, ibid., 1521, in-4°. Cette longue Lettre of- fre un grand nombre d'exemples du respect des empereurs d'Allemagne pour le Saint-Siège. V. *De inclina-* *tione Romani imperii, et exterarum* *gentium, præcipuè Germanorum,* *commigrationibus epitome*. Cet opus- cule a été inséré, par Beatus Rhena- nus, dans l'édition qu'il a publiée de l'histoire de Procope : *De rebus Go-* *thorum*, Bâle, 1531. Tous les ou- vrages de Peutinger sont d'une ex- cessive rareté; Lotter en promettait un Recueil, augmenté de plusieurs *Opuscles* inédits : mais la mort prématurée de ce savant philologue a privé les curieux du fruit de ses recherches. En terminant cet arti- cle, on ne peut pas se dispenser de parler de la Carte connue sous le nom de Peutinger (*Tabula Peutin-* *geriana*), à laquelle il doit la plus grande partie de sa célébrité, bien qu'il n'ait eu aucune part à sa publi- cation. Ce précieux monument géo- graphique, exécuté suivant Scheyb, à Constantinople, en 393, par l'ordre de l'empereur Théodose, ou, suivant des critiques plus récents, en 435, fut découvert par Conrad Celtes, dans une ancienne bibliothèque, à Spise, vers la fin du x^v. siècle. Celtes légua cette Carte à Peutinger, qui jugea que c'était celle de l'*Itinéraire* d'An- toin, et se proposa d'en faire jouir

les amateurs de l'antiquité ; mais il n'eut pas le loisir de terminer son travail. Quarante ans après la mort de Peutinger, Marc Velser retrouva, dans sa bibliothèque, quelques fragments de cette Carte, et les mit au jour avec des explications (*V. VELSER*). Plus heureux dans une nouvelle recherche, Velser rencontra enfin l'original qui avait appartenu à Peutinger, et que l'on croyait perdu. Il en fit faire une copie sur une échelle réduite de plus de moitié, qu'il s'empressa d'adresser au fameux Ortell. Ce savant géographe, alors malade, la remit à Balth. Moretus, célèbre imprimeur, son ami ; et ce fut par ses soins qu'elle parut enfin, en 1598. Cette Carte, qui fait partie de plusieurs Atlas, a été en outre reproduite dans le *Ptolémée* de Bertius, dans les *Œuvres* de Velser, dans l'*Orbis delineatio* de Horn, dans l'*Histoire des grands chemins de l'empire romain*, par Bergier, etc. L'original, resté dans la bibliothèque de Peutinger, fut acheté, en 1714, par un libraire, et passa entre les mains du prince Eugène, qui en fit présent à la bibliothèque de Vienne. C'est d'après ce monument authentique que Scheyb l'a publiée de nouveau, en 1753, in - fol., avec une exactitude rigoureuse ; et un nouvel éditeur (J. D. Podocatharus Christianopolus) l'a reproduite, avec un long Mémoire de sa composition, à Iesi, 1809, in - fol. Ce n'est que depuis cette publication qu'on peut se flatter de connaître réellement un des morceaux les plus précieux de l'ancienne géographie (5). Peutinger a

trouvé, dans J. G. Lotter (6), un historien qui n'a rien négligé pour perpétuer le souvenir des immenses services qu'il a rendus aux lettres (*V. LOTTER*, XXV, 84) ; et l'ouvrage de ce dernier a reparu avec de grandes augmentations, et enrichi de cinquante - une Lettres inédites de Peutinger et de ses amis, par les soins de F. A. Veith, Augsburg, 1783, in-8°. de 239 pag. On a publié une médaille frappée en l'honneur de ce savant (*Voy. le Museum Mazuchellianum*, 1, pl. 56). W. A. PEYRAT (Du). *V. DUPEYRAT*. PEYRE (MARIE-JOSEPH), architecte du roi, né à Paris en 1730, n'avait que 21 ans, lorsque l'académie adjugea le premier prix à un programme d'une *fontaine publique* qu'il avait présenté au concours. Dès cette époque, il se faisait remarquer par un caractère d'architecture ferme et raisonné, qui annonçait un retour aux véritables principes de l'art. Le séjour de l'Italie, et l'étude des monuments de l'antiquité l'affermirent encore dans cette nouvelle route, sans que toutefois il marchât en servile imitateur. En 1765, il publia, sous le titre d'*Œuvres d'Architecture*, un volume in fol. de *Projets* qu'il avait dessinés. Rome et que lui avait inspirés l'étude des ruines des édifices antiques qu

et la *Dissertation* de Marmont, insérée dans le 3^e cahier des *Annales des voyages*. Ce dernier prouve que le moine qui a écrit et peint le manuscrit déposé à la bibliothèque de Vienne, n'en a été que le copiste. Il en fait remonter l'origine au règne de Byzantine Sévère, entre l'an 202 et l'an 211 de notre ère. Un autre critique (Sch. Gunther) a prétendu établir que le véritable auteur de cette carte est un moine, nommé Werner, qui vivait vers l'an 1174 (*Westerrieder, Beyträge zur waterlandische Historie*, tom. IX, Munich, 1813, in-8°, et *Journ. nat. général de littérature étrangère*, 1813, p. 297).

(6) Les ouvrages de Lotter étant peu connus en France, il est bon d'avertir qu'on en trouve l'analyse dans les *Mémoires de Nicéron*, XIII et XX, et dans le *Dictionnaire de Champolléon*.

(5) Voyez, sur la Table de Peutinger, le *Mémoire* de Buache, lu à l'académie des sciences, 1761, H., p. 11 ; les *Observations* de l'abbé Casimir Ilseffelin, luca, en 1783, à l'académie de Manheim (*Acta acad. Theod. Palat.*, tom. V, H., p. 105-126) ;

renferme cette cité. Il composa une *Dissertation sur la distribution des anciens comparée à celle des modernes, et sur la manière d'employer les colonnes*. Ce petit ouvrage est remarquable par le goût qui l'a dicté et par les excellents préceptes que l'auteur y donne. Il est à regretter que cet artiste n'ait pas eu de plus fréquentes occasions d'appliquer sa théorie à de grands édifices. C'est lui qui, de concert avec Wailly, a élevé le *Nouveau Théâtre-Français*, connu aujourd'hui sous le nom d'*Odéon*. Malgré les deux incendies que ce théâtre a éprouvés et les changements que les distributions intérieures ont subies, la masse des bâtimens que les flammes ont respectés, offre un ensemble imposant, quoiqu'un peu sévère peut-être pour sa destination, et en fait, dans ce genre, un de plus beaux édifices de Paris. Peyre avait été reçu, en 1767, membre de l'académie d'architecture; et il avait épousé en 1761, la fille de Moreau, architecte du Roi. Il mourut à Choisy-le-Roi, le 11 août 1785. A ses *Œuvres*, publiées en 1775, on joint un supplément qui a paru avec une 3^e. édition. P—s.

PEYRÈRE (ISAAC DE LA), si connu par son système du *Préadamisme*, était né en 1594, à Bordeaux, d'une famille noble, qui avait embrassé le calvinisme. Il entra fort jeune dans la maison du prince de Condé, dont il éprouva toujours depuis la bienveillance. Il avait de l'esprit; il possédait assez bien les anciens auteurs, particulièrement les poètes latins, et recherchait de préférence la société des hommes instruits: on sait qu'il comptait au nombre de ses amis Chapelain, Naudé, La Mothe-le-Vayer, Gassendi. Il accompagna, en 1644,

M. de la Thuillerie, envoyé ambassadeur à Copenhague, et profita de son séjour en Danemark pour rassembler beaucoup de particularités curieuses sur les pays septentrionaux, alors peu connus. Il fit, à son retour, un voyage en Espagne pour le service du prince de Condé, et il le suivit dans sa retraite aux Pays-Bas. Un jour qu'il feuilletait les *Épîtres* de saint Paul, étant tombé par hasard sur le chap. v de l'Épître aux Romains, il crut y apercevoir la preuve qu'il avait existé des hommes avant Adam: il fit part de cette remarque à quelques-uns de ses amis, et s'engagea, par plaisanterie, à détruire toutes les objections qu'ils pourraient lui présenter contre ce système. Mais ce qui n'avait été dans le principe qu'un jeu d'esprit, acquit bientôt, aux yeux de La Peyrère, le caractère de l'évidence; et il publia ses *Præadamitæ*, ouvrage qui souleva contre lui une foule d'adversaires, même parmi les Protestants. Il n'avait sans doute pas prévu toutes les conséquences de son système; et d'ailleurs, n'ayant pas avoué son écrit, il n'imaginait pas qu'on pût l'inquiéter à ce sujet: il était fort tranquille à Bruxelles lorsqu'il fut arrêté, au mois de février 1656, par l'ordre du grand-vicaire de l'archevêque de Malines, et jeté dans une prison où il resta quelques mois. Il en sortit enfin par le crédit du prince de Condé, après avoir promis de rétracter son livre et d'abjurer le calvinisme. En conséquence il se rendit à Rome, où il fut accueilli avec bienveillance par le pape Alexandre III, qui lui donna un ecclésiastique pour l'aider à dresser sa rétractation. Le souverain pontife chercha ensuite à le fixer près de lui, par l'offre de quelque

bénéfices ; mais La Peyrère préféra rejoindre le prince de Condé dans les Pays-Bas. Il ne rentra en France qu'à sa suite, en 1659, et fut nommé son bibliothécaire. Les appointements attachés à cet emploi étaient si médiocres, qu'il fut obligé de solliciter du prince la permission de se retirer au séminaire de Notre-Dame des-Vertus près de Paris. Il y passa les dernières années de sa vie, et mourut le 30 janvier 1676, à l'âge de quatre-vingt-deux ans. Le registre de la paroisse d'Aubervilliers où il fut inhumé, porte qu'il avait reçu les sacrements, dans sa dernière maladie, et fait tous les actes d'un bon chrétien. On a cependant voulu jeter des doutes sur la sincérité de sa conversion ; et on lui a fait une épitaphe satirique, dans laquelle on le représente comme un homme fort indifférent en matière de religion : mais une preuve évidente que La Peyrère était rentré de bonne-foi dans le sein de l'église catholique, c'est qu'il chercha et parvint à y ramener le comte de La Suze, élevé comme lui dans le calvinisme. On conviendra cependant qu'il est possible que La Peyrère soit resté infatué du *préadamisme* ; il est très-difficile de renoncer entièrement aux idées adoptées par conviction : mais du moins il ne tenta point de faire prévaloir son système ; il se contentait de dire quelquefois, dans l'intimité, qu'on le soutiendrait par les saintes Écritures, assertion peu dangereuse, quand on sait qu'elles ne sont pas les seules règles de la foi. La Peyrère était d'un caractère doux et simple ; et ses bizarreries furent bien moins l'effet de la corruption de son cœur que du tour singulier de son esprit. On a de lui : I. *Relation de l'Islande*, Paris, 1663, in-8°.

fig. 11. *Relation du Groenland*, Paris, 1647, in-8° ; elle est ornée d'une carte, tirée de la bibliothèque du cardinal Mazarin, et d'une grande planche représentant le costume des Groenlandais des deux sexes, les bateaux dont ils se servent pour aller à la pêche du narval, poisson alors presque inconnu même aux naturalistes. Ces deux relations sont adressées à La Mothe-le-Vayer, et offrent des particularités intéressantes. La dernière a reparu in-8°, Paris, 1651, et dans le tome I^{er}. du recueil des voyages au nord ; elle a été traduite en allemand par Henri Sivers, Hambourg, 1674, in-4°. III. *La Bataille de Lens* (donnée le 20 août 1648), Paris, 1649, in-fol. IV. *Du rappel des Juifs*, 1643, in-8° de 375 pages. Cet ouvrage est si rare, que Freytag, après l'avoir longtemps cherché en vain, a cru qu'il n'avait jamais été imprimé (*Analect. litt.* p. 671). La Peyrère y établit que les Juifs étant les enfants de Dieu par adoption, seront un jour rappelés dans leur héritage spirituel et temporel ; que Dieu leur suscitera un chef plus juste et plus puissant que tous ceux qu'ils ont eus, qu'il croira être le roi de France, par la raison qu'il réunit les deux qualités de roi très-chrétien, et de fils aîné de l'Église ; et qu'ayant la vertu de guérir les écrouelles qui affligent les Juifs et leurs corps, il aura aussi la faculté de guérir les maladies de leurs âmes ; il s'attache ensuite à démontrer que la France étant une terre de franchise, il est probable que les Juifs s'y réuniront pour embrasser le christianisme, avant de retourner dans le pays de Chanaan ; et il termine par indiquer les moyens qu'il juge le plus propres à hâter leur conversion ainsi que la réunion de tous les peu

ples à la communion chrétienne. V. *Præadamitæ sive exercitatio super versibus 12, 13, 14 capituli V, epistolæ Pauli ad Romanos, quibus inducuntur primi homines ante Adam conditi. Systema theologicum præadamitarum hypothese*, 1655, in-4°, 1656, in-12; l'édition en petit format doit renfermer une troisième partie intitulée : *Animadversiones in librum præadamitarum, auctore Eusebio romano*, qui est une réfutation de l'ouvrage par Phil. Le Prieur. La Peyrère soutient dans cet ouvrage que Moïse a rapporté l'origine de la nation juive, et non celle de l'espèce humaine, et que la terre était habitée long-temps avant Adam, qui n'est que le père des Israélites : ce livre fut condamné au feu par arrêt du parlement de Paris. Un grand nombre d'écrivains s'empressèrent de le réfuter : Bayle en a donné la liste dans son *Dictionnaire*, remarque B; et Nicéron en a cité douze dans ses *Mémoires*. VI. *Lettre contenant les raisons qui l'ont obligé d'abjurer le calvinisme et son livre des Præadamites*, Paris, 1658, in-8°. : elle avait d'abord paru en latin, Rome, 1657; Francfort, 1658, in-4°; et il a reproduit encore la traduction française, sous le titre d'*Apologie*, Paris, 1663, in-12. VII. *Lettres écrites au comte de La Suze pour l'obliger par raison à se faire catholique*, Paris, 1661; *Suite*, ibid. 1662, 2 vol. in-12. On attribue à La Peyrère des *Notes* sur la Bible traduite en français par l'abbé de Marolles : l'impression en fut arrêtée par ordre supérieur; mais on conserve à la bibliothèque du roi les premiers feuillets jusqu'au chap. 23 du *Lévitique* (Voy. la *Biblioth. sacra* du P. Lelong, tom. 1, p. 331). On peut consulter, sur La Peyrère,

les *Mémoires* de Nicéron, tomes XI et XX. W—s.

PEYRÈRE (ABRAHAM DE LA), avocat fameux au parlement de Bordeaux, était frère du précédent, et mourut en 1704. Il est surtout connu par les *Décisions sommaires du Palais*, ouvrage qui a eu un grand nombre d'éditions, et qui était dans une espèce de vénération au parlement de Bordeaux. C'est un recueil dans lequel l'auteur a réuni, d'une manière extrêmement concise, les décisions du palais sur des matières de jurisprudence rangées par ordre alphabétique; mais il perd souvent son objet de vue; il confond quelquefois les dispositions de la coutume de Bordeaux, avec la loi romaine qui était le droit commun du ressort du parlement de Bordeaux; il tombe dans beaucoup de contradictions, et il mêle, sans choix et sans discernement, les auteurs du droit civil et ceux des pays coutumiers. Ce recueil a été successivement augmenté dans diverses éditions. La troisième renferme plusieurs savantes remarques de quelques avocats de Bordeaux, entre autres de Dudon, chargé, de la part du chancelier Pontchartrain, d'examiner cet ouvrage. La sixième publiée en 1749, forme 2 vol. in-folio: outre divers arrêts notables omis dans les précédentes on y a ajouté une table très-ample de mots et de matières. D—x—s.

PEYRILHE (BERNARD), médecin, naquit à Perpignan, en 1735 de parents peu aisés, qui lui donnèrent cependant une éducation soignée. Destiné de bonne heure à la chirurgie, il étudia cet art à Toulouse, et s'y distingua de manière à être admis à l'académie des sciences de cette ville: mais Toulouse n'offrait pas un carrière assez vaste à son ambition

Il vint à Paris, suivit les cours de Ruffel, Hévin et Bras-d'or, et fut aggrégé au collège et à l'ancienne académie de chirurgie, en 1769. Il se fit distinguer dans ce corps par une vaste érudition et un goût marqué pour la littérature médicale ancienne. Il publia, peu d'années après, avec Dujardin, les deux premiers volumes de l'*Histoire de la chirurgie*, 1774-80, 3 vol. in-4°. Le troisième volume, qu'il a composé seul, est resté inédit. Cet ouvrage, recommandable par le choix et le nombre des faits qu'il contient, lui mérita d'être nommé membre correspondant de la société royale de Montpellier et de plusieurs autres corps savants. L'académie de Dijon avait proposé un prix sur le cancer : Peyrilhe eut la gloire de le partager avec un autre concurrent. Son *Mémoire sur le cancer*, en latin, 1774 in-12; a été longtemps l'ouvrage le plus estimé sur cette maladie. L'auteur, doué d'un esprit ardent, d'une imagination féconde, se livrait peu aux opérations de chirurgie. Il s'occupait bien plus de la botanique, de la médecine en général, des lois qui régissent notre organisation : il aimait surtout à se rendre compte de la manière d'agir des médicaments sur notre économie; connaissance bien importante sans doute, mais qui n'est que trop souvent la pierre d'achoppement contre laquelle viennent se briser tous les chocs de l'imagination la plus inventive. Rapportant entièrement l'action des médicaments au *strictum* et au *laxum* de Thémison, Peyrilhe se persuada que le mercure, dans le traitement des maladies siphilitiques, devait nécessairement agir de l'une ou de l'autre manière, et qu'il pouvait être avantageusement sup-
pléé dans le traitement de ces mala-

dies : il crut même que l'alkali volatil lui était supérieur dans bien des cas, et il proposa, dans un ouvrage, de l'y substituer (1). Le succès n'a pas entièrement rempli les espérances qu'il avait données : cependant ses essais ont été fructueux pour les progrès de l'art; et ils ne doivent pas être négligés. Les opinions de Peyrilhe sur l'action des médicaments lui firent concevoir la possibilité de remplacer par des substances indigènes ceux qu'on se procurait avec peine et à grands frais de l'étranger. Les recherches qu'il a faites à ce sujet, et que continuent en ce moment MM. Bodard et Loiseleur Des Longchamps, lui assureront toujours une place distinguée parmi les bienfaiteurs de l'humanité. Nommé, en 1794, lors de la formation de l'école de santé, actuellement faculté de médecine, professeur de matière médicale à cette école, Peyrilhe dicta aux élèves des cahiers qu'il publia lui-même en 1800, sous le titre de *Tableau d'histoire naturelle des médicaments*, un vol. in-8°. M. Lullier-Winslou en a donné une nouvelle édition, en 2 vol. in-8°, avec des notes. On n'aurait qu'une faible idée de ses leçons si on ne les jugeait que d'après cet ouvrage : il n'en était nullement le précis; c'en était bien plutôt, comme il le disait lui-même le canevas, lequel servait de texte à des commentaires, à des explications souvent ingénieuses, et qui étaient toujours entendues avec plaisir par ses nombreux auditeurs. Avec une réputation très-étendue, Peyrilhe voyait cependant peu de malades aussi, il faut l'avouer, ses idées sur l'essence des maladies, sur la ma-

(1) *Essai sur l'alkali volatil et sur son emploi dans le traitement des maladies vénériennes*, 1 vol. in-8°.

nière d'agir des médicaments, étaient trop absolues, et n'avaient pas été assez soumises au creuset de l'expérience. On est loin à cet égard d'avoir des connaissances aussi positives que celles qu'il croyait posséder, et communiquer à ses élèves. Dans les dernières années de sa vie, il allait, à la fin de ses cours, respirer l'air natal, à Perpignan, au sein de sa famille : il y mourut, dans son dernier voyage, en 1804. Outre les ouvrages déjà mentionnés, Peyrilhe a laissé un grand nombre de manuscrits inédits, dont Sue a donné l'énumération. N—n.

PEYRON (JEAN - FRANÇOIS-PIERRE), peintre, naquit à Aix, en Provence, le 15 nov. 1744. Quoique sa famille ne jouit que d'une fortune médiocre, rien ne fut négligé pour son éducation. Ses parents le destinaient à une place administrative que son père remplit pendant longtemps : la nature plus puissante en fit un artiste. Il eut d'abord pour maître un peintre natif d'Aix, nommé Arnulphi, domicilié dans cette même ville, et assez bon élève de Benedetto Lutti. Arrivé à Paris, en 1767, il entra dans l'atelier de Lagrenée l'ainé, et fut dirigé plus particulièrement encore par les conseils de Dandré Bardon, son compatriote, homme instruit, de qui le pinceau ne manquait pas d'énergie, et qui, s'il n'offre pas toujours dans ses tableaux des exemples bons à imiter, a donné dans ses écrits une doctrine généralement saine. Mais un sentiment naturel porta de bonne heure Peyron à étudier les ouvrages du Poussin, bien que ce maître fût depuis long-temps discrédité; et la méditation de ses sublimes modèles lui révéla les vices qui défiguraient encore à cette époque les produc-

tions de notre école. En 1773, il remporta le grand prix de peinture sur un tableau représentant la Mort de Sénèque. Ce prix, obtenu avec un grand éclat, est un des premiers essais qui ait dû faire espérer parmi nous le retour aux vrais principes. Dès ce moment, Peyron conçut le projet d'abandonner totalement la fausse route suivie par notre école, et de se créer une manière fondée sur l'imitation de la nature et de l'antique. Vien avait commencé cette réforme : Peyron essaya de la surpasser; il s'appliquait à ramener le style grec. Une émulation louable s'établit entre ce jeune artiste et ses compagnons d'étude. Toute l'académie de Rome était animée du même esprit; et le grand changement auquel Peyron avait contribué un des premiers, ne tarda pas à éclater. Son tableau représentant Cimon qui se dévoue à la prison pour en retirer et faire inhumer le corps de son père, offrit une manière sévère, qui était alors une nouveauté. Ce tableau est placé au Musée royal. Il fut exécuté à Rome, ainsi qu'un Socrate retirant Alcibiade d'une maison de courtisanes, et un autre tableau qui représente les jeunes Athéniens tirant au sort pour être livrés au Ménélaure. Après avoir passé à Rome les quatre années de son pensionnat, Peyron y demeura encore trois ans à ses propres frais, et ne retourna dans Paris qu'en 1781. La plupart de ses émules y étaient revenus avant lui; mais sa réputation l'y avait aussi précédé. L'académie de peinture l'admit au nombre de ses membres, en 1783. En 1785, il fut nommé directeur de la manufacture des Gobelins, et il peignit son Alceste, tableau dont les figures sont grandes comme nature. En 1787, il exposa

au salon un Curius refusant les présents des Samnites, et une première composition de la Mort de Socrate, où les figures n'ont qu'un pied et demi de hauteur. Par une rencontre assez singulière, ce sujet fut traité la même année par David, dans les mêmes proportions. L'affluence du public fut grande pour juger les compositions des deux nouveaux académiciens, distinguées par des beautés particulières, mais toutes deux remarquables par une ordonnance, un dessin et un coloris qui ne ressemblaient en rien à la précédente école. Plusieurs excellents ouvrages, tant de Peyron que de David et de leurs émules, avaient précédé ceux-là; mais on peut regarder ce salon, et cette année 1787, comme l'époque où la peinture a été totalement régénérée. Peyron exposa, l'année suivante, une seconde composition du même sujet, où les figures sont grandes comme nature. Ce tableau capital, un des meilleurs de notre temps, décore aujourd'hui une des salles du palais des Députés. Les troubles de la révolution ravirent à cet artiste la place de directeur de la manufacture des Gobelins; il se trouva en même temps privé des travaux importants dont il avait été chargé pour le roi. Sa santé fut gravement affectée par ces tristes événements; et à compter de cette époque, il ne cessa, jeune encore, d'éprouver des infirmités qui hâtèrent la fin de sa vie. Cependant, malgré l'affaiblissement de son corps, son talent ne vieillissait point. Il a produit, dans cette période, deux de ses tableaux les plus harmonieux et les plus finis : l'un représente Paul-Emile s'indignant de l'humiliation où se réduit Persée, qui se prosterne à ses pieds; l'autre, Antigone, fille

d'Œdipe, sollicitant de son père le pardon de son frère Polynice. Le premier est déposé au Musée royal; M. Monsaldi a gravé le second. Une nouvelle composition des Filles d'Athènes, gravée par Beisson, appartient au même temps. Nous devons aussi à ce maître deux petits tableaux, remarquables par la transparence des tons et la délicatesse de la touche, quoique peints dans les derniers jours de sa vie : l'un représente Pythagore avec ses disciples; l'autre, l'Entretien de Démocrite et d'Hippocrate. La manière de Peyron atteste éminemment la réforme de l'art à laquelle il a contribué. Sa composition est sage, raisonnée, quelquefois un peu trop méthodique, mais toujours pleine d'intérêt. Il a souvent traité des sujets neufs et ingénieusement choisis, tels que ceux de Cimon, de Paul-Emile, des Filles d'Athènes. Son style est grave, énergique, généralement correct. Ses draperies ont de l'ampleur et de la simplicité. La transparence et la suavité de ses teintes, la fermeté, la vivacité, l'esprit de sa touche, forment un de ses attributs distinctifs de son talent. Dans ses derniers tableaux, ses chairs sont un peu violettes; mais les lumières sont toujours habilement ménagées : l'ensemble est parfaitement harmonieux, et la touche n'a rien perdu de sa légèreté. Les malheurs que cet homme de bien avait éprouvés dans la révolution et l'oubli auquel il semblait s'être condamné lui-même, n'avaient point aigri son caractère doux et paisible. Il est mort, le 20 janvier 1815, après dix années d'un état de langueur qui n'a été qu'une longue maladie. On a entendu à ses obsèques l'émule de sa jeunesse, prononcer en un seul mot un éloge de

e l'histoire de l'art ne
laisser perdre : *Peyron*,
ouvert les yeux ; aven
honorable pour le grand
la proféré, et pour l'hom
t auquel il se rapporte.
avé neuf pièces à l'eau-
quatre d'après ses pro-
; quatre d'après le Pous-
après Raphaël. Les pre-
: la Mort de Sénèque ;
tant de la prison le corps
; Socrate et Alcibiade,
inscription : *Alcibiadem*
et à voluptatibus amo-
ort de Socrate, d'après le
: l'on voit à la chambre
s. Les estampes d'après
sont une Bergerie, avec
ption : *Ti duole d'esser*
ti t'adora, ingrato, d'a-
bleau dont Peyron avait
opie ; Faustule présentant
Rémus à sa femme Lau-
première composition de
it des Sabines, et un cro-
quant le désespoir d'Hé-
ravure d'après Raphaël,
e première pensée de la
nte-Famille. E—C D—D.
N (JEAN-FRANÇOIS), frère
nt, né à Aix, le 4 octobre
secrétaire d'ambassade à
en 1774. Il a traduit de
l. *Méditations d'Hervey*,
urneur) 1770, in-8° ;
imprimées en divers for-
l. *l'Homme sensible ; suivi*
me sensible, 1775, in-12.
des lettres du lord Ches-
son fils, 1776, in-12. IV.
un Persan en Angleterre,
à Ispahan, ou Nouvelles
rsanes (de Lyttleton) ;
aduction libre, 1770, in-
ix de Calliope, ou collec-
oèmes anglais, italiens,

allemands et espagnols, 1776, in-
12. VI. Le *Fourbe*, comédie en cinq
actes et en prose (traduit de Con-
grève), 1775, in-8°. On luidoit en-
core : *Essais sur l'Espagne et Voyage*
fait en 1777 et 1778, où l'on traite
des mœurs, du caractère, des mo-
numents, du commerce, du théâtre
et des tribunaux particuliers à ce
royaume, Genève, 1780, 2 vol. in-
8°. contrefaits sous le titre de *Voya-*
ge en Espagne, pendant 1777 et
1778, 1782, 2 vol. in-8°. L'auteur
y fait preuve de grandes connais-
sances dans les beaux-arts et en an-
tiquités ; ses descriptions et ses récits
étant d'une telle fidélité, qu'il était
le guide des dessinateurs employés à
la confection du *Voyage pittoresque*
en Espagne. Aujourd'hui même, il
peut encore être consulté avec fruit ;
on y trouve, sur le royaume de Mur-
cie, des renseignements précieux.
Peyron mourut à Goudelour, le 18
août 1784. Il était parti de Paris en
qualité de commissaire des Colonies,
et secrétaire de M. de Bussy, gouver-
neur de Pondichéry. A. B—T.

PEYRONIE (FRANÇOIS GIGOT DE
LA), illustre chirurgien du dix-hui-
tième siècle, naquit à Montpellier le
15 janvier 1678. Au sortir du col-
lège des Jésuites, ayant pris la réso-
lution de se consacrer tout entier à
la chirurgie, qui était la profession
de son père, il se traça un plan d'éta-
des, se fit recevoir en 1695, maître
en chirurgie, et se rendit à Paris, où
il suivit les leçons théoriques et pra-
tiques des hommes les plus renom-
més et les plus habiles de ce temps.
A peine revenu à Montpellier, il se
livra à l'enseignement particulier de
l'anatomie et de la chirurgie ; et il
acquit assez de réputation, comme
praticien, pour être jugé digne d'oc-
cuper l'une des places de chirurgien-

major de l'hôtel-dieu, ou hôpital Saint-Eloi. Quelque temps après, on le choisit pour démonstrateur d'anatomie aux écoles de la faculté de médecine. En 1704, il fut nommé chirurgien-major de l'armée que le maréchal de Villars rassemblait dans les Cévennes; et il entra, comme associé anatomiste, dans la société royale des sciences de Montpellier, lors de sa formation, en 1706. La Peyronie fut appelé en 1714 à Paris, pour y donner des soins au duc, depuis maréchal, de Chaulnes; et il obtint peu après, dans cette capitale, la place importante de chirurgien-major de l'hôpital de la Charité. Ses succès toujours croissants lui valurent, en 1717, la survivance de la charge de premier chirurgien de Louis XV, qui lui conféra, en 1721, des lettres de noblesse. La Peyronie accompagna le roi à son sacre. La confiance signalée de S. M. décida celle de plusieurs souverains et celle des plus grands seigneurs de la cour. Le roi, sur les représentations de Maréchal, son premier chirurgien, et de La Peyronie son survivancier en exercice, vint au secours du corps des chirurgiens de Paris, ruiné par le système de Law, et créa d'abord, en 1724, cinq démonstrateurs payés sur son domaine, destinés à enseigner dans cet amphithéâtre, qui fut enfin élevé en 1731, après tant de difficultés et d'oppositions. C'est le prélude de tout ce qu'a fait depuis La Peyronie pour l'enseignement et le perfectionnement de son art. Une maladie fort grave dont il fut alors attaqué, ne fit qu'accroître l'intérêt public à son égard; et le roi le gratifia, pendant sa convalescence, d'une charge de maître-d'hôtel ordinaire de la reine. Les honneurs littéraires vinrent se joindre à toutes ces distinc-

tions, et il fut nommé, en 1732, associé libre de l'académie des sciences. On observa qu'il avait recherché avec quelque empressement, dans un âge avancé, le titre de docteur en médecine, pour lequel il avait marqué jusqu'alors de l'indifférence; et il devint, en 1733, médecin du roi par quartier. Maréchal étant mort en 1736, La Peyronie lui succéda de droit, comme premier chirurgien et il réunit à ce titre celui de médecin consultant de Louis XV, dont il reçut l'année suivante, une pension de dix mille livres; et ayant, en 1738, guéri le dauphin d'un dépôt considérable à la mâchoire inférieure, le roi le fit don d'une charge de gentilhomme ordinaire de la chambre. La Peyronie l'accompagna lorsqu'il partit pour se mettre à la tête de l'armée de Flandre; et il fut constamment près du monarque dans les trois campagnes. Comme chef de la chirurgie du royaume, il fit l'inspection des hôpitaux de l'armée, et pratiqua dans ces asiles de la douleur, comme sur les champs de bataille, les opérations majeures, de même que les moins importantes: il fit jusqu'à de simples pansements. Son intervention contribua à réformer une foule d'abus, dans le service de santé militaire, et substitua de meilleures méthodes de traitement et de meilleures règles d'administration. Peut-être a-t-on dû à cet imposant exemple d'habileté, d'humanité et de courage manifestés sous les yeux mêmes du roi l'éclatante protection que Louis XV a constamment accordée à la chirurgie. Son estime pour elle commençait probablement en voyant La Peyronie étancher le sang des guerriers et se fortifier, quand on eut appelé ses réflexions sur les services qu'il rend au reste des hommes. La Pey

ronie ne vécut point assez pour être témoin de la conclusion de la paix : après deux mois d'une fièvre accompagnée de douleurs aiguës, il mourut à Versailles, le 25 avril 1747. Il n'a publié aucun ouvrage étendu ; et les écrits qui nous restent de lui, se bornent à des Mémoires et à des Observations consignés dans les Recueils des académies dont il était membre. On doit placer à la tête de ses travaux, en les énumérant dans l'ordre chronologique, un *Mémoire contenant plusieurs Observations sur les maladies du cerveau, par lesquelles on tâche de découvrir le véritable lieu du cerveau dans lequel l'ame exerce ses fonctions*, lu à la société royale de Montpellier en 1708. Ce travail parut d'abord par extrait dans le journal de Trevoux en 1709; son auteur l'augmenta depuis de plusieurs Observations, et le fit reparaître avec plus d'ordre et sous une forme nouvelle dans le volume des *Mémoires de l'académie des sciences de Paris*, pour 1741. Il place le siège de l'ame dans le *corps calleur*. II. *Observation sur une excroissance de la matrice*. III. *Observation sur la dernière phalange du pouce arrachée avec tout le tendon de son muscle fléchisseur et une partie de ce muscle*. IV. *Observation sur une grande opération de chirurgie*. Il était question d'une carie du crâne qui se termina par l'entière exfoliation de l'un des deux pariétaux. C'est dans les détails très-circconsciencés du traitement de cette maladie, que l'on trouve un grand éloge des lotions, qui depuis a paru un peu exagéré à d'habiles praticiens. V. *Sur les petits crufs de poule sans jaune, quel'on appelle vulgairement OEufs de coq*. Ces quatre derniers Mémoires sont insérés dans le premier vo-

lume des Mémoires de la société royale de Montpellier (Lyon, 1766, in-4^o.) VI. *Description anatomique d'un animal connu sous le nom de Musc* (Mémoire de l'académie des sciences de Paris pour 1731). Ce fut aussi en 1731 que La Peyronie obtint du roi la permission et les actes nécessaires pour l'établissement de l'académie de chirurgie; et il eut, en 1743, la satisfaction de présenter à Louis XV le premier volume de travaux de cette compagnie. On y trouve de lui, plusieurs morceaux intéressants : tels sont des *Observations avec des réflexions sur la cure des hernies avec gangrène*. — *Mémoires sur quelques obstacles qui s'opposent à l'éjaculation naturelle de la semence*. — *Observation sur un étranglement de l'intestin, causé intérieurement par l'adhérence de l'épiploon au-dessus de l'anneau*, indépendamment de quinze Observations consignées par lui, dans le même volume, ou rapportées par d'autres membres de l'académie. Son zèle pour le bien public avait lutté, pendant une partie de sa vie, contre une multitude de difficultés que nous passons sous silence, parce que la postérité ne prend plus qu'un bien léger intérêt à tous ces débats si vifs et si acharnés que des passions basses suscitent ordinairement aux institutions les plus utiles. On s'est accordé à peindre La Peyronie comme un homme aussi aimable et aussi délicatement obligeant, qu'il était habile praticien. Sa bienfaisance se montra surtout dans sa terre de Marigny, dont il avait converti le château en une sorte d'hospice ouvert aux indigents. Mais ce qui mit le comble à sa gloire, ce furent les dispositions de son testament, par lequel il légua sa fortune presque entière au

établissements qu'il avait conservés, augmentés ou créés, et tous consacrés à l'enseignement, à l'exercice ou au perfectionnement de la chirurgie. *L'Eloge de La Peyronie*, par M. Briot, couronné par la société de médecine pratique de Montpellier, en 1819, a été imprimé à Besançon, 1820, in-8°. D—G—S.

PEYROT (JEAN-CLAUDE), né à Milhau, en 1709, fit ses études chez les Jésuites de Toulouse. Après les avoir achevées, et avoir pris les ordres, il fut nommé prébendier dans l'abbaye de Saint-Sernin, à Toulouse, où il demeura près de vingt années. Un de ses oncles lui résigna ensuite le prieuré de Pradinas. Là il s'adonna au goût qui le portait vers la poésie et la musique. Il avait une telle passion pour le plain-chant, qu'il faisait apprendre par cœur, à des paysans qui ne savaient pas lire, des messes, des vêpres, des motets, pour les chanter ensuite dans l'église de son prieuré. Plusieurs des pièces de vers qu'il composa, ont été couronnées aux académies de Toulouse et de Rhodéz. Il a aussi cultivé les muses languedociennes. Ses Œuvres ont été imprimées plusieurs fois; la dernière édition a paru sous ce titre: *Œuvres patoises et françoises, de Claude Peyrot, 3^e édition, soigneusement revue, corrigée et augmentée*, Milhau, Chanson, 1810, in-8°, en deux parties. On y trouve son poème des *Quatre saisons, ou Les Géorgiques patoises*, déjà imprimé en 1781, in-12. Les poésies françaises sont médiocres; les pièces patoises sont écrites dans l'idiome du Rouergue ou de l'Aveyron, et sont estimées dans ces cantons. Peyrot y décrit, avec une vérité naïve, les mœurs et les habitudes locales; et on ne peut lui refuser le

mérite de la difficulté vaincue dans un idiome qui, plus que tout autre, semblait devoir se montrer rebelle au rythme poétique. On cite surtout ses *Prédications de la muso del segola sul mariage de M. St. Roumo*. L'auteur est mort en 1795, dans le hameau de Paillas, à deux lieues de Milhau: un anonyme a donné un *Eloge historique, civil et littéraire de Claude Peyrot, ancien prieur de Pradinas*, Milhau, 1812, in-8°.

A. B—T.

PEYROUSE (LA). V. PÉIROUSI et PÉROUSE.

PEYSSONEL (CHARLES DE), antiquaire, né à Marseille, le 17 décembre 1700, était fils d'un médecin distingué, mort victime de son zèle, pendant la peste qui désola cette ville, et fit trembler la France entière. Le jeune Peyssonel acheva ses études littéraires à Paris, avec beaucoup de succès, et fit son cours de droit à Aix, où il fut reçu avocat en 1723. Il revint, dans sa ville natale, exercer cette noble et laborieuse profession, et mérita la confiance publique à un tel point, que toutes les affaires de quelque importance étaient soumises à son examen. Il se délassait du travail de son cabinet par la culture des lettres; et contribua, de même que l'un de ses frères (1), à établir à Marseille une académie, qui s'assembla d'abord dans sa maison, et dont il fut l'un des membres les plus zélés. Peyssonel, nommé, en 1735, secrétaire de l'ambassade de France à Const

(1) J. Antoine PEYSSONEL, médecin, né à Marseille, en 1691, associé des académies des sciences de Paris, Montpellier, Rome, etc., et membre de la société royale de Londres. On ne connaît que dix articles, insérés dans la *Traduction des Transactions philosophiques*, de 1756 à 1759, et six à divers points d'histoire naturelle: les plus importants sont ses *Observations sur le corail*. Son trait a été gravé par l'écuyer, format in-8°.

tinople, accompagna le marquis de Villeneuve au congrès de Belgrade, où il rendit de tels services, que le roi crut devoir l'en récompenser par une pension, et le pape par le titre de comte. Pendant son séjour à Constantinople, il employa ses loisirs à parcourir les plaines de l'Asie-Mineure, si intéressantes par le souvenir des événements qui s'y sont passés, et fit à ses frais plusieurs fouilles, qui ne furent pas sans résultat. Il déterra plusieurs médailles en or des rois du Bosphore, dont il enrichit le cabinet de Pellerin, son ami (*Voy. PELLERIN*); et il acheta des marbres précieux, tirés des ruines de Chalcedoine, de Cume d'Eolie, et de Cyzique, qui firent, depuis 1749, l'un des ornements du cabinet du Roi, et qui ont été décrits par Caylus et l'abbé Belley (*V. Le Recueil des antiquités de Caylus*, II, 169-270). Dans un voyage que Peyssonnel entreprit pour visiter les restes de Nicomédie et de Nicée, il tomba au milieu d'une bande de brigands, et ne dut la vie qu'à sa présence d'esprit : il se donna pour médecin, seul état pour lequel les orientaux aient de la vénération, et regagna Constantinople, rapportant des médailles antiques, des inscriptions et des dessins. Sa maigreur, causée par les privations qu'il avait éprouvées, et la singularité de son costume, divertirent beaucoup les jeunes gens attachés à l'ambassade de France : l'hiver suivant ils composèrent, sous le titre de *l'Antiquaire français*, une comédie dont Peyssonnel leur avait inspiré l'idée, et dans laquelle il joua le principal rôle, avec les habits qu'il avait rapportés de son voyage. Peyssonnel passa, en 1747, au consulat de Smyrne; après la mort de Désal-

leurs, il fut chargé des affaires de France à la Porte, jusqu'à l'arrivée du nouvel ambassadeur. Il retourna ensuite dans son consulat, où il avait acquis une grande influence, qui tomba au profit du commerce français et il continua de partager ses loisirs entre les devoirs de sa place, et les recherches d'antiquités. Une attaque d'apoplexie, résultat d'une trop grande application, le priva de ses facultés intellectuelles, et, après avoir langué trois ans, il mourut à Smyrne, le 16 mai 1757. Il était associé depuis dix ans à l'académie royale des inscriptions : *La* beau y lut son *Eloge*, inséré dans le tome XXIX des *Mémoires de cette* compagnie. Peyssonnel a laissé la *Relation de ses voyages au Levant* et plusieurs *Mémoires* dont Caylus désirait la publication, « malgré l' » profit que Shaw en a retiré pour l'ouvrage qu'il a donné sur l'Afrique, » que, sans convenir de l'obligation qu'il leur avait » (*V. le Recueil d'antiquit.* III, 217). On a de Peyssonnel un *Eloge du maréchal de Villars*, dans le *Recueil de l'acad. de Marseille*, ann. 1734; et on lui a quelquefois attribué l'*Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*, qui est probablement rédigé sur ses *Mémoires* (*V. l'article* suivant). On trouve deux lettres de Peyssonnel père, et cinq de son fils adressées au comte de Caylus, dans le *Recueil des Lettres sur Constantinople*, par l'abbé Sevin, Paris 1802, in-8°. (*V. SEVIN.*) W—s.

PEYSSONEL (..... DE) fils du précédent, né, en 1727 à Marseille fut destiné par son père à lui succéder dans la carrière diplomatique; et après avoir terminé ses études avec distinction, alla le rejoindre à Smyrne où il remplissait la place importan-

de consul-général. A son exemple, il s'appliqua à l'étude de la numismatique, et fit, en 1750, un voyage à Thyatire, aujourd'hui Akhissar, et à Sardes, dont il rapporta un grand nombre de médailles et d'inscriptions. Nommé, en 1753, consul en Crimée, il passa, en 1757, avec le même titre à la Canée, dans l'île de Candie, d'où il adressa au ministre, des Mémoires importants sur le commerce de la mer Noire, et sur les moyens de le rendre plus avantageux à la France. Ses talents lui méritèrent d'être appelé, en 1763, à la place de consul-général à Smyrne : il la remplit pendant vingt ans, et, ayant obtenu sa retraite, vint à Paris, où il passa les dernières années de sa vie, occupé de rédiger les Observations que lui avait permisses de faire une longue expérience de la politique des cabinets de l'Europe. Il y mourut presque subitement, en mai 1790 (1). Peyssonel joignait à l'érudition, beaucoup d'esprit ; son style est à-la-fois naturel et énergique. On a de lui : I. *Essai sur les troubles actuels de Perse et de Géorgie*, Paris, 1754, in-12, attribué souvent à Peyssonel le père, qui peut en avoir fourni les matériaux ; mais la rédaction semble appartenir au fils (2). II. *Observations historiques et géographiques sur les peuples barbares qui ont habité les bords du Danube et du Pont-Euxin*, Paris, 1765, in-4°. fig. Il a dédié cet ouvrage à l'académie des inscriptions, dont il était cor-

respondant, sans avoir jamais eu le titre d'associé qu'on lui donne assez généralement. On trouve, au commencement du volume, une Dissertation sur l'origine de la langue esclavone, que l'auteur prétend avoir été mal-à-propos nommée illyrique, puisque l'Illyrie est la dernière province de l'empire où elle ait été portée par les barbares du Nord. Viennent ensuite les Observations sur la géographie des pays situés au nord et au midi du Danube, et sur les peuples qui ont habité cette contrée depuis la première incursion des barbares et l'établissement des Gaulois aux environs des monts Carpathes, jusqu'au règne d'Etienne-le-Grand, roi de Hongrie, en 997. Le volume est terminé par la Relation du voyage de l'auteur dans l'Asie-Mineure, dont on a parlé. Cet ouvrage est recherché. III. *Les numéros*, ibid., 1784, 4 vol. in-12, réimprimés sous ce titre : *L'Anti-Radoteur, ou le Petit philosophe moderne*, Londres (Rouen), 1785, in-12. IV. *Lettre contenant quelques observations sur les Mémoires qui ont paru sous le nom de baron de Tott*, Amsterdam (Paris), 1785, in-8°. C'est une critique de ces Mémoires. (V. TOTT.) V. *Sur le commerce de la mer Noire*, Paris, 1787, 2 vol. in-8°. Une carte de la mer Noire est jointe à l'ouvrage, qui avertit dans la Préface que l'ouvrage, commencé par l'auteur, a été terminé, en 1787, par son fils, de Candie.

(1) Voy. le *Mercur de France*, du 5 juin 1790.

(2) Le style à prétention, les antithèses, indiquent assez l'ouvrage d'un jeune homme. Ce livre qui pouvait faire suite aux *Révolutions de Perse*, par Hanway, avant que l'histoire moderne de ce royaume fût mieux connue, manque assez souvent d'exactitude sur les dates, les faits et les géologies.

sur l'état civil, politique et militaire de la petite Tartarie, que l'auteur avait envoyé, en 1755, aux ministres du roi. VI. *Examen du livre intitulé : Considérations sur la guerre actuelle des Turcs*, par Volney, Amsterd. (Paris), 1788, in-8°. Peyssonel y démontre, contre l'opinion de son adversaire, que l'expulsion des Turcs de l'Europe donnerait à la Russie un tel ascendant, qu'il est de la politique de tous les cabinets, de se réunir pour l'empêcher. Cet ouvrage, auquel les événements actuels de la Grèce donnent un grand intérêt, a été reproduit à Paris en 1821 (V. Volney). VII. *Du péril de la balance politique de l'Europe*, ou Exposé des causes qui l'ont altérée dans le nord, depuis l'avènement de Catherine II au trône de Russie, Londres, 1789, in-8°. VIII. *Situation politique de la France*, et ses rapports actuels avec toutes les puissances de l'Europe, Neuchâtel, 1789, 2 vol. in-8°; Paris, 1790; nouvelle édit., très-augmentée, Neuchâtel, 1792. Cet ouvrage, dont l'objet est de démontrer, par les faits historiques et les principes politiques, tous les maux qu'a causés à la France l'alliance autrichienne, a été traduit en allemand sur la première édition, Francfort, 1790, gr. in-8°. IX. *Discours sur l'alliance de la France avec les Suisses et les Grisons*, Paris, 1790, in-8°. Peyssonel fils était l'un des collaborateurs de la *Bibliothèque de l'homme public*, ouvrage périodique, rédigé par Condorcet, Le Chapelier, etc., et dont il a paru, de 1790 à 1792, 28 vol. in-8°. On conserve de lui, en manuscrit, à la bibliothèque du Roi, carton n°. 33, les ouvrages suivants : *Mémoire historique sur l'empire des Russes et celui des Tartares*, sur la Circassie, le

Daguestan, les Nogais et les Cosaques, adressé à S. M. Halim Gueraï Khan (Alym-Gherai). — *Mémoire concernant la révolte des Nogais*, en 1758, et la déposition d'Alim Gueraï Khan. — *Réflexions politiques sur l'indépendance des Tartares*, et sur la navigation des Russes dans la mer Noire, 1772. — *Sur les moyens de rendre l'indépendance des Tartares solide et durable*, et d'empêcher que les Russes ne parviennent à les assujettir, 1772. — *Observations sur le traité de paix conclu à Kainardjik*, entre la Russie et la Porte, 1777, in-fol. W—s.

PEYTES. V. MONT CARRIÉ.

PEZ (D. BERNARD), savant bénédictin, né, en 1683, à Ips, petite ville de la Basse-Autriche, fit ses premières études avec beaucoup de succès, et embrassa, à l'âge de seize ans, la vie religieuse dans l'abbaye de Mœlck. Après avoir terminé son cours de philosophie et de théologie, il conçut le projet de travailler à l'Histoire littéraire de son ordre, et en publia le Prospectus, qu'on trouve dans les *Acta eruditorum*, ann. 1716 p. 403; mais, informé que quelques-uns de ses confrères s'occupaient déjà du même travail, il résolut de s'appliquer entièrement à l'histoire civile du moyen âge, genre d'étude très-négligé alors dans les états autrichiens; et sentant la nécessité de recourir aux sources pour connaître les événements de cette époque, il sollicita de ses supérieurs l'autorisation de visiter les bibliothèques et les archives des maisons de son ordre, et d'en extraire les pièces qu'il jugerait les plus intéressantes. Il associa à ses excursions littéraires, D. Jérôme Pez, son frère et ils parcoururent ensemble la plus grande partie de l'Allemagne, exa-

ninant avec le plus grand soin les bibliothèques, d'où ils tirèrent une foule de documents précieux. D. Bernard s'empessa de les publier avec des notes et des éclaircissements qui leur donnaient un nouveau degré d'utilité; mais l'envie se déchaina bientôt contre lui, et il se vit accablé de critiques où l'ignorance semblait le disputer à la mauvaise-foi. La nécessité de répondre à ses adversaires le détourna quelque temps de ses études, qu'il reprit ensuite avec une nouvelle ardeur; et il eut la consolation de voir son zèle encouragé par le savant cardinal Passionei (V. ce nom), et par le comte Zinzendorf, qui amena D. Pez en France, en 1728, et lui procura ainsi la satisfaction de se lier avec les membres les plus distingués de la congrégation de Saint-Maur, dont il appréciait les utiles travaux. A son retour en Allemagne, D. Pez fut nommé bibliothécaire de l'abbaye de Mœlck, en rangea dans un meilleur ordre les livres et les manuscrits, dont il accrut le nombre; et il ranima le goût de ses confrères pour les études historiques. Il partageait lui-même son temps entre les exercices de piété et la publication de différents recueils dont l'utilité est aujourd'hui incontestable: mais l'excès du travail épuisa rapidement ses forces, et une mort prématurée l'enleva aux lettres, le 27 mars 1735, à l'âge de cinquante-deux ans et quelques mois. Le caractère de D. Pez lui avait procuré un grand nombre d'amis, qui s'empressèrent de déposer le témoignage de leurs justes regrets dans différentes pièces en prose et en vers, qui ont été imprimées. Outre quelques écrits moins importants, dont on trouvera la liste dans les auteurs cités à la fin de l'article, on a de lui : I. *De ir-*

ruptione Bavarica in Tyrolim anno 1703 à Gallis et Bavaris facta, Vienne, 1709, in-12. II. *Bibliotheca Benedictino-Mauriana seu de ortu, vitis et scriptis P. P. Benedictinorum è congregat. S. Mauri in Francia libri duo*, Augshourg, 1716, in-8°. Cet ouvrage, rédigé trop à la hâte, est plein d'inexactitudes; il ne commence qu'à dom Hugues Ménard, et finit à l'an 1711. Il ne serait plus d'aucune utilité depuis la publication de l'*Histoire littéraire* de la congrégation de Saint-Maur (Voy. D. TASSIN), si l'auteur n'y avait rassemblé les préfaces d'un grand nombre de livres publiés par les Bénédictins, et qui contiennent des particularités intéressantes. III. *Thesaurus anecdotorum novissimus, seu veterum monumentorum collectio recentissima*, ibid. 1721-29, 6 vol. in-fol. Le sixième volume qu'on trouve quelquefois séparément, est intitulé : *Codex diplomatico-historico-epistolaris*. Ce recueil qui fait suite au *Thesaurus* de D. Martène (Voy. ce nom), est assez rare en France; mais il y est peu recherché, parce que les pièces qu'il renferme ne sont relatives qu'à l'histoire de l'église d'Allemagne. Le savant éditeur y a réuni des notices curieuses sur les bibliothèques qu'il avait visitées, et entre autres sur celle de Saint-Emmeran, de Ratisbonne. IV. *Bibliotheca ascetica antiquo-nova, hoc est collectio veterum quorundam et recentiorum opusculorum asceticorum, quæ huc usque in variis bibliothecis delituerunt*, Ratisbonne, 1723-40, 12 vol. in-8°. D. Pez n'a publié que les dix premiers; les deux suivants ont paru par les soins d'un de ses confrères, qui les a fait précéder de l'éloge du premier éditeur et de différentes pié-

ces composées à sa louange. On peut consulter, pour plus de détails, la *Vie* de B. Pez dans la *Bibl. Benedictino-Mellicensis*, par Kropf, p. 546 et suiv. ; et l'*Historia rei litterariae ordin. S. Benedicti*, par Ziegelbauer, III, 466-76. — D. Jérôme Pez, frère du précédent, né en 1685, mort le 14 octobre 1762, aida dom Bernard dans ses travaux, et fut, après lui, bibliothécaire de Mœlck jusque vers 1760, où il fut remplacé par dom Martin Kropf. Il a publié : I. *Scriptores rerum Austriacarum veteres ac genuini plurimam partem nunc primum editi.*, Leipzig, 1721-25; Ratisbonne, 1745, 3 vol. in-fol. Le premier vol. contient, outre cinq Dissertations préliminaires, quarante-cinq Chroniques ou fragments historiques ; et le second, cinquante sept, dont Ziegelbauer a donné les titres dans l'ouvrage qu'on vient de citer, tom. IV, 443-47 : le troisième volume renferme la *Chronique* d'Otto-car Hornœck, avec un Glossaire des mots allemands qui ont vieilli. II. *Historia S. Leopoldi, Austriæ marchionis*, Vienne, 1747, in-fol. W-s.

PEZAY (ALEXANDRE-FRÉDÉRIC-JACQUES MASSON, marquis de), littérateur, né à Versailles, en 1741, était fils d'un employé supérieur au ministère des finances (1). Il fit ses études au collège d'Harcourt, où il eut pour camarade de classe Laharpe, qui ne lui pardonna jamais la rapidité de sa fortune, ni le ridicule de ses airs protecteurs. En sortant du collège, il fut admis dans les

mousquetaires ; et, comme il avait beaucoup d'esprit et d'activité, il sut partager son temps entre les devoirs de son état, les plaisirs de la société et la culture de la poésie. Il communiqua ses premiers essais à Dorat, qu'il avait choisi pour modèle, et il en reçut des conseils et des encouragements. Content des faciles succès qu'il pouvait obtenir, il bornait ses vœux à mériter le titre de poète et d'homme aimable ; mais madame de Cassini, sa sœur, éveilla son ambition, en le pressant de s'occuper de son avancement. Sans renoncer à la littérature légère, il donna dès-lors à ses études une direction sérieuse, et parut moins dans les cercles. On raconte qu'un soir Dorat l'ayant trouvé assis à son bureau, entouré de livres sur les matières d'administration, voulut l'engager à quitter ce fatras, et que Penny lui répondit : Mon ami, je veux être lieutenant-général, et ministre à 40 ans ; ainsi je n'ai pas de temps à perdre. On cherchait un officier de mérite pour instruire quelques notions de tactique au Dauphin, depuis Louis XVI. Penny, protégé par le ministre Maupeou, obtint la préférence, et mérita, par la franchise de son caractère, l'estime du jeune prince, qui lui donna des témoignages fréquents de confiance. En récompense de ses services, il reçut le brevet de capitaine de dragons, et fut nommé, peu après, maréchal-général des logis de l'état-major de l'armée. A son avènement au trône, Louis XVI conserva ses bontés à Penny et entretenit avec lui une familiarité assez suivie ; Penny en profita pour communiquer au roi ses vues sur les moyens de soulager le peuple, et de diminuer les impôts. Il contribua, dit-on, à l'

(1) Jacques Masson, père de Penny, citoyen de Gravel, s'attacha au duc de Lorraine, dont il obtint les places de conseiller-d'état et de directeur-général de ses finances. Il conserva ce dernier emploi jusqu'à la Lorraine, lorsqu'elle fut réunie à la France, avant d'être indiqué au cardinal de Fleury comme l'homme le plus capable de diriger cette grande opération. (Notice sur Penny, à la tête du recueil de ses Œuvres.)

chute de l'abbé Terray; et ce fut lui qui indiqua Necker comme l'homme le plus propre à rétablir l'ordre dans les finances. Ébloui de sa fortune, Pezay se crut alors un grand seigneur, et se fit, par ses ridicules, des ennemis puissants, contre lesquels Maurepas ne le défendit que faiblement. On l'éloigna de la cour, en créant pour lui une charge d'inspecteur-général des côtes, avec soixante mille livres d'appointements. Il fit aussitôt la visite des ports et des arsenaux, et montra, dans cette tournée, plus d'habileté qu'on n'en attendait d'un homme resté jusqu'alors étranger aux détails de la marine. Malheureusement il eut l'imprudence de mortifier un intendant en crédit : Pezay fut exilé dans sa terre près de Blois, dont il portait le nom; et il y mourut, le 6 décembre 1777, à l'âge de 36 ans, regardé, mais à tort, comme un intrigant subalterne, puni justement de sa vanité. Il était en correspondance avec Voltaire, qui lui a adressé des vers charmants; et il fut du petit nombre des gens de lettres auxquels J.-J. Rousseau fit la lecture de ses *Confessions*. « Pezay, dit Grimm, avait infiniment d'esprit, beaucoup de souplesse et de douceur dans le caractère, l'âme très-ardente et très-active. Il n'avait que le défaut de vouloir réunir sans cesse tous les extrêmes, de se répandre trop au dehors, et de se piquer pour ainsi dire de déployer à chaque occasion toutes les parties de son esprit et de son talent. Des efforts si multipliés ne pouvaient que se nuire mutuellement. Cette habitude d'ailleurs prêtait à ses moindres discours un air de prétention, dont il ne se doutait pas lui-même, mais que la société ne pardonne guère; et le mérite le plus réel se faisait méconnaître ainsi sous l'ap-

parence du ridicule ou de la frivolité. » (*Corresp.* 2^e part., IV, 125) (2). Comme littérateur, Pezay n'a ni les qualités, ni les défauts de Dorat son maître : il a moins de facilité, mais plus de naturel; et son style, d'ailleurs péunible et recherché, n'est que rarement déparé par le jargon des ruelles, alors à la mode. On a recueilli ses poésies sous ce titre : *Oeuvres agréables et morales, ou Variétés littéraires*, Liège, 1791, 2 vol. in-16. Le premier volume, qui est précédé d'une mauvaise *Notice* sur sa vie et ses ouvrages, contient la *Nouvelle Zélis au bain*, poème en six chants, écrit avec agrément, mais qui renferme des descriptions trop voluptueuses (3); une *Lettre d'Ovide à Julie*, précédée d'une *Dissertation* adressée à Diderot, sur le genre de l'héroïde, et suivie de la *Réponse* de Julie, par Dorat; et la *Rosière de Salency*, pastorale en trois actes, représentée en 1774, et qui doit à la musique de Grétry l'avantage d'être restée

(2) Il est assez curieux de comparer à ce jugement de Grimm, celui que Laharpe portait de son ancien ami. « Ce M. de Pezay, dit-il, qui a été mon camarade de collège, n'était pas sans esprit. Il a même de la facilité à se plier à plusieurs objets, et de l'activité pour les suivre; mais l'amour propre le plus fin n'est point. C'est un exemple frappant du danger des professions : il n'est pas gentilhomme, et se fait appeler marquis; il ne sait pas la syntaxe, et écrit des volumes; il ne sait pas le latin, et il le traduit. Il était né pour avoir de l'arrogance, et de plus dans le monde par un excès d'affliction. Il a une sœur très-sensuelle, à qui seule il est redevable de son avancement. Il se trouve à 35 ans employé dans l'état-major, avec le brevet de colonel, et se plaint tout haut qu'on ne fait rien pour lui. Les gens de lettres n'ont pas d'ennemis plus dangereux que cette espèce d'hommes qui veulent être écrivains auprès du maître et le public. » (*Correspond.*, I, 1-3). Laharpe aurait été plus indulgent à l'égard de Pezay, sans sa prétention d'être auteur. Il conviendrait que quoiqu'écrivain ridicule, Pezay porte dans son métier de militaire de l'émulation et de l'indépendance (*Ibid.*, 186).

(3) Ce poème avait d'abord paru en quatre chants, sous le titre de *Zélis au bain*, Paris, 1773, in-8°. Mais Pezay, qui travaillait beaucoup ses ouvrages, le corrigea d'après les conseils de ses amis, en changea le dénouement, et en fit un poème nouveau. On trouve la *Nouvelle Zélis au bain*, dans le tome IV de la *Biographie*, en 1791, in-8°.

au théâtre (4). Le tome second contient les Poésies fugitives, parmi lesquelles on distingue l'*Épître à la maîtresse que j'aurai*, badinage charmant, réimprimé dans tous les recueils; et quelques opuscules en prose: les *Adieux à la Provence*, ou idées sur les provinces méridionales, deux *Nouvelles*, et un *Essai sur les charmes de la solitude*. On a en outre de Pezay: I. *Les Soirées helvétiques, alsaciennes et franc-comtoises*, Amsterdam (Paris), 1771, in-8°.; Londres, 1772, 2 vol. in-12. C'est le fruit d'un voyage que l'auteur avait fait par ordre du ministère, pour reconnaître la situation des frontières de l'Est. On y trouve des descriptions intéressantes, entremêlées de vœux sur les salines, l'agriculture, les canaux de navigation, la liberté de la presse, etc. L'éditeur annonçait que l'auteur avait en portefeuille les *Soirées parisiennes*; mais cet ouvrage est resté inédit. II. *La Traduction en prose de Catulle, Tibulle et Gallus*, Paris, 1771, 2 vol. in-8° et in-12; réimprimé en 1794. Laharpe dit que Pezay n'entendait pas un mot des auteurs qu'il a voulu traduire, et que les notes qu'il a jointes à sa version sont curieuses par le ridicule, et écrites du ton d'un sergent de garnison (*Correspond. littér.* 1, 175). Mais M. Noël, à qui nous devons une *Traduction* de Catulle, supérieure à celle de Pezay, l'a jugé moins défavorablement. « Il a pour moi, dit-il, le mérite de m'avoir frayé la route. » J'ai tâché d'éviter les écueils qu'il m'a paru n'avoir pas évités, et de faire mieux que lui, en lui empruntant tout ce qu'il a fait de

(4) Gretry se plaint de l'embarras que lui donnait Pezay en retouchant sans cesse son poème; nouvelle preuve du soin qu'il mettait à corriger ses productions. Voy. le tome 1^{er} des *Erreurs de la musique*, note.

« bien. » (*Discours préliminaire*, p. 23). III. *Les Tableaux, suivis de l'histoire de mademoiselle de Syam et du comte de Marcy*, ibid., 1771, in-8°. L'auteur a dédié ce recueil à Greuze, peintre qui jouissait alors d'une grande célébrité par le talent avec lequel il reproduisait des scènes familières (V. GREUZE). IV. *Éloge de Fénelon*, qui a concouru pour le prix de l'académie française, ibid., 1771, in-8°. Ce fut l'ouvrage de Laharpe qui obtint le prix: celui de Pezay est écrit avec beaucoup d'abondance et de chaleur; on y trouve de belles pages. V. *Histoire des campagnes de Maillebois en Italie*, en 1745 et 1746, ibid., imprimerie royale, 1775, 3 vol. in-4°, et un atlas. Le tome premier contient une traduction assez inexacte de l'*Histoire de la guerre d'Italie*, par Buonaparte. (V. ce nom), accompagné de notes critiques, souvent injustes. Les deux autres volumes renferment le journal de Maillebois, que Pezay tenait de l'amitié du fils du maréchal militaire lui-même très-distingué, et qui avait eu la plus grande part aux opérations de son père (V. MAILLEBOIS). Cet ouvrage est recherché de militaires, principalement pour les planches. W—s.

PEZENAS (Kerarr), astronome et mathématicien avignonnais, né le 28 novembre 1692, entra chez les Jésuites vers l'an 1707: en 1728 il fut nommé professeur royal d'hydrographie à Marseille, et en remplit les fonctions jusqu'en 1749. A la suppression des galères, qui eut lieu à cette époque, son emploi de professeur se trouvant sans exercice, il tourna ses vœux du côté de l'astronomie, pour vut son observatoire d'instruments en grande partie à ses frais, et obtint du roi une pension pour y entretenir

deux jésuites en qualité d'adjoints : il en fut directeur jusqu'à la suppression de la Société. Il était correspondant de l'académie des sciences de Paris, depuis 1750; associé de celles de Lyon, de Marseille et de Montpellier. Son application aux sciences mathématiques ne l'empêcha point de se livrer aux travaux des missions, pour lesquels il avait un talent particulier et une éloquence que la géométrie n'avait point desséchée. En 1764, il revint se fixer dans sa ville natale, où il mourut le 4 février 1776. On lui doit : I. La traduction de la *Physique* de Desaguliers, 2 vol. in-4°, 1751. II. La traduction de l'*Optique* de Smith, 2 vol. in-4°, Avignon, 1767. A la fin du second volume, on trouve 127 pages d'additions, où le traducteur rapporte diverses expériences qu'il a faites sur la lumière et la vision; il y traite des lunettes achromatiques et autres instruments d'optique inventés depuis la publication de l'ouvrage original. Ce qui lui appartient plus particulièrement, c'est une solution ingénieuse du problème de la rotation du soleil. III. Traduction du *Traité des fluxions* de Maclaurin, 2 vol. in-4°, Paris, 1749. IV. La Traduction de l'*Algèbre*, du même auteur. V. Celle du *Microscope*, de Baker. VI. Celle du *Guide des mathématiciens* de Ward, Paris, 1757, in-8°. de près de 600 pages. VII. *Eléments du pilotage*, in-8°. 1733, réimprimés en 1754. VIII. *Pratique du pilotage*, 1741 et 1749, in-12. IX. *Méthode du jaugeage*, in-4°, 1742. X. *Théorie et pratique du jaugeage des tonneaux, des navires et de leurs segments*, in-8°, 1749 et 1778. La dernière édition est augmentée de deux Mémoires sur la nouvelle jauge, par Dez, professeur à l'École mili-

taire. Pezenas avait déjà envoyé à l'académie des sciences, la solution d'un problème proposé par Keppler sur les proportions des segments d'un tonneau coupé parallèlement à son axe. Voy. le Recueil de l'académie, 1741, n. p. 102, et Sav. étrang. 1, 55). XI. *Astronomie des marins*, in-8°. 1766. Il y prouve clairement, par des exemples nombreux et contre l'assertion de Maupertuis, que pour les problèmes nautiques la trigonométrie sphérique est bien préférable aux formules effrayantes du géomètre français. Si cet ouvrage ne brille pas par l'invention, il peut être utile aux commençants qui veulent s'exercer aux calculs. XII. Traduction du *Dictionnaire des sciences et des arts* de Thomas Dyche, 5 vol. in-4°, 1753 (V. FERAUD). XIII. *Mémoires de mathématiques et de physique*, rédigés à l'observatoire de Marseille (en société avec Blanchard, le P. Lagrange, et Saint-Jacques Sylvabelle, qu'il eut pour successeur à l'observatoire de Marseille), 5 vol. in-4°, 1755 et années suivantes. On trouve dans le volume de 1755, un grand traité du P. Pezenas sur les instruments propres à observer en mer et sur l'héliomètre appliqué au télescope. XIV. *Nouveaux Essais pour déterminer les longitudes en mer par les mouvements de la lune et par une seule observation*, Avignon, 1768, in-4°. de 23 pag., avec un *Appendix* de 6 pag. La méthode qu'il propose exigerait la résolution de beaucoup de triangles. XV. *Manière de réduire en tables la solution de tous les triangles sphériques*, ibid. 1772, in-4°. de 16 pag. L'auteur évaluait à 18,000 francs la dépense qu'exigerait l'impression des tables dont il propose le modèle. XVI. *Examen de la méthode de*

de La Caille, pour trouver les longitudes, ibid., 1773, de 5 pag. Cette critique fait n°. xiv ci-dessus. XVII. *le théorie des taches du soleil*, dans le Recueil de l'académie des Sciences (Savants étrangers, vi, XVIII. *Table de logarithmes*, 1770, grand in-4°; et proprement les Tables, s en 1742, par Gardiner, itées des logarithmes des sinus gentes pour chaque seconde tre premiers degrés. Ces logarithmes avaient été calculés décimales par Mouton; restés manuscrits: Pezenas, ubliant, les réduisit à sept décimales. XIX. Enfin Pezenas, âgé de vingt ans, fit paraître une *critique de la découverte des taches du soleil*, ibid., 1775, in-8°. de 164 pages. C'est une suite de son *Astrologie des marins*. L'auteur y joint des idées nouvelles, au moins sardées, et des citations faites avec élément de mémoire, et qui ne sont pas bien exactes. On voit trop que l'ouvrage n'est pas du tout de l'auteur, qui n'était dans sa force. L'auteur qui avait fait le nivellement du projet de Provence: c'était une œuvre extrêmement laborieuse. Ses observations très-estimables. Ses observations de 1729 et années suivantes, sont au dépôt de la marine, s. D'autres observations sont dans les Mémoires de Trévoux, telles que celles de l'obliquité de l'écliptique, et de la latitude de l'île (avril 1731). On annonça, en 1733, une *Collection générale des Mémoires et Traités de mathématiques* contenus dans le Recueil de l'académie de l'Europe, s journaux et autres livres périodiques: elle devait s'imprimer

in-4°, à Avignon, sous les yeux de P. Pezenas (*Journ. des sav.*, févr. 1773, p. 116). Mais ce recueil n'a point paru. Lalande a donné l'éloge du P. Pezenas dans le même journal, août 1779, pag. 569. D—L—E.

PEZRON (PAUL (1)), chronologiste habile, et philologue aussi savant que paradoxal, était né, en 1639, à Hennebon, en Bretagne. A l'âge de vingt ans, il entra dans la congrégation de Citéaux, reçut l'habit de religieux à l'abbaye de Prières, et, après avoir achevé son cours de philosophie à Rennes, fut envoyé à Paris pour y étudier la théologie. Son application à ses devoirs lui mérita la bienveillance de dom Jousau, vicaire-général de la congrégation, qui le nomma son secrétaire, et lui facilita les moyens de suivre son goût pour les langues orientales. Après la mort de son protecteur, Pezron rentra dans l'abbaye de Prières, et fut chargé de la direction des novices, emploi qu'il remplit quatre ans, de manière à justifier de plus en plus la confiance de ses supérieurs. En 1677, il fut rappelé à Paris, par l'abbé de Citéaux, qui le nomma sous-prieur du collège que les Bernardins avaient dans cette ville: mais Pezron se démit bientôt de cet emploi pour s'appliquer tout entier à l'étude des saintes Ecritures; et ayant repris son cours de théologie, il reçut, en 1682, le bonnet de docteur, avec beaucoup de distinction. Ses supérieurs l'appelèrent à professer la théologie dans leur maison de Paris; et il en fut élu prieur en 1686. Peu après, Pezron dont les écrits avaient étendu la réputation, fut élevé à la dignité de visiteur des mai-

(1) Quelques biographes ajoutent au nom de Paul, celui d'Yves, comme dans la l'œuvre-biographie.

sons deson ordre, dans les provinces centrales de la France. En 1697, le roi lui conféra l'abbaye de La Char-moie; il n'avait point sollicité ce riche bénéfice, et il le résigna, en 1703, sans se réserver de pension. Il reprit alors ses études avec une nouvelle ardeur; mais l'excès de tra-vail affaiblit sa poitrine naturellement délicate, et il mourut à Chessi, le 10 octobre 1706. Pezron était fort instruit dans les antiquités ecclésias-tiques; son style est clair, facile, agréable. On a de lui : I. *L'antiquité des temps rétablie et défendue*, Paris, 1687, in-4°, 1688, in-8°. L'auteur y soutient, d'après l'autorité des Pères et celle des églises d'Orient, qu'il s'est écoulé plus de cinq mille ans jusqu'à l'avènement du Messie (2). Cette opinion fut attaquée par D. Mar-tianay et le P. Lequien, comme con-traire à la doctrine de l'Eglise catholi-que. Pezron répondit au premier, par un nouvel ouvrage intitulé : *Défense de l'antiquité des temps*, où l'on sou-tient la tradition des Pères et des églises, ibid., 1691, in-4°. Son ad-versaire, réduit au silence, prit le parti de le déferer à l'archevêque de Paris; mais le prélat ne donna au-cune suite à cette dénonciation. (V. MARTIANAY.) II *Essai d'un Com-mentaire littéral et historique sur les Prophètes*, ibid., 1693, in-12. Pezron se proposait de former un corps de toutes les prophéties, et de les classer dans un ordre chro-nologique; mais il n'a exécuté ce tra-vail que sur les quatre premiers chapitres d'Osée, le plus ancien des prophètes; sur Joël, Amos, Abdias, et trois chapitres de Jérémie. III. *L'histoire évangélique confirmée par*

la judaïque et la romaine, i 1696, 2 vol. in-12. C'est une concordance des Évangiles avec un commentaire qui en lie les différentes parties. L'auteur y a joint deux *dissertations* : l'une sur l'époque du mort de J.-C., qu'il fixe, d'après la tradition, à l'année 29 de notre ère, et l'autre sur le temps auquel les Juifs célébraient la Pâque. IV. *Antiquité de la nation et de la langue des Celtes, autrement appelés Gaulois*, ibid., 1703, in-12. Cet ouvrage est divisé en deux parties. Dans la première, il cherche à prouver que les Gaulois descendent en ligne directe de Gomer, fils aîné de Japhet, qu'après avoir habité, sous différents noms, l'Asie et ses îles, ces peuples se fixèrent près du Pont-Euxin, d'où ils envoyèrent successivement des colonies dans toute l'Europe. Ce système, plus ingénieux que solide, n'a pourtant été adopté par l'abbé Goussier, et par les auteurs de l' *Histoire universelle*. Dans la seconde partie, Pezron s'efforce à démontrer que la langue primitive des Gaulois était le celte, et que ce langage s'est conservé et qu'on le parle encore dans la Basse-Bretagne et dans le pays de Galles; et il a terminé son ouvrage par une liste très-étendue des mots tirés du celte qu'on rencontre dans le grec, le latin et l'allemand (3). Au surplus, ce n'était que le plan d'une *Lettre à l'abbé de la Calpaise, insérée dans les Nouvelles de la république des lettres*, juin 1704. On a, en outre, de Pezron, deux *dissertations* dans les *Mémoires de l'Académie des sciences*; l'une, sur l'ancienne druiderie des Chavaucéens (juil. 1704);

Septembre et octobre 1984, à l'occasion de la création du monde de la publicité.

(3) L'abbé Goujet a donné une bonne a l'ouvrage de Pizarro, dans le tome 100. de la France.

bornes de la terre promise 25); et (sous le nom d'abbé de noie), deux *Lettres* à Raude- et une *Dissertation sur Maléïène*, qu'il ne distingue pas sur de Lazare ni de la péche- *ourn. des sav.*, 1698, p. 487; , p. 305 et 313). Enfin, il a ne *Carte de la Terre-sainte*, dans la Bible de Duhamel 1699, p. 348). Il avait laissé iscrit huit ouvrages, parmi on citera : un *Traité de la hébraïque*; un *de l'origine res*, et un autre *de l'origine ronomie*. Il avait commencé s autres écrits dont on trou- titres à la suite de son *Éloge s Mémoires de Trévoux*, 707. Nicéron en a donné un très-imparfait dans le tome es *Mémoires*. W—s.

FF (JEAN-CHRISTOPHE), en luthérien, naquit à Pful- dans le duché de Würtem- 28 mai 1631. Après son théologie, il fut promu au t en 1683; on le fit ministre gard en 1685; professeur de à Tübingue, en 1697; pro- de théologie en 1699; pas- 1705; doyen en 1707. Il dans cette ville, le 6 février Sous avons de lui des ouvra- théologie estimés dans son . quelques Commentaires sur re sainte, la plupart inédits. ons indiquer les principaux : *data Protestantium ex jure o et conciliis*, Tübingue, in-4°. Le fils de l'auteur, phe-Matthieu, compte cet ean nombre des meilleurs qui

soient sortis de la plume des Luthé- riens. Voyez l'*Introduction à l'his- toire de la théologie*, tome 2. Au reste, ce jugement est confirmé par d'autres écrivains luthériens. II. *Dis- putatio de Ecclesiâ representativâ in conciliis*. Il en est question dans l'ouvrage de Christophe-Matthieu Pfaff, ci-dessus cité. III. *Disserta- tiones in Matthæum*, très-estimées. IV. *Annotationes in Synopsin Theo- dori Thummii*. Théodore Thumm, professeur de théologie à Tübingue et collègue de Pfaff, est connu par une multitude d'écrits polémiques dont quelques-uns lui occasionnèrent des désagréments. V. *Dissertatio de allegatis Veteris Testamenti in Novo*, Tübingue, 1702, in-4°. Pfaff a écrit des Commentaires sur l'ancien et sur le nouveau Testament, que son fils se proposait de publier, comme il l'as- sure lui-même; mais celui-ci en a été empêché par ses propres travaux. Voyez *Bibliotheca Bremensis*, 1720.

L—s—z.

PFAFF (CHRISTOPHE-MATTHIEU), théologien protestant, fils unique du précédent, né à Stuttgart, le 25 dé- cembre 1686, montra, dans sa jeu- nesse, des dispositions si heureuses, que, dès l'âge de treize ans, il fut reçu bachelier à l'université de Tübingue. S'étant appliqué avec un grand zèle à l'étude des langues orientales, il prononça, en 1702, un discours en langue samaritaine devant les admi- nistrateurs du pensionnat théolo- gique, où il obtint une bourse. Agé de dix-huit ans, il commença de prêcher, et fut nommé, par le con- sistoire, répétiteur de théologie. Le duc de Wurtemberg le fit ensuite voyager à ses frais. Pfaff eut, dans les cercles d'Allemagne, de longs entretiens avec les théologiens, ainsi qu'avec les rabbins, auprès desquels

Il y a une médaille de ce personnage, sur laquelle on voit son buste, et sur le revers, le mot *THEOLOGUS*. La médaille est en argent, et a été frappée à Tübingue, en 1707.

il se perfectionna dans la littérature hébraïque. De l'Allemagne, il se rendit en Hollande et en Angleterre, revint par la Hollande dans sa patrie, et apprit à Giessen, chez le professeur Bürklin, la langue éthiopienne. Chargé d'accompagner le prince héréditaire de Wurtemberg dans ses voyages, en qualité d'instituteur et d'aumônier, il reçut, en 1708, les ordres ecclésiastiques au consistoire de Stuttgart, et se rendit, avec le prince, de Lausanne à Turin. Pendant son séjour dans cette ville, il tira de la poussière, des manuscrits précieux de la bibliothèque, en copia plusieurs, et signala l'importance de quelques autres. Il envoya au P. Montfaucon, des sermons inédits de saint Chrysostome; aux Bollandistes d'Anvers, la vie de Théodore Tyron; à Fabricius, des fragments des OEuvres de saint Hippolyte. Il ne fut pas moins communicatif envers d'autres savants: il publia de son côté deux écrits tirés de la même bibliothèque; c'étaient des fragments des OEuvres de Lactance et de saint Irénée. Les connaissances qu'il déploya dans les langues anciennes, lui méritèrent l'estime et la confiance du gouvernement de Savoie: on lui remit une vieille charte d'un empereur grec; Pfaff la traduisit, et montra qu'elle assurait les prétentions de la maison de Savoie sur le royaume de Chypre. Le duc le consulta aussi plusieurs fois sur les doctrines des communautés qui s'étaient séparées de l'Eglise catholique. Pfaff accompagna ensuite le prince héréditaire dans les Pays-Bas et en France, en 1715: il eut à Paris, des entretiens fréquents avec les théologiens des divers ordres monastiques. A la suite d'une de ces controverses, le P. Hardouin s'em-

porta tellement, qu'il dit des choses offensantes au théologien allemand, mais la duchesse douairière de Wurtemberg, née princesse palatine de Rhénane, donna satisfaction. En son retour de ses voyages, il occupa la chaire de théologie à l'université de Tubingue: depuis lors les honneurs et les dignités lui furent comblés. Il fut successivement doyen de l'Eglise de Tubingue, recteur de l'université, comte de la faculté de créer des docteurs en théologie, abbé de Lorbre des états du Wurtemberg, président de la société des sciences de Berlin, recteur de l'université de Göttingue, place qu'il n'accepta point, chancelier de l'université de Halle, et doyen de la faculté de théologie. Ce fut dans cette dernière ville que Pfaff, après quatre années de travail, termina sa vie, le 19 mai 1760. Sa bibliothèque fut achetée par l'abbaye d'Arnsbourg, en 1761. Pfaff était un des plus célèbres théologiens de sa communion; il travailla avec zèle à la réconciliation des Luthériens et des Calvinistes. n'a eu lieu que de nos jours. Son érudition était immense, l'attestent ses nombreux écrits. La simple liste occupe une page d'impression dans les bibliographies allemandes. Nous ne pouvons que les principaux: *Sert. crit. de genuinis libro Testamenti lectionibus*, An 1709, in-8°. II. *Firmiani. Epitome institutionum d ad Pendentium fratrem*; *Historia de hæresi Manichæorum. Fragmentum de origine gnostici*, et *Q. Julii Hilariani. De ratione Paschæ*, etc., Paris. 1712, il avait tiré ces ouvrages inédits.

èque de Turin : le plus important est celui de Lactance, dont l'ouvrage, composé de cinq premiers chapitres, se trouve dans les éditions de cet écrivain. Bunsen, dans son édition de Lactance, a une fac-simile du manuscrit par Pfaff. III. *Démonstrations de la vérité de la religion protestante contre la religion catholique*, Tubingue, 1719. Les journalistes de Trévoux réfutèrent cet ouvrage et l'auteur leur répondit par des dissertations publiées en 1725. *Irenæi fragmenta anecdota bibliotheca Taurinensi eruit, versione notisque donavit; tract. de oblatione et consecrationeucharistie illustravit, denique prægræcæ J. C. Grabii et aliorum de præjudiciis theologicis*, Haye, 1715, in-8°. Leyde, 1718, in-8°. Scip. Maffei, qui vit, a recueilli des fragments, des passages remarquables au dogme de la transsubstantiation, les soupçonna d'être faux. Il s'est établi à ce sujet, entre eux savants, une correspondance, on peut lire dans le tome I. du *Giornale de' letterati d'Italia* l'édition des Œuvres de Bunsen, publiées en 1734, à Venise par le P. Massuet, ainsi que *Syntagma dissert. theolog.*, qui écrivit aussi : V. *Dissert. de fragmentis Irenæi anecdota*, Tubingue, 1717. Une correspondance que l'auteur eut avec le pasteur de Genève, sur la comestible, donna lieu à : VI. *Dissert. de contradictoriis, numquid loquendo credi possint?* La dissertation *De præjudiciis theologicis*, fut attaquée par Car. Collins. VII. *Primitivæ*, Tubingue, 1718, in-4°;

recueil de Dissertations théologiques dont quelques-unes ont déjà été nommées. VIII. *Fœtus polemicus Ludov. Rogerii*, ibid., 1718, 1721, contre l'abbé Roger, doyen de Bourges, qui avait annoncé une réfutation des écrits de Pfaff. IX. *Corpus doctrine moralis Sorbonicum, notis illustratum cum historia constitutionis UNIGENITUS*, ibid., 1718, in-4°. X. *Acta et scripta publica ecclesiæ Wurtembergicæ*, fascicul. 1, ibid., 1719, in-4°. XI. *De originibus juris ecclesiastici*, ibid., 1719, 1720, 1756. XII. *Dissertationes anti-Bælianæ tres, in quibus Pet. Bælius... refellitur et conficitur*, ibid., 1719, 1720, in-4°. Les théologiens protestants regardent cet écrit comme une des meilleures réfutations de Bayle. XIII. *Institutiones theologicæ dogmaticæ et morales*, ibid., 1719, in-8°; Francfort, 1721, in-8°. On trouve, dans cet ouvrage, une grande indépendance d'opinion; et il est curieux par un grand nombre de renseignements littéraires et bibliographiques. XIV. *Introductio in histor. theologiæ litterariam*, Tubingue, 1720; très-augmentée, ibid., 1724-36, trois vol. in-4° : la partialité de l'auteur contre les catholiques s'y montre avec trop de passion. XV. *Dissert. polemica de successione episcopali quæ probatur eam in totâ quâque patet ecclesiâ, maximè in romanâ dudum defecisse*, etc., ibid., 1720, in-4°. XVI. *Syntagma dissertationum theologicarum*, Stuttgart, 1720, in-8°. XVII. *Alloquium irenicum ad Protestantés*, Ratisbonne, 1720, in-4°. Ce discours a été suivi de quelques autres sur la différence entre les opinions des Protestants. XVIII. *Dissert. de variationibus eccles. protest. adversus*

Bossuetum, Tubingue, 1720, in-4°. L'auteur essaie d'y répondre à l'ouvrage de l'immortel Bossuet, sur les Variations des églises protestantes. XIX. *Acta et scripta publica constitutionis UNIGENITUS*, ibid., 1721, in-4°.; 1723. XX. *Institutiones historiae ecclesiasticae*, ibid., 1721, in-8°.; 1727, in-8°, 2^e. édition augmentée d'un grand nombre de notes littéraires et bibliographiques. Cet abrégé succinct, méthodique, et embrassant tous les points principaux, offre beaucoup d'érudition et de critique, et renvoie pour les détails aux autres ouvrages de l'auteur, et aux traités faits sur chaque partie dans les diverses compilations. XXI. *Orationum academicarum hexas*, ibid., 1721, in-4°. XXII. *Animadversiones historico-theologicae in J. Basnagii Historiam eccles. protestant.*, ibid., 1722, in-4°. XXIII. *Oratio de egoismo, novâ philosophicâ heresi*, ibid., 1723, in-4°. XXIV. *Dissert. historico-theolog. de formulâ consensûs Helveticâ*, ibid. Cet écrit fut réfuté par le pasteur Salehlin, à Berne. XXV. *Dissert. de pacto inter Deum patrem et filium* à Ludov. Molino confirto, ibid., 1726-27. XXVI. *Institutiones juris ecclesiastici in usum auditorii Pfaffiani*, Francfort et Leipzig, 1727, 1732, in-8°. Le titre annonce les Lettres que Leibnitz avait adressées à Pfaff; mais elles ne sont pas insérées: on prétend que celui-ci ayant écrit à Leibnitz, pour savoir si le principe sur lequel était fondée la Théodicée, n'était point une plaisanterie, Leibnitz répondit qu'il s'étonnait de ce que personne ne s'en était aperçu plutôt. XXVII. *De fundatione, fatis, antiquitate et reformatione monast. Laureacensis*, Tubingue, 1728, in-

4°. XXVIII. *Ecclesiae evangelii libri symbolici*, ibid., 1750, 1751. XXIX. *Réponse aux douze Lettres du R. P. Schaffmacher contre les Protestants*, Francfort, 1733, in-4°. Cet écrit parut en français et ne demeura pas sans réponse. XXX. *Dissert. theolog. de invocatione S. Christophori largiendos nummos*, ibid., 1734. XXXI. *De stercorariis medicinalibus*, ibid., 1750. XXXII. *Oratio funeralis de præsenti quæstione lamentum et clerum Galliarum agitur controversiâ*. Giessen, in-4°. Pfaff a écrit les Préfaces et Introductions d'une foule d'ouvrages composés par d'autres auteurs. C'est sous sa direction qu'a été publiée en un vol. in-fol., 1737, la Bible connue chez les Protestants d'Allemagne, sous le nom de Bible de Tubingue. D.

PFEFFEL (JEAN-CONRAD) juriconsulte et diplomate, né, le 1684, à Mündingen, dans le grand-duché de Bade, fit de bonnes études à Baden, et à Strasbourg, et passa ensuite plusieurs années à Vienne, comme secrétaire de l'envoyé du margrave de Bade-Durlach, puis s'attacha au baron de Lincker, conseiller: qui possédait l'intime confiance de l'empereur Joseph I^{er}. Après la mort du baron de Lincker, Pfeffel vint en Allemagne, en Hollande, en Angleterre, revint à Strasbourg, et fut employé au dépouillement des archives d'Ensisheim. Il fut nommé de l'Alsace à la France.

(1) La famille dont sont issus les auteurs du nom de Pfeffel, descend d'un premier siècle, dont quelques membres, tels que Frédéric le Belliqueux, dernier duc de la maison de Habsbourg, sont partis des Minnesingers ou Troubadours allemands, et ont été admis à la bibliothèque du Roi. Les noms de la famille Pfeffel sont les mêmes que ceux du troubadour.

plié les rapports de ce royaume avec l'Allemagne; et les conseils de la réunion, en maintes- plusieurs des règles et des obstacles du droit germanique dans province, en rendaient la con- nance nécessaire au ministère is. Long-temps on soumit à un il, formé en partie de publicis- açais, et en partie de magis- lu pays, les questions qui inté- ent l'Alsace; puis l'insuffisance ue de ce conseil déterminà le t de Versailles à consulter, sur uestions, un ancien professeur it de Strasbourg (V. OBRECHT), uit devenu préteur royal de cette A la mort d'Obrecht (1701), le il reprit la connaissance de ces res; on consultait aussi quel- s l'intendant de la province. , sous la régence, il fut résolu attacherait au département faires étrangères un publiciste dans la connaissance du droit : germanique, avec le titre de *consulte du roi*. Pfeffel, désigné ette place, en prit possession 29. Il résidait alternativement ailles et à Colmar. Quelques- s mémoires qu'il envoyait au tre, traitant des affaires politi- lu temps, ont été imprimés et s dans les collections diploma- de cette époque; la logique pressante, et le latin élégant. écrivait de préférence dans angue, qui lui était plus fami- ue la langue française; et d'ai- le latin jouissait encore de la gative d'être la langue de la ditie. Pecquet, premier commis aires étrangères, avait l'atten- e lui répondre aussi en latin. Conrad Pfeffel mourut le 14 1738: la manière distinguée l remplit ses fonctions lui avait

mérité la bienveillance du ministère; et il avait obtenu, pour son fils aîné la survivance de sa place, et pour lui-même, en 1727, sur la recom- maudation de Chauvelin, l'office de stettmestre de Colmar, l'une des prin- cipales magistratures municipales de cette ville.

G—RD.

PFEFFEL (CHRISTIAN-FRÉDÉ- RIC), fils aîné du précédent, né à Colmar, le 3 octobre 1726, fit ses études en histoire et en droit public, à Strasbourg, sous le célèbre Schoep- flin, dont il était le commensal, et auquel il fut d'une grande utilité dans la composition de l'*Alsatia illustrata*. Trop jeune au moment de la mort de son père pour lui succéder en vertu de la survivance promise, il n'eut rien de plus à cœur que de faire revivre l'effet de ce titre, lorsqu'il eut atteint l'âge où il pouvait y prétendre. Pour être à même de solliciter en person- ne cette grâce, il accepta sans hésiter la commission qui lui fut procurée par la recommandation du profes- seur Schoepflin, de suivre, sous la direction du comte de Loss, alors ambassadeur de Saxe, en France, les réclamations de la cour de Dresde sur la succession de Hanau-Lichten- berg. Pfeffel, arrivé à Paris en 1749, ne tarda pas à se convaincre qu'il n'y avait pour le moment aucun espoir pour lui d'obtenir la place qu'il ré- clamait, les fonctions et les émolu- ments s'en trouvant partagés entre plusieurs titulaires vivants. Le comte de Loss, qui, dans l'intervalle, avait apprécié son mérite, voulut le dédom- mager, en le faisant entrer au service effectif de sa cour, comme secrétaire d'ambassade. Ce fut en cette qualité que Pfeffel publia, en 1754, la première édition de son *Abrégé chro- nologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*, à l'imitation

de l'*Abrégé chronologique* du président Hénault, qui venait de paraître. La même année il se rendit à Dresde, où le comte de Brühl, ministre de l'électeur, roi de Pologne, lui voua bientôt des sentiments non moins favorables que ceux de son premier chef. Il leur dut son avancement rapide au grade de conseiller d'ambassade, avec la perspective de la place de directeur des affaires étrangères, que remplissait alors M. de Saül. La guerre de sept ans, au commencement de laquelle il fut chargé de quelques négociations, sembla même devoir lui faire franchir un degré de plus; car il fut mis sur les rangs avec M. de Gutschmid, depuis ministre du cabinet, pour une des places d'envoyé de la cour de Saxe au congrès pacificateur d'Angsbourg. Ce congrès n'eut pas lieu; et la guerre ayant pris une tournure contraire à la cause saxonne, Pfeffel obtint du comte de Brühl la permission d'attendre en France de meilleurs temps. Il n'était d'ailleurs entré au service de Saxe qu'en vertu d'une permission du roi de France, et à la condition d'y rentrer aussitôt que S. M. l'ordonnerait. Le cardinal de Bernis, le rappela, en 1758, le fit passer à Ratisbonne en qualité de conseiller de légation, et, par suite, de chargé d'affaires *ad interim* près la diète. Cependant, dès 1761, Pfeffel devint la victime d'une intrigue; et, pour tout dédommagement des espérances qu'il avait sacrifiées en quittant le service de Saxe, il obtint la permission d'entrer à celui de toute cour étrangère qui ne serait pas actuellement en guerre avec la France. Il songea d'abord à la cour de Saxe; mais le ressentiment que le comte de Brühl conservait de l'abandon de ce service, lui en ayant irrévoca-

blement fermé l'accès, M. de F alors ministre de France à M le fit nommer, en 1763, au du duc de Deux-Ponts à la c Bavière. Vers le même temps d'abord membre, et, bientôt directeur de la classe historique de l'académie de Munich, à la pl chevalier, depuis comte du Pfeffel remplissait avec beaucoup de zèle et d'activité ces diverses fonctions, lorsqu'en 1768 il fut appelé à Versailles, pour y exercer, au ministère des affaires étrangères, les fonctions de jurisconsulte au roi, dont le duc de Praslin lui accorda l'expectative en 1770, moment où il fut en possession de cette place, Pfeffel consacra son temps aux devoirs qu'elle imposait, et dont la variété des naissances, sa vaste érudition, son activité agrandissaient le champ. Il fut successivement chargé de missions pour le règlement des limites dans les Pays-Bas autrichiens, et sur d'autres points de l'électorat de Trèves, l'évêque de Würtemberg, le duc de Deux-Ponts, le prince de Weilbourg et la maison de Bavière. Outre les travaux de sa cour, il y eut, depuis 1768 jusqu'en 1792, peu d'actes diplomatiques importants à la rédaction desquels il n'ait concouru, ou sur lesquels il n'ait été consulté par les ministres successifs, et souvent sur l'ordre du roi (2). La seule di-

(2) M. de Verzenoy avait souvent vu de Pfeffel sous les yeux du roi Louis XV, et lui avait conçu une grande estime pour son talent, et une haute idée de l'étendue de ses connaissances et de la rectitude de son jugement. Quand ce ministre faisait au roi le rapport d'une affaire importante, le bon prince ne manquait de lui faire cette question : « Pfeffel? » L'auteur de cette notice a eu l'honneur

qu'il donnât à ses graves occupations, consistait en un assez grand nombre d'articles qu'il faisait insérer dans les *Notices politiques* de Schloetzer, où il combattait avec force les préventions des ennemis de la France. Il avait obtenu, en récompense de ses utiles services, une place de *Steittmester* dans sa ville natale, et l'adjonction de son fils, dont les brillantes dispositions promettaient une troisième génération de juriconsultes du même nom, digne des deux premières. La révolution en disposa autrement. Fortement attaché aux doctrines du régime monarchique, et voyant que la révolution menaçait de renverser le trône de Louis XVI, Pfeffel avait offert, dès 1790, sa démission à M. de Montmorin, puis à M. de Lessart. Tous deux l'avaient refusée, et l'avaient même chargé d'aller à Deux-Ponts pour y traiter des indemnités que le duc et les autres princes possessionnés en Alsace avaient droit de réclamer. C'est au milieu des travaux de cette négociation qu'il reçut la nouvelle de sa réforme, en avril 1792. Ainsi rendu à l'indépendance, il en profita pour rentrer, avec le titre de conseiller intime d'état, au service du duc de Deux-Ponts; et cette démarche était d'autant plus naturelle qu'en 1787 le duc lui avait accordé un fief et des lettres de naturalité. Malgré ces circonstances, Pfeffel fut porté sur la liste des émigrés; et ses biens situés en Alsace, furent confisqués et vendus. Il continua de diriger les principales affaires du duc Charles de Deux-Ponts jusqu'à la mort de ce prince, arrivée en 1795; après laquelle, son successeur, le duc Maximilien-Joseph

(depuis électeur et roi de Bavière ayant cessé de l'employer sans cesser de l'estimer, Pfeffel se retira à Nuremberg. A la fin de 1800, il obéit à la voix de ses amis qui le rappelaient en France pour qu'il y obtint quelque dédommagement des pertes de toute espèce dont la révolution l'avait frappé. Son patrimoine ne lui fut pas rendu; mais le ministre des relations extérieures de cette époque (M. de Talleyrand) répandit sur les derniers jours de ce vieux serviteur de la monarchie, toutes les consolations qui étaient en son pouvoir. Pfeffel dut à ce patronage la faveur d'être compris dans la promotion originaire de la Légion-d'honneur, et nommé membre de la commission mixte de l'octroi du Rhin, place qu'il occupait encore au moment de sa mort, arrivée le 19 mars 1807. Pfeffel a pour principaux titres littéraires, son *Abrégé chronologique de l'histoire et du droit public d'Allemagne*, qui a eu quatre éditions, et de nombreux Discours et Dissertations, publiés dans la collection des travaux historiques de l'académie de Munich, connue sous le titre de *Monumenta Boica*. Il avait été le fondateur de cette entreprise littéraire, en 1763, lorsqu'il était directeur de l'académie: elle contient les chartes, actes et diplômes concernant l'histoire de Bavière, tirés des archives des abbayes et des couvents du pays. L'*Abrégé chronologique*, qui acquit dès sa naissance une grande réputation, obtint surtout les éloges des Protestants. Robertson le cite souvent comme autorité dans l'histoire de Charles-Quint et il a fréquemment servi de guide aux auteurs de l'*Art de vérifier les dates*: cet ouvrage plaça Pfeffel dans une rivalité involontaire avec l'auteur

anecdote à M. de Montyon, qui la tenait de M. de Vauguyon.

des *Annales de l'Empire*; et les sycophantes de Voltaire s'en sont comparés pour faire goûter à Pfeffel les douceurs de la tolérance philosophique. L'article publié dans la correspondance de *Grimm*, à l'occasion de la troisième édition de l'*Abrégé chronologique*, est un tissu de faussetés et de calomnies, dont la meilleure réfutation est l'estime générale dont Pfeffel n'a cessé de jouir. On a encore de lui : I. *Des Recherches historiques concernant les droits du pape sur la ville et l'état d'Avignon, avec pièces justificatives*, Paris, 1768, in-8° : ouvrage ordonné par le ministère pour justifier l'occupation du Comtat par les troupes françaises. Un publiciste italien en ayant fait la réfutation, Pfeffel la fit imprimer en l'accompagnant de la *Defense des Recherches historiques*, etc., Paris, 1769, in-8°. II. *Etat de la Pologne, avec un abrégé de son droit public, et les nouvelles constitutions*, etc., Paris, 1770, un vol. in-12. On cite encore de lui des *Dissertations historiques sur les limites de la Bavière dans les x^e. et ix^e. siècles*; — *Sur l'origine et l'antiquité des fiefs de Bavière*; — *Sur les sceaux des anciens ducs de Bavière et l'origine de leurs armoiries*; — *L'Histoire des anciens margraves du Nordgau ou du Haut Palatinat*; — *L'Illustration du droit public de l'Allemagne par celui de la Pologne*, etc. Enfin le dépôt des affaires étrangères conserve une quantité de Mémoires et autres manuscrits qui attestent l'activité et les talents de ce publiciste. Lié avec les hommes les plus distingués de son temps, initié pendant un demi-siècle aux affaires les plus importantes, doué d'une mémoire très-heureuse, il savait une foule d'anecdotes; et nul n'aurait

été plus en état que lui de laisser des Mémoires sur l'histoire contemporaine (3). On l'en a souvent pressé; mais il résista toujours aux instances de ses amis, convaincu, disait-il, qu'un homme public ne peut sans s'exposer à de justes reproches, révéler les particularités qu'il a eues dans ses fonctions et la confiance du gouvernement l'ont mis à même d'acquiescer. Cette délicatesse de Pfeffel était une suite de la probité la plus sévère poussée jusqu'à la susceptibilité, qui formait la base de son caractère. — M. Chrétien-Huber PFEFFEL, conseiller-d'état, et envoyé extraordinaire de Bavière en Angleterre, est un des fils de ce publiciste. Il lui avait été adjoint en 1786; mais, forcé en 1792, de rejoindre son père, il est demeuré au service de Bavière. A son début dans la diplomatie, il publia une *Dissertation savante: De limitibus Galliæ*. G—R—D.

PFEFFEL (THÉOPHILE-CONRAD), poète et littérateur allemand, frère cadet du précédent, naquit à Colmar, en 1736. Privé de très-bonne heure de son père, il eut dans sa mère un guide éclairé, et fréquenta le gymnase de Colmar, jusqu'à l'âge de quatorze ans. Un de ses parents le prit alors chez lui, pour le préparer aux études de l'université. Il lui mit entre les mains les modèles de la littérature allemande, Haller, Hagedorn, Gellert; et, à seize ans, le jeune Pfeffel se rendit à Halle, pour y étudier la jurisprudence: mais sa vue, naturellement faible, eut beaucoup à souffrir de l'ardeur avec laquelle il suivit ses études, et surtout du travail de nuit. Obligé de renoncer à ses lectures,

(3) M. de Vergennes le nommait, mais archives vivantes.

il alla chez son frère, à *Dresde*. Celui-ci ayant suivi le roi en *Pologne*, Pfeffel revint dans sa patrie. C'est là que, malgré tous les soins, tous les ménagements, il eut le malheur de perdre la vue, à l'âge de 21 ans. Cette infirmité ne l'empêcha pas de contracter une union, dans laquelle il trouva le dédommagement de tous ses maux. Il épousa, en 1759, la personne qui, dans ses poésies, est désignée sous le nom de *Doris*. Depuis plusieurs années, Pfeffel cultivait la poésie avec succès. Quelques-unes de ses pièces ayant été insérées, en 1759, sans sa participation, dans une feuille périodique, il publia lui-même, en 1761, un *Recueil de ses œuvres*, sous le titre d'*Essais poétiques*. Le succès qu'ils obtinrent, fut pour Pfeffel un puissant encouragement. Néanmoins il éprouvait le besoin d'une occupation plus utile; et il obtint, en 1773, la permission de fonder à Colmar, pour les jeunes Protestants, sous le nom d'école militaire, une maison d'éducation, dont il partagea la direction avec son ami Lersé. On vit sortir de cet établissement une grande quantité d'élèves distingués, tant Allemands que Suisses, qui firent honneur à Pfeffel. Mais la révolution française vint frapper, en 1792, cette école militaire. Dès ce moment, Pfeffel consacra son temps à la poésie et à la littérature: il était depuis 1788, membre honoraire de l'académie de Berlin; et il eut le bonheur de traverser nos orages politiques, sans en être atteint d'une manière violente. En 1803, il fut nommé président du consistoire évangélique de Colmar; il y joignit la place de secrétaire-interprète de la préfecture du département du Haut-Rhin; et il mourut dans cette ville, le 1^{er} mai

1809. Ses amis lui avaient donné cinq ans auparavant, une fête jubilaire, pour célébrer sa cinquantième année poétique; car le premier *Recueil* de ses vers avait paru en 1754. Les détails de cette fête, contenant un petit poème à sa louange (par M. Dahler), réimprimé dans l'*Almanach alsacien* de 1806, forment un mince vol. in-4^o, dont on trouve l'extrait dans le *Magasin encyclopédique* de juin 1806, II, 458. Pendant la première partie de sa vie littéraire, Pfeffel s'occupa principalement du théâtre; il composa d'abord des pièces originales. Le *Trésor*, pastorale; l'*Ermite*, tragédie; *Philémon et Baucis*, drame, parurent successivement en 1761, 62 et 63: ces pièces eurent peu de succès. Des plans bien ordonnés et quelques beaux détails ne pouvaient faire oublier de la recherche dans le style, et le défaut presque absolu d'intérêt. Le jugement rigoureux que Lessing en porta, dans sa *Dramaturgie*, exprimé en termes adoucis, a été confirmé par le public. Pfeffel traduisit ensuite, ou plutôt imita du français, et publia, sous le titre d'*Amusement dramatiques, d'après des modèles français* (en cinq collections, Francfort et Leipzig, 1765, 66, 67, 70, 74), environ vingt-cinq pièces, tragédies ou comédies, parmi lesquelles nous citerons seulement: la *Fourbe* de Collé; la *Jeune Indienne*, de Chamfort; *Zelmire*, de Belloy; *Eugénie*, de Beaumarchais; les *Moissonneurs*, de Favart; le *Philosophe sans le savoir*, et le *Roi et le fermier*, de Sedaine. Elles furent accueillies favorablement par le public allemand: mais elles ne soutinrent pas. Le goût de mode pour la littérature, et notamment pour la scène française, ne put résister au

attaques de Lessing et d'autres écrivains ; et bientôt quelques chefs-d'œuvre fixèrent le goût des Allemands pour un genre beaucoup plus voisin de celui du théâtre anglais. Une réputation plus durable fut assurée à Pfeffel par ses poésies fugitives : elles se composent d'Epigrammes, de petits Contes, de Stances ou Odes, d'Épîtres et surtout de Fables, réunis sous le titre d'*Essais poétiques*, un vol. in-8°, en 3 parties, Bâle, 1789, 90 (éd. contre-faite à Vienne, en 1791) ; Frankfurt et Leipzig, 1796 ; Tubingue, 1802-10, 10 vol. in-8°. Ses Contes ont souvent peu d'intérêt ; mais la *Pipe de tabac* est un des morceaux les plus touchants que l'on puisse imaginer. Ses Fables, narrées avec facilité, offrent une lecture agréable. Parmi celles qui nous ont paru les plus remarquables, nous avons distingué le *Renard et l'Ecureuil*, l'*Amitié*, l'*Harmonie des sphères*, la *Taupe*, le *Héron*, l'*Hirondelle* et la *Cicogne*. L'auteur s'est dispensé d'y joindre la *moralité*. Quand la Fable est bien faite, l'application ressort du sujet. Plusieurs sont faibles d'invention et d'exécution. Une morale, qui d'ailleurs ne pourrait être que forcée, ne les rendrait pas meilleures. On trouve assez fréquemment dans Pfeffel des exemples de mauvais goût. Le Conte de *Zilia* est, sous ce rapport, une composition malheureuse. Nous ne citerons qu'un exemple de détail : l'Ode intitulée le *Matin*, à Doris, composée d'idées assez triviales, d'ailleurs agréablement versifiée, se termine par un sentiment touchant ; mais voici ce qu'on lit dans la première strophe :
 « L'Aurore sème de perles les campagnes ; Apollon, après avoir bien bu (*der sich satt getrunken*), ré-

» pand les premières étincelles de la lumière, etc. » Les taches de ce genre sont beaucoup plus rares dans ses Épîtres. Les quatre intitulées : l'*Amitié*, à *Zoé* ; *Épître à Schlosser* ; *A Phœbé*, ou l'*Ecueil du sentiment* ; Un bouquet à *Zoé*, méritent une mention particulière. On n'y trouve pas un talent plus élevé, ni plus de concision que dans ses autres poésies : mais elles offrent du naturel, une versification aisée, des images riantes et souvent gracieuses ; par dessus tout, une morale pure et douce, et le langage d'un honnête homme. Les qualités distinctives de Pfeffel, se montrent là, plus que dans tout le reste de ses ouvrages. Ces quatre pièces suffisent pour lui assurer une place honorable dans la classe si nombreuse des poètes allemands du second et du troisième ordre, trop peu connus en France, et que des couleurs locales et quelques préventions en tiendront peut-être encore longtemps éloignés. Son Épître adressée au comte Maurice de Brühl, est une espèce de plaidoyer en faveur de la révolution française, sur laquelle, comme tant d'autres enthousiastes éloignés du centre, il adopte et répète avec une singulière candeur des éloges jusqu'alors réservés à l'âge d'or. On a encore de Pfeffel : *Hochets dramatiques*, Strasbourg, 1769, un vol. in-8°, faits pour ses enfants et ceux de ses amis ; — *Chansons à l'usage de l'école militaire de Colmar*, Cologne, 1778, 16 p. in-8° ; *Principes du droit naturel*, id., Colmar, 1781, en français ; — *Magasin historique pour la raison et le cœur*, 2 vol. in-8° ; 2^e éd., Strasbourg, 1792, en français et en allemand. La Traduction en prose des Fables de Lichtwer, faite en commun avec le chevalier d'Ab-

ne, obtint peu de succès en 1800. Pfeffel fut un des traducteurs de la Géographie de Büsching; il n'a paru de lui que la France et quelques cercles d'Allemagne. En 1801, il a inséré une grande quantité de poésies en prose et en vers, dans le Recueil de Recueils. Mécène de la langue a traduit en français des poésies, *Nouvelles et autres pièces choisies de Pfeffel*, 1815, 2 vol. Ce Recueil est fort incomplet. Le plus jeune de l'auteur a entrepris de donner une traduction de la totalité des deux volumes ont déjà été publiés chez le libraire Brière (oct. 1815).

D—U,

EIFFER (AUGUSTE), savant philologiste allemand, naquit, en 1751, à Lauenbourg, dans la Basse-Saxe. A l'âge de cinq ans, étant tombé du haut d'une maison, il se fractura tellement le crâne, qu'on le crut mort et on l'ensevelit. Pendant cette opération, une piqûre lui fit faire un saut, qui lui sauva la vie. Il partit d'abord dans sa ville natale, puis à Hambourg, et enfin à Wittemberg, où il prit le degré de maître-arts. L'habileté qu'il avait acquise dans les langues orientales, lui valut une chaire de professeur dans l'université de cette dernière ville. En 1771, il devint doyen de Médecine, en Silésie, et assesseur du gouverneur de Wurtemberg-Oels, pasteur de Stroppen, en 1773, à Meissen, en 1775. Après avoir pris le bonnet de docteur, en 1781, il fut fait successivement chancelier de Saint-Thomas à Leipzig, professeur ordinaire des langues orientales, et professeur extraordinaire de théologie. Appelé à Weimar, en 1800, il y exerça les fonctions de surintendant, et y mourut le 11 janvier 1808. Pfeiffer était

un des plus habiles philologues de son siècle. On prétend qu'il savait 70 langues. Il avait une bibliothèque très-riche en manuscrits hébraïques, arabes, coptes, arméniens, persans, chinois, et personne n'était plus en état d'en faire usage; il a laissé un grand nombre d'ouvrages intéressants sur la philologie, dont on peut voir la liste dans la *Bibliothèque sacrée* du père Lelong, et dans le dictionnaire de Chanlepié. Nous nous contenterons d'indiquer ici les principaux : I. *Dubia vexata Scripturæ sacræ, sive loca difficiliora Veter. Test., circa quæ autores dissident, vel hærent, adductis et modestè expensis aliorum sententiis, summe et cinctè decisa, tanquæ dilucidè expedita, ut cæcis de vero sensu et diversis interpretamentis constare facili quæat, nec non ebraicè aliqua exotica Novi Testamenti fontibus derivata; cui accedit de eas selecta exemplarum biblicarum*, Leipzig, 1686, in-4°. ; *ibid.*, 1713, pour la cinquième fois. Nous avons rapporté le titre tout entier, afin de faire connaître la nature de l'ouvrage et la manière dont il est exécuté; car l'auteur répond à la promesse. Les Dissertations qui terminent ce volume, traitent de la *Conversation* entre Caïn et Abel; de *Hapoch*; de la *langue primitive*; des *Séraphins*; de la *qualification* donnée à *Joseph*; du *Silo*; du *vœu de Saphir*; d'un passage du psaume 22 suivant l'hébreu; du *Nom de Jésus*; du *Dialecte galiléen de Saint-Pierre*. II. *Hermeneutica sacræ, sive legitima sacræ Litterarum interpretandi ratio*, Leipzig, 1696, in-8°. Il est étonnant que le célèbre Jahn n'ait point assigné une place à cet ouvrage parmi ceux qu'il cite avec honneur dans son *Enchiridion*. III. *Antiquitates ebraicæ selectæ,*

undè quàm plurimis Scripturæ locis facula accenditur, Leipzig, 1687, in-12. Nous avons lu cet opuscule avec le plus grand plaisir; nous y avons trouvé des solutions ingénieuses de plusieurs passages difficiles de l'Écriture sainte. IV. *Critica sacra, quæ agit de sacri Codicis partitione, editionibus variis*, etc., cui subjunguntur tractatus quatuor: 1°. *de antiquis ritibus Ebræorum*; 2°. *de naturâ, usu et subsidiis linguarum orientalium omnium*; 3°. *de compendiarâ ratione legendi scripta rabbinico-talmudica*; 4°. *de accentuatione tam prosaicâ quam metricâ facile discendâ*, Leipzig, 1680, in-8°. ; Dresde, 1680, in-8°. ; ouvrage plein d'érudition, et qu'on lit avec intérêt, depuis même qu'il a été surpassé par Glassius, Dathe et Bauer. V. *Theologiæ judaicæ, atque Mohammedicæ seu turcico-persicæ, principia sublesta et fructus pestilentes*, Leipzig, 1697, in-12. C'est un recueil de sept thèses qu'il avait fait soutenir à ses disciples. VI. *Prælectiones in prophetiam Jonæ*, Wittenberg, 1671; Leipzig, 1686; Wittenberg, 1706, in-4°. Rosenmüller en parle avec éloge. VII. *Synopsis nobiliorum atque selectiorum è philologiâ sacrâ quæstionum*, Wittenberg, 1667, in-12. Tous ces ouvrages et quelques autres ont été recueillis en 2 vol. in-4°. , Utrecht, 1704, sous le titre d'*Opera philologica*. On a encore de Pfeiffer: *Informatorium conscientiæ*; — *Liber de assensu naturali*; — *Actio rei amotæ contrâ papam*; — *Carmen strenæ loco datum*, etc., recueillis en 2 vol. in-4°. , moins estimés que ce qu'il a écrit sur la philologie. Il avait composé: *Lexicon antiquitatum sacrarum*; — *Alcoranus triumphatus*; — *Thesaurus orientalis*;

— *Elucidarium biblicum*, que l'oc croit perdus. I.—B.—E.

PFEIFFER (JEAN - FRÉDÉRIC), économiste allemand, né à Berlin, en 1718, servit d'abord dans l'armée prussienne, et assista à la bataille de Mollwitz; il fut ensuite commissaire de guerre, puis conseiller de guerre et des domaines. A la paix, le roi de Prusse le chargea de la direction des liquidations, et des nouveaux établissements projetés pour la Marche électorale. Environ cent-cinquante villages et établissements ruraux ou industriels s'élevèrent sous son inspection. Promu à la charge de conseiller intime, sa fortune semblait assurée; mais une affaire fâcheuse, dans laquelle il fut enveloppé comme ayant commis des concussion au sujet des fournitures de bois, le conduisit à la forteresse de Spandau. Il fut acquitté de la même manière qu'il avait été enfermé, c'est-à-dire, sans jugement légal. Dégouté alors du régime arbitraire de la Prusse, il quitta sa patrie, et trouva de l'emploi auprès de plusieurs petits princes de l'empire, qui le firent conseiller intime. Pour se livrer tout entier à l'économie publique, son étude favorite, il prit le parti de renoncer à tous les emplois et de visiter les diverses contrées de l'Europe. Hanau, où il s'établit après ses voyages, fut le théâtre où il mit en pratique le résultat de ses observations sur les procédés manufacturiers; en 1782, il accepta la chaire des sciences économiques à l'université de Mayence: ce fut dans cette ville qu'il mourut, le 5 mars 1787. Voici ses principaux écrits: I. *La culture de la soie en Allemagne*. Berlin, 1748, in-8°. II. *Catéchisme des économistes*, in-8°. III. *Précis de toutes les sciences économiques*

sim, 1770-78, 4 vol. in-4°. *Histoire de la houille et de la*, ibid., 1774, in-8°. V. *Secret pour améliorer la houille et la tour-*, ibid., 1777, in-8°; traduit en français avec l'ouvrage précédent, 1787, in-8°. VI. *Projets d'amélioration, et idées franches sur divers objets concernant les subsides, la population et l'économie politique en Allemagne*, Francfort, 1777-78, 2 vol. in-8°. VII. *De la vraie et fausse politique*, Berlin, 1778-79, 2 vol. in-8°. *Science naturelle de la police*, Francfort, 1779-80, 2 vol. in-8°. *Antiphiysocrate, ou Examen critique du prétendu système phytique*, Francfort, 1780, in-8°. *Des manufactures et les fabriques en Allemagne, dans leur état actuel, avec des observations sur les moyens de les perfectionner*, ibid. 1781, 2 vol. in-8°. XI. *Principes de la science financière*, ibid. XII. *Principes de la science économique*, Mannheim, 1781, in-8°. *Examen critique d'écrits remarquables de ce siècle, sur l'économie politique, les finances, la monnaie, etc.*, Francfort, 1781-86, 6 vol. in-8°. Entre autres écrits, l'auteur examine le système d'admission de Necker, ainsi que les autres publiés pour ou contre ce système. XIV. *Principes de l'économie générale*, ibid., 1782-83, 2 vol. in-8°. XV. *Lettres critiques sur des ouvrages importants et d'utilité générale*, Offenbach, 1784-85, 2 cah. in-8°. *Examen des projets d'amélioration pour la félicité publique et les sciences de l'Allemagne*, Francfort, 1786. XVII. *Principes et règles de l'économie politique*, publiés par N. Moser, Mayence, 1787. Cet ouvrage a fourni à l'Encyclopédie

allemande de Francfort, beaucoup d'articles sur les sciences dont il s'occupait spécialement. D—o.

PFENNINGER (MATTHIEU), dessinateur et graveur, naquit à Zurich, en 1739. Après avoir appris, dans sa ville natale, les éléments de son art, il se rendit, en 1757, à Augsbourg, et se mit sous la direction d'Emanuel Eichel, graveur habile. D'Augsbourg il vint à Paris, où il se lia avec Charles de Méchel, et Louthembourg, qui, à cette époque, commençait à se faire une réputation dans la peinture, et il grava quelques planches d'après ce maître. Alors il retourna dans sa patrie. Aberli, dont il acquit l'amitié, lui confia la gravure des premières livraisons de ses *Vues coloriées de la Suisse*. Pfenninger eut aussi une grande part aux *Vues* de la même contrée par Wolf, publiées d'abord par Wagner et continuées à Paris. Il se mit ensuite à parcourir en artiste les parties les plus pittoresques de l'Helvétie, dessinant les sites les plus remarquables; et il publia le recueil de ses dessins, qui est extrêmement intéressant, et gravé avec talent dans le genre des vues coloriées d'Aberli. Ces *Vues* sont au nombre de treize. On y joint ordinairement le *Portrait de Shottenseps*, de Geis, dans le canton d'Appenzell, et celui de *Kleinjogg*, ou le Socrate rustique (Voy. HIRZEL.) On doit encore à Pfenninger les *Vues du Tombeau de Virgile, près de Naples*, et de la *Statue de Marc-Aurèle à Rome*, d'après Brandoin. Il mourut vers 1810. — Henri PFENNINGER, de la même famille, naquit à Zurich en 1749, et cultiva la gravure et la peinture. Lavater, témoin de ses dispositions, engagea ses parents à le seconder; et on le mit en conséquence chez Bullinger, dont il suivit les leçons

pendant trois ans avec une grande application. De là il se rendit à Dresde, où ses compatriotes Graff et Zingg l'accueillirent avec empressement; et, après un séjour de trois ans dans cette ville, il revint à Zurich, où Lavater le choisit pour dessiner les figures destinées à enrichir son *Traité de physiognomonie*. Encouragé par les conseils de ce savant, Pfenninger s'essaya dans la gravure à l'eau-forte: il y réussit parfaitement; et les portraits qu'il grava pour le livre du pasteur de Zurich dont ils sont un des plus beaux ornements, se distinguent par un dessin ferme et une pointe d'une grande liberté. Cet artiste aimait le travail, et s'y livrait sans relâche. M. Reich de Leipzig avait formé un cabinet des gens de lettres les plus illustres de l'Allemagne: Pfenninger fit pour cette collection un portrait à l'huile, de Lavater, qui joint au mérite d'une grande ressemblance le naturel le plus parfait. Outre les figures qu'il a gravées pour le traité sur la physionomie, on lui doit encore les soixante-quinze portraits qui enrichissent l'*Abrégé historique de la vie des hommes illustres de la Suisse*, par Léonard Meister (Zurich, 1781, 3 vol. in-8°), et les trente-quatre qui accompagnent la *Collection des portraits des plus célèbres poètes allemands*, recueillis par le même auteur (ibid., 1785, in-8°). Tous ces portraits sont gravés à la pointe, avec autant de goût que d'intelligence. Son propre portrait se trouve gravé par lui-même d'une manière très-pittoresque, à la tête de sa vie, que J. C. Fuessli a insérée dans le *Supplément à l'histoire des meilleurs peintres de la Suisse*. (V. LÉONARD MEISTER, XXVIII, 169.) P—s.

PIFFIER ou PFYFFER (Louis), colonel suisse, était né en 1530, à Lucerne, d'une famille patricienne qui a produit un grand nombre de bons officiers. Il entra fort jeune au service de France, et fut employé, en 1553, dans un régiment destiné à protéger la neutralité du comté de Bourgogne. Ce corps ayant été licencié la même année, Pffier revint à Lucerne; et, peu après, il succéda à son père dans la place de sénateur. Nommé, en 1555, bailli d'Entlibuch, il leva dans son district une compagnie, et rejoignit l'armée française en Piémont, où il se signala aux sièges de Volpiano et de Monte Cavallo: il fut ensuite envoyé en Picardie, où les Espagnols obtenaient de grands avantages, et il servit contre eux jusqu'à la paix de Cateau Cambresis. Le capitaine Pffier fut rappelé en France à l'époque où éclatèrent les premiers troubles religieux: son colonel ayant été tué à la bataille de Dreux, il fut désigné pour le remplacer, sur la présentation des autres officiers, et assista aux sièges d'Orléans et du Havre-de-Grace. Il commandait, en 1567, un corps de six mille Suisses. Informé que le jeune roi Charles IX était à Meaux menacé par les Protestants qui avaient le projet de s'emparer de sa personne, il se rendit à marche forcée devant cette ville, entra au conseil, y parla avec beaucoup d'énergie, et fit adopter l'avis de confier le monarque à ses fidèles alliés. Sa fermeté et ses bonnes dispositions assurèrent la réussite de Charles IX, qui rentra dans Paris sans accident, et répéta souvent: « Sans ses bons compères les Suisses, sa vie et sa liberté étaient en grand branle. » (V. CHARLES IX VIII, 129.) Pffier se trouva encore à la bataille de Jarnac, au siège d

lerault, et, en 1569, à la bataille de Marston, où il se couvrit de gloire. Le roi le créa chevalier de l'Ordre du Saint-Esprit, et lui permit de porter leurs de lis dans son écusson. Mais, Pfiffer se retira dans sa ville natale, dont il fut élu avoyer en 1570. Il fut député, en 1578, par la Confédération, à la diète de Bade, et envoyé à Turin pour renouveler l'alliance des cantons avec le duc de Savoie. Quatre ans après, une semblable mission le conduisit en France; et il l'honneur de haranguer le roi au nom de la députation helvétique. Le duc de Guise lui ayant perçu la Ligue n'avait d'autre but que le maintien de la religion catholique. Pfiffer en devint, dès 1585, un des plus fermes appuis, et défendit plusieurs fois les cantons protestants à fournir des troupes. Son crédit dans les assemblées générales était si grand, qu'il leur faisait adopter toutes ses propositions; et lui avait valu le surnom de *Pfiffer des Suisses*. Pfiffer mourut à Zurich, le 16 mars 1594, emportant l'estime générale. On trouvera des détails sur ce brave capitaine, dans l'*Histoire des officiers suisses*, par M. Girard, 11, 195-208.

W—A.

PFISTER (FRANÇOIS-LOUIS DE), fils de Wyher, etc., de la même famille que le précédent, naquit à Zurich en 1716, fut amené en France à l'âge de dix ans, par son père, et entra dans un régiment suisse de la garde royale, et lui succéda. Il obtint cette distinction, à la tête de sa compagnie, les campagnes de Flandre, d'Allemagne, depuis 1734, et signala particulièrement aux batailles de Menin, Ypres et Fribourg, et dans les journées de Rossbach et de Laufeld, si glorieuses

pour la France. Le grade de maréchal-de-camp fut la récompense de sa belle conduite. En 1763, il fut autorisé à lever un régiment de son nom, qui ne tarda pas d'être licencié. Il devint, peu après, lieutenant-général; et, en 1776, il fut nommé commandeur de Saint-Louis. Une figure agréable, de l'esprit, des talents auraient pu lui procurer à la cour, le succès de Besenval (*V. ce nom*). Mais Pfister n'était pas né courtisan; et il n'aspirait qu'au moment de se retirer dans sa ville natale, où il allait, presque chaque année, passer les instants qu'il déroba à ses devoirs. Enfin, après soixante ans de services, il goûta le plaisir de venir s'établir à Lucerne, et il y occupa, au petit conseil, la place due à sa naissance: ce fut alors qu'il consacra tous ses loisirs au *Plan-relief de la Suisse*, chef-d'œuvre de patience et d'exactitude, dont l'exécution lui coûta plus de dix années de travail, et qui a suffi pour étendre au loin sa réputation (1). Dans la guerre de pillage à laquelle la Suisse fut en proie dans les dernières années du dix-huitième siècle, peu s'en fallut que ce monument ne fût emporté à Paris: l'auteur fit des démarches actives auprès du Directoire, qui

(1) Ce qui a été terminé de ce plan, comprend les cantons d'Unterwalden, Schwitz et Uri, et une partie de ceux de Lucerne, Zug et Berne. Le lac de Lucerne en occupe le centre; et tout autour s'élèvent d'immenses chaînes de montagnes, dont Pfister avait mesuré les hauteurs avec une précision admirable. Les détails sont d'une exactitude telle, qu'on traversant d'immenses forêts, le voyageur retrouve sans peine le chalet isolé ou le bouquet d'arbres qui l'avait frappé dans sa route. Les forêts de pins s'y distinguent par un vert plus foncé. Les rivières sont figurées par de la chenille. Les routes par des mûres, les lacs par des courbes de glace taillée, etc. Ce plan, qui a vingt-deux pieds et demi de long, sur douze de largeur, se compose de 136 pièces qu'on peut separer à volonté. Il a été gravé dans les *Tafeln der pittoresques de la Suisse*. Le baron de Mélier l'a reproduit en 1783, avec plus d'exactitude; et Pöllner l'a fait graver en 1795, par Glausner, à Zug, dans la forme d'une carte géographique, avec l'indication de la hauteur de toutes les sommités.

eut honte de cette violence. L'affabilité et la politesse de Pfiffer lui ont mérité la reconnaissance de tous les étrangers qui parcouraient la Suisse. Il leur faisait les honneurs de Lucerne, et en particulier de son cabinet, avec beaucoup d'empressement et de grâce. Ce fut lui qui surveilla la confection de l'obélisque qu'il plut à Raynal, voyageant en Suisse, d'ériger à ses frais, en l'honneur de Guillaume Tell et de ses compagnons, dans une petite île du golfe de Kussnacht, qui fait partie du lac de Lucerne. Il conserva, jusque dans un âge avancé, son activité, et sa mémoire, qui lui fournissait un grand nombre d'anecdotes intéressantes. Pfiffer mourut, en 1802, à l'âge de quatre-vingt-six ans, jouissant encore avec ivresse de ses montagnes de carton, et de la gloire d'avoir créé un bel ouvrage, qui est resté à Lucerne, dans la maison qu'il habitait. C'est là qu'on voit le portrait en pied de ce vieillard représenté dans son costume de montagnard, et en attitude de grimper. Ses galoches à crampon, son siège portatif, et son bâton ferré, sont exposés aux regards des curieux. Il a publié, dans le *Journal helvétique* de 1757, une *Promenade au mont Pilat*, traduite en allemand dans les *Hannoverischen Nutzlichen*. L.-P.-E et W.-s.

PFINTZING (MELCHIOR), poète allemand, était né, en 1481, à Nuremberg, d'une famille patricienne. Après avoir étudié les sciences cultivées de son temps, il se rendit à la cour, où il fut accueilli par le chancelier Sternstein, qui lui fit obtenir la place de secrétaire de l'empereur Maximilien. Ses talents lui méritèrent bientôt les bonnes grâces de ce prince, qui sollicita pour lui, et obtint, en 1512, la charge de prévôt de l'église

Saint-Sebald de Nuremberg. Pfintzing vint en prendre possession la même année; mais il ne tarda pas à retourner près de l'empereur, qui l'employa utilement dans différentes négociations. On sait qu'il assista, en 1513, à la diète assemblée à Cologne, et qu'il y soutint avec beaucoup de succès les diverses propositions présentées au nom de Maximilien. Ce prince le récompensa, et le nommant l'un de ses conseillers et le pourvut de plusieurs riches bénéfices, dont Pfintzing employa le revenu d'une manière utile. Cependant les progrès du luthéranisme dans sa ville natale, vinrent troubler la tranquillité dont il jouissait. Il se démit, en 1531, de la prévôté de Saint-Sebald, en se réservant une pension sur les revenus de ce bénéfice et se retira dans la ville de Mayence où il acquit, par un arrangement avec le titulaire, la prévôté de Saint-Victor. Pfintzing mourut, en cette ville, le 24 novembre 1535, et fut inhumé dans le chœur de son église où son frère lui fit ériger un tombeau décoré d'une épitaphe. Il a été frappé, en l'honneur de Pfintzing, six médailles, dont Koelter a donné la description dans la Dissertation mentionnée plus bas, et qui sont figurées dans le *Museum Mazuchellianum*. Il est auteur d'un fameux poème allemand, intitulé : *Die Geuerlicheiten*, etc., c'est-à-dire, les haut faits d'armes et quelques aventures de l'illustre chevalier Theuerdanck. C'est l'histoire romanesque de l'empereur Maximilien, qui y est désigné sous le nom de Theuerdanck, mot qui signifie grand penseur; et l'on croit que ce prince en avait écrit les premiers chapitres (F. MAXIMILIEN, XXVII, 603). L'ouvrage fut dédié à Charles-Quint; et

us de l'épître datée de 1517, l'auprend le titre de son humble elain, d'où l'on a conclu, mais t, qu'il avait été attaché à la elle de ce prince. Ce poème t pour la première fois, à Nuerberg, la même année, in - fol., es soins de Jean Schœnsperger, imeur d'Augsbourg. Cette édi-, ainsi que la suivante de 1519, deux chefs - d'œuvre de tyaphie; car il est bien reconnu tenant qu'elles ont été impries avec des caractères mobiles, és ou fondus exprès, tels qu'on avait pas encore vus. La beauté s caractères, et les traits variés rment le haut et le bas de chaque, avaient fait conjecturer que ces éditions n'avaient pu être exés que par le moyen de plantailées en bois. Mais le savant us a démontré, dans une *Disition*, à laquelle le défaut d'esous force de renvoyer les cures (V. CAMUS), que la gravure ait pas pu atteindre à ce degré de perfection. Le *Theuerdanck* est de cent dix-huit planches en, imprimées avec le texte, et quelques-unes portent le monamme de Hans Schœufelin, très-le graveur (1). Il existe, des deux ières éditions, des exemplaires élin, qui sont très-recherchés. De en cite trois de l'édition de 1517 *liog. instructive*, n°. 3552). Ca en avait vu également trois dans bliothèque du Roi, et un à celle anthéon (Sainte - Geneviève). ni l'un ni l'autre, ni aucun bi-

Ce monogramme consiste en une H liée avec a compagne d'une petite pelle, en allemand *selin*, les estampes portant ce monogramme vent pas être attribuées à un autre artiste; autres sont elles également de lui? Les avis ortages à cet égard, et Camus, qui les avat examines attentivement, croit y reconnaître de différents maîtres.

bliographe, n'ont encore fait mention de l'exemplaire de la bibliothèque de Besançon, qui provient du chancelier de Granvelle, lequel l'avait reçu en présent de Charles-Quint, et dont la beauté ne laisse rien à désirer. Le *Theuerdanck* a été réimprimé plusieurs fois; les bibliographes en citent jusqu'à huit éditions, imprimées à Francfort, à Augsbourg et à Ulm, toutes de format in-fol., excepté celle de 1596, qui est in-8°. Les critiques allemands regardent cet ouvrage comme très - précieux, sous le rapport littéraire, indépendamment de son mérite comme monument de l'art typographique. Koeller l'a décrit et analysé, dans une Dissertation spéciale: *Deincyto libro poetico Theuerdanck*. Altdorf, 1714, 1719, in - 4°. L'édition de 1737 est augmentée d'une triple clef (2) de ce roman, par Pfintzing, Seb. Franck et Math. Schultess. Une quatrième édition, Nuremberg, 1790, in-4°, est due à Bern. Fréd. Hommel, qui l'a enrichie de Notes et de l'Essai d'un glossaire pour l'intelligence des mots vieilliss. Le *Theuerdanck* a été traduit en latin, par Richard Strulius, d'Udine: cette version fait partie des manuscrits de la bibliothèque impériale de Vienne. L'abbé Mercier de Saint-Léger en avait fait faire une copie, qu'il déposa à la bibliothèque de Sainte-Geneviève; mais elle ne s'y est pas retrouvée. On conservait, à la bibliothèque de Sorbonne, une traduction française de ce roman, par Jean Franco; on

(1) Sous le nom de *clef*, il ne faut pas entendre seulement l'explication des noms allégoriques des personnages; mais en même temps l'analyse qui aide à deviner le sens caché des aventures merveilleuses attribuées à Theuerdanck. La première de ces clefs est la *Table* dressée par l'auteur lui-même, et qu'on trouve dans les éditions de 1517 et 1519, quand les exemplaires sont bien complets.

nore ce qu'elle est devenue (3). Quant à la version espagnole, citée par Camus, d'après Scherz (*Glossarium germanic. medii ævi*, au mot *Theuerdanck*), elle ne doit son existence qu'à un défaut d'attention de ce savant, d'ailleurs si estimable (V. SCHERZ). En effet il se plaint que le traducteur espagnol a mal rendu le mot *Theuerdanck* par *il cavallero determinado*; il lui aurait été facile de s'apercevoir qu'il s'agissait d'un autre ouvrage, *Du chevalier délibéré*, poème d'Olivier de la Marche (V. MARCHE). La nécessité de renfermer cet article dans de justes bornes, nous force de renvoyer les curieux à la *Dissertation* de Kottier. Ils trouveront, dans le *Mémoire* de Camus, déjà cité, de nouvelles particularités sur la partie typographique du *Theuerdanck*, et en outre trois planches représentant le frontispice et des *Specimen* de l'ouvrage.

W—s.

PFISTER (ALBERT), imprimeur allemand, au milieu du quinzième siècle, avait probablement appris son art à Mayence, chez Guttemberg; mais il en partit long-temps avant la prise de cette ville, qui n'eut lieu que le 27 octobre 1462, puisqu'il avait, le jour de la Sainte-Walpurge (25 février, 1^{er} mai, ou 12 octobre) de cette même année, achevé l'impression d'un livre dont

parle Camus dans sa *Notice* : *livre imprimé à Bamberg* (V. CAMUS, VI, 662), et qui est le recueil de quatre Histoires de Joseph, Dan, Judith et Esther. Le même volume contenait deux autres ouvrages sans date, mais que la similitude de caractères autorise à donner à Pfister. C'est par la même raison que Camus attribue encore à ce typographe l'impression d'un *Recueil* de fautes qui ne porte pas de nom d'imprimeur, mais seulement la date 1461 (le jour de Saint-Valein qui est le 25 février) : Camus montre même que la Bible connue sous le nom de Schelhorn, et que ce savant est le premier qui ait parlé (*De antiquis latinis Bibliis*, Ulm, 1760, in-4°), ne peut sortir que des presses de Pfister. C'est le sort des ouvrages imprimés par Pfister, de n'être découverts très-tard; car ce ne fut qu'en 1527 que Mathias-Jacob-Adam Steiner, pasteur de Saint-Ulrich à Augsbourg, donna la première description de ce volume sur lequel roule la *Noë* de Camus. On ne connaît donc que ces ouvrages imprimés par Pfister; l'on présume qu'il mourut avant d'avoir achevé l'impression de ces quatre Histoires : mais il n'est pas moins remarquable qu'avec lui l'imprimerie de Bamberg; et cette ville, où l'art fut pratiqué, en pendant dix-neuf ans, jusqu'à la mort de Jean Sensenschmidt en 1481, quitta son établissement à Nuremberg pour en fonder un à Bamberg.

(3) On voit une *Analyse* bien superficielle du *Theuerdanck*, dans la *Bibl. des romans*, novembre 1776. Le P. Jacques Yalde, bon poète latin, est auteur d'une traduction libre de ce poème, sous le titre *Maximianus*; on la trouve dans l'édition la plus complète de ses *Œuvres*, Munich, 1729, 8 vol. in-12.





LEDOX LIBRARY



Bancroft Collection
Purchased in 1893.

